1908. 5284

[Baumann]

DE L'ADMINISTRATION PRUSSIENNE DANS LES CI-DEVANT PROVINCES POLONOISES.

DE

L'ADMINISTRATION

PRUSSIENNE

DANS LES CI-DEVANT

PROVINCES POLONOISES.

ESSAI

POUR

SERVIR AU DÉVELOPPEMENT DES CAUSES

QUI ONT AMENÉ

LEUR SÉPARATION DE LA MÉTROPOLE.

AVIS

AUX

NOUVELLES AUTORITÉS

ÉTABLIES SUR CES PROVINCES.

[illegible] Baumann [illegible]

1808. Chamisso

EX
BIBLIOTHECA
REGIA ACADEM.
GEORGIAE
AUG.

Les malheurs qui dans ces derniers tems ont frappé la monarchie Prussienne, ont engagé une foule d'écrivains à vouloir instruire le monde des causes qui ont nécessairement amené la catastrophe, dont tout patriote Prussien soupire aujourd'hui.

Il m'a semblé dur envers un gouvernement dont les intentions étoient pures, et cruel envers les sujets qui lui sont encore soumis, et en attendent la renaissance de leur bonheur, de chercher dans la conduite de ce gouvernement l'origine de la ruine de la prospérité de ses sujets, et de miner ainsi la confiance que toute nation qui veut échapper au désespoir, doit avoir en son prince. J'ai donc longtems balancé à publier mes observations sur les causes de l'insurrection de la Prusse méridionale et de la nouvelle Prusse orientale. Plusieurs considérations cependant ont triomphé de mes scrupules. D'abord, l'ad-

ministration Prussiennes des ci-devant provinces Polonoises, offre à l'observateur instruit et impartial beaucoup plus de sujets d'approbation que d'improbation; et l'on doit à un gouvernement, dont les détracteurs aujourd'hui élèvent leur voix de toutes parts, la justice d'en publier les avantages. Secondement, la révélation des fautes qui ont été commises dans l'organisation des dites provinces, a cessé de pouvoir être nuisible, et cela par la raison même qu'aujourd'hui ces provinces sont irrévocablement soustraites au sceptre Prussien. Enfin, plusieurs des choses que j'ai à dire pourront être utiles au gouvernement, qui a remplacé le gouvernement Prussien dans le duché de Varsovie.

L'insurrection d'un peuple est la preuve la plus sensible du mécontentement, que lui inspire le gouvernement contre lequel il se soulève, et du désir qu'il a de l'échanger contre un autre, dont il se promet l'établissement plus sur et plus facile d'un ordre de choses, dans lequel il met sa félicité. Ce n'est donc qu'en suite du mécontentement que la domination Prussienne leur inspiroit, que les habitants de la Prusse méridionale et de la nouvelle

Prusse orientale, ont pu hazarder, pour lutter contre elle, leur fortune et leur vie. L'origine de ce mécontentement est un problème pour celui qui a voyagé en 1796 dans le duché de Varsovie, et l'a revu en 1806 pour la seconde fois. Là où il n'avoit rencontré que des chemins et des ponts dégradés, des marais immenses, des plaines propres à l'agriculture et cependant absolument incultes, sous le nom de villes des amas de misérables cabannes autour de places ouvertes, et peu de bêtes à cornes éparses dans les paturages; il a été réjoui de retrouver des grand'routes bien ouvertes, unies et belles; de riches prairies et des champs ensemencés. Il a vu les soi-disantes villes, s'efforcer à mériter ce nom par les constructions de vraies maisons. Il a remarqué de nombreux et de gras troupeaux. Il a vu de nouveaux villages bâtis avec goût et symmétrie, et n'a pu s'empêcher d'attribuer le mérite de cette création nouvelle, au gouvernement qui a su mettre des bornes à l'antique anarchie de la Pologne, et au pernicieux esprit de parti qui en dominoit les habitants; gouvernement, qui a communiqué à la meilleure partie de la nation, le genre d'activité auquel

la nécessité même des choses, et par les relations et par la nature du pays, sembloit l'appeler sans partage. Et cependant une partie de cette nation s'est estimée malheureuse, elle s'est estimée malheureuse d'être assujettie au sceptre Prussien, et a réussi à communiquer son mécontentement au grand nombre, qui, selon l'ordre naturel, susceptible seulement de jouissances et de peines physiques, pouvoit bien plus facilement qu'autrefois se procurer les unes et se soustraire aux autres.

Les causes de ce phenomène sont en général de deux espèces.

Il faut les chercher d'une part dans le dessein prémédité d'anéantir le génie national l'polonois, dessein que les puissances alliées se proposèrent de réaliser lors du dernier partage de la Pologne; et d'autre part, dans la conduite que tint le gouvernement Prussien lors et en suite de l'occupation. Le but que se propose ce mémoire, n'est point de traiter des premières de ces causes. Les choses qui pourroient être dites a cet egard ne sont pas particulières a la Pologne, ce sont des considerations générales, applicables a tout peuple, auquel un maître étranger, sous la domination du-

quel il a passé, veut ou conserver son génie national, ou en imprimer un nouveau.

Il ne sera question ici que des raisons particulières, qui firent haïr en Pologne le gouvernement Prussien pour lui-même et tel qu'il étoit. Nous les trouverons principalement dans les circonstances suivantes.

D'abord dans la conduite équivoque de la Prusse ant le partage de 1793. La nation fut indignée de voir la même puissance, qui, peu de tems auparavant, l'avoit excitée à braver la Russie par un langage et des démarches hardies; l'avoit sécondée dans la réforme de ses armées, auxquelles elle avoit donné des généraux; et s'étoit montrée disposée, en cas que la guerre éclatât, à faire cause commune avec elle, de voir, dis-je, cette même puissance contribuer à anéantir son existence politique. Elle supposoit, qu'une puissance qui s'étoit jouée des promesses qu'elle avoit faites à un peuple qu'elle considéroit comme libre et indépendant, ne pouvoit avoir eu, en se soumettant ce peuple, le projet de le rendre heureux; et bien que l'effet n'ait en rien justifié ce soupçon, il n'en étoit pas moins légitime dans son principe: il étoit naturel, et se-

roit né, dans des circonstances semblables, chez toute autre nation.

Les manifestes par lesquels la Prusse prétendit justifier aux yeux du monde et de ses nouveau sujets, la part qu'elle avoit prise au partage de la Pologne, n'etoient pas du tout propres à atteindre ce but. Ils indignèrent les Polonois, et rappelèrent dans leur memoire des circonstances qui faisoient paroitre sous un jour douteux la moralité de l'autorité nouvelle; tandis qu'une exposition naïve des motifs qui avoient determiné la Prusse, et avoient dû peut-être necessairement la déterminer, à s'approprier des provinces de la cidevant Pologne, en eût pu rassurer les nouveaux sujets, et les porter à envisager les choses sous un jour moins desavantageux pour elle

La différence des religions étoit un autre obstacle majeur qui rendoit difficile de captiver les cœurs des nouveaux sujets. On feroit tort sans doute à une grande partie de la nation Polonoise, en l'accusant d'intolerance. Les vraies lumières, ou, ce qui est le cas le plus ordinaire, l'indifférence pour toute religion, lui ont fait oublier la barrière qui sé-

pare le protestant et le catholique. La majorité cependant, bien que d'un caractère trop doux pour attacher au nom d'hérétique l'idée d'un être exécrable et réprouvé de Dieu, est trop susceptible à se laisser conduire par les instigations des prêtres, pour que ceux-ci n'aient pas réussi à inspirer à leurs pénitents et à leurs plus intimes connoisances, le mécontentement qu'ils ressentoient eux-mêmes contre le nouveau gouvernement, et dont ce gouvernement, comme nous le montrerons plus tard, ne leur avoit donné que de trop justes sujets.

La diversité des langues et du caractère des habitants de la métropole et de ceux des nouvelles provinces, s'opposoit encore à leur rapprochement.

Le Polonois est vain, et porte la vanité à un point étrange. Il croit que tout est bien en Pologne, sait que sa langue n'a reussi nulle part dans l'étranger, et pour punir l'etranger de ce défaut de goût, il attache un double prix à sa langue. La langue Françoise seule s'est introduite en Pologne, parce que la nation Françoise est depuis 1790 celle sur laquelle les Polonois cherchent en quelque sorte

à se former. C'étoit une odieuse nécessité pour eux que d'être forcés de parler l'Allemand, et ils cherchoient à s'y soustraire, même alors qu'ils possédoient bien cette langue. L'appréhension d'être obligés de l'apprendre, répandit une amertume singulière sur les nouvelles relations de ceux qui devinrent Prussiens par le partage.

Un serviteur de l'état avoit plus de peine à se concilier l'affection et la confiance des naturels du pays, par une intégrité non démentie, une complaisance modeste, un zèle actif, ou telle autre qualité, que les Polonois ne laissoient pas de savoir justement apprécier, que par de rapides progrès dans la connoissance de leur langue. Alors ils le nommoient un homme habile, et la vanité leur suggéroit ce jugement.

Les Polonois en général n'estiment rien plus dans un étranger, que de le voir se rapprocher de leurs mœurs et de leurs usages, et il faut que celui qui est destiné à vivre parmi eux, sans avoir la volonté ou la faculté de se conformer à leurs habitudes, renonce au projet de se procurer quelque crédit sur leur esprit, ou qu'il s'expose au ridicule et aux traits de la satyre.

Ce n'est pas ici le lieu de faire le tableau des mœurs Allemandes et Polonoises, et d'exposer leurs différences. Il suffira pour le but que nous nous sommes proposés de cette simple remarque: que l'ordre et la sévérité dans les affaires publiques, les soins et l'exactitude dans les affaires privées, qui, pour l'Allemand d'un esprit cultivé, sont dans sa patrie devenus une seconde nature, étoient en Pologne, si non inouïs, du moins des phénomènes rares.

Quoi que l'on puisse dire des privilèges de la noblesse en Allemagne, il n'en est pas moins vrai que la voix qui dans ce pays a le plus d'influence, est celle de la haute bourgeoisie. De cette classe sortent la plûpart des employés de l'état, des auteurs et des savants, et depuis longtems elle règne sur l'opinion publique, si non dans la forme, du moins dans la réalité. Mais comme le jeune roturier a d'ordinaire peu de fortune, et qu'il sait que dans la carrière qu'il se dispose à fournir, il aura à rivaliser avec des nobles, il est obligé par là-même à une vie retirée et à une assiduité, que le gentilhomme plus riche et généralement plus favorisé, doit estimer

lui être moins nécessaires. L'habitude contractée dans sa jeunesse, le suit dans la carrière des affaires, et ce n'est même que rarement qu'il a le bonheur d'écarter de lui les apparences du pédantisme et de l'affectation. Cette classe moyenne qui fournit des serviteurs à l'état, n'avoit pas encore existé en Pologne. On n'y connoissoit que la noblesse et les paysans, et la noblesse seule étoit en possession des emplois publics. Une étude sevère, qui étouffe souvent la vivacité naturelle, n'étoit point nécessaire pour y parvenir; on pouvoit dignement prétendre aux premières places de la magistrature, quand on étoit gentilhomme et propriétaire, et le choix du district tenoit lieu de toutes preuves d'habileté. La partie de la nation avec laquelle les plus distingués des employés Prussiens avoient le plus de relations, se trouvoit donc naturellement avoir de toutes autres formes qu'eux, et des idées toutes différentes sur les agréments de la vie. La foule conçut peu d'estime pour ceux qu'elle auroit dû apprendre à considérer comme ses supérieurs, et ne vit en eux que de mal-adroites pagodes et des automates écrivains, qui par leur inaptitude à jouir de la

vie, avoient perdu le droit de prétendre à entrer avec elle dans des relations de société.

Je suis éloigné de vouloir reprocher aux serviteurs du Roi de Prusse, lesquels se distinguoient par leur fidélité, leur assiduité à leurs devoirs, et surtout par leurs soins à éviter des dépenses inutiles, qui les eussent plongés dans les dettes, le peu de prix qu'ils attachoient au renom d'hommes aimables, et leur insouciance à acquérir le genre de mérite que requiert le commerce du monde. Cependant il n'en est pas moins vrai, que la comparaison du genre de vie que menoient les employés Prussiens, avec celui qu'avoient mené leurs prédécesseurs, et que pouvoit mener encore la génération exclue par eux des emplois publics, contribua à élever entre les deux nations une barrière difficile à surmonter.

Néanmoins je suis persuadé que les causes rapportées jusqu'ici, de l'éloignement qu'éprouvèrent les habitans des provinces Polonoises pour les officiers publics employés parmi eux, et le nouveau gouvernement lui-même, eussent avec le tems entièrement cessé, et que les seules fautes positives, dont le nouveau gouvernement se rendit coupable, firent naître et

nourrirent l'étincelle, qui peut-être a occasionné la dernière explosion, et l'a du moins favorisée.

Le nombre de ces fautes fut grand. On pécha avant toutes choses, en éloignant avec violence les naturels du pays, des emplois dont ils étoient en possession depuis des tems plus ou moins longs. Une telle mesure est et trop cruelle et trop injuste, pour ne pas entrainer partout des suites fâcheuses après soi. La première de ces suites dans la Prusse méridionale, fut de faire autant d'ennemis au nouveau gouvernement, qu'elle avoit privé d'individus des revenus que leur rapportoient leurs places, ou de la considération dont elles les faisoient jouir. Le nombre des seconds surpassa encore celui des premiers; et ils furent plus dangereux. Car en général dans l'ancienne Pologne il n'étoit attaché de salaire qu'aux seules places subalternes, et la haute et riche noblesse ne servoit que pour acquérir un rang et du crédit sans emoluments.

Comment pouvoit-on se figurer que des hommes lésés par cette mesure cruelle, inouie même dans des pays conquis, pouroient ja-

mais se réconcilier avec un gouvernement qui s'annonçoit par de telles violences,

Le nouveau gouvernement à la vérité, chercha à mitiger ce que cette démarche avoit d'odieux, en assignant aux employés publics dépouillés de leurs charges, deux années de leur paye à titre de dédommagement; et prétexta pour l'excuser, la nécessité d'établir une meilleure administration, et la prétendue incapacité des naturels du pays. Mais ceux-là seuls qui avoient servi pour de l'argent, pouvoient être dédommagés par de l'argent, non ceux dont des chiffres et des nombres ne pouvoient exprimer la perte. Les dédommagements accordés étoient même insuffisants pour les employés de la première classe, lesquels étoient validement engagés pour le tems de leur vie; encore furent-ils moindres qu'ils ne devoient être d'après les promesses du Gouvernement, car les fonctionnaires destitués reçurent, non de l'argent comptant, mais des papiers d'état, qui à l'époque des payements perdoient vingt et trente pour cent de leur valeur.

La prétendue nécessité d'établir une meilleure administration, et l'incapacité prétextée

des naturels du pays, pouvoient tout aussi peu justifier la mesure prise par le gouvernement. Car d'autres voies pouvoient mener au même but, et la supposition qu'un homme, par cela seul qu'il etoit Polonois, étoit incapable de remplir un emploi public, étoit trop ridicule pour que personne se la pût permettre sérieusement. La plus légère indication qui eût pu faire soupçonner cette opinion dans le gouvernement, eût déjà été une faute inconsidérée et irrémissible. Elle eût décélé du mépris pour la nation, et le mépris, a-t-il jamais excité d'autres sentiments que l'indignation et la haine?

On sembla quelque tems après la première occupation, vouloir réparer en quelque manière la faute que l'on avoit commise, et il fut arrêté, que des membres honoraires tirés de la noblesse propriétaire, seroient adjoints aux régences et aux commissions de justice des cercles. Mais cette disposition resta toujours sans effet, parceque les régences provinciales en surent entraver l'exécution par maints obstacles, et l'on peut douter d'ailleurs que d'honnêtes gentils-hommes eussent été disposés à accepter de pareilles places.

On

On mit encore plus de dureté et d'inconséquence dans la conduite qu'on tint à l'égard des officiers de l'ancienne armée Polonoise, qu'on n'en avoit mis dans celle qu'on observa envers les employés civils. Il étoit rare en Pologne que la haute et riche noblesse entrât au service militaire proprement dit. Les régiments étoient plutôt un asile pour la noblesse indigente; un gentil-homme sans fortune employoit son bien à acheter une place d'officier, et ce qui lui restoit, suffisoit à peine à son équippement. Le nombre des individus, pour qui la perte de leurs places fut encore celle de la source unique de leur subsistance, ne put donc être que fort considérable. Cette multitude d'hommes voyoient dans le nouveau gouvernement l'auteur de leur disgrace, et accusoient sa cruauté, en reclamant l'assistance des riches de leur nation et particulièrement de leurs familles, auxquels ils faisoient ainsi partager leur mécontentement.

Et cependant il eût été très-facile, non-seulement d'appaiser ces infortunes, mais encore de les employer avec avantage. Il falloit lever des régiments nationaux, en tirer les bas-officiers des troupes de la Prusse orientale,

nommer des Polonois à la majorité des places d'officier, et mettre à leur tête des hommes estimés par la nation. Il falloit les payer libéralement, assigner les appointements sur la caisse des dispositions du Roi, et donner pour garnison à ces régiments des villes des anciennes provinces. Il n'est pas douteux qu'une telle mesure n'eût produit les effets les plus heureux. Elle auroit attaché les chefs et les officiers à la personne du Roi; auroit purgé les pays nouvellement acquis, d'une foule d'hommes qui se trouvoient abandonés à l'oisiveté, au vice, ou au désespoir, et auroit enfin fourni à l'armée du souverain, des renforts sur lesquels il eût pu compter avec plus de confiance, que sur les régiments créés dans les nouvelles provinces. Les nationaux dans ces régiments, soit sous leurs drapeaux, soit en sémestre, étoient également livrés aux instigations des mécontents de leur nation, et la dernière guerre a fait voir avec évidence, combien il étoit dangereux de s'en servir de la manière qu'on l'a fait.

Je sais qu'on m'objectera les dangers que les arrangements proposés eussent entraînés, et le peu de confiance qu'on eût pu mettre en ces

officiers Polonois; mais je sens aussi le peu de poid de ces objections. Car je ne vois pas pourquoi l'on auroit douté de la fidélité de gens, dont l'existence civile eût été liée à l'existence même de l'état, et qui, le militaire Prussien étant plus richement salarié que celui de l'ancienne Pologne, se seroient trouvés avoir évidemment gagné au change. D'ailleurs je ne vois pas que l'on ait jamais eu sérieusement ce doute. Car pour agir avec quelque conséquence, on auroit dû éviter de donner à des individus Polonois des places d'officiers dans l'armée, comme on l'a fait cependant.

Ce qui fit mettre entièrement de côté les anciens officiers Polonois, fut peut-être l'égoïsme des militaires qui entouroient Frédéric Guillaume II, et leur influence sur les résolutions de ce prince. Ils s'attendoient à la création de nouveaux régiments, voyoient venir une occasion d'avancement ou pour eux-mêmes, ou pour leurs enfants et leurs neveux, et sentoient que cette occasion étoit plus qu'à demi manquée, s'ils ne parvenoient à exclure des nouveaux régiments les anciens militaires Polonois.

Si l'on avoit pu tirer des pays allemands,

assez de sujets catholiques pour remplir les places ecclésiastiques des nouvelles provinces, il n'y a pas de doute qu'on ne l'eût fait encore. Mais comme on en manquoit, il fallut laisser le clergé dans les fonctions de ses emplois, et l'on ne s'occupa que des moyens d'en retirer du profit. Il semble que personne n'ait songé à celui qu'il eût pu en effet procurer au nouveau gouvernement, si celui-ci l'avoit attiré dans ses intérêts, et engagé à employer pour son service son influence sur la multitude.

Dans les anciennes provinces Prussiennes, la surveillance sur le clergé et ses possessions, étoit confiée aux régences provinciales. Dans la Prusse méridionale elle fut attribuée aux chambres, et cette attribution sembla annoncer que le clergé alloit devenir l'objet de nouvelles opérations de finances. Ce fut aussi ce qui arriva. On jugea que l'église avoit de trop grands revenus, on eut envie de se les approprier, et l'on trouva bientôt le moyen de parvenir à ce but, sans dépouiller tout à fait les apparences de la justice.

La fortune des ecclésiastiques en tant que tels, consistoit principalement en biens-fonds que plusieurs affermoient, et que d'autres fai-

soient valoir eux-mêmes. On avança, qu'il étoit indécent, qu'un serviteur de Dieu cultivât lui-même la terre. On jugea, que ces soins ne pouvoient que le détourner des devoirs de son état, ou que s'il vouloit être pasteur d'ames plutôt qu'économe, l'agriculture à son tour devoit en souffrir. Il y avoit un moyen, disoit-on, de décharger l'ecclésiastique des soins de l'économie rurale, et de lui assurer en même tems un revenu fixe de ses biens-fonds, moyen que sans doute il convenoit de prendre.

Ce fut ce qu'on nomma l'établissement des compétences. On fit faire l'estimation des biens-fonds du clergé, et l'on détermina d'après de certains principes de taxe adoptés, leur rapport, le montant des fraix d'administration, et leur produit net, déduction faite du montant de ces fraix et des non-valeurs, que quelques cas fortuits pouvoient occasionner. Ce produit net fut assigné aux ecclésiastiques, et on le nomma compétence.

Quand même on auroit voulu décider pour l'affirmative, la question encore problématique: s'il est absolument incompatible avec la vocation d'un ecclésiastique, et nommément

d'un curé de village, que cet ecclesiastique ou ce curé soit chargé des soins de l'économie rurale; encore ne devoit-on pas sur une telle supposition, se laisser entraîner à des injustices manifestes; et ce fut doublement le cas. Car d'abord, des ecclésiastiques, qui par titres, dont la validité ne souffroit aucun doute, avoient été mis en jouissance viagère de biens-fonds déterminés, à titre de salaire, furent chassés de ces biens; et secondement, les principes qui servirent de base aux estimations, tout avantageux qu'ils étoient aux chambres, étoient injustes et cruels envers le clergé.

Quand la chambre avoit reglé la compétence, les terres presbytériales devenoient domaines, et elle les affermoit. Et si le fermier payoit au fisc sa redevance en écus de Prusse, le fisc souvent ne payoit au curé que le même nombre de florins de Pologne, dont six seulement valent un écu. Qu'on se mette à la place de l'ecclésiastique, qu'on considère, que dans le même village où il habitoit, il voyoit à ses côtés un fermier faire valoir pour le compte du gouvernement, le champ qu'il faisoit jadis valoir lui-même pour son propre compte, qu'on suppose, ce qu'on peut admettre avoir

été le cas le plus ordinaire, que ce fermier, en tant que tel, retiroit plus de sa ferme, que le curé de sa place la compétence y comprise, et que l'on juge si l'état devoit se promettre ou l'attachement ou la malveillance d'un clergé qu'il traitoit ainsi; s'il devoit attendre que ce clergé chercheroit à répandre des sentiments patriotiques, ou bien à exciter partout le mécontentement et la haine.

Il est parvenu à la connoissance de l'auteur, que quelques colléges de province isolés, se sont efforcés de convaincre un département supérieur des injustices et des désavantages des mesures prises contre le clergé, et principalement contre les curés de village. Il sait que ces colléges ont proposé de maintenir les ecclésiastiques en place lors de l'occupation, dans l'état de leurs possessions à cette époque, sans y rien changer, ou du moins de leur assurer l'équivalent des revenus effectifs de leur biens-fonds, et non d'un revenu imaginaire; et de fixer d'après une échelle de proportion le revenu en numéraire des ecclésiastiques qu'on placeroit à l'avenir, assignant avant toutes choses ce revenu sur quelque caisse des anciennes provinces, et de préférence sur la

caisse même des dispositions du Roi, mais non pas sur les anciens biens du clerge. Mais malheureusement ces propositions ont été rejetées, l'ont été même avec amertume. circonstance qui sembleroit étrange, si l on ignoroit que la principale activite de la plûpart des ministres des finances est uniquement dirigée vers l'augmentation des revenus de la couronne.

Ceux qu'on appeloit starostes dans l'ancienne Pologne, se trouvoient dans le même cas que les ecclesiastiques, en tant que comme eux, ils jouissoient à vie des revenus de terres et bien-fonds determines, qu'on nommoit benéfices seculiers. Le Roi de Pologne, à le bien prendre, n'etoit que le premier employé de la republique. Il ne pouvoit lever d'impôts directs ou indirects, ni pour les besoins de l'état, ni pour les siens propres ou ceux de sa cour. Il etoit payé en argent comptant, et seulement il lui etoit assigné, sous le nom d'argent de table, quelques seigneuries considérables pour les depenses de sa maison. Ce que dans d'autres etats on nomme domaines de la couronne, n'existoit donc point en Pologne. Il s'y trouvoit, par contre, une grande quan-

tité de terres plus ou moins considérables, qui appartenoient à l'état, et dont l'état, par la main du Roi, donnoit l'usufruit viager à des personnes d'un mérite réel ou imaginaire. Dans les derniers tems la jouissance de ces biens fut aussi conférée pour des tems déterminés. Les bénéficiaires se nommoient starostes, les terres mêmes starosties, et il y en avoit un grand nombre dans la Prusse méridionale et dans la nouvelle Prusse orientale.

Le gouvernement Prussien semble avoir été longtems indecis sur les principes à suivre à l'égard des starosties. Tantôt on promettoit aux starostes, de les laisser dans la jouissance de leurs biens, tantôt on les menaçoit de les en depouiller, et cette menace enfin fut mise à exécution. On en agit avec les starosties comme on avoit fait avec les biens de l'église.

On concevra sans peine l'impression que fit cette mesure, sur les personnes lésées et sur leurs familles. La compétence qui fut assignée aux starostes les plus éloignés, ne fut rien en comparaison de leur perte, et une foule de familles, qui jusqu'alors avoient pu vivre avec aisance ou même avec éclat, se virent en un instant, réduites au plus stricte

nécessaire. Cependant, comme la nation ne pouvoit se dissimuler que l'administration des starosties n'avoit été rien moins que bonne; comme elle savoit que ces terres perdoient de jour en jour, les voisins ne cessant d'empiéter sur elles, soit avec la connoissance, soit à l'insçu de ceux qui les possedoient; comme un staroste, par là même qu'il l'étoit, se trouvoit en butte à l'envie; enfin comme la nation comprit que, plus l'accroissement des domaines mettroit le gouvernement en état de faire servir cette source de revenus à subvenir aux fraix de l'administration, moins elle auroit d'impôts à supporter, le nombre des mécontents que fit cette mesure, n'auroit pas excédé celui des individus immédiatement lésés par elle, si toutes les starosties étoient retournées au fisc, et qu'on n'en eût pas dissipé une aussi grande quantité en donnations à des particuliers.

On doit louer, sans doute, un gouvernement, qui sait récompenser noblement et généreusement ses employés civils et militaires. Mais il ne doit distinguer par de telles recompences, que ceux qui en remplissant leurs devoirs, ont rendu en même tems des services

signalés à l'état, et non la foule des serviteurs vulgaires qui n'ont fait que bien remplir de vulgaires devoirs. Le général qui gagne une bataille et sait poursuivre sa victoire; celui qui emporte une place bien défendue, ou défend avec bravoure une place importante attaquée par l'ennemi; le ministre qui a su éviter une guerre nuisible, conclure dans des circonstances critiques une paix avantageuse, ou fonder par une administration sage, la prospérité d'une province; tout homme en un mot, dont les services ont procuré à l'état des avantages généralement reconnus, est dans le cas de recevoir du monarque des récompenses extraordinaires, sans que la générosité de celui-ci, qui dans ce cas n'est que justice, puisse entraîner après soi des suites fâcheuses.

Mais si le prince en fait plus, ses bienfaits, sans même qu'ils tombent sur un sujet absolument indigne, réveilleront surement la haine et l'envie dans le cœur de ceux, qui en foule, se comparent à l'être favorisé, et, soit avec raison, soit à tort, se préfèrent à lui.

Le dessein de l'auteur n'est pas de dresser un nouveau *régistre noir* des donations faites dans la Prusse méridionale, ou de commenter

celui que le public a déjà sous les yeux. Il ne connoit aucun des donataires dont il puisse affirmer, qu'il étoit entièrement indigne des graces du souverain; cependant il doute que plusieurs, puissent s'empêcher de s'avouer à eux-mêmes, que les récompenses qu'ils ont reçues, n'aient surpassé la mesure de leur mérite.

A considérer la chose sous ce point de vue, il est hors de doute, que le feu Roi de Prusse en donnant à des particuliers des terres domaniales de ses anciennes provinces, des terres qui depuis des siècles avoient cessé d'appartenir à des particuliers, ne se fût exposé à des censures amères, et n'eût fait des milliers de mécontents, pour favoriser quelques individus, dont il se seroit acquis la reconnoissance. Mais combien cette conduite ne dut-elle pas paroître plus odieuse, quand il sembla ne dépouiller des hommes, dont l'ancien gouvernement avoit distingué le mérite, en le récompensant par des starosties et des bénéfices, que pour prodiguer leurs propriétés à d'autres hommes, dont le mérite n'étoit pas généralement reconnu dans leur patrie même, et étoit absolument inconnu dans les nouvelles provinces.

Les plaintes qu'élevoient les personnes immédiatement lésées, trouvèrent donc par-tout des oreilles disposées à les entendre, et l'anathème fut prononcé d'une commune voix contre le nouveau gouvernement.

Après les démarches multipliées que le monarque avoit faites ou fait faire, tendant à aliéner les cœurs de ses nouveaux sujets, il eût été surtout nécessaire qu'il regnât sur eux avec énergie, et fit observer les loix établies dans toute leur rigueur. Cependant avec quelqu'injuste hauteur qu'on en eût agi envers les bénéficiaires de toutes les classes, on ne laissa pas de déployer ailleurs, et très-hors de saison, une douceur trop grande, et il ne seroit pas difficile de prouver, qu'après ces premiers actes d'autorité, exercés contre quelques individus dans les provinces Polonoises, on y a par humanité, peché contre l'humanité même.

Ce n'est pas ici le lieu de décider en général, si c'est l'excès de la sévérité ou bien celui de la clémence, dont les suites soient plus funestes pour un gouvernement. Cependant l'expérience semble prouver, que les peuples sont plus heureux sous un ordre de choses, où le maintien de ce qui a été une fois reconnu

pour bon et avantageux, et la prohibition de ce qui l'a été pour mauvais et nuisible, sont d'immuables réglements, à l'exécution desquels on veille avec rigueur, qu'ils ne le sont sous un autre ordre de choses, où l'on s'efforce à la vérité de rédiger les meilleures lois, mais où l'on néglige de punir selon leur teneur, les contraventions contre ces mêmes lois. Il semble que l'homme ne soit pas encore assez bon à beaucoup près, pour pouvoir se passer dans ses actions du motif de la crainte; et l'on ne doit pas espérer que la foiblesse, qu'on a décoré du nom d'humanité, et dont tant de gouvernements ont usé dans ces derniers tems, puisse jamais à l'avenir produire d'heureux effets. Mais l'auteur ne doit parler ici que de la Prusse méridionale et de la nouvelle Prusse orientale. Si, tant qu'il ne fut point engagé dans des guerres extérieures, l'état auquel ces provinces étoient agregées, n'avoit point à y redouter de confederation, ou ligues ouvertes de plusieurs seigneurs, pour parvenir par la violence à des fins differentes de celles du gouvernement, les attentats cependant contre l'autorité du gouvernement, n'en étoient pas moins generalement à l'ordre du jour. Tantôt

un gentil-homme s'élevoit contre un représentant de l'autorité civile, et le maltraitoit en sa personne; tantôt, au mépris des réglements qui deffendoient toute violence contre des particuliers, il faisoit à son voisin une espèce de guerre privée, où les paysans tenoient lieu de soldats, les fusils d'artillerie, et les faux, les fourches et les haches de baionnettes. Les autorités publiques sans doute, lorsque de tels faits parvenoient à leur connoissance, procédoient selon les lois. Elles entamoient des perquisitions criminelles et fiscales, et prononçoient selon les réglements établis. Mais comme il falloit d'après les constitutions, que de semblables sentences fussent confirmées à Berlin par le département de la justice, il arrivoit trop souvent que ce département adoucit les peines prononcées; et s'il se faisoit qu'il confirmât la sentence, ou que l'adoucissement qu'il y apportoit ne répondit pas à l'attente des coupables, dont les réclamations et les prières assiégeoient toujours les juges, une autre ressource leur restoit encore, c'étoit d'implorer le monarque lui-même, et il étoit rare que cette voie fut tentée sans succès. Il étoit encore facile aux condamnés,

de se procurer l'intercession des principaux employés dans les provinces, tant civils que militaires, lesquels au lieu de travailler à faire respecter les lois par la rigueur de leur exécution, se laissoient trop aisément toucher par d'hypocrites larmes, et attachoient trop de prix à la gloire efféminée d'être appelés les défenseurs et les protecteurs des prétendus malheureux. Qu'y avoit-il donc de plus naturel, que de voir régner dans ces province le mépris des lois, la desobéissance à leur autorité, et l'opinion qui se répendit, que l'on pouvoit hasarder sans grand danger, tout ce qui, bien que prohibé par elles, n'étoit pas réprouvé comme infame par l'opinion publique.

L'auteur rapportera ici sur la foi de témoins oculaires et irréprochables, un exemple remarquable du mépris des autorités publiques et même des autorités militaires, qui avoit gagné jusques à la multitude. Il y a quelques années que le fait s'est passé à Varsovie. Une procession à l'occasion de la Fête-Dieu, traversoit une rue de la ville habitée en partie par les Juifs. Non loin de l'eglise où se rendoit le cortège, on remarqua, ou l'on crut remarquer, qu'une pierre etoit tombée

sur

sur le dais sous lequel marchoit l'évêque. On supposa, si ce fut avec raison ou à tort ne fait rien à la chose, que cette pierre avoit été lancée d'une cour dans laquelle habitoient un grand nombre de Juifs, et dont la porte extérieure étoit fermée à cause de la solemnité du jour. On imagina que par cette action un Juif avoit voulu attenter à ce que la religion catholique a de plus sacré, et le peuple qui suivoit la procession, abandonnant le cortège assaillit et força les portes de la cour, pénétra dans les habitations des Juifs, brisa tout ce qu'il y trouva, et maltraita tout ce qui ne put se sauver par la fuite. Le fanatisme religieux des catholiques du commun, et surtout la haine que le Polonois catholique porte au judaïsme, expliquent suffisamment cette scène, mais l'indolence seule des dépositaires de l'autorité qui se trouvoient à Varsovie, peut faire comprendre ce qui la suivit. Le lendemain la populace s'attroupa en foule, non-seulement dans le quartier où s'étoient passés les désordres de la veille, mais encore dans tous ceux qui étoient habités par des Juifs; maltraita ceux qui se montrèrent dans les rues, brisa les vitres de leurs demeures, et continua jusques

sous les yeux de la garde à se livrer aux mêmes excès. Le commandant jugea enfin nécessaire de faire prendre les armes à toute la garnison, et il se rendit à la tête de plus de quatre régiments à l'endroit où le désordre et le tumulte étoient montés au plus haut degré. Mais sa présence et celle de la force armée ne purent empêcher qne devant lui et à ses côtés, on n'enfonçât par centaines les boutiques et les magasins des Juifs, qu'on ne les pillât entièrement, et qu'on ne dispersât les effets volés dans toutes les parties de la ville. Tout cela seroit-il jamais arrivé, si la populace avoit respecté l'autorité du commandant et craint la force armée; et n'étoit-ce pas l'encourager en effet, à se livrer aux mêmes excès, dès que l'occasion s'en présenteroit encore, que de se contenter de la regarder tranquillement enfoncer et piller les boutiques, sans y apporter d'autre empêchement, que de lui représenter, qu'elle avoit tort, et de la laisser transporter dans ses demeures, le butin dont elle s'étoit chargée?

Cette foiblesse décorée du nom d'humanité, que l'auteur a blamée plus haut, se montra dans tout son jour à l'occasion de l'insurrection de 1794. A peine la garnison et les

bourgeois de Varsovie étoient-ils parvenus à repousser de cette ville la garnison Russe, qu'un corps peu considérable de troupes réglées, envoyé sous les ordres des généraux Madalinski et Dombrowski dans la Prusse méridionale, occupa cette province et même une partie de la Prusse occidentale, et tenta de s'emparer de la ville de Thorn. A peine ce corps s'étoit montré sur le nouveau territoire Prussien, que des confédérations s'organisèrent; un appel fut adressé à tous les hommes en état de porter les armes; et des corps considérables d'insurgents se réunirent sous la conduite de gentils-hommes propriétaires naturels du pays.

La défaite de Kosciusko et la prise de Varsovie par les Russes, termina la guerre avec les restes encore existants de la Pologne. Il s'agissoit alors de rechercher ceux qui avoient pris part à l'insurrection, et de sévir contre eux. Il étoit facile de les convaincre et plus facile encore de les punir, car ils étoient incontestablement coupables de haute-trahison, et les peines graves que la législation Prussienne prononce contre ce crime, sont exactement déterminées.

Cependant au lieu d'en faire l'application, on y substitua des amandes pécuniaires que les condamnés encore ne payèrent pas eux-mêmes, mais auxquelles contribuèrent en secret leurs amis et leurs familles. On sembla donc d'un côté, considérer comme rachetable à prix d'argent, un attentat que tout code criminel représente comme le plus grave de tous; et de l'autre, en n'imprimant point avec force dans les esprits, l'image des maux inévitables prêts à fondre sur celui qui à l'avenir se permettroit de semblables attentats contre le souverain, on ne fit rien pour réprimer le penchant qui entrainoit les nouveaux sujets à la révolte. On manqua tellement ce but principal qu'on doit se proposer en punissant, qu'un chef d'insurgents très-connu, condamné à une amande de dix-mille écus de Prusse payable à la chambre de Breslau, répondit au trésorier de cette chambre, qui lui demandoit de convertir en argent courant la somme qu'il apportoit en monnoie; qu'il lui plût de recevoir pour cette fois la monnoie, et qu'à la première occasion où il auroit à payer la même amande, il le feroit en argent courant.

Toute demi-mesure est une fausse mesure.

Vouloit-on lors de l'insurrection de 1794 faire grace pour justice, il la falloit faire entière et se résoudre à une amnistie générale; si non, il falloit laisser un libre cours à la sévérité des lois, et ne point recevoir d'argent où elles demandent du sang; il falloit ne point arracher leurs biens à des individus, auxquels on conservoit une vie qui désormais ne pouvoit plus avoir de prix pour eux, qu'autant qu'elle leur laissoit l'espoir de la vengeance, et la faculté de méditer de nouveaux attentats contre le gouvernement.

Pour expliquer le phénomène de l'insurrection presque momentanée de la Prusse méridionale et de la nouvelle Prusse orientale, à la nouvelle de la défaite de l'armée Prussienne à Jéna et Auerstædt, il est presque superflu d'ajouter encore à ce qui a été dit jusqu'ici, une remarque que nous offre l'histoire. La nation Polonoise est de toutes les nations, celle qui a toujours été le plus en proie au désir de changer la forme de son gouvernement, et s'est le plus efforcée à innover dans ses institutions politiques. Jamais aussi l'égoïsme et l'esprit de parti n'ont regné sur un autre peuple avec autant d'empire que sur

cette même nation. L'événement de la journée desastreuse de Jéna, avoit été souhaité et prévu dans les nouvelles provinces, et dans cette attente on y avoit tout disposé pour en profiter, souvent même usant de si peu de précaution, qu'il est étonnant que les trames et machinations préparatoires, ayent pu rester ignorées des officiers de la police Prussienne.

Le succès a couronné l'attente des Prussiens - Polonois. Ils sont delivrés d'un joug qu'ils haissoient, et Napoleon le grand leur a donné une constitution, qui, vu les relations locales, est un modèle de sagesse. Car d'un côté, elle a rendu à la nation la jouissance des privilèges, dont il lui étoit si cruel d'être dépouillée, et de l'autre, elle donne à un gouvernement énergique, la force et l'autorité necessaire pour faire le bien et empêcher le mal. Personne ne souhaite plus que l'auteur, la tranquillité, la satisfaction et le bonheur à venir de la nation qui habite le duché de Varsovie. Il seroit difficile d'avoir eu plus de sujets que lui d'attachement et de reconnoissance pour cette nation. Cependant il doit à la justice et à la verité, de dire et de prouver, que le duché de Varsovie est redevable au Roi

de Prusse d'une multitude de bienfaits; que ce ne fut que sous l'administration Prussienne, que la civilisation de toutes les classes du peuple y est devenue plus générale; et que les fondements de la félicité dont il pourra jouir à l'avenir, ont été jetés en partie du tems de la domination Prussienne.

Avant toutes choses le gouvernement Prussien mérite la réconnoissance du nouveau duché, quant à l'administration de la justice. Je ne veux pas discuter ici si les formes judiciaires Prussiennes étoient en effet meilleures que celles qui étoient anciennement établies en Pologne. On pouvoit reprocher des inconvénients aux unes et aux autres. On pouvoit reprocher aux formes Polonoises, la trop grande étendue du libre champ qu'elles abandonnoient à la volonté arbitraire des juges, étendue dont ils n'abusoient que trop souvent, et la facilité qu'elles offroient de trainer indéfiniment en longueur une discussion de droit, dès qu'on étoit parvenu à la faire plaider en seconde instance. On pouvoit reprocher aux formes Prussiennes, malgré leur avantage reconnu dans les affaires compliquées et embrouillées, d'une part, d'entrainer trop de

frais, et de l'autre, de suivre une marche trop compliquée, calculée sur trop de méfiance envers les juges, et pour divers genres de causes, beaucoup trop pesante et trop embarrassée. Ce dernier inconvénient fut celui qui choqua le plus la vivacité Polonoise. On s'occupa donc bientôt de le faire cesser dans les procès, où on le pouvoit sans porter préjudice aux parties; il se forma à côté des colléges de justice, des députations spéciales pour l'instruction et la décision des causes les plus simples, et l'on réussit par ce moyen à introduire une marche à la fois sûre et rapide dans les affaires. A ne considérer que les lois mêmes, sans avoir égard aux formes judiciaires, il n'étoit possible qu'à un Polonois d'avoir la pensée de comparer l'antique législation de son pays avec la législation Prussienne. Il n'existoit nulle part dans la république de Pologne un corps de lois qui méritât ce nom; il n'y avoit pas même de compendium qui en présentât le squelette, et il ne pouvoit point y en avoir, n'y ayant dans les dispositions légales absolument aucun système, aucune unité de principe, aucune tendance commune vers un même but général. Si l'on excepte les statuts des

Rois (*statuta regum*) et le statut Lithuanien, tant vanté en Pologne, on ne trouve plus que des lois mises en discussion dans les diverses assemblées de la diète par des députés du pays, pour faire juger par ces lois des procès qui les concernoient eux ou leurs favoris. De telles lois se maintenoient jusqu'à ce que dans une nouvelle diète, l'intérêt d un gentil-homme puissant dictât une nouvelle décision, ou bien il arrivoit aussi que les cours de justice n'avoient aucun égard à ces lois, et quelquefois un usage diamétralement opposé leur étoit substitué. Il n'étoit pas rare de voir dans les causes, le demandeur alléguer à l'appui de son assertion des constitutions précises, le defendeur en alléguer d'autres non moins précises en opposition directe avec les premières, et lorsqu'il s'agissoit de savoir lesquelles de ces lois seroient mises en exécution, il n'étoit pas rare encore de voir qu'on ne prononçoit ni d'après les unes ni d'après les autres, mais qu'un usage tout différent s'étoit à leur exclusion établi dans les cours de justice. N'est-il pas remarquable qu'en Pologne l'on eût encore à discuter en justice ces questions: si le père hérite de son fils, ou s'il est exclu de la suc-

cession par les enfants du frère de ce fils; et si le frère hérite seul de son frère, ou bien si la sœur aussi a des droits à la succession? N'est-il pas surprenant qu'on pût sur ces deux questions produire des décisions tout-à-fait contradictoires, lesquelles souvent même étoient émanées des cours de justices supérieures. Et cependant la vanité séduisoit les Polonois au point de leur faire regarder le code civil, qu'ils s'imaginoient avoir formé de la réunion des arrêts particuliers de la diète, comme infiniment supérieur au droit Prussien. Cette vanité les aveugloit jusqu'à leur faire manifester hautement l'opinion, que la nation gagneroit tout à retourner à ses anciennes lois, et sans doute qu'ils ne songeoient pas que le créateur du duché de Varsovie, jugeroit nécessaire de mettre le code Napoléon à la place du droit Prussien.

Il est donc hors de doute, que sous la domination Prussienne, la nation gagnoit à participer à une législation sous mille rapports plus parfaite que la sienne. Elle gagnoit encore particulièrement à l'esprit qui animoit les premiers des magistrats Prussiens, esprit qui s'est perpétué depuis les jours de Frédéric, et

qui rend pour ainsi dire impossible, que de tels juges se laissent jamais entrainer à prononcer sciemment un arrêt injuste. Le corps respectable des officiers supérieurs de la justice Prussienne dans le duché actuel de Varsovie, n'a pas besoin sans doute que je le loue. Cependant il est à remarquer, et il dut lui sembler flatteur, que dans les premiers instants du changement de constitution, et au moment même où le gouvernement Polonois nouvellement établi, mettoit tout en usage pour enflammer le peuple en faveur de la nouvelle cause, et l'irriter contre l'ancienne domination; qu'au moment, dis-je, où l'on imprimoit dans les gazettes et papiers publics, des parallèles entre l'administration de la justice sous le sceptre Prussien et du tems de la république, on ne manifestât jamais avoir mis aucun doute dans l'intégrité des magistrats Prussiens.

Autrefois même et dans les tems de la plus profonde tranquilité, des Polonois de distinction ont fréquemment témoigné à l'auteur, l'admiration que leur inspiroit la sagesse du Roi de Prusse dans le choix de ses magistrats, lorsqu'ils le voyoient trouver moyen

de placer dans les tribunaux des hommes, qui, bien que proportionnellement mal-payés, ne laissoient pas cependant d'être et habiles et inaccessibles à la corruption. Que le Polonois impartial juge s'il en étoit jadis de même dans sa patrie, et si les avantages que l'administration de la justice sous le système Prussien, durant l'époque où elle a été effectivement en vigueur, lui a procurés, n'ont pas encore été augmentés par l'exemple qu'elle a laissé aux nouveaux juges. Quel notable avantage n'est-il pas encore résulté pour le pays, de l'organisation du système des hypothèques? L'ancienne législation de la Pologne avoit à la vérité senti la nécessité de prendre des mesures pour garantir la sureté des propriétés foncières, et soutenir le crédit des propriétaires, mais ces mesures s'étoient bornées à des réglements insuffisants, et qui ne pouvoient nullement atteindre le but qu'on s'étoit proposé. Une constitution de 1768, régla qu'un contract sur un bien-fond, et l'engagement d'un tel bien, ne seroient valables qu'autant qu'ils auroient été présentés à la cour de justice exerçant la juridiction réale sur le bien vendu ou engagé. Cependant d'un côté, toutes les transactions de

cette nature, sans être classées d'après les différents fonds situés sous une même jurisdiction, étoient enrégistrées dans un seul et même livre, par quoi il devenoit à peu près impossible de se procurer les renseignements dont on pouvoit avoir besoin. D'un autre côté, les actes présentés étoient reçus et enrégistrés sans aucun examen de leur contenu matériel, sans légitimation du prétendu contractant, sans vérification de l'authenticité de sa signature et sans légitimation de celui qui les produisoit. Enfin, il y avoit outre la cour de justice spéciale compétante du district, des autorités particulières, qui, sans avoir de jurisdiction de district, pouvoient recevoir des réconnoissances avec la même validité que cette cour même. Telles étoient les métriques de la couronne, et la chancellerie du tribunal. Celui donc qui y étoit intéressé, avoit les mêmes difficultés à combattre, soit qu'il voulût s'assurer du propriétaire d'un bien et des dettes dont ce bien étoit grévé, soit qu'il voulût l'affranchir d'inscriptions prises sans aucun droit. Toutes ces difficultés et d'effectuosités cessèrent lors de l'introduction des hypothèques Prussiennes. Rien ne fut plus

inscrit dans le livre des hypothèques, que d'après une disposition expresse du propriétaire habile à disposer, ou bien en suite d'un arrêt juridique complétant et donnant force à son consentement; et tout ce qui étoit inscrit pouvoit être embrassé d'un coup-d'œil avec la dernière certitude. La vente des biens fut par là rendue plus facile, par là encore le propriétaire fut mis en état de se procurer de l'argent à un intérêt modique, et soustrait à la desastreuse nécessité de donner son bien en gage de possession, c'est-à-dire d'en abandonner les revenus à ses créanciers en guise d'intérêts du capital, et de s'exposer encore à des procès de réluition, amélioration et détérioration. Cette même mesure fit sortir de fortes sommes de numéraire des caisses privées et publiques des anciennes provinces Prussiennes, et les fit circuler dans le duché actuel de Varsovie. Le propriétaire, qui jusqu'alors sans argent et sans crédit, étoit absolument hors d'état d'augmenter le nombre de ses bestiaux et d'étendre par des défrichements ses champs et ses prairies, trouva l'occasion de se procurer les avances nécessaires, et de doubler et tripler même en peu d'années la valeur de sa pro-

priété. Le seul malheur fut, que l'avantage dont le gouvernement vouloit faire jouir ses nouveaux sujets, ne se fit pas sentir dans toute son étendue, et que non-seulement les propriétaires, tant instituts publics possesseurs de biens-fonds que particuliers, mais encore les usuriers chrétiens et juifs attirèrent à eux une partie considérable du profit. Mais ce fut une suite des lois régulatrices du taux de l'intérêt, lesquelles auroient dû être enfin abolies. Pourquoi l'état veut-il dégager un homme, d'ailleurs habile à contracter, de l'obligation de payer en leur entier des intérêts stipulés? Pourquoi veut-il prescrire d'avance au propriétaire de numéraire, les bornes du profit qu'il tirera de son capital? Pourquoi l'opprime-t-il seul, tandis qu'aucune taxe n'entrave le commerçant, le banquier, le fabriquant etc., et pourquoi veut-il exciter ses sujets à la désobéissance, en imposant des lois si faciles à éluder, et qui offrent de si forts et de si séduisants attraits à le faire? Que la fraude seule soit prohibée, qu'elle soit punie avec la dernière rigueur. Que donc l'acceptation d'une obligation portant une somme plus forte que celle qui a été comptée, la substitu-

tion d'effets quelconques à l'argent comptant, et tout semblable détour soit puni; mais que la fixation de la somme du profit que le créancier tirera de son capital, ou le taux des intérêts que le débiteur en payera, soit dans chaque cas particulier abandonné à leur libre convention. Alors la concurrence rentrera dans ses droits, et le courtage ruineux, aussi bien que les abus du système des hypothèques auront été évités. C'est ce qui dans l'ordre actuel des choses et dans celui où elles se trouvoient dans la Pologne Prussienne, ne peut, et ne pouvoit être. Le propriétaire qui, soit pour se sauver d'un mal plus pressant, soit pour entreprendre une spéculation avantageuse, avoit besoin d'argent, et étoit disposé, ou pour éviter un dommage considérable, ou dans l'espérance d'un gain de conséquence, à donner du capital qu'il cherchoit, plus que les intérêts permis par la loi, trouvoit rarement l'occasion d'entrer immédiatement en relation avec le propriétaire du numéraire, parceque celui-ci qui desiroit avoir plus de cinq pour cent, ne pouvoit pas cependant avec sureté s'en faire promettre d'avantage. Il avoit donc recours à un courtier, et étoit obligé de lui

accorder

accorder avant toutes choses des avantages plus grands que n'en eût exigé le possesseur même de l'argent, il ne touchoit ensuite le capital, qu'après l'expiration du délai que le réglement des hypothèques accorde pour présenter une protestation, et se trouvoit avoir, dans l'instant où il recevoit la valeur convenue, un nouveau créancier contre lequel il ne pouvoit plus faire legalement valoir l'assertion de n'avoir pas reçu le montant entier de son obligation. Le propriétaire de l'argent n'avoit donc, dans la plûpart des cas, qu'à faire paroître un homme qui prêtoit son nom comme créditeur et passoit acte de la cession de sa créance au veritable créancier, il tiroit alors selon son désir le profit condamné par la loi en voie directe, et la part du courtier, communément la plus forte, étoit une perte supportée par le propriétaire du bien-fond. La facilité du gain qu'offre cette voie a séduit beaucoup des administrateurs des caisses publiques des anciennes provinces; à l'aide des Juifs, ils ont fait passer de forts capitaux dans le duché actuel de Varsovie, et il n'est rien moins que sûr qu'ils les puissent aujourd'hui recouvrer sans perte. Quelques justes

cependant que soient ces remarqnes, elles ne changent rien au fait principal, à savoir qu'un avantage incalculable est résulté pour les provinces Prussiennes-Polonoises de l'introduction du système des hypothèques, par la circulation facilitée de l'argent qui etoit dans le pays, et par l'affluence de sommes immenses que les anciennes provinces y ont versées.

Les soins, qui sous le sceptre Prussiens ont été pris du bien des mineurs et autres personnes inhabiles à disposer, méritent encore la reconnoissance de la nation. La coutume qui régnoit dans l'ancienne Pologne, de constituer ce que l'on appeloit les droits d'advitalité, c'est-à-dire d'assurer par une stipulation juridique entre vifs l'usufruit viager du bien de l'époux premier mort à l'époux restant, peut avoir contribué à faire envisager à la législation comme superflu un réglement sur les curatèles, et elle n'en a point en effet établi qui méritât ce nom. On se contentoit d'instituer un tuteur des personnes mineures, croyoit avoir beaucoup fait lorsqu'on s'étoit procuré un inventaire, et abandonnoit du reste au tuteur une autorité sans bornes sur la personne et les biens du pupile commis à ses soins.

De là devoient résulter, toutes les fois que le hasard ne jetoit pas l'orphelin entre les mains d'un homme et probe et versé dans les affaires, l'abandon de la personne et la déprédation des biens. Il devoit s'ensuivre de là, ce qui arriva en effet, qu'un grand nombre de plaintes rétroitives fussent portées devant les tribunaux Prussiens commis à cet effet. Le traitement dont les mineurs eurent à se louer sous la dernière administration fut tout différent; car si le réglement sur les tutèles et curatèles qu'elle mit en vigueur eut le défaut qu'ont toutes les autres lois faites à ce sujet, et que peut-être elles doivent avoir, celui d'empêcher le tuteur de retirer du bien de son pupile et à l'avantage de celui-ci, un produit plus fort que le produit le plus ordinaire, du moins par un maniement sage de ses deniers elle garantit le pupile de toutes pertes, et lui assure de sa fortune le revenu qu'il peut en tirer par la voie commune. La cause en est principalement dans l'institution et les affaires des caisses de dépots, lesquelles devinrent en même tems fort avantageuses à un grand nombre de propriétaires de biens-fonds, qui pouvoient puiser dans les caisses

de tutèle, et peut-être là seulement à un intérêt légal, des sommes considérables.

La domination Prussienne fit commencer pour ainsi dire dans le duché actuel de Varsovie une nouvelle époque pour l'enseignement public. Il y avoit à la vérité dans l'ancienne république une commission spéciale d'éducation, à la disposition de laquelle étoient laissés des fonds considérables provenants des biens séquestrés des Jésuites. Cependant on n'avoit rien fait encore pour l'instruction du peuple et peu de chose pour l'instruction de la jeune noblesse. Le pays manquoit d'une littérature nationale, et dans les écoles savantes tout ce que les maîtres n'avoient pas eu occasion d'apprendre chez les Jésuites leur étoit resté étranger. Les parents aisés étoient donc obligés d'envoyer leurs enfants à l'étranger, lorsqu'ils leur vouloient procurer quelque éducation plus distinguée. La seule maison des cadets de Varsovie, laquelle jouissoit de la protection particulière du Roi Stanislas Auguste, se distinguoit d'une manière avantageuse. Aucuns fraix ne furent épargnés pour attirer de l'étranger des hommes de mérite, et les fixer auprès de cet institut en qualité de

professeurs ou de maîtres. L'organisation intérieure en étoit admirable, et dans cette dernière guerre encore il a pu répondre aux espérances qu'il avoit fait naître, plusieurs de ses anciens élèves ayant servi avec distinction dans la nouvelle armée polonoise.

Bien que sous le gouvernement Prussien l'enseignement public n'eût pas fait encore des progrès assez rapides pour que l'habitant des campagnes en eût pu profiter, cependant l'établissement de séminaires, dans lesquels se formoient les futurs instituteurs du peuple, étoit un pas décisif qui avoit été fait vers ce but. De nouvelles écoles avoient été fondées dans la plûpart des villes les plus considérables, et celles déjà existantes avoient été apropriées, par les changements qu'elles avoient subis, à un plan d'éducation conforme à la raison. La ville de Varsovie s'énorgueillissoit d'un institut déducation comparable aux premiers de l'Europe. Frédéric Guillaume III avoit montré une munificence vraiment royale dans la fondation du Lycée. Le palais dit de Saxe, ancienne résidence des Rois de Pologne de la maison de Saxe, avoit été acquis de son possesseur pour de fortes sommes, et assigné

à cet institut, avoit été employé tant pour les auditoires que pour le logement des professeurs. Les fonds qui lui avoient été assignés, suffisoient à salarier richement des professeurs habiles, et il eut en outre à se réjouir souvent de bienfaits extraordinaires du monarque. Une preuve nouvelle du desir qu'avoit le Roi actuellement régnant, de procurer aux naturels du pays de l'influence dans les branches les plus importantes de l'administration publique, est la nomination de deux comtes de Potocki aux places d'epitores du Lycee, places independantes de tous collèges provinciaux, et il est à attendre de leur zèle pour la bonne cause, qu'ils se prévaudront de l'influence encore plus grande que le nouvel ordre de choses leur a donnée, pour maintenir au Lycée de Varsovie la réputation avantageuse qu'ils ont coopéré à lui faire acquérir.

Il est convenable de faire à cette occasion la rémarque générale, qu'il n'entroit aucunement dans les desseins du gouvernement de rendre aux naturels du pays l'accès aux emplois publics difficile ou même impossible, comme la plûpart des Polonois sembloient le supposer. Il n'exigeoit d'eux que les qualifications

que requiert partout la loi, et cherchoit à tempérer la rigueur, dont il usa envers ceux qu'il trouva dans l'exercice des charges publiques, par la préférence expresse qu'il accordoit au naturel du pays, dans le cas de concurrence de deux sujets également dignes pour un même emploi. Les nominations de naturels Polonois n'ont point dans le fait été rares, mais leur caractère, l'éducation qu'ils avoient reçue, l'opinion désavantageuse de leurs concitoyens, à laquelle ils se trouvoient en butte; étoient souvent la cause qu'estimant immenses les peines et les dégoûts avec lesquels un employé Prussien avoit à combattre, ils resignoient leurs charges avant même d'en avoir acquis l'habitude pratique.

L'avantage que le pays a retiré des sommes que le Roi de Prusse y a employées en améliorations et en établissements nouveaux, est d'une importance majeure et presque incalculable. Il ne sera ici question, que des dessiccations des marais, des rivières ouvertes à la navigation, des établissements des colonies allemandes et de l'amélioration des villes. Les anciens Rois électifs de la Pologne n'avoient ni raisons ni moyens de chercher le

bien général du pays dans des entreprises onéreuses. Leurs revenus ne s'en fussent point augmentés, et bornés à des sommes fixes calculées pour subvenir seulement aux besoins de la cour, ils étoient à cet égard sans puissance. La diète n'eût jamais pu obtenir des habitants des rives du Bug, qu'ils contribuassent de leurs propres moyens à une amélioration que démandoient ceux des contrées qu'arrose la Warthe. L'état manquoit d'un point central, dans lequel se réunît et sa force et son interêt commun, et il etoit naturel qu'il ne se fît à-peu-près rien pour le bien general. L'introduction du gouvernement monarchique a remédié à cet inconvenient, et l'effet a prouvé combien il a ete bienfaisant pour la Pologne. Où est le Polonois qui pourroit voir aujourd'hui les villes de Posen, Kalisch, Plock et tant d'autres encore, se rappeler l'etat dans lequel elles étoient en 1793, et etouffer en lui le secret aveu, que le gouvernement Prussien s'est acquis des droits à la reconnoissance de leurs habitants Où est le naturel du pays qui pourroit visiter les bords de la Warthe, et ne pas rendre hommage à un souverain, de qui la main bienfaisante a rependu des mil-

lions, pour transformer de stériles marais en champs fertiles et en riches prairies, et quel étranger même ne seroit pas réjoui à l'aspect des colonies qu'il rencontre au milieu des forêts, qui jadis étoient entièrement inhabitées.

L'auteur a souvent été témoin des conversations dans lesquelles les naturels du pays prononçoient leur jugement sur ces établissemens et sur d'autres semblables. Ils ne nioient point leur utilité, mais ils s'efforçoient d'en ravaler le mérite; ils l'attaquoient par la double raison, que le Roi tiroit les avances du pays même, et qu'il n'avoit en vue que son propre intérêt, c'est-à-dire l'augmentation de ses revenus. Cette opinion est sans doute encore celle qui domine, mais elle mérite à peine qu'on la réfute. Car, supposé même, ce qui est fort douteux, que les revenus du pays, déduction faite des frais d'administration, ayent suffi à subvenir aux dépenses des travaux des batisses et des établissemens sans nombre qui ont été entrepris, un prince peut-il jamais mieux administrer une province, qu'en dépensant pour l'amélioration de cette province même les sommes qu'elle verse dans son trésor? Et quelles vues interessées d'un

monarque peuvent être plus légitimes, que celles qui le font chercher à répandre l'aisance et la prospérité sur ses sujets.

D'ailleurs, si elle étoit si facile et si avantageuse, cette métamorphose que le gouvernement Prussien a su opérer en si peu d'années, pourquoi les Polonois en presqu'autant de siècles n'ont-ils rien fait pour la tenter? Ils se tiendroient offensés, si l'on entreprenoit de soutenir que les lumières nécessaires pour le faire leur manquoient. Ils seront donc forcés de convenir que la cause de leur indolence, étoit dans leurs institutions politiques, et qu'ils ont gagné à passer sous un gouvernement qui a rendu possible des améliorations d'une telle importance.

Du reste l'établissement de colons; la transformation de misérables cabannes dans ce que l'on appeloit villes, en maisons solides, commodes et construites avec goût; enfin des sommes considérables employées à rendre des fleuves navigables, ou à dessécher des marais; tout cela étoit si peu calculé sur un gain immédiat de la couronne, que la seule haine des Polonois pour tout ce qui porte le nom de Prussien, pouvoit faire naître une telle opi-

nion. L'impôt que le colon payoit de son champ après l'expiration du tems d'exemption qui lui étoit accordé, rapportoit à peine un pour cent du capital qu'avoit couté son établissement. Le propriétaire d'une maison en ville recevoit gratis les secours qu'on lui accordoit pour la bâtir, et devenant possesseur d'une maison, dans laquelle il pouvoit en même tems loger lui-même et louer des appartements, il n'etoit pas chargé de plus forts impôts. Le propriétaire d'une terre n'etoit pas forcé non-plus à de plus fortes contributions, parce qu'une mesure que l'état seul avoit prise et exécutée à ses propres fraix, se trouvoit doubler les revenus de son bien.

Il est encore incontestable que les habitants du duché actuel de Varsovie ont, sous la domination Prussienne, retiré à plus d'un égard de grands avantages des exemples que les étrangers établis parmi eux leur ont donnés. Le Polonois, il est vrai, cultivoit bien son champ, c'est-à-dire qu'il le labouroit dans le tems convenable, y mettoit tous ses soins et savoit choisir pour chaque terrain le grain auquel il étoit propre. Cependant il manquoit du bétail nécessaire pour donner à sa terre le dégré

de fertilité dont elle étoit susceptible. Le paysan étant tenu de travailler la terre de son seigneur, et le terroir étant assez riche pour récompenser du labeur sans exiger d'engrais, le gentil-homme étoit sans attelages et sans bestiaux pour l'agriculture. D'ailleurs l'abondance du bétail dans les provinces de l'ancienne république, soumises aujourd'hui à la Russie, suffisoit pour fournir le pays entier de viande de boucherie sans qu'il ait de disette à craindre, et la nécessité ne commandoit d'élever soi-même de bestiaux, que le nombre indispensable pour la culture des terres.

Les Allemands qui vinrent dans le pays, ou comme baillis des domaines de la couronne, ou comme propriétaires de terres tant à titre de donation que d'achat, commencèrent d'abord par multiplier le bétail. Ils s'empressèrent d'aider à la fertilité du terroir en le fumant, et se prévalurent de l'occasion que l'accroissement de la population et la prospérité des villes leur offroit d'un débit avantageux de leurs denrées. Bientôt leurs voisins Polonois s'apperçurent que cet exemple méritoit d'être imité, et les suites heureuses de cette émulation furent telles, que l'on peut affirmer sans

exagération, que sous la domination Prussienne la quantité du bétail a été portée au sextuple dans le duché de Varsovie, et celle des grains récoltés au double.

Les Allemands exercèrent une influence toute aussi bienfaisante sur les mœurs et coutumes de leurs voisins l'olonois. L'auteur a déjà remarqué plus haut, que le Polonois par vanité et par un orgueil mal-entendu, étoit porté à attacher une valeur toute particulière à ce qui appartenoit à son pays. Cette vanité s'opposoit à l'avantage qu'eût pu retirer de ses voyages, celui dont le père avoit assez de fortune pour lui faire visiter l'étranger. De retour dans ses foyers, il discouroit avec chaleur, et de ce qu'il avoit vu et de ce qu'il n'avoit pas vu, mais bientôt il retournoit avec complaisance aux anciens usages de sa patrie. Il ne suffisoit pas pour enlever à ces usages une partie de leur empire, que les Polonois sortissent de leur pays, il falloit encore que les étrangers vinsent s'y établir, et leur entrée en Pologne a réellement produit cet effet. On rencontre encore aujourd'hui dans le duché de Varsovie des familles nobles, qui n'estiment point au dessous de leur dignité de partager

leurs demeures avec les oies, les dindons et les cochons même. On rencontre encore des maisons nobles, où les tonneaux de vin sont en grand nombre, et où l'on n'a qu'un seul verre qui sert pour boire à toute une société; des maisons où la crasse et l'ordure surpassent toute idée, et où l'assiette dans laquelle un convive vient de manger sa soupe, est essuyée sous ses yeux avec une queue de vache, et lui est rendue afin qu'il en fasse usage pour le mets suivant. Mais si l'on rencontre encore de pareils exemples, ce n'est plus à beaucoup près aussi fréquemment qu'autrefois. Une grande partie des naturels du pays ont commencé à avoir honte de leurs usages, le goût les a suivis dans leurs demeures et se montre dans leurs ameublements. Ils ont appris surtout à aimer l'ordre et la propreté, et éloigné par là de l'hospitalité que la nation aime à exercer, et de son empressement à accueillir les étrangers, la répugnance ou si l'on veut le dégoût, qui se joignoit aux honnêtetés que l'on recevoit dans l'interieur de leurs maisons. Cet avantage eût été plus sensible, et le passage des mœurs Polonoises aux mœurs plus policées des Allemands eût été plus rapide, si, sans parler

des difficultés que trouvoit un roturier à acquérir des biens, l'édit Colati, ou le réglement par lequel un propriétaire de terre, qualifié d'ailleurs, étoit obligé d'obtenir une permission expresse du Roi pour passer dans la cidevant Prusse méridionale, n'eût apporté un fort empêchement à la migration des riches des anciennes provinces.

Dans ce que l'on nommoit autrefois la république de Pologne, on voyoit auprès de la liberté la plus effrénée l'esclavage le plus vil. La noblesse jouissoit de l'une et le paysan soupiroit sous le joug de l'autre. Il étoit un objet de commerce comme une maison, un cheval, ou autre chose. Il dépendoit de la seule fantaisie de son seigneur, lequel pouvoit arbitrairement lui donner et lui reprendre une économie, le maltraiter et le tuer même, sans courir d'autre hasard que celui d'être condamné à une amande pécuniaire. La dernière législation du pays s'étoit à la vérité occupée d'assurer une espèce d'existance civile aux habitants des principales villes immédiates, artisans et commerçants, mais ses soins ne s'étoient pas encore étendus jusques sur ceux des paysans, qui habitoient les terres de la no-

blesse, et à cet égard un vaste champ restoit encore ouvert à l'activité du nouveau gouvernement. Ce gouvernement cependant partit du principe que l'état du serf en Pologne, ne devoit pas être changé tout à coup, et d'une manière, qui enlevât d'abord au seigneur une trop grande partie des droits qu'il avoit sur lui. Il se borna donc à des mesures provisoires et à de simples modifications, semblant attendre l'entier changement des anciennes rélations qui existoient entre les paysans et le seigneur, d'un avenir qui apprendroit à ce dernier qu'il ne pouvoit se promettre d'attachement, de fidélité et de zèle que des seuls hommes libres, et enseigneroit en même tems aux autres et le prix de la liberté personnelle et les avantages de la propriété. Cette circonspection étoit peut-être inutile, peut-être même elle étoit nuisible, cependant elle étoit conseillée et justifiée par l'expérience, laquelle nous apprend que rien dans la nature ne s'exécute par un effort rapide, mais que tout se développe progressivement et avec le tems. Le gouvernement fit beaucoup en attendant d'avantage, et par les lois générales qu'il promulgua, et par l'exemple qu'il fit donner dans ses domaines.

domaines. Il suffira de citer ici les articles suivants des lois promulguées. Le seigneur n'osa plus séparer ses paysans de la terre qu'ils habitoient, disposer d'eux séparément, ou dans une vente du fond se les réserver sans leur consentement formel. Il n'osa plus lorsqu'un paysan avoit une économie, l'en chasser sans jugement et sans droit. Le pouvoir de le maltraiter dans sa personne lui fut enlevé, et il ne put désormais retenir sa liberté à celui qui voulant s'établir ailleurs apportoit une modique rançon.

L'exemple donné dans les domaines du Roi tendoit principalement à instruire les naturels propriétaires de terres, qu'entretenir par des avances le sujet dans son penchant à l'ivrognerie, lui enlever par ce moyen son dernier sol, et le livrer indépendamment de l'esclavage du seigneur, à celui des Juifs à qui les cabarets étoient affermés, étoit moins profitable, que de chercher à le déshabituer par degrés de son goût pour les liqueurs fortes, en éloignant les Juifs des cabarets de village, et enlevant ainsi aux paysans l'occasion de boire autrement que pour de l'argent comptant.

Le sort du paysan Polonois fait concevoir

le penchant qui l'entraine vers les liqueurs fortes, et la passion qu'il a de s'étourdir par leur usage. Ses jouissances physiques étant déjà si restreintes, ils seroit cruel de lui envier encore cette dernière. Cependant, tant que le haut prix que le seigneur attache au droit dit de propination, et le crédit ouvert dans les cabarets, iront au-devant du penchant que le paysan a pour la boisson, on ne doit pas s'attendre à le voir du fruit de ses épargnes se former une propriété, ni par conséquent trouver l'occasion d'acquérir une idée du prix dont elle est.

Si en général les dispositions légales qu'arrêta le gouvernement Prussien et que nous avons rapportées, trouvèrent peu d'approbation, et si plusieurs propriétaires ne virent en elles qu'une lésion arbitraire de leurs droits, encore est-il vrai de dire, et le remarquer ici est un devoir dont l'auteur aime à s'acquiter, qu'un nombre assez grand de gentils-hommes approuvèrent ces dispositions et s'y conformèrent ainsi qu'aux exemples mêmes donnés dans les domaines, s'estimant suffisamment récompensés des prétendus sacrifices qu'ils s'imposoient, par l'accroissement de la prospérité de leurs

sujets. Ils l'emportèrent même sur les propriétaires Allemands nouvellement établis; que l'on auroit dû croire disposés par l'habitude des rapports du seigneur aux sujets établis dans les pays dont ils sortoient, à compâtir au sort du paysan Polonois.

L'auteur n'a rapporté que des faits dont aucun Polonois ne niera la vérité, et pour lesquels témoigne l'état du duché actuel de Varsovie dans les derniers tems de la domination Prussienne. Il eût pu grossir encore de beaucoup la liste des bienfaisantes institutions dont ce pays est redevable aux souverains Prussiens, parler au long de l'établissement des voitures de postes; de l'amélioration des chemins et des routes, principalement dans la nouvelle Prusse orientale; des mesures de sureté contre les incendies dans les villages; de l'établissement de sociétés d'assurance pour le feu, et de monts de piété; enfin de l'établissement d'une police générale du pays; mais il se contente d'indiquer seulement ici ces institutions, croyant ce qu'il a dit avec une égale impartialité pour et contre le gouvernement Prussien, suffisant au but qu'il s'est proposé dans cet essai.

On en tirera le résultat, que l'occupation et l'administration Prussienne des provinces ci-devant Prussiennes-Polonoises, a pu léser d'une manière aussi douloureuse qu'injuste et peu sage l'intérêts de quelques particuliers, mais qu'elle faisoit notoirement le bien de la chose commune, et que l'on ne doit pas chercher la cause de l'événement important dont nous avons été témoins, dans une indignation générale de la nation contre le gouvernement Prussien, mais dans le ressentiment et la haine de quelques individus et dans l'influence qu'ils ont exercés sur la foule.

On a droit d'attendre que la partie saine de la nation régénérée, tout en jouissant des bienfaits qu'elle a reçus de Napoléon le grand, ne méconnoîtra pas les droits que par la douceur de son règne et son active sollicitude pour la prospérité générale, Frédéric Guillaume III s'est acquis aux souvenirs de la reconnoissance.

Entdeckungs-Reiſe

in die

Süd-See und nach der Berings-Straße

zur

Erforſchung einer nordöſtlichen Durchfahrt.

Unternommen in den Jahren 1815, 1816, 1817 und 1818,

auf Koſten

Sr. Erlaucht des Herrn Reichs-Kanzlers Grafen Rumanzoff

auf dem Schiffe Rurick

unter dem Befehle des Lieutenants der Ruſſiſch-Kaiſerlichen Marine

Otto von Kotzebue.

Erſter Band.

Mit zwei Kupfern und zwei Landkarten.

Weimar,

verlegt von den Gebrüdern Hoffmann.

1821.

Dem

Herrn Reichs-Kanzler, Grafen Rumanzoff,

dem

großmüthigen Urheber dieſer Entdeckungs-Reiſe

widmet

die Geſchichte derſelben, ehrfurchtsvoll und dankbar

Otto v. Kotzebue.

Nach Beendigung des Drucks der Subscribentenliste gerubeten, durch die Russisch-Kaiserliche Gesandtschaft an dem Großherzoglich-Sachsen-Weimarischen Hofe, bei den Verlegern, den Gebrüdern Hoffmann, zu unterzeichnen:

Seine Majestät Alexander I.

Kaiser und Selbstherrscher aller Reussen ꝛc. ꝛc.

zwei Exemplare der Ausgabe No. 3.

Subscribenten-Verzeichniß.

Zur Erläuterung.

No. 1. 2. und 3 bedeuten die dreierlei verschiedenen Ausgaben, als:

No. 1. die Ausgabe auf Druckpapier mit nur etlichen colorirten Kupfern zu 10 Rthlr. sächsisch.

No. 2. die Ausgabe auf Velinpapier mit sämmtlich colorirten Kupfern zu 15 Rthlr. sächsisch.

No. 3. die Ausgabe auf feinem Velinpapier und mit fein colorirten Kupfern zu 20 Rthlr. sächsisch.

	Exemplare. No. 1.	2.	3.
Abo.			
Herr Buchhändler F. A. Meyer daselbst	2	»	1
Altona.			
Herr Buchhändler Carl Busch daselbst	»	2	»
Durch denselben unterzeichneten ferner:			
Herr Commerzintendant Gebauer in Altona	»	1	»
» Kaufmann J. F. Heyne daselbst	»	1	»
» Kaufmann J. M. F. Köhler daselbst	1	»	»
» Kammerjunker von Lorezow daselbst	»	1	»
» Kaufmann Reck junior daselbst	»	1	»
Amsterdam.			
Herrn G. J. Diederichs seel. Wittwe und Sohn daselbst	1	»	»
Herren Buchhändler J. Müller und Comp. daselbst	3	»	2
Durch dieselben unterzeichneten ferner:			
Herr M. van Marum in Haarlem	»	1	»
» B. V. Schneevoegt daselbst	1	»	»
» Verstolk van Soelen in Amsterdam	»	»	1
» C. J. Temminck daselbst	»	1	»
» W. C. Völcker daselbst	»	»	1
» Buchhändler C. G. Sülpke daselbst	2	1	»
Durch denselben unterzeichneten ferner:			
Herr J. C. Backer in Leyden	»	»	1
» P. van Cleef in dem Haag	»	»	1
Herren Gebrüder van Cleef in dem Haag	1	»	»

	Exemplare. No. 1.	2.	3.
Herr F. G. Hoffmann in Genda	»	»	1
» P. Lamarane in Amsterdam	1	»	»
Das Lese-Museum daselbst	»	1	»
Herr E. van Nispen in Zevenaer	1	»	»
» J. G. Starck, Doctor Med. in dem Haag	1	»	»
» J. G. van Terveen in Utrecht	1	»	»
» J. J. Quarles van Ufford in dem Haag	»	1	»
» W. L. van der Uwich in Amsterdam	1	»	»
» A. G. Vermeulen in Rotterdam	1	»	»
» S. de Visser im Haag	1	»	»

Arnstadt.

Durch Herrn P. Hildebrands Buchhandlung daselbst unterzeichneten:

Ihre Hochfürstl. Durchlaucht die regierende Fürstin zu Lippe-Detmold	»	»	1
» Hochfürstl. Durchlaucht die regierende Fürstin von Schwarzburg-Sondershausen	»	»	1

Aschaffenburg.

Herr Buchhändler D. Knode daselbst	»	1	»

Bamberg.

Durch Herrn Buchhändler Kunz daselbst unterzeichneten:

Herr Geheime-Rath und Präsident L. F. Freyherr von Fechenbach in Bamberg	1	»	»
Herr geistl. Rath und Pfarrer Schellenberger daselbst	1	»	»

Berlin.

Herr Buchhändler Dümmler daselbst	1	»	»
Durch denselben unterzeichneten ferner:			
Sr. Königl. Majestät Friedrich Wilhelm III. König von Preussen	»	»	1
Herr Geheimer Cabinets-Rath Albrecht in Berlin	1	»	»
Sr. Excellenz Herr Graf von Alopäus, Kaiserlich Russischer Gesandter am Königl. Preußischen Hofe	»	1	»
Herr Geheime-Rath Crelinger in Berlin	»	»	1
» Baron von Fouqué, Königl. Preuss. Major daselbst	1	»	»
» Doctor Goedeke daselbst	1	»	»
» Criminalrath Hitzig daselbst	1	»	»
» Graf von Itzenblitz daselbst	»	1	»
» Professor Lichtenstein daselbst	1	»	»
» Geheimer-Rath Rudolphi daselbst	1	»	»
» Zeune, Vorsteher der Königl. Blindenanstalt daselbst	1	»	»

	Exemplare. No. 1.	2.	3.
Herren Buchhändler Dunker und Humblot daſelbſt	2	3	»
Durch dieſelben unterzeichneten ferner:			
Se. Königl. Hoheit Prinz Wilhelm von Preuſſen, Bruder Sr. Majeſtät des Königs	»	1	»
Se. Königl. Hoheit Prinz Albrecht von Preuſſen	»	1	»
Die Königl. Bergwerksbibliothek daſelbſt	»	1	»
Die Bibliothek des Königl. Cadettencorps daſelbſt	»	1	»
Herr Bleſſon, Hauptmann vom Ingenieur-Corps daſelbſt	»	1	»
» Profeſſor Doctor Reich daſelbſt	»	1	»
» Rother, Königl. Preuſſ. wirklicher Geheimer Ober-Finanzrath, Präſident der Hauptverwaltung der Staatsſchulden	1	»	»
» Buchhändler Th. Joh. Chr. Fr. Enslin daſelbſt	2	1	»
Durch Herrn Raucks Buchhandlung daſelbſt unterzeichnete:			
Herr von Weyrauch, Kaiſerl. Ruſſiſcher Staatsrath in St. Petersburg	1	»	»
Die Nicolaiſche Buchhandlung daſelbſt	4	1	»
Durch dieſelbe unterzeichneten ferner:			
Ihre Durchlaucht die Frau Herzogin zu Curland und Sagan	»	»	1
Herr Kammerherr Leopold von Buch in Berlin	»	»	1
» Holzinſpector Eben in Lieberoſe	»	1	»
Se. Excellenz Herr Miniſter von Humboldt in Berlin	1	»	»
Herr Geheimer-Juſtizrath Jenſch daſelbſt	1	»	»
Se. Excellenz Herr Miniſter und General-Lieutenant von Lottum daſelbſt	1	»	»
Se. Excellenz Herr Staatsminiſter von Voß daſelbſt	»	»	1
Herr Buchhändler Auguſt Rücker daſelbſt	1	»	»
Die Sanderſche Buchhandlung daſelbſt	1	»	»
Durch dieſelbe unterzeichnete ferner:			
Herr Geheime-Rath Richter in Berlin	»	1	»
Herren Simon Schropp und Comp. daſelbſt	1	»	»
Durch Herrn C. A. Stuhr in Berlin unterzeichneten:			
Se. Königl. Hoheit der Kronprinz von Preuſſen	»	»	1
Se. Königl. Hoheit der Prinz Wilhelm von Preuſſen, Sohn Sr. Majeſtät des Königs	»	»	1
Se. Königl. Hoheit der Großherzog von Mecklenburg-Strelitz	»	»	1
Ihre Kaiſerl. Hoheit die Frau Großfürſtin von Rußland, Alexandra Feodorowna	»	»	1
Se. Durchlaucht der Fürſt von Sayn-Wittgenſtein	1	»	»
Herr Schloßhauptmann von Buch	»	»	1
Se. Excellenz der General der Infanterie Graf Gneiſenau	»	1	»
Herr Kunſthändler Lüderitz in Berlin	1	»	»
» Hofmarſchall Freyherr von Malzahn daſelbſt	1	»	»

	Exemplare No. 1.	2.	3.
Sr. Excellenz der Minister des Innern Herr von Schuckmann in Berlin	»	1	»
Die Vossische Buchhandlung in Berlin	1	»	»

Bonn.

Herr Buchhändler Marcus daselbst	2	»	»
Durch denselben unterzeichnete ferner:			
Sr. Durchlaucht der Fürst von Salm Dyck zu Dyck	1	»	»
Die Regimentsbibliothek des Königl. Niederländischen Schweizerregiments von Ziegler	1	»	»
Herr Buchhändler E. Weber daselbst	»	»	1
Durch Herrn Buchhändler Ed. Weber daselbst unterzeichneten:			
Herr Franz Kaufmann in Bonn	1	»	»
» Kreissecretair Lenz in Mayen	1	»	»
Das Königl. Preuss. Rheinische Oberbergamt daselbst	1	»	»
Die Königl. Preuss. Universitätsbibliothek daselbst	1	»	»

Braunschweig.

Herr Buchhändler Lucius daselbst	4	2	»
Die Schulbuchhandlung daselbst	»	1	»
Herr Buchhändler Friedrich Vieweg daselbst	2	3	»

Bremen.

Durch Herrn Buchhändler J. G. Heyse daselbst unterzeichneten:			
Das Museum daselbst	1	»	1
Herr Doctor J. H. A. Schumacher daselbst	»	1	»
» Doctor und Professor Storck daselbst	»	1	»
» Doctor G. A. Treviranus daselbst	1	»	»
Die Union	»	»	1
Durch Herrn Buchhändler Kaiser daselbst unterzeichneten:			
Herr Aeltermann Everh. Delius daselbst	»	1	»
» Consul Fr. Delius daselbst	»	1	»
» Doctor A. von Gröning daselbst	»	1	»
Das löbl. Museum daselbst	1	»	1
Herr Advocat A. Scheer in Jever	1	»	»

Breßlau.

Durch Herrn Buchhändler Johann Friedrich Korn dem ältern daselbst unterzeichneten:			
Herr Baron von Czettritz auf Kolbnitz bei Jauer in Schlesien	1	»	»

	Exemplare. No.	1.	2.	3.
Herr Baron von Lorenz auf Oßendorf bei Grottkau in Schlesien		»	1	»
» von Mieleçki, Bergrath zu Waldenburg daſelbſt		»	1	»
» Profeſſor und Univerſitätsbibliothekar Schneider sen. Ritter des rothen Adlerordens 3r Claſſe für die von Steinwehrſche Bibliothek		1	»	»
Herr Buchhändler Schöne daſelbſt		2	2	1

Bruchſal.

Herr Regierungs-Rath Püz daſelbſt		1	»	»

Brünn.

Herr Buchhändler Johann Georg Gaſtl daſelbſt		»	1	»

Carlsruhe.

Durch Herrn Buchhändler Braun daſelbſt unterzeichneten:

Ihre Majeſtät die Königin Friederike von Schweden		»	1	»
Sr. Hoheit der Prinz Guſtav von Schweden		»	1	»
Sr. Hoheit Herr Markgraf Leopold zu Baden		»	1	»
Ihre Hoheit Frau Markgräfin Amalie Friederike von Baden		1	»	»
Das Muſeum in Carlsruhe		1	»	»
Sr. Excellenz Herr General-Lieutenant Freyherr von Neuenſtein daſelbſt		1	»	»
Sr. Excellenz Herr Graf von Reigersberg, Königl. Baieriſcher Geſandter am Großherzogl. Badenſchen Hofe		1	»	»

Durch die Marx'ſche Buchhandlung daſelbſt unterzeichnete:

Herr Roth, Forſtpraktikant in Amerbach		»	»	1

Coburg.

Herren Buchhändler Meuſel und Sohn daſelbſt		1	»	»

Durch dieſelben unterzeichnete ferner:

Sr. Durchlaucht der regierende Herzog von Sachſen-Coburg und Saalfeld		1	»	»

Copenhagen.

Herr Chr. H. Nöer daſelbſt		1	»	»

Cottbus.

Herr Kreis-Einnehmer Wilke daſelbſt		1	»	»

Crefeld.

Herr Buchhändler Peter Giesbers daſelbſt		1	»	»

	Exemplare No. 1.	2.	3.
Darmstadt.			
Herr Buchhändler J. W. Heyer daselbst	1	»	»
Herr Buchhändler F. W. Leske daselbst	1	»	»
Durch denselben unterzeichneten ferner:			
Ihre Königl. Hoheit die Frau Großherzogin von Hessen	»	3	»
Sr. Hoheit der Groß- und Erbprinz von Hessen	»	1	»
Ihre Hoheit die Frau Groß- und Erbprinzessin von Hessen	»	1	»
Sr. Hoheit der Prinz Emil von Hessen	»	1	»
Herr Grüner, Regisseur des Großherzogl. Hof-Theaters in Darmstadt	1	»	»
Dresden.			
Die Arnoldische Buchhandlung daselbst	»	2	»
Durch dieselbe unterzeichneten ferner:			
Sr. Königl. Hoheit Friedrich August, Herzog zu Sachsen	»	»	1
Herr Doctor Ludwig Christoph Althof, Königl. Sächs. Hofrath und Leibarzt in Dresden	»	»	1
» von Bose, Königl. Sächs. Kammerjunker und Rittmeister der Armee daselbst	»	1	»
L. E. K.	1	»	»
P. K.	»	1	»
Herr General-Lieutenant Edler von Le Coq in Dresden	»	1	»
» Baron von Löwenstern, Russ. Kaiserl. Obrist der Cavallerie	»	1	»
K. M. P.	1	»	»
Herr Major von Planitz in Dresden	»	1	»
Die Leihbibliothek von Joh. Friedrich Schmidts seel. Erben daselbst	1	»	»
Herr Calculator Schuster daselbst	1	»	»
» G. Schwarz aus St. Petersburg	1	»	»
Herr Buchhändler Hilscher daselbst	2	»	»
Düsseldorf.			
Herr Buchhändler Schreiner daselbst	1	»	»
Essen.			
Herr Buchhändler Bädeker daselbst	1	1	»
Frankfurt am Mayn.			
Durch Herrn Buchhändler Besselli daselbst unterzeichneten:			
Sr. Durchlaucht der regierende Fürst August zu Hohenlohe-Oehringen	»	1	»
Herr Simon Moritz von Bethmann, Kaiserl. Russ. Staatsrath	»	»	1

	No.	Exemplare. 1.	2.	3.
Sr. Excellenz Herr Graf von Beust, Großherzogl. und Herzogl. Sächsischer wirklicher Geheimer-Rath und Gesandter am deutschen Bundestage		1	»	»
Sr. Excellenz Herr C. F. von Leyel, Churfürstl. Hessischer wirklicher Geheime-Rath und Gesandter am deutschen Bundestage		»	1	»
Herr Lothar Franz Mark, Erzbischöffl. wirkl. geistlicher Rath und des ehemaligen Liebfrauenstifts Scholaster		1	»	»
Sr. Excellenz Herr von Penz, Großherzogl. Mecklenburg-Strelitzischer Staatsminister und Gesandter am deutschen Bundestage		»	1	»
Herr C. von Rothschildt		»	1	»
Sr. Excellenz Herr Freiherr von Vrints-Berberich K. K. Oestreichischer Kammerherr, Fürstl. Thurn- und Taxischer wirklicher Geheimer-Rath und General-Postdirecter, mehrerer hohen Orden Großkreuz und Commandeur		»	1	»
Sr. Excellenz Herr C. Freyherr von Vrints-Treuenfeld, Fürstl. Thurn- und Taxischer Geheimer-Rath, K. K. Oesterreichischer Kammerherr und des Maltheserordens-Ritter		»	1	»
Sr. Erlaucht der regierende Herr Graf von Ysenburg-Philippseich in Philippseich		»	1	»
Herr Buchhändler H. L. Brönner in Frankfurt		2	1	»
Durch denselben unterzeichneten ferner:				
Sr. Durchlaucht der Prinz Maximilian von Wied-Neuwied		»	»	1
Herr Buchhändler Colburn in London		»	»	1
Herr Senator J. M. Gogel in Frankfurt		»	1	»
» Geheimer Legations-Rath Himly daselbst		1	»	»
Durch Herrn Buchhändler Guilhauman daselbst unterzeichneten:				
Sr. Königl. Hoheit der Großherzog von Hessen und bei Rhein		»	1	»
Herr Ed. Wm. von der Leyen in Crefeld		1	»	»
Die Hermannsche Buchhandlung daselbst		»	1	»
Durch dieselbe unterzeichneten ferner:				
Sr. Durchlaucht der Fürst Wilhelm zu Solms-Braunfels in Braunfels		»	1	»
Herr Bernhard Jacob Eyssen in Frankfurt a. M.		»	1	»
Herr Buchhändler J. D. Sauerländer daselbst		1	»	»
Herr Buchhändler Franz Varrentrapp daselbst		»	1	»
Durch denselben unterzeichneten ferner:				
Die Hochfürstl. Thurn- und Taxische Bibliothek in Regensburg		»	1	»
Herr Johann Heinrich Cateir in Frankfurt a. M.		»	1	»
» Stadtschultheiß Freyherr von Günderode in Frankfurt a. M.		»	»	1

	No.	Exemplare. 1.	2.	3.
Die Herzogl. Naſſauiſche Hofbibliothek in Wiesbaden		»	1	»
Herr Wilhelm Loh, Hofmarſchallamtsſecretair in Homburg		»	»	1
» Johann Martin Saroſin in Frankfurt a. M.		»	1	»
Frankfurt an der Oder.				
Die Flittnerſche Buch- und Kunſthandlung daſelbſt		1	»	»
Freyberg.				
Durch Herren Craz und Gerlach, Buchhändler daſelbſt unterzeichneten:				
Herr Geheimer-Finanzrath Baron von Herder in Freyberg		»	1	»
» Geſchw. Lehmann daſelbſt		1	»	»
St. Gallen.				
Herren Huber und Comp. Buchhändler daſelbſt		1	»	»
Gieſſen.				
Herr Buchhändler Heyer daſelbſt		1	»	»
Durch denſelben unterzeichnete ferner:				
Herr Profeſſor Wilbrand in Gießen		1	»	»
Göttingen.				
Die Dieterichſche Buchhandlung daſelbſt		1	»	»
Herren Buchhändler Vandenhoeck und Ruprecht daſelbſt		»	2	»
Gotha.				
Herr Buchhändler Gläſer daſelbſt		»	2	»
Guben.				
Herr Landesälteſter Bürgermeiſter Heym daſelbſt		1	»	»
Halberſtadt.				
Herrn H. Voglers Buch- und Kunſt-Handlung		»	1	»
Halle an der Saale.				
Herren Buchhändler Hemmerde und Schwetſchke daſelbſt		1	»	»
Durch dieſelben unterzeichneten ferner:				
Herr Gerichtsſecretair Ramdohr in Aſchersleben		»	»	1
Die Fürſtl. Anhaltiſche Bibliothek zu Ballenſtedt		»	1	»
Herr Profeſſor Tzſchirner in Halle		»	1	»
Die Königl. Univerſitätsbibliothek daſelbſt		1	»	»

	Exemplare. No. 1.	2.	3.
Durch die Rengersche Buchhandlung daselbst unterzeichneten:			
Ihre Durchlaucht die Frau Herzogin von Curland	»	»	1
Herr Professer Herzog in Bernburg	1	»	»
Herr Doctor Kaulfuß in Halle	»	1	»
Hamburg.			
Herr Buchhändler Herold jun. daselbst	1	»	»
Durch denselben unterzeichneten ferner:			
Herr Friedrich Coelln in Hamburg	1	»	»
» Dietrich Saul daselbst	»	1	»
» Arnold Schuback daselbst	»	1	»
» C. H. Sonntag daselbst	»	1	»
Herren Buchhändler Perthes und Besser daselbst	16	16	5
Hannover.			
Durch Herren Buchhändler Gebrüder Hahn daselbst unterzeichneten:			
Sr. Königl. Hoheit der Herzog von Cambridge	»	»	1
Sr. Hochfürstl. Durchlaucht der regierende Fürst von Bückeburg in Bückeburg	»	1	»
Sr. Excellenz Herr General-Lieutenant Freyherr von Dörnberg in Zelle	»	1	»
Herr Major General du Plat daselbst	»	1	»
» Medicinalrath Dr. Koeler daselbst	»	1	»
» Professer Bergmann in Göttingen	»	»	1
Die Königl. Bibliothek in Hannover	1	»	»
Sr. Excellenz Herr Graf von Bocholtz in Nuisen	»	1	»
Herr Domcapitular Freyherr von Brackel in Hildesheim	»	1	»
» Generalmajor L. von dem Busche in Hannover	»	1	»
Aebtissin von Cornberg in Stift Bassum	»	1	»
Sr. Excellenz Herr General von Drechsel in Hannover	»	1	»
Herr Cammer-Rath Flebbe daselbst	»	»	1
» Cammerherr von Freytag in Oldenburg	1	»	»
Die naturhistorisch-ökonomische Gesellschaft in Hannover	»	1	»
Herr Geheime-Legationsrath Reichsfreyherr von Grote daselbst	»	1	»
Sr. Excellenz Herr General von Hake daselbst	»	1	»
Herr Commerzienrath Hahn daselbst	»	1	»
Sr. Excellenz Herr General von Hammerstein-Equord in Equord	1	»	»
Der Chef-Präsident Freyherr von der Horst in Minden	»	»	1
Herr Hofmedicus Doctor Kaufmann in Hannover	1	»	»
» Herr Canzleydirector und Oberlandesgerichtssecretair Kiesling in Münster	»	1	»

	Exemplare.		
	No. 1.	2.	3.
Herr Pastor **Krey** in Wiedensahl	1	»	»
Sr. Excellenz Herr General-Lieutenant **S. von Löw** in Offenbach	»	»	1
Herr Geheimer-Cammer-Rath **Kunkel von Löwenstern** in Cassel	1	»	»
» J. E. **Lüdgers**, Canonicus sanctae crucis in Hildesheim	»	»	1
» Oberschenk, Reichsgraf **von Platen-Hallermund** in Hannover	»	1	»
» Obristlieutenant **Prott** daselbst	»	1	»
» Regierungsrath **Naumann** daselbst	1	»	»
» **von Sandbeck** in Sandbeck	1	»	»
Frau Präsidentin **von Schele** in Hannover	»	1	»
Herr **van der Scheer** in Leerwerden	1	»	»
Sr. Excellenz Herr Graf **von der Schulenburg Wolfsburg** in Hannover	»	»	1
Herr Doctor J. F. **Schultze** in Bremen	1	»	»
» Oberschenk Baron **von Steinberg** in Hannover	1	»	»
Sr. Excellenz Herr Graf **von Stollberg** in Söder	»	»	1
Herr Sub-Conrector **Volger** in Lüneburg	1	»	»
» **Warners** in Leer	1	»	»
» Freyherr **von Wendt**, Bischof zu Nasioneel und Dompropst zu Hildesheim in Hildesheim	»	1	»
Herr Hof- und Canzley-Rath **von Werlhof** in Hannover	»	1	»
Die **Hellwingsche** Hofbuchhandlung daselbst	»	1	»

Heidelberg.

Herren Buchhändler **Mohr** und **Winter** daselbst	4	»	»
Durch dieselben unterzeichnete ferner:			
Die Großherzogl. Hof-Bibliothek in Carlsruhe	»	1	»
Herr Hofrath und Professor **Munke** in Heidelberg	1	»	»

Hemsbach an der Bergstraße.

Herr J. M. **Schmidt**, Herzogl. Hildburghausischer Commissionsrath daselbst	»	1	»

Hildesheim.

Herr Buchhändler **Gerstenberg** daselbst	1	»	»

Königsberg.

Herren Buchhändler Gebrüder **Bornträger** daselbst	5	2	»
Herr Buchhändler **A. W. Unger** daselbst	2	»	»

	Exemplare. No. 1.	2.	3.
Leipzig.			
Durch Herrn Buchhändler Carl André daſelbſt unterzeichnete:			
Herr Landesbeſtallter C. W. O. Aug. von Schindel auf Schönbrunn, Jauernick ꝛc.	1	»	»
Herr Buchhändler Barth in Leipzig	1	»	»
Durch denſelben unterzeichnete ferner:			
Herr Profeſſor Dr. Gilbert daſelbſt	»	1	»
Herr Buchhändler Cnobloch daſelbſt	5	4	2
Durch die Dyk'ſche Buchhandlung daſelbſt unterzeichnete:			
Herr Hofrath und Geheimer-Cabinets-Archivar A. F. Gebhardt in Dresden	1	»	»
Herr Doctor Eisfeld daſelbſt	1	»	»
» Faber daſelbſt	»	1	»
Die naturforſchende Geſellſchaft daſelbſt	1	»	»
Durch die Hinrich'ſche Buchhandlung daſelbſt unterzeichnete:			
Herr J. F. Golembzio in Memel	»	1	»
Herr Emil Küſtner daſelbſt	1	»	»
Herrn Buchhändler P. G. Kummer daſelbſt	2	1	»
Herr Buchhändler Reclam in Leipzig	4	1	»
Herr Wilhelm Reichenbach daſelbſt	»	1	»
Die Rein'ſche Buchhandlung daſelbſt	1	»	»
Herren Buchhändler Steinacker und Wagner daſelbſt	2	2	2
Durch dieſelben unterzeichneten ferner:			
Herr Cammerherr und Oberforſtmeiſter von Lindenau in Schneeberg	»	1	»
Durch Herrn Buchhändler Leopold Voß daſelbſt unterzeichnete:			
Herr Joh. Dav. Förſter ſen. Kaufmann daſelbſt	»	»	1
Liegnitz.			
Herr Buchhändler J. F. Kuhlmey daſelbſt	1	»	»
Durch denſelben unterzeichnete ferner:			
Das neue Ruhlandſche Leſeinſtitut daſelbſt	1	»	»
Lingen.			
Herr Buchhändler R. A. Jülicher daſelbſt	»	1	»

	Exemplare. No. 1.	2.	3.
London.			
Herren Buchhändler Treuttel und Würz Treuttel Sohn und Richter daſelbſt . .	2	2	»
Lübeck.			
Herr Buchhändler J. J. von Rehden daſelbſt	1	»	»
Lüneburg.			
Durch Herren Buchhändler Herold und Wahlſtab daſelbſt unterzeichneten:			
Herr P. F. Abegg, Königl. Niederländiſcher Conſul in Emden	1	»	»
Sr. Excellenz Herr Graf von Bernſtorff auf Gartow im Hannöverſchen	1	»	»
Herr C. E. Bierwirth, Secretair und Doctor in Lüneburg	»	1	»
» Profeſſor C. A. Evers in Lüneburg	1	»	»
Magdeburg.			
Die Creutz'ſche Buchhandlung daſelbſt	1	3	»
Herr Buchhändler Heinrichshofen daſelbſt	»	1	1
Mainz.			
Durch Herrn Buchhändler Florian Kupferberg daſelbſt unterzeichneten:			
Herr H. Ackermann, Handelsmann in Mainz	1	»	»
Sr. Excellenz Herr Clemens Graf zu Elz daſelbſt	»	»	1
Herr Johann Andreas Blückert, Materialiſt daſelbſt	1	»	»
Herr Hermes, Ergänzungsrichter in Trier	1	»	»
» C. Herrgen, Gaſtwirth zu den drei Kronen in Mainz	1	»	»
Sr. Excellenz Herr Graf von Keſſelſtadt daſelbſt	1	»	»
Die Leſegeſellſchaft daſelbſt	1	»	»
Herr von Rohr, Königl. Preuſſ. Major daſelbſt	1	»	»
» Wittemann, Gutsbeſitzer in Geiſenheim	1	»	»
Marburg.			
Durch Herrn Buchhändler Krieger daſelbſt unterzeichneten:			
Herr Regierungsrath von Hanſtein in Marburg	1	»	»
Sr. Excellenz der Königl. Wirtembergiſche Staatsminiſter und Großkanzler der Orden Herr Graf von Winzingerode zu Caſſel	»	1	»
Herr Geheimer-Staatsminiſter von Schmerfeld daſelbſt	»	»	1
München.			
Durch Herrn Buchhändler E. A. Fleiſchmann daſelbſt unterzeichnete:			
Sr. Excellenz Herr Graf von Thürheim, Königl. Baierſcher Staatsminiſter	1	»	»
Herr Buchhändler Lindauer daſelbſt	»	3	»

	Exemplare. No. 1.	2.	3.
Durch Herrn Buchhändler Thienemann daselbst unterzeichneten:			
Sr. Majestät der König von Baiern	»	1	»
Ihro Majestät die Königin von Baiern	»	1	»
Sr. Königl. Hoheit der Prinz Eugen, Herzog von Leuchtenberg	»	1	»
Sr. Excellenz Herr Baron von Frankenstein in München	»	1	»
Herr Obrist Baron von Seckendorf in Neu-Oetting	»	1	»
Sr. Excellenz Herr Staatsminister Graf von Montgelas daselbst	1	»	»
Sr. Durchlaucht Herr Feldmarschall Fürst von Wrede daselbst	1	1	»
Die Bibliothek des Königl. Baierschen Regiments Garde du Corps zu Pferde	»	1	»
Die Bibliothek des Königl. Baierschen Grenadier Garde-Regiments	»	1	»
Die Bibliothek des ersten Linien-Infanterie-Regiments König	»	1	»
Sr. Excellenz Herr General Graf zu Pappenheim	1	»	»
Münster.			
Durch die Coppenrathsche Buchhandlung daselbst unterzeichneten:			
Sr. Durchlaucht der Fürst Alexis zu Bentheim-Steinfurth	»	»	1
Sr. Durchlaucht Friedrich Wilhelm, Fürst zu Salm-Horstmar	1	»	»
Ihro Durchlaucht die Prinzessin Sophie zu Bentheim-Steinfurth	1	»	»
Herr Weihbischof Freyherr von Droste zu Fischering	»	1	»
Muskau.			
Herr Reichsgraf Pückler auf Muskau	»	»	1
Nürnberg.			
Herr Buchhändler Carl Felsecker	»	1	2
Herren Buchhändler Riegel und Wiesner daselbst	1	»	»
Oldenburg.			
Durch Herrn Buchhändler Schulze daselbst unterzeichneten:			
Die öffentliche Bibliothek daselbst	»	1	»
Herr Cammeraſſeſſor Hackewesſell daselbst	1	»	»
Pest.			
Herr Buchhändler Hartleben daselbst	»	1	»
» Buchhändler Georg Kilian daselbst	1	1	»
St. Petersburg.			
Bei den Verlegern dieſer Reiſe, den Gebrüdern Hoffmann in Weimar, geruhten zu unterzeichnen:			
Ihro Majestät die Kaiserin Mutter, Maria Fedorowna von Rußland	»	»	1
Sr. Excellenz Herr Staatsrath von Willamow, Ritter mehrerer Orden	»	»	1

	Exemplare. No. 1.	2.	3.
Prag.			
Durch Herrn Buchhändler Calve daselbst unterzeichnete:			
Herr Eustach Janatka, Oberjäger der Herrschaft Semil in Böhmen	»	1	»
Durch Herrn Buchhändler Enders daselbst unterzeichneten:			
Sr. Excellenz Herr Graf Clam-Gallas daselbst	»	1	»
Sr. Excellenz Herr Graf Caspar von Sternberg daselbst	»	1	»
Herr Buchhändler Caspar Widtmann daselbst	2	2	2
Qurdlinburg.			
Herr Buchhändler Gottfried Basse daselbst	1	»	»
Rostock.			
Herr Buchhändler K. C. Stiller daselbst	6	6	»
Schlieben.			
Herr Kreisphysicus Doctor Wagner daselbst	»	1	»
Sondershausen.			
Durch Herrn Hofbuchhändler Bernhard Friedrich Voigt daselbst unterzeichneten:			
Ihre Erlaucht, Luise, regierende Gräfin zu Stollberg-Stollberg	»	1	»
Herr J. G. Fr. Cannabich, Pastor zu Nieder-Böse bei Greußen	1	»	»
» Justizcommissär Doctor Schulze I. in Nordhausen	1	»	»
Seran.			
Herr Buchdrucker Rauert daselbst	1	»	»
» Amtsrath Schlinzigk daselbst	1	»	»
Speyer.			
Herr Regierungs-Rath Schlemmer daselbst	1	»	»
Spremberg.			
Herr Justiz-Commissär Moeller daselbst	1	»	»
Stralsund.			
Durch die Königl. Regierungsbuchhandlung von Carl Löffler daselbst unterzeichneten:			
Herr Landbaumeister Boy daselbst	1	»	»
» Gustav Boecker in Treuen	1	»	»
» Kaufmann C. F. Mayer in Stralsund	»	1	»
Die Rathsbibliothek daselbst	»	1	»

	Exemplare. No. 1.	2.	3.
Stuttgart.			
Durch Herrn Buchhändler Löfflund daſelbſt unterzeichneten:			
Sr. Majeſtät der König Wilhelm I. von Würtemberg für deſſen Privatbibliothek	»	1	»
Die Königl. Bibliothek in Stuttgart	»	1	»
Die Bibliothek Ihrer Majeſtät der verwittweten Königin von Würtemberg, durch Herrn Hofrath Thomas	»	1	»
Herr General-Major von Bismark, Königl. Würtemberg. Geſandter am Großherzogl. Badenſchen Hofe	1	»	»
Herr Pfarrer M. Feuerlein in Wolfschlugen	1	»	»
Herr Buchhändler Metzler in Stuttgart	1	»	»
Tübingen.			
Herr Buchhändler Laupp daſelbſt	1	»	»
Trier.			
Durch Herrn Buchhändler Gall daſelbſt unterzeichnete:			
Herr Ham, Königl. Landrath und Oberbürgermeiſter der Stadt Trier	»	1	»
Ulm.			
Die Stettiniſche Buchhandlung daſelbſt	»	1	»
Unterſchönmattenwag bei Heidelberg.			
Herr Pfarrer Breunig daſelbſt	1	»	»
Weimar.			
Durch die Buchhandlung der Gebrüder Heffmann unterzeichneten:			
Sr. Königl. Hoheit der Großherzog von Sachſen Weimar-Eiſenach ꝛc.	1	1	1
Ihre Königl. Hoheit die Frau Großherzogin von Sachſen Weimar-Eiſenach ꝛc.	»	1	»
Sr. Königl. Hoheit der Erbgroßherzog von Sachſen Weimar-Eiſenach ꝛc.	»	1	»
Ihre Kaiſerl. Hoheit die Frau Großfürſtin, Erbgroßherzogin von Sachſen Weimar-Eiſenach ꝛc.	»	»	1
Sr. Hoheit der Herzog Bernhard von Sachſen Weimar-Eiſenach ꝛc.	»	»	1
Sr. Durchlaucht der Herzog Bernhard von Sachſen Meiningen	1	»	»
Herr Ernſt Arnoldi jun. Kaufmann und Bankdirecter in Gotha	»	1	»
Sr. Excellenz Herr Staatsminiſter Freyherr von Gersdorff in Weimar	1	»	»
Ihre Excellenz Frau Ottilia Gräfin Henkel von Donnersmarck, geborne Gräfin Lepel in Weimar	1	»	»
Sr. Excellenz Herr Graf von Kalkreuth, Generalmajor in Berlin	»	»	1
Herr von Lindemann, Königl. Preuſſ. Major und Ritter des K. Sächſ. St. Heinrichs-Ordens in Northauſen	»	1	»

	Exemplare		
	No. 1.	2.	3.
H. E. Lloyd Esqr. at London	»	»	1
Herr von Olsufieff, Russ. Kais. Major außer Diensten in Niederpeuritz bei Dresden	»	1	»
Sr. Excellenz Herr Landmarschall Freyherr Riedesel zu Eisenbach auf Neuenhof bei Eisenach	»	1	»
Herr G. von Schmerfeld, churhessischer Geheimer Staats- und Justizminister in Cassel	»	»	1
» Geheimer Staatsrath D. Schweitzer in Weimar	»	1	»
» Rittergutsbesitzer Schweitzer in Mosen im Neustädter Kreise	1	»	»
» Hofrath Zilesius in Mühlhausen	1	»	»
» Rittmeister von Tompson in Weimar	»	1	»
Wien.			
Herr Carl Ferd. Becks Buchhandlung daselbst	1	2	»
Die Carl Gerold'sche Buchhandlung daselbst	8	3	3
Durch dieselbe unterzeichneten ferner:			
Ihre Majestät die Durchlauchtigste Frau Erzherzogin Marie Luise, Herzogin von Parma, Piacenza und Guastalla	»	»	1
Sr. Königl. Hoheit Erzherzog Ferdinand von Oesterreich Este, commandirender General in Ungarn	1	»	»
Sr. Durchlaucht der Fürst von Kaunitz-Rittberg	»	»	1
Sr. Hochfürstl. Durchlaucht Ernst Landgraf von Hessen-Philippsthal	»	1	»
Sr. Excellenz Herr Franz Maria Freyherr von Carnea-Steffaneo	»	1	»
Sr. Erlaucht Herr Johann Rudolph Graf Czernin	»	1	»
Sr. Excellenz Herr Peter Graf von Goëß, Kaiserl. Königl. Lombardisch-Venezianischer Hofcanzler	»	1	»
Sr. Excellenz Herr Graf von Gellewkin, Kaiserl. Russischer Gesandter am Kaiserl. Oesterreichischen Hofe	»	»	1
Herr Johann Ritter von Hietzinger, Kaiserl. Königl. Hofrath	»	1	»
Sr. Excellenz Herr Feldmarschallieutenant Graf von Kollonitz	»	»	1
Sr. Erlaucht Herr Franz Anton Graf von Magnis	»	1	»
Sr. Excellenz Herr Ferdinand Graf von Palffy	»	»	1
Sr. Excellenz Herr Johann Philipp von Stadion, Kaiserl. Königl. Finanzminister	»	1	»
Sr. Excellenz Herr Philipp Ritter von Stahl, Präsident der Commerzhofcommission	1	»	»
Herr Buchhändler Heubner daselbst	3	»	1
Herr Buchhändler Philipp Joseph Schalbacher	»	4	»
Durch denselben unterzeichnete ferner:			
Die Privatbibliothek Sr. Majestät des Kaisers Franz II.	»	»	1
Die Bibliothek Sr. Königl. Hoheit des Herzogs Albrecht von Sachsen-Teschen	»	»	1
Sr. Durchlaucht Fürst Paul Esterhazy	»	»	1

	Exemplare. No.	1.	2.	3.
Sr. Excellenz Herr Graf Anton von Appony K. K. Geſandter zu Rom		»	»	1
Sr. Hochgeboren Herr Graf von Clam Martinitz, K. K. Obriſt des Cüraſſier-Regiments Kronprinz		»	1	»
Sr. Excellenz Herr Feldzeugmeiſter Br. Duka		»	1	»
Herr Anton von Eisner		»	»	1
» Joh. Bapt. Eltz		1	»	»
Frau Gräfin Erdödy, geborne Gräfin Nizky		»	1	»
Herr Vincini Grimm in Wien		1	»	»
» Baron Ferdinand Leen Gudenus		1	»	»
Sr. Hochgeboren Herr Franz Graf von Hartig K. K. Hofrath		1	»	»
Herr Ignatz Holzinger		1	»	»
» Ernſt Telemach Freyherr von Locella		»	1	»
» Joh. Bapt. Palmane in Zornau		»	»	1
» Pilat K. K. Hofſecretair		»	1	»
» Raſimir		1	»	»
Sr Hochgeboren Herr Graf Szechényi		»	1	»
Herren Buchhändler Schaumburg und Comp. daſelbſt		1	1	»
Durch dieſelben unterzeichneten ferner:				
Sr. Kaiſerl. Hoheit Erzherzog Anton		1	»	»
Sr. Kaiſerl. Hoheit Erzherzog Joſeph, Palatinus von Ungarn		»	1	»
Ihre Durchlaucht, Frau Fürſtin Thereſe Jablonowska		»	1	»
Sr. Hochwohlgeb. Herr Baron von Arnſtein		»	1	»
Sr. Hochgeboren Herr Graf Stephan Czaky		1	»	»
Sr. Hochgeboren Herr Graf Joh. Keglevics		»	1	»
Sr. Hochwohlgeboren Herr J. Friedrich Freyherr von Retzer		»	1	»
Durch Herren Buchhändler Zendler und Mannſtein daſelbſt unterzeichnete:				
Herr M. Fr. von Du Chet, Kaiſerl. Königl. Gubernialrath und General-Conſul zu Warſchau		»	1	»

Winterthur.

Die Steinerſche Buchhandlung daſelbſt	3	»	»

Zeitz.

Die Webelſche Buchhandlung daſelbſt	1	»	»

Zerbſt.

Herr Buchhändler Andr. Füchſel daſelbſt	1	»	»

	Exemplare. No. 1.	2.	3.
Zittau.			
Herr Buchhändler Schöps daselbst	»	1	»
Durch denselben unterzeichnete ferner:			
Frau von Schrickel in Görlitz	»	»	1
Zittlichau.			
Herr Buchhändler Darnmann daselbst	2	»	»
Zwippendorf.			
Herr Stadtrichter Walther	1	»	»

Inhalt.

Erſter Band.

Seite

Einleitung. Von Kruſenſtern . . . . . 3.

Ueberſicht der Polarreiſen zur Entdeckung einer nördlichen Durchfahrt aus dem atlantiſchen Ocean in das Südmeer. Von Kruſenſtern . . . . . 23.

Inſtruction für die aſtronomiſchen und phyſikaliſchen Arbeiten auf dieſer Reiſe. Von Horner. 73.

Vorrede. Von Otto von Kotzebue . . . . . 93.

Hiſtoriſcher Theil der Reiſe. Erſte Abtheilung.

1. Reiſe von Kronſtadt nach Kopenhagen . . . . . 97.
2. Von Kopenhagen nach England . . . . . 98.
3. Von Plymouth nach Teneriffa . . . . . 101.
4. Von Teneriffa nach Braſilien. St. Catharina . . . . . 102.
5. Von St. Catharina nach der Küſte Chili. Conception . . . . . 107.
6. Von der Bay Conception nach Kamtſchatka . . . . . 112.
7. Von Kamtſchatka nach dem neuentdeckten Kotzebue-Sund, hinter der Beeringsſtraße 134.
8. Von Kotzebue-Sund nach Unalaska . . . . . 155.

Zweiter Band.

Hiſtoriſcher Theil der Reiſe. Zweite Abtheilung.

9. Von Unalaska nach Kalifornien . . . . . 5.
10. Von der Küſte Kaliforniens nach den Sandwichinſeln . . . . . 11.
11. Von den Sandwichsinſeln nach den neuentdeckten Inſelgruppen Radack . . 37.
12. Von Radack nach den St. Lorenz-Inſeln . . . . . 71.
13. Von den St. Lorenz-Inſeln nach Radack und Guaham . . . . . 103.
14. Von Guaham nach St. Helena . . . . . 135.
15. Von St. Helena nach Reval . . . . . 138.

Analyſe der auf dem Rurick im großen Ocean entdeckten Inſeln. Von Kruſenſtern . . 149.

Ueber die Krankheiten der Mannſchaft, während der drei Jahre der Reiſe. Vom Arzte des Schiffs Dr. Eſchſcholz . . . . . 161.

— Inhalt. —

Dritter Band.

Bemerkungen und Ansichten von dem Naturforscher der Expedition,

Adelbert von Chamisso.

Seite.

Vorwort . . . . . 5.
Teneriffa . . . . . 7.
Brasilien . . . . . 9.
Californien . . . . . 17.
Chili nebst den Notizen des Pater Alday und der tabellarischen Uebersicht der Missionen . . . . . 24.
Ueberblick des großen Oceans, seiner Inseln und Ufer . . . . . 29.
Das Tagalische Alphabet . . . . . 51.
Vocabularium der Dialekte Chamori (Marianen-Inseln) und von Eap, Ulea und Radack . . . . . 54.
Lieder von Radack . . . . . 67.
Die Philippinen-Inseln . . . . . 68.
Die Marianen-Inseln — Guajan . . . . . 77.
Auszug aus den Archiven von San Ignacio de Aganna . . . . . 84.
Ueber unsere Kenntniß der ersten Provinz des großen Oceans. Neue Quellen — Kadu, Don Louis de Torres. Geographischer Ueberblick. Mit einer Karte . . . 85.
Radack, Ralick, Rerith-Urur, Bogha, die Cornwallis-Inseln . . . . . 106.
Die Carolinen-Inseln . . . . . 122.
Die Penrhyn-Inseln . . . . . 137.
Die niedern Inseln, 15° S. B. und 138 bis 149° W. L. — Romanzoff . . . 138.
Waihu oder die Oster-Insel — Sala y Gomez . . . . . 140.
Die Sandwich-Inseln. — Johnstone-Insel . . . . . 142.
Methoden Feuer anzumachen . . . . . 154.
Kamtschatka. Die Aleutischen Inseln und die Beringsstraße . . . . . 155.
Meteorologie. — Magnet . . . . . 179.

Anhang von andern Verfassern:

Allgemeine Bemerkungen zur Reisebeschreibung . . . . . 183.
Ueber die Korallen-Inseln, ihre Entstehungsart und weitere Ausbildung . . . 187.
Ueber die Felsbeschaffenheit der Küste Neu-Californiens, der Insel Unalaschka und der Küsten der Beringsstraße, nach den daselbst angestellten Beobachtungen und gesammelten Mineralien des Herrn Doctor Eschscholz. Von Moritz von Engelhardt . 189.
Beschreibung einer neuen Affengattung, Presbytis mitrata. Von Dr. Eschscholz. Mit Abbildung . . . . . 196.
Naturhistorische und physiologische Bemerkungen über die Seeblasen, Velellen und Porpiten Von Dr. Eschscholz . . . . . 198.

— Inhalt. —

Seite.

Beschreibung neuer ausländischer Schmetterlinge nebst Abbildungen. Von Dr. Eschscholz 201.

Aerometrische Beobachtungen vom 18. Juli 1816 bis zum 13. April 1818 . . . 221.

Temperatur des Meerwassers in verschiedenen Tiefen in den Jahren 1815, 1816, 1817, 1818. 230.

Bemerkungen zu den Beobachtungen über das spezifische Gewicht des Meerwassers in verschiedenen Breiten und über die Temperatur des Oceans in verschiedenen Tiefen. Von J. C. Horner. . . . . 220.

Verzeichniß der Kupfer und Karten.

Erster Band.

Seite.

Abbildung der Bewohner des Kotzebue-Sundes, (Titelkupfer) . . . . . 149.

Ansicht der Eisberge des Kotzebue-Sundes . . . . . 146.

Karte vom 14° S. B. bis zum 16, und vom 137 bis 149° W. L. von Greenwich; nebst Andeutung des Wegs, welchen der Rurick genommen; die Richtung und Stärke der Strömung und Declination des Compasses . . . . . 117.

Karte der Beeringsstraße . . . . . 140.

Zweiter Band.

Tammeamea, König der Sandwich-Inseln . . . . . 15.

Rarick, Häuptling der Insel Otdia (Titelkupfer) . . . . . 53.

Ansicht vom Königl. Murai in der Bucht Ti-utatua auf der Insel O Wahi . . . . . 19.

Ansicht des Innern eines Hauses auf den Radack-Inseln . . . . . 61.

Ansicht der Insel Airick zur Gruppe Caven gehörig in Radack *) . . . . . 80.

Plan von der Inselgruppe Rumanzeff (Otdia) . . . . . 44.

Karte der neuentdeckten Inselkette Radack und Ralick . . . . . 72.

Karte der Karolinen, nach der Angabe Edeck's . . . . . 88.

Dritter Band.

Kadu aus Ulea (Titelkupfer) . . . . . 87.

Zwei Kärtchen der Karolinen nach Cantova und Don Louis de Torres . . . . . 85.

Elf Platten Schmetterlinge . . . . . 201.

Abbildung einer neuen Affenart . . . . . 196.

*) Auf mehrern Abdrücken der Anlagen No. 1 und 2 steht: Virick statt Airick.

Entdeckungs-Reise

in

die Süd-See und nach der Berings-Straße

zur

Erforschung einer Nordöstlichen Durchfahrt.

Erster Band.

Einleitung. *)

Zwei Probleme haben seit Jahrhunderten den Geographen, besonders den Seemann beschäftigt: das Auffinden eines südlichen Continents und das einer nördlichen Durchfahrt aus dem Atlantischen Ocean nach dem Süd-Meer, oder umgekehrt, aus dem Süd-Meere in den Atlantischen Ocean. Das erste Problem wurde von dem unsterblichen Cook gelöst; er vernichtete während seiner zweiten Entdeckungs-Reise das südliche Continent, dessen Existenz man für nothwendig hielt, um das Gleichgewicht zwischen beiden Hemisphären zu erhalten, und an welches die berühmtesten Geographen aus der Mitte des letzten Jahrhunderts, wie De Brosses und Dalrymple, den festesten Glauben hatten, indem sie sogar die Gränzen so wie die wahrscheinliche Volksmenge desselben bestimmten. Vor Cook sank es in den Schooß des Oceans, und ließ, gleich dem grundlosen Gewebe einer Vision, keine Spur zurück „and like the baseless fabric of a vision left not a vack behind." **) Das zweite Problem, ist noch bis auf diesen Tag der Gegenstand hypothetischer Theorien und praktischer Anstrengungen. Dreihundert Jahre hindurch, hat man vergebens die Verbindung der beiden Oceane gesucht, die größten Seefahrer aller Nationen haben Theil an den Versuchen genommen, dieses schwierige Problem zu lösen; doch waren es die Engländer vorzüglich, welche, wie in allen Unternehmungen zur See, sich auch in dieser auszeichneten. Ihnen verdankt man den ersten Versuch, und mit der ruhmwürdigsten Beharrlichkeit haben sie ununterbrochen bis jetzt ihre Versuche wiederholt; auch sind sie es aller Wahrscheinlich-

*) Cook hielt zwar das Daseyn eines Continents in der Nähe des Südpols für möglich, indem er der Meinung war, daß sich Eis nur in der Nähe des Landes bilden könne, und daß daher die ungeheure Menge von Eis, welches man in den Südpolar-Regionen findet, nur seinen Ursprung in einem großen, in der Nähe des Südpols sich befindlichen Continente haben könne; aber er war auch zugleich bestimmt der Meinung, daß dieses Südpolar Land nie werde entdeckt werden.

**) Ich erfülle hiemit den Wunsch des Verfassers, eines Zöglings, auf den ich stolz bin, seiner Reisebeschreibung einige Worte von mir voranzusetzen. Es war dieß auch der Wunsch seines unglücklichen Vaters, meines unvergeßlichen Freundes, mit dem ich 30 Jahre hindurch in steter inniger Verbindung gelebt, den ich brüderlich geliebt habe, und dessen Tod ich, gewiß mit Vielen seiner Freunde, und wohl mit dem ganzen unpartheyischen Publikum nie aufhören werde zu betrauern.

Krusenstern.

keit nach, welchen man endlich die Gewißheit über das Seyn oder Nichtseyn dieser merkwürdigen Passage wird zu verdanken haben. Hätte das Schicksal Cook's Leben gefristet, vielleicht wäre sie schon gefunden; und wäre sie auch nicht von ihm gefunden worden, so hätte er wenigstens die Unmöglichkeit derselben bis zur Evidenz erwiesen; denn was Cook nicht möglich war, konnte einem Andern kaum möglich werden. Auch Rußland, das seit Peter dem Großen eine Marine besitzt, und nie gleichgültig gegen das gewesen ist, was zur Erweiterung der Wissenschaften beitragen kann, hat nicht andern Nationen in dem Aufsuchen einer nördlichen Durchfahrt nachstehen wollen, und während zwei auf einander folgenden Jahren, waren drei Schiffe, unter dem Befehl des verstorbenen Admirals Chichagoff, Vater des jetzt lebenden Admirals, beschäftigt, gerade im Norden zwischen Grönland und Spitzbergen, diese Passage zu suchen. Die Expedition hatte das Schicksal aller fruhern Versuche dieser Art, ohne daß dem Befehlshaber irgend eine Schuld beigemessen werden konnte, eben so wenig wie dem Lord Mulgrave, welcher sieben Jahre später von England, auch in der nämlichen Richtung wie Admiral Chichagoff abgeschickt ward, und nur um 12 Minuten weiter nach Norden kam, als der Russische Befehlshaber. Cook's dritte Reise, obgleich nicht von ihm selbst beendigt, schien endlich allen Zweifeln über die Möglichkeit einer nördlichen Durchfahrt ein Ende gemacht zu haben; jedoch wissen wir nicht, ob der große Mann wirklich auch selbst daran verzweifelte. Die Untersuchungen in der Berings-Straße brachten ihn das erste Jahr bis zum 70sten Grade, wo das Eis ihn hinderte weiter vorzudringen; demungeachtet beschloß er, das folgende Jahr seine Untersuchungen daselbst fortzusetzen, was freilich leider nicht er selbst ausführte; indeß beweist der von ihm gefaßte Entschluß, daß er nicht an der Möglichkeit, wenn auch nicht eines vollkommenen Gelingens, doch wenigstens weiter nach Norden und Osten vorzudringen als das Jahr vorher, verzweifelte. Man kann die dritte Reise Cook's für den letzten Versuch ansehen, den man im vorigen Jahrhunderte zur Lösung des berühmten Problems gemacht hat; denn der Zweck der Reise des Capitain Vancouver war nicht das Aufsuchen einer nördlichen Durchfahrt, wie man nach dem Titel der Reise es glauben konnte, sondern eine genaue Untersuchung der ganzen Küste von Amerika von 30° Breite bis zur Cook's-Einfahrt. Es verstand sich von selbst, daß, hätte man bei dieser Untersuchung eine Verbindung irgend eines tiefen Einschnitts mit der Bassins- oder Hudsons-Bay gefunden, eine solche von Vancouver wäre erforscht worden; es war aber mehr als wahrscheinlich, daß eine solche Verbindung südlich von Cook's Einfahrt nicht gefunden werden würde, denn schon bei der Abfertigung von Cook hatte man anerkannt, daß eine Verbindung, falls sie existire, nicht südlicher als 65° zu finden sey, indem die genauen Untersuchungen des Capitain Middleton und der Capitaine Smith und Moore erwiesen hatten, daß von der Hudson's-Bay aus, eine Verbindung mit dem Süd-Meere unmöglich sey. Die höchst genaue Untersuchung Vancouvers der westlichen Küste Amerika's bewies, daß diejenigen, welche Cook's Instruction verfaßt, nicht Unrecht hatten vorauszusetzen, daß die Durchfahrt nur im Norden von dem 65sten Grade der Breite zu suchen sey.

Nur wenige Jahre nach Beendigung der Cook'schen Reise, trat in Europa ein Zustand der Dinge ein, welcher solchen Forschungen höchst ungünstig war. Die französische Revolution brachte eine solche Masse von Unglück über alle Länder Europa's, daß man an dringendere Bedürfnisse zu denken hatte, als Unternehmungen zu veranstalten, deren Erfolg so problematisch schien; ja selbst bei den während dieser Zeit unternommenen, die sicherern Gewinn für die Wissenschaften versprachen, waren die Folgen des allerstörenden Revolutionsgeistes nur zu sichtbar. Wenigstens war dieß der Fall bei den von Frankreich aus, abgefertigten Entdeckungs-Reisen, indem z. B. die zum Aufsuchen von La Peyrouse

abgefertigte Expedition unter dem Befehl eines der geschicktesten Offiziere der französischen Marine, sich vor ihrer Beendigung auflöste; und daß die einige Jahre später ausgerüstete, ebenfalls mißlang, daß wenigstens die Resultate nicht so glänzend waren, wie man sie von einer mit allen Hülfsmitteln reichlich versehenen Ausrüstung erwarten mußte, davon lag wohl auch nur der Grund in dem noch nicht zur alten Ordnung zurückgekehrten Geiste der Kaiserlich-französischen Marine. Ja wenn wir auch das Mißlingen derselben nur der Unwissenheit des vom Geiste der Entdeckung und der Wissenschaften durchaus gar nicht beseelten Befehlshabers *) zuschreiben wollten: so läßt sich doch wohl denken, daß bei einer andern Ordnung der Dinge keine solche Wahl getroffen worden wäre. Und nun die Behandlung des Capitain Flinders. Vertrauend auf die Heiligkeit der ihm gegebenen Päße, und nicht ahnend daß es möglich sey, die französische Regierung durch den Arrest, eines auf Entdeckungen begriffenen Schiffs, zu prostituiren, übergab Capitain Flinders sich und sein kleines im Sinken begriffenes Schiff, dem Schutze des Gouverneurs, welcher sich nicht nur Seiner und des Schiffs, sondern auch seiner Journale bemächtigte. Einen Mann wie Flinders, den größten Seemann, den es nach Cook gegeben, zu einer solchen Zeit seiner Freiheit berauben, hieß ihn tödten; auch überlebte er nur kurze Zeit die grausame Unterthätigkeit seiner Gefangenschaft, zu welcher er über sechs Jahr verdammt war. Es gibt wohl schrecklichere Thatsachen in den Annalen der Seegeschichte, aber ich kenne nichts Empörenderes, als diese Behandlung des unglücklichen Flinders.

Theils der fast immerwährend fortdauernde Kriegeszustand Europas, theils die Ueberzeugung, die man nach den letzten Versuchen der Engländer glaubte gewonnen zu haben, daß keine nördliche Durchfahrt möglich sey, waren die Ursachen, daß man dieses Problem als ein unauflösbares bei Seite gelegt hatte, und es frägt sich, ob je ein neuer Versuch wäre gemacht worden, wenn nicht der Graf Romanzoff, dem große Ansichten eigen sind, für den kühne Unternehmungen besondern Reiz haben, den ersten Schwung dazu gegeben hätte. Oft unterhielt er sich mit mir über diesen Gegenstand und äußerte seinen Wunsch, solchen Versuch nochmals unternommen zu sehen. Der politische Zustand Rußlands, auch vor dem schrecklichen Kriege von 1812 und 1813, schloß freilich jede Möglichkeit einer solchen Unternehmung, selbst von Seiten der Regierung aus, indeß die Idee verließ den Grafen nicht, und um selbst mehr Licht über diesen Gegenstand zu bekommen, so wie auch um den Capitain, welchem das Commando der projectirten Unternehmung übertragen werden sollte, mit allen Versuchen früherer Seefahrer, die nördliche Durchfahrt betreffend, so wie mit den Meinungen derer, welche sich mit diesem Gegenstande besonders beschäftigt haben, bekannt zu machen, unternahm ich auf seinen Wunsch eine Uebersicht aller Polar-Reisen auszuarbeiten, seit dem ersten Versuche des berühmten Sebastian Cabot im Jahr 1497 bis zur letzten Reise Cooks. Aus dieser Uebersicht ward es klar, daß eine Durchfahrt im Norden mehr als zweifelhaft, ein nochmaliger Versuch aber sowohl von Westen nach Osten, als von Osten nach Westen, vielleicht kein eitles Unternehmen seyn würde, und sobald daher der Krieg mit England beendigt war, beschloß der Graf Romanzoff zur Ausführung zu schreiten, und die Unkosten dazu selbst zu tragen.

---

*) Es ist merkwürdig, daß in dem, von Perron herausgegebenen Journale der Reise der Schiffe Geographe und Naturaliste der Name des Chefs auch nicht einmal genannt ist, gleich als ob man fürchtete daß der Name eines Mannes, dem unverdienter Weise das Schicksal so wohl wollte, an die Spitze einer Entdeckungs-Reise gestellt zu werden, auf die Nachwelt komme.

Ueber die Möglichkeit des Gelingens einer solchen Unternehmung, ist bei Gelegenheit der von der Englischen Regierung veranstalteten Expedition nach dem Nordpol, so viel dafür und dawider gesagt worden, daß es mir unnöthig schien, jene Argumente hier zu wiederholen. Meiner Ansicht nach, scheint die Durchfahrt im Norden unmöglich zu seyn; so viele Versuche sind von den unerschrockensten Seemännern Englands und Hollands gemacht worden, sich dem Pol zu nahen, und kein Einziger von ihnen hat bis zum 81° vordringen können. Es sollen zwar, seitdem die Ostküste von Grönland von Eis befreit ist, Schiffe bis zum 85sten Grade gekommen seyn; allein diese seltenen Beispiele, die übrigens in Verbindung mit einem Phänomen stehen, von welchem es nur zu wahrscheinlich ist, daß es bald wieder verschwindet, nämlich die Befreiung der Küste Grönlands von Eis, beweisen noch nicht die Möglichkeit, bis zum Pol selbst zu kommen. Anders verhält es sich mit der N W Durchfahrt, die weniger unmöglich scheint. Um sicher zu gehen, war es nothwendig diese Durchfahrt sowohl von Westen nach Osten, als auch von Osten nach Westen zu suchen; der erstere Weg hatte das für sich, die westlichen Gränzen der Baffins-Bay und die Länder nördlich von der Hudsons-Straße zu untersuchen, die eben nicht zur Ehre des 19. Jahrhunderts, noch gänzlich unbekannt waren; der andere hatte dagegen den Vortheil, daß er eine Fahrt durch das Südmeer voraussetzte, und die Untersuchung der nördlichen Küste Amerika's für unsere Besitzungen in jenen Regionen von Nutzen seyn könnte. Der Graf Romanzoff beschloß, beide Unternehmungen zu gleicher Zeit zu machen, nur mit dem Unterschiede, daß die Untersuchung von Westen nach Osten auf einem von Rußland abzufertigendem, wiewohl nicht großem Schiffe geschehen, und daß die andere ein Jahr später von irgend einem unternehmenden Seemanne Amerika's von dort aus, auch auf seine Kosten, unternommen werden sollte, worüber der Graf bereits in Amerika eine Correspondenz angeknüpft hatte. Diese indeß unterblieb, weil meiner Ansicht nach, sie nicht eher beginnen mußte, bis die erste zurückgekehrt war; sie hatte alsdann auch den Vortheil, daß sie so wie die frühere, ebenfalls von Rußland aus und nicht von Amerikanern sondern von Russen unternommen worden wäre. Die zwei Jahre später von England aus ausgerüstete Expedition, machte natürlich die Ausführung dieses Theils des Plans ganz unnöthig. Was nun die Unternehmung von dem Kamtschatkischen Meere nach dem Atlantischen Ocean, oder von Westen nach Osten betraf, so ließen freilich die Erfahrungen von Cook und Clerke in der Berings-Straße wenige Hoffnung übrig, weiter nach Norden vorzudringen, als sie es gethan haben; allein es waren an der Küste von Amerika im Norden und Süden von der Berings-Straße, Stellen vorhanden, welche jene berühmten Seefahrer nicht untersuchen konnten; ein Umstand, der wenigstens einen Funken von Hoffnung übrig ließ, in diesen Gegenden einen Einschnitt zu finden, welcher in Verbindung, wenn auch nicht gerade mit der Baffins-Bay steht, vielleicht aber mit irgend einem in das Eis-Meer sich ergießenden Flusse, deren wir bereits zwei kennen: der Kupferbergwerk-Fluß und der Mackenzie-Fluß, von wo es leichter seyn würde, in den Atlantischen Ocean zu kommen, als durch die Berings-Straße um das Eis-Vorgebirge herum. So wenig wahrscheinlich es scheinen möchte, gerade hier die Durchfahrt zu finden: so läßt sich ihrer Existenz doch nicht eher positiv widersprechen, als bis diese Strecke, besonders die im Süden der Berings-Straße, die 100 Meilen beträgt, untersucht worden ist. Angenommen aber auch, daß die gewünschte Entdeckung einer Verbindung zwischen den beiden Meeren auf der projectirten Reise nicht gemacht werden sollte: so würden gewiß mehrere nicht unbedeutende Vortheile für die Wissenschaft, besonders für die Nautik durch sie erlangt werden. 1) Die durch eine abermalige Erfahrung gewonnene Ueberzeugung, daß es unmöglich sey, weiter im Norden von der Berings-Straße vorzudringen, als

es schon Cook und Clerk gethan haben, und daß folglich eine Durchfahrt daselbst nach dem Atlantischen Ocean nicht existiren könne. 2) Die Untersuchung des von dem berühmten Englischen Seefahrer des seichten Wassers wegen nicht gesehene Küste von Amerika, welche jetzt sowohl zu Wasser auf Baidaren, als auch zu Lande geschehen sollte. *) 3) Es lag im Plane, wenn die Untersuchung der Küste von Amerika im Norden der Berings-Straße, nicht bis zum Eis-Cap gemacht werden könnte, was der geringen Größe des Schiffs wegen, nicht anders als unter sehr günstigen Umständen möglich war, diese Untersuchung zu Lande unternehmen zu lassen, um zu erfahren, wie weit sich die Küste nach Norden zu erstreckt, und in welchem Grad der Breite sie ihre Richtung nach Osten zu nehmen anfängt. Diese Land-Reise, falls sie der unwirthbaren Regionen wegen in welchen sie geschehen sollte, möglich wurde, mußte interessante Aufschlüsse über den innern Zustand dieses gänzlich unbekannten Theils von Amerika geben. 4) Eine zweimalige Durchschiffung der ganzen Südsee in ganz verschiedenen Richtungen, würde unstreitig nicht wenig zur Erweiterung unserer Kenntnisse von diesem großen Ocean, so wie von den Bewohnern der hier in großer Menge zerstreuten Inseln beitragen, so wie auch eine wahrscheinlich sehr reiche naturhistorische Ernte zu erwarten wäre, da der Graf außer dem Arzte des Schiffs, noch einen geschickten Naturforscher für die Expedition bestimmt hatte. Die projectirte Unternehmung war also in wissenschaftlicher Hinsicht von der höchsten Wichtigkeit und ohne Partheilichkeit gesprochen, des größten Ruhms werth, indem sie ohne Beispiel ist. In dem ersten Jahrhunderte nach Vasco de Gama's Umschiffung des Vorgebirgs der guten Hoffnung, und Magellans Reise in die Südsee, hat man zwar reiche Particuliers gesehen, welche auf eigene Kosten Schiffe ausrüsteten, um Entdeckungen in den neu bekannt gewordenen Meeren zu machen; doch schon längst ist dieser Eifer verschwunden; auch lagen den Entdeckungs-Reisen der frühesten Zeiten nicht so edle Motive zum Grunde wie die sind welche den Unternehmer dieser Expedition beseelten.

Es war natürlich, daß ein Particulier keine sehr bedeutende Summe zu einem solchen Unternehmen anwenden konnte; am wenigsten war dieß von dem Grafen Romanzoff zu erwarten, da er ohnehin den größten Theil seiner Revenüen zu den kostspieligsten wissenschaftlichen und vielen patriotischen Unternehmungen verwendet; es war daher vielleicht ein eben so schwieriges Problem, wie die nördliche Durchfahrt selbst, eine solche Unternehmung zweckmäßig zu veranstalten, ohne daß sie die Kräfte des Grafen überstieg. Zuerst ward beschlossen, das Holz zu einem kleinen Fahrzeuge von 25 bis 30 Tonnen am Bord eines der Amerikanischen Compagnie zugehörigen Schiffes nach den Colonien an der NW Küste von Amerika abzufertigen; der Offizier, dem der Auftrag gegeben werden sollte, die Untersuchung zu machen, sollte sich mit einem Steuermanne als seinem Gehülfen und einigen ausgesuchten Leuten mit einbarquiren, und das Fahrzeug in Unalaska oder Kodiak zusammen fügen lassen. Dieser Plan, welcher der am wenigsten kostbare gewesen wäre, unterblieb, weil das zu embarquirende Fahrzeug zu vielen Raum auf dem nicht großen Schiffe der Compagnie eingenommen hätte. Es ward nun beschlossen, ein Fahrzeug von 70 bis 80 Tonnen mit beweglichen Kielen nach dem System des Englischen Capitain Shank in der Kaiserlichen Admiralität durch den geschickten Schiffs-Baumeister Rasumoff von Eichenholz bauen zu lassen; dieser Plan konnte indeß auch nicht ausgeführt werden, und da es keine Privat-Werften in St. Petersburg gibt, und das Eichenholz ausschließlich im Besitze der Admiralität ist: so mußte

*) Die Untersuchung dieses Theils von Amerika, zwischen Schoal Nes und Point Shallow water war auch dem Capitain Golownin im Jahre 1811 aufgetragen; allein ehe er diesen Theil seiner Instruction ausführen konnte, gerieth er in Japanische Gefangenschaft.

man sich entschließen, entweder im Auslande ein Schiff von Eichenholz zu kaufen, was zu kostbar gewesen wäre, oder eins von Fichtenholz bauen zu lassen; und da in Finnland sehr dauerhafte Schiffe von diesem Holze gebaut werden, so entschloß man sich, ob es gleich gewagt schien, eine Reise die drei bis vier Jahre dauern sollte, auf einem Schiffe von Fichtenholze zu machen, in Abo oder Wasa ein solches bauen zu lassen, und zwar größer als es zuerst der Plan war, nicht nur weil für den zum Ankauf des Schiffs bestimmten Preis ein Schiff von doppelter Größe von Fichtenholz gebaut werden konnte, sondern auch ein Umstand besonders in Erwägung gezogen werden mußte, worauf, wenn das Schiff von Eichenholz gewesen wäre, wie es ursprünglich bestimmt war, nicht Rücksicht genommen werden durfte. Man gab ihm nämlich nun auch die Bestimmung den großen Ocean zu durchschiffen, und so mußte es oft mit den wilden Bewohnern, sowohl früher bekannter, als neu entdeckter Inseln Gemeinschaft haben. Bey einer geringen Größe des Schiffs aber hätte auch die Mannschaft im Verhältnisse nur gering seyn können, und dadurch hätte es sich der Gefahr aussetzen müssen, von den Insulanern angegriffen zu werden. Beispiele, deren es bereits im Südmeere gegeben hat. Die Größe des Schiffs wurde von 30 Tonnen auf 180 festgesetzt, mit einer Mannschaft von 20 Matrosen. Für eine solche Reise ist freilich auch ein Schiff von 180 Tonnen nur klein, nicht der Gefahr wegen, von den Wellen bei einem starken Sturme verschlagen zu werden, wie Leser glauben könnten, die keine Seelente sind, sondern wegen der wenigen Bequemlichkeit, welche Offiziere und Gelehrte sowohl zu ihrer Ruhe, wie zu ihren wissenschaftlichen Arbeiten haben: kein unwichtiger Gegenstand auf einer beschwerlichen und lang dauernden Reise, so wie auch des geringen Raums wegen, zu den naturhistorischen Sammlungen. Jedoch ist von der andern Seite die geringe Größe eines zu einer Entdeckungs-Reise bestimmten Schiffs, wiederum mit andern Vortheilen verknüpft, die selbst für die Wissenschaften nützlich sind; ein kleines Schiff kann z. B. dem Lande um Vieles näher kommen, ist folglich im Stande, Manches zu erforschen und genauer zu bestimmen, als es auf einem größern Schiffe möglich ist. So z. B. sind auf dieser Reise die Korallen-Inseln genauer und schärfer untersucht worden, als es je früher geschehen ist; auch die Entdeckung der großen Bay an der Küste von Amerika im Norden der Berings-Straße, welche dem Capitain Cook und Clerk entgangen war, wäre auf einem größern Schiffe, als der Rurik, nicht gemacht worden.

Zum Chef dieser Unternehmung schlug ich den Lieutenant Kotzebue von der Marine, Sohn des berühmten Schriftstellers vor; er hatte, wiewohl sehr jung, nämlich als Kadet mit mir die Reise auf der Nadeshda gemacht, und auf dieser einen guten Grund zu dem Dienst, dem er sich zu widmen beschlossen hatte, gelegt; besonders hatte ich bemerkt, daß er sich in astronomischen Beobachtungen und im Zeichnen von Charten zu üben pflegte und auch nie unterließ, an den trigonometrischen Arbeiten Theil zu nehmen, was ihm sehr zu Statten kam, da er diesen Theil des Seedienstes ausgebildet nach Beendigung der Reise keine Gelegenheit haben konnte, dahingegen, so viel es die Schifffahrt in der Ostsee möglich macht, er sich im Praktischen Dienste jährlich vervollkommnen konnte; auch war er so glücklich, im Jahre 1812, als er unter dem Befehl des Admirals Crown und des Capitains Hamilton, von Archangel nach der Ostsee segelte, die Zufriedenheit beider Chefs in einem hohen Grade zu erlangen. Längst war es sein Wunsch, diejenigen Meere wieder zu besuchen, die ihm zuerst Sinn für den Seedienst eingeflößt hatten: er bot sich der Amerikanischen Compagnie an, das im Jahre 1813 absegelnde Schiff Suwaroff, nach ihren Colonien zu führen: sein Anerbieten ward indeß von den Directoren dieser Gesellschaft nicht angenommen, weil man fürchtete, er sey zu jung. Der Graf Romanzoff hingegen ward jedoch gleich bei der ersten Bekanntschaft so sehr von dem enthusiastischen

Eifer dieses jungen Mannes für seine Profession ergriffen, daß er kein Bedenken trug, ihm das Commando der Expedition nach der Berings-Straße anzuvertrauen, indem er keinen Zweifel hatte, daß sein Eifer mit den dazu nöthigen Kenntnissen und Eigenschaften gepaart seyn werde.

Da ich im Anfange des Jahrs 1814 von Sr. Majestät dem Kaiser die Erlaubniß bekommen hatte, eine Reise nach England zu machen, so beschloß ich, meinen Weg durch Schweden zu nehmen, um in Abo nach einer Zeichnung des Schiff-Baumeisters Nasumoff die Bestellung des Schiffs zu machen. Der Lieutenant Kotzebue begleitete mich bis Abo, und in den letzten Tagen des Mays schloß ich mit dem Schiff-Baumeister Erick Malm einen Contract, für die Summe von 30000 Rubel ein Schiff von 180 Tonnen Größe zu bauen, das in den ersten Tagen des Mays des kommenden Jahrs vom Stapel gelassen werden sollte. Dem Wunsche des Grafen Romanzoff zufolge, sollte dasselbe den Namen Rurick führen. Man muß dem Herrn Malm die Gerechtigkeit widerfahren lassen, daß er von seiner Seite nichts verabsäumt hatte, das Schiff so dauerhaft zu bauen, wie man es kaum von einem Schiffe von Fichtenholze erwarten konnte, und es kann keinen größern Beweis von der Vortrefflichkeit der Arbeit und von der Sorgfalt, mit welcher man das Holz dazu präparirt hatte, geben, als daß dieses Schiff nach der Rückkunft bei einer genauen Besichtigung desselben, so gut befunden ward, daß die Käufer *) beschlossen, es nochmals eine Reise nach dem Süd-Meere machen zu lassen.

Die astronomischen und physikalischen Instrumente bestellte ich in England bei dem mit Recht berühmten Troughton: sie bestanden aus mehrern Sextanten, Compassen, zwei Marine-Barometern, einem Inclinatorium, einem Aerometer, mehrern Thermometern, Hygrometern ꝛc. zu diesen fügte ich noch die von Massey erfundene Log- und Sondir-Maschine, einen Sir-Thermometer, einen Berg-Barometer, eine Camera lucida; letztere Artikel des geschickten Künstlers Thomas Jones, ein Eleve des berühmten Ramsden, so wie auch zwei Telescope von Tully. Ich bestellte zwei Chronometer: einen Taschen-Chronometer bei Barroud, welcher von allen Künstlern die meisten Chronometer verfertigt, und schon aus dieser Ursache das größte Zutrauen verdient; auch war die Uhr die er lieferte vortrefflich, und um Vieles besser als eine andere von ihm für den nämlichen Preis die ich für die Admiralität bestellt hatte, die bald nach meiner Ankunft in Petersburg stehen blieb, und dem Uhrmacher Benham dem Compagnon von Breguel zur Reparatur übergeben werden mußte. Jeder von diesen Chronometern kostete 50 Guineen. Den andern Chronometer ließ ich von Hardy machen, welcher durch eine sehr schöne astronomische Uhr, die er für die Sternwarte von Greenwich verfertigt, und durch einige neue Erfindungen, von denen ich nur die einer neuen Compensation anführen will, einen großen Ruf erlangt hatte. Chronometer hatte er zwar nur einen in seinem Leben gemacht, von dessen Gange kein Journal nach England gekommen ist, indem das Schiff auf der Reise nach Westindien unterging, und aus dieser Ursache hatte man mir ihn nicht empfehlen können; allein ich hatte ein so großes Zutrauen zu der Geschicklichkeit dieses ämsigen fleißigen Künstlers, daß ich demungeachtet einen bei ihm machen ließ. Der Erfolg hat bewiesen, daß ich nicht Unrecht hatte, großes Zutrauen in seine Geschicklichkeit zu setzen; die Uhr (ein Box-Chronometer) war vortrefflich, wie man es aus dem Reiseberichte ersehen wird. Der Preis war 80 Guineen.

*) Da der Graf Romanzoff keinen Gebrauch mehr von dem Schiffe machen konnte, so überließ er es der Amerikanischen Compagnie mit allem Material, sogar mit den Chronometern und den astronomischen Instrumenten.

Außer den astronomischen und physikalischen Instrumenten und einer reichhaltigen Sammlung Karten von Horsburgh, Arrowsmith und Purdy ließ ich das Schiff noch mit manchen andern zu einer solchen Reise unumgänglich nothwendigen Dingen versehen, die man nirgends besser und wohlfeiler bekommen kann, als in London, wie z. B. chirurgische Instrumente, Medicamente, Gewürze, Kleidungsstücke u. s. w. Auch ward das Schiff mit einem Lebens- oder Rettungs-Boote versorgt, das die Englische Admiralität auf meine Bitte für den Rurick bauen ließ. Ich hatte während meines Aufenthalts in England, auch den Hafen von Plymouth besucht, und dort ein Lebens-Boot gesehen, das von dem Schiff-Baumeister Fincham erfunden worden war. Die Zweckmäßigkeit und die geringe Größe dieses mit Luft-Kasten versehenen Bootes, ließen mich ein solches für die Expedition des Lieut. Kotzebue wünschen; die Strenge der Englischen Ordnung erlaubte es indeß H. Fincham nicht, da er in Diensten der Regierung steht, ohne Erlaubniß der Admiralität eine solche Bestellung zu übernehmen. Ich wandte mich daher bei meiner Rückkunft in London schriftlich an die Admiralität, und erhielt noch am nämlichen Tage eine Antwort von dem Secretär derselben, dem als Reisenden und Schriftsteller rühmlichst bekannten Barrow, daß die Lords der Admiralität sogleich den Befehl hätten ausfertigen lassen, für die Expedition des Grafen Romanzoff ein solches Boot, nach den von mir anzugebenden Dimensionen zu bauen. Dieses geschah, und wie der Rurick in Plymouth auf seiner Reise einlief, so wurde dem Lieut. Kotzebue das Boot abgeliefert, ohne die geringste Bezahlung dafür zu fordern; die Kosten desselben beliefen sich auf 1000 Rubel.

Eine kürzlich in England gemachte Erfindung schien mir zu wichtig, als daß sie bei der Expedition nicht auch ihre Anwendung finden sollte. Diese von einem H. Donkin gemachte Erfindung besteht darin, frisches Fleisch, Gemüße, Suppen, Milch, kurz alles Eßbare mehrere Jahre in einem vollkommen frischen Zustande zu erhalten, und, was man für eine Uebertreibung halten möchte, es aber nicht ist, das Fleisch ist besser als frisch, indem die blechernen Büchsen, in welchem es aufbewahrt wird, mit starker Brühe gefüllt werden, die sich in das Fleisch hineinzieht. Ich ließ das Schiff mit einer ansehnlichen Quantität davon versehen, auch ist es dem Lieut. Kotzebue und seinen Begleitern von dem größten Nutzen gewesen, indem oft gerade dieses Fleisch das einzige Erquickende war, das man den Kranken geben konnte. Die Erfindung des H. Donkin, so unbedeutend sie auch zu seyn scheint, ist gewiß für die Navigation eine der wohlthätigsten. Abgerechnet wie wichtig es ist, sich auf den längsten Reisen mit frischen Lebensmitteln zu versehen, ohne daß man einen großen Raum dazu nöthig hat, etwas, das man sonst und zwar verhältnißmäßig auf kurze Zeit, nur dadurch erreichen konnte, daß man eine Menge lebendiger Thiere mit nahm, die auf einem Kriegs-Schiffe immer im Wege sind, für die man auch noch einen großen Vorrath von Futter, Heu und Wasser mitnehmen muß, *) und die man trotz aller Vorsicht doch plötzlich z. B. in einem starken Sturme verlieren kann; abgerechnet alle diese großen Vortheile, ist diese Erfindung für Kranke von der höchsten Wichtigkeit, vorausgesetzt, daß die Erhaltung der Gesundheit der Schiffs-Equipage für wichtig gerechnet wird. Durch eine kräftige Suppe, oder durch irgend eine nahrhafte Speise, kann oft das Leben eines Kranken gerettet werden, wenn Medizin keine Hülfe mehr bringt; dieß ist besonders bei skorbutischen Kranken der Fall, deren es freilich

*) Daß solche Verlust hier auch gefährlich werden können, davon haben wir an dem Englischen Schiffe: die Königin Charlotte von 120 Kanonen, das im Jahre 1805 auf der Rhede von Livorno aufbrannte, ein furchtbares Beispiel gegeben. Das Feuer war dies dadurch entstanden, daß das an Bord gebrauchte Heu nicht gleich aufgeräumt, durch ein mit nicht gehöriger Vorsicht vorbeigebrachtes Licht entzündet worden war.

setzt auf den Schiffen wenige mehr gibt, seitdem man die Erfahrung gemacht hat, daß es nicht der Gebrauch von Salzfleisch, auch nicht die Seeluft ist, die den Skorbut hervorbringt, sondern der Mangel an gesunden Lebensmitteln, Mangel an Wäsche und Kleidungs-Stücken, der es den Leuten unmöglich macht, die oft durchnäßten Kleider zu wechseln, Mangel an Reinlichkeit und frischer Luft in ihren Wohnungen, besonders aber Mangel an gehöriger Vorsorge und Theilnahme, welcher immer bei den Leuten eine traurige Stimmung hervorbringt, daher eine entgegengesetzte Behandlung in der That als das wirksamste Mittel gegen den Skorbut anzusehen ist. Es werden aber die ebenangeführten Maßregeln noch nicht überall in einem hinlänglichen Grade angewandt, und so hat man noch jetzt furchtbare Beispiele von den Zerstörungen, welche diese Krankheit auf den Schiffen anrichtet; auf solchen ist der Gebrauch des Donkinschen Fleisches nicht genug zu empfehlen, und in der That von der höchsten Wichtigkeit. Hätte Lord Anson auf seiner Reise ums Cap Horn (1740), hätten unsere Schiffe in den Jahren 1812 und 1813 auf der Fahrt von Archangel nach der Ostsee einen Vorrath von diesem Fleische haben können: so viele in der Blüthe ihres Alters wären nicht ein unzeitiges Opfer dieser schrecklichen Krankheit geworden. *) Da man nun auch in der Destillation des Seewassers wichtige Fortschritte gemacht hat, **) so können Mangel an frischen Lebensmitteln und süßem Wasser und Furcht vor dem Skorbut, nie einen Vorwand zu Relachen geben, die oft dem Zwecke der Reise sehr nachtheilig sind. Ich kann nicht umhin, hier auch der schönen Erfindung des großen Physikers Leslie Erwähnung zu thun: selbst im heißesten Zimmer Eis vermittelst der Evaporation hervorzubringen, wodurch es folglich möglich gemacht wird, sogar unter dem Aequator den Luxus eines kühlen Getränks zu haben, das nicht anders als sehr wohlthätig auf die Gesundheit wirken muß, besonders in den Regionen der Windstillen, wo man sich vergebens nach einem Lüftchen sehnt, die alle Kräfte abgespannende Hitze zu mildern. Auch diese Erfindung hat in der Englischen Marine eine Anwendung gefunden. Man hat bereits alle Hospitäler in den tropischen Gegenden mit großen Apparaten zur Hervorbringung des Eises versehen.

Was die Erhaltung der Gesundheit der Mannschaft, während der Expedition des Lieut. Kotzebue betrifft, so muß man ihm und dem Arzte des Schiffs, dem Dr. Eschholz die Gerechtigkeit wiederfahren lassen, daß dieser Gegenstand beiden sehr am Herzen gelegen, wie der Erfolg so überzeugend bewiesen hat. Ungeachtet einer dreijährigen Navigation, während welcher verhältnißmäßig man nur wenige Zeit am Lande zugebracht hat, ungeachtet eines längern Aufenthalts in den stürmischen kalten und feuchten Regionen des Kamtschatkaschen Meeres, ungeachtet der wenigen Bequemlichkeit, welche ein Schiff von 180 Tonnen gestattete: so ist doch während der ganzen Reise nur ein Einziger und zwar im Anfange der Reise, gestorben: ein Schwindsüchtiger, dessen Leben auch am Lande nur ein kurzes Ziel gesteckt gewesen wäre. Die übrigen kehrten gesund und frisch, man kann sagen, gesunder und frischer

*) Da frische Lebensmittel in Westindien in sehr hohem Preise sind, so hat es die Englische Admiralität für weniger kostspielig gehalten, die Hospitäler daselbst mit dem Donkinschen Fleische von England aus zu versorgen, als an Ort und Stelle frisches Fleisch zu kaufen; auch ward während meines Aufenthalts in England in den Jahren 1814 und 1815 eine große Menge des Donkinschen Fleisches zur Flotte des Admirals Cochrane an die Küste von Amerika geschickt.

**) Der Lieutenant Kotzebue sah am Bord des Schiffs des Capitains Krusenstern, das in diesem Augenblicke eine Entdeckungs-Reise macht, und bei der Lieut. Kotzebue am Vorgebirge der guten Hoffnung antraf, einen solchen Apparat, vermittelst dessen die Consumption von 3 Tagen für die ganze Equipage in einem Tage bestritten ward.

nach ihrem Vaterlande zurück, als zur Zeit ihrer Abreise, den Chef und ihre Offiziere für die sorgsame und väterliche Behandlung segnend.

Das Personal des Aurick's bestand außer dem Capitain, aus einem Lieutenant der Marine, zwei Naturforschern, einem Arzt, einem Maler und zwei Unterſteuerleuten. Der Lieutenant Shischmareff war ein vieljähriger Dienſt-Kamerad und Freund des H. v. Kotzebue und obgleich älter im Dienſt, unterwarf er ſich gern auf dieſer Reiſe ſeinen Befehlen. Die vollkommene Harmonie, die während der ganzen Reiſe zwiſchen beiden Statt gefunden hat, iſt ehrenvoll für Beide, und wir ſind für die glückliche Beendigung der Reiſe nicht weniger dem Lieutenant Kotzebue für ſeine Leitung ſchuldig, als dem Lieutenant Shischmareff, für die Unterſtützung, die ſein Capitain in ihm fand. Faſt die ganze Reiſe hindurch war der Lieutenant Shischmareff, der einzige Seeoffizier auf dem Aurick, *) und nur ein Seemann kann ſich eine deutliche Vorſtellung von den Anſtrengungen machen, denen man unterworfen iſt, drei Jahre hindurch alle Beſchwerden einer oft gefährlichen aber immer ſchwierigen Navigation, bald in den ſtürmiſchen Meeren Kamtſchatka's, bald in den Eis-Regionen der Beringe-Straße, bald zwiſchen den Korallen-Ketten der tropiſchen Inſeln des Südmeers, nur mit ſeinem Capitain zu theilen. Die beiden Steuerleute Petroff und Kramtſchenko, waren junge Leute aus der Steuermannſchule, die ſich vortrefflich in ihrem Fache ausgebildet haben, und mit denen H. v. Kotzebue ſehr zufrieden geweſen iſt. Letzterer war es vorzüglich, dem es oblag, die Karten zu zeichnen.

Zum Naturforſcher der Expedition war der Profeſſer der Naturgeſchichte an der Dorpatſchen Univerſität, der Kollegien Rath Ledebour gewählt, und zu ſeinem Gehülfen hatte er den Dr. Eſchholz vorgeſchlagen, welcher auch zu gleicher Zeit der Arzt des Schiffs ſeyn ſollte: ein Geſchäft, das auf einem ſo kleinen Schiffe, mit einer Equipage von 20 Mann und bei dem wahrſcheinlich geſunden Zuſtande der Mannſchaft, ſehr leicht ſich mit den Beſchäftigungen eines Naturforſchers vereinigen ließ. Die Geſundheit des Dr. Ledebour, erlaubte es ihm jedoch nicht, ſeinen Wunſch zu realiſiren; ſtatt Seiner machte H. v. Chamiſſo aus Berlin, die Reiſe als Naturforſcher mit. Er war von den Profeſſoren Rudolph und Lichtenſtein, dem Kanzler als ein kenntnißvoller, ſeine Wiſſenſchaft leidenſchaftlich liebender Gelehrter empfohlen, und wie wahr dieſe Empfehlung, und wie glücklich die Wahl für den Lieutenant Kotzebue und für die Wiſſenſchaft überhaupt ausgefallen iſt, davon zeugt das vorliegende Werk. Wiewohl der Mangel an Raum es unmöglich machte, noch einen Gelehrten für die Expedition zu engagiren, ſo ward es doch dem Grafen Romanzoff ſehr ſchwer, dem Wunſche eines gelehrten Dänen H. v. Wormskiold zu widerſtehen, die Reiſe ebenfalls, als Naturforſcher und Phyſiker mitzumachen; er that dabei auf Gehalt Verzicht, wofern ihm nur die Koſten des Unterhalts zugeſtanden würden. Da H. v. Wormskiold mehrere Reiſen in den nördlichen Regionen, wie in Norwegen und Island mitgemacht hatte, ſo hatte die Expedition die wichtigſten Vortheile von dem Antheil den er an ihr nehmen würde, zu erwarten, auch übernahm es H. v. Kotzebue, die Schwierigkeit wegen des Raums aus dem Wege zu räumen, und H. v. Wormskiold embarquirte ſich in Kopenhagen am Bord des Aurick's; bei der Ankunft des Schiffs in Kamtſchatka, blieb er indeß dort zurück, um dieſes von Naturforſchern noch wenig unterſuchte Land genauer kennen zu lernen.

Zum Maler der Expedition, bot ſich ein junger Mann, Namens Choris an, welcher den bekannten Naturforſcher Marſchall von Bieberſtein, als Maler auf ſeiner Reiſe durch den Cau-

*) Ein Kamerad ward ſchon in England krank und verließ das Schiff in Kamtſchatka.

casus begleitet hatte. Der Reichthum seines mitgebrachten Portefeuilles, aus welchem nur die wenigsten Blätter dem Publikum haben mitgetheilt werden können, und das Lob, das er von den berühmtesten Künstlern Petersburgs, so wie von dem Präsidenten der Petersburger Akademie der Künste eingeerntet hat, rechtfertigen die Wahl dieses jungen verdienstvollen Künstlers vollkommen.

Wenn man den Bericht der Reise mit der dem Lieutenant Kotzebue gegebenen Instruction vergleicht, so wird man finden, daß mehrere Punkte der letztern unbefolgt geblieben sind. Gewöhnlich sorgen diejenigen denen der Auftrag gegeben ist, die Instruction zu einer Entdeckungs-Reise anzufertigen, für weit mehr Beschäftigung als nöthig ist, weil man wohl weiß, daß nicht Alles erfüllt werden kann und nicht vorauszusehen ist, welcher Theil der Instruction unausgeführt bleiben müsse. Dieß ist auch der Fall mit dem Lieutenant Kotzebue gewesen. Was indeß denjenigen, welche den Plan zu dieser Reise machten, und gewiß noch mehr den Chef derselben wehe gethan hat, ist, daß die Untersuchung des Innern von Amerika im Norden und Osten von der Berings-Straße, aus sehr gewichtigen Ursachen, die im Berichte der Reise angeführt werden, hat unterbleiben müssen. Eine solche Unternehmung, wofern jene Eis-Regionen überhaupt eine zulassen, kann nicht ermangeln, über den innern Zustand des Landes, so wie über die Bewohner desselben, ein neues Licht zu verbreiten; sie würde vielleicht auch zur endlichen Lösung des gewünschten Problems, nämlich des Auffindens einer Verbindung mit beiden Oceanen führen. Der Zweck der Expedition des Lieutenant Kotzebue, ist freilich in dieser Rücksicht verfehlt; man wird sich jedoch aus dem Inhalte der folgenden Blätter überzeugen, daß die Reise für Navigation, Naturgeschichte und Physik so reichhaltig ausgefallen ist, wie es die dazu verwandten Mittel nur immer zulassen konnten, daß folglich der über alles Lob erhabene Zweck des Mannes, welcher der Urheber dieser Reise war, vollkommen erfüllt ist. *) Wenn dieser wahrhaft patriotisch gesinnte Mann auch bloß durch die in der That fürstliche Unternehmung, deren Geschichte hier erzählt werden soll, bekannt würde: so gehörte er schon dadurch der Nachwelt gewiß mit eben dem Rechte zu, als sein Vater, welcher sich als Feldherr in den Annalen der Kriegsgeschichte Rußlands einen unverwelkbaren Ruhm erworben hat.

Es möchte vielleicht nicht ganz unpassend seyn, die von mir abgefaßte und im Anfange der Einleitung erwähnte Uebersicht aller Reisen nach dem Nordpol, welche das Auffinden eines kürzern Weges nach den Chinesischen und Indischen Gewässern zum einzigen Zweck hatten, vor den Bericht der Reise des H. v. Kotzebue zu setzen. Ich habe der meisten dieser Reisen nur kurz erwähnen wollen; es sind indeß während der drei Jahrhunderte, daß man diesen Gegenstand verfolgt, so viele Reisen von Engländern, Portugiesen, Spaniern und Holländern zu diesem Behuf unternommen worden, und einige haben ein so besonderes Interesse für Rußland, daß, trotz aller Kürze, diese Uebersicht einen größern Raum bei mir eingenommen hat, als ich glaubte dazu bestimmen zu können. Die Geschichte der Reisen nach dem Nordpol macht einen eigenen Zweig der Geschichte der Schifffahrten und Entdeckungen im Norden aus, über welche uns der ältere Forster ein treffliches Werk geliefert hat. Ich habe ohne ihm ausschließlich zu folgen, kaum mehr als einen bloßen Auszug von diesen Reisen machen können; es sey mir genug die Aufmerksamkeit des Lesers darauf gezogen zu haben. Ich muß hier noch erwähnen, daß die Einleitung welche ich zu dieser Uebersicht der Reisen nach dem Nordpol aufgesetzt hatte, und die in we-

*) Whose liberal et patriotic spirit is worthy of the highest admiration, sind die Worte eines berühmten Englischen Schriftstellers, indem er von den mannigfaltigen Bemühungen des Grafen Romanzoff spricht, unsere Kenntnisse der Nordpolar-Regionen zu erweitern.

nigen Worten die Ursachen enthielt, welche zu diesen Unternehmungen Anlaß gaben, so wie auch Einiges über den Zustand der Schifffahrt und des Handels während der letzten hundert Jahre vor dieser Periode, mich damals nicht befriedigte. Ich hatte das Zeitalter des Infanten Don Heinrich von Portugal zum Punkte der Abreise angenommen; die frühere Geschichte der Schifffahrten und Entdeckungen hatte ich ganz mit Stillschweigen übergangen. Ein kurzer Rückblick auf jene Zeiten durfte jedoch meiner Meinung nach nicht fehlen. Diese Lücke wurde von meinem sehr werthen Freunde, dem leider zu früh für die Wissenschaft verstorbenen Lehrberg, Mitglied unserer Akademie der Wissenschaften, ein mit der ältern nordischen Geschichte und Geographie besonders vertrauter Gelehrter, ausgefüllt.*)

Ehe ich schließe, sey es mir erlaubt, hier einen Wunsch laut werden zu lassen, den man wenigstens in mir verzeihlich finden wird.**) Abgerechnet die mir so natürliche Vorliebe zu Entdeckungs-Reisen, läßt's sich wohl behaupten, daß durch sie die Gränzen des menschlichen Wissens auf eine wirksamere Weise erweitert worden, als durch andere Unternehmungen, deren Zweck wissenschaftlich ist. Man bedenke, was die Wissenschaften durch die Reisen Cook's und seiner Nachfolger gewonnen haben, so wird man meine Behauptung für nicht übertrieben halten. Auch Rußland hat angefangen dieses reichhaltige Feld zu cultiviren, aber erst unter der Regierung Alexanders. Es war gleich im Anfange seiner vielversprechenden glorreichen Regierung, daß sich die Russen den Weg nach entfernten, nie früher von ihnen befahrenen Meeren bahnten und so die erste Reise um die Welt vollbrachten.***) Seitdem sind mehrere ähnliche Reisen glücklich vollendet worden, und wenn gleich der Zweck derselben mehrentheils merkantilisch gewesen ist, so ist doch keine ganz leer an wissenschaftlicher Ausbeute geblieben. Indeß eine Entdeckungs-Reise nach einem großen Maßstabe, deren Zweck ausschließlich Erweiterung der geographischen, naturhistorischen und physikalischen Wissenschaften ist, hat bis jetzt noch bei uns gefehlt; und welcher Zeitpunkt wäre günstiger, als gerade der Jetzige. Zu einer Zeit, wo sich, Dank sey es den edlen Gesinnungen Alexanders, Rußland lange eines dauernden Friedens wird zu erfreuen haben, wie könnten wohl unsere Marineirs besser angewandt werden, als wenn man sie zu solchen Unternehmungen gebrauchte, die eben so ehrenvoll für die Marine, als nützlich für die Wissenschaft werden müssen?

---

*) Ich bekomme so eben Barrow's Geschichte der Reisen die im vorigen Jahre erschienen ist. Es ist natürlich, daß Barrow's Werk unendlich viel vollkommener ist, als das meinige, nicht nur der Darstellung wegen, und weil das was ich liefere eine kurze Uebersicht, Barrow's Werk hingegen, eine vollständige Geschichte jener Reisen ist, sondern auch weil ihm die in England erschienenen reichhaltigen Sammlungen von Reisebeschreibungen, und als Sekretär der Admiralität, auch alle handschriftliche Journale zu Gebote standen, ich hingegen, auf den geringen Vorrath meiner eigenen Bücher-Sammlung beschränkt war. (Note in 1819.)

**) Was ich hier über eine neue Entdeckungs-Reise sage, wird freilich dadurch unnöthig, daß seitdem ich Obiges schrieb (im November 1818) in der That eine solche von uns unternommen worden ist; da man indeß von dieser Reise nur so viel erfahren hat, daß zwei Schiffe nach dem Südpole und zwei nach dem Nordpole zu gegangen sind; so möchte das, was ich über eine solche wissenschaftliche Reise gesagt habe, dennoch nicht ganz am unrechten Orte stehen, um so weniger, da vielleicht der Hauptzweck der abgegangenen Expedition es dem Chef unmöglich machen wird, auf Alles Rücksicht zu nehmen, was noch zur Vervollkommnung der Geographie der Südsee und der nördlichen Küsten dieses Oceans geschehen muß, weswegen ich hier einen kurzen Ueberblick gegeben habe. (Note 1819)

***) Man hat füglich der Expedition der Nadeshda und Newa den Ruhm streitig machen wollen, die erste Russische Reise um die Welt gethan zu haben, und zwar aus den Gründen, weil die Schiffe nicht in Rußland gebaut waren, und eine Handlungs-Gesellschaft die Erlaubniß bekommen hatte, Theil daran zu nehmen. Ich halte es kaum für nöthig, eine so sonderbare Behauptung zu widerlegen.

An vortrefflichen Offizieren fehlt es uns nicht, solche Unternehmungen zu leiten; von meinen Begleitern auf der Nadeshda sind, außer dem Führer des Rurick, noch leider nur zwei in Diensten, welche indeß alle die Eigenschaften besitzen, an der Spitze einer Entdeckungs-Reise zu stehen; und wer denkt nicht, wenn von solchen Unternehmungen die Rede ist, an den unternehmenden Offizier, dessen erste Reise nach dem Südmeere und die merkwürdigen Ereignisse auf derselben so interessant für das ganze gebildete Publikum Europa's geworden ist, und dessen Rückkunft von einer zweiten Reise nach eben diesem Meere jetzt so sehnlich erwartet wird. *) Daß unsere Matrosen die besten in der Welt sind, wenn sie Gelegenheit haben, sich ihrem Metier ganz allein zu widmen, ist bekannt; selbst den ehernen Britten stehen sie an Muth, Ausdauer und Geschicklichkeit um nichts nach, an Folgsamkeit und Anhänglichkeit an ihre Offiziere, übertreffen sie sie weit. Ich spreche aus Erfahrung. So sehr ich die Geschicklichkeit und den Muth der Englischen Matrosen bewundere, die ich während eines sechsjährigen Dienstes habe kennen lernen; zu einer gefahrvollen Unternehmung würde ich doch nur Russische Matrosen wählen.

Gegen den Nutzen einer Entdeckungs-Reise nach dem Südmeere, in so fern Naturwissenschaften durch sie gewinnen können, läßt sich wohl nichts einwenden. Jede nach entfernten Gegenden unternommene Reise, bietet eine reiche Ausbeute von gewonnenen Thatsachen dar. Bedürfte diese Behauptung eines Beleges, so hat man nur die Namen der berühmtesten neuen Reisenden anzuführen, von denen ein Jeder zur Bereicherung der Wissenschaften beigetragen hat. Wem sind die colossalen Arbeiten eines Humboldt unbekannt! Doch noch ein Beispiel kann ich nicht umhin hier anzuführen. Die so unglückliche Expedition des Capitain Tuckey, zur Erforschung des Congo-Flusses, dauerte nur wenige Monate, und doch gab sie Gelegenheit zu einer der reichhaltigsten Schriften über die Naturgeschichte die in neuern Zeiten erschienen sind. Was nun den geographischen Theil einer Entdeckungs-Reise betrifft, so möchten wohl Viele der Meinung seyn, daß nur eine ärmliche Ernte zu erwarten seyn könne. Zum Theil ist dieß wohl wahr. Wichtige Entdeckungen sind durchaus nicht mehr zu machen; hie und da eine Insel oder eine Inselgruppe, auf die man unverhofft stößt, ist Alles, worauf selbst der glücklichste Entdecker jetzt noch rechnen darf; demungeachtet scheint mir eine neue Reise nach dem Südmeere wichtig: des Fehlenden ist noch viel zu ergänzen, des Unrichtigen noch viel zu berichtigen. Eine solche Reise müßte zur Revision der frühern Entdeckungen als Schluß-Reise nach dem Südmeere anzusehen seyn: sie kann daher nicht anders als sehr richtig für die Geographie und Nautik ausfallen; auch werden die Engländer oder Franzosen gewiß bald eine solche Reise unternehmen. Nachdem die Küsten aller das Südmeer umgebender Continente und aller großen Inseln in demselben, mit bewundernswürdiger Genauigkeit aufgenommen sind, so bleibt jetzt nichts übrig als sich noch mit dem Detail zu beschäftigen, damit uns das Südmeer eben so genau bekannt werde, wie die andern uns näher liegende Oceane, und in der That es ist daselbst noch auf mehrere Jahre zu thun. So z. B. kennen wir, außer einigen hie und da zufällig entdeckten Inseln, gar nichts von dem großen Archipel der Carolinen; der Archipel der Salomon-Inseln, ist ebenfalls sehr unvollkommen erforscht; dieß ist trotz der schönen Arbeiten Dentrecasteaux auch der Fall mit der Louisiade, von welcher wir noch nicht wissen, ob sie mit Neu-Guinea zusammenhängt oder nicht. Durch den Lieutenant Kotzebue, haben wir nur einige Gruppen eines Archipels kennen gelernt, der einen Raum von zwölf Grad in der Breite einnimmt, und nach dem, was wir von den nördlichen Bewohnern dieser Inseln durch ihn erfahren, so verdienen sie es sehr, daß man

*) Capt. Golownin kehrte im September 1819 von seiner Reise zurück.

ſie näher kennen lernt, indem bei ihnen ein Grad von Cultur zu finden iſt, den man vergebens ſelbſt bei den Inſulanern der Societäts- und Freundſchafts-Inſeln ſuchen möchte. Die genaue Erforſchung dieſes großen Archipels, iſt allein die Arbeit von einem Jahre wenigſtens; aber außer den groſſen ebenerwähnten Arbeiten im Südmeere, gibt es noch eine Menge für die Navigation wenigſtens wichtiger Punkte zu unterſuchen, wie man ſich aus meinen kürzlich herausgegebenen hydrographiſchen Beiträgen überzeugen kann. Auch mangelt es nicht an Unterſuchungen, die Rußland näher liegen als andern Nationen, welche die nähere Kenntniß dieſer Gegenden das Recht haben von Rußland allein zu fordern. Hieza gehört erſtlich die Unterſuchung des Baſſins, das durch die Küſte der Tatarey und der von Sachalin gebildet iſt und das ich den Liman des Amurs genannt habe; ferner die Aufnahme der Küſte der Tatarey von der Mündung des Amurs bis zu Udskoy Oſtrog, beſonders aber die Unterſuchung der Shantar-Inſeln, von denen wir kaum mehr als die Zahl und vielleicht die ſogar unrichtig kennen. Eben ſo unſicher iſt unſere Kenntniß der nördlichen Küſte des Ochotzkiſchen Meeres, von Ochotzk an nach Oſten zu mit den daran liegenden Bayen, wie Iſhiginſk, Penſhinſk und Taunſk; auf den neuern Ruſſiſchen Karten werden erſtere um mehr als 1° ſüdlicher gerückt, ohne indeß überzeugt zu ſeyn, daß auch die letzten Beſtimmungen richtig ſind, ſelbſt die Weſt-Küſte von Kamtſchatka bedarf einer neuen Aufnahme, bedarf wenigſtens aſtronomiſcher Beſtimmungen; noch unvollkommener iſt unſere Kenntniß der Oſtküſte von Kamtſchatka: von dem Vorgebirge Shipunſkey bis zur Berings-Straße, einige von Capitain Clerk geſchene Vorgebirge abgerechnet, kennen wir weder die Breite noch die Länge irgend eines Punktes an der ganzen Küſte, eben ſo wenig wie wir mit Genauigkeit die Größe und Lage der Olnitorſchen Bay und des Anadyrſchen Meerbuſens anzugeben im Stande ſind. Wir kennen freilich die Hauptzüge der Küſten Kamtſchatka's, das Detail aber, ausgenommen von der Bay Awatſcha bis zur Südſpitze der Halb-Inſel, iſt uns durchaus ganz fremd, und da wir die geringſten Einſchnitte der von Wilden bewohnten Küſten Amerikas, von Neu-Holland, Neu-Zeland und Neu-Caledonien kennen: ſo ſcheint es wohl Pflicht, mit gleicher Genauigkeit die von Ruſſiſchen Unterthanen bewohnten Küſten des nordöſtlichen Aſiens kennen zu lernen. Von den Aleutiſchen Inſeln haben wir ebenfalls noch keine zuverläſſige Aufnahme gehabt, die Lage nur weniger Inſeln dieſes ausgedehnten Archipels iſt mit Genauigkeit beſtimmt; eine genaue Kenntniß dieſer Inſeln, ſo wie wir ſie durch die Navigation der Nadeſhda und Diana von den Kuriliſchen Inſeln haben, würde allein die Arbeit eines ganzen Sommers erfordern; und dann, wäre es nicht zu wünſchen, daß man nochmals einen Verſuch machte, in der Berings-Straße weiter vorzudringen als es bis jetzt geſchehen iſt, um das Eis-Cap von Cook zu doubliren? und ob nicht die projectirte Erforſchung des Innern von Amerika, im Oſten der Berings-Straße zu bewerkſtelligen ſey.

Man hat die Fahrt des Koſaken Deſchneff durch die Berings-Straße bezweifelt; gewiß mit Unrecht, wie es ſich ſo leicht aus den vorhandenen Berichten von Deſchneffs Fahrt beweiſen läßt; dem ungeachtet wäre es ſehr wünſchenswerth, das von Deſchneff doublirte Cap Shalatzkey, über deſſen Lage man ganz und gar im Dunkeln iſt, von der Berings-Straße aufzuſuchen. Capitain Cook erreichte ohne Mühe das Cap Nord, obgleich es beinahe 10° im Weſten von der Berings-Straße liegt, und es frägt ſich, ob das Cap Shalatzkey weiter als 10 Grad im Weſten von Cap Nord liegt. Es war gar nicht Capitain Cook's Abſicht die Küſte Aſiens zu unterſuchen: ein Zufall brachte ihn hin; da ihn nämlich das Eis hinderte der Küſte von Amerika ſo nahe zu kommen wie er es wünſchte, ſo ſteuerte er weſtlicher, in der Hoffnung das Eis zu doubliren, und alsdann ſeinen Lauf wiederum nach Oſten

zu nehmen, nach Westen bis ihm die Küste Asiens zu Gesichte kam. Die Nähe des Cap Nord, das seinen Beobachtungen zufolge in 68°. 56′ der Breite liegt, machte zwar in ihm den Wunsch rege, dasselbe zu umschiffen, um seinen Blick auf die entferntere im Osten liegende Küste zu werfen; allein ein starker contrairer Wind zwang ihn seinen Plan aufzugeben. Wäre dieß nicht gewesen, so stritten wir vielleicht jetzt nicht mehr über die Lage der nordöstlichen Spitze Asiens. Cook bemerkte indeß im Westen des Cap Nord keine weit hervorragende Spitze und er schloß, die Richtung müsse wenigstens anfangs ganz westlich seyn; es läßt sich demnach mit vieler Wahrscheinlichkeit annehmen, daß die nordöstliche Spitze Asiens, sie mag nun Schalatzkoy oder Schalaginskoy genannt werden, nicht über dem 70sten Grade der Breite liegt, ob sie gleich auf manchen Karten über zwei Grad nördlicher verzeichnet ist. Sollte das Doubliren eines Vorgebirges das vor 170 Jahren einem Kosaken auf einem kleinem Boote möglich ward, die Seefahrer jetziger Zeit abschrecken? Gewiß nicht. Sonderbar ist es indeß, daß der Versuch dazu nie ist gemacht worden. Etwas ganz Aehnliches hat sich bei den Engländern zugetragen. Man hielt die Umschiffung der Baffins-Bay für unmöglich; man erlaubte sich, einen Verdacht auf die Glaubwürdigkeit Baffins zu werfen, dessen Bericht sehr deutlich die Grenzen der Bay andeutet; selbst scharfsinnige Geographen vernichteten die Bay auf ihren Karten, ohne daß seit ihrer Entdeckung d. i. seit 200 Jahren, nur ein einziger Versuch gemacht worden wäre, die Wahrheit von Baffin zu erproben, bis endlich beim Aufsuchen der N W Passage sie im größten Detail untersucht werden, und bis auf die Längen die vor 200 Jahren nicht mit einiger Genauigkeit bestimmt werden konnten, gerade so gefunden worden ist, wie sie Baffin beschrieben hatte.

Indem ich hier von den Arbeiten spreche, die uns noch bevorstehen ehe wir zu einer richtigern Kenntniß der Küsten Asiens gelangen d. h. einer solchen, die dem jetzigen Zustande der Wissenschaften Genüge leistet, kann ich nicht umhin, hier nochmals zu wiederholen, daß wir an der ganzen Küste Sibiriens, von der Straße Wangatz an bis zur Berings-Straße, also eine Strecke von 130 Längengraden, noch keinen einzigen Punkt haben, dessen Länge und Breite astronomisch bestimmt ist, und daß wir durchaus nicht wissen, wie weit sich die nördliche Spitze von Asien erstreckt, folglich auch den Flächen-Inhalt Sibiriens nicht mit Genauigkeit angeben können; ich habe an einem andern Orte gezeigt, (Naval Chronicle 1814 October,) welche große Unterschiede in der Breite auf den neuesten Karten anzutreffen sind, worüber man sich natürlich nicht zu wundern hat, da keinem der Fehler nachgewiesen werden kann; und wie wichtig es daher sey, die geographische Lage der Hauptpunkte der Küste, wie die merkwürdigsten Vorgebirge, besonders die Mündungen der sich in das Eis-Meer ergießenden Flüsse durch astronomische Beobachtungen zu bestimmen. *) Eben so wenig genau können wir die Küsten westlich von der Straße Mangatz bis zum weißen Meere und vom Nord Cap zu diesem Meere.

Ich glaube jetzt hinlänglich bewiesen zu haben, daß eine neue Entdeckungs-Reise nach dem Süd-Meere eine sehr reichhaltige Ernte verspricht; welche lehrreiche Schule wäre es nicht überdem für junge

*) Es wird dem Publiko angenehm seyn zu erfahren, daß dieser vor 6 Jahren öffentlich geäußerte Wunsch endlich in Erfüllung geht. Es sind in dem Monate März dieses Jahrs (1820) die Lieutenants von der Flotte Baron Wrangel und H. v. Anjou von Petersburg abgegangen: Ersterer nach der Mündung des Kolyma, um die Küste westlich und östlich von diesem Flusse astronomisch zu bestimmen, und einen Versuch zu machen, die nordöstlichste Spitze Asiens zu erreichen und wo möglich sie zu doubliren. Die Bestimmung des Lieut. Anjou ist die Mündung des Flusses Jana, um von dort aus die Inseln die im Norden dieses Flusses liegen, zu welcher Gruppe auch das sogenannte Neu-Sibirien gehört, aufs genaueste aufzunehmen. (Note in 1820.)

Leute, die sich bereits den Wissenschaften gewidmet haben, unter Anleitung von Gelehrten von Celebrität eine solche Reise zu machen. Fast jedes Land benutzt den jetzigen glücklichen Friedenszustand, und sendet Gelehrte nach entfernten Regionen aus. Die Engländer haben in diesem Jahre (1818) zwei Expeditionen, jede von zwei Schiffen, zum Aufsuchen einer nördlichen Durchfahrt abgesendet, welche kürzlich zurückgekehrt sind, eine um die Küsten des Mittelländischen Meeres aufzunehmen; drei Expeditionen sind abgesandt, das Innere von Afrika zu erforschen, deren Hauptzweck es jedoch ist, das Ende des in Dunkel gehüllten Nigers zu finden; ungeachtet so vieler unglücklichen Versuche, dieses Problem, das doch nur in geographischer Hinsicht von Wichtigkeit ist, zu lösen, läßt man sich nicht abschrecken, immer neue Versuche zu wagen; eine Expedition ist damit beschäftigt, die Arbeiten von Flinders zu ergänzen und die Aufnahme der West- und der N W Küste von Neu-Holland zu vollenden. Im Chinesischen Meere sind seit mehr als zehn Jahren immerfort, und zwar auf Kosten der Ostindischen Compagnie zwei Schiffe beschäftigt, die Hydrographie dieser und der angrenzenden Gewässer zu verbessern, und kein Jahr vergeht, wo nicht für die Navigation dieser Meere wichtige Entdeckungen gemacht werden. Die Franzosen haben ebenfalls ein Schiff ins Südmeer geschickt, so wie auch eine Expedition in das Innere von Afrika, und wenn von Spanien aus jetzt keine wissenschaftliche Unternehmung geschieht: so ist daran wohl nur die jetzige zerrüttete politische Lage Spaniens die Ursache, und keineswegs der Mangel an Eifer und Kenntnissen einer Nation, die auf solche Seeleute wie Malespina, Espinosa, Bauza, Tofino, Cisneros Ciscar nur zu sehr stolz seyn können.

Es ist nicht unmöglich, daß man die Frage aufwerfen wird: welcher Nutzen für Rußland durch solche Untersuchungen entspringen könne; ob es nicht gleichgültig sey zu wissen, ob das Cap Schalatzkoy im 70 oder 72 der Breite liege, ob es möglich sey das Eis-Cap zu doubliren oder nicht? Personen, welche die Versuche, eine nördliche Durchfahrt aufzufinden, lächerlich machen und vollends es für ungereimt halten, den von Mendana Shouten und Roggewein gemachten Fehlern nachspüren zu wollen, kurz die Alles unnütz finden, was nicht unmittelbar den Zuwachs zur Macht befördert und die Vergrößerung des politischen Einflusses des Vaterlandes zum Zwecke hat. Es möchte nicht leicht seyn, besser und zweckmäßiger solchen Einwürfen zu begegnen, als wenn ich die Worte wiederholte, die Barrow bei Gelegenheit der Englischen Nordpol-Expedition gesagt hat, *) da auch in England sich Leute fanden, welche theils aus Unwissenheit theils aus vorgefaßter Meinung, oder gar bösem Willen gegen die Personen, welche den Ruhm hatten ein solches Unternehmen vorzuschlagen, ihre Unzufriedenheit über die Expedition eben nicht auf die liberalste Weise laut werden ließen, sogar, wiewohl vergeblich, Versuche gemacht hatten, die zur Reise freiwillig engagirten Matrosen zu bewegen, von ihrem Vorhaben abzustehen. „With equal contempt we notice insinuations of the inutility of the measure. A philosopher should despise the narrow minded notions entertained by those, who wiewing the subject as merely one of profit and loss, are unable to form any other notion of its inutility; and just have sagacity enough to discover that if a passage should be found one year, it may happen to be closed the next! We can well imagine that many such sinister bodings were heard, when Bartholomew Diaz returned without doubling the cape of good hope, and when Magelhaens had effected a southern passage into the Pacific. Briefly then, we shall not degrade the noblest and most disinterested enterprize, that was undertaken in ancient and modern times, by

*) Quarterly Review, vol. XVIII. pag. 457.

condescending to justify it to the selfish and calculating horde, whose cavils we have recorded, but to the honourable and liberal mind that thinks the pursuit of science worthy of a great, a prosperous, and an enlightened nation like England, we would say that the point in question involves an infinity of results of the utmost importance to the perfection of science; that the benefits of science are not to be calculated, and that no guess can be formed to what extent they may be carried. Who could have imagined that the polarity of the magnet, which lay hid for ages after its attractive virtue was known, would lead to a discovery of the new world; and who can tell what farther advantage mankind may derive from the magnetical influence so very remarkable, yet so very little unterstood? or pretend to limit the discoveries to which electricity and galvanism may yet open the way? Had any one, thirty years ago, been bold enough to assert, that he would light up our shops and houses, and theatres and streets with a more brillant fire than yet had been produced; that this flame should be extracted from common fuel and carried for miles, if necessary, under ground in iron pipes, he would at once have been set down as little better than a madman or an impostor. — Both expeditions may fail in the main object of the arduous enterprize; but they can scarcely fail in being the means of extending the sphere of human knowledge; and if they bring back an accession of it, they cannot be said to have been sent out in vain."

Note in 1820. Daß dieser Zweck vollkommen erfüllt ist, wenn auch gleich die nördliche Passage nicht gefunden ward, davon geben nun die Resultate jener Expedition, die sich in den von derselben bekannt gemachten Nachrichten befinden, den schönsten Beweis.

Krusenstern.

Ueberſicht der Polar-Reiſen

zur

Entdeckung einer nördlichen Durchfahrt

aus dem

Atlantiſchen Ocean in das Süd-Meer.

Von dem Capitain der Ruſſiſch-Kaiſerlichen Marin

Kruſenſtern.

Einleitung.

Schon im entfernten Alterthume waren die köstlichen Produkte Indiens, den westlicher gelegenen Ländern bekannt geworden. Die ältesten Bücher der Geschichte sprechen von ostindischen Zimmt und von Handels-Karawanen, die aus den südlichen Gegenden nach Syrien und Aegypten zogen. Dieser Verkehr wurde auch in den folgenden Zeitaltern nicht abgebrochen, er bahnte sich vielmehr immer neue Wege. Man brachte die indischen Waaren nicht nur zur See an die Südost- und Südküste von Arabien, sondern auch durch das rothe Meer nach Aegypten; sie wurden von Karawanen nicht nur durch Arabien, sondern eine Zeitlang auch vom Indus gerade durch Persien an die Syrischen Häfen befördert; ja sie gingen den Indus hinauf in die Gegenden am Amu Daria, und von hier, aus der Bucharey mit andern orientalischen Kostbarkeiten, theils nördlich vom Kaspischen Meere an die Mündungen des Don und Dnieper, theils über das Kaspische Meer und die Kaukasische Landenge an die Mündung des Phasis. So gelangten sie dann vom Asowschen- und schwarzen Meere, wie vom Persischen und Arabischen Meerbusen auf die westlichen Märkte und in die Länder, welche das mittelländische Meer umgeben.

Hier war der Handel, so viel wir wissen, anfänglich von den Phöniziern und zum Theil auch von den Aegyptern geleitet worden, diese wurden von den Karthagern abgelöst und von den Griechen. Die letztern hatten schon sehr frühe Colonien in Sicilien und Unter-Italien angelegt, sie hatten sich auch, noch vor der Gründung des Persischen Reichs auf den Küsten des schwarzen Meeres angesiedelt; Alexanders Eroberungen in Asien, sicherten ihm das Uebergewicht in dem morgenländischen Handel, der nun die Häfen von Alexandrien, Rhodus und Byzanz belebte. Als die Macht der Römer sich ausbreitete, als Karthago vernichtet wurde, und auch die Griechen ihren Namen mit dem Römischen vertauschen mußten, blieben den letztern doch, durch Verkehr mit dem Orient, die Quellen ihres Wohlstandes zugänglich, und wenn in der Folge ihre Thätigkeit auf dem großen Schauplatze abnahm, so lag dies weder an den Veränderungen, die die Völkerwanderung veranlaßte, noch an den glücklichen Fortschritten der Araber. Sie wurden hauptsächlich durch die willkührliche Regierung ihrer Byzantischen Kaiser beschränkt, und mußten ihre bisherige Rolle im Handel denen überlassen, die sich einer liberalen Staatsverwaltung zu erfreuen hatten — den Amalfiten, Pisanern, Genuesern und Venetianern. Die letztern vortheilten am meisten vom Verfall der griechischen Industrie. Sie wurden auf eine Zeitlang die Herren des Verkehrs im schwarzen Meere, sie erhielten sich mitten unter manchen Schwierigkeiten den Handel nach Vorder-Asien und Aegypten. Sie blieben dadurch im Stande, die immer zunehmende Nach-

frage des Abendlandes nach Indischen Produkten zu befriedigen, und mit ihrer Wohlhabenheit stieg ihre Macht. Unstreitig würde diese noch bedeutender geworden seyn, hätten sie ihren Wirkungskreis erweitert *) und wären nicht unerwartete Nebenbuhler im westlichen Europa aufgetreten, die ihrem politischen Einflusse ein Ziel setzten, indem sie sie um die Vortheile ihres morgenländischen Handels brachten.

Spanien hatte das Joch der Araber abgeschüttelt; Portugall war ein selbstständiger Staat geworden; den Portugiesen gelang es noch früher als ihren Nachbaren, aus ihren Gebieten die Araber zu vertreiben. Im Geiste der damaligen Zeiten, setzten sie den Krieg gegen die Ungläubigen fort, und verfolgten die Mauren auch in dem gegenüberliegenden Afrika. Sie erfuhren dadurch mancherlei von den Ländern und Bewohnern dieses Welttheils, sie lernten die nordwestlichen Küsten desselben kennen, der Zufall entdeckte einige benachbarte Inseln, der Unternehmungs-Geist führte sie weiter.

In den letzten Jahrhunderten des Mittelalters, waren die Wissenschaften im Abendlande allmählig wieder zu einem neuen Leben erwacht; man war mit den Kenntnissen des Alterthums immer vertrauter geworden; die Wallfahrten nach dem heiligen Grabe, die Kreuzzüge, die Berichte der Missionäre aus den Mongolischen Staaten hatten viele Wunder der Welt bekannt gemacht, viele Reisende in das Morgenland gelockt, und der Trieb entfernte Länder zu besuchen, neue Entdeckungen zu machen, war immer reger, immer allgemeiner geworden. Von diesem Triebe war auch ein junger Portugiesischer Fürst beseelt, Don Heinrich, Herzog von Viseo, dritter Sohn Königs Johann des Ersten von Portugall und der Philippa, Tochter des Herzogs Johann von Lancaster. **) Ueber 50 Jahre, von 1412, wo die erste Entdeckungs-Reise längs der Küste von Afrika unternommen wurde, bis 1463, dem Jahre seines Todes, leitete dieser kenntnißreiche ***) und wirklich große Mann, die Thätigkeit seiner Landsleute zur See, und seine Bemühungen wurden von dem glücklichsten Erfolge gekrönt. Die Portugiesen umschifften das fürchterliche Cap Bojador und das Cap Verd, sie entdeckten Madeira, die Azorischen-, die Cap-Verd Inseln, und dehnten ihre Untersuchungen der Küste bis zum Flusse Gambia aus, und bis zum Cap Varga im zehnten Grade nördlicher Breite. Man behauptet sogar, wiewohl die Beweise nicht evident sind, daß die Portugiesen schon während der Administration des Herzogs von Viseo die Linie passirten und die Insel St. Mathea im 2ten Grade südlicher Breite entdeckten. ****) Doch 24 Jahre später (1487) gelangte Bartholomeo Diaz wirklich an das Cap der Stürme (Cabo de todos los Tormentes.) So nannte er es; König Johann II. aber gab ihm den Namen des Vorgebirgs der guten Hoffnung, denn man zweifelte nun nicht weiter daran, daß Afrika umschifft und Indien, das reiche Indien, das verschwenderisch von der Natur ausgestattete Land, auf diesem Wege erreicht wer-

*) So viel man weiß, unternahmen die Italiäner auch in der günstigsten Zeit ihres Handels doch keine Entdeckungs-Reisen jenseits der Straße von Gibraltar. Nur Nicolo Zeno und sein Bruder Antonio, Venetianer aus adeligem Geschlechte, machten gegen Ausgang des 14ten Jahrhunderts Fahrten nach der Nordsee und in den benachbarten Gewässern; aber die Nachrichten von denselben sind von einer fremden Hand so entstellt, durch Fabeln und Mißverständnisse so verdorben und so dunkel, daß es Forbern, trotz aller Mühe und alles angewandten Scharfsinnes, doch nicht gelungen ist, sie aufzuklären. Am Ende des 15ten Jahrhunderts, waren Venetianer und Lombarden in London sehr zahlreich.

**) Die Engländer sind stolz darauf, daß die Mutter Don Heinrichs eine Englische Prinzessin war, und einige meinen wohl, der berühmte Infant gehöre dadurch auch den Engländern an, whose flesh and body he was, wie sich Purchas sehr naiv ausdrückt.

***) Man gab ihm den Beinamen Mathematicus, auch Nautikus; er war 1394 im Januar geboren.

****) Clarke's Progress of maritime Discovery.

den könne. Vasco de Gama bahnte den Portugiesen 1497 den Weg dahin; sie wurden die Herren des ostindischen Handels, und die Vortheile desselben gingen für die Venetianer und Genueser verloren.

Die uralte Meinung, nach welcher Afrika im Süden vom Meere umgeben seyn sollte und zu umschiffen sey, war also auf das vollkommenste gerechtfertigt. Doch die Alten hatten auch, seitdem sie von der kugelförmigen Gestalt der Erde überzeugt waren, behauptet, daß die Gegend jenseits den Säulen des Herkules mit den Indischen zusammenhängen, daß der Ocean im Westen und Osten nur ein einziges Meer seyn müsse. Von einer solchen Ansicht ging der wohlunterrichtete und erfahrne Genueser Christopher Columbus aus, als er sich beim Portugiesischen und dann beim Spanischen Hofe erbot, auf dem westlichen Wege nach Japan (Marco Polo's Cipangu) und nach Indien zu schiffen. Die Spanier gaben ihm endlich im Jahre 1492 Gehör; er brachte sie freilich nicht nach Cipangu aber er eröffnete ihnen eine neue Welt, ein zweites goldreiches Indien. Und nicht lange nachher gelang es den Spaniern doch, eine südwestliche Straße nach dem Indischen Meere zu finden. Hernando Magelhaens, entdeckte sie um das Jahr 1520; sein Name ist in der Reihe der Erdumsegler der erste.

Indessen hatte die Entdeckung des Vorgebirges der guten Hoffnung, auch im nördlichen Europa großes Aufsehen erweckt. Seit geraumer Zeit beschäftigte ein lebhafter Handel die Anwohner der Nord- und der Ostsee, aber noch weit früher war Schifffahrtskunde hier einheimisch, und durch verwegene Unternehmungen zur See, hatten die alten Bewohner des germanischen Nordens sich schon sehr lange ausgezeichnet. Sachsen beunruhigten schon im dritten Jahrhunderte die Römer an den Küsten von Belgien Britanien und Armorika, sie und die Angeln und Jüten wurden im 5ten Jahrhunderte die Herren der Briten; Dänen kamen im siebenten nach Irland, im achten an die Englischen Küsten, und sogenannte Normänner machten im 9ten Jahrhundert zur See nicht nur häufige Einfälle in das Fränkische Reich, sie erschienen auch im mittelländischen Meere, und an den Küsten des Finnischen Meerbusens. Ein Norweger machte die Fahrt um das Nordcap bis an die Mündungen der Dwina bekannt; seine Landsleute entdeckten Island, welches ihre Liebe zur Freiheit bald bevölkerte; von dort aus fand man im 10. Jahrhunderte den Weg nach Grönland, wo sich ebenfalls Colonisten ansiedelten. Aber schon am Ende des 9ten (895) waren Normänner nach Winland an die Küste von Nordamerika gekommen. Sie ließen sich wohl nicht träumen, wie wichtig das werden könne, was sie hier gefunden hatten, und die Fahrten dahin wurden nicht lange fortgesetzt.

Doch nun bei den späteren großen Entdeckungen im Süden, erhielt der Unternehmungs-Geist im Norden einen neuen Schwung. Unter glücklichen Gesetzen lebende Engländer, die sich von einem unerträglichen Drucke befreiten, wetteiferten jetzt in Seefahrten mit Portugiesen und Spaniern, ohne zu achten, daß nur diesen beiden Nationen, durch die berühmte Demarcations-Linie des Pabstes Alexander VI., der Besitz aller neuen Entdeckungen in Indien und Amerika zugetheilt worden war. Zunächst dachte man auch daran, im Norden Goldländer aufzufinden, und insbesondere einen Weg, auf dem man in kürzerer Zeit und mit weniger Schwierigkeiten nach Indien gelangen könnte, als es bei der Reise um das Cap der Stürme herum möglich war. Voll guten Muths, unbekümmert wegen der unvermeidlich damit verbundenen Gefahren, wagte man sich auf kleinen, oft übel bemannten, und nicht selten gebrechlichen Fahrzeugen in den Ocean, um Vermögen und Ruhm zu erbeuten; *) den nahen Weg

*) Die Schiffe, auf welchen Diaz das Cap der guten Hoffnung, und zwei von denen, mit welchen Columbus Amerika entdeckte, waren kaum größer als die Barkasse eines großen Kriegsschiffs. Das größte von Magelhaens Schiffen hatte nur 130 Tonnen; der Pelican, Drakes Schiff, war von 100, und ein anderes seiner Schiffe nur von 15 Tonnen.

zur Quelle der Reichthümer und Kostbarkeiten glaubte man in NW oder doch in NO finden zu müssen, und obgleich jeder Versuch hier wirklich noch schwieriger und mißlicher war, als eine Fahrt um die Südspitze von Afrika, und jeder Versuch nicht zu dem vorgesteckten Ziele führte: so verschwand dennoch bei wiederholten Anstrengungen in einem Zeitraume von drittehalbhundert Jahren, die Hoffnung auf die nördliche Durchfahrt nicht. Es gab immer noch Personen, welche die Möglichkeit derselben beweisen wollten und wieder zu neuen Expeditionen nach dem Nordpole aufmunterten, bis daß die Reise des Capitain Tschitschagoff und eine andere, welche der Capitain Phipps im Jahre 1773 unternahm, deutlich genug zeigten, daß man Verzicht darauf thun müsse, Indische und Chinesische Waaren durch die nordischen Eisschollen nach Europa zu bringen.

Reisen nach dem Nordpol,

vom Ausgange des fünfzehnten bis zum Ende des sechszehnten Jahrhunderts.

Die erste Reise nach dem Norden, unternahmen die Engländer unter dem Befehle des berühmten Sebastian Cabot *) im Jahre 1497, also in dem nämlichen Jahre, da Gama das Cap der guten Hoffnung umschiffte. Man entdeckte Neufundland, welches den Namen Terra de Baccalai erhielt, und die Nordost-Küste von Amerika bis Florida.

Drei Jahre später machten die Portugiesen unter Gaspar Corte de Real einen ähnlichen Versuch; sie glaubten auch das Problem der Durchfahrt gelöst zu haben; denn die auf dieser Reise entdeckte Straße, welche den Namen Anian, nach zwei Brüdern, den Begleitern von Corte Real erhielt, sollte ihrer Meinung nach, zum stillen Meere führen. Ohne sich wirklich davon zu überzeugen, eilte Corte de Real zurück, um seine wichtige Entdeckung bekannt zu machen. Die Straße Anian, bis auf die neuesten Zeiten ein unauflösliches Problem der Geographen, ist vielleicht die Hudsons-Straße, oder was mir noch wahrscheinlicher scheint, die jetzt sogenannte Straße Belle-isle, welche den Atlantischen Ocean mit dem Golfe St. Laurents, zwischen Neufundland und den vom Corte Real entdeckten Labrador, verbindet. Auch die Meerenge zwischen Amerika und Asien nannte man Anian, und es gibt noch jetzt Geographen, welche lieber diese absurde Benennung beibehalten, als die von Bering annehmen, ungeachtet der große Cook, um das Andenken seines berühmten und einzigen Vorgängers in der Beschiffung dieser Straße zu ehren, ihr diesen Namen gegeben hatte.

Was die Engländer unter Cabot gefunden, wünschten sie näher kennen zu lernen, und weiter zu benutzen. Daher hielten im Jahre 1502, Hugh Elliot, und Thomas Asshurst, beide Kaufleute aus Bristol, um die Erlaubniß an, in den von Cabot entdeckten Ländern Colonien anzulegen; und schon im Jahr 1525 wurde von einem Engländer Robert Thorn, der lange in Sevilla gelebt

*) Nach Burney's chronologischer Geschichte der Entdeckungen in der Südsee, nahm auch der Vater des Sebastian, an dieser Reise Theil; allein Johann Cabot war schon im Jahre 1496 gestorben. Man sehe Zach's monatliche Correspondenz. Nach Amoretti war es Jean Cabot, begleitet von seinen drei Söhnen. Voyage du Maldonado par Amoretti.

hatte, der Vorschlag gemacht, über den Nordpol nach Indien zu gehen. Er schrieb an den König Heinrich VIII. selbst, so wie an Dr. Ley, den Englischen Gesandten am Hofe Kaisers Carl V., und bat aufs dringendste, eine solche Reise unternehmen zu lassen. Er behauptet, in seinem Memoire an Dr. Ley, daß die von ihm vorgeschlagene Route den Weg nach den Gewürz-Inseln um 6000 Meilen verkürze, daß sie, eine Strecke von 6 bis 9 Meilen diesseits und jenseits des Pols abgerechnet, gar nicht gefährlich sey; das Clima jenseits des Pols, versichert er, sey eben so milde und gemäßigt als in England, und das beständige Tageslicht müsse die Reise sehr erleichtern. Phipps behauptet zwar in der Einleitung zu seiner Reise, Thorns Vorschlag sey nicht angenommen worden; in Entick's naval history ist im Gegentheil ausdrücklich gesagt, daß diese Vorstellungen wirklich eine Expedition bewirkt hätten, und Entick beruft sich dabei auf einen Brief, den Sebastian Cabot über diese Reise an Ramusio geschrieben habe. Die Passage sollte in NW gesucht werden, und König Heinrich ließ im Jahre 1527 zwei Schiffe ausrüsten, von welchen das eine Dominus Vobiscum genannt wurde. Die Unternehmung mißlang indeß gänzlich; das eine Schiff ging verloren, das andere mußte des Eises wegen, bald unverrichteter Sache zurückkehren.

Nach etwa 10 Jahren, im Jahre 1536, segelten wieder zwei Schiffe, die Trinity und Minion, auf Entdeckungen nach dem Norden ab. Sie kamen nur bis Cap-Breton und Neufundland, wo sie dem größten Mangel ausgesetzt waren, und ohne irgend etwas ausführen zu können, nach England zurückkehrten.

Corte Reals Entdeckung der Straße Anian, hatte auch die Aufmerksamkeit der Spanier erweckt, und Kaiser Carl V. sandte den Estevan Gomez im Jahre 1524 von Corunna aus, um im Norden eine Durchfahrt ausfindig zu machen; doch dieser kehrte schon im folgenden Jahre unverrichteter Sache zurück. Die Spanischen Vice-Könige in Amerika, hofften auf einen bessern Erfolg, wenn sie den Ausgang der Anian-Straße auf der entgegengesetzten West-Küste des Landes suchten. Das war es vielleicht, was auch den berühmten Cortez bewog, sich im Jahre 1537 zu einer Seereise nach der NW Küste einzuschiffen, auf welcher er nur die Kenntniß, des einige Jahre früher von seinen Schiffen gefundenen Californiens erweiterte und das Meer Vermillion entdeckte. Gewiß ist es, daß sein Nachfolger, der Neuspanische Vice-König Don Antonio de Mendoza, zur Aufsuchung der Durchfahrt im Jahre 1540 zwei Männer absandte, den Francisco Alarçon zur See, und Francisco Vasquez Cornado zu Lande. Jener kam nur bis zum 36° der Breite, und Cornado drang nicht einmal so weit vor. Zwei Jahre später kam Rodriguez de Cabrillo um einige Grade weiter nach Norden, ohne indeß die gehoffte Entdeckung zu machen. Seine Fahrt ging nur bis zu einem Vorgebirge in 41 ½°, das den Namen des Vice-Königs erhielt. *)

*) Zwar hat Herrera, in seiner Beschreibung von Indien, dieses Umstandes nicht erwähnt, und auch Burney erzählt in der Beschreibung dieser Reise (Vol. 1. pag. 225. a chronological history of the discoveries in the South Sea) nur, man habe im 40° der Breite ein hervorragendes Cap Cabo de Pinos genannt, ein anderes in 41°, das man den 28. Februar 1543 ansichtig wurde, habe den Namen Fortunas erhalten, und den 1. März sey Cabrillo, nachdem er bis zum 44° gekommen war, umgekehrt. Doch stimmen wieder mehrere Nachrichten von Cabrillos Fahrt darin überein, daß er ein Vorgebirge in 41 ½° Mendozina genannt; und da unter andern auch Biscaino die Breite dieses Caps zu 41° 30' angibt, so ist wohl das von Vancouver genannte Cap Mendozina in 40° 19' N und 124° 7' W eigentlich das Cap Pinos des Cabrillo, und das Cabo de Fortunas, dasjenige, was Cabrillo vielleicht nach Beendigung seiner Reise dem Vice-Könige zu Ehren, in Mendozina umtaufte.

Auch die Franzosen unternahmen in dieser Zeit Entdeckungs-Reisen. Doch haben wir hier insbesondere nur des Versuches zu erwähnen, den Roberval, der Französische Statthalter des 1535 von Cartier entdeckten Canada, im Jahre 1542 machte, um im Norden eine Durchfahrt nach Indien zu finden. Er schickte dazu aus Canada, wohin er eben gekommen war, seinen Obersteuermann Jean Alphonse de Xaintonge ab, dieser kam aber nicht weit; schon vor dem 52° der Breite, kehrte er um. Es blieb auch fernerhin bei diesem einzigen unvollkommenen Versuche; da die Franzosen damals noch keinen Theil an dem Handel nach Indien nahmen, so konnte ein kürzerer Weg dahin auch kaum ein Interesse für sie haben.

Nun trat im Jahre 1549 Sebastian Cabot, der als Grand-Pilot von England, mit einem Gehalt von 166 L. Sterling angestellt worden war, mit dem Plane auf, den Weg nach China und Indien aufzusuchen. Die Vorstellungen eines so erfahrnen Mannes wurden angenommen, und es verband sich im Jahre 1552 eine Gesellschaft von Kaufleuten, an deren Spitze Cabot selbst stand, welche eine Summe von 6000 L. Sterling in Actien von 25 L. aufbrachten, und drei Schiffe zu dieser nordöstlichen Expedition ausrüsteten. Sie hießen Bona Esperanza von 120 Tonnen, Edward Bonaventura von 160 Tonnen, und die Bona Confidentia von 90 Tonnen. Der König Eduard VI. schenkte dem Cabot 200 L. Sterling von seinem Privat-Vermögen, zur Belohnung dafür, daß er die Expedition zu Stande gebracht hatte. Das Commando derselben wurde Sir Hugh Willoughby gegeben. Richard Chancellor, welcher den Titel Pilot-Major der Expedition führte, commandirte das zweite, und Cornelius Durfuth, ein Holländer, das dritte Schiff. Sie nahmen auf 18 Monaten Provision ein, und waren in allen Stücken sehr gut ausgerüstet. Unter andern waren die Kiele der Schiffe mit dünnen Platten von Blei beschlagen, damit sie durch das Anfressen von Würmern nicht schadhaft würden. Der König gab Briefe an alle Fürsten mit, welche man in den nordöstlichen Reichen der Welt, bis nach China hin finden würde, die in Saracenischer, Türkischer, Egyptischer, Tatarischer, Griechischer, Lateinischer und andern Sprachen geschrieben waren. Die Instruction war von Cabot aufgesetzt, und bestand aus 33 Punkten. Obgleich sie im Ganzen nicht wichtig ist, so ist sie doch in mehrerer Rücksicht merkwürdig; denn es hat sie ein Mann aufgesetzt, welcher zu seiner Zeit für den größten Seemann in Europa galt. Cabot hatte nicht nur selbst mehrere merkwürdige Entdeckungs-Reisen von England und Spanien aus unternommen; er hatte auch den Ruhm, seltene wissenschaftliche Kenntnisse in der Nautik zu besitzen. Nichts beweist dieß so sehr, als daß er in Spanien eben so wohl als in England zum Ersten Piloten des Reichs (Grand-Pilot oder Pilot-Major) ernannt ward. Zweitens betrifft diese Instruction eine Unternehmung, welche für uns hier ein besonderes Interesse hat, da sie die erste ist, welche bestimmt den Zweck ankündigt: einen Weg im Norden nach China und Indien ausfindig zu machen, und endlich trägt die Instruction, obgleich sie viel mercantilisches enthält, auch dazu bei, den Grad der Vollkommenheit kennen zu lernen, welchen die Seewissenschaften in England damals erreicht hatten. *)

Sir Hugh Willoughby segelte den 10. May 1553 von Radcliffe ab. Ein Sturm trennte die Schiffe in der Nähe der Insel Ward-öl; dem Capitain Chancellor gelang es in den Hafen von

*) Es war freilich nicht die Absicht des Capt. Phipps eine vollständige Geschichte aller Unternehmungen zu geben, welche das Aufsuchen einer nördlichen Route nach China und Indien zum Zweck hatte; all.in dieser ersten hätte er doch wohl erwähnen müssen. Nach ihm ist Hudsons Reise im Jahre 1607 die erste dieser Art.

Wardhuus einzulaufen. Er wartete dort 7 Tage, und als er seinen Admiral immer nicht ankommen sah, segelte er weiter. Er kam in die weiße See und nach Archangel, von wo er auf Befehl des Zaaren Iwan Wasilliewitsch nach Moskau befördert und ihm vorgestellt wurde. Dieser Zufall legte den Grund zum Handel zwischen England und Rußland, und zur Stiftung der noch jetzt bestehenden Russischen Handlungs-Compagnie in England.

Das Schiff Confidentia wurde in einem andern Sturm vom Admiral getrennt, und kehrte nach England zurück. Ein traurigeres Loos hatte die Bona Esperanza. Nachdem der Admiral bis zum 72° der Breite gesegelt war, *) lief er an der Küste von Lappland in einen Hafen ein, den man Arzina nennt, und hier kam er mit allen seinen Leuten um. Den Namen Arzina sucht man vergebens in allen neuern geographischen Schriften, auch in dem großen geographischen, in Moskau herausgekommenen Wörterbuche des Russischen Reichs in 8 Bänden in 4. Ein Fluß der so heißt, findet sich in dem im Jahre 1745 von der Akademie der Wissenschaften herausgegebenen Atlasse in 69° der Breite und 65° 45′ der Länge von Ferro. **) Auch die alte Hydrographie des Russischen Reichs, welche Nowikoff im Jahre 1773 nach einem in 1680 geschriebenen Manuscripte herausgegeben hat, macht diesen Fluß namhaft und gibt 30 Werst, (alte Werst, von denen 5 auf eine geographische Meile gehen) westlich von demselben einen anderen Fluß Sidoroffka, und zwischen diesen beiden einen Hafen. Hier war es also wahrscheinlich, wo Willoughby einlief, nicht in den Arsina, der nur ein kleines Gewässer ist.

Unsere einheimische sogenannte Dwinaische Chronik, die Chancellors Erscheinung nicht unbemerkt läßt, weiß auch von dem Schicksal der verunglückten Engländer zu reden. Todt wurden sie, in reichbeladenen Schiffen, von den an der Küste lebenden Karelen gefunden. Diese berichteten darüber gegen Ausgang des Jahrs 1554 nach Moskau; der Zaar befahl den Beamten zu Cholmogory die Schiffe abzuholen, und über das was sich auf denselben befände ein Verzeichniß anzufertigen. Im folgenden Jahre wurde alles dem als Gesandten aus England zurückgekehrten Chancellor zugestellt. Die rohgeachteten Karelen und die Russische Regierung benahmen sich hier also ganz anders, als man es nach derjenigen Vorstellungsart erwarten könnte, welche manche auswärtige Schriftsteller von der damaligen Lage der Dinge in Rußland verbreitet haben. Bemerkenswerth ist es auch, daß nach eben jener Chronik sich schon im Jahre 1555 Holländische und Brabantische Handelsschiffe an der Mündung der Dwina einfanden. ***)

Unter Capt. Burrough, der Chancellorn begleitet hatte, wurde schon im Jahre 1556 das Schiff Search Thrift (Suchstreben) wiederum auf Entdeckungen nach dem NO ausgeschickt. Burrough erreichte Nova-Zemlia (80° 7′) und die Inseln in der Straße Waigatz, überwinterte in Kolmogor, und kehrte das folgende Jahr nach England zurück.

---

*) Nach Entick hatte Willoughby den 80sten Grad der Breite erreicht, und war, wie auch Wood solches behauptet, bis Spitzbergen gekommen.

**) Auf einer spätern Russischen Karte hat man statt Arsina, Warsina.

***) Der Weg um das Nordkap war, wie wir oben erwähnt haben, schon im neunten Jahrhunderte gefunden worden. Der Norwege Other, der die Reise machte, theilte die Nachricht davon dem Könige Alfred von England mit. Auch nachher hatte man wohl jenen Weg nicht vergessen, aber die Norwegische Regierung gestattete fremden Schiffen die Fahrt nicht, und noch im Jahre 1587 mußte die Russische Compagnie zu London, vom Dänischen Hofe das Privelegium nach Archangel zu schiffen, durch eine jährliche Abgabe von 100 Rosenobel (etwa 200 Dukaten,) erkaufen.

Nun ruhten eine Zeitlang die Untersuchungen der Engländer in Osten; sie wandten sich wieder nach Nordwesten. Um hier eine Durchfahrt zu erforschen, wurden während der Regierung der Königin Elisabeth im Jahre 1576 *) zwei kleine Schiffe ausgerüstet. Das Commando erhielt Martin Forbisher, der 15 Jahre um die Veranstaltung einer solchen Reise angesucht hatte. Ambrose Dudley Earl von Warwick war Forbishers Gönner und derjenige, durch dessen Protection und Eifer die Expedition endlich zu Stande kam. Man ist erstaunt über die geringe Größe der Schiffe, welche zu einer Entdeckungs-Reise in den Regionen des ewigen Eises bestimmt waren. Forbishers Schiff, der Gabriel, war eine kleine Barke von 25 Tonnen; das andere Schiff, von eben der Größe, hieß Michael; ein drittes Fahrzeug das ihn begleitete, war von 10 Tonnen und hatte nur 4 Mann am Bord. Mit dieser Escadrille segelte Forbisher den 15. Juni von Blackwell; den 15ten sah er das sogenannte Frisland; **) des dicken Nebels wegen, konnte man aber nicht landen. Forbisher verlor hier das kleinere seiner Schiffe; auch das andere, der Michael, trennte sich von ihm, und kehrte nach England zurück. Er selbst aber setzte seine Reise nach W N W fort. Den 20. Juli (Forster sagt den 23. Juli) sah er Land, auf welchem ein hohes Vorgebirge von ihm Cap Elizabeth (Queen Elizabeth's Forland) ***) genannt wurde. Er setzte seinen Cours 150 Meilen weiter nach Westen fort, hatte Land auf beiden Seiten, wo sich auch Einwohner zeigten; er kehrte indeß bald um und kam den 2. Octbr. glücklich in Harwich an. Die von ihm entdeckte und nach seinem Namen genannte Straße, trennt einige Inseln in der Hudsons-Straße. Was aber die oft von ihm erwähnte Insel Frisland betrifft, so ist wohl gewiß, daß er darunter den südlichen Theil von Grönland verstand, der von dem größern nördlichen im 63sten Grade der Breite durch eine etwa drei Meilen weite Straße getrennt wird. ****) Nach Forbisher's Beschreibung ist Frisland kein kleines Land; er segelte von dort in fünf Tagen nach der Straße, die seinen Namen führt; er gibt die Breite von Frisland auf 61° an, und fand es noch im Julius mit Eis umgeben.

Forbisher hatte von seiner Reise unter andern einen Stein mitgebracht, der wirklich Gold enthielt; eine große Aufmunterung, die Nachforschungen nicht einzustellen. Er wurde schon im folgenden Jahre (1577) abermals mit drei Schiffen in die nämlichen Regionen ausgesandt. Auf dieser Reise wurden zwischen Labrador und den Inseln im Norden von der Hudsons-Straße, mehrere Vorgebirge, Inseln und Buchten entdeckt, als Cap-Labrador, Gabriels-Insel, Prior's-Bay, Thomas Williams-Insel, Bourchers-Insel, Gräfin Warwicks-Sund. Letzterer erhielt den Namen Meta incognita (das unbekannte Ziel;) hier hatte man am meisten von dem Erze gefunden, das man in England an-

*) 1567 bey Forstern ist ein Druckfehler.

**) Forster pag. 319. Geschichte der Entdeckungen und Schifffahrten im Norden.

***) Forbishers Cap Elizabeth ist die S O Spitze der sogenannten Glücks-Insel (I.I. of good fortune.)

****) Auf Arrowsmith's Welt-Karte in 4 Blättern, ist bei dieser Straße angeführt, daß im Jahr 1775 das Schiff Mentor 45 Meilen von W nach O in derselben gesegelt sey, und daß Wallfische oft in eben der Richtung durchgehen. Eine andere Englische Karte gibt diesem Gewässer den Namen der Forbishers-Straße, wie es scheint ohne hinlänglichen Grund. Das südlich von derselben liegende Stück von Grönland haben einige Geographen für das Frisland der ältern Seefahrer gehalten; nur ist hiebei zu bemerken, daß es sich noch frägt, ob dasjenige Frisland, dessen in der Nachricht von den Reisen der Gebrüder Zeni Erwähnung geschieht, ebenfalls hier gesucht werden müsse. Die verstümmelte Nachricht läßt uns über die Lage desselben eigentlich ganz im Dunkel. Forster (a.a. O. S. 241) rieth auf eine Insel Faita, in der Gruppe der Orkneys-Inseln; der Dänische Gelehrte Eggers hingegen, hat im IV. Bande der Schriften der ökonomischen Gesellschaft von Kopenhagen zu beweisen gesucht, daß das Frisland der Zeno die Farder-Inseln seyen. Es wäre zu wünschen, daß die in der St. Marcus-Bibliothek befindliche Karte, auf welche dieser Gelehrte sich beruft, copirt und bekannt gemacht würde.

fangs für sehr reichhaltig ansah. Man nahm sich vor, dort eine Niederlassung anzulegen, und 15 Schiffe gingen dazu unter dem Befehl des nämlichen Forbisher im Sommer von 1576 ab. Nach vielen Widerwärtigkeiten kamen sie auf der Meta incognita an, wo man eine Festung erbauen und den Winter zubringen wollte. Allein da mehrere Schiffe der Flotte verloren gegangen, und viele gar nicht angekommen waren, so wurde der Plan zur Ansiedlung aufgegeben, und beschlossen nach England zurückzukehren. Es wurde also eine große Menge Erz geladen, und mit dieser Ladung, die jedoch sehr ärmlich ausfiel, da das Erz weder Gold noch Silber enthielt, kam Forbisher im October in England an. Ein Schiff dieser Flotte, der Emanuel von Bridgewater, Capitain Newton, welches sich im Sturme von den übrigen getrennt hatte, entdeckte südöstlich von Frisland, im 57° 30′ der Breite, ein großes Land, längs welchem er 3 Tage segelte, und das ein fruchtbares Ansehen hatte. In SO von dem südlichen Theile Grönlands, existirt jetzt kein solches Land; man muß also entweder annehmen, daß das Land verschwunden sey, oder daß das Schiff Emanuel, die Insel St. Kilda oder Lewis, eine von den Hebriden, dafür gehalten, oder gar die Küste von Irland gesehen wurde, ohne sie erkannt zu haben. Island kann es nicht gewesen seyn, wie es Forster glaubt, denn die Südspitze von Island liegt mehr als 3° nördlicher, und statt südöstlich, in NO von Frisland, oder dem südlichen Grönland, wo es Newton gesehen hatte.

Da alle drei Reisen Forbishers nach dem NW auch in Absicht der Durchfahrt ohne Erfolg geblieben waren, so vereinigte sich im Jahre 1580 eine Gesellschaft von Kaufleuten zu einem neuen Versuche. Zwei Schiffe wurden hiezu ausgerüstet, und das Commando dem Capitain Arthur Pettmann gegeben. Sein Schiff, von 40 Tonnen Größe, mit einer Besatzung von 10 Mann, hieß Georg. Sein Begleiter, Capitain Jackmann hatte ein noch kleineres Schiff von 20 Tonnen und nur 5 Mann am Bord. Nach der Instruction, von welcher Burrough und Hacklupt die Verfasser waren, sollten sie, auf den Fall, daß man im ersten Jahre China nicht erreichen könnte, im Flusse Ob den Winter zubringen, und den folgen Sommer den Ob hinaufsahren, bis sie die Stadt Siberia erreichten. *) Beide Schiffe segelten den 30. May von Harwich ab, und richteten ihren Lauf nach der Insel Wardöe, wo sie den 23. Juni ankamen und bis zum 1. Juli blieben. Sie segelten durch die Straße Waygatz, fanden aber so viel Eis, daß sie beschlossen am Ende des Augusts zurückzukehren. Mit Mühe bahnten sie sich den Rückweg durch die beiste Straße. Auf der Rückkehr nach England ging Jackmann mit seinem Schiffe verloren, ohne daß man erfuhr auf welche Art er umgekommen war. Capit. Pettmann kam allein im December in England an.

1553. Sir Humphrey Gilberts Reise im Jahre 1583 gehört zwar mit zu den Reisen nach Norden; doch hatte er nicht den Zweck eine nordöstliche oder nordwestliche Durchfahrt nach Indien zu suchen, wie dieß bei den vorigen Expeditionen mehr oder weniger der Fall war; er wollte Colonien in den neuentdeckten Ländern des nördlichen Amerika anlegen, und Er war es, welcher zuerst förmlich von Neufundland für die Krone von England Besitz nahm.

1585. Wichtiger als alle bis jetzt gemachten Versuche, auf einem neuen Wege nach Indien zu gelangen, waren die drei Reisen welche der Capitain Davis zu diesem Behufe unternahm, ohne indeß glücklicher als seine Vorgänger zu seyn. Die erste geschah im Jahre 1585 auf den Schiffen Sunshine

*) Die Stadt Siberia ist das alte Sibir, die befestigte Residenz der ehemaligen Sibirischen Chane, wovon man noch jetzt die Ueberbleibsel 16 Werst unterhalb Tobolsk auf dem östlichen Ufer des Irtisch findet. Im Herbste 1584 nahm Jermack Timofejew von diesem Orte Besitz. Fischers Sibirische Geschichte I. Theil 236 und 237.

(Sonnenschein) und Moonshine (Mondschein) Capt. Davis commandirte das erstere von 50 Tonnen Größe und 23 Mann. Capt. Bruton, das zweite von 35 Tonnen und 19 Mann. Den 19. Juli entdeckten sie die S O Küste von Grönland, welche ihrer mit Eis bedeckten Berge und des schauerlichen Gethöses vom Eise wegen, das Land Desolation genannt wurde. Das viele Eis machte es unmöglich näher ans Land zu kommen, Davis setzte daher seinen Cours nach Norden fort, bis er in 54° 15′ der Breite auf eine Gruppe von Inseln stieß, auf welchen er landete und eine Race von barbarischen Menschen von mittlerer Statur und kleinen Augen fand, die ihm etwas Pelzwerk verhandelten. Von diesen Inseln nahm Davis seinen Cours N W, und entdeckte auf der gegenüberliegenden Küste in 66° 40′ der Breite einen wie Gold glänzenden Berg, den er Berg Raleigh nannte. Das nördlichste von ihm an dieser Küste gesehene Cap, nannte er Dyers Capt, ein anderes Cap Walsingham und die südlichste Spitze des ganzen Landes, welches den Namen Cumberland-Insel erhielt, Cap Gods-mercy. Der von ihm genannte Exeter-Sound und Totneß-Road, liegen ebenfalls auf dieser Insel. Nachdem Davis das Cap Gods-mercy umschifft hatte, fand er, daß die Küste seiner Cumberland-Insel eine ganz westliche Richtung nahm; er verfolgte sie, und fand sich in einer 60 Meilen weiten, vom Eise freien Straße, in welcher mehrere kleine Inseln lagen. Er segelte diese Straße 180 Meilen hinauf, in der gewissen Hoffnung, die so gewünschte Durchfahrt zu finden; allein das Wetter ward schlecht und der Wind blieb immerfort contrair, so daß Davis zurückzukehren beschloß. Den 30. September kam er in England an.

Die von Davis entdeckte Straße erhielt von ihm den Namen Cumberland-Straße. Diejenige aber, die seinen Namen führt, da er sie zuerst befahren, wird gebildet durch die Westküste von Grönland in Osten, und in Westen durch die Insel Cumberland, und alle die Inseln, welche an der Cumberland- und Forbisher-Straße liegen.

Ob Cumberland wirklich eine Insel sey, hat wohl Davis nicht untersuchen können; es mag auch jetzt noch nicht bestimmt seyn. Auf keinen Fall ist aber Cap-Walsingham die Südspitze dieses Landes, wie es auf einigen Karten angedeutet ist. Forster, Seite 346, sagt zwar auch, daß Davis das nördliche Cap Dyer, das südliche, Walsingham genannt habe; er sagt aber gleich darauf, daß das Cap Gods-mercy die südlichste Spitze sey, wie es auch in der That ist.

Im nächstfolgenden Jahre (1586) segelte Davis wieder aus, um seine im vorigen Jahre angefangene Entdeckung zu vollenden. Er glaubte überzeugt zu seyn, daß die Cumberlands-Straße ihn endlich zu dem Ziele führen werde. Mehrere Gründe flößten ihm Muth und Hoffnung ein: 1) Er hatte am Eingange der Straße 90 Faden Tiefe gefunden, je weiter er aber in der Straße vorrückte, je größer ward die Tiefe, und zuletzt konnte nahe am Lande selbst mit 330 Faden kein Grund erreicht werden. 2) Das Wasser hatte überall in der Straße die nämliche Farbe wie das Wasser des Oceans, da es doch seine Farbe hätte verändern müssen, wenn es nicht zum Ocean führte und nur eine Bay wäre. 3) Hatte man Wallfische in der Straße gesehen, und da sich früher keine gezeigt hatten, so vermuthete Davis, daß sie aus einem westlichen Ocean gekommen seyn müßten. 4) Hatte Davis, als er eine Bay in der Straße untersuchte, eine Fluth aus Süden gefunden, deren Richtung derjenigen ganz entgegen gesetzt war, mit welcher er in die Bay hinein kam. Er schloß hieraus, daß diese Fluth in einem andern mit der Cumberland-Straße in Verbindung stehenden Ocean ihren Ursprung haben müsse.

Davis verließ England den 7. Mai mit 4 Schiffen. Den 15. Juni, in 60° der Breite und in 47° der westlichen Länge von London, theilte er seine Escadre. Zwei Schiffe schickte er in die Gegend zwi-

schen Grönland und Island, mit dem Befehle bis zum 80° der Breite vorzudringen. Mit den beiden übrigen verfolgte er die Westküste von Grönland bis zum 66° der Breite: von da nahm er seinen Lauf nach der von ihm entdeckten Cumberland-Straße, in welcher er 240 Meilen weit segelte und eine Menge kleiner Inseln fand. Auf einer von diesen, welche den Namen Gord fortune erhielt, ankerte er in einer Bay in 66° 30′ der Breite. Hierauf nahm er seinen Cours südlich bis zum 56° der Breite wo er einen Hafen fand. In demselben blieb er einige Tage, segelte darauf weiter nach Süden, bis er in 51° der Breite, eine offene See entdeckte, die eine westliche Richtung zu nehmen schien. Hier hoffte Davis gewiß die gewünschte Durchfahrt zu finden; allein der ganz contraire Wind erlaubte ihm nicht seine Untersuchungen weiter fortzusetzen; ein sehr heftiger Sturm der 4 Tage dauerte, brachte die Schiffe in die größte Gefahr, und mehrere seiner Leute wurden von den Einwohnern der Küste, an welcher er gelandet hatte, erschlagen. Diese mannigfaltigen Unfälle, bewogen ihn nach England zurückzukehren, wo er den 4. October mit einer Ladung von 300 Seehundsfellen ankam. Da ich das Original von Davis Reise nicht besitze, so ist es mir auch nicht möglich zu bestimmen, ob Davis längs der Küste von Grönland bis zum 66° der Breite gesegelt ist, und von da seinen Cours nach der Cumberland-Straße nahm, oder ob er überhaupt in dieser Straße gewesen ist. Nach Forster hatte Davis an der Küste von Grönland in Gilberts-Sund (jetzt das God-Hab der Dänen) geankert, und war von da den 11. Juli weiter nach Norden gesegelt, bis ihn das Murren seiner Equipage über die Kälte und über die Gefahr der Navigation im Eise, gezwungen habe umzukehren und OSO zu steuern; hierauf habe er in 66° 33′ N und 70° W Land gesehen. Ein OSO Cours konnte ihn aber nicht zur Cumberland-Straße führen.

Von den zwei Schiffen, welche Davis abgeschickt hatte, um zwischen Grönland und Island Entdeckungen zu machen, ging das kleinere, der Nordstern von 10 Tonnen, im Sturm verloren. Das andere hatte in Island gelandet, wo es zwei Englische Schiffe gefunden, die des Handels wegen dahin gekommen waren.

Nach Davis Rückkunft von seiner zweiten Reise, war er mehr als je von der Möglichkeit überzeugt, eine Durchfahrt zu finden. Er wurde daher im Jahre 1587 zum drittenmale ausgeschickt, und wenn er freilich auch auf dieser Reise seinen Endzweck nicht erreichte, so machte er doch manche wichtige Entdeckung und kam weiter nach Norden, als irgend einer seiner Vorgänger. Den 19. Mai segelte er mit 3 Schiffen von England. Nur er mit seinem Schiffe war zu Entdeckungen bestimmt; die andern beiden sollten sich mit dem Fischfange beschäftigen, wohin er sie sogleich nach seiner Ankunft an die Küste von Grönland abschickte. Zuerst fuhr Davis, nachdem er durch die Straße seines Namens gesegelt war, längs der Westküste von Grönland bis zum 73° der Breite. Die ganze von ihm zuerst befahrne Küste nannte er London-Küste, und das Vorgebirge, das äußerste Ziel seiner Fahrt nach Norden, Saundersons-Hope. Des Eises wegen konnte er nicht weiter nach Norden vordringen, und nahm jetzt seinen Cours SW auf die Straße Cumberland. In dieser segelte er 180 Meilen, ankerte zwischen den kleinen Inseln am Ende der Cumberland-Straße, in einer Bay, welche so wie die ganze Gruppe der Inseln, den Namen Cumberland erhielt; richtete alsdann seinen Lauf nach Süden zurück, entdeckte mehrere Inseln, Bayen und Vorgebirge, als: Lumley-Inlet, Lord Darcy's-Insel, Ehidleys-Cape, Warwick-Forland u. s. w. und kehrte sehr zufrieden nach England zurück, vollkommen überzeugt, daß die Durchfahrt nach den Chinesischen und Indischen Gewässern existire, und das Auffinden derselben weiter keine Schwierigkeit haben werde.

Bis jetzt waren es faſt nur Engländer geweſen, welche den kürzern Weg nach Indien im nördlichen Ocean ſuchten. Nun betraten auch die Holländer dieſe Bahn, und im Jahre 1593 vereinigte ſich auf Vorſchlag eines Kaufmannes in Middelburg, Moucheron, eine Geſellſchaft von Kaufleuten, welche drei Schiffe zu dieſem Endzwecke ausrüſteten. Zum Admiral ernannte man Cornelius Cornelioſſen Nay. Der Capitain des andern Schiffes, war Brand Iſbrandt oder Brand Tetgales. Wilhelm Barentz van der Schelling, commandirte das dritte. Man war über die Route, auf welcher das große Problem am ſicherſten zu löſen ſey, ſehr verſchiedener Meinung. Der berühmte Holländiſche Coſmograph Plancius behauptete, ſie wäre nirgends zu finden als im Norden von Nova-Zemlia. Barentz, dem man ein Schellingſches Fiſcherboot zur Begleitung gegeben hatte, bekam daher den Auftrag, ſeine Unterſuchungen in der von Plancius anempfohlenen Gegend anzuſtellen, während die andern beiden Schiffe beſtimmt waren, zwiſchen Nova-Zemlia und der Küſte der Tatarey das Meer zu ſuchen, auf dem ſie China erreichen könnten. Uebrigens war man von dem glücklichen Erfolge ihrer Unternehmung feſt überzeugt, und ſelbſt nachdem ſie ſchon gänzlich ausgelaufen war, behauptete der Geſchichtſchreiber der Expedition Johann Hugo de Linſchoten, der die Reiſe auf dem Schiffe Enkhuyſen, unter dem Commando des Capitain Brand Iſbrandt mitgemacht hatte, die Möglichkeit einer nordöſtlichen Durchfahrt. Er beruft ſich auf das Zeugniß von Cornelius Nepos und Plinius, welche von Indiern ſprechen, die an die Küſte von Norwegen verſchlagen worden, und auf keine andere Weiſe dahin hätten gelangen können, als durch die Straße Waygatz.

Dieſe Reiſe ſowohl, als die darauf folgenden, in den Jahren 1595 und 1596, haben für Rußland ein beſonderes Intereſſe, nicht nur weil die Küſten eines Theils des nordöſtlichen Rußlands, ſondern auch die Inſeln in der Waygatz-Straße und die ganze Weſtküſte von Nova-Zemlia, während derſelben genau unterſucht und mit vielem Detail beſchrieben worden ſind. Da ich mir vorgenommen habe, einen Auszug aus den Journalen der Ruſſiſchen Seefahrer zu liefern, welche in den Jahren 1734 — 1740 dieſe Regionen ebenfalls unterſuchten, und deren Reiſen beſonders zur genauen Kenntniß der Waygatz-Straße, (bei den Ruſſen ſchon lange vor dem ſechszehnten Jahrhunderte unter dem Namen Matoſchkin Schar bekannt,) wichtig iſt, ſo werde ich alsdann auch aus dieſen Reiſen einen umſtändlichen Auszug machen, und ſo die Arbeiten der Ruſſen und Holländer verbinden, obgleich es ohne Hülfe einer guten Karte von der Navigation der Holländer ſchwer iſt, ihre Route zu verfolgen, und die von ihnen geſehenen Punkte genau zu beſtimmen. *) Hier ſey es daher genug, nur die Haupt-Reſultate der drei Holländiſchen Expeditionen anzuführen.

Zufolge einer frühern Uebereinkunft, daß Barentz die Paſſage nördlich, der Admiral hingegen nordöſtlich ſuchen ſollte, ſegelte letzterer mit ſeinen zwei Schiffen durch die Straße im Süden von der Inſel Waygatz. Dieſe Straße, welche von den Holländern den Namen der Naſſau-Straße erhielt, iſt die eigentliche Waygatz-Straße, und nicht die zwiſchen der Inſel Waygatz und Nova-Zemlia, wie man es nach einigen Karten glauben müßte. Auf den alten Ruſſiſchen Karten heißt die nördliche Straße die eiſerne Pforte. Bekanntlich iſt in der Baffins-Bay auch eine Straße Waygatz, gebildet durch die weſtliche Küſte von Grönland und die Inſel Diſco; nördlich von der Straße liegt eine Inſel, die ebenfalls den Namen Waygatz führt. Es wäre intereſſant zu wiſſen, welche von beiden Inſ-

*) Die in dem dritten Bande der Voyages au Nord befindliche Karte, iſt nicht nur ſehr klein, ſondern auch mit der Beſchreibung nicht immer in genauer Uebereinſtimmung, dabei ohne Breiten- und Längen-Grade.

sein früher und von wem sie entdeckt worden sind: die Grönländische oder die Russische Waygatz-Insel, so wie die Bedeutung des Namens Waygatz zu erfahren. Forster glaubt, der Name sey Russischen Ursprungs, und von dem Slavonischen Worte wajatelnoi, d. h. geschnitzt, entstanden, indem die Holländer unter Barenz im Jahre 1594, auf der Südspitze der Insel Waygatz 3 — 400 hölzerne Statüen gefunden hatten, und diese Spitze Wajatelnoi, so wie von den Holländern Afgoden hoek genannt werde. Diese Meinung ist sehr unwahrscheinlich, auch wenn die Aehnlichkeit größer wäre, als sie ist. Eben so unrichtig scheint mir die Meinung zu seyn, nach welcher das Wort Waygatz holländischen Ursprungs, und aus den Wörtern waaien wehen und gat Loch zusammengesetzt ist, weil es hier sehr stürmisch seyn soll. Diese Erklärung ist sehr gezwungen, und widerlegt sich schon dadurch, daß der Name Waygatz existirte, ehe noch die Holländer in die Nähe des stürmischen Lochs kamen; denn schon Burrough spricht 37 Jahre früher, im 1556, von der Insel Waygatz; es fragt sich aber, wer der Grönländischen Insel und Straße den nämlichen Namen gegeben hat? Davis, welcher im Jahre 1587 zuerst die Westküste von Grönland befuhr, erwähnt ihrer nicht. Der Reichs-Kanzler Graf Romanzoff äusserte mir über diesen Gegenstand eine Meinung, die viel Wahrscheinlichkeit hat. Es ist bekannt, daß im 9. 10. und im 11ten Jahrhundert, die alten Scandinavier seeräuberische Expeditionen nach allen Meeren Europas unternahmen; daß sie im 9ten Jahrhundert Island, und im 10ten Grönland entdeckten. Er glaubt daher, daß diese Scandinavier oder Variager, wie sie der Graf Romanzoff nennt, beide Inseln mögen entdeckt und ihrer gleichen Lage wegen, ihnen den nämlichen Namen gegeben haben. Was nun die Etymologie des Worts Waygatz betrifft, so halte ich die meines Freundes, des Herrn von Krug, Mitglieds der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, von allen für die wahrscheinlichste. „Im Angel-Sächsischen heißt gat, gate, Thor, Pforte, und wa, waa, (gothisch wan) heißt „Trauer, Wehklage. Da nun von den alten Arabern die Meerenge ihres Busens Bab el man„deb, d. i. wörtlich: Pforte des Klagorts, genannt ward, weil man die, welche sich hindurch wagten, „verloren gab und, gleich Todten, betrauerte: so könnte es wohl im Norden ein ähnliches Thor der „Wehklagen gegeben haben. Ingrien war den Normannen sehr früh bekannt, folglich auch der „Haupt-Strom dieses Landes, der Ob, obwohl sie seine Mündung nicht kennen mochten. Waren viel„leicht mehrere ihrer Schiffe, die von Westen herkamen, um sie im Norden zu suchen, verunglückt, „und hielten sie nun alle, welche jene Meerenge bei Nowaja-Semlä passirten, für verloren? *) Für „wie wichtig man das Problem über den Ausfluß des Ob, auch noch in spätern Zeiten hielt, erhellt „aus einer noch unbekannten Nachricht, die ich in einem handschriftlichen Chronographen, aus der Bi„bliothek des Kanzlers, gefunden habe. Der Zaar Iwan Wasiliewitsch schickte im Jahre 1567 „zwei Kosaken Atamanen, Iwan Petrow und Burnasch Jalptschew aus, um die jenseits Si„birien gelegenen Länder zu erkunden. Sie kamen bis nach Peking, und statteten nach ihrer Zurück„kunft einen ausführlichen Bericht ab, aus welchem unter andern erhellt, daß ein Hauptpunkt ihrer „Instruction war, sich möglichst genau nach dem Ausflusse des Ob zu erkundigen. Nirgends hatten sie „darüber Auskunft erhalten können; sie legten ihre Frage nun auch den Hofgelehrten im Mittelreiche „(Kitai) vor. Diese antworteten ihnen nach langem Berathschlagen: sie wüßten sonst wohl alles, aber „das wüßten sie doch nicht.

*) „Die Normannen konnten entweder von der Petschora aus auf Flußwegen, oder wenn sie Waygatz passirt hat„ten, etwa unter dem 68 oder höchstens 70°, ebenfalls auf Flüssen nach Ingrien gekommen seyn, ohne so hoch im „Norden Zeit mit umschiffen.“

„Die Nachricht von der Gesandtschaft unter Iwan Wasiliewitsch, ist deßhalb merkwürdig, „weil man ganz allgemein glaubt, die Russen seyen zuerst 1619 nach China gekommen. Die Kosaken „wollten den Kaiser selbst sehen; man sagte ihnen aber, das sey durchaus unmöglich, weil sie keine „Geschenke dem Kaiser gebracht hätten. Nur weil der Zaar Iwan Wasiliewitsch, um diese Zeit „in Kriege mit den Krimschen Tataren, Polen und Schweden verwickelt war, scheint jene Nachricht „nicht beachtet worden zu seyn. Im Reichs-Archiv findet sich nichts davon, auch sonst nirgends."

Jenseits der Nassau-Straße nahm der Admiral einen nordöstlichern Cours, und in dieser Richtung stieß er, 152 Meilen von der Straße, auf das gegenüberliegende Land, welches eine NO und SW Richtung hatte. Sie fanden hier kein Eis, hofften daher auch keins mehr in N und NO zu finden. Da die Richtung der Küste, welche eine Zeitlang NO gewesen war, jetzt plötzlich eine andere Wendung, wie sie vermutheten, nach China nahm, und folglich SO seyn mußte, so wurden sie von der Möglichkeit dieser Route völlig überzeugt; sie hofften die wichtige Entdeckung noch in diesem Jahre zu vollenden; jedoch die späte Jahrszeit und anhaltende widrige Winde zwangen sie, die weitere Entdeckung bis auf das künftige Jahr zu verschieben, und sie kehrten daher um.

Barentz war längs der Westküste von Nova-Zemlia, bis zum 78° der Breite gesegelt. Das Eis-Cap und die Oranien-Inseln am nördlichsten Ende von Nova-Zemlia, waren das Ziel seiner Fahrt. Er ging weiter südwärts, traf bei der Waygatz-Straße seinen Admiral, und kehrte mit ihm nach Holland zurück. Den 26. September kamen sie glücklich in Enkhuysen an.

Im Jahre 1595 wurde der nämliche Admiral Kornelys Kornelyssohn Nay mit 7 Schiffen abgeschickt, um durch die entdeckte Waygatz-Straße nach China zu segeln. Man hatte sich, während der ersten Reise von der Möglichkeit, diese Passage zu finden, so gewiß überzeugt, daß man keinen Zweifel hegte, den erwünschten Zweck dießmal zu erreichen. Zum Vice-Admiral war Brand Tetgalé, zum Piloten Wilhelm Barentz und zu General-Comissarien, wurden Huygens de Linschoten, der Geschichtschreiber dieser Reise, und Franz de la Dale ernannt. Die Reise fiel wider Erwarten unglücklich aus. Man traf in und außerhalb der Straße Waygatz so viel Eis, daß ungeachtet aller Anstrengungen, die Schiffe nicht einmal so weit vordringen konnten, als während der ersten Reise. Ohne das gegenüberliegende Land in Osten, welches im Jahre 1539 Neu-West-Friesland von ihnen benannt worden war, erblicken zu können, sahen sie sich gezwungen zurückzukehren; den 26. October kamen sie unverrichteter Sache in Holland an. Ungeachtet dieser unglücklichen Reise wurde im folgenden Jahre nochmals ein Versuch gemacht. Man rüstete zwei Schiffe, unter dem Befehl des Jakob von Heemskerk aus. Wilhelm Barentz war Pilot und Jan Kornelys Nyp, Capitain des zweiten Schiffs. Den 18. Mai segelten sie aus dem Vlie. Den 9. Juli entdeckten sie in 74½° der Breite eine Insel, welche den Namen Bären-Insel erhielt, die nämliche welche die Engländer im Jahre 1609 Cherry-Insel nannten. Sie setzten ihren Lauf nach Norden fort, bis sie ein Land erblickten, das aus breiten Felsenspitzen besteht, und aus dieser Ursache den bis jetzt beibehaltenen Namen Spitzbergen erhielt. Längs der Ostküste dieses Landes segelte man bis zum 79°, wo sich die beiden Schiffe trennten. Nyp wollte noch weiter nach Norden, trotz des Eises welches die weitere Fahrt dahin sehr erschwerte, bis zum 80° vordringen. Barentz hingegen ging südlich nach Nova-Zemlia zu, welches er den 17. Juli in 73¼° der Breite erblickte. Längs dieser Küste segelte er so lange nach Norden, bis er das äußerste Cap von Nova-Zemblia umschiffte. Alsdann der Richtung der Küste in einer geringen Entfernung folgend, wandte er sich nach Süden, bis er vom Eise ganz eingeschlossen, ohne Hoffnung sich

davon loszumachen, da schon im halben September das offene Wasser zwei Finger dick fror, sich genöthigt sah, alle Lebensmittel ans Land zu bringen, und den Winter da zu bleiben. Den 14. Juni des folgenden Jahres, verließ die übrig gebliebene Mannschaft in den zwei geretteten Schiffsbööten ihren Winter-Aufenthalt, wo sie mit tausend Leiden kämpfend, dem unglücklichen Schicksale Willoughby's mit Mühe entgangen war. Der muthvolle Barenz starb bald nach ihrer Abreise an gänzlicher Erschöpfung. Die Böte nahmen den nämlichen Weg, um die Nordspitze von Nova-Zemlia, den sie gekommen waren; sie fuhren längs der ganzen Westküste dieses unwirthbaren Landes, und kamen glücklich in Kildayn an, von wo sie, nur 12 an der Zahl, der ganze Rest ihrer Mannschaft, den 1. November in Amsterdam eintrafen.

Dieß war der wichtigste Versuch von Seiten der Holländer, zur Entdeckung einer nördlichen Durchfahrt nach China. Es wurden zwar auch von ihnen im folgenden Jahrhunderte Expeditionen zu diesem Entzwecke unternommen, wie dieß in der Geschichte der Entdeckungen des 17. Jahrhunderts gezeigt werden wird; doch geschahen sie nicht mit dem Eifer und der Anstrengung, als die so eben erzählten; die Resultate fielen, wie bei jenen, gänzlich fruchtlos aus.

Ehe ich die Geschichte der Reisen nach dem Nordpol, im Laufe des 16. Jahrhunderts schließe, muß ich noch einiger Versuche erwähnen, die einen ähnlichen Zweck hatten, und auch in diesen Zeitraum fallen; doch haben diese Nachrichten nicht alle gleiche Authenticität mit dem was wir von den angeführten Englischen und Holländischen Expeditionen wissen.

Die Expedition des Francisco de Gualle (richtiger Gali) im Jahre 1582 hatte, wie Forster behauptet, den Zweck zu untersuchen, ob wirklich im Osten und Norden von Japan, eine Durchfahrt vorhanden sey, durch welche die Südsee mit dem nördlich von Asien gelegenen Meeren zusammenhänge. Nach Burney war diese Untersuchung nicht der Hauptzweck von Gali's Reise; auch läßt's sich aus seiner Route, direckt nach den Philippinen, nicht folgern. Gali segelte von Akapulko den 10. März: bis zum 16° der Breite steuerte er W S W, dann bis zu den Ladron-Inseln W und W S. Von diesen letztern Inseln nahm er seinen Cours nach den Philippinen und von da nach Makao. Den 24. Juli trat er seine Rückreise von Makao nach Neuspanien an. Er segelte in seiner großen Entfernung bei den Liques-Inseln vorüber nach N O und Ost. Aus der hohlen See und aus den Strömungen von N und N N W her, welche er 300 Seemeilen in O N O von Japan fand, und welche sich erst 200 Meilen von der Küste von Neuspanien verloren, schloß er, daß in N und in N W eine Straße zwischen dem festen Lande von Neuspanien und den Ländern von Asien und der Tatarey seyn müsse. Gali ahnete also die Existenz der Berings-Straße.

Die Expedition welche der Vice-König von Merico, Graf Monterry, unter dem Befehle des Sebastian des Biscaino, in den Jahren 1596, 1602 und 1603 nach Norden abschickte, hatte wohl nicht die Absicht eine Durchfahrt nach dem Nordmeere zu suchen, sondern nur die Entdeckung von Cabrillo zu vollenden, und die Küsten im Norden von Californien genau zu untersuchen.

Es bleibt mir noch übrig, der Reise des Spaniers Maldonado zu erwähnen, von dem man behauptete, daß er im Jahre 1588 auf einer Reise von Lissabon nach Labrador, eine Straße gefunden hätte, vermittelst welcher es möglich sey, in 3 Monaten von Spanien nach China zu segeln. Diese Reise des Maldonado hat man immer für eine Fabel gehalten, indeß ist vor Kurzem die Authenticität derselben von neuem vertheidigt worden. Man hat das Manuf. von Maldonado gefunden, und

der gelehrte Herausgeber desselben: Amoretti, scheint von der Wirklichkeit dieser Reise vollkommen überzeugt zu seyn. Ich werde an einem andern Orte meine Ansichten über diese Reise anführen. *)

Daß Urdanetta im Jahre 1556 auch diese Durchfahrt gefunden haben soll, beruht blos auf mündliche Ueberlieferungen, und verdient daher keinen Glauben. Unter diese Categorie gehört auch die Reise des Griechen Apostolos Valerianus, bekannter unter dem Namen Juan de Fuca, welcher vorgegeben hatte, im Jahre 1592 vom Vice-Könige von Mexico zur Auffindung der Straße Anian, mit drei Schiffen abgesandt worden zu seyn. Zwischen dem 47 und 48° der Breite habe er eine Einfahrt entdeckt, in die er immer tiefer eingedrungen sey, bis er sich endlich in der Nordsee befunden habe. Hierauf wäre er wieder umgekehrt und glücklich in Acapulco angekommen. Daß sich ungefähr in der von Fuca angedeuteten Parallele eine Einfahrt befindet, ist gegründet, obgleich auch hier eigentlich ein Unterschied von 4° in der Breite ist; daß die Einfahrt aber nach dem Atlantischen Oceane führen soll, beruht nur auf der fabelhaften Aussage des Fuca, und ist durch Capitain Vancouver hinlänglich widerlegt, da dessen Untersuchungen beweisen, daß die sogenannte Einfahrt des Juan de Fuca nur Meilen weit schiffbar ist.

Eben so wenig Glauben verdient der Bericht eines Engländers, Thomas Cowley, der im Jahre 1579 behauptete, daß 12 oder 14 Jahre früher, ein Portugiese, Namens Martin Chak, in 59° der Breite eine Durchfahrt von Neufundland nach Indien gefunden habe.

Reisen nach dem Nordpol,

im siebenzehnten Jahrhundert.

Während des 17ten Jahrhunderts, verfolgte man das Suchen einer nördlichen Durchfahrt mit nicht minderm Eifer als im vorigen. Die berühmten Reisen von Hudson, Bylot und Baffin, Fox, Button und andern fallen in diesen Zeitraum. Auch in dem 17ten Jahrhundert, waren es hauptsächlich und fast ausschließlich Engländer welche diese Versuche machten; folglich hat man nur ihnen allein die wichtigen Entdeckungen im Norden zu verdanken. Ich werde fortfahren, meinem Plan zufolge in chronologischer Ordnung, von diesen Reisen nur die wichtigsten Data anzuführen. Die erste Reise im 17ten Jahrhundert, zur Auffindung einer nördlichen Durchfahrt, war die des Capt. Weymouth nach N.W. Ueber das Jahr in welchem diese Reise unternommen ward, waltet bei Forster ein kleiner Irrthum ob, den ich, wiewohl er sehr unbedeutend ist, nicht umhin kann zu berichtigen. Im Jahr 1591, sagt Forster, schickten die Engländer 4 große Schiffe nach Ostindien. Lancaster, der nach dem Untergange des Capt. Raymond das Commando dieser Flotte übernahm, berichtete nach seiner Rückkunft im Jahre 1593, daß zufolge Nachrichten, welche er während seines Aufenthalts in Indien bekommen habe, die Durchfahrt nach Ostindien im Nordwesten von Amerika, und zwar in 62° 30′ der Breite zu

*) Ich habe im 43 Bande der allgemeinen geographischen Ephemeriden, einen Aufsatz abdrucken lassen, in welchem es mir nicht schwer geworden ist, zu beweisen, daß Amoretti sich sehr täuscht, das gefundene Manuf. von Maldonado für authentisch gehalten zu haben. Burney glaubt, die Schrift sey das Machwerk eines Deutschen, weil die Entfernungen nicht in Spanischen, sondern in Deutschen Meilen angegeben sind.

finden sey. Auf den Bericht Lancasters habe die Russische und Türkische Handlungs-Gesellschaft zwei Schiffe ausgerüstet, um diese Durchfahrt suchen zu lassen. Capt. George Weymouth habe das Commando dieser Expedition erhalten, und den 2. Mai sey er von England abgesegelt. (Forster, S. 360 — 363) Forster sagt zwar nicht in welchem Jahre; nach dem vorhergegangenen muß man jedoch das Jahr 1594 oder 1595 für den Zeitpunkt von Weymouths Abreise annehmen, d. h. bald nach der Rückkunft Lancasters. In der Einleitung zu Ellis Geschichte der Reise der Schiffe Dobbs und California nach der Hudsons-Bay, in den Jahren 1746 und 1747 wird die Abreise des Capt Lancaster in das Jahr 1600 und die des Capt. Weymouth, in das Jahr 1602 gesetzt; aber auch dieses Datum ist nicht richtig: die Reise des Capt. Weymouth geschah gewiß nicht vor dem Jahr 1604. Forsters Irrthum ist daher entstanden, daß er die Reise des Capt. Raymund und die des Lancaster für eine und die nämliche hält, dieß ist jedoch nicht der Fall. Capt. Raymund segelte im Jahre 1591 mit drei Schiffen, Penelope, Merchant-Royal und Edward Bonaventure nach Indien; aber diese Schiffe gehörten dem Raymund selbst zu, auch ging er nicht des Handels wegen nach Indien, sondern um daselbst gegen die Portugiesen zu kreuzen. Die Englische Ostindische Compagnie, wurde erst im Jahre 1600 gestiftet und die Charte den 31. December dieses Jahres von der Königin Elisabeth unterschrieben. Die neue Compagnie rüstete sogleich vier große Schiffe aus, und mit dieser Escadre, welche noch durch ein kleines Transport-Schiff vergrößert ward, segelte der Capt. Lancaster den 13. Febr. 1601 ab; im Jahre 1603 kehrte die Flotte zurück, und erst nach Lancasters Rückkunft wurde die Reise des Capt. Weymouth beschlossen; im Jahre 1604 muß er sie also angetreten haben. Weymouth segelte den 2. Mai aus England mit zwei Schiffen, dem Discovery von 70 und dem Godspeed von 60 Tonnen ab. Der Capitain des kleinen Schiffs hieß John Drew. Den 18. Juni erblickte Weymouth die Küste von Grönland, und den 20 in der Breite von 62° 30′ das von Davis entdeckte Warwick-Forland, welches ihm eine Insel zu seyn schien. Er setzte seinen Lauf nach N W fort, und glaubte sich während seiner Navigation aus mehrern Gründen zu überzeugen, daß eine Durchfahrt in N W seyn müsse. Den 19. Juli befand er sich in 63° 53′ *); da revoltirten seine Leute und zwangen ihn umzukehren; sie erklärten, wenn er eine Durchfahrt in 57° der Breite suchen wollte, sie gern jede Gefahr mit ihm theilen würden, aber nicht im hohen Norden. Den 26. Juli in 61° 40′ der Breite, befand er sich am Eingange einer großen Bay oder Meerenge; er behauptete, die Weite dieser Meerenge sey 120 Meilen und er sey 300 Meilen in einer W S Richtung hinauf gesegelt, ohne viel Eis anzutreffen. Diese Nachricht ist wohl unrichtig, denn in der Gegend, wo Weymouth eine Nordwestliche Durchfahrt suchte, findet sich nirgends eine Straße von 120 Meilen Weite, es sey denn, daß man Weymouth für den Entdecker der Hudsons-Straße erklären wollte; aber auch die Hudsons-Straße ist nicht 120 Meilen breit und ihre Richtung nicht W S sondern W N W. Dem sey wie ihm wolle, Weymouth hatte die größte Hoffnung, hier die Durchfahrt zu finden, er mußte aber wegen der spätern Jahrszeit und der vielen Kranken am Bord beider Schiffe

*) Bei Forster sind 68° 53′, in Klammern aber 63° 53′! Ich weiß nicht auf welche Autorität sich diese zwei Angaben gründen; letztere scheint mir viel wahrscheinlicher, weil Weymouth sich den 26. Juli in der Breite von 61° 40′ befand, und er in einer unbekannten See unmöglich 7 Grade in 7 Tagen zurücklegen konnte.

seine weitern Untersuchungen aufgeben und nach England zurückkehren; den 5. September kam er glücklich in Dartmouth an. *)

Die von den Dänen in drei auf einander folgenden Jahren 1605, 1606 und 1607 unternommenen Fahrten, zur Entdeckung einer nördlichen Durchfahrt, lieferten nicht nur kein einziges Resultat in Betreff des Hauptzweckes dieser Reisen, sondern auch nicht die geringste Bereicherung der Geographie; obgleich der Chef dieser Expeditionen: James Hall, ein Engländer war. Auf keiner dieser Reisen kamen die Dänen weiter als Grönland, und auch diese Küste besuchten sie nur bis zum 65° der Breite. Dem Capt. Hall traf zuletzt das unglückliche Schicksal, von einem Eingebornen erschlagen zu werden. Ein ähnliches Schicksal hatte ein Jahr früher (1606) ein Capitain Knight gehabt, der von England aus eine Entdeckungs-Reise nach dem Norden, in einem kleinen Fahrzeuge von 40 Tonnen machte. Sein Schiff war bei einem Sturme, während welchem es zwischen große Eismassen gerieth, so beschädigt worden, daß er sich genöthigt sah in eine Bay einzulaufen, wo er von den Eingebornen erschlagen ward. Mit Mühe rettete sich das Schiff nach Neufundland, wo es ausgebessert ward, und von dort im September in England glücklich ankam.

Jetzt kommen wir auf die Reisen des berühmten aber unglücklichen Hudson, dessen Andenken durch die wichtigen Entdeckungen, die seinen Namen führen, bis auf die späteste Nachwelt erhalten werden wird. Die Reisen des Capt. Hudson sind besonders aus der Ursache wichtig, weil er die verschiedenen Wege, eine nördliche Durchfahrt zu finden, nämlich N, NO und NW alle drei versuchte. Hudson hatte den Ruf eines sehr geschickten Seemannes, begabt mit allen Eigenschaften, ein so schweres Unternehmen gut auszuführen. Er war kühn, beharrlich, entschlossen, und es ist wirklich viel, daß nach den vergeblichen Reisen dieses großen Seemannes, sich dennoch immer Leute fanden, welche die Hoffnung hegten, daß das von Hudson in Norden und NNO nicht erreichte Ziel ihnen zu erlangen vorbehalten seyn könne. Gewiß wird nie ein Seefahrer eine Reise nach dem Südpole unternehmen, in der Hoffnung, daselbst eine wichtige Entdeckung zu machen, nachdem ein Cook diese Regionen erforscht hat. Mit vielem Rechte aber könnte Hudson der Cook des 17. Jahrhunderts genannt werden. Wie jener große Seefahrer kam auch er auf seiner dritten Reise ums Leben.

Hudson unternahm seine erste Reise im Jahre 1607, auf einem kleinen Schiffe Hopewell (Hoffe nur) das mit 10 Matrosen und einem Schiffsjungen bemannt war. Der Zweck dieser Reise scheint gewesen zu seyn, die Durchfahrt im Norden zu suchen, denn er segelte längs der Ostküste von Grönland gerade nach Norden. Den 13. Juni sah er zuerst diese Küste; den 21. war er bis zum 73° gekommen, wo er ein Vorgebirge, Hold with hope (Halt an mit Hoffen) nannte. Den 27. befand sich Hudson in 78° der Breite an der Küste von Spitzbergen, nicht weit von Vogelhoof, welches die Nordspitze der Insel Vorland, oder Prince Charles-Insel ist. **) Den 14. Juli schickte Hudson in 80° 23′ seinen Steuermann und Bootsmann ans Land. Man fand daselbst Spuren von wilden Thieren, sah Wasservögel und an zwei Stellen süßes Wasser. Die Hitze der Sonne wurde hier

*) Forster und Ellis setzten den Tag seiner Rückkunft auf den 5. August; dieß ist ohne Zweifel ein Schreibfehler, indem er sich den 26. Juli am Eingange seiner entdeckten Meerenge befand, und aus derselben nach Forster, erst den 5. des folgenden Monats heraussegelte.

**) Während Hudsons Navigation längs der Küste von Spitzbergen, macht er die Bemerkung, daß so oft die See eine grüne Farbe hatte, sie frei vom Eise war, daß dieß aber nicht der Fall gewesen, wenn die See eine bläuliche Farbe gehabt habe.

um Mitternacht 10° 40′ gefunden. Hudson segelte nun weiter nach Norden, bis zum 82° der Breite, (Forster, S. 372) wo ihn das Eis umzukehren zwang. Ehe er diese Regionen verließ, machte er noch einen Versuch nordwestlich zu segeln, in der Hoffnung, Grönland ganz zu umschiffen und durch die Davis-Straße zurückzukommen; allein er fand an der Küste von Grönland so viel Eis, daß er seinen Plan aufgeben und nach England zurücksegeln mußte, wo er den 15. September ankam.

Es ist zu bedauern, daß von dieser merkwürdigen Reise kein umständlicher Bericht, sondern nur Bruchstücke bis zu uns gekommen sind. Man sieht aus dem Verfolge der Reise, mit welcher Beharrlichkeit und mit welchem Muthe Hudson seinem Ziele nachging. Jedoch zweifle ich, daß er bis zum 82° der Breite gekommen seyn möge. Nachdem was ich von authentischen Nordpol-Reisen kenne, scheint es unmöglich, den 82° zu erreichen. Daß in den auf uns gekommenen Fragmenten von Hudsons Reise manche Data nicht sehr richtig angegeben worden sind, beweist die Breite von 80° 23′ in welcher er sein Boot an die Küste von Spitzbergen geschickt hatte; denn aus den Beobachtungen des Lord Mulgrave wissen wir, daß die nördlichste Spitze dieses Landes Cloven cliff, in 79° 53′ liegt; doch gestehe ich gern zu, daß wenn es je möglich gewesen ist, zwischen Spitzbergen und Grönland den 82° der Breite zu erreichen, dieß nur dem muthvollen und unternehmenden Hudson hat möglich werden können. Mein Zweifel, daß Hudson bis zum 82° der Breite gelangt sey, wird einigermaßen auch durch Entick bestätigt, der in seiner Naval history dieß nicht bestimmt sagt. Nach ihm sah Hudson den 15. Juli in 80° 23′ Land bis zum 81° hinauf. Den 16. erreichte er das äußerste Ende von Spitzbergen, sah aber noch Land bis zum 82° der Breite, welches ihm mit dem früher gesehenen zusammen zu hängen schien. Es ist diese Stelle vielleicht auch so zu verstehen, daß Hudson glaubte: dieses Land im Norden, hinge mit dem von ihm früher wirklich gesehenen zusammen; wenigstens war es damals angenommen, daß Spitzbergen einen Theil von Grönland ausmache. Wir wissen indeß, daß dieß nicht der Fall ist und auch wohl von Hudson in seinem Journale nicht mag gesagt worden seyn, denn Hudson war ein zu guter Seemann um nicht auch sehr wahrhaft zu seyn. Die Verfechter einer nördlichen Durchfahrt haben, um so eine berühmte Authorität, wie die des Hudson auf ihrer Seite zu haben, wahrscheinlich obige Stelle so construirt, als ob er wirklich einen so hohen Grad der Breite erreicht habe. Auch die Stellen die Phipps in seiner Einleitung aus Hudsons Reise citirt, deuten nicht darauf hin, obgleich sie einige Widersprüche zu enthalten scheinen, die jedoch mir beweisen, daß die erhaltenen Fragmente von Hudsons Reise höchst unvollständig seyn müssen, Hudson sey des Eises wegen nur bis 80° 23′ gekommen, in dieser Breite habe er Land gesehen, welches sich bis zum 82° erstreckte und er könne versichern: zwischen 78° 30′ und 82° sey keine Durchfahrt möglich. Auf dieser Reise erhielten mehrere Punkte an der Küste von Spitzbergen Benennungen, wie das Cap Hacklupt, whale Bay, Hudsons, Touches u. s. w. Ersteres Cap liegt nach den Beobachtungen des Capt. Phipps in 79° 47′ N und 9° 11′ 30″ Ost, und wird von den Holländern Amsterdam-Insel genannt.

Forster schreibt dem Hudson die Ehre der Entdeckung von Spitzbergen zu; da nun Forster sehr wohl wußte, daß Spitzbergen 11 Jahren früher von den Holländern unter Hemskerk und Barentz war gesehen worden, so ist er wahrscheinlich der Meinung, daß zu einer Entdeckung das Sehen eines Landes nicht hinreichend sey, sondern daß die Ehre dem gehöre, welcher daselbst landet. Nach der von Mentelle und Malte Brun herausgegebenen Geographie, soll Spitzbergen im Jahre 1553 von dem Engländer Houghby seyn entdeckt worden. Sollten die Herausgeber nicht Willoughby gemeint haben, dessen Reise in dieses Jahr fällt? Bei den Streitigkeiten im Anfange des

17. Jahrhunderts, zwischen den Engländern und Holländern über das Recht des Wallfischfanges an den Küsten von Spitzbergen, gründeten die Engländer ihr Recht auf die frühere Entdeckung derselben durch ihren Landsmann Willoughby. Es ist freilich nicht unmöglich, daß das von Willoughby, während seiner Reise gesehene Land Spitzbergen gewesen seyn mag, doch läßt sich keineswegs die Entdeckung dieses Landes ihm zuschreiben.

Von dem Journale der zweiten Reise des Capt. Hudson nach dem Nordpole, sind die Nachrichten fast noch unvollständiger als von der ersten. Gewiß ist dieß sehr zu bedauern, da die Bemerkungen eines so erfahrnen Seemannes über so äußerst selten befahrne Gegenden, nicht anders als wichtig seyn mußten. Hudson unternahm diese Reise, um die vergeblich zwischen Spitzbergen und Grönland gesuchte Durchfahrt jetzt in NO, d. i. zwischen Spitzbergen und Nova-Zemlia zu suchen. Er segelte von England den 22. April 1608. Seine Equipage bestand aus 15 Mann. Zuerst nahm er seinen Cours zwischen Spitzbergen und Nova-Zemlia gerade nach Norden, in der Erwartung hier durchzudringen; er fand aber so viel Eis, daß er seinen Plan aufgeben mußte. *) Hudson näherte sich nun der Küste von Nova-Zemlia, die er ziemlich erträglich fand. Wahrscheinlich war sein Cours von Norden nach Süden. Er ankerte in einer Bay, und ließ einen Fluß, der sich in die Bay ergeß und 2 bis 3 Meilen breit war, untersuchen. Ihm schien dieser Fluß eine Meerenge zu seyn, weil das Wasser mit dem Meerwasser die nämliche Farbe, auch einen gleichen Geschmack hatte. Hudson schmeichelte sich mit der Hoffnung, daß diese Meerenge Nova-Zemlia in zwei Theile theile, und er folglich einen bequemern Weg nach Osten in das Karskische Meer finden würde, als durch die Straße Waygatz. **) Da ihm auch dieß nicht gelang, so beschloß er, von der Unmöglichkeit überzeugt, die Durchfahrt in Norden und in NO zu finden, sie nun in NW zu suchen. Er wollte seine Untersuchungen bei Lumley's Inlet anfangen und nahm seinen Cours dahin. Die Jahrszeit war unterdeß zu weit vorgerückt, und er zweifelte, daß es ihm in diesem Jahre gelingen könnte, seinen Zweck zu erreichen; er verschob daher seine Untersuchungen im NW aufs folgende Jahr, und kehrte nach England zurück, wo er den 26. August ankam.

Im folgenden Jahre 1609 unternahm Hudson zwar wieder eine Reise nach dem Norden; es scheint aber nicht mit Gewißheit ausgemacht zu seyn, ob diese Reise eine Entdeckungs-Reise oder eine Handlungs-Speculation gewesen sey. Forster behauptete das Letztere, und zwar sey sie auf Kosten Holländischer Kaufleute unternommen; Ellis hingegen: sie sey auf Rechnung der nämlichen Kaufleute gemacht worden, welche die Kosten der zwei ersten Reisen getragen hätten; auf dieser Reise habe Hudson abermals die Küste von Nova-Zemlia untersucht (ein Umstand den Forster gar nicht erwähnt) dann sey er nach Neufundland gesegelt und habe von dort eine Handels-Reise nach Virginien gemacht, um seinen Rhedern, die bis jetzt ansehnliche Summen auf seine Unternehmungen verwandt hatten, ohne die geringste Schadloshaltung zu haben, doch einigen Gewinn zu bringen. Auf keinen Fall verdient diese Reise mit den zwei frühern, am wenigsten mit der letzten Reise im folgenden Jahre verglichen zu werden, welche seinen Ruhm gründete, und während welcher er ein Opfer seiner Unerschrockenheit und

*) Da sich Hudsons Journal nicht erhalten hat, so wissen wir auch nicht, zu welchem Grade der Breite er gekommen seyn mag.

**) Adelungs Geschichte der Schifffahrten, und Versuche welche zur Entdeckung des nordöstlichen Weges nach Japan und China unternommen wurden. Seite 64.

Beharrlichkeit fiel. Die einzige Frucht seiner Reise im Jahre 1609 in Geographischer Hinsicht war der Fluß, welcher jetzt seinen Namen führt, und sich bei Neu-York ins Atlantische Meer ergießt.

Ehe ich Hudsons dritte Reise erzähle, muß ich früher zweier Unternehmungen erwähnen, welche um diese nämliche Zeit nach dem Nordpol auf Kosten eines Sir Th. Smith und einiger Mitglieder der Russischen Compagnie unternommen wurden. Die erste Reise geschah im Jahre 1609 auf dem Schiffe die Freundschaft von 70 Tonnen Größe, commandirt von Capitain James Poole; die Equipage bestand aus 15 Matrosen, wie es scheint befand sich Smith auch am Bord des Schiffs. Poole segelte den 1ten März von Blackwell all, den 16ten May sah er die Südspitze von Spitzbergen, er segelte dann längs der Westküste von Spitzbergen, und machte daselbst viele sehr gute nautische Bemerkungen. In der Nähe von Fair-Forland, von den Holländern Vogelhoek genannt, schickte er ein Boot ans Land. Man fand hier das Clima sehr gemäßigt, die Landseen waren nicht gefroren und überhaupt glaubte der Capitain, daß die Navigation in diesen hohen Breiten wegen des langen Standes der Sonne über dem Horizonte minder schwierig sey, als im 73° der Breite, wo er dickeres Eis angetroffen habe. Poole kam jedoch nicht weiter als 79° 50′ ob er gleich zweimal den Versuch machte weiter nach Norden vorzudringen. Das Jahr darauf unternahm Smith abermals eine Reise nach dem Nordpol auf einem noch kleinern Schiffe, der Elisabeth von 50 Tonnen. Diese Expedition fiel aber gar nicht glücklich aus. Nachdem er des bösen Wetters und des vielen Eises wegen bis zum 16ten Juni in der Kreutzbay im 79° der Breite hatte zubringen müssen, lief er endlich aus, das Eis trieb ihn jedoch gleich wieder zurück. Er lief zum zweitenmale aus, konnte aber auch diesesmal nicht bis zum 80° der Breite gelangen. Smith machte nun einen Versuch nach Westen zu segeln, in der Hoffnung, vielleicht dort eine freie See zu gewinnen, aber er fand, daß das Eis, dessen Richtung er folgen wollte, sich nach SW und SWS zog, und ihm folglich auch den Weg nach Westen versperrte. Er gab jetzt alle weitere Versuche auf, und kehrte nach der Küste von Spitzbergen zurück, wo er sein Schiff verlor.

Den 17ten April 1810, trat Hudson seine dritte Reise an, um die Durchfahrt nach den Indischen Gewässern nun in NW zu suchen. Sein Schiff hieß die Discovery und war nur von 55 Tonnen Größe. Er landete auf Island, welches er den 1ten Juni verließ. Den 15ten Juni in 59° 27′ sah er die Südküste von Grönland, von Davis Desolation genannt; den 24ten befand er sich am Eingange der Straße, die jetzt seinen Namen führt; er segelte durch diese Straße bis er den 3ten August in eine andere kam, die südlicher liegt und ihn in eine große Bay führte, die seitdem unter dem Namen ihres Entdeckers bekannt ist. Hudson nahm seinen Cours westlich, bis er die Westküste der Bay erreichte, er untersuchte sie genau, um einen sichern Hafen zu finden, in welchem er den Winter zubringen könnte; da die Jahrszeit zu weit vorgerückt war, um nach England zurückkehren zu können. Endlich fand Hudson an der SW Seite der Bay in der jetzt genannten James-Bay einen Hafen, wo er den Winter blieb, wo aber seine Mannschaft großen Mangel litt. Im folgenden Sommer verließ Hudson seinen Winter-Aufenthalt, und setzte die Untersuchung der Bay fort; bald nach dem Absegeln des Schiffs revoltirte jedoch die Mannschaft, und setzte ihn nebst seinen Sohn und noch 7 Personen in einer Schaluppe aus; man gab ihnen nur sehr wenige Lebensmittel mit, und überließ sie ihrem schrecklichen Schicksale. Die Rebellen segelten längs der Ostküste der Bay weiter, entgingen aber der Strafe für ihre Bosheit nicht. Der Haupt-Rädelsführer Green, ein junger Mann von guter Abkunft, den Hudson mit Wohlthaten überhäuft hatte, wurde mit den meisten seiner verruchten Mithelfer von den Esquimeaux erschlagen und nur wenige kamen nach England zurück, unter diesen befand sich einer Namens

Abakuk Pricket, der durch Protection die er in England fand, seiner Strafe entging und spälterhin sogar die Geschichte dieser Reise durch den Druck bekannt machte. Blos von dieser letzten Reise Hudsons ist ein wiewohl unvollkommener Bericht bis zu uns gekommen. Er selbst führte ein Tagebuch, welches wahrscheinlich die Rebellen zurückbehalten hatten und das auch gedruckt worden ist; ausführlicher hat diese Reise aber der ebenerwähnte Abakuk Pricket beschrieben, welche Beschreibung sich im dritten Bande von Purchas befindet; auch hat sie kürzlich Clerk im zweiten Bande seiner Naufragia wieder abdrucken lassen, das nautische Detail ist jedoch weder in Hudsons eigenem Journal, noch in dem von Pricket deutlich genug angegeben, daß man seine Route auf der Karte verfolgen und den von ihm entdeckten und benannten Caps, Bays und Inseln einen bestimmten Platz anweisen könnte; auch finden sich die wenigsten auf den neuern Karten, so z. B. das Land, welches er den 8ten Juli entdeckte und Desire provoked (erwecktes Verlangen) nannte, findet man auf keiner Karte; es muß jedoch, nachdem was ich von Hudsons Reise bei Forster und Ellis finde, an der Süd-Seite der Straße, folglich an der Küste von Labrador liegen. Ferner entdeckte er auf der nämlichen Seite der Straße eine Bay, die er Hold with Hope (Halt an mit Hoffen) nannte. Man muß glauben, daß diese Bay auch auf der Küste von Labrador liegt, obgleich in Hudsons Reise gesagt wird, daß er die Bay Hold with Hope den 19ten Juli entdeckte, und den 28ten erst die Küste von Labrador, welche von ihm den Namen Magna Brittania erhielt; doch wahrscheinlich verstand Hudson unter der Magna Brittania nur den nördlichen Theil der Küste von Labrador, vielleicht nur das im Norden von seiner Bay Hold with Hope liegende Land. Auf Arrowsmiths Karte ist zwar an der Küste von Labrador eine Bay, die einen etwas ähnlichen Namen führt: Bay of Hopes Adrance (Bay der gefliegenen Hoffnung) und weiter nördlich ein Cap des gleichen Namens; aber die Bay Hold with Hope, kommt daselbst nicht vor, so wie die of Hopes Adrance sich weder in Hudsons Journal noch in dem der folgenden Reisen nach der Hudsons-Straße befindet.

Die Inseln welche Hudson Islands of Gods mercy (Gotts Barmherzigkeit-Inseln) nannte, liegen auf Arrowsmiths Karte im 64° der Breite, nach einer Stelle aber in Hudsons Journale muß ihre Breite 62° 9′, und zwar wie es mir scheint, ihre Lage auch östlicher seyn.

Die zwei Caps Diggs und Wolstenholm liegen auf allen Karten die ich kenne, beide an der Küste von Labrador; mir scheint jedoch Ersteres einer eigenen Insel anzugehören, Letzteres aber die N W Spitze von Labrador zu seyn. Forster, Seite 388 sagt: „zwischen dem festen Lande südlich und einer Insel war eine Enge mit einer starken Strömung diese (wahrscheinlich die beiden Caps auf der Insel und am festen Lande) wurden Cap Diggs und Cap Wolstenholm benannt," folglich muß eines von diesen Caps sich auf der Insel befinden. Früher wird gemeldet, Seite 386, daß Cap Diggs auf der rechten Seite des Einganges in die Hudsons-Bay, Cap Wolstenholm aber auf der linken Seite liegt, folglich ist es Cap Diggs, das auf einer Insel liegt. Es wird auch oft in den verschiedenen Journalen der Reisen nach der Hudsons-Bay von einer Insel Diggs und von Diggs Inseln gesprochen, und ihre Breite zu 62° 44′ angegeben. Auf keiner Karte habe ich indeß eine Insel Diggs gefunden. James in seiner Beschreibung der Hudsons-Straße, spricht bestimmt von einer Insel Diggs, aber erwähnt nicht des Cap Diggs. Die Hudsons-Straße sagt er, fängt bei der Resolution-Insel an, und endigt sich bei der Insel Diggs; sie ist in einer W N W und O S O Richtung 360 Meilen lang und am Eingange 45 Meilen breit. In der Mitte der Straße hat sie die nämliche Weite, dann dehnt sie sich aber mehr aus, so daß zwischen der Insel Diggs und Cap Charles ihre Breite 60 Meilen beträgt, und

hier liegen die Inseln Nottingham und Salisburg. Man war zu der Zeit da diese Unternehmungen nach der Hudsons-Straße gemacht wurden, nicht so bestimmt in den Benennungen wie jetzt, und es war damals nicht selten der Fall, daß man eine Insel ein Cap, und umgekehrt ein Cap eine Insel nannte, wie das z. B. eben von Capt. James erwähnte Cap Charles, keine Landspitze, sondern eine eigene kleine Insel ist; das von Davis genannte Warwicks Foreland ist ebenfalls eine Insel nördlich von der Resolution-Insel, und die Salisbury-Insel in der Hudsons-Straße, wurde von Hudson auf seiner letzten Reise Salisburg-Foreland genannt. Ich glaube daher, daß das Cap Diggs und die Insel Diggs ein und das nämliche ist, folglich liegt Cap Diggs nicht an der Küste von Labrador, sondern ist eine eigene Insel, unweit der bald darauf von Button entdeckten Mansel-Insel. Da Hudson nicht in die Hudsons-Bay segeln konnte ohne die Mansels-Insel zu sehen, so vermuthete ich zuerst, daß sein Cap Diggs die Nordspitze der Insel Mansel seyn müsse; man spricht aber in den Journalen der spätern Reisen so bestimmt von der Insel Mansel und von der Insel Diggs, daß ich meine frühere Meinung zurücknehmen mußte. Ueber die Namen Mansels-Insel und Cap Wolstenholm muß ich noch eine Bemerkung machen. Erstere wird oft Manesfeld-Insel, Letzteres Cap Walsingham genannt. Man glaubt vielleicht, daß Mansel eine Zusammenziehung von Manesfeld und Wolstenholm eine Verstümmelung von Walsingham sey. Es lebte aber zu Hudsons Zeit ein Admiral Sir Robert Mansel, der in großem Ansehen bei der Englischen Marine stand; ihm zu Ehren wurde wahrscheinlich diese Insel Mansels-Insel genannt. Die Familie Wolstenholm Vater und Sohn, zeichnete sich besonders durch den Eifer aus, mit welchem sie alle Unternehmungen zum Aufsuchen einer nördlichen Durchfahrt unterstützte; man kann daher wohl annehmen, daß das Cap Wolstenholm den Namen dieser Familie führt.

Im Jahre 1611 entdeckten die Holländer die Insel Jan-Mayen. Sie liegt im 71° der Breite, und ungefähr 8° westlich von Gröuland.

1612. Pricket hatte nach seiner Rückkunft in England erzählt, daß während das Schiff auf einer Sandbank in der Nähe der Diggs-Insel festsaß, eine starke Fluth aus Westen dasselbe wieder flott gemacht habe; dieser Umstand, welcher die Möglichkeit einer offenen See nach Westen zugab, so wie auch die Hoffnung, Hudson nebst seinen unglücklichen Gefährten von ihrem Elende zu erlösen, falls sie noch lebten, veranlaßte eine neue Expedition, zu welcher zwei Schiffe ausgerüstet wurden, wovon das eine die Resolution, das andere die Discovery hieß. *) Man gab das Commando dem Capt. Thomas Button; der erste Offizier und Steuermann auf der Resolution, Buttons eigenem Schiffe, hieß Nelson und sein Lootse Hubbart; beide hatten den Ruf sehr geschickte Seeleute zu seyn. Zum Capitain der Discovery wurde Ingram ernannt. Button wurde von mehrern andern erfahrnen Seemännern begleitet, als von Gibbons, von welchem Button in seinem Journale sagt, er habe nie einen bessern Seemann gekannt, und von einem Capt. Hawkridge, von dem sich einige Bemerkungen über diese Reise erhalten haben; auch Abakuk Pricket wurde dem Button mitgegeben, weil er die letzte Reise mit Hudson mitgemacht hatte, und man sich von ihm einigen Nutzen im Betreff der zu suchenden Durchfahrt versprach. Da die Schiffe wahrscheinlich nicht bis zum Winter nach England zurückkehren würden, so versah man sie auf 18 Monate mit Provision.

Button segelte im Jahre 1612 in den ersten Tagen des Mais ab. Er richtete seinen Lauf gerade auf die Hudsons-Straße. Bei der Diggs-Insel hielt er sich 8 Tage auf, und segelte dann west-

*) So hießen auch die Schiffe von Cooks letzter Entdeckungsreise.

lich, wo er das erste von ihm gesehene Land Cary-Swans-Nest nannte. Sein Cours war nun südwestlich nach der Hudsons-Bay, bis er die Westküste in 60° 40′ zu Gesichte bekam. Weil er sich in seinen Hoffnungen betrogen fand, nach Westen fortsegeln zu können, so nannte er dieses Land, Hopes checked (vereitelte Hoffnung.) Er fuhr fort die Westküste der Bay genau zu untersuchen, als er den 13ten August von einem heftigen Sturme überfallen ward, welcher ihn zwang in einen Hafen einzulaufen, wo er auch den Winter über blieb. Dieser Hafen der in 57° 10′ liegt, erhielt den Namen Port Nelson, nach dem ersten Offizier der Resolution, der hier begraben wurde. Das folgende Jahr fuhr Button fort, die Westküste der Hudsons-Bay zu untersuchen welche er Neu-Wallis nannte. *) Einige Inseln südöstlich von Cary-Swans-Nest, erhielten den Namen Mansels-Inseln und eine Bay an der Westseite dieses Landes, Non plus ultra. Die Südspitze von Cary-Swans-Nest nannte Button Cap Southampton **) und ein Vorgebirge an der Ostküste Cap Pembroke. In der Breite von 60° bemerkte man eine sehr starke Strömung und da ihre Richtung einigemal aus Westen nach Osten ging, so erhielt diese Gegend den Namen Hubberts-Hope (Hubberts Hoffnung.) Nach Ellis war Button bis zum 65° der Breite gekommen und kehrte im Herbste des Jahres 1613. zurück, vollkommen von einer NW Durchfahrt überzeugt, ob er sie gleich nicht fand, und auch das Tagebuch seiner Reise nicht durch den Druck bekannt machte.

Im Jahre 1613 entdeckten die Engländer, die auf den Wallfischfang nach Spitzbergen ausgingen, eine Insel, welche sie Hope Island (Insel der Hoffnung) nannten. Sie ist nicht weit von Spitzbergen, von geringem Umfange und hat eine NO und SW Richtung. ***) In neuern Zeiten scheint sie nicht gesehen worden zu seyn.

1614. Buttons Freund, Verwandter und Begleiter auf seiner letzten Reise, der obenerwähnte Gibbons, unternahm im folgenden Jahre in Capt. Ingrams Schiffe, die Discovery, eine Reise nach der Hudsons-Bay, um Buttons Entdeckungen zu vollenden; sie schlug aber ganz fehl. 1614. In demselben Jahre, wurden Fotherby und der seitdem so berühmte Baffin abgesandt, die Durchfahrt gerade im Norden zu suchen; Fotherby erreichte mit vieler Mühe die nordöstlichste Spitze von Spitzbergen und machte mehrere vergebliche Versuche, weiter nach Norden vorzudringen, aber man fand daselbst ein undurchdringliches Eis, dessen Richtung OS und WN war, genau wie es Tschitschagoff, Phipps und alle glaubwürdige Seefahrer seitdem und auch früher gefunden haben.

1615. Die Discovery, welche nun schon drei Reisen nach dem Norden gemacht hatte, nämlich mit Hudson, Button und Gibbons, wurde im Jahre 1615 abermals zu einer ähnlichen Expedition ausgerüstet. Das Commando derselben erhielt Robert Bylot, der alle die obenerwähnten Reisen der Discovery mitgemacht hatte. Zum Steuermann seines Schiffes wurde William Baffin ernannt, der so eben von einer Reise nach Spitzbergen mit Fotherby zurück gekommen war, auch hatte Baffin schon im Jahre 1607 den Capt. Hall auf seiner dänischen Reise begleitet, so wie auch die Capitaine

*) Und nicht Neu-Süd-Wallis, wie auf allen Karten angedeutet ist. James gab dieser Küste freilich die letztere Benennung, aber erst im Jahre 1631. Das Land um Port Nelson herum, nannte auch Fox Neu-Wallis; es ist blos dieser letzte Name der richtigere.

**) Das Land dessen südlichem Theile Button den heiligen Namen des Schwans-Nest der Lady Cary, gab, ist, wie es die spätern Untersuchungen von Middleton im Jahre 1742 erwiesen haben, eine Insel. Auf einigen Karten heißt sie Barren oder wüste Insel; auf andern, Insel Southampton, wahrscheinlich weil Button die Südspitze so nannte.

***) Supplemens aux voyages des Capt. Wood et Muttent im Recueil des voyages.

Hudson und Button. Die vortreffliche Wahl der beiden Hauptpersonen, berechtigte die Unternehmer der Expedition zu den größten Erwartungen; die Durchfahrt wurde jedoch nicht gefunden. Bylot verließ England den 18ten April. Den 6ten Mai sah er die Küste von Grönland; den 27ten die Insel Resolution, an welcher er einen guten Hafen entdeckte. *) Er segelte weiter in die Hudsons-Straße hinein und erblickte den 8ten Juli die Savage-Inseln, deren Breite er zu 62° 30′ angibt und die 180 Meilen vom Eingange der Straße liegen sollen. In 64° der Breite erhielt eine Insel den Namen Mühlen-Insel (Mill-Island) weil in ihrer Nähe das aus verschiedenen Richtungen zusammenstoßende Eis gleichsam zermahlen wird. (An der Ostküste von Cary-Swans-Nest, nannte Bylot eine Spitze Point Scamorse, weil er viele Wallrosse daselbst fand, und nördlicher in 65° der Breite.) Ein Vorgebirge Cap Comfort oder des Trostes, weil er daselbst einen Strom aus Norden gefunden hatte und ihm dieß Hoffnung zu einer freien See im Norden gab. Nachdem er aber das Cap Comfort doublirt und 35 bis 40 Meilen weiter nach Norden gesegelt hatte, fand er, daß sich das Land nach NOO zu ausdehnte. **) Er gab also nun das weitere Suchen einer Durchfahrt auf und beschloß nach England zurückzukehren. Er nahm seinen Cours zwischen den Inseln Salisbury und Nottingham, ankerte bei der Insel Diggs, um seine Mannschaft ein wenig zu erfrischen, und kam den 9ten September glücklich in England an.

1616. Nach seiner Rückkunft that Bylot den Vorschlag, die nördliche Durchfahrt im Norden der Davis-Straße zu suchen. Der Vorschlag wurde angenommen, und man fertigte ihn dahin im folgenden Jahre in der Discovery ab, welche bereits nun ihre fünfte Reise machte. William Baffin begleitete auch dießmal Bylot als Steuermann. Die Discovery segelte den 26ten Merz 1616 von Gravesand. Den 14ten Mai befand sie sich am Eingange der Davis-Straße. Den 3 sten erblickte man das von Davis genannte Hope-Sanderson in 72° 20′: die äußerste nördliche Gränze von Davis Navigation längs der Westküste von Grönland. Den 1ten Juni sah Bylot eine kleine Insel, auf welcher er lauter Weiber fand, ***) und sie daher Womans-Island nannte. Bylot setzte seinen Cours nach Norden fort, fand aber so viel Eis, daß er auf einige Tage in einem Hafen Schutz suchen mußte, um daselbst abzuwarten bis es sich vertheilen würde. Der Hafen in den er einlief, liegt 73° 50′ der Breite und erhielt den Namen Horn-Sound, weil ihm die Einwohner Einhörner oder wie Forster meint Narwhal-Hörner verhandelten. Den 11ten Juli befand er sich in der Breite von 75° 40′ in ei-

*) Die Insel Resolution wird als eine einzelne Insel, oft aber auch als aus mehreren Inseln bestehend, angeführt, ich glaube das erstere ist richtig. Der Entdecker dieser Insel ist wahrscheinlich Button, der sie nach seinem Schiffe genannt hat; ich habe indeß keine bestimmte Notiz darüber gefunden. Forster sagt, daß der von Bylot entdeckte Hafen an der West-Seite der Insel liegt; Ellis hingegen an der Nord-Seite.

**) Hier hat sich wohl Bylot geirrt, denn wir wissen aus spätern Reisen und besonders aus der von Middleton, daß die Ostküste der Insel Southampton eine ganz nördliche Richtung bis zu der Straße hat, welche sie vom festen Lande Grönlands trennt.

***) Ellis spricht nur von Einer Insel, Forster von mehrern. Auf Arrowsmiths Karte liegt diese Insel viel südlicher als Sandersons Hope; sie müßte jedoch 25′ nördlicher seyn. Es ist aber Sandersons Hope bei Arrowsmiths um einen Grad nördlicher verzeichnet, als es die Beobachtungen von Bylot und Baffin anzeigen, wozu ich keinen Grund ausfindig machen kann, denn auch Davis hatte die Breite seines Sanderson Hope auf 72° 12′ gesetzt, und ich kenne keinen neuren Seefahrer der diese Küste nach Norden so weit befahren hat.

Nach Capt. Ross liegt die Frauen-Insel in 72° 45′; von Sandersons Hope gibt er die Breite nicht an, auch ist dieses Vorgebirge nicht auf seiner Karte zu finden; allein seinem Journale zufolge liegt es im Süden von der Frauen-Insel. (Note in 1819.)

ner freien See, welche ihm wieder einige Hoffnung gab, den Zweck seiner Reise zu erreichen, die er schon zu verlieren anfing, indem er während seiner Navigation längs der Küste von Grönland die Fluthen höchst unbedeutend und ihre Richtung größtentheils von Süden nach Norden gefunden hatte. Den 3ten doublirte Bylot ein Vorgebirge welches den Namen eines der Haupt-Unternehmer der Expedition Sir Dudley Diggs erhielt; eine Bay nannte Bylot nach einem andern Gönner Wolstenholm-Sound, und in 77° 3′ erhielt eine Bay, der vielen Wallfische wegen die er darin fand, den Namen Whale-Sound (Wallfisch-Bay) *) Zwischen dieser und den von ihm genannten Sir Thomas Smith-Sound, im innersten Theile der Baffins-Bay, jenseit dem 78° der Breite, liegt die Insel Hacklupt. In der Smiths-Bay wurde die Abweichung der Magnetnadel 56° westlich beobachtet, die größte Abweichung welche irgendwo ist beobachtet worden. Nachdem Bylot den nördlichen Theil der Bay untersucht hatte, nahm er jetzt längs der Westküste der Bay seinen Cours nach Süden. Eine Gruppe von kleinen Inseln erhielt den Namen Cary's-Inseln, und zwei geräumige Bayen wurden Alderman Jones-Sound und Lancartes-Sound genannt, die Breite der Letztern wird auf 74° Grad angegeben. **) Den 27ten Juli kam Bylot bis zu den von Davis entdeckten Cumberland-Inseln und hatte folglich die Umschiffung der ganzen Bay vollendet. Er gab nun jede Hoffnung auf, irgendwo noch eine Durchfahrt zu finden und beschloß nach England zurückzukehren. Er lief früher an der Küste von Grönland in eine Bay im 65° 10′ der Breite (Cockin-Sound) ein, um seiner Mannschaft einige Erholung von den Beschwerden dieser Reise zu geben, setzte alsdann seine Reise weiter fort, und kam den 30sten August glücklich in England an. Es ist sonderbar, daß diese große von Bylot mit so vieler Beharrlichkeit und Genauigkeit untersuchte Bay den Namen von Baffin und nicht den von Bylot führt, obgleich dieser Capitain, jener nur Steuermann des Schiffes war. Es ist umsonst, Bylots Namen für diese Bay jetzt zu reclamiren, man hat sich zu sehr an den Namen von Baffin gewöhnt; die Gerechtigkeit erfordert es jedoch, auf den Karten neben Baffins Namen auch den von Bylot zu setzen. Wenn wir selbst annehmen wollen, daß damals, wo es der guten praktischen Seeleute unstreitig eine größere Anzahl gab, als der theoretischen; der Steuermann des Schiffs vielleicht die einzige wissenschaftliche Person war; daß ihm besonders die Führung des Schiffs anvertraut wurde; daß er mehrentheils der Geschichtschreiber der Reise war, und daß bei Entdeckungs-Reisen die Instruction nicht selten an den Piloten oder Steuermann gerichtet war; ***) so behauptete doch auch damals schon der Capitain die erste Stelle auf dem Schiffe und ich sehe keinen Grund, warum man bloß bei Bylot eine Ausnahme will gemacht haben, um so weniger da Bylot selbst ein Mann von der größten Erfahrung und Geschicklichkeit war. Es wundert mich, daß dieser Umstand von keinem früher ist bemerkt worden; so sehr scheint das Recht des Bylot verjährt zu seyn, daß auch kein einziges Wort je zu seinen Gunsten ist geäußert worden.

Die Reise des dänischen Capitain Munck im Jahre 1619 verdient hier auch einen Platz. In Forsters Werke findet sich nur eine kurze Anzeige von dieser unglücklichen Expedition; ich habe aber einen ausführlichen Bericht davon in einem kleinen Werke gefunden, welches zuerst im Jahre 1647 in Paris gedruckt und von einem Siewers im Jahre 1674 ins Deutsche übersetzt worden ist. Der Titel dieser jetzt vielleicht selten gewordenen Schrift ist: Bericht von Grönland, gezogen aus zwei

*) Nach Roß liegt Whale-Sound in 77° 45′.

**) Nach Roß in 74° 19′.

***) Dies war der Fall mit Baffin, der auch die Geschichte dieser Reise durch den Druck bekannt machte.

Chroniken einer alten isländischen und einer neuen dänischen. Nach der Karte in diesem kleinen Buche besteht der südliche Theil von Grönland aus zwei Inseln, die nördlich, ist von Grönland durch eine Straße getrennt, welche den Namen Platea St. Martini führt. Am Ende des Buchs ist eine kleine Notiz über die Karte; zufolge dieser ist man, in der Verzeichnung des südlichen Grönlands, einer Karte in der Bibliothek des Cardinals Mazarin gefolgt, auf welcher man folgende Bemerkung findet. Haec delineatio facta est per Martinum filium Arnoldi, natum in Hollandia, civitate dicta den Briel, qui bis navigationem ad Insulam dictam, antiquam Grönlandiam instituit, tanquam supremus gubernator annis 1624 et 1625. *)

Der König von Dänemark Christian IV., heißt es in dem obenerwähnten Berichte, gab dem Capt. Munck den Auftrag, durch die Straße und durch das Meer, welches Grönland von Amerika trennt, zu segeln, um den Weg nach Ostindien zu suchen. Zu diesem Behufe wurden zwei Schiffe ausgerüstet, die Equipage des größern Schiffs bestand aus 43 Personen, die des kleinern aus 16. Den 16ten Mai segelte die Expedition ab, den 20sten Juni erblickte man das Cap Farewell; von hier aus nahm er seinen Cours WNW nach der Hudsons-Straße, den 8ten Juli entstand ein dicker Nebel, dabei eine so heftige Kälte, daß das Tauwerk mit Eiszapfen überzogen war, und den folgenden Tag war wieder die Hitze so groß, daß die Matrosen ihre Kleider bis aufs Hemd auszogen. Munck segelte dem Berichte zufolge, in die Straße Hudson, von ihm Fretum Christiani genannt, und landete den 17ten Juli auf einer Insel an der Küste von Grönland, auf welcher die Dänen Gemeinschaft mit den Eingebornen hatten und sich gegenseitig Geschenke machten. Die Insel in 61° 20′ der Breite nannte er Reensound, und die Bay in welcher er vor Anker lag, Muncks Hafen. Nachdem er des Königs von Dänemark Namen und Wappen in einen Baum geschnitten hatte, verließ er Reensund den 22ten Juli.

Der Breite nach zu urtheilen, kann diese Insel keine andere seyn als die Insel Resolution, am Eingange der Hudson-Straße und es ist bloß Unkunde des Berichterstatters, daß er das in der Nähe liegende Land Grönland nennt, welches gegen 400 Meilen vom Eingange der Straße Hudson entfernt ist. Muncks Navigation in der Hudsons-Straße war, des vielen Eises und der heftigen Stürme wegen, mit großen Schwierigkeiten und vieler Gefahr verknüpft. Den 28sten Juli ankerte er in einem Canal zwischen zwei Inseln, auf welchem man einige Mineralien fand, und wo er mehrere Tonnen mit Talk füllen ließ. Munck nannte den Canal der vielen Hafen wegen, welche man auf den beiden Inseln sah, Hafensund (Haresound). Er liegt in 62° 20′ der Breite 50 dänische oder 200 kleine Seemeilen von dem Eingange der Straße. Den 9ten August verließ Munck den Hafensund, er nahm seinen Cours nach der Südseite der Straße, und nannte eine Insel welche er in NW sah Schnee-Insel. In 62° 20′ der Breite, veränderte er seinen Cours zu WN, die Straße war hier nur 16 dänische Meilen weit, der Nebel aber oft so dick, daß man kein Land sehen konnte. Munck erreichte endlich die Hudsons-Bay, deren Namen er, wie der Bericht sagt, änderte und ihr zwei für einen gab.

*) So habe ich freilich das südliche Ende von Grönland nirgends abgebildet gefunden. Auf einer Englischen im Jahre 1792 erschienenen Welt-Karte, sieht man eine Straße in der Parallele von Island mit der Bemerkung, daß sie sonst schiffbar gewesen sey; worauf sich die Kenntniß von der frühern Existenz einer solchen Straße gründet, erfährt man aus der Karte nicht.

Den Theil der Bay, der Küſte von Labrador am nächſten, nannte er Mare novum, *) das neue Meer, und den Theil zunächſt Grönland Mare Christianum. Es ſcheint alſo, daß Munck nicht nur die nördliche Seite der Hudſons-Straße, ſondern auch den nördlichen Theil der Bay dieſes Namens für Grönland gehalten habe, und daß mehrere Geographen, dadurch, daß Munck nur von den Küſten Grönlands ſpricht, verleitet worden ſind zu glauben, als ob er in der Baffins-Bay geweſen ſey. Munck ſteuerte W N W bis er des vielen Eiſes wegen genöthigt war, den 9ten September an der weſtlichen Seite der Hudſons-Bay oder wie der Bericht ſagt: an der Seite von Grönland in einen Hafen einzulaufen, in welchem er den Winter zu bleiben beſchloß. Dieſer Hafen in 63° 20′ der Breite, liegt, Muncks Beſchreibung zufolge, an der Mündung am Ausfluſſe eines Fluſſes der im October noch nicht zugefroren war; der ſich aber nur 1½ Meile tief ins Land erſtreckte. Es iſt nicht unwahrſcheinlich, daß dieſer ſogenannte Fluß, derjenige Einſchnitt iſt, welcher auf den Karten den Namen Rankin-Inlet führt. Das angränzende Land nannte Munck Neu-Dänemark. In der Nähe des Winterplatzes traf man keine Einwohner, aber wohl mehrere Kennzeichen, daß dieſe Gegend nicht immer ſo menſchenleer ſey. Unter andern fand man einen im Quadrat gebneten Platz; auf der einen Seite deſſelben war ein Hügel von kleinen flachen Steinen errichtet; auf der andern ein über zwei andere Steine gelegter flacher Stein, und auf dieſem drei kleine Kohlen kreuzweis, und in der Nähe des Platzes ein hoher breiter Stein, auf welchem man eine mit Klauen und Hörnern gemalte Geſtalt abgebildet hatte. Den 20 December Abends um 8 Uhr beobachtete Munck eine Mondfinſterniß, die Beobachtung muß ſehr unvollſtändig in Muncks Bericht angegeben worden ſeyn, da das Mittel der Finſterniß für den Unterſchied der Länge 105 Grad gibt, welches beinahe 10 Grad zu viel iſt. Die Kälte während der Winter-Monate, iſt dem Berichte zufolge, ſo heftig geweſen, daß die Erde bis auf 300 und 360 Fuß fror (bei dieſen Zahlen findet wohl ein Druckfehler ſtatt), wenn man des Abends aus Verſehen etwas Waſſer in zinnernen oder kupfernen Gefäßen gelaſſen hatte, ſo fand man dieſe, ſo weit das Waſſer gefroren war, den folgenden Morgen zerbrochen und geſpalten. Es konnte nicht fehlen, daß der Skorbut, die Folge eines ſolchen Klimas und des Mangels an jeder Erquickung, ſich einſtellte. Einer ſtarb nach dem Andern, gegen dem Frühling verſchlimmerte ſich dieſe Krankheit ſehr, im Mai war das Elend und die Bösartigkeit des Skorbuts aufs höchſte geſtiegen. Ein Blutfluß mit den peinlichſten Schmerzen geſellte ſich zu der ſchon ohnehin tödtlichen Krankheit; von den 64 Perſonen, aus welchen die Equipage der beiden Schiffe beſtand, blieben außer dem Capitain nur zwei am Leben. Auch Munck befiel dieſe Krankheit ſehr heftig den 4ten Juni, und er hatte jede Hoffnung zur Wiedergeneſung aufgegeben, doch ſchon nach wenigen Tagen konnte er ſein Bett verlaſſen. Mit dem traurigen Ueberreſte ſeiner Leute embarquirte er ſich den 16ten Juli am Bord des kleinern Schiffes nur wenige Hoffnung habend, eine ſo gefährliche Reiſe mit zwei Mann glücklich vollenden zu können. Seine Fahrt durch die Hudſons-Straße war beſonders mit groſſer Gefahr verknüpft, doch erreichte er endlich das offene Meer und umſchiffte glücklich den 3ten September das Cap Farewell. Hier bedrohte ihn ein heftiger Sturm der mehrere Tage anhielt, mit dem unvermeidlichen Untergange ſeines kleinen und ſchwach bemannten Fahrzeuges, aber auch dieſem entkam

*) Auf einer Engliſchen Welt-Karte findet ſich in der Mitte von Labrador ein groſſer See unter der Benennung: new Sea according to d'Anvill-, mit einem Ausfluſſe nach der Hudſons-Bay, und mit einem andern in das Atlantiſche Meer, vielleicht hat d'Anville Muncks Neue See dadurch andeuten wollen. Nach der Karte, welche dem Berichte von Muncks Reiſe beigefügt iſt, muß man glauben, der ſüdliche Theil von Hudſons-Bay, oder die James-Bay habe den Namen Mare novum bekommen.

er in der That wunderbar, und lief den 21sten September in einen Norwegischen Hafen ein, von wo er glücklich in Kopenhagen anlangte.

Munck, ungeachtet der vielen ihm während dieser Reise zugestoßenen Unglücksfällen, beschloß dennoch eine zweite ähnliche zu unternehmen, und vermochte mehrere reiche Privat-Personen ein Schiff auf ihre Kosten auszurüsten. Kurz vor seinem Absegeln, hatte er über diese Unternehmung eine Unterredung mit dem Könige, in welcher ihm dieser das Unglück seiner ersten Expedition vorwarf, und als Munck vielleicht zu wenig höflich darauf antwortete, stieß ihm der König mit einem Stocke vor die Brust. Erbittert über diese unkönigliche Behandlung, schloß sich Munck in seinem Zimmer ein, und nahm von dem Augenblicke an keine Nahrung mehr zu sich; er starb den zehnten Tag nach dem unglücklichen Vorfalle . . . . . Es scheint nicht, daß die projectirte Reise Muncks von einem andern ausgeführt worden sey, und so brachte die Brutalität des Königs vielleicht Dänemark um die Ehre einer wichtigen Entdeckung.

Bis zu dem Jahre 1631 wurde kein neuer Versuch gemacht, eine nördliche Durchfahrt zu suchen. Forster erwähnt zwar die eines Capitain Hawkridge, wahrscheinlich der nämliche, welcher die Reise mit Sir Thomas Button gemacht hatte; von dieser Unternehmung ist jedoch kein Bericht vorhanden, so daß man nicht einmal das Jahr bestimmt angeben kann; auch machte Capt. Hawkridge keine neue Entdeckungen, durch welche etwa seine Reise auf einen Platz unter den Entdeckungs-Reisen nach dem Norden hätte Anspruch machen dürfen.

Im Jahre 1631 wurden zwei Reisen nach N W unternommen. Die eine geschah auf Kosten einer Gesellschaft Kaufleute in Bristol. An der Spitze der ersten Expedition stand Luke Fox; Capt. Thomas James commandirte die zweite. Die Londoner und Bristoler Kaufleute waren übereingekommen, gleichen Antheil an der Ehre und an dem Gewinn zu haben, auf den Fall die Durchfahrt durch die eine oder die andere Expedition gefunden werden sollte. Der berühmte Mathematiker Briggs, Sir Thomas Roe, Englischer Gesandter am Schwedischen Hofe, und die Wolstenholms, Vater und Sohn, unterstützten diese Unternehmung durch das Ansehen, in welchem sie ihrer Kenntnisse und ihres Einflusses wegen bei Hofe standen. Der König Carl I. wurde ganz für die Unternehmung gewonnen; Fox und James wurden ihm beide vor ihrer Abreise vorgestellt, sie erhielten aus seinen Händen eine Karte, auf welcher alle frühere Entdeckungen verzeichnet waren; ferner Instructionen und Briefe an den Kaiser von Japan. Der König gab sogar den Londoner Kaufleuten zu ihrer Expedition ein Schiff der königlichen Marine. Es hieß Charles, von 80 Tonnen Größe; es wurde auf 18 Monate verproviantirt, und mit allem reichlich versehen; die Equipage bestand aus 20 Matrosen und 2 Schiffsjungen. Fox segelte den 8ten Mai von Yarmouth. Den 22ten befand er sich am Eingange der Hudsons-Straße, er zählte deutlich vier von Sir Thomas Buttons Inseln, welche Fox für identisch mit dem Cap Chidley hält. *) Den 15ten Juni sah er die Inseln Salisbury und Nottingham; bei letzterer Insel fand er die Polhöhe 63° 12′. Fox machte hier die Bemerkung, daß die Inseln Resolution, Salisbury und Nottingham, alle drei hoch an der Ostseite nach dem Eingange der Hudsons-Straße, und niedrig nach Westen sind, welches Forster dem Umstande zuschreibt, daß zu der Zeit als die See gewaltsam in die Hudsons-Bay einbrach, und diese Inseln vom festen Lande abriß, sie von

*) Ich habe nirgends gefunden wer diesen Inseln den Namen von Button gegeben hat, sie liegen in der Nähe von Cap Chidley.

Osten und Südosten hinein gestürzt sey, und die Erde nach Westen zu hingespühlt habe. (Forster, Seite 418). An demselben Tage (15ten Juni) sah Fox Cap Pembrock und den 27ten benannte er eine Insel nahe am Lande an der Westküste von Hudsons-Bay in 64° 10′ der Breite, Sir Thomas Roe Welcome. Fox muß sich in seinem Berichte hier nicht deutlich ausgedrückt haben, denn unter Roes Welcome wird einigemal eine Bay an der Westküste von Cary-Swans-Nest verstanden, allgemeiner aber die große Bay oder Meerenge zwischen der Insel Southampton und dem gegenüber liegenden Lande, welche den nordwestlichen Theil der Hudsons-Bay ausmacht. Auch scheint Fox selbst unter Sir Thomas Roes Welcome weder eine Insel noch eine kleine Bay verstanden zu haben, denn er sagt am Ende seiner Reise, daß wenn ja noch eine Durchfahrt irgendwo zu finden möglich sey, sie nothwendig in S. T. R. Welcome seyn müsse, so wie sie hier auch in der That von Middleton und Ellis im 18ten Jahrhundert gesucht worden ist. Den 28sten Juni kam Fox zu einer Insel die er Brook Ibbham nannte, (nach Ellis in 62° 55′) eine Benennung, die seitdem einer andern: Marble Island, hat Platz machen müssen. Fox segelte nun längs der Westküste des festen Landes, worunter man wahrscheinlich das Cary-Swans-Nest zu verstehen hat; hier wurde eine Insel Dun Fox benannt, die man nicht mehr auf den Karten sieht, und den 31sten in 62° 5′ erhielt eine Gruppe von Inseln den Namen Briggs Mathematik. *) Die Westküste von Cary-Swans-Nest, die Fox wohl nicht bis zu ihrer nördlichsten Spitze untersucht hat, beschreibt er als niedrig, hie und da mit einem Sandhügel, nicht unähnlich den Holländischen Küsten. Den 9ten August beschloß Fox, in Port Nelson einzulaufen; das Land in der Nähe dieses Hafens, erhielt von ihm den Namen New Wales. Den 20sten verließ er Port Nelson und nahm einen südöstlichen Cours längs der SW Küste von Hudsons-Bay. Den 29sten sprach er Capt. James; den 2ten September sah er das Cap welches von James einen Tag später den Namen Henrietta Maria erhielt, von ihm aber Wolstenholm Ultimum Vale benannt wurde. Von diesem Vorgebirge nimmt die Küste eine ganz südliche Richtung und bildet mit dem gegenüberliegenden Cap Jones die sogenannte James-Bay, eine nicht richtige Benennung, da vor James sie schon Hudson befahren, und wahrscheinlich im Innern dieser Bay den Winter zugebracht hatte. Jetzt beschloß Fox, seine Untersuchungen östlich von Cary-Swans-Nest anzustellen. Den 3ten sah er Cap Pembroke, bald darauf Seamorse-point, und den 15ten die Mill-Inseln. Den 18ten nannte er ein Cap in 61° 46′ der Breite, King Charles Promontory und ein anderes in 65° 23′ Cap der Königin Maria. Nordwestlich von dem Vorgebirge des Königs Carls, entdeckte er drei Inseln, welche ein gleichseitiges Dreieck bilden, er nannte sie nach den Brüdern von Trinity-House, Trinity-Inseln. Eine Insel, die etwas westlicher liegt, erhielt den Namen seines Freundes Walter Cook, und ein Vorgebirge nördlich von Cap Mary, welches große Aehnlichkeit mit Cap Portland im Englischen Canal hatte, den des Lord Westons Portland. Fox verfolgte die Küste weiter nach Norden, bis sie eine SO Richtung nahm. Die äußerste nördliche Spitze derselben nannte er Fox Farthert. Sie liegt in 67° 20′ N. B. 76° westlicher Länge. Forster wünscht, daß das Land, von welchem Fox die westliche Küste bis Fox's Farthert untersuchte, Fox's-Insel genannt werden möge; auf einigen Karten findet sich auch dieser Name, allein es fragt sich, ob es wirklich eine Insel sey und ob sie nicht mit der Insel Good-Fortune zusammenhängt, die freilich selbst

*) Ist die Breite von 62° 5′ richtig, so müssten die Inseln, Briggs Mathematik in der Nähe von Cap Tourtamp-ton liegen; von den Karten sind diese Inseln verschwunden.

von einigen Karten verschwunden ist. Es wäre wohl zu wünschen, daß nun, wo man diese Gegenden wahrscheinlich nicht mehr besuchen wird, um irgendwo eine Verbindung mit dem nördlichen Theile des großen Oceans zu suchen, eine Reise bloß in geographischer Hinsicht dahin unternommen werden möge, denn die Lage der Länder, welche die Hudson-, Cumberland- und Forbisher-Straßen bilden, so wie die Cumberland-Inseln und die ganze Südwest-Seite der Baffins-Bay ist nichts weniger als genau bekannt, und es möchte, wie ich die Erfahrung gemacht habe, vielleicht unmöglich seyn, aus den Berichten der frühern Reisenden einige befriedigende Resultate über die wahre Lage der von ihnen entdeckten Länder zu abstrahiren. Von Fox's Farthert trat Fox seine Rückreise nach England an, wo er den 31sten October ankam. Er machte die Geschichte dieser Reise bald nach seiner Rückkunft durch den Druck bekannt, er vertheidigte darin mit großer Zuversicht die Existenz einer NW Durchfahrt, er behauptete sogar, daß sie von bedeutender Weite und in einem gemäßigten Clima liegen müsse, indem er die Erfahrung gemacht habe, daß je weiter man nach Norden komme, desto wärmer werde es, und desto weniger Eis sey zu finden.

Capt. James segelte den 3ten Mai des nämlichen Jahres von Bristol in der Henrietta Maria, einem Schiffe von 70 Tonnen. Seine Equipage bestand aus 19 Matrosen und 2 Schiffsjungen; Proviant hatte er auf 18 Monate an Bord genommen. Den 4ten Juni sah James die Küste von Grönland, den 17ten befand er sich bei der Resolution-Insel, deren Südspitze James zu 61° 20′ bestimmt, den 22sten landete er auf dieser Insel an einer Stelle, welche er den Hafen der göttlichen Vorsehung nannte (Harbour of God's Providence.) Den 8ten Juli in 63° 15′ der Breite, fand er überall so viel Eis, daß er für dieses Jahr alle Hoffnung aufgab, weiter nach Norden zu kommen. Den 16ten Juli nahm er seinen Cours W S W auf die Insel Mansell, und dann wieder N W, um die westliche Küste der Hudsons-Bay im 63° zu erreichen. Auf dieser Fahrt hatte er viel vom Eise auszustehen. Den 20sten August sah man Land in der Nähe von Port Nelson. James nannte diese Küste New-South-Wales. Den 3ten segelte er in die James-Bay. Der 8ten September nannte er eine Insel in 53° 5′ N Lord Weston-Insel, sie liegt 45 Meilen von der Westküste der James-Bay und ist ungefähr 18 Meilen lang. Den 12ten lief das Schiff durch Nachlässigkeit des Wachthabenden Officiers, in der Nähe einer Insel auf ein Felsenriff und befand sich in der größten Gefahr; es wurde jedoch durch große Anstrengungen der Schiffsmannschaft gerettet, daher die Insel den Namen Gottes Gnade (God's favour) erhielt. Den 19ten ankerte James bei einer Insel, welcher er den Namen des Grafen von Bristol gab, sie war unbewohnt, und es fand sich auf ihr weder frisches Wasser noch irgend ein lebendiges Wesen. Eine eben so wüste Insel, umgeben von Felsen und Sandbänken in 52° 10′ der Breite, erhielt den Namen Sir Thomas Roe's Island, und eine dritte S S O von dieser, in einer Entfernung von 12 Meilen, den des Lord Danbigh; eine vierte nannte er Carys-Island. Auf allen diesen Inseln war es unmöglich, aus Mangel eines nur erträglichen Hafens, den Winter zuzubringen; endlich fand er einen sichern Hafen auf einer Insel, welche den Namen Charleton-Isl. bekam, und hier blieb er den Winter über. James hat in seiner Reisebeschreibung das Ungemach das er hier während des Winters erlitt, mit vielem Detail beschrieben, und manchen merkwürdigen Umstand über die Wirkungen der Kälte angeführt. Es war erst den 3ten Juli des folgenden Jahres, als er in See gehen und den 22ten ehe er das Cap Henrietta Maria erreichen konnte. Den 22ten August sah er das Cary-Swans-Nest und von hier nahm er seinen Cours nordöstlich; den 24sten befand er sich in 61° 30′ der Breite; er segelte N O und dann N W bis zum 26sten August, wo das Eis und der schlechte

Zustand des Schiffs ihn zwang, seine fernere Untersuchungen aufzugeben; James rechnete sich N W W von der Nottingham-Insel in 65° 30′ der Breite. Den 3ten September erreichte er die Insel Resolution und nach einer sehr stürmischen Fahrt, kam er den 2ten October in England an.

James Reisebeschreibung, welche zu den bessern gehört, erschien auf besondern Befehl des Königs Carls I. im Jahre 1633 in 4. In Churchhills Sammlung von Reisen wurde sie 1732 zum zweitenmal gedruckt; eine Octav-Edition, die aber sehr fehlerhaft seyn soll, erschien im Jahre 1740 und in Clerk's Naufragia ist sie zum viertenmale abgedruckt worden. *)

In das Jahr 1643 fällt die bekannte Holländische Expedition der Schiffe Castricum und Breskes, commandirt von den Capitains Vriez und Scharp. Der Zweck dieser Reise soll gewesen seyn von Indien aus die nördliche Durchfahrt zu suchen. Den 3ten Februar liefen sie aus dem Hafen der Insel Ternate aus, sie kamen jedoch nicht weiter als bis Jesso und zu den südlichen Kurilen. Adelung und Forster sagen in den Berichten, die sie in ihren Werken von diesen Reisen geben, daß, da sich die Schiffe Breskes und Castricum an der Küste von Japan getrennt, ersteres Schiff durch die Meerenge von Sangar zwischen Japan und Jesso gesegelt sey. Dieß ist aber bestimmt nicht der Fall gewesen, wie sich's leicht beweisen läßt.

Im Jahre 1668 wurde Capt. Gillam nach der Hudsons-Bay auf Entdeckungen ausgeschickt. Er hatte zwei Franzosen mit sich Groiseleiz und Rattison, welche früher eine Expedition zu Lande aus Canada nach Port und Fluß Nelson, (bey den Franzosen Bourbon genannt) und bald darauf auch aus Quebeck eine zur See dahin gemacht hatten; während dieser Letztern nahmen die Franzosen Besitz von der Englischen Niederlassung in Port Nelson. Groiseleiz hoffte mit großer Gewißheit eine Verbindung zwischen der Hudsons-Bay und der Südsee, vermittelst Flüsse und Seen zu finden, und er that alles um die französische Regierung zu einem Versuche zu vermögen, diese Verbindung zu erforschen, sie nahm jedoch keine Notiz davon und betrachtete die Vorschläge der Canadischen Entdecker als Chimäre. Dieß war nicht der Fall mit den Engländern. Der Englische Gesandte in Paris engagirte die Herren Groiseleiz und Rattison für England, und sandte sie dahin ab, mit dringenden Empfehlungen an den Prinzen Rupert, den großen Beschützer und Beförderer aller Unternehmungen. Man rüstete sogleich ein königliches Schiff, den Nonsuch aus, und Capt. Gillam erhielt den Auftrag, die Franzosen nach der Hudsons-Bay zu führen. Wenn gleich auf dieser Reise die gewünschte Durchfahrt nicht gefunden, auch keine Entdeckungen gemacht wurden, so ist sie doch in sofern sehr merkwürdig, als sie den Grund zu der Hudsons-Compagnie legte, ein Handelszweig, der für England äußerst wichtig, und für die Theilnehmer weit vortheilhafter gewesen ist, als jede andre Handels-Speculation; noch bis auf diese Stunde genießen die Actionaire sehr große Vortheile.

Im Jahre 1676 unternahm der Capt. Wood, ein Seemann von großer Erfahrung, der das Auffinden einer nördlichen Durchfahrt zum besondern Gegenstande seines Studiums gemacht hatte, eine Entdeckungs-Reise nach Norden. Nachdem die wiederholten Versuche, einen Weg nach Indien in N W zu finden, fehlgeschlagen waren, wollte man nun nach einer Pause von mehrern Jahren, d. i. seit der

---

*) James stellt auf seiner Reise fleißig Beobachtungen für die Abweichung der Magnetnadel an: 90 Meilen westlich von Island fand er sie 3° östlich; im 37° der Breite 900 Meilen W N W von Blasques (ich vermuthe, das unter Blasques die Blasquet-Inseln an der Küste von Irland verstanden sind,) betrug sie 9° W. In 59° 15′ N, 120 Meilen östlich von Cap Farewell: 11° 45′ W. und in der Nähe der Resolution-Insel 16° westlich.

Reiſe des berühmten Hudſon im Jahre 1608, die Durchfahrt zwiſchen Nova-Zemlia und Spitzbergen ſuchen. Es wurden zwei Schiffe zu dieſer Expedition ausgerüſtet. Das Schiff von Capt. Wood hieß Speedwell, und gehörte dem Könige, das andere Schiff, welches von Capt. Flawes commandirt wurde, und von einer Geſellſchaft Privatleute, an deren Spitze der Herzog von York ſtand, zu dieſer Expedition gekauft worden war, hieß Proſper. Dieſe Unternehmung mißlang ebenfalls, überdem war ſie auch ſehr unglücklich; denn Wood verlor ſein Schiff an der Küſte von Nova-Zemlia, und nur mit Mühe konnte er ſich mit ſeiner Mannſchaft ans Land retten, von wo ſie Capt. Flawes auf ſein Schiff aufnahm. Die Spitze, in deren Nähe das Schiff ſcheiterte, nannte Wood Cap Speedwell, ihre Breite gibt er auf 74° 40′ und ihre Länge auf 63° öſtlich von London an. Forſter bemerkt, daß die Breite dieſes Caps 77° 40′ und die Länge 67° ſeyn müſſe, weil nach Wood's Karte dieſe Spitze die nämliche ſeyn müſſe, welche auf den Holländiſchen Küſten Troost Hook heißt. Unterſucht man jedoch das Journal von Wood, in welchem täglich die Breite des Schiffs angegeben iſt, ſo wird man ſich überzeugen, daß in der von ihm angegebenen Breite des Cap Speedwell kein bedeutender Fehler ſeyn könne. Wood war nie höher nach Norden als bis 74° 50′ gekommen, und dieß zwar nach einer ſehr guten Beobachtung den 24ſten Juni. Bis zum 29ſten Juni, an welchem Tage das Schiff ſcheiterte, war Wood faſt immer in der nämlichen Breite geblieben, auch läßt es ſich nicht annehmen, daß die in ſeinem Journale angeführten Breitenbeſtimmungen alle falſch ſeyn ſollten. Was die Länge des Cap Speedwell betrifft, ſo läßt ſich dieſe freilich nicht ſo genau angeben, indem die Weſtküſte von Nova-Zemlia auf den Karten ſehr verſchieden verzeichnet iſt, auf jeden Fall iſt ſie geringer als 6°. Auf Arrowſmiths Karte findet man in der Breite 74° 40′ die Weſtſpitze von Nova-Zemlia, Weſthook, deſſen Länge 50° iſt, und auf einer Engliſchen Welt-Karte welche ich, was die nördlichen Polar-Länder betrifft, für ſehr gut halte, iſt in der Breite von 74° 40′ ein Cap Swarten-Hook in 56° der Länge; es ſcheint mir, daß das Weſt-Hook auf Arrowſmiths Karte das Cap Speedwell des Capt. Wood ſeyn müſſe. Nachdem ſich Capt. Wood an Bord des Prospers gerettet hatte, verließ er den 9ten Juli die Eisküſten von Nova-Zemlia und nahm ſeinen Cours nach Weſten. Den 22ſten Juli rechnete er ſich in der Nähe der Bären-Inſel, von wo er ſeinen Lauf S W und dann Süd nach den Engliſchen Küſten zu richtete. Den 11ten Auguſt erblickte man die Orkaden, und den 23ſten lief der Proſper in die Themſe ein. Dieſe Reiſe war im 17ten Jahrhundert die letzte nach dem Nordpol.

Reiſen nach dem Nordpol,

im achtzehnten Jahrhundert.

Es verfloß eine geraume Zeit ehe man die Verſuche einer nördlichen Durchfahrt nach den Indiſchen Gewäſſern erneuerte. Erſt in der Mitte des 18ten Jahrhunderts ſchien der Geiſt für die Reiſen nach dem Nordpol wieder aufzuleben, und zwar geſchah dieſes in England, wo der Handel einen Schwung genommen hatte, den der unternehmende Geiſt ſeiner Einwohner, ihre Induſtrie und die glückliche Conſtitution des Landes in einer von keiner andern Nation erreichten Höhe erhielt, und noch erhält; für eine große handelnde Nation mußte ein kürzerer Weg nach Indien und China von der äußerſten Wichtigkeit ſeyn. Im Jahre 1741 und 1746 wurden zwei Expeditionen unternommen, welche wohl für die

Möglichkeit oder Unmöglichkeit, eine Durchfahrt in N W zu finden, entscheidend waren; jedoch verdienen ein paar frühere Reisen, weil sie als Einleitung zu den Reisen des Capt. Middleton und Moor angesehen werden können, noch einige Erwähnung.

Im Jahre 1719 wurden die Capitaine Knight und Barlow von der Hudsons-Bay-Compagnie auf Entdeckungen nach dem nördlichen Theile der Hudsons-Bay ausgeschickt; von diesen Schiffen erfuhr man aber seit ihrer Abreise gar nichts und wahrscheinlich gingen sie im Eis unter. Theils um die Equipagen der beiden Schiffe aufzusuchen, falls sie sich von den verunglückten Schiffen sollten gerettet haben, theils auch um Entdeckungen in der Hudsons-Bay zu machen, die vielleicht die Möglichkeit einer nördlichen Durchfahrt erweisen würden, wurde im Jahre 1772 ein Schiff unter dem Befehle des Capt. Scroggs ausgeschickt. Den 12ten Juni segelte er aus dem Churchhill-Flusse, einem englischen Etablissement an der Westküste der Hudsons-Bay im 59° der Breite. Den 9ten Juli ankerte er in einer Bay, 9 Meilen von der nächsten ihm in Norden liegenden Bay, in einer Tiefe von 12 Faden. Eine Spitze in O N O nannte er Whale bone Point (Fischbein-Spitze) und die südlichste einiger Inseln in S S W und S W S erhielt den Namen Cap Fullerton. In Westen war hohes Land zu sehen. Scroggs rechnete sich in 64° 56′ der Breite. Nach der Aussage einiger Eingebornen, die er am Bord hatte, befand sich das Schiff in einer Bay, vor welcher eine Barre oder Sandbank liegt, nach andern Nachrichten aber war das Schiff noch 30 Meilen von der Barre; auch Scroggs eigene Leute, die er ans Land geschickt hatte, behaupteten, keine Gefahr oder irgend ein Hinderniß weiter nach Norden zu gehen, wahrgenommen zu haben, auch Eis war nicht zu sehen, demungeachtet segelte Scroggs, ohne weitere Untersuchungen anzustellen, aus der Bay, und kehrte nach England zurück. Den 18ten Juli heißt es bei Ellis, durchschnitt Scroggs den Welcome in 64° 15′. In 64° 8′ sah man viele Wallfische, und die Sonden zeigten von 40 zu 70 Faden. Obgleich in den Berichten von Scroggs gesagt worden ist, daß er im Welcome gewesen sey, und die Breite an drei verschiedenen Tagen größer als 64° angegeben wird, so behauptet doch Forster, Scroggs sey nicht in dem Welcome, sondern in einer Bay, die auf den Karten den Namen Rankins-Inlet führt, gewesen. Die Marble Insel, sagt er, liegt in der Mündung dieser Bay, und man kann sie daher gar nicht verkennen. Aber die Marble Insel liegt beinahe 2° südlicher, auch ist es nicht gesagt, daß Scroggs in der Mündung der Bay eine Insel gesehen habe: es ist die Rede von mehrern Inseln. Man darf daher wohl annehmen, daß südlich von Cap Dobbs, in der von Scroggs angegeben Breite, eine Bay mit mehrern Inseln in S S W von ihr, liegt. Tief kann die Bay nicht seyn; denn in der Breite von 65° ist der Welcome überhaupt nur 30 bis 36 Meilen weit, folglich würde man bei den spätern Untersuchungen dieser Küste von einer tief ins Land gehenden Bay wohl Notiz genommen haben; aber auch nach Scroggs eigenem Berichte ist man nicht berechtigt zu glauben, daß er in einer so tiefen Bay, wie die von Rankins-Inlet ist, geankert haben sollte.

Ich kann nicht umhin, eines Vorschlags zu erwähnen, den man zu dieser Zeit machte, um Rußland zur Aufsuchung einer nördlichen Passage zu vermögen. Das Project wurde freilich nicht ausgeführt, es verdient jedoch der Vergessenheit entrissen zu werden. Im Jahre 1732 wandte sich ein Engländer an den Russischen Gesandten in London, den Fürsten Kantemir, mit dem Vorschlage von Archangel aus über Nova-Zemlia einen kürzern Weg nach Indien ausfindig zu machen; er schildert in seinem Plane mit lebhaften Farben den unendlichen Gewinn den Rußland haben würde, wenn es unmittelbar Theil an dem Handel mit den orientalischen Ländern und Inseln, als China, Japan, den

Philippinen und Molukken und mit der Küste von Amerika nehmen dürfte; er hält es daher wohl des Versuches werth, den kürzesten Weg nach diesen Ländern aufzusuchen, von welchem er übrigens mit Gewißheit hofft, daß er gefunden werden könne. Zu diesem Plane, welcher sehr gut geschrieben ist, sagt er unter anderm: daß, da die Dänen im Besitze des Schlüssels der Ostsee sind, so müsse man, um unabhängig von ihnen zu seyn, Archangel zum wichtigsten Orte Rußlands machen; Archangel sey überdem sehr gut gelegen, um den Wallfischfang von dort zu führen, man müsse daher diesen Zweig der National-Industrie ja nicht vernachlässigen, wobei er besonders auf die vortreffliche Schule ein großes Gewicht legt, welche eine solche Navigation für die russischen Matrosen seyn würde. Aus der Depesche des Fürsten Kantemir sieht man, daß er die vortheilhafteste Meinung von dem Engländer gehabt habe; er schildert ihn als einen Mann, welcher für Rußland von großem Nutzen seyn könnte, und empfiehlt ihn der Kaiserin aufs angelegentlichste. Er meldet ferner der Kaiserin, daß er ihm einen Paß nach Rußland geben werde, wohin der Engländer auf eigene Kosten reisen wolle, so wie er überhaupt auf keine Schadloshaltung Anspruch mache, bis seine Vorschläge von einer Commission geprüft wären; auf den Fall aber, daß man sie vortheilhaft für Rußland hielte und ihm die Ausführung übertragen würde, verlange er die Summe von 12000 L. Sterling. In der That eine sehr mäßige Belohnung, wenn sie auch nur für die Vortheile gewesen wäre, welche Rußland durch Errichtung eines Wallfischfangs erlangt hätte, geschweige denn für die Leitung einer so beschwerlichen Reise, als die einer Polar-Reise seyn mußte. Den Namen dieses unternehmenden und allem Anscheine nach geschickten Engländers erfährt man aus der Depesche des russischen Gesandten nicht, weil er ihn gebeten hatte seinen Namen zu verschweigen. Man muß es sehr bedauern, daß Rußland von diesem Manne keinen Nutzen gezogen hat. Erst 40 Jahre später wurde der freilich vergebliche Versuch gemacht, einen kürzern Weg nach Indien zu finden, die Ehre jedoch einen solchen Versuch damals gemacht zu haben, wäre der Russischen Marine verblieben. *)

Es war bald darauf, daß in England Arthur Dobbs auftrat, der leidenschaftlich die Existenz einer N W Durchfahrt vertheidigte, und alles anbot, sie aufgesucht zu wissen. Schon im Jahre 1737 gelang es ihm, die Hudsonsbay-Compagnie zu bewegen, zwei Schiffe zu diesem Behufe auszurüsten. Diese kamen jedoch zurück, ohne eine Entdeckung oder irgend nur eine nützliche Beobachtung oder Bemerkung gemacht zu haben, auch waren sie nur bis 62° 30′ gekommen. Dobbs hielt die Compagnie in Verdacht, daß sie Schuld an dem gänzlichen Mißlingen der Expedition sey, indem wohl die Existenz einer nordwestlichen Durchfahrt dem Interesse dieser Handlungs-Gesellschaft zuwider seyn würde. Er wandte sich daher an die Regierung, welche auch zwei Schiffe zu der verlangten Unternehmung ausrüsten ließ: den Furnace und die Discovery. Ersteres Schiff commandirte der Capt. Christoph Middleton, ein sehr guter Seemann, der während seines Dienstes bei der Hudsonsbay-Compagnie eine genaue Kenntniß der Hudsons-Bay erlangt hatte, und selbst die größte Hoffnung hegte, daß die Passage gefunden werden würde. Der Capt. der Discovery hieß William Moor. Beide Schiffe segelten im Jahre 1741 nach der Hudsons-Bay, winterten im Churchill-Flusse, und traten am 1ten Juli des folgenden Jahres von dort ihre Entdeckungs-Reise an. Den 3ten sah man 3 Inseln, deren Breite zu

*) Ich verdanke obige Nachricht dem Herrn Reichskanzler Grafen Romanzoff, so wie der Bereitwilligkeit des Herrn Archivarius der auswärtigen Angelegenheiten, Herrn Bantisch Kamensky in Moskau, dieses Document mir sogleich mitgetheilt zu haben.

61° 40′ bestimmt wurde, und den 4ten in 63° N und 93° 40′ W. die Insel Brook Cobham, *) diese Insel ist ungefähr 20 Meilen lang und 9 Meilen breit; ihre Entfernung vom nächsten Lande beträgt 9 Meilen. Den 10ten fand Middleton die Weite von Sir Thomas Roes Welcome von 45 bis 55 Meilen, und in der Breite von 64° 51′ betrug sie von 30 bis 35 Meilen, die gegenüber liegende östliche Küste der Welcome (Cary-Swans-Nest) war flach. An der westlichen Seite wurde ein hervorragendes Cap, Dobbs genannt. Nordwestlich von diesem Cap zeigte sich ein tiefer Einschnitt, den man zuerst für einen Fluß hielt und Wager-Fluß nannte. Die Weite des Einschnitts betrug auf einer Strecke von 5 Meilen, 8 Meilen; 12 Meilen höher über 20 Meilen. Die Mündung dieses Einschnitts liegt in 65° 23′ N und 88° 37′ der Länge. Middleton ankerte zuerst an der Nordseite in 5 Faden, alsdann höher in einer kleinen Bay, welche er Savage-Sound nannte; eine andere Bay noch nördlicher in 65° 50′ erhielt den Namen Deer-Sound. Die Böte der Schiffe erforschten den Wager-Fluß, oder wie er seitdem genannt wurde: die Wager-Bay noch 30 Meilen höher. Den 4ten August segelte Middleton aus der Bay, nachdem er sie so weit untersucht hatte, als es das Eis erlaubte und richtete von hier seinen Lauf nordwärts. Den 5ten befand er sich in 66° 14′ und 86° 28′ W, in einer 25 bis 30 Meilen weiten Meerenge, von welcher die östliche Seite aus flachem niedrigen Lande bestand. Den 6ten sah man an der NW Küste ein Vorgebirge, von welchem das Land eine Richtung nach NW nahm; in der Hoffnung, daß dieses Vorgebirge die Nordspitze von Amerika sey, benannte man es Cap Hope. Während der Nacht bahnte man sich durch das Eis einen Weg gerade nach Norden von Cap Hope, fand sich aber am folgenden Morgen sehr in seinen Hoffnungen getäuscht. Das überall von Westen nach Osten liegende Land überzeugte Capt. Middleton, daß hier keine Durchfahrt möglich sey, und daß er sich in einer Bay befände deren nördlichstes Ende 18 bis 20 Meilen breit ist. Sie erhielt den Namen Repulse-Bay (zurückweisende Bay). Im Osten sah man eine mit Eis angefüllte Meerenge, welche das Land Cary-Swans-Nest oder die Insel Southampton von dem an die nördlichen und östlichen Küsten der Repulse-Bay stoßenden Lande trennt. Ehe Middleton aus der Bay wieder heraus segelte, ging er aus Land an das östliche Ufer der Repulse-Bay, welches er als sehr gebirgig beschreibt, und bestieg den höchsten Berg daselbst, von wo er nicht nur die Eis-Straße sondern auch das Meer jenseits derselben übersehen konnte. Die Straße ist 12 bis 20 Meilen breit, und ungefähr 50 Meilen lang, ihre Richtung zuerst SO dann Süd; sie ist mit mehrern größern und kleinern Inseln angefüllt; so bis 60 Meilen genau in Süden von seinem Standpunkte sah er sehr hohes Land, welches seine Richtung nach Cap Comfort zu nehmen schien. Middleton untersuchte nun noch die Westseite der Welcome bis zur Insel Brook Cobham, und den 13ten August trat er von dort seine Rückreise nach England an.

Dobbs war mit dem Resultate dieser Reise höchst unzufrieden; es entstand ein Federkrieg zwischen ihm und Middleton, in welchem Dobbs den Sieg davon trug. Er bestand nun auf eine zweite Expedition, die auch im Jahre 1746 vor sich ging. Die Regierung bestimmte überdem durch eine Parlaments-Acte, eine Belohnung von 20000 L. Sterling für denjenigen, der die wichtige Entdeckung vollenden würde. Eine Gesellschaft von Privatleuten beschloß, die Kosten zu der zweiten Dobbsschen Unternehmung herzugeben, und schoß in Actien von 100 L. 10000 L. zusammen. Mit dieser Summe wurden zwei Schiffe gekauft, die Dobs Galley von 180 Tonnen, und die California von 140

*) Ellis bestimmte die Lage dieser Insel zu 63° 55′ N und 92° W.

Tonnen; Capt. William Moor erhielt das Commando des erſten Schiffs, Capt. Francis Smith das der California. Der Geſchichtſchreiber dieſer Reiſe Henry Ellis, ging als Agent der Commitee der Geſellſchaft mit, überdem war ihm aufgetragen, phyſikaliſche Beobachtungen anzuſtellen, und von den Küſten genaue Karten zu verfertigen. Das Letztere hat er ſchlecht erfüllt; denn bei ſeinem Buche befindet ſich nur eine einzige Karte nach einem ſehr kleinen Maaßſtabe, und in vielen Stücken unrichtig.

Die Expedition ſegelte den 27ten Mai 1746 von Yarmouth. Den 8ten Juli ſah man die Reſolution-Inſeln am Eingange der Hudſons-Straße. In der Höhe der Savage-Inſeln kamen mehrere Eſquimeaux an Bord der Schiffe. Den 19ten ſah man 20 Meilen in Süden die Inſel Cap Charles. Den 30ten befand man ſich bei der Inſel Salisbury am weſtlichen Ende der Hudſons-Straße. Den 1ten Auguſt wurde das Cap Digges und den 4ten die Inſel Mauſel doublirt. Den 11ten erreichten die Schiffe die Weſtküſte der Hudſons-Bay in 64° der Breite, und den 19ten die Inſel Brook Cobham oder Marble Island. Hier wurde beſchloſſen, die genaue Unterſuchung von Sir Thomas Roes Welcome bis zum folgenden Sommer zu verſchieben, und den Winter im Port Nelſon zuzubringen. Der Lauf der Schiffe wurde dieſem Beſchluß zufolge nach dem Fluſſe dieſes Namens gerichtet, wo ſie den 26ten glücklich ankamen. Ellis beſtimmte die Breite von Fort York zu 57° 20′ N und die Länge aus einer von ihm daſelbſt beobachteten Mondfinſterniß 93° 58′. Den 9ten Juni des folgenden Jahres verließen die Schiffe ihren Winter-Aufenthalt und ſegelten den 22ten aus dem Fluſſe. Den 30ten Juni ſah man Centry-Iſl in 61° 40′; den 2ten Juli Knights Iſl in 62° 2′. Man ſegelte mehrere Inſeln vorbei, als Merry's, Jones und Sir Biby's Iſl, welche alle wüſte und felſigt ſind. Letztere Inſel liegt von dem Eingange der Revile-Bay in einer Entfernung von 15 Meilen. In 62° 47′ wurde ein Einſchnitt Corbets-Inlet genannt. Das Cap Jalabett beſtimmte er zu 63° 15′ das Cap Fullerton zu 64° 15′ und ein von ihm ſogenanntes Cap Frey zu 64° 32′. Man machte die Entdeckung eines andern großen Einſchnitts, welcher bei ſeinem Anfange eine Breite von 9 bis 12 Meilen hatte, ſich dann mehr und mehr ausdehnte, und 24 Meilen vom Eingange über 20 Meilen breit war, nachher aber wieder abnahm. Seine Richtung war zuerſt NNW und dann ganz weſtlich. Ellis gibt dieſer Bay den Namen Cheſterfield Inlet; ſie wird aber auch Bowders Inlet genannt. Sie wurde nicht ganz bis an das Ende unterſucht, folglich ſchien es wenigſtens damals nicht unmöglich, daß hier die NW Durchfahrt noch zu finden ſeyn könnte. Ellis ſelbſt war dieſer Meinung, und es iſt wirklich merkwürdig, daß man dieſe Bay nicht genauer unterſuchte, ehe man nach der Wager-Bay ſegelte. Den 29ſten kamen die Schiffe daſelbſt an; der Eingang in dieſe Bay wurde von Ellis zu 65° 33′ N und zu 80° W beſtimmt. Cap Montague bildet die nördliche und Cap Tobbs die ſüdliche Spitze des Einganges. Man ſegelte die Bay hinauf und ankerte in einem guten Hafen, der den Namen Douglas Harbour erhielt. Von hier aus wurden die Böte der Schiffe zweimal ausgeſchickt die Bay genau zu erforſchen; man fand aber nirgends eine Verbindung mit einem Landſee oder mit einem Fluſſe, ſie war überall vom Lande eingeſchloſſen. Den 15ten verließen die Schiffe die Wager-Bay, und die Rückreiſe nach England wurde beſchloſſen. Den 27ſten ſah man Cap Pembroke: den 28ſten ſegelte man die Inſel Mauſel vorbei und den 14ſten October kamen die Schiffe glücklich in Yarmouth an.

Da nach Ellis eigenem Berichte die Möglichkeit noch Statt fand, in dem Cheſterfield Inlet die gewünſchte Durchfahrt zu finden, ſo ſchickte die Hudſonsbay-Compagnie im Jahre 1761 den Capitain

Christopher in der Schaluppe Churchill ab, um diese Bay genau zu untersuchen. Der Capitain Christopher segelte von Fort Churchill ab, untersuchte die Bay, kehrte aber so wie das Wasser weniger salzig zu werden anfing, und er nun in einem Flusse zu seyn glaubte, zurück. Um nun noch jeden Zweifel welcher über diese Bay Statt finden konnte, zu heben, ward der Capt. Christopher das folgende Jahr abermals dahin abgeschickt, in Begleitung eines Cutters, unter dem Commando eines Capt. Norton. Die Untersuchung der Chesterfield-Bay ward nun vollendet und man fand, daß sie sich 170 Meilen weit vom Meere in einem See von süßem Wasser endigt. Der See war 63 Meilen lang und 15 bis 30 Meilen breit; am westlichen Ende fand sich ein Flüßchen, das ebenfalls landeinwärts untersucht ward bis es sich verlor.

In allen Erwartungen die Dobbs über das Auffinden der nordwestlichen Durchfahrt gehabt hatte war er also getäuscht; ein neuer Strahl von Hoffnung zeigte sich, und er unterließ auch hier nicht auf den Grund zu kommen. Laut Aussagen eingeborner Amerikaner, welche von Norden her zum Handel nach den Etablissements der Hudsons-Bay kommen, gibt es einen Fluß, der sich in das Eismeer ergießt und des vielen Kupfers wegen, das in demselben gefunden wird, den Namen Kupferbergwerk-Fluß führt (Copper mine river). In der gewissen Hoffnung, daß vermittelst dieses Flusses die Durchfahrt gefunden werden würde, drang er in die Hudsonsbay-Compagnie, den Fluß untersuchen zu lassen, und im Jahre 1779 wurde Hearne dahin abgefertigt. Am 7ten Dezember des nämlichen Jahres reiste er ab. Seine merkwürdige Fußreise die 1300 Meilen betrug bis zur Mündung des Kupferflusses und zurück bis Fort Prince of Wales, dauerte 1 Jahr und 7 Monaten; allein das Resultat der Reise war nichts weniger als günstig für das System des Herrn Dobbs. Hearne fand den Fluß so seicht, daß er kaum einen Indianischen Canot tragen konnte; auch war er mit Sandbänken und Wasserfällen angefüllt. Nach Hearne's Beobachtungen liegt die Mündung des Flusses in 72° N und 25° W von dem Orte seiner Abreise in 58° 50′ W. Die Breite möchte indeß zu nördlich seyn. Dalrymple hat eine von den Amerikanischen Indianern auf Häuten gezeichnete Karte in Besitz gehabt, auf welcher der Coppermine Fluß in Verbindung mit dem Meere nördlich von Repulse-Bay steht; es war daher Dalrymple's Meinung, daß die Repulse-Bay nicht im Norden geschlossen, wie sie es nach Middletons Bericht seyn müßte, sondern mit dem nördlichen Eismeere durch den Coppermine Fluß verbunden sey. Man muß nicht unbemerkt lassen, daß Dalrymple ein eifriger Vertheidiger der NW Passage war (Dalrymple memoir of a map of the lands around the North Pole).

Seit dieser Reise ist kein Versuch mehr gemacht worden, in der Hudsons-Bay eine Verbindung mit dem nördlichen Theile des großen Oceans zu suchen, obgleich Ellis eine solche Verbindung für sehr wahrscheinlich hält, und sie in der Chesterfield-Inlet und in der Repulse-Bay will gesucht haben.

Im Jahre 1764 beschloß die Kaiserin Catharina, die bekanntlich sich lebhaft für alles Wissenschaftliche interessirte, von Archangel aus eine Reise nach dem Nordpol unternehmen zu lassen. Für den Handel Rußlands, der damals noch in seiner Kindheit war und der Natur der Dinge gemäß noch lange in einem unvollkommenen Zustande bleiben mußte, war ein kürzerer Weg nach den Japanischen und Chinesischen Gewässern von keiner Wichtigkeit; es war daher nur Eifer für die Wissenschaften, der die große Kaiserin zu der Unternehmung bewog. Den Befehl der Expedition, die aus drei Schiffen bestehen sollte, erhielt der Brigadier nachmaliger Admiral Tschitschagoff, und noch in demselben Jahre gingen die Schiffe von Archangel nach Kola ab, wo sie den Winter bleiben sollten.

Den 10ten Mai 1765 segelte Tschitschagoff von Kola, und den 16ten Juni ankerten die Schiffe in Klok-Bay (das Bell-Sound der Engländer) an der Küste von Spitzbergen; hier blieben sie bis zum 4ten Juli, und nahmen nun ihre Richtung gerade nach Norden zu. Den 21. Juli erblickte man Prince Charles-Insel und den 24sten beobachtete man in 80° 21′; die Länge betrug 7° 41′. Von diesem Tage an ward es, trotz aller Anstrengung unmöglich, weiter nach Norden vorzudringen; täglich fand man sich um einige Minuten weiter nach Süden zurückgedrängt, und als am 29sten Juli (9. Aug.) der Wind stark aus Nord zu wehen anfing, und grose unabsehbare Eismassen, die sich von NO bis WSW ausdehnten, den Weg ganz und gar versperrten: so beschloß der Commodore mit Einwilligung seiner Capitaine zurückzukehren. Bei den täglich gröser werdenden Schwierigkeiten und der so sehr vorgerückten Jahrszeit, konnte eine gröfere Beharrlichkeit nur der Expedition schaden, und durchaus keinen glücklichen Erfolg versichern. Der ungünstige Ausgang dieser Fahrt war dem Grafen Tschernischeff, Präsident des Admiralitäts-Collegiums ein harter Schlag, und im rollen Unmuthe über die fehlgeschlagene Erwartung schrieb er dem Commodore einen officiellen Brief, der mehrere Aeußerungen der Unzufriedenheit enthielt und besonders ihm den Vorwurf machte, sich nicht eifrig genug gezeigt zu haben, den ihm gegebenen Auftrag auszuführen. Der Capitain Tschitschagoff, der selbst nach St. Petersburg gereist war, rechtfertigte sich indeß in seiner Antwort hinlänglich, und selbst der entfernteste Verdacht gegen ihn verschwand sowohl bei der Kaiserin als ihrem Minister. Beide hatten an der Ausführbarkeit des Unternehmens nicht gezweifelt; die Täuschung ihrer Erwartungen hatte sie daher im Unmuthe zu einer Ungerechtigkeit verleitet, die sie bald erkannten und auch wieder gut machten. Ein zweiter Versuch ward beschlossen, und zum Beweis des Zutrauens, den die Kaiserin in die Geschicklichkeit und den Muth des Capitain Tschitschagoff setzte, ernannte sie ihn abermals zum Chef der zweiten Expedition, die aus den nämlichen drei Schiffen bestand. So völlig gerechtfertigt in der Meinung seiner Monarchin und vielleicht auch in der des Ministers, reiste Capitain Tschitschagoff im Februar 1766 von St. Petersburg nach Archangel und von da nach Kola ab. Hier fand er die Schiffe der Expedition völlig ausgerüstet, und den 12ten Mai segelte er ab. Es gelang ihm dießmal um einige Minuten weiter nach Norden vorzudringen. Den 12 Juli beobachtete man in 80° 28′; das im Norden feststehende Eis ließ indeß keine Hoffnung übrig, nun weiter mehr nach Norden vorzudringen, und es ward den folgenden Tag die Rückkehr nach Archangel beschlossen. Man befand sich damals in 79° 56′ 38″ beobachteter Breite, in der Nähe der Küste von Spitzbergen, die man von SO 52° bis S W° relevirte. Den 31sten Juli liefen die Schiffe in die Klok-Bay ein, um die hier zurückgelassene Provision, und andere Vorräthe an Bord zu nehmen. Den 8ten August segelten die Schiffe aus der Klok-Bay, den 9ten September ankerten sie auf der Rhede von Archangel und hiemit endigte sich die Expedition.

Wir haben jetzt nur noch von einem Versuche Bericht abzustatten, eine nördliche Durchfahrt zu finden, nämlich von dem des Capitains Phipps im Jahre 1773.

Die Schiffe Racehorse und Carcaß, ersteres commandirt von dem Capt. Phipps, letzteres von dem Capt. Ludwidge, segelten den 4ten Juni 1773 von der Nore. Den 26sten in der Länge von 7° 50′ Ost, sah man in Osten die Küste von Spitzbergen in einer Entfernung von 30 bis 35 Meilen, und den Tag darauf das Schwarze Cap, dessen Lage Phipps zu 78° 13′ N und zu 10° 36′ O bestimmte. Das Schwarze Cap ist die Südspitze einer Insel, welche in einer fast gleichen Richtung mit der Küste von Spitzbergen nicht weit davon liegt, und aus dieser Ursache wohl von den Holländern

Forland genannt ist. Die Engländer nennen sie Prince Charles Island; die Nordspitze heißt Vogelhook auch Faire-Foreland (das schöne Vorgebirge.) Den 13ten Juli ankerte Phipps auf der Rhede von Vogelsang, welche die alten Englischen Seefahrer Nord-Hafen nannten, *) die Nordost-Spitze dieser Rhede ist das sogenannte Cloven-Cliff (gespaltene Felsen). Die Breite von Cloven-Cliff wurde von Phipps zu 79° 53′ und die Länge nach den Chronometern zu 9° 59′ 30″ bestimmt; die Lage von Cap Hacklupt, einer Insel, welche die Holländer Amsterdam-Insel nennen, zu 79° 47′ N und 9° 11′ 30″ O. Den 18ten segelte Phipps von der Rhede Vogelsang nach Norden; des vielen Eises wegen machten die Schiffe jedoch nur geringe Fortschritte. Endlich wurde es den 25sten NO frey, und man erreichte die Insel Moffen, welche 4° im Osten von Cap Hacklupt liegt. Den 27sten befand man sich nach der Schiffs-Rechnung in 80° 11′ N und in 14° 59′ 30″ der Länge, nach den Chronometern. Eine unabsehbare in einer Ost- und West-Richtung liegende Eismasse, versperrte hier den Weg nach Norden; dieß war während der ganzen Reise die höchste Breite, welche die Englischen Schiffe erreichten. **) Den 29sten in 80° 21′ 56″ beobachteter Breite zeigte sich im Süden eine Oeffnung; man hielt sie für die Meerenge Waygatz oder Hinlopen, welche das Nordost-Land von Spitzbergen von der Haupt-Insel trennt. Die Schiffe avancirten jetzt bei Wenigen nach Osten, und in der Breite von 80° 30′ befanden sie sich bei den 7 Inseln im 19° der Länge. Zuletzt wurden sie so sehr vom Eise eingeschlossen, daß mehrere Tage hindurch jede Hoffnung verschwand, die Schiffe zu retten. Capt. Phipps beschloß daher sie dem Eise Preis zu geben, und nur die Böte mit den nothwendigsten Artikeln über das Eis hinweg zu ziehen bis zu der Nordspitze von Spitzbergen, wo sie den Winter hätten zubringen müssen. Von einem Berge auf einer der Inseln hatte man eine Aussicht von 35 Meilen, man sah aber in Norden und in NO durchaus nichts als eine einzige nur durch den Horizont begränzte Eismasse. Endlich erhob sich den 9ten August ein Wind aus Osten, und befreyte die Engländer von dem schrecklichen Schicksale, das sie treffen mußte, wenn sie ihre Schiffe hätten verlassen müssen. Phipps anserte hierauf in dem Hafen von Smeerenberg, segelte von hier den 19ten und trat nun seine Rückreise nach England an, wo er zu Ende September ankam.

Einige Jahre vor dieser Reise, hatte der berühmte Weltumsegler Bougainville seiner Regierung den Vorschlag zu einer Reise nach dem Nordpol gemacht, und in diesem zwei Wege angedeutet, auf welchen der Pol am wahrscheinlichsten zu erreichen sey. Die Französische Regierung verwarf diesen Plan, den Bougainville indeß der Englischen Admiralität mittheilte, als die Reise des Capitain Phipps beschlossen war, mit der Anzeige, welche von den zwei von ihm vorgeschlagenen Routen ihm die zweckmäßigere schien. Capitain Phipps wählte jedoch nicht die von Bougainville empfohlene Route. ***)

Im Jahre 1776 unternahm Capt. Paget von der französischen Marine eine Reise nach dem Nordpol. Er hatte einige Jahre früher eine Reise nach dem Südpol gemacht ****) und wünschte sich auch

*) Die von den Holländern genannte Smeerenberg-Bay nannten sie Südhafen.

**) Nimmt man an, daß die estimirte Breite von Phipps richtig sey, so ist Phipps um 20′ dem Pole näher gekommen als der Admiral Tschitschagoff.

***) Account of the life and writings of M. de Bougainville by M. le Chevalier de Lambre, im ersten Bande des Journals of Sciences and arts. 1819.

****) Pagets Bericht von dieser Reise in den Jahren 1773 und 1774 hat das Sonderbare an sich, daß er Kerguelen, den Chef dieser, von Seiten der Regierung veranstalteten Expedition, gar nicht nennt. Sie befand sich mit dieß durch den Astronom Rochon, der auch die Reise mitmachte, wissen, aus den Schiffen Roland von 6 Kanonen, Capt. Kerguelen; aus der Fregatte Oiseau, Capt. Rosneret und der Corvette La Dauphine; Paget sagt nur, daß er sich am Bord des Rolands befunden habe.

über den Zuſtand des nördlichen Eismeers zu belehren, und daſelbſt phyſikaliſche Beobachtungen über den Stand des Barometers, über die Bildung des Eiſes, über den Salzgehalt des Meerwaſſers u. ſ. w. anzuſtellen. Da er jedoch die Reiſe auf einem holländiſchen zum Wallfiſchfange beſtimmten Schiffe gemacht hat, ſo würde ich ihrer gar nicht erwähnen, wenn ſie ſich nicht dadurch auszeichnete, daß dieſes holländiſche Schiff weiter nach Norden gekommen iſt, als irgend eines früher (ich ſetze voraus daß Paget ſelbſt mit eigenen Inſtrumenten die Beobachtungen für die Breite angeſtellt hat, wie freilich aus ſeiner Reiſebeſchreibung nicht deutlich hervorgeht.) Doch glaube ich nicht, daß es den 82ſten Grad der Breite erreicht hat, wie es auf ſeiner Karte und in dem von der Akademie der Wiſſenſchaften abgeſtatteten Berichte über dieſe Reiſe angedeutet iſt. Er ſpricht ſelbſt nie von einer höhern Breite als 81° und vielleicht etwas darüber, und zwar den 16ten Mai, wo aber nach dem tabellariſchen Journal nur 81° 00 angeführt iſt. Den 11ten Mai ſagt Paget ausdrücklich, daß die Breite 80° 38′ geweſen ſey, aber auch dieſe Breite und nun vollends die von 81° iſt höchſt merkwürdig, da alle Seefahrer ſelbſt Hudſon, Tſchitſchagoff und Mulgrave nicht ſo weit haben kommen können, und der Zweck des Holländers wahrlich nicht geweſen iſt den Pol zu erreichen, welches Paget übrigens ſehr möglich hält, und zwar würde nach ſeiner Meinung die Fahrt dahin am ſicherſten zwiſchen Spitzbergen und Nova-Zemlia gelingen.

Die letzte Reiſe von Cook hatte außer der genauen Erforſchung der nördlichen Küſten Amerikas, auch den Zweck, zu unterſuchen, ob nicht irgendwo eine Verbindung mit dem Atlantiſchen Meere zu finden ſey; zu gleicher Zeit wurde der Lieut. Pickersgill abgeſchickt, um ähnliche Unterſuchungen in der Baffins- und Hudſonsbay anzuſtellen; dieſe letzte Expedition fiel ſehr unbefriedigend aus, Pickersgill befand ſich kaum am Eingange der Baffins-Bay, als er nach England zurückkehrte. Die Reſultate der merkwürdigen Reiſe Cook's ſind zu bekannt als daß ich es für nöthig halten ſollte ſie hier anzuführen.

Supplement *)

geſchrieben im November 1819.

Die vielen vergeblichen Verſuche eine nördliche Durchfahrt zu finden, ſchienen endlich die Gewißheit erzeugt zu haben, ſie könne nicht exiſtiren, und man hielt das Problem für gelöſt; indeß fing man ſeit einigen Jahren an, Zweifel gegen die aufgeſtellten Beweiſe zu erheben und das Gelingen eines neuen Verſuchs für nicht unmöglich zu halten. Die Abfertigung des Lieut. Kotzebue, um die Durchfahrt von Weſten nach Oſten zu ſuchen, erregte die Aufmerkſamkeit Europa's; es war natürlich, daß die Engländer welche die erſten Verſuche, eine nördliche Durchfahrt zu finden, gemacht hatten, ſich die endliche Entdeckung derſelben nicht gern wollten von einer andern Nation entreiſſen laſſen. Doch dieß möchte

*) Im Jahre 1812, in welchem ich meine hiſtoriſche Ueberſicht der Polar-Reiſen ſchrieb, mußte ich ſie mit der Reiſe des Capt. Phipps und der von Cook ſchließen. Der Vollſtändigkeit wegen füge ich hier einen Bericht über die Engliſchen Expeditionen im Jahre 1818 hinzu.

wohl das schwächste Motif zu ihrer Expedition im Jahre 1818 gewesen seyn. Von einer Nation, die durch ihre wiederholten Entdeckungs-Reisen der Wissenschaft größere Schätze zugeführt hat, als alle übrigen maritimen Nationen Europas zusammen genommen, war es zu erwarten, daß sie die glückliche Zeit des wiedergekehrten Friedens zu Unternehmungen anwenden würde, durch welche die Wissenschaften bereichert werden mußten. Es waren nicht zwei Jahre seit dem Abschlusse des Friedens verflossen, und schon hatte die Englische Admiralität Schiffe abgefertigt, die Küsten des mittelländischen Meeres, die Küsten von Afrika, so wie das Innere dieses Continents, die Küsten von Neu-Holland, von China und Corea, so wie die größern Seen Amerikas zu erforschen und neu aufzunehmen. Könnte eine solche Nation wohl gleichgültig gegen das einzige geographische Problem bleiben das dem Seemann noch zu lösen übrig ist? — Hiezu kam noch der Umstand, daß die von dem Wallfischfange in den Jahren 1816 und 1817 zurückkehrenden Schiffe die Nachricht mitbrachten, daß das Eis, das seit Jahrhunderten die östlichen Küsten Grönlands umkreiste, sich gelöst habe, und daß mehrere Schiffe bis zum 81° gesegelt waren ohne durch Eis gehindert zu werden. Die Englische Regierung beschloß daher im Jahre 1818 zwei Expeditionen, jede von zwei Schiffen, abzuschicken; die Eine sollte gerade nach Norden segeln, die andere nach der Baffins-Bay. Eine sinnreiche Hypothese war von dem berühmten Barrow, Secretair der Admiralität, den man als den Urheber beider Expeditionen ansehen kann, aufgestellt, als sey der Nordpol von einem Eisfreien Meere umgeben, und es käme daher nur darauf an, die Gränzen dieses Bassins zu erreichen, um dann durch den Pol selbst die Fahrt aus dem Atlantischen in den grossen Ocean zu machen. Die Erfahrung indeß von Hudson, Tschitschagoff und Lord Mulgrave daß es unmöglich sey, zwischen Grönland und Spitzbergen weiter nach Norden als bis zum 81° vorzudringen, ward auch nun von dem Capitain Buchan, dem das Commando der Polar-Expedition gegeben war, aufs neue gemacht, und es ist nicht wahrscheinlich, daß dieser Versuch je wiederholt werde. Die Durchfahrt in N W zu finden, schien weniger unmöglich, und wenn sie auch nicht gefunden werden sollte, so versprach die Unternehmung in geographischer Hinsicht besonders reichlichen Ersatz für das Mißlingen derselben: eine Erwartung, die nicht getäuscht werden ist.

Zum Chef dieser Expedition wurde der Capitain Roß ernannt, ein trefflicher Seemann, welcher seltene wissenschaftliche Kenntnisse in seinem Fache besitzt, und überhaupt unter den vielen vorzüglichen Offizieren der Englischen Marine, einen ausgezeichneten Platz einnimmt. Capt. Roß hatte bereits mehrere Reisen nach dem Norden unternommen, und auf einer Fahrt nach Archangel im Jahre 1814 sehr schöne astronomische Beobachtungen gemacht, so wie eine Karte des weissen Meers verfertigt, an welcher es bis dahin der Englischen Marine ganz und gar gemangelt hatte. Die zur Expedition bestimmten Schiffe: die Isabella von 385 Tonnen, und der Alexander von 252 Tonnen unter dem Commando des Lieut. Parry, wurden zu der gefährlichen Navigation eigens eingerichtet und auf das zweckmäßigste von Außen und von Innen verstärkt, wie dieß aus der Beschreibung die der Capt. Roß in seinem Werke gegeben hat, zu ersehen ist. Beide Schiffe wurden mit einer Menge astronomischer und physikalischer Instrumente, von denen manche erst zu dieser Reise erfunden worden waren, versehen, so wie mit vielen andern Dingen, von welchen in des Capt. Roß Buche ein ausführliches Verzeichniß gegeben ist. Die Isabella hatte unter andern 7 Chronometer: 4 von Arnold, 2 von Earnshaw und einen von Parkinson und Frodsham. Die Instruction wurde von dem gelehrten Secretair der Admiralität Hr. Barrow geschrieben.

Den 25sten April segelte die Expedition von Scheerneß, den 30sten ankerte sie in dem Sunde von Brassa, den sie am 3ten Mai verließ und nun den Cours nach der Südspitze Grönlands zu nahm. Auf dieser Fahrt wurden in 59° 30′ N und 17° 30′ W und in 57° 30′ N und zwischen 28° 20′ und 30° 15′ W, aber vergeblich, zwei Gefahren gesucht, die auf den Karten unter dem Namen Olof Cramer und Buß vorkommen. Den 26sten erblickte man in 58° 31′ N, 5° W vom Cap Farewell den ersten Eisberg, der ungefähr 1000 Fuß lang und 40 Fuß hoch war.

Von dem 27sten May wurde täglich ein Cylinder von Kupfer über Bord geworfen, deren eine große Menge embarquirt worden waren, um die Richtung des Stroms zu erfahren. Ein solcher Cylinder enthielt eine Anzeige der Länge und Breite des Schiffs, der Abweichung der Magnetnadel, und in sechs verschiedenen Sprachen eine Bitte an die Person, welche denselben finden sollte, ihn der Admiralität zuzustellen. *)

Die Existenz der letztgenannten Gefahr, hat man einer erdichteten Nachricht zu verdanken, laut welcher das Schiff, die Buße von Bridgewater, eins von den 15 Schiffen, die zu der dritten Expedition Forbishers im Jahre 1578 gehörten, im SO von Frisland eine Insel gesehen haben soll, welche sicher nie existirt hat. Ich habe früher in dieser Uebersicht und ausführlicher von der Entdeckung des Schiffs Emanuel gesprochen.

Nachdem man die Südspitze von Grönland umschifft hatte, ohne sie jedoch zu sehen, richtete Capt. Roß seinen Lauf nach Norden in die Baffins-Bay und den 3ten Juni sah man in einer Entfernung von 40 — 50 Meilen das erstemal die Küste von Grönland, ein wenig südlich von Coquin-Sound. Den 14ten Juni sah man die Wallfisch-Insel; sie liegt im Süden von Discoe, und wird von den Dänen, die hier ein kleines Etablissement von 100 Esquimeaux unter dem Befehl einiger wenigen Europäer haben, um Wallfische und Seehunde zu fangen, Kronprinz-Insel genannt. Von dem Befehlshaber dieses Etablissements erfuhr Capt. Roß, daß der vergangene Winter ungewöhnlich streng gewesen, daß die See, die in der Regel erst im Februar zufriert, schon im December zugefroren sey, und daß Love-Bay und die Straße Waygatz noch mit Eis angefüllt seyen. Da Capit. Roß des Eises wegen nicht nach Norden segeln konnte, so kehrte er den 17ten Juni nach Süden zurück nach der Waygatz-Straße, wo 45 Wallfisch-Fahrer aus der nämlichen Ursache lagen; und da es wahrscheinlich war, daß er mehrere Tage hier zubringen würde, so befestigte er das Schiff an einem Eisberge, eine Meile von der NW Küste der Waygatz-Insel, und ließ die astronomischen und physikalischen Instrumente ans Land bringen. Die Waygatz-Insel ist 9 Meilen lang, in 70° 26′ 17″ nördlicher Breite, und 54° 51′ 49″ westlicher Länge. Die Breite wich um einen halben, und die Länge um 5° von den frühern Bestimmungen ab. Die westliche Abweichung der Magnetnadel wurde zu 72° 9′ 28″ und die Inclination zu 82° 48′ 47″ bestimmt. Die Höhe der Insel betrug 1400 Fuß. Ueber 700 Eisberge waren zu sehen; derjenige, an welchem die Isabella befestigt war, enthielt viel süßes Wasser, und die Schiffe füllten hier ihre leergewordenen Wasser-Tonnen. Den 20sten Juni verließen die Schiffe die Straße Waygatz, da das Eis sich zu trennen anfing, allein nur auf kurze Zeit, und sie waren bald

*) Einer von diesen den 21sten Mai in der Nähe des Cap Farewell über Bord des Alexanders gewesenen Cylinders, wurde den 17ten März 1819 an der Küste von Irland in der Bay Killala auf der Insel Bartrah in 54° 13′ N und 9° W aufgefischt. Der Strom hatte folglich diesen Cylinder durch den ganzen Atlantischen Ocean und zwar mit einer Geschwindigkeit getrieben, die im Durchschnitt 4 Meilen betrugt.

gezwungen in der Nähe des Caps Four Island Point, wo ein Dänisches Etablissement ist, auf gleiche Weise zu ankern d. h. sich an einem Eisberge zu befestigen. Den 24sten versuchte man zwischen Eisbergen und Eisfeldern, weiter zu kommen, was aber sehr langsam von Statten ging. Den 3ten Juli hatte man die Frauen-Insel und das von Davis genannte Vorgebirge Saundersons-Hope erreicht. Capt. Roß fand die Tiefe in der Nähe des Landes sehr groß, dahingegen westlicher weit geringer, was vielleicht die Ursache seyn mag, daß in der Mitte der Bay mehr Eis zu finden ist, indem die großen Eisberge daselbst stranden und an diesen das schwimmende Eis sich ansetzt.

Den 23sten Juli erreichten die Schiffe die Parallele von 75° 12′: die größte Breite, welche die Wallfischfahrer zu erreichen pflegen. Eine große Vertiefung zwischen 75° 12′ und 76° erhielt den Namen Melville-Bay, ein hoher Felsen in der Mitte derselben Melville Monument. Den 7ten August in 75° 51′ N und 65° 32′ W, war die Isabella in großer Gefahr vom Eise zerquetscht zu werden, nur die ausserordentlich starke Bauart und innere Befestigung rettete sie.

Den 10ten August erhielten die Schiffe einen Besuch von den nördlichen Esquimeaux, ein Volk das nie früher die geringste Gemeinschaft mit Europäern gehabt hatte. Zur Verständigung mit ihnen war ein auf der Isabella sich befindlicher Grönländer Sakheuse, den man aus England mitgebracht hatte, von großer Hülfe. Die Communication mit diesen Esquimeaux dauerte 6 Tage, von dem 10ten bis zum 16ten August, an welchem Tage das Eis es den Schiffen möglich machte, ihren Lauf nach Norden fortzusetzen.

Die nördlichen Esquimeaux sind klein von Wuchs, nicht über 5 Fuß groß, haben eine kupferbraune Farbe, sind sehr corpulent; in ihren Gesichtszügen gleichen sie den südlichen Esquimeaux; ihre Volksmenge muß unbedeutend seyn, da man nie mehr als 18 zu gleicher Zeit sah. Außer kleinem Gesträuch wächst in ihrem Lande kein Holz, daher bauen sie sich ihre Häuser von Stein, 3 Fuß über und 3 Fuß unter der Erde. Ihre Begriffe sind sehr eingeschränkt, sie können nicht viel weiter als 5 zählen. Canots haben sie nicht und die Schiffe hielten sie für lebendige Wesen; es kostete Sakheuse viel Mühe, ihnen begreiflich zu machen, daß die Schiffe nur Häuser von Holz seyen. Bis zur Ankunft der Engländer hielten sie sich für die einzigen Bewohner der Erde, indem sie annehmen, daß im Süden von ihnen die Welt mit ewigem Eise begränzt sey. Sakheuse rief, wie er sie sah: das sind unsere Väter! Es soll nämlich bei den südlichen Esquimeaux eine Tradition seyn, als ob sie von einem im Norden wohnenden Volke abstammen, was auch die Aehnlichkeit der Sprache zu beweisen scheint. Das Land das sie bewohnen und von Capt. Roß Arctische Hochländer genannt wurde, liegt im nordöstlichen Theile der Baffins-Bay, zwischen 76 und 77° 40′ der Breite, und 60 und 72° westlicher Länge, ist also ungefähr 120 Meilen lang und 20 Meilen tief. Es ist ganz umringt von hohen Gebirgen, welche jede Communication mit dem übrigen Theile von Grönland unmöglich machen. Die See ist reich an Wallfischen und das Land an schwarzen Füchsen, so wie es auch reichhaltige Eisen-Minen hat. Eine Bay im östlichen Theile des Arctischen Hochlandes zwischen Cap Melville und Cap York, erhielt den Namen Prince-Regent-Bay; in der Mitte derselben ist die Insel Bushnan, die der Spitze Sowallick oder den Eisen-Bergen gegenüber liegt, und auf welcher man den 8ten August landete. Von dem Eisen, das die Berge enthalten sollen, konnte keine Probe erhalten werden, einige Messer aber der Esquimeaux die man mitgebracht hat, sind von dem berühmten Physiker Wollaston untersucht worden, welcher Nickel als einen der Bestandtheile derselben gefunden hat, was auf einen meteorischen Ursprung zu deuten scheint.

An dieser Küste sah man eine Strecke von 8 Meilen mit rosenrothem Schnee bedeckt. Durch ein Mikroscop untersucht, schien der Schnee aus runden dunkelrothen Samenkörnern von gleicher Größe und Gestalt zu bestehen. Zuerst glaubte man am Bord, daß diese rothen Samenkörnchen vegetabilischen Ursprungs seyn müßten, da auf den hinter diesem farbigen Schnee liegenden 600 Fuß hohen Bergen (die aber nicht mit rothem sondern mit weißem Schnee bedeckt waren) Gesträuch wuchs, das eine braungelbliche Farbe hatte. Wollaston, welcher diesen rothen Schnee untersucht hat, findet, daß die äußere Rinde der Kügelchen farblos ist, und daß die rothe Farbe von dem Inhalte der Kügelchen entsteht, der öhlig ist, und sich nicht in Wasser, aber wohl in Weingeist auflösen läßt. Im Ganzen glaubt Wollaston doch, daß die Farbe einen vegetabilischen Ursprung habe. Andere Gelehrte in England hingegen, vertheidigen den animalischen Ursprung derselben, indem sie annehmen, daß die rothen Kügelchen Excremente der Alea alce sind, die hier in großer Menge gesehen wird; so daß diese Sache noch nicht entschieden zu seyn scheint. *)

Den 17ten August sah man das von Baffin genannte Cap Dudley Digge, dessen Breite Roß nur wenige Minuten südlicher fand, als sie von Baffin bestimmt worden war. Die Beschwerden der Navigation zwischen Eisfeldern und Eisbergen waren außerordentlich groß; oft vergingen mehrere Tage und mehrere Nächte, wo sich kein Mann von der Equipage nur auf einen Augenblick hinlegen konnte: die Leute waren unaufhörlich beschäftigt, um mehrentheils auf dem Eise das Schiff zu schleppen, zu bogsiren oder zu warpen. Capt. Roß pflegte zum Ersatze des Schlafs den Leuten zur Mitternachtszeit ein Mahl von dem conservirten Donkinschen Fleische zu geben, was viel dazu beitrug, die Kräfte, folglich die Gesundheit der Leute zu erhalten.

Den 18ten August segelte man dem von Baffin genannten Wolstenholm-Sound vorüber, der 50 bis 60 Meilen tief und bewohnt zu seyn schien; die Tiefe des Meers betrug 250 Faden; bald darauf sah man auch die Cary's-Inseln, 36 Meilen weit vom Lande, genau so wie sie Baffin verzeichnet hat, dessen Genauigkeit mehreremal von Roß gepriesen wird. Den 19ten sah man in einiger Entfernung Baffins Wallfisch-Sund, Hacklupt-Insel und Smith-Sund; letzterer ist über 50 Meilen tief, schien aber ganz und gar mit Eis angefüllt, und konnte daher nicht untersucht werden. In 77° 45′ am nördlichsten Ende der Baffins-Bay im Westen von Smith-Sund, sah man eine tiefe Bay, die des vielen Eises wegen mit welchem sie angefüllt war, ebenfalls nicht untersucht werden konnte. Capt. Roß zeigt indeß, daß in dieser Bay keine Durchfahrt möglich sey, indem er selbst und mehrere seiner Offiziere deutlich die Verbindung des Landes in jeder Richtung wahrgenommen hatten. Ein Cap am nördlichsten Ende der Bay in 77° 49′ N und 78° 41′ W erhielt den Namen Hurd nach dem Hydrographen der Admiralität. Die höchste Breite, die Roß auf seinem Schiffe erreichte, war 76° 55′, und da Cap Hurd in 77° 49′ liegt, so betrug die Entfernung des Schiffs vom nördlichsten Lande 54

*) Die mikroscopischen Beobachtungen des Hr. Bauer in Kew, beweisen, daß diese Kügelchen Pflanzen sind, die auf dem Schnee wachsen (there can be no doubt but this new specie of Uredo grows upon the snow where it is found) und zu einer neuen Gattung Pilze (Uredo) gehören, die er uredo nivalis zu nennen vorschlägt. Die geringe Größe dieser Pflanzen setzt in Erstaunen, nicht weniger die Geschicklichkeit des Naturforschers eine so geringe Größe messen zu können. H. Bauer findet, daß der Durchmesser einer Uredo nivalis der 1600ste Theil eines Zolls ist. Man sehe im 14. Hefte der von dem Königlichen Institut in London herausgegebenen Journals (Journal of Literature, Science et the Arts) den interessanten Aufsatz des H. Bauer: Microscopical observations on the red snow by Francis Bauer. (Note in 1820.)

Meilen; in dieſem Augenblick war die Länge 74° 56′ 48″; die Abweichung 108°; die Inclination 86° 25′.

Den 23ſten Auguſt ſah man Baffins Alderman Jones Sund, der ebenfalls mit Eis angefüllt war, auch hier war keine Durchfahrt möglich, indem eine hohe Gebirgskette die Gränzen der Bay ausmachte. Den 25ſten in 76° 10′ N und 78° 30′ W betrug die Abweichung der Magnetnadel 109° 58′ die Inclination hatte bis 86° 00′ abgenommen. Eine Bay im Süden von Alderman Jones Sund erhielt den Namen Coburg-Bay, deren Südſpitze, die in 74° 35′ N. 78° 45′ W liegt, nach dem Hydrographen der Oſtindiſchen Compagnie, Cap Horsburgh genannt wurde. Von dieſem Cap nimmt das Land eine direct ſüdliche Richtung. Die Navigation erforderte der vielen Eisfelder wegen, von welchen die Schiffe immerfort umringt waren, die größte Vorſicht und Wachſamkeit. Den 31ſten Auguſt ſegelte man in eine große Bay, die nach Roß's Karte in einer Oſt- und Weſt-Richtung ſich von 76½° bis 84° W erſtreckt, und durch die Cap Byam Martin in 73° 30′ und Cap Cunningham in 74° 45′ gebildet wird. Der nördliche Winkel dieſer großen Bay wird auf Roß's Karte Lancaſter-Sund genannt; im nördlichen Winkel erhielt eine Vertiefung den Namen Barrow's-Bay. Roß ſegelte über 80 Meilen in dieſe Bay hinein, und als er glaubte, ſich von dem Zuſammenhange des Landes im Weſten überzeugt zu haben, kehrte er um und richtete ſeinen Cours nach dem Cap Byam Martin d. h. nach der ſüdlichen Spitze der großen Bay, der Roß keinen Namen gegeben hat, die aber Lancaſter-Sund genannt werden muß, da Baffin ſie ſo nannte. Den nördlichen Winkel, welchem Roß dieſen Namen gegeben hat, konnte Baffin, da er gar nicht in die Bay hinein ſondern nur vorübergeſegelt war, durchaus geſehen haben. Die Tiefe betrug auf der Stelle wo die Iſabella wandte, 650 Faden, die Abweichung der Magnetnadel 115° W; die Temperatur des Waſſers hatte ſich von 32 bis 37° vergrößert.

Daß Capt. Roß ſobald umkehrte und nicht verſuchte, tiefer in die Bay hineinzudringen, ward ihm bei ſeiner Rückkunft zum großen Vorwurfe gemacht. Der Lieut. Parry und der Arzt Fiſcher, (welcher ebenfalls eine Beſchreibung dieſer Reiſe herausgegeben hat) auf dem Schiffe Alexander, das nach Roß 8 Meilen weiter vom Lande entfernt war, behaupten den Zuſammenhang des Landes am Ende der Bay nicht geſehen, und alle Umſtände günſtig gefunden zu haben, in dieſer Bay die erwünſchte Durchfahrt zu finden. Capt. Roß hat ſich zwar gegen die ihm über dieſen Umſtand gemachten Anſchuldigungen in einer ſpäter erſchienenen ſehr gut geſchriebenen Schrift gerechtfertigt; er kann indeß nicht ganz von dem Vorwurfe frei geſprochen worden, die Bay nicht genau genug unterſucht zu haben, da ihn nichts hinderte den Cours nach Weſten fortzuſetzen. Da er noch 50 Meilen weit vom nördlichſten Lande entfernt war, ſo waren nur wenige Stunden noch nöthig, jedes Individuum auf beiden Schiffen zu überzeugen, daß die Bay rundum geſchloſſen ſey, kein Vorwurf hätte ihn treffen können, und die Nothwendigkeit wäre weggefallen die Unterſuchung hier zu wiederholen. Capt. Roß behauptet zwar, und ſeine Wahrhaftigkeit wird Keiner leicht bezweifeln wollen, nicht früher umgekehrt zu ſeyn, als bis er die Berge im Weſten im Zuſammenhange mit denen im Norden und Süden geſehen habe; nicht nur er ſelbſt hatte dieſen Zuſammenhang geſehen, ſondern mehrere ſeiner Offiziere, ſo auch der Capt. Sabine, wiewohl gerade dieſer am heftigſten gegen ihn aufgetreten iſt. Er behauptet durchaus keine Strömung bemerkt zu haben. Die Admiralität hat, um jeden Zweifel über dieſe verſchiedenen Meinungen zu heben, eine zweite Expedition abgefertigt, von welcher der nämliche Lieut. Parry das Commando bekommen, die den Lancaſter-Sund nochmals genau unterſuchen ſoll, und alsdann die Auf-

nahme der von Roß noch ununtersucht gelassenen Küsten Amerikas vollenden, wo vielleicht noch eine Durchfahrt gefunden werden könnte.

Den 3ten September war der Nebel so stark, daß fast alle Compasse unwirksam wurden. Daß Nebel und feuchte Luft einen starken Einfluß auf die Magnetnadel haben, wird mehreremal von Capt. Roß angeführt. Den 5ten segelte man längs eines Theils der Westküste der Baffins-Bay, die aber nicht von Baffin gesehen worden war, daher sie Roß North Galloway nannte, so wie eine Strecke im Süden bis 71° 22′ von ihm den Namen North Ayr erhielt. Den 12ten September in der Breite von 70° 40′ segelte Roß 120 Meilen nach Osten, um die auf einigen Karten verzeichnete James-Insel aufzusuchen, ohne sie zu finden; in der Mitte des Canals d. i zwischen der östlichen und westlichen Küste der Baffins-Bay sondirte man in 290 Faden. Zwei Meilen östlich von einer kleinen Felsen-Insel, die den Namen Agnes Monument erhielt, sah man den größten bis jetzt gesehenen Eisberg, dessen Dimensionen genau gemessen wurden: er war 4169 Yard (12507 Fuß) lang, 3869 Yard (11607 Fuß) breit, und 51 Fuß hoch; in 61 Faden war er gestrandet.

Den 15ten sah man in 70° 11′ N und 65° 30′ W 5 kleine Inseln, die auf den Karten den Namen Salmon-Inseln führen, und den folgenden Tag entdeckte man zwei Untiefen von ansehnlicher Ausdehnung in einer Ost- und West-Richtung; die nördlichere erhielt den Namen Isabella Bank, die südlichere Alexander Bank, auf der ersten betrug die Tiefe 18 Faden, auf der letzten 35 Faden. Den 18ten September sah man Dyers-Cap und Davis Exeter-Bay. Den 19ten sah man Cap Walsingham und den Berg Raleigh, gerade in der von Davis bestimmten Breite in 66° 37′ der Breite und 61° 14′ der Länge. Den 21sten sah man das den 7ten Juni gesehene Cap Queen Ann; die Länge an diesem und jenem Tage wurde genau übereinstimmend gefunden. Den ersten October war man der Cumberland-Straße gegenüber.

Wiewohl Capt. Roß die feste Ueberzeugung hat, daß im nördlichen und westlichen Theile der Baffins-Bay bis zur Cumberland-Straße keine Durchfahrt möglich ist: so möchte es doch gerathener seyn, bis zur Rückkunft des Capitain Parry diese Behauptung nicht mit zu großer Gewißheit anzunehmen.

So behauptet auch Capt. Roß während seiner Navigation um die Küsten der Baffins-Bay herum, keinen Strom von Norden nach Süden wahrgenommen zu haben. Dieses Factum, sollte es sich bestätigen, ist gerade dem entgegengesetzt, was man mit so vieler Gewißheit angenommen hatte, und worauf in der That die Hypothese einer Oeffnung im Norden gegründet war. Mit Gewißheit läßt sich indeß die Behauptung von Capit. Roß nicht annehmen. Diejenigen welche seine Meinung theilen, geben zwar zu, daß Eisberge und Eisfelder von Norden nach Süden getrieben werden; finden aber den Grund davon theils in den Nord-Winden, die in der Baffins-Bay im Sommer herrschend sind, zum Theil aber auch darin, daß das Schmelzen des Eises und des Schnees im Norden die Stärke der von dort kommenden Ebbe vermehrt und eine Bewegung des Wassers von Norden nach Süden verursacht. Dagegen wenden die Vertheidiger des nördlichen Stroms ein, daß das Herabströmen der Eisberge von Norden nach Süden unmöglich den Winden allein zugeschrieben werden könne, weil ihre Wirkung auf so große Massen unter dem Wasser (das Verhältniß wird wie 1 zu 6 angenommen d. h. man rechnet für jeden Fuß eines Eisbergs über dem Wasser 6 Fuß unter dem Wasser) nicht so beträchtlich seyn könne, um sie die ganze Bay hinunter und in den Atlantischen Ocean hinein zu treiben. Ob diese Bewegung des Wassers von Norden nach Süden, die unbezweifelt ist, einer Strömung oder den Winden zuzu-

schreiben ist, wird erst dann entschieden werden können, wenn wir gewiß wissen werden, ob das Land im Norden geschlossen ist oder nicht. Bis dahin scheint die Hypothese einer Strömung von Norden nach Süden die wahrscheinlichere zu seyn.

Die Cumberland-Straße wurde viel südlicher gefunden, als sie auf allen bis dahin bekannten Karten verzeichnet ist; allein nach der Rückkunft der Schiffe, hat man eine Original-Karte von Davis gefunden, auf welcher die Breite der Cumberland-Straße sehr genau angegeben ist. Den 2ten October sah man die Resolution-Insel. Capt. Roß suchte ihr sehr nahe zu kommen, um seine Chronometer zu prüfen, da die Länge der Insel mit großer Genauigkeit bestimmt ist; allein schlechtes Wetter hinderte ihn; er nahm nun seinen Cours nach Osten und den 30sten October ankerte er in Brassa-Sund. Den 14ten November ankerten die Schiffe auf der Rhede von Grimsby (in der Nähe der Mündung des Flusses Humber.) Im Februar 1819, also 3 Monate nach der Rückkunft der Schiffe, erschien die Beschreibung der Reise aus der Feder des Capt. Roß prachtvoll gedruckt mit 24 Karten und schön gestochenen Zeichnungen. Es kann dieß als Beispiel dienen, mit welcher Leichtigkeit literarische Unternehmungen überhaupt in England ausgeführt werden. In weniger als 10 Monaten wurde die Reise gemacht, beschrieben und gedruckt. *)

Die Resultate dieser Expedition sind folgende: I. In geographischer Hinsicht 1) die Bestätigung der von Baffin entdeckten Bay, an welcher man zu zweifeln anfing; 2) die Berichtigung der Längen in der Baffins-Bay, in welcher Fehler von mehr als 5° gefunden wurden; 3) die Vernichtung von den Karten der Insel James im Eingange der Baffins-Bay, die ihre Existenz der unrichtigen Längen-Bestimmung der gegenüberliegenden Küsten zu verdanken hat. Man hatte nämlich das von Davis genannte Land Cumberland, auf welchem sich das Cap Walsingham und der Berg Raleigh befinden, für eine eigene Insel gehalten, da das Land Cumberland nicht im 66sten sondern im 61sten Grade der Länge liegt, so wie auch die Länge des Cap Queen Anne an der östlichen Küste des westlichen Grönlands nicht 51, sondern 53° 20′ ist. Nach diesen neuen Beobachtungen des Capt. Roß ist die Weite der Davis-Straße nicht 400, wie sie auf allen Karten angegeben ist, sondern 160 Meilen.

II. In nautischer und physikalischer Hinsicht. 1) Eine vollkommenere Methode zu sondiren. Früher konnte man selten und zwar nur bei Windstillen mit einiger Gewißheit in 100 Faden sondiren. Durch Maßey's erfundene Sonde war man der Tiefe, betrug sie auch mehrere 100 Faden, ziemlich gewiß; aber während dieser Reise wurde die Tiefe oft in mehr als 1000 Faden gemessen; um die Gewißheit zu haben daß die Sonde wirklich den Grund erreichte, worin man sich sehr leicht irren kann, und auch zu gleicher Zeit die Bestandtheile des Bodens, so wie die Temperatur des Wassers in der gemessenen Tiefe zu erfahren, erfand Roß ein eigenes Instrument, das er Deep Sea Clam nennt. Hier sind einige Versuche welche damit auf der Isabella gemacht wurden, die beweisen, daß die Temperatur mit ziemlicher Genauigkeit auch in der größten Tiefe bestimmt werden kann. Den 1ten

*) Es sey mir erlaubt hier noch hinzuzufügen, daß ehe noch die Reisebeschreibung des Capt. Roß ins Publikum kam, dem Verfasser dieses Aufsatzes ein Exemplar der Karte welche das Werk von Capt. Roß, das doch als ein officielles angesehen werden kann, begleitet, aus England zugeschickt ward. Ich führe diesen Umstand an, um zu zeigen wie bereitwillig man in England ist dem Auslande das Neueste, sollte es selbst geographische Entdeckungen betreffen, mitzutheilen, und benutze diese Gelegenheit dem gütigen Sender, H. Barrow, Secretair der Admiralität, dessen mehreremale von mir auch in diesem Aufsatze rühmlichst Erwähnung geschehen ist, öffentlich meinen Dank abzustatten.

August in Melville-Bay wurde von einer Tiefe von 240 Faden eine Quantität Erde herauf gebracht, von welcher ein in diese Erde hineingesteckter Thermometer, eine Temperatur 29½° Fahrenheit anzeigte. In des Prinz-Regenten-Bay, hatte die aus einer Tiefe von 450 Faden heraufgebrachte Erde genau die nämliche Temperatur. Im Eingange des Lancaster-Sundes betrug die Temperatur in 674 Faden 29½° und etwas tiefer in der Bay in 650 Faden, war sie 29°. Den 6ten September in 74° 23′ N und 73° W, ward aus einer Tiefe von 1050 Faden 6 Pf. Erde heraufgebracht, von welcher die Temperatur 28½° war; den folgenden Tag wurde die Temperatur des Wassers mit einem Six-Thermometer gemessen, und in einer Tiefe von 500, 600, 700, 800 und 1000 Faden, verringerte sich die Temperatur von 35° bis 28½°. Aus der Tiefe von 300 Faden wurde mit dem Deep Sea Clam ein 2½ Pf. schwerer Stein heraufgebracht, und einmal stieß in 210 Faden das Instrument auf einen Felsen, brach ein Stück davon ab, und brachte es herauf. Die mit dem Deep Sea Clam heraufgebrachte Erde, möchte wohl nicht die wahre Temperatur des Wassers in der Tiefe angeben, indeß kann der Unterschied nicht bedeutend seyn, weil das Gefäß, in welchem die Erde heraufgebracht wird, so fest verschlossen ist, daß nicht einmal das Wasser ablaufen kann. 2) Eine Vervollkommnung von Flinders Entdeckung, daß die Magnetnadel nicht nur die bekannte Eigenschaft besitzt, sich nach dem magnetischen Pole zu richten, sondern auch noch einer andern Abweichung unterworfen ist, welche man die Aberration der Magnetnadel nennen kann, und ihren Grund in der Menge des Eisens im Schiffe hat, welche Aberration größer oder kleiner ist, je nachdem der Cours des Schiffs östlich oder westlich ist. So z. B. ist die Abweichung der Magnetnadel im Canal von England beym Heraussegeln d. h. bei einem ganz westlichen Cours, 32 und 33°; segelt man aber in den Canal wo der Cours Ost oder O N, so findet man die Abweichung nur 22 und 23°; während die wahre Abweichung am Lande beobachtet, nur 27° beträgt, d. i. das Mittel zwischen beiden Extremen. Capt. Flinders hatte Formeln gegeben, diese Aberration überall zu bestimmen; Capt. Roß hat indeß auf seiner Reise die Erfahrung gemacht, daß diese von Flinders vorgeschlagenen Formeln in hohen Breiten nicht anwendbar seyen, wo die Aberration viel größer als in geringen Breiten ist. So z. B. wurde die Abweichung den 5ten Juli auf einem Eisberge 80° — 01′ beobachtet, auf dem Schiffe bei einem Course W¼ N 98° folglich betrug die Aberration 18°. Capt. Roß hat gefunden, daß es einen Wendepunkt gibt, der auf jedem Schiffe verschieden ist; liegt das Schiff in der Richtung des Wendepunkts, so hat die Magnetnadel keine Aberration; auf der Isabella war der Wendepunkt N 17° O; auf dem Alexander N 13° W. Ist dieser Punkt einmal durch Beobachtungen bestimmt, so bleibt er unverändert, vorausgesetzt, daß mit dem Eisen selbst keine Veränderung auf dem Schiffe vorgeht, und die Beobachtungen mit dem Kompasse auf einer und der nämlichen Stelle des Schiffs gemacht werden. Capt. Roß behauptet zwar, daß eine größere und kleinere Abweichung der Magnetnadel, Nähe des Landes, oder Nähe eines Schiffes von einem andern, den Wendepunkt verrücken könne; es war jedoch der Wendepunkt auf der Isabella der nämliche, in der Baffins-Bay sowohl wie auf den Schettland-Inseln, obgleich sich die Abweichung um 80° verändert hatte. Es mangelt uns bis jetzt eine Regel, zu jeder Zeit die Aberration der Magnetnadel zu finden, um die wahre Abweichung derselben zu erhalten; es kann indeß nicht fehlen, daß wir nicht bald in den Besitz solcher Regeln gesetzt werden sollten.

Das Werk von Roß enthält außer der Beschreibung der Reise mehrere Abhandlungen über die Botanik, Zoologie und Geologie der Arctischen Gegenden, auch eine über die Aurora Borealis und eine ausführliche Abhandlung von ihm selbst über die Aberration der Magnetnadel; ferner eine Liste

der verſchiedenen ihm mitgegebenen phyſikaliſchen und nautiſchen Inſtrumente. Zur Beſtimmung der Länge des Sekundenpendels iſt ein von dem bekannten Capitain Kater erfundener Apparat gebraucht worden. Ueber die damit angeſtellten Beobachtungen hat eine Commität der Königlichen Societät ein ſehr günſtiges Urtheil gefällt. Sie wurden vorzüglich auf der Inſel Waygatz in 70° 26′ gemacht und ſind unſtreitig dieſer Art in ſo hohen Breiten. Von den vielen Compaſſen die man embarquirt hatte, waren ein Azimuthal-Compaß von Kater, mit welchem nur allein der Wendepunkt der Aberration beſtimmt wurde, und ein ordinairer Compaß zum Steuern von dem Künſtler Alexander in Leith, die beſten. Ihre Vorzüge beſtanden hauptſächlich darin, daß die Karten in einem guten Verhältniſſe mit den Nadeln ſtehen, und die Suſpenſion der Nadel beſonders gut iſt; bei ſtarker Bewegung des Schiffs bemerkte man beſonders die Vorzüge der Kompaſſe von Kater und Alexander; und den 3ten September, als der ſtarke Nebel alle Compaſſe unwirkſam machte, verloren dieſe zwei ihre Wirkſamkeit nicht. Walker's Azimuthal-Compaß lobt Capt. Roß ebenfalls, nur iſt die Karte zu ſchwer geweſen, und bei einer Abweichung von 110° mit einer Inclination von 86°, ſteckte der Compaß. Auch hatte Capt. Roß einen von Jenning's Inſulated- oder Sicherheits-Compaſſen am Bord; allein die Nadel iſt nicht gut geweſen; jetzt aber, wie ich es aus einem Aufſatze meines Freundes Horsburgh in No. 253 des Philoſophical Magazins von Tillech ſehe, iſt dieſem Fehler abgeholfen. Auf dem Schiffe Braſſa, Capt. Dunbar im Mittelländiſchen Meere auf welchem vieles von Eiſen iſt, was gewöhnlich von Holz gemacht wird, ſogar die Ankertaue von Eiſen ſind, auch im Schiffe ſich viel Eiſen befand, wurde die Magnetnadel des Jenningſchen Compaſſes nicht im geringſten durch die Menge und Nähe des Eiſens geſtört. Der Admiral Penroſe verſuchte dieſen Compaß mit einem Magnet, der ſtark genug war, 42 ℔. Eiſen zu ziehen, und dennoch keine Wirkung auf dieſen Compaß äußerte; ſo daß die Erfindung derſelben von der höchſten Wichtigkeit für die Navigation zu ſeyn ſcheint. Die Expedition des Capt. Parry iſt mit mehrern von dieſen Compaſſen verſehen.

Vier Inclinatoria waren am Bord, verfertigt von vier verſchiedenen Künſtlern: Nairne, Lockwood, Jones und Troughton. Das Inclinatorium des erſten wurde am beſten befunden. Wollaſtens Dip Secter und Dip Mikrometer konnten in der Baffins-Bay, der zu großen Ungleichheit der Horizontal Refraction wegen, nicht gebraucht werden. Ein von dem Edinburger Künſtler Adie erfundenes Inſtrument: Sympeiſometer ſoll nach Roß, Vorzüge vor dem Marine-Barometer haben, weil es nicht viel Platz auf dem Schiffe einnimmt und von den Bewegungen des Schiffs nicht afficirt wird; allein da auch die Veränderungen der Temperatur auf den Sympeiſometer wirken, ſo ſcheint es, daß man ſich auf die Warnungen deſſelben nicht ſo wird verlaſſen können als auf die des Barometers, wo mit ſehr geringen Ausnahmen ein jedesmaliges Fallen des Queckſilbers, einen ſtarken Wind ankündigt; indeß mit dem Barometer zuſammen kann das Sympeiſometer von Nutzen ſeyn.

Zwei neu erfundene Logs, das eine von Jennings, das andere von Baine, werden ſehr von dem Capt. Roß gelobt, ſo wie auch ein Höhen-Inſtrument von Kater, nur war es nach einem zu kleinen Maaßſtabe. Ein Boot von einem Lieut. Cowley erfunden, ſoll bei Aufnahmen von Küſten von vorzüglichem Nutzen ſeyn; auch iſt der Zweck deſſelben, die Mannſchaft bei Verluſt des Schiffs zu retten; eines Rettungsboots von Kork, erfunden von einem Plentz, wird auch mit Lob erwähnt, wiewohl glücklicher Weiſe kein Gebrauch davon zu machen nöthig war.

Kruſenſtern.

Instruction

für die

astronomischen und physikalischen Arbeiten auf der Reise nach dem Nordpol,

unter dem Commando des Herrn v. Kotzebue.

Bei der großen Seltenheit wissenschaftlicher Reisen nach entfernten Himmelsstrichen, ist es von ungemeiner Wichtigkeit, daß besonders bei den Expeditionen welche durch den Geist ihrer Ausrüstung und ihrer Führer einen besondern Gewinn für Geographie und allgemeine Naturkunde erwarten lassen, wenigstens von theoretischer Seite nichts versäumt werde, was dem mit noch andern Sorgen beschäftigten, durch mancherlei Schwierigkeiten gehinderten Seefahrer, sein Geschäft erleichtern und seine Thätigkeit auf die nützlichsten Arbeiten hinweisen kann. An sich hält es freilich schwer, die zahllose Menge der mannichfaltigen Formen, unter welchen die Natur ihre Kräfte in den Erscheinungen entwickelt, zum voraus mit einiger Vollständigkeit anzudeuten, und eine physikalische Instruction für den Seefahrer ließe sich weit bequemer in die einfache aber nicht genug zu empfehlende Vorschrift zusammen fassen: „Jede ungewöhnliche Erscheinung aufmerksam zu beobachten und umständlich zu beschreiben," und besonders alles Meßbare zu messen. Dessen ungeachtet wird auch ein unvollkommner Versuch, die Arbeiten des Seefahrers in dieser Hinsicht einzutheilen und seine Anstrengungen auf die wichtigsten Gegenstände hinzuweisen, für das Gedeihen seiner Bemühungen nicht ohne Nutzen seyn.

Die Geschäfte des wissenschaftlichen Seefahrers zum Behufe der allgemeinen Physik, zerfallen in zwei Hauptabtheilungen: in astronomische Beobachtungen und in physikalische Versuche und Wahrnehmungen. Nicht nur unterscheiden sich solche Expeditionen von den gewöhnlichen Seereisen durch eine vollständigere und sorgfältigere astronomische Bestimmung der täglichen Länge und Breite des Schiffs nach den besten Methoden, sondern gerade nur auf diesen sind diejenigen Beobachtungen möglich, welche den Wissenschaften Nutzen bringen können. Unter den erstern sind nicht nur diejenigen Beobachtungen begriffen, durch welche die tägliche Stelle des Schiffs oder die Lage der Küsten bestimmt wird, sondern auch noch solche, die obgleich sie eigentlich noch in die Physik gehören, doch in der Astronomie eine besondere Anwendung finden; die letztern hingegen beziehen sich mehr auf die Naturgeschichte unsers Erdkörpers selbst und die auf seiner Oberfläche wahrzunehmenden Erscheinungen.

Astronomische Beobachtungen.

1. Bestimmung der Länge und Breite.

Ueber die Bestimmung dieser wesentlichen Theile der Schifffahrt durch die Schiffsrechnung, wird in den allgemeinen Lehrbüchern der Navigation hinreichende Anleitung gegeben. Wir bemerken nur, daß gerade solche Reisen am besten geeignet wären, neue Vorschläge von Instrumenten zur Ersetzung der gewöhnlichen Logs in Prüfung zu nehmen. Die Einfachheit dieses allgemein gebrauchten Werkzeugs, wird ihm noch lange seine Stelle unter den ersten Instrumenten der Seefahrer sichern und seine etwanigen Mängel lassen sich durch ein häufigeres Auswer-

ſen deſſelben, durch ein öfteres Nachmeſſen der Logleine unter gehöriger Anſpannung, wodurch Anwendung von länger laufenden Sanduhren als die Halbminuten-Gläſer ſind, bedeutend vermindern. Die Sanduhren ſelbſt müſſen von Zeit zu Zeit mit einem guten Chronometer verglichen werden, beſonders wenn es nicht ſolche ſind, in welchen das Zuſchmelzen der Gläſer, den Sand vor dem Einfluß der Feuchtigkeit ſichert. Die verſchiedenen Methoden, die Breite aus aſtronomiſchen Beobachtungen abzuleiten, ſind ebenfalls bekannt. Auf einer Reiſe nach dem Nordpol möchten auch beſonders die Beobachtungen der größern Fixſterne und der Planeten in den langen Dämmerungen zu empfehlen ſeyn. Die Breitenbeſtimmung aus Mondshöhen, kann wegen Ungewißheit der Zeit der größten Höhe auch bei einer guten Beobachtung zuweilen um einige Minuten fehlerhaft werden, wenn der Mond nahe am Aequator, mithin ſeine Bewegung in der Abweichung ſehr ſtark iſt. Daß man übrigens auch außer dem Mittage ſowohl zur Erkenntniß der Strömungen, als auch bei Küſten-Aufnahmen der Breitenbeſtimmungen nicht zu viele haben könne, bedarf keiner Erinnerung. Wenn man am Lande ſich befindet, ſo iſt es rathſam, die Sonnenhöhen zur Zeitbeſtimmung ſo wie für die Breite mit dem künſtlichen Horizont zu nehmen, wozu man in verſchiedenen Werken, z. B. in Bohnenbergers Anleitung zur geographiſchen Ortsbeſtimmung vollſtändige Anleitung findet. Die Beſtimmung der Länge geſchieht theils durch Chronometer theils durch Monddiſtanzen. In Abſicht der Erſtern lehrt die Erfahrung, daß auch die beſten Inſtrumente dieſer Art, wenn ſie eine beträchtliche und anhaltende Temperaturänderung erleiden, ihren Gang allmählig ändern, und zwar ſcheint die Wirkung der Kälte und Wärme erſt nach Verfluß einiger Tage an den Uhren merkbar zu werden, was wohl einer allmähligen Verdichtung oder größern Flüſſigkeit des ſehr geringen Antheils von Oel zuzuſchreiben iſt, deſſen dieſe Maſchinen, auch wenn die Reibungen durch feine Steine vermindert werden, doch noch bedürfen. Wenn man zwei oder mehrere gute Seeuhren hat, ſo iſt eine tägliche Vergleichung derſelben, ſehr anzurathen, ſowohl um die Länge nach jeder zu beſtimmen, als auch beſonders deswegen, weil man aus der Veränderung ihrer täglichen Unterſchiede die Epoche erkennen kann, in welcher ſie ihren Gang zu ändern anfingen. Nach und nach iſt man auch im Stande bei jeder derſelben die Richtung und einiger Maaßen auch das Quantum der Aenderung ihres täglichen Ganges für eine gewiſſe Zunahme oder Abnahme der Lufttemperatur anzugeben, und hieraus die wahrſcheinlichſte Verbeſſerung einer gefundenen Länge abzuleiten, das zuverläſſigſte Mittel zur Längenbeſtimmung, bleiben jedoch immer die Monddiſtanzen, nur müſſen dieſelben in bedeutender Anzahl und wo möglich mit ſtark vergrößernden Inſtrumenten gemacht werden. Man muß ſich bemühen bei dieſer ſchwierigen Beobachtung dem Körper eine möglich feſte Lage zu geben. Man räth gewöhnlich an, bei den Diſtanzen von der Sonne den Mond directe anzuſehen und die Sonne reflectiren zu laſſen. Allein bei guten mit lichtſtarken Fernröhren verſehenen Sextanten, iſt es vortheilhafter, hierin keine beſondere Regel ſondern nur die Bequemlichkeit der Lage des Körpers zu Rathe zu ziehen, und die Weiſung des Inderſehlers am Sextanten nie zu verabſäumen. Beſonders muß der Beobachter darauf ſehen, daß er die Ränder der Sonne und des Mondes genau zur Berührung bringe, ohne weder einen Zwiſchenraum noch Eingriff zu geſtatten, wozu beſonders die ſtarken Vergrößerungen ſehr dienlich ſind. Die Fehler der Dampfgläſer muß man durch Umkehren derſelben oder auch dadurch zu erforſchen ſuchen, daß man den Monds-Durchmeſſer mit und ohne Dampfgläſer mißt. Eine bedeutende Beihülfe für den Beobachter iſt es auch, wenn die Sonnen- und Mondshöhen zugleich mit den Diſtanzen gemeſſen werden. Zur Berechnung ſind Mendozas Tafeln allen andern Hülfsmitteln und Methoden vorzuziehen.

Zunächſt nach der Beſtimmung der Länge und Breite, beſchäftigt den Seefahrer die Abweichung der Magnetnadel. Ohne über die Methoden zur Beobachtung und Berechnung des Azimuths uns einzulaſſen, bemerken wir nur, daß man den localen Einwirkungen der im Schiffe befindlichen größern oder kleinern Eiſenmaſſen nur durch die Menge der Beobachtungen an verſchiedenen Stellen des Schiffes entgehen könne; daß man von Zeit zu Zeit die Spitze des Stiftes welcher die Magnetnadel trägt, unterſuchen und nachſchärfen, zuweilen auch, um den Magnetismus der Nadel zu vermehren, dieſelbe mit einem ſtarken künſtlichen Magnet von der Mitte nach den Enden hin beſtreichen müſſe, dergeſtalt nämlich daß man auf die nördliche Hälfte der Nadel das ſüdliche Ende des Magneten ſetze und umgekehrt. Flache und breite Nadeln ſcheinen den dünnen und leichten, und harte meſſingene Hütchen, den, die tragende Spitze leicht zerſtörenden, agatenen vorzuziehen zu ſeyn.

2. Aufnahme von Küſten und Entwerfung derſelben.

Ohne uns in eine vollſtändige Inſtruction über dieſen wichtigen Gegenſtand einzulaſſen, erlauben wir uns nur im allgemeinen diejenige Verfahrungsart hierbei anzugeben, welche ſich uns als die kürzeſte und hülfreichſte bewieſen hat.

Das Ganze der Küſten-Aufnahme beruht auf der Beſtimmung der Entfernungen der ausgezeichneten Punkte einer Küſte, z. B. der Vorgebirge oder Bergſpitzen und der äußerſten Enden des zu ſehenden Landes. Gewöhnlich begnügt man ſich, die Richtung ſolcher Punkte, mit einer ungefähren Compaßpeilung zu beſtimmen, und ihre Entfernung nach dem Augenmaaße anzugeben, allein dieſe Methode wird, wegen der ſehr ungleichen Durchſichtigkeit der Luft immer etwas unſicher bleiben. Gleichwohl iſt ſie zuweilen das einzige Hülfsmittel, und es iſt nicht zu läugnen, daß man durch Uebung eine ziemliche Fertigkeit in ſolchen Schätzungen, beſonders für nähere Gegenſtände, erlangen könne, allein immer verdient die Methode der Triangulirung, wo ſie nur immer anzuwenden iſt, den Vorzug. Als Baſis der Dreiecke, dient der Weg des Schiffs längs der Küſte. Man beſtimme alſo erſtlich, wo möglich durch gute aſtronomiſche Beobachtungen die Stelle des Schiffs für eine beſtimmte Zeit. Sodann entwerfe man ſogleich und ſchnell eine möglichſt richtige Profilzeichnung der Küſte (NB. Eigentlich iſt es beſſer dieſe Zeichnung etwas früher zu machen, damit ſie auf dem Moment der aſtronomiſchen Ortsbeſtimmung ſchon fertig ſey,) und bezeichne auf derſelben die wichtigern und erhöheten Punkte mit den Buchſtaben des Alphabets. Hierauf beſtimme man mit einem oder zwei guten Compaſſen, durch wiederholte Peilungen die genaue Richtung eines ausgezeichneten Gegenſtandes, den wir a nennen wollen, auf dem linken Ende der Zeichnung und eben ſo zur Beſtätigung diejenige des äußerſten Gegenſtandes zur Rechten. Mit dem Octanten oder einem Doſenſextanten meſſe man ſchnell nach einander die Winkel ab, ac, ad, ꝛc. welche die folgenden bezeichneten Gegenſtände b, c, d, und ſo ferner zur Rechten mit dem Punkte a machen, welche ein Gehülfe ſogleich niederſchreibt. (NB. Es iſt bequemer und vollkommen hinreichend, dieſe Beobachtungen mit dem bloßen Auge zu machen und die Winkel nur auf etliche Minuten genau abzuleſen. Die Compaßpeilung muß in Graden und Theilen derſelben gegeben werden). So wie dieß geſchehen iſt, nimmt man noch einmal mit dem Compaß die Richtung des erſten und des letzten Punktes der Küſtenzeichnung. Das Mittel aus dieſer und der frühern Beſtimmung, gibt die Lage derſelben für die Zeit der Winkelmeſſung. Alle dieſe Verrichtungen müſſen wo möglich innerhalb einer Viertelſtunde beendigt ſeyn.

Nach Verfluß einiger Zeit, z. B. einer oder zwei Stunden, je nach Maaßgabe der Schnelligkeit des Schiffes und der scheinbaren Ortsveränderung der Gegenstände, wird die nämliche Operation vollständig wiederholt, wobei jedoch, wenn die Küstenansicht sich nicht wesentlich geändert hat, noch das vorige Profil benutzt werden kann. Die Schnelligkeit mit welcher durch die Winkelmessung mit dem Sextanten, eine Menge der Punkte bestimmt wird, und die Genauigkeit mit welcher die Orientirung der Endpunkte, mithin auch die der zwischenliegenden, durch wiederholte Beobachtung festgesetzt werden kann, machen den wesentlichen Vorzug dieser Verfahrungsart aus, welcher noch folgende Bemerkungen zur Vervollständigung dienen können.

1. Da, zumal in der Nähe von Küsten, die Meeresströmungen oft bedeutend sind, so ist es von der größten Wichtigkeit, die Stelle des Schiffes soviel immer möglich, durch astronomische Beobachtungen festzusetzen, was bei hellem Wetter durch öftere Sonnenhöhen mit Hülfe der Chronometer, wenigstens in Absicht auf die Länge bewerkstelliget werden kann. Zuweilen kann man außer dem Mittage, entweder mit Zuziehung der nach Douwes benannten Methode für welche Mendozas Tafeln eine bequeme Berechnung darbieten oder durch eine Mondskulmination, oder in der Morgen- und Abenddämmerung mit Sternen, die Breite für irgend eine Zeit bestimmen, wodurch man ebenfalls in den Stand gesetzt wird, die Mängel der Schiffsrechnung zu verbessern.

2. Man achte sorgfältig auf die Veränderungen des äußern Ansehens der Küsten, und die relativen Verrückungen der merkwürdigern Gegenstände. Besonders versäume man ja nicht den Moment zu benutzen, wo etwa ein neues Vorgebirg hinter einem andern hervortritt, oder sich auch hinter eine andere Landecke zurückzieht. Indem dieß geschieht, muß man durch eine möglichst genaue Peilung mit dem Compaß, die Richtung beider Vorgebirge zu bestimmen suchen, wobei man nicht vergessen darf, die Zeit dieser Beobachtung ebenfalls zu notiren. Die Orientirungen haben den bedeutenden Vortheil, daß sie von allen Fehlern in der Ortsbestimmung des Schiffes ganz unabhängig sind.

3. Eben so wichtig ist es auch den Moment in Acht zu nehmen, wo einer zu der bestimmenden Gegenstände genau in einer der vier Weltgegenden Ost oder West, Süd oder Nord zu stehen kommt. Kann man im ersten Fall eine Breitenbestimmung mit dieser Wahrnehmung verbinden, so ist wenigstens die Breite dieses Punkts gesichert. Geht ein Gegenstand in wahrem Süd- oder Nordpunkt durch, so darf man bei hellem Wetter nicht unterlassen, Sonnenhöhen zu nehmen, um eine Länge durch die Chronometer zu bestimmen. Hierbei ist nicht zu vergessen, daß man bei der Bestimmung der Weltgegenden auf die Abweichung der Magnetnadel Rücksicht zu nehmen habe, auch ist es dienlich die Zeit der Uhr zu bemerken.

4. Man versäume es nicht, auch auf den spätern Stationen noch Winkel nach solchen Gegenständen zu messen, deren Lage durch frühere Durchschneidung der Winkel bereits festgesetzt ist. Nicht nur ist es dienlich, die Lage eines Punktes noch durch eine neue Durchschnittslinie zu bestätigen oder zu verbessern, sondern solche Winkel nach bereits bestimmten Gegenständen, leisten oft den wichtigen Dienst, daß sich aus denselben die Stelle des Schiffs selbst, bei der spätern Winkelmessung mit vieler Genauigkeit ableiten läßt. Dieser Vortheil ist vorzüglich dann von besonderm Werth, wenn man etwa nach einem unregelmäßigen Laviren oder Beilegen während der Nacht, des Morgens die Verbindung mit den gestrigen Punkten wieder anknüpfen und die Stelle des oft durch Strömungen entführten Schiffes ausmitteln soll.

Das erste Geschäft bei der Entwerfung der gemachten Aufnahmen, ist die Eintheilung des geographischen Netzes, in welches dieselben eingetragen werden sollen; dazu bedient man sich in allen Fällen am besten der Mercatorischen Projection, in welcher die Meridiane sowohl als die Parallelbreite des Aequators gerade und parallele Linien sind, die sich unter rechten Winkeln durchschneiden; der Maaßstab nach welchem der Entwurf gemacht werden soll, ist an sich willkührlich, und richtet sich zum Theil nach der Genauigkeit der Messungen und der Menge der einzutragenden Details; doch ist es in den meisten Fällen so anzunehmen, daß der Raum einer Gradminute auf dem Papier eine wohl bemerkbare Größe würde, wodurch ein Grad die Länge von etwa einem halben Fuß und drüber erhält, eine Ausdehnung die zumal bei Entwerfung von Buchten, Hafen u. dgl. noch vermehrt werden muß, aber beim Copiren der Karte leicht auf ein kleineres Maaß reducirt wird. Man mache sich also vorerst einen Maaßstab von der Größe eines Längengrades, und trage nach diesem die Eintheilung der Längengrade am horizontalen Rande des Planes auf. Die jedem Breitengrad zugehörige Ausdehnung, findet man in den Tafeln der wachsenden Breiten (Mendozas Tables pag. 651 et seq. Meridional-Parts) in Längenminuten ausgedrückt, wo man die Größen der einzelnen oder auch der halben und viertel-Grade, durch eine leichte Subtraction erhält.

Nachdem auch die Breitengrade aufgetragen und eingetheilt worden sind, ist das Erste: den vollständigen Lauf des Schiffes auf der Karte zu verzeichnen, indem man diejenige Punkte, die durch astronomische Beobachtungen bestimmt sind, als Fundamentalpunkte festsetzt, und dann zwischen denselben den Weg des Schiffes nach dem Logbuch verzeichnet. Bei jedem Eckpunkt dieser gebrochenen Linie, wird die Zeit in welcher das Schiff in dieser Station sich befand, beigeschrieben.

Hierauf trägt man von der ersten Station aus, den in Graden gegebenen Rhumb des ersten Gegenstandes zur Linken auf, und von dieser Linie ab, vermittelst eines guten Transporteurs alle übrigen gemessenen Winkel. Jeder Visir-Linie setzt man den in der Küsten-Ansicht verzeichneten Buchstaben bei; nach diesem geht man zur zweiten Station über und verzeichnet von dort aus auf gleiche Weise die gemessenen Winkel. Die Durchschneidung gleichnamigter Gesichtslinien, giebt den Punkt an, wo jener Gegenstand sich befindet. Die Winkel auf der dritten Station, geben theils neue Bestimmungen theils Bestätigungen und Verbesserungen, der durch die beiden frühern Messungen festgesetzten Punkte an die Hand. Mittlerweile werden auch diejenigen Beobachtungen aufgetragen, wo sich ein Gegenstand im magnetischen oder auch im wahren Meridian des Schiffes oder im Ost- und Westpunkte desselben befand; was entweder zur Bestimmung des Punktes selbst, oder wenn seine Lage bereits ausgemacht wäre, zur Berichtigung der verzeichneten Schiffsrolite dienen kann. Eben dazu dienen auch die nach bekannten Gegenständen gemessenen Winkel, deren wenigstens zwei seyn müssen. Um sie für die Bestimmung der Stelle des Schiffs zu benutzen, trage man auf einem sehr durchsichtigen Papier, aus einem Punkt die drei Linien auf, welche jene Winkel einschließen und schiebe dieses Papier so lange auf dem Plane umher, bis die drei Gesichtslinien die betreffenden Punkte zugleich genau durchschneiden. Das Centrum dieser Winkel ist der Standpunkt des Schiffes. Statt zweier Winkel, können mit Vortheil noch mehrere auf eben diese Weise benutzt werden. Diese Methode ist desto genauer, je richtiger die Gegenstände bestimmt sind, nach denen die Winkel gemessen worden, und jemehr diese selbst einem rechten Winkel sich nähern.

Nachdem auf der Karte eine hinreichende Anzahl von Punkten bestimmt ist, wird der Umriß der Küste und die Richtung und Vertheilung der Gebirge nach dem Augenmaaß eingetragen, wobei denn

die frühern erwähnten Profilzeichnungen, dem durch immer neue Gestaltungen des Landes zerstreuten Gedächtnisse sehr gut zu statten kommen. Es ist auch rathsam, noch vor der Verfertigung des Plans, die man oft wegen der schnellen Vermehrung der Aufnahmsarbeiten verschieben muß, noch im Angesichte des Landes, einen ungefähren stereographischen Entwurf von den Einbiegungen der Küste und den Verästlungen der Gebirge nach Art der Ingenieure zu machen. Ueber die Darstellung und die charakteristische Bezeichnung einzelner Theile, als Bäume, Waldungen, Felsen, und über die beste Bergschraffirung geben mehrere Werke die vom Aufnehmen der Gegenden handeln, genügende Auskunft.

Um Verwirrung zu vermeiden, ist es bequemer, bei der ganzen Entwerfung, auf die Abweichung des Compasses keine Rücksicht zu nehmen, sondern alle Rhumben nach dem unverbesserten Compaß aufzutragen; erst nach Vollendung der Arbeit werden die Meridiane und Parallelkreise von dem Mittelpunkt der Karte aus, um so viel gedreht als der Winkel der jener Gegend zugehörigen magnetischen Variation beträgt.

Die Aufnahme von Bayen, Rheden und Häfen, ist von dem allgemeinen Geschäft der Küstenaufnahme nur darin verschieden, daß man mehr die Methoden der Feldmesser in Anwendung bringen, und zuweilen eine Standlinie am Ufer messen kann, von deren Enden aus die Winkel nach den wichtigsten Punkten ebenfalls mit dem Sextanten genommen werden.

Zuweilen kann auch die Entfernung des vor Anker liegenden Schiffes, von einem am Ufer befindlichen Gegenstand als Basis der Dreiecke angenommen werden, doch muß man dabei auf die Veränderungen Rücksicht nehmen, welche die Strömungen und Winde in der Stelle des Schiffs hervorbringen.

Die obenerwähnte Methode durch zwei oder mehrere Winkel nach Gegenständen von bekannter Lage, den Standpunkt des Beobachters zu bestimmen, findet besonders auch eine vortheilhafte Anwendung, wenn man Lothungen machen, oder die Umfänge der Sandbänke, die unter Wasser liegen, angeben soll.

Ein Gegenstand der die Aufmerksamkeit des Seefahrers verdient, ist die Messung merkwürdiger und hoher Berge. Nicht nur ist die Kenntniß ihrer Höhe für die physische Geographie wichtig, sondern sie kann auch spätern Seefahrern dazu dienen, aus dem gemessenen Höhenwinkel des Berges ihre Entfernung von denselben zu erfahren. Es gibt hauptsächlich zwei Methoden die Höhen der Berge zu bestimmen, die eine durch die Höhe des Quecksilbers im Barometer, die andere durch trigonometrische Berechnung des rechtwinklichten Dreieckes, in welchem die horizontale Entfernung des Beobachters vom Berge und der Höhenwinkel unter welchem er jenem erscheint, gegeben sind. Die barometrische Methode ist, wenn man auch die Mängel die in dem Instrumente selbst und den veränderlichen Elementen der Berechnung liegen, nicht in Anschlag bringen will, auf solchen Reisen deswegen nicht leicht anwendbar, weil in unbekannten, wenig bevölkerten, meist noch wilden Ländern, man kaum einen Fußsteig auf der Ebene findet, geschweige dann einen Weg der über Felsen und Wald auf den Gipfel eines noch nie besuchten hohen Berges führte. Es bleibt uns also nur die trigonometrische Methode übrig, und selbst diese nur in einem unvollkommenen Grade. Nicht nur ist die horizontale Entfernung nur einiger Maßen bekannt, sondern auch die Höhenwinkel lassen sich zur See nicht mit der höchsten Genauigkeit messen; doch ist auch eine ungefähre Bestimmung noch ein Gewinn für die Wissenschaft, welcher der Mühe des Reisenden werth ist. Die einfachste Betrachtung dieser Aufgabe, liegt in der Vorstellung eines geradlinichten rechtwinklichten Dreiecks, in welchem die horizontale Entfernung der Radius die senkrechte Höhe des Berges, die Tangente des gemessenen Höhenwinkels ist. Man suche also erstlich durch die obenerwähnten Mittel eine merkatorische Karte, von der einen Berg umgebenden Gegend zu ma-

chen, auf der die verschiedenen Stationen, in welchen die Höhenwinkel gemessen werden, genau bestimmt sind. Die Entfernungen dieser Stationen von dem Punkt wo die Spitze des Berges liegt, werden auf der zur Seite liegenden Skale der Breitengrade gemessen, und die gefundenen Minuten oder sogenannten italienischen Meilen mit der Zahl 951, $\frac{6}{7}$ b multiplicirt, um sie in französische Toisen zu verwandeln. Den gemessenen Höhenwinkel verbessere man, wenn er auf dem Schiffe genommen wurde, für die Vertiefung des Meerhorizontes (Dip of the horizon) und ziehe unter allen Umständen noch den zwölften Theil der in Gradminuten gegebenen Entfernung von dem Höhenwinkel ab, als den Betrag der terrestrischen Faction. Man hat sodann, wenn die Entfernung nicht bedeutend und der Höhenwinkel ziemlich groß ist $h = D \times \text{tang. } e'$; $\frac{+}{-}$ t; wobei h die Höhe des Berges, D die gemessene Entfernung (beide in Toisen) und e' den durch Indexfehler, die Vertiefung des Horizontes und irdische Strahlenbrechung verbesserten Höhenwinkel bezeichnen. Ist aber die Entfernung vom Berge beträchtlich, so muß man noch auf die Krümmung der Erde Rücksicht nehmen, und die Formel der Höhenberechnung wird alsdann $h' = \frac{D \times \text{sin. } (e' + \frac{1}{2} c)}{\cos. (e' + S.)}$ wo c die gemessene Entfernung des Berges in Gradminuten und deren Zehntheilen bezeichnet. Ein Beispiel wird dieß genügend erläutern. Am ersten Juli 1805, wurde bei den kurilischen Inseln in 18° 6′ N Breite und 206° 50′ W Länge, von Greenwich die Höhe des Pics auf der Insel Matana gemessen. Der Höhenwinkel betrug nach Abzug des Indexfehlers und der Vertiefung des Seehorizontes 3° 26′, die horizontale Entfernung des Schiffs von der Mitte des Berges = c fand sich auf der gemachten Karte = 12′, 4 Minuten. Man hat also $\frac{1}{12}$ c = 1. 0 Min. und daraus $e' = (3° 26′ - 1′ 0) = 3° 25′$; $(e' + \frac{1}{2} c) = 3° 31′$, 2, und $(e' + c) = 3° 37′$, 4; die Entfernung des Berges in Toisen = 951, 6 × 12, 4 = 11800 Toisen = D. Die Rechnung ist also nach der ersten Formel

	Toisen. Min.		
log. D	= 4,07188		
log. tg. e'	= 8,77600		
log. h	= 2,84788		
Also h	= 704, 5 Toisen		

nach der zweiten Formel hat man

log. D	= 4,07188
log. sin. $(e + \frac{1}{2} C)$	= 8,78815
	2,86003
log. cos. $(e + c)$	= 9,99913
log. h′	= 2,86090
Also h′	= 725,9 oder 726 Toisen;

so daß hier die Vernachlässigung der Krümmung der Erde die Höhe um 22 Toisen zu klein macht.

2. Astronomische Beobachtungen zur Bestimmung der horizontalen Strahlenbrechung.

Die Untersuchungen über die Strahlenbrechung, sind zwar eigentlich von der Beschaffenheit, daß sie genauere und feinere Beobachtungen voraussetzen scheinen, als man dem Seefahrer gewöhnlich zutraut. Gleichwohl treten hier zwei Vortheile zusammen, welche auch die Bemühungen des Seefahrers für dieses wichtige Element der praktischen Astronomie nutzbar machen können. Auf der einen Seite sind die Wirkungen der Refraction gerade in denjenigen Beobachtungen, für welche der Seefahrer die beste Gr-

legenheit hat, und einer so wenig umständlichen Vorrichtung bedarf, am stärksten, und auf der andern Seite ist sein Hauptwerkzeug der Spiegelsextant, sowohl durch die Vorzüge der theoretischen Einrichtung als durch die Vollkommenheit in welcher dasselbe heut zu Tage von guten Künstlern verfertigt wird, besonders geschickt, auch geringe Größen mit genügender Genauigkeit zu messen, wie dieses die Monddistanzen, und die Messungen des Sonnendiameters beweisen. Die Vermehrung der Refraction durch Kälte wird ein Bewegungsgrund mehr auf einer Reise nach dem Nordpol ihre Wirkungen zu untersuchen.

Die Beobachtungen welche der Seefahrer über die Wirkung der Strahlenbrechung anstellen kann, bestehen hauptsächlich in folgendem:

Man beobachte genau die wahre Zeit zu welcher der obere und der untere Sonnenrand beim Aufgang oder Untergang den Horizont berühren oder verlassen, und vergleiche dieselbe mit derjenigen, welche man aus der damaligen Länge und Breite des Schiffes berechnen kann, wobei man die Zeitbestimmung zu Hülfe nimmt, welche sich aus Sonnenhöhen, die über zehn Grade betragen, ergeben hat. Eben so versäume man nicht, die Zeit des Chronometers zu bemerken, wann die Sonne die Höhe von 0° 30′ von 1°, 1½°, 2° erreicht, wobei man, wie bei den größern Sonnenhöhen, sich nicht mit einer einzigen Beobachtung genügt, sondern etwa von 5 zu 5 oder von 2½ zu 2½ Minuten, auf welche man zuvor die Alhidade einstellt, die Höhenbestimmung sich folgen läßt. Einer noch größern Genauigkeit ist die Beobachtung fähig, wenn man etwa am Lande sich befindet, und die wahre Zeit, durch die correspondirenden Höhen bestimmen kann.

Man messe ferner wenn die Sonne nahe am Horizonte ist, zu wiederholtenmalen ihren verticalen und horizontalen Durchmesser; bei jeder Messung notire man die Zeit der Uhr, und ein Gehülfe bestimme zugleich die Höhe der Sonne. Beim Monde sind diese Beobachtungen nur im Plenilunio möglich.

Alle diese Beobachtungen müssen mit den besten Sextanten und mit guten Chronometern gemacht, und die Winkel mit möglichster Schärfe abgelesen werden; bei der Zeitbestimmung ist noch auf Theile von Secunden Rücksicht zu nehmen. Zugleich ist es wesentlich, bei denselben den Stand des Barometers und eines freihängenden Thermometers genau zu bemerken.

Die Beobachtung des Auf- und Untergangs von Sonne und Mond, kann auch zur Prüfung einer in der nautischen Astronomie vorkommenden, selten angewandten Aufgabe dienen: *aus der Dauer welche der Sonnen-Durchmesser braucht, um den Horizont auf- oder niederzusteigen, die Breite des Schiffs zu bestimmen.* Die langsame Höhenbewegung der Gestirne in hohen Breiten, scheint diese Methode höchstens für jene Gegenden brauchbar zu machen.

Auch bemerke man endlich, wo sie sich etwa ereignen sollten, auf die Erscheinungen einer unregelmäßigen Strahlenbrechung z. B. die eines gedoppelten Horizontes, indem man den Abstand des Scheinbildes vom wahren Streif des Horizontes, die oft beide zugleich über einander sichtbar sind, zu bestimmen sucht. Gewöhnlich sind diese Phänomene mit einer ungleichen Temperatur der Luft in verschiedenen Höhen und der Oberfläche des Wassers verbunden, so daß man nicht vergessen darf, auch die Temperatur der Luft nahe am Wasser und in einer größern Höhe (etwa auf dem Mars) und hinwiederum auch die des Wassers zu untersuchen. Aehnliche Erscheinungen z. B. die sogenannte fata Morgana (Franz Mirage) ungewöhnliche Erhebung entfernter oder gar unter dem Horizont liegender Seeküsten, verdienen ebenfalls die Aufmerksamkeit des Seefahrers, welcher dieselben durch Zeichnungen aufzunehmen und nach Möglichkeit durch Messungen näher zu bestimmen hat.

Phyſikaliſche Beobachtungen.

Eine der intereſſanteſten phyſikaliſchen Unterſuchungen betrift einen Gegenſtand der nicht nur für die Kenntniß unſers Erdkörpers wichtig iſt, ſondern deſſen nähere Erforſchung unter gewiſſen Umſtänden der Schiffahrt nüzlich werden kann. Es iſt dieſes die merkwürdige Eigenſchaft der Magnetnadel, auf der nördlichen Hälfte der Erdkugel ihr nördliches Ende, auf der ſüdlichen das ſüdliche niederzuſenken. Da dieſe Neigung mit der Entfernung vom Aequator zunimmt, ſo hat man ſich ſchon längſt bemüht, durch eigens dazu beſtimmte Werkzeuge (Inclinatorien, engl: Dipping needle), dieſelbe auf verſchiedenen Stellen der Erde zu meſſen. So wenig nun freilich die Beweglichkeit des Schiffs zu ſolchen Beobachtungen geeignet ſcheint, ſo iſt dagegen der Vortheil des Seefahrers, die entlegenſten Gegenden der Erde beſuchen zu können, für dieſen Gegenſtand von ſolcher Wichtigkeit, daß auch unvollkommenere Beſtimmungen für die Wiſſenſchaft ein Gewinn ſind. Die Schwankungen des Schiffs ſind jedoch nicht das einzige Hinderniß, das der wahren Kenntniß der Neigung im Wege ſteht. Ein viel bedeutenderes liegt in der Schwierigkeit, Inclinations-Nadeln zu verfertigen, welche im nicht magnetiſchen Zuſtande bei allen Umkehrungen genau im Gleichgewichte ſtehen, von keiner andern Kraft als nur der des Magnetismus verirt werden, und die dabei für die leiſeſten Abſtufungen dieſer Kraft empfindlich ſind; das leztere hat man dadurch zu bewerkſtelligen geſucht, daß man die Are der Nadel auf Friktionsräder laufen ließ, eine Vorrichtung die jedoch von den neueſten Beobachtern Humbold, Biot und Tobias Mayer, als unnüz weggelaſſen und mit ſehr feinen Aren, die in agatnen Höhlungen laufen, vertauſcht worden iſt. Die Einwirkung einer unvollkommenen Abgleichung der Nadel zu beſeitigen, rieth Cavendiſh an, ſie mit beweglichen Gewichten zu verſehen, durch deren angemeſſene Entfernung vom Mittelpunkt, die Nadel durch die bloße Wirkung der Schwere ſo ziemlich in derjenigen Neigung zur Ruhe käme, welche der magnetiſchen Kraft für dieſe Breite zukäme, damit der Magnetismus die übrigen Hinderniſſe deſto leichter überwinden könnte. Allein nicht gerechnet, daß man bei einer ſolchen Einrichtung in den Verdacht kömmt, die Erſcheinung die man beobachten will, ſelbſt conſtruirt zu haben; ſo iſt auch das Abgleichen jener Momente bei jeder bedeutenden Breitenänderung kein Geſchäft für den Seefahrer, und beſonders iſt die nachläſſige Art mit welcher jene Momente beſeſtigt und jeder zufälligen Störung Preis gegeben worden ſind, verwerflich. Unter dieſen Umſtänden gibt es keine allgemeine und zuverläſſige Methode die wahre Inclination der Magnetnadel zu finden, als, indem man die Nadel über quer umwendet, und dann auch, mit Hülfe eines ſtarken Magnets, ihre Pole umkehrt, und ſo die Neigung in vier verſchiedenen Lagen beobachtet; die beiden erſtern Beobachtungen geben die Lage des Schwerpunktes der Nadel in der vertikalen Richtung (in der Breite der Nadel), die leztern ſeinen Abſtand vom Mittelpunkt in der horizontalen Richtung (nach der Länge der Nadel) zu erkennen. Hat der Künſtler die Nadel ſo genau abgeglichen, daß der Schwerpunkt in jeder Richtung äuſerſt wenig vom Mittelpunkt entfernt iſt, was ſich aus der nahen Uebereinſtimmung der vier Beobachtungen erkennen läßt, ſo iſt es, zumal bei geringen Neigungen hinreichend, das Mittel aus denſelben für die wahre Neigung anzunehmen. Wenn ſich aber beträchtliche Unterſchiede ergeben, ſo iſt es nöthig für die unrichtige Lage des Schwerpunktes noch beſondere Rechnung zu tragen. Das Verfahren bei der Beobachtung ſelbſt, iſt folgendes:

1. An Tagen wo die Bewegung des Schiffs geringe iſt, ſetze man das Inclinatorium auf einem beſondern Geſtelle auf das Verdeck, ſo viel möglich entfernt von den beträchtlichen Eiſenmaſſen des Schiffes. (Für Beobachtungen auf dem Schiffe iſt eine Aufhängung des Inſtruments zwiſchen beweglichen Ringen, nach Art des Compaſſes nicht undienlich), dann drehe man nach dem Compaſſe das Inclinatorium in die Richtung des magnetiſchen Meridians, lege die Nadel ein, und beobachte die verſchiedenen Grade auf welche die Extreme ihrer Schwingungen fallen. Das Mittel dieſer Schwingungen, in ſofern ſie nicht durch eine zufällige ſtörbare Schwankung des Schiffes, während der Beobachtung geändert werden, gibt die erſte Beobachtung, bei welcher wir die Eintheilung als nach Oſten gekehrt annehmen, ſie heiße A. Nun drehe man das Inſtrument um ſeine vertikale Axe, um 180 Grade, ſo daß der Theilungskreis nach Weſten front mache, ſo wird die Nadel ſich umwenden, und ihre untere Kante nach oben zu liegen kommen; das Mittel ihrer Schwingungen in dieſer Lage gibt die zweite Beobachtung, die wir a nennen wollen.

2. Nach dieſem nehme man die Nadel heraus, lege ſie auf ein hölzernes Brett, in welchem ſie in eine Vertiefung, welche die Axe der Nadel beſchützen ſoll, genau eingepaßt wird. Den Nordpol eines ſtarken Magnets ſetze man auf die Mitte der Nadel und fahre in gerader Richtung mit ziemlichem Druck über das nördliche Ende der Nadel hinaus, (damit man beim Streichen von der geraden Richtung nicht abgleite, iſt es dienlich zur Seite der Nadel ein Linial oder Leiſte auf dem Brette zu befeſtigen). Dieſes Streichen wird mehreremal nach einander wiederholt, wobei man ſich hüten muß, niemals rückwärts von den Enden der Nadel zur Mitte und auch nicht jenſeits der Axe auf die andere Hälfte der Nadel zu gleiten. Auf eben dieſe Weiſe beſtreiche man auch mit dem Südpol des Magnets das ſüdliche Ende der Nadel, ſo werden die Pole derſelben umgewendet ſeyn. Ob ſie hinreichend magnetiſirt worden iſt, erkennt man daran, daß ſie nach dem Hereinlegen ins Inclinatorium eine Neigung annimmt, die ſich durch ſpäteres wiederholtes Streichen nicht weiter vermehren läßt.

3. Mit der bis zur Sättigung magnetiſirten Nadel von umgewendeten Polen, wiederhole man die in No. 1. angezeigten Beobachtungen, indem man die Theilung des Inſtruments das eine Mal nach Oſten das andere Mal nach Weſten kehrt. Das Mittel der einen Beobachtung heiße B das der andern b; ſo iſt wenn die vier Beobachtungen nur um wenige Grade von einander abweichen, die wahre Neigung $= I = A + a + B + b$; ſind ſie aber bedeutend verſchieden, ſo muß man die wahre Neigung durch folgende Formel ſuchen. *)

Es ſey cotg A + cotg a = M; cotg A — cotg a = m

ferner cotg B + cotg b = N; cotg B — cotg b = n ſo iſt

$$2 \operatorname{cotg} I = \frac{M \cdot n}{m + n} + \frac{N \cdot m}{m + n}$$

Hierbei iſt angenommen, daß man unter Neigung der Nadel ihren Abſtand von dem nächſten Horizontalpunkte verſtehe, ſo daß die Neigung $= 0^{o}$ iſt; wenn jene horizontal liegt und dagegen das Maximum oder 90° erreicht hat, wenn jene vertikal ſteht.

Beiſpiel.

Im Hafen St. Peter und St. Paul in Kamtſchatka, wurden mit einer Inclinations-Nadel von welcher die (nach Cavendiſh angebrachten) Balancier Kügelchen abgenommen worden waren, folgende Beobachtungen gemacht:

*) Vom Prof. Tob. Mayer in den Comment. societatis reg. scient. Gotting. Math. Tom. III.

Die Theilung nach Oſt geſetzt = 46° 20′ = A
Die Theilung nach Weſt geſetzt = 82° 30′ = a.
Nachdem die Pole der Magnetnadel umgewendet waren, gab ſie
Die Theilung nach Oſt = 66° 20′ = B
Die Theilung nach Weſt = 73° 10′ = b man hat daher

cotg. A = 0,9545.	cotg. B = 0,4355.
cotg. a = 0,5269.	cotg. b = 0,1911.
M = 1,4814.	N = 0,6269.
m = 0,4276.	n = 0,2441.

m + n = 0,6717.

log. M = 0,17068.	log. N = 9,79720.
log. n = 9,38787.	log. m = 9,63104.
9,55855.	9,42824.
log. (m + n) = 9,82718.	log. (m + n) 9,82718.
log. = 9,73107.	log. 9,60106.
num 0,53836.	num 0,39908.
0,39908 +	
cotg. t = 2 | 0,93744	t = 64° 53′;
0,46872.	

Das arithmetiſche Mittel aus den vier Beobachtungen gibt 63° 32′.

So ſicher dieſe Methode zum Ziele führt, ſo wenig wäre es rathſam ſie bei jeder neuen Inclinationsbeſtimmung vollſtändig anzuwenden, indem das öftere Umkehren der Pole nicht nur für den Seefahrer umſtändlich, ſondern auch der Nadel ſelbſt nicht zuträglich ſeyn dürfte. Beſſer iſt's ſich einer Nadel zu bedienen, welche in ihrer Länge und Breite ſo gut abgeglichen iſt, daß ihr Schwerpunkt entweder genau oder doch ſo nahe als möglich mit der Mitte der Axe zuſammentrifft. Es kömmt alſo jene Operation eigentlich dem Künſtler zu, indem dieſer ohne dieſelbe ſeine Nadel aus der Urſache ſchwerlich abgleichen kann, weil den Wirkungen der Schwere ſich immer die eines ſchwachen Magnetismus beimiſchen, der jedem bearbeiteten Stück Eiſen oder Stahl inhärirt. Auf langen Seereiſen möchte es dienlich ſeyn, das Umkehren der Pole je nach einer Breitenänderung von 10 oder 20 Graden vorzunehmen, die zwiſchenliegenden Beobachtungen aber verhältnißmäßig zu corrigiren. Auf einer Reiſe nach dem Nordpol wird es hinreichen, jene Operation, wo möglich auf dem Anfangspunkt der Reiſe und bei der nördlichſten Beobachtung zu bewerkſtelligen. Sehr zweckmäßig iſt es auch, zwei oder mehrere Nadeln mitzunehmen, und mit jeder derſelben, die beiden in No. 1. bemerkten Beobachtungen vorzunehmen.

Noch gibt es eine andere Methode, die Neigung der Magnetnadel durch Schätzung der magnetiſchen Kraft der Erde in verſchiedenen Breiten mit dem Inclinatorium zu beſtimmen, indem man die Schwingungen zählt, welche die Nadel zuerſt im magnetiſchen Meridian und dann auch in der Richtung von Oſt und Weſt in einer beſtimmten Zeit, z. B. in 10 Minuten, macht. Die Zahl der erſtern heiße M

die der letztern P, ſo iſt nach Laplace $\text{Tang } I = \frac{P^2}{M^2}$. Geſetzt, man hätte in Kamtſchatka die Zahl der Schwingungen welche die Inclinations-Nadel in der Richtung des magnetiſchen Meridians macht, oder M in 10 Minuten = 250 gefunden, die Menge der Schwingungen welche ſie in einer auf den magnetiſchen Meridian ſenkrechten Richtung in eben der Zeit ausgeführt oder P = 238; ſo iſt der Sinus der Neigung $I = \frac{250^2}{238^2}$, und die Neigung ſteht alſo:

log. 238 = 2,37658. × 2 = 4,75310.
log. 250 = 2,39794. × 2 = 4,79588.
log. sin. 2 = 9,95722. I = 65° 0′

Zu den allgemeinen Beobachtungen, welche für die Nautik nicht weniger wichtig ſind als für die Phyſik, gehören auch vorzüglich die Erforſchungen der Atmoſphäre, in Abſicht auf Schwere und Temperatur; die ganz beſondere Einfachheit, Präciſion und Bequemlichkeit der beiden hierzu nöthigen Werkzeuge, des Barometers und Thermometers, macht ſie auch für den Gebrauch zur See ganz geeignet, und die damit angeſtellten Beobachtungen dienen ſowohl dem aufmerkſamen Seefahrer zur nützlichen Vorherſehung künftiger Witterung, als auch dem Meteorologen und dem Phyſiker zur nähern Kenntniß des Ganges der Witterungsveränderungen im Großen, und der von der geographiſchen Lage abhängenden Eigenthümlichkeiten unſerer Atmoſphäre.

Was das erſtere dieſer Inſtrumente, das Barometer betrifft, ſo iſt die Art ſeiner Beobachtung durch die wohlberechnete Aufhängung deſſelben und die Verminderung der Bewegung des Queckſilbers, ſehr erleichtert worden. Doch erfordert es noch eine ziemliche Uebung, den genauen Stand deſſelben zu erkennen. Es reicht dabei nicht hin nur die Maxima und Minima der Schwankungen des Queckſilbers zu betrachten, ſondern man muß oft mehrere Minuten lang vor dem Barometer ſtehen, um einen Moment wahrzunehmen, wo die irrationalen Schwingungen des Schiffes und des Inſtruments ſich gegenſeitig zerſtört, wodurch denn die Queckſilber-Säule für einen Augenblick ſtationair wird. Die Zahl der Beobachtungen iſt willkührlich, doch ſollte man derſelben täglich wenigſtens 3 bis 4 machen. Z. E. des Morgens um 6 oder 8 Uhr, im Mittage und Abend um 4 oder 6 und allenfalls noch um 10 Uhr. Am wichtigſten iſt die Mittags-Beobachtung. Auch unterlaſſe man nicht vor oder nach der Reiſe, den Stand des Seebarometers mit einem guten Hebebarometer oder einem andern wohlberichtigten tragbaren Barometers zu vergleichen; weil ohne dieſe Vergleichung ein Hauptreſultat der barometriſchen Beobachtungen die Beſtimmung der abſoluten Höhe des Barometers in hohen Breiten verloren ginge. Zugleich iſt es nöthig, bei jeder Beobachtung auch die Wärme des Barometers, durch ein daran befeſtigtes oder doch in ſeiner Nähe im Zimmer hängendes Thermometer anzugeben, ſo wie auch die Temperatur der äußern Luft. In Abſicht dieſer Letztern iſt beſonders darauf zu ſehen, daß das Thermometer an einem der freien Luft vollkommen zugänglichen, doch weder directen noch reflectirten Sonnenſtrahlen ausgeſetzten Orte aufgehängt werde, und im Falle beide Bedingungen ſich nicht vereinigen ließen, möchte es nicht unbienlich ſeyn, zwei derſelben an verſchiedenen Orten aufzuhängen. Es iſt möglich auf ſolchen Reiſen mehrere Thermometer zu haben, nicht nur des Zerbrechens wegen, ſondern auch um etwa an entlegenen Orten, ein ſolches Inſtrument, deſſen Beobachtung ſo leicht und doch für die Climatologie ſo gewinnreich iſt, in die Hände eines fleißigen Beobachters übergeben zu können. Zuſammenhängend mit

den atmoſphäriſchen Veränderungen, iſt die bewegende Kraft alles Seefahrens, die Winde. Da die Beobachtung derſelben ohnehin das ſtündliche Geſchäft des Seefahrers ausmacht, ſo iſt es überflüſſig daran zu erinnern; doch möchte die Richtung des Windes in verticaler Beziehung in Acht genommen werden, um zu erfahren, ob wirklich, wie Einige bemerkt haben wollen, gewiſſe Winde mehr von unten herauf, andere mehr niederwärts niederſtrömen. Ebenſo ſollte die Stärke des Windes häufiger gemeſſen werden, was vermittelſt eines Windmeſſers nach Bouguer oder Woltmann auszuführen wäre.

Der eigentliche Schauplatz der phyſikaliſchen Arbeiten des Seefahrers, iſt jedoch das Element ſelbſt, auf welchem er ſchifft. So weit und breit von ſo viel tauſend Schiffen auch der Ocean befahren worden iſt, ſo wiſſen wir doch über die Menge der intereſſanten Erſcheinungen, die dieſe ungeheuren zwei Drittheile der Erde bedeckende Waſſermaſſe uns darbietet, noch ſo wenig, daß gerade dieſes Gebiet ein Hauptgegenſtand jeder der Erweiterung der Wiſſenſchaft gewidmeten Seereiſe ſeyn muß. Es iſt daher der Mühe werth, die einzelnen Merkwürdigkeiten deſſelben, der Ordnung nach herauszuheben, um ſie der Aufmerkſamkeit des Seefahrers zu empfehlen.

Wir fangen bei denjenigen Erſcheinungen an, welche nicht nur für die Geologie, ſondern auch für die Schifffahrt von beſonderer Wichtigkeit ſind; bei den großen mechaniſchen Phänomenen, der Ebbe und Fluth und der Strömungen.

Auf dem Schiffe läßt ſich die Ebbe und Fluth zwar nicht beobachten, denn auch auf einem vor Anker liegendem Schiffe laſſen die beſtändigen Drehungen und Ortsveränderungen deſſelben, keine genaue Meſſung mit dem Loth zu. Deſto mehr aber verdienen dieſe Anſchwellungen des Meers an den Küſten, mit Sorgfalt beobachtet zu werden. Das einfachſte Mittel hierzu iſt, an einer möglichſt ruhigen Stelle des Ufers wo keine Brandung iſt, eine in Fuße und Zolle eingetheilte (am beſten eine ſo bemalte) Stange oder Latte aufrecht zu befeſtigen, dergeſtalt, daß auch beim niedrigſten Waſſerſtand der Fuß derſelben, nie trocken werde. Zuweilen läßt ſie ſich ſo anbringen, daß man auch vom Schiffe aus, den Stand des Waſſers durch ein Fernrohr bemerken kann. Was die Beobachtungen ſelbſt betrifft, ſo kann man ihrer beſonders anfangs nicht leicht zu viele machen, (bei den ſtarken Fluthen in Japan, wurden ſie zuweilen alle 10 Minuten und noch öfters notirt. Kruſenſterns Reiſe, 3r Band S. 236 — 309.) man bemerke dabei genau die wahre Zeit, die Stärke des herrſchenden Windes, und ſo viel möglich auch die Richtung des Ebbe- und Fluthſtromes. Vorzügliche Aufmerkſamkeit verdienen die Beobachtungen zur Zeit des Voll- und Neumondes; die oft beſtrittene, theilweiſe bewährte, Behauptung von einer Abnahme oder Fortſchreiten der mittleren Meereshöhe, an verſchiedenen Orten der Erde, iſt ein ſo höchſt merkwürdiges Factum, daß der Seefahrer dringend eingeladen iſt, auf ſolche Wahrnehmungen ein ſorgfältiges Augenmerk zu haben, welche der einen oder andern Behauptung mit Grund zum Nutzen dienen könnten.

Die zweite große Bewegung des Meeres, die Strömungen, iſt auf die Schifffahrt ſelbſt von dem bedeutendſten Einfluſſe, und nicht minder merkwürdig in phyſiſcher Beziehung. Dieſe Strömungen ſind entweder blos örtlich und partiell, entweder conſtant oder periodiſch oder zufällig und unregelmäßig. Die erſtern hängen entweder von localen Beſchaffenheiten, Verengungen der Küſten, von dem Ebbe- und Fluthſtrom, zuweilen von unerkannten phyſiſchen Urſachen ab; die letztern gehören mehr in die Oeconomie der Natur im Großen, und ſind zum Theil Folge herrſchender Winde, vielleicht auch Folge der Umdrehung der Erde, des Umtauſches der Wärme und Kälte, der Ausdünſtung und andern

noch unerkannter Urſachen. Die zufälligen Strömungen können auch von benachbarten Stürmen herrühren. Ebenſo wie in der Atmoſphäre, ſo ſcheinen auch im Meere die Strömungen zuweilen in verſchiedenen, meiſtens entgegengeſetzten Richtungen über einander zu gehen. Am Lande geben ſie ſich durch ihre Beſchleunigung an den Küſten hinreichend zu erkennen. Schwieriger iſt ihre Erforſchung auf dem beweglichen Schiffe, das mit ihnen fortgeriſſen wird. Da gibt es keinen feſten Punkt zur Abmeſſung dieſer Bewegung, und das gewöhnliche Mittel, durch welches der Seefahrer ſeine Ortsveränderungen beſtimmt, das Log, iſt für die oft mächtigen Meeresſtröme unzureichend. Nur durch die Verbindung der aſtronomiſchen Ortsbeſtimmung mit der gewöhnlichen Schiffsrechnung läßt ſich erkennen, wie viel das Schiff vom Lande fortgetrieben, wie viel es von dem Strom entführt worden ſey. Es iſt daher eine tägliche Vergleichung der Reſultate beider Methoden, ein nothwendiges Geſchäft für jeden Seefahrer der mit den nöthigen Hülfsmitteln zur aſtronomiſchen Ortsbeſtimmung, d. h. mit guten Sextanten und Chronometern und der Geſchicklichkeit ſie zu gebrauchen, ausgerüſtet iſt, das früher vorgeſchlagene Mittel ein Boot an ein in die Tiefe heruntergelaſſenes Lot gleichſam vor Anker zu legen, iſt theils umſtändlich, theils nicht immer anwendbar, und beſonders auch deßwegen unzuverläſſig, weil man dadurch nur eine ſehr kleine Wirkung des Stromes erfährt, und ſelbſt dieſe nicht vollſtändig, indem es höchſt unwahrſcheinlich iſt, daß die Fortbewegung des Meeres nur auf eine geringe Tiefe ſtatt findet.

Graf Rumford hat durch theoretiſche Speculationen es wahrſcheinlich gemacht, daß es im Ocean zwei große Hauptſtrömungen gebe, von denen eine an der Oberfläche vom Aequator zu den Polen, die andere in der Tiefe von den Polen zum Aequator hintreibt. Es iſt der Aufmerkſamkeit des Seefahrers werth, die Erſcheinungen in Acht zu nehmen, welche dieſer Vermuthung zur Beſtätigung oder Widerlegung dienen können, ſo wie auch diejenigen Thatſachen feſtzuhalten, welche mit den Bewegungen des Meeres zuſammenhängen, die das Eis überall an die Oſtküſten der Länder anlegen.

Ein noch zu wenig benutztes Mittel die größern Meeresſtrömungen kennen zu lernen, iſt das Auswerfen von wohlverſchloſſenen ſtarken Boutcillen, auf welchen nebſt dem Datum auf einem Zettel die damalige Länge und Breite des Schiffes angegeben iſt; die durch Schnelligkeit und Entfernung merkwürdigen Fahrten die einige dieſer Depeſchen gemacht haben, machen die Vervielfältigung dieſes Verſuchs ſehr wünſchbar und der Seefahrer ſollte dazu mehrere ſolcher Flaſchen beſonders bereit halten, um z. B. etwa bei jedem 5ten Grade der Breite, eine oder ein paar derſelben dem Meere zur Fortbringung zu übergeben.

Ein anderes Phänomen der Bewegung des Meeres, ſind die Wellen deſſelben; die Theorie dieſer Bewegung iſt noch ſo unvollkommen, und der Gegenſtand ſelbſt ſo flüchtig und ſchwer zu erfaſſen, daß auch nur allgemeine Beſtimmungen über Länge, Breite und Höhe und Geſchwindigkeit dieſer Waſſermaſſen, die ſich denn doch verſchiedentlich geſtalten, ein nützlicher Beitrag zur mathematiſchen Phyſik würde.

Mit den übrigen nautiſchen Verrichtungen zuſammenhängend und für die phyſikaliſche Erdbeſchreibung vorzüglich wichtig iſt auch die Unterſuchung der Tiefe des Meeres; freilich iſt für ſolche Beſtimmungen das gewöhnliche Maximum der Lotungen der Seefahrer (von 200 Klaftern) noch ſehr unzureichend, daher denn auch bis jetzt nur ein paar Meſſungen bekannt ſind, *) welche eine Tiefe von einigen 100 Klaftern erforſcht haben. Die Seltenheit dieſer Verſuche ſcheint vorzüglich in den Schwie-

*) Von Phipps (Lord Mulgrave) und von Peron.

rigkeiten ihrer Ausführung den Grund zu haben; eine der vornehmsten liegt in der ungemein starken Reibung, welche die mit Wasser durchzogene Lothleine auf einer so ausgedehnten Länge erführt, wodurch die Last des Heraufziehens beträchtlich vermehrt wird. Da hauptsächlich die Reibung des Wassers am Wasser, nicht die an dem festen Körper bedeutend ist, so dürfte vielleicht eine dünnere jedoch starke und glatte Schnur, welche um das Naßwerden zu verhindern, mit Oel, Talg oder Wachs oder einer Mischung dieser Art ganz durchzogen wäre, vortheilhaft seyn; vielleicht könnte man sich auch eines Messingdrathes zu diesem Ende bedienen, der an einigen Orten z. B. bei Teneriffa zur Angelfischerei gebraucht wird. Eine bequemere Vorrichtung zum Heraufziehen, z. B. der Gebrauch einer Art Haspel von beträchtlichem Durchmesser, möchte auch zur Erleichterung dieses sehr interessanten Versuches noch einiges beitragen.

Diesen und andern Schwierigkeiten der Tiefenmessung abzuhelfen, hat man schon lange Werkzeuge ausgedacht, welche unter dem Namen **Bathometer** bekannt sind. Die meisten derselben sind im Grunde weiter nichts als eine Wiederholung des ersten Vorschlags von Dr. **Hook**, der hauptsächlich in folgendem besteht. An einer langen Stange von leichtem Holze, wird ein schweres Gewicht, z. B. eine Kanonenkugel dergestalt befestigt, daß es im Niedergehen die Stange immer mit sich fortzieht, so wie es aber auf den Boden stößt durch Auflösung eines Hackens die Stange entläßt, welche dann wieder durch ihre specifische Leichtigkeit in die Höhe steigt. Anfänglich wollte man aus der Zeit, wie lange die Stange unter Wasser blieb, auf den von derselben durchlaufenen Weg schließen, allein später, da dieß erst schwierige Versuche voraussetzte und der Moment des Wiedererscheinens der Stange leicht versehlt werden konnte, so hielt man für zweckmäßiger, eine Art Wegmesser (Hodometer), dergleichen auch statt der gewöhnlichen Logs vorgeschlagen worden waren, daran zu befestigen, dessen Räderwerk bei erfolgter Auflösung sogleich festgehalten wurde. Dieser an sich sehr sinnreichen Idee läßt sich nichts weiter entgegensetzen, als die Schwierigkeit die von den Strömungen vielleicht weit entführte Stange bei ihrem Wiedervorkommen auf dem weiten Ocean bald wahrzunehmen; doch auch diesem hat man durch daran befestigte Flaggen (flamme de reconnoissance) zu begegnen gesucht. Gleichwohl ist noch kein, wenigstens kein gelungener Versuch mit einer solchen Maschine gemacht worden. Man sehe die Vorschläge von **Greenstreet** in dem Repertory of arts and manufactures, und eine besondere Schrift von **Cyprian Luiscius** über diesen Gegenstand.

Zu den besondern Eigenthümlichkeiten des Meeres gehört auch vor allem seine **Salzigkeit**; diese durch chemische Analyse zu prüfen, möchte auf dem Schiffe schwerlich angehen. Allein da die Stärke der Salzauflösungen im Wasser mit der Gewichtszunahme desselben genau gleichen Schritt hält, so gibt die Bestimmung des specifischen Gewichts des Seewassers ein bequemes Mittel an die Hand, das relative Quantum des in demselben enthaltenen Seesalzes zu bestimmen. Man bedient sich dazu am vortheilhaftesten eines Aräometers (einer Art Brandweinprobe, Pèseliqueur) welches man in einem Gefäß in das Seewasser einsenkt. Ein solches Instrument ist zum Gebrauch am besten, wenn es so eingerichtet ist, daß es mit einem daran befestigten constanten Gewicht im reinen (destillirten) Wasser bei einer bestimmten Temperatur auf jene Marke sich einsenkt. Die zuzulegenden Gewichte selbst müssen genau aliquote Theile vom Gewicht des ganzen Aräometers ausmachen. Man hat denn bei jeder Beobachtung nur die Werthe der zugelegten Gewichte zu zählen, um die specifische Schwere des Seewassers zu erhalten. Da jedoch das Seewasser für jeden Grad Wärme des hundertheiligen (Reaumürschen) Thermometers um 0,00034 = ($\frac{34}{100000}$) leichter wird, so muß man nicht versäumen, ein gutes nach der Reau-

märschen Scale eingetheiltes Thermometer in das Waſſer zu bringen und die beobachtete Schwere nach beifolgendem Täfelchen zu verbeſſern. *)

Therm. —	Correction	Therm. +
10°	0,00000	10°
11.	0,00034.	9.
12.	0,00069.	8.
13.	0,00103.	7.
14.	0,00137.	6.
15.	0,00172.	5.
16.	0,00206.	4.
17.	0,00240.	3.
18.	0,00275.	2.
19.	0,00309.	1.
20.	0,00343.	0.

Geſetzt man habe um das Aräometer auf die Marke einzuſenken $^{9}/_{1000}$, $^{9}/_{1000}$ $^{5}/_{10000}$ auflegen müſſen, ſo iſt das ſpecifiſche Gewicht des Waſſers = 1,0235; fand ſich dabei die Temperatur des Waſſers + 14°, 5 R ſo hat man zu dem gefundenen Werth noch 0,00137, + 0,00017, = 0,00154, zu addiren, wodurch man (1,0235 + 0,00154) = 1,02504, erhält; wäre die Temperatur + 7° 3 R geweſen, ſo hätte man 1,0235 — 0,0013 = 1,02237 für die ſpecifiſche Schwere des Seewaſſers bei 10° R erhalten. Dieſe Prüfung des Waſſers auf den Salzgehalt kann auch der Schifffahrt dadurch nützlich werden, daß ſie die Einwirkung großer Flüſſe ſchon in weiter Entfernung von dem Lande zu erkennen giebt; auf einer Reiſe nach Norden iſt ſie beſonders auch in der Nähe der großen Eismaſſen vorzunehmen, um zu entſcheiden, ob etwa das nicht gefrorne Waſſer auch dasjenige Salz, welches vom Eiſe ausgeſchieden wurde, in ſich aufgenommen habe. Da übrigens dem Seewaſſer, außer dem Salze auch noch andere Stoffe beigemiſcht ſind, welche nur die Chemie erkennen kann, ſo kann es nicht ſchaden etliche Flaſchen davon einem guten Chemiker zu behändigen.

In einem noch nicht genug unterſuchten Zuſammenhange mit der Salzigkeit des Meeres, ſteht die ſehr wichtige Frage über das Quantum der täglichen Ausdünſtung der ungeheuren Waſſerfläche. Die Unterſuchungen hierüber laſſen ſich am bequemſten mit dem Aräometer anſtellen, indem man in einem cylindriſchen Gefäße eine Portion Waſſer irgendwo im Freien aufhängt, deren ſpecifiſches Gewicht man von Zeit zu Zeit unterſucht. Hierbei muß die Oberfläche des Waſſers bekannt ſeyn, und die Temperatur des Waſſers und der Luft zwiſchen den Meſſungen oft unterſucht werden. Man darf jedoch nicht mehrere Tage lang das nämliche Waſſer aufheben, weil die Ausdünſtung abnimmt je dichter die Soole wird, ſo daß man hieraus auf die Verdünſtungen des Meeres keinen Schluß ziehen könnte.

Von ganz beſonderer Wichtigkeit für die allgemeine Climatologie unſers Erdkörpers, iſt die Erforſchung der Temperatur des Meeres an der Oberfläche ſowohl, als in der Tiefe. Eine zuſammenhängende Reihe in gleicher Jahreszeit und in gleicher Tiefe gemachter Temperaturbeobachtungen des Meeres von 5 zu 5 Graden, vom Aequator bis zu den Polen, würde uns weit ſchneller und ſicherer zu allgemeinen Angaben über die mittlere Erwärmung der Erde verhelfen, als die abgemeſſenſten theoretiſchen Speculationen und die mühſamſten und langwierigſten Thermometer-Beobachtungen auf dem Lande, wo die mittlere Temperatur durch ſo viel zufällige Einwirkungen verändert wird. **) An der Oberfläche iſt die Wärme des Waſſers leicht durch ein gewöhnliches Thermometer zu beſtimmen, das

*) Bei der Beobachtung ſelbſt muß man genau Acht haben, daß keine bedeutende Luftblaſen ſich an das Aräometer anhängen und dieſe entweder durch Herausziehen des Inſtruments, oder durch Abwiſchen mit einem Pinſel wege ſchaffen ſuchen.

**) Hierzu ſind die Verſuche über die Temperatur der Quellen am Lande anzunehmen, deren Beobachtung, wenn ſich etwa Gelegenheit dazu fände, ein nicht zu verſäumendes Mittel iſt, die Temperatur der Erde zu beſtimmen.

einige Fuß tief hineingesenkt und schnell herausgezogen wird. *) Für die Erforschung der Temperatur in der Tiefe, hat man verschiedene Methoden angegeben, welche meist alle darauf hinauslaufen, daß man Thermometer mit großen Kugeln, welche eine Aenderung der Temperatur nur langsam annehmen, anwenden, die allenfalls noch mit hölzernen Kapseln und andern, die Wärme schlecht leitenden, Substanzen umgeben, dabei aber das Instrument lange in der Tiefe lassen solle. Allein weit bequemer für solche Versuche sind die Thermometrographen, und unter diesen namentlich derjenige, welcher nach seinem Erfinder Sixthermometer genannt wird, und das Maximum einer vorhergegangenen Temperatur-Aenderung anzeigt. Es ist ein Weingeist-Thermometer, in welchem eine von der Ausdehnung oder Zusammenziehung des Weingeistes fortgeschobene Quecksilbersäule, ein Paar durch Reibung in der Röhre festsitzende Kölbchen von Eisendraht verschiebt, welche dann beim Zurücktreten des Quecksilbers an ihrer Stelle bleiben. Vor jeder Beobachtung müssen sie durch ein vorsichtiges Schütteln mit dem Quecksilber in Berührung gebracht werden. Dieses Thermometer wird in einem nach vorne zu offenen, allenfalls durch ein Drathgitter verschlossenes Kästchen, etwa eine Klafter hoch über dem Bleylot an der Lothleine angebunden und dann in jede beliebige Tiefe gelassen; eine halbe Viertelstunde reicht hin um ihm die umgebende Temperatur mitzutheilen, ein schnelleres oder langsameres Heraufziehen hat da auf die Beobachtung keinen Einfluß. Vor und nach jeder Beobachtung ist es rathsam, dasselbe nebst einem andern guten Thermometer ins Wasser zu stecken, um es mit jenem zu vergleichen. Es ist zu wünschen, daß ein Seefahrer der mit einem solchen Instrumente ausgerüstet ist, keine Windstille vorbeigehen lasse, ohne dieses Instrument auf verschiedene und große Tiefen niederzulassen. Besonders sollte man sich bemühen diejenige Tiefe ausfindig zu machen, bei welcher, wie frühere Beobachtungen vermuthen lassen, die constante Temperatur von — 1°, 7 R, welche dem Gefrieren des Seewassers vorangeht, eintritt, und dann auf unbestimmte Tiefen sich fortsetzt.

Berühmte Physiker (Franklin und Humboldt), haben zum Theil auf Versuche hin, behauptet, daß in der Nähe von Sandbänken und Untiefen das Meer kälter sey als in der freien Tiefe, und daß mithin das Thermometer ein Warnungsmittel für den Seefahrer werden könne. Die Zähigkeit des Wassers, die Erwärmung von oben schneller und tiefer fortzupflanzen und dagegen die Langsamkeit, mit welcher die Erde eine äußere Erwärmung annimmt, scheint dieser Behauptung wenigstens für die Frühlings- und Sommermonate günstig zu seyn, im Winter möchte jedoch das Gegentheil statt finden. Auf jeden Fall verdient sie durch möglichst häufige Beobachtungen noch näher geprüft zu werden, wozu man in dem Sixthermometer ein so brauchbares Werkzeug besitzt.

Zu den Thatsachen, betreffend die Temperatur des Meeres, gehört auch das Phänomen der Eisbildung auf dem Meere im Großen. Allererst liegt hier dem Seefahrer ob, die Größe der schwimmenden Eismassen, von deren Umfang die Berichte früherer Seefahrer uns die erhabensten Begriffe gegeben haben, auf jede mögliche Weise zu bestimmen. Zu dem Ende ist es nöthig, durch Versuche an Ort und Stelle das specifische Gewicht dieses Eises gegen das Meerwasser zu bestimmen. Am besten ist es, hierzu sich ein länglichtes Stück Eis von prismatischer oder cylindrischer Gestalt zu verschaffen, welches in ein Gefäß voll Seewasser eingetaucht wird. Die Länge des eingetauchten Theiles mit der des über dem Wasser befindlichen verglichen, gibt das Verhältniß an, nach welchem die sichtbare Eismasse vergrößert werden muß, um das

*) Es versteht sich, daß hier, wie überall, die Thermometer-Beobachtungen in Graden und deren Zehntheilen angegeben sind.

wahrscheinliche Quotum des Ganzen zu erhalten. Getreue Zeichnungen von solchen Eisbergen, welche sich durch die Aufstürmung und das Uebereinandergleiten der Eisschichten erzeugt haben, sind ebenfalls wünschenswerth, so wie die Messungen der Dicke der Eisschichten, welche das Resultat eines einzigen Frostes zu seyn scheinen. Von den aräometrischen Versuchen in der Nähe des neugebildeten Eises, ist oben schon geredet worden. Da verdiente Naturforscher, Higgins, und in den neuesten Zeiten Parrot durch Versuche im kleinen geleitet, die Behauptung der Seefahrer von Forbisher und Davis bis auf Cook, daß das Meereis kein Salz enthalte, bestritten haben, so ist eine neue Untersuchung dieses Gegenstandes an Ort und Stelle zu wünschen, indem man ein hinreichendes Quantum festen Meereises nach vorheriger Abwaschung desselben, in süßem Wasser schmelzt und sein specifisches Gewicht mit dem Aeräometer untersucht. Zu besserer Ueberzeugung möchte es noch dienlich seyn, ein paar Flaschen mit solchem Eise zu füllen, damit das Wasser desselben chemisch untersucht werden könne.

Endlich verdienen noch die äußern dem Auge auffallenden Eigenschaften des Meerwassers, die Aufmerksamkeit des Seefahrers, die Farbe desselben und seine Durchsichtigkeit, und dann das Leuchten des Meeres bei Nacht. In Absicht der erstern, ist darauf zu achten, in wiefern die auffallende oder veränderte Farbe des Meeres von einer Veränderung der Tiefe, von der Farbe des Meergrundes, oder von der des Himmels und der Wolken, vom Sonnenlicht oder auch von, auf der Oberfläche des Wassers befindlichen fremdartigen Stoffen herrühre. Die Durchsichtigkeit des Meerwassers wäre am leichtesten durch Hinunterlassen einer an der Leine horizontal befestigten weißbemalten Fläche, worauf sich schwarze oder auch verschiedentlich gefärbte Streifen oder Buchstaben befänden, zu prüfen. In Ermangelung derselben, könnte man sich auch eines irdenen weißen Tellers oder eines mit weißem Zeuge überzogenen Brettes bedienen. Die Tiefe bei welcher die Fläche selbst unsichtbar oder die auf derselben befindlichen Zeichen in verschiedenen Gewässern undeutlich werden, gibt die relative Durchsichtigkeit dieser letztern zu erkennen.

Da über das Leuchten des Meeres noch so verschiedene Meinungen herrschen, indem einige es von electrischen Wirkungen, andere von faulichten Substanzen und entwickeltem phosphorischen Stoff, andere von lebendigen meist mikroskopischen Thieren ableiten, einige sogar alle drei Ursachen des Leuchtens annehmen: so ist es der Mühe werth, auch diesen Gegenstand durch fortgesetzte Untersuchungen mehr ins Klare zu bringen. Am meisten verdient das blaßere Leuchten der See, das man für eine electrische oder phosphorische Lichtentwickelung aus dem Wasser selbst angesehen hat, näher untersucht zu werden, und besonders ist hier darauf zu sehen, ob nicht auch in diesem Licht lebendige leuchtende Thierchen, vielleicht nur von kleinerer Art und in geringerer Anzahl als bei dem starken Leuchten, als Ursache des Lichtes vorhanden seyen. Dieß möchte am besten geschehen, indem man ein hinreichendes Quantum von solchem blaßleuchtenden Wasser filtrirt, da es dann, wenn das Licht im Wasser selbst steckt, auch nachher leuchten muß, wenn es aber von Thierchen herkommt, diese bei einer kleinen Erschütterung im Filtrum leuchten werden. Ob das Licht was man auf todten Fischen vor dem Eintritt der Fäulniß bemerkt, auch (was höchst wahrscheinlich ist) von lebendigen Thierchen herrühre, hat der Physiker auf dem Zimmer mit dem Mikroskop zu untersuchen. Die Natur der (zuweilen stark leuchtenden) Weichthiere im Meere, der Medusen, Beroen u. dgl. über welche Mitchell in dem Medical Repository, of New-York. Vol. IV. so interessante Beobachtungen in dieser Hinsicht bekannt gemacht hat, zu analysiren, kommt mehr dem physiologischen Naturforscher und dem Chemiker, als dem Seefahrer zu.

Noch haben wir der leuchtenden Erscheinungen zu erwähnen, welche in der Luft sich wahrnehmen lassen; diese sind das Nordlicht und die Feuerkugeln und Sternschnuppen. An den erstern hat der Beobachter die Höhe des umgebenden Bogens, entweder mit dem Sextanten oder wenn dieses die Dunkelheit des Horizontes nicht zuläßt, vermittelst der Sterne zu bestimmen, welche zwischen demselben durchscheinen, wobei die wahre Zeit anzugeben ist. Die Ausdehnung desselben auf dem Horizont, die Schnelligkeit mit welcher es über den Horizont auf verschiedenen Höhen sich erhebt, sind ebenfalls Gegenstände seiner Beobachtung. Eine umständliche Beschreibung desselben und allenfalls eine Zeichnung, die sich auf dunkelblauem Papier mit schwarzer und weißer Kreide nicht übel darstellen läßt, sind nicht zu verachtende Beiträge zur Geschichte der Meteore. Die Einwirkungen welche diese Erscheinung auf die Magnetnadel äußern soll, so wie der Zusammenhang derselben mit der herrschenden Witterung, sind ebenfalls zu beachten. Die schon längst widerlegte Sage, als ob sich bei Nordlichtern ein Zischen oder Knistern hören lasse, ist kaum mehr der Aufmerksamkeit werth. In Ansehung der Sternschnuppen und Feuerkugeln suche man die Stelle, wo ein solches Meteor zerplatzt und verschwunden ist, auch, wo es angeht, seinen scheinbaren Lauf auf einer Sternkarte zu verzeichnen, woraus man dann, mit Zuziehung der wahren Zeit und der Breite des Orts der Beobachtung, die scheinbare Höhe und das Azimuth desselben, und daraus, etwan mit Zuziehung einer anderswo gemachten Beobachtung, seine Entfernung von der Erde berechnen kann.

Dieses sind im Allgemeinen die Gegenstände, auf welcher der Seefahrer sein Augenmerk zu richten, die Methoden nach welchen er sie zu beobachten hat. In mancher Beobachtung wird die erforderliche Bequemlichkeit fehlen, und hinwiederum werden Erscheinungen sich aufdringen, deren hier entweder gar nicht oder nur unvollständig gedacht ist. Das Beste muß hierbei die Forschbegierde des Seefahrers selbst thun; seine eigenen Kenntnisse, seine Erfindsamkeit und ein ruhmwürdiges Bestreben alle seine Bemühungen den Wissenschaften nutzbar zu machen, wird ihn hierin besser leiten, als keine Instruction es thun kann.

Zürch den 20sten Juni 1815.

Horner.

Entdeckungs-Reise

in

die Süd-See und nach der Berings-Straße

zur

Erforschung einer nordöstlichen Durchfahrt.

Unternommen in den Jahren 1815, 1816, 1817 und 1818

von

Otto von Kotzebue.

Erster Band.

18 im 1sten Bogen, nach Seite 92, vor der Vorrede zu lesen.

Vorrede.

Ich übergebe dem Publikum die Geschichte meiner Reise mit vieler Schüchternheit; denn ich fühle wohl, daß der einfache Styl eines Seemanns, welcher seit seinem 13ten Jahre blos dem Dienste lebt dem er sich gewidmet, nur Wenige befriedigen kann. Ich hatte freilich die Absicht, meinen Bemerkungen in Hinsicht der Darstellung einen Werth zu geben, auf den sie sonst nicht Anspruch machen durften: Mein guter Vater wollte die Redaction derselben übernehmen. In dieser Hoffnung eilte ich nach Mannheim. Die Leser wissen, welcher schrecklichen Catastrophe ich entgegen ging.

Was mich jetzt, unter den schmerzlichsten Gefühlen die mich bestürmen, aufrecht hält und erhebt, ist der Mann, dessen Name ich mit Dank und Ehrfurcht nenne: der Graf Rumanzoff. Er bedarf seiner Titel und Würden nicht, um sich Achtung zu erwerben; denn der edle Eifer mit dem er auf alle Weise Wissenschaft zu verbreiten sucht, erweckt Ehrfurcht für ihn in jedem Herzen, das ihn kennt. Er

war es auch, der diese Reise veranstaltete, und weder Mühe noch bedeutende Kosten sparte, um dadurch wissenschaftliche Kenntnisse zu befördern. Er war es, der mich gütig ausersehen, dieses ehrenvolle Unternehmen auszuführen, und Er ist es, dem ich dieses Buch widme und um dessen Nachsicht ich flehe.

Mäk in Ehstland den 17ten April 1820.

Kotzebue.

Reiſe auf dem Schiffe Rurick.

Erſte Abtheilung.

Heute Nachmittag um 3 Uhr (den 22ſten Januar 1815) ſagte ich meiner Geburtsſtadt Reval Lebewohl, und trat mit meinem Commando, welches aus einem jungen talentvollen Offizier, Namens Kordinkoff und 20 Matroſen beſtand, den Marſch nach Abo an. Die Regierung hatte mir die Erlaubniß ertheilt, die beſten Leute auszuſuchen, und es fanden ſich mehr Freiwillige als ich bedurfte, welche ſich mit einer wahren Begierde erboten, alles Mögliche mit mir zu wagen. Solche Helden waren mir natürlich ſehr willkommen, und flößten mir frohe Hoffnungen für die Zukunft ein. Wir marſchirten mit unſerer Bagage ab, und als ich die Stadt im Rücken hatte, war mir wohl zu Muthe, denn, der erſte Schritt zu dem ehrenvollen Unternehmen war gethan! Es herrſchte ein allgemeiner Jubel unter den Matroſen, welche bis zum Nachtlager ſangen und ſpielten.

Den 31ſten Jan. um 4 Uhr Nachmittags rückten wir in St. Petersburg ein, wo ich die Mannſchaft einige Tage ausruhen ließ. Hier geſellte ſich der Lieutenant Schiſchmaref zu uns; ich hatte ihn ſelbſt zu dieſer Expedition gewählt, weil ich ſchon ſeit mehreren Jahren in freundſchaftlichen Verhältniſſen mit ihm ſtand, und ihn als einen vorzüglichen Offizier kannte. Hier machte ich auch dem Urheber der ganzen Unternehmung, dem Grafen Rumanzoff meine Aufwartung, und dieſer behandelte mich mit einer ſolchen Güte und Auszeichnung, daß er dadurch meinen Muth zu allen bevorſtehenden Beſchwerden unendlich erhöhte.

Den 17ten Februar verließen wir St. Petersburg, und langten nach einem ziemlich angreifenden Marſch, den 19ten in Abo an. Es ſchien mir, als hätten wir ſchon jetzt eine kleine Probe unſerer Beharrlichkeit und Standhaftigkeit abgelegt, denn wahrlich, eine Fußreiſe von Reval über St. Petersburg nach Abo, in dieſer Jahreszeit, würde manchem ſehr mißfallen. Unſere Freude beim Anblick der Stadt war groß, und jeder ſah mit Sehnſucht den warmen Stuben entgegen; aber wie ſehr wurden wir getäuſcht! denn ich ſowohl mit meinen Offizieren, als auch meine armen Matroſen, wurden in elende verfallene Hütten geſteckt, die etwa 9 Quadrat-Fuß Flächeninhalt hatten, den ganzen Winter nicht geheizt waren, und zu Gänſe- und Hühnerſtällen gedient haben mochten. Ich bot meine

ganze Beredſamkeit auf, um unſerm Wirthe begreiflich zu machen, daß er uns in Viehſtälle einquartirt habe; vergebens! er zuckte die Achſeln und ſprach: für Ruſſen iſt das gut genug. — Nachdem wir uns ein Paar Wochen in den elenden kalten Löchern gequält hatten, erhielten wir beſſere Wohnungen.

Der Kiel zu unſerm Schiffe welches Rurick heißt, war ſchon gelegt; man baute mit vielem Fleiße daran, und unſere tägliche Beſchäftigung war, dem Baue zuzuſehn.

Den 16ten März. Mit der heutigen Poſt erhielt der Schiffsbaumeiſter für ſeinen unermüdlichen Eifer, den Rurick recht ſorgfältig zu bauen, von dem Grafen Rumanzoff eine goldene Uhr. Ich halte es für meine beſondre Pflicht, dem hieſigen Haupt-Commandeur, Herrn Grafen Haiden für die außerordentliche Theilnahme, die er an der Expedition genommen, und durch Rath und That bewieſen hat, öffentlich meinen Dank auszuſprechen.

Den 11ten Mai. Das Schiff iſt zu unſerer großen Freude fertig, und heute vom Stapel gelaufen. Um 4 Uhr Nachmittags hielten wir Gottesdienſt, wobei der Rurick vom ruſſiſchen Geiſtlichen eingeweiht ward; hierauf erſchien unter Trompeten- und Paukenſchall die Kriegsflagge, und dieſe wurde mit tauſendſtimmigem Hurrah! in den Fluß getaucht. (Bei dieſer Gelegenheit muß ich bemerken, daß der Kaiſer auf meine Bitte die Gnade gehabt hatte, mir die Kriegsflagge zu bewilligen, indem es mir ſchien, daß eine Entdeckungsreiſe unter einer Kauffartheiſlagge vielen Unbequemlichkeiten und ſelbſt Hinderniſſen unterworfen ſeyn könnte.)

Ich ſelbſt rutſchte mit dem Rurick hinunter, ganz ergriffen von der angenehmen Vorſtellung, mich jetzt als ſeinen Herrn anſehen zu dürfen. Während des Gottesdienſtes hatten wir einen warmen Regen, indem aber das Schiff vom Stapel lief, hörte der Regen plötzlich auf und die Sonne trat prachtvoll hervor; ein Zufall, der von den Zuſchauern als eine glückliche Vorbedeutung für die ganze Reiſe angeſehn ward. So lange das Schiff noch auf dem Stapel ſtand, waren wir beſchäftigt geweſen, Segel, Taue u. ſ. w. zu verfertigen; jetzt war alles bereit, und wir ſetzten mit großem Fleiß unſern Rurick in den Stand, Abo ſobald als möglich verlaſſen zu können; denn da ich noch im Juli von Kronſtadt abzuſegeln wünſchte, und wir vorher nach Reval mußten, um dort die nöthigen Lebensmittel für dieſe große Reiſe einzunehmen, ſo war durchaus keine Zeit zu verlieren.

Den 23ſten Mai verließen wir Abo und langten den 26ſten in Reval an, wo der Branntwein-Vorrath ſchon beſorgt war, und gleich eingeladen wurde. Hier erhielt ich auch vom Capt. Kruſenſtern die nöthigen aſtronomiſchen Inſtrumente und zwei Chronometer, welche zu dieſer Expedition in England beſtellt, und von ihm ſelbſt nach Reval gebracht worden waren; auf die Güte derſelben konnte man alſo bauen, was ſich in der Folge auch beſtätigte.

Den 16ten Juni ſegelten wir von Reval ab, ließen den 18ten die Anker auf der Rhede von Kronſtadt fallen, und brachten hierauf den Rurick in den Hafen, um ihn vollends zur bevorſtehenden Reiſe auszurüſten.

Den 27ſten Juli. Endlich iſt das Schiff in völliger Ordnung und mit Lebensmitteln auf zwei Jahre verſehen, und wir verlaſſen heute den Hafen, um unſere Reiſe in einigen Tagen anzutreten. Der Graf Rumanzoff hat mir verſprochen, das Schiff morgen mit ſeiner Gegenwart zu beehren, auch der Doctor Eſchſcholtz und der Maler Herr Choris welche die Reiſe mitmachen werden, haben ſich auf morgen gemeldet. Unſere ganze Equipage beſteht jetzt aus zwei Lieutenants, (an Kordiukoffs Stelle, welcher in Reval krank zurückblieb, iſt der Lieutenant Zacharin getreten) drei Unterſteuerleu-

ten, 2 Unteroffizieren, 20 Matrosen, dem Arzt und dem Maler. In Kopenhagen erwarten uns die Herren von Chamisso und Wormskloid, welche beide als Naturforscher mitreisen.

Den 29sten Juli. Da das schlechte Wetter gestern den Grafen Rumanzoff abgehalten hatte, an Bord zu kommen, so erschien er heute in Begleitung des Capt. Krusenstern, und gleich darauf fanden sich der Admiral Moller, Haupt-Commandeur von Kronstadt, und der Admiral Korobka ein. Auch diesen beiden Männern statte ich hiemit meinen öffentlichen Dank ab, denn ohne ihren thätigen Beistand wäre es mir unmöglich gelungen, den Rurick so schnell und so gut auszurüsten. Dem Grafen Rumanzoff gefiel das Schiff sehr, nur schien es ihm zu klein, worin er auch nicht ganz Unrecht hatte, da es nur 180 Tonnen hält; indeß hat ein so kleines Schiff wieder den Vortheil, daß man sich damit sehr nah an die Küsten wagen darf, und daher eine viel genauere Aufnahme liefern kann. Die innere Einrichtung ist sehr bequem, sowohl für die Offiziere als für die Matrosen; denn ich habe ihnen viel Raum gegeben, weil ich überzeugt bin, daß die Gesundheit der ganzen Mannschaft viel davon abhängt. Der Rurick hat 2 Masten und ist mit 8 Kanonen versehen, wovon 2 dreipfündig, 2 achtpfündig, und 4 zwölfpfündig sind. Nachdem der Graf Rumanzoff mit vieler Güte von uns Abschied genommen und das Schiff verlassen hatte, salutirten wir ihn mit 13 Schüssen und es wurde drei Mal Hurrah! gerufen.

Von Kronstadt nach Kopenhagen.

Den 30sten Juli. Um fünf Uhr Morgens verließen wir Kronstadt von einem frischen NO begünstigt, und segelten um acht Uhr Abends an der Insel Hochland vorbei. Den 31sten gegen Mittag erblickten wir die Thürme der Stadt Reval, und ich sagte nun meinem Geburtsorte auf mehrere Jahre, vielleicht auf immer, ein letztes Lebewohl. Der Wind wurde bald ungünstig, und blieb so bis zum 3ten August; die Insel Gotland lag uns zur Seite, und ein heftiger Sturm aus SW hielt uns hier gefesselt. Den folgenden Tag legte sich der Wind, ging nach S um, und erlaubte uns, unsere Reise unter vollen Segeln fortzusetzen. Den 7ten gegen Mittag sahen wir die Insel Bornholm, und segelten um 4 Uhr Nachmittags an der Insel Christianſoe, in einer Entfernung von zwei Seemeilen, vorbei. Die darauf befindliche Festung erhob die Flagge, wir salutirten mit 7 Schüssen, und sie erwiederte mit gleicher Zahl. Die Insel Christianſoe ist nur ein kahler Felsen, den die Festung ganz einnimmt, doch gewährt sie einen recht hübschen Anblick, indem alle Gebäude aus der See empor zu steigen scheinen.

Den 9ten August. Um 9 Uhr Morgens warfen wir die Anker auf der Rhede vor Kopenhagen, der Festung gegenüber. Der Rurick salutirte mit 7 Schüssen, und ward mit gleicher Zahl wieder begrüßt. Heute noch hatte ich das Vergnügen, unsere beiden Reisegefährten, Herrn Wormskloid und v. Chamisso kennen zu lernen, welche ich ersuchte, sobald wie möglich mit ihren Sachen an Bord zu kommen, da die späte Jahrszeit keinen langen Aufenthalt gestattete. Den 10ten machte ich die sehr angenehme Bekanntschaft des verdienstvollen Admirals Löwenör, der sich durch seine vorzügliche Karte von der Nordsee bei allen Seefahrern ein Denkmal gestiftet hat; so manches Schiff dankt diesem Manne seine Erhaltung. Ich meldete mich bei dem russischen Minister Lisankewitsch, der mich mit Auszeichnung empfing, und in dessen Gesellschaft ich dem Herrn Grafen Schimmelmann auf seinem sehr schönen Landgute meine Aufwartung machte.

Den 13ten hatten Graf Dohna, russischer Gesandte, Graf Boribell, östereichischer Gesandte, Admiral Löwenör, der russische Gesandtschaftssecretair van Brien und General Tawast, schwedischer Gesandte, die Güte, mir einen Besuch abzustatten. Meinen Gästen gefiel die innere Einrichtung des Schiffs außerordentlich, wodurch ich mich sehr geschmeichelt fühlte, da sie ganz nach meiner Vorschrift gemacht war. Als sie das Schiff verließen, wurden 13 Kanonen abgefeuert, und wir riefen ihnen ein lautes Hurrah! nach, welches sie erwiederten. Der französische Gesandte Graf Bonné hatte auch die Absicht gehabt, das Schiff zu besuchen, war aber durch einen Gicht-Anfall davon abgehalten worden — ich mußte dagegen seine Einladung zum Mittagessen ablehnen, da mich nothwendige Geschäfte auf dem Nurick fesselten. Durch frühere Erfahrung belehrt, wie beschwerlich in warmen Gegenden das Geschäft eines Schiffs-Kochs ist, und wie nachtheilig das Klima auf solche Leute wirkt, die sich nicht früher daran gewöhnen konnten, bemühte ich mich, in Kopenhagen einen Koch zu bekommen, der schon Reisen nach Ostindien gemacht hätte. Es fand sich ein Westindier, den wir auf dem Nurick anstellten, und der die ganze Reise glücklich überstanden hat, ob er gleich, selbst unter dem Aequator, beständig an dem Feuer stand.

Den 17ten August. Um 4 Uhr Morgens verließen wir mit frischem SSW Kopenhagen, mußten aber die Hoffnung, heute noch den Sund zu passiren, aufgeben, denn der Wind wandte sich nach W und zwang uns, um 8 Uhr Morgens die Anker vor Helsingör fallen zu lassen. In Kopenhagen fand ich, daß meine Chronometer seit Kronstadt ihren Gang sehr verändert hatten. In St. Petersburg waren sie von dem Astronomen Schubert beobachtet worden, welcher fand, daß Chronometer Hardi den 20sten Juli nach mittlerer Zeit 2.ʰ 8.ᵐ 39,ˢ 54 zu spät war; die tägliche Retardation 2, 18ˢ Chronometer Barauds nach mittlerer Zeit zu früh 3.ʰ 20ᵐ 31,ˢ 6. gewann täglich 0, 86.ˢ In Kopenhagen fand sich, daß Barauds 18, und Hardi 21,ˢ verlor. Eine solche Veränderung des Ganges der Chronometer machte mir die Güte derselben zweifelhaft, doch habe ich in der Folge keine Ursache gehabt mich über sie zu beklagen.

Von Kopenhagen nach England (Plymouth).

Den 18ten August. Wir hatten die ganze Nacht starken Sturm aus NW gehabt, welcher mit Anbruch des Tages noch heftiger ward; gegen Abend legte er sich, und unsere Offiziere konnten der russischen Fregatte Cola, die an uns vorbei segelte, Briefe nach Kronstadt mitgeben.

Den 19ten um 10 Uhr Morgens, erhob sich der Wind aus S und wir gingen sogleich in Gesellschaft einer Menge Kauffarthei-Schiffe unter Segel. Wir salutirten im Sund die Festung Kronburg mit 7 Schüssen, welches sie mit gleicher Zahl erwiederte, und da der Wind frisch wehte, hatten wir den Sund bald passirt. Unsere Fahrt nach Plymouth war langweilig; wir hatten selten guten Wind, und es fiel durchaus nichts vor, was dem Leser interessant seyn könnte — daher erlaube er mir, meinen Einzug in England zu halten.

Den 1ten September segelten wir durch die Straße Dover, und ließen den 7ten Mittags die Anker vor der Stadt Plymouth in Cathwater fallen. Ich hatte diesen Hafen gewählt, weil er den Vortheil gewährt, daß man von ihm aus, bei frischem Winde, in Einem Tage den Ocean erreichen kann.

Sobald wir uns vor Anker gelegt hatten, machte ich dem Admiral Monley, Hauxt-Commandeur vom hiesigen Port, meine Aufwartung; er empfing mich sehr artig, und erbot sich, uns jeden in

seiner Macht ſtehenden Beiſtand, zu leiſten. Auch verſäumte ich nicht, mich noch an dieſem Tage bei dem ruſſiſchen Konſul Herrn Hawker zu melden, und ihm ein ſchriftliches Verzeichniß aller meiner Bedürfniſſe einzureichen, mit der Bitte, ſogleich zu ihrer Herbeiſchaffung die nöthigen Maaßregeln zu nehmen. Ich verdanke dem thätigen Beiſtande dieſes rechtlichen Mannes viel. Nachdem ich dieß Geſchäft beendigt hatte, beſuchte ich Herrn Whidbey, einen Freund des Capt. Kruſenſtern. Dieſer unterrichtete und äußerſt liebenswürdige Mann hat die Reiſe von Vancouver, als erſter Maſter mitgemacht. Mit Vergnügen erinnere ich mich der bei ihm zugebrachten Tage, denn ſeine Geſellſchaft war mir eben ſo angenehm als belehrend. Herr Whidbey iſt jetzt mit dem Bau des Hafens von Plymouth beſchäftigt; ein Werk, das ihm viel Ehre macht.

Den 8ten Sept. erhielt ich von dem Admiral Monley die Erlaubniß, meine Inſtrumente nach Mount-Batten, einem kleinen, nur 50 Faden von unſerm Schiffe entfernten unbewohnten Flecken zu bringen. Gleich den folgenden Tag wurde daſelbſt ein Zelt aufgeſchlagen; ich brachte die Chronometer ans Land, und wir konnten hier mit aller Bequemlichkeit unſere Uhren berichtigen.

Den 11ten. Dieſen Abend war ich bei Lord Berington zum Ball eingeladen, deſſen Landgut ein Paar engliſche Meilen von der Stadt entfernt iſt; der Weg führt durch ſchön angebautes Land, und in der Nähe des Schloſſes durch einen mit vielem Geſchmack angelegten Park. Die Geſellſchaft beſtand aus den Vornehmſten der Gegend; der Ton war ungezwungen und angenehm.

Den 15ten. Heute erhielt ich das Lebens-Boot (life boat) welches von der engliſchen Regierung für den Rurick beſtimmt war. Vermittelſt Luftkaſten, welche von Innen angebracht ſind, kann ein ſolches Boot nie ſinken. Dieſes war 30 Fuß lang, und eigentlich für unſer Schiff zu groß; unſere ganze Mannſchaft war kaum im Stande es auf den Rurick zu heben, da dieſe Böte ſo viel ſchwerer ſind, als andere von gleicher Größe; und aus dieſer Urſache mußte ich es auch ſpäterhin in Kamtſchatka zurücklaſſen.

Den 20ſten. Ich beſuchte heute das Seehospital, und hatte Gelegenheit, mich an der darin herrſchenden Ordnung und ſorgfältigen Pflege der Kranken zu erfreuen. Von den Offizieren des 43ſten Regiments war ich zu Tiſche eingeladen und dieſe gemeinſchaftliche Tafel aller Offiziere von einem Regiment, wovon auch der Chef ſich nicht ausſchließt, gefällt mir ſehr wohl.

Der Rurick iſt jetzt ganz bereit England zu verlaſſen, und wartet nur auf günſtigen Wind.

Den 25ſten um 5 Uhr Morgens erhob er ſich aus NO und wir ſpannten ſogleich alle Segel auf; doch hatten wir die Bay noch nicht verlaſſen, als er ſich nach SW wandte, und uns ganz ungünſtig wurde. In der Hoffnung, daß er ſich bald ändern würde, lavirten wir aus der Bay heraus; doch er ward gegen Mittag nur ſtärker, nicht günſtiger, und um 5 Uhr Nachmittags brach er in einen heftigen Sturm aus. Ich ließ die Marsſegel nur riffen, obgleich der Wind ſo heftig war, daß ſie hätten eingenommen werden müſſen; doch, da der Sturm gerade nach dem Lande zu blies, ſo durften wir nicht wenig Segel tragen, da ſonſt die Gefahr zu ſcheitern unvermeidlich geweſen wäre. Die dunkle Herbſtnacht war ſchon angebrochen, als wir uns zwiſchen dem Leuchtthurm Eddiſton und dem Eingange des Hafens von Plymouth befanden. Der Sturm wüthete immerfort, die Wellen thürmten ſich ſchnell hinter einander, und der Rurick, der ſchon ſeinen Platz nicht mehr behaupten konnte, trieb langſam dem Lande zu. Es war ſo entſetzlich finſter, daß das Zurückſegeln in den Hafen eben ſo gefährlich geweſen wäre, als das Bleiben im Canal; ich wählte das Letztere, in der Hoffnung, das Schiff vielleicht noch bis zum Anbruch des Tages vom Lande entfernt zu halten. Wir boten unſere ganze Kunſt auf, und ſprachen

uns Muth ein. Der Gedanke, jetzt schon, gleichsam bei dem ersten Schritte zum fernen Ziele, zu scheitern, war mir unerträglich. Der Sturm wüthete die ganze Nacht; ich suchte das Schiff dem Leuchtthurm Eddiston so nah als möglich zu halten, aber wir trieben immer weiter von ihm fort, dem Lande zu; zuletzt sahen wir ihn nur dann und wann aus der Dunkelheit hervorschimmern — ein Zeichen, daß wir dem Lande nahe seyn mußten. Den 26sten Morgens um 5 Uhr nahm die Stärke des Sturmes noch immer zu, das Schiff wurde gewandt; ein heftiger Windstoß brach uns das Hick (ein Balken, der das Bizan-Segel hält) wodurch wir außer Stand gesetzt wurden, das Schiff bei dem Winde zu halten, und wir konnten unsern Platz durchaus nicht mehr behaupten. Einer unserer besten Matrosen ward bei dieser Gelegenheit so gequetscht, daß er, trotz der sorgfältigsten Behandlung, doch 3 Wochen lang zum Dienst unbrauchbar blieb. Gleich nach diesem Unglücksfalle schimmerte der Tag matt durch die grauen Nebel hervor, und setzte uns wenigstens in den Stand, unsere Lage zu erkennen. Zu unserer nicht geringen Freude befanden wir uns vor dem Eingange der Plymouthsbay, und obgleich es noch ziemlich finster war, richteten wir doch gleich unsern Lauf dorthin, als den einzig möglichen Weg uns zu retten. Es gelang uns wirklich, trotz dem ungünstigen Wetter, ohne Lotsen den Hafen zu erreichen; und wir ließen um 8 Uhr Morgens die Anker an der nämlichen Stelle in Cathwater fallen, welche wir früher behauptet hatten. Offiziere und Mannschaft waren von der großen Anstrengung ganz erschöpft. — Wer die Navigation im Canal kennt, der wird sich einen Begriff von der gefährlichen Lage machen können, in welcher wir die Nacht über gewesen waren. Die Lotsen waren schon erstaunt darüber, daß wir uns in der See erhalten hatten, ohne zu scheitern. Ich kann es mir nicht anders erklären, als daß das Wasser, durch den Sturm zwar in die beschränkte Bay hineingezwängt, doch von der Gewalt des Stromes wieder zurückgetrieben, unser Schiff vom Lande entfernt halten mußte. — Jetzt ließen wir es unser erstes Geschäft seyn, das Schiff, welches durch den Sturm sehr gelitten hatte, wieder in Ordnung zu bringen. Ein neues Hick war in ein Paar Tagen fertig; und am 30sten Morgens, als der Wind aus N zu blasen anfing, wurden die Anker schnell gelichtet, und wir segelten in der Hoffnung, beim zweiten Versuche glücklicher zu seyn, als beim ersten, aus der Bay heraus. Doch kaum war dieses geschehen, als der Wind wieder nach SW umging, und unserer Freude ein Ende machte. Ich konnte mich nicht entschließen, sogleich wieder in den Hafen zurückzukehren, und wollte versuchen, gegen den ungünstigen Wind anzukämpfen; doch, da er sich bald in einen Sturm verwandelte, so geboten mir Pflicht und Vernunft ihm nicht länger zu trotzen, und so ließen wir um 6 Uhr Abends die Anker in der Bay hinter der neuerbauten Mauer fallen. Es stürmte und regnete die ganze Nacht, und wir hatten keinen andern Trost in der fehlgeschlagenen Hoffnung, als das ähnliche Schicksal einer dänischen Kriegs-Brig, welche ebenfalls gezwungen worden war, wieder in den Hafen einzulaufen. Dieses Fahrzeug, nach dem Mittelländischen Meere bestimmt, hatte schon vor mehreren Tagen den Canal verlassen und die Breite von Cap Finisterre erreicht, als es, durch den heftigen Sturm sehr beschädigt, sich gezwungen sah, nach England zurückzusegeln, um sich dort der nöthigen Reparatur zu unterwerfen. Endlich am 4ten October erhob sich ein beständiger N Wind, und wir säumten nicht, ihn sogleich zu benutzen: — um 10 Uhr Morgens waren wir unter vollen Segeln (Chronometer Barand verliert 2.ˢ 5 und Hardy 49.ˢ 0. —).

Von Plymouth nach Teneriffa.

Den 5ten October. Kaum hatten wir Cap Lorenz paſſirt, als der Wind ſich wieder nach W wandte, ſehr ſtark wurde, und ſo den ganzen Tag blieb. Am 6ten ſetzte er ſich in N feſt, und erlaubte uns den Eintritt in das Atlantiſche Meer. Jetzt erſt ſchien mir die eigentliche Reiſe begonnen, und es erwachten die heiterſten Gefühle bei dieſer Vorſtellung; die unangenehmen Zurüſtungen waren dem Blicke entſchwunden, was vor mir lag, dazu fühlte ich frohen Muth und Kraft in mir.

Den 9ten October. Dieſen Mittag befanden wir uns in der Breite 44° 49′ 31″ Länge 11° 38′. Gegen Abend ſtellte ſich mit einem heftigen Windſtoß ſtürmiſches Wetter aus N W ein, welches uns am folgenden Nachmittage um vier Uhr, an der Breite vom Cap Finiſterre vorbei führte. In der Nacht ſahen wir einen Maſt, wahrſcheinlich von einem im letzten Sturme verunglückten Schiffe vorbei treiben. Den 12ten mußten wir wieder gegen einen ſehr heftigen Sturm aus S W kämpfen, der bis zum 13ten anhielt, und uns einige Meilen zurück trieb. Den 14ten wandte ſich der Wind wieder nach N und wir bekamen ſehr ſchönes Wetter, wobei wir gegen Mittag die Breite 39° 32′. Länge 13° 3′ gewannen. Jetzt fanden wir eine große Veränderung in der Temperatur der Luft, und 19° Reaum. Wärme. Den 21ſten paſſirten wir die Breite von Gibraltar und fanden, daß der Strom uns in zwei Tagen ſchon 20 Meilen nach O S O verſetzt hatte. Den 23ſten Mittags war die Breite 30° 36′. Länge 15° 20′. Wir hatten völlige Windſtille, die See war mit rothen, zwei Zoll langen Heuſchrecken bedeckt, von welchen eine Menge aufgefiſcht wurden. Unſere Naturforſcher behaupteten, ſie kämen aus Afrika; wahrſcheinlich durch Sturm von der Küſte fortgetrieben, finden ſie in der See ihr Grab; denn da wir uns auf einem Punkte befanden, der 600 Seemeilen von Afrika entfernt iſt, ſo möchte ein ſo weiter Flug nicht vorauszuſetzen ſeyn. Den 25ſten Mittags ſah man von der Spitze des Maſts die Salvages, in der Richtung W S W. Die Chronometer gaben zu meiner nicht geringen Freude ihre Länge richtig an, welches für die Güte derſelben ſprach. Den 27ſten Mittags ſahen wir den Pic von Teneriffa, der 100 Seemeilen von uns entfernt lag. Ein friſcher N Wind gab uns Hoffnung am folgenden Tage unſer dießmaliges Ziel zu erreichen; und in der That ließen wir den 28ſten um 11 Uhr, die Anker vor der Stadt St. Cruz fallen. Wir erhielten ſogleich einen Beſuch vom Port-Capitaine, Don Carlos Adan, der ſchon dieſen Poſten bekleidete, als Capt. Kruſenſtern ſeine Reiſe machte, und ſich ihm ſchon damals ſehr dienſtfertig erwies. Auch für den Rurick hat er gethan, was in ſeinen Kräften ſtand, und ich halte es für meine Pflicht, ihm öffentlich meinen Dank dafür abzutragen. Mein erſter Gang war zu dem Gouverneur, (deſſen Namen ich leider nicht notirt habe) er empfing mich ſehr artig und erbot ſich, mir nach ſeinen Kräften behülflich zu ſeyn. Dieſer Mann iſt lange in Rußland geweſen, und ſcheint die Ruſſen zu lieben. Er hat unter Prinz Naſſau, als ſpaniſcher Obriſt, in einer Schlacht auf der Ruderflotte in Biorko gegen die Schweden mitgefochten, und als Belohnung für ſeine Tapferkeit den St. Georgen-Orden vierter Klaſſe erhalten, womit ihn, wie er ſagt, die Kaiſerin Catharina ſelbſt decorirt hat. Mich lud der Gouverneur auf den folgenden Tag zu ſich ein, und hierauf eilte ich zu dem Herrn Colnguan, an den mein Creditif geſtellt war. Dieſer gaſtfreie Mann, von welchem ſo viele Reiſende mit großem Lobe ſprechen, befand ſich in dieſem Augenblick in Oratava; ſein Kommis übernahm mit vielem Eifer meine Aufträge, welche hauptſächlich darin beſtanden, für Offiziere und Mannſchaft einen hinlänglichen Vorrath von Wein anzukaufen, und verſprach, mich in zwei Tagen zufrieden zu ſtellen. Der gute Port-Capitaine hatte unterdeſſen die Gefälligkeit, mit ſeinen Leuten und

Töten meinen Waſſervorrath an Bord zu ſchaffen; und ſo durfte ich hoffen in drei Tagen Teneriffa verlaſſen zu können. Wäre ich auch gerne länger hier geblieben, ſo hielt mich doch das Cap Horn wegen der vorgerückten Jahreszeit drohend davon ab. Hr. von Chamiſſo und Dr. Eſchſcholtz benutzten dieſe wenigen Tage zu einer Reiſe nach Oratava, wo ſie für ihr Fach reiche Ausbeute hofften. Den 29ſten ſpeiſte ich bei dem Gouverneur an großer Tafel; ich überreichte ihm Kruſenſterns ſehr gut geſtochenen Atlas mit Kupfern, der allgemeinen Beifall erhielt; und es erregte große Verwunderung, als ich ſagte, daß er in Rußland geſtochen ſey. Der Gouverneur beſchloß, dieſes ſo merkwürdige Prachtſtück ſeinem Könige zu überſchicken. Den 30ſten waren wir ſchon mit allem verſorgt. Wein hatten wir von zwei Gattungen, zu 38, und zu 30 Pf. St. die Piepe; die erſtere ſoll die beſte ſeyn, welche die Inſel hervorbringt. Unſere Naturforſcher kehrten ziemlich zufrieden von ihrer Reiſe zurück, und ich beſchloß den Tag darauf Teneriffa zu verlaſſen. Die Mannſchaft hatte während unſers Aufenthalts hier viel Früchte und Gemüſe gegeſſen, und wir verſorgten uns zur Reiſe noch recht reichlich mit dergleichen.

Von Teneriffa nach Braſilien. St. Catharina.

Eine Beſchreibung von Teneriffa zu liefern, wäre überflüſſig, und würde nur Wiederholungen geben, da ſchon ſo viele Reiſende dieſe Inſel beſchrieben haben; auch war unſer Aufenthalt dort zu kurz, um intereſſante Bemerkungen zu machen.

Den 1ten November. Mit einem friſchen NO Winde verließen wir die Stadt St. Cruz, und ſchmeichelten uns mit der Hoffnung, die Canariſchen Inſeln bald aus dem Geſichte zu verlieren; doch kaum 10 Meilen vom Lande entfernt, erblickten wir bei gänzlicher Windſtille den Pic wolkenlos und in ſeiner ganzen Pracht. Nach Verlauf mehrerer Stunden erlaubte uns ein ſchwacher SW Wind, zwiſchen den Inſeln Teneriffa und Canaria zu lavieren, welches wir die Nacht durch fortſetzten. Den folgenden Morgen befanden wir uns an dem Ort, wo man einen Fels zwiſchen den beiden Inſeln vermuthet; doch, da wir mehrere Mal zwiſchen ihnen hin und her ſegelten, ohne ihn zu entdecken, ſo glaubte ich faſt, daß er gar nicht exiſtirt.

Den 3ten hatten wir ſchon den Paſſat erreicht und Mittags war der Pic kaum mehr ſichtbar. In der Nähe der Inſeln des grünen Vorgebirges, wurde unſere Mannſchaft von heftiger Kolik und Kopfſchmerz befallen; die Luft war außerordentlich ſchwül, der Thermometer fiel nie unter 20° Reaum. Die Krankheiten wichen indeß bald der Geſchicklichkeit unſers Arztes, ohne nachtheilige Folgen zu hinterlaſſen, und hörten ganz auf, ſobald wir uns von den Inſeln des grünen Vorgebirges entfernt hatten. Mittags paſſirten wir die Breite der Inſel St. Antonio, in der Entfernung von 35 Meilen, ohne ſie zu ſehen. Während der Nacht waren 25 fliegende Fiſche aufs Verdeck gefallen, welche den Mittag als eine äußerſt wohlſchmeckende und ſeltene Speiſe auf unſerer Tafel erſchienen. Dieſe Fiſche verirren ſich öfter auf kleinere Schiffe, die, wie unſer Rurick, nicht höher aus dem Waſſer hervorragen, als ihr gewöhnlicher Flug, den ſie, von Feinden verfolgt, unternehmen; bisweilen ſtoßen ſie auch mit Gewalt gegen die Seiten der Schiffe und fallen betäubt ins Waſſer zurück. Da ich die Inſel St. Antonio nicht geſehen hatte, richtete ich den Cours ſo, daß uns Brava, die ſüdlichſte der Inſeln des grünen Vorgebirges, ſichtbar wurde, um die Güte meiner Chronometer zu prüfen. Ein friſcher Paſſat brachte uns ſchnell vorwärts.

Den 10ten Mittags ward die Insel Brava, zwischen Nebelwolken hervorragend, in der Entfernung von 20 Meilen sichtbar. Meine Chronometer gaben die Länge der Insel um 10′ östlicher an, als auf Horsburgs Karte angegeben ist, und ich habe Ursache zu glauben, daß meine Angabe richtiger sey, da häufige astronomische Beobachtungen die früher und später gemacht wurden, als wir diese Insel sahen, uns immer mit den Chronometern gleiche Länge angaben, so daß ihre Güte nicht zu bezweifeln ist. — Um 4 Uhr Abends segelten wir an der Insel Brava in einer Entfernung von 5 Meilen vorüber, ohne den Passat zu verlieren. Diese Insel ist hoch und steigt in W fast senkrecht aus dem Meere; sie ist mit einem üppigen Grün bedeckt, und gewährt dem Seefahrer einen sehr reizenden Anblick. Wir sahen in der Nähe des Landes im stillen Wasser große und kleine Fische, die sich spielend in die Luft warfen; — also auch reich an Fischen muß diese Insel seyn — selbst fliegende gibt es hier in Menge, die, seit wir das Cap verd verließen, unsere beständigen Begleiter waren, und täglich aufs Schiff fielen oder drüber weg flogen; einer flatterte dem wachthabenden Offizier so nah vorbei, daß er ihm mit dem Flügel an die Nase schlug.

Den 13ten Nov. Heute, unter der Breite 9° 52′ und Länge 20° 52′ verloren wir den Passat, welcher durch einen heftigen Windstoß aus SW verdrängt wurde, und nun befanden wir uns unter dem Strich der veränderlichen Winde, die uns mehrere Tage, nebst Windstillen, Regen und Gewitter, auch heftigen Windhöhen, plagten. Bei alle dem befand sich die Mannschaft wohl, und wir hatten keinen Kranken. Den 16ten in der Breite 7° 31′, Länge 20° 28′ flogen drei Kraniche um den Rurick her; einer von ihnen fiel vor Ermüdung ins Wasser, die beiden andern flatterten um ihren verunglückten Gefährten herum, und entfernten sich so von dem Schiffe. An demselben Tage erschien auch ein kleiner Landvogel, und ruhete auf dem Schiffe; das nächste Land lag 55° von uns entfernt, und es ist zu verwundern, wie ein so kleiner Vogel eine so weite Reise wagen kann, woraus wohl zu folgern ist, daß man nicht immer Land in der Nähe voraussetzen darf, wenn man einen solchen Vogel sieht. Den 18ten in der Breite 6° 48′, Länge 20° 28′ hatten wir den wahren SO Passat, doch so südlich, daß wir gezwungen waren, einen sehr westlichen Cours zu halten.

Der Strom hatte uns, von der Insel des grünen Vorgebirges an, täglich einige Meilen nach SO getrieben; vom heutigen Tage an, veränderte er seine Richtung, und fing an das Schiff stark nach W zu treiben. Wir segelten heute über den Punkt, wo die Warleis-Bank liegen soll, ohne etwas zu bemerken, ihre Existenz scheint mir daher zweifelhaft. Den 21sten Mittags, Breite 3° 37′, Länge 22° 44′ sahen wir ein großes Schiff aus Süden gerade auf uns zu segeln, es zeigte die englische Flagge, und schien sich mit uns unterhalten zu wollen; der Rurick wurde beigelegt, und sogleich kam ein Boot mit zwei Offizieren vom englischen Schiffe zu uns, um Neuigkeiten aus Europa einzuholen. Das Schiff, ein großer Ostindienfahrer, Bombay genannt, kam aus Bombay und segelte nach England. Wir verglichen unsere Chronometer-Längen und fanden nur 2′ Differenz; der Engländer hatte die seinen von der Insel St. Helena angefangen, folglich konnten sie wenig von den wahren abweichen.

Den 23sten. Um 8 Uhr Abends unter der Länge 26° 26′ durchschnitten wir den Aequator. Ich hatte mir vorgenommen, diesen Tag festlich zu begehen, und deshalb schon am Morgen alle Anstalten dazu treffen lassen; gegen Abend, als das Schiff gewaschen und alles in Ordnung gebracht war, wurde es stark erleuchtet, Offiziere und Mannschaft warfen sich in ihren höchsten Staat und der Uebergang aus einer Halbkugel in die andere wurde unter tiefem, feierlichem Schweigen erwartet: mit dem Schlage acht flog die Flagge in die Höhe, die südliche Halbkugel ward mit 8 Kanonenschüssen begrüßt, und wir

tranken einander in unſerm beſten Wein unſern Glückwunſch zu — die Matroſen bekamen guten Punſch. Hierauf erſchien der Neptun, hieß uns willkommen in Süden, taufte jeden, der den Aequator zum erſten Mal berührte, und ich war der Einzige, der ſich dieſer Ceremonie nicht zu unterwerfen brauchte. Der Jubel währte den ganzen Abend bis in die Nacht hinein und war allgemein. Einen halben Grad nördlicher, und unter dem Aequator ſelbſt, fanden wir den Strom A W 86° 47′ Meilen in 24 Stunden.

Den 1ten December. In der Breite 14° 40′ S, Länge 33° 30′ verließ uns der S O Paſſat, und ein friſcher N Wind von Regen und öftern Windſtößen begleitet, ſtellte ſich ein. Unſer zweiter Lieutenant Zacharin kränkelte ſchon ſeit wir Teneriffa verließen an einem alten Uebel, und ich beſorgte ſehr, daß ſowohl ſein Zuſtand, als der des Schiffs-Schloſſers, welcher auf einem Kriegsſchiffe vom unterm Rang aufs Verdeck gefallen iſt, und ſich die Bruſt verletzt hat, durch die Reiſe verſchlimmert werde.

Den 3ten: Breite 18° 10′, Länge 35° 12′. Es wurden heute mit der Harpune drei Bonitos geſtochen, dieſer Fang war uns ſehr willkommen, da wir ſchon lange friſche Lebensmittel hatten entbehren müſſen; denn der Anrick iſt ſo klein, daß er keine große Vorräthe in ſich faſſen kann. Um das Feſt vollſtändig zu machen, ließ ich eine Tonne Sauerkohl öffnen, die in St. Petersburg von der amerikaniſchen Compagnie beſorgt worden war, und noch außerordentlich gut gefunden wurde. Den Abend hatten wir Schauſpiel: ſchon Mittags war ein Zettel an den großen Maſt angeſchlagen und darauf die Bauerhochzeit angekündigt. Die Matroſen hatten das Stück ſelbſt verfaßt und führten es zur großen Zufriedenheit der Zuſchauer auf; den Beſchluß machte ein Ballett, und den Schauſpielern ward der vertheilte Beifall. Solche Beluſtigungen werden vielleicht manchem, auf einem zu einer Entdeckungsreiſe beſtimmten Schiffe, lächerlich erſcheinen; ich aber bin der Meinung, daß gerade hier alles geſchehen müſſe, um die Mannſchaft heiter zu erhalten, und ſie ſo über die Beſchwerden einer ſo langwierigen Unternehmung hinwegzuführen; auch wirkt wohl die Stimmung des Gemüths ſehr weſentlich auf den körperlichen Zuſtand, und der fröhliche Menſch iſt in der Regel der geſundere. Sonntags wurde bei mir gewöhnlich irgend etwas Beſonderes vorgenommen: die Matroſen ergötzen ſich ſchon einige Tage früher an ihren Plänen und Anſtalten, und ſpäter hatten ſie einen reichen Stoff zur Unterhaltung und zu Scherzen. Auch war an dieſem Tage der Tiſch reichlicher beſetzt, und es wurde eine doppelte Portion Branntwein gereicht.

Den 6ten. Wir befanden uns heute in der Nähe vom Cap Frio, deſſen Breite ich meiner Inſtruction zu folge hätte beſtimmen ſollen; allein, da das anhaltend trübe Wetter dieſes unmöglich machte, ſo richteten wir unſern Cours nach der Inſel St. Catharina. Den folgenden Tag bemerkten wir auf der Oberfläche der See einen ſchlangenförmigen Weg von dunkelbrauner Farbe, ungefähr ein Paar Faden breit, der ſich ſo weit erſtreckte, als das Auge reichte. Im erſten Augenblicke hielt ich dieſe Erſcheinung für eine Untiefe; doch da ein Boot hinuntergelaſſen wurde, in welchem Hr. Wormskiold ſie unterſuchte, und auch von dieſem Waſſer an Bord brachte, fanden wir, daß dieſer Weg durch eine unzählige Menge kleiner Krebſe und den Samen einer Pflanze gebildet war, die ſich, wie unſere Naturforſcher behaupten, auf dem Grunde des Meeres erzeugt.

Den 10ten. In der Nähe der Inſel St. Catharina überfiel uns ein Sturm, der bis zum folgenden Tage anhielt; um drei Uhr Nachmittags erblickten wir das feſte Land nördlich von der Inſel, lavirten die Nacht durch unter wenig Segeln, und richteten den 12ten mit Tagesanbruch unſern Cours dem Lande zu. Mittags befanden wir uns zwiſchen den Inſeln Alvaredo und Gal; das Wetter war außerordent-

lich ſchön. Wir ſegelten Morgens, welches hoch liegt, in einer Entfernung von ein Paar Meilen vorbei, und erquickten uns an den Wohlgerüchen, die uns der Wind von dieſer mit Palmen und üppigem Grün ſchön bewachſenen Inſel zuwehte. Sie iſt nur von Crocodillen bewohnt, von denen wir im Vorbeiſegeln mehrere um den Aurick herumſchwimmen ſahen. Ich forderte durch einen Kanonenſchuß einen Lotſen; da ſich aber kein ſolcher ſehen ließ, ſegelten wir weiter, und ließen Abends um 4 Uhr die Anker in der Nähe der Inſel St. Cruz ungefähr auf derſelben Stelle fallen, wo die Nadeſhda 12 Jahre früher geſtanden hatte. Kaum lagen wir vor Anker, als ein Sergeant von der Feſtung St. Cruz an Bord kam, und im Namen des Commandanten die gewöhnlichen Fragen vorlegte, und ſein Ausbleiben mit Krankheit entſchuldigte. Den folgenden Tag, den 13ten, begab ich mich in die Stadt Noſſra-Senhora-Dubestierro, welche ein Paar Stunden von unſerm Ankerplatze entfernt lag, um dem Gouverneur, Major Louis Mauricia de Selveira, meine Aufwartung zu machen. Er empfing mich kalt, und ſchien nicht aufgelegt, dem Befehle den er von Rio-Janeiro aus erhalten hatte, dem Aurick in allem behülflich zu ſeyn, Genüge leiſten zu wollen. Der Capitain vom Port, S. Pinto, ein äußerſt dienſtfertiger Mann, half mir aus der Verlegenheit und verſprach, alle meine Bedürfniſſe ſo ſchnell als möglich, zu befriedigen. Den Mittag ſpeiſete ich nebſt Herrn von Chamiſſo auf St. Pintos, einem in einer höchſt reizenden Gegend gelegenen Landgute; der Tiſch war im Freien unter Pomeranzenbäumen gedeckt, Kolibris und andere uns unbekannte Vögel flatterten um die Orangenblüthen her, und wir ſchwelgten, nach dem einförmigen Anblick der ſtürmiſchen See, doppelt im Genuß dieſer paradieſiſchen Natur. Der Gouverneur, von welchem die Officiere der Nadeſhda mit ſo viel Freundlichkeit behandelt worden ſind, befindet ſich jetzt in Rio de la Plata. Abends war ich wieder auf dem Aurick, und ließ alle Anſtalten treffen, um den folgenden Tag in der Nähe von St. Cruz ein Zelt aufzuſchlagen, wohin alle aſtronomiſchen Inſtrumente gebracht werden ſollten. Es ſtand auf einer kleinen Anhöhe, unter Palmen- und Bananen-Bäumen ſo, daß wir unſern Aurick ſehen konnten; hinter uns erhob ſich ein waldiges Gebirge; auch konnten wir von dort aus weite Spaziergänge im Schatten der Citronen- und Pomeranzenbäume unternehmen, die uns vor den Strahlen der Sonne ſchützten, und oft einen ſo aromatiſchen Duft aushauchten. Die Gegend längs dem Ufer wird von den Soldaten der Landmiliz bewohnt, die nur im Fall der Noth Dienſte leiſten, und ſich außerdem mit dem Anbau ihrer Reis- und Zucker-Felder beſchäftigen. Ihre Häuſer liegen weitläuftig aneinander, und ihren Reichthum beſtimmt die Zahl ihrer Negerſclaven, die hier, wie Glieder einer Familie, mit ihren Herren arbeiten, und mit ihnen genießen, was das Haus vermag. In der Stadt hingegen ſind die Neger ſehr unglücklich; ſie werden zu den ermüdendſten Arbeiten gleich Laſtthieren gebraucht, beſonders müſſen ſie dem Reis die Hülſen abſtampfen, wozu man ihnen ſo ſchwere Keulen gibt, daß ſie ſie nur mit größter Anſtrengung zu ſchwingen im Stande ſind; Peitſchenhiebe treiben ſie zur Arbeit an, wenn ihre Kräfte ausgehen, und dabei wird ihnen höchſt elende Koſt gereicht. Durch dieſe unmenſchliche Behandlung ſind dieſe Unglücklichen wirklich zu Thieren herabgeſunken; ſie ſcheinen gar keines Nachdenkens noch Gefühls fähig; der Anblick iſt ſchauderhaft und flößt Erbarmen ein. Das beleidigendſte Schimpfwort der Portugieſen iſt: Schwarzer! — Die Sclaven der Soldaten ſind ganz andere Menſchen, ſie freuen ſich als ſolche ihres Daſeyns, und wir hatten alle Urſache mit unſern Nachbarn zufrieden zu ſeyn, die uns freundlich behandelten und die Tugend der Gaſtfreundſchaft an uns übten. Die Soldaten halten ſich für ſehr arm; da ihnen ſeit mehreren Jahren ihr Sold vorenthalten worden; ſie haben freilich kein Geld, doch fehlt es ihnen nie an den nothwendigen Bedürfniſſen des Lebens, die ihnen das Land gibt — und ſo halte ich ſie für reich

und glücklich. Ich bezog ein kleines Haus neben dem Zelte, welches einer Soldatenwittwe gehörte, und blieb nun am Lande, um mich mit meinen Chronometern zu beschäftigen. Die Kranke nahmen wie der Erholung; die gutmüthigen Einwohner versammelten sich dann gewöhnlich um unser Zelt, ein Paar Violinen und Flöten erhöhten die Lust, reizten zu Gesang und Tanz, und gaben uns Gelegenheit, die Grazie zu bewundern, mit der die Mädchen den Fandango tanzten. Gleich nach Sonnenuntergang füllt sich hier die Luft mit einer unzähligen Menge leuchtender Käfer, die wie feurige Punkte in der Luft glänzen; auch sangen die großen Heuschrecken schon an, zu zirpen, und Frösche, von der Größe der Schweinigel, kommen aus ihren Schlupfwinkeln hervor, und man möchte sagen, bellen wie Hunde von mittlerer Größe. Wer dieses Land zum ersten Mal besucht, auf den muß dieses Leben in der Natur am Tage und in der Nacht, die vielen schönen Vögel und Schmetterlinge und diese Vegetation einen lebhaften Eindruck machen. In der Nähe unseres Zeltes fließt ein kleiner Fluß mit sehr gutem Wasser, wo wir mit der größten Bequemlichkeit unsere Fässer füllen konnten. Wir versuchten an den Ufern des Meeres zu fischen, und zogen immer ein volles Netz aus dem Wasser; auch fanden sich häufig merkwürdige Seethiere darin, die unsern Herren Naturforschern sehr willkommen waren, so wie überhaupt dieses Land ihnen eine reiche Ausbeute verlieh. Schiffe, die das Cap Horn umschiffen wollen, thun wohl, die Insel St. Catharina zu berühren, und nicht Rio-Janeiro: man bekommt hier die Lebensmittel wohlfeiler, genießt eines viel gesundern Climas, und hat überdem den Vortheil, dem Cap Horn näher zu seyn. Der schönste Kaffee wächst hier im Ueberfluß, jeder Einwohner hat sein Kaffee-Bäumchen neben seinem Hause; doch ist der Handel, obgleich jetzt erlaubt, nicht beträchtlich, da nur wenige Schiffe hierher kommen. Der Sclavenhandel an der Küste von Afrika ist, wie man uns sagte, blos vom Aequator nach Süden zu erlaubt.

Der Lieutenant Schischmareff hatte, während wir auf dem Lande lebten, das Schiff in den Stand gesetzt, das Cap Horn zu umschiffen, wo unsichtbar so manche Stürme unser warteten.

Den 26sten brachten wir alle unsere Instrumente wieder an Bord, fanden alles in völliger Ordnung, und auch die nöthigen Lebensmittel durch die Güte des Herrn Pinto verladen. — Den 27sten kam er aus der Stadt, um uns sein Lebewohl zu sagen, meine Absicht aber, noch heute Brasilien zu verlassen, ward durch einen heftigen Sturm vereitelt. Den 28sten Morgens um 5 Uhr, gingen wir mit Hülfe eines schwachen Landwindes unter Segel: Hr. Pinto, welcher die Nacht auf dem Ufer zugebracht hatte, empfing unsern herzlichen Dank für seine Güte, und so trennten wir uns von ihm und von dem Ufer, wo wir einige sehr frohe Tage verlebt hatten. Wir sahen mit Vergnügen, daß den Einwohnern der Abschied von uns zu Herzen ging. Meine Mannschaft, die ich täglich aus Land kommen ließ, um sie zu der bevorstehenden Reise zu stärken, hatte die freundliche Aufnahme dieser Menschen dankbar anerkannt, und sich anständig betragen, wodurch sie sich daselbst als Russen einen sehr guten Ruf gründeten. An das Haus, in welchem ich gewohnt hatte, ließ ich eine kupferne Platte mit dem Namen des Schiffs und der Jahrszahl anschlagen, wodurch sich die Wirthin sehr geschmeichelt fühlte. Chronometer Barands verlor jetzt in 24 Stunden 9,4 4' Hardy 49,4 5.

Lieutenant Zacharin, der während unsers Aufenthalts in Brasilien auf dem Lande gelebt hatte, war in so weit hergestellt, daß er wieder Dienste verrichten konnte. Die ganze Mannschaft befand sich außerordentlich wohl, bis auf unsern Schlosser, der trotz aller angewandten Mittel seine Gesundheit nicht wieder erlangen konnte.

Von St. Catharina nach der Küste Chili. Conception.

Den 31sten December befanden wir uns unter der Breite 34° 10′ S., Länge 48° 3′ W. Es ließen sich drei große Schildkröten sehn, deren Erscheinung mir sehr auffallend war, da wir in einer so beträchtlichen Entfernung vom Lande waren. Bis zum 10ten Januar 1816. Breite 42° 56′, Länge 57° 2′ ist nichts vorgefallen, was bemerkt zu werden verdiente; Wind und Wetter waren uns günstig, und wir freuten uns der schnellen Fahrt, bis das Cap Horn seine Nähe durch heftige Stürme ankündigte, denen wir sechs Tage lang ausgesetzt blieben; besonders furchtbar wüthete der heutige, der die Wellen hoch thürmte, und unser kleines Schiff schrecklich hin und her schleuderte. Eine von diesen Wellen, die von hinten hereinschlug, brachte uns großen Schaden und mich beinah um mein Leben; ich lag nämlich gerade auf einem Hühnerkasten, und ließ den Sturm um mich wüthen, ohne Gefahr zu ahnen, als mich diese Welle mit meinem Lager ergriff, und über Bord schleuderte. Gewiß wäre ich ohne Rettung verloren gewesen, wenn nicht ein Haufen Stricke, deren Ende am Schiff befestigt war, mit mir hinunter gefallen, und mich wie in einem Netze gefangen gehalten hätte. Ich hatte meine Besinnung verloren, und erhielt sie nur in dem entscheidenden Augenblicke wieder, als mein Kopf auf einander zu geben drohte, und ich noch eine Zeit genug hatte, mich wieder auf das Verdeck zu schwingen. Der Hühnerkasten, mit vierzig Hühnern, auf welchem ich gelegen, schwamm mit meinem Kopfkissen neben dem Schiffe in der See. Ich dankte Gott für meine Rettung, und errang gern den Verlust der Hühnerbraten, auf die wir uns allerdings wohl gefreut hatten, und die wir nun ganz entbehren mußten, da die Hühner in den beiden andern Kasten ebenfalls durch den Druck der Welle umgekommen waren. Erst nachdem ich mich von meinem Schreck erholt hatte, bemerkte ich alle die Verwüstungen, die diese unglückliche Welle angerichtet; das ganze Gelander neben welchem ich gelegen, war zerschmettert, selbst die starken Glieder der Brüstung zerbrochen, und die Kanone auf die andere Seite geworfen — zum Glück fand sie keinen Menschen im Wege, dem sie bestimmt den Tod gebracht hätte. Mit schwerem Herzen sah ich nun auch, daß das Gehäuse meiner Kajüte abgerissen, und ein Theil der Welle hineingestürzt war; ich zitterte vor dem Verlust meiner Instrumente und Bücher, der unersetzlich gewesen wäre. Ehe ich mich hinunter wagte, ließ ich die Oeffnung mit Brettern verschlagen, um die Kajüte vor einer zweiten Welle zu schützen. Das Steuer fanden wir für den Augenblick unbrauchbar, doch glücklicherweise einer Ausbesserung fähig; einige Matrosen hatten leichte Contusionen davon getragen, besonders der, am Steuer. Nun stieg ich in die Kajüte hinab, um meinen Verlust zu übersehen, und fand zu meiner Freude, daß das Wasser nicht bis zu den Instrumenten, die sich auf einem erhöhten Platze befanden, gedrungen war; es hatte seinen Lauf in den Raum hinein genommen, und dort große Verheerungen angerichtet. Ein beträchtlicher Vorrath unsers besten Zwiebacks, wurde, nachdem der Sturm etwas nachgelassen, ganz ausgeklibt herausgeholt — und das war ein sehr bedeutender Verlust für uns, da wir ihn nicht wieder ersetzen konnten. Auch in die Pulverkammer war das Wasser gedrungen, und hatte einen großen Theil davon verdorben.

Den 16ten Januar, Breite 49° 5′, Länge 63° 31′. Ein frischer Wind aus N bei schönem Wetter, brachte uns schnell dem Cap Horn näher; Mittags sondirten wir, und fanden 60 Faden Tiefe über einen Boden von grauem Sande. Den 19ten Morgens um acht Uhr sahen wir das Cap St. John, in einer Entfernung von 40 Meilen; Mittags, bei sehr schönem Wetter, ward das grauenvolle Staatenland sichtbar. Cap St. John lag uns in S W 12° 25 Meilen entfernt; der Strom setzte stark nach

CAP um. Gegen Mitternacht hatten wir das Staatenland umſchifft, der Wind blies ſtark aus N, ich nahm meinen Cours S S W, um mich, der Sicherheit wegen, vom Lande entfernt zu halten, und ſchlug dann, gegen den Gebrauch anderer Seefahrer, einen mehr weſtlichen Cours ein, um das Cap Horn ſo ſcharf als möglich zu doubliren. Den 22ſten um vier Uhr Morgens, durchſchnitten wir den Meridian vom Cap Horn in der Breite 57° 33′ S und hatten offenbar viel gewonnen, indem wir nicht, wie Andere zu thun pflegen, ſo weit nach Süden gegangen waren. Wir waren von Wallfiſchen, Delphinen und Albatroſſen umringt. Indem wir das Cap Horn umſchifften, wurden wir von ſtarken Strömen aus S W begrüßt, die mehrere Tage anhielten, und erſt heute, den erſten Februar, gelang es uns, die Breite vom Cap Victoria zu paſſiren. Wir triumphirten! denn nun durften wir nicht mehr fürchten, von den W Stürmen zurückgetrieben zu werden. Den 31ſten um zehn Uhr Abends ſahen wir beim Mondſchein Land; — es war die nördliche Küſte von Conception, in der Nähe der Inſel St. Maria. Wir legten bis zum Anbruch des Tages bei, und richteten dann unſern Cours nach der Bay zu. Ich liefere keine Beſchreibung von der Anſicht der Küſte, noch von der Einfahrt in die Bay, da in la Peyrouſe's Reiſebeſchreibung hinlänglich darüber zu leſen iſt. Man kann beſtimmt darauf rechnen, in einer Entfernung von zwei Graden von der Küſte, ſowohl in dieſer Breite, als noch einige Grad ſüdlicher, in dieſer Jahreszeit immer das ſchönſte, heiterſte Wetter, und S Wind zu finden, da hingegen weiter nach N trübes Wetter und N Wind zu erwarten ſind. Es wäre daher den Schiffen, die an der Küſte herauf zu ſegeln gedenken, zu rathen, daß ſie ſich ſchon im 42° derſelben näherten, weil ſie auf dieſe Weiſe beſtimmt ihre Fahrt beſchleunigen. Dieſes gilt aber nur für den Sommer, im Winter ſind die N Winde bei trübem Wetter hier herrſchend. Mittags befanden wir uns bereits am Eingange der Bucht Conception; — der Wind wehte aus S, daher konnten wir Talcaguano nicht anders erreichen, als durch Laviren.

Um drei Uhr Nachmittags konnte man den Ort, vor welchem drei Kauffarthei-Schiffe vor Anker lagen, ſchon deutlich ſehen. Wir zeigten unſere Flagge, und erhielten uns durch eine andere, von einem Kanonenſchuß begleitet, einen Lotſen; bald erſchien auch ein Boot von Talcaguano, wagte ſich aber unſerm Schiffe nicht ſo nah, daß wir hätten verſtehen können, was uns die Leute darin zuriefen; ſie machten allerlei Zeichen, die wir eben ſo wenig verſtanden; und kehrten bei anbrechender Dunkelheit zurück ans Land. Dieſes Mißtrauen fiel uns auf; doch erfuhren wir ſpäter, daß es Furcht vor Seeräubern war, die häufig von Buenos-Ayres hieher kommen, und großen Schaden an den Küſten anrichten. Wir lavirten bis zum Abend, und ließen um acht Uhr, als es dunkel geworden war, dreißig Meilen von Talcaguano die Anker auf zwölf Faden in einem lehmigen Grunde fallen. Den 13ten bei Anbruch des Tages erblickte unſere Schildwache in der Nähe des Schiffs ein Boot, aus welchem man uns etwas zurief, das wir wieder nicht verſtanden; wir antworteten indeß: Ruſſen, Freunde der Spanier! — Die Leute entſchloſſen ſich endlich an Bord zu kommen, und wunderten ſich ſehr in uns Ruſſen zu finden, da noch nie welche dieſen Ort beſucht hatten. —

Es gab in der Bay Conception ſehr viele Wallfiſche, die ihre Fontainen in unſerer Nähe ausſpritzten; einer von ihnen hatte die Dreiſtigkeit, ſich ungefähr einen Fuß unter der Oberfläche des Waſſers an den Ruder zu lehnen, und wir hatten dadurch Gelegenheit, ihn recht genau zu betrachten und jeden ſeiner Athemzüge zu bemerken. Es iſt gewiß ein ſeltener Fall, daß ſie ſich ſo nah heran wagen, um ſich in ihrer ganzen Herrlichkeit bewundern zu laſſen.

Da wir nun einen Lotſen am Schiff hatten, ſo wurden die Anker gelichtet, und wir erreichten in ein Paar Stunden den Ankerplatz von Talcagnano, wo die Tiefe, ½ Meile vom Lande, 4½ Faden, über lehmigen Boden betrug. Kaum lagen wir vor Anker, als der Commandant des Orts, Don Miguel de Rivas, Obriſtlieutenant der ſpaniſchen Infanterie, mit ſeinem Adjutanten an Bord kam, und uns nach der erſten Begrüßung die Frage that: zu welcher Nation wir gehörten? (Die ruſſiſche Kriegsflagge war hier ganz unbekannt). Als er erfuhr, daß wir Ruſſen wären, war ſein Erſtaunen ſichtbar, doch wurde er bald ſehr freundlich und ſagte: ſo lange die Welt ſteht, hat noch nie ein ruſſiſches Fahrzeug ſeine Flagge in dieſem Hafen wehen laſſen; ihr ſeyd die Erſten! Wir freuen uns, eine Nation bei uns zu begrüßen, die unter dem großen Alexander ſich ſelbſt aufopfernd, die Freiheit Europens erfochten! Nachdem ich ihm ein Empfehlungsſchreiben des ſpaniſchen Miniſters in London vorgezeigt hatte, das ihn mit dem Zweck unſerer Reiſe bekannt machte, erbot er ſich ſogleich, uns in allem behülflich zu ſeyn, und bat mich, ihm meine Bedürfniſſe namhaft zu machen. Auch verſprach er ſogleich einen Courir nach der Stadt Conception, welche nur zwei Stunden von Talcagnano entfernt liegt, abzufertigen, um dem Gouverneur unſere Ankunft zu melden. Meine erſte Bitte beſtand darin, daß er mir einen Ort am Lande möchte anweiſen laſſen, wohin ich meine Inſtrumente bringen könnte, um die Chronometer zu prüfen. Der Commandant verließ uns mit dem Verſprechen, uns noch heute darüber Beſcheid zu geben, und lud uns alle auf dieſen Abend zu ſich ein. Wir folgten der Einladung und fanden eine große Geſellſchaft ſehr eleganter Herren und Damen, wo getanzt und muſicirt wurde, und wo wir, nach den Beſchwerden der Reiſe, und der Gefahr, bei dem ſturmreichen Cap Horn ein Rund der Welten zu werden, doppelt die ausgezeichnete Gaſtfreundſchaft und Freundlichkeit der Einwohner dieſes ſchönen, uns nur durch Beſchreibung bekannten Landes, würdigten, und einen ſehr frohen Abend verlebten. Nur eigene Erfahrung kann eine richtige Vorſtellung von den Empfindungen geben, die einem Seefahrer bei dieſem Wechſel der Umgebungen ſo wohl thun.

Ich muß hier einiger Gebräuche erwähnen, die mir ſehr auffielen, und allerdings einen Fremden in Verlegenheit ſetzen konnten. Es ſtanden nämlich im Tanzſaale auf einem, zwei Stufen hohen Gerüſte, Bänke mit rothem Tuch beſchlagen; auf dieſen ſaßen nur Herren und bejahrte Damen; den jüngern waren ihre Plätze auf den Stufen zu unſern Füßen angewieſen, und ich war ganz verwirrt, als ich ein ſchönes junges Mädchen, in Atlas gekleidet und mit Diamanten geſchmückt, zu meinen Füßen erblickte; doch als ich bald gewahr ward, daß alle Herren dieſe Auszeichnung mit mir theilten, ſchlug ich beherzt meine Augen wieder auf. Das Paraguai-Kraut, oder vielmehr die Blätter des Baumes Lau, werden bekanntlich in den meiſten ſpaniſchen Beſitzungen in Amerika, ſehr häufig als Thee gebraucht; (in Chili wird jährlich für 1000000 Thaler Paraguai-Kraut verbraucht) nicht ſo bekannt aber möchte der Gebrauch ſeyn, dieſen Thee in einem ſilbernen Gefäß zu präſentiren, wo eine Röhre angebracht iſt, aus welcher jeder aus der Geſellſchaft ein Paar Züge thut, und ſie dann weiter reicht. Als die Reihe an mich kam, hielt ich es für eine Pflicht der Artigkeit meinen Vorgängern nachzuahmen, ſo ſchwer es mir auch ward, einen gewiſſen Widerwillen zu bekämpfen, da ich etwa der zwanzigſte war, welcher an dieſer Röhre ſaugen ſollte — doch kaum hatte ich meine Lippen daran gebracht, als ich ſie auch verbrannt zurückzog, und ich empfehle jedem, dem einmal Thee auf dieſe Weiſe präſentirt werden ſollte, die Röhre mit den Zähnen zu faſſen. Uebrigens iſt der Geſchmack dieſer Paraguai-Pflanze nicht übel; ſie wird mit Zucker gekocht und dann in dieſem Gefäß auf Kohlen immer heiß erhalten — es iſt ein ſüßer aromatiſcher Saft, den man einſchlürft. Die Chilier eſſen gern eingemachte Früchte, und es werden

in allen Gesellschaften dergleichen herumgereicht, und zwar immer mit Gläsern voll Wasser, weil gleich nach dem Genuß der Süßigkeiten getrunken wird.

Den 14ten Febr. Der Gouverneur, der uns am folgenden Tage auf dem Schiffe einen Besuch zugedacht hatte, schickte heute seinen Adjutanten, um uns in seinem Namen zu bewillkommen, und uns seine Dienste anzubieten; der Befehl, mir das beste Haus in Talcagnano einzuräumen, war schon gegeben. — Er handelte hierin dem Willen seines Königs gemäß, der ihm aufgetragen hatte, den Aurick gut aufzunehmen. Den 15ten um zehn Uhr Morgens, kündigte der Kanonendonner von der Festung die Ankunft des Gouverneurs, Don Miguel Maria d'Aitero an, und er erschien bald darauf in Gesellschaft einiger neugierigen Damen aus der Stadt, auf dem Aurick; ich empfing ihn seinem Range gemäß, mit allen Ehrenbezeugungen, und er äußerte sich sehr verbindlich: wie erfreulich es ihm sey, uns, die wir zu einer Nation gehörten, welche er ehrte und liebte, nützlich seyn zu können. Auch bat er mich, ihn mit meinen Bedürfnissen bekannt zu machen, damit er sogleich Befehl ertheilen könnte, mich in allem zu befriedigen. Als der Gouverneur das Schiff verließ, salutirten wir mit acht Kanonenschüssen.

Den 16ten. Die Chronometer und Instrumente wurden heute ans Land gebracht. Man hatte mir ein hübsches Haus mit einem artigen Garten eingeräumt, wo ich meine Chronometer ungestört prüfen konnte. Lieutenant Schischmareff übernahm unterdessen die Ausbesserung des Schiffs, und unsern Herren Naturforschern fehlte es in diesem schönen Lande auch nicht an Beschäftigung.

Wir waren auf den 25sten von dem Gouverneur zu einem Feste eingeladen, das er uns zu Ehren veranstaltet hatte. Um die Hitze zu vermeiden, ritten wir in Begleitung des Commandanten und einiger Officiere, schon am frühen Morgen aus Talcagnano. Wir hatten auf dieser kleinen Reise Gelegenheit, die reiche, üppige Natur des Landes zu bewundern; die Einwohner ernten, trotz ihrer Trägheit es gehörig zu bearbeiten, das hundertste Korn, und wir ritten hier durch kleine Fruchtwälder, die ohne alle Kultur die schönsten Südfrüchte hervorbringen. Als wir auf dem Paradeplatz erschienen, wurden acht Kanonen gelöst, das Militair war in Parade aufgestellt; der Gouverneur empfing uns in voller Uniform und führte uns ins Schloß. Die vornehmsten Personen des Orts, unter denen sich auch der Bischof befand, machten die Gesellschaft aus. Man trank auf die Gesundheit Alexander I. und Ferdinand VII. unter Kanonendonner und Trompetenschall. Die Tafel war besetzt, wie in Europa bei festlichen Gelegenheiten; das Eis, welches reichlich vorhanden war, und welches der Gouverneur die Aufmerksamkeit gehabt hatte, mit Mühe und Gefahr von den hohen Cordilleras bringen zu lassen, war uns Nordländern bei der großen Hitze besonders erquickend. Abends war Ball, wo besonders viele sehr schön geschmückte Damen, die auch hier gewöhnlich zahlreicher als die Herren sind, erschienen. Die Chilier erhalten ihre Moden aus Paris; der Ton der Gesellschaften ist anständig und ungezwungen. Auf die Einladung der Obristen Reyes, eines sehr verdienstvollen Mannes, blieben wir noch einen Tag in Conception, um auch bei ihm einem Ball beizuwohnen. Wir besahen unterdessen die Stadt, von der sich nichts Merkwürdiges sagen läßt: sie ist nach einem regelmäßigen Plan gebaut, doch arm an schönen Häusern — desto mehr Kirchen und Klöster schließt sie aber in sich. Die Größe der Stadt kann man ungefähr nach der Zahl ihrer Einwohner, deren sie 10000 enthalten soll, berechnen; der breite Fluß Biobio, an welchem die Stadt liegt, verschönert sie sehr. Jenseits dieses Flusses findet man keine spanische Besitzungen mehr — das Land wird von Araucanern bewohnt. Als ich die

Stadt verließ, erſuchte ich den Gouverneur, den 3ten März in Talcagnano einem Ball beizuwohnen, den ich geben wollte, und auch die vornehmſten Bewohner der Stadt dazu einzuladen.

Den 29ſten Feb. Trotz aller angewandten Sorgfalt unſers geſchickten Arztes, ſtarb heute, nach einer langwierigen Krankheit, unſer Schloſſer Ziganzoff. Ich war bei der Wahl meiner Matroſen hauptſächlich darauf bedacht geweſen, geſunde und von Natur ſtarke Menſchen anzuwerben; es war mir auch mit allen, bis auf dieſen Schloſſer, der aus Furcht nicht mitgenommen zu werden, ſeine Krankheit verheimlichte, gelungen. Bald nachdem wir England verlaſſen hatten, äußerte ſich bei dieſem die Schwindſucht; er durfte während der Reiſe von Braſilien nach Chili das Bett nicht verlaſſen, und ſtarb hier am Lande, wo er anſtändig, von ſpaniſchen Soldaten begleitet, beerdigt ward.

Ich halte es nicht für überflüſſig, jedem Seefahrer, der dieſen Ort beſucht, den Rath zu ertheilen, daß er ſeinen Leuten Vorſicht beim Genuſſe des Weins empfehle. Unter den vielen Schenken, die es in Talcagnano gibt, wurde in einigen der Saft eines uns unbekannten Krauts zu dem Wein gemiſcht, der die abſcheulichſte Wirkung hervorbringt: er verſetzt nämlich den Menſchen in einen an Wahnſinn gränzenden Zuſtand, dem eine große Abſpannung folgt; — mehrere Matroſen des Rurick, haben dieſe Erfahrung gemacht. Wahrſcheinlich iſt dieſes, aller Sinne berauhende Getränk darauf berechnet, die Fremden leichter ausplündern zu können, da die Wirkung ſich faſt unmittelbar nach dem Genuſſe äußert. Talcagnano iſt größtentheils von einer gemiſchten Race von Spaniern und Araucanern bewohnt, die nicht arbeiten mögen, und daher auf eine unerlaubte Art ſich Brod zu verſchaffen ſuchen.

Den 3ten März hatten wir das Vergnügen, eine zahlreiche Geſellſchaft aus Concepcion bei uns zu bewirthen. Schon am frühen Morgen, wo die Hitze noch erträglich war, ſahen wir unſere Gäſte in Talcagnano einziehen; die meiſten waren zu Pferde, welches hier die gewöhnlichſte Art zu reiſen iſt; ſelbſt die Damen beſteigen die muthigſten Pferde. Andere fuhren in kleinen Häuchen, die auf zweirädrigen Karren ruhten, und vor denen zwei Ochſen geſpannt waren, die ein Araucaner von dem Dach dieſes Häuchens lenkte. *) Die hübſchen eleganten Damen, die aus dieſen abentheuerlichen Equipagen herausſtiegen, bildeten einen recht intereſſanten Kontraſt zu ihren Fuhrwerken. Schon um drei Uhr Nachmittags, war mein Boot in großer Thätigkeit, um meine Gäſte an Bord des Rurick zu bringen. Man war mit der Art unſers Empfanges ſehr zufrieden, und fand das Schiff hübſch, doch auffallend klein. Abends gab ich der Geſellſchaft einen Ball. Da das mir eingeräumte Haus zu dieſem Zwecke zu klein war, ſo benutzte ich ein noch daran gelegenes, durch einen Garten damit verbundenes Magazin dazu, welches ich, ſo gut mirs möglich war, in einen Tanzſaal umſchaffen ließ. Zwei Reihen Pfeiler, welche ſich an beiden Seiten des Gebäudes hinzogen, und ihm zu Stützen dienten, wurden mit Blumen umſteckt, und ihre Gipfel bildeten ein grünes Dach; Lampen erleuchteten den Garten und den Saal, deſſen Eingang durch ein Transparent verziert war. Unſers Kaiſers Alexander I. Namenszug, über welchem ein ſchwebender Genius einen Lorbeerkranz hielt, prangte in der Mitte deſſelben, im Hintergrunde ſtellte ein zweites Transparent die Allianz der beiden Monarchen durch ein Paar verſchlungene Hände über den Namenszügen Alexanders und Ferdinands dar. Der Weg in das Haus worin wir ſpeiſten, führte durch den Garten, wo ich, indem wir durchgingen, ein Feuerwerk abbrennen ließ, zur allgemeinen Freude meiner Gäſte, denen dieß ein ganz neues Schauſpiel war; auch die Illumination erregte ihre höchſte Bewunderung, da auf ihren glänzendſten Bällen gewöhn-

*) S. die Abbildung.

lich nur fünf bis ſechs Lichter brennen. Bei der Tafel tranken wir unter lautem Kanonendonner zuerſt die Geſundheit der beiden Monarchen und darauf die des Stifters der Expedition. Bis zum Aufgang der Sonne blieb die Geſellſchaft verſammelt, welche ſelbſt der Gouverneur nicht früher verließ.

Den 8ten. Die mir in meiner Inſtruction vorgeſchriebene Unterſuchung der Küſten, verſtattete mir keinen längern Aufenthalt in dieſer bequemen Bay; alle Schiffsarbeiten waren beendigt, die Inſtrumente an Bord gebracht, und ich benutzte den günſtigen Wind, um die See zu erreichen. Der Commandant von Talcaguano, Don Miguel de Rivas, welcher täglich in unſerer Geſellſchaft geweſen, und die Auſſen lieb gewonnen hatte, blieb auch heute bis zum Augenblick unſerer Abfahrt auf dem Anrick, wo er unter Thränen von uns Abſchied nahm. Ich freute mich innig, als wir wieder unter Segel waren, denn jetzt erſt ſchien es mir, als beginne der wichtigere Theil der Reiſe, was bisher geſchehen, war nur als eine Vorrede zu betrachten.

La Peyrouſe hat in ſeiner Reiſebeſchreibung ſo viel von der Bay Conception geſagt, daß ich nur Wiederholungen liefern würde; indeß iſt die Bay als Ruhepunkt betrachtet, jedem Seefahrer zu empfehlen, denn Lebensmittel und Früchte aller Art, findet man dort im Ueberfluß. Chili iſt ein äußerſt anmuthiges Land, das ſich faſt eines immerbrochenen Frühlings erfreut; während unſeres ganzen Aufenthalts haben wir immerfort das ſchönſte Wetter gehabt; was mir aber auffiel, war ein ſtarkes Wetterleuchten, welches ich regelmäßig jeden Abend nach Sonnenuntergang in NO über dem hohen Gebirge bemerkte. Chili bringt einen wohlſchmeckenden Wein hervor, und es iſt ſehr zu bedauern, daß die Spanier ſich nicht mehr mit der Cultur des Landes abgeben; ihre unvernünftige Eiferſucht verbietet ihnen auch jeden Handel, der hier ſehr blühend ſeyn könnte, ausgenommen nach ihren eigenen Kolonien.

Von der Bay Conception nach Kamtſchatka.

Das ſchöne Wetter, welches wir in Conception genoſſen, verließ uns auch jetzt noch nicht. Ich bemühte mich, meinen Cours ſo zu richten, daß ich über dem Winde Juan-Fernandes vorbei ſegelte, um dann meiner Inſtruction gefolgt die Breite 27° zu erreichen, und dort das Davis-Land zu ſuchen, welches Capt. Krußenſtern in dieſer Gegend vermuthet. Den 9ten in der Breite 35° 22′, Länge 74° 4′, fanden wir die Oberfläche des Meers von einer blutrothen Farbe, eine Erſcheinung, welche von einem todten Wallfiſche herrührte, auf deſſen Leichnam eine unzählige Menge kleiner Seeſchwalben luſtig ihre Mahlzeit hielten. Am folgenden Tage in der Breite 34° 27′ S, Länge 74° Abends um ſechs Uhr empfanden wir eine ſeltſame Erſchütterung der Luft, wobei das Schiff ein wenig zu erzittern ſchien; das Geräuſch klang wie ferner Donner, erneuerte ſich ungefähr nach drei Minuten, und dauerte jedesmal nur eine halbe Minute. Nach Verlauf einer Stunde merkten wir nichts mehr; es iſt wahrſcheinlich daß in dieſem Augenblicke in Amerika ein Erdbeben ſtatt gefunden, denn unſere Entfernung vom Lande betrug zwei Grad und das Getöß war nur in Oſten zu hören.

Den 16ten. Breite 27° 20′ S, Länge 88° 4′ Mittags, befanden wir uns in der Gegend, wo das Davis-Land vermuthet wird, weshalb ich ganz weſtlich ſteuern ließ. Schon ſeit mehreren Tagen hatte ſich der Wind in SO feſtgeſetzt und wehete friſch, wodurch der Strom uns täglich 18 — 20 Meilen nach Norden trieb. Am 20ſten endlich, als wir ſchon 95° 35′ erreicht hatten, gab ich das fernere Suchen des Davis-Landes auf, und richtete den Cours etwas ſüdlicher, in der Hoffnung unter der Breite 26° 30′ S im Auffinden des Marchams-Felſen glücklicher zu ſeyn. Auf die Richtigkeit unſerer

Länge konnten wir uns verlassen, da sie schon seit mehreren Tagen aus Abständen zwischen Mond und Sonne hergeleitet war, welche mit der Länge des Chronometers bis auf wenige Minuten übereinstimmte. Hier war es, wo wir der See eine wohl verkorkte Bouteille anvertrauten, mit einem darin befindlichen Zettel, worauf die Länge und Breite des Schiffs, die Jahrszahl nebst Monat und Datum und die Nachricht aufgezeichnet war, daß der Anrick in dieser Gegend sich vergebens nach dem Davis-Land umgesehen. Den 24sten. Breite 26° 29′ S, Länge 109° 27′ um fünf Uhr Nachmittags passirten wir die Stelle, auf welcher nach Arrowsmiths Karte Warchams Felsen liegt. Tropenvögel und Fische sahen wir in Menge; der Horizont war rein, aber der Matrose, welcher seinen Platz unaufhörlich auf der Spitze des Mastes behauptete, konnte keinen Felsen entdecken. Am Abend hatten wir beim schönsten Wetter starkes Wetterleuchten, welches mehrere Stunden anhielt und den Horizont zuweilen rings umher erhellte. Bei sternhellem Himmel und frischem Ostwinde, setzten wir den Cours nach Westen fort, um die Insel Sales zu finden; gegen Morgen zeigten sich uns mehrere Seevögel, deren Zahl zunahm, indem wir rasch vorwärts segelten. Bald flatterten so viele Pelikane und Fregatten nah und neugierig um das Schiff herum, daß wir nicht mehr zweifelten, in der Nähe eines Landes zu seyn, und wirklich gab uns der Matrose vom Maskorb die angenehme Nachricht, daß er welches sehe. Um Mittag sahen wir deutlich von der Schanze in S 89° in der Entfernung von zehn Meilen eine kleine felsigte Insel, die, ob zwar unsere Länge von der angegebenen etwas abwich, demnach unfehlbar Sales seyn mußte. Die größte Weite, aus welcher sich die Insel sehen läßt, beträgt nur fünfzehn Meilen, und dann hat sie das Ansehen zweier, nahe bei einanderliegender Felsengruppen; kommt man aber näher, so sieht man das niedrige Land, welches sie vereinigt; ihre Länge beträgt N W W und SOO beinah eine Meile, ihre Breite ist gering. Bald hatten wir uns der Insel in S bis auf ½ Meilen genähret, und unterschieden nun durch Fernröhre deutlich die Gegenstände am Ufer, deren Anblick uns aber eben nicht sonderlich entzückte, denn kein freundliches Grün schmückt die grauen Felsen, welche in großen Massen umherliegen, und der Insel das Ansehen einer traurigen Ruine geben, welche nur von Seevögeln bewohnt wird. An der N O und S W Spitze sind Riffe, an welchen die Brandung sich mit Wuth bricht, und wo wir vergebens die Rudera eines gescheiterten Schiffes suchten, weil es vermuthlich von den Wellen ganz zerschmettert worden. Wir fanden die Breite der Insel Sales 26° 36′ 15″ S, Länge nach den Chronometern regulirt auf der Osterinsel 105° 34′ 28″ W. Ich bin fast überzeugt, das Warchams-Felsen gar nicht existirt, sondern bis jetzt mit der Insel Sales verwechselt worden ist. Um aber meiner Sache gewiß zu seyn, daß wirklich in dieser Gegend keine andere Insel vorhanden sey, setzte ich meinen Lauf nach Westen fort, und richtete erst meinen Cours nach der Oster-Insel, nachdem ich ein Paar Grad gesegelt, ohne etwas zu entdecken. Dieser hatten wir uns den 28sten März um drei Uhr Morgens bis auf fünfzehn Meilen genähert, und mit Tagesanbruch sahen wir sie deutlich vor uns. Nachdem wir die südliche Spitze umsegelt, richteten wir den Lauf in geringer Entfernung längs der Westküste nach der Cooks-Bay zu, wo wir Rauchsäulen emporsteigen sahen, welche wahrscheinlich den Bewohnern des innern Landes anzeigen sollten, daß ein Schiff sichtbar sey. Um Mittag, als wir uns ganz nahe an der Cooks-Bay befanden, sahen wir zwei Böte, jedes nur mit zwei Insulanern bemannt, auf uns zurudern; ich hoffte gewiß, daß diese Leute, welche dem La Peyrouse so großes Zutrauen geschenkt, auch uns mit gleicher Herzlichkeit bewillkommen würden, was aber zu meinem höchsten Erstaunen keineswegs der Fall war. Sie näherten sich uns mißtrauisch und furchtsam bis auf einen Flintenschuß, zeigten uns aus dieser Ferne einige Wurzeln, ließen sich aber

durchaus nicht bewegen, näher ans Schiff zu kommen. Die Bauart der Canots, deren wir mehrere erblickten, und die nur zwei Personen tragen können, stimmt mit la Peyrouses Beschreibung derselben überein; sie sind fünf bis sechs Fuß lang, ungefähr einen Fuß breit, aus schmalen Brettern zusammengesetzt und auf beiden Seiten mit einem Balancier versehen. La Peyrouses Meinung, daß es den Insulanern wegen Holzmangel bald ganz an Böten fehlen könnte, ist wohl irrig; — zwar haben auch wir keinen einzigen Baum auf der Insel entdeckt, allein die Canots werden aus Treibholz gebaut, und dieses führt ihnen der Strom von den Küsten Amerikas in Menge zu. — Weil der Grund in der Coofs-Bay an manchen Stellen sehr schlecht ist, so schickte ich den Lieutenant Schischmareff ab, um vermittelst des Senkbleys einen bequemen Ankerplatz ausfindig zu machen, und während dessen hielt ich den Anrick unter Segel. Die Insulaner, welche bisher dem Schiffe immer gefolgt waren, sich laut unterhalten hatten, und sehr gut gelaunt schienen, flüchteten, als sie unser Boot abgehen sahen, eiligst ans Land, was mir um so mehr auffiel, da gerade die Bewohner der Oster-Insel sich früher mit so vielem Zutrauen an die Seefahrer angeschlossen. Indeß schien ihnen nur das Schiff gefährlich, denn als unser Boot sich dem Lande näherte, schwammen ihm eine Menge Wilder entgegen, beladen mit Tarrowurzeln, Jams und Bananen, welche sie begierig gegen kleine Stückchen Eisen von alten Faßbändern vertauschten, einige handelten äußerst ehrlich, andere listig, und einer von ihnen suchte sogar mit Gewalt sich etwas anzueignen. Um die Uebrigen vor böser Ansteckung zu bewahren, ward mit feinem Schrot auf ihn geschossen, was sie indeß keineswegs abhielt, ihre feinen Räuberkünste an uns zu üben. Auf das Signal von unserm Boot, daß sie guten Ankergrund gefunden, machte ich noch ein Paar Wendungen, um den Punct zu gewinnen und ließ dann die Anker auf 22 Faden Tiefe über einen Grund von feinem Sande fallen. Die Sandbucht lag uns SO 45°, die beiden Felsen waren hinter der Südspitze verborgen. Unser Boot kehrte jetzt zurück, ohne daß ein Insulaner ihm zu folgen wagte. — Da es meine Absicht war zu landen, so ließ ich zu diesem Zwecke zwei Böte bemannen, und wir verließen siebenzehn Mann stark um drei Uhr Nachmittags den Anrick. Eine große Menge Wilder hatte sich am Strande versammelt, sie schrien, tanzten, machten die wunderbarsten Bewegungen und schienen unsere Ankunft mit Ungeduld zu erwarten; da sie aber den einzigen Fleck, wo die Brandung zu landen erlaubte, zu ihrem Tummelplatze erwählt hatten, so konnten wir nicht wagen, die Böte zu verlassen, ehe sie uns Platz gemacht, wozu sie aber auf keine Weise zu bewegen waren. Unter Lachen und Scherzen zwangen sie uns, vom Lande abzustoßen und verfolgten uns noch im Wasser, was uns aber nicht gefährlich schien, da sie alle unbewaffnet waren. Kaum hatten wir das Ufer verlassen, so schwammen hunderte um unsere Böte herum, welche gegen Bananen und Zuckerrohr, altes Eisen eintauschten und dabei einen ganz unerträglichen Lärm machten, denn alle sprachen mit großer Lebhaftigkeit zugleich, und einige mußten wohl sehr witzig seyn, denn es entstand zuweilen ein allgemeines, furchtbares Gelächter. Die Zuschauer am Lande, welche endlich bei diesem Schauspiele Langeweile empfanden, suchten sich diese zu vertreiben, indem sie uns mit Steinen bombardirten, eine Gemüthsergötzlichkeit, der ich durch einige Flintenschüsse Einhalt that. Dadurch wurde ich auch meine lebhafte Gesellschaft im Wasser los, und gewann den Landungsplatz, wo ich eilig einige Matrosen ans Land setzte. Kaum aber wurden die Wilden das gewahr, so umringten sie uns mit verdoppelter Zudringlichkeit. Sie hatten jetzt ihre Gesichter roth, weiß und schwarz bemalt, was ihnen ein fürchterliches Ansehen gab, tanzten unter den lächerlichsten Bewegungen und Verdrehungen des Körpers, und machten einen so entsetzlichen Lärm, daß wir uns laut in die Ohren schreien mußten, um einander verständlich zu werden. Ich kann

wir den Eindruck denken, den dieſer Auftritt auf den Lieutenant Schiſchmareff machte, der dieſe Menſchen zum erſten Mal ſah, und von lauter Affen umringt zu ſeyn glaubte; denn dieſe tolle Wirthſchaft übertraf ſelbſt meine Vorſtellung, obwar ich ſchon früher mit den Bewohnern der Südſee bekannt war. Um ſie zu zerſtreuen, und etwas Terrain zu gewinnen, ließ ich Meſſer unter ſie werfen; als ich aber demungeachtet einen Stein von meinem Hut zurückprallen fühlte, befahl ich, noch einmal zu ſchießen, und erſt dadurch ward ich in den Stand geſetzt, ſelbſt ans Land treten zu können. Hier war es mein erſtes Geſchäft, die großen merkwürdigen Statüen am Ufer zu ſuchen, welche Cook und la Peyrouſe noch geſehen hatten; trotz aller Nachforſchung aber fand ich nur einen zerſtückelten Steinhaufen, welcher neben ſeinem unverſehrten Fundamente lag; alle übrigen waren bis auf die letzte Spur verſchwunden. Das mißtrauiſche Betragen der Inſulaner, brachte mich auf den Gedanken, daß es wohl Europäer ſeyn mochten, die einmal mit ihnen in Streit geriethen, und ſich durch dieſe Zerſtörung rächten. Es fiel mir auf, daß uns bei dem lebhaften Verkehr am Lande und im Waſſer, keine Weiber, über deren Zudringlichkeit meine Vorgänger ſo oft klagen, zu Geſicht kamen, und auch dieſe Bemerkung beſtärkte mich in meiner Vermuthung, daß die Europäer hier vor Kurzem manches Unerlaubte verübt haben mußten. Nachdem ich mich überzeugt hatte, daß die guten Inſulaner uns unter keiner Bedingung den Eintritt in ihr Land geſtatten würden, ſuchten wir uns in die Bäte, welche ohnehin in der Brandung ſehr unſicher ſtanden, zurückzuziehen, aber auch jetzt mußten wir uns durch einige Flintenkugeln gegen ihre Zudringlichkeit ſchützen, und erſt als dieſe ihnen um die Ohren ſauſten, ließen ſie uns in Frieden ziehen. Wir ſchenkten ihnen noch etwas Eiſen, und eilten dem Rurick zu, weil der längere Aufenthalt unter dieſen Umſtänden nur verlorne Zeit, und mir jede Stunde koſtbar war. — Das Volk hier ſcheint wie von mittlerer Statur, aber gut gewachſen; die meiſten ſind kupferfarbig, nur wenige ziemlich weiß. Alle ſind tatuirt, diejenigen aber, welche es über den ganzen Körper ſind, ſcheinen einiges Anſehen zu behaupten. Das Zeug, welches auf den meiſten Südſee-Inſeln aus Baumrinde verfertigt wird, fanden wir auch hier, denn einige Männer trugen kurze Mäntel davon, und die Weiber, welche in weiter Ferne ſtanden, waren ganz darin gehüllt. Nach dem Frohſinn dieſes Volks zu urtheilen, ſcheinen ſie mit ihrer Lage ſehr zufrieden; — an Lebensmitteln fehlt es ihnen wahrſcheinlich nicht, da ſie uns in ziemlicher Menge Bananen, Yams, Zuckerrohr und Kartoffeln brachten, auch vernachläßigen ſie die Kultur ihres Landes nicht, denn wir ſahen in der Nähe der Bay die Berge mit Feldern bedeckt, welche dem Auge durch ihr verſchiedenes Grün einen freundlichen Anblick gewährten. Die Schmereyen, welche la Peyrouſe den Inſulanern geſchenkt, müſſen nicht fortgekommen ſeyn, da ſie uns nichts von dieſen Früchten brachten; auch nach den Nachkommen der Schaafe und Schweine, welche er dort zurückließ, haben wir uns vergebens umgeſehen; nur ein Huhn wurde uns gegen ein großes Meſſer angeboten, und wieder fortgebracht, als wir dieſen Handel nicht eingingen; ein Beweis, wie werth ſie dieſe Thiere halten, und wie wenig ſie deren haben müſſen. Ihre Wohnungen ſind ganz, wie la Peyrouſe ſie beſchrieben, und das lange Haus ſteht noch immer nebſt der Steinhütte am Ufer, wie es auf ſeiner Karte angezeigt iſt. Ich glaube überhaupt, daß ſeit der Zeit als er dort war, bis aufs Verſchwinden der merkwürdigen Statüen, keine Veränderungen vorgefallen ſind; und ſelbſt von dieſen ſahen wir ein Paar als wir die ſüdliche Spitze umſegelt hatten, aber ſie waren ſehr unbeträchtlich. Unſern Abſchied von der Oſter-Inſel, erwiederten die Einwohner mit Steinen, welche ſie uns unter lautem Geſchrei nachwarfen, und ich war ſehr froh, als wir uns um ſieben Uhr Abends, mit heiler Haut auf dem Rurick, und wieder unter Segel befanden.

Eine Nachricht, die das feindselige Betragen der Insulaner gegen mich erklärt, und welche ich erst später auf den Sandwich-Inseln, durch Alexander Adams erhielt, glaube ich dem Leser hier mittheilen zu müssen. Dieser Adams, von Geburt ein Engländer, commandirte im Jahr 1816, die dem Könige der Sandwich-Inseln gehörige Brigg Kahumanna, und hatte vorher auf der nämlichen Brigg, als sie den Namen Forrester of London führte, und dem Könige noch nicht verkauft war, unter Capt. Piccott als zweiter Offizier gedient. Der Capitain des Schuner Nancy aus Neu-London-Amerika, seinen Namen hat mir Adams nicht genannt, beschäftigte sich im Jahr 1805 auf der Insel Massafuero mit dem Fange einer Gattung von Seehunden, welche den Russen unter dem Namen Kotick (Seekatzen) bekannt ist. Die Felle dieser Thiere werden auf dem Markte von China theuer verkauft, und daher suchen die Amerikaner in allen Theilen der Welt ihren Aufenthalt ausfindig zu machen. Auf der bis jetzt noch unbewohnten Insel Massafuero, welche westlich von Juan-Fernandez liegt, und wohin sie aus Chili die Verbrecher schicken, ward dieses Thier zufällig entdeckt, und gleich Jagd darauf gemacht. Da aber die Insel keinen sichern Ankerplatz gewährte, weshalb das Schiff unter Segel bleiben mußte, und er nicht Mannschaft genug besaß, um einen Theil derselben zur Jagd gebrauchen zu können, so beschloß er, nach der Oster-Insel zu segeln, dort Männer und Weiber zu stehlen, seinen Raub nach Massafuero zu bringen, und dort eine Kolonie zu errichten, welche den Kotick-Fang regelmäßig betreiben sollte. Diesen grausamen Vorsatz führte er im Jahr 1800 aus, und landete in Cooks-Bay, wo er sich einer Anzahl Einwohner zu bemächtigen suchte.

Die Schlacht soll blutig gewesen seyn, da die tapfern Insulaner sich mit Unerschrockenheit vertheidigten; sie mußten denn doch den furchtbaren europäischen Waffen unterliegen, und zwölf Männer, mit zehn Weibern fielen lebendig in die Hände der herzlosen Amerikaner. Nach vollbrachter That wurden die Unglücklichen an Bord gebracht, während der ersten drei Tage gefesselt, und erst als kein Land mehr sichtbar war, von ihren Banden erlöst. Der erste Gebrauch den sie von ihrer Freiheit machten, war daß die Männer über Bord sprangen, und die Weiber welche ihnen folgen wollten, nur mit Gewalt zurückgehalten wurden. Der Capitain ließ sogleich das Schiff beilegen, in der Hoffnung, daß sie doch wieder am Bord Rettung suchen würden, wenn die Wellen sie zu verschlingen drohten; er bemerkte aber bald, wie sehr er sich geirrt, denn diesen, von Jugend an mit dem Elemente vertrauten Wilden, schien es nicht unmöglich, trotz der Entfernung von drei Tagereisen ihr Vaterland zu erreichen, und auf jeden Fall zogen sie den Tod in den Wellen, einem qualvollen Leben in der Gefangenschaft vor. Nachdem sie einige Zeit über die Richtung die sie zu nehmen hatten, gestritten, theilte sich die Gesellschaft; einige schlugen den geraden Weg nach der Oster-Insel ein, und die Uebrigen wandten sich nach Norden. Der Capitain, äußerst entrüstet über diesen unerwarteten Heldenmuth, schickte ihnen ein Boot nach, das aber nach vielen fruchtlosen Versuchen wieder zurückkehrte, denn sie tauchten allemal bei seiner Annäherung unter, und die See nahm sie mitleidig in ihren Schutz. Endlich überließ der Capitain die Männer ihrem Schicksale, brachte die Weiber nach Massafuero, und soll noch öftere Versuche gemacht haben, Menschen von der Oster-Insel zu rauben. Adams, welcher diese Geschichte von ihm selbst hatte, und ihn deßhalb wahrscheinlich nicht nennen wollte, versicherte mich 1806 an der Oster-Insel gewesen zu seyn, wo er aber wegen des feindseligen Empfangs der Einwohner nicht landen konnte; ein gleiches Schicksal hatte nach seiner Aussage das Schiff Albatros, unter Commando des Capitain Windship im Jahr 1809.

Meiner Instruction zufolge, ſollte ich die Pitcairns-Inſel beſuchen, und von da den Lauf nach Weſten bis zum 137° nehmen; da aber unſere Fahrt von Kronſtadt bis Chili länger gedauert hatte, als im Reiſeplan berechnet war, ſo ſah ich mich genöthigt, um noch zu rechter Zeit die Beringsſtraße erreichen zu können, einen kürzern Weg nach Kamtſchatka einzuſchlagen.

Den 8ten April. Breite 18° 6′, Länge 125° 16′. Wir ſahen heute verſchiedene Gattungen Seevögel, von denen einige ſich nicht weit vom Lande zu entfernen pflegen; überdem waren wir in einer Gegend, wo ich neue Entdeckungen erwarten konnte; ich ließ alſo unaufhörlich einen Matroſen auf der Spitze des Maſtes Wache halten, dem ich für jede Entdeckung eine Belohnung verſprach. Der Zuruf: Land! verſetzte uns alle bald in die höchſte Spannung, die Fernröhre konnten nicht eilig genug herbeigebracht werden, jeder wollte es zuerſt erblicken, denn es mußte etwas Neues ſeyn, und ſchon ſann ich auf den Namen, welchen ich meiner Inſel geben wollte. — Siehe, da erhob ſich das vermeinte Land in Geſtalt einer ſchwarzen Wolke, ſchwebte über den Horizont dahin, und nahm meine ſchöne Hoffnung mit ſich fort. Nur ein Seemann, welchem, wie mir, neue Entdeckungen das Ziel ſeines Strebens und der Zweck ſeiner Reiſe ſind, kann fühlen wie ſehr dieſe Täuſchung mich ſchmerzte.

Den 10ten. Breite 16° 39′ S, Länge 130° 18′. — Es iſt auffallend, daß ſeit der Oſter-Inſel der Wind meiſtentheils aus N und NO bläſt, und der eigentliche SO Paſſat ſich gar nicht regt; das Wetter iſt immer heiter, und nach Sonnenuntergang in N ſtarkes Wetterleuchten. Da die Nächte ſehr warm ſind, ſo ſchlafen wir, um uns von der Tageshitze zu erholen, ſämmtlich auf dem Verdeck, ein Umſtand, der mir in einer Nacht einen unerwarteten Beſuch verſchaffte. Ich erwachte nämlich durch die ſtarken Bewegungen eines ſehr kalten Thieres an meiner Seite, das ich Anfangs, als es ſich in meiner Hand krümmte, für eine Eidechſe hielt, welche in Chili, mit dem Holz aufs Schiff gebracht ſeyn konnte. Bei näherer Unterſuchung aber, fand ich einen fliegenden Fiſch in meinen Händen, und ich bin wohl der Erſte, der einen ſolchen im Bette gefangen hat.

Den 13ten. Breite 15° 26′ S, Länge 133° 56′ befanden wir uns Nachmittags um 6 Uhr auf dem Punkte, wo auf Arrowſmiths Karte die Inſel St. Pablo angegeben iſt, ohne daß das geringſte Kennzeichen uns hier Land vermuthen ließ, und ich richtete um 8 Uhr Abends den Cours direct weſtlich, um, nach meiner Inſtruction die Parallel 15° zu verfolgen, auf welche Schouten und Lemaire mehrere Inſeln haben, die nachher nie wieder geſehen ſind.

Den 15ten. Breite 14° 41′, Länge 137° 00′ ſahen wir den ganzen Tag verſchiedene Seevögel, hauptſächlich Fregatten und Pelikane, und wurden um fünf Uhr Nachmittags plötzlich durch einen heftigen Regen, verbunden mit Windſtößen aus NW überraſcht, die mehrere Stunden anhielten. Solch eine ſeltſame Veränderung des Windes in einer Gegend, wo er gewöhnlich nicht anders, als aus O und SO weht, ſchien mir nur von der Nähe eines Landes herrühren zu können, und ich beſchloß daher, während der Nacht nicht weiter zu ſegeln. Der Himmel überzog ſich ſchwarz, es blitzte in allen Richtungen des Horizonts und regnete dabei heftig.

Den 16ten. Breite 14° 51′, Länge 138° 4′, ſetzten wir bei Tagesanbruch unſern Cours nach W fort, wobei der ſtarke Wind aus ONO den Rurick raſch vorwärts trieb. Um drei Uhr Nachmittags rief der Matroſe von der Spitze des Maſtes: Land! ein Wort, das mich wie ein Blitzſtrahl durchfuhr, und wobei Hoffnung und Furcht vor neuer Täuſchung in meiner Seele wechſelten; aber dieſe Spannung währte nicht lange, denn bald hatte ich die unendliche Freude, die Erfüllung meines heißeſten Wunſches mit eigenen Augen zu erblicken. Das Land war bei einem WSW Cours in NNW

entdeckt, und wir richteten sogleich unsern Lauf darauf zu. Die Insel schien uns klein und sehr niedrig, denn der Wald, welchen man deutlich unterschied, stand dem Ansehen nach unmittelbar auf der Oberfläche der See. Man kann die Insel von der Spitze des Mastes nur höchstens in der Entfernung von zehn Meilen gewahr werden, und da wir uns bisher gewöhnt hatten, immer hohes Land zu sehen, so machte dieser Kontrast auf uns alle einen ganz eigenen Eindruck. Wir umsegelten jetzt die nördliche Spitze derselben in einer Entfernung von 1½ Meile, fanden die ganze Insel stark mit Gebüsch bewachsen, in dessen Mitte ein kleiner See freundlich anzuschauen war, die Ufer ringsum mit Korallen-Riffen eingefaßt, und die Brandung so stark, daß das Landen unmöglich schien. Sobald die Sonne untergegangen war, entfernten wir uns von dieser lieblichen Insel, welche von NW nach SO sieben Meilen lang ist, und lavirten die ganze Nacht unter wenigen Segeln, um sie bei Tagesanbruch noch einmal in Augenschein zu nehmen. Der Wind variirte von N nach NO und es ist nicht leicht zu erklären, wodurch der Passat hier seine gewöhnliche Richtung verändert, da sich kein hohes Land in der Nähe befindet. Beim Untergange der Sonne zogen die Seevögel der Insel zu, und kehrten bei der Morgendämmerung wieder zurück. Ich glaube, durch mehrere Erfahrungen belehrt, behaupten zu dürfen, daß der Seefahrer auf die Nähe einer unbewohnten Insel schließen darf, wenn er viele Seevögel, hauptsächlich Pelikane umherziehen sieht, was aber nur zwischen den Tropen gilt; er wird bemerken, daß sie bei Sonnenuntergang alle nach Einer Richtung ziehen, (diejenigen ausgenommen, welche sich auch die ganze Nacht in der See aufhalten) und man könnte also, dem Fluge der Vögel folgend, ihre Heimath entdecken. — Bei Tagesanbruch näherten wir uns der Insel wieder und segelten in einer Entfernung von 1½ Meile um ihre Nord- und West-Spitze, indem wir uns mit Aufnahme derselben beschäftigten. Kein Punkt zum Landen ward uns sichtbar, ausgenommen an der NW Spitze, wo es vielleicht möglich gewesen wäre, wenn die Wellen durch den heftigen Wind aus Norden nicht eine zu starke Brandung verursacht hätten. Die Mitte der Insel, wo sich der See befindet, ist sehr niedrig, die äußersten Spitzen nach N und S liegen höher. Vergebens sahen wir uns nach einem Palmbaum um, aber das Gebüsch erquickte das Auge durch sein freundliches Grün. Der Beschreibung nach gleicht diese Insel zwar der Hunde-Insel von Schouten, indeß ist es nicht entschieden, ob es die nämliche sey, da unsere Breiten um 22 Minuten verschieden sind; ein Fehler, der selbst in der damaligen Zeit wohl nicht Statt finden konnte; auf den Unterschied der Länge nehme ich keine Rücksicht, da sie natürlich damals immer nur einige Grade falsch war. Unstreitig müssen in dieser Gegend noch mehr dergleichen Inseln liegen, das beweisen mir die unzähligen Seevögel, welche wir in den letzten zwei Tagen gesehn, die unmöglich alle auf der einzigen zu Hause seyn können. Ich nannte indeß meine Insel die Zweifelhafte. Ihre Breite fanden wir reduzirt aus zwei Mittagsbeobachtungen 14° 50′ 11″ S, Länge nach den Chronometern, welche mit der Länge aus Monds-Distanzen, welche kürzlich genommen waren, gut übereinstimmte 138° 47′ 7″. Die Deklination der Magnetnadel 5° östlich. Schouten hat den Tag vorher, als er die Hunde-Insel entdeckte, keine Deklination gehabt, und fand die Breite der Insel 15° 12′ 3″ — Um elf Uhr war die Aufnahme vollendet; wir hatten uns überzeugt, daß keine Landung ohne große Gefahr möglich, und die Insel nur ein Zufluchtsort der Vögel sey; ich ließ also, da nach Schoutens Angabe die Hunde-Insel südlicher liegen mußte, den Cours dahin richten, und wandte nach einer Stunde vergeblichen Suchens wieder nach Westen. Seitdem wir uns auf der Parallel 15° befanden, wehte der Wind immerfort aus ORO und RO. Nachts aber, mit Regen und starken Windstößen verbunden, aus RW.

Den 19. und 20sten April hatten wir herrliche Observation zwischen Mond und Sonne, und ich hatte meine herzliche Freude, daß die Länge nach unsern Chronometern, so außerordentlich mit der, aus der Observation hergeleiteten übereinstimmte; aber wie unendlich wurde diese erhöht, als der Ruf: Land! von der Spitze des Mastes an mein Ohr schlug. Es war in SSO entdeckt, und am Mittag hatten wir in geringer Entfernung eine kleine, drei Meilen lange Insel vor uns, die sich von der Zweifelhaften unterschied, indem dort kein See sichtbar ward, dafür aber eine Menge Cocosbäume stolz über die übrigen emporragten. Diesesmal war ich meiner Sache gewiß, ich durfte sie mit vollem Recht eine neue Entdeckung nennen. Wir alle waren von dem Wunsche beseelt, hier zu landen, und beschlossen einmüthig, jeder Gefahr trotzend, diesen zu befriedigen. Das Schiff wurde sogleich unter den Wind gebracht, und der Lieutenant Zacharin abgeschickt, um zu untersuchen, welcher Maaßregeln wir uns zu bedienen hätten, um unsern Willen durchzusetzen; denn daß mit einem Boot die Brandung nicht zu passiren war, bemerkten wir bald.

Zacharin bestätigte bei seiner Zurückkunft diese Vermuthung, und zwei Matrosen entschlossen sich nun, um die neue Entdeckung nicht unbegrüßt zu lassen, schwimmend die Brandung zu durchschneiden, ein Muth, den ich um so mehr bewunderte, da ihnen die Kunst der Südsee-Insulaner, immer im Wasser zu leben, abging. Sie landeten glücklich, durften sich aber nicht tief hinein wagen, da viele Kennzeichen darauf hinwiesen, daß die Insel bewohnt wäre, und brachten uns, zum Beweis, daß sie wirklich am Lande gewesen, mehrere Cocos-Schalen, nebst einer, an eine Stange gebundenen, geflochtenen Schnur mit. Jetzt ergriff mich die Begierde zu landen lebhafter als je, und ich beschloß, da es heute zu spät war, sie morgen unter jeder Bedingung zu befriedigen. Ein Pram schien mir am geschicktesten dazu; sogleich wurden alle Bretter und Stangen auf dem Anrick zusammengesucht, die ganze Nacht fleißig daran gearbeitet, und am 21sten mit Tagesanbruch war zu meiner Freude, unser Pram, groß genug, um einen Menschen bequem zu tragen, vollendet. Während der Nacht, lavirten wir unter N Wind mit Regen, sobald es aber zu tagen anfing, näherten wir uns dem Ufer bis auf eine halbe Meile, setzten gleich zwei Schaluppen aufs Wasser, und ich, der Lieutenant Schischmareff, nebst allen unsern Herren Gelehrten verließen um sieben Uhr Morgens mit unserm neu verfertigten Pram den Anrick. Ohngefähr vierzig Faden vom Ufer ließ ich die Schaluppen auf zehn Faden Tiefe in hartem Korallen-Grund ankern, und meine beiden Matrosen wiederholten das gestrige Wagestück, indem sie das Ende eines Taues, dessen anderes Ende an den Böten befestigt war, mit sich nahmen, und so eine Communication mit dem Lande bewerkstelligten. Jetzt stellte sich einer auf den Pram, zog sich längst dem Tau der Brandung zu, und überließ es einer brausenden Welle, ihn ans Ufer zu werfen; der Pram wurde zurückgezogen sobald der Hinüberfahrende festen Fuß am Ufer gefaßt, und ein anderer begann die schwankende Fahrt; wir waren endlich, bis auf zwei Matrosen, welche in den Böten zurückblieben, alle am Lande, jeder von uns mehr oder weniger beschädigt, da wir nicht anders das Ufer erreichen konnten, als wenn die Brandung uns über eine scharfe Corallen-Bank wegspälte. Daß wir natürlich alle bis auf die Haut durchnäßt waren, hat zwischen den Tropen nichts zu bedeuten. Wohlbewaffnet hielten wir jetzt unsern Einzug ins Innere der Insel, trafen mit jedem Schritt den wir vorwärts thaten, auf Spuren von Menschen, und zuletzt auf einen stark ausgetretenen Fußsteig, der uns vollends überzeugte, daß die Insel bewohnt sey. Wir verfolgten, einen Ueberfall fürchtend, und nach allen Seiten uns umschauend, unsern Weg, welcher uns durch ein Gebüsch führte, dessen romantische Gerüche uns erquickten, und gelangten endlich auf eine, von Palmen beschattete Fläche, auf der wir ein kleines Boot

ſanden, das denen der Südſee gleich, mit einem Balancier auf der Seite verſehen war. Jetzt befanden wir uns in einer reizenden Gegend, ungefähr auf der Mitte der Inſel, wo wir uns, erſchöpft von der Hitze unter Cocos-Bäumen niederließen, und uns, zum erſten Mal auf unſerer Reiſe, an der Milch ihrer Früchte erquickten. Ich fühlte mich unbeſchreiblich glücklich auf dieſem kleinen Fleck; ſo unbedeutend die Entdeckung auch ſeyn mogte, ſo hätte ich die reine, innige Freude darüber, doch nicht um die Schätze einer Welt hingegeben. Nachdem wir uns etwas geſtärkt hatten, begannen wir unſere Wanderſchaft von Neuem, fanden bald mehrere unbewohnte Hütten, und in dieſen verſchiedene Arbeiten der Wilden, die wir uns gegen europäiſchen Waaren zueigneten. Nirgends trafen wir auf eine friſche Menſchenſpur, und einige Stangen, auf welchen Fiſchnetze hingen, beſtärkten mich in der Vermuthung, daß die benachbarten Inſulaner nur zu einer gewiſſen Jahreszeit, der Fiſcherei wegen herkommen. Wir hatten in vier Stunden die Inſel von N nach S durchſtrichen, und trafen auf dem Rückwege verſchiedene, mit Sorgfalt gearbeitete Waſſerbehälter, welche wohlſchmeckendes Waſſer enthielten. Bekanntlich gibt es auf den Coralen-Inſeln keine Quellen, und die Einwohner müſſen ſich mit Regenwaſſer begnügen, welches ſich in den von ihnen gegrabenen Eiſternen ſammelt. Als wir unſern Landungsplatz wieder erreicht, ließ ich eine Flaſche Wein geben; wir tranken unter lautem Hurrah! auf die Geſundheit des Grafen Rumanzoff, und ich nannte die Inſel nach ſeinem Namen. Unſere Schaluppen ſchmückten ſich mit Flaggen und feuerten einige Flinten ab, und der Rurick, dieſes Signal erwartend, ließ jetzt die kaiſerliche Flagge wehen, und ſeine Kanonen löſen, während wir auf das Wohl unſeres geliebten Kaiſers tranken. Mit den nämlichen Beſchwerden, wie beim Landen, erreichten wir unſere Böte, und befanden uns um zwei Uhr Nachmittags glücklich wieder auf dem Rurick, wo ich die Cocosnüſſe, welche wir von der Rumanzoff-Inſel mitgebracht, unter die Zurückgebliebenen vertheilen ließ. Die ganze Mannſchaft erhielt heute ihre doppelte Portion, und der Matroſe, welcher zuerſt die Inſel entdeckt hatte, ſechs Piaſter zur Belohnung. Wir lavirten die ganze folgende Nacht unter wenigen Segeln, weil in dieſer Gegend mehrere Inſeln zu vermuthen waren, an denen wir leicht in der Dunkelheit, wegen ihrer niedrigen Lage Schiffbruch leiden konnten, und ſetzten mit Tagesanbruch unſern Cours nach Weſten fort. Die Breite der Mitte der Rumanzoff-Inſel, nach einer guten Mittags-Obſervation mit drei Sextanten beobachtet, 14° 57′ 20″ S. Länge nach den Chronometern, welche mit der Obſervation übereinſtimmen, 144° 28′ 30″ W. Die Abweichung der Magnetnadel 8° 36′ öſtlich.

Den 22ſten April entdeckten wir von der Spitze des Maſtes um neun Uhr Morgens in NNW Land, und richteten unſern Lauf ſogleich dahin. Dieſe Inſel, mit einem See in der Mitte, aus welchem man mehrere große Steine hervorragen ſieht, iſt von der nämlichen Beſchaffenheit wie die übrigen, ihre Länge iſt von NNO nach SSW elf, Breite nur drei Meilen. Wir umſegelten die SW Spitze in der Entfernung einer halben Meile, wobei wir weder eine Spur von Menſchen, noch einen einzigen Cocosbaum bemerkten. Am Mittag lag uns die ſüdliche Spitze der Inſel in O; wir hatten eine treffliche Obſervation, aus welcher die Breite ihrer Mitte hergeleitet 14° 41′ 00″ S. Länge, nach den Chronometern 144° 89′ 20″ W, ich durfte nicht zweifeln daß auch dieſe Inſel eine neue Entdeckung wäre, und benannte ſie nach meinem ehemaligen Chef, dem Admiral Spiridof. Da die Inſel mir nicht bewohnt ſchien, und die Landung mit den nämlichen Schwierigkeiten, wie bei der Rumanzoff-Inſel verknüpft war, ſo wollte ich hier keine Zeit verlieren, ſondern ſteuerte WSW in der Abſicht, die Paliſſairs von Cook in Augenſchein zu nehmen, um meine Länge mit der ſeinigen zu vergleichen. Ein friſcher Oſtwind trieb uns raſch unſerm Ziele zu, und gleich nach Sonnenuntergang ließ ich

beilegen, um das Schiff auf einer Stelle zu erhalten, wo ich die See zum Erstaunen ruhig und eben fand, ein Beweis, daß sich in unserer Nähe eine Menge Inseln befinden mußten. Die Strömung aber fanden wir in dieser Gegend so außerordentlich stark, daß das Schiff am folgenden Mittag 28 Meilen nach NW 82° getrieben war.

Den 23sten April segelten wir bei Tagesanbruch weiter, und mußten nach meiner Berechnung um zehn Uhr Morgens dem Meridian der Pallisairs nahe, aber etwas nördlicher seyn, weshalb ich, in der Hoffnung, die Insel bald zu finden SSW steuern ließ. Wirklich wurde um halb elf Uhr, links und rechts, Land! gerufen; ich steuerte jetzt S.t.O, ein Cours, der mich gerade in die Passage führte. Das Land rechts, welches aus einer Menge kleiner Korallen-Inseln, mit Wald bedeckt und durch Korallen-Riffe verbunden, bestand, erklärte ich für eine neue Entdeckung. Ihre Lage war nördlicher, als die der Pallisairs, welche wir links deutlich sahen, und deren Meridian wir bereits passirt waren, was unserer Schiffsrechnung nach nicht seyn durfte. Schon zweifelte ich abermals an der Güte meiner Chronometer, als ich durch eine gute Mittags-Observation wieder getröstet, einsah, daß der Strom uns diesen Possen gespielt, indem er uns 30 Meilen nach W getrieben hatte. Die von mir berechnete Länge der Pallisairs, traf mit der von Cook auf drei Minuten überein; zwischen unserer und Cooks Breite fand sich kein Unterschied, ich hatte also Ursache mit der Genauigkeit meiner Uhren zufrieden zu seyn. Ueberzeugt, daß die Inseln in SO wirklich die Pallisairs waren, und keiner Untersuchung bedurften, wandten wir uns den Neuentdeckten zu, welche sich, so weit das Auge reichte, in einer Kette nach SW erstreckten; über ihre Lage werde ich nicht ausführlich sprechen, weil ein einziger Blick in die hierzu gehörige und mit vielem Fleiße verfertigte Karte sie besser erklärt, als alle Worte. Ich bin geneigt diese Inseln für unbewohnt zu halten, denn weder eine Menschenspur noch Cocos-Bäume haben wir bemerkt, obwohl wir nur in der Entfernung einer halben Meile vom Ufer, die ganze Kette vom südwestlichen Theil an, verfolgten. Wir genossen auf dieser Fahrt einer sehr freundlichen Aussicht, indem wir sogar die durch den Wind bewegten Bäume deutlich sahen. Die Länge der beträchtlichsten Inseln, welche in den Zwischenräumen von 100 bis 200 Faden, durch niedrige Korallen-Riffe vereinigt waren, betrug ungefähr zwei Meilen, ihre Breite ½ oder ¼ Meile, aber alle, auch die kleinsten, vielleicht nur 100 Faden langen, waren mit den schönsten Bäumen dick bewachsen. Es läßt sich vermuthen, daß diese Inseln einen Kreis bilden, denn vom Mastkorbe, wo man über die Kette weg den Horizont sah, erschien die See ganz ruhig, während es auf dieser Seite eine starke Brandung gab. Am Mittag segelten wir gerade an einem niedrigen Riff vorbei, wodurch wir die Höhe der Sonne jenseit des Landes nehmen konnten; hierauf verfolgten wir die schlangenförmige Kette nach SW bis um drei Uhr Nachmittags, wo sich uns abermals ein langer Riff darstellte, der den südlichen Theil bildet, und plötzlich seinen Strich nach W nimmt. In diesem Augenblicke kündigte man mir vom Mast aus in SSO Land! an, und ich fand bei fernerer Untersuchung der Kette, indem ich den Cours nach NW fortsetzte, daß dieser lange Riff in NW sich mit andern Inseln vereinigte. Um sechs Uhr Abends erreichten wir die westlichste Insel der ganzen Kette, deren Länge, die Krümmungen abgerechnet, bis auf diesen Punkt vierzig Meilen betrug; hier bog sich das Land plötzlich nach NO und verschwand in N. Da die Sonne jetzt unterging, mußten wir für heute die Aufnahme beendigen, und wir lavirten die Nacht unter wenigen Segeln um am Morgen unsere Arbeit fortzusetzen; sobald es aber dämmerte, wurden wir gewahr, daß der Strom uns weit von dem Lande in Osten fort, und statt dessen neuen Inseln in Westen zugeführt hatte.

Den 24ſten April lagen uns die geſtrigen Inſeln über dem Winde, und nach vielſtündigem Laviren gewannen wir nur ſo viel daß man von der Spitze des Maſtes kaum etwas Land in Oſten ſah. Ich fand mich alſo genöthigt, da jeder Augenblick mir koſtbar war, die weitere Unterſuchung derſelben aufzugeben, und nannte dieſe neue Entdeckung die Ruricks-Kette. Es iſt zu bedauern, daß wir die Inſel, welche wir von der ſüdlichen Spitze der Ruricks-Kette in SSO ſahen, nicht mehr unterſuchen konnten; aber genug! ſie exiſtirt, und ein Seemann, welcher ſein Glück zwiſchen dieſen gefährlichen Inſelgruppen verſucht, mag das vollenden, was mir die Umſtände näher zu erforſchen verboten.

Punkte; welche aſtronomiſch beſtimmt ſind, bei der Ruricks-Kette.

Breite der N Spitze	15° 10′ 00″ Süd.	
Länge	146° 34′ 00″ Weſt.	
Breite der O Spitze	15° 21′ 00″ Süd.	
Länge	146° 46′ 00″ Weſt.	146° 31′ 00″ Weſt.
Breite der S Spitze wo wir unſere Aufnahme beendigten	15° 30′ 00″ Süd.	
Länge	146° 46′ 00″ Weſt.	
Die Deklination der Magnetnadel	6° 16′ öſtlich.	

Sobald ich mich entſchloſſen hatte, die weitere Unterſuchung der Ruricks-Kette aufzugeben, richtete ich den Lauf nach Weſten, dem Lande zu, welches wir bei Tagesanbruch bemerkt hatten, und wir ſahen bald, daß es von der nämlichen Beſchaffenheit wie die Ruricks-Kette, ſeine Lage von O nach W zu haben ſchien. Indem wir den ſüdlichen Theil in der Entfernung einer halben Meile vom Ufer, verfolgten, ward ich überzeugt, daß es nichts anders ſeyn konnte, als die Deans (Dins)-Inſel, welche man auf Arrowſmiths Karte findet; der öſtliche Theil derſelben ſtimmt ganz mit unſerer Länge und Breite überein. Mit Hülfe eines friſchen O Windes ſegelten wir raſch vorwärts, konnten aber dennoch vor Sonnenuntergang das Ende der Inſelkette, welche bis jetzt ihre Richtung immer weſtlich nahm, nicht erreichen. Auch hier bemerkten wir weder Cocosbäume, noch Spuren von Menſchen, doch läßt ſich ſchwerlich denken, daß eine ſo große Strecke Landes unbewohnt ſey. Wir lavirten während der Nacht, und ſetzten am nächſten Tage die Aufnahme der Inſel von dem Punkte fort, wo wir Abends vorher aufgehört hatten. Den 25ſten April, als wir uns der ſüdlichen Spitze der Deans-Inſel genähert, und ſchon deutlich ſahen, daß die Kette ihre Richtung nach NO nahm, ward in WNW Land geſehen; ich gab alſo, da die Deans-Inſel mir jetzt über dem Winde lag, die weitere Unterſuchung derſelben auf, und richtete meinen Cours dem Lande zu, welches man in W erblickt hatte, und welches mir eine neue Entdeckung ſchien. Die Richtung der Deans-Inſel iſt auf Arrowſmiths Karte falſch angegeben, und man ſcheint überhaupt nicht bemerkt zu haben, daß ſie aus einer Menge kleiner, durch Korallen-Riffe verbundener Inſeln beſteht. Ich habe auf meiner Reiſe bei andern Korallen-Inſel-Gruppen ſo oft die Erfahrung gemacht, daß ſie Kreiſe bilden, weshalb ich behaupten möchte, daß es ſich auch bei dieſer eben ſo verhält. Die Richtung und Ausdehnung der Deans-Inſel, nach unſerer Aufnahme, welche hauptſächlich auf aſtronomiſch beſtimmte Punkte beruht, iſt NW 76° und SO 76° und nimmt in dieſer Richtung einen Zwiſchenraum von 72¼ Meile ein.

Breite der öſtlichen Spitze der Deans-Inſel	15° 16′ 30″ ſüdlich.
Länge derſelben	147° 72′ 00″ weſtlich.

Breite der SO Spitze . . . . . 15° 22′ 30″ südlich.
Länge derſelben . . . . . 147° 19′ 30″ weſtlich.
Breite der W Spitze . . . . . 15° 00′ 00″ südlich.
Länge derſelben . . . . . 148° 22′ 00″ weſtlich.

Wir erreichten bald das Land in W, welches ebenfalls aus einer Gruppe kleiner durch Riffe verbundener Korallen-Inſeln beſtand, deren Ausdehnung von NNO nach SSW dreizehn Meilen betrug; dieſes war auch die größte Länge der Gruppe, welche einen geſchloſſenen Kreis bildete, in deſſen Mitte ein großer See, mit einer darin befindlichen, ſtark mit Wald bewachſenen Inſel, dieſen Kreis ſehr kenntlich machte. Dieſer Gruppe, die ohne Zweifel eine neue Entdeckung iſt, gab ich den Namen des Mannes, unter deſſen Führung ich die erſte Reiſe um die Welt machte; ich nannte ſie Kruſenſtern. Am Mittag hatten wir eine vortreffliche Obſervation; die NW Spitze der Kruſenſterns-Inſeln lag uns in W, die Deans-Inſel ſah man in O ihre Richtung nach NO nehmen und dort unter dem Horizonte verſchwinden; wir ſegelten, unſern Lauf nach N nehmend, zwiſchen beiden durch, und waren ſehr froh, allen Gefahren in dieſem Korallen-Labyrinthe, das ſchon ſo manchem Seemanne das Leben gekoſtet, glücklich entgangen zu ſeyn. Hätte das Wetter uns nicht in jeder Hinſicht während unſers Aufenthalts zwiſchen dieſen gefährlichen Inſeln ſo ſehr begünſtigt, ſo wäre der Rurick manchem Unglück ausgeſetzt geweſen, und überdem hatten unſere aſtronomiſchen Obſervationen wenig Glauben verdient, hätte die Sonne uns dazu nicht ihre Dienſte zu jeder Stunde freundlich geboten. Ein Sturm bei trübem Wetter, iſt in dieſer Gegend der unvermeidliche Untergang eines Schiffes, und ſelbſt der Beſitz einer genauen Karte dieſer Inſel-Gruppen, könnte keine Rettung bringen, da die Strömung ſtark, das Land niedrig und der Wind hier zu heftig iſt, um zurück zu laviren, wenn man das Unglück hätte, einem Riff zu nahe zu kommen. Die Tiefe des Meeres iſt in der Entfernung von ein paar hundert Faden nicht zu ergründen, folglich kann das Senkblei nicht zeitig genug vor der Gefahr warnen; auch die Anker ſind ohne Nutzen, denn man darf nur fünfzig Faden von den Inſeln entfernt ſeyn, um auch ſchon fünfzig Faden Tiefe, und gleich darauf gar keinen Grund mehr zu finden. Nach dieſer Beſchreibung wird Jedermann unſere Freude, wieder freie See vor uns zu haben, begreifen. Demungeachtet hätte ich mich trotz aller Gefahren, gern noch einige Tage hier aufgehalten, um die Aufnahme verſchiedener Inſel-Gruppen zu vollenden, wenn die Nothwendigkeit, zu einer beſtimmten Zeit in der Beeringsſtraße zu ſeyn, mir nicht jeden Augenblick koſtbar gemacht hätte, und ſo nahm ich jetzt, meiner Inſtruction gemäß, den Cours NW der Gegend zu, wo man die Baumanns-Inſeln vermuthet.

Breite der Mitte der Kruſenſterns-Inſeln . . . . . 15° 00′ 00″ ſüdlich.
Länge . . . . . 148° 41′ 00″ weſtlich.
Die Deklination der Magnetnadel . . . . . 5° 37′ . öſtlich.

Während der Nacht hatten wir Regen mit heftigem Wind aus NO und ſchätzten uns ſehr glücklich, aus dem Bezirke der Korallen-Inſeln heraus zu ſeyn; da aber ungeachtet des ſtarken Windes die See ſehr eben, und daher in NO Land zu vermuthen war, ſo durften wir, der Vorſicht wegen, nur wenige Segel aufziehen.

Ich lege keine Beweiſe bei, daß die bis jetzt gemachten Entdeckungen neu ſind, denn ein großer Theil meiner Leſer wird mir meine Behauptung ohnehin nicht ſtreitig machen, und den übrigen Theil davon zu überzeugen, wird Capt. Kruſenſtern die Güte haben, indem er im dritten Bande eine kurze Ueberſicht dieſer ſowohl, als der weiterhin gemachten Entdeckungen liefern wird.

Den 28sten April. Breite 12° 2′, Länge 154° 30′. Abends um sechs Uhr befanden wir uns auf dem Punkte, wo die Baumanns-Inseln liegen sollen, ohne das geringste Zeichen von Land zu bemerken; wir steuerten N W um die Linie zu verfolgen, auf welcher die Inseln von Roggenwein und Penhoven vermuthet werden, aber auch aus dieser Gegend waren wir am folgenden Tage heraus, ohne etwas gefunden zu haben, weshalb ich glaube, daß diese Inseln, deren Existenz man ohnehin bezweifelt, gar nicht da sind. Ich richtete jetzt den Lauf den Penrhyns-Inseln zu, welche von ihrem Entdecker nur in der Ferne gesehen, und nachher von keinem andern untersucht worden sind; da uns aber hierdurch eine längere Fahrt bevorstand, so mußte ich unsere gewöhnliche Portion Wasser vermindern, und es wurde von heute an Jedem nur Eine Flasche täglich gereicht.

Den 30sten um drei Uhr Nachmittags sahen wir die Penrhyns-Inseln, deren Beschaffenheit uns den übrigen Korallen-Inseln gleich schien. Um fünf Uhr waren wir nur noch drei Meilen vom südlichen Theil dieser Insel-Gruppe entfernt und sahen nun deutlich, daß sie ebenfalls durch Korallen-Riffe vereinigt, einen Kreis bildet, in dessen Mitte sich ein See befand, aus welchem viele Klippen hervorragten. Sehr überrascht waren wir, diese Inseln mit dicken Wäldern von Cocosbäumen bedeckt zu finden, aber ein freudiges Erstaunen bemächtigte sich unser, als wir jetzt eine Rauchsäule emporsteigen sahen, die uns bewies, daß diese kleine, und sehr entfernte Insel-Gruppe bewohnt war. Durch die Fernröhre welche wir auf das Land richteten, sahen wir bald viele Menschen am Ufer umherlaufen, und nur die sinkende Sonne bewog uns, die Untersuchung bis zum folgenden Tage aufzuschieben. Wir lavirten bei dem schönsten Wetter in der Nähe des Landes, und erfreuten uns der unzähligen Beniten, welche den Rurick umgaben. Den 1ten Mai bei Tagesanbruch, suchten wir uns bei der Insel-Gruppe unter den Wind zu bringen, um bei ruhiger See eine Landung möglich zu machen. Schon um acht Uhr befanden wir uns in stillem Wasser, nur ein Paar Meilen vom Ufer entfernt, und sahen jetzt deutlich, wie hier eine Menge Menschen umherlief, dort andere beschäftigt waren, ihre Böte eilig ins Wasser zu stoßen, und viele von entfernteren Inseln schon ihren Weg auf uns zu nahmen. Die Bevölkerung schien mir im Verhältniß des Landes so stark, daß ich noch jetzt nicht begreife, wie sie hier alle ihre Nahrung finden. Als ich die große Menge der Böte sah, welche auf uns zu kam, so ließ ich beilegen, und wir erwarteten mit Ungeduld die Bekanntschaft der Wilden, und zugleich die frischen Lebensmittel, welche wir bei dieser Gelegenheit einzutauschen hofften. Einige dieser Böte, welche zwölf bis fünfzehn Mann faßten, hatten Segel, auf jedem befand sich ein alter Mann, wahrscheinlich der Befehlshaber der Ruderer, denn er saß, den Hals mit einem Palmenkranze geschmückt, gravitätisch da, und hielt mit der linken Hand einen Palmenzweig (bekanntlich das Friedenszeichen der Südsee-Insulaner) in die Höhe. Nachdem die Böte sich dem Rurick auf zwanzig Faden genähert, blieben sie stehen, stimmten ein Lied mit gar trauriger Melodie an, und kamen erst nach Vollendung dieser Ceremonie, furchtlos näher, ohne jedoch das Verdeck zu besteigen. Wie unangenehm fanden wir uns jetzt in der süßen Hoffnung auf frische Lebensmittel getäuscht, da die Wilden statt ihrer, nur unreife Cocosnüsse gegen Nägel und alte Stücke Eisen vertauschten, und ich nahm, um doch etwas zu profitiren, jetzt meinen früheren Befehl, nur Lebensmittel einzuhandeln, zurück, und erlaubte jedem, sich nach seinem Wunsche, mit den Arbeiten der Wilden zu versorgen. Bald war der Rurick von sechs und zwanzig Böten umringt, die sich aber alle an einer Seite halten mußten, weil meine Mannschaft nicht stark genug war, um das ganze Schiff vor der Raubsucht von 300 Wilden zu schützen. Der Handel ging lebhaft und unbeschreiblich laut von Statten; viele Böte schlugen im Bestreben, mit ihren Waaren die Ersten zu seyn, um, der heftigste Streit

endete indeß immer unter Lachen und Scherzen. Diejenigen, welche sich wegen des Gedränges dem Rurick noch nicht nähern konnten, vertrieben sich in ihren Böten die Zeit mit singen und tanzen, und ihre höchst komischen Bewegungen sowohl, als ihre große Fertigkeit im Gesichterschneiden, machten uns viel Spaß.

Da sie durchaus nicht aufs Schiff kamen, so ward der Handel vermittelst eines ihnen zugeworfenen Tanes betrieben, woran sie ohne Mißtrauen ihre Waaren befestigten, und dann ruhig die Bezahlung erwarteten, welche ihnen auf gleiche Weise zukam. Einer der Chefs, welcher sich endlich an der Seitentreppe des Rurieks so hoch herauf gewagt, daß er mit seinen Augen an die Schanze reichte, ward, indem er voll Verwunderung und Neugier die fremden Gegenstände anschaute, von den Andern unter lautem Angstgeschrei an den Beinen zurückgezogen; sie umringten ihn als er wieder im Boot war, und er hatte unter lebhaften Gesticulationen viel zu erzählen, wobei er ihnen die Geschenke zeigte, welche wir ihm, um seinen Muth zu belohnen, gemacht. Nach und nach nahm jetzt die Dreistigkeit der Insulaner zu; sie stahlen so viel sie konnten, ohne die geringste Rücksicht auf unsere Vorstellungen zu nehmen, welche sie nur verlachten, und trieben am Ende die Dreistigkeit so weit, uns zu drohen. Ihre Unbekanntschaft mit dem europäischen Feuergewehr, nebst einer uns weit überlegenen, mit Lanzen bewaffneten Menschenmenge, gab ihnen diese Herzhaftigkeit, welche sie durch wildes Geschrei an den Tag zu legen suchten. Als ich endlich nicht mehr mit ihnen fertig werden konnte, ließ ich eine Flinte losschießen, und das that seine Wirkung, denn in einem Augenblicke warfen sich alle aus ihren Böten in die See, wo sie untertauchten. Die Eile, womit dieses geschah, gewährte einen seltsamen Anblick; Todtenstille folgte unmittelbar auf den ungeheuern Lärm, und ein weites Grab schien Alle verschlungen zu haben, bis nach und nach ein Kopf nach dem andern auf der Oberfläche sichtbar ward. Schreck und Erstaunen malte sich auf allen Gesichtern; vorsichtig spähten sie umher, welchen Schaden der schreckliche Knall wohl angerichtet, und erst, als sie keinen bemerkten, fanden sie sich wieder in den Böten ein; ihre Zudringlichkeit hatte sich in Bescheidenheit verwandelt. Von unsern Sachen gefiel ihnen nichts so wohl, als große Nägel, und nur gegen diese gelang es uns, einige Lanzen von schwarzem Holz, sehr sauber gearbeitet, nebst andern Waffen einzutauschen.

Ich kann diese Insulaner, ihre Größe und Stärke nach mit den Bewohnern der Marquesas vergleichen, auch die Art der Gesichter mag die nämliche seyn, obwar die auf den Marquesas-Inseln wie hübscher und von hellerer Farbe schienen. Von den Weibern kann ich nicht urtheilen, da wir nur zwei zu sehen bekamen, welche alt und sehr häßlich waren. Den frohen, kindischen Sinn, haben sie mit den übrigen Südsee-Insulanern gemein, nur ist ihr Betragen noch viel wilder, als ich es bei den andern getroffen. Auffallend und merkwürdig ist es, daß die Bewohner der Penrhyns sich nicht tatuiren, und also hierin von dem Gebrauche der übrigen Südsee-Insulaner ganz abweichen, besonders da sie den Freundschafts-Inseln so nahe liegen, daß sie entweder von diesen ihren Ursprung haben, oder von den Washingtons-Inseln hierher vertrieben worden sind. Um sich indeß nicht ganz ungeziert zu sehen, so haben die Meisten sich auf Brust und Rücken blutige Streifen eingekratzt, welche ihnen, nebst dem lang darüber hängenden, unordentlichem Haar, ein widerliches Ansehen geben. Nur wenige ausgenommen, welche einen Gurt von schlecht gearbeitetem Zeuge tragen, gehen alle nackt. Die Nägel tragen sie lang, und das ist wahrscheinlich eine Hauptzierde der Vornehmen, denn ich habe mehrere bemerkt, welche sie bis auf drei Zoll hatten wachsen lassen. Daß die Penrhyns den Baum nicht besitzen, aus welchem auf den meisten Südsee-Inseln das bekannte Zeug verfertigt wird, beweiß, daß sie mit den Freundschafts-

Inſeln in keiner Verbindung ſtehen, indeß verſtanden ſie doch einige Worte ihrer Sprache, welche wir, aus Cooks Reiſen entlehnt, ihnen ſagten. Ihre Böte, welche ſchlecht gearbeitet ſind, gleichen denen auf den Marqueſas, ſind ebenfalls mit einem Balancier verſehen, und tragen bequem zwölf Mann; die Segel, aus grob geflochtenen Matten, ſind nur darauf eingerichtet, mit dem Winde zu ſegeln. Ob die Inſel außer Cocosnüſſen, noch etwas hervorbringt, kann ich nicht beurtheilen, an dieſen aber muß, nach der Menge der Bäume zu ſchließen, großer Ueberfluß ſeyn. Durch das Fernrohr ſahen wir viele Weiber umherſpazieren, welche aus weiter Ferne unſer Schiff bewunderten; kein einziges Haus haben wir bemerkt, wohl aber eine aus Steinen gut zuſammengefügte Mauer. Die friſchen Lebensmittel, welche wir aus Conception mitgenommen, hatten alle ein Ende, bis auf ein kleines Schwein, das zu einem Feſte aufbewahrt wurde; dieſes zeigten wir den Wilden, welche es zu kennen ſchienen und zu beſitzen wünſchten. Wir zählten am Ende 36 Böte, welche 360 Mann enthielten und deren Zahl zugenommen hätte, wen wir länger hier geblieben wären, denn ſchon ſah man mehrere Canots ihren Weg auf uns zu nehmen. Ich hätte ſehr gern eine Landung unternommen, durfte es aber meiner geringen Mannſchaft wegen, nicht wagen, da die Anzahl der Wilden ſo beträchtlich, und ihr Betragen ſehr verwegen war.

Gegen Mittag hatten wir ein fürchterliches Gewitter, von Regen und Windſtößen begleitet; der ſchwarz bezogene Himmel verhieß anhaltend ſchlechtes Wetter, und ich beſchloß, die Inſel zu verlaſſen. Die Wilden aber, ungeſchreckt vom heftigen Donner, hatten ihre Böte an den Anker befeſtigt, um bei dieſer Gelegenheit noch mit aller Gewalt ſich einiger Nägel zu bemächtigen, welche ſie aus dem Schiffe zu ziehen ſuchten, und ein ſolches Geſchrei dabei erhoben, daß das Commando nicht zu hören war. Um ſie nicht durch einen zweiten Schuß zu erſchrecken, ließ ich alle Segel beiſetzen, und die unerwartet ſchnelle Bewegung des Schiffs, wodurch mehrere Böte umſchlugen, zwang ſie endlich uns zu verlaſſen; aber noch lange ruderten ſie uns nach, indem ſie durch allerlei Zeichen zu verſtehen gaben, daß ſie unſere Rückkehr wünſchten. Die ſtarke Bevölkerung dieſer kleinen Inſelgruppe, der verwegene Geiſt dieſer Wilden und ihre vielen Waffen, alles dieſes beweiſt, daß ſich in ihrer Nähe Inſeln befinden müſſen mit welchen ſie in Verbindung ſtehen, und gewiß auch — Kriege führen.

Wir fanden die Breite der Mitte dieſer Gruppe . . . . . 9° 1′ 35″ ſüdlich.

Das Mittel zwiſchen Chronometer und der obſervirten Länge, welche nahe mit einander übereinſtimmten . . . . . 157° 34′ 32″ weſtlich.

Abweichung der Magnetnadel . . . . . 8° 28′ öſtlich.

Indem ich jetzt die Penrhyns-Inſeln verließ, ſuchte ich den Aequator im 180° der Länge zu durchſchneiden, ein Weg, der noch von keinem Seefahrer eingeſchlagen, und auf welchem neue Entdeckungen zu vermuthen waren. Dieſen Plan aber mußte ich in der Folge aufgeben, denn die ſich oft wiederholende Windſtille verlängerte meine Fahrt zu ſehr, und die drückende Hitze wirkte ſehr nachtheilig auf unſere Geſundheit.

Den 4ten Mai. Breite 7° 31′ 39″ ſüdlich, Länge 162° 7′ 19″. Es regnete heute ſo ſtark, daß wir zwölf Faß Waſſer ſammeln konnten, ein Glück, das bei unſerm Waſſermangel in der ſchrecklichen Hitze, unſchätzbar war, und uns den Regentag zum Feſte machte. Schon ſeit ein Paar Tagen hatten wir ſtarke Windſtöße aus allen Richtungen des Compaſſes ausgeſtanden, der Strom hatte uns in den letzten 24 Stunden 32½ Meile nach SW getrieben, und erſt jetzt bekamen wir den wahren NO Paſſat.

Den 8ten Mai. Breite 3° 14′ 34″ südlich, Länge 168° 25′ 33″ westlich. Gestern und besonders heute zeigten sich uns eine Menge Seevögel verschiedener Gattung, welche wie gewöhnlich bei Sonnenuntergang ihren Flug nach SW richteten. Abends setzten sich zwei von ihnen aufs Schiff und ließen sich fangen; ein dritter hatte die Dreistigkeit mir gerade in die Hände zu fliegen. Nachdem wir den beiden ersten ein Stückchen Pergament, worauf der Name des Schiffs und die Jahrezahl notirt war, an den Hals gebunden, erhielten sie ihre Freiheit, der dritte ward dem Naturalienkabinet geopfert. Der Gattung nach, gehören diese Vögel zu den Seeschwalben; sie sind ungefähr so groß wie Tauben, haben einen weißen Fleck auf dem Kopf und sind außerdem ganz schwarz. Die große Anzahl der Vögel ließ mich nicht zweifeln, daß wir uns in der Nähe vieler unbewohnter Inseln und Klippen befanden, und hätte die Zeit es erlaubt, so würde ich dem Fluge der Vögel nach, meinen Lauf nach SW genommen haben, so aber trieb uns der Strom, dessen Richtung nach NW war, täglich 33 bis 45 Meilen dorthin, und hielt so an, bis wir am 11ten in der Länge von 175° 27′ 55″ den Aequator durchschnitten.

Die Deklination der Magnetnadel aus mehreren Beobachtungen fanden wir 8° 4′ östlich. Den 12ten Mai in der nördlichen Breite 1° 17′ 46″, Länge 177° 5′ sahen wir neben sehr vielen Seevögeln, auch einen Landvogel, konnten aber, selbst von der Spitze des Mastes kein Land entdecken, woraus zu schließen, daß es dort sehr niedrig seyn mußte. Der Thermometer stand seit einigen Tagen und Nächten auf 23 Grad, eine Hitze, welche besonders bei Windstille schwer zu ertragen ist, und wobei ich mich glücklich schätzte, dennoch keinen Kranken an Bord zu haben. In der Nacht ward ein sieben Fuß langer Delphin, der erste auf unserer ganzen Reise harpunirt. Wir machten den Versuch von seinem Fleisch zu essen, fanden es wohlschmeckend, und dem Rindfleisch sehr ähnlich, und delectirten uns um so mehr daran, als wir seit langer Zeit nur Salzfleisch auf unserer Tafel gehabt hatten.

Den 19ten. Breite 8° 42′ N, Länge 187° 19′. — Meine Fahrt nach Kamtschatka war dergestalt von mir berechnet, daß ich den nördlichen Theil der Mulgraves durchschneiden wollte, weil mir diese Inseln, welche fast gar nicht bekannt sind, einer Untersuchung werth schienen. Um sie daher ja nicht zu verfehlen, segelten wir zwei Tage zwischen den Parallelen 8 und 9° da man in dieser Breite nach Arrowsmiths *) Karte hier nicht durch die Kette kommen konnte, ohne Land zu sehen. Um drei Uhr Nachmittags, durchschnitten wir nach unserer Rechnung in der Breite 8° 45′ 52″ N, die Kette, ohne das geringste Kennzeichen von Land zu bemerken. Unsere Länge nach den Chronometern, welche noch Tags zuvor mit Observationen verglichen, und an deren Genauigkeit nicht zu zweifeln war, betrug 187° 47′ 14″. Nachdem wir vergebens nach Land umhergespäht, steuerte ich direkt westlich, in der Meinung, daß die Länge der Insel auf der Karte falsch angegeben sey; als wir aber auch in dieser Richtung fünfzehn Meilen zurückgelegt, ohne Land zu entdecken, lenkte ich das Schiff nach N um, aus Furcht, durch weiteres Vorrücken die Kette ganz zu verfehlen. Bei nochmaliger genauer Prüfung der Karte schien sie mir sehr unzuverläßig; die Lücke zwischen 8 und 9° mußte größer seyn, als sie darauf angegeben war, weil man sonst auf keinen Fall die Kette durchschneiden konnte, ohne Land zu finden. Bis zum Untergang der Sonne segelten wir nach N fort, und lavirten während der Nacht, um in der Dunkelheit nicht auf Korallen-Klippen zu gerathen, und daran zu scheitern. Die Nacht war unbeschreiblich

*) Auf meiner Rückreise machte ich in London die Bekanntschaft dieses berühmten Geographen, welcher mich versicherte, daß er die Mulgraves-Kette nur willkührlich nach sehr unzuverläßigen Nachrichten einiger Kauffahrteifahrer auf der Karte verzeichnet habe. Selbst Capt. Gilberts Karte enthält nichts Ausführliches.

finster, heftige Windstöße beunruhigten uns, und einer schlug, indem der NO Passat wehte, so stark von der entgegengesetzten Seite gegen den Rurick an, daß alle Segel, welche nicht so schnell umgelegen waren, mit Gewalt gegen die Masten schlugen. Dieser Vorfall welcher leicht sehr gefährlich seyn kann, hatte für uns nur die üble Folge, daß einige Segel zerrissen wurden, und ich mit einem durch die Stärke des Windes gesprungenen Tau, einen Schlag an die Stirn bekam, der mich sinnlos zu Boden warf; zwar kam ich nach einer Viertelstunde zu mir, blieb aber noch eine ganze Stunde in einem Zustande, der an Wahnsinn grenzte, und ward erst gegen Morgen durch die Hülfe unseres geschickten Arztes ganz wieder hergestellt.

Den 20sten Mai setzten wir bei einem schwachen NO Winde den Cours nach NNW fort, und fanden am Mittag nach einer guten Observation die Breite 2°26′ 21″ N, Länge 180° 19′ 6″ W. Jetzt gab ich den Vorsatz auf, weiter nach N zu segeln, und steuerte direkt nach W weil es mir nach der Karte zu urtheilen, noch immer wahrscheinlich schien, auf dieser Parallel die Insel zu finden. Bis sechs Uhr Abends wo wir 35 Meilen zurückgelegt, behielt ich diesen Cours, doch abermals vergeblich: wir entdeckten nichts. Da die Zeit mir nicht erlaubte, mich länger hier aufzuhalten, so richtete ich meinen Lauf jetzt gerade nach Kamtschatka, und verschob die fernere Untersuchung dieser Gegend bis zu meiner Zurückkunft aus der Beeringsstraße. Trotz der gefährlichen Gegend, und der sehr finstern Nacht, entschloß ich mich, weil keine Zeit mehr zu verlieren war, rasch vorwärts zu eilen, und steuerte unter vollen Segeln NWN. — Im folgenden Jahre erst sahen wir die Gefahr, der wir in dieser Nacht wunderbar entgangen, indem wir zwischen niedrigen Inselgruppen, in sehr geringer Entfernung, glücklich durchgekommen waren.

Den 21sten ward von der Spitze des Mastes in NW Land entdeckt, das aus mehreren Korallen-Inseln bestand, und der Rurick-Kette glich. Um zwei Uhr, als wir nur noch 1¼ Meile von ihrer südlichen Spitze entfernt waren, sahen wir zu unserer Freude Rauchsäulen zwischen den Cocosbäumen emporsteigen, und indem wir die NO Seite der Kette nach N verfolgten, eine Menge Menschen am Ufer, welche den Rurick mit Erstaunen betrachteten. Jetzt bemerkte der Matrose vom Selwik aus eine Brandung, und ich fand, daß ein langer gefährlicher Korallen-Riff, der mit den Inseln in Verbindung stand, sich tief in die See erstreckte. Hätten wir das Unglück gehabt, diesen Riff, welcher kaum auf der Oberfläche der See sichtbar war, Nachts zu berühren, so war unser Untergang unvermeidlich. Jetzt bublirten wir seine NO Spitze, befanden uns bald in hoher See und ruhigem Wasser, und segelten der kleinen Insel in SW zu, indem wir, nur 200 Faden vom Riff entfernt, vergebens den Grund mit dem Senkblei zu erreichen suchten. Schon dunkelte es, als wir der kleinen Insel nah, auch dort Menschen erblickten, und wir mußten die Untersuchung sowohl dieser, als einer zweiten Inselgruppe in S welche eben von der Spitze des Mastes bemerkt war, auf den nächsten Tag verschieben. Die Lage aller dieser Inseln, findet man auf der Karte genau angegeben. Den 22sten Mai nahmen wir bei Tagesanbruch den Cours dem Lande zu, konnten aber den schon gestern behaupteten Punkt erst um neun Uhr wieder erreichen, da der Strom uns während der Nacht weit nach W getrieben hatte. Auf der Insel, welche nördlich mit einem allerliebsten Cocoswäldchen bewachsen war, sahen wir Menschen, und am Strande ein großes Boot, das bald darauf unter vollen Segeln auf uns zukam. Ich ließ gleich beilegen, bewunderte die künstliche Bauart desselben, und die auffallende Geschicklichkeit, mit welcher es behandelt wurde, spannte unsere Neugier immer höher, und machte und glauben, daß wir es hier nur mit Halb-Wilden zu thun hätten. Das Boot näherte sich dem Rurick auf hundert Faden, und blieb in dieser

Entfernung ſtehen; wir zählten neun Inſulaner, welche uns Früchte zeigten, uns laut zuriefen und durch Pantomimen zu verſtehen gaben, daß wir ihnen ans Land folgen mögten, wo ſie uns mit Früchten verſorgen wollten. Die beſcheidenen angenehmen Manieren dieſer Inſulaner, welche ſo ſehr gegen das wilde Betragen der Peurhyns abſtachen, befremdeten uns ſehr, da wir dergleichen in der Subſee, auf einer noch nie beſuchten Inſel, nicht erwarten konnten. Alle waren unbewaffnet, und die pünktlichſte Subordination ſichtbar; der Befehlshaber ſaß an der linken Seite des Bootes mit untergeſchlagenen Beinen, auf einer auf dem Balancier angebrachten und mit bunten Matten verzierten Erhöhung, das Haupt mit Blumen und Muſchelkränzen geſchmückt. Mit Erſtaunen und Neugier betrachteten ſie das Schiff, wieſen mit den Fingern auf verſchiedene Gegenſtände welche ihnen beſonders auffielen, und unterhielten ſich eifrig mit einander. Als ich ſah, daß alle unſere Bemühungen, ſie aufs Schiff zu locken, vergebens waren, befahl ich ein Boot herunter zu laſſen, in der Hoffnung, daß ein ſo kleines Fahrzeug ihnen minder furchtbar ſcheinen möchte, und, aufmerkſam auf jede unſerer Bewegungen, äußerten ſie laut ihre Bewunderung, als ſie es aus dem Rurick heben ſahen. Ich ſchickte den Lieutenant Schiſchmareff, Herrn von Chamiſſo und den Maler Herrn Choris ab, um das Zutrauen unſerer Wilden durch Geſchenke zu erwerben; dieſe aber waren durch die Ankunft der Schaluppe in die größte Unruhe verſetzt, und während ſie noch eifrig deliberirten, ob ſie bleiben oder fliehen ſollten, waren die Unſrigen ſchon da, und ſuchten ſich in ihre Gunſt zu ſchleichen durch freundliche Gebehrden und kleine Geſchenke, welche die Wilden gern annahmen. Der Lieutenant Schiſchmareff, welcher ſchon ein freundſchaftliches Verhältniß geſtiftet zu haben glaubte, wollte jetzt in ihr Boot ſteigen, um die ſaubere Arbeit deſſelben näher zu bewundern, ein Unternehmen, das ſie aus aller Faſſung brachte; eilig warfen ſie eine Pandanus-Frucht, nebſt einer hübſchen Matte, wahrſcheinlich als Gegengeſchenk, in unſere Schaluppe, und entfernten ſich darauf ſo ſchnell als möglich. Noch einmal mit ihnen in Berührung zu kommen, gelang uns nicht mehr, obgleich ſie immer in der Nähe des Schiffs hin und her ſegelten, und viele Zeichen machten, welche uns bewegen ſollten ans Land zu kommen. Ich durfte nicht wagen, ihrer Einladung zu folgen, da die Inſeln ringsum mit Korallen-Riffen eingefaßt waren, welche eine ſtarke Brandung verurſachten, und es mir zu viel Zeit gekoſtet hätte, einen erträglichen Landungsplatz aufzuſuchen. Wir bewunderten die Schärfe und Schnelligkeit, womit ihr Boot gegen den Wind ſegelte; es war nur mit einem, unverhältnißmäßig großen Segel aus fein geflochtenen Matten verſehen, das die Form eines ſpitzwinkeligen Dreiecks hatte, deſſen ſpitzer Winkel nach unten gekehrt war. Die Kunſt und Schnelligkeit, womit ſie das Boot beim Laviren wandten, verdiente die Bewunderung jedes Seemannes.

Dieſe Inſulaner waren von ſchwarzer Farbe, ziemlich lang und ſchmächtig; ihr ſchwarzes, ſchlechtes Haar trugen ſie geſchmackvoll mit Blumenkränzen umwunden, auch Hals und Ohren waren wunderlich verziert. Ihre Kleidung beſtand aus zwei künſtlich und bunt geflochtenen Matten, wovon ſie eine vorn und die andere hinten um den Leib gebunden hatten, und die bis ans Knie herunter hingen; der übrige Körper war nackt. Auf ihren Geſichtern bemerkte man den Ausdruck der Gefälligkeit und Gutmüthigkeit, und doch einige Aehnlichkeit mit den Malayen.

Nachdem ich mich hier bis zum Mittag aufgehalten, die Aufnahme der Gruppe vollendet, und eine gute Obſervation gehabt hatte, ließ ich die Segel aufziehen, und richtete den Lauf ſüdlich, um die zweite Gruppe, welche ſich in dieſer Gegend zeigte, zu unterſuchen. Die Wilden ſegelten uns nach, riefen laut und winkten uns mit beiden Händen, indem ſie Früchte in die Höhe hielten. Ich ließ noch einmal

beilegen, in der Hoffnung, daß sie uns jetzt vielleicht einen Besuch machen würden, und ward abermals in meiner Erwartung getäuscht; auch sie hielten ihr Boot an, freuten sich über jede Bewegung auf dem Schiffe, und am lautesten, wenn plötzlich ein großes Segel umgelegt wurde, was ihnen wahrscheinlich als ein Werk der Zauberey erschien, da sie die Taue nicht sahen, womit die Segel regiert wurden. Wir winkten ihnen freundlich, an Bord zu kommen, da sie aber statt aller Antwort nur immer aufs Land zeigten, so gab ich alle weitere Versuche zu einer Vereinigung auf, und setzte meinen Weg weiter fort.

Wir erhielten bald eine deutliche Uebersicht der zweiten Gruppe, welche ebenfalls aus kleinen, durch Korallen-Riffen verbundenen Inseln bestand, und in ihrer Mitte tiefes Wasser zu enthalten schien. Diese Gruppe trennt sich von der andern durch einen 3½ Meilen langen Kanal, den ich zu durchschiffen beschloß; ein Steuermann, versehen mit einem guten Fernrohr, sollte vom Maskorbe aus, uns zeitig vor jeder Gefahr warnen; wir fanden den Kanal indeß frei von Klippen, und die Tiefe unergründlich. Schon um vier Uhr Nachmittags hatten wir die südliche Spitze der Gruppe umschifft und den N W Theil erreicht, welcher mit einem langen, gefährlichen Riff endigt. Diese schien uns unbewohnt, und es war, obzwar sie stark mit Bäumen bewachsen, keine einzige Palme sichtbar. Auch auf der vorigen Gruppe konnte die Bevölkerung nicht stark seyn, da wir nur zwei Böte, und am nahen Ufer nur wenige Menschen sahen; wenigstens war sie mit der Volksmenge auf den Penrhyns nicht zu vergleichen. Ich nannte die erste Gruppe Kutusow, die zweite Suwarow, und freute mich unendlich, der Erste zu seyn, der diesen beiden Männern, welche sich uns Vaterland so sehr verdient gemacht, in der Südsee ein ewiges Denkmal errichtete. — Beide Inselgruppen zusammen, nehmen von N nach S einen Raum von 25½ Meile ein; ihre Lage ist auf der Karte zu sehen. Die Breite des Kanals fanden wir nach einer sehr guten Observation 11° 11′ 20″ S Länge, nach den Chronometern, welche ganz mit den kürzlich von uns observirten übereinstimmten, 190° 9′ 23″. Die Declination der Magnetnadel 11° 18′ östlich. Wir hatten um sechs Uhr Abends wieder freie See, und ich ließ, mit dem Vorsatz, diese Gegend im künftigen Jahre wieder zu besuchen, jetzt den Cours N N W nach Kamtschatka nehmen. Zwar wäre es vorsichtiger gewesen, in dieser ganz unbekannten Gegend, während der Nacht nicht zu segeln, aber die Nothwendigkeit, sobald als möglich in Kamtschatka einzutreffen, gebot Eile, und wir segelten unter Gottes Schutz rasch vorwärts. Es mußte beständig ein Matrose auf dem Selmik Wache halten, welcher jede Stunde abgelöst und streng bestraft wurde, wenn ein anderer einen gefährlichen Gegenstand früher entdeckte, als er; in der Nacht ward die Wache vom Selmik auf den Bugspriet versetzt, und wir konnten durch diese Maasregel zwar wohl verhindern, daß der Rurick in der Finsterniß nicht auf hohes Land lief, aber, unter dem Wasser liegende, oder sehr wenig hervorragende Klippen, wären dennoch nicht zu vermeiden gewesen, wie man aus Capt. Flinders Reise sehen kann, wenn der Himmel selbst nicht gnädig über uns wachte.

Den 29sten Mai. Breite 24° 28′, Länge 197° 39′. Die ökonomische Gesellschaft in St. Petersburg, hatte mir drei kleine Schachteln mit getrocknetem Fleisch (Fleischzwieback genannt) und eine mit getrocknetem Kohl mitgegeben; diese Erfindung, welche auf dem Lande als nützlich anerkannt war, sollte auch auf der See ihr Glück versuchen, und ich war daher beauftragt, beim ersten Durchschnitte des nördlichen Wendekreises, eine Schachtel mit Fleisch zu öffnen; die zweite, nebst der Kohlschachtel beim zweiten Durchschnitt des nämlichen Kreises, und die dritte nach St. Petersburg zurückzubringen. Die Schachteln waren aus dünnen Brettern, auf solche Art zusammengefügt, daß die Luft bequem durchdringen konnte, eine Verfahrungsweise, welche mir für die See nicht gut berechnet schien, und auch wohl der

Hauptgrund seyn mochte, daß sowohl Fleisch, als Kohl verdorben waren. Als wir zum ersten Mal den nördlichen Trop durchschnitten, ward eine Schachtel mit Fleisch geöffnet, und sogleich ihres widrigen Geruchs wegen über Bord geworfen. Heute, indem wir zum zweiten Mal diesen Kreis durchschnitten, ließ ich die zweite Schachtel mit Fleisch, nebst einer Kohlschachtel öffnen, und, da sie mir muffig roch, aus beiden eine Suppe kochen, welche, ihr Urtheil erwartend, auf der Offizierstafel erschien. Wir fanden Alle, daß sie zwar im Nothfall genießbar, der Geschmack aber widerlich war, und der Arzt erklärte sie, der halb verdorbenen Bestandtheile wegen, für ungesund, besonders den Kohl, welcher bekanntlich Oel enthält, der ranzig und der Gesundheit schädlich geworden war, das Fleisch, welches den Geschmack von verdorbenem Stockfisch hatte, war vollkommen kraftlos, und kann also auf der See nie als nahrhafte Speise gebraucht werden. Um den üblen Geschmack der eben genossenen Suppe zu vertreiben, ließ ich jetzt ein Paar blecherne Dosen mit englischem Patentfleisch öffnen, diese enthalten frisches, in Dampf gekochtes Fleisch, und sind mit einer solchen bewundernswürdigen Sorgfalt zugelöthet, daß durchaus keine Luft hineindringen kann, und daher das darin befindliche Fleisch selbst nach Jahren, nicht von ganz frischem zu unterscheiden ist. Selbst einem Leckermaul hätte die Schüssel befriedigt, welche jetzt auf unserer Tafel stand, wie viel mehr uns, die wir so lange schon nur Salzfleisch genossen hatten.

Den 3ten Juni. Um vier Uhr Morgens, als wir uns in der Breite 31° 49′, Länge 200° 15′, beide von der gestrigen Observation nach der Schiffsrechnung hergeleitet, befanden, ward ein Landvogel gefangen, der nach wenigen Stunden, nachdem er einige Tarakanen, welche wir ihm vorsetzten, mit vielem Apetit verzehrt, seine Freiheit wieder erhielt; beträchtlich große Schwärme von Seevögeln, worunter sich besonders viele Tropik-Vögel befanden, zogen unaufhörlich vorbei. Seit dem Mittag hatte sich die Farbe des Wassers auffallend verändert, und war um vier Uhr Nachmittags so schmutzig, daß ich in der Voraussetzung nahe an einer Untiefe zu seyn, den Grund mit dem Senkblei untersuchen ließ, auf hundert Faden aber keinen erreichte. Dr. Eschscholz, welcher regelmäßig jeden Mittag die Temperatur der Oberfläche des Meers mit dem Thermometer untersuchte, fand sie in diesem Augenblicke um 2½ Grad kälter: ein Beweis, daß die Tiefe des Meeres seit dem Mittag bedeutend abgenommen, und wir uns wahrscheinlich in der Nähe eines unbekannten Landes befanden, dessen Anblick uns der dichte Nebel welcher uns umhüllte, verbarg. In der Nacht hatte das Wasser seine gewöhnliche Farbe wieder angenommen, und ich hoffe, im künftigem Jahre die Gegend genauer untersuchen zu können.

Den 13ten hatten wir die Breite 47° erreicht, als wir von einem heftigen Sturm aus NW überfallen wurden, der zwölf Stunden anhielt, und eine solche Kälte mitbrachte, daß Eisklumpen aus den Segeln aufs Verdeck herabfielen; wir empfanden die plötzliche Veränderung der Temperatur um so mehr, als wir einige Monate hindurch Tag und Nacht 24° Wärme gehabt hatten. Seitdem wir die Parallele 33° verließen, sind wir unaufhörlich von einem dichten Nebel umgeben.

Den 18ten mußten wir, unserer Rechnung nach, in der Nähe von Kamtschatka seyn, und als sich der Nebel um vier Uhr Nachmittags verzog, erblickten wir die Küste in ihrem Winterschmuck. Wir befanden uns jetzt in einiger Entfernung von der Küste Powerotnoi, und da das Wetter sich ganz aufklärte, so hoffte ich den folgenden Tag den Peter Pauls Hafen zu erreichen.

Den 19ten mit Tagesanbruch, nahmen wir bei günstigem Winde den Cours der Awatscha-Bay zu; der Tag war heiter, und einen prächtigen Anblick gewährte uns die hohe Küste Kamtschatkas, welche mit ihren himmelanstrebenden, zuckerhutförmigen Bergen, deren schneebedeckte Gipfel in der Sonne glänzten, in freundlicher Majestät vor uns lag. Gegen Mittag, als wir uns der Awatscha-Bay näherten,

erblickten wir auf dem hohen Felsen, der den nördlichen Theil desselben bildet, einen Telegraphen in voller Thätigkeit; ein Anblick, der uns überraschte, da man früher an dergleichen nützliche Einrichtungen in Kamtschatka nicht gedacht hatte. Von dem Telegraphen aus meldet man die Ankunft der Schiffe, welche man schon in großer Entfernung sehen kann, dem Commandanten in Peter Pauls Hafen, und dieser hat Zeit genug, ihnen Böte mit Ankern und Tauen, die in der engen Passage am Eingange in die Awatscha-Bay große Dienste leisten, entgegenzuschicken. Auch wir sahen das Hulfs-Boot kommen, erreichten aber die Bay noch mit dem Winde; dieser legte sich indeß plötzlich, und wir wurden langsam in den Hafen bugsiert, wo wir um zwölf Uhr in der Nacht, die Anker fallen ließen. Lieutenant Rudokof, der seit zwei Jahren hier die Stelle des Gouverneurs vertritt, war uns schon früher mit einer Schaluppe entgegen gekommen, und hatte gütig versprochen, die Besorgung unserer Bedürfnisse zu übernehmen. Sowohl in der Bay, als im Hafen sah noch alles sehr winterlich aus, und vergebens suchten wir ein grünes Fleckchen; der Winter soll aber auch in diesem Jahre ungewöhnlich lang gewesen seyn. — Den Tag nach unserer Ankunft fand ich nach den Chronometern die Länge des Hafens 201° 15′ 30″, die wahre Länge derselben beträgt nach der Beobachtung des Astronomen Horn 201° 16′ 40″. Der geringe Unterschied den meine Chronometer gaben, spricht für ihre Güte, und beweist, daß alle Längen auf dieser Fahrt nach den Chronometern bestimmt, auf Treu und Glauben angenommen werden können.

Ich werde mich auf keine Beschreibung von Kamtschatka einlassen, da so viele Reisende vor mir es thaten, sondern nur etwas über meinen hiesigen Aufenthalt sagen. Meine erste Sorge war, den Rurick, der durch die Stürme gelitten, und woran besonders das Kupfer sehr beschädigt war, wieder auszubessern, und wir erhielten dazu, durch den Lieutenant Rudokof, die noch brauchbaren Kupferplatten des alten Schiffs Diana. *) Schwerlich wäre das Kupfer an unserm Schiffe einer so schnellen Zerstörung unterworfen gewesen, wenn man es bei der Ausrüstung in Abo mit mehr Sorgfalt behandelt hätte. Der Thätigkeit des Lieutenant Rudokof danken wir es, daß unser Schiff in sehr kurzer Zeit wieder segelfertig war. Seit der Zeit, da ich mit Capt. Krusenstern hier war, hat sich vieles in Kamtschatka vortheilhaft verändert, was ebenfalls hauptsächlich den Einrichtungen des Lieutenant Rudokof zuzuschreiben ist, der zum Besten dieses Landes mehr that als alle seine Vorgänger.

Den 15ten Juli war das Schiff bereit, den Hafen zu verlassen, und wir warteten blos auf günstigen Wind; die Mannschaft war vollkommen gesund, bis auf meinen zweiten Lieutenant Zacharin, welcher auf der ganzen Reise kränkelte. Ich habe den Mangel an Offizieren sehr gefühlt, da ich mit dem Lieutenant Schischmareff wechselsweise unaufhörlich Wache halten mußte, und dieser körperlich angreifende Schiffs-Dienst, dem Befehlshaber einer solchen Expedition eigentlich nicht zuzumuthen ist, da es ihm ohnehin an Beschäftigungen nicht fehlen kann. Gewiß ist diese Entdeckungsreise die erste, welche von nur zwei Offizieren glücklich vollbracht ist. Die Krankheit des Lieutenant Zacharin zwang ihn, in Kamtschatka zurück zu bleiben, und mir stand jetzt die beschwerliche Fahrt nach der Beeringsstraße mit einem einzigen Officier bevor, was mich indeß nicht wankend machte, da Schischmareffs Eifer gleich dem meinigen unvermindert war. Nur die Unmöglichkeit, meinem frühern Plan, der meine Phantasie schon so lange aufs angenehmste beschäftigt hatte, zu folgen, erfüllte mich mit Unmuth, denn was konnten wir in der Beeringsstraße ausrichten, da einer von uns immer auf dem Schiffe zurückbleiben mußte.

*) Dasselbe Schiff, womit Golowin die Reise nach Japan unternahm, und das er, seiner Baufälligkeit wegen, in Kamtschatka zurücklassen, und die Reise nach Rußland zu Lande antreten mußte.

Der Naturforscher Wormskiold, welchen wir aus Kopenhagen mitgenommen, äußerte ebenfalls den Wunsch, hier zurückzubleiben, um in naturhistorischer Hinsicht Entdeckungen auf Kamtschatkas hohen Bergen zu machen; ich empfahl ihn also dem Lieutenant Rudokof, welcher gern versprach, ihm in seinen wissenschaftlichen Forschungen nach Kräften beizustehen.

Da meine Mannschaft, die nur aus zwanzig Matrosen bestand, zu den Unternehmungen in der Beeringsstraße nicht hinreichte, so erhielt ich auf meine Bitte aus dem dortigen Commando noch sechs Matrosen, welche ich im nächsten Jahre zurückzubringen versprach; denn es war meine Absicht, nach vollendeter Untersuchung der Beeringsstraße, wieder in Peter Pauls Hafen einzulaufen. Die russisch-amerikanische Compagnie bewilligte mir einen Aleuten, und dieser Zuwachs von sieben Mann war uns in der Folge von sehr großem Nutzen.

Für denjenigen Theil meiner Leser, der sich gern mit wissenschaftlichen Dingen beschäftigt, füge ich, zum Schluß des ersten Jahrs meiner Reise, eine Tabelle bei, welche die Temperatur des Meers auf verschiedenen Tiefen enthält. Die Observation habe ich selbst mit einem guten Sixtermometer gemacht, und bürge für ihre Genauigkeit. Die Eintheilung sowohl des Termometers als Sixtermometers ist nach Fahrenheit. Da solche Observationen nur bei völliger Windstille gemacht werden können, und zwar auf einem Boot, woher auch das Meer eben seyn muß, so gehören sie zu denen, die am seltensten von Seefahrern gemacht werden.

Jahre und Tage.	Der Grad der Wärme auf der Oberfläche des Meers.	Der Grad der Wärme in der Tiefe des Meers.	Die Tiefe an Faden.	Die Temperatur der Luft.	Der Ort des Schiffs. Breite.	Der Ort des Schiffs. Länge.	Die Durchsichtigkeit des Wassers.
1815.	Das Atlantische Meer.				Nord.	West.	
15. October	+68,5 —	+5°0 7	100 —	+71,1 —	39,° 27	12,°57′	— 10
16. —	69° 1 —	+5°° 0	138 —	72,5 —	39, 4 —	13,° 8 —	— 10
— —	— —	56, 0 —	96 —	— —	— —	— —	— —
1816.			Cap Horn		Süd.	West.	
9. Januar	54, 9 —	38, 8.	196 —	57,6 —	44,° 17 —	57, 31	— 8.
7. April			Süd See				
Morgen	78, 5 —	68, 5 —	125 —	79,2 —	18, 17 —	124. 56 —	—13
—	— —	57, 5 —	178 —	— —	— —	— —	—
Mittag	79, 6 —	68, 0 —	125 —	80,0	— —	— —	—
13. April	80, 0	79, 0 —	10 —	79,8 —	15,° 26′ —	133. 42. —	—13.
—	— —	79, 0 —	20 —	— —	— —	— —	—
—	— —	78, 8 —	50 —	— —	— —	— —	—
—	80, 0 —	72, 0 —	100 —	79,8 —	15, 26 —	133. 42 —	13.
—	— —	56, 0 —	200 —	— —	— —	— —	—
12. Mai			Auf dem Aequator				
—	82, 5 —	55, 0 —	300 —	83,0 —	0 —	177, 5 —	14
			Nord See		Nord.	Süd.	
1. Juni	74, 0 —	62, 0 —	100 —	75,0 —	29, 24 —	199, 26 —	10
—	— —	52, 8 —	300 —	— —	— —	— —	—
6. Juni	61, 0 —	59, 8 —	10 —	63,0 —	37, 3 —	199. 17 —	2
—	— —	56, 8 —	25 —	— —	— —	— —	—
—	— —	52, 7 —	100 —	— —	— —	— —	—
—	— —	43, 0 —	300 —	— —	— —	— —	—

Nachdem wir unsere Depeschen mit allen gesammelten Notizen des ersten Jahrs der Reise, durch einen Courir an den Kanzler abgefertigt, und vergebens die Post aus St. Petersburg, welche um diese Jahreszeit hier einzutreffen pflegt, erwartet hatten, gelang es uns, trotz des contrairen Windes, die Awatscha-Bay zu verlassen.

Von Kamtschatka nach dem neuentdeckten Kotzebue-Sund, hinter der Beeringsstraße.

Den 20sten Juni um neun Uhr Morgens, sahen wir die Beerings-Insel; dieses hohe, felsigte, mit Schnee bedeckte Land, gewährt einen äußerst unfreundlichen Anblick, und erinnerte mich lebhaft an unsern berühmten aber unglücklichen Seefahrer Beering, welcher hier sein Grab fand. Wir segelten in einer kleinen Entfernung vom Lande, längs dem südlichen Theil der Insel und publirten nachher die nördliche Spitze derselben. An der SW Seite befindet sich eine kleine felsigte Insel, die bis jetzt noch auf keiner Karte angegeben ist. Eine gute Observation sowohl für die Breite als Länge, gab uns für die nördliche Spitze, Breite 55° 22′ 17″, Länge mit dem Chronometer 194° 4′ 7″. Die SW Spitze, Breite 55° 17′ 18″, Länge 194° 6′ 37″. Die Beerings-Insel verlassend, richtete ich den Cours nach dem westlichen Theil der St. Lorenz-Insel.

Den 26sten. Breite 63° 0′, Länge 171° 43″. Begünstigt von einem sehr guten Winde, sind wir stark avancirt, aber das schöne Wetter verschwand mit der Erscheinung der Beerings-Insel, und ein dichter Nebel mit immerwährendem, feinem Regen verfolgen uns jetzt.

Da seit der Beerings-Insel keine Observation Statt gefunden, so war unsere Lage nach der Karte ungewiß, nach der Schiffsrechnung befanden wir uns aber in der Nähe der St. Lorenz-Insel, zwanzig Meilen von ihrer SW Spitze. Um drei Uhr, als sich in N der Nebel auf einen Augenblick verzog, wurden wir in NO 6° den Gipfel eines hohen Bergs gewahr, gleich nach dieser Erscheinung aber, wurde der Nebel wieder undurchdringlich, und wir mußten in diesem ärgerlichen Zustande in der Nähe des Landes den ganzen Tag und die Nacht durch laviren, wobei das Senkblei uns den Weg zeigte. Der Stand des Barometers war bei dem schlechten Wetter immer sehr hoch.

Trotz aller Sorgfalt, welche bei dem Bau des Rurick's angewandt worden war, um den Einzug der Ratten zu verhindern, welche auf einer Seereise so viel Schaden anrichten können, meldete man mir heute dennoch die Erscheinung eines solchen Gastes auf dem Verdeck. Es wurde gleich eine Jagd veranstaltet, und wir erlegten drei Ratten, welche sich wahrscheinlich im Peter Pauls Hafen, der von diesen Thieren wimmelt, bei uns eingefunden hatten. Da man dort aber vor Ankunft der Nadeshda diese Thiere nie gesehen, so habe ich vermuthlich die Nachkommen meiner ehemaligen Reisegefährten ums Leben bringen lassen.

Den 27sten. Der Nebel dauerte immer fort; meine Geduld war auf eine harte Probe gestellt. Schon öfter hatte ich die Bemerkung gemacht, daß man bei hohem Barometerstande am Lande das schönste Wetter hat, während eine Meile von der Küste dichter Nebel herrscht; ich beschloß also den Cours gerade aufs Land zu nehmen, und der Versuch gelang. Bald kündigte das Senkblei mit zehn Faden Tiefe die Nähe desselben an, der dichte Nebelschleier verschwand, die Sonne schien, das Wetter war herrlich und ein hohes, mit Schnee bedecktes Gebirge stellte sich uns dar. Die nächste Entfernung vom Ufer betrug zwei Meilen, die Ausdehnung des Landes nach O und W war vom Nebel verborgen;

der Nurick aber lag ſicher in einer kleinen offnen Bucht. Am Ufer ſahen wir Menſchen und Zelte, und ſowohl der Wunſch, die Bewohner dieſer Inſel, welche bis jetzt noch von keinem Seefahrer beſucht waren, kennen zu lernen, als auch, unſern Naturforſchern Gelegenheit zur Unterſuchung des unbekannten Landes zu geben, bewog mich, eine Fahrt dahin zu unternehmen. Zwei von unſern vierrudrigen Böten wurden ſogleich aufs Waſſer geſetzt, und wir traten, mit Piſtolen, Säbeln und Flinten wohl bewaffnet, die Fahrt an. Da es ſehr gefährliche Folgen haben konnte, wenn in dieſer offenen Bucht die Anker ausgeworfen wurden, ſo blieb der Nurick unter Segel und der Lieutenant Schiſchmareff übernahm unterdeß das Commando. Der Wind wehte ſchwach aus SW, der Nurick mußte ſich etwas vom Lande entfernen, und ward uns bald durch den Nebel verhüllt. In einer kleinen Entfernung vom Ufer begegnete uns eine Baydare mit zehn Inſulanern, welche ſich furchtlos näherten, uns laut zuriefen, die ſonderbarſten Bewegungen machten, und indem ſie Fuchsbälge in die Höhe hielten, uns aufs eifrigſte zuwinkten. Ihre in der Baydare verſteckten Waffen bemerkten wir wohl, und beobachteten daher die größte Vorſicht. Nach einigen Begrüßungen ihrer Art, welche darin beſtanden, daß ſie ſich mehrere Mal mit beiden Händen vom Geſichte bis zum Unterleib hinab ſtrichen, war ihr erſtes Wort: Tabaco! ich ließ ihnen einige Blätter reichen, welche ſie gleich in den Mund ſteckten; — ſpäter habe ich ſie auch aus kleinen ſteinernen Pfeifen, von der Größe eines Fingerhuts, rauchen ſehen; meine Geſchenke erwiederten ſie durch allerlei Sachen von ihrer Arbeit. Nach dieſem freundſchaftlichen Verkehr nahm ich den Weg dem Lande zu, was ſie ſehr zu erſchrecken ſchien, denn ſie liefen unruhig hin und her, und viele, wahrſcheinlich aber nur Weiber, flüchteten in die Berge. Einige von ihnen kamen uns tapfer genug entgegen, ihre Furcht aber, welche ſie vergebens unter der Maske der Freundlichkeit zu verbergen ſtrebten, war ſichtbar; über alles was wir thaten, lachten ſie unmäßig, ſobald aber eine unſerer Bewegungen nur den geringſten Verdacht von Feindſeligkeit erweckte, ſo nahmen ſie ein grimmiges Anſehen an, und bereiteten ſich theils zur Flucht, theils zur Gegenwehr; ihre Freundlichkeit kehrte indeß wieder, indem ſie ihren Irrthum einſahen, und dieſer ſchnelle Uebergang vom Lachen zum Ernſt, machte ihre mit Wallfiſchthran beſchmierten Geſichter äußerſt komiſch. Wir landeten, gefolgt von den Inſulanern, den Zelten gegenüber, und zehn bis fünfzehn derſelben halfen mit vieler Bereitwilligkeit unſer Boot aus dem Waſſer ziehen. Dieſer Ort ſcheint nur im Sommer beſucht zu werden, wo die Inſulaner ſich mit Wallfiſch-, Wallroß-, und Seehundsfang beſchäftigen, denn wir bemerkten hier keine feſten Wohnungen, ſondern nur einige kleine, von Wallfiſchrippen erbaute, und mit Wallroßhaut bedeckte Zelte, welche auf einen kurzen Aufenthalt deuten. Ein tiefer, unter der Erde ausgegrabener Keller, gefüllt mit gekochtem Wallfiſchthran, Speck, getrocknetem Seehundsfleiſch und Wallroßzähnen, bewies ebenfalls, daß ſie hier blos ihren Wintervorrath ſammeln. Sie gaben uns durch Zeichen zu verſtehen, daß ihre eigentliche Wohnung ſich hinter dem Vorgebirge in Weſten befinde, wohin ſie uns einluden; ein zweites Boot, welches aus der bezeichneten Gegend kam, und worauf ſich zwei Weiber befanden, die wie Männer gekleidet, mit ihren tatuirten Geſichtern häßlich anzuſehen waren, beſtätigte dieſe Ausſage. Wie ſehr bedauerte ich, ihre Sprache nicht zu verſtehen, weil ich dann gewiß viel Intereſſantes von dieſem Volke erzählen könnte. In vielem Betracht gleichen dieſe Inſulaner den von Coot beſchriebenen Bewohnern von Norton-Sund, ſie ſind von mittlerer Größe, ſtarkem Körperbau und geſundem Anſehen; ihre Kleidung, die aus Fellen beſteht, iſt im höchſten Grade unreinlich. Mein Aleut, welcher ſich mehrere Jahre auf der Halbinſel Aliaſka aufgehalten, behauptet, daß ſowohl in der Sprache, als auch im Uebrigen, wenig Unterſchied zwiſchen dieſen beiden Völkern zu bemerken ſey. Wir

ſahen hier verſchiedene europäiſche Geräthſchaften von Eiſen und Kupfer; jeder Inſulaner war mit einem ellenlangen Meſſer bewaffnet, und geſchmückt mit großen, blau und weißen Glasperlen.

So lange die Naturforſcher in den Bergen umherſtreiften, unterhielt ich mich mit meinen neuen Bekannten, welche mich, ſobald ſie erfuhren, daß ich der Befehlshaber ſey, in ihre Zelte luden. Hier wurde ein ſchmutziges Leder auf die Diele gebreitet, worauf ich mich ſetzen mußte, und dann trat einer nach dem andern auf mich zu, umarmte mich, rieb ſeine Naſe ſtark an der meinigen, und endigte ſeine Liebkoſungen damit, daß er in die Hände ſpie, und mir damit einige Mal über das Geſicht fuhr. Ich ertrug, obzwar mir dieſe Freundſchaftsbezeugungen gar wenig behagten, alles ruhig, und theilte, um ſie von ihrer ferneren Zärtlichkeit etwas abzuhalten, Tabacksblätter aus, welche ſie mit vieler Freude empfingen, aber auch gleich ihre Liebkoſungen wiederholen wollten. Jetzt griff ich ſchnell nach Meſſern, Scheeren und Perlen, und indem ich einiges davon verſchenkte, leitete ich glücklich einen zweiten Angriff auf mich ab. Ein beinah noch größeres Leiden aber wartete meiner, als ſie jetzt, um mich auch leiblich zu erquicken, einen hölzernen Trog mit Wallfiſchſpeck (die große Delikateſſe aller nordiſchen, die Seeufer bewohnenden Völker) herbeiſchleppten, und ich griff, ſo ekelhaft und ſchädlich dieſe Nahrung einem europäiſchen Magen iſt, dennoch tapfer zu. Dieſes, und einige Geſchenke, die ich nachher noch austheilte, drückte unſerem freundſchaftlichen Verhältniſſe das Siegel auf. Mein Wirth, Beſitzer des Zeltes, und vermuthlich auch Anführer ſeiner gegenwärtigen Landsleute, veranſtaltete nach eingenommener Mahlzeit einen Tanz; — einer von ihnen trat hervor, machte allerlei poſſierliche Bewegungen mit dem ganzen Körper, ohne dabei von der Stelle zu rücken, und ſchnitt die furchtbarſten Grimaſſen; die Uebrigen ſangen ein, nur aus zwei Tönen beſtehendes Lied, bald laut, bald leiſer dazu, und der Tact wurde auf einem kleinen Tambourin geſchlagen. Nachdem ich mich auf dieſe Weiſe ein Paar Stunden mit meinen Freunden beluſtigt hatte, machte ich einen kleinen Gang ins Innere der Inſel, mußte aber bald des Nebels wegen zurückkehren. Ich befürchtete, daß dieſer überhand nehmen könnte, ehe wir das Schiff erreichten, und wir eilten daher die Inſel ſchneller zu verlaſſen, als bei heiterem Wetter geſchehen wäre; die Wilden ſchienen über unſere Abfahrt betrübt, und verſprachen, uns auf dem Schiffe zu beſuchen. Die Inſel wird von den Bewohnern Tſchibocki, und das Land in Oſten, (Amerika) Kililack genannt. Der Theil, welchen wir ſahen, gewährt einen höchſt traurigen Anblick; er beſteht aus ziemlich hohen, mit Schnee bedeckten Bergen; kein einziger Baum, nicht einmal niedriges Geſträuch ſchmückt die grauen Felſen, nur hin und wieder ſproßt kurzes Gras zwiſchen dem Moos hervor, wenige Pflanzen erheben ſich kümmerlich über die Erde, doch blühte auch hier manche Blume. Die Waffen der Inſulaner, welche ſie wohl mehr zur Jagd als zum Kriege gebrauchen, beſtehen aus Bogen, Pfeilen und Lanzen; zwei der Letzteren fanden wir mit breitem, gut gearbeitem Stahl verſehen; dieſe ſowohl, als ihre übrigen europäiſchen Geräthſchaften erhalten ſie, wie wir nachher erfuhren, von den Tſchuktſchen. Europäer ſelbſt ſcheinen ſie nie geſehen zu haben, was wir aus der Verwunderung, womit ſie uns betrachteten ſchloſſen. Nichts erregte ihre Aufmerkſamkeit in einem ſolchen Grade, als mein Fernrohr, und als ich ſie vollends den Gebrauch deſſelben lehrte, und ſie dadurch ganz entfernte Gegenſtände nah vor Augen ſahen, geriethen ſie in die unmäßigſte Freude. Um zwei Uhr Nachmittags langten wir glücklich wieder auf dem Schiffe an. Wir alle waren zufrieden, die Naturforſcher mit den geſammelten Schätzen, der Maler mit den Abbildungen verſchiedener Inſulaner, und ich mit meiner Entdeckung. Den übrigen Theil des Tages lavirten wir bei einem ſchwachen SSW Winde im dichteſten Nebel hin und her, ohne Land zu ſehen, obzwar wir uns in der Nähe deſſelben befanden. Da die

Küste hier aber sehr regelmäßig abnimmt, so kann man sich ihr, mit Hülfe des Senkbleis, bis auf 10 — 12 Faden ruhig nähern. Der Grund besteht aus feinem Sande und kleinen Steinen. Meine Absicht war, hier so lange zu verweilen, bis der Nebel sich verzog, um die Lage unseres Schiffs zu erkennen, und dann den Weg zwischen der St. Lorenz-Insel und der Küste von Asien zu nehmen.

Den 20sten Juli Abends zertheilte sich der Nebel, wir hatten einen heiteren Horizont und schönes Wetter, jedoch keine Sonne. Die Westküste der St. Lorenz-Insel, welche sich von S. t. O. nach N. t. W. erstreckt, lag nur drei Meilen von uns entfernt, und wir erkannten die Bucht, in der wir gestern gelandet. Diese liegt am südwestlichen Theil von St. Lorenz und ist besonders kenntlich an der kleinen, felsigten Insel, welche sich an ihrem westlichen Theile befindet. Ich richtete den Cours nördlich längs dem Lande, wir rückten aber nur langsam vor, da der Wind aus S W sehr schwach war. Um zehn Uhr Abends, schon in ziemlicher Dunkelheit, näherten sich uns drei Baydaren, auf jeder 8 — 10 Mann, und als ich sogleich das Schiff beilegen ließ, hatten wir bald eine Menge Gäste an Bord. Die Angst und Bewunderung, mit der sie um sich schauten, bewies deutlich, daß sie zum ersten Mal in ihrem Leben ein europäisches Schiff betraten. In dem Ersten der herauf kam, erkannte ich meinen freundlichen Wirth, der auch gleich mit offenen Armen auf mich zu eilte, seine Nase heftig an der meinigen rieb, und mir oft mit tranigter Faust übers Gesicht fuhr. Für allerlei Kleinigkeiten, die ich meinem Freunde gab, mußte ich Gegengeschenke annehmen. Ueberhaupt gab es jetzt einen lebhaften Handel; in einer halben Stunde hatten meine Matrosen über 200 Kamlaikas (eine Benennung, welche aus Kamtschatka herrührt, und eine Kleidung bezeichnet, die den Schnitt eines Hemdes hat, und künstlich aus Seehund-, Seelöwen- und Wallroß-Gedärmen zusammengenäht wird) gegen Knöpfe, und dergleichen eingetauscht. Dieses Gewand, das man über die andern Kleider zieht, schützt gegen Regen und feuchte Witterung, und ist unter diesem Himmelsstriche sehr nützlich. Ich habe die Bemerkung gemacht, daß alle Völker dieser Gegend, bei feuchter Luft, ihre Kamlaikas über die warmen Kleider zogen, und ich selbst habe die wohlthätige Folge davon unter dieser nördlichen Breite oft empfunden.

Den 29sten. Ein frischer S W Wind trennte uns gestern von unsern Insulanern; wir verfolgten während der Nacht die Westküste, und sahen heute bei Tagesanbruch die nördliche Spitze der St. Lorenz-Insel, welche um acht Uhr uns in S in der Entfernung einer Meile lag. Das Vorgebirge zeichnet sich durch einen hohen, senkrecht aus dem Meere steigenden Felsen aus; etwas südlicher erstreckt sich eine niedrige Landzunge nach W und diese hatte ein wunderliches Ansehn, durch verschiedene Jurten, *) und sehr vielen Wallfischrippen, welche die Insulaner zwischen ihren Wohnungen senkrecht in die Erde gegraben hatten. Als sie uns gewahr wurden, stießen drei Baydaren, jede mit zehn Mann vom Ufer, hörten auf zu rudern, sobald sie zehn Schritte vom Anrick entfernt waren, und sangen mit kläglichen Stimmen ein trauriges Lied; hierauf erhob sich einer aus ihrer Mitte, hielt einen kleinen schwarzen Hund empor, sprach mit Nachdruck einige Worte, zog ein Messer, womit er dem Hunde einen tödtlichen Streich versetzte, und warf denn das arme Opfer ins Meer. Nach Beendigung dieser Ceremonie, während welcher auf den andern Baydaren das tiefste Schweigen beobachtet worden war, näherten sie sich dem Schiffe, doch nur wenige wagten sich aufs Verdeck. Ich habe zwischen diesen, und unsern Freunden von gestern keinen Unterschied gefunden; sie nennen sich wie jene Tschibocko, und die gegenüber-

*) Unterirdische Wohnungen.

liegende Küſte von Aſien nennen ſie Wemen. Nach einer Stunde trennten wir uns von der St. Lorenz-Inſel, und ich richtete den Cours nach der Beringsſtraße. Zwar mußte ich, meiner Inſtruction zu Folge, vorher nach Norten-Sund ſegeln, da mir aber hierzu die Jahreszeit zu früh ſchien, ſo hoffte ich nach Unterſuchung der Beringsſtraße noch zu rechter Zeit in Norten-Sund einzutreffen.

Den 30ſten Juli. Sobald wir die St. Lorenz-Inſel verlaſſen hatten, nahm das gute Wetter ein Ende, und von Neuem umhüllte uns dichter Nebel. Die Weſtküſte der Inſel haben wir trigonometriſch aufgenommen, ſo gut es die Umſtände erlaubten; kein Punkt aber iſt aſtronomiſch beſtimmt, da die Sonne uns keine Obſervation geſtattete. Durch die anhaltend feuchte Witterung litt ein Theil der Mannſchaft, ohnerachtet aller Maaßregeln die ich genommen, um dieſer Krankheit vorzubeugen, an Erkältung und Huſten. Zwei Mal täglich erhielten die Matroſen Thee, in dem Raume wurde, um ihn warm und trocken zu haben, ein immerwährendes Feuer unterhalten, und nie durften die Leute ihre feuchten Kleider anbehalten, ſondern mußten ſich umkleiden, ſobald ſie von der Wache abgelöſt waren. Nie wird unſer ruſſiſcher Matroſe aus eigenem Antriebe dieſe Vorſicht gebrauchen; er läßt unbekümmert ſeine Kleider am Leibe trocknen, ohne davon ſchädliche Folgen zu befürchten. Ich habe viel Mühe gehabt, meine Leute an dieſe Ordnung zu gewöhnen, ſie ſahen nie die Nothwendigkeit davon ein, es ſchien ihnen im Gegentheil, daß ich ſie wie Kinder behandelte.

Um vier Uhr Morgens verſchwand der Nebel; die Inſel King erſchien uns in einer Entfernung von acht Meilen; vier Stunden ſpäter ſahen wir deutlich Cap Prince de Galles nebſt den Inſeln Gwozdeff, und ſogar, indem hier wohl nie ein Seefahrer reineren Horizont gehabt hat, als wir, die aſiatiſche Küſte. Zum erſten Mal ſeit der Beerings-Inſel blickte jetzt die Sonne hervor, und erlaubte uns einige Höhen für die Chronometer, deren Gang ich bei genauer Prüfung unverändert fand, zu nehmen. Die Länge der Inſel King gaben ſie nur wenige Minuten verſchieden von Cooks Beſtimmung; ihre Höhe fanden wir 586 Fuß.

Mit Hülfe eines friſchen, ſüdlichen Windes befanden wir uns ſchon um zwei Uhr Nachmittags zwiſchen Cap Prince de Galles und den Gwozdeffs-Inſeln, deren es ſowohl nach Cooks Karten, als nach andern nur drei gibt. Mir gewährte das helle, ſchöne Wetter die Freude, noch eine vierte zu entdecken, welche an Größe die andern weit übertrifft, und die ich, weil ich ſie für neu hielt: Ratmanoff nannte. Dieſer Mann, jetzt Capitain vom erſten Range, war auf unſerer Reiſe mit Kruſenſtern Lieutenant, und ich unter ſeinem Commando. Sehr auffallend iſt es, daß weder Cook noch Clerk dieſe Inſel geſehen haben, da beider Cours ſie dicht vorbei führte, und ich bin auf den Gedanken gekommen, daß ſie vielleicht ſpäter aus dem Meere emporgeſtiegen ſeyn möchte. Vom Cap Prince de Galles erſtreckt ſich eine Niederung nach W, auf welcher wir viele Jurten, und aus Wallfiſchknochen erbaute Gerüſte, zum Trocknen der Fiſche ſahen. Da unſere Entfernung vom Lande nur drei Meilen betrug, ſo unterſchieden wir deutlich eine Menge Menſchen, die haufenweiſe da ſtanden, um das wunderbar große Schiff zu betrachten, durchaus aber keine Anſtalten machten, an Bord zu kommen. Ich benutzte daher den Wind und das helle Wetter, und ſetzte den Cours längs der Küſte fort, welche von Cap Prince de Galles eine ONO Richtung nimmt, und aus niedrigem Lande beſteht, das aber hier ein weit freundlicheres Anſehn hat, als auf der St. Lorenz-Inſel. Die ganze Niederung iſt mit üppigem Grün bedeckt, Bäume gibt es hier gar nicht, wohl aber niedriges Geſträuch, und nur auf den Gipfeln der Berge mitten im Lande lag etwas Schee. Sehr viele Wohnungen, welche die Küſte bedecken, deuten auf ſtarke Bevölkerung; eine Baydare, welche wir unter Segel ſahen, hatte keineswegs die

Absicht, ans Schiff zu kommen, sondern nahm ihren Lauf nach Norden. Ich hielt mich dem Lande so nah, als die Tiefe, welche hier kaum fünf Faden betrug, erlaubte, und daher konnte mir eine tiefe Bucht oder Oeffnung in demselben unmöglich entgehen. Die Tiefe nimmt langsam und regelmäßig zu, und da man bei neun Faden Tiefe das niedrige Land kaum mehr erblicken kann, so ist nicht zu verwundern, daß Cook, der sich in dieser Gegend auf siebenzehn Faden Tiefe hielt, die ganze Niederung gar nicht bemerkte.

Den 31sten Juli. Nachdem wir die ganze Nacht bei hellem Wetter die Aufnahme der Küste fortgesetzt, ließ ich um drei Uhr Morgens, ein Paar Meilen vom Ufer entfernt, auf fünf Faden Tiefe, die Anker fallen. Es schien mir, als erstreckte sich hier eine Bucht tiefer ins Land, welche ich näher untersuchen wollte. Um vier Uhr verließ ich, begleitet von unsern Naturforschern, den Rurick in zweigut bewaffneten Böten, und landete unserm Ankerplatz gegenüber, in der Nähe einiger Wohnungen, in der Hoffnung, dort mit deren Bewohnern in Berührung zu kommen. Wir gingen auf die Jurten, welche an der Küste in gerader Linie aufgebaut sind, zu, wurden aber fürs Erste nur von Hunden bewillkommt, welche nicht im Geringsten durch unsere Ankunft aus der Fassung gebracht, sich uns vielmehr freundlich anschlossen; sie schienen mir der Race nach, dieselben, welche in Kamtschatka zu Schlittenfahrten gebraucht werden. Schon hatten wir die Dächer der Jurten bestiegen, ohne auf einen Menschen zu stoßen; die frischen Spuren aber, welche überall sichtbar waren, bewiesen uns, daß sie furchtsamer wie ihre Hunde, bei unserer Annäherung geflüchtet waren. Wir untersuchten jetzt das Innere der Wohnungen, und fanden sie reinlich und bequem. Der Eingang an der SO Seite bestand aus einer drei Fuß hohen, mit Holz gestützten Oeffnung, welche noch nach Außen von beiden Seiten durch Erdwälle verlängert war; beim Hereintreten befand man sich in einem sieben Fuß langen, eben so breiten und zehn Fuß langen Raum, dessen Wände und Decke mit Holz bekleidet waren. Zur Linken lagen in einer Grube, welche die Länge des ganzen Raumes einnahm, Stücken schwarzen Speck, einen Fuß im Quadrat, und neben diesen, Siebe mit langen Stielen, ungefähr wie unsere Fischlöffel. Zur Rechten befand sich ein 2½ Fuß tiefer, und ziemlich schmaler Kanal von sieben Fuß Länge, durch dessen Ende man kriechen mußte, um in einen Raum, der zwar sechs Fuß hoch, aber nicht breiter als der Kanal war, zu gelangen. Jetzt hatte man gerade vor sich eine bretterne Wand, und mitten in dieser eine runde Oeffnung von 1½ Fuß im Durchmesser, durch welche man in ein geräumiges Vorzimmer trat, dessen vier Seiten zehn Fuß Länge und sechs Fuß Höhe hatten; diese nahm gegen die Mitte des Zimmers zu, wo sich in der Decke ein viereckiges Loch mit einer Blase bezogen, als Fenster befand. An der, der Thüröffnung gegenüberstehenden Wand, waren, 1¼ Fuß über dem Fußboden erhöht, breite Bretter zu Schlafstellen befestigt, welche nur den dritten Theil des Zimmers einnahmen, und an den Seitenwänden hatten sie kleine Leitern zum Aufstellen ihrer Geräthschaften, ganz horizontal hingestellt. Die Wände und die Decken bestanden aus schmalen Balken, deren sichtbare Seiten abgeflacht waren. Nach diesem Plan waren alle Häuser gebaut, bis auf eins, worin wahrscheinlich eine zahlreichere Familie wohnte; denn dieses hatte noch zwei kleine Seitenzimmer. Ihre Fußböden sind drei Fuß über dem Erdboden erhöht, und unter diesem gibt es noch Vorrathskammern, vielleicht auch Hundehäuser, da sie nur drei Fuß Höhe haben; Wände und Dielen sind gleichfalls von Holz, auch haben sie Fenster, aber keine Schlafbänke. Mehrere Geräthschaften und andere saubere Arbeiten der Einwohner, lagen zerstreut in ihren Wohnungen; besonders fielen mir zwei sehr niedlich von Fischbein und Wallroßknochen gearbeitete Schlitten auf, welche zugleich bewiesen, daß man hier mit Hunden zu fahren pflegt. Nachdem wir die umliegende Ge-

gend ein wenig angesehen hatten, fand es sich, daß wir auf einer Insel waren, welche ungefähr acht Meilen lang, und an der breitesten Stelle eine Meile breit war. Wir spazierten von N nach S quer über sie hin, und sahen, als wir uns am entgegengesetzten Ufer befanden, deutlich, daß das feste Land in O eine tiefe Bucht bildete, wo an drei Punkten die Vereinigung des Landes nicht zu sehen war. Ueber diese Entdeckung waren wir Alle sehr erfreut, denn ob sich hier gleich keine Durchfahrt ins Eismeer erwarten ließ, so hatten wir doch Hoffnung, tief ins Land zu dringen, und dort manche wichtige Bemerkung zu machen. Die Insel, welche gerade vor der Bucht lag, bildete mit dem festen Lande in NO und SW eine schmale Durchfahrt, und wir sahen in dem Augenblicke, wie ein großes, wahrscheinlich ledernes Boot unter schwarzen Segeln durch die SW Einfahrt in die Bay hineinlief, und in O unter dem Horizonte verschwand. Dieses Ereigniß, welches meine Freude sehr vermehrte, bestimmte mich, sogleich durch die NO Passage, welche mir breiter, als die in SW, erschien, in die Bay einzudringen; wir eilten in unsere Böte und nahmen den Weg längs der Insel nach NO. Auf die Beschreibung der hier von uns entdeckten Küsten, Inseln und Buchten lasse ich mich nicht ein, da man durch einen Blick auf die sehr genaue Karte, welche hierzu gehört, eine richtige Ansicht davon erhalten kann. Nach einer Fahrt von 1½ Stunde erreichten wir die NO Passage, welche wir 1¼ Meile breit fanden; die Tiefe in der Mitte des Fahrwassers betrug acht Faden, das Wasser war im Steigen, und der Strom lief mit einer Schnelligkeit in die Bay hinein, welche drei Meilen in einer Stunde betrug. Der Mittag war schon vorbei, und die Matrosen, von vier Uhr Morgens immerfort beschäftigt, bedurften einiger Erquickung; ich ließ also an der NO Spitze landen, dort Feuer anmachen, und nach einer halben Stunde war von dem englischen Patentfleisch eine wohlschmeckende Suppe bereitet. Dieses Fleisch ist bei Excursionen im Boot sehr zweckmäßig, da es in blechernen Dosen liegt, die man so leicht mitnehmen kann. Nachdem wir uns hinlänglich gestärkt, sahen wir zwei Kähne, von der nämlichen Beschaffenheit wie auf den Aleutischen Inseln, jeder nur mit einem Menschen, vom gegenüberliegenden Ufer, mit der größten Schnelligkeit auf uns zukommen. Sie näherten sich unserm Lagerplatze bis auf fünfzig Schritt, hörten dann auf zu rudern, beobachteten uns aufmerksam, indem sie sich ihre Bemerkungen mittheilten, und fingen endlich an, uns zu überzählen. Alle unsere Mühe, die Amerikaner durch Freundlichkeit, und Sachen, die wir ihnen zeigten, ans Ufer zu locken, war vergeblich, sie schlugen mit beiden Händen an ihre Köpfe, und fielen dann wie todt hin, wahrscheinlich um uns zu verstehen zu geben, daß sie ihres Lebens in unserer Nähe nicht sicher wären. Das Feuergewehr mußte ihnen indeß fremd seyn, da sie sich nur in der Entfernung eines Flintenschusses von uns hielten, obgleich eine Menge Flinten um uns aufgestellt waren. Die Kleidung dieser Amerikaner bestand aus Wallfischdärmen, ihr Ansehn war äußerst schmutzig und ihre Gesichter hatten den Ausdruck der Grausamkeit. Nachdem sie uns lang und mit vielem Mißtrauen beobachtet hatten, warfen sie in die Gegend ihrer Wohnungen ein Paar Pfeile, vermuthlich ein verabredetes Zeichen; wir aber traten unsere Fahrt in die Bucht nach Osten zu, an. Die vielen Sandbänke, welche sich durch die Strömung gebildet, und diese selbst, erschwerten uns indeß die Untersuchung sehr, indem wir in drei Stunden nur eine Meile vordringen konnten; ich gab daher meinen Plan für dieses Jahr auf, und beschloß, im künftigen Jahre diese Untersuchung mit kleinen Baydaren, welche ich von den Aleutischen Inseln mitbringen wollte, vollständiger zu unternehmen. Für jetzt war der Zeitverlust mir gar zu wichtig, da die Navigation in der Beeringsstraße nur so kurze Zeit dauert. Die Bay erhielt den Namen Schischmareff, nach dem einzigen Offizier, welcher unter mir diente; ich will indeß noch nicht behaupten, daß diese Vertiefung eine Bay bilde, in-

dem sie vielleicht nur das Vorderland in mehrere Inseln theilt. Die schmale Insel nannte ich nach unserem verdienstvollen Vice-Admiral: Saritscheff. — Als wir auf unserem Rückwege zum Schiffe die nördliche Spitze der Insel Saritscheff doublirt hatten, erblickten wir zwei Böte, jedes mit zehn Mann, welche aus allen Kräften ruderten um uns einzuholen, und offenbar aus derselben Gegend kamen, von wo früher die zwei einzelnen Baydaren abgeschickt gewesen waren, um unsere Macht zu recognosciren. Das eine unserer Böte war voraus gerudert, auf dem zurückgebliebenen befand ich mich mit dem Lieutenant Schischmareff und vier Matrosen, und bald hatten uns die Amerikaner mit ihren leichten Böten eingeholt. Ihr wildes Geschrei und die vielen Waffen machten mir ihre Eile verdächtig, und wirklich hatten wir kaum unsere Gewehre zur Hand nehmen können, als sich schon eines ihrer Böte an unserer Seite befand, und zwei Amerikaner das unsrige wüthend anpackten. Unter durchdringendem Geschrei und fürchterlichen Grimassen, drohten sie uns mit ihren Pfeilen, während ihr zweites Boot sich aus allen Kräften bestrebte, seinen Kameraden zu Hülfe zu eilen. Meine Matrosen, bewaffnet mit geladenen Musketen, erwarteten den Befehl zu feuern, ich selbst drohte mit meiner Flinte, indem ich sie bald auf diesen, bald auf jenen anlegte; das machte aber gar keinen Eindruck, sie lachten herzlich, und erwarteten nur ihre übrigen Truppen, um einen ernstlichen Angriff auf uns zu wagen. Da uns unsere Ueberlegenheit, durch das ihnen ganz fremde Feuergewehr, vor jeder Gefahr sicherte, so errungen wir ruhig ihre Neckereien, und begnügten uns damit, daß wir alle die Säbel zogen; dieses blanke, durch die Tschuktschen ihnen bekannte Mordgewehr, that die erwünschte Wirkung; sie zogen sich zurück und begnügten sich, uns bis zum Rurick zu folgen. Auf unsere Einladung wagten sie sich ziemlich nah heran, betrugen sich demüthig und freundlich, kamen aber, ungeachtet aller Geschenke, die wir ihnen boten, nicht aufs Verdeck. Ihre Kleidung besteht aus kurzen Hemden von Rennthier- und Hundefellen, Einige gehen sogar halb nackt, weil ihnen eine Sommerhitze von 10° schon unerträglich ist; ihr Haar ist kurz geschnitten, und der Kopf immer unbedeckt, was ich an dieser Küste überall bemerkte; unter der Lippe tragen sie Wallroßknochen, was ihren ohnehin schon widerlichen Gesichtern ein eckelhaftes Ansehen gibt; im Ganzen haben sie einen viel wildern und grausamern Ausdruck, als die Bewohner der St. Lorenz-Inseln. Wir sahen auf der Insel Saritscheff sehr viel Treibholz, und darunter Stämme, die so dick waren, daß wir sie nicht umfassen konnten. Auf unserem Ankerplatze, der astronomisch bestimmt ist, bemerken wir, daß der Strom immerfort nach NO längs der Küste läuft, wahrscheinlich kommt also das Treibholz aus S in die Beeringsstraße hinein. Von einem guten Winde und schönem Wetter begünstigt, ließ ich jetzt die Anker lichten, und wir segelten die ganze Nacht längs der Küste in so geringer Entfernung fort, daß alles deutlich zu sehen war, und keine Krümmung des Landes uns entgehen konnte, weshalb man sich auf die Genauigkeit unserer hier verfertigten Karte verlassen kann. In der Entfernung einer Meile vom Lande, auf einem sandigen Grunde, betrug die Tiefe regelmäßig 7—8 Faden. Das Land selbst blieb sich überall gleich; es war niedrig und mit Gras bewachsen, hin und wieder sah man kleine runde Hügel, und in einer Entfernung von fünfzehn Meilen, ein hohes, doch von Schnee entblößtes Gebirge. Die Küste schien uns sehr bewohnt, da wir viele unterirdische Hütten entdeckten.

Länge nach den Chronometern 166° 24′, observirte Breite 66° 14′ von unserm Ankerplatz.

Den 1sten August. Wir bemerkten heute, daß die Küste ihre Richtung stark nach Osten nahm, das Land war fortwährend niedrig. Um elf Uhr befanden wir uns am Eingange einer breiten Oeffnung; die verfolgte Küste verlor sich, in O und in N zeigte sich uns ein hohes Gebirge. Hier legte sich plötzlich

der Wind, und wir mußten die Anker in lehmigen Boden, auf sieben Faden Tiefe fallen lassen; das nächste Land lag uns in SO vier Meilen entfernt, und der Strom lief stark dem Eingange zu.

Ich kann nicht beschreiben, welch ein seltsames Gefühl mich jetzt ergriff, bei dem Gedanken, daß ich vielleicht vor der so lange gesuchten NO Durchfahrt stand, daß das Schicksal mich auserkoren, der Entdecker derselben zu seyn. Ich fühlte mich beklemmt, und zugleich bemächtigte sich meiner eine Ungeduld, die mich nicht ruhen ließ, und die durch die vollkommene Windstille noch erhöht ward. Um wenigstens ans Land zu fahren, und von einem Hügel aus, die Richtung des Ufers deutlich zu erkennen, ließ ich zwei Böte ausrüsten, worüber auch unsere Naturforscher sehr erfreut waren. Um zwei Uhr Nachmittags waren wir auf dem Wege; die Tiefe nahm regelmäßig ab, eine halbe Meile vom Lande fanden wir noch fünf Faden. Wir landeten ohne Schwierigkeit neben einem Hügel, den ich sogleich bestieg, und von hieraus bemerkte ich in der Straße nirgend Land; die hohen Berge in Norden bildeten entweder Inseln, oder waren eine Küste für sich; denn daß beide Küsten nicht zusammenhängen konnten, erhellte schon aus dem großen Unterschiede dieses sehr niedrigen und jenes auffallend hohen Landes. Von meinem Hügel hatte ich eine weite Aussicht in das Land, welches in einer großen Ebene fortlief, nur zuweilen unterbrochen von Morästen, kleinen Seen, und einem Fluß, der sich in allerlei Krümmungen schlängelte, und in unserer Nähe seinen Ausfluß hatte. So weit das Auge reichte, war alles grün, hin und wieder blühten Blumen, und Schnee sah man nur in weiter Ferne auf den Gipfeln der Berge, dennoch durfte man nur einen halben Fuß tief graben, um unter diesem Rasenteppich noch alles eisig und gefroren zu finden. Es war meine Absicht, die Küste auf den Böten weiter zu untersuchen, eine Menge Baydaren aber, die von Osten längs dem Ufer auf uns zu kamen, hielten mich davon ab. Bald landeten fünf derselben, jedes mit 8 — 10 Mann, welche alle mit Lanzen und Bogen bewaffnet waren, in unserer Nähe. Auf der Spitze eines jeden Boots befand sich an einer hohen Stange ein Fuchsbalg, mit dem sie uns unter lautem Geschrei zuwinkten. Meine Mannschaft mußte sich zur Vertheidigung bereit halten, und ich selbst ging mit den Herren Gelehrten den Amerikanern entgegen, welche, sobald sie uns kommen sehen, sich wie die Türken in einen großen Kreis auf die Erde setzten, wodurch sie ihre friedlichen Absichten bezeichnen wollten; zwei Anführer hatten sich von den Uebrigen abgesondert, niedergelassen. Wir traten wohlbewaffnet in den Kreis, und bemerkten, daß sie zwar die meisten Waffen in den Böten zurückgelassen, aber in den Ermeln lange Messer versteckt hielten; auf ihren Gesichtern war Mißtrauen, Neugier und Erstaunen zu lesen; sie sprachen sehr viel, wovon wir aber leider nicht ein Wort verstanden. Um ihnen meine freundschaftlichen Gesinnungen zu beweisen, ließ ich Tabak austheilen; die beiden Anführer erhielten eine doppelte Portion, und Aller Freude über dieses kostbare Geschenk war sehr sichtbar; diejenigen, welche gleich zuerst Tabak erhalten hatten, waren schlau genug, heimlich ihre Plätze zu verändern, in der Hoffnung noch einmal damit beschenkt zu werden. Sie schätzen den Tabak sehr, und kauen ihn eben so gern, als sie ihn rauchen. Es war ein wunderlicher Anblick, diese wilde Horde im Kreise sitzen, und aus weißen steinernen, mit hölzernen Stielen versehenen Pfeifen rauchen zu sehen. Auffallend ist es, daß der Gebrauch des Tabacks schon in diese Gegend gedrungen ist, die noch kein Europäer besuchte; die Amerikaner erhalten diesen sowohl, als andere europäische Waaren aus Asien von den Tschuktschen. Den beiden Anführern schenkte ich Messer und Scheeren, und letztere, die ihnen ganz unbekannt schienen, machten ihnen besonders Freude, als sie bemerkten, daß sie sich damit das Haar beschneiden konnten; sie gingen sogleich im ganzen Kreise von Hand zu Hand, und jeder versuchte ihre Schärfe an seinen Haaren. — Diese Amerikaner sahen wahr-

scheinlich zum ersten Male in ihrem Leben Europäer, und wir betrachteten uns gegenseitig mit großer Neugier. Sie sind über mittleren Wuchs, von starkem Körperbau und gesundem Ansehen; ihre Bewegungen sind lebhaft, und sie scheinen sehr zum Scherz geneigt; ihre Gesichter, die etwas Zügelloses, aber nichts Dummes haben, sind häßlich und schmutzig, und zeichnen sich durch kleine Augen und sehr hervorstehende Backenknochen aus; auf beiden Seiten des Mundes haben sie Löcher, worin sie mit blauen Glasperlen verzierte Wallroßknochen tragen, was ihnen ein fürchterliches Ansehen gibt. Das Haar hängt lang herunter, der Scheitel aber ist kurz beschoren, und Kopf und Ohren ebenfalls mit Glasperlen geschmückt. Die Kleidung ist aus Fellen, von dem Schnitt der in Kamtschatka sogenannten Parka, nur mit dem Unterschied, daß sie dort bis auf die Füße reicht, und hier kaum die Knie bedeckt, dabei tragen sie lange Hosen und kleine Halbstiefel von Seehundsfell.

Obgleich der Thermometer um Mittag nur acht Grad Wärme zeigte, so hatten die Indianer doch jetzt ihren Sommer, und gingen größtentheils barfuß und fast unbekleidet. Sie versammelten sich Haufenweise, und da ich noch viele Baydaren aus W hinzukommen sah, so hielt ich es für rathsamer, um nicht mit fünfzehn Mann gegen einige hundert Amerikaner kämpfen zu müssen, an Bord zu gehen, wohin unsere neuen Bekannten, unter lautem Jubel über die größere Schnelligkeit ihrer Baydaren, uns begleiteten. Am Ufer bemerkten wir einen runden, aus Stein erbauten Thurm, der ungefähr 3 — 4 Faden hoch war und einen Faden im Diameter hatte, und ich bedauerte sehr, diesen nicht näher untersuchen zu können. Die Indianer wagten sich nicht aufs Verdeck, hielten sich aber nah am Schiff und verkauften uns viele Kleinigkeiten von ihrer Arbeit für Messer, Spiegel, Taback u. dgl.; Felle, deren sie verschiedene hatten, wollten sie uns nicht überlassen, da wir ihnen keine langen Messer geben konnten, für die allein ihnen schwarze Füchse feil waren. Das Handeln verstehen sie aus dem Grunde, sie dingen sehr, berathen sich immer unter einander, und können sich unendlich freuen, wenn sie Jemand betrogen zu haben glauben; einige alte Weiber aber, welche sich mit auf den Baydaren befanden, verstanden das Feilschen noch besser. Während des Handelns ward so viel gescherzt und gelacht, daß es schien, als ob wir von lustigen Südsee-Insulanern, und nicht von ernsten Nordländern umgeben wären. Ihre Waffen bestehen aus Lanzen, Bogen, Pfeilen und einem zwei Fuß langen Messer in einer Scheide; diese militairische Ausrüstung, die sie nie ablegen, beweist, daß sie mit andern Völkern in unaufhörlichen Kriegen stehen. Ihre, sehr gut aus Eisen gearbeiteten Lanzen, gleichen denen, welche von den Russen an di Tschuktschen verhandelt werden; auch die Glasperlen, mit denen sie sich schmükken, sind von derselben Gattung, wie man sie in Asien trägt; woraus erhellt, daß sie mit diesen in Handelsverbindungen seyn müssen.

Um sieben Uhr erhob sich ein leichter Wind aus S den ich sogleich benutzte, die Anker lichten ließ und meinen Lauf der Straße zu nahm. Die Amerikaner, welche uns auf ihren Baydaren folgten, zeigten auf ihre Felle, indem sie uns durch Zeichen zu verstehen gaben, daß wir dort, wo wir jetzt hingingen, viele dergleichen finden würden; dabei wiederholte einer von ihnen sehr oft die Worte: Janni-ö-ö! und zeigte bald auf das Schiff, und bald auf die Einfahrt. Die Breite unseres Ankerplatzes betrug nach der Schiffsberechnung 66° 42′ 30″, Länge nach den Chronometern 164° 12′ 50″. Während wir vor Anker lagen, lief der Strom immerfort nach NO 1 ¾ Meile die Stunde. Mit Untergang der Sonne verließen uns die Amerikaner, und wir segelten die Nacht in östlicher Richtung, indem die zunehmende Tiefe unsere Hoffnungen erhöhte. Die ganze Nacht war ich nicht vom Verdeck gewichen, und erwartete den Morgen mit Ungeduld.

Den 2ten August. Bei Tagesanbruch war unsere Erwartung aufs höchste gespannt; ich schickte einen Matrosen auf den Mast, und dieser kündigte uns in O noch immer freie See an. Im Norden sahen wir ein hohes Land, das seine Richtung nach Osten nahm, und eine Fortsetzung desselben war, welches uns gestern vom Ankerplatze in N lag.

Da jetzt auch im S ein niedriges Land, welches ebenfalls seine Richtung nach O nahm, entdeckt ward, so durften wir nicht mehr zweifeln, daß wir uns wirklich in einem breiten Kanal befanden, worüber unsere Freude unbeschreiblich war, um so mehr, da wir in Osten noch immer reine See vor uns sahen. Wir waren gezwungen, zu laviren, als der Wind sich jetzt nach SO wandte. Das Wetter war schön, die Breite am Mittag betrug 66° 35′ 18″, die Länge 162° 19′. Um fünf Uhr Abends erblickten wir schon an mehreren Punkten Land, und unsere Hoffnung beruhte nur noch auf eine offene Stelle zwischen hohen Gebirgen.

Den 3ten. Während der Nacht erreichten wir diese Stelle, mußten aber, des trüben Wetters wegen, die Anker über lehmigten Grund, auf acht Faden Tiefe fallen lassen. Als es sich am Mittag aufklärte, fanden wir uns vor einer fünf Meilen breiten Oeffnung, deren Ufer aus hohem felsigtem Lande bestanden. Noch immer gaben wir die Hoffnung, doch vielleicht eine Passage ins Eismeer zu entdecken, nicht auf, besonders da die Straße bis an den reinen Horizont fortzulaufen schien. Ebbe und Fluth wechselten regelmäßig, und der Strom lief stärker heraus als hinein. Die Anker wurden gelichtet, wir segelten der Straße zu, und als wir die Enge passirt waren, ließ ich sie wieder auf sieben Faden Tiefe fallen. Ich fand den Ankerplatz über lehmigten Grund außerordentlich sicher. Die Leser finden ihn auf der hierzu gehörigen Karte genau angezeigt. Das Land, welches uns im Hineinsegeln rechts lag, war eine Insel, von sieben Meilen im Umfange. Im Norden lag zwar offenes Meer, vor uns, aber meine Hoffnung, weit dahin vorzudringen, verringerte sich, als das zum Sondiren ausgeschickte Boot, nirgend über 5 — 6 Faden Tiefe fand. Ich beschloß heute meine Mannschaft ausruhen zu lassen, um morgen mit frischen Kräften eine Untersuchung der Straße oder Bucht zu unternehmen; und während dazu die Anstalten getroffen wurden, machten wir eine Spazierfahrt nach der Insel, die ich nach unserm Naturforscher, Chamisso benannte. Ich versäumte nicht, meine Chronometer, künstlichen Horizont und Azimut-Kompaß dahin mitzunehmen; was die Abweichung der Magnetnadel betrifft, erhielten wir falsche Resultate. Am östlichen Theil der Insel erstreckte sich eine niedrige Landzunge, auf welcher wir die Abweichung 1° östlich fanden, die gegenseitigen Peilungen welche von der Spitze der Insel nach dem Schiffe, und von dort nach der Insel genommen wurden, gaben die Abweichung auf der Spitze derselben 26° westlich; die Abweichung auf dem Schiffe durch wiederholte Observationen gab 31° 9′ östlich, da diese mit derjenigen übereintrifft, welche wir außerhalb der Bay beobachtet hatten, so kann man sie als die richtigste annehmen. Ohne Zweifel enthält die Insel Chamisso viel Eisen, und das ist die Ursache unserer falschen Resultate. Wir hatten von der Spitze der beträchtlich hohen Insel eine weite Aussicht; das Land in S schien sich überall zu vereinigen, in N sah man nichts als offene See, in O ist die Insel Chamisso vom festen Lande durch einen Kanal getrennt, der an der engsten Stelle fünf Meilen breit ist. Das uns umgebende Land war felsig und hoch, Schnee sah man nirgend, die Höhen waren mit Moos bedeckt, und an den Ufern wuchs üppiges Gras. Von der nämlichen Beschaffenheit war die Insel Chamisso, wo wir jetzt ein grünes Plätzchen erwählt hatten, um unsern Thee darauf zu trinken. Ich gestehe gern, daß ich mich selten heiterer gefühlt habe, als auf diesem Platze, wozu der Gedanke: du bist der erste Europäer, der dieses Land betritt, wohl viel beigetragen haben mag.

Das Wetter war bei einer Wärme von 12° (eine Höhe, die der Thermometer außerhalb des Sundes nie erreichte) ungemein schön. Wir fanden auf unserer Landzunge unter der Erde, mehrere mit Blättern ausgelegte und mit Seehundsfleisch gefüllte Vorrathskammern; wahrscheinlich also haben die Amerikaner bei ihren Jagdpartieen hier ihre Station, und um die Gegend zu bezeichnen, haben sie eine kleine Piramide schlecht von Stein aufgebaut. Die Insel, welche nur Einen Landungsplatz hat, steigt beinahe perpendiculär aus dem Wasser empor; die Felsen rund umher und die Inseln an der westlichen Seite sind von unzähligen Seepapageyen bewohnt, und die vielen Eierschaalen, die wir auf unsern Spaziergängen sahen, deuten auf Füchse, welche die Nester zerstören. Hasen und Rebhüner gab es hier in Menge, und vorüberziehende Kraniche ruheten auf dieser Insel aus. Auf Stellen, die vor dem N Winde geschützt sind, wachsen einige 2—3 Fuß hohe Weiden, die einzigen Bäume, welche wir überhaupt in der Beeringsstraße sahen. Als wir aufs Schiff fuhren, bemerkten wir noch einige Seehunde, die sich an der westlichen Seite der Insel auf großen Steinen gelagert hatten.

Den 1ten August um sechs Uhr Morgens verließ ich in Gesellschaft der Herren Gelehrten und des Lieutenants Schischmareff den Rurick auf zwei Böten, versehen mit Waffen und Lebensmitteln auf einige Tage; vorher nahm ich einige Höhen für die Chronometer, und fand die Länge unseres Ankerplatzes 161° 42′ 20″, die Breite, nach mehreren Observationen 66° 13′ 25″. — Das Wetter war schön, es wehte ein schwacher S Wind, wir spannten alle Segel auf, doublirten das uns in NW liegende Vorgebirge, und richteten dann, indem wir uns dem Lande nahe hielten, unsern Lauf nördlich längs der Küste. Wir fanden fünfzig Faden vom Lande 2½ — 3 Faden Tiefe auf sehr gutem Boden. Gewiß können hier so sicher wie im besten Hafen Schiffe vor Anker liegen und Reparaturen vornehmen, besonders da die Tiefe es an mehreren Stellen erlaubt, ganz in der Nähe des Landes zu liegen. Bis zum Mittag hatten wir vierzehn Meilen zurückgelegt, und ich ließ landen, um die Mittagshöhe zu nehmen. Das Land war hoch und felsig, und vom Gipfel eines kleinen Berges den wir bestiegen, machten wir die Entdeckung, daß wir uns auf einer schmalen Landzunge befanden, und daß das Land in N sich mit dem in O zu vereinigen schien; eine höchst traurige Ueberraschung für uns! Indeß blieb uns noch immer ein Fünkchen Hoffnung übrig, da die gänzliche Vereinigung nicht sichtbar war. — Nachdem wir hier gehörig Winkel und Peilung zur Aufnahme der Küste genommen, richteten wir den Lauf östlich, der gegenüberliegenden zu; in der Mitte des Fahrwassers hatten wir 5—6 Faden Tiefe, diese aber nahm, als wir dem Lande näher kamen, so stark ab, daß ich, aus Furcht auf den Grund zu gerathen, nach N lenkte, gerade dem Lande zu, das wir am Mittag vom Gipfel des Berges gesehen hatten, und als wir uns diesem bis auf hundert Faden genähert, blieb uns wieder nur ein Faden Tiefe. Es war schon spät, meine Leute waren sehr ermüdet, ich ließ also die Barkasse hier ankern, und wir fuhren mit der Baydare *) ans Land; da indeß auch selbst diese nicht ganz nahe heran konnte, so mußten wir noch zwanzig Faden durchs Wasser waten. Hier wurden gleich Anstalten zum Nachtlager gemacht, und aus dem englischen Patentfleische eine Suppe gekocht, welche uns herrlich schmeckte, und bei dem kühlen Abend auch sehr wohl that. Die Insel Chamisso lag uns im S achtzehn Meilen entfernt; überall, ausgenommen in O wo noch eine Strecke offen schien, sahen wir Land, und ich mußte meine schöne Hoffnung,

*) Ein großes offenes, ganz flaches, von Seelöwenhäuten verfertigtes Boot. Auf dem Lande selbst gebrauchen es die Kamtschadalen und alle Nordamerikaner, wie Zelte, was ich auf meinen Excursionen oft nachgemacht, und gut gefunden habe. Diese Baydare hatte ich in Kamtschatka machen lassen, in der Absicht, sie in der Beringsstraße zu brauchen.

eine Durchfahrt zu finden, leider! aufgeben. Ich glaubte jetzt, da das Wasser in der Bay gar nicht salzig war, wenigstens noch einen breiten Fluß zu finden, auf den wir tief ins Land dringen könnten. Das Land befriedigte uns wenig; es erhebt sich am Ufer gleich zu einer Höhe von 120 Fuß, und läuft dann, so weit das Auge reicht, in einer moosbedeckten Ebene fort; nur am Abhange des Ufers wächst etwas Gras. In der Nacht hatten wir Sturm und Regen, waren aber vor beiden durch unsere Baydare geschützt.

Den 5ten August. Das Wetter war schlecht, ich verschob die Untersuchung nach Osten auf einen günstigeren Tag, und wir kehrten zurück aufs Schiff.

Den 6ten. Heute untersuchte ich die Passage in O von der Insel Chamisso, und fand nicht über fünf Faden Tiefe im Fahrwasser.

Den 7ten um acht Uhr verließen wir bei einem frischen SO Winde den Rurick, um den östlichen Theil der Bucht zu untersuchen. Am Mittag waren wir schon so weit vorgedrungen, daß wir deutlich sahen, wie das Land sich überall vereinigte; noch eine gute Meile davon entfernt, hatte die Tiefe schon bis auf fünf Fuß abgenommen, und auch die Hoffnung, einen Fluß zu entdecken, verschwand. Glücklicherweise fanden wir noch eine zum Landen bequeme Stelle, indem der Strom eine kleine Landzunge gebildet, wo es tief genug war, um mit der Barkasse heran zu kommen, und ich beschloß, die Nacht hier zu bleiben. In der Nähe unseres Landungsplatzes befanden sich zwei kleine Hütten, einige Fuß erhöht, jede auf vier Säulen ruhend, und bedeckt mit einer Wallroßhaut. Diese Hütten schienen nicht sowohl zu immerwährenden Wohnungen, als zu Magazinen für Instrumente und Jagdgeräthschaften bestimmt zu seyn; wir fanden hier ganz allerliebst gearbeitete Waffen; ich nahm einige Pfeile, und legte an ihre Stelle mehrere Messer und ein Beil hin, auf dessen Stiel der Name: Rurick und die Jahrszahl eingeschnitten war. Vermuthlich besuchen die Amerikaner diesen Ort zur Jagdzeit. Sie mögen auch wohl Rennthiere halten; denn wir sahen viele Hörner dieser nützlichen Thiere am Ufer liegen. Das Land erhebt sich vom Ufer wenig, erreicht aber eine beträchtliche Höhe, und ist nur unten mit üppigem Grase, oben aber mit Moos bedeckt.

Den 8ten. Wir hatten eine unangenehme Nacht unter Sturm und Regen überstanden, und als auch der Morgen uns kein besseres Wetter versprach, so beschloß ich, an Bord zu segeln; kaum aber hatten wir die Hälfte des Weges zurückgelegt, so überfiel uns ein heftiger Sturm aus SO, die Barkasse zog viel Wasser, und wir waren gezwungen, unsern eben verlassenen Landungsplatz wieder zu suchen. Ganz durchnäßt, ließ ich von Treibholz, welches wir hier, wie überall in Menge fanden, Feuer anmachen; wir trockneten unsere Kleider, und bereiteten uns eine erquickende Suppe. Es scheint, als hätte uns das Schicksal diesen Sturm gesandt, um hier noch eine recht merkwürdige Entdeckung zu machen, die wir dem Doctor Eschscholz verdanken. Wir waren nämlich bei unserm Aufenthalte viel umhergestiegen, ohne zu bemerken, daß wir auf lauter Eisbergen herumgingen. Der Doctor fand jetzt auf einer etwas weiteren Tour, einen Theil des Ufers herabgestürzt, und sah mit Erstaunen, daß das Innere des Berges aus reinem Eise bestand. Auf diese Nachricht gingen wir alle, versehen mit Schaufeln und Brechstangen, um das Wunder näher zu untersuchen, und gelangten bald an eine Stelle, wo das Ufer sich fast perpendiculär aus dem Meere zu einer Höhe von hundert Fuß erhebt, und dann immer höher werdend, weit fortläuft. Wir sahen hier die reinsten Eismassen von hundert Fuß Höhe, welche unter einer Decke von Moos und Gras bestehen, und nur durch eine furchtbare Revolution hervorgebracht seyn konnten. Die Stelle, welche durch irgend einen Zufall eingestürzt, jetzt der Sonne

und der Luft Preis gegeben ist, schmilzt, und es fließt viel Wasser ins Meer. Ein unbestreitbarer Beweis, daß es Ereis war, was wir sahen, sind die vielen Mammuthknochen und Zähne, die durchs Schmelzen zum Vorschein kamen, und worunter ich selbst einen sehr schönen Zahn fand. Ueber den Grund eines starken Geruchs, der dem gebrannten Horne ähnlich und uns in dieser Gegend auffiel, konnten wir keine Aufklärung finden. Die Decke dieser Berge, auf welcher bis zu einer gewissen Höhe das üppigste Gras wächst, ist nur ½ Fuß dick, und besteht aus einer Mischung von Lehm, Sand und Erde; hierunter schmilzt das Eis allmälig weg, die Decke wird herabgerissen, und grünt unten lustig fort; und so kann man voraussehen, daß nach einer langen Reihe von Jahren, der Berg verschwunden, und an seiner Stelle ein grünes Thal sich gebildet haben wird. Nach einer guten Observation fanden wir die Breite der Erdzunge 66° 15′ 56″ N, auch hier erhielten wir für die Abweichung der Magnetnadel ein falsches Resultat — 12° westlich.

Den 9ten August. Wir verließen Morgens um sechs Uhr bei schönem Wetter diesen Ort, und ich erfuhr bei meiner Ankunft am Schiff, daß sich während unserer Abwesenheit zwei Baydaren dem Rurick genähert, sogleich aber durch einen Flintenschuß wieder verscheucht waren, da ich den Befehl gegeben hatte, der zurückgebliebenen geringer Mannschaft wegen, keine Amerikaner in die Nähe zu lassen. Die Bay nannte ich nach unserm Arzt, Eschscholz, da er es war, der dort die merkwürdige Entdekkung gemacht. Sie scheint unbewohnt, und nur zu gewissen Jahreszeiten, der Jagd wegen, besucht zu werden. Ich zweifle nicht, daß sich zwischen den hohen Gebirgen ein Fluß befinde, was aber zu untersuchen, die Untiefe nicht erlaubte. Im Hintergrunde des östlichen Theils der Eschscholz-Bay, sieht man ein hohes Gebirge sich erheben. Die Ebbe dauert hier nur sieben und die Fluth fünf Stunden; das Wasser hebt sich beim Vollmonde bis auf sechs Fuß, hat um sechs Uhr Nachmittags den höchsten Stand, und der Strom läuft während der Ebbe 1 ½, und während der Fluth 1 ½ Meile die Stunde, eine Verschiedenheit, die wahrscheinlich durchs schmelzende Eis bewirkt wird. Ebbe und Fluth wechseln regelmäßig, der Strom läuft stärker heraus als hinein, und beträgt bisweilen zwei Knoten. Bei dem starken Sturm aus SO am achten August stand der Barometer auf 30. 00 Zoll.

Den 10ten. Meine Absicht, die Bay mit Tagesanbruch zu verlassen, ward durch Regen, und so trübem Horizonte, daß kein Land zu sehen war, vereitelt. Um vier Uhr Nachmittags ward es heiterer, und wir verließen die Eschscholz-Bay mit frischem SSO Winde. Ich wünschte jetzt, das uns in S liegende Land zu untersuchen, richtete daher den Lauf dort hin, und ließ, theils um keine Biegung der Küste zu verfehlen, theils um Morgens die Aufnahme derselben fortzusetzen, als es dunkelte, die Anker fallen. Das Land in S lag uns in einer Entfernung von sieben Meilen, die Tiefe betrug sieben Faden über lehmigen Boden; die Insel Chamisso lag uns NO 41° 18 ½′ Meile entfernt. Ein auffallend hoher Berg, dessen Gipfel die Form einer Mütze hatte lag uns NO 82°.

Eine Baydare mit acht Menschen, worunter wir einen schon früher gesehen zu haben glaubten, besuchte uns; die Amerikaner behandelten uns aber sehr geringschätzig, indem sie uns nur kleine Fetzen von Hunde- und Rattenfellen zum Tausch boten; als sie bemerkten daß wir uns über ihre Waaren lustig machten, lachten sie selbst herzlich mit, besprachen sich viel unter einander, und riethen uns endlich, diese Läppchen in den Nasen und Ohren anzubringen. Auch diese wagten sich nicht an Bord, sondern beobachteten, immer zur Flucht bereit, jede unserer Bewegungen, und verließen uns sehr vergnügt, nachdem ich ihnen einige Messer geschenkt hatte.

Den 11ten August. Um vier Uhr Morgens gingen wir bei heiterem Wetter unter Segel. Ich richtete den Lauf längs der Küste W S W, denn die Untersuchung nach O hielt ich für überflüssig, da ich von der Spitze der Insel Chamisso, deutlich die Vereinigung des Landes gesehen hatte. Wir näherten uns bald einem Vorgebirge, das mir den Eingang in eine Bay zu bilden schien; da ich aber beim Umschiffen meinen Irrthum einsah, nannte ich es: Cap Betrug. Dieses Vorgebirge, welches aus einem hohen, runden, senkrecht aus dem Meere steigenden Felsen besteht, ist sehr bemerkbar. An seinem Ufer waren eine Menge Baydaren, wovon sich uns einige näherten, um Kleinigkeiten zu erhandeln; und aus der Fertigkeit der Amerikaner im Betrügen, sah ich, daß ich doppelte Ursache hatte, es Cap Betrug zu nennen. Diesmal waren ein Paar junge Mädchen dabei, die mit blauen Glasperlen in den Ohren, nicht übel aussahen, obzwar ihre Kleidung wenig von der männlichen unterschieden war, und sie dicke Ringe von Eisen oder Kupfer um die Arme trugen; ihr langes Haar war in Flechten um den Kopf gebunden. Sobald wir Cap Betrug umschifft hatten, ward das Land niedrig, und verlor sich in S; in weiter Ferne erschienen uns dort hohe Berge, und ich richtete, in der Hoffnung vielleicht einen beträchtlichen Fluß zu finden, meinen Lauf dahin; mußte aber, weil die Tiefe merklich abnahm, um zwei Uhr Nachmittags die Anker auf fünf Faden fallen lassen. In W in einer Entfernung von sechs Meilen, lag ein niedriges Land, welches seine Richtung nach N und alsdann nach N O nahm; in S O sah man das hohe Land, das in der Gegend von Cap Betrug liegt, und von da sich nach W erstreckt, wo es ganz niedrig ward; in S W war nichts als offene See. Ich muß hier zweier Berge erwähnen, die uns bei unserer Aufnahme als feste Punkte dienten, da sie, höher als die übrigen, immer hervorragten. Der eine lag uns jetzt S O 14° und ist unverkennbar durch seinen Gipfel, welcher die Gestalt von zwei Eselsohren hat, woher er auch den Namen: die Eselsohren, erhielt; der zweite, dessen Gipfel einen beträchtlichen Umfang einnimmt, lag uns S W 47°; er läuft in horizontaler Richtung fort, und man glaubt auf ihm die Ruinen eines zerstörten Schlosses zu sehen, wovon nur einige Thürme übrig sind; diese aber erkannte ich später für steinerne Säulen, denen gleich, die Saritscheff an der Küste des Eismeers gefunden. Diesen Berg nannte ich: den Teufelsberg. — Da mir bei dem schönen Wetter jeder Augenblick kostbar war, so ließ ich sogleich zwei Böte ausrüsten, und trat mit meiner ganzen Gesellschaft die Fahrt in eine Gegend an, wo eine Meeresöffnung zu seyn schien. Freilich war es für heute zu spät, um etwas zu untersuchen, das aber sollte, nachdem wir am Lande übernachtet, mit Tagesanbruch vor sich gehen; kaum aber hatten wir uns 200 Faden vom Schiffe entfernt, so überfiel uns ein dichter Nebel, der uns zum Rückzuge zwang. Wir beobachteten den Strom, der mit einer Schnelligkeit, welche 1½ Knoten betrug, sieben Stunden aus der Oeffnung, und vier Stunden wieder hinein lief.

Den 12ten Morgens um vier Uhr, unternahmen wir bei schönem Wetter die Fahrt zu der Oeffnung zum zweiten Male, mußten aber, da die Tiefe stark abnahm, einen andern Weg einschlagen, der uns einem Lande zuführte das sechs Meilen von unserm Schiffe entfernt in W lag. Wir landeten in der Nähe eines kleinen Flusses, der seinen Ursprung aus der See zu haben schien; und fanden das Land, obzwar es ziemlich hoch lag, sumpfig. Hier theilte sich unsere Gesellschaft: ich verfolgte mit dem Lieutenant Schischmareff die Küste nach S zu, um vielleicht bis an die Oeffnung vorzudringen; die Herren Naturforscher schlugen den Weg ins Land ein, um zu botanisiren, und die zurückbleibenden Matrosen sollten unterdeß eine Mahlzeit zubereiten. Nach einem Marsch von ungefähr vier Meilen, erreichten wir ein Cap, wo das Land seine Richtung plötzlich von S nach W nahm, und beträchtlich höher

ward; von einem Hügel ſah ich in W einen breiten Arm, der ſich aus dem Meere ins Land ergoß, ſich dort in vielen Krümmungen zwiſchen den Bergen ſchlängelte, und mir Hoffnung machte, ihn in Böten befahren und tief ins Land dringen zu können. Wir bemerkten zugleich, daß die Tiefe, welche in der Mitte des Arms noch zuzunehmen ſchien, ſchon am Ufer für unſere Böte hinlänglich war; ſeine Breite war zwiſchen 1 und 1½ Meile, der Strom wechſelte regelmäßig, und lief an manchen Stellen wenigſtens zwei Knoten. Jetzt entdeckten wir in einer Entfernung von 300 Schritten eine Hütte, aus welcher zwei Amerikaner, der Eine beſahrt, der Andere ein Knabe von 16 Jahren, beide mit Bogen, Pfeilen und Lanzen bewaffnet, uns entgegen kamen. Nachdem ſie von ihrer Hütte aus, die Hälfte des Weges gegen uns zurückgelegt, beſtiegen ſie einen Hügel, wo ſie eine feſte Poſition nahmen, darauf ſpannten ſie ihre Bogen und richteten die Pfeile auf uns, indem der Alte uns mit brüllender Stimme etwas zurief. Da wir noch drei Matroſen bei uns hatten, und dieſe überlegene Macht ſie vielleicht erſchreckte, ſo befahl ich den Uebrigen zurückzubleiben, legte meine Waffen ab, und ging dem Helden allein entgegen; kaum ſahen ſie mich waffenlos, als ſie auch die ihrigen von ſich warfen. Wir umarmten uns herzlich, brachten unſere Naſen mehrere Male in eine ſtarke Berührung, und ich legte meine freundſchaftliche Geſinnung durch Meſſer und Spiegel, welche ich ihnen ſchenkte, klar an den Tag. Dennoch konnten ſie ſich einer geheimen Furcht nicht erwehren, und als ich vollends meine Leute herbeirief, ſtieg ihr Mißtrauen aufs Höchſte; ſie richteten ſogleich ihre Bogen auf meine Begleiter, und brüllten wie vorhin. Ich ſchickte jetzt die Matroſen zurück, und gab dem Lieutenant Schiſchmareff einen Wink, unbewaffnet zu mir zu kommen; dieſer wurde ſofort empfangen, wie ich, und ſie nöthigten uns in ihre Wohnung. Wir traten in ein kleines Zelt von Wallroßhäuten, in der Form eines Conus verfertigt, wo das Weib mit zwei Kindern in der Ecke ſaß. An der Seite des Lagers befanden ſich zwei Böte, ein ganz kleines, wie die auf den Aleuten, und ein großes für zehn Menſchen, welches dazu diente, das Zelt ſammt der ganzen Wirthſchaft, von einem Ort zum andern zu transportiren. Daß ſie ſich mit der Jagd beſchäftigen, bewieſen mir verſchiedene Felle, die dort in Menge lagen. Der 16jährige Knabe, ein Sohn des Hauſes, mit einem angenehmen, lebhaften Geſichte, das viel Neugier ausdrückte, war beſonders aufmerkſam, als er bemerkte, daß wir ihre Benennungen verſchiedener Gegenſtände aufſchrieben; er machte ſich ein Vergnügen daraus, uns allerlei Dinge zu nennen, und ſah emſig zu, wenn wir die Worte aufs Papier brachten. Die Frau des Amerikaners ſchien für nichts Sinn zu haben, als für meine blanken Knöpfe, welche ſie heimlich abzudrehen ſuchte, und als das nicht gelang, ihre Kinder abſchickte, die ganz in Felle gehüllt, wie zwei junge Bären an mir herumkrochen, indem ſie verſuchten, ſie mir abzubeißen. Um meine Knöpfe zu retten, ſchenkte ich ihr einen Spiegel; aber das gab argen Streit, denn die ganze Familie wollte zugleich hinein ſehen, und dazu war er offenbar zu klein; ich legte mich endlich ins Mittel; einer nach dem andern mußte ſein Geſicht beſchauen, und jeder ſuchte den Fremdling hinter dem Spiegel, weil er ſich ſelbſt nicht erkannte. Der Wirth breitete jetzt außerhalb des Zeltes ein Wallroßfell aus, worauf er uns zu ſitzen nöthigte, ſchenkte dann jedem von uns ein Marderfell, und empfing Gegengeſchenke, worunter der Taback ihm beſonders lieb war. Das Weib war, wie wir früher ſchon andere geſehen hatten, mit kupfernen und eiſernen Ringen um den Armen, und Glasperlen im Haar geſchmückt. Ich gab mir viele Mühe, meinem Amerikaner begreiflich zu machen, daß ich zu wiſſen wünſchte, wie weit ſich dieſer Arm wohl erſtrecke. Endlich verſtand er mich, und machte mir ſeine Antwort durch folgende Pantomimen begreiflich: er ſetzte ſich auf die Erde, und ruderte eifrig mit den Armen; dieſes Geſchäft unterbrach er neun Mal, indem er eben ſo oft die Augen ſchloß

und den Kopf in die Hand legte. Ich erfuhr alſo, daß ich neun Tage brauchen würde, um auf dieſem Arm ins offene Meer zu gelangen; ſchenkte ihm in der Freude meines Herzens noch einige Meſſer, und wir eilten zu unſern Böten, begleitet von Vater und Sohn, welche auf meinen Vorſchlag beide mitgingen. Der Alte war von mittlerem Wuchſe, ſtarkem Körperbau und geſundem Anſehen; die hervorſtehenden Backenknochen und ſehr kleine Augen, hatte er mit allen hieſigen Einwohnern gemein, ſo wie die beiden mit Wallroßknochen gezierten unter der Unterlippe befindlichen Löcher; dieſe gewähren beſonders einen widerwärtigen Anblick, wenn die Knochen herausgenommen werden, weil dann der Speichel immerfort über das Kinn herabfließt. Beide begleiteten uns in leichten Fellhemden, geſchornen, unbedeckten Köpfen, und barfuß; der Vater mogte 40 Jahr alt ſeyn. — Wir unterhielten uns auf dem Wege lebhaft, und ſammelten viele Worte ihrer Sprache, welche Aehnliches mit denen haben, die Cook in Norten-Sund geſammelt. Auf meine Frage, wo er die blauen Glasperlen, ein abgenutztes Meſſer, und dergleichen europäiſche Waaren herhabe, zeigte er auf den Eingang des Sundes, wo auf Böten Menſchen zu ihnen kommen, die Perlen, Tabak, auch Holz zu ihren Bogen und Pfeilen gegen Felle und ſeltige Kleidungsſtücke vertauſchen. Ihre Art zu handeln, wußte er mir ſehr anſchaulich zu machen: der Fremde nämlich legt zuerſt einige Waaren ans Ufer und entfernt ſich, der Amerikaner kommt, beſieht die Sachen, legt dann ſo viele Felle daneben, als er ungefähr dafür geben will, und geht auch zurück; hierauf nähert ſich wieder der Fremde, unterſucht, was man ihm geboten, und nimmt, wenn er zufrieden iſt, die Felle mit, indem ſeine Waare da bleibt, oder läßt, im entgegengeſetzten Falle, alles liegen, entfernt ſich noch einmal, und erwartet eine Zulage des Käufers. Auf dieſe Art ſcheint mir der ganze Handel ſtumm und wortlos fortzugehen, und es iſt keinem Zweifel unterworfen, daß die Tſchuktſchen hier die Felle für den ruſſiſchen Handel eintauſchen. Meine drei Matroſen ſtießen jetzt zu uns, zum großen Schreck der Amerikaner, welche gleich davon laufen wollten, ihr freundliches Benehmen aber beruhigte ſie bald ſo ſehr, daß wir Arm in Arm, unter Lachen und Scherzen, weiter wanderten; dieſe Stimmung ſchien mit indeß von Seiten der Wilden etwas erzwungen. Unſere Unterhaltung ward durch die Erſcheinung eines Thieres unterbrochen, das in vieler Hinſicht dem Eichhörnchen gleicht, aber viel größer iſt, und in der Erde lebt. In Sibirien heißt es Gewraſchka; die Amerikaner, welche aus den Fellen dieſer Thiere, die man hier häufig findet, ihre recht hübſchen Sommerkleider verfertigen, nannten es Tſchiltſchi. Wir ſuchten es für unſere Naturalienſammlung einzufangen, was uns aber ohne die Hülfe unſerer Freunde, die im Laufen ſehr geübt waren, ſchwerlich gelungen wäre; dieſe brachten es uns triumphirend, und lachten herzlich über unſere Ungeſchicklichkeit. Indem wir weiter gingen, bemerkte ich eine Schnepfe, und der Wunſch, zu erfahren, ob unſere Begleiter mit dem Feuergewehr bekannt wären, und was der Schuß für einen Eindruck auf ſie machen würde, bewog mich, ſie zu erlegen. Der Knall verurſachte ihnen den größten Schreck, ſie ſahen einander an, und wußten nicht, ob ſie bleiben, oder davon laufen ſollten; als ſie aber bemerkten, daß ihnen ſelbſt nichts geſchehen war, faßten ſie den Muth, ſich vorſichtig nach meiner Flinte umzuſehen; der Alte aber, welcher bis dahin ſelbſt eine getragen, ohne zu ahnen, was er in Händen hatte, gab jetzt die Flinte ſchnell dem Eigenthümer zurück. Die verſchmetterte Schnepfe, welche er nicht anzurühren wagte, hatte ihm die höchſte Ehrfurcht vor das ſchreckliche Inſtrument eingeflößt, und ſie konnten beide nicht aufhören, ihr Erſtaunen über dieſe außerordentliche Begebenheit zu äußern. Wir waren unſerm Lagerplatze ſchon ziemlich nahe, als uns Herr Chorid mit ſeinem Buche begegnete, worin er verſchiedene Amerikaner aus dieſer Gegend gezeichnet hatte. Unſere Freunde freuten ſich ſehr darüber, geriethen aber ganz außer ſich, als jetzt Herr Chorid

im Gehen die Züge des Alten flüchtig aufs Papier brachte, und der Sohn hielt sich den Bauch vor Lachen, als er das Gesicht seines Vaters gezeichnet sah. Wir erreichten unser Lager, fanden die Suppe bereit, und machten uns ohne Zeitverlust darüber her, während unsere Freunde die Menge ihnen ganz fremder Sachen, welche ihnen jetzt in die Augen fielen, bewunderten; besonders auffallend war ihnen der Gebrauch der Messer, Gabeln und Teller. Etwas Fleisch und Zwieback das wir ihnen reichten, aßen sie nicht, sondern verwahrten es. Sobald wir unsere Mahlzeit geendet, wurde alles eingepackt, und wir segelten mit günstigem Winde der Oeffnung zu. Die Amerikaner, welche am Lande blieben, hielten sich noch lange in der Gegend auf, wo wir gespeist hatten, und wir sahen sie emsig suchen, in der Hoffnung, daß wir etwas zurückgelassen, was Werth für sie haben könnte.

Wir hatten das Vorgebirge, welches den Eingang in den Arm bildet, und wo das Land plötzlich seine Richtung nach Westen nimmt, umsegelt. Vergebens waren aber unsere Bemühungen, weit hinauf zu dringen, da wir jeden Augenblick auf Untiefen stießen. Dennoch bin ich überzeugt, daß es da ein Fahrwasser geben muß, da die Tiefe oft dicht neben einer Untiefe 2—3 Faden betrug, und der Strom dabei zwei Knoten lief. Selbst die vielen Untiefen sind durch den starken Strom entstanden, und dieser könnte unmöglich existiren, wenn der Arm sich bald schlösse. Die Aussage des Amerikaners ist also wahrscheinlich richtig, und dieser Arm läuft entweder bis Norten-Sund, oder vereinigt sich mit der Schischmareff's-Bay. Nachdem wir uns einige Stunden mit dem vergeblichen Suchen einer Passage abgequält hatten, landeten wir nahe bei der Hütte unseres Freundes; ich ließ ein Lager aufschlagen, damit meine ganz ermüdeten Leute zur Ruhe kämen; uns gewährte die ans Land geschleppte, ungeschlagene Baydare Schutz, und allen war eine Tasse Thee eine wahre Erquickung. Unser Amerikaner schien etwas erschrocken über die Nachbarschaft; er packte gleich Haus und Geräthe ins große Boot, und verließ mit seiner Familie in aller Stille diese Seite des Ufers. Ich sah, wie er auf dem Arme bald links bald rechts ruderte, wahrscheinlich, um den ihm bekannten Untiefen auszuweichen, und wie er endlich nach vielen Krümmungen am jenseitigen Ufer landete, wo der ungetreu gewordene Freund sein Zelt aufschlug.

Das Wasser in dem Arme, welches wir öfter untersucht hatten, war salzig wie Schneewasser. Man kann sich kein schöneres Wetter denken, als wir heute hatten; kein Wölkchen trübte den Himmel, der so herrlich blau war, wie man ihn nur in höheren Breiten sieht, und auch der Bewohner der Beringsstraße kann sagen: die Natur ist schön! — Gegen Abend wurde unsere angenehme Ruhe unterbrochen durch den Ruf der Schildwachen, welche uns acht Baydaren unter Segel meldeten. Dieser Besuch war uns zugedacht, und wir hatten sie schon früher von einer Anhöhe bemerkt, wie sie aus der Gegend des Cap Betrug unter Segel gingen; da indeß unsere Waffen in der besten Ordnung waren, so konnten wir dieser Erscheinung mit Ruhe entgegen sehen. Die Baydaren, jede mit zwölf Mann, landeten am südlichen Vorgebirge des Arms, uns gerade gegenüber in der Entfernung einer kleinen Meile, und wurden ans Land gezogen, wo sie gleich der unsrigen zu Zelten dienten. Die Amerikaner machten mehrere Feuer an, um welche sie sich lagerten; ihre Hunde, deren sie viele mithatten, liefen am Ufer umher. Diese Nachbarschaft konnte uns nun wirklich gefährlich werden, da meine ganze Mannschaft bei dieser Excursion nur aus vierzehn Mann bestand, und der Verlust einiger meiner Matrosen, mich außer Stand gesetzt hätte, die Expedition zu vollenden. Dennoch beruhten wir jetzt einige Stunden der Ruhe: ich ließ also drei Schildwachen mit geladenem Gewehr, und dem Befehl, bei dem geringsten Verdacht zu feuern, ausstellen, und wir Uebrigen lagerten uns, jeder mit einer geladenen Flinte auf den Boden; die Wilden saßen um ihre Feuer, schrien, und ließen Trommeln erschallen.

Ich gab für jetzt die weitere Untersuchung des Armes auf, da sie, der Untiefen wegen, mir zu viel Zeit rauben konnte, und verschob diese aufs künftige Jahr, wo ich sie vermittelst ganz kleiner Baydaren aus Unalaska, fortzusetzen hoffte. Die Bay nannte ich: Bay der guten Hoffnung! weil ich wirklich hoffen durfte, hier recht merkwürdige Entdeckungen zu machen. Die Ufer am nördlichen Theil des Armes, erreichen eine beträchtliche Höhe, je weiter man aber nach N ins Land vordringt, desto niedriger werden sie, und man findet eine Menge kleiner Seen und Flüsse. Das südliche Ufer des Armes ist und bleibt niedrig so weit das Auge reicht, und wird erst in der Gegend des Tenselberges fünfzehn Meilen von hier gebirgig; überall ist das Land grün, doch gibt es nirgends Gesträuch. Um 1 Uhr in der Nacht machten wir uns auf den Weg: noch brannte das Feuer der Wilden, noch erscholl, in Begleitung der dumpfen Trommel, ihr Gesang, und dieses, verbunden mit der finstern Nacht, verbarg ihnen unsere Abfahrt. Nachdem wir uns aus dem Canal herausgearbeitet, nahmen wir den Weg dem Schiffe zu, wobei wir, da wir durchaus nichts sehen konnten, uns nach der Lage des Landes zu richten suchten. Kaum hatten wir eine halbe Stunde gerudert, so geriethen wir auf eine Untiefe; es war die Zeit der Ebbe, alle Stellen, über die wir früher ganz bequem gefahren, hatten sich in Sandbänke verwandelt, und um uns hörten wir die Brandung wüthen. Wir ruderten jetzt in einer andern Richtung, es dauerte aber nicht lange, so waren wir abermals auf einer Untiefe, wo die Brandung uns zu verschlingen drohte; ein heftiger Wind machte unsere Lage gefährlich, das Boot zog viel Wasser, wir alle waren von der Arbeit erschöpft, und ich sah keinen Ausweg dem Tode zu entrinnen, da wir jeden Augenblick erwarten mußten, daß das Boot von der Brandung erfaßt, umschlagen würde. Die Baydare, auf welcher sich unsere Gelehrten befanden, war von uns abgekommen, und einige Nothschüsse, die wir jetzt von dort hörten, machten unsere Lage noch viel schrecklicher; wir antworteten durch einen Pistolenschuß, aber helfen konnten wir nicht. Endlich kam uns allen der anbrechende Tag zu Hülfe, wir sahen den Weg den wir zu nehmen hatten, um der Brandung zu entkommen, und die Baydare, ebenfalls dagegen kämpfend, war in unserer Nähe. Die Matrosen strengten jetzt ihre letzten Kräfte an, um gewaltsam die starke Brandung zu durchschneiden, (das einzige Mittel durchzukommen, ohne umgeworfen zu werden) und wir waren gerettet. Die Baydare welche aus Leder, und folglich leichter war, half sich mit weniger Mühe durch. Wir sahen jetzt das Schiff deutlich, aber die Entfernung betrug noch zwei Meilen, und meine erschöpften Matrosen hatten kaum mehr die Kraft, dem heftigen, contrairen Winde entgegen zu arbeiten; endlich aber legte sich auch dieser, und wir erreichten, nach unglaublichen Beschwerden, den 13ten August, Morgens den *Nurick*. Wir verdankten unsere Rettung allein dem Muthe der Matrosen, und es ist mir erfreulich, hier öffentlich erklären zu können, daß ich während der ganzen Reise Ursache hatte, mit dem Betragen der ganzen Mannschaft im höchsten Grade zufrieden zu seyn. Ihr unerschrockener Muth und ihre Beharrlichkeit im Dienste, haben mich immer erfreut, ihre Aufführung war exemplarisch, und an fremden sowohl, als an bekannten Orten, sah man ihr Bestreben, nirgends einen üblen Eindruck zu hinterlassen. Auf diese Art kann auch ein beschwerliches Unternehmen mit russischen Matrosen ein Vergnügen werden. Als der Wind sich um fünf Uhr Morgens ganz gelegt hatte, erhielten wir auf zwei Baydaren Besuch von den Amerikanern, die bei dem Verkauf ihrer kleinen Arbeiten uns auf alle Weise zu prellen suchten, und herzlich lachten, wie ihnen das nicht gelingen wollte. Die allgemeine Regel, im Handel zuerst die schlechteste Waare vorzuzeigen, haben sie sich wahrscheinlich von den Tschuktschen, und diese wieder von den russischen Kaufleuten angeeignet. Als wir nichts mehr von ihnen haben wollten, holten sie noch aus dem untersten Raum ihrer Böte einige schwarze Füchse hervor,

die wir aber nicht erhandeln konnten, da sie sie nur gegen große Messer hergaben. Einer von ihnen, ein junger, rüstiger Mann, den ich für den Anführer hielt, weil seine Befehle pünktlich vollzogen wurden, wagte sich, nachdem wir ihn sehr eingeladen und ihm allerlei geschenkt, aufs Verdeck; er war der Einzige unter den Bewohnern des Sundes, welcher diesen Muth bewies. Sein Erstaunen, bei dem Anblick der vielen neuen Gegenstände, war unbeschreiblich; stumm sah er nach allen Seiten umher, und schon nach einer viertel Stunde machte er sich davon, um seine aufmerksamen Kameraden von den gesehenen Wunderdingen zu unterhalten. Wir gaben ihm eine Tafel mit, indem wir ihm begreiflich machten, daß er uns die Richtung des Caps darauf zeichnen möchte; er nahm den Griffel und zeichnete wirklich das Cap am südlichen Eingange des Sundes, das er uns als eine gebogene Landspitze darstellte; darauf bezeichnete er eine Menge Wohnungen, die er Kegi nannte, und wohin er uns freundlich einlud. Auf seiner Baydare bemerkten wir eine eiserne Lanze, die wir als die Arbeit einer sibirischen Fabrik, wo sie blos für den Handel mit den Tschuktschen verfertigt werden, erkannten. Jetzt war ihr Mittag herangekommen; sie legten einen eben erlegten Seehund in ihre Mitte, schnitten ihm den Bauch auf und einer nach dem andern steckte den Kopf hinein, um das Blut herauszusaugen. Nachdem sie auf diese Weise hinlänglich getrunken, schnitt sich jeder ein Stück Fleisch heraus, das er mit dem größten Wohlbehagen verzehrte, und man kann sich denken, wie ihre ohnehin schrecklichen Gesichter bei dieser Mahlzeit aussahen.

Um neun Uhr Morgens bekamen wir bei heiterem Wetter, mäßigen Wind aus O und ich ließ gleich die Anker lichten, um die Küste nach N zu verfolgen. Die observirte Breite unseres Ankerplatzes gab 66° 16′ 39″, Länge 161° 41′. Die Abweichung der Magnetnadel 27° östlich. Das Fallen des Wassers bemerkten wir an dem Lande welches von der Bay der guten Hoffnung eine nördliche Richtung nimmt, konnten uns aber der geringen Tiefe wegen nicht nähern, sondern beobachteten es nur von der Spitze des Mastes. Um zehn Uhr sahen wir die äußerste Spitze des Landes in S W 35°. Dieses Vorgebirge war sechs Meilen von uns entfernt und bildete den südlichen Eingang in den Sund. Ich nannte es nach dem Manne, der als Arzt mit Krusenstern die Reise um die Welt gemacht hat, und mein Freund ist: Espenberg. Von hier richtete ich während der Nacht den Lauf nach der NO Küste. Den 11ten August um acht Uhr Morgens hatten wir das Vorgebirge erreicht, welches den nördlichen Eingang des Sundes bildet, und das den Namen Krusenstern erhielt. Was ich beim Eintritt in den Sund in N für Inseln ansah, war sehr hohes Land; auf einer niedrigen Landzunge, die sich davon nach W erstreckt, waren viele Wohnungen, und wir sahen nicht nur Menschen, die am Ufer hin und her liefen, sondern auch zwei Baydaren, die uns vergebens einzuholen suchten, da der frische Wind dem Nuvick Flügel gab. Ein Gebäude auf einer Anhöhe, das einem europäischen Magazine glich, fiel uns auf; — die Wohnungen auf der Landzunge erschienen, da sie unter der Erde sind, wie kleine, runde Hügel, mit Wallfischknochen umzäunt. Vom Cap Krusenstern bildet das Land eine Einbucht nach NO und nimmt alsdann seine Richtung nach NW, wo es mit einem sehr hohen Vorgebirge endigt, welches ich für Cap Mulgrave halte. Nach unserer Bestimmung liegt es 67° 30′. Cook, der an dem Tage seine Observation hatte, fand nach der Schätzung die Breite von Cap Mulgrave 67° 45′. Dieses giebt zwar einen Unterschied von 15′, zieht man aber in Betracht, daß wir in einer Entfernung von 15 Meilen vom Vorgebirge, in der Breite um eine Kleinigkeit irren konnten, und daß auch bei Cook, der gar seine Observation hatte, sich ein kleiner Fehler eingeschlichen, so wird wahrscheinlich die Mitte

unſerer beiden Breiten, der wahren nahe kommen und dieſe beträgt 67° 37′ 30″. Unſere Länge von Cap Mulgrave ſtimmte mit Cook ſeiner genau überein.

Meiner Inſtruction zufolge ſollte ich in Norten-Sund einen ſichern Ankerplatz aufſuchen, und im künftigen Jahre von dort aus die weitere Unterſuchung der Küſte fortſetzen; da mich das Glück aber einem bis jetzt unbekannten Sunde zugeführt hat, der mit den ſicherſten Ankerplätzen verſehen iſt, und wo eine Landerpedition viel intereſſanter ſeyn muß, als in Norten-Sund, ſo halte ich eine Fahrt dorthin jetzt für ganz überflüſſig. Dem allgemeinen Wunſche meiner Reiſegefährten zu Folge, nannte ich dieſen neuentdeckten Sund mit meinem Namen: Sund Kotzebue. So unbedeutend die Entdeckung dieſes Sundes auch ſeyn mag, ſo iſt es doch ein Gewinn für die Geographie, und mag der Welt als Zeichen meines Eifers dienen: denn wahrlich, ſelbſt Cook iſt mit dieſer Küſte etwas nachläßig verfahren. Ich hoffe gewiß, daß dieſer Sund mich im künftigen Jahre auf wichtige Entdeckungen führen wird, und wenn ſich gleich auf eine nordweſtliche Durchfahrt nicht mit Sicherheit rechnen läßt, ſo glaube ich doch viel weiter nach Oſten vordringen zu können, da das Land ſehr tiefe Einbuchten hat. Dem Handel mit Pelzwaaren muß dieſer Sund mit der Zeit weſentliche Vortheile bringen, da ſie hier im Ueberfluß vorhanden ſind; und wir ſelbſt wären mit reicher Ladung heimgekehrt, wenn der Hankel in unſerm Plan gelegen hätte. Meiner Meinung nach könnte unſere Regierung auf der Küſte von der Beringsſtraße nach N ein Paar Beſitzungen anpflanzen, wie die engliſche Hudſons-Compagnie, welche ihren Handel weit nach Weſten von der Hudſons-Bay erſtreckt; ſie beſitzt Colonien im Innern des Landes, in ſehr geringer Entfernung von dem neuentdeckten Sunde, und wird dort ohne Zweifel die Gelegenheit zum Handel bald benutzen. Bis jetzt war die Beringsſtraße der Schiffahrt gefährlich, da die Schiffe im Fall eines Sturms oder anderer Bedrängniße keinen Hafen kannten, in den ſie ſich flüchten und Schutz finden konnten. Jetzt iſt dieſe Schwierigkeit gehoben, und Schiffe, welche künftig die Beringsſtraße beſuchen wollen, werden den weſentlichen Vortheil dieſer Entdeckung bemerken. Die Bewohner dieſes Landes, durchgängig von ſehr geſundem Anſehen, ſchienen ſich blos von dem Fleiſche der Seethiere zu nähren, welches ſie mehrentheils roh eſſen. Fiſche ſahen wir an der ganzen amerikaniſchen Küſte nicht; wir haben unſere Angeln oft, aber immer vergebens ausgeworfen; ich glaube daher, daß es hier entweder gar keine gibt, oder daß vielleicht in dieſer Jahreszeit ſich keine hier aufhalten. Der Tabak iſt unbeſchreiblich beliebt; er wird gekaut, geſchnupft, geraucht und der Rauch ſogar verſchluckt.

Das Waſſer in dem Sunde ward bei den täglichen Beobachtungen des Doctor Eſchſcholz mit dem Aräometer, ſehr ſüß befunden, was wahrſcheinlich von dem ſchmelzenden Eiſe herrührt; vielleicht aber iſt auch ein beträchtlicher Fluß in der Nähe, welcher unſerer Forſchung entging; überhaupt fanden wir, daß das Waſſer an der amerikaniſchen Küſte weit weniger Salz enthielt, als das an der aſiatiſchen. Der herrſchende Wind in dieſem Monate, welcher beim Aufgange der Sonne heftig war, und ſich beim Untergange derſelben legte, war SO; das Wetter war meiſtentheils heiter. Ich glaube, daß bei SO Wind Cap Prince de Galles den Nebel von dieſer Küſte abhält, denn man darf nur wenige Meilen ins Meer gehen, um ſich im dichteſten Nebel zu befinden. Der Barometer ſteht regelmäßig bei SO höher, als bei allen andern Winden, ohne ſich nach der Witterung zu richten, wovon ich nur ein Beiſpiel anführen will: Bei SO Wind und trübem Wetter ſtand der Barometer 30, 20, bei NO und dem heiterſten Wetter ſtand er 29, 50. Der mittlere Stand des Thermometers außerhalb des Sundes betrug 9° Wärme, innerhalb deſſelben + 11°; dieſes alles gilt von der amerikaniſchen Küſte.

Von Kotzebue-Sund nach Unalaska.

Jetzt, da uns fürs künftige Jahr ein Zufluchtsort bekannt geworden, wünschte ich die wenigen Tage, welche dieses Meer noch der Navigation gestattete, an der asiatischen Küste zuzubringen, um die Bewohner derselben kennen zu lernen, und sie mit den Amerikanern zu vergleichen; ich nahm daher Morgens bei einem OSO Winde den Cours nach S um das Land in der Gegend von Cap Espenberg zu sehen. Am Mittag war unsere observirte Breite 66° 38′ 47″. In der Nähe von Cap Espenberg lagen uns zwei ausgezeichnete Hügel SO 18°, Cap Krusenstern NO 22°. Der Wind legte sich, und da wir auch am 15ten August Windstille hatten, so gelang es mir, mehrere Abstände zwischen Mond und Sonne zu nehmen, aus welchen die Länge berechnet, und auf den Mittag reduzirt 165° 15′ 30″ gaben; die Chronometer zeigten die übrigen nur um wenige Minuten verschieden. Meine Absicht war, die Nähe des östlichen Caps von Asien zu passiren, und alsdann die St. Lorenz-Bay zu erreichen, da wir aber den 16ten und 17ten bei trübem Wetter, starken Wind aus S und SSW hatten, so machten wir nur geringe Fortschritte.

Den 18ten August. Der Wind wehte noch immer stark aus S und der Nebel war so undurchdringlich, wie wir ihn an der amerikanischen Küste bei diesem Winde nie gehabt. Während der Nacht waren wir der asiatischen Küste näher gekommen; die Tiefe hatte regelmäßig bis auf 31 Faden zugenommen, und die Temperatur der Luft sich in einem solchen Grade verändert, daß es uns schien, als ob wir plötzlich aus einem warmen Klima in ein kaltes versetzt wären. Der Thermometer, welcher Mittags an der amerikanischen Küste auf 9 — 10 Grad stand, zeigte hier nur + 5° an, auch das Wasser war hier merklich kälter, was wohl von dem hohen, eisigen Lande herrührt; den Stand des Barometers haben wir hier immer niedriger gefunden, als bei Amerika. Die Richtung des Stromes in der Beringsstraße war immerfort nach NO, und zwar an der asiatischen Küste noch stärker, als an der amerikanischen. Ein Anblick den wir dort ganz hatten entbehren müssen, waren eine Menge Wallfische und Wallrosse, die in unserer Nähe spielten. Letztere haben auf dem Wasser ein wunderliches Ansehen, indem sie den Kopf senkrecht über die Oberfläche halten, wobei ihre unverhältnißmäßig langen Zähne ganz horizontal stehen. Am Morgen bemerkte ich sehr dunkelblaue Flecken, die sich von der Farbe des Wassers unterschieden. Aus Furcht, auf eine Untiefe zu gerathen, ließ ich das Senkblei werfen, wir fanden aber, daß diese Flecken durch eine unzählige Menge kleiner Seethiere entstanden waren. Um drei Uhr Nachmittags vertheilte sich der Nebel, das Cap Oriental lag uns in SW 45° in einer Entfernung von zwölf Meilen. Obgwar der S Wind uns zu laviren zwang, so hofften wir doch bei ruhiger See viel zu gewinnen; um sieben Uhr Abends lag uns Cap Oriental SW 17°, die Insel Natmanof SO 29°, das Wetter ward trübe und der Wind frisch.

Den 19ten August. Nachdem wir während der regnichten, stürmischen Nacht immerfort lavirt hatten, hoffte ich, unserer Schiffsrechnung nach, in der Nähe der St. Lorenz-Bay zu seyn. Ein dichter Nebel, welcher uns bis jetzt das Land verborgen, vertheilte sich Mittags ein wenig, und wir sahen in SSW in sehr geringer Entfernung den Gipfel eines Berges; aber wie erstaunten wir, als wir jetzt bei reinerem Horizonte erkannten, daß dieser Berg das Cap Oriental bildete, und wir also seit gestern keinen Schritt vorgerückt waren. Der Strom hatte uns nach der Berechnung in 24 Stunden fünfzig Meilen nach NO getrieben, also etwas über zwei Meilen die Stunde. Den Strom an der asiatischen Küste im Fahrwasser auf der größten Tiefe, schätze ich bis auf drei Meilen die Stunde, wenn der

Wind friſch aus S weſt. Die beſtändige NO Richtung des Stromes in der Beeringsſtraße beweiſt, daß das Waſſer keinen Widerſtand findet, und folglich eine Paſſage exiſtiren muß, wenn ſie gleich für die Schiffahrt vielleicht nicht geeignet iſt. Schon längſt hat man die Bemerkung gemacht, daß der Strom aus der Baffins-Bay nach S fließt, es bleibt alſo keinem Zweifel unterworfen, daß die Waſſer-Maſſe, welche in die Beeringsſtraße läuft, ihren Weg um Amerika herum nimmt, und durch die Baffins-Bay wieder in den Ocean tritt.

Da es des Schickſals Wille ſchien, daß wir das Cap Oriental beſuchen ſollten, ſo nahm ich meinen Lauf dahin, und zwar an der nördlichen Seite, um vor den ſüdlichen Winden geſchützt zu ſeyn. Es beſteht aus ſehr hohem Lande, das an mehreren Stellen mit ewigem Eiſe bedeckt, in einiger Entfernung dem Seefahrer nur eine ſchmale Landzunge zu bilden ſcheint, welche ſich weit in die See erſtreckt; woher auch wohl Cook ſie unter dieſer Geſtalt auf ſeiner Karte aufgenommen hat. In einer Entfernung von 5 — 6 Meilen aber zeigt ſich ein ſehr niedriges Land, das ſich den Bergen anſchließt, und dem Vorgebirge das Anſehen der Landzunge raubt. An den äußerſten Spitzen des Caps hat ſich auf das niedrige Land ein zuckerhutförmiger Berg hingepflanzt, der ſenkrecht aus dem Meere hervorragt, deſſen Gipfel eingeſtürzt und der nach der Seeſeite offen iſt. Dieſer Ort hat ein ſchauriges Anſehen durch die ſchwarzen, wild durcheinander geſtürzten Felſen, worunter einer, ganz in der Form einer Pyramide, ſich beſonders auszeichnet. Die furchtbar zertrümmerten Felſen mahnen den Menſchen an die Revolution der Erde, welche einſt hier Statt gefunden hat; denn daß Aſien ſonſt mit Amerika zuſammenhing, macht ſowohl die Anſicht, als die Lage der Küſte wahrſcheinlich, und die Gwozdef-Inſeln ſind die Ueberbleibſel der Verbindung zwiſchen dem öſtlichen Cap und Prince de Galles. Nach W bildet das niedrige Land eine Einbucht, auf der wir viele unterirdiſche Wohnungen in Geſtalt kleiner, runder Hügel bemerkten, neben welchen eine Menge Walfiſchrippen aufgeſtellt waren. Wir ſegelten in die Gegend, und ließen Mittags auf 18½ Faden Tiefe über lehmigen Grund, die Anker fallen; die Jurten lagen uns SO 4° ein Paar Meilen entfernt, der Pyramidenſtein SO 64°. — Kaum lagen wir vor Anker, ſo näherte ſich eine Baydare mit elf Mann dem Aurik, ſie ruderten einige Mal um das Schiff herum, ohne ein Wort zu ſprechen, betrachteten es mit großer Aufmerkſamkeit, ließen ſich aber durchaus nicht bewegen, an Bord zu kommen, obgleich ſie unſere Pantomimen gut verſtanden; nachdem ſie erſt auf einigen Pelzwerk, und dann auf ihre Wohnungen gezeigt, wohin ſie uns einluden, ſchlugen ſie ſelbſt den Weg dahin ein; wahrſcheinlich waren ſie alſo nur zum recognosciren abgeſchickt. Unter ihren Waffen haben wir auch eine Flinte bemerkt; wenn die ruſſiſchen Kaufleute ſich öfter die Freiheit nehmen, ihnen Flinten zu verkaufen, ſo kann das für die ruſſiſche Kolonie in Kamtſchatka ſehr üble Folgen haben, denn wenn eine ſo kriegeriſche Nation wie die Tſchuktſchen mit Feuergewehr bewaffnet iſt, ſo müſſen die Bewohner Kamtſchatkas vor ihrem Angriffe zittern.

Ich befahl ſogleich, zwei Böte aufs Waſſer zu ſetzen, und wir traten um zwei Uhr unſere Fahrt ans Land an. Ihr Empfang ſchien freundſchaftlich, doch nicht ohne Mißtrauen, denn ſie ließen uns nicht bis an ihre Wohnungen kommen; fünfzig Mann, mit langen Meſſern bewaffnet, traten uns entgegen, und nöthigten uns gleich am Strande auf ausgebreiteten Fellen niederzuſitzen, indem ſie ſich in einen Kreis um uns herum ſetzten; die andere Hälfte ſchien, hinter den Wohnungen verſteckt, Schildwache zu ſtehen. Dieſe überlegene Macht raubte mir das Vergnügen, ihre Wohnungen zu beſehen, und machte überdem unſern Aufenthalt am Lande nicht ganz ſicher; wir unterhielten uns indeß ſo gut es gehen wollte, und ich beſchenkte zwei Anführer, welche von den übrigen abgeſondert, neben mir ſaßen, mit

allerlei Kleinigkeiten und hing jedem eine Medaille um den Hals. Die höchſt unreinliche Kleidung, die ſchmutzigen, wilden Geſichter, und die langen Meſſer, gaben dieſer Gruppe das Anſehen einer Banditen-Bande, und aus ihrem Betragen, welches nach und nach ſehr dreiſt ward, ſchloß ich, daß ſie oft mit Ruſſen in Berührung kommen. Dieſes Volk unterſcheidet ſich dem Anſehen nach wenig von den Amerikanern; Böte und Waffen ſind die nämlichen, ihre Lanzen ſind ebenfalls mit einem breiten Eiſen verſehen, wie an der amerikaniſchen Küſte, auch tragen ſie Perlen, aber eine kleinere Gattung. Das Hauptunterſcheidungszeichen dieſer beiden Völker ſind die Wallroßknochen unter der Unterlippe, welche die Tſchuktſchen nicht tragen, auch mögen dieſe von etwas größerem Wuchs und ſtärker ſeyn. Die Weiber waren wahrſcheinlich geflüchtet, denn es kam uns kein einziges zu Geſicht. Nach einer Stunde fuhren wir wieder an Bord, begleitet von drei Baydaren, auf welchen auch die beiden Anführer ſich befanden; ehe dieſe das Schiff betraten, ſchenkte mir jeder von ihnen einen Fuchsbalg, und hierauf kamen ſie mit ihrem Gefolge ohne die geringſte Furcht an Bord. Sie ſpeiſten unſere Zwieback mit Appetit, und tranken dazu recht begierig Branntwein. Den Tabac rauchen ſie nicht, aber ſie ſchnupfen und kauen ihn. Auf meine Einladung kam der Anführer mit noch einigen Andern in meine Cajüte, und hier war ihnen alles gleichgültig, bis auf den großen Spiegel, vor dem ſie wie bezaubert ſtehen blieben. Mit ernſten Geſichtern und ſtarren Blicken betrachteten ſie ihre Ebenbilder, und als einer vollends ſich bewegte, und auch dieſe Bewegung im Spiegel ſah, überlief ſie alle ein Schauder, und ſie verließen eilig und ohne ein Wort zu ſprechen, die Cajüte. Auf dem Verdeck war noch einer durch die Erzählung der Uebrigen neugierig geworden; ich führte ihn hinab, er wagte ſich aber nicht ganz hinein, ſondern ſteckte nur den Kopf durch die Thüre, und lief, als er ſich auf den erſten Blick erkannt hatte, plötzlich wieder hinauf. Ich habe oft auf meiner Reiſe Gelegenheit gehabt zu bemerken, daß die nordiſchen Völker den Spiegel fürchten, die ſüdlichen hingegen ſich mit Wohlgefallen darin betrachten.

Nachmittags erhob ſich ein leichter Wind aus NO den ich ſogleich benutzte und unter Segel ging. Auf dem Ankerplatze fanden wir den Strom eine Meile die Stunde nach NO; er war ſo ſchwach, weil das Cap Oriental dieſen Punkt aus S ſchützte. Wir waren nur wenig avancirt, als der Wind nachließ, und uns bei wenigem nach NO führte. Tauſende von Wallroſſen ſpielten um das Schiff, und brüllten wie Ochſen; mitunter erſchienen Wallfiſche, welche hohe Fontainen ſpritzten; alle kamen dem Anrick ſo nahe wie möglich, und ſchienen durchaus keine Furcht davor zu haben. Ein ungeheuer großer, mit Muſcheln und Seegras bedeckter Wallfiſch, ſpritzte ſeine Fontaine ſo hoch, daß wir den Strahl ins Geſicht bekamen, ein Begegniß, das nicht angenehm war, da das ausgeſpritzte Waſſer einen ſehr üblen Geruch hatte; dabei hielt er ſich ſo lang über dem Waſſer, daß ein Wallfiſchfänger Zeit gehabt hätte, ihm zwanzig Harpunen in den Leib zu werfen.

Den 20ſten Auguſt. Während der Nacht hatten wir ſchwachen Wind; mit Tagesanbruch ward er friſch und ſetzte ſich in NO feſt. Wir ſegelten nach dem log. ſieben Knoten, avancirten aber demungeachtet nach der Peilung ſehr langſam; alſo behält der Strom ſelbſt bei einem friſchen N Winde ſeine Stärke aus S. — Bis zum Mittag hatten wir ſtarken Regen mit Nebel, ſegelten aber friſch auf die St. Lorenz-Bay los, und eben als wir nothwendig helles Wetter haben mußten, verſchwanden Regen und Nebel, und die Bay lag vor uns.

Um drei Uhr Nachmittags bogen wir um die kleine Sandinſel, welche hier den eigentlichen Hafen bildet, und warfen über lehmigen Boden auf zehn Faden Tiefe die Anker. In NO waren an einer Anhöhe einige Zelte der Tſchuktſchen ſichtbar; die weſtliche Spitze der niedrigen Inſel lag uns S W 3/4 W.

Bald näherten ſich uns zwei Baydaren mit zwanzig Mann, welche laut ſangen, aber vorſichtig ſich in einiger Entfernung hielten, bis ich ihnen freundlich zugewinkt, worauf ſie ohne Furcht an Bord kamen. Ich ließ zwei Böte ausrüſten, um ſie in ihren Wohnungen zu beſuchen, und zugleich dort einige Fäſſer mit Waſſer zu füllen; unſere Tſchuktſchen folgten uns, wohlbeſchenkt und ſehr zufrieden. Ehe wir die Wohnungen erreichten, mußten wir eine Anhöhe erſteigen, wo der ſehr beſchwerliche Weg in dieſer Sommerlandſchaft über Eis und Schneefelder und durch ſumpfigen Moosgrund führte. Eis und Schnee behaupten hier ſeit dem vergangenen Jahre ihre Herrſchaft, und in dieſem Zuſtande ſieht man die ganze Küſte, während in Amerika ſelbſt die Gipfel der höchſten Berge von Schnee entblößt ſind; dort ſieht der Seefahrer die Küſten mit einem grünen Teppiche bedeckt, und hier ſtarren ihm ſchwarze, bemooste Felſen mit Schnee und Eiszapfen entgegen. Es iſt ein furchtbarer Gedanke, hier ſein Leben hinbringen zu müſſen, und doch fühlen ſich die Menſchen auf dieſem ſelbſt von der Natur verlaſſenen Boden glücklich und zufrieden. Wir fanden zwölf Sommerwohnungen, welche bekanntlich aus Gerüſten beſtehen, die aus langen Stangen pyramidenförmig zuſammengeſetzt, und mit Fellen verſchiedener Seethiere bedeckt ſind; das Feuer wird in der Mitte der Wohnung gemacht, und oben befindet ſich eine Oeffnung, wo der Rauch herausgeht. Dieſe Hütten waren größer, als ich ſie früher ſah: ſie hatten zwölf Schritt im Durchmeſſer, und waren 1 — 3 Faden hoch; ihre Bewohner ſchienen zu den Herumziehenden zu gehören, das ſchloß ich aus einer Menge Schlitten, womit ſie hergekommen waren, um während des Sommers ihren Vorrath an Wallfiſchſpeck und andern Seethieren für den Winter einzuſammeln; nach Beendigung dieſes Geſchäfts, ziehen ſie wieder zu ihren Rennthierheerden ins Land. Die Wohnungen ſtanden in einer Reihe, und die mittelſte gehörte dem Anführer, einem alten, ehrwürdigen Manne von geſundem Anſehen, dem aber die Füße ſchon den Dienſt verſagten. Alle hatten ſich, wahrſcheinlich aus Furcht in ihre Wohnungen zurückgezogen, wo es mir ſchien, als ob ſie ihre Waffen in Bereitſchaft hielten; nur der Alte ſaß einige Schritte von ſeinem Zelte mit zwei jungen Leuten auf einem ausgebreiteten Leder, und nöthigte mich an ſeine rechte Seite, als er erfuhr, daß ich der Befehlshaber ſey. Seine erſte Bemühung war, mir die Frage begreiflich zu machen, ob ich jemanden bei mir hätte, der ſeine Sprache verſtände? Daran aber fehlte es mir; und nur ein Matroſe, den ich aus Kamtſchatka mitgenommen, verſtand die Kariakiſche Sprache und begriff auch hier manches Wort; dadurch wurde er mir ziemlich nützlich, ſo armſelig er auch den Dolmetſcher machte. Aus dem Wörterbuche von Kruſenſtern, das ich bei mir hatte, verſtanden ſie kein einziges Wort. Ich ließ jetzt dem Alten ſagen: wir ſeyen Ruſſen, und ihre Freunde, wir wären blos gekommen, um friſches Waſſer einzunehmen, und bäten ihn um einige Rennthiere! — Es dauerte lange, ehe mein Dolmetſcher dieſe Worte überſetzt hatte, endlich aber verſtand ihn der Alte, verſprach für Rennthiere zu ſorgen, machte uns aber begreiflich, daß das ein Paar Tage Zeit koſten würde, weil man ſie aus dem Lande herbeitreiben müßte. Sehr erfreut über dieſes Verſprechen, da meine Mannſchaft ſchon ſeit Chili wenig friſches Fleiſch genoſſen hatte, beſchenkte ich den Alten, der zwar alles recht gern annahm, aber dabei die Beſorgniß äußerte, daß er nicht im Stande ſey, ein würdiges Gegengeſchenk zu machen. Auf meine Verſicherung, daß ich durchaus nichts wünſchte, als daß er meine Geſchenke annehmen möchte, ſchüttelte er unwillig den Kopf, ertheilte einem ſeiner Leute einen Befehl, und dieſer lief in die Hütte, und kam bald mit einem Fellkleide zurück, das er mir zu Füßen legte. Ich blieb meinem Vorſatze, nichts anzunehmen, getreu, und gewann ſein Zutrauen ganz, als ich ihm eine Medaille mit dem Bildniſſe unſerer

Kaiserd verehrte, dessen Werth ich ihm durch den Dolmetscher erklären ließ; *) er schien ihn aber schon zu kennen, denn er war unbeschreiblich vergnügt darüber. Jetzt krochen die übrigen Tschuktschen aus ihren Zelten, und setzten sich, sowohl Männer als Weiber in einen Kreis um uns herum, indem sie uns mit neugierigen Blicken betrachteten. Ein junges Weib mußte mir auf Befehl des Alten eine Schüssel mit Wallfischfleck vorsetzen, es war mir aber unmöglich, davon zu essen, da mir noch von dem ersten Gastmahl dieser Art, ein unbesiegbarer Widerwille gegen diese Speise zurückgeblieben war. Das Zutrauen und die Gewogenheit der Damen, gewann ich in hohem Grade, als ich mit freigebiger Hand Perlen und Nähnadeln unter sie vertheilte; letztere nannten sie Tetita. Auf die wiederholte Einladung des Alten, trat ich in sein Zelt, das ich im höchsten Grade unreinlich fand; auf dem Feuer stand ein mächtiger kupferner Kessel; die Wohnung war durch Häute abgetheilt, hinter welchen sie ihre aus Fellen bereiteten, warmen Schlafstellen haben; ein Theekessel und andere eiserne Geräthe, die sie aus Kolima erhalten, überzeugten mich, daß der Handel mit den Russen lebhaft betrieben wird. Es war ziemlich spät, als wir ihre Zelte verließen, begleitet von dem oft wiederholten Taroma, ein Wort, das sie sowohl beim Willkommen, als beim Abschiede gebrauchen.

So viel ich die Tschuktschen kennen gelernt habe, kann ich nicht in die allgemeine Meinung einstimmen, daß sie längere Gesichter, und überhaupt nichts asiatisches hätten; hervorstehende Backenknochen und kleine, chinesische Augen sieht man an allen, und wenn die Köpfe einiger auch weniger asiatisch gebildet sind, so könnte das wohl von der nahen Nachbarschaft der Russen herrühren. Der Bart fehlt allgemein, wie an der amerikanischen Küste, und ich finde überhaupt einen so unmerklichen Unterschied zwischen diesen beiden Völkern, daß ich sehr geneigt bin, zu glauben, daß sie von Einem Stamm entsprossen sind. Die Tschuktschen, welche wir hier sahen, waren von starkem Körperbau und über mittlerer Größe, eine Bemerkung die ich auch dort machte; die Kleidung ist sich an beiden Orten ganz gleich, nur sind die Amerikaner reinlicher und ihre Arbeiten scheinen mit mehr Kunst und Geschmack verfertigt. Die Tracht dieser Völker ist von unserem Maler treu gezeichnet; ihre Waffen bestehen aus Pfeilen, Bogen, Messern und Lanzen, letztere durchgängig von Eisen, mit kupfernen Verzierungen. Messer gibt es hier von drei Gattungen; die erste, eine Elle lang, wird in einer Scheide an der linken Seite getragen; die zweite, ein wenig kürzer, wird unter dem Kleide am Rücken verwahrt, so daß der Griff über der linken Schulter um einen Zoll hervorragt; das dritte Messer, nur einen halben Fuß lang, verstecken sie im Ermel, und gebrauchen es nur zur Arbeit. Die Frauen tatuiren sich Arme und Gesicht. Hier sowohl, als an der gegenüberliegenden Küste bemerkten wir, daß Augenkrankheiten häufig waren, woran wohl der lange Winter Schuld haben mag, denn im Freien blendet sie der Schnee, und in den Jurten greift der Qrldampf die Augen an.

Den 21sten August. Gestern hatte ich alle Anstalten zu einer Fahrt machen lassen, die ich heute unternehmen wollte, um die Bay kennen zu lernen, und zu untersuchen, wie weit sie sich nach W erstrecke. Das Wetter war am Morgen zu schlecht dazu, und als es sich gegen Mittag aufklärte, besuchten uns die Bewohner des Dorfes Nuniamo (wo einst Cook gelandet war) mit ihren Weibern auf sechs Baydaren. Ehe sie ans Schiff kamen, ruderten sie, unter immerwährendem Gesange, langsam einige Mal drum herum; auf jeder Baydare befand sich einer, der das Tambourin schlug, und ein

*) Am Cap Oriental zeigte mir ein Tschuktsche eine Tabaksdose von Kupfer mit dem Bildnisse Catharinen der Zweiten.

zweiter tanzte dazu, indem er die lächerlichsten Bewegungen mit den Händen und dem ganzen Körper machte. Endlich bestiegen sie alle, (mit Ausnahme der Weiber, von denen nur eins herauf kam, das abgezeichnet wurde) den Rurick, benahmen sich, ohne das geringste Mißtrauen zu verrathen, ungemein freundschaftlich, umarmten die Matrosen, sangen und tanzten mit ihnen, und ein Schnaps, den ich präsentiren ließ, erheiterte den ohnehin fröhlichen Geist der Tschuktschen noch mehr. Es befand sich einer unter ihnen, der ein ganz russisches Gesicht hatte, und deshalb von den übrigen der Russe genannt ward; auch einige von uns waren der Meinung, daß er wirklich einer wäre und sich nur nicht zu erkennen geben wollte; dieser unterschied sich von den Andern durch einen starken Bart, den er aber ohne alle Furcht von einem Matrosen abrasiren ließ. Ich erklärte meinen Gästen, daß ich am Lande ihre Tänze zu sehen wünschte, weil auf dem Schiffe nicht Raum genug dazu wäre; dieses wurde sogleich auf den Böten bekannt gemacht, welche mit Jubelgeschrei den Rurick verließen, um am Lande die Anstalten dazu zu treffen. Ich muß hier bemerken, daß die Tschuktschen und Amerikaner, welche wir gesehen, durch ihre stets frohe Laune eine Ausnahme von allen nordischen Völkern machen.

Um drei Uhr Nachmittags fuhren wir auf drei Böten, gut bewaffnet, ans Land. Die Bewohner Nuniagmos, hatten auf einer Niederung unweit der Zelte unseres alten Freundes biwakirt; ihre Baydaren waren ans Land gezogen und in einer Linie aufgestellt, so daß sie einigermaßen als Schutzwehr gegen einen Angriff dienen konnten; hinter dieser Linie befanden sich alle Waffen in der besten Ordnung. Wahrscheinlich ist ihnen diese Vorsicht durch die ewigen Kriege, die sie unter einander und gegen die Amerikaner führen, zum Gesetz geworden, und sie vergaßen sie auch hier nicht, so zutraulich sie sich auch außerdem gegen uns benahmen. Sie kamen uns freundlich entgegen, nöthigten uns, auf einige Thierhäute, welche den Baydaren gegenüber ausgebreitet waren, niederzusitzen; ich schenkte, ehe der Tanz anging, den Damen Nähnadeln und Perlen, den Männern Tabacksblätter, und Aller Freude war durch die Wichtigkeit dieser Geschenke sehr erhöht. Jetzt begann der Ball mit einem Solotanz; ein altes, schmutziges, furchtbar häßliches Weib trat hervor, machte die sonderbarsten, und gewiß sehr ermüdende Bewegungen mit dem ganzen Körper, wobei sie aber nicht von der Stelle rückte; sie verrenkte die Augen, und hatte eine bewundernswürdige Geschicklichkeit im Gesichterschneiden, welche alle Zuschauer zum Lachen brachte. Die Musik bestand aus einem Tambourin, und mehrstimmigem Gesange, der aber für ein europäisches Ohr gar wenig Reiz hatte. Hierauf folgten noch Männer und Weiber, die sich einzeln sehen ließen, aber keiner erreichte die hohe Kunst der Alten. Das Ende des Ballsward durch einen besondern Tanz ausgezeichnet, zwölf Weiber nämlich, setzten sich dicht neben einander in einen Halbkreis, wobei sie sich die Rücken zukehrten, die ganze Gruppe sang, und suchte durch die Bewegungen der Hände und des Körpers den Inhalt ihrer Lieder auszudrücken. Nach Beendigung dieses Tanzes fuhren wir aufs Schiff zurück.

Den 21sten August. Morgens um acht Uhr verließen wir bei heßem Wetter und mäßigem SO Winde mit der Barkasse und der Baydare den Rurick, und erreichten gegen Mittag, nachdem wir 12 ½ Meile zurückgelegt, das Vorgebirge am südlichen Ufer der St. Lorenz-Bay, wo Herrn Sarischeffs Aufnahme endigt. Hier beschloß ich Halt zu machen, um die Mittagshöhe und einige Winkel zu nehmen. Die Breite fanden wir 65° 43′ 11″.

Die Abweichung der Magnetnadel 25° östlich. Auf dem Vorgebirge fanden wir einige Menschen, welche im Begriff waren, zu entfliehen; wir eilten, sie durch einige Geschenke zurückzuhalten, und gewannen dadurch die Gewogenheit der Furchtsamen in einem solchen Grade, daß sie uns zu unser aller

Freude ein Gegengeſchenk von ſechzehn wilden Gänſen und zwei friſch erlegten Seehunden machten. Wir verloren keinen Augenblick; jeder Matroſe ward jetzt Koch, und fünf Gänſe reichten hin, uns wohlbehaglich zu ſättigen; die Uebrigen wurden für den Aurick geſpart. Die Bay iſt nicht bewohnt, ſondern wird nur der Jagd wegen von den Tſchuktſchen beſucht; die Gänſe ſchienen mit Schlingen gefangen und die Seehunde mit Pfeilen erlegt zu ſeyn. Nachdem die guten Leute ihre Neugier an uns befriedigt, ſetzten ſie ihren Weg gegen Oſten nach der Mündung der Bay fort, und auch wir, geſtärkt durch das kräftige Mahl, ſäumten nicht, unſern Weg nach NW, wo die Bay ihre Richtung zwiſchen hohen Gebirgen nahm, zu verfolgen. Die Seehunde, welche wir nicht mehr in die ohnehin ſtark beladenen Böte bringen konnten, blieben bis zu unſerer Rückkehr am Ufer liegen. Drei Meilen hatten wir zurückgelegt, als wir zwei ziemlich hohe, felſigte, aber nur von Seevögeln bewohnte Inſeln erreichten. Ich nannte die öſtliche, welche ungefähr drei Meilen im Umfange hat, nach meinem erſten Steuermann: Ehramtſchenko, die weſtliche, etwas kleinere, erhielt den Namen des zweiten Steuermanns: Petroſ. Bis hierher betrug die Tiefe über zwanzig, zwiſchen den Inſeln aber nur zwölf Faden. Sobald man die Inſeln paſſirt hat, nimmt die Tiefe über einem Boden von Thonerde bis auf acht Faden ab, und hier befindet man ſich in vollkommen ruhigem Waſſer; die Schiffe können dicht am Ufer ſtehen, was im Fall einer Ausbeſſerung ſehr zu Statten kommen kann, denn kein Sturm kann ihnen ſchaden. Nachdem wir ſeit dem Mittag 7½ Meile gefegelt, erreichten wir das Ende der Bay, welche mit einer runden, ſeichten Bucht ſchließt, die vier Meilen im Umfange hat; zwei kleine Flüſſe mit herrlichem Waſſer, welche ihren Urſprung in den hohen Gebirgen haben, und in mehreren Waſſerfällen herabſtürzen, ergießen ſich hier. Wir waren am Eingange dieſer Bucht, am ſüdlichen Vorgebirge, des ſeichten Waſſers wegen, gezwungen zu landen, woher ich hier zu übernachten beſchloß. Die Sonne ſtand noch hoch, die Herren Naturforſcher benutzten die Zeit, und auch ich machte einen Spaziergang am Ufer, um meine Neugier zu befriedigen; ich fand es aber hier trauriger, als in der Beringsſtraße, wo wir uns doch in einer noch höheren Breite befanden. Ein Paar elende Weiden, hier und da eine verkrüppelte Pflanze, ſelten eine Blume, und dieſes alles umgeben von hohen, am Gipfel mit Schnee bedeckten Bergen, welche ſich ſteil aus dem Waſſer erheben. Der Felſen beſteht aus verwittertem Granit, worin ich einige ſchöne, weiße Marmorſtücke fand; im Sande am Ufer, bemerkte ich die friſche Spur eines ungewöhnlich großen Bären.

Den 23ſten Auguſt verließen wir um fünf Uhr Morgens bei ſchönem Wetter und günſtigem Winde unſer Nachtlager, wurden aber die Seehunde zurücklaſſen, die wahrſcheinlich von Füchſen und Vögeln halb verzehrt waren. Die Tſchuktſchen, welche unterdeß einen Wallfiſch erlegt, und dieſen auf die Sandinſel geſchleppt hatten, waren eben beſchäftigt, ihn zu zerlegen; auch uns gaben ſie von ſeinem Speck, und wunden nicht begreifen, warum wir ſolche Leckerbiſſen verſchmähten. Als wir um elf Uhr auf dem Aurick anlangten, erhielt ich durch einen Abgeſandten unſeres alten Freundes die Nachricht, daß vier lebendige und drei geſchlachtete Rennthiere angekommen wären; er ließ mich bitten, dieſe als ein Geſchenk von ihm und ſeinen Unterthanen anzunehmen, und ſelbſt zu ihrem Empfang ans Land zu kommen. Bald nach Tiſche machten wir uns auf, trafen die Nunagnos noch dort, und auch den Alten, welcher auf einem Schlitten hingezogen war, nebſt ſeinem Gefolge. Zuerſt lieferte man mir jetzt die geſchlachteten, und dann die lebenden, ſchönen und muntern Rennthiere ab, welche an langen Riemen geſchleppt, ihre Führer durch hohe Sätze zu Boden warfen; noch wilder wurden ſie, als ſie vermöge ihrer Witterung etwas Fremdes ſpürten, und wir mußten uns ſehr in Acht nehmen, weil ſie mit ihren Gewehren gewaltig um

ſich ſtießen. Der Alte fragte mich, ob man ſie nicht lieber ſchlachten ſollte? und kaum hatte ich meine Einwilligung dazu gegeben, als in einem Augenblick alle vier, von ihren Eigenthümern beim erſten Stich ins Herz getroffen, todt zur Erde ſanken. Ich ſuchte meine Dankbarkeit durch verſchiedene Geſchenke an den Tag zu legen, und verließ ſowohl den Alten, als ſeine Unterthanen, ſehr zufrieden mit meiner Freigebigkeit.

Heute beſuchten uns noch verſchiedene Tſchuktſchen, welche unter beſtändigem Singen und Springen ihre Waaren an den Mann zu bringen ſuchten; beſonders zeichnete ſich ein Knabe durch ſeine luſtigen Tänze aus, und als ich ihm für einige gewagte Sprünge Tabacksblätter reichen ließ, wiederholte er dieſelben, wofür er abermals Bezahlung forderte, und die ſchrecklichſten Grimaſſen machte, als er nichts bekam. Mehrere wagten ſich in die Kajüte, wo der Spiegel ihnen Grauen verurſachte; das Portrait meines Vaters hielten ſie für ein Heiligenbild, bückten ſich davor und machten Kreuze, wie die Ruſſen. Einer von ihnen trug eine goldene Stickerey, welche er von einem Freunde aus Colima erhalten zu haben behauptete.

Den 25ſten Auguſt. Meine Abſicht, heute die St. Lorenz-Bay zu verlaſſen, ward durch einen S Wind vereitelt; auch fiel der Barometer, und deutete auf anhaltend ſchlechtes Wetter. Wir hatten den ganzen Tag viel Beſuch, und am Abend kamen aus S noch fünf Baydaren die Bay herunter, wie ich nachher erfuhr aus der Metſchigmenskiſchen Bucht; auch dieſe waren bei uns, und verſprachen, da ſie zur Nacht aus nächſte Ufer fuhren, morgen ihren Beſuch zu wiederholen; ſie hatten Weiber, Kinder und ihr ganzes Hauswesen bei ſich; ihr Chef, ein ältlicher Mann, beſaß eine Flinte, die aber im erbärmlichſten Zuſtande war. Das Fleiſch der Rennthiere haben wir außerordentlich gut gefunden.

Die Tſchuktſchen brachten uns bisweilen eine Gattung Sarana, welche der Kamtſchadaliſchen ähnlich, nur größer iſt, und ganz den Geſchmack von guten Kartoffeln hat. Obzwar wir dieſe gut bezahlten, ſo konnten wir nur wenig davon bekommen, woraus ich ſchließe, daß das Einſammeln derſelben Schwierigkeiten hat.

Den 26ſten hatten wir vollkommene Windſtille, welche bis zum 27ſten Mittags anhielt; dann erhob ſich ein ſchwacher Wind aus SO, der aber ſchnell zunahm, und plötzlich um zwei Uhr in einen Sturm ausartete, der ſo heftig wüthete, daß ich für meine Ankertaue beſorgt war, und dem Himmel für den ſichern Platz dankte, auf dem ich ſtand. Er dauerte bis um zwölf in der Nacht, und ward dann allmälig gelinder; der niedrigſte Stand des Barometers während deſſen war 28, 70.

Den 28ſten gegen Abend, klärte ſich das Wetter auf, ein friſcher SO Wind aber hielt mich ab, unter Segel zu gehn; der Barometer ſtieg auf 29, 44. Nachmittags fuhr ich ans Land, um meinen alten Freund aufs Schiff einzuladen. Die Tſchuktſchen aus der Metſchigmenskiſchen Bucht hinauskreten am Ufer, ich hielt mich aber nicht lange bei ihnen auf, ſondern ging zu meinem Alten, der zwar ſehr erfreut über meinen Beſuch war, ſich aber nur mit vieler Mühe überreden ließ, aus Schiff zu kommen. Nicht ſowohl ſein Alter als die Furcht, daß ich ihn ganz mitnehmen wollte, machte ihn faſt unerbittlich. Als ich, um ihn hierüber zu beruhigen, ihm begreiflich machte, daß wir ganz contrairen Wind hätten, meinte er: „kein Wind kann euch abhalten, denn ihr ſegelt gegen den Wind!“ Die Tſchuktſchen ſind zu dieſer Ueberzeugung gelangt, durch unſere bei dem Wind, ſcharfſegelnde Böte, und eilten jedes Mal, wenn wir bei contrairem Winde ankamen, haufenweiſe ans Ufer, um die Erſcheinung anzuſtaunen. Die Segel auf ihren Baydaren beſtehen nur aus einem viereckigen Leder, und dieſes, nebſt der flachen Banart ihrer Böte, iſt Schuld, daß ſie nur mit gutem Winde ſegeln können. Endlich entſchloß

ſich der Alte aufs Schiff zu kommen; ein junger rüſtiger Tſchuktſche nahm ihn auf die Schultern und trug ihn mit Leichtigkeit, Berg auf, Berg ab. Während ich mit der Einladung beſchäftigt geweſen war, hatte ein Tſchuktſche von der Metſchigmenskiſchen Bucht einem meiner Leute mit Gewalt eine Scheere abgenommen, und das Meſſer gezogen, um ſich ſeiner Beute zu verſichern. Dieſe Begebenheit wäre blutig abgelaufen, wenn der Zufall nicht gerade einen von der Partie meines Freundes herbeigeführt, welcher dem Miſſethäter gleich wie ein Pfeil auf den Leib ſprang, und ihm ſo ſeinen Raub abjagte; auch ſein Chef war herbeigelaufen um Ruhe zu ſtiften, und als ich dieſem den Vorwurf machte, daß ſeine Leute ſich ſchlecht aufführten, führte er mich ſtatt aller Antwort an eine Stelle, wo man einen Kreis auf die Erde gezeichnet, ungefähr einen Faden im Durchmeſſer; hier mußte der Sünder in kurzem Trabe immerfort nach einer Seite laufen. Dieſe Strafe iſt ſo peinlich als ſeltſam, und ich glaube nicht, daß Jemand lange ſo laufen kann, ohne hinzufallen. Der Alte folgte mir in ſeiner eigenen Baydare, ward aufs Schiff gehoben, und begleitet von zwei vornehmen Tſchuktſchen in die Cajüte getragen, wo ſich alle drei ſo anſtändig betrugen, daß ſie manchem Europäer, den ich am Schiff gehabt, zum Muſter hätten dienen können. Die vielen neuen Gegenſtände hier, erregten ihre Aufmerkſamkeit, und erweckten ſie, wie es mir ſchien, zu ſehr ernſthaften Betrachtungen. Ich ließ meinen Gäſten Thee geben, deſſen Gebrauch ſie nicht kannten; ſie warteten ab, was ich mit meiner Taſſe anfangen würde, folgten dann meinem Beiſpiele, und der Genuß des ſüßen Thees gefiel ihnen wohl. Die Tſchuktſchen leben in ewiger Feindſeligkeit mit den Amerikanern, und mein ehrwürdiger Gaſt erklärte ſie alle geradezu für ſchlechte Menſchen. Zum Beweis ſeiner Behauptung ſagte er, daß ſie freundlich thäten, ſo lange ſie ſich ſchwächer glaubten, ohne Umſtände aber den Fremden beraubten und ermordeten, wenn ſie ihm überlegen wären, und es ohne eigene Gefahr thun könnten; zu dieſem Behuf meinte er, trügen ſie die Meſſer im Aermel; und ihre Weiber gebrauchten ſie, um den Fremden anzulocken. Einige Portraits, welche unſer Maler an der amerikaniſchen Küſte verfertigt, erkannten ſie ſogleich an den Knochen unter der Lippe, und einer meiner Gäſte rief lebhaft, indem er ſein Meſſer zog: „treffe ich einen ſolchen Kerl mit zwei Knochen, ſo durchbohre ich ihn!“ Auf meine Frage, wo die Amerikaner das Eiſen herbekämen, erhielt ich zur Antwort: aus Colima. Sie ſprachen mancherlei darüber, der Dolmetſcher aber verſtand nur ſo viel, daß die Amerikaner zu Waſſer ſich nach N in die Nähe von Colima begeben, ob ſie aber dort mit Ruſſen oder Tſchuktſchen Handel treiben, konnten wir nicht herausbringen, und ich bedauerte ſehr, keinen guten Dolmetſcher zu haben. Nach einer halben Stunde verließ mein Alter das Schiff; meine Geſchenke nahm er nur mit Widerwillen, weil er meinte, mir kein würdiges Gegengeſchenk machen zu können. Ich habe dieſes Zartgefühl bei den Uebrigen nicht bemerkt; eine ſolche Sorge hielt keinen ab, alles herzlich gern anzunehmen. Dem Alten gab ich ein Blatt Papier, worauf ich meinen Dank für ſeine gute Aufnahme geſchrieben; er ſchien es nach einiger Erklärung zu begreifen, und verwahrte es ſorgfältig. Noch bat ich ihn, wenn ich im künftigen Jahre wieder herkäme, einige Rennthiere für mich in Bereitſchaft zu halten; er verſprach es gern und mit dem Zuſatze, daß er mich dann noch reichlicher damit verſorgen wolle.

Mit dem heutigen Tage endige ich unſern Aufenthalt in der St. Lorenz-Bay und will zum Schluß noch einige Bemerkungen und Obſervationen, die ich hier gemacht, beifügen. Mich auf eine weitläuftige Beſchreibung dieſer Bay einzulaſſen, halte ich für überflüßig, da ſie durch Billings und Sarit ſcheffs Reiſe hinlänglich bekannt iſt. Das Land, ſo unfruchtbar und jämmerlich es iſt, ſcheint mir reich an Pelzwerk, von dem wir ſehr viel geſehen, obgleich die Tſchuktſchen uns nie welches verkau-

desten. Besonders häufig trifft man hier die Gewratschka, ein Thier, das seine Wohnung, welche zwei Oeffnungen hat, unter der Erde baut und gewöhnlich vor einer derselben sitzt und pfeift; sein Fell gibt eine leichte Sommerkleidung, und der Tschuktsche zwingt es, wenn er es fangen will, durch Wasser, das er in eine Oeffnung gießt, zur andern herauszukommen. Eine besondere Gattung Mäuse, die sich in der Erde aufhalten, haben wir hier getroffen; Landvögel scheint es hier nicht zu geben, denn wir haben keinen einzigen gesehen.

Wenn der Tschuktsche eine Sache bewundert, so wiederholt er oft das Wort: Mezenki; ruft er jemand, so sagt er: Tumutum. Der Alte erzählte uns, daß jetzt die Zeit der starken Stürme nahe sey, der letzte wäre nur ein schwacher Wind gewesen.

Er machte uns begreiflich, daß bei einem wirklichen Sturm sich kein Mensch auf den Füßen erhalten könnte, sondern sich gleich platt an die Erde legen müßte. — Die Berührung der Nase beim Gruße, ist hier nicht gebräuchlich. — Der Wallfisch, welchen sie neulich gefangen, war bei dem letzten Sturm durch das hohe Wasser vom Ufer abgespült, und gerieth nicht weit vom Lande in unserer Nähe auf den Grund; da sie ihm am Kopf schon viel Fleisch und Speck weggeschnitten hatten, so bekam dadurch der hintere Theil das Uebergewicht, und senkte sich auf den Boden. Es war dort sieben Faden tief, und dieses betrug ¼ von der Länge des Fisches. Mir schien dieser ungeheuer groß, in Unalaska aber erfuhr ich, daß sie zuweilen dreißig Faden lang sind; diese nennen sie dort Aliamak, und man sagte mir, daß die Leute, welche an den beiden Enden des Thieres beschäftigt sind, entsetzlich schreien müßten, um sich einander verständlich zu machen.

Breite von unserm Ankerplatz, das Mittel aus mehreren Observationen 65° 39, 33′′. Abweichung der Magnetnadel 24° 45′ 0′′. Breite der westlichen Spitze der niedrigen Insel 65° 37′ 36′′. Länge nach den Chronometern 171° 12′ 30′′.

Den 29sten August Morgens erhob sich ein schwacher Wind aus N den wir segleich benutzten; am Mittag hatten wir die niedrige Insel umsegelt, der Wind setzte sich in NNO fest, und ich richtete den Cours nach der östlichen Spitze der St. Lorenz-Bay, um diese zu untersuchen; hierauf wollte ich meinen Lauf nach der Untiefe Chaal Rees nehmen, um den äußersten schiffbaren Rand derselben zu erforschen. Gegen Abend verloren wir das Land aus dem Gesichte, der Wind wurde stark, und alle Vorboten eines Sturmes, der sich auch bald aus NO erhob, waren da. Um Mitternacht wüthete er am heftigsten, und obwar unsere Marssegel ganz gerifft waren, fürchtete ich doch, daß die starken Windstöße, veranlaßt durch die Nähe des Landes sie herunter reißen möchten; dennoch mußte ich Segel tragen, um der Gefahr ans Land getrieben zu werden, zu entgehen. Durch die starke Strömung welche in diesem Meere Statt findet, thürmten sich die Wellen hoch und spitz, und glichen rasch auf einander folgend, einer heftigen Brandung. Nie ist unser kleiner Anrick so gewaltsam hin und her geschleudert worden; kaum war er mit der einen Seite im Meere, als die Gewalt einer zweiten Welle, die andere Seite untertzutauchen zwang, und ich begreife nicht, wie die Masten diese heftige Bewegung ausgehalten haben. Es regnete stark, und eine Dunkelheit, bei der man blindlings umhertappen mußte, verbunden mit der Strömung und der Nähe des Landes machte unsere Lage sehr gefährlich.

Den 30sten August Morgens sieben Uhr, legte sich der Sturm, und das Wetter wurde heiter. Gegen Mittag wandte sich der Wind nach N ward frisch, und wehte um acht Uhr Abends stark aus W. Die Wellen liefen hoch, aber regelmäßig. Da ich glaubte, mich in der Nähe der St. Lorenz-Insel zu befinden, ließ ich beilegen indem ich mich der Strömung wegen auf die Schiffsrechnung nicht verlassen,

und leicht auf die Insel stoßen konnte. Den 31sten um vier Uhr Morgens setzte ich bei mäßigem W Winde den Lauf nach S S O fort. Den Horizont bedeckten dichte Nebelwolken, welche undurchdringlich waren, und da mir durch diese, die Bestimmung der östlichen Seite der St. Lorenz-Insel, ohne großen Zeitverlust unmöglich war, so beschloß ich, an ihr vorbei zu segeln. Es war mir zu wichtig, noch zeitig genug in Unalaska einzutreffen, weil ich von dort nach Kodiak schicken mußte, um mir zum nächsten Jahre einen Dolmetscher bringen zu lassen. Ein solcher Bote geht auf einer dreißigen Baydare längs der südlichen Küste von Alaska; bei zu später Jahreszeit ist es unmöglich, diese Reise zu unternehmen, welche man schon im Sommer ein Wagstück nennen kann, denn diese Böte, oder Posten, wie man sie in Unalaska nennt, gehen nicht selten verloren.

Am Mittag erhaschten wir auf einen Augenblick die Sonne, und fanden die Breite 63° 13′, Länge der Chronometer nach der Schiffsrechnung 167° 54′. Von hier richtete ich den Cours S. t. S ½ O um School Reef zu untersuchen; die Tiefe nahm von neunzehn Faden bis Mitternacht auf 15 ½ ab, der Boden bestand aus Thonerde. Der Wind variirte von N W nach N O, dabei trübes Wetter und Regen.

Den 1ten September. Um neun Uhr wehte der Wind stark aus N W. Die Tiefe betrug nur 13 ½ Faden über einen Grund von grauem Sande. Der Wind ward so heftig, daß wir gezwungen waren, alle Riffe zu nehmen; der Barometer kündigte einen heftigen Sturm an; alles dieses bewog mich, die Untersuchung von School Reef aufzugeben. Wir befanden uns schon in einer sehr gefährlichen Lage, da der nordwestliche Sturm uns nicht erlaubte, nach W, der einzigen Richtung die uns vor Untiefen sicherte, vorzurücken. Ich steuerte unter gerifften Marssegeln, welche eigentlich des Sturmes wegen, ganz eingenommen seyn mußten, S. W. t. W ½ W. Um elf Uhr hatte die Tiefe schon bis auf neun Faden abgenommen; meine Unruhe war groß, denn unsere Lage verschlimmerte sich; plötzlich sanken wir gegen Mittag wieder fünfzehn Faden Tiefe, diese blieb bis sechs Uhr, nahm gegen die Nacht noch zu, und wir waren der drohenden Gefahr entrissen, als auch der Wind nachgab, und der Himmel sich während der Nacht aufklärte.

Den 2ten September. Die freundlich aufgehende Sonne, ein Anblick den wir lang entbehrt, verkündigte einen schönen Tag, der Wind wehte frisch aus Westen und ich steuerte S. t. O. nach Unalaska. Kurz vor Mittag nahm ich einige Höhen, aus welchen die Breite berechnet, 53° 42′, Länge nach den Chronometern 169° 53′. Die Tiefe 26 Faden über feinem, weißen Sande.

Den 3ten. Um sechs Uhr Nachmittags ward vom Mastkorb aus, die Insel St. Paul in S. W. t. in einer Entfernung von zwanzig Meilen gesehen; es waren nur drei Hügel sichtbar, welche kaum über dem Horizont hervorragten, wahrscheinlich die höchsten Stellen der Insel, die aus niedrigem Lande bestehen soll. Viele Wasservögel flogen um das Schiff, so furchtlos, daß einige davon sich fangen ließen. Am folgenden Morgen segelten wir der Insel St. Georgien in einer Entfernung von achtzehn Meilen vorbei; sie lag uns in W und der kaum anbrechende Tag erlaubte uns nicht, sie deutlich zu sehen.

Ein starker N N W führte uns rasch auf Unalaska zu; um acht Uhr Morgens entdeckten wir in S ein Schiff, kaum bemerkbar durch die weite Ferne. Seit Brasilien war es das Erste dem wir begegneten, und in diesem Meere erwarteten wir ein solches Zusammentreffen am wenigsten. Als wir es am Mittag eingeholt, zeigte ich die Flagge, und nachdem der Steuer von zwei Masten dasselbe gethan, erkannte ich, daß er der russisch-amerikanischen Kompagnie gehörte. Er hatte, wie ich durch eine kurze Un-

terredung erfuhr, von den Inseln St. Paul und St. Georgien eine Ladung Felle eingekommen, und brachte diese nach der Insel Sitka.

Den 8ten September. Nachdem wir eine stürmische Nacht überstanden, befanden wir uns nach der Schiffsrechnung zwanzig Meilen von Unalaska entfernt; ein dichter Nebel, welcher das Land verbarg, raubte uns die Hoffnung, noch heute den Hafen zu erreichen. Um fünf Uhr Nachmittags verzog er sich auf einen Augenblick, und wir sahen in geringer Entfernung ein hohes Land, welches ich für die NO Spitze der Insel Unalaska hielt; da er aber gleich wieder das Land verhüllte, mußten wir in See gehen, und die ganze Nacht bei seinem Regen und schwachem NO Winde lavieren.

Den 9ten bei Anbruch des Tages verschwand der Nebel, und die NO Spitze der Insel, welche wir jetzt ganz deutlich sahen, war nur sechs Meilen von uns entfernt. Selten wird ein Seefahrer einen so grauenvollen und öden Anblick haben, als diese Insel, besonders von ihrer NO Seite gewährt. Schwarze Lavaufer steigen senkrecht aus dem Meere empor, bis zu einer Höhe, welche ewiges Eis bedeckt. Die ganze Insel scheint aus lauter spitzen, dicht neben einanderliegenden Bergen zu bestehen, wovon einige so hoch sind, daß ihre Gipfel bis in die Wolken reichen. Heute war der Anblick minder traurig, denn selbst die höchsten Gipfel waren wolkenlos, und die Sonne malte ihre Eisdecke rosenroth. Um sechs Uhr erhob sich ein mäßiger Wind aus SO, der, weil er contrair war, uns zwang, den Tag und die ganze Nacht in der Nähe von Unalaska zu lavieren. Am 7ten September erhob sich endlich ein zwar nur schwacher, aber günstiger Wind aus NO, den wir benutzten, indem wir den Cours auf den Hafen Illiuliuk nahmen, wo die amerikanische Kompagnie eine Besitzung hat; kaum aber hatten wir uns dem Eingange des Hafens, welcher von hohen Bergen umringt ist, genähert, so hörte der Wind ganz auf. Vor dem Eingange zu ankern ist unmöglich, da man auf hundert Faden keinen Grund findet, und die augenblicklichen Windstöße, aus verschiedenen Richtungen, machten das Einlaufen gefährlich, da wir so leicht ans Land getrieben werden konnten; unterdeß war die Nachricht von der Ankunft eines Schiffes im Hafen bekannt geworden, und der Agent der amerikanischen Kompagnie Krinkof, kam mit fünf großen, vier und zwanzig ruderigen Baydaren, um uns in den Hafen zu bugsiren, eine Aufmerksamkeit, die wir alle mit Dank erkannten, da wir ohne dieselbe ihn heute nicht hätten erreichen können. Hier gewährten uns die vielen Aleuten, in ihren kleinen, einsitzigen Baydaren, welche die Neugier herbeigetrieben, einen seltsamen Anblick. Um 1 Uhr Nachmittags ließen wir die Anker im östlichen Theil des Capitain-Hafens, dem Dorfe Illiuliuk gegenüber, fallen. Man liegt hier sehr sicher, und man könnte in der Welt keinen bessern Hafen finden, wenn das Ein- und Auslaufen nur nicht so schwer wäre. Herr Krinkof hatte, um uns zu erquicken, ein Bad nach russischer Art bereiten lassen, und dieses Nationalbad, das dem Russen nach einer langen Reise ein unentbehrliches Bedürfniß ist, ward uns noch angenehmer, durch die Erinnerung an das liebe Vaterland.

Obzwar auf Unalaska und den übrigen Aleutischen Inseln nur zwölf Stück Rindvieh, welche der amerikanischen Kompagnie gehören, befindlich sind, so ließ doch Herr Krinkof noch heute einen Ochsen schlachten, und schickte täglich der ganzen Mannschaft frisches Fleisch; auch mit Kartoffeln, Rüben und Rettig, den einzigen Gemüse-Gattungen, die hier fortkommen, versorgte er uns aus seinem Garten; diese frischen Lebensmittel gaben uns Allen neue Kräfte, und ich hatte die Freude, meine Mannschaft vollkommen gesund zu sehen. Den 9ten September Morgens, lief das kleine Fahrzeug Tschirik, welches wir zwischen Unalaska und St. Paul gesehen, in den Hafen. Von dem Kapitain desselben,

Herrn Binzemann, *) erfuhr ich, daß man von der Insel St. Paul, die er kürzlich verlassen, bei sehr heiterem Wetter eine Insel in S. W. t. W. sehen könne; er habe den Versuch gemacht, diese jetzt aufzufinden, sey aber durch die Nebel daran verhindert worden. Auch Herr Krukof, welcher vor mehreren Jahren einige Zeit auf St. Paul gelebt, versicherte, von dort aus bei heiterem Wetter Landgesehen zu haben. Ich habe mir fest vorgenommen, im nächsten Jahre auf meiner Fahrt nach der Beeringsstraße, diese Gegend genau zu untersuchen, und sollte diese Insel wirklich existiren, so hoffe ich, sie zu finden.

Meiner Instruction zufolge, sollte ich von Unalaska nach den Sandwich-Inseln gehen, damit meine Mannschaft dort von den gehabten Beschwerden einige Zeit ausruhen, und ich mich zur bevorstehenden Fahrt in die Südsee mit frischen Lebensmitteln versorgen möchte; dieser Plan wäre allerdings gut gewesen; wenn ich dort mit Sicherheit auf die nöthige Provision hätte rechnen können; dieses aber war, nach allen Nachrichten, die ich durch die amerikanischen Schiffscapitains über die Sandwich-Inseln einzog, durchaus nicht zu hoffen. Um also in keine Verlegenheit dieser Art zu gerathen, beschloß ich, von hier nach Californien zu segeln, dort in dem schönen Hafen St. Francisco meiner Mannschaft einige Wochen Ruhe zu geben, während dessen das Schiff zu repariren, uns mit Wasser, Holz und Lebensmitteln zu versorgen, und alsdann die Sandwich-Inseln nur auf kurze Zeit zu besuchen.

In Unalaska durfte ich nicht lange verweilen, weil die Navigation hier in später Jahrszeit, der starken Stürme wegen, gefährlich ist; ich befahl also, unsern Wasservorrath so rasch als möglich einzunehmen, um die Reise bald wieder antreten zu können. Unterdeß hatte ich ein Verzeichniß aller meiner Bedürfnisse für kommende Jahr aufgesetzt, und dem Agenten der amerikanischen Kompagnie überreicht, welcher, auf Befehl der Directoren der Kompagnie in St. Petersburg, verpflichtet war, meine Forderungen zu erfüllen; diese bestanden in folgenden:

1. Eine Baydare von 24 Rudern, zwei dergleichen einsitzige, und zwei dreisitzige verfertigen zu lassen; 2. fünfzehn gesunde, starke Aleuten mit ihrer ganzen Ammunition bereit zu halten, welche geübt wären, mit den Baydaren umzugehen. 3. Für die ganze Mannschaft Calmaicas von Seelöwen-Hälsen, welche gegen den Regen schützen und undurchdringlich sind, bereit zu halten, und 4. sogleich Jemand nach der Insel Kodiak abzufertigen, um von dort durch den Agenten der amerikanischen Kompagnie einen Dolmetscher zu erhalten, der die Sprache der Völker kenne, welche nördlich von der Insel Alaksa die Küste Amerikas bewohnen. Dieser letzte Punkt war am schwierigsten, da die Jahrszeit schon so weit vorgerückt, mit beständigen Stürmen drohte, welche das kleine Fahrzeug den größten Gefahren aussetzte, indem das Landen im freien Ocean sehr beschwerlich, und oft unmöglich ist. Dennoch war mir ein Dolmetscher für die Beeringsstraße zu wichtig; die Sendung mußte unternommen werden, und es fanden sich drei entschlossene Aleuten, welche sich selbst zu dieser Fahrt erboten.

Den 11ten September. Zur Feier des Namenstages unseres Kaisers, gab Herr Krukof gestern der ganzen Equipage am Lande ein Mittagsmahl, und Nachmittags begaben wir uns in eine große unterirdische Wohnung, wo eine Menge Aleuten zum Tanz versammelt waren. Ich glaube gewiß, daß ihre Spiele und Tänze in früherer Zeit, als sie noch im Besitz ihrer Freiheit waren, anders gewesen sind als jetzt, wo die Sclaverei sie beinah zu Thieren herabgewürdigt hat, und wo dieses Schauspiel

*) Herr Binzemann, von Geburt ein Preuße, hat den größten Theil seines Lebens auf der See zugebracht, wo er verschiedene Kauffarthei-Schiffe führte, und ist jetzt im Dienste der amerikanischen Kompagnie.

weder erfreulich noch belustigend ist. Das Orchester bestand aus drei Aleuten mit Tambourins, womit sie eine einfache, traurige, nur drei Töne enthaltende Melodie, begleiteten. Es erschien immer nur Eine Tänzerin, welche ohne allen Ausdruck ein Paar Sprünge machte, und dann unter den Zuschauern verschwand. Der Anblick dieser Menschen, welche mit traurigen Gebehrden vor mir herumspringen mußten, peinigte mich, und meine Matrosen, welche sich ebenfalls gedrückt fühlten, stimmten, um sich zu erheitern, ein fröhliches Lied an, wobei zwei von ihnen sich in die Mitte des Kreises stellten, und einen Nationaltanz ausführten. Dieser rasche Uebergang erfreute uns alle, und selbst in den Augen der Aleuten, welche bis jetzt mit gebückten Häuptern da gestanden, blitzte ein Strahl der Freude. Ein Diener der amerikanischen Kompagnie (Promischlenoi) welcher als rüstiger Jüngling sein russisches Vaterland verlassen, und in dieser Gegend alt und grau geworden war, stürzte jetzt plötzlich zur Thür herein, und rief mit gefalteten, zum Himmel erhobenen Händen: „das sind Russen, das sind Russen; o theures, geliebtes Vaterland!“ Auf seinem ehrwürdigen Gesichte lag in diesem Augenblick der Ausdruck eines seligen Gefühls; Freudenthränen benetzten seine bleichen, eingefallenen Wangen, und er verbarg sich, um sich seiner Wehmuth zu überlassen. Der Auftritt erschütterte mich, ich versetzte mich lebhaft in die Lage des Alten, dem seine, im Vaterlande glücklich verlebte Jugend, jetzt in schmerzlicher Erinnerung vor die Seele trat. In der Hoffnung, im Schooße seiner Familie ein sorgenfreies Alter genießen zu können, war er hergekommen, und mußte nun, wie viele andere, in dieser Wüste sein Leben enden.

Entdeckungs-Reise

in die

Süd-See und nach der Berings-Straße

zur

Erforschung einer nordöstlichen Durchfahrt.

Unternommen in den Jahren 1815, 1816, 1817 und 1818,

auf Kosten

Sr. Erlaucht des Herrn Reichs-Kanzlers Grafen Rumanzoff

auf dem Schiffe Rurick

unter dem Befehle des Lieutenants der Russisch-Kaiserlichen Marine

Otto von Kotzebue.

Zweiter Band.

Mit fünf Kupfern und drei Landkarten.

Weimar,

verlegt von den Gebrüdern Hoffmann.

1821.

Entdeckungs-Reiſe

in

die Süd-See und nach der Berings-Straße

zur

Erforſchung einer nordöſtlichen Durchfahrt.

Zweiter Band.

Von Unalaska nach Californien.

Den 14ten September. Die Arbeiten auf dem Rurick waren vollendet, das Waſſer eingenommen, und wir alle bereit, Unalaska mit Tagesanbruch zu verlaſſen; nur Doctor Eſchſcholz, welcher Abends vorher einen Spaziergang unternommen, um zu botaniſiren, war noch nicht wieder da. Auf meine Bitte ſchickte Herr Krukof eine Menge Leute mit Laternen ins Gebirge, welche ſo glücklich waren, ihn noch vor Sonnenaufgang zu finden. Auf ſeiner Promenade von der Dunkelheit überraſcht, hatte er nicht gewagt, die ſteilen Felſen herabzuklettern, ſondern beſchloſſen, auf ſeinem hohen Standpunkt den Anbruch des Tages mit Ruhe zu erwarten. Unſere Freude über die glückliche Wiederkehr unſeres eben ſo liebenswürdigen als geſchickten Arztes, war unbeſchreiblich, und wir hatten ihn kaum in unſerer Mitte, als die Anker gelichtet wurden, und ein günſtiger Wind uns aus den Hafen brachte. Das Wetter war während unſeres Aufenthalts in Unalaska ziemlich warm geweſen, und nur die ſchneebedeckten Gipfel der Berge kündigten den nahen Winter an. Man hatte mir in Unalaska die Paſſage zwiſchen den Inſeln Akun und Unimak als die ſicherſte geprieſen, um in den Ocean zu gelangen, und ich richtete den Cours dahin.

Den 15ten umſegelten wir bei Tagesanbruch die nördliche Spitze der Inſel Akun, und befanden uns in der Straße, die rein und gefahrlos ſchien. Die Inſel Unimak lag deutlich vor uns; der maleſtätiſch-hohe, zuckerhutförmige Pick, welcher die Mitte der Inſel einnimmt, war frei von Wolken, und wir berechneten ſeine Höhe auf 5525 engliſche Fuß. Ein contrairer Wind hielt uns in dieſer Gegend auf, und das damit verbundene ſchöne Wetter, welches uns ſowohl Längen als Breiten zu obſerviren erlaubte, ſetzte uns in den Stand, eine gute Karte zu verfertigen. Dieſe Straße ſcheint mir ſo ſicher und geräumig, daß ich ſie jedem Seefahrer empfehlen kann. Den 16ten um acht Uhr Morgens befanden wir uns in offener See.

Den 1ten October. Begünſtigt von einem ſtarken Winde aus N und NW, der bisweilen zu einem Sturm anwuchs, haben wir die Fahrt von Unalaska nach Californien ſehr ſchnell zurückgelegt. Um Mitternacht ſahen wir bei Mondſchein Cap de los Reyes, und um vier Uhr Nachmittags ließen wir die Anker in Port St. Francisco, dem Präſidio gegenüber, fallen. Unſer kleiner Rurick ſchien das Präſidio in nicht geringe Angſt zu verſetzen, denn als wir uns der Feſtung St. Joaquin, welche auf

einer Landzunge liegt, die aus hohen Felsen besteht, und den südlichen Eingang bildet, näherten, sahen wir viele Soldaten, zu Fuß und zu Pferde, und auf der Festung selbst war man beschäftigt, die Kanonen zu laden. Der Eingang in den Hafen ist so enge, daß man der Festung in der Entfernung eines Flintenschusses vorbei segeln muß. Indem wir uns derselben näherten, wurde uns, da die russische Kriegesflagge hier unbekannt ist, durchs Sprachrohr die Frage vorgelegt: zu welcher Nation wir gehörten? Nachdem ich geantwortet, daß wir Russen, und ihre Freunde wären, gab ich fünf Schüsse, und erhielt eben so viele von der Festung. Es verstoß, nachdem wir die Anker geworfen, eine gute Stunde, ohne daß man sich um uns bekümmerte; der ganze militairische Zug hatte die Festung verlassen, und sich am Ufer, unserm Schiffe gegenüber, hingestellt. Endlich fiel es mir ein, daß Vancouver hier gar keine Bête angetroffen; ich schickte also den Lieutenant Schischmareff mit Herrn von Chamisso ans Land, um dem Commandanten meine Ankunft zu melden, und dieser, Don Louis d'Arguello, Lieutenant der Cavallerie, hatte die beiden Herren freundschaftlich empfangen, und ihnen das Versprechen gegeben, den Nurick täglich mit frischen Lebensmitteln zu versorgen. Ein Korb mit Früchten, den er mir sogleich schickte, war mir nach so langer Entbehrung derselben, ein willkommenes Geschenk. Er schickte auch, da er bereits von seiner Regierung unsertwegen Befehle erhalten, noch heute einen Courir nach Monterey um den Gouverneur von Californien von unserer Ankunft zu unterrichten.

Den 3ten October. Heute früh besuchte mich ein Artillerieofficier des Präsidio, als Abgesandter des Commandanten, und mit ihm ein Geistlicher von der Mission. Ersterer bot uns, im Namen des Commandanten, allen möglichen Beistand an, dasselbe that der Geistliche im Namen der Mission, und indem ich diese gefälligen Anerbietungen mit Dank annahm, äußerte ich nur den Wunsch, täglich frische Lebensmittel für meine ganze Mannschaft zu erhalten; sie fanden meine Forderung sehr genügsam, versprachen noch einmal, die Versorgung mit allen Erfrischungen, welche das Land nur hervorbrächte, und schon am Nachmittage schickte man uns einen fetten Ochsen, zwei Schafe, Kohl, Kürbisse und eine Menge anderer Früchte. Nach langer Entbehrung lebten wir jetzt im Ueberfluß, und ich freute mich der gesunden Nahrungsmittel, welche jetzt meinen Leuten zur bevorstehenden langen Navigation, neue Kräfte geben sollten. Zwar schienen sie sich dem Anscheine nach, alle im Zustande der blühendsten Gesundheit zu befinden, dennoch aber konnte bei einigen der Keim des Scharbocks schon vorhanden seyn, da die Strapatzen in der Beringsstraße, der gänzliche Mangel an frischen Lebensmitteln, und die feuchte Witterung, wohl geeignet waren, den Grund zu dieser Krankheit zu legen. Um diesem Uebel soviel als möglich vorzubeugen, ließ ich jeden Nachmittag der ganzen Mannschaft Wassermelonen und Aepfel, die hier von vorzüglicher Güte waren, geben, welche sie in Menge genießen mußten.

Den folgenden Tag sollte das Fest St. Francisco in der Mission gefeiert werden, und der Geistliche lud uns alle zum Mittagsmahl ein. Heute machte ich nach Tische in Begleitung aller unserer Herren, einen Spaziergang ins Präsidio, wo der Commandant Don Louis d'Arguello uns am Thor empfing, mit acht Kanonenschüssen begrüßte und uns hierauf in seine Wohnung führte. Ich fand das Präsidio wie es Vancouver beschrieben; die Besatzung besteht aus einer Compagnie Kavallerie, wovon der Commandant Chef ist, und nur Einen Officier von der Artillerie unter seinem Commando hat.

Den 4ten. Um acht Uhr Morgens fuhren wir sämmtlich ans Land, und gingen in das Präsidio, um unserer Verabredung gemäß, in Gesellschaft des Commandanten, in die Mission zu reiten. Die Pferde standen bereits gesattelt, und wir traten unsere Reise an, begleitet von zehn Kavalleristen, lauter schöne, gewandte Leute, die ihre Karabiner und Lanzen mit der Geschicklichkeit unserer Kosacken

führten. Sie verdanken ihre Gewandtheit der beständigen Uebung, denn bekanntlich dient das Militair in Californien nur zum Schutz der Mission gegen die Ueberfälle der wilden Völker, und nebenbei ist es der Geistlichkeit behülflich unter diesen Völkern Christen zu werben, und die schon bekehrten Seelen im neuen Glauben zu erhalten. Wir legten bei außerordentlich schönem Wetter den Weg in einer Stunde zurück, obgleich er über die Hälfte aus Sand und Bergen bestand. Selten schmückten kleine Gesträuche die unfruchtbaren Hügel, und nur erst in der Nähe der Mission kamen wir in reizende Gegenden, und erkannten die üppige Natur Californiens. Nachdem wir durch eine von Indianern *) bewohnte Straße geritten, hielten wir vor einem großen, neben der Kirche liegenden Gebäude, das von den Missionairs bewohnt wird, und hier kamen uns fünf Geistliche entgegen, von denen drei zur hiesigen Mission gehörig, und zwei aus St. Clara zur Feier des Festes hergekommen waren; diese führten uns in ein großes, einfach möblirtes, schmutziges Zimmer, wo wir mit Achtung empfangen wurden. Mit dem Schlage zehn traten wir in die geräumige, von Stein erbaute und im Innern hübsch verzierte Kirche, wo wir schon einige hundert halb nackte Indianer auf den Knieen liegend fanden, die, ob sie gleich weder spanisch noch lateinisch verstehen, seit sie bekehrt sind, keine Messe versäumen dürfen. Da auch die Herren Missionairs sich nicht bemühen, die Sprache der Indianer zu erlernen, so ist es mir unbegreiflich, auf welche Weise man ihnen die christliche Religion beigebracht hat; und dunkel genug mag es in den Köpfen und Herzen dieser Armen aussehen, welche nur die durch das Auge erfaßten, äußern Ceremonien mitzumachen wissen. Die Sucht, wilde Völker zu bekehren, verbreitet sich jetzt in der ganzen Südsee, und stiftet viel Unheil, da die Missionairs nie darauf bedacht sind, sie zu Menschen zu bilden, ehe sie Christen aus ihnen machen, und so wird das, was ihnen Glück und Ruhe bringen sollte, der Grund zu blutigen Kriegen; indem auf den Freundschaftsinseln z. B. Christen und Heiden einander unaufhörlich auszurotten suchen. Es war mir auffallend, daß die Ungetauften, während der ganzen Ceremonie nicht die Erlaubniß hatten, sich von ihren Knien zu erheben; für diese Anstrengung aber wurden sie etwas entschädigt durch die Kirchenmusik, welche ihnen viel Vergnügen zu machen schien, und die ihnen ohne Zweifel vom ganzen Gottesdienst nur allein begreiflich war. Das Orchester bestand aus einem Violoncelle, einer Violin und zwei Flöten; diese Instrumente wurden von kleinen halb nackten Indianern gespielt, und es gab viel Disharmonie. Aus der Kirche gingen wir zu Tische, wo es an Speisen und Wein, welchen letztern die Missionairs selbst verfertigen, nicht fehlte. Nach dem Essen zeigte man uns die Wohnungen der Wilden, welche aus langen und niedrigen, aus Lehmstein gebauten Häusern bestehen, und mehrere Straßen bilden. Die Unreinlichkeit in diesen Kasernen war unbeschreiblich, und diese mag der Grund der großen Sterblichkeit seyn; denn von 1000 Indianern, welche sich in St. Francisco befinden, sterben jährlich 300. Die indianischen Mädchen, deren sich in der Mission 400 befinden, wohnen abgesondert von den Männern, ebenfalls in solchen Kasernen; beide Theile müssen schwer arbeiten. Die Männer bauen das Feld; die Ernte wird von den Missionairs in Empfang genommen, in Magazinen aufbewahrt, und den Indianern nur so viel davon gegeben, als sie zu ihrer Erhaltung nothwendig brauchen. Auch die Soldaten des Präsidio werden davon unterhalten, indeß nicht unentgeldlich, sondern sie müssen das Mehl mit schwerem Gelde bezahlen. Die Weiber spinnen Wolle und weben ein grobes Zeug, das theils zu ihrer allgemeinen Kleidung gebraucht, und theils nach Mexiko verschickt wird, um andere nothwendige Waaren dagegen einzutauschen. Das Kostüm der hiesigen Indianer findet man

*) Die Spanier nennen hier die Wilden: los Indios, weßhalb ich diese Benennung beibehalten habe.

unter Herrn Choris Abbildungen deutlich dargestellt. Da es heute ein Festtag war, so arbeiteten auch die Indianer nicht, sondern trieben in verschiedenen Gruppen allerlei Spiele, unter denen eins besondere Geschicklichkeit erfordert. Es sitzen nämlich zwei einander gegenüber auf der Erde, jeder von ihnen hält eine Menge seiner Stäbe in der Hand, und indem diese zu gleicher Zeit mit großer Schnelligkeit in die Höhe geworfen werden, errathen sie gleich, ob es Paare oder Unpaare setzen; neben jedem Spieler sitzt ein Schreiber, der den Gewinn und Verlust notirt. Da sie immer um etwas spielen, und doch außer ihrer Kleidung, die sie nicht daran setzen dürfen, nichts besitzen, so bearbeiten sie mit Mühe und Kunst kleine weiße Muscheln, die ihnen statt des Geldes dienen.

Die Küste Californiens ist so reich an verschiedenen Völkerstämmen, daß sich in der Mission oft mehr als zehn verschiedene Stämme befanden, von denen jeder seine eigene Sprache spricht. Als wir die Mission verließen, wurden wir von zwei Gruppen Indianer überrascht, welche ebenfalls aus verschiedenen Nationen bestanden. Sie kamen im Kriegsaufzuge, d. h. ganz nackt und mit bunten Farben bemalt; die Köpfe der meisten waren mit Federn und andern Zierrathen geschmückt, einige aber hatten ihr langes, verwildertes Haar mit Federdunen bedeckt, und die Gesichter dabei aufs fürchterlichste angestrichen. Ihr kriegerischer Tanz hat nichts Merkwürdiges, und ich bedauerte nur, die Worte ihres Gesanges nicht zu verstehen. Die Physionomie dieser Indianer ist plötzlich, dumm und wild, übrigens sind sie gut gewachsen, ziemlich lang und von schwarzbrauner Farbe; die Weiber sind klein und sehr plötzlich; sie haben viel Negerhaftes in ihren Gesichtern, nur ist ein Negerkopf gegen diese noch schön zu nennen; was sie hauptsächlich von den Negern unterscheidet ist ihr sehr langes, glattes, pechschwarzes Haar. Die Missionairs versicherten, sie seyen wegen ihrer Dummheit schwer zu unterrichten; ich glaube aber, daß die Herren sich nicht besonders darin bemühen; ferner erzählten sie uns, daß die Indianer tief aus dem Lande kämen, und sich ihnen freiwillig unterwürfen; (was wir ebenfalls bezweifelten) — der Unterricht in der Religion ginge dann gleich an, und sie würden noch ihren Fähigkeiten früher oder später getauft. Californien kostet der spanischen Regierung sehr viel, und sie hat keinen andern Vortheil davon, als daß jährlich ein Paar hundert Heiden zu Christen gemacht werden, die aber bald in ihrem neuen Glauben sterben, weil sie sich an die veränderte Lebensart nicht gewöhnen können. Zwei Mal im Jahr erhalten sie die Erlaubniß in ihre Heimath zu gehen; diese kurze Zeit ist ihre glücklichste, und ich selbst habe sie Schaarenweise unter lautem Jubel nach Hause ziehen sehen. Die Krankheit, welche die Reise nicht mitmachen können, begleiten wenigstens ihre glücklichen Landsleute bis ans Ufer, wo sich diese einschiffen, und sitzen dann Tagelang an demselben, um die entferntesten Gipfel der Berge mit Wehmuth anzustarren, welche ihre Wohnungen umgeben; mehrere Tage verharren sie oft ohne Nahrung auf diesem Platz, so sehr fesselt der Anblick ihrer verlorenen Heimath diese neue Christen. Jedesmal entfliehen einige von den Neubekehrten, und sie thäten es wahrscheinlich alle, wenn die Furcht vor den Soldaten, die sie greifen und als Missethäter in die Mission zurückführen, sie nicht abhielte; diese Furcht aber ist so groß, daß 7 — 8 Dragoner hinreichen, um mehrere hundert Indianer zu überwältigen.

Es ergießen sich in die Bay von St. Francisco zwei große Ströme, von denen der nördliche der beträchtlichere ist, und von den Spaniern Rio-grande genannt wird. Dieser soll, nach der Beschreibung der Missionairs, in der Welt seines Gleichen nicht haben, und für die größten Fahrzeuge schiffbar seyn; dabei sind seine Ufer fruchtbar, das Clima mild, und die Bevölkerung stark. Oft machen die Missionairs auf großen, gut bewaffneten Böten Reisen auf diesem Flusse, um dort für ihren Glauben zu werben, was ihnen aber selten gelingt, da die dortigen Indianer tapfere und gut bewaffnete Krieger sind. — Nach-

dem wir noch eine Taſſe Chocolade eingenommen, und den Miſſionairs für ihre freundſchaftliche Aufnahme gedankt, ritten wir davon, und erreichten Abends den Aurick, als eben ein Courir vom Gouverneur von Alt-Californien, Don Paolo Vicente de Sola aus Monterey angekommen war. Er überreichte mir einen Brief vom Gouverneur, der viel Artiges enthielt, worin er mir über die glückliche Ankunft ſeine Theilnahme bezeugte und mir verſprach, ſobald es ſeine Geſchäfte erlauben würden, ſelbſt nach St. Francisco zu kommen, um ſich zu überzeugen, daß man allen meinen Wünſchen zuvor komme. Zugleich hatte der Commandant auf meine Bitten die Erlaubniß bekommen, einen Boten an Herrn Kuskof *) abzufertigen, dem ich gleich wegen Anſchaffung einiger mir ſchleuder Artikel ſchrieb, die er leicht beſorgen konnte, da er mit amerikaniſchen Schiffen in Handel ſtand.

Den 5ten October. Der Aurick mußte kalfatert, die Segel mußten ausgebeſſert, manches morſch gewordene Tau gewechſelt werden, und das ſchöne Wetter begünſtigte die nothwendigen Arbeiten. Während Schiſchmareff dieſe beſorgte, beſchäftigten mich die Inſtrumente, die ich in ein am Ufer aufgeſchlagenes Zelt bringen ließ, wo ich täglich den Gang der Chronometer prüfte. Auch unſere Herren Naturforſcher waren thätig, da ſich in dieſem ſelten von Gelehrten beſuchten Lande, manches Neue entdecken ließ. Herr Choris malte fleißig, und wenn uns ſo die Tage unter allerlei Beſchäftigungen ſchnell verſtrichen waren, ſo verſammelten wir uns Abends um in Ruhe des ſchönen Climas zu genießen, wobei uns die Offiziere des Präſidio Geſellſchaft leiſteten. Das Militair ſcheint ſowohl mit der Regierung, als mit der Miſſion unzufrieden, und das iſt nicht zu verwundern, da es jetzt ſchon ſeit ſieben Jahren keinen Sold bekommen, und es ihm faſt an allen Kleidungsſtücken fehlte; dabei ſind die Einwohner ganz entblößt von europäiſchen Waaren, da kein Handelsſchiff in irgend einem Hafen Californiens einlaufen darf, und es iſt ein Jammer, daß dieſes ſchöne, fruchtbare Land ſo ganz unbenutzt da liegen muß.

Den 6ten um fünf Uhr Abends, kündigten ſieben Schüſſe von der Feſtung die Nähe des Gouvernements, und bald darauf acht Schüſſe aus dem Präſidio, ſeine Ankunft daſelbſt an.

Den 17ten. Heute langte zu unſerer Freude eine große Baydare hier an, von Herrn Kuskof beladen mit all den verlangten Sachen. Mittags hatten wir das Vergnügen den Herrn Gouverneur, nebſt ſeinem Gefolge in unſerm Zelte zu bewirthen; ſein feines heiteres Benehmen gefiel uns ſehr, und machte uns ſeinen Umgang wünſchenswerth, und da auch er an unſerer Geſellſchaft Vergnügen zu finden ſchien, ſo waren wir täglich, entweder auf dem Präſidio oder bei mir, zuſammen. Jedem unſerer Wünſche kam er freundlich zuvor, und wir haben ihm viele froh verlebte Tage zu danken.

Den 18ten. Durch die Baydare, welche heute zurückging, meldete ich Herrn Kuskof den Wunſch des Gouverneurs, ihn hier zu ſehen, um wegen ſeiner Niederlaſſung in Bodega mit ihm zu ſprechen. Ich erfuhr als ich vom Gouverneur erfuhr, daß ſich in Californien eine Menge ruſſiſcher Gefangene befinden; es hatte ſich nämlich ein der Compagnie gehöriges Schiff, an die Küſte gewagt, um zu handeln, und da dieſes den ſpaniſchen Geſetzen zuwider iſt, ſo wurde ein Theil der Mannſchaft, der

*) Herr Kuskof, Agent der ruſſiſch-amerikaniſchen Compagnie, hat ſich auf Befehl des Herrn Baranof, welcher das Haupt aller dieſer Beſitzungen in Amerika iſt, in Bodega niedergelaſſen, um von dort aus die Beſitzungen der Colonie mit Lebensmitteln zu verſorgen. Bodega liegt von St. Francisco zu Waſſer eine halbe Tagereiſe nach Norden, und wird von den Spaniern Port Bodega genannt. Der Hafen iſt nur für kleinere Schiffe; Kuskofs größere Beſitzung liegt etwas nördlich von Port Bodega.

sch, nichts Böses ahnend, am Lande befand, von den Soldaten ergriffen, und ins Gefängniß geworfen. Dem ausdrücklichen Befehl des Vice-Königs von Mexiko zufolge, durfte der Gouverneur sie Herrn Kuskof nicht abgeben, wir aber wollte er sie abliefern, wenn ich sie wegbringen könnte. Leider war mir das wegen des zu kleinen Schiffs unmöglich; ich konnte nur drei Mann mitnehmen, und wählte also unter diesen fremde Schuld Büßenden drei Russen aus, die lange der amerikanischen Compagnie gedient hatten. Noch nahm ich außerdiesen, Herrn Elliot an Bord, um ihn seinen Wünschen gemäß, auf den Sandwich-Inseln abzusetzen, von wo er leicht durch ein nordamerikanisches Schiff, das nach Sitka segelte, zu Herrn Baranof gelangen konnte. John Elliot de Castro, von Geburt ein Portugiese, war mit einem amerikanischen Schiffe nach Sitka gekommen, dort von Herrn Baranof engagirt worden, das, nach Californien bestimmte Handelsschiff als Supercargo zu begleiten, und hier mit der übrigen Mannschaft in Gefangenschaft gerathen.

Den 23sten October. Der Gouverneur hat uns heute ein interessantes Schauspiel bereitet, durch das Gefecht eines Stiers mit einem Bären; letztere sind hier im Lande so häufig, daß man nur eine Meile von den Wohnungen in den Wald gehen darf, um sie in großer Menge zu treffen. Die Gattung unterscheidet sich von den Unsrigen durch einen spitzigen Kopf und eine aschgraue Farbe, auch sind sie lebhafter und unternehmender als bei uns. Demungeachtet sind die hiesigen Dragoner so gewandt und muthig, daß man sie zu Pferde in den Wald nach einem Bären schickt, wie man bei uns dem Koch befehlen würde, eine Gans aus dem Stalle zu holen. Drei Dragoner zu Pferde, nur mit Schlingen versehen, sind hinlänglich, einen Bären zu überwältigen, den sie beim Fange immer in ihrer Mitte zu halten, und zu reizen suchen. Sobald das wüthende Thier sich auf einen Reiter stürzen will, wirft ihm der andere die Schlinge, welche mit starken Riemen am Sattel befestigt ist, um den Vorderfuß, gibt seinem Pferde die Sporen, und wirft dadurch den Bären nieder; diesen Augenblick benutzt der andere, wirft ihm die Schlinge ums Hinterbein, und wenn er jetzt regungslos daliegt, werden ihm von dem dritten alle vier Füße in Schlingen gelegt, und so wird er ohne alle Gefahr nach Hause transportirt. Auf diese Weise hatten die Dragoner heute einen Bären gebracht, während einige andere auf dieselbe Art einen wilden Stier herbeischleppten. Nach das Vieh ist das ganze Jahr sich selbst überlassen auf der Weide, ist dadurch in verwildertem Zustande, und wird ebenfalls, wenn eins geschlachtet werden soll, von ein Paar Reitern mit Schlingen gefangen. Der Kampf dieser beiden Thiere war merkwürdig, und obgleich der Stier, seinen wüthenden Gegner oft mit den Hörnern in die Luft warf, so mußte er doch am Ende unterliegen.

Den 29sten. Nachdem der Gouverneur mit Herrn Kuskof, welcher gekommen war, eine Unterredung gehabt, alle unsere Wünsche gütig befriedigt hatte und den Aurick segelfertig sah, reiste er, begleitet von unserm innigen Dank wieder nach Monterey zurück. Einer von den Russen, Namens: Iwan Stroganof, welchen ich hier an Bord genommen, ist auf der Jagd durch sein Pulverhorn, welches Feuer fing, so beschädigt worden, daß er trotz der geschickten und sorgfältigen Behandlung unseres Arztes, sterben mußte.

Den 1ten November. Der Aurick war jetzt wieder vollkommen im Stande, der Gang der Chronometer aufs Genauste bestimmt, und alle Instrumente an Bord. Mit Lebensmitteln waren wir von den Einwohnern überflüssig versorgt, meine Matrosen alle gesund, und so verließen wir mit Hülfe einer NO Brise und der Ebbe, um neun Uhr unsern Ankerplatz, salutirten der Festung und bekamen um zehn Uhr außerhalb der Bay. Noch bis zwei Meilen in die See hinein, hörten wir das knallende

gende Gehenl der Seelöwen, die am Ufer auf den Steinen lagen. Seeottern findet man an den Ufern von Californien häufig, und da man diese hier in frühern Zeiten gar nicht sah, so ist zu vermuthen, daß sie sich von den Aleutischen Inseln und von dem nördlichen Theil Amerikas hierher gezogen, um den Verfolgungen dort zu entgehn.

Nach wiederholten Observationen auf dem Lande, habe ich folgende Resultate erhalten:

Breite 37° 48′ 53″ N, Länge, berechnet nach den Abständen zwischen Sonne und Mond deren 125 genommen wurden zu verschiedenen Tagen . 122° 12′ 30″ W.

Die Inklination der Magnetnadel . . . . . 62° 46′.

Die Abweichung der Magnetnadel . . . . . 16° 5′ östlich.

Das Mittel unserer Beobachtungen in St. Francisco, gab für die Zeit der hohen Fluth im Neu- und Vollmonde 1 Stunde 50 Minuten. Die größte Differenz der Wasserhöhe ging bis auf sieben Fuß.

Nachdem wir uns vom Lande entfernt hatten, erhielten wir einen starken N W Wind, der gewöhnliche an diesen Küsten, und segelten rasch vorwärts.

Von der Küste Californiens nach den Sandwich-Inseln.

Den 11ten November. Breite 25° 5′ 55″, Länge 138° 1′ 16″. Ein günstiger Wind aus N N W und N O, welcher uns bisher begleitet, verließ uns in der vergangenen Nacht. Es erfolgten starke Windstöße aus S W, die, verbunden mit Regen und ganz bedecktem Himmel, anhielten. Um acht Uhr Abends, als es schon ganz finster geworden, sahen wir den Himmel im Zenith fünfzehn Secunden lang, so stark erleuchtet, daß man die Gegenstände auf der Schanze so deutlich wie am Tage unterscheiden konnte.

Den 13ten befanden wir uns schon in der Breite 27° 46′, ohne daß der Passat sich einstellte; der S W ward im Gegentheil noch beständiger, und am Ende so heftig, daß wir gezwungen waren, ein Paar Riffe zu nehmen. In dieser großen Entfernung vom Lande, ist zwischen den Tropen ein anhaltender S W Wind, wie eine bis jetzt unbekannte Naturerscheinung, die erwähnt zu werden verdient.

Den 16ten. Breite 22° 34′, Länge 109° 25′. Endlich erhob sich nach einer Windstille, der Wind aus N O und wir erhielten den lang erwarteten Passat; eine Veränderung, die vielleicht durch die Sonnenfinsterniß, welche wir hatten, bewirkt wurde. So lange der Wind aus S W anhielt, bemerkten wir jeden Abend starkes Wetterleuchten in S.

Die Gesellschaft des Herrn Elliot de Castro, welcher viel natürlichen Verstand besitzt, war uns sehr angenehm; er hat, getrieben von dem Verlangen, schnell reich zu werden, in allen Welttheilen sein Glück versucht, sobald er aber ein kleines Vermögen erworben, es durch falsche Speculationen wieder verloren, und ist sogar einmal in Buenos-Ayres, und nachher in Californien in Gefangenschaft gerathen. Sehr angenehm war es mir, zu erfahren, daß Herr Elliot sich vor zwei Jahren als Leibarzt und erster Günstling des Königs Tammeamea, eine geraume Zeit auf den Sandwich-Inseln aufgehalten. Der König hatte ihm viel Land geschenkt (das er noch als sein Eigenthum betrachtete) und es ging ihm wohl; da er aber noch Schätzen strebte, so trieb ihn die Gewinnsucht nach Sitka, zu Herrn Baranof, wo er sich goldene Berge versprach, und in Folge dessen, das Gefängniß in Californien kennen lernte, wie dem Leser bekannt ist. Herr Elliot besitzt wirklich Kenntnisse in der Arz-

reikunft, und ist in Rio-Janeiro mehrere Jahre als Chirurgus beim Hospitale angestellt gewesen. Seine Bekanntschaft mit dem Könige Tammeamea ist uns später sehr zu Statten gekommen.

Den 21sten Nov. Um 1 Uhr Nachmittags waren wir funfzig Meilen von O Waihi entfernt, und sahen den Berg Mauna-Roa. Auf Elliots Rath beschloß ich, zuerst die Nordseite von O Waihi zu umsegeln, um in der Bay Tocahai, wo sich der Engländer Jung aufhält, Nachrichten, sowohl über den Zustand der Insel, als über den Aufenthalt des Königs einzuziehen. Diese Vorsicht schien mir um so nothwendiger, da auf den Fall, daß Tammeamea vielleicht nicht mehr existirte, wir uns von den Gesinnungen der Einwohner gegen die Europäer unterrichten mußten. Ueberdem bewohnt der König oft die Insel Wahu, und man erspart einen beträchtlichen Weg, wenn man die südliche Spitze O Waihis vermeidet, wo der hohe Mauna-Roa den Seefahrer durch Windstille aufhält. Nach Elliots Versicherung, müsse man sich, um Lebensmittel zu erhalten, mit dem Könige selbst in Handel einlassen, weil die Einwohner nicht das Recht hätten, die Schiffe zu versorgen. Erst bei Sonnenuntergang, besonders wir uns in der Nähe der Insel, segelten längs dem nördlichen Theile derselben, hielten uns während der Nacht an der östlichen Seite, und nahmen bei Tagesanbruch den Cours nach der nördlichen Spitze, welche uns am Mittag den 22sten in einer Entfernung von elf Meilen in S W lag. Die Nordseite O Waihis gewährt dem Seefahrer zwar einen malerischen, aber keinen einladenden Anblick. Das Land erhebt sich eben und langsam bis zu einer Höhe, die in den Wolken verschwindet. Die Insel soll auf dieser Seite nicht fruchtbar seyn, indeß nach der großen Menge Rauchsäulen zu urtheilen, welche wir emporsteigen sahen, ist sie sehr bevölkert. Elliot versicherte, daß er das Stück Land, welches er auf dieser Seite besäße, nur zur Weide für seine Schweine brauchen könne. Ein Canot mit zwei Mann ruderte auf uns zu, und als ich beilegen ließ, in der Hoffnung, schon hier einige Nachrichten einzuziehen, kam auch sogleich einer der Insulaner an Bord, der uns ein Huhn und einige selbst verfertigte Taue verkaufen wollte. Elliot, der seine Sprache verstand, und sogleich von ihm für den Naja (so hieß er bei dem Könige) erkannt ward, konnte ihm nur mit Mühe die Nachricht entlocken, daß der König sich in der Bay Karakakoa und Jung (Old Hanna) sich auf der Insel Wahu befinde. Die Einsilbigkeit und das mißtrauische Wesen des Volkes, machten uns seine Aussagen verdächtig, und Elliot glaubte, es müsse sich ein unangenehmer Vorfall auf der Insel ereignet haben, weshalb die größte Vorsicht nothwendig sey. Während wir uns mit den Insulaner beschäftigten, schlug das Boot, welches mit einem Tau an das Schiff befestigt war, um, und der darin Sitzende fiel heraus, er hatte das Tau aber sogleich erfaßt, und ließ sich, obgleich wir sehr schnell segelten, hinter dem Schiffe herschleppen. Wir bewunderten die Kraft dieses Menschen; es wurde beigelegt, und unser Handelsmann sprang in die See, um das Boot loszuhalten; hierauf hatten Beide viel zu thun, um es wieder zu wenden, und das Wasser heraus zu schöpfen, indem die hohen Wellen es immer wieder füllten. Da dieses alles schwimmend geschah, so kann der Leser sich eine kleine Vorstellung davon machen, wie weit sie es in dieser Kunst gebracht haben. Endlich saßen sie drin, nun aber fehlten die Ruderstangen, welche bei dem Umschlagen verloren gingen; ein Europäer hätte sich nicht leicht zu helfen gewußt, diese aber gerieten in keine Verlegenheit, denn sie fanden ihre Rettung in ihrer Kraft, und trieben mit den Händen rasch vorwärts. Um zwei Uhr Nachmittags doublirten wir die Nordspitze, und segelten in einer Entfernung von ½ Meilen längs dem Ufer der Tocahai-Bay zu. Schiffe die die nördliche Seite von O Waihi doubliren, müssen sich sehr hüten, die Stangen nicht zu verlieren, da sich gewöhnlich über dem Lande plötzlich Windstöße ereignen; einige Auslieger, welche unversehens gewesen, haben die übrigen

hier eingeschifft. Wir unterschieden jetzt die Gegenstände am Lande deutlich, und genossen hier schon einer freundlichern Aussicht, indem wir grüne Felder, und viele Wohnungen, beschattet von Bananen und Palmen, am Ufer erblickten. Wir sahen einige Morais, welche den Beherrschern dieser Gegend gehören, und an der Einfassung von Stein und den darin befindlichen Götzenbildern zu erkennen sind. Mehrere Canots, angefüllt mit Mädchen, ruderten auf uns zu; ich hatte aber keine Zeit, die Artigkeit gegen das schöne Geschlecht zu beobachten, und segelte rasch vorwärts, um Karakakoa so schnell als möglich zu erreichen, wo ich Tammeamea zu finden hoffte. Die Nordspitze von O Wahi, besteht aus niedrigem Lande, welches sich in gerader Linie unter einem spitzen Winkel bis in die Region der Wolken erhebt. Sobald man diese Gegend erreicht, wirkt der Passat nicht mehr und man hat See- und Landwinde zu erwarten, die oft durch gänzliche Windstille und leichten Luftzügen aus allen Strichen des Compasses unterbrochen werden; dieses war unser Fall in der Nähe der Teschai-Bay, wo der Wind ganz verschwand. Wir sahen jetzt Jungs Ansiedelung, welche aus mehreren, nach europäischer Art von weissem Stein erbauten Häusern bestand, umgeben von Bananen und Palmen: das Land hat ein dürres Ansehn, und soll der Cultur wenig fähig seyn, da es meistentheils aus Lavamassen besteht. Ein Canot mit sechs Menschen benutzte die Windstille, um an Bord zu kommen, und sie erkannten alle, da sie des Königs Unterthanen (Kanakas *) waren, Herrn Elliot für den Naja; einer von diesen, der als Matrose mit einem amerikanischen Schiffe in Boston gewesen war, etwas englisch sprach, und ein gewandter Kerl war, blieb auf Elliots Bitte an Bord, um uns zu lotsen; dieser meinte ebenfalls, daß der König in Karakakoa, und Jung in Geschäften nach Wahu geschickt sey; ferner erzählte er: daß in Wahu zwei, und in Karakakoa ein Schiff, alle unter amerikanischer Flagge, vor Anker lägen, worvon letzteres durch einen heftigen Sturm in der Nähe der Sandwich-Inseln alle Masten verloren habe. Als unser Lotse erfuhr, daß er sich auf einem russischen Schiffe befände, ward er sehr ängstlich, und auf Elliots Frage über den Grund seiner Furcht, erfuhren wir folgendes: „Vor fünf Monaten hatten sich zwei russische der amerikanischen Compagnie gehörige Schiffe (die Elemenia und die Entdeckung) hier aufgehalten; es waren Streitigkeiten zwischen den Russen und den Eingebornen, worin letztere nach dem Berichte des Erzählers, in sehr vortheilhaftem Lichte erschienen, vorgefallen: die Schiffe hatten, als sie die Sandwich-Inseln verliessen, gedroht, bald mit einer starken Macht zurückzukommen, und überdem von einem Kriegsschiffe gesprochen, das ebenfalls die Bucht hätte, feindselig gegen die Einwohner zu verfahren.“ Jetzt begriffen wir das ängstliche Betragen des ersten Sandwichaners, und es gelang Herrn Elliot nur mit Mühe, unserm Wilden, welcher sich durch einen Sprung in die See vor uns retten wollte, davon abzuhalten, indem er ihn versicherte, wir wären nur hergekommen, um die Vergehungen unserer Landsleute bei seinem Volke wieder gut zu machen. Es war mir sehr lieb, alle diese Nachrichten vor der Zusammenkunft mit Tammeamea erhalten zu haben, denn dieser konnte leicht, erbittert gegen die Russen, unser Schiff für das erwartete feindliche Kriegsschiff halten. Ich fühlte jetzt doppelt, wie nützlich uns Elliot war, indem er hier gewissermassen unser Schutzgeist werden konnte. Eine vollkommene Windstille fesselte uns heute an Einem Platz.

Den 17ten November. Wir sind den ganzen Tag, des schwachen Windes wegen, wenig vorgerückt. Heute früh besuchte uns ein Canot, um zu erfahren, was für ein Schiff wir seyn? Zu gleicher Zeit brachte man uns die Nachricht, daß der König Karakakoa verlassen, und sich nach Tiatatua,

*) Kanaka heißt das gemeine Volk auf den Sandwich-Inseln.

eine kleine Bay, einige Meilen nordwärts begeben, wo er aber nur die Nacht bleiben, und morgen die Küſte weiter nach Norden verfolgen würde; der Grund dieſer Abreiſe war der Weihnachtsfang, den der König leidenſchaftlich lieben ſoll. Ich ſchickte ſogleich das Canot mit der Nachricht zum Könige: daß ein ruſſiſches Kriegsſchiff in freundſchaftlichen Abſichten gekommen ſey, daß der Befehlshaber deſſelben ſeine Majeſtät zu ſprechen wünſche, und ihn deßhalb erſuche, Ti-tatatua nicht zu verlaſſen, wo er morgen einzutreffen hoffe; auch der Raja ließ dem Könige ſeine Ankunft melden. Während der Nacht führte uns ein friſcher Wind in die Nähe von Ti-tatatua. Der Strom lief am Tage nach S und Nachts nach N parallel mit der Küſte, welches eine Folge der Land- und Seewinde iſt.

Den 24ſten Nov. Mit Tagesanbruch näherten wir uns der Bay; einige Böte, vom Könige geſchickt, kamen uns entgegen, und ich benutzte die Gelegenheit, Elliot mit den Herren Gelehrten ans Land zu ſchicken, um den König mit dem Zweck unſerer Reiſe bekannt zu machen. Da die Inſel O Waihi keinen bequemen Hafen bietet, ſo hatte ich beſchloſſen, ſobald ich mit dem Könige über die Lieferung der Lebensmittel übereingekommen, nach der Inſel Wahu zu ſegeln, wo ſich nach Elliots Verſicherung, ein, noch in keiner Reiſebeſchreibung angeführter, ſicherer Hafen befinden ſollte; ich ließ alſo den Rurik unter Segel, und lavirte in kurzen Borden in der Nähe des Landes. Das amerikaniſche Schiff, welches in Karakakoa gelegen, ſahen wir jetzt nach Ti-tatatua ſegeln, wo es, obgleich man in dieſer Bay unſicher liegt, da ſie offen iſt und der Grund aus Korallen beſteht, die Anker warf. Um 8 Uhr Morgens hatte Elliot ſeine Geſchäfte glücklich und vortheilhaft für uns beendigt, er kam mit zwei der vornehmſten Chefs des Landes, von denen der eine ein Bruder der Königin war, an Bord, und dieſe bewillkommten uns im Namen des Königs. Es waren ein Paar außerordentlich lange, herkuliſch gebaute Leute, deren Anzug, nach der neueſten Mode in O Waihi, uns ſehr auffiel, indem er bloß aus einem ſchwarzen Frack, und einem kleinen, weißen Strohhute beſtand. Von Elliot erfuhr ich, daß der König wirklich die Ankunft des feindlichen Kriegsſchiffes erwartet, und gleich den Befehl ertheilt hatte, die ganze Küſte mit Soldaten zu beſetzen, welche auch ſchon 400 Mann ſtark mit Flinten bewaffnet, bereit ſtanden. Der König ließ mir ſagen: er bedaure ſehr, mich nicht auf dem Schiffe beſuchen zu können, indem ſein mißtrauiſches Volk ihm das nicht erlaube, er ſelbſt habe eine beſſere Meinung von uns, nachdem ſein Raja ihm mit dem Zweck unſerer Reiſe bekannt gemacht, und er bäte mich zum Zeichen ſeiner freundſchaftlichen Geſinnungen in ſein Lager, wo er mich mit einem in der Erde gebackenen Schweine bewirthen wolle. Zu meiner Sicherheit hatte er befohlen, daß einer der Chefs, ſo lange ich am Lande wäre, an Bord bleiben ſollte, und ſo fuhr ich um 10 Uhr in Begleitung des Herren Elliot, Schiffmaref und eines Chef, Namens *) John Adams, ans Land. — Die Ausſicht auf das Lager des Königs war nur durch eine ſchmale, aus nackten Felſen beſtehende Landzunge verborgen, als wir aber um dieſe herum geſchifft, überraſchte uns der Anblick der reizendſten Landſchaft. Wir befanden uns in einer kleinen Sandbay, geſchützt vor den Wellen des Meeres, auf ſpiegelglattem Waſſer; am Ufer lag ein freundliches Palmenwäldchen, unter deſſen Schatten ſich mehrere gut gebaute Strohhäuſer befanden; durch die grünen Blätter der Bananen ſchimmerten rechts zwei blendend weiße, nach europäiſcher Art gebaute Häuſer von Stein hervor, wodurch dieſer Ort das gemiſchte Anſehn eines europäiſchen und O Waihiſchen Fleckens erhielt, welches unſerm Auge einen befremdenden, aber reizenden Anblick gewährte. Links, dicht am Waſſer, ſtand auf einer durch Kunſt her-

*) Es iſt hier der Gebrauch, den Namen der Europäer, mit denen man Freundſchaft geſchloſſen, anzunehmen.

vorgebrachten Anhöhe das *Marai* des Königs, umringt von großen hölzernen Statüen, welche karikaturmäßige menschliche Figuren vorstellen, und seine Götter sind. Den Hintergrund dieses Thals bildet der majestätisch hohe Berg *Mauna-Rororay*, dessen Höhe nach meiner Berechnung 1687 Toisen beträgt; er erhebt sich an dieser Seite ziemlich steil; an seinem Abhange wechseln grüne Felder und Thäler mit schönen Wäldern, zwischen welchen man nicht selten mächtig große, überhängende Lava-Felsen gewahr wird, die der ganzen Landschaft, durch den Wechsel von Wildniß und Kultur, ein malerisches Ansehn geben. Eine Menge mit Flinten bewaffneter Insulaner stand am Ufer; der König kam uns mit einigen seiner vornehmsten Krieger bis zum Landungsplatz entgegen, trat, als wir angelegt hatten, auf mich zu und schüttelte mir herzlich die Hand. Die Neugier trieb das Volk von allen Seiten herbei, aber es herrschte die größte Ordnung und weder Lärm noch Zudringlichkeit war erlaubt. Da stand ich nun neben dem berühmten *Tammeamea*, der die Aufmerksamkeit von ganz Europa auf sich gezogen, und mir jetzt durch seinen Anstand und durch sein ungezwungenes, freundliches Benehmen das größte Zutrauen einflößte. Er führte mich in seinen Strohpalaß, der nach hiesiger Landesart nur aus einem einzigen geräumigen Saale bestand, und wie alle Häuser hier, dem Landwinde sowohl, wie dem Seewinde freien Durchzug gestatten, wodurch die drückende Hitze gemildert wird. Man bot uns recht niedlich gearbeitete europäische Stühle, setzte einen Mahagoni-Tisch vor uns, und so hatten wir sämmtliche Meubeln des Palastes in Besitz. Obgleich der König steinerne, europäisch gebaute Häuser besitzt, so zieht er diese einfache Wohnung doch vor, um die Landessitte nicht zu verletzen; alles was er als nützlich erkennt, ahmt er nach, und sucht es seinem Volke beizubringen; Pallöe von Stein erscheinen ihm überflüßig, da die Strohhäuser bequem sind, und er nur das Glück, nicht aber die Bedürfnisse seiner Unterthanen vermehren will. *Tammeameas* Anzug, der aus einem weißen Hemde, blauen Hosen, einer rothen Weste und einem schwarzen Halstuch bestand, fiel mir auf, denn ganz anders hatte mein Phantasie seinen königlichen Schmuck mir ausgemalt. Zuweilen aber soll er sich prachtvoll kleiden, indem er mehrere gestickte Uniformen und andere Kleidungsstücke besitzt. Die Vornehmen, welche bei unserer Audienz gegenwärtig, alle auf dem Fußboden Platz genommen hatten, waren in einem noch sonderbarern Kostüm als das des Königs, denn die schwarzen Fracks auf dem bloßen Leibe nehmen sich höchst lächerlich aus; dazu kommt, daß sie ihnen selten passen, da sie von amerikanischen Schiffen eingetauscht sind, wo die Leute nicht leicht die Größe und Dicke der vornehmen Sandwichaner erreichen. Dem einen der Minister saß die Taille hoch auf dem Rücken; nur mit der größten Gewalt war der Rock zusammen gezogen, er schwitzte in seinem engen Staat, und man sah ihm sein Elend an, aber die Mode erlaubte ihm nicht, sich von dieser Last zu befreien. Es ist sonderbar, daß die Wilden uns Europäer noch übertreffen im Ertragen der Unbequemlichkeiten, welchen die Gewalt der Mode sie unterwirft. Die Schildwachen an der Thür waren ganz nackt; eine Patrontasche mit einem Paar Pistolen hatten sie um den Leib gebunden, und eine Flinte hielten sie in der Hand. Nachdem der König uns recht guten Wein eingeschenkt, und selbst auf unsere Gesundheit davon getrunken hatte, machte ich ihm meine Absicht bekannt, hier frische Lebensmittel, Wasser und Holz einzunehmen. Ein junger Mann, Namens *Cook*, der einzige Weiße den der König um sich hatte, war gewandt, nicht ohne Bildung, und sprach fertig die Sprache des Landes; er hatte früher auf einem Schiffe als Steuermann gedient, sich aber schon vor mehreren Jahren auf dieser Insel niedergelassen, wo er in des Königs Gunst stand, und ein beträchtliches Stück Land besaß: dieser machte jetzt den Dolmetscher zwischen uns. *Tammeamea* ließ mir folgendes sagen: „Ich erfahre, daß Sie Anführer eines Kriegsschiffes und auf einer ähnlichen

„Reise nach York und Vancouver begriffen sind, folglich sich mit dem Handel nicht abgeben; ich „bin deßhalb gesonnen, keinen mit Ihnen zu treiben, sondern Sie unentgeltlich mit allem zu versorgen, „was meine Inseln hervorbringen. Diese Sache ist hiermit abgethan, und bedarf weiter keiner Er„wähnung. Jetzt aber bitte ich Sie, mir zu sagen, ob der Wille Ihres Kaisers ist, daß seine Unterthanen mich in meinem hohen Alter anfangen zu beunruhigen? Seit Tammeamea König dieser Inseln „ist, hat kein Europäer Ursache gehabt, sich über ein Unrecht zu beklagen, das ihm hier widerfahren „wäre. Ich habe meine Inseln zur Freistatt aller Nationen gemacht, und jedes Schiff, das Lebens„mittel zu haben wünschte, mit Rechtschaffenheit damit versorgt. Vor einiger Zeit kamen von der „amerikanischen Colonie Sitka, Russen her, eine Nation, mit der ich früher nichts zu thun gehabt „hatte; diese wurden freundlich aufgenommen und mit dem Nöthigen versorgt, aber sie haben mir schlecht „gelohnt, indem sie auf der Insel Wahu meine Unterthanen feindselig behandelten und mit Kriegs„schiffen drohten, welche die Inseln erobern sollten; indeß, solange Tammeamea lebt, wird das nicht „geschehen! — Ein russischer Arzt, Nawras Scheffer, welcher vor einigen Monaten herkam, gab „vor, von dem Kaiser Alexander hergeschickt zu seyn, um auf meinen Inseln zu botanisiren; nun hatte „ich viel Gutes von dem Kaiser Alexander gehört, und besonders wohl gefiel mir seine Tapferkeit; „ich erlaubte also dem Herrn Scheffer nicht nur zu botanisiren, sondern versprach ihm jeden Beis„tand, schenkte ihm ein Stück Land mit Bauern, wodurch es ihm nie an Lebensmitteln fehlen konnte; „mit einem Wort, ich suchte ihm den Aufenthalt hier so angenehm als möglich zu machen und ihm keine „seiner Forderungen zu verweigern. Was aber war die Folge von meiner Gastfreundschaft? Schon in „Owahi vergalt er meine Güte mit einem Undank, den ich geduldig ertrug; hierauf trübe er, sei„nem Wunsche gemäß, von einer Insel zur andern, und ließ sich endlich auf der fruchtbaren Insel „Wahu nieder, wo er sich als mein ärgster Feind bewies, indem er dort das Morai, unser Heilig„thum, zerstörte, und auf der Insel Otuwai den König Tamary, der sich meiner Macht schon vor „Jahren unterwarf, gegen mich aufwiegelte. Dort befindet sich Scheffer noch diesen Augenblick, „und bedroht meine Inseln." — So lautete die Erzählung des Königs, für deren Wahrheit ich nur in so fern bürgen kann, als Tammeamea jeden Europäer, der sich bei ihm niederläßt, bei einer guten Aufführung sehr vorzieht, und allgemein als ein biederer, rechtschaffener Mann bekannt ist. Herrn Scheffer kenne ich nicht persönlich, habe aber späterhin erfahren, auf welche Weise er auf die Sandwich-Inseln gerieth. Er diente nämlich als Arzt auf dem, der russisch-amerikanischen Compagnie gehörigen Schiffe Suworof, das unter Führung des Lieutenant Lasaref 1815 von Kronstadt nach Sitka ging. Lasaref ließ, aus mir unbekannten Gründen, Doctor Scheffer 1815 in Sitka zurück, und trat seine Rückreise nach Europa ohne Arzt an. Herr Baranof, welcher sich als Director aller russisch-amerikanischen Colonien gewöhnlich in Sitka aufhält, und dessen Ruf nicht der beste ist, nahm ihn in seinen Schutz, schickte ihn nach den Sandwich-Inseln; in welcher Absicht? — das ist unbekannt; was er dort getrieben, wissen die Leser.

Ich betheuerte Tammeamea, daß die schlechte Aufführung der Russen hier, durchaus nicht auf den Willen unseres Kaisers zu schieben sey, da dieser nie seinen Unterthanen eine unrechtmäßige That befehle; die Größe seines Reichs verhindere ihn aber, die schlechten Handlungen gleich zu erfahren, die indeß nie unbestraft bleiben, wenn sie zu seinen Ohren gelangten. Meine Versicherung, daß der Kaiser nicht gesonnen sey, seine Inseln zu erobern, erfreute den König sehr; die Gläser wurden sogleich auf die Gesundheit des Kaisers geleert; er ward noch herzlicher als zuvor, und wir konnten uns keinen an-

genehmern und zuvorkommendern Wirth wünschen. Mit einer für sein Alter bewundernswürdigen Lebhaftigkeit führte er die Unterhaltung, that allerlei Fragen über Rußland, und machte Bemerkungen. Nicht immer war Cook im Stande die Worte des Königs zu übersetzen, welche der O'Wathischen Sprache eigenthümlich und so witzig waren, daß seine Minister oft in ein lautes Gelächter ausbrachen. Eine von Tammeameas Frauen spazirte bei unserm Hause vorbei, und wünschte mir durch die Thür freundlich einen guten Tag, durfte aber nicht herein treten, da dieses des Königs Speisehaus war. Mit des Königs Erlaubniß machten wir in Cooks Begleitung einen Spaziergang, wobei uns fünf nackte Soldaten als Ehrenwache mitgegeben wurden. Wir besuchten die Favorit-Königin Kahumanna, deren Vancouver erwähnt, fanden bei ihr auch die beiden andern Frauen, und wurden von allen freundschaftlich empfangen. Das Haus, welches Kahumanna bewohnt, ist niedlich gebaut, und im Innern sehr reinlich; die Diele, worauf die drei Frauen nach asiatischer Sitte Platz genommen, war mit feinen, hübsch gearbeiteten Matten bedeckt, sie selbst ziemlich verhüllt in dem feinsten hiesigen Zeuge. Kahumanna saß in der Mitte, an ihren beiden Seiten, die andern Frauen, und ich erhielt die ehrende Einladung, mich ihnen gegenüber auch auf die Diele zu setzen; sie thaten mehrere neugierige Fragen, die ich durch Cook zu ihrer Zufriedenheit beantwortete. Es wurden Wassermelonen gebracht, und Kahumanna war so artig, selbst eine zu zerschneiden und mir ein Stück davon zu reichen. Die Hauptbeschäftigung der königlichen Frauen besteht im Tabackrauchen, sich das Haar auskämmen, mit einem Fächer die Fliegen vertreiben, und im Essen. Nur Tammeamea raucht nicht, sonst aber hat dieser Gebrauch auf den Sandwich-Inseln seit einigen Jahren so überhand genommen, daß kleine Kinder früher rauchen als gehen, und die Erwachsenen das Rauchen so übertreiben, daß sie davon sinnlos niederfallen, und oft daran sterben. Die Tabackspflanze, welche von Europäern hergebracht ist, wird mit Sorgfalt cultivirt, und ist einheimisch geworden; der Geruch ist sehr angenehm, der Taback aber äußerst stark. Der Pfeifenstiele bedürfen sie hier nicht; die Pfeifenköpfe aber, welche sie nach Landessitte immer an der Seite hängen haben, machen einen Theil des königlichen Schmucks aus; diese waren von der Größe der beträchtlichsten Meerschaumpfeifen, aus dunkelm Holze gearbeitet, und mit Messing beschlagen, was aber nur reiche Leute haben können. Mit vielem Wohlgeschmack that Kahumanna einige Züge aus der Pfeife, schluckte einen Theil des Rauchs nieder, und ließ den übrigen durch die Naselöcher heraus; halb betäubt reichte sie mir die Pfeife, und als ich dankte gab sie sie, verwundert über meine europäische Dummheit, ihrer Nachbarin, und diese überließ sie nach einem kurzen Genuß der dritten Frau; sobald auf diese Weise die Pfeife geleert war, wurde eine neue gestopft, und begann den nämlichen Kreislauf. Die zweite Beschäftigung der Damen ist das Frisiren ihres, nach der Mode, kurz geschnittenen Haars; nur über die Stirn lassen sie es ein Paar Zoll lang wachsen, schmieren es mit einer weißen klebrigen Masse ein, und kämmen es in die Höhe; die schneeweißen Strahlen, die dadurch über das dunkelbraune Gesicht emporsteigen, geben demselben ein abentheuerliches Ansehn. Alle drei Königinnen waren sehr große dicke Weiber, die ein halbes Jahrhundert überlebt hatten, und wohl nie hübsch gewesen seyn mochten. Ihr Anzug unterschied sich von dem der übrigen Damen durch verschiedene seidene Tücher. Vor der Thür saß auf einer Matte, die Tochter des Königs, ein ziemlich hübsches Mädchen; hinter ihr stand ein kleiner Negerknabe, der ihr einen seidenen Schirm über den Kopf hielt, um sie vor den Sonnenstrahlen zu schützen; ein Paar andere Knaben verscheuchten mit rothen Federbüschen die Fliegen aus ihrer Nähe; die ganze Gruppe nahm sich niedlich aus. Als ich aufstehen wollte hielt mich Kahumanna zurück, um sich noch mit vieler Theilnahme nach Vancou-

ver zu erkundigen; dieser hatte nämlich während seines dortigen Aufenthalts Tammeamea mit Kahumanna entzweit gefunden, und Versöhnung gestiftet. Die Nachricht seines Todes schien sie zu betrüben. — Nachdem wir die Frauen des Königs verlassen, besuchten wir seinen Sohn. Cook erzählte mir, daß dieser Prinz als Thronfolger, schon in die Rechte des Vaters getreten sey, welche in Erfüllung der wichtigsten Tabus *) bestehen; Tammeamea hat dieses aus politischen Gründen so eingerichtet, damit nach seinem Tode keine Revolution entstehe; denn sobald der Sohn das wichtigste königliche Tabu vollbringt, ist er heilig, steht mit den Priestern in Verbindung, und Niemand wagt es, ihm den Thron streitig zu machen. Der Prinz erhält, wenn er in die Rechte des Vaters getreten, den Namen: Lio-Lio, d. h. Hund aller Hunde, und als einen solchen fanden wir ihn wirklich. Wir traten in ein reinliches Häuschen, in welchem Lio-Lio, eine lange, dicke, nackte Figur, ausgestreckt auf dem Bauche lag, und nur träge den Kopf erhob, um seine Gäste anzuschauen; neben ihm saßen einige nackte Soldaten mit Gewehren, welche das Ungeheuer bewachten; ein junger hübscher Sandwichaner verscheuchte ihm mit einem rothen Federbusch die Fliegen, und ich hätte lieber diesen, seiner interessanten Physionomie und seines anständigen Betragens wegen, für des Königs Sohn gehalten. Tammeamea, der sich durch seine weise Regierung einen Nachruhm erworben, und den Grund zur Bildung und Cultur seines Volks gelegt hat, müßte einen Nachfolger haben, der das angefangene Werk mit Eifer und Vernunft fortsetzte. Für die Schiffahrt wäre es sehr wichtig, wenn die Sandwich-Inseln mit Europa auf demselben Grad der Cultur stünden, und die Engländer, welche diese Inseln unter ihre Protection genommen, sollten dafür sorgen, daß nach Tammeamea's Tode ein vernünftiger Mann ihm folgte, und jede Revolution vermieden würde. Auch verdient Tammeamea wohl, daß man ihm hier ein Denkmahl errichte. Mit vieler Trägheit richtete sich endlich der Hund aller Hunde auf, und ein dummes, nichts sagendes Gesicht gaffte uns gähnend an. Meine geschickte Uniform schien seinen Beifall zu haben, denn er sprach weitläuftig darüber mit einem Paar nackter Kammerherren. Sein Alter konnte ich nicht erfahren, da man hierüber keine Rechnung führt; ich schätzte es ungefähr auf 22 Jahr, und glaube, daß seine ungeheure Corpulenz von der liegenden Lebensart herrührt.

Zu Mittag kehrten wir nach Tammeamea's Wohnung zurück, wo ich überrascht war, am Ufer 60 — 70 Fuß lange Taiboe, ganz nach europäischer Art gebauet, zu sehen, die dazu gebraucht werden, Lebensmittel von einer Insel zur andern zu transportiren. Tammeamea bemüht sich europäische Schiffsbaumeister in sein Land zu ziehen und bezahlt ihren Unterricht gut. Während unsers Spazierganges waren wir immerfort von einer Menge Männer und Weiber begleitet, die viel Lärm und Spaß machten, sich aber dabei anständig betrugen. Tammeamea empfing uns freundlich, und nach einigen Fragen, wie mir der Ort gefallen, ließ er uns Wein reichen, und führte uns hierauf in ein niedliches, dicht neben dem Marai gebautes Häuschen, wo der Tisch nach europäischer Art schon gedeckt stand. Er gab vor, daß in dem Hause wo wir früher gewesen, kein Schweinefleisch gegessen werden dürfe, weil seine Weiber in dessen Nähe wohnten; Jung aber, der den König ganz studirt hat, erklärte mir die Sache anders: er meinte nämlich, der König habe das Haus neben dem Marai, worin er seine Opfermahlzeiten gewöhnlich hält, deßhalb zu unserm Speisehause gewählt, weil er das zu unserer Bewirthung gebackene Schwein, seinen Göttern aus Dankbarkeit für die Versöhnung mit den Russen opfern

*) Das erste Tabu des Königsohns besteht darin, daß Niemand ihn am Tage sehen darf; begegnet dieses einem Unglücklichen, so muß er seinen Frevel mit dem Tode büßen.

wolle. Bei den Mahlzeiten der Männer, dürfen die Weiber bei Todesstrafe nicht zugegen seyn, weshalb auch jede Familie außer den Wohnhäusern, noch zwei andere besitzt: das Speisehaus der Männer und das der Weiber. Die Tafel war nur für uns Europäer gedeckt und der König und seine Minister gewesen nichts, obgleich sie gegenwärtig waren; weil, wie er sagte, das Schweinefleisch heute für ihn Tabu (verboten) sey. Das Opferschwein, welches auf einem Palmenzweige in der Mitte des Tisches ruhte, ward von einem der Minister, unter verschiedenen Ceremonien zerlegt, und außer dieser Speise bewirthete man uns mit süßen Pataten, Jams und gebackenen Taro-Wurzeln. Der König war während der Mahlzeit sehr gesprächig: er unterhielt zuweilen mich, und dann wandte er sich wieder an seine Minister, die sich über seine Einfälle des Lachens nicht enthalten konnten. Er liebt den Wein, doch genießt er ihn nicht im Ueberfluß, und war immer besorgt, unsere Gläser zu füllen. Als er nach englischer Manier die Gesundheit aller seiner Gäste einzeln getrunken, forderte er uns auf, unsere Gläser auf das Wohl unsers Kaisers zu leeren, und nachdem dieses geschehen, überreichte mir einer seiner Minister, einen bunten mit vieler Kunst gearbeiteten Federkragen, den der König an feierlichen Tagen, z. B. zu Kriegszeiten selbst getragen. Hierauf sagte er mir durch Cook, obgleich er selbst ziemlich gut englisch spricht: „Ich habe gehört, daß euer Monarch ein großer Held sey; ich liebe „ihn darum, weil ich selbst ein solcher bin, und schicke ihm diesen Kragen als Zeichen meiner Liebe.“ Nachdem wir gespeist und das Haus verlassen, war der König sehr besorgt, daß auch meine Ruderer gut bewirthet werden möchten; er trug dieses einem der Chefs auf, und sogleich wurde der Tisch von Neuem gedeckt; sie mußten sich setzen, und wurden mit der nämlichen Aufmerksamkeit bedient, die man uns erwiesen. Gewiß sind die Matrosen in ihrem Leben nicht so vornehm bewirthet worden: denn eben so wie bei uns, stand während des Essens hinter jedem ein Canaka mit dem Federbusch, um ihm die Fliegen abzuwehren. Tammeamea's erster Gang war jetzt nach dem Murai; hier umfaßte er eine der Statüen, welche besonders reichlich mit Früchten und Stücken eines gesopferten Schweins behangen war, mit den Worten: „Diese sind unsere Götter, die ich anbete; ob ich Recht oder Unrecht daran thue, weiß ich nicht; aber ich folge meinem Glauben, der nicht böse seyn kann, da er mir befiehlt, nie Unrecht zu thun.“ Diese Aeußerung von einem Wilden, der durch eigene Kraft sich zu diesem Grade der Bildung aufgeschwungen, verräth viel gesunde Vernunft, und hatte für mich etwas sehr Rührendes. Wenn der König im Murai ist, darf Niemand hinein, und wir bewunderten, während der Zeit, die aus Holz geschnitzten, colossalen Götzenbilder, welche die furchtbarsten Karrikaturen darstellten. Bald gesellte sich Tammeamea wieder zu uns, führte uns in das Haus wo er uns zuerst aufgenommen, und wir setzten uns wie vorher auf Stühle, während die Vornehmen ihre Plätze auf der Diele einnahmen. Jetzt kam die Zeit heran, in der Tammeamea seine Mahlzeit zu halten pflegt; er entschuldigte sich, daß er in unserer Gegenwart essen würde, und sagte: „ich habe gesehen wie die Russen essen, jetzt könnt ihr eure Neugier befriedigen, und einmal zusehen, wie Tammeamea ißt.“ Der Tisch war nicht gedeckt, sondern die Speisen standen in einem entfernten Winkel auf Bananenblättern, welche statt der Schüsseln dienten, bereit; besondere Aufwärter brachten sie kriechend bis in die Nähe des Königs, wo ein Vornehmer sie in Empfang nahm, und auf den Tisch setzte. Das Mahl bestand aus gesottenen Fischen, Jams, Taro-Wurzeln, und einem gebratenen Vogel, nur wenig größer als ein Sperling, der sich auf den Gipfeln der Berge aufhält, sehr selten, und nur eine Speise für die königliche Tafel ist. Der König speiste sehr schnell und mit vortrefflichem Appetit, unterhielt sich aber dabei unaufhörlich; statt des Brodes dient der Taro-Teig, welcher durch Wasser verdünnt, ein weicher Brey wird, der ei-

gleich der König recht schönes Tischgeräthe besitzt, in einer Kürbisschaale zu seiner Rechten steht; in diese fährt er mit dem Zeigefinger hinein, wenn er Fisch oder Fleisch ißt, und schmiert sich eine gute Portion davon mit vieler Geschicklichkeit in den Mund; und diese unappetitliche Art zu essen, wird von dem Könige bis auf den Gewinsten beobachtet. Tammeamea, welcher sich bei der ganzen Mahlzeit nur seiner Finger bediente, und wohl merkte, daß ich seinen Bewegungen aufmerksam folgte, sagte mir: das ist Gebrauch in meinem Lande, und ich will davon nicht abgehn!" —

Sein Speichdosen-Träger verläßt ihn keinen Augenblick, indem er die Dose, welche aus Holz in Form einer Schnupftabacksdose gearbeitet und mit einem Deckel versehen ist, immer bereit hält; der Deckel wird aufgehoben, wenn der König gesonnen ist auszuspucken und dann schnell wieder zugeschlagen. Dieses sorgfältige Aufbewahren des königlichen Speichels rührt von dem Aberglauben her, daß im Besitze dieses Schatzes ihre Feinde ihnen durch Zauberei keine Krankheit zuschicken können. Nach der Mahlzeit des Königs wurde endlich beschlossen, was ich aus Wahu für Lebensmittel erhalten sollte; diese bestanden aus 40 Schweinen, einer verhältnißmäßigen Anzahl Hühnern und Enten, allen Gattungen Früchten, welche die Insel hervorbringt, und Holz, soviel mir selbst beliebte. Tammeamea sagte mir, er habe nach einem Vertrauten geschickt, der mich nach Wahu begleiten, und dort auf die genaue Erfüllung seiner Befehle sehn sollte; überdieß sey mir ein Begleiter nöthig, um in den Hafen von Wahu einzulaufen, da dieses sonst keinem russischen Schiffe erlaubt werde. Diese auffallend großmüthige Behandlungsweise eines halbwilden Monarchen übertraf meine Erwartung, und ich überzeugte mich immer mehr, daß Tammeamea als König nicht leicht zu ersetzen seyn werde, da seine Regierung sich so glänzend aufzeichnet durch Gerechtigkeit, Bildung seiner Unterthanen, und Einführung nützlicher Künste. Um ihm einigermaßen meine Dankbarkeit zu beweisen, schenkte ich ihm, im Namen des Kaisers, zwei metallene achtzöllige Mörser mit allem Zubehör, auf deren Lavetten der Name: Nuriek, eingeschnitten war; ein Geschenk, das ihm sehr viel Freude machte. Ferner versprach ich ihm, da sein Vorrath ausgegangen war, ½ Pipe Wein, und versprach ihm aus Wahu noch einige Stangen Eisen zu schicken, die er, zum Bau der Böte, nothwendig brauchte. Es war mir sehr angenehm, seine Geschenke mit lauter ihm nützlichen Gegengeschenken erwiedern zu können. Einige sehr schöne, große Aepfel, die ich noch aus Californien mitgebracht, waren dem König etwas neues; er theilte gleich seinen Ministern davon mit, und als alle sie sehr wohlschmeckend fanden, wurden die Kerne aufbewahrt, um den Versuch zu machen, ob diese Bäume hier fortkämen, woran ich keineswegs zweifle. Die Kunst unsers Malers ward, da einige der Vornehmen in der größten Geschwindigkeit, sprechend ähnlich gezeichnet waren, allgemein bewundert. Selbst Tammeamea sah den Arbeiten des Herrn Choris mit Erstaunen zu, widerstand aber lange meinen Bitten, sich, wie sie hier sagen, aufs Papier bringen zu lassen; weil er mit dieser Kunst wahrscheinlich Vorstellung von Zauberei verband. — Erst als ich ihm vorstellte, wie erfreut unser Kaiser seyn würde, wenn er sein Bild erhalte, verstand er sich dazu, und zu meiner großen Verwunderung gelang es Herrn Choris, ihn sehr gut zu treffen, obgleich Tammeamea, um ihm das zu erschweren, keinen Augenblick ruhig saß und immerfort Gesichter schnitt, wogegen all mein Bitten nichts fruchtete. Um fünf Uhr Abends verabschiedeten wir uns vom Könige, der uns noch einmal wiederholte, daß wir auf der Insel Wahu keinen Mangel leiden sollten. Da unser Begleiter noch nicht angekommen war, so versprach ich, ihn unter Segel in der Nähe des Landes zu erwarten. Ein wohlgewachsenes, zahmes Pferd, das der König durch ein amerikanisches Schiff aus Amerika bekommen, hielt er als Seltenheit, und ließ es frei umher laufen. Eine Menge kleiner Knaben hatten am Ufer den

Sand hart getreten, und zeichneten darauf, vermittelst einer Ruthe, mit vieler Geschicklichkeit den Kurs unter Segel. Von Elliot de Castro, der mir versprochen hatte, mich bis Wahu zu begleiten, mußte ich mich trennen, so schwer es mir auch ward; der König wünschte seinen Leibarzt und Raja wieder bei sich zu haben, und diese Bitte konnte ich ihm nicht abschlagen. Ohne Herrn Elliots Gegenwart, wären wir vielleicht ein Opfer fremder Schuld geworden, und unstreitig verdanken wir ihm die freundschaftliche Aufnahme welche uns hier zu Theil ward. Schon hatten wir ein Paar Stunden gekreuzt und noch war unser Begleiter nicht da; die Sonne ging unter, und da die Nähe des Landes in der Dunkelheit uns gefährlich war, so ließ ich einige Kanonen lösen, um uns dem Könige in Erinnerung zu bringen. Endlich erschien um acht Uhr Herr Cook mit unserm Begleiter, der, weil er tief im Lande war, nicht früher hatte kommen können; dieser, ein lebhafter, mit natürlichem Verstande begabter Mann, Namens Manuja, gehörte nicht zu den Vornehmsten des Landes, besaß aber im höchsten Grade das Vertrauen des Königs, welches sich hauptsächlich dadurch äußerte, daß er ihm kostbare europäische Waaren aus seinem Schatz in Verwahrung gegeben. Cook erzählte mir, daß Tammeamea nie auf den Stand seiner Unterthanen Rücksicht nehme, seine Vertrauten gewöhnlich aus den niedern Klassen wähle, und sich selten in seiner Wahl irre. Seine Vornehmen behandelt er zwar gerecht, doch streng, und da er ihnen wenig traut, so müssen sie ihn gewöhnlich auf seinen Reisen begleiten, wodurch er ihnen die Gelegenheit, sich durch eine Verschwörung von seiner Herrschaft zu befreien, benimmt. Sie haben nicht vergessen, daß Tammeamea der Eroberer ihrer Länder, und jetzt Alleinherrscher ist, und sie würden gewiß ihr Eigenthum wieder zu erobern suchen, wenn er nicht so gut verstände, sie in seiner Gewalt zu erhalten.

Mit Hülfe eines schwachen Landwindes, der sich hier in der Regel einige Stunden nach Sonnenuntergang einfindet, traten wir unsere Fahrt nach der Insel Wahu an. Ich rathe jedem Seefahrer, welcher von O Waihi nach Wahu segelt, sich in der Nähe der Küste zu halten, wo der Land- und Seewind am frischesten weht, da hingegen in der Entfernung einiger Meilen vom Lande Windstillen herrschen, die durch den Manna-Roa verursacht werden. Sobald man den Kanal zwischen O Waihi und Muve erreicht hat, erhält man den wahren Passat und mag dann getrost den Cours nach Wahu richten, ohne vom Manna-Roa etwas zu befürchten. Für diejenigen meiner Leser, welche keine Seeleute sind, und nicht wissen, was ich unter Land- und Seewinde verstehe, wird eine kurze Erklärung nicht überflüßig seyn. Bei allen hohen Inseln, die zwischen den Tropen dem ewigen Passat-Winde ausgesetzt sind, bringt die, unter dem Winde sich befindende Küste, d. h. die, welche der vom Passat angewehten, gegenüber liegt, bei Tage einen Wind aus der See hervor, der dem Lande zuströmt, während der Nacht aber den ganz entgegengesetzten. Die Erklärung dieser Erscheinung ist einfach: am Tage nämlich wird das Land durch die brennende Sonne so erhitzt, daß es an Wärme das Meer übertrifft; daher strömt die Luft aus der kältern Gegend in die wärmere, und bringt den sogenannten Seewind hervor. Nachts ist es umgekehrt: die See ist wärmer als das Land, und daraus entsteht der Landwind.

Den 25sten November hatten wir fast den ganzen Tag Windstille, die Inseln O Waihi und Muve waren deutlich zu sehen, beide gewährten dem Seefahrer durch ihre Niesenhöhe einen erhabenen Anblick; die drei hohen Berge auf O Waihi nebst den auf der Insel Muve, erheben sich steil bis in die Wolken. Ich hatte sowohl dieses Mal als beim zweiten Besuch, den ich den Sandwich-Inseln abstattete, die beste Gelegenheit, ihre Höhe zu messen, da ich sie oft ganz frei von Wolken sah, und theile hier das mittlere Resultat meiner Messungen mit. Auf der Insel O Waihi der Berg Mauna-Roa 2482, 4 Toisen

Mauna-Koah 2190, 1 Toiſen; Mauna-Pororai 1687, 1 Toiſen. Auf der Inſel Mure der höchſte Gipfel 1669, 1 Toiſen.

Während der Nacht erhielten wir den Paſſat und ſegelten der Inſel Taurea ſo nahe vorbei, daß wir eine Menge Feuer am Ufer ſahen. Den 26ſten bei Tagesanbruch befanden wir uns in der Nähe der Inſel Nanai; jetzt aber wurde der Wind ſo ſchwach, daß wir erſt Nachmittags die SW Spitze der Inſel Wahu erblickten, und am Abend noch fünf Meilen davon entfernt waren. Da ich nicht hoffen konnte, noch heute den Hafen zu erreichen, ſo beſchloß ich, während der Nacht mich in der Nähe der Wahititi-Bay zu halten, die durch Vancouver hinlänglich bekannt iſt, und in welcher ſich der neue Hafen befinden ſoll. In O Waihi ſagte man, der Strom bei Wahu ſetze ſo ſtark nach W, daß man ſich hüten müſſe, unter den Wind der Inſel zu gerathen; ich habe aber das Gegentheil erfahren, indem ich bei Tagesanbruch fand, daß der Strom uns acht Meilen nach SO verſetzt hatte, obzwar der Wind recht friſch aus SO blies, und ſehr hohe Wellen das Schiff beunruhigten.

Mein Begleiter Manuja war dieſe Nacht krank geworden, und ſein Diener, ein junger Sandwichaner von 14 Jahren, nicht im Stande ſich zu bewegen. Ich hatte Manuja, da er ſich ſehr anſtändig zu benehmen wußte, und im Gebrauch der Meſſer, Gabel und Löffel keineswegs verlegen war, an unſern Tiſch genommen; er aß was man ihm vorlegte, mit gutem Appetit, trank gern einige Gläſer Wein, und betrug ſich überhaupt ſo, daß es ſchien, als ſey er ſchon öfter auf europäiſchen Schiffen geweſen.

Den 27ſten Nov. früh nahm ich den Cours auf die Weſtſpitze der Wahititi-Bay, welche durch den darauf befindlichen, zuckerhutförmigen Berg *) unverkennbar iſt; wir doublirten ſie aber, des ſchwachen Windes wegen, erſt gegen Mittag. Wahu iſt ſowohl von den Eingebornen als von den Europäern, als die fruchtbarſte Inſel der ganzen Gruppe anerkannt; man nennt ſie den Garten der Sandwich-Inſeln, und ſie hat ein Recht zu dieſem Namen, durch die außerordentliche, mit der reizendſten Natur verbundene Cultur. Die ſchroffen, ſpitzigen Felſen, welche den ſüdöſtlichen Theil der Inſel bilden und ſich 529 Toiſen über die Meeresfläche erheben, benehmen dem Ankommenden den Glauben an die große Fruchtbarkeit der Inſel; kaum aber hat man den gelben Diamantenhügel umſchifft, ſo wird man durch freundliche Landſchaften überraſcht. Gleich am Ufer ſieht man grüne mit Bananen und Palmen bewachſene Thäler, wo die Wohnungen der Wilden zerſtreut liegen; hinter dieſen erhebt ſich das Land allmählig, alle Berge ſind mit freundlichem Grün bedeckt, und tragen das Gepräge des Fleißes. Hier hat man den ſüdlichen Theil der Inſel vor ſich, welcher in gerader Linie zwanzig Meilen von O nach W fortläuft, ohne daß die Beſchaffenheit des Landes ſich ändert. Von dem nordweſtlichen Theil Wahus ſieht man hier den höchſten Berg der Inſel hervorragen, deſſen Höhe nach meiner Berechnung 631, 2 Toiſen beträgt. Wir ſegelten jetzt an dem Dorfe Wahititi vorbei, neben welchem Vancouver auf einem gefährlichen Platze vor Anker gelegen, ohne zu ahnen, daß er ſich in der Nähe eines ſehr bequemen Hafens befand, und ſahen durch unſere Fernröhre ſchon den Flecken Hana-rura, an den ſich der Hafen gleiches Namens ſchließt. Ein Canot mit drei Mann kam uns entgegen; Manuja rief den

*) Die Engländer nennen dieſen Berg: Diamanten-Hügel, eine Benennung, die durch den dort gefundenen, und für Diamanten gehaltenen Quarz-Kriſtall entſtanden iſt. Auch jetzt ſcheint man der Meinung zu ſeyn, daß dieſer Berg Diamanten enthalte, und hat deßhalb den Einwohnern verboten, ihn zu beſuchen. Jung ſchenkte mir einen Stein von dieſem Quarz, und meinte: es könnte, wenn auch kein Diamant, doch wohl ein edler Stein ſeyn.

leuten zu, sprang ins Wasser, und erreichte als geschickter Schwimmer bald das Boot, womit er ans Land fuhr, um den dortigen Befehlshabern unsere Ankunft zu melden, und uns wegen des beschwerlichen Eingangs in den Hafen einen Lotsen zu schicken. Wir befanden uns jetzt in der Nähe von Hana-ruru und sahen mehrere, auf europäische Art gebaute Häuser, welche gegen die Hütten der Eingeborenen einen sonderbaren Contrast bildeten. Die Umgebungen von Hana-ruru, sind reizend; im Hafen sah man eine Festung, auf welcher Tammeameas Flagge wehete; in der Nähe lagen mehrere Schiffe vor Anker, und das Ganze hätte ein europäisches Ansehn, wenn nicht Palmen und Bananen an einen andern Welttheil erinnerten. Um zwei Uhr Nachmittags schickte uns der Gouverneur einen Lotsen; dieser hieß Hebottel, war von Geburt ein Engländer, stand in Diensten des Königs, und seine Geschäfte waren, alle ankommende Schiffe in den Hafen zu bringen. Auch wir kamen jetzt an den Eingang desselben, und mußten, seinen Winschen gemäß, die Anker fallen lassen. Die Tiefe betrug acht Faden über einen Grund von Korallen und Sand. Die Beschaffenheit des Landes bringt es hier mit sich, daß der Wind den ganzen Tag aus dem Hafen weht, daher müssen die Schiffe vor demselben den Morgen erwarten, indem kurz vor Aufgang der Sonne eine Windstille eintritt, welche benutzt wird, das Schiff in den Hafen zu bugsiren. Es war mir unangenehm, hier vor Anker zu liegen, da man bei einem starken südlichen Winde, der sich bei Wahu öfters einfindet, ohne Rettung verloren ist; ein Riff an dem sich die Brandung heftig brach, war nur hundert Faden von uns entfernt, und doch ist dieses die einzige Stelle, wo man vor Anker liegen kann, weil etwas weiter die Tiefe unergründlich wird: überdem war die Beschaffenheit des Bodens so schlecht, daß unsere Ankertaue in zwölf Stunden sehr gelitten hatten. Die ganze Küste ist von Korallen-Riffen eingefaßt, die sich an manchen Stellen, eine Meile und weiter in die See erstrecken, und hinter diesen hat die Natur den schönen Hafen Hana-ruru gebildet, der von der Meeresseite durch die Riffe gegen die Wuth der Wellen geschützt ist, und den man den ersten in der Welt nennen könnte, wenn der Eingang für große Schiffe nicht zu seicht wäre. Sobald wir die Anker geworfen, fuhr ich ans Land, um dem Gouverneur Kareimoku meine Aufwartung zu machen; obgleich aber Manuja vor uns angelangt, unsere freundschaftlichen Gesinnungen erklärt, und die Befehle des Königs bekannt gemacht hatte, so waren dennoch alle Einwohner durch die Erscheinung eines russischen Kriegsschiffes in Unruhe und unter Waffen. Am Landungsplatze ward ich von dem Engländer Jung *) unter dem furchtbarsten Geschrei der bewaffneten Insulaner empfangen, und als ich auszusteigen zögerte, rief Jung mir zu, daß ich nichts zu befürchten hätte, und half mir selbst aus dem Boot. Wir gingen in Begleitung einer Menge Soldaten, die die Zudringlichkeit des Volks abwehrten, in seine hübsche, sehr reinliche Wohnung, wo bald darauf auch Kareimoku mit dem vornehmsten Adel erschien. Er sowohl als sein Gefolge, waren in der Tracht des Landes gekleidet, die aus einem weiten, weißen Gewande besteht, das aus Zeug von Baumrinde verfertigt, und nach römischer Art über die rechte Schulter gehängt wird; außerdem haben sie eine Patrontasche und ein Paar Pistolen um den nackten Leib geschnallt. Der ganze Zug kam gerade aus der Festung, wo im Fall eines Angriffs bereits alle Anstalten zur Vertheidigung getroffen waren. Kareimoku's herkulische Figur, verbunden mit seinem vornehmen Anstande, erschien vortheilhaft in dem römischen Costüm; sein Gesicht verrieth Verstand, und da er diesen wirklich besitzt, so haben ihm die hiesigen Engländer den Namen Pitt beigelegt. Er

*) Jung, einer der ersten Vertrauten des Königs, hält sich schon über 20 Jahre auf diesen Inseln auf, und war jetzt nach Wahu geschickt, um die Festung zu erbauen. Sein Lebenslauf ist durch Blankenhorns Reisen bekannt.

begrüßte mich auf europäische Art, mir die Hand schüttelnd, und nachdem er mich zum Sitzen genöthigt, und sich ebenfalls mit seinem Gefolge niedergelassen hatte, war meine erste Sorge ihm sein Mißtrauen gegen uns zu benehmen. Jung machte ihn mit der Absicht unserer Reise bekannt; sein finsteres Gesicht erheiterte sich ein wenig, und er ließ mir folgendes sagen: die Götter sind Zeugen, daß wir den Russen nie Unrecht gethan, dennoch haben sie uns Gutes mit Böjem vergelten! Ich versicherte, daß alles, was Scheffer (über welchen er sich hauptsächlich beklagte) hier gethan, gegen den Willen unsers Kaisers geschehen sey, und suchte ihn auch über die Zukunft, die er noch immer fürchtete, zu beruhigen. Unser Gespräch endigte damit, daß er mir versprach, Tammeamea's Befehle, die ihm heilig seyen, in Rücksicht meiner zu befolgen, und morgen früh um vier Uhr, möchte ich eine Kanone lösen, zum Zeichen für die Bête, welche mich in den Hafen bringen sollten; hierauf schieden wir freundschaftlich. Im Hafen lagen drei Schiffe; zwei davon, ein großer Dreimaster und eine hübsche Brigg gehörten Tammeamea, der sie gegen Sandelholz eingehandelt hat. Der Dreimaster, der den Namen Albatros führt, dient fürs erste als Transportschiff, um von Wahu nach OWaihi Lebensmittel zu führen, wird aber in Zukunft unter Tammeamea's Flagge mit Sandelholz nach Canton gehen, um dort chinesische Waaren einzutauschen. Die englische Regierung hat sich anheischig gemacht, seine Flagge überall zu ehren, und seinen Handel in Canton zu unterstützen, und unstreitig werden die Sandwichaner in ihrer Bildung rasch fortschreiten, wenn ihr Handel nach Canton blühend wird. Der Brigg ist der Name der Königin, Kahumanna, beigelegt; sie kann ihrer Größe nach, achtzehn Kanonen führen, ist wie ein Kriegsfahrzeug zum Schnellsegeln gebaut, und vertritt jetzt bei Tammeamea die Stelle eines solchen Schiffes. Ursprünglich ist diese Brigg, welche sehr schnell segeln soll, von den Franzosen zum Kaper-Schiff erbaut, und führte damals den Namen la grande Guimbarde; sie wurde von den Engländern genommen, und an englische Kaufleute verkauft, die ihr den Namen Forester of London beilegten; mit dem Capitain Piccord, der auf derselben mehrere Reisen von West-Amerika nach Canton gemacht, kam dieses Schiff in die Südsee, und hier ward der schon bekannte Handel mit Tammeamea geschlossen. Nach dem Verkauf des Schiffes trat Piccords zweiter Officier, Alexander Adams, in des Königs Dienste, ward Commandeur desselben, und hat als solcher monatlich fünfzig Piaster Gehalt, und alle Lebensmittel, die ihm täglich zugeschickt werden, frei; die Mannschaft besteht aus sechs Europäern und einigen Landeskindern. Das dritte Schiff Traveller of Philadelphia, unter amerikanischer Flagge, war eben im Heransegeln begriffen, als ich mit dem Narick anlangte. Der Besitzer desselben, Namens Wilcols, dessen Bruder in Canton amerikanischer Consul ist, besuchte mich. Herr Wilcols hatte schon vor einigen Jahren Canton verlassen, und sein Schiff mit chinesischen Waaren beladen, um an den Westküsten Amerikas mit den spanischen Kolonien Schleichhandel zu treiben; es war ihm aber unglücklich ergangen; in Valparaiso kam er in Gefahr, sein Schiff zu verlieren, und nur ein glücklicher Zufall rettete ihn selbst von der Gefangenschaft. Nach vielen vergeblichen, mit Gefahr verbundenen Versuchen, seine Ladung im südlichen Amerika los zu werden, segelte er, erschöpft von der langen Seereise nach Botanibay, um sich zu erholen und mit Lebensmitteln zu versorgen, und dort gab ihm der Gouverneur vom Port Jackson ein Schreiben des Königs von England an Tammeamea, nebst verschiedenen Geschenken, worunter sich auch schön gestickte Uniformen befanden, mit. Ferner wird, wie Herr Wilcols mir erzählte, auf Befehl der englischen Regierung in Port Jackson ein hübsches Schiff für Tammeamea erbaut; aus allem diesem läßt sich schließen, daß die Engländer die Sandwich-Inseln in ihren besondern Schutz genommen, sie vielleicht

jetzt schon im Still n als ihr Eigenthum betrachten, und sie gewiß, sobald es die Umstände erlauben, ganz in Besitz nehmen werden. Herr Wilkoks war jetzt gesonnen, nach der Küste Californien zu segeln, um dort sein Glück zu versuchen. Ehe wir schieden gab er mir noch Nachricht von einer Inselgruppe, welche 1811 von dem Schiff Amerika, aus den vereinigten Staaten, geführt von Capt. Andreas Walther, auf einer Fahrt von den Marquesas nach Canton entdeckt worden ist. Diese Gruppe soll aus niedrigen, stark mit Wald bewachsenen Korallen-Inseln bestehen, und ohngefähr dreißig Meilen im Umfange haben. An ihrer westlichen Seite hat der Capitain einen bequemen Ankerplatz gefunden und ist dort gelandet, um einige Ziegen auf der Insel zurückzulassen. Die observirte Breite derselben ist 3° 40′ nördlich, Länge nach den Chronometern 159° 15′ westlich von Greenwich.

Den 28sten November. Mit Tagesanbruch ward eine Kanone gelöst, und bald erschien der königliche Lotse, Herr Hebottel, begleitet von acht Doppelcanots, jedes mit 16 — 20 Ruderern bemannt. In jedem derselben befand sich der Eigenthümer, hier von den Engländern Jerri oder Chef genannt, um beim Rudern auf Ordnung zu sehen; der alte Jung saß auf einem kleinen, leichten Kahn, und dirigirte das Ganze. Der Jubel auf den Böten war unterhaltend, man scherzte und lachte, selbst die Arbeiten wurden spielend verrichtet, und die erwachsenen Sandwichaner erschienen wie scherzende Kinder. Wir hatten vollkommene Windstille, die Anker wurden gelichtet, und die Canots bugsirten uns mit solcher Gewalt, daß der Anrick, nach dem Log drei Meilen die Stunde lief. Nach einer halben Stunde hatten wir den Hafen erreicht, und warfen die Anker in der Entfernung eines Pistolenschusses vom Lande, der Festung gegenüber auf acht Faden Tiefe. Jetzt kam Jung an Bord, um mir zu melden, daß die Canots nicht dem Könige angehörten, und daß wir jedem Eigenthümer drei Piaster zu zahlen hätten, wogegen ich als Führer eines Kriegsschiffs, von der Bezahlung des Ankergrundes *) frei sey. Obgleich ich es seltsam fand, daß man mich nicht früher davon unterrichtet, so mußte ich mich jetzt schon dem Gesetz unterwerfen und vierzig Piaster auszahlen. Kaum waren die Anker geworfen, als eine große Menge Sandwichanerinnen, theils schwimmend, theils auf Böten den Anrick umringten; alle wollten an Bord kommen, und waren entrüstet, als ihnen der Zutritt versagt ward. Ich hatte, um die nothwendigen Arbeiten vorzunehmen, das Schiff auf einige Tage für Tabu erklärt; die liebenswürdigen Nymphen sangen uns noch einige Liebeslieder, und kehrten hierauf voll Verwunderung über unsere Genügsamkeit, zurück.

Den 29sten. Heute hat man angefangen, uns auf Tammeame'a's Befehl mit Lebensmitteln zu versorgen, täglich erhalten wir Taro, Jams, Cocosnüsse, Bananen und Wassermelonen in Ueberfluß; die Schweine sind so groß, daß die ganze Mannschaft in zwei Tagen nicht Eins verzehren kann, weshalb uns von der empfangenen Anzahl über die Hälfte übrig blieb, die ich theils einsalzen, theils lebendig mitnehmen ließ. Das Schweinefleisch wird hier von einem Spanier, Nameus Marini, (er hält sich hier schon seit Jahren auf, und stand früher in der Gunst des Königs) so vortrefflich eingesalzen, daß ich einiges davon, noch ganz unverdorben nach St. Petersburg gebracht habe. In Amerika, den Colonieen der Spanier, wird das Fleisch nicht gesalzen, weil sie glauben, daß es schon während des Salzens selbst in Fäulniß übergehe; in Chili nimmt man zur Schiffsprovision in der Sonne getrocknetes Fleisch, das saft- und kraftlos ist. Man hat unter den heißen Himmelsstrichen beim Salzen besonders

*) Für alle Handelsschiffe herrscht hier das Gesetz, nach ihrem Tiefe einen Piaster für den Fuß Ankergrund-Geld zu bezahlen.

darauf zu ſehen, daß die Knochen herausgenommen, und daß das Blut durch ſchwere Gewichte, ausgepreßt werde.

Ein Mißverſtändniß brachte heute das Volk gegen uns auf, es griff bereits nach den Waffen, und die Sache wäre vielleicht ſchlimm abgelaufen, wenn ſich Jung nicht zu rechter Zeit ins Mittel gelegt; die Urſache war folgende: Da der Hafen Hana-rura ſo viel ich weiß noch von Niemand aufgenommen, und gewiß nur wenigen Seefahrern bekannt iſt, ſo beſchloß ich einen Plan von demſelben zu entwerfen, und ſchickte deßhalb den Unterſteuermann Chremtſchenko ab, welcher an verſchiedenen Punkten lange Stangen mit daran befeſtigten Flaggen, eingraben mußte. Die Erſcheinung dieſer Flaggen, brachte die Einwohner zur Verzweiflung, denn einſt hatte Scheffer eine ruſſiſche Flagge aufgezogen, mit den Worten: ich nehme die Inſel in Beſitz! und daher zweifelten ſie nicht, daß auch ich den erſten Schritt zur Eroberung gethan. Als Jung zu mir kam, und mich dringend bat, die Flaggen wegnehmen zu laſſen, erklärte ich ihm meine unſchuldige Abſicht, vertauſchte die verhängnißvollen Läppchen gegen Beſen, und damit war die Ruhe wieder hergeſtellt. Um das Vertrauen des Volks noch mehr zu gewinnen, ließ ich den Kareimoku bitten, daß er Morgen zu Mittag den Anrick mit ſeiner Gegenwart beehren möchte. Das Schiff Albatros von Europäern commandirt, und mit Eingebornen bemannt, verließ heute Wohu, um Lebensmittel nach OWaihi zu bringen.

Den 30. Nov. Kareimoku hatte meine Einladung angenommen, und erſchien gegen Mittag mit ſeiner Frau, Herrn Jung, und den vornehmſten Edelleuten (Jerris) unter denen ſich auch der Bruder der Königin Kahumanna befand; auch Jung brachte ſeine Frau, eine nahe Verwandte Tamameamea's mit. Kareimokus Ernſt hatte ſich, da ſein Mißtrauen verſchwunden war, in Freundlichkeit verwandelt; er drückte mir herzlich die Hand, und ſagte verſchiedene Male: Aroha! (Gott grüß Euch.) Meine Gäſte hatten ſich alle in den höchſten Staat geworfen; kaum erkannte ich Kareimoku, welcher in der Tracht eines engliſchen Steuermanns, mit gewichſten Stiefeln, und einem dreieckigen Hut prangte; es ſaß ihm aber alles ſo enge, daß er kein Glied frei zu bewegen vermochte, und die Mittagshitze ihn in dieſer Tracht zu erſticken drohte; nicht minder ſtolz, aber eben ſo unbequem, bewegten ſich die übrigen Jerris in ihren europäiſchen Anzügen, und man ſah hier Matroſen, Modegecken und Herrnhuther in buntem Gemiſch. Alle waren durch ihren Schmuck in der peinlichſten Lage, und erinnerten an gepuzte Affen. Da iſt die Kleidung der Miniſter Tammeamea's doch vorzuziehn, die ſich nur auf einen Frack beſchränkt. Es iſt hier ſo weit gekommen, daß ſelbſt dem gemeinſten Manne, ein europäiſches Kleidungsſtück zum Bedürfniß geworden iſt, daher man auf dem Lande die lächerlichſten Figuren erblickt; mancher geht im bloßen Hemde, ein anderer hat Hoſen, und ein dritter paradirt in einer Weſte. Gewiß kaufen die Amerikaner in ihren Städten, alle aus der Mode gekommenen Kleider auf, und verhandeln ſie hier mit großem Vortheil. Einer meiner Gäſte hatte einen unendlich langen Rock an, mit Knöpfen von der Größe einer Obertaſſe, die er unaufhörlich mit Wohlgefallen betrachtete. Die Damen hingegen verhüllen ſich ganz in ihren eigenen Zeugen (Tappa) und nur den Hals ſchmückt ein ſeidenes Tuch. Madam Jung macht, als die Frau eines Europäers eine Ausnahme und kleidet ſich in koſtbare chineſiſche Seidenzeuge, europäiſch. Ihr gefälliges Geſicht, und ihr, für eine Halbwilde, ſehr beſcheidenes Betragen, fielen mir angenehm auf, dahingegen Kareimokus Gemahlin, lang und derb, ſich ſehr unweiblich betrug. Da der Raum es für eine ſo zahlreiche Geſellſchaft in der Cajüte nicht geſtattete, ſo ward der Tiſch auf der Schanze gedeckt; aber umſonſt hatten unſere Köche ihre ganze Kunſt aufgeboten, um den Sandwichanern eine recht hohe Idee von einem

russischen Gastmahle beizubringen; sie aßen nichts. Unglücklicherweise wußte ich nicht, daß das Schweinefleisch nothwendig im Murai eingeweiht seyn muß, um von ihnen gegessen zu werden; jetzt war nicht allein dieses, sondern alle Speisen Tabu, weil sie mit dem Braten auf einem Feuer bereitet waren. Da saßen nun meine Gäste, in ihrem drolligen Staat, und waren nüchterne Zuschauer einer europäischen Mahlzeit, bis sie sich endlich, auf meine inständigen Bitten entschlossen, etwas Zwieback, Käse, und Früchte zu genießen; Wein und Branntwein schienen nicht Tabu, denn sie leerten fleißig ihre Gläser. Leider sind die Insulaner den geistigen Getränken mit Leidenschaft ergeben; die Europäer haben nicht unterlassen, auch hier dieses Gift zu verbreiten, und ihnen mit bösem Beispiel voran zu gehen. Sie leeren mit Leichtigkeit eine Flasche Rum in Einem Zuge, und es ist unglaublich, wie viel sie davon vertragen können. Die Damen, welche nichts essen durften weil ihre Männer zugegen waren, hielten sich desto tapferer an den Wein. Kareimoku versäumte nicht, die Gesundheit unseres Kaisers und Tammeameas auszubringen. Das Schiff, und vorzüglich die innere Einrichtung desselben machte bei allen viel Glück, besonders betrachtete Kareimoku alles mit der größten Aufmerksamkeit. Durch das Portrait meines Vaters, das schön gemalt in der Cajüte hing, waren meine Gäste so überrascht, daß sie sich nur durch das Berühren überzeugten, es sey kein lebendes Wesen. Herr Choris zeigte ihnen Tammeameas Portrait, das sie gleich erkannten und eine große Freude darüber hatten. Als es im Lande bekannt ward, daß wir Tammeamea auf dem Papiere besäßen, besuchten uns täglich sehr viele Menschen, um ihn zu sehen. Um vier Uhr verließ meine Gesellschaft das Schiff, sehr zufrieden mit der Aufnahme, da ich versucht hatte, die verunglückte Mahlzeit durch kleine Geschenke zu ersetzen. Mit Sonnenuntergang fängt heute für Kareimoku und seine vornehmsten Jerris ein Tabu an, das eine Nacht und zwei Tage dauert; je vornehmer man hier ist, um desto mehr heilige Pflichten hat man zu erfüllen, und mit jedem Voll- und Neumonde erfolgt ein solches Tabu; sie gehen, sobald die Sonne sich dem Horizonte nähert in das Murai, und verlassen es nicht eher, als bis die bestimmte Zeit vorüber ist. Herr von Chamisso erhielt auf seine Bitte von Kareimoku die Erlaubniß, den ganzen Tabu im Murai mitzumachen; ohne Zweifel ist er der erste Europäer, dem diese Erlaubniß zu Theil ward, und aus seinem Beitrag zu dieser Reise werden die Leser erfahren, wie es ihm an diesem heiligen Orte erging. Nachdem mich Kareimoku besucht, waren auch die Einwohner von meinen friedlichen Gesinnungen überzeugt, und ich durfte ohne Furcht das Land besuchen. Sobald also meine Gäste den Aurick verließen, begab ich mich nach Hana-rura, wo die Einwohner sich sehr bescheiden betrugen, und es gern sahen, wenn ich, um meine Neugier zu befriedigen, in ihre Häuser trat; alle Hausgenossen versammelten sich dann um mich, reichten mir Erfrischungen, sprachen viel und spielten wie die Kinder. An Tabakspfeifen fehlte es in keiner Hütte, und das Rauchen scheint auch hier ein Hauptgenuß. Die Häuser in Hana-rura, welche zuweilen in langen Reihen zusammenhängen, zuweilen auch zerstreut liegen, gleichen denen in O Waihi. Einige Europäer, die sich hier anbauten, bewohnen Häuser, die als Mittelding zwischen den unsrigen und den dortigen gelten können. Der Spanier Marini, welcher sich ein Haus von Stein gebaut hat, ist jedem der die Insel Wahu besucht zu empfehlen; er hat viele nützliche Pflanzen eingeführt, für deren Fortkommen er sorgt, und ist bis jetzt der einzige, der eine ansehnliche Heerde von Rindern, Kühen und Schaafen besitzt. Im Innern des Landes gibt es viel Rindvieh, das vor vielen Jahren von Europäern hergebracht, sich sehr vermehren soll, es ist aber jetzt so verwildert, daß man in die Gebirge geht, um es mit der Flinte zu erlegen. Jeden Abend treibt ein nackter Sandwichaner Marinis Heerde, worunter sich auch Pferde befinden, die er

aus Amerika kommen ließ, nach Hause. Noch lebte schon seit dreißig Jahren auf dieser Insel ein Engländer Namens Howe, der früher Kareimoku's Posten bekleidete und dessen Biederkeit allgemein anerkannt ist. Da alle Europäer, welche sich hier niederlassen, Sandwichanerinnen heirathen, so muß einst der Urstamm verloren gehen. Meine Absicht in die Festung zu gehen, ward vereitelt, durch das Wort Tabu!, welches mir die Schildwache zurief; später erfuhr ich, daß der Eintritt jedem Fremden, besonders Europäern untersagt sey. Kareimoku hält sich immer in der Festung, an der noch gearbeitet wird, auf, und da ihnen der Gebrauch der Kanonen nicht geläufig ist, so haben sie den Engländer George Beller, der früher auf einem Kauffartheischiffe diente, zum Commandanten ernannt. Die Festung selbst ist nichts weiter, als ein mit Kanonenlöchern versehenes Viereck; die Mauern sind zwei Faden hoch aus Korallenstein errichtet. Ich besuchte Jung, der mir den Brief des Königs Georg an Tammeamea den nämlichen, welchen Wilkols aus Port Jakson mitgebracht, zu lesen gab. Er war in englischer Sprache geschrieben, und Tammeamea Majestät titulirt. Ich theile hier den Hauptinhalt desselben mit: König Georg von England, sagt seiner Majestät dem Könige der Sandwich-Inseln seinen innigen Dank für den ihm, durch die Fregatte Cornwallis überschickten Federmantel. Er versichert ihn seiner Freundschaft und Protection, und meldet, daß es der ganzen englischen Seemacht anbefohlen sey, alle Schiffe welche unter Flagge seiner Majestät des Königs Tammeamea erschienen, mit Achtung zu behandeln! Am Schluß des Briefes ist noch von dem Schiffe die Rede, das im Port Jakson für ihn gebaut, und von Geschenken, die seiner Majestät geschickt sind; und aus dem Ganzen erhellt, daß Tammeamea von der englischen Regierung als wirklicher König anerkannt ist. Alle schriftlichen Sachen, die dieser erhält, werden dem Herrn Jung in Verwahrung gegeben, der das besondere Vertrauen des Königs sowohl als des Volks besitzt, der aber schon alt und schwach, wohl bald seinem Cameraden Davis, der uns durch Vancouver bekannt ist, ins Grab folgen wird. Die Sonne näherte sich ihrem Untergang als ich bei dem Murai vorbei ging, wo den Kareimoku in Begleitung Chamisso's und verschiedener Jerris hinein trat. Dieses Murai ist in einiger Entfernung von Hana-rura sehr eilig erbaut, weil die Einwohner das alte welches durch Eindringen von Scheffers Leuten entheiligt war, zerstören mußten. Die Wuth der Eingebornen ist damals grenzenlos gewesen, und gewiß hätten Scheffers Untergebene, ohne Jungs Dazwischenkunft, ihre That mit dem Leben büßen müssen. Der Zug beobachtete während des Eintritts in das Murai das tiefste Schweigen; bald darauf kamen von allen vier Seiten einige wieder heraus, hoben die Hände gen Himmel, schienen durch lautes Geschrei jemand herabzurufen, und zogen sich, nachdem dieses verschiedene Mal wiederholt war, wieder zurück. Hierauf sprangen zwei Kerle wüthend heraus und liefen aus Leibeskräften in entgegengesetzter Richtung in einem großen Kreise, um das Murai herum, und ich entfernte mich, um ja in keine Berührung mit ihnen zu kommen, denn in diesem Falle war mir ihre Heiligkeit mitgetheilt, und ich hätte das Tabu im Murai mitmachen müssen, einer Ergötzlichkeit der ich mich lieber entzog, da meine Neugier durch Herrn von Chamisso befriedigt werden konnte.

Den 4ten December. Da ich schon lange den Wunsch geäußert den Tanz der Wahuer zu sehen, so lud uns heute Kareimoku dazu ein. Man führte uns an sein Haus, vor welchem ein großer Platz zu der Feierlichkeit bereitet war, und den bereits eine Menge Zuschauer umgaben: für uns hatte man in der Mitte des Zirkels, Matten auf die Erde gebreitet. Es fiel mir auf, daß der Wirth nicht zugegen war, bald aber trat Jung zu mir, und sprach: Der Gouverneur bittet wegen seines Aus-

bleibens um Verzeihung, seine Gemahlin ist in so hohem Grade betrunken, daß er sie nicht verlassen kann." So seltsam diese Entschuldigung klang, so war sie dennoch wahr, und ich mußte sie gelten lassen. Die Weiber sind hier im Allgemeinen dem Trunke stärker ergeben, als die Männer. Wir nahmen Platz, und sogleich begann der Tanz. Die Musik machten vier Männer, die mit kleinen Stäben auf ausgehöhlte Kürbisse schlugen, und dadurch ein dumpfes Klappern hervorbrachten, das als Takt zum Gesange gelten konnte. Drei Tänzer von Profession, die auf allen Inseln herumziehen und sich für Geld sehen lassen, traten hervor, ganz nackt, bis auf Armbänder von Schweinshauern und halben Fußharnischen von Hundezähnen. Diese stellten sich uns gegenüber, neben einander, und drückten durch geschickte Bewegungen des ganzen Körpers die Worte des begleitenden Gesanges aus. Besonders wußten sie ihre Gesichter jeden Augenblick zu verändern und den Bewegungen des Körpers anzupassen. Die Zuschauer waren entzückt, traten bei jeder Pause in den Kreis, um die Tänzer zu beschenken, und gaben am Ende in ihrem Enthusiasmus sogar ihre seidenen Tücher hin. Nachdem die Männer sich gehörig ausgezeichnet, veränderte sich die Scene, und eine Menge junger Mädchen ordnete sich in drei Reihen. Die Köpfe und Schultern aller waren mit Blumenkränzen zierlich geschmückt, der Hals mit Perlen und allerlei wunderlichen Sachen verziert, und außerdem hatten sie nur den untern Theil des Körpers mit Tapa bedeckt; diese Gruppe nahm sich artig aus, indem sie zu der eintönigen Musik die graziösesten Bewegungen machten. Die letzten Reihen richteten sich nach der ersten, und machten immer die Bewegungen ihrer Vortänzerinnen nach. Das Ganze hatte den Ausdruck der reinen Natur, und ergötzte mich mehr, als ein künstlich ausgeführtes europäisches Ballet. Der Schauplatz war durch einen Bambuszaun begränzt, hinter welchem ein kleines Häuschen verborgen lag, vor demselben promenirte ein großes, von zwei Kanakas bewachtes Schwein, das vom jedem vorbeigehenden Vornehmen mit Zärtlichkeit gestreichelt ward; diese Liebkosungen fielen mir auf, und ich erfuhr durch Jung, daß sich in dem Häuschen ein Sohn Tammeamea's, ein Knabe von neun Monaten, befinde, welches dem Kareimoku zur Erziehung anvertraut ist, und daß dieses das Tabu Schwein sey, welches den Göttern geopfert werde, wenn der junge Prinz seine ersten heiligen Pflichten im Murai erfüllt. Das Tanzfest war heute dem kleinen Königssohne zu Ehren gegeben, denn obgleich er an den Lustbarkeiten nicht Theil nehmen, und überhaupt vor einem gewissen Alter gar nicht zum Vorschein kommen darf, so erfordert seine vornehme Geburt doch, daß ihm öffere Feste gegeben werden.

Den 10. December. Unsere Schiffsarbeiten wurden rasch betrieben; wir bemerkten aber, daß das Kupfer an manchen Stellen wieder beschädigt war, und zwar an einem Theil, der so tief im Wasser lag, daß nur der geschickteste Taucher im Stande war, es zu reparirren. Als mein bester Schwimmer vergebens versucht hatte, eine Kupferplatte anzuschlagen, schickte mir Kareimoku einen seiner Leute, der die Arbeit glücklich vollbrachte. Zu unserm Erstaunen blieb er 3 bis 4 Minuten unter dem Wasser, kam dann nur auf einen Augenblick heraus, um Athem zu schöpfen, und tauchte gleich wieder unter. Sein Gefährte reichte ihm die Nägel, benutzte aber die Zeit, während sie eingeschlagen wurden, um über dem Wasser Luft zu schöpfen. Der geschickte Taucher fand bei Untersuchung des ganzen Schiffsbodens viele schadhafte Stellen, die nur durch Kielholen auszubessern waren.

Unser Verhältniß mit den Bewohnern Hana-ruru's war vortrefflich; täglich besuchte uns eine Menge Jerris, denen allein erlaubt war, den Anrick nach Belieben zu betreten, und die oft Geschenke mitbrachten, ohne Gegengeschenke anzunehmen. Das Schiff war vom Morgen bis zum Abend vom schönen Geschlecht umlagert. Unsere Matrosen, die sich Tage lang am Lande aufhielten, hatten nie Ursache,

sich über die Eingebornen zu beklagen, die sie immer gastfreundlich empfingen, und sie sogar ohne Mißtrauen mit ihren Weibern allein ließen. Da uns also am Lande keine Gefahr zu bedrohen schien, so beschloß ich eine kleine Fußreise zu dem, von den Engländern so genannten, Perlenfluß zu unternehmen, der von Hana-rura eine halbe Tagereise nach W liegt. Die Perlenfischerei ist hier bei Todesstrafe verboten, und nur der König zieht Nutzen davon. Einige Perlen aus diesem Flusse, die Kareimoku mir schenkte, sind sehr schön. Ich ließ meinen Wunsch, eine Reise dahin zu unternehmen, dem Kareimoku anzeigen, der mir die Erlaubniß dazu gern ertheilte, und mir der Sicherheit wegen noch zwei Leute mitgab. Herr von Chamissso, der gleichfalls einen Begleiter bekam, unternahm während dessen eine Excursion ins Innere des Landes.

Den 8. December. Früh um neun Uhr versah ich mich mit einem kleinen Compas nebst Taschenserstanten, und trat meine Reise mit dem Doctor Eschscholz und dem Unterstenermann Chramtschenko, der mir bei der Aufnahme der Küste behülflich seyn sollte, an. Wir holten den Commandanten Herrn Beklei, welcher uns begleiten wollte, aus seinem Hause ab, wo auch die beiden Soldaten uns schon erwarteten; es waren ein Paar rüstige Leute, die sich der Bequemlichkeit wegen aller Kleidungsstücke entledigt, und nur zum Zeichen ihres Standes mit Silber beschlagene Hirschfänger an der Seite behalten hatten. Sobald wir Hana-rura im Rücken hatten, mußten wir uns über einen Fluß gleiches Namens setzen lassen, der aus dem Gebirge entspringt, und die westliche Seite des Fleckens begrenzt. Seine Breite beträgt an manchen Stellen 15 Faden, seine Tiefe ist hinlänglich, die Böte, welche man, um Wasser zu nehmen, hinschickt, zu tragen. Es ist der einzige Ort, wo man seinen Wasservorrath machen kann, und wäre bequem dazu, wenn nicht an seiner Mündung bei niedrigem Wasser eine Untiefe entstünde. Daher mußte man bei Abfertigung der Böte auf Ebbe und Fluth Rücksicht nehmen, und es so einrichten, daß sie mit hohem Wasser ihren Rückweg antreten, weil sie widrigenfalls zwölf Stunden liegen bleiben würden. Das Wasser ist wohlschmeckend und gesund. Der Weg führte jetzt nach W durch ein schön angebautes Thal, das gegen Norden durch waldbedeckte Gebirge eine reizende Wildniß darstellte, und im Süden vom Meere begrenzt wird. Die künstlichen Taro-Felder, die man füglich Taro-Seen nennen könnte, erregten meine Aufmerksamkeit. Jedes von diesen enthält ungefähr 160 Quadratfuß, bildet ein regelmäßiges Viereck, und ist, wie unsere Bassins, ringsum mit Steinen eingefaßt. Dieses Feld, oder dieser Teich, denn so könnte man es auch nennen, enthält ein Paar Fuß Wasser, in dessen schlammigem Grunde der Taro gepflanzt wird, da er nur in solcher Feuchtigkeit gedeiht; jedes derselben hat zwei Schleusen, um von der einen Seite das Wasser hinein, und von der andern es wieder hinaus ins benachbarte Feld zu lassen, wo es immer so weiter geht. Die Felder werden rasenweise niedriger, und dasselbe Wasser, welches aus einer hochliegenden Quelle oder aus einem Bach hergeleitet wird, kann eine große Pflanzung bewässern. Beim Pflanzen des Taro wird das Wasser bis auf einen halben Fuß abgelassen, und das Kraut von einer schon geernteten Pflanze in den Schlamm gesteckt, das sogleich wieder Wurzel faßt und nach drei Monaten geerndet werden kann. Der Taro bedarf viel Raum, weil er sehr starke Wurzeln hat; er treibt lange Stängel und große Blätter, die gleichsam auf der Oberfläche des Wassers schwimmend einen seltsamen Anblick gewähren. Auf den Zwischenräumen der Felder, welche 3 bis 6 Fuß breit sind, hat man angenehme schattige Alleen, indem auf beiden Seiten Zuckerrohr oder Bananen angepflanzt werden. Noch einen Nutzen gewähren ihnen die Tarofelder, da die Fische, welche sie in weit entlegenen Bächen fangen, hierher versetzt vortrefflich gedeihen. Auf die nämliche Weise, wie sie hier die Flußfische halten, geschieht es in der See mit den Seefischen, wo sie

zuweilen die äußern Korallen-Riffe benutzen, und von diesen bis an das Ufer eine Mauer von Korallensteinen ziehen, welche selbst im Meere gute Fischbehälter bildet. Ein solcher Behälter erfordert zwar viel Arbeit, doch keineswegs so viel Kunst, wie die Taro-Felder, wo beides mit einander verbunden ist. Ich habe ganze Berge mit dergleichen Feldern bebaut gesehen, durch welche das Wasser stufenweise herabfloß, jede Schleuse bildete einen kleinen Wasserfall, der durch Zuckerrohr oder Bananen-Alleen in den benachbarten Teich herabfiel und einen außerordentlich freundlichen Anblick gewährte. Zuckerplantagen und Taro-Felder wechselten auf unserm Wege mit zerstreut liegenden Wohnungen, und wir hatten unvermerkt fünf Meilen bis zu dem großen Dorfe Mauna-roa zurückgelegt, das in einem anmuthigen Thale am Abhange eines Berges liegt. Hier ergießt sich ein rauschender Strom gleiches Namens in die See, der sich in weiter Ferne sichtbar malerisch durch Berge und Felsen schlängelt. Vor dem Dorfe, das aus kleinen niedlichen Schilfhäusern besteht, liegen zwei Wäldchen von Kokos- und Brodfruchtbäumen, durch die wir gingen, um auf einem jenseitigen Hügel auszuruhen. Hier hatten wir eine weite Aussicht auf den Hafen; der Compas wurde aufgestellt, und ich nahm mit meinem Sextanten einige Winkel, worüber die mit uns laufenden Einwohner in große Angst geriethen, weil sie jetzt, wie Bekkei sagte, ein Werk der Zauberei erwarteten. Da die hiesigen Insulaner selten einen Europäer zu Gesicht bekommen, so betrachteten sie uns um so neugieriger; es war übrigens ein gutmüthiges Völkchen, das sich in Aufmerksamkeit gegen uns erschöpfte, aus Freude über unsere kleinen Geschenke tanzte und sang, und sehr unzufrieden war, als wir bald wieder fortgingen. In mehrern Häusern hörten wir ein lautes Gewimmer, und erfuhren, daß sich in diesen kranke Männer befänden, die von ihren Weibern beweint würden. Es herrscht hier nämlich der Gebrauch, daß, sobald ein Mann erkrankt, seine Weiber und weiblichen Verwandten sich um sein Lager versammeln, laut über seinen Zustand jammern, sich die Haare ausraufen und das Gesicht zerfleischen, in der Hoffnung, ihm dadurch Erleichterung und oft sogar Heilung zu verschaffen; auch die Sitte, bei dem Tode eines vornehmen Jeri seinen Günstling mit zu begraben, findet hier noch statt. Bekkei erzählte mir, daß die Priester Tammeamea's Begleiter schon bestimmt, und ihnen ihr Schicksal nicht verheimlicht hätten, weil diese Schlachtopfer, stolz auf ihre Bestimmung, diese Ehre mit Freudigkeit durch den schrecklichsten Tod erkaufen. Ich selbst habe in Wahu eins dieser Opfer gesehen, ein Mann, der immer heiter und fröhlich war. Bei dem Tode des Königs werden diese gebunden in das königliche Murai geführt, und dort unter vielen Ceremonien von dem Priester ums Leben gebracht. — Der Fluß Mauna-roa, welcher einer der breitesten im Lande seyn mag, hat seinen Namen von dem Berge Mauna-roa auf der Insel O Wahi erhalten, und heißt, wörtlich übersetzt: Berg-hoch. — Dem Dorfe gegenüber soll sich ein bequemer Hafen befinden, der indeß zwischen Riffen einen gefährlichen Eingang hat. Nachdem wir gehörig ausgeruht, setzten wir unsere Reise wieder fort, verließen das Ufer, und durchschnitten eine sich weit ins Meer erstreckende Landzunge, wo der Weg uns über einen hohen Berg führte. Auf dieser Höhe linderte der Passat aus NO die drückende Hitze, wehte aber zuweilen so heftig, daß er uns vom steilen Abhange herabzustürzen drohte. Wir bemerkten hier mehrere Tapapflanzungen, ein Baum, aus dessen Rinde das hiesige Zeug verfertigt wird. Die Bereitung dieses Zeuges ist mühsam, indem die Rinde so lange im Wasser geklopft wird, bis sie die nöthige Feinheit erhält. Nur alte Frauen beschäftigen sich damit, während die jungen im Müßiggange leben dürfen, und ihre Zeit damit hinbringen, sich von den Männern den Hof machen zu lassen. So fügt man hier zu der Last des Alters noch die schwere Arbeit, und läßt den armen alten Weibern nichts, als die Erinnerung an ihre froh verlebte Jugendzeit.

Unser Weg führte uns nach zwei Stunden in ein reizendes Thal, wo wir uns unter schattigen Brodfrucht-Bäumen, am Ufer eines Salzsees niederließen, dessen Besitzer ein vornehmer Jeri, beträchtliche Einkünfte davon genießt, da die Ufer dieses Sees mit dem schönsten Salze bedeckt sind. Es befanden sich darauf eine Gattung Tauscher, die, obgleich sie nicht fliegen können, dennoch sehr schwer zu schießen sind, weil sie in dem Augenblick, wo das Pulver von der Pfanne brennt, untertauchen. Da ich einige für unsere Naturaliensammlung zu besitzen wünschte, so schickte ich einen meiner Begleiter darnach aus, und dieser bewies, indem er ein Paar davon schoß, daß die Sandwichaner sehr gute Schützen sind. Herr Belley erzählte mir von einer Gattung wilder Enten, wie wir sie in Europa haben, die im Januar aus dem Norden herkommen, hier brüten, und mit dem Anfang des Frühlings wieder zurückziehen. Diese Angabe, die ich nicht bezweifeln konnte, da Belley, durch seine Jagdliebhaberei getrieben, sich oft Tagelang an diesem See aufhält, ließ mich vermuthen, daß sich ungefähr in 45° der Breite ein unentdecktes Land befinden müsse, woher diese Zugvögel kommen, denn schwerlich läßt sich denken, daß sie den weiten Weg von den aleutischen Inseln, oder von Nordamerika zurücklegen, um hier einen zweiten Sommer zu genießen.

Nachdem wir einige Erfrischungen zu uns genommen, stiegen wir abermals über einen hohen Berg, und befanden uns bald darauf in einer schön cultivirten Ebene zwischen Taro-Feldern, Zuckerplantagen und Bananenbäumen. In dieser Entfernung von der Hauptstadt, Hana-rura, waren wir den Einwohnern vollends Gegenstände der höchsten Bewunderung. Ein kleines niedliches Mädchen von sechs Jahren hüpfte furchtlos um uns her, und rief den andern, die älter aber viel ängstlicher waren, zu: kommt her und besieht die sonderbaren weißen Menschen; was sie für hübsche Tapa anhaben, und was sie für glänzende Sachen tragen! seyd doch nicht so dumm, kommt doch näher! — Die Freimüthigkeit des Kindes gefiel mir, ich hing ihr eine Schnur Perlen um den Hals, eine Kostbarkeit die sie in Verlegenheit setzte. Die andern Kinder liefen jetzt herbei, um durch Händeklatschen ihre Bewunderung auszudrücken, sie selbst aber betrachtete sie mit stillem Wohlgefallen. Die Gegend ist hier unbeschreiblich angenehm; Felder und Dörfer wechseln mit Cocos- und Brodfruchtwäldern; bald öffnete sich uns auf einer Anhöhe eine weite, romantische Aussicht, und dann stiegen wir wiederin ein friedliches Thal hinab. Wir wanderten jetzt durch eine Allee, von Aloe wie ich glaubte; sie hatte die doppelte Höhe eines Mannes und trug eine runde, rothe Frucht, mein Führer, der meine Aufmerksamkeit darauf bemerkte, pflückte gleich einige ab, und bat mich sie zu essen, ohne zu ahnen, wie fremd sie mir waren; ich biß hinein, und war für meine Raschhaftigkeit bestraft, denn obwar ich den Geschmack angenehm fand, so hatte ich doch den Mund voll kleiner Stacheln, die mir bis an den andern Morgen Schmerzen verursachten. Er bedauerte zu spät, mir nicht gesagt zu haben, daß man der Frucht die Haut abziehen muß, ehe sie genossen werden kann. Doctor Eschscholtz, der zurückgeblieben war, und sich erst nach meinem Unfall wieder zu uns gesellte, kannte die Frucht genau, und belehrte mich, daß es kein Aloe, sondern ein Cactus oder indianische Feige sey. Wir kamen hier bei den Besitzungen von Jung und Homs vorbei, die der König ihnen geschenkt, und die sehr ansehnlich und gut bebaut waren. Obgleich die Sonne noch hoch am Himmel stand, so war die Luft doch angefüllt mit einer kleinen, von den unsrigen verschiedenen Gattung von Fledermäusen. Ich schoß eine im Fluge, das Thier fiel, und meine Kunst erregte bei den Dorfbewohnern ein allgemeines Erstaunen. Um fünf Uhr erreichten wir unser Nachtlager, nachdem wir ungefähr zehn, in gerader Linie aber nur sechs Meilen von Hana-rura zurückgelegt hatten. Wir befanden uns jetzt in einem netten Dörfchen, das Kareimoku gehörte, und seinen Namen Wa-

jan, von einem rasch fließenden Bache erhielt, der sich hier ins Meer ergoß. Ich wollte hier übernachten, um mich am folgenden Morgen nach dem nahe gelegenen Perlenfluß einzuschiffen, und trug deßhalb meinen Begleitern auf, sogleich ein Canot zu miethen; sie sahen sich aber vergebens nach einem solchen um, da die Einwohner auf einige Tage die Küste verlassen hatten, um zu fischen. Es war nur ein einziges Boot vorhanden, das einem Jerri in Hana-rura gehörte, und da seine Leute nicht wagten, es uns zu überlassen, so mußte ich mich schon bis zum nächsten Tage gedulden. Die Bewohner des Dorfes hatten von Kareimoku den Befehl, uns gut zu bewirthen, und ließen es daher ihre erste Sorge seyn, uns ein Mahl zu bereiten. Ein Ferkel wurde mit Taro und Pataten in der Erde gebacken, frische Fische lieferten die Taro-Felder, für den Wein hatten wir selbst gesorgt, unser Appetit war vortrefflich, und so schien die Mahlzeit uns königlich. Eine Menge Zuschauer hatte die Neugier herbeigelockt; einige von diesen bekamen Wein, der ihnen herrlich schmeckte, obgleich sie ihn zum ersten Mal kosteten; ein froher Geist belebte unsere Gäste, und der Abend verging unter Gesang und Tanz. Späterhin fand es sich, daß uns, trotz aller Vorsicht, ein Messer gestohlen war, und die mir von Kareimoku mitgegebenen Begleiter, welche für das Betragen der Einwohner verantwortlich seyn mußten, bemühten sich vergeblich, den Dieb ausfindig zu machen. Selten bestehlen sich die Sandwich aner unter einander, und immer wird eine solche That mit der Verachtung aller, und oft mit dem Tode bestraft; einem Europäer aber etwas zu entwenden, gereicht ihnen zu großem Ruhm, und sie prahlen damit. Vom Schreiben haben die Insulaner eine hohe Idee, und ein Brief scheint ihnen eine Sache von sehr großem Werthe, wovon Beckley mir folgendes Beispiel erzählte: Als er sich noch in O Waihi aufhielt, schrieb er an einen Freund in Wahu, und gab den Brief einem Kanaka (Bauer) mit, der nach Wahu ging, dieser versprach ihm freudig die Besorgung desselben, behielt ihn aber, und verwahrte ihn als eine große Kostbarkeit. Nach einigen Monaten erschien ein europäisches Schiff; der Kanaka säumte nicht, mit seinem Schatz an Bord zu fahren, um ihn dem Capitain für einen hohen Preis anzubieten; dieser, glücklicherweise ein alter Freund Beckleys, erkannte dessen Handschrift, erhandelte den Brief, und so kam er in die Hände des Schreibers zurück.

Man hatte uns Schlafstellen auf recht reinlichen Matten bereitet; die Lebhaftigkeit der Ratten aber, die lustig über unsere Gesichter wegsprangen, verscheuchte den Schlaf, und wir mußten nach einer durchwachten Nacht noch die Unannehmlichkeit erfahren, da wir durchaus kein Canot bekamen, abzuziehn, ohne den Perlenfluß gesehen zu haben. — In der Mündung dieses Flusses befinden sich mehrere Inseln, und er ist so tief, daß die größten Linienschiffe einige Faden vom Ufer ankern können, und so breit, daß hundert Schiffe bequem darin Platz finden. Der Eingang in den Perlenfluß ist von der nämlichen Beschaffenheit, wie der in dem Hafen Hana-rura; die Krümmung zwischen den Riffen soll aber die Durchfahrt noch schwieriger machen. Wäre dieser Ort in den Händen der Europäer, so würden sie gewiß Mittel finden, den Hafen zu einem der besten in der Welt zu machen. In dem sogenannten Perlenflusse befinden sich Hayfische von besonderer Größe, und man hat mehrere Beispiele, daß Menschen beim Baden von ihnen verschlungen worden. Die Einwohner haben am Ufer einen künstlichen Teich von Korallensteinen angelegt, worin ein großer Haysisch gehalten wird, dem sie, wie man mir erzählte, zuweilen erwachsene Menschen, öfter aber Kinder als Opfer zuwerfen. Auf unserer Rückreise stieß mir halb verweste Schweine auf, die an verschiedenen Blumen hingen, und ich erfuhr, daß dieses eine Maaßregel der Hüter wäre, um ihren Herrn zu beweisen, daß das Vieh gefallen, und nicht von ihnen geschlachtet sey. Am Abend langten wir glücklich auf dem Aurick an.

Den 9ten December. Heute ließ mich Kareimoku durch Manuja zu einem Lanzenspiel einladen. Jung, der sehr erstaunt war, daß der Gouverneur hierin meinen Bitten nachgegeben, hielt es für eine ganz besondere Gunst, und meinte, ich hätte sie nur meinem Stande, als Befehlshaber des ersten Kriegsschiffs, das in Hana-ruru erschien, zu danken. Die Sandwichauer machen, wie ich nachher öfter bemerkte, einen großen Unterschied zwischen Kriegs- und Kauffarthei-Schiffen; sie nehmen sich auf letztern allerlei Freiheiten, denn sie durchschauen das Bestreben der europäischen Kaufleute, sie auf alle Weise zu betrügen, und diese haben dadurch ihre Achtung verscherzt. Kareimoku hatte einen wichtigen Grund mir das Schauspiel der Lanzenübung zu versagen, denn seit Tammeamea die Insel Wahu erobert, sind die Gemüther der Unterjochten immer zum Aufruhr geneigt, und ergreifen jede Gelegenheit dazu. Nur die Vornehmen können Theil nehmen an diesem Spiel, aus dem gewöhnlich bitterer Ernst entsteht, indem es nie ohne Verwundete und Todte abläuft. Vor zwei Jahren, als Tammeamea bei einem Besuch auf der Insel Wahu ein solches Kriegsspiel veranstaltete, hatte er seine Soldaten mit geladenem Gewehr in der Nähe, die der ausbrechenden Wuth bald ein Ende machen mußten. Man sieht hieraus, daß Kareimoku Recht hatte, mir nur dann erst dieses Schauspiel zu gewähren, als ich versprach, ihm mit meiner Mannschaft Beistand zu leisten. Der Tag an dem das Kampfspiel vor sich gehen soll, wird früher bestimmt, damit die Edelleute aus allen Gegenden sich versammeln können, um ihren Muth und ihre Gewandtheit zu zeigen. Es kommen oft über hundert zusammen, die sich in gleiche Theile theilen, und einen großen Platz zum Schlachtfeld einnehmen. Beide Parteien nehmen ihre Position, und von jeder tritt der Anführer in die Mitte des Platzes. Diese beiden suchen jetzt durch Wurfspieße, deren sie mehrere in der Hand haben, einander zu treffen; jeder ist bemüht, durch geschickte Wendungen des Körpers, dem Wurfe seines Gegners auszuweichen, und beide sind in unaufhörlicher Bewegung, indem sie hin und her springen, sich bücken, und dabei immer ihre Lanzen werfen. Die Armeen stehen unterdeß, den Ausgang erwartend, bewegungslos und still, und ein hoher Muth beseelt die Partei, deren Anführer Sieger ward, was sie als eine gute Vorbedeutung betrachten. Nach dieser Einleitung werden beide Armeen lebhaft, es treten Haufen gegen Haufen, in einem Augenblick sind alle in Thätigkeit, und man sieht die Luft voll abgestumpfter Lanzen, denn nur solcher dürfen sie sich in dieser Schlacht bedienen. Ihre wahre Kriegskunst besteht darin, die Linien der Feinde zu durchbrechen, die einzelnen Theile mit Macht anzugreifen, und Gefangene zu machen; daher versäumt ein geschickter Anführer nie, die Fehler des Gegners zu benutzen, oder ihn durch List dahin zu bringen, daß sich seine größere Macht nach einer Seite hinzieht, und dadurch der schwächere Theil ihm Preis gegeben wird. Ist eine solche List gelungen, so ist der Sieg entschieden, und der überlistete Theil unterliegt. Ganz auf die nämliche Weise geht es in wirklichen Schlachten her, nur mit dem Unterschiede, daß die Lanzen spitz genug sind, den Gegner auf zehn Schritt zu durchbohren; auch schleudern sie bei ihren Feldzügen Steine, und bedienen sich großer Knüttel, welche aus schwerem Holze gemacht sind. Da jetzt das Feuergewehr hier eingeführt ist, so wird der Gebrauch der Lanzen wohl bald aufhören. Tammeamea gilt allgemein für den geschicktesten Lanzenwerfer; er hat öfter, um seine Geschicklichkeit darin zu beweisen, mit vierzehn Lanzen zugleich auf seine Brust zielen lassen, wo jeder Wurf tödtlich gewesen wäre, und ist allen mit vieler Gewandheit ausgewichen. Der Ruf seiner unüberwindlichen Tapferkeit, hat ihm die Eroberung der Inseln leicht gemacht. Als er mit seiner Flotte vor Wahu erschien, flüchtete der dortige König in die Gebirge, überzeugt, daß auch an ihm der Gebrauch, den Ueberwundenen zu tödten, vollzogen werden würde. „Ich muß sterben, hatte er zu sei-

nen Vertrauten gesagt, aber nicht durch die Hände meines Siegers, denn diesen Triumph gönne ich ihm nicht. Ich selbst will mich den Göttern opfern!“ Man hat später seinen Leichnam in einer Höhle, auf der Spitze eines Berges gefunden.

Am Nachmittag fuhren wir ans Land, und fanden auf dem bestimmten Platze über sechzig Jerris, die sich bereits zum Kampfe versammelt hatten, deren Lanzen aber, aus den Spitzen des Zuckerrohrs verfertigt, ziemlich unschädlich waren. Man theilte sich; das Spiel begann, und obgleich Kareimoku, der mit Theil daran nahm, es zu keiner entscheidenden Schlacht kommen ließ, so fanden sich doch nach Beendigung desselben, einige recht gefährlich Verwundete. Der Anblick dieses Schauspiels hat indeß etwas sehr Ergötzliches.

Den 10. und 11ten December. Der Rurick war wieder segelfertig, und nur das schlechte Wetter, während dieser beiden Tage, das uns nicht erlaubte, die bereit liegenden Lebensmittel an Bord zu bringen, hielt uns noch in Wahu zurück.

Den 13ten. Da sich das schöne Wetter wieder einstellte, das uns während unsers hiesigen Aufenthalts immer begünstigt hatte, so eilten wir, die Lebensmittel an Bord zu bringen, die in so reichlichem Maaße da waren, daß der Rurick sie nicht alle zu fassen vermochte. Wir bekamen Taro, Brodfrucht, Jams, Pataten, Cocosnüsse, Zuckerrohr und Wassermelonen, nebst siebenzehn Schweinen, einigen Ziegen, Hühnern und Enten. Die Schweine sind im Geschmack den europäischen weit vorzuziehn, was vermuthlich von ihrem Futter herrührt, das aus Zuckerrohr besteht. — Den Mittag speiste noch der Capitain Alexander Adams bei uns, dessen Unterhaltung, da er gescheit und viel gereist ist, uns sehr ergötzte. Er erzählte mir unter andern, daß vor ein Paar Jahren an der Küste Californiens, von den Amerikanern der vereinigten Staaten, eine Insel entdeckt wurde, die, der vielen Seeottern wegen, welche man darauf fand, den Namen: Seeotterinsel, erhielt. Ihre südliche Spitze liegt in 33° 47′ nördlicher Breite; Länge nach Mounddistanzen, 240° 50′ östlich von Greenwich, der Umfang derselben beträgt zwischen 50 und 60 Meilen, und NNW von dieser Insel soll ein gefährlicher Riff seyn. Ferner bemerkte er, daß, während man sich in Europa bemühe, den Sclavenhandel zu vernichten, die Amerikaner ihn recht empor zu heben suchen. Um Sclaven einzuhandeln, begeben sich die amerikanischen Schiffe an die NW Küste Amerikas in die Breite 45° wo die Bevölkerung stark ist. Die dortigen Wilden, welche merken, daß Menschen ihnen besser bezahlt werden als Felle, legen sich auf diese schreckliche Jagd, und da sie alle durch amerikanische Kaufleute mit Feuergewehren versehen sind, so wird es ihnen leicht, die unglücklichen Stämme im Innern des Landes zu überwältigen, und diese dann auf den Schiffen gegen Kleidungsstücke zu vertauschen. Rührende Beispiele von Kindesliebe trifft man dort oft, und selbst davon profitiren die Unmenschen. Wenn z. B. ein Sohn die Gefangenschaft seines Vaters erfährt, so läuft er hin, um sich für diesen anzubieten, und sie nehmen diese Großmuth an, da der Jüngling ihnen lieber ist, als der Greis. Ist auf diese Weise das Schiff hinlänglich mit Sclaven beladen, so begibt es sich nach Norden bis zum 55° der Breite, wo die Küstenbewohner die Unglücklichen zu ihrer Bedienung gegen Seeotterfelle eintauschen, die die Europäer, erfreut über den schändlichen Erwerb, in China theuer verkaufen. Auch Tammeamea's Zutrauen mißbrauchen sie gern, und ein amerikanischer Schiffscapitain, dem er einmal ein Fahrzeug mit Sandelholz anvertraute, um es nach China zu bringen, ist nicht zurückgekehrt. Jährlich werden einige Matrosen, ihrer schlechten Aufführung wegen, hier abgesetzt, und da diese nur böse Beispiele geben, und nichts als Unheil stiften, so ist zu erwarten, daß so die Gutherzigkeit der Sandwichaner bald ganz untergraben seyn wird. Noch ärger

beinah spielen ihnen die Missionairs mit, indem sie durch den Religionshaß den sie anfachen, ganze Nationen vernichten. *) Adams besitzt das Vertrauen des Königs in hohem Grade, und ist von ihm mit der Brigg, die früher in O Waihi stand, nach Wahu geschickt worden, um dort jeden möglichen Aufruhr zu verhüten. Von O Waihi fürchtet er nichts, da er dort geboren, und die Götter selbst, ihn zum Könige bestimmten; die Bewohner von Wahu aber, scheinen ihm als Unterjochte sehr gefährlich.

Es war in Hana-ruru bekannt geworden, daß wir morgen Wahu verlassen wollten. Wir hatten daher heute noch viel Besuch von den Vornehmen, die uns Geschenke brachten, und uns eine glückliche Reise wünschten. Die Weiber umgaben das Schiff schwimmend den ganzen Tag, und sagten ihren Freunden ein göttliches Lebewohl. Kareimoku ließ mich noch durch Herrn Bekley ersuchen, beim Absegeln die Festung zu salutiren, wodurch er sie gewissermaßen einweihen wollte, und ich versprach es gern.

Den 14ten December. Früh um sechs Uhr forderten wir durch einen Kanonenschuß einen Lotsen, der sogleich in Begleitung einiger Doppelkanoets erschien. Die Anker wurden gelichtet, der Anruf heraus buglirt, und ich ließ, als Kareimoku jetzt an Bord erschien, mit sieben Schuß salutiren, was ihn so sehr erfreute, daß er mich verschiedene Male umarmte. Die Festung säumte nicht, meine Artigkeit zu erwiedern; und als diese geendigt, salutirte die königliche Brigg Kahumanna, was ebenfalls unserer Seits mit gleicher Zahl beantwortet ward. Jetzt war diese europäische Sitte auch auf den Sandwich-Inseln eingeführt; es machte mir Freude, der erste Europäer zu seyn, welcher mit der dortigen Festung Schüsse wechselte, und wenn einst Hana-ruru sich zu einer blühenden Stadt erheben, so kann man sagen: die Russen haben die Festung eingeweiht, und der Erste Schuß derselben fiel zu Ehren ihres Kaisers, Alexander des Ersten.

Um acht Uhr waren wir aus dem Hafen; Kareimoku versprach, die Götter zu bitten, daß uns am Tage die Sonne, in der Nacht der Mond geleiten möge, und verließ uns mit seinen Begleitern, die, indem sie abstießen, drei Mal Hurrah! riefen. Mit einem schwachen O Winde entfernten wir uns vom Lande, und hatten schon Nachmittags, indem ich S W steuern ließ, die höchste Spitze der Insel Wahu aus dem Gesicht verloren.

Meiner Instruction zu Folge, sollte ich mich die Wintermonate in der Gegend der so wenig bekannten Corallen-Inseln aufhalten, um dort Entdeckungen zu machen. Ich machte dazu keinen weitläuftigen Reiseplan, da mir aus Erfahrung bekannt ist, wie selten man einem solchen folgen kann; sind nur die

*) Als ich in Adams Tagebuch blätterte, fand ich folgende interessante Notiz: Brigge Forester, den 24sten März 1815, in der See nahe bei der Küste Californiens. Breite 32° 46' nördlich, Länge 233° 3' östlich.

„Bei starkem Winde aus S W und Regenwetter, sahen wir heute Morgen um sechs Uhr ein Schiff in „geringer Entfernung, dessen unverkennlicher Zustand der Segel uns überzeugte daß es Hülfe bedürfe. Wir rich„teten sogleich unsern Cours dahin und erkannten das verunglückte Schiff für ein Japanisches, welches Mast und „Steuer verloren hatte. Ich wurde vom Capitain an Bord geschickt, und fand auf dem Schiffe nur drei lebende Japaneser, den Capitain und zwei Matrosen. Die Unglücklichen ließ ich nach unserer Brigge bringen, „welche nach einer vier monatlichen Pflege gänzlich hergestellt wurden. Wir erfuhren von diesen Leuten, daß sie „aus dem Hafen Osaco, (in Japan) ausgelaufen, um nach einer andern Handelsstadt zu segeln, aber gleich „beim Auslaufen durch einen Sturm überrascht, Steuer und Mast verloren hatten. Bis zum heutigen Tage war „ihr Schiff siebenzehn Monate ein Spiel der Wellen gewesen und von fünf und dreißig Mann Besatzung, waren „blos diese drei übrig geblieben, die andern alle Hungers gestorben." — Diese Note ist in so fern merkwürdig, da sie beweist, daß der Strom in diesen Meeren, nördlich nördlich von den Tropen, ihre Richtung immer von Westen nach Osten behält.

Hauptpunkte bestimmt, so füllen sich während der Reise selbst die Lücken am besten. Jetzt nahm ich mir vor, den Cours von den Sandwich-Inseln so zu richten, daß ich die zwei kleinen Inseln in Augenschein nehmen könnte, welche 1807 von der Fregatte Cornwallis auf ihrer Fahrt von den Sandwich-Inseln nach Canton entdeckt worden sind. Ich hatte Ursache zu glauben, daß ihre Lage nicht ganz richtig angegeben war, da Capt. Krusenstern 1804, wo sie noch nicht entdeckt waren, mit der Nadeshda gerade über den Punkt wegsegelte, wo sie auf der Karte angezeigt sind. Die Menge Seevögel, welche dort die Nadeshda umflatterten, ließen Land in der Nähe vermuthen. Nachdem ich also diese gefunden, wollte ich den Lauf nach den Kutusofs- und Suworofs-Inseln richten, deren Bewohner im Besitz großer Böte sind, die wieder auf die Nachbarschaft anderer Inseln zu deuten scheinen; diese hoffte ich ebenfalls zu entdecken, und hierauf beschloß ich, mich nach den Carolinen zu begeben.

Observationen, die während unsers Aufenthalts in Wahu gemacht worden sind:

Das Mittel aus täglichen Mittagsobservationen gab: für die Breite unsers Ankerplatzes . . . . . 21° 17′ 57″ N.

Das Mittel aus Monddistanzen, welche mehrere Tage hinter einander genommen wurden, gaben für die Länge unsers Ankerplatzes . . . 159° 52′ W.

Abweichung der Magnetnadel . . . . 10° 57′ O.

Inklination der Magnetnadel . . . . 43° 39′.

Das Mittel unserer Beobachtungen in Wahu gab für die Zeit der hohen Fluth im Neu- und Vollmonde 2 Stunden 55 Minuten. Die größte Differenz der Wasserhöhe ging bis auf 6 Fuß. Der mittlere Stand des Barometers 29 Zoll 80 Linien. Der mittlere Stand des Thermometers 75° o Fahrenheit. — Ich gebe hier noch die Länge und Breite einer kleinen Insel an, die kürzlich entdeckt seyn soll. Breite 28° 15′ N, Länge 172° 30′ W. Noch muß ich erwähnen, daß Manuja während unsers Aufenthalts in Wahu pünktlich die Befehle des Königs erfüllte. Nie verließ er das Schiff ohne meine Erlaubniß, bewahrte es vor Diebstahl, und war uns behülflich beim Einkauf hiesiger Seltenheiten. Bedurfte ich etwas, so sprang er sogleich ins Wasser, und ruhte am Lande nicht eher, als bis meine Forderungen erfüllt waren. Zu meinem Holzvorrath trieb er sogleich 100 Insulaner zusammen, die es fällen, herbeischleppen und kleinhauen mußten, was meine Matrosen in dem heißen Klima sehr angegriffen hätte. Wir beschenkten ihn reichlich beim Abschiede; besonders geehrt fühlte er sich dadurch, daß er die Sachen, welche ich Tamemea schickte, in Empfang nehmen durfte.

Von den Sandwich-Inseln nach Radack.

Den 17ten Dezember. Breite 19° 44′, Länge 160° 7′. Von der Insel Wahu bis hierher haben wir immerfort entweder Windstille, oder sehr schwachen Wind aus SO gehabt; dabei brachte uns der starke Strom aus SW in drei Tagen 45 Meilen nach NO; dieser aber hat jetzt seine Richtung nach SW genommen.

Den 21sten um 6 Uhr Abends befanden wir uns in der Breite 16° 55′, Länge 169° 16′, folglich auf der nämlichen Parallele, und 15 Meilen von den Cornwallis-Inseln entfernt. Unaufhörlich saß ein Matrose auf der Spitze des Mastes, ohne Land entdecken zu können, an dessen Nähe durch die Menge der Seevögel, welche uns umflatterten, doch nicht zu zweifeln war. Sobald die Sonne ins Meer tauchte, hielt ich das Schiff gegen den Wind, und lavirte die Nacht unter geringen Segeln, in

der Hoffnung, die Insel, welche sehr niedrig seyn mußte, zu entdecken, wenn ihre Lage nicht ganz falsch bestimmt war.

Den 22sten. Bei Anbruch des Tages richtete ich den Lauf wieder nach W, und erwartete jeden Augenblick, vom Mastkorbe aus die Nachricht zu erhalten, daß Land zu sehen sey; allein vergebens! Um acht Uhr befanden wir uns der Schiffsrechnung nach in der Breite 16° 56′, Länge 169° 21′, also ungefähr auf dem Punkte, wo die Inseln liegen sollten, doch immer ohne das Mindeste zu entdecken. Noch erhielten die vielen Seevögel meine Hoffnung wach; als aber am Mittag unsere Länge die der Insel weit übertraf, mußte ich sie aufgeben, denn jetzt war es wahrscheinlich, daß die Fregatte Cornwallis in der Bestimmung der Länge gefehlt hatte. Unsere observirte Breite am Mittag war 17° 3′, Länge 170° 1′, wir waren also durch den Strom in 24 Stunden sechs Meilen nach N getrieben, und hätten nothwendig, wenn ihre Breite richtig bestimmt war, den Cornwallis-Inseln in so geringer Entfernung vorbeisegeln müssen, daß wir sie sehen konnten, wenn sie auch noch so niedrig waren. Am Mittag gab ich das fernere Suchen der Inseln auf, in der Ueberzeugung, ihnen vorbeigesegelt zu seyn, was auch die geringe Zahl der Seevögel bestätigte, und steuerte jetzt S W, in der Absicht, in die Breite der Insel St. Pedro zu gelangen, deren Länge ich zu bestimmen wünschte, wenn sie überhaupt existirte. Ein starker O Wind förderte unsere Fahrt, das Wetter war heiter, nur schien ein unaufhörlicher Nebel am Horizont zu ruhen; dieses in den Tropen ungewöhnliche Wetter wirkte auch auf den Barometer, der eine Linie niedriger als gewöhnlich stand, was ich früher in den Tropen nicht bemerkt habe. Starken Wind erhielten wir den 24sten Dezember, als wir uns in der Breite 14° 42′, Länge 173° 10′ befanden, und er hielt bis 27sten an, wo unsere Breite 11° 3′, und die Länge 179° 28′ war. Vom 26sten bis 28sten haben wir auf der Parallele der Insel St. Pedro 2° von O nach W zurückgelegt, ohne die Insel zu entdecken, woher zu vermuthen ist, daß sie entweder gar nicht, oder anderswo existirt. Von hier nahm ich also einen südlichern Cours, um die Parallele 10° zu erreichen, die ich gerade nach W. verfolgen wollte. Seit wir die Gegend der Cornwallis-Inseln verließen, sahen wir täglich Seevögel, und zuweilen in so großer Anzahl, daß sich hier nothwendig noch unentdeckte Inseln befinden müssen; obgleich sich aber immer vom Auf- bis zum Niedergang der Sonne ein Matrose auf dem Maste befand, so bin ich doch nicht so glücklich gewesen, eine Entdeckung zu machen. Man könnte vielleicht glauben, daß unsere Länge nicht richtig gewesen, wogegen ich aber täglich gemachte Observationen zwischen Sonne und Mond vom 25sten bis zum 29sten aufzuweisen habe, die mir gewiß die Fehler meiner Chronometer genau angegeben hätten.

Den 29sten. Breite 9° 52′, Länge 186° 34′. Um ja die Kette Mulgrave nicht vorbei zu segeln, in deren Nähe wir uns jetzt befinden mußten, lavirten wir während der Nacht unter wenigen Segeln, und setzten bei Anbruch des Tages wieder den Cours nach W fort.

Den 30sten. Breite 9° 48′, Länge 187° 9′. Wir hatten frischen Wind aus N, und außerordentlich hohe Wellen aus N. t. W. Der Strom hatte uns seit gestern 27 Meilen nach W gebracht; Vögel sahen wir mehr als gewöhnlich.

Den 31sten. Breite 9° 49′ 57″, Länge nach der Schiffsrechnung von den Chronometern hergeleitet 188° 33′. Den ganzen Tag hatten wir trübes Wetter mit feinem Regen, was den Tropen sonst nicht eigen ist; der Wind variirte von N nach N N O und N N W. Das veränderliche Wetter gab mir viel Hoffnung, in der Nähe des Landes zu seyn; ich sah mich aber vergebens darnach um. Um drei Uhr Nachmittags befanden wir uns gerade in N, 15 Meilen von unserer Cours-Linie des vorigen Jahres

entfernt, und waren nun zum zweiten Mal durch die Kette der Mulgraves gesegelt, ohne sie gesehen zu haben. Ich richtete jetzt meinen Lauf so nördlich, als der Wind es mir erlaubte, den Kutusofs-Inseln zu, die ich näher zu untersuchen versprochen habe, und wir lavirten die Nacht unter geringen Segeln, um weder zu scheitern, noch das Land zu verfehlen.

Den 1sten Januar 1817. Breite 10° 10′, Länge nach den Chronometern reduzirt vom 2ten Januar 189° 54′. Schwacher Wind, der von NNW nach NNO variirte, verbunden mit feinem Regen. Um vier Uhr Nachmittags klärte sich das Wetter auf, und wir erhielten vom Salnik die Nachricht, daß gerade da, wohin unser Cours uns führte, in NNW Land zu sehen sey. Es war eine niedrige mit Wald bewachsene Insel, deren Länge von N nach S drei Meilen, und die Breite ½ Meilen betrug. Da in dieser Gegend keine einzeln liegende Insel bekannt ist, weshalb ich sie für eine neue Entdeckung hielt, so nannte ich sie, da sie am Neujahrstage zuerst gesehen worden war: Neujahrsinsel. Der zu schwache Wind erlaubte heute keine nähere Untersuchung; in unzähliger Menge spielten die Fische um den Rurick; Vögel sahen wir weniger, woraus ich schloß, daß die Insel bewohnt sey. Wir lavirten während der Nacht, das Wetter war ungemein schön, der volle Mond stand prachtvoll am sternenhellen Himmel und schützte uns vor jeder Gefahr.

Den 2ten. Bei Anbruch des Tages lag uns die Insel in W. t. N. fünf Meilen entfernt; da sich am nördlichen Theile derselben ein sehr langer Riff nach N erstreckte, so richtete ich den Cours südlich, wo keine Brandung zu sehen und die Möglichkeit einer Landung zu hoffen war; wir hatten schönes Wetter, aber nur sehr schwachen Wind aus ONO. Das liebliche Grün der Insel gewährte einen freundlichen Anblick, und die emporsteigenden Rauchsäulen darauf hatten etwas sehr einladendes für uns. Als wir uns der Südspitze auf ein Paar Meilen genähert, überraschten uns sieben Canoës, die, jedes von 5 bis 6 Mann gerudert, gerade auf uns zu kamen. Die Bauart derselben war, wie wir sie im vorigen Jahre bei der Kutusofs-Gruppe bemerkt, nur waren sie beträchtlich kleiner und aus lauter ganz kleinen Brettchen zusammengefügt. Diese Art, die Böte zusammen zu flicken, deutet auf Mangel an Bauholz; sie haben die Unbequemlichkeit, immerfort das hereindringende Wasser ausschöpfen zu müssen, und da sie nur bei vollkommener Windstille die Insel verlassen, so haben die Böte weder Masten noch Segel. Diese hatten sich uns mit vieler Anstrengung auf 100 Faden genähert, und bewegten dann die Ruder nur nachlässig, um das Schiff mit Aufmerksamkeit und Bewunderung zu betrachten. Ihr Betragen dabei war vernünftig; wir bemerkten weder das Geschrei, noch die lächerlichen Bewegungen, wodurch die Wilden bei einer ersten Zusammenkunft mit Europäern sich auszuzeichnen pflegen; sie beschäftigten sich nur mit dem Schiffe, das sie voll Erstaunen von der Spitze des Mastes bis ins Wasser hinein betrachteten. Nicht minder neugierig sahen wir diese Wilden an, die mir alle lang und schmächtig schienen; ihre ohnehin dunkle Leibesfarbe erscheint in geringer Entfernung, weil sie tatuirt sind, ganz schwarz; die Gesichter tatuiren sie nicht. Eine hochgewölbte Stirn, gebogene Nase und lebhafte braune Augen zeichnen die Bewohner der Neujahrsinsel vor den übrigen Südseeinsulanern vortheilhaft aus; ihr langes, schwarzes Haar reiben sie mit Cokosöl ein, binden es über den Scheitel zusammen, und schmücken es mit Blumen und Muschelkränzen; um den Hals tragen sie Verzierungen von rothen Muscheln. Ihre Kleidung war verschieden; einige hatten ein Paar feine Matten um den Leib gewunden, andere trugen einen geflochtenen Gürtel, von dem die Grasfäden bis auf die Füße herab hingen und sie ganz bedeckten. Am auffallendsten waren uns ihre Ohrlöcher, die mehr als drei Zoll im Diameter enthielten, worin sie grüne zusammengerollte Blätter trugen; Einige hatten auch solche Rollen aus Schildpatt hin-

eingeflecht. Auf jedem Boote befand sich ein Anführer, dadurch kenntlich, daß er, ohne zu rudern, nur Befehle ertheilte. Dieser befindet sich immer auf einer Seite des Boots mit untergeschlagenen Beinen auf einem erhöheten Sitze, und erscheint da ganz anständig. Einer dieser Vornehmen, ein langer, wohlgewachsener Mann mit starkem Bart, schien mehr tatuirt als die übrigen; in der Hand hatte er eine große Muschel, der er öfters sehr laute und hohle Töne entlockte; was seine Absicht dabei war, weiß ich nicht; ich erinnere mich aber, auf den Marquesas-Inseln den Gebrauch dieser Muscheln bemerkt zu haben, die indeß dort nur im Kriege gebraucht wurden. Durch wiederholte Einladungszeichen und Eisen, das wir ihnen zeigten, bewogen wir sie, dem Schiffe näher zu kommen, das aber keiner von ihnen zu betreten wagte. Es begann ein lebhafter Tauschhandel; für kleine Stücke Eisen von alten Faßbändern gaben sie gern die künstlichsten und mühsamsten ihrer Arbeiten hin, und der Anführer trennte sich sogar von seinem schönen Muschelhorn, um ein kleines Stück altes Eisen zu haben, das er, nachdem er es mit Entzücken betrachtet, in seinen Gürtel verbarg. Sie handelten mit großer Ehrlichkeit, und ihr Charakter schien mir heiter, und sogar spaßhaft; ihre erbärmlichen Waffen, die aus nachlässig gearbeiteten Lanzen bestehen, beweisen, daß sie keine Krieger sind; ihre übrigen Arbeiten aber sind zierlicher, als ich sie sonst wo gesehen, und an ihrem Körper beobachten sie eine auffallende Reinlichkeit. Früchte und andere Lebensmittel scheint die Insel nur sparsam hervorzubringen, wenigstens hatten diese nichts bei sich, als einige Pandanus-Körner, die sie unaufhörlich kauten. So viel man dem flüchtigen Blick, den wir auf die Bewohner der Kutusofs-Inseln geworfen, trauen kann, scheinen sie mit diesen zu einem Stamme zu gehören.

Kein Lüftchen beunruhigte das Meer, wodurch wir eine vortreffliche Observation erhielten. Die SW Spitze der Insel lag uns in N nach dem wahren Compas drei Meilen entfernt; wir fanden die Breite der Mitte der Insel 10° 4′ 27″ N, Länge nach den Chronometern, verbessert durch die letzte Monddistanz, 169° 4′ 46″ W. Ich benutzte die Windstille, und schickte den Lieutenant Schischmäreff, in Begleitung der Herren Gelehrten, in zwei bewaffneten Böten, um, wenn es möglich wäre, eine Landung zu wagen. Sie kamen nach einigen Stunden zurück, ohne ihren Zweck erreicht zu haben. Die Bemerkungen des Lieutenants Schischmareff auf seiner Fahrt gleichen denen, welche d'entrecasteaux auf Vendola, einer der Admiralitäts-Inseln, machte, und folgen hierbei:

Bericht des Lieutenants Schischmareff.

Als die Insulaner, welche sich in Böten neben dem Schiffe befanden, sahen, daß wir uns von ihm entfernten und ihrer Insel zuruderten, folgten sie uns unverzüglich; wir näherten uns einer Stelle, die uns zum Landen bequem schien; die Brandung war gering, und wenn die Insulaner uns nicht verhindert hätten, so wären wir ans Land gestiegen. Es hatten sich ihrer eine große Anzahl am Ufer versammelt, bewaffnet mit Lanzen, an welche schartige Spitzen befestigt waren, andere umringten in ihren Böten die unsrigen, und so beschloß ich, hier auf dem Wasser, in der Nähe des Ufers, einen Tauschhandel mit ihnen zu beginnen; sie warfen sich haufenweise ins Wasser, schwammen zu uns, und brachten uns Matten, Halsbänder von Muscheln, Cocosnüsse, Pandanus-Früchte, und frisches Wasser in Cocosschalen; auch ihre Lanzen boten sie uns zum Tausche, nebst zwei kleinen Bogen von Brettern, welche sie durch Haifischzähne zu einer Waffe gemacht hatten; sie waren 1 ¼ Fuß lang und gegen 2 Zoll breit. Die Zahl der schwimmenden Insulaner nahm immer zu, und die Böte hatten einen vollkommenen Kreis

um uns gebildet; wir ließen aber keins davon unsern Fahrzeugen ganz nahe kommen; sie wurden sehr dreist, sogar unverschämt, und boten uns Cokosschalen mit Seewasser gefüllt; ein alter Mann wollte durchaus in die Schaluppe steigen, in welcher ich saß; ich schlug ihm auf die Hände, drohte mit dem Säbel, aber er ließ von seinem Vorhaben nicht ab, bis ich ihm einen Faustschlag auf den Kopf versetzte, worauf er mich verließ und ans Ufer schwamm. Ein anderer alter Mann wollte sich das Steuerruder der Bandare zueignen, wodurch der Steuermann so in Zorn gerieth, daß er auf ihn schießen wollte; die Herren Gelehrten, welche sich darauf befanden, hielten ihn davon ab, und um unangenehme Vorfälle zu vermeiden, entschloß ich mich, lieber aufs Schiff zurückzukehren. Die Insel ist mit Riffen von rothen Corallen umgeben; an dem Fleck, wo wir standen, ist das Wasser nicht höher als einen Fuß. Am Riff selbst hat es fünf Faden Tiefe, und weiter, etwa 15 Faden vom Ufer, konnten wir den Grund nicht erreichen; auf diesem Riffe hatten sich die Insulaner versammelt, daher konnten wir auch ohne Gefahr nicht landen. Es waren etwa 15 Böte, die uns umringten, keins hielt mehr als sechs Mann, mehrere einen oder zwei, auch waren sie alle ohne Masten. Die Zahl der Insulaner auf den Böten und am Ufer belief sich auf 200; aber wir sahen unter ihnen nur wenige Frauen, und gar keine Kinder. Die Insel ist sehr waldig, und man sah sehr viele Pandanus, hingegen aber nur wenige und niedrige Cokosbäume. Diese Insulaner waren alle tatuirt, so wie die, welche am Schiff waren, und hatten auch zusammengerollte Blätter in den Ohren.

Daß wir das neue Jahr gleich mit einer Entdeckung angefangen, schien uns von guter Vorbedeutung, und freute uns alle sehr. Ich veränderte jetzt meinen Plan, nach der Kutusofs-Gruppe zu segeln, und steuerte, da sich in der Nähe der Neujahrsinsel noch mehrere Gruppen vermuthen ließen, mit Hülfe eines schwachen N Windes, SW, um wieder in die Parallele 10° zu gelangen und dann einen westlichen Cours einzuschlagen. Die Parallele 10° in der Länge 189° ist auf Arrowsmiths Karte mit einer so großen Menge Inseln besäet, daß ich sie nicht verfehlen konnte, wenn auch nur der zehnte Theil davon wirklich existirte. Mit Untergang der Sonne verloren wir die Neujahrsinsel aus dem Gesicht, obgleich wir nur wenige Meilen davon entfernt waren, und lavirten während der Nacht unter geringen Segeln, um das Schiff auf Einem Punkt zu erhalten.

Den 3ten Januar. Breite 9° 59′ 47″ N, Länge 189° 38′, setzten wir unsern Cours nach W fort, sahen viele Schnepfen, aber kein Land, und befanden uns bald nach der Schiffsrechnung in der Breite 10° 2′, Länge 189° 40′. Ich hielt es jetzt für unnöthig, weiter nach W zu gehen, in der Ueberzeugung, daß die auf Arrowsmiths Karte angedeuteten Inseln sich hier wenigstens nicht befanden, und ließ das Schiff nach SO umlegen, um mein Glück in dieser Richtung zu versuchen. Als ich bis 7 Uhr Abends diesen Cours fortgesetzt, befanden wir uns in der Breite 9° 37′, sieben Meilen westlich von der Courslinie des vorigen Jahres, ohne von der Spitze des Mastes Land entdecken zu können. Kurz vor Sonnenuntergang bestrafften wir einen Pelikan für die Dreistigkeit, uns so nah über die Köpfe zu fliegen, daß wir ihn mit den Händen hätten greifen können; ein Flintenschuß warf ihn ins Meer, und ich schickte, trotz der hohen Wellen, ein Boot aus, um diese seltene Beute für unser Naturalienkabinett zu erlangen. Während der Nacht behaupteten wir unter wenigen Segeln unsern Platz; nur selten hat man in diesen Gegenden einen reinen Horizont, immer scheint ein dichter Nebel auf ihm zu ruhen.

Den 4ten. Breite 9° 43′, Länge 189° 53′. Nur den heutigen Tag wollte ich noch in dieser Gegend verweilen; ich ließ bei Anbruch desselben alle Segel beisetzen, um bis zum Mittag den Cours W. t. S. zu verfolgen, und dann nach SO umzulegen. Ein frischer NNO begünstigte unsere Fahrt; der Nu-

rick lief sieben Knoten; fast war es Mittag, und unsere Hoffnung beinahe gesunken, als wir plötzlich vom Salnik die erfreuliche Nachricht erhielten, daß in S. t. W. Land zu sehen sey. Um ein Uhr sahen wir schon von der Schanze in einer Entfernung von sechs Meilen, eine Reihe kleiner, stark mit Wald bewachsener Inseln, deren Zwischenräume durch Riffe ausgefüllt waren; sie dehnten sich aus, so weit das Auge reichte, und ich hatte ihrer schon über zwanzig gezählt. Ich verfolgte die Kette in einer Entfernung von zwei Meilen, sah die Brandung in den Zwischenräumen furchtbar wüthen, und das Wasser jenseits der Kette spiegelglatt. Um vier Uhr Nachmittags erreichten wir die westliche Spitze der Gruppe; die Inseln hatten hier ein Ende, aber ein langer Riff, der wenig aus dem Wasser hervorragte, erstreckte sich nach S W und nahm dann, unabsehbar weit, seine Richtung nach S O. Sobald wir die westliche Spitze des Riffs umsegelt, befanden wir uns unter dem Winde in ganz ruhigem Wasser, und da sich hoffen ließ, daß vielleicht zwischen den Riffen eine Passage zu entdecken sey, so näherte ich mich ihnen auf 200 Faden, und verfolgte sie in dieser Entfernung. Es war mir aus Erfahrung bekannt, daß die Tiefe neben solchen Korallen-Riffen immer sehr beträchtlich ist, und daher wagte ich der nahen, drohenden Gefahr zu trotzen; überdem ist es das einzige Mittel diese zu untersuchen, da schon in der Entfernung einer halben Meile die Passage nicht mehr sichtbar ist. D'entre Casteaux welcher, bei Aufnahme der Küste Neu-Celedoniens, auch einen Durchgang zwischen den Riffen zu finden hoffte, hat sich derselben, wie er sagt, nur auf drei Meilen genähert, und daher konnte er wohl die gewünschte Entdeckung unmöglich machen. Eine so gefährliche Navigation erfordert allerdings die höchste Vorsicht; nie darf sich der Matrose von der Spitze des Mastes entfernen, ein zweiter muß auf dem Bugspriet, ein dritter auf dem Vordertheile des Schiffs (Bock) und der Steuermann, mit einem guten Tubus versehen, im Mastkorbe sitzen, um zeitig vor jeder Gefahr zu warnen. Capt. Flinders sagt mit Recht in seiner Reisebeschreibung, als er die Torres-Straße untersuchte, die gleichfalls mit unzähligen Riffen besäet war: „wer keine starken Nerven hat, soll eine solche Untersuchung bleiben lassen.“ — die meinigen erlaubten mir schon, einer solchen Gefahr ins Auge zu sehen, wenn gleich jede plötzliche Veränderung des Windes mit dem Tode drohte, da dann das Schiff sogleich scheitern konnte. Ich war aber auch mit allen meinen Gefährten nicht wenig auf der Huth, und die Mannschaft jeden Augenblick bereit, das Schiff anzulegen. Unter solchen Maaßregeln setzten wir unsern Weg rasch fort, ohne daß uns die geringste Lücke oder Krümmung des Riffs entging. Die Inselette lag uns in N sechs Meilen entfernt, der Weg dahin war uns durch den zwei Faden breiten Riff erspart, jenseits desselben war das Wasser ruhig und die Tiefe schien beträchtlich. So weit wir sehen konnten, lief der Riff nach S O und wir bemerkten an seinem Ende, von der Spitze des Mastes eine kleine, aber höher als die übrigen liegende Insel, die sich wahrscheinlich mit dem Riff vereinigte. Endlich hatten wir die Freude zwei Durchgänge zu finden, wo wir, obgleich sie sehr enge waren, dennoch mit dem Rurick durchzukommen hofften. Diese Entdeckung, welche nicht allein uns, sondern jedem Seefahrer wichtig ist, wäre uns unfehlbar entgangen, wenn wir uns dem Riffe nicht bis auf einen Flintenschuß genähert hätten. Es war schon zu spät, um noch heute eine Untersuchung anzustellen, und wir verließen während der Nacht den gefährlichen Ort.

Den 5ten Jannar. Breite 9° 27′ 55″ N, Länge 190° 11′ 30″. Der Strom hatte uns in der Nacht so weit nach N W getrieben, daß wir gar kein Land sahen: um sieben Uhr zeigte sich indeß die Insel wieder, und um neun Uhr befanden wir uns auf dem gestern verlassenen Punkte. Ich schickte jetzt den Lieutenant Schischmareff ab, um die nördlichste der beiden Passagen zu untersuchen, in wel-

cher er zwar eine beträchtliche Tiefe fand, das Hineindringen des Schiffs aber für unmöglich hielt, da das Fahrwasser nur selten fünfzig Faden breit, beständig Krümmungen macht, und überdem der Eingang die Richtung hatte, daß der Passat-Wind nimmer aus derselben blies. Jetzt mußte die Passage, welche sich vier Meilen südlicher befand, untersucht werden; wir hatten sie am Mittag erreicht, befanden uns mit dem Rurick 200 Faden von ihrem Eingange, und machten, während Schischmareff auf dem Boote den Durchgang sondirte, Mittagsbeobachtungen, die die Länge und Breite dieser Straße genau bestimmten. Wir sahen Schischmareff glücklich zwischen den Riffen durchkommen, worauf er das Signal machte, im Durchgange selbst keinen Grund, an dem Orte aber, wo er sich jetzt befand, 100 Faden, und jenseits der Riffe 26 Faden Tiefe über Korallengrund, erreicht zu haben; die schmalste Stelle im Durchgange gab er auf 123 Faden an. Diese Nachricht erfreute mich ungemein, denn nun durfte ich hoffen, auch mit dem Schiffe dahin zu gelangen, und diese so merkwürdige Entdeckung zu machen. Hohes Interesse erwecken diese Inseln schon durch ihre Beschaffenheit, indem sie einzig durch Seethiere entstanden, und ich beschloß, recht viel zu wagen, ehe ich den Plan aufgäbe, in diese Inseln-Kette zu dringen. Das Boot ward jetzt zurückgerufen, da ein sich frisch erhebender Wind die weitere Untersuchung schwierig machte; auch unser Stand ward jetzt gefährlich, da der Tag sich bereits neigte, und ich sann nur auf Mittel mich während der Nacht in dieser eben so interessanten als gefährlichen Gegend zu erhalten; endlich fiel ich auf eines, das wir, so gewagt es auch war, dennoch ergriffen, um nur diesen Ort nicht verlassen zu dürfen. Der Lieutenant Schischmareff nämlich fuhr mit Werpankern ans Riff, befestigte diese daran, und als er ein Zeichen gegeben, daß es ihm gelungen war, richtete ich den Rurick dahin, brachte ihn bis auf 50 Faden von dem Ort, nahm dort alle Segel ein, und hierauf wurde das Schiff mit einem Kabeltaue von 175 Faden Länge an die Werpanker befestigt. Es war geschehen, und so lange der Passat aus NO seine Richtung behielt, hatte es auch keine Gefahr, sobald dieser aber, was hier öfter geschieht, sich nach SO wandte, so waren wir ohne Rettung verloren. Da stand nun der Rurick mitten im Ocean, befestigt an einer Korallenklippe, unter dem Schutze Gottes, auf dessen Hülfe ich baute; es ergriff mich in dieser sonderbaren Lage ein seltsames Gefühl; ein Blick aufs wildempörte Meer machte mich schaudern; wendete ich diesen aber wieder auf den Durchgang, so belebte mich die angenehmste Hoffnung, der ich mich gern ergab. Die Riffe bestehen hauptsächlich aus grauen Korallen, die nur mit wenigen rothen untermischt sind; bei niedrigem Wasser sind die Felsen ein Paar Fuß hoch sichtbar, was auch der Fall war als wir die Werpanker legten, alles aber war bald bei zunehmendem Wasser bedeckt. Wir hatten in geringer Entfernung davon 40 Faden Tiefe, die aber etwas weiter so zunahm, daß kein Grund zu erreichen war. An der östlichen Seite der Straße hat sich eine kleine Sandinsel gebildet, die gewiß mit der Zeit sich ausdehnen, und mit Vegetabilien bedeckt, die Gestalt der andern Inseln annehmen wird. Eine Menge Haifische umgaben uns, die alles begierig verschlangen, was über Bord geworfen wurde; diese schienen sich hauptsächlich an der Passage aufzuhalten, weil da vermuthlich viele Fische bei dem regelmäßigen Strom heraus und hineinschwimmen. Auch fliegende Fische stiegen oft in die Luft, die sich wahrscheinlich vor den Raubthieren zu retten suchten. Das Boot, welches die Straße sondirte, wurde von Haifischen angegriffen, die sich durch Ruderschläge nicht verscheuchen ließen; zwei davon wurden gefangen, was sehr leicht war, da sie den Hacken immer gleich verschluckten, sobald man ihn ins Wasser warf. — Wir hatten jetzt die Untersuchung vollendet; ein heftiger Windstoß aus ONO, der uns eine halbe Stunde früher sehr gestört hätte, beunruhigte

uns wenig, da das Kabeltau hielt. Um Mitternacht bemerkten wir den Strom aus der Straße, deſſen größte Stärke ſich auf einen Knoten belief.

Den 6ten Januar um vier Uhr Morgens, wandte ſich bei noch völliger Dunkelheit der Wind nach O und bald darauf nach O. t. S., wodurch der Rurick dem Riffe ſo nahe kam, daß man mit Leichtigkeit einen Stein in die Brandung werfen konnte; die Tiefe betrug hier 23 Faden. Da es jetzt nur einen Strich mehr aus S bedurfte, um uns an dem Felſen zu zerſchellen, ſo mußte ich von meinem Poſten fort, und ſogar die Wurfanker zurücklaſſen, die tief unter Waſſer, uns zu viel Zeit geraubt hätten. Das Kabeltau wurde gelöſt, die Segel aufgezogen und wir entfernten uns unbeſchädigt vom Riff, in der Nähe deſſelben lavirend. Sobald aber die Sonne über dem Horizont erſchien, nahmen wir den Lauf wieder dem Eingange zu, fanden den Wind von O. und O. t. S., benutzten dieſen Augenblick da er uns erlaubte ohne zu Laviren in den Canal zu dringen, in welchen wir mit allen aufgeſpannten Segeln einfuhren. Um neun Uhr vierzig Minuten befanden wir uns in der Mitte des Canals; es herrſchte eine Todtenſtille auf dem Schiffe, bei der man die brauſende Brandung auf beiden Seiten hörte, und jeder ſtand auf ſeinem Poſten. Endlich rief der Steuermann vom Maſtkorbe: es ſey keine Gefahr mehr, denn das Waſſer nehme eine dunkle Farbe an. Wirklich ſegelte der Rurick auf ſpiegelglattem Waſſer, wir hatten die Brandung im Rücken, wünſchten einander Glück zum vollbrachten Wagſtück, und ſchauten nun die Inſel neugierig an, die wir bald zu erreichen hofften. Der Strom, welcher in der Enge zwei Knoten lief, hatte uns jeder Gefahr ſchnell vorüber geführt, indem wir nur 15′ vom Anfang bis zum Ende der Straße zubrachten. Die Paſſage erhielt den Namen: die Rurickſtraße. Der Wind erlaubte einen geraden Cours auf die weſtlichſten Inſeln, wo wir auf der 1ten *) von W nach O Rauchſäulen und durch ein Fernrohr auch Menſchen ſahen; ein Anblick der unſern Triumph, hier eingedrungen zu ſeyn, ſehr erhöhte; trotz der Begier aber die Bewohner dieſer unbekannten Inſel kennen zu lernen, ſegelten wir nur langſam und vorſichtig, und warfen oft das Senkblei, um auf keine Untiefe zu gerathen. Gleich nachdem wir die Rurickſtraße verlaſſen, betrug die Tiefe 26 bis 27 Faden über einen Boden von lebendigen Korallen; indem wir uns der Inſel näherten, nahm ſie regelmäßig ab, und wir fanden in einer Entfernung von zwei Meilen 16 Faden. Der Grund, welcher mitunter aus feinem Korallenſande beſtand, ließ uns hoffen, in der Nähe der Inſel guten Ankergrund zu finden, und der Lieutenant Schiſchmareff, welcher mit dem Boote voraus war, gab uns bald das Signal, zehn Faden Tiefe über ſeinem Korallenſande gefunden zu haben, worauf wir unſern Cours dahin nahmen. **) Im N lag uns jetzt in einer Entfernung von 200 Faden der Riff, welcher die dritte Inſel mit der vierten vereinigte; in der nämlichen Entfernung ſchützte uns in O ein, bei niedrigem Waſſer ſichtbarer Korallenriff, und wir lagen in ganz glattem Waſſer, das auf dieſer Stelle ſelbſt durch den heftigſten Wind nicht beunruhigt wurde. Unſere Ausſicht beſchränkte ſich jetzt in O auf die Inſelkette, in W ſah man den Riff, welchen wir von Außen umſegelt; in S hatten wir reinen Horizont vor uns, da ſelbſt von der Spitze des Maſtes, der Riff durch welchen wir geſegelt, nicht entdeckt werden konnte, und nur die kleine hohe Inſel, von der ich früher ſprach, war ſichtbar. Die weitere Geographie dieſer Inſelgruppe war bis jetzt für uns in Dunkel gehüllt, doch ließ ſich vermuthen, daß in O eine Verbindung ſtatt

*) Um jeden Irrthum zu vermeiden, werde ich die Inſeln von W nach O gerechnet, nummeriren.

**) Auf der hier von uns verfertigten Karte, iſt unſer Ankerplatz und die Lage der Inſeln genau zu ſehen. S. Plan von der Inſelgruppe Rumanzoff.

finden mußte, da aus der Gegend keine hohe Wellen kamen. Wir waren fürs erste mit unserer Lage so angenehm beschäftigt, daß wir die weitere Untersuchung aufschoben; ich beschloß den Ort nicht eher zu verlassen, als bis ich ihn durch verschiedene Observationen astronomisch bestimmt, meine Chronometer zur weitern Fahrt geprüft, und einige Schiffsarbeiten vollbracht hatte, die sich in offener See nicht machen ließen. Auf unserm Ankerplatz fanden wir das Wasser so klar, daß auf 10 bis 12 Faden der Grund zu sehen war; dabei hatten wir das herrlichste Wetter. Die Herren Naturforscher, welche eine Excursion nach der dritten Insel unternommen hatten, kehrten Abends mit Muscheln und Pflanzen zufrieden zurück. Die Inseln 1. 2. und 3 haben wir unbewohnt gefunden, obzwar überall Menschenspuren sichtbar waren. Um drei Uhr Nachmittags, sahen wir ein Boot unter Segel aus O kommen, das an der vierten Insel landete, dort etwas auslud, und dann seinen Weg auf uns zunahm. An dem großen Segel, und an den künstlichen Manövers bemerkten wir, daß es ganz denen an der Kutusoffs-Eruppe glich. Es näherte sich dem Rurick auf 50 Faden, das Segel wurde eingenommen, und ein alter Mann am Steuer, wahrscheinlich der Befehlshaber, zeigte uns einige Früchte, wobei er viel sprach; das oft wiederholte Aidara erinnerte uns an die Neujahrsinsel, wo wir es öfter gehört hatten. Sie näher ans Schiff zu locken, gelang uns nicht, immer wußten sie sich durch laviren in einer gewissen Entfernung zu halten; das Schiff betrachteten sie mit vieler Neugier, uns aber schenkten sie nicht die geringste Aufmerksamkeit. Ich versuchte endlich ein kleines Boot zu ihnen abzuschicken, sobald sie dieses aber in See sahen, entfernten sie sich, und als das unsrige sie einholte, warfen sie sehr erschrocken über dessen Annäherung, Brodfrucht, Cocosnüsse und Pandanus hinein; einige Stücke Eisen indeß, die man ihnen anbot, verminderten ihre Furcht, und sie nahmen sie gern an. Es ward jetzt viel gesprochen, ohne einander verständlich zu werden, und endlich verließen und die Wilden, indem sie ihren Weg nach der vierten Insel nahmen, wohin sie auch uns durch Zeichen einluden. Aus dieser ersten Zusammenkunft ließ sich schließen, daß wir es mit einem gutmüthigen Volk zu thun hatten. Ihre Art sich zu tatuiren und zu kleiden, ist dieselbe, wie auf der Neujahrsinsel, und es ist höchst wahrscheinlich der nämliche Stamm. Wir schätzten uns sehr glücklich, auf diesem sichern Platz zu seyn, als das Wetter trübe und der Wind sehr frisch ward.

Den 7ten Januar früh schickte ich die Barkasse und Baydare nach dem zurückgelassenen Werpanker ab, den sie Nachmittags glücklich an Bord brachten. Auch heute manövrirten unsere neuen Bekannten in unserer Nähe, alle mit Blumenkränzen geschmückt und im höchsten Staat. Ich schickte den Lieutenant Schischmareff und Herrn von Chamisso nach der vierten Insel ab, um wo möglich durch Freundlichkeit das Zutrauen ihrer Bewohner zu gewinnen, die uns durchaus nicht nahen wollten, und als der Alte merkte, daß unsere Schaluppe diesen Weg einschlug, so säumte er keinen Augenblick, ihr mit lauten Freudenbezeugungen zu folgen. Wir sahen beide Böte landen, und was dort weiter geschah, berichtet hierbei Lieutenant Schischmareff selbst.

Bericht des Lieutenant Schischmareff.

Ihrem Befehle zufolge habe ich mich auf die Ziegeninsel begeben, um ihre Bewohner kennen zu lernen. Ich steuerte gerade einer Stelle zu, die mir zum Landen bequem schien, und die Insulaner lavirten in ihrem Boote eben dahin; ich erblickte beim Herankommen einige Menschen, welche um ihre Hütten herum spazirten, sogleich aber in den Wald flüchteten als sie uns erblickten. Ich stieg in der

Nähe einer Hütte ans Land, und als ich niemand in derselben fand, ging ich nicht weiter, sondern erwartete das Boot der Insulaner, die, da sie dort nicht hatten anlegen können, wo ich gelandet war, ¼ Meile niedriger hatten steuern müssen. Ich ließ meine Leute in der Schaluppe, und ging allein zu ihnen; es stiegen sechs Menschen aus dem Boote, einige von den Flüchtlingen kamen ihnen entgegen, entfernten sich aber bald wieder und drei der eben gelandeten mit ihnen; die drei übrigen kamen mir entgegen. Ich sah nicht ein was sie in den Wald trieb, ob Furcht oder der Plan zu einem Ueberfall, der mir indeß nicht gefährlich erschien, da ich zwei Pistolen bei mir, und meine bewaffnete Leute in der Nähe hatte; doch als sie sich mir genähert, sah ich, daß sie ganz ohne Waffen waren, und sich alle drei vor mir fürchteten. Sie blieben zwanzig Schritt von mir stehen; ein ältlicher Mann hielt auf Baumblättern etwas weißes in der Hand, was er mir bestimmt zu haben schien, wagte aber nicht, mir näher zu treten; inzwischen brach er einen belaubten Ast von einem Baume, wahrscheinlich als Friedenszeichen, ich that sogleich dasselbe und trat auf ihn zu, der Mann wich Anfangs scheu zurück, doch reichte er mir endlich seine Gabe, und wiederholte dabei immer das Wort: Aidara; ich empfing sein Geschenk, und obgleich ich die Bedeutung des Worts nicht verstand, so wiederholte ich doch: Aidara. In der Folge habe ich erfahren, daß es Freund bedeutet. Hierauf reichte mir das Weib, welches bei ihm und wahrscheinlich das seinige war, einen Pandanuszweig; und die dritte Person, ein junger Mensch von zwanzig Jahren, der kein Geschenk für mich bereit hatte, reichte mir seinen eigenen Halsschmuck, mit welchem ich meinen Hut schmückte; hierauf nahm der ältliche Mann einen Blumenkranz von seinem Haupte, und ich wand ihn sogleich um das meinige; das gab ihnen, wie es schien, Muth und wir gingen nun zusammen zu den Hütten, wo unser Naturforscher zu uns stieß, den sie ebenfalls mit Blumenkränzen und Halsschmuck beschenkten. Jetzt ließ ich mir Eisen reichen, womit ich Ihre Geschenke erwiederte; auch die Uebrigen aus dem Walde erschienen, und wurden ebenfalls mit Eisen beschenkt; sie freuten sich sehr darüber, und drückten ihre Freude und Dankbarkeit durch wiederholte Ausrufungen und große Freundlichkeit aus. Jetzt umringten uns alle Insulaner deren dreizehn vorhanden waren, und bewiesen sich freundschaftlich und offen, doch immer etwas furchtsam; sie waren alle unbewaffnet. Die Gesellschaft bestand aus einem Manne von etwa vierzig Jahren, zwei ältlichen Frauen und einer jungen, aus drei jungen Leuten von zwanzig Jahren und Kindern von neun bis fünfzehn Jahren; eins war nur drei Jahr alt, und wurde noch auf den Armen getragen, der ältliche Mann hatte einen kurzen schwarzen Bart, kurzes schwarzes Haar, und trug um den Leib eine kurze Matte; die übrigen waren ohne Bart; die jungen Leute trugen auch Matten, die Kinder aber waren ganz nackt. Die Frauen waren von den Hüften bis auf die Füße herab in Matten gehüllt; sie waren alle von ziemlich dunkler Farbe, aber hager und von schwachem Körperbau. Sie erschienen mir reinlich; die Männer waren mit verschiedenen Viereken von dunkelblauer Farbe bemalt, wie auf der Neujahrsinsel; die Weiber hatten nur wenig von dieser Malerei am Hals und auf dem Busen, alle trugen in ihren großen Ohrlöchern zusammengerollte Blätter; der Hals war mit einem Schmuck von Muscheln geziert, und auf dem Kopfe trugen sie Blumenkränze. — Sie haben viel Aehnlichkeit mit den Bewohnern der Neujahrsinsel; ihre Gesichter drücken Gutmüthigkeit aus; ich muß bemerken, daß wir hier eine Familie vor uns hatten, von der der ältliche Mann das Haupt war. — Unser Naturforscher gab dem Vater Wassermelonen-Samen, und lehrte ihn denselben pflanzen; und ich erkundigte mich, so gut es gehen wollte, wo sie das Wasser hernähmen, das ich in Cocosschalen bei ihnen fand. Sie verstanden mich, und führten mich an den Ort, wo fast in der Mitte der Insel, sich in einer Grube das Regenwasser von den höhern Stellen der Insel sammelt; hierauf

gingen wir ans Ufer, wo wir einige große Bäume fanden, welche die See hergetrieben, und die den Eichen ähnlich waren. Wieder bei den Hütten angekommen, wurden wir von dem Oberhaupt in die seinige geladen, welche aus einem Dache auf vier Pfählen ruhend bestand; im Innern waren zwei Matten ausgebreitet, auf welche wir uns setzen mußten. Eine Frau bereitete eine Pandanus-Frucht, indem sie sie mit einem Stein weich klopfte, dann preßte der Mann den Saft in eine Muschel, und obgleich dieses alles mit den Händen geschah, so wurde es doch sehr reinlich verrichtet, und als der Alte mir den Saft reichen wollte, und etwas hinein fiel, nahm er es nicht mit den Fingern, sondern mit einem Spahn heraus; während der Zeit ward unser Matrose in einer andern Hütte bewirthet. Ich schenkte dem Oberhaupte zwei Messer und einige Stücke Eisen, und Herr von Chamisso Angelhacken. Wir luden ihn ein aufs Schiff zu kommen, und er schien sehr zufrieden mit uns. So hatten wir eine neue Freundschaft geschlossen, und das Wort: Aidara, ward oft zwischen uns gewechselt — auch begleiteten uns unsere neue Freunde bis ans Ufer, und halfen uns unsere Schaluppe wieder aufs Wasser bringen. —

Die geringe Menschenmenge, welche Schischmareff dort traf, läßt mich vermuthen, daß sie ihren eigentlichen Wohnort anderswo haben müssen, und diese Insel nur zu Zeiten besuchen. Man brachte mir einen weißen Klumpen, der lockerer Kreide glich, und dessen Gebrauch ich erst später erfuhr, als ich mit den Insulanern bekannter wurde; es gibt hier nämlich eine Pflanze von den Einwohnern Mogomuk genannt, deren Wurzel, welche das Ansehn einer kleinen Kartoffel hat, in der Sonne getrocknet und zerrieben, ein feines Mehl gibt, das in Klumpen gedrückt, lange Zeit aufbewahrt werden kann, ohne zu verderben. Soll er gegessen werden, so bricht man etwas von diesem Klumpen ab, rührt ihn in einer Cocosschale mit Wasser durch, und kocht ihn, bis er zu einem dicken Brei aufquillt; der Geschmack davon ist nicht übel, und unsern Kartoffeln sehr ähnlich; die Pflanze wächst wild.

Den 8ten früh sahen wir das Boot unserer Freunde nach O segeln, wo es bald verschwand. Vermuthlich gingen sie nach entfernteren Inseln, um die Nachricht von dem angekommenen großen Schiffe mit den weißen Menschen hinzubringen. Nachmittags fuhr ich ans Land, in der Hoffnung noch einige Menschen vorzufinden, sie waren aber alle fort, und ich bedauerte das um so mehr, da ich mich mit nützlichen Geschenken versehen hatte; sechs Ziegen, ein Huhn, ein Hahn und allerlei Sämereien nebst Jams, waren lauter Dinge, die hier nicht zu vermuthen waren, und womit ich sie für die Zukunft zu bereichern hoffte. Wir landeten der Hütte gegenüber, wo gestern Schischmareff so freundlich aufgenommen war; die Ziegen erhielten ihre Freiheit und machten sich eilig über das schöne Gras her, das sie nach einer so langen Seereise hier gleich neben der Hütte fanden; der Hahn bestieg mit seiner Henne das Dach derselben, und kündigte durch lautes Krähen an, daß er Besitz davon genommen, indem er eine Eidechse, die er dort erhaschte, zärtlich mit seiner Gattin theilte. Ich pflanzte die Jams in der Nähe der Wohnung, und bei einem Spaziergange, den wir ins Innere der Insel unternahmen, säete Herr von Chamisso unsere mitgebrachte Sämereien, an verschiedenen Orten aus. Nach flüchtiger Untersuchung fanden wir, daß diese Insel, gleich allen übrigen, aus Korallen-Trümmern besteht. Das Thier baut aus der Tiefe des Meeres hinauf und stirbt ab, sobald es die Oberfläche erreicht; aus dem Gebäude bildet sich dann durch das ewige Heranspülen des Meeres, ein grauer, kalkartiger Stein, der bei allen Inseln die Basis zu seyn scheint und nach und nach mit Sand beworfen, eine Sandinsel wird, die mit der Zeit an Größe zunimmt, und durch den Samen *) welchen die See hinspühlt, sich mit Vege-

*) Dieser Same ist von einer solchen Beschaffenheit, daß er Jahrelang auf der See herumtreiben kann, ohne zu verderben, da er in einer dicken Schale verborgen liegt. Seinen Ursprung hat er wahrscheinlich an den Küsten

tabilien bedeckt, die durch das Abfallen der Blätter zuletzt eine schwarze kräftige Erde hervorbringen. Ich kann mich in keine ausführliche Erklärung über das Entstehen der Koralleninseln einlassen; sie gehört in das Fach der Gelehrten, und von diesen erwarte der Leser nähere Auskunft hierüber. Die Insel war an manchen Stellen mit undurchdringlichem Walde bedeckt, worunter der Pandanus, welcher einen lieblichen, aromatischen Geruch verbreitet, am häufigsten zu sehen ist; den Brodfruchtbaum, der hier eine ungeheure Dicke und Höhe erreicht, sieht man ebenfalls oft; die Zeit der Früchte aber schien vorüber zu seyn. Cocosbäume gibt es selten, indeß fanden wir junge Bäume dieser Gattung die erst kürzlich angepflanzt waren. Von Thieren haben wir nur mittelmäßig große Ratten und Eidechsen gesehen; erstere sind so dreist, daß sie neben uns herliefen, ohne sich im geringsten zu fürchten; Landvögel wurden nicht entdeckt. In einer viereckigen Grube, an einer niedrigen Stelle der Insel, fanden wir klares Wasser, von so reinem Geschmacke, daß ich seitdem täglich davon holen ließ. Als wir die Insel verließen, der ich den Namen: Ziegeninsel, gegeben, sahen wir die Ziegen nebst Hahn und Huhn auf dem alten Platz. Gewiß werden sich die Einwohner über die neuen Gäste höchlich verwundern, aber sich zugleich überzeugen, daß wir nur in guter Absicht hier waren, da ich auch ein Stück Eisen dort zurückließ.

Den Abend und die folgende Nacht hatten wir starke Windstöße aus O. t. N. mit Regen, und den 9ten verging uns der Morgen unter allerlei Arbeiten und vergeblichem Erwarten der Insulaner. Nachmittags schickte ich ein Boot, um Wasser zu holen, und zugleich mußte der Steuermann Chramtschenko dort eine Grundlinie ziehn, und Winkel nehmen. Abends kam das Boot mit der Nachricht zurück, daß man dort Menschen gefunden, die wahrscheinlich in der Nacht angekommen waren. Der Steuermann berichtete mir: man habe ihn sehr freundlich aufgenommen, einigen Schmuck den er anzunehmen sich geweigert, ihm aufgedrungen, ihn mit Pandanussaft bewirthet, und es überdem an Unterhaltung nicht fehlen lassen; er bemerkte ferner, daß er weder Weiber noch Kinder gesehen, aber wohl einen ganz alten Mann, den er früher nicht gekannt. Unsere hingebrachten Geschenke fand Chramtschenko wieder, indem der Bock mit den Ziegen eine kleine Hütte neben der Hauptwohnung zum Nachtlager eingenommen hatte. Nur verstohlene Blicke warfen die Insulaner auf diese Thiere, und waren bereit, bei jeder ihrer Bewegungen, davon zu laufen. Man kann sich denken, welchen Eindruck ein solches nie gesehenes Thier mit Hörnern und langem Barte, auf die Wilden machen mußte, und es ist nicht zu verwundern, daß alle mit einem lauten Geschrey auseinanderliefen, als man den Versuch machte, ihnen eins näher zu bringen. Die Beschreibung ihres Schrecks erinnerte mich an Robinsons Freytag, der ebenfalls über einen Ziegenbock die höchste Angst ausgestanden hat. Der Steuermann suchte ihnen begreiflich zu machen, daß die Ziegen ein Geschenk von uns und zu ihrer Nahrung bestimmt wären, was sie endlich zu verstehen schienen, da sie oft das Wort Aidara wiederholten; mit diesem Worte nämlich drücken sie sowohl freundschaftliche Gesinnungen als Dankbarkeit aus. Die Hühner waren ihnen bekannt; sie nannten den Hahn: Kahu, und die Henne: Lia-Lia-Kahu. Ein Stück Zeug, das wir gestern in der Hütte zurückgelassen, lag noch an dem nämlichen Platze und machte ihnen eine unbeschreibliche

---

Amerikas, von wo er durch Flüsse ins Meer getrieben, durch den starken Strom, der zwischen den Tropen gewöhnlich von O nach W geht, endlich nach diesen Inseln gebracht wird. Um sich von der Möglichkeit zu überzeugen, erinnere man sich des japanischen Schiffs, welches durch den Strom von O nach W in siebenzehn Monaten von der japanischen Küste bis nach Californien gebracht ward.

Freude, als der Steuermann es jetzt vertheilte. Wir hielten dieses für große Ehrlichkeit, fan den aber bei näherer Bekanntschaft, daß sie arge Diebe und nur aus Furcht so enthaltsam waren. Während der Zeit unseres Hierseyns haben wir verschiedene Observationen gemacht, und eine Menge Distanzen genommen.

Den 10ten Januar. Nachdem nun die Länge und Breite unsers Ankerplatzes sorgfältig bestimmt war, beschloß ich, die Inselkette weiter nach O zu verfolgen, und fertigte deshalb den Lieut. Schischmareff mit der Barkasse schon um fünf Uhr Morgens ab, um einen Ankerplatz zu suchen, den wir von hieraus in einem Tage erreichen konnten; denn da der Wind hier gewöhnlich östlich und am Tage frisch weht, so kann man in dieser Richtung nicht weit vorrücken, was mich indeß von meinem Plan nicht abbringen konnte. Am Morgen hatten wir schönes Wetter, Nachmittags aber erhob sich ein heftiger Sturm, der die Barkasse zwang, ans Schiff zurückzukehren. Der Lieut. Schischmareff war sieben Meilen vorgedrungen, ohne einen sichern Ankerplatz zu finden; wenn gleich Boden und Tiefe an manchen Stellen das Ankern erlaubten, so war man doch nirgend vor den Wellen aus O geschützt, die ein starkes Schwanken des Schiffs hervorbringen, und dadurch die Ankertaue der Gefahr aussetzen von den Korallen zerschnitten zu werden. Er bemerkte auf dieser Fahrt verschiedene Korallenbänke, die von der Inselkette aus nach S lagen; dicht neben den Riffen, welche die Inseln verbinden, besteht der Boden aus feinem Sande, den Inseln gegenüber aber aus lebendigen Korallen. Indem Schischmareff die Ziegeninsel passirte, sah er Menschen auf den Zwischenriffen, welche die Zeit der Ebbe benutzten, um von einer Insel zur andern zu gehn; alle übrigen Inseln schienen ihm unbewohnt.

Den 11ten. Da nach Schischmareffs Bericht, die Untersuchung mit der Barkasse Schwierigkeiten hatte, theils weil der heftige Wind ihr wenig vorzudringen erlaubte, theils auch weil die Wellen beständig hinein schlugen; so beschloß ich, bei dem ersten schönen Wetter, mit dem Rurick selbst einen Versuch zu machen. Der heutige Tag war diesem Unternehmen nicht günstig, ich blieb also vor Anker und fuhr Nachmittags auf die Ziegeninsel, um dort Observationen mit dem Inclinatorium zu machen. Menschen sah ich dort nicht, aber destomehr Ratten, die mich oft in meiner Arbeit störten, indem ich sie verjagen mußte. Eine von den Ziegen, die sich wahrscheinlich durch die veränderte Kost eine Indigestion zugezogen, fand ich todt. Unserm Ankerplatze habe ich den Namen: Weihnachtshafen gegeben, weil wir dem alten Styl nach, diese Feiertage dort zubrachten.

Den 12ten. Der Wind wehte heftig aus OR und schien meiner Unternehmung nicht günstig; dennoch befanden wir uns schon um sechs Uhr Morgens unter Segel, weil ich hoffte, daß das schöne Wetter sich auch heute mit dem Aufgang der Sonne wieder einfinden würde, wie es schon oft geschehen war. Wir lavirten Anfangs mit gutem Erfolg, doch dauerte die Freude nicht lange; der Wind wurde immer heftiger, die Luft so trübe, daß uns oft das Land verborgen war; die Marssegel mußten am Ende mit einem Riff getragen werden, wodurch die Marsfocken oft zerrissen, und uns viel Zeit raubten. Alle diese Unannehmlichkeiten hätten wir indeß muthig ertragen, als aber jetzt die Sonne durch einen einzigen Blick die Gegenstände um uns her erhellte, schrie die Wache von der Spitze des Mastes, und zugleich der Steuermann aus dem Mastkorbe: wir sind umringt von Untiefen! wir sind umgeben von Korallen-Riffen! In einem Nu ward das Schiff gegen den Wind gewandt, und es war die höchste Zeit, denn eben waren wir im Begriff über eine Untiefe zu segeln, die das trübe Wetter uns verborgen; kaum aber hatten wir Zeit, unsere sehr gefährliche Lage zu erkennen, als die Sonne auch wieder von Wolken bedeckt war, und wir von Neuem in Gefahr kamen. Die meisten dieser Bänke erreichen

kaum die Oberfläche des Meeres, haben einen geringen Umfang, und steigen senkrecht aus dem Grunde empor. Bei heiterm Wetter wird man sie schon in beträchtlicher Entfernung gewahr, da sich jede Untiefe durch einen dunkeln Fleck auf dem Wasser auszeichnet, ist es aber trübe, so hat die ganze Oberfläche eine dunkle Farbe, und man merkt die Gefahr erst, wenn man ihr kaum mehr ausweichen kann. So ging es auch uns, denn wie das Schiff nur seinen Lauf begann, erblickten wir eine Untiefe; es wurde gewandt und wieder gewandt, und endlich bekamen wir einen Regen, der uns in Finsterniß hüllte, und Windstöße, die abermals die Marssegeln zerrissen. Ich dachte jetzt nicht mehr an ein weiteres Vordringen, und war nur besorgt, das Schiff unbeschädigt in unsern Hafen zurückzubringen. Nach unzähligen Wendungen zwischen Korallenbänken und Untiefen, gelang es uns wirklich, unsern Ankerplatz glücklich aber sehr erschöpft zu erreichen, nachdem wir drei Stunden in einer wahrhaft peinlichen Thätigkeit zugebracht hatten. Wir waren auf dieser mißlungenen Expedition sieben Meilen nach O vorgedrungen, hatten in dieser Richtung von der Spitze des Mastes Land gesehen, und vermutheten daher, daß wir uns in einem Inselkreise befänden. Nicht allein diesen Tag sondern auch noch den 13ten hatten wir schlechtes Wetter, ein Windstoß folgte auf den andern, und einige waren so heftig, daß ich für das Ankertau besorgt war; nach einem heftigen Platzregen, ward es stiller. Ich schickte Nachmittags ein Boot nach der Ziegeninsel, um Wasser zu holen, was täglich geschah, um unsern Wasservorrath von den Sandwich-Inseln zu sparen. Das gesammelte Regenwasser taugt nicht zum Aufbewahren, da es schon nach sechs Tagen stinkend wird. Wir sahen unterdeß, ein Boot aus O kommend, an der Ziegeninsel landen, und der Unterofficier berichtete mir, er habe dort Menschen vorgefunden, die ihn freundlich empfangen, wobei sogar einige Weiber sich beeifert hätten ihn mit Gesang und Tanz zu unterhalten. Wir feierten heute das Neujahr (alten Styls) durch Ruhe, und ich beschäftigte mich mit dem Plan, eine Fahrt auf Böten zu unternehmen, sobald das Wetter etwas freundlicher würde.

Den 14ten Morgens sahen wir abermals von O aus ein Boot unter Segel an der Ziegeninsel landen; es war das zweite der Art, und ich hoffte jetzt gewiß, daß der wahre Aufenthalt dieser Wilden am östlichen Theil der Inselgruppe seyn müsse. Der Steuermann, den ich in Geschäften zur Insel geschickt, kehrte mit der Nachricht zurück, er habe fremde Insulaner vorgefunden, sey mit gesottenen Fischen und gebackener Brodfrucht bewirthet und ebenfalls von den Weibern mit Gesang und Tanz unterhalten worden. Jede Zusammenkunft, die wir bis jetzt mit den Wilden gehabt, bewies uns ihre gutmüthige Natur. Die Ziegen waren ihnen noch immer ein Gegenstand der Angst, und heute hatte sich eine noch besonders furchtbar gemacht; als nämlich der Steuermann zu den Hütten trat, überreichte ihm der Aelteste, als Friedenszeichen, einen Blumenstrauß; der Bock läuft in dem Augenblick auf seinen Reisegefährten los und reißt im Vorbeigehn dem erschrockenen Wilden den Strauß mit solcher Geschwindigkeit aus der Hand, daß dieser einen Stoß mit den Hörnern bekam; natürlich lief er mit allen seinen Gefährten unter lautem Geschrei davon, und nur mit Mühe gelang es dem Steuermann, sie zu ihren Wohnungen zurückzulocken, nachdem er die Ziegen ins Gehäuse getrieben.

Das Wetter war heute ungemein schön und zu unserm Unternehmen günstig; es wurden eilig alle Anstalten dazu getroffen, und um 1 Uhr Nachmittags verließ ich mit zwei gut bewaffneten Böten in Begleitung der Herren Gelehrten, des Lieutenant Schischmareffs und mehrerer Matrosen den Rurick. Wir waren in allem neunzehn Mann, und hatten uns auf fünf Tage mit Lebensmitteln versehen. Um drei Uhr Nachmittags erreichten wir die fünfte Insel, wo ich die Nacht zu bleiben beschloß, um bei Anbruch des Tages, die Reise nach O weiter fortzusetzen. Ich machte absichtlich heute nur einen so kurzen

Weg, damit meine Leute, die immerfort rudern mußten, nicht zu sehr ermüdeten; überdem wünschten wir alle hier unsere Wißbegierde zu befriedigen, indem wir die Korallen, sowohl auf der Insel, als auf den Riffen untersuchen wollten. Es traf sich, daß wir gerade beim höchsten Stande des Wassers landeten, und daher die Böte bequem in einen Kanal bringen konnten, der sich zwischen der fünften und sechsten Insel gebildet; beim Eintritt der Ebbe lagen sie freilich auf dem Trocknen, weshalb wir zur Zeit der Fluth nach zwölf Stunden nicht versäumen durften, sie wieder flott zu machen. Das Lager ward auf einer freundlichen Wiese, unter dem Schatten eines Pandanus aufgeschlagen, und während man Feuer machte, um Thee zu bereiten, durchstrich ich mit meiner Flinte die Insel, und die Herren Naturforscher beschäftigten sich mit den Korallen. Bald hatte ich die Insel in allen Richtungen durchschnitten, da sie nur eine halbe Meile im Umfange enthält. Das Innere derselben besteht aus großen, abgestorbenen Korallenblöcken, die nur höchstens mit einer Schichte von zwei Zoll Dammerde bedeckt ist, während diese auf der Ziegeninsel an manchen Stellen schon drei Fuß beträgt. Dieser Unterschied beweist, wie viel später diese kleine Insel entstanden ist, und auf der ganzen Kette hat sich uns nachher die Bemerkung bestätigt, daß die kleinen, im Vergleich mit den großen Inseln, um vieles zurück, und die Vegetation nur kümmerlich ist, da es ihnen noch an Erde mangelt, die sich erst in langen Jahren durch Abfallen und Faulen der alten Blätter erzeugt. Der Punkt, auf dem ich stand, erfüllte mich mit Staunen, und ich betete die Allmacht Gottes an, die auch diesen kleinen Thieren die Kraft verlieh, solche Werke zu schaffen. Meine Gedanken verwirrten sich, als ich die ungeheure lange Zeit erweg, die vergehen muß, ehe eine solche Insel aus der unermeßlichen Tiefe des Meeres, auf der Oberfläche desselben sichtbar wird! In der Zukunft werden sie eine andere Gestalt annehmen, indem sich alle Inseln vereinigen und einen kreisförmigen Landstrich bilden, in dessen Mitte sich ein Teich befindet; und auch diese Gestalt verändert sich wieder, denn immer bauen ja diese Thiere fort, bis sie die Oberfläche erreichen; und so wird hier einst das Wasser verschwinden, und eine einzige große Insel sichtbar seyn. Es ist eine seltsame Empfindung auf einer lebendigen Insel herumzugehen, an deren Tiefe alles in größter Thätigkeit ist; und in welchen Winkel der Erde könnte man dringen, wo man nicht auch schon Menschen fände! Im tiefsten Norden zwischen Eisbergen, unter der brennenden Sonne des Aequators, und selbst mitten im Ocean, auf Inseln die durch Thiere entstanden sind, trifft man sie an.

Ich besuchte auch die sechste Insel, wohin ich zur Zeit der Ebbe trocknen Fußes gelangen konnte, und fand sie der fünften ganz ähnlich; an den Ufern, die der offenen See ausgesetzt sind, wüthet die Brandung furchtbar, das schäumende Wasser spritzt mehrere Faden in die Höhe, und lange Korallenblöcke, die wahrscheinlich bei heftigen Stürmen von den Riffen abgebrochen, ans Land geschleudert sind, liegen zerstreut umher; eine Menge Muscheln verschiedener Gattung und Korallen-Trümmer bedeckten das Ufer. Nachdem ich mich vergebens nach einem Vogel umgesehen, der es verdient hätte in unsere Sammlung aufgenommen zu werden, kehrte ich ins Lager zurück, wo wir uns alle fröhlich um den Theekessel versammelten, und uns herzlich freuten, auf einer so merkwürdigen Insel zu sitzen, die wir selbst entdeckt hatten. Chamisso und Eschscholz kehrten mit einer Menge seltener Korallen und Seethiere zurück, ihre Unterhaltung darüber war belehrend, und wir hörten mit Aufmerksamkeit zu, bis Ratten und Eidechsen uns zerstreuten, indem sie unsern Zwieback stahlen. Nach Chamisso's und Eschscholz Behauptung unterschieden sich diese Ratten und Eidechsen nicht von den europäischen; man warf die Frage auf, wo sie hergekommen? und diese Aufgabe läßt sich nur durch das Scheitern eines Schiffes an diesen Inseln, lösen. Dieselbe Frage entstand auch, als unsere Stubenfliegen uns hier in unauf-

hörlicher Thätigkeit erhielten. An den Bäumen sahen wir viele Muschelkrebse herumkriechen, die ihre Wohnung immer mit sich tragen. So rückte der Abend unter allerlei interessanten Untersuchungen und Bemerkungen heran, und unser Mahl, das aus englischem Patentfleisch bestand, und uns herrlich schmeckte, erfüllte uns mit Dank gegen den Erfinder desselben.

Die Nacht ließ ich Feuer brennen, und zwei Schildwachen mit geladenem Gewehr, mußten ihre Posten an beiden Seiten des Lagers nehmen, um es im Fall der Noth durch einen Schuß in Bewegung zu bringen; überdem schliefen wir in Kleidern, und hatten unsere Waffen zur Seite. Obgleich diese Maaßregeln unter einem so gutmüthigen Völkchen fast zu ängstlich waren, so mochte ich doch von dem Gesetz, das ich mir gemacht, nie die höchste Vorsicht zu verabsäumen, auch hier nicht abgehen. Wir brachten die Nacht ruhig zu, dennoch floh mich der Schlaf, den die Erwartung der zu hoffenden Entdeckungen verscheuchte. Das Feuer im Walde in der finstern Nacht, das Rufen der Wachen, der wilde Gesang der Insulaner auf der Ziegeninsel, das dumpfe Gebrause der Brandung, und der ganz fremde Ort, an dem ich mich befand, brachten ein wunderbares Gefühl in mir hervor, das mich munter erhielt, und fast beneidete ich meine Gefährten die alle ruhig schliefen.

Um drei Uhr Morgens mußte, meiner Berechnung nach, das Wasser seinen höchsten Stand erreicht haben; ich eilte zu unsern Böten, und fand zu meinem Verdruß, daß der Canal zu wenig Wasser enthielt, um sie herauszubringen, weshalb wir gezwungen waren, die Fluth, mit der wir gelandet, auch heute wieder zu erwarten. Wir beschäftigten uns unterdeß, da das Wetter herrlich war, mit Untersuchung der Korallen, und als das Wasser anschwoll, befahl ich, die Barkasse zu beladen. Eben als wir bereit waren, unsere Reise wieder anzutreten, rief der wachthabende Matrose: er sähe zwei Böte aus O kommen, wovon das eine sehr groß sey; sie hätten uns bemerkt und kämen gerade auf die Insel zu. Ich beschloß die Böte zu erwarten, ließ die Gewehre in Bereitschaft setzen, und stand selbst mit Schischmareff und den Herren Gelehrten unbewaffnet, mit gespannter Erwartung am Ufer. Bald ankerten beide in geringer Entfernung, und die Geschicklichkeit mit der sie ihre Canots unter den Wind brachten und die Segel einnahmen, bewies uns, daß sie sehr geübte Seeleute waren, und machte uns viel Vergnügen. Ihre Segel bestanden aus fein geflochtenen Matten, und hatten einen so künstlichen Schnitt, daß auch der schärfste Seitenwind hinein fassen mußte. Das große Boot, auf dem wir fünf und zwanzig Mann zählten, war dreißig Fuß lang, hatte auf dem Balancier ein kleines Häuschen, und von dem sehr hohen Maste hingen eine Menge Taue herunter. Nachdem sie unter vielem Lärm ihre Arbeiten vollbracht hatten, sprangen vier Mann ins Wasser und schwammen auf uns zu. Mit einem grossen Muschelhorn führte einer von diesen den Zug an, die Uebrigen folgten mit Cocosnüssen und der Pandanus-Frucht, und die Zurückgebliebenen erwarteten mit Stillschweigen den Erfolg der Gesandtschaft, die mit vieler Sicherheit zu uns trat. Der Anführer mit dem Muschelhorn zeichnete sich durch sein ganzes Wesen vortheilhaft aus; er war ein langer schlanker Mann von dreißig Jahren; sein schwarzes, auf dem Kopfe zierlich zusammen gebundenes Haar, schmückte ein weißer Blumenkranz, in Form einer Krone geflochten; in den auffallend großen Ohrlöchern (wie ich sie schon auf der Neujahrsinsel bemerkt) trug er Rollen von Schildpatt mit Blumen verziert, um den Hals hing viel bunter Schmuck, auch war er verschieden von den Uebrigen und weit stärker tatuirt, was ihm das Ansehen eines geharnischten Mannes gab, sein durch vielsagende Augen belebtes Gesicht, zierte ein kleiner Schnurrbart und Knebelbart. Erstaunen, Furcht und Neugier wechselten in seinen Zügen, aber sich selbst überwindend, trat er mit majestätischem Gange auf mich zu, und überreichte mir mit dem wiederholten Ausruf: Adara!

sein Muschelhorn. *) Seine Begleiter legten mir die Früchte zu Füßen, sahen uns erzwungen freundlich an, zitterten aber sehr, besonders Einer von ihnen, der wirklich convulsivische Bewegungen hatte. Wir suchten der Gesandtschaft Muth einzuflößen, was uns bis auf den einen auch ziemlich gelang, und unser freundliches Betragen, schien sie sehr zu überraschen. Ich ließ am Ufer ein rothes Tuch ausbreiten, nöthigte den Anführer zum sitzen, und setzte mich, während die andern uns im Kreise stehend umgaben, neben ihn. Er saß mit vielem Anstande auf asiatische Manier, wurde immer lebhafter, und that viele Fragen, indem er bald auf das Meer, bald auf die Sonne und den Himmel wies; ich begriff endlich, daß er zu erfahren wünschte, ob wir aus dem Meer oder vom Himmel kämen; und als ich ihm zu verstehen gab, daß ich seine Sprache nicht verstünde, ward er unwillig über sich selbst, und sprach immer lauter und schneller, indem seine Blicke auf allen, ihm ganz neuen Gegenständen rastlos umherschweiften, ohne ihn doch in seiner Unterhaltung zu unterbrechen. Gefiel ihm eine Sache besonders, so konnte er sich nicht enthalten, darnach zu greifen und sich nach dessen Gebrauch zu erkundigen, konnten wir ihm solchen begreiflich machen, so äußerte er sein Erstaunen durch ein gedehntes lautes O...h! seine Begleiter, die sonst keinen Laut von sich gaben, wiederholten es, und das dritte Echo des langen O—h erschallte von den Canots. Er selbst schrie ihnen laut zu, was er gesehen; wieder ertönte das O—h, und dann setzte er sein Gespräch fort, bis ein neuer Gegenstand seine Aufmerksamkeit fesselte. Unter andern griff er nach einer blechernen Dose, die er neugierig von allen Seiten besah, und als ich den Deckel öffnete, mit seinem lauten O—h zurücksprang. Er rief gleich den Leuten auf dem Canot die wunderbare Begebenheit zu, und als ich jetzt mehrere Dosen öffnete, gerieth er vor Erstaunen außer sich, und die eintönige Ausrufung nahm kein Ende. Ich werde diesen wißbegierigen Mann Narick nennen, denn so nannten ihn seine Begleiter, und es war mir ergötzlich, daß sein Name sich nur in Einem Buchstaben von dem unsers Schiffs unterschied. Nachdem ich mich lange mit dem liebenswürdigen Narick unterhalten, und er mir Muschelkränze und verschiedene andere seiner zierlichen Arbeiten aufgedrungen hatte, ließ ich von den Böten einige Messer, Scheeren und Eisen bringen, und kaum erschien letzteres, das aus drei Zoll langen Stücken von alten Faßbändern bestand, so äußerten sie abermals ihr Erstaunen durch ein lautes O—h, und man las die Begierde, diesen Schatz zu besitzen, in ihren feurigen Blicken. Möll! Möll! (so nannten sie das Eisen) **) ertönte jetzt von Mund zu Mund, auf den Canots entstand ein furchtbares Geschrei, und sechs Mann, die der anziehenden Kraft nicht widerstehen konnten, sprangen ins Wasser, gesellten sich zu uns, um das Eisen anzugaffen, und man hörte nichts als Möll! Möll! Ich schenkte dem Narick einige Stücke Eisen, ein Messer und eine Scheere, er faßte seinen Schatz mit beiden Händen, drückte ihn fest an seine Brust, als ob er fürchtete, ihn wieder zu verlieren und konnte sich mit dem Gedanken nicht vertraut machen, eine so unermeßliche Kostbarkeit zu besitzen, die die übrigen mit gierigen Blicken verschlangen; als endlich auch an sie die Reihe kam, erheiterten sich ihre neidischen Gesichter; der Inkel war entsetzlich, alle sprangen mit ihrem Eisen wie wahnsinnig umher, indem sie unaufhörlich Möll! Möll! schrieen; ihre Kameraden auf den

*) Ich habe nachher erfahren, daß der Anführer sich dieses Horns im Kriege bedient, und nur seinem Sieger überreicht. Wahrscheinlich hielten sie uns für überirdische Wesen und sich schon dadurch für besiegt.

**) Der Gebrauch desselben ist diesen Insulanern bekannt, wir haben in der Folge ein paar Stücke bei ihnen gefunden, die sie wahrscheinlich von den Balken eines gescheiterten Schiffes erhielten. Selbst solche Balken, die aus amerikanischem Holze zu seyn schienen, sind uns heller zu Gesicht gekommen.

Böten wurden unruhig, einige wagten sich schwimmend ans Land, und als auch diese beschenkt waren, ertönte der schreckliche Lärm von Neuem. Jetzt war der Freundschaftsbund geschlossen, die Wilden wurden immer freier, scherzten und umarmten uns oft. Ich suchte dem Rarick begreiflich zu machen, daß ich nach O wollte, wo ich seine Wohnung vermuthete; er verstand mich und setzte sich bereitwillig in mein Boot; wir brachen auf, Rarick saß neben mir, und die Wilden brachten ihr Canot mit bewundrungswürdiger Schnelligkeit unter Segel, um zu laviren, da ihre Böte nicht zum rudern eingerichtet sind. Als wir uns aber etwas von ihnen entfernen mußten, um einander nicht im Wege zu seyn, so sank dem Rarick der Muth, mit uns allein zu seyn schien ihm doch gefährlich, und seine Furcht leuchtete aus jeder Bewegung hervor, so sehr er sie auch zu verbergen strebte. Von den Canots rief man ihm oft etwas zu, das Gespräch zwischen ihm und seinen Unterthanen, ward immer lebhafter und seine Angst stieg mit jedem Ruderschlage; vergebens bemühten wir uns, ihn zu beruhigen, ehe wir es uns versahen, lag er mit all seinen Schätzen im Wasser und schwamm eilig seinem Canot zu, das er bestieg und plötzlich der Ziegeninsel zulenkte. Unmöglich konnten wir glauben, daß sie uns, nachdem sie so reichlich beschenkt waren, ganz verlassen würden, wahrscheinlich aber war die Nachricht von den bärtigen gehörnten Thieren auch zu ihren Ohren gekommen, die sie jetzt betrachten wollten, und wirklich bestätigte mein Steuermann, der sich zufällig dort befand, meine Vermuthung; sie hatten mit großem Erstaunen die Ziegen angesehen, waren entsetzt davon gelaufen wenn diese meckerten und hatten sich hierauf immer gegenseitig über ihre Furcht ausgelacht. Um drei Uhr verließen uns unsere Begleiter, und wir eilten noch vor Untergang der Sonne die neunte Insel zu untersuchen, welche wir um sieben Uhr erreichten und wo ich die Nacht zu bleiben beschloß, da meine Matrosen von dem Rudern gegen den Wind sehr erschöpft waren. Wir waren jetzt fünf Meilen von dem Schiff entfernt und sahen noch immer in O die freie See. Sobald wir angekommen, durchstrichen wir die Insel nach allen Richtungen, um Menschen zu entdecken, fanden aber nur Spuren von ihnen und eben verlassene Hütten. In der Mitte der Insel stand ein Haus, das ganz denen auf der Ziegeninsel glich, nur beträchtlich größer war, es hatte die Form eines chinesischen Tempels; ein quadratförmiges, sehr sauber aus Schilf gearbeitetes Dach, das nach oben zu spitz wurde, ruhte fünf Fuß über der Erde auf vier Säulen und schützte gegen die brennende Sonnenhitze, zwischen den Säulen wehte der Wind kühlend durch; der Boden war mit Korallensteinen gepflastert, der inwendige Raum von der Spitze des Daches bis an die Säulen durch ein hübsch gearbeitetes Gitterwerk abgetheilt, in dessen Mitte eine viereckige Oeffnung angebracht war, so groß, daß man bequem hindurch kriechen konnte. Gewiß haben die Ratten die Bewohner dieser Insel auf die Idee gebracht, ihre Häuser auf Säulen zu bauen, denn ich bemerkte, daß sie ihre Vorrathskammern innerhalb des Gitters haben, wohin die Ratten an den platten Pfeilern nicht gelangen können. Ihre Schlafhäuser sind auf die Erde gebaut und bestehen nur aus einem Dach mit zwei Eingängen: die Wohnungen für den Tag sind so groß, daß sich 20 — 30 Menschen darin aufhalten können. Das Haus welches wir besuchten, war angefüllt mit Geräthschaften aller Art; Fischnetze, Fischhaken, Schnüre, Gefäße aus Cocosschalen und dergleichen mehr, lag bunt durcheinander. Seine Lage schuf es zu einer freundlichen Einsiedelei, denn es stand in der Mitte eines kleinen Grasplatzes, umringt und beschattet von Brodfruchtbäumen, die so dicht standen, daß man nur auf einem schmalen Fußwege zu dem Hause gelangen konnte.

Diese Insel schien uns älter als die Ziegeninsel, was wir aus der sehr üppigen Vegetation und der hohen Dammerde schlossen. Cocosbäume waren auch hier selten, überall aber sahen wir junge, erst

eben angepflanzte Bäume dieser Art; es scheint fast als wären die Inseln nur erst seit kurzem bewohnt. Nachdem wir uns vergebens nach Menschen umgesehen, ließ ich unser Lager auf einem grünen Platze am Ufer aufschlagen, denn ermattet durch die Hitze des Tages, sahen wir alle voll Sehnsucht dem Abend entgegen. Die Nächte sind hier sehr schön und haben den Vorzug vor jenen anderer warmen Länder, daß hier kein Thau fällt, da die Koralleninseln nicht ausdünsten. Man kann ruhig und unbesorgt unter dem sternhellen Himmel schlafen, erquickt und gekühlt von dem lauen Passat, der durch keine hohe Insel aufgehalten, herüber weht. Der Kessel mit dem Patentfleische versammelte uns zu einem fröhlichen Mahle, und hierauf lagerten wir uns auf unsere Grasbetten, der blaue Himmel war unser Dach, freundlich funkelte der Sirius über uns und eine herrliche warme Luft umgab uns wohlthätig. Die Schildwachen waren vertheilt wie in der vorigen Nacht, wir hatten aber wieder nur die Angriffe der Ratten auszustehen. Ich erwachte als der Tag dämmerte, und ergötzte mich an dem Aufgang der Sonne; nie schien es mir, sah ich sie herrlicher aus dem Meere steigen, als auf dieser niedrigen Insel; noch ruhte die Nacht über der Tiefe, ein goldner Rauch am Saume des Horizontes verkündete den nahen Aufgang der Sonne, nach zwei Augenblicken stand sie prachtvoll da, das Meer strahlte in ihrem Wiederscheine, und gewährte den entzückendsten Anblick.

Den 16ten Januar waren wir schon um sechs Uhr unterweges; ein schwacher Wind und der kühle Morgen erlaubten uns rasch zu rudern. An der neunten Insel gestattete die Beschaffenheit des Bodens zwar zu ankern, doch nicht so bequem als in unserm Weihnachtshafen. Je höher die Sonne stieg, um so frischer ward der Wind, und erst am Mittag erreichten wir die dreizehnte Insel, nachdem wir von unserm Nachtlager vier Meilen zurückgelegt hatten. Hier stärkten wir uns durch ein Mahl, und meine Matrosen, die ich der anstrengenden Arbeit in der brennenden Sonnenhitze nicht aussetzen wollte, ruheten einige Stunden. Die Insel hatte nur eine Meile im Umfange und war unbewohnt, wenigstens entdeckten wir weder Hütten noch Wasserbehälter. Nach S erstreckt sich von hieraus ein Riff, durch welchen sich am südwestlichen Theile ein kleiner Hafen bildet, der gegen O geschützt ist. Wir erkletterten einen ziemlich hohen Baum und sahen in SO Land, wodurch ich in meiner Vermuthung, daß wir uns hier in einem Kreise befänden, bestärkt ward. In NO 1½ Meile von uns entfernt, lag eine kleine Insel, die höher schien, als alle bis jetzt gesehenen. Nachdem wir unser Mittagsmahl beendigt, kündigten uns die Schildwachen drei Menschen an, die von W längs dem Riff angestiegen kamen; die Zeit der Ebbe gestattete ihnen diesen Spaziergang, und obzwar das Wasser an einigen Stellen doch so tief ist, daß es durchschwommen werden muß, so bedienen sich doch die Einwohner dieses Weges mit einer Sicherheit, wie wir uns unserer Heerstraßen. Durch das Fernrohr erkannte ich den Narick mit seinen Begleitern und bald erschienen sie unbewaffnet und sehr erfreut, uns wieder zu sehen, in unserer Mitte. Mein Freund war wieder ungemein beredt und ob ich Anfangs gleich kein Wort verstand, so verhalf uns doch nach und nach diese Beredsamkeit zu einem Schatz von Ausdrücken, die wir aufschrieben, wenn wir sie begriffen zu haben glaubten; so erfuhren wir, daß ein Mann: Mamuan, ein Weib Redgini*) heißt; Tamon, heißt Anführer und ein solcher war Narick, von der ganzen Inselgruppe. Mit unbeschreiblicher Lebhaftigkeit drang er jetzt auf mich ein, und niemand konnte begreifen was er eigentlich zu erfahren wünschte; endlich nannte er alle seine Begleiter, dann sich selbst, und als er hierauf mich fragend ansah, errieth wir, daß es ihm um meinen Namen zu thun war. Er war sehr erfreut, als

*) Das gi wird französisch ausgesprochen.

er sich verstanden sah, nannte sich jetzt nach meinem Namen, und mich nach dem seinigen, wobei er zu erforschen suchte, ob ich auch damit zufrieden sey. Da mir schon früher der Gebrauch auf den Südsee-Inseln die Namen bei Freundschaftsbündnissen zu vertauschen, bekannt war, so nahm ich seinen Vorschlag gern an; ich hieß jetzt Rarick und er, da er meinen Namen nicht anders aussprechen konnte, Totabu. Die Begleiter Totabus tauschten unterdeß die Namen der Herren Gelehrten gegen die ihrigen ein, und unser Umgang war hierauf um vieles vertrauter. Jetzt gingen Totabus gelehrte Nachforschungen von Neuem an; meine Flinte, deren Gebrauch ich ihm nicht zu zeigen wagte, beschäftigte ihn sehr, unsere Kleider waren ihm ein Gegenstand der höchsten Neugier und unsere Schuhe erregten ein unmäßiges Gelächter, besonders als Einer von ihnen bei dem ersten Versuche damit zu gehen, der Länge nach hinfiel. Ins höchste Erstaunen aber geriethen alle, als ich meine Jacke auszog und meinen Arm entblößte; sie waren bestürzt, ihn weiß zu sehen und konnten nicht aufhören, ihr lautes O—h darüber auszustoßen. Alle Kostbarkeiten, die ich gestern dem Rarick geschenkt, trug er wohlverwahrt in Pandanus-Blättern an sich, um sich daran zu ergötzen und um eilig etwas mit der Scheere zu zerschneiden, wickelte er sie zuweilen auf, aber bald verbarg er sie wieder im Gürtel. Ein kleiner Spiegel kam nicht aus seinen Händen, er sah unaufhörlich hinein, und seine Begleiter, denen er auch zuweilen einen Blick hinein vergönnte, griffen hastig hin, um ihre Ebenbilder zu fangen, was ihnen allen unendlich viel Spaß machte. Unterdeß anderten Raricks Böte an unsere Insel; er bat mich, ihn in seine Heimath zu begleiten, wobei er nach O zeigte und wir kamen überein, daß er vorausfahren und wir auf unsern Böten ihm folgen wollten. Die Uhr war vier, als wir uns einschifften, und ich nahm den Weg nach der hohen Insel in NO die ich zu untersuchen beschloß, weil ihre Höhe im Vergleich mit den übrigen uns merkwürdig schien. In einer Stunde hatten wir sie erreicht, konnten aber lange keinen Landungsplatz ausfindig machen, da sie von Riffen umringt war und mußten, um unsere Neugier zu befriedigen, bis über die Knie durchs Wasser waten. Die Insel, ungefähr so groß wie die eben verlassene, hatte fast gar keine Erde, sondern war bedeckt mit ungeheuer großen Korallenblöcken, die sich unregelmäßig übereinander thürmten, und mit Gewalt dahin geschleudert schienen, was vielleicht durch einen heftigen Sturm aus N geschehen seyn konnte. Trotz der wenigen Erde wurzelten zwischen den Blöcken Bäume, die an Höhe und Dicke unsern ältesten Eichen gleich kamen und auch ungefähr das Ansehen derselben hatten. Eine Menge Vögel von der Gattung der Seeschwalben, welche auf den Bäumen nisteten, erhoben bei unserm Anblick ein furchtbares Geschrei.

Da sich auch an dieser Insel sehr gute Ankerplätze für ein Schiff fanden, so änderte ich meinen Plan, den Rarick in seiner Heimath zu besuchen; ich hoffte mit dem Rurick bis ans Ende der Gruppe durchzudringen, und trat, um keine Zeit zu verlieren, sogleich den Rückweg an, nachdem ich dieser hohen Insel den Namen: Vogelinsel gegeben. Es erstreckte sich von ihr in NO ein langer Riff, an dessen Ende man Land unterschied; auf unserer Fahrt hatten wir nur wenige Korallen-Bänke bemerkt. Rarick hatte unterdeß mit seinen Böten, die scharf gegen den Wind segelten, so viel gewonnen, daß er kaum mehr am Horizont sichtbar war; auch wir spannten jetzt unsere Segel auf und erreichten bei einem frischen Winde gegen Abend glücklich unser Schiff.

Den 17ten brachten wir in Vorbereitungen zur bevorstehenden Navigation zu; am Abend wandte sich der Wind zum ersten Mal so lange wir hier waren nach NNO und wir wünschten nur daß er sich den folgenden Tag noch so erhalten, und uns das Vordringen nach O erleichtern möchte.

Observationen, die im Weihnachtshafen gemacht worden sind.

Breite unseres Ankerplatzes, das Mittel aus täglichen Beobachtungen: 9° 32′ 36″ N.
Länge aus Abständen zwischen Mond und Sonne,
Das Mittel einer großen Anzahl Beobachtungen
an verschiedenen Tagen gemacht . . . . . 190° 6′ 30″ W.
Abweichung der Magnetnadel . . . . . 11° 00′ O.
Inklination der Magnetnadel . . . . . 1°° 55′

Den 6ten Januar, an dem Tage, als wir den Ankerplatz erreichten, gaben unsere Chronometer folgende Länge, verbessert durch die letzt erhaltenen Mond-Abstände:

Chronometer Barands . . . . . 190° 13′ 30″ W.
Chronometer Hardy . . . . . 190° 6′ 45″

Nach Chronometer Barands ist die Länge der Weihnachtsinsel bestimmt worden, welche von der wahren nur sieben Meilen abweicht; diese Verbesserung habe ich nachher bei dem Entwurf der Karte angebracht.

Den 18ten Januar. Der Wind wehte mäßig aus N N O, wir lichteten die Anker und waren um sechs Uhr Morgens schon unter Segel. Da der Wind uns heute gestattete den Cours parallel mit der Insel zu nehmen, so wichen wir den Korallenbänken glücklich aus, die uns bei dem ersten Versuche so viel Schreck verursacht hatten. Als wir uns nach ungefähr drei Stunden bei der ersten Insel befanden, wandte sich der Wind nach N O und zwang uns zu laviren; bei der dreizehnten Insel begann die gefährliche Navigation; wir waren wieder von Korallenbänken umgeben, hatten aber helles Wetter, und da wir uns schon mehr an den Anblick der gefährlichen Klippen gewöhnt, auch immer zeitig genug von der Spitze des Mastes gewarnt wurden, so war zwar das beständige Wenden des Schiffs sehr ermüdend, aber um so belohnender die Aussicht, unsern Plan auszuführen, und wirklich befanden wir uns schon am Mittag der Vogelinsel gegenüber. Die größte Tiefe welche wir fanden als wir uns dem Mittelpunkte des Kreises näherten, betrug 31 Faden; der Grund bestand aus lebendigen Korallen, von denen mit dem Senkblei kleine Stücke mit heraufgebracht wurden; in der Nähe eines Riffs betrug die Tiefe zwischen 10 und 12 Faden und der Boden bestand aus feinem Korallensande. Um vier Uhr Nachmittags erreichten wir die siebenzehnte Insel, welche die nördlichste Spitze der ganzen Gruppe bildet, und waren ½ Meilen davon entfernt, die Anker auf 15 Faden Tiefe über feinem Korallensand.

Hier lagen wir so sicher wie im schönsten Hafen, da das Schiff von N nach O ganz gedeckt und das Wasser spiegelglatt war. Wir übersahen jetzt den ganzen östlichen Theil der Gruppe, die aus lauter kleinen, dicht nebeneinanderliegenden Inseln bestand und von der siebenten ihre Richtung nach S O nahm. Unsere Mühe war belohnt, da wir unsern Zweck erreicht hatten, denn jetzt konnte es uns nicht schwer werden mit einem S O Cours die weitere Untersuchung der Kette fortzusetzen. Die siebenzehnte Insel, welche etwas größer als die Ziegeninsel ist, gewährte uns durch ihre üppige Vegetation und ihre großen Bäume, worunter sich besonders viele Cocosbäume befanden, einen anmuthigen Anblick. Wir sahen viele Hütten; Menschen wandelten am Ufer und schienen sich über unser Schiff zu wundern; Böte segelten nach S O, andere kamen von daher und uns schien es, als befänden wir uns erst jetzt in dem eigentlich bewohnten Theile der Inselgruppe. Ein Boot unter Segel besuchte uns und einer von Narick's Begleitern, den ich sogleich erkannte, überreichte mir einige Cocosnüsse mit den wiederholten Ausrufun-

gen: Narick! Totabu! Aidara! Seine Freude ward noch erhöht durch etwas Eisen, das ich ihm schenkte, aber aus Schiff zu kommen, wagte weder er noch einer seiner Begleiter, so dringend wir sie auch darum baten. Ich ließ ein Boot ausrüsten, damit die Herren Naturforscher Gelegenheit hätten, die Insel zu untersuchen und die Wilden segelten zugleich mit den Unsrigen ab. Den morgenden Tag wollte ich diesen Ankerplatz noch behaupten, um ihn mit mehr Genauigkeit astronomisch bestimmen zu können. Vom Weihnachtshafen bis hierher, betrug die Entfernung in gerader Linie zwanzig Meilen. Abends kehrten unsere Herren zurück, sehr zufrieden mit der freundlichen Aufnahme der Insulaner, deren hier überhaupt dreißig sichtbar waren. Ein alter Mann, der nach seinem Putz zu urtheilen, Befehlshaber war, hatte Herrn von Chamisso, zum Beweis seiner guten Gesinnung, eine Speise vorgesetzt, die aus einem Gemisch von gequetschten Pandanus und Brodfrucht bestand und nicht übel schmeckte; alle hatten sich neugierig um die weißen Männer versammelt, die sie voll Erstaunen betrachteten.

Als wir nach Narick fragten, zeigte man nach SO, dort also war seine Residenz, und wir durften hoffen, in dieser mehr Menschen anzutreffen als bisher. — Wir erfuhren daß sie die siebenzehnte Insel Ormed nannten, und überhaupt eine Insel Enus nennen.

Den 19ten. Unser Freund von der Ziegeninsel langte heute hier an, wagte sich aber nur bis auf zwanzig Faden vom Schiff, und eilte, nachdem er uns Cocosnüsse gezeigt und viel gesprochen, der Insel Ormed zu. Dieser Mann hatte sich durchaus nicht über uns zu beklagen, da er reichlich beschenkt und freundlich behandelt worden war, dennoch konnte er seine Furcht nicht überwinden. Mit großem Erstaunen betrachteten sie das Schiff aus der Ferne, gesticulirten und sprachen heftig, und besonders oft riefen sie: Ellip Oa! (großes Boot.) Ich habe bemerkt, daß die Bewohner dieser Gruppe, sich vortheilhaft von denen der Oster- und Penrhyns-Inseln unterscheiden, durch ruhiges Ueberlegen und Nachdenken, womit die andern sich durchaus nicht abgeben. Nachdem ich die Ortsbestimmung beendigt, fuhr ich Nachmittags ans Land; mein Freund von der Ziegeninsel hatte mich bereits als den Tamon Oa Ellip (Befehlshaber des großen Boots) präsentirt, und alle eilten ans Ufer um mich zu empfangen; ein sehr alter Mann, mit ehrwürdigem Gesicht und langem grauem Bart, den ich nach der Beschreibung für den Anführer erkannte, sagte: Aidara, überreichte mir einige Cocosnüsse und nöthigte uns in seine nahgelegene Wohnung, wo zwischen vier Säulen zierliche Matten ausgebreitet waren, auf deren Mitte ich Platz nehmen mußte. Die übrige Gesellschaft, Männer und mitunter recht hübsche Weiber mit Kindern auf den Armen, schlossen einen Kreis um mich; alle betrachteten mich mit der höchsten Aufmerksamkeit und es herrschte eine feierliche Stille, plötzlich aber ward diese unterbrochen: wie von einem bösen Geiste getrieben, sprangen alle unter lautem Geschrei davon, und nur der Alte hielt sich zitternd an meinem Arm; den ganzen Aufruhr hatte ein Hund hervorgebracht, der sich an der Küste von Chili an uns geschlossen, und da er sich nie von mir trennte, auch jetzt unbemerkt in mein Boot gesprungen war. Er mußte, um mich hier zu erreichen, über die Schulter eines im dichten Kreise stehenden Wilden setzen, und diese unerwartete Erscheinung brachte den lächerlichen Auftritt hervor, der noch komischer ward, als das sonst furchtsame Thier durch die Feigheit seiner Gegner ermuthigt, diese durch sein Gebell auf die Bäume trieb, die sie mit der Geschwindigkeit der Affen erkletterten. Nur mit Mühe gelang es mir dem Alten die Unschädlichkeit des Thieres zu beweisen und als mir das gelungen, rief er auch seine Unterthanen wieder zusammen, die nach und nach herbeischlichen, ohne indeß den Gegenstand ihrer Furcht aus den Augen zu verlieren, dessen geringste Bewegung ihnen Zuckungen verursachte. Da sie hier

außer den Ratten keine vierfüßige Thiere kennen, und diese in ihrer Sprache Didirick heißen, so nannten sie den Hund: Didirick Ellip. Erst als ich den bösen Feind aufs Boot geschickt, erheiterten sich alle Gesichter und der Alte beschenkte mich mit Cocosnüssen und einem recht wohlschmeckenden, aus Pandanussaft bereiteten Kuchen, den sie: Magan nannten. Ich ließ jetzt auch meine Geschenke herbeiholen; ein großes Beil nebst zwei Messern entzückten den Alten unbeschreiblich, da er nie ein so großes Stück Eisen gesehen, und als ich vollends ein Stück Holz mit dem Beile spaltete, erscholl das ostgehörte O—h im ganzen Kreise. Da sie sich hier hauptsächlich mit dem Schiffbau beschäftigen und ihre Böte nur mit Korallensteinen und Muscheln bearbeiten, so kann man sich vorstellen, wie unschätzbar ihnen das Beil erscheinen mußte. Hatte ich die Männer mit Messern erfreut, so beglückte ich die Weiber jetzt noch mehr durch Perlen und Spiegel; sie konnten nicht aufhören die herrlichen Dinge zu bewundern. Endlich beruhigten sie sich über ihre Kostbarkeiten, und nun wandten sich ihre Blicke nach mir, aber nur der Alte wagte es, mich zu berühren. Er erzählte seinen Untergebenen viel, die mit offenem Munde zuhörten; auch hier mußte ich meinen Arm entblößen, den sie sogar ansaßten, um sich zu überzeugen, daß die weiße Haut kein Zeug sey. Ich bemerkte zum ersten Mal eine gewisse Sittsamkeit bei den Weibern, die den andern Südseeinsulanerinnen so ganz fremd ist. Vergebens überredeten die Männer ihre Weiber, meinen Arm zu berühren, sie verweigerten es mit vielem Anstande. Auch in der Folge habe ich die natürliche Sittlichkeit der hiesigen Weiber oft bemerkt. Nachdem sie alles gehörig untersucht, wollte ich ihnen noch ein Schauspiel geben, und legte dem Alten meine Uhr ans Ohr, der vor Entsetzen über das Picken derselben zurückfuhr; sie horchten alle daran, das Gold erfreute sie, und die Bewegung des Secunden-Zeigers, setzte sie in Erstaunen; als ich die Uhr aber jetzt repetiren ließ, ward ihnen meine Zauberei fast furchtbar; sie entfernten sich und sprachen lang und ernsthaft über diesen wichtigen Gegenstand, bis ich durch einige Geschenke sie wieder an mich lockte. Nun kam die Reihe an sie, mich zu beschenken; die Weiber überreichten mir zierliche Muschelkränze, die sie sich vom Kopf nahmen und mir aufsetzten, die Männer banden ihren, mühsam aus rothen Korallen gearbeiteten Halsschmuck ab und gaben ihn mir; der Alte schenkte mir eine hübsche große Matte, indem er mir zu verstehen gab, daß ich darauf schlafen möchte, und endlich stimmten Männer und Weiber einen Gesang an, der an mich gerichtet war und vermuthlich ihren Dank aussprach. Auf einem Spaziergange, den ich durch die Insel machte, begleiteten mich mehrere, und Einer ging voran, um mir den besten Weg zu zeigen. Ich war unbewaffnet, denn unter diesen gutmüthigen Naturkindern, die, um mich zu ertreten, spielend und tanzend vor mir herliefen, war ich ganz sicher. Diese Insel schien mir älter als alle bis jetzt gesehenen; Pandanus- und Brodfruchtbäume sah ich von seltener Höhe und Dicke, nur den Cocosbaum findet man auch hier nicht oft und gemeiniglich erst neu angepflanzt. Neben den Häusern bemerkte ich eine Pflanze mit schönen Blüthen, die sie blos cultiviren, um sich mit der Blume zu schmücken, und schon dieser Zug beweiß, daß dieses Volk sich nicht ganz in dem rohen Zustande der übrigen Wilden befindet; ich bin überzeugt, daß es durch vernünftige Europäer sehr leicht zur wahren Bildung emporgehoben werden könnte. Indem ich an einem Cocosbaume vorbei ging, bemerkte ich, daß man an einen Ast desselben einen Stein gebunden hatte; ich fragte meine Begleiter, warum das geschehen, und erhielt zur Antwort: Tabui, wobei er mir begreiflich zu machen suchte, daß die Frucht nicht gegessen werden dürfe. Das Wort Tabui hat viel Aehnliches mit dem Tabu der Südseeinsulaner und scheint hier auch den nämlichen Sinn zu haben; ich habe es aber nachher nie wieder gehört. Es wäre merkwürdig, hier Worte zu finden, die uns durch ihre Aehnlichkeit beweisen könnten, daß die Bewohner

dieſer Inſel-Gruppe vielleicht von Oſten her gekommen ſind; von allen Worten aber, die wir bis jetzt aufgezeichnet, deutet bis auf dieſes kein einziges daraus. Wir ſtießen am Ufer auf ein einfaches Grabmahl, das aus einem von Korallenſteinen erbaueten Vierecke beſtand; es ſchien mir, als dürften die Einwohner nicht hinein treten, und nachher habe ich erfahren, daß nur die Anführer begraben, alle übrige Leichname aber ins Meer geworfen werden. Es ward Abend, ich mußte alſo meine Promenade endigen, und nahm von meinen Freunden Abſchied, die mich bis ans Boot begleiteten, dort wurden ſie noch eine Flinte gewahr, deren Gebrauch ſie durchaus erfahren wollten, ich machte ihnen begreiflich, daß ſie einen ſtarken Knall von ſich gäbe, ſie aber verſtanden mich falſch und meinten, daß ich ſie gebrauchte, wie ſie ihr Muſchelhorn. Der Alte gab mir noch einige Cocosnüſſe mit auf den Weg und rief mir ſein Aidara zu.

Den 20ſten Januar waren wir ſchon frühe unter Segel; ein friſcher NNO Wind begünſtigte den SO Cours parallel mit der Inſelkette.

Die Breite unſeres Ankerplatzes fanden wir . 9° 33′ 16″ N.
Länge nach den Chronometern . . . . . 169° 49′ 2″ W.
Abweichung der Magnetnadel . . . . . 12° 14′ O.

Nachdem wir eine Stunde raſch geſegelt, ohne von Korallenbänken aufgehalten zu werden, zeigte ſich in SO eine Inſel, die alle vorige an Größe übertraf. Ich nahm meinen Lauf gerade dahin, und immer gewiſſer ward es mir, daß wir uns in einem Kreiſe befanden, als ich jetzt auch in S Land entdeckte. Um neun Uhr ließ ich eine viertel Meile von der großen Inſel die Anker auf acht Faden Tiefe über feinem Sand fallen und wir lagen hier in einem herrlichen Hafen, im ruhigſten Waſſer. Ein Boot das ſich von Ormed mit uns zugleich auf den Weg gemacht, ſegelte zu unſerm Erſtaunen eben ſo ſchnell wie der Narick. Ungewiß, ob wir uns jetzt an Naricks Reſidenz befänden, oder nicht, ſchickte ich, nachdem wir geankert, Herrn von Chamiſſo ans Land, um Erkundigungen hierüber einzuziehen. Nach einer Stunde kam er mit der Nachricht zurück, daß Narick ſich allerdings hier befände und mich gleich am Schiffe beſuchen werde; übrigens hatte dort nichts dem Aufenthalte eines vornehmen Mannes entſprochen; alles war gerade wie auf der Inſel Ormed, ſelbſt die Bevölkerung gering, die mit Männern, Weibern und Kindern nur aus ſechzig Perſonen beſtand. Nachmittags ſtieß ein Boot von der Inſel ab und wir erkannten bald den Narick, der uns ſchon aus der Ferne, Aidara! zurief. Er war heute aufs prächtigſte mit Blumen und Muſchelkränzen geſchmückt, um den Hals trug er allerlei Verzierungen und der Leib war in neue Matten gehüllt. Sein Boot kam aus Schiff, das er zu unſerm Erſtaunen ohne Bedenken beſtieg, und aufgemuntert durch ſein Beiſpiel, folgten ihm ein Paar ſeiner Begleiter. Vergebens würde ich verſuchen, den erſten Moment als ſie das Verdeck betraten zu beſchreiben; wie verſteinert blieben ſie ſtehen, indem ihre funkelnden Blicke auf all den Gegenſtänden herumirrten; nicht einen Schritt weiter hätten ſie gethan, wenn ich nicht den Narick angefaßt und ſo ihn herum geführt hätte. Endlich erholte er ſich etwas von ſeinem Erſtaunen und nun war er wie neu belebt; ſo gewandt, ſo wißbegierig und kindiſch hatte ich ihn noch nie geſehen. Er ſprang von einem Gegenſtande zum andern, befühlte jeden mit beiden Händen, fragte nach deſſen Gebrauch, wartete aber nie die Antwort ab, ſondern erfaßte immer wieder etwas anderes. Nicht einen Augenblick konnte er bei einer Sache verweilen, zu vieles nahm ſeine Aufmerkſamkeit in Anſpruch; Neugier und Furcht wechſelten auf ſeinem Geſichte. Er ſprang wie ein Wahnſinniger auf dem Verdeck umher, lachte bald aus vollem Halſe, bald rief er voll Erſtaunen O—h! wann ihn aber etwas ganz beſonders überraſchte, ſchrie er, Errio!

Errio! (ein Wort das ich bei solchen Gelegenheiten oft hörte.) Seine Begleiter nahmen ebenfalls lebhaften Antheil an allem, wagten aber nicht sich in Gegenwart ihres Befehlshabers so laut zu äußern, wie er. Durch meine Schuld hätte ich jetzt beinahe meine Freunde verscheucht; wir hatten nämlich von unserm ganzen Vorrathe noch zwei Schweine übrig, die ich auf dieser Insel lassen wollte; um zu erfahren, ob ihnen diese Thiere vielleicht bekannt wären, ließ ich sie heraus bringen; das aber gab argen Spectakel, denn sie erschienen mit furchtbarem Geschrei. Meine Gäste geriethen in die höchste Angst, Narick umklammerte mich mit beiden Armen, zitterte am ganzen Leibe, und schrie lauter als die Schweine, und ich eilte sie wieder fortzuschicken. Lange sahen die Insulaner noch mit wilden Blicken um sich und selbst meine Geschenke vermochten heute nicht, sie wieder in die frohe Stimmung zu versetzen, womit sie das Schiff betraten. Ich nöthigte jetzt den Narick in die Kajüte, er aber schickte vorsichtig seine Begleiter zuerst hinein, die ihm mit sichtbarer Angst gehorchten und langsam die Treppe hinabstiegen; kaum aber waren sie drin, so war ihr Erstaunen grenzenlos; die vielen blanken Sachen gefielen ihnen unbeschreiblich und unter dem Ausruf: Errio! Errio! bedeckten sie sich das Gesicht mit beiden Händen. Ein Blick in den Spiegel erschreckte sie Anfangs sehr, sie sahen verstummt einander an, und dann wieder in den Spiegel; als sie sich aber darin erkannt hatten, umarmten sie sich, machten allerlei possirliche Bewegungen und lachten unmäßig. Narick, der das von oben mit anhörte, konnte sich nicht länger halten, mit Einem Satz war er bei uns und jetzt überstieg sein Jubel alle Grenzen. Ich war wie von wilden Kindern umgeben, obgleich der ganz graue Bart des einen sein Alter verrieth; oft aber habe ich hier die Bemerkung gemacht, daß bei diesem Volke das Alter den kindischen Frohsinn nicht unterdrückt; einige, die sich vor Altersschwäche kaum mehr bewegen konnten, nahmen mit jugendlichem Geiste an allem Theil und nie sah ich sie mißvergnügt. In ihrem schönen Klima, und ihrer nur aus Früchten bestehenden Nahrung, mag der Grund von dieser bei uns so seltenen Erscheinung zu suchen seyn und an dem Genuß der Vegetabilien mag es auch liegen, daß das ganze Volk lang und sehr schlank ist. Ihre Knochen sind fein, wie bei Frauenzimmern; Hände und Füße ungemein klein. Mit anstrengenden Arbeiten geben sie sich wenig ab; ihre einzige Beschäftigung ist Böte zu bauen, die sie nun einmal nicht entbehren können; diese sind lang und schmal und liegen tief, weshalb sie gegen den Wind segeln können; die Segel und Taue werden von den Weibern aus Cocosrinde sehr geschickt verfertigt. Das Volk ist sanft und furchtsam, scheint indeß doch zuweilen Kriege zu führen, da sie Lanzen besitzen, die schlecht aus Holz gearbeitet, an der Spitze mit Widerhacken oder mit Haifischzähnen versehen sind, die allerdings arge Wunden verursachen müssen. Nachdem meine Freunde sich hinlänglich an dem Anblick meiner Kajüte ergötzt, führte ich sie aufs Verdeck zurück, wo sich unterdeß noch einige Insulaner eingefunden hatten, die sich jetzt viel von ihren Kameraden erzählen ließen. Noch einmal beschenkte ich Alle, und erfreute den Narick sehr durch eine rothe Schürze, die ich ihm um die Hüften band, wofür er mir sogleich eine Menge Cocosnüsse aus dem Canot holen ließ. Als er ans Land fahren wollte, lud er mich ein, ihn auf seinem Canot dahin zu begleiten, ein Vorschlag den ich annahm, während die Herren Gelehrten uns auf einem Boote folgten. Narick führte uns in seine Wohnung, die sich von den übrigen nur durch ihre größere Geräumigkeit unterschied und bewirthete uns mit einem Getränk aus Pandanussaft, das süß und gewürzhaft schmeckte. Einer unserer Herren behauptete ein Stück Eisen gesehen zu haben, daß nicht von uns kam und als ich mich an den Ort begab, wo eben ein Canot gebaut wurde, fand ich wirklich ein Stück, das vier Zoll lang und zwei Zoll breit, von dem Baumeister als Handart gebraucht wurde. Ich bot meine ganze mimische Kunst auf, um zu erfahren, wo sie

es her hätten; sie verstanden mich, und erklärten mir, daß aus N O ein dicker Balken hergeschwommen sey, um dessen Mitte sich ein eiserner Reif befunden, den sie abgenommen, in mehrere Stücke zerschlagen, und unter sich vertheilt hätten. Das Kiel zu dem neuen Boote, welches mit unendlichem Zeitaufwande vermittelst des kleinen Stückes Eisen ausgehöhlt wurde, war gelegt und es muß wenigstens ein Jahr vergehen, ehe ein Boot von zwanzig Fuß Länge fertig ist. Das Kiel wird gewöhnlich vom Brodfruchtbaume verfertigt und sie würden gern das ganze Boot daraus bauen, wenn die Frucht davon nicht einen Theil ihrer Nahrung ausmachte; jetzt müssen sie sich mit Treibholz begnügen, das aus O von entfernten Inseln, oder von der Küste Amerikas hergetrieben wird, und zuweilen sehr schwer zu bearbeiten ist. Da sie mit ihren jämmerlichen Instrumenten keine lange Bretter hervorbringen können, so gebrauchen sie zur äußern Bekleidung der Böte, kleine Stücke Holz, die sie mit Cocosschnüren an einander befestigen. Diese Fahrzeuge scheinen beim ersten Anblick alt und zusammengeflickt, sie wissen aber alle Löcher und Zwischenräume so gut zu verstopfen, daß nur wenig Wasser hinein dringen kann; vielleicht werden ihnen in Zukunft die Böte besser gelingen; vermittelst des Beils und der Handart die ich ihnen schenkte, indem ich sie in dem Gebrauche dieser Instrumente unterwies. Narick und einige Insulaner begleiteten mich auf einem Spaziergange durch die Insel, welche 5½ Meile im Umfange hatte. Es fehlte hier nicht an der schönsten Erde, die sogar an manchen Stellen kleine Hügel bildet. Brodfrucht und Pandanus findet man sehr viel und letztere gewähren einen ganz sonderbaren Anblick indem die nackten Wurzeln derselben einige Fuß über der Erde, dem Stamme das Ansehn geben, als stände er auf Füßen. Auf unserm Rückwege kamen wir an einer Hütte vorbei, worin ein altes Weib, gewiß von hundert Jahren, mir auffiel, dürr und vertrocknet, glich sie einer Mumie; die Last der Jahre hatte sie gebeugt, keinesweges aber ihre Zunge gelähmt, denn ihre Redseligkeit war unbeschreiblich; dabei schien ihr zahnloser Mund von witzigen Einfällen zu sprudeln, denn meine Begleiter lachten sehr. Kinder sahen wir viele, und das machte uns die geringe Bevölkerung noch räthselhafter und deutet wie die jungen Anpflanzungen der Cocosbäume auf eine ganz neue Ansiedelung der Menschen auf diesen Inseln. Einer meiner Begleiter, ein bejahrter Mann, der besonders viel natürlichen Verstand zu haben schien, gefiel mir durch sein Betragen sehr. Lagediack hieß mein neuer Freund und Lehrer, denn ich habe wirklich in wenigen Stunden mehr Worte von ihm gelernt, als von den andern in einigen Tagen. Ich hatte mir sein Vertrauen durch einige Geschenke erworben und suchte manches über diese Inseln von ihm zu erfahren, da er sich mir sehr verständlich zu machen wußte; so sagte er mir z. B. daß diese Insel Otdia heiße, und die ganze Gruppe nach ihr benannt würde. Es wurde mir von Tag zu Tage leichter, die hiesige Sprache zu verstehen, da es ihr, wie ich bald merkte, ganz an Verbindungs-Worten fehlte. Ich lud meinen Freund ein, mich morgen auf dem Schiffe zu besuchen, indem ich folgende Worte aussprach: Ildin, Lagediack, Waedack, Oa (morgen Lagediack kommen Schiff) er verstand mich vollkommen, antwortete inga, (ja) und umarmte mich vor Freuden, daß ich seine Sprache verstand; ich glaube aber, daß meine Freude hierüber, noch die seinige übertraf, besonders als ich bemerkte, daß ich mir durch meine Gelehrigkeit das Zutrauen der Wilden erwarb. Ich beschloß einige Wochen auf Otdia zu verweilen, theils um von hieraus auf Böten die südliche Gruppe der Inseln zu untersuchen, theils aber auch um die Sprache und die Gebräuche dieses merkwürdigen Volks näher kennen zu lernen, denn immer dünkt es mich, bei Entdeckung eines Landes oder einer Insel sehr interessant, auch die Bewohner, ihre Sitten und Gebräuche zu studiren; indem habe ich in der Folge keine Ursache gehabt, den Zeitverlust zu bedauern, da er mir gerade die Mittel zu neuen Entdeckungen in die Hände gab.

Den 21sten schickte ich nach Wasser, daß sich auf Otdia in verschiedenen Gruben sammelt und sehr gut ist. Nachmittags besuchten mich zwei Böte, auf dem einen befand sich Narick mit seinem Gefolge und auf dem andern der Chef von Egmedio, einer kleinen Insel südlich von Otdia, die sich durch ein Wäldchen von alten Cocosbäumen auszeichnet, welches in der Mitte der Insel liegt und hoch über alle andere Bäume hervorragt. Diese, die hohe Vogelinsel und noch eine, südlich von unserm Ankerplatze, sind drei feste Punkte, die sich dem Seefahrer darbieten, wenn er bei dem östlichen Theil der Inselgruppe anlangt. Die vielen und alten Cocosbäume auf Egmedio, machten es mir noch unerklärlicher, warum man erst jetzt deren Verpflanzung auf den übrigen Inseln anfing, da es doch schon lange hätte geschehen können.

Narick stellte mir jetzt den Chef der Insel Egmedio vor, welcher Langin hieß; es war ein Mann über 36 Jahre, von mittlerer Statur und sehr schmächtig; sein ganzer Körper war tatuirt, seine Kleidung zierlich, sein Betragen bescheiden, nur fand ich ihn übertrieben furchtsam. Mein Freund Lagediack kam, seinem Versprechen gemäß, mit Narick ans Schiff, und letzterer hatte heute schon den Muth sich zu dem Aufenthalt der Schweine führen zu lassen, um sie genauer zu betrachten, war aber doch bei ihrem leisesten Grunzen zur Flucht bereit. Langin, der Furchtsamste von allen, hatte sich nicht so nahe gewagt, sondern war längs dem Tau auf den Mast geklettert und schauete von seiner Höhe auf sie herab. Mit meinem kleinen Valet waren sie schon so vertraut, daß sie mit ihm spielten, fing er aber aus Muthwillen an zu bellen, so hatte gleich alle Freundschaft ein Ende, und meine Gäste saßen alle in einem Nu auf den Wänten; *) sie konnten sich während meines ganzen Aufenthalts bei ihnen, nicht an seine Lebhaftigkeit gewöhnen, besser gefiel ihnen ein anderer Hund, den ich in der Beringsstraße eingehandelt, durch sein Phlegma; dieser war von der Gattung die man in Kamtschatka zu Schlittenfahrten braucht, sein Fell glich dem, eines Eisbären; in einem kalten Lande geboren, konnte er die Hitze hier nicht ertragen und krepirte bald unter Convulsionen. Nachdem sich die Blicke der Wilden einigermaßen an den Gegenständen des Luxus gesättigt hatten, zog jetzt das Eisen sie an; ein so großes Stück wie z. B. eine Kanone oder ein Anker, schien ihnen ein unermeßlicher Schatz, und mit dem beständigen Aufruf: Möll! Möll! untersuchten sie alles genau. Ich beschenkte sie alle zu ihrer großen Zufriedenheit, besonders aber, die beiden Befehlshaber ausgenommen, den Lagediack, um mir seine Freundschaft immer mehr zu gewinnen. Er mußte sich zu mir setzen, und ich suchte meine ganze Sprachekenntniß hervor, um ihn zu fragen, ob außer dieser Inselgruppe ihm noch andere bekannt wären? Lange waren Reden und Pantomimen vergeblich, endlich aber verstand er mich doch, zeigte mit der Hand nach Süden, indem er sagte: inga eni cefecef (ja Inseln dort) und meine Freude war doppelt groß, da ich meiner Sprachkenntniß die Entdeckung einer unbekannten Gruppe dankte. Ich befahl jetzt, den Peil-Kompaß anzustellen, Alle versammelten sich gleich um das Instrument, das sie mit Aufmerksamkeit betrachteten; Lagediack besonders konnte seine Blicke nicht abwenden von der Magnetnadel, die sich, ohne berührt zu werden, drehete, und fragte mich wiederholt: wie das zugehe? Wie aber sollte ich ihm eine Erklärung über den Kompaß geben, selbst wenn er meiner Sprache vollkommen mächtig gewesen wäre; wie ihm Licht verschaffen über eine Sache, worin ich selbst noch erleuchtet zu werden wünschte? Daß das Gehäuse zu drehen war, während die Nadel immer dieselbe Richtung behielt, begriff er leicht, da er gleich ausfindig machte, daß die Nadel nach N und S zeigte. Ich bat ihn jetzt noch einmal, mir die

*) Strickleitern, die in den Mastkorb führen und den Mast halten.

Lage der unbekannten Inselgruppe zu zeigen und er ergriff sogleich den Kompaß, den er auf dem Statif so lange drehte, bis die Dioptern nach der verlangten Gegend gerichtet waren, indem er mir verständlich machte, daß die Inselgruppe dort läge. Die Richtung des Kompasses war SW, was ich sogleich auf der Tafel notirte. Das Schreiben war wieder eine neue Erscheinung, die sowohl ihre Aufmerksamkeit als ihr Nachdenken erregte. Ich suchte dem Lagediack begreiflich zu machen, daß alles was wir sprächen, auch auf die Tafel gebracht werden könne, schrieb seinen Namen hin und sagte: das ist Lagediack; er war sehr erschrocken, sich in so wunderbaren Figuren dargestellt zu sehen und schien zu fürchten, daß er durch Zauberei von nun an eine solche Gestalt annehmen müsse; die Andern lachten herzlich über den närrischen Lagediack auf der Tafel, während er selbst mit großer Angst die furchtbare Verwandlung erwartend, dastand. Ich erlöste ihn bald aus dieser peinlichen Lage, indem ich seinen Namen auslöschte; er umarmte mich voll Dankbarkeit und bat mich, jetzt den Langin auf die Tafel zu bringen; dieser aber, der meine Hexerei immer nur aus der Ferne zitternd angesehen, lief bei diesem Vorschlage unter lautem Geschrei an die andere Seite des Schiffs, wo er sich verbarg; seine Kameraden lachten ihn aus und meine Zauberei hatte für heute ein Ende. Ich suchte noch dem Lagediack begreiflich zu machen, daß er mir die ganze Inselgruppe Otdia auf die Tafel zeichnen möchte; er nahm auch den Griffel und zeichnete die Gruppe kreisförmig hin, wobei er unter dem Winde derselben fünf Durchgänge andeutete, die er Tier nannte; hierauf drehte er die Dioptern des Kompasses nach der hohen Insel in SW mit den Worten: ef-ef, ruo Tier (dort zwei Durchgänge); diese Nachricht war mir um so erfreulicher, da wir nun nicht nöthig hatten, denselben Weg zurück zu machen und vielleicht in unserer Nähe eine Passage fänden, die bequemer und sicherer wäre, als die Rurickstraße. Lagediack mußte nun auch die andere Inselgruppe, welche er Enegup nannte, hinzeichnen, und er machte wieder einen Kreis von siebenzehn Inseln, der mit einigen Passagen unter dem Winde versehen war, zeigte darauf nach O und machte mir klar, daß, wenn man mit Aufgang der Sonne hier absegelte, man bei ihrem Untergange schon da seyn könnte. Nach dieser Beschreibung lag sie also nur in geringer Entfernung von Otdia, und ich zweifelte gar nicht mehr daran, sie ohne alle Schwierigkeit zu entdecken. Mein Freund erzählte mir noch, daß auf Enegup auch Pandanus (Bob) Brodfrucht (Mia) und Cocos (Ni) wüchsen; von der Bevölkerung aber brachte er mir eine sehr geringe Idee bei, indem er versicherte, daß sich da nur ein alter Mann mit drei Weibern befände. Der Alte war also nur Beherrscher seiner Weiber, oder vielleicht gar selbst ein dreifach Beherrschter. Als unsere Gäste das Schiff verließen, schenkte ich dem Lagediack noch ein Beil, das ihm Rarick beinah beneidete und wir schieden freundschaftlicher als je von einander. Einige unserer Herren hatten ihre Namen vertauschen müssen, Langin, der eine besondere Freundschaft zu dem Lieutenant Schischmareff gefaßt, nannte sich nach ihm: Timaro, und Chamissos Freund hieß Tamiso; anders die Namen auszusprechen, war ihnen unmöglich.

Ich wollte einen Tag abwarten, an dem der Wind frisch wehte, um die Durchgänge in SW zu untersuchen, und da ich schon lange den Plan gehabt hatte, auf Otdia einen Garten anzulegen, wo ich die Sämereien von den Sandwich-Inseln in Gegenwart der Einwohner aussäen könnte, so fuhr ich Nachmittags mit Herrn von Chamisso hin, um ein Stück Land zu diesem Zwecke auszusuchen. Neben Raricks Wohnung fanden wir einen freien Platz, in der Nähe einer Wassergrube, der diesem Zweck entsprach; die Erde war sehr schön und morgen wollte ich ihn bearbeiten. Auf dem Rückwege sahen

wir wieder ein Begräbniß, ganz dem auf der Insel Ormed gleich, rund herum mit Cocosbäumen bepflanzt und man sagte mir, hier läge ein Tamon.

Den 22sten Morgens besuchten uns mehrere Canots, die uns Cocosnüsse mitbrachten; bei jedem Besuch der Einwohner, versuchte ich ihnen die Furcht vor den Schweinen zu verringern, weil ich diese bald ans Land zu bringen beschloß. Gleich nach Tische fuhr ich mit Herrn von Chamisso und mehreren Matrosen mit Schaufeln zur Insel, um frisch die Hand ans Werk zu legen, und den neuen Garten noch vor unserer Abreise zu vollenden. Narick, Lagediack und viele Bewohner Otdias, sahen uns voll Neugierde zu, die Schaufeln erregten ihre Aufmerksamkeit, aber umsonst war mein Bestreben, ihnen meine Absicht begreiflich zu machen; sobald indeß unser Werk so weit vorgerückt war, daß wir die Sämereien zur Hand nahmen, schien ihnen ein Licht aufzugehn. Während einige Matrosen die Erde gruben und fein rieben, machten die andern einen Zaun, an dem Lagediack mitarbeitete, ohne daß es ihm geheißen war. Nach und nach hatten sich alle Otdianer um uns versammelt, und staunten hauptsächlich den Zaun an, dessen Bestimmung das glückliche Völkchen nicht kannte. Nachdem ein Theil des Gartens bearbeitet und einiges gesäet war, gaben wir dem Lagediack zu verstehen, daß sie hier Pflanzen und genießbare Früchte zu erwarten hätten, und ein gewaltiger Freudensprung bewies, daß er uns verstanden. Er begann jetzt laut dem Volke unsere Absicht zu erklären, alle hörten ihn mit gespannter Aufmerksamkeit an, und als er seinen weitläuftigen Vortrag geendigt, ward der Jubel allgemein. Wir endigten nach einigen Stunden für heute unsere Arbeit, um den Zuschauern keine Langeweile zu machen, und ich erklärte dem Lagediack noch, daß der Garten nur ihm und Narick gehöre, und der Zaun dazu da sey, jedem andern den Weg zu versperren; auch dieses machte er sogleich bekannt, fühlte sich hoch geehrt in dieser Auszeichnung und schlang zwei verschiedene Knoten *) aus Pandanus-Blättern, die sein und Naricks Zeichen bedeuteten; diese wurden an den Zaun gehängt, zum Beweis, daß Beide Besitzer des Gartens wären. Ich hatte während wir arbeiteten den Thee ans Land bringen lassen, und wir gingen jetzt zu Naricks Wohnung, wo der Kessel schon auf dem Feuer stand, um den sich die Eingebornen versammelten, das kochende Wasser betrachtend, das ihnen lebendig schien. Im Schatten der Palmen wurde die Serviette auf die Erde gebreitet, und wieder zogen sich Alle um dieses neue Wunder mit einem lauten O—h; als wir aber gar den Thee zu bereiten anfingen, da war des Redens und Lachens kein Ende und es entging ihnen keine unserer Bewegungen. Der Thee war fertig, und ihre Neugier, als sie uns trinken sahen, nicht zu beschreiben; ich bot dem Narick eine recht süße Tasse, die er nur auf vieles Zureden an die Lippen zu bringen wagte; unglücklicherweise war der Thee noch heiß, er verbrannte sich den Mund und ich rettete mit genauer Noth meine Tasse, die er fortschmeißen wollte. Gleich einem elektrischen Schlage theilte der Schreck sich mit, und alle waren im Begriff davon zu laufen; endlich entschloß Narick sich doch, ihn zu kosten, die andern sahen ihn voll Erstaunen an, und als er den Thee wohlschmeckend fand, wollten alle davon haben, und bewiesen durch lautes Schmatzen wie wohl er ihnen gefiel; auch Zwieback aßen sie gern dazu, der Zucker aber trug den Preis davon. Von Süßigkeiten sind alle Eingeborenen große Liebhaber und ihre Hauptnahrung, die sie aus der süßen Pandanus-Frucht ziehen, mag Schuld seyn, daß selbst Kinder von zehn Jahren selten gesunde Zähne haben, die ihnen im mittlern Alter schon fast gänzlich fehlen. Es war heute das erste Mal, daß die

*) Mit diesen Knoten aus Pandanusblättern bezeichnen sie ihr Eigenthum; an der Beschaffenheit derselben wird der Eigenthümer erkannt; besonders oft findet man sie an Bäumen.

Einwohner ſich entſchloſſen, von unſern Lebensmitteln zu koſten, ein Beweis, wie ſehr ihr Vertrauen zugenommen, leider aber entwickelte ſich auch mit dem Zutrauen der Hang zum Stehlen, und Rarick ſelbſt ging mit dieſem böſen Beiſpiel vor: die blanken ſilbernen Löffel ſtachen ihm ſo ſehr in die Augen, daß er einen davon im Gürtel zu verbergen ſuchte, er wurde aber, da wir es bemerkten, noch durch einen Scherz daran verhindert. Ein kupfernes Maaß, deſſen ſich die Matroſen zum Waſſertrinken bedienten, ward vermißt, und erſt nach langem Suchen, wohlverſteckt in einem Gebüſche gefunden. Da uns bis jetzt nie etwas gefehlt hatte, ſo war ich überzeugt, dieſes Laſter ſey den Inſulanern fremd; um ſo unangenehmer wurde ich heute davon überraſcht. Ich äußerte meine Unzufriedenheit gegen die Anweſenden und befahl meinen Leuten in Zukunft aufmerkſamer zu ſeyn, damit unſere Freunde nicht in Verſuchung geführt würden.

Am 23ſten Morgens beſuchten uns Rarick und Langin mit einem zahlreichen Gefolge; ſie brachten uns Cocosnüſſe, und wurden freundſchaftlich wie immer empfangen. Ganz unbefangen gingen ſie jetzt ſchon überall umher, nur die Kanonen reizten noch ein wenig ihre Aufmerkſamkeit und ſie meinten, daß dieſe bei uns die Stelle ihrer Muſchelhörner verträten, ohne zu ahnen, welch ein fürchterliches Mordgewehr ſie vor ſich hatten. Dem Einen von Langins Begleitern, der in der Kajüte ein Meſſer geſtohlen, ward es wieder abgenommen; er ſchämte ſich gewaltig, Langin war ſehr aufgebracht und verließ uns, um auf ſeine Inſel zu fahren, wohin er uns einlud. Nachmittags fuhren wir ans Land, um den Garten zu vollenden, und beim erſten Blick fiel uns hier die Verwüſtung auf, welche die Ratten angerichtet; ſelbſt durch unſere Gegenwart ließen ſie ſich nicht ſtören, indem einige den Samen ausgruben und andere mit ihrer Beute davon liefen. Ich machte dem Lagediack begreiflich, daß der ganze Garten zerſtört werden würde, wenn ſie ihn nicht bewachen ließen, und bald waren die Diebe mit Knitteln und Steinen verjagt. Wir brachten die Verwüſtungen in Ordnung und bepflanzten den übrigen Theil noch mit Arbuſen, Melonen, Mais, Bohnen, Erbſen, Zitronen und Jams. Daß alles genießbar wäre, hatte Lagediack wohl begriffen, nur die Art der Zubereitung mußte ihm noch erklärt werden; eine gebackene Jamswurzel, die ich noch hatte, ließ ich vertheilen, und ſie fanden den Geſchmack derſelben ſo lieblich, daß ſich dadurch ihr Intereſſe für den Garten ſehr vermehrte. Wir theilten noch eine Menge Sämereien aus, die ſie nach Belieben einlegen konnten; Herr von Chamiſſo iſt unermüdlich geweſen, hier ſowohl als auf allen übrigen Inſeln, die wir in verſchiedenen Gegenden berührten, allerlei auszuſäen und ich bin überzeugt, daß ſeine Mühe nicht fruchtlos geweſen ſeyn wird. Wir kehrten nach vollendeter Arbeit, mit dem Gefühle, ein nützliches Werk vollbracht zu haben, aufs Schiff zurück, und ſchon jetzt war unſere kleine Mühe durch die Dankbarkeit der Inſulaner belohnt, die ſich mit Liebe an uns ſchloſſen. Die Nahrung der Bewohner dieſer Inſelgruppe beſteht in dieſer Jahrszeit einzig aus Pandanusfrüchten, und nur als Leckerbiſſen betrachten ſie die Cocosnüſſe, deren es hier nur wenige gibt. Da aber der Pandanus wenig Nahrhaftes enthält, und keinesweges im Ueberfluß vorhanden iſt, ſo kann man ſich eine Idee von ihrer frugalen Koſt machen, die ihnen indeß zuzuſagen ſcheint, da ſie bei außerordentlicher Geſundheit ein hohes und heiteres Alter erreichen. Eine dreifache Zunahme der Bevölkerung müßte hier eine Hungersnoth hervorbringen, der wir jetzt durch unſere Sämereien vorgebeugt zu haben hoffen dürfen. Es iſt auffallend, daß ſie den Fiſchfang ſo ganz vernachläßigen; nur ein Paar Mal, habe ich während unſers Aufenthalts die Leute an den Riffen eine Gattung kleiner Fiſche angeln ſehen. Ein Hahn und eine Henne, die letzten Ueberreſte unſers Geflügels, ſchenkte ich dem Lagediack, deſſen Freude uns über den Verluſt des Bratens tröſtete.

Den 24sten Januar. Heute wurde die Schmiede am Lande aufgestellt, da verschiedenes Eisenwerk der Reparatur bedurfte. Die Neuheit des Schauspiels lockte alle Einwohner herbei, welche mit Erstaunen das Aufstellen der Maschine betrachteten; als aber der Blasebalg wirkte, die Kohlen glühten, und das geschlagene Eisen feurige Funken sprühte, da ergriffen die Männer ihre Weiber, diese ihre Kinder, und alles entfloh. Lagediack war der Erste, der sich von seiner ungegründeten Furcht überzeugen ließ; um ihn mit dem Nutzen der Schmiede bekannt zu machen, wurde eilig eine hübsche Harpune verfertigt, die ich ihm schenkte, und seine Freude darüber war unbeschreiblich. Die Harpune hoch über den Kopf haltend, rief er mit lauter Stimme seine Kameraden herbei, die durch sein Beispiel ermuthigt, sich auch wieder versammelten. Ich ließ in ihrer Gegenwart noch eine Harpune für den Narick und einige Fischhacken für meine Günstlinge schmieden, und ihre Ergebenheit wuchs in dem Grade, als jede neue Kunst uns in ihren Augen erhob. Da die Schmiedearbeiten erst in einigen Tagen beendigt werden konnten, so ließ ich sie unter Aufsicht des Schmieds am Lande, und Lagediack versprach zu sorgen, daß während der Nacht nichts gestohlen würde. Herr von Chamisso blieb ebenfalls diese Nacht in Naricks Wohnung, um noch einige Gebräuche der Insulaner kennen zu lernen.

Den 25sten. Die Nacht war am Lande ruhig verstrichen und Niemand hatte gewagt, sich der Schmiede zu nähern. Als am Morgen die Arbeit wieder begann, trat plötzlich ein alter Mann hervor, ergriff rasch ein Stück Eisen und wollte sich eilig damit entfernen; seine Kameraden aber, die es bemerkten, setzten ihm mit dem Ausruf: Cabuderi! (stehlen) nach, polten ihn bald ein, und mußten ihm seine Beute, die er gutwillig nicht hergab, mit Gewalt abnehmen. Ohne die geringste Verlegenheit nahm er seinen Platz wieder ein, wüthete gegen alle, die ihm nachgesetzt und suchte gleich darauf sich eines andern Stücks zu bemächtigen, worauf er denn ganz fortgeschickt werden mußte. Man konnte diesen Alten, der von einer andern Insel zum Besuch da war, nicht eigentlich einen Dieb nennen, da er seinen Raub öffentlich beging; denn offenbar versuchte er nur, das Recht des Stärkern zu üben.

Schon seit einigen Tagen haben wir anhaltend NW Wind mit öfterem Platzregen, der mich verhindert, die von Lagediack angezeigte Passage zu untersuchen.

Den 26sten. Heute wurden die Schweine, an deren Anblick die Insulaner jetzt ziemlich gewöhnt waren, ans Land gebracht und dem Narick geschenkt, neben dessen Wohnung ein kleiner Platz für sie eingezäunt war. Ein Matrose mußte einige Tage am Lande bleiben, um sie in der Behandlung dieser Thiere zu unterrichten. Von der Sau ließ sich eine baldige Vermehrung hoffen. So lieb aber auch dem Narick das Geschenk war, so getraute er sich doch nicht in die Nähe, als beim Landen ihr furchtbares Grunzen an seine Ohren schlug und die Weiber vollends, welche nie am Schiff gewesen, und die Thiere nur durch den Bericht der Männer kannten, liefen bei ihrem Anblick in den Wald. Ich durchstrich mit meiner Flinte die Insel, in der Hoffnung, irgend einen Landvogel zu schießen, fand aber außer sehr wenigen wilden Tauben, keinen einzigen. Narick und Lagediack begleiteten mich, ohne meine Absicht zu ahnen und um eine kleine Probe zu machen, zeigte ich ihnen einen Strandläufer (eine Gattung Wasserschnepfen) der fünfzig Schritt von uns entfernt, am Ufer stand, und schoß ihn nieder; in dem Augenblick aber mußte ich meine Unbesonnenheit bereuen, denn beide lagen ausgestreckt zu meinen Füßen und wimmerten laut, indem sie ihre Köpfe tief ins Gras steckten. Nur nach vielen Versicherungen, daß ihnen kein Leid geschehen, standen sie auf, zitterten aber heftig und sahen sich scheu nach der Flinte um, die ich an einen Baum gelehnt. Der Anblick des blutenden Vogels war nicht geeignet, aus dem Vorfall einen Scherz zu machen; sie blieben mißtrauisch und furchtsam, und liefen davon als

sie sich einen Augenblick unbemerkt glaubten. Es hat mir viele Mühe gekostet, ihr Zutrauen wieder zu gewinnen und nie durfte ich mich mit der Flinte blicken lassen.

Den 28sten Januar. Um sieben Uhr Morgens verließ ich in Gesellschaft aller unserer Herren Gelehrten auf zwei Böten, die für drei Tage mit Lebensmitteln versehen waren, das Schiff, um das schöne Wetter zur Untersuchung der bewußten Passage zu benutzen. Zuerst fuhren wir nach Langins Insel Egmedio, wo wir nach einer Stunde eintrafen und aufs freundlichste von ihm empfangen wurden. Er führte uns sogleich in seine Hütte, seine Frau mußte allerlei herbeischaffen, um uns zu bewirthen, und er selbst konnte nicht aufhören, seine Freude über unsern Besuch an den Tag zu legen. Langin, der uns hier als ein gastfreier herzlicher Mann erschien, übertraf den Narick, der dem ersten angenehmen Eindruck nicht entsprach, indem der Hauptzug seines Charakters, die Habsucht, sich grell aussprach. Die Bevölkerung auf Egmedio bestand nur aus Langin, seiner Frau und zwei Männern, die ihm unterthan schienen. Wir wußten jetzt schon aus eigener Erfahrung, daß die ganze Inselgruppe sehr menschenarm war; der südliche Theil derselben ist ganz unbewohnt. Man kann sich keinen Grund von dieser geringen Bevölkerung denken, als daß entweder erst vor Kurzem einige Menschen von entfernten Inseln hierher verschlagen, oder daß sie sich freiwillig vielleicht von überbevölkerten Inseln, hier niedergelassen haben. Langin führte uns auf seinem Eigenthume herum, das sich durch die schon erwähnten hohen Cocosbäume von den andern Inseln unterscheidet. Als wir, um nachher ohne Aufenthalt an den Ort unserer Bestimmung zu gelangen, ein Frühstück zu uns nahmen, war Langins Erstaunen, uns mit Messer und Gabeln von einem Teller essen zu sehen, sehr groß; er bemerkte, daß die Fliegen mich beim Essen störten, und befahl sogleich einem seiner Leute, sie mit einem Palmenzweige zu verscheuchen, eine Aufmerksamkeit, die mich von einem Wilden angenehm überraschte.

Um 1 Uhr Nachmittags hatten wir die Passage neben der hohen Insel erreicht, deren Breite an der schmalsten Stelle hundert Faden betrug; ihre Tiefe war unregelmäßig und verringerte sich von zwanzig bis fünf und an manchen Stellen bis auf drei Faden; die Insel bestand aus verschiedenartigen spitzen Korallen. Es war gerade die Zeit der Ebbe, der Strom lief mit ziemlicher Gewalt aus der Gruppe, wir ließen uns durch die Enge ins Meer treiben und kaum waren wir hindurch, so war mit dem Senkblei kein Grund mehr zu erreichen. Mit dem Narick hindurch zu kommen, war zwar möglich, aber doch gefährlich. Ein starker Wind, der sich jetzt erhob, erlaubte uns heute nicht mehr, den zweiten Durchgang, der nach Lagedicks Beschreibung im W liegen mußte, zu untersuchen; ich verschob es also auf einen günstigern Tag, nannte diesen Lagediac, und wir traten den wegen des contrairen Windes sehr beschwerlichen Rückweg an. Es war unmöglich noch diesen Abend den Narick zu erreichen, und wir sahen uns genöthigt auf der großen Insel, welche von Egmedio in S liegt, zu übernachten. Glücklicherweise kam uns hier einer meiner Günstlinge, der immer freundliche Labugar entgegen, brachte uns Cocosnüsse und Pandanus, und kündigte uns an, daß wir an seiner Insel gelandet, die er mit seiner Familie und einem alten Manne allein bewohne. Unser Lager ward am Ufer aufgeschlagen, um die Abendmahlzeit zu bereiten, und Labugar vertrieb uns mit seinem alten Freunde bis zum Untergang der Sonne die Zeit. Als wir am Morgen die Augen aufschlugen, saß Labugar nebst seiner Familie zu unsern Füßen und erwartete geduldig unser Erwachen, um uns ein Geschenk mit rein gemachten Cocosnüssen zu machen. Diese zarte Aufmerksamkeit rührte und erfreute mich. Bei einem Spaziergange fand ich ein Stück Holz, offenbar ein Glied von einem Schiffe, worin sich noch einige verrostete Nägel befanden. Gegen Mittag erreichten wir den Narick.

Den 30sten Januar. Ich ſchickte heute einen Theil meiner Mannſchaft ans Land, um Holz zu fällen, wovon wir jetzt einen großen Vorrath nöthig hatten, da weder in Unalaska noch in der Berings-Straße welches zu bekommen war. Als ich ſelbſt ans Land kam, erzählte man mir, daß ein Eimer mit eiſernen Bänden geſtohlen ſey; um einen zweiten Verſuch der Art vorzubeugen, beſchloß ich dießmal ſtreng zu ſeyn; ich forderte den Rarick ernſthaft auf, mir ſogleich den Dieb ſammt ſeiner Beute herbei zu ſchaffen, und dieſer, ſehr erſchrocken über mein Geſicht, daß er noch nie ſo verdrießlich geſehen, verſicherte, den Vorfall ſchon erfahren, und dem Diebe, der ſich auf eine andere Inſel geflüchtet, bereits nachgeſchickt zu haben. Ich war mit dieſer Erklärung zufrieden, habe aber ſpäter Urſache gehabt zu glauben, daß er ſelbſt mit einverſtanden war.

Den 31ſten. Ich erfuhr heute zu meinem Verdruß, daß der Eimer noch nicht abgegeben war. Rarick, der mit ſeinen Leuten beſchäftigt war, ein Boot zu bauen, ſchien verwirrt, als ich nach dem Diebe fragte; er wandte ſich verdrießlich an einen ſeiner Leute, der am Schluß eines ſehr langen Geſprächs aufſprang und ins Gebüſch lief; dieſes iſt der Dieb, ſagte Rarick, er wird das Geſtohlene gleich holen. Zu meiner Freude las ich auf den Geſichtern aller Anweſenden, und beſonders des Lagediack die größte Mißbilligung. Nach zehn Minuten kehrte der Dieb mit ſeinem Raube zurück, und obzwar ſeine widerwärtige Phiſionomie mich ſchon aufbrachte, ſo ward ihm dennoch die Strafe erlaſſen. Nach der Erklärung, daß künftig jeder Diebſtahl ſtreng gerügt werden würde, fuhr ich nach dem Rurick zurück, wo wir uns eben zu Tiſche ſetzen wollten, als Labugar und Rarick mit einer alten, ſehr geſchwätzigen Frau, die zu ſeiner Familie gehörte, bei uns erſchienen. Dieſe unliebenswürdigſte ihres Geſchlechtes, war das erſte Weib von dieſer Gruppe, welches das Schiff zu beſteigen wagte. Wir luden unſere Gäſte zur Tafel, die beiden Männer ſtiegen gern in die Kajüte, die Alte aber nahm auf der Schanze am Fenſter Platz, durch welches ſie zu uns hinein ſah. Der luſtige Labugar aß was man ihm vorlegte, fragte bei jeder Speiſe: was iſt das? hatte ſie aber ſchon verſchlungen, ehe man ihm antworten konnte, und ſorgte für gute Verdauung durch herzliches Lachen; ſelbſt das Salzfleiſch, wovon wir ihm ſagten, daß es von ſolchen Thieren ſey, wie ſie deren zwei am Lande beſäßen, behagte ſeinem Gaumen. Rarick war anfangs mäßig, als er aber ſah, wie gut es dem Labugar ſchmeckte, trug auch er weiter kein Bedenken, ſich den Magen ſtark zu füllen. Alles was der alten Frau durchs Fenſter gereicht wurde, verwahrte ſie ſorgfältig, indem ſie den Mund weit aufſperrte, um uns zu zeigen, daß ſie keinen Zahn mehr habe; wenn aber dieſer Mangel ſie auch am Kauen hinderte, ſo war ihr Mund um ſo thätiger in ewiger Geſchwätzigkeit. Am Wein fand Labugar ganz beſonderes Behagen, er freute ſich zu fühlen, wie dieſer ihm bis in den Grund des Magens drang, und hielt ſich den Unterleib, damit er nicht wieder heraus laufen möchte; nachdem er zwei Gläſer davon getrunken, trieb er die albernſten Poſſen. Um unſere Gäſte hoch aufzunehmen, begann nach der Tafel ein Concert. Es traten drei Matroſen in die Kajüte, mit Violin, Flöte und Tamburin, lauter Stümper in ihrer Kunſt, unſern Wilden indeß ſchien es, als ſtiegen die Himmliſchen hernieder, um die armen Sterblichen zu vergnügen. Die meiſte Aufmerkſamkeit erregte die Violine; daß der Ton derſelben, durch den Bogen hervor gebracht wurde, glaubten ſie nicht und hüteten ſich wohl, dem Zauberinſtrumente zu nahe zu kommen. Nachdem ſie noch beſchenkt waren, verließen ſie in fröhlicher Stimmung das Schiff. Nachmittags fuhren wir ans Land, und ich ſah zu meiner Freude, wie in dem Garten ſchon einige Sämereien aufgingen. Chamiſſo machte mich aufmerkſam auf kleine Gärten, die hier und da von Einwohnern angelegt waren.

Wir konnten hier im eigentlichſten Sinne des Worts ſagen: der Same war auf guten Boden gefallen, und verſprach für die Zukunft herrliche Früchte.

Den 2ten Februar. Nachdem wir heute ſtarken öſtlichen Wind mit Regen gehabt, klärte es ſich gegen Abend auf, und ich benutzte das gute Wetter, um meinen Freund Lagediack zu beſuchen, durch den ich mir die geographiſche Lage der Inſelgruppe Eregup deutlich wollte beſchreiben laſſen. Wirklich fiel er auf eine ſehr ſinnreiche Methode, mir einen genauen Begriff davon beizubringen; er zeichnete nämlich auf den Sand einen Kreis hin, der ungefähr die Form der Gruppe Otdia hatte, beſetzte den Umfang derſelben mit großen und kleinen Steinen, welche die Inſeln vorſtellten, und nachdem er auch die Durchgänge angezeigt, ſagte er: das iſt Otdia. Die Inſelgruppe Eregup, welche er mir auf dieſelbe Art verſinnlichte, meinte er, müßte ich erreichen, wenn ich eine Tagereiſe nach S W gemacht. Ich habe ſpäter ſeine Angabe ſehr richtig gefunden. Jetzt ſuchte ich noch herauszubringen, ob, wenn man nach N O S oder W ſegelte, noch auf Inſeln ſtoßen würde? Er verſtand mich zu meiner Freude, ſchleppte wieder eine Menge Steine herbei, und begann, nördlich von Otdia, drei etwas kleinere Gruppen zu bezeichnen, deren Zwiſchenräume immer eine, die letzte aber zwei Tagereiſen betrug, und nannte dieſe Ailu, Udirick und Bigar. In der Entfernung einer Tagereiſe bezeichnete er nach N W noch eine, der er den Namen Ligieb beilegte. Als er im Norden fertig war, ging er nach S über, zeigte dort noch fünf Gruppen an, deren Zwiſchenräume ebenfalls 1—2 Tagereiſen betrugen, und nannte dieſe Kawen, Anur, Mediuro, Arno und Mille. Mehr von dieſen Inſelgruppen zu erfahren, geſtattete meine geringe Sprachkenntniß nicht, aber auch dieſe Nachrichten waren mir ſehr lieb und verſchafften dem Lagediack reichliche Geſchenke. Ich beſchloß jetzt Otdia ſobald als möglich zu verlaſſen, um meine Unterſuchungen fortzuſetzen; die Kutuſoff- und Suwerow-Inſeln lagen nach unſerer Berechnung, faſt in derſelben Länge mit Otdia, die Breite war nur 1½° verſchieden, und ich zweifelte nicht, daß ſie ſich unter der in N angegebenen Gruppe befänden.

Den 3ten fertigte ich um ſechs Uhr Morgens den Lieut. Schiſchmareff auf der Barkaſſe ab, um den zweiten Durchgang zu unterſuchen, und dieſer kehrte Abends mit der Nachricht zurück, daß die Paſſage ſehr ſicher, und die engſte Stelle 150 Faden breit ſey; die Mitte hatte er grundlos und in der Nähe des Riffs 11 Faden Tiefe gefunden. Sehr erfreut über dieſe Nachrichten, befahl ich, den Rurick in ſegelfertigen Stand zu ſetzen, um Otdia in wenigen Tagen verlaſſen zu können. Dieſen Mittag hatte ich noch einen unangenehmen Vorfall; Lagediack nämlich war bei Tiſche unſer Gaſt; ſeinem Begleiter aber, (der Dieb des Eimers) wurde der Eingang in die Kajüte verſagt, und er mußte ſich auf der Schanze am Fenſter mit dem Zuſehen begnügen. Voll Mitleid reichte ihm Lagediack manchen Biſſen, dieſem aber gefielen die blanken Meſſer mehr als alle Speiſen, er hat ſich eins zum Anſchauen aus, und ſteckte es, da wir ihn abſichtlich nicht zu bemerken ſchienen, in ſeinen Gürtel; in der Hoffnung, daß er es wieder herausgeben werde, ſchwieg ich, als aber Lagediack ans Land fahren wollte und der Dieb im Begriff war, ſein Canot zu beſteigen, gab ich das verabredete Zeichen; vier Matroſen ergriffen ihn, und indem ſie ihm das Meſſer abnahmen, ſtreckten ſie ihn nieder und beſtraften ihn tüchtig. Lagediack erſchrack heftig, bat für ſeinen Freund und wiederholte oft: Cabuderi emo Aidaro (Stehlen nicht gut); dieſer aber begab ſich nach der Execution gelaſſen in ſein Canot und ſchien nur zu bedauern, daß er um das Meſſer gekommen war. Am Lande hatte man über dieſen Vorfall ſehr gelacht, und Nachmittags beſuchten mich Narick und Lagediack noch einmal und brachten Cocosnüſſe und gebratene Fiſche mit, zum Beweis, daß ſie mein Verfahren nicht mißbilligten. Ich

kündigte jetzt meinen Freunden an, daß wir sie bald verlassen würden, was sie unangenehm zu überraschen schien. Lagediack wollte durchaus wissen, wohin wir gingen, und ob wir bald zurückkämen? Meine Antwort, daß wir zuerst nach Eregup und Kawen segeln wollten, um die Leute dort mit Eisen zu beschenken, und darauf ihre Inseln ganz verlassen würden, betrübte Alle sehr, besonders verdoppelte Lagediack seine Zärtlichkeit, indem er mich unaufhörlich umarmte. Er theilte mir seine Empfindung mit, auch mir war zu Muthe, als verließe mich ein alter Freund, wie er erst nach Sonnenuntergang mit Narick von uns ging.

Den 6ten Februar. Die schnell verbreitete Kunde von unserer Abreise, zog uns eine Menge Abschiedsbesuche zu. Heute, als am letzten Tage unsers Hierseyns verließen meine besten Freunde das Schiff gar nicht mehr, und ich erfreute den Narick und Langin noch mit kleinen Stücken Segeltuch zu ihren neuen Böten. Nachmittags besuchte uns der alte ehrwürdige Chef der Insel Ormed; dieser Greis ward von uns allen sehr geliebt und jetzt reichlich beschenkt; einen alten Rock mit blanken Knöpfen zog er an, sobald er ihn erhielt. Zum letzten Mal freute ich mich heute noch am Lande unsers Gartens, wo alles herrlich gedieh, und mit Thränen im Auge verließen uns nach Sonnenuntergang Lagediack und Narick.

Observationen gemacht bei der Insel Otdia.

Das Mittel unserer täglichen Observationen, gab für die Breite unsers Ankerplatzes	9° 23′ 9″ N.
Das Mittel aus 300 Abständen zwischen Sonne und Mond an verschiedenen Tagen genommen, für die Länge desselben . . .	189° 43′ 45″ W.
Declination der Magnetnadel	11° 38½′ O.
Der mittlere Stand des Thermometers	82° Fahrenheit.
Der mittlere Stand des Barometers, der sich überhaupt während unseres ganzen Aufenthaltes nur um wenige Linien verändert hatte	29° 7 Zoll.

Da das niedrige Land hier keinen Einfluß auf die Atmosphäre hat, so steigt und fällt der Barometer so gleichmäßig, wie es gewöhnlich zwischen den Tropen zu geschehen pflegt. Das Mittel unserer Beobachtungen bei Otdia gab für die Zeit der hohen Fluth im Voll- und Neumonde 2 Stunden 30 Minuten, die höchste Differenz der Wasserhöhe stieg auf 7 Fuß.

Diese Gruppe, welche aus 65 Inseln besteht, nannte ich Rumanzof.

Von Radack nach den St. Lorenz-Inseln.

Den 7ten wurden bei Tagesanbruch die Anker gelichtet, um das liebe Otdia, wo wir unter unverdorbenen Naturmenschen manchen frohen Tag verlebt hatten, zu verlassen. Die Segel wurden gespannt, das Wetter war freundlich und der Wind uns so günstig, wie es die Menschen waren, die uns jetzt vom Ufer ihr letztes Lebewohl zuwinkten. Ich nahm jetzt den Cours nach der Passage Schischmareff; keine Korallenbank erschreckte uns, deren wir überhaupt nur zwei rechts in einiger Entfernung liegen sahen. Von der Insel Ormed folgte uns ein Canot. Um acht Uhr hatten wir den Schischma-

reffs-Canal erreicht, der durchaus der Ruricks-Straße vorgezogen werden muß, weil er viel breiter iſt und dem Seefahrer erlaubt, mit dem gewöhnlichen Paſſat heraus und hinein zu ſegeln, ohne in der Straße ſelbſt das Schiff wenden zu müſſen; auch iſt die Ruricks-Straße nicht ſo leicht zu finden, da man dort nichts als die Fortſetzung eines Riffs ſieht, der ſich immer gleich bleibt, hier hingegen iſt die Paſſage zwiſchen zwei Inſeln, ſelbſt aus der Ferne, unverkennbar. In der Mitte der Straße rief die Wache vom Maſtkorb: Land! In S. t. W. zeigten ſich ein Paar kleine Inſeln, die Gruppe Eregup war alſo ſchon ſichtbar.

Ich nahm ſogleich einige Sonnenhöhen und erhielt für die Länge nach den Chronometern 189° 50, 00″.

Die Breite nach der Schiffsrechnung, hergeleitet von unſerm Ankerplatz, gab . . 9° 24′ 57″ N.

Eine ſo ſchnelle Erſcheinung der Inſelgruppe hatten wir nicht erwartet, ſie bewies uns, daß Lagediacks Tagereiſe kein Maaßſtab für die unſrige war, und ließ vermuthen, daß auch die übrigen Gruppen näher lägen, als er ſie beſtimmte. Da wir Eregup ſchon früher ſahen, als wir Otdia aus den Augen verloren hatten, ſo war es uns leicht, beide Gruppen durch Winkel ſo zu verbinden, daß auch Eregup eine genaue Lage auf der Karte erhielt.

Um zehn Uhr hatten wir die nördlichſte Spitze der Inſelgruppe Eregup erreicht, die nur aus Korallenriffen beſtand, richteten hierauf unſern Cours nach W und durchſchifften den durch Eregup und Otdia gebildeten Kanal, um uns an die erſte unter den Wind zu begeben. Im Kanal brachte die Strömung ein ſtarkes Brauſen hervor, die Wellen thürmten ſich wie eine Brandung über einer Untiefe; ich ließ das Senkblei werfen, erreichte aber auf 100 Faden keinen Grund. Mittags hatten wir die nördliche Spitze von Eregup umſchifft, befanden uns unter dem Winde in ruhigem Waſſer, und verfolgten nun die weſtliche Seite in der Entfernung einer Meile, indem unſer Cours uns SO führte, da die Gruppe dieſe Richtung nahm. Nach einer guten Obſervation befanden wir uns in der Breite 9° 9′ 6″ N Länge nach den Chronometern 190° 2′ 47″. Der Wind hatte ſich jetzt nach O gewandt, und wir mußten laviren, um die ſüdliche Spitze der Gruppe zu erreichen. Bald überſahen wir ſie ſehr deutlich und fanden ſie beträchtlich kleiner als Otdia. Ihre Länge beträgt 2⅓, ihre Breite nur 4 Meilen. Der ganze Kreis beſteht aus Einem Riff, und enthält nur wenig Inſeln, wie man auf der hiezugehörigen Karte deutlich ſehen kann. *) Um vier Uhr befanden wir uns ſchon in der Nähe der ſüdlichen Spitze der Gruppe, die mit der größten Inſel ſchließt, welche wahrſcheinlich den Namen Eregup führt; wenigſtens war es die einzige, worauf wir Cocosbäume und Menſchen ſahen. Ich mußte jetzt der Ausſage Lagediacks, daß ſie nur von drei Menſchen bewohnt werde, Glauben beimeſſen, da ſelbſt das Erſcheinen unſeres Schiffs, nicht mehrere aus Ufer lockte. Um eine hier in der Nähe ſichtbare Paſſage zu unterſuchen, ſchickte ich den Lieutenant Schiſchmareff ab, der aber bald mit der Nachricht zurückkehrte, daß ſie vielleicht ſchiffbar, doch durch viele Krümmungen gefährlich, und nur mit W Wind zu paſſiren ſey. Auf dieſen Bericht gab ich die fernere Unterſuchung dieſer Gruppe auf, die mir zu unbedeutend ſchien, um viel Zeit daran zu verlieren; die Aufnahme derſelben war beendigt, und um ſieben Uhr umſegelten wir ihre ſüdlichſte Spitze. Wir ſuchten jetzt nach N den Wind zu gewinnen, um mit einem SO Cours gerade auf die Inſelgruppe Kawen zu gehen, welche nach Lagediacks Ausſage in O liegen mußte. Den Durchgang, den er an der Nordſpitze von Eregup anzeigte, haben wir nicht finden können. Ich nannte dieſe Gruppe nach unſerm ehemaligen Seeminiſter Tſchitſchagof. Bei Sonnenuntergang

*) S. Karte von der Inſel-Kette Radack und Ralick.

entfernten wir uns vom Lande, und lavirten unter wenigen Segeln bei heiterm Wetter und mäßigem O N O Wind, die ganze Nacht.

Den 8ten Februar. Der südöstliche Theil der Gruppe Eregup, lag uns bei Anbruch des Tages in N W, wir hatten also mit einem Strom aus N zu kämpfen gehabt; alle Segel wurden wieder aufgespannt, der Wind veränderte einen nördlichen Cours und um sieben Uhr Abends sahen wir in N die hohe Insel der Gruppe Ordia, neben welcher sich die Passage Lagediack befindet; in einer Entfernung von drei Meilen lag uns zur linken die Gruppe Eregup. Eine gute Mittagsobservation gab uns für die Breite: 9° 9′ 19″ N Länge nach den Chronometern 189° 51′ 14″. Wir fanden, daß uns der Strom seit gestern Abend 6 ¼ Meile nach S getrieben hatte. Der ganze Tag und die Nacht verstrichen unter Lavirren.

Den 9ten sahen wir Ordia nicht mehr, das Wetter war hell und wir lavirten ununterbrochen. Vormittags zeigte sich der Mond, und wir nahmen sogleich zwischen diesem und der Sonne eine Menge Distanzen, aus welchen die Länge berechnet und auf den Mittag reduzirt 189° 20′ 20″ gab. Die Chronometer gaben für den Mittag 189° 26′ 43″, die observirte Breite war 8° 53′ 16″. Der Strom hatte uns seit gestern Mittag 9 ¾ Meile nach S O 28° gebracht, und wir hatten aus dieser Ursache den Punkt noch nicht erreichen können, von welchem ich mit einem S O Cours auf die Inselgruppe Kawen zu stoßen hoffte. Der Wind war stark und die Nacht verstrich unter Lavirren.

Den 10ten um sechs Uhr Morgens befanden wir uns endlich auf dem erwünschten Punkte, alle Segel, die der heftige Wind nur zu führen erlaubte, wurden jetzt aufgespannt, wir avancirten rasch und hefften jeden Augenblick auf die Erscheinung des Landes, während die hohen irregulairen Wellen den Anrick in starke Bewegung setzten. Am Mittag fanden wir die Breite 8° 55′ 52″ N, Länge nach den Chronometern 189° 20′ 13″ W. Der Strom hatte uns in 24 Stunden 12 ¾ Meile nach S W 88° getrieben. Kaum hatten wir unsere Instrumente nach der Observation bei Seite gelegt, als vom Mast aus gerade in O, in einer Entfernung von zehn Meilen Land entdeckt ward. Schon hatten einige unserer Herren die Hoffnung aufgegeben, die Gruppe zu finden, an deren Existenz sie bereits zweifelten. Lagediack aber hatte ihre Lage ziemlich richtig angegeben, ihre Entfernung von Ordia betrug 45 Meilen. Wir näherten uns jetzt rasch der Gruppe, die mit ihren großen Palmen bedeckten Inseln, einen angenehmern Anblick gewährte, als Eregup. Als wir uns an ihrer westlichen Spitze befanden, sahen wir in S und S O eine Kette von Inseln, welche sich soweit erstreckte, daß sie erst unter unserm Horizont zu verschwinden schien. An der westlichsten Spitze befand sich die größte Insel der Gruppe, welche, wie wir nachher erfuhren, Kawen heißt. Um vier Uhr Nachmittags waren wir unter dem Winde der Gruppe, die uns gegen die Wellen der hohen See schützte und uns erlaubte, die Inselkette in der Entfernung einer halben Meile nach S zu verfolgen. Nachdem wir neun Meilen herunter gesegelt waren und die Sonne sich ihrem Untergange näherte, gab ich die weitere Untersuchung für heute auf, das Schiff wurde gewandt, und wir segelten den Weg zurück den wir gekommen waren. Wir hatten zwischen den Riffen zwei Passagen gesehen, die größere neben der Insel Kawen, die zweite etwas südlicher und ich beschloß, morgen mein möglichstes zu thun, um in die Gruppe hinein zu dringen. Auf unserm Rückwege sahen wir auf Kawen eine große Menge Menschen, welche sich an dem Anblick unsers Schiffs ergötzten, es war also zu hoffen, daß wir hier eine stärkere Bevölkerung antreffen würden.

Den 11ten ward der Wind bei Anbruch des Tages heftig, da aber das Wetter heiter blieb, so gab ich meinen Vorsatz nicht auf, in die Gruppe hinein zu dringen. Um sechs Uhr sahen wir die Insel Ka-

wen und um halb acht befanden wir uns ſchon in ruhigem Waſſer vor der Paſſage, die neben dieſer Inſel liegt. Der Wind ward jetzt ſo ſtark, daß die Marsſegel doppelt hätten gerifft werden müſſen, da die Richtung der Paſſage aber das Eindringen nur durch Laviren möglich machte, ſo durfte ich nicht wenige Segel tragen, und befahl nur die Bramſegel einzunehmen. Wir hatten uns dem Eingange unterdeß bis auf einen Faden genähert und konnten hier genau ſehen, ob die Tiefe für unſer Schiff hinreichte. Es wird beſonders den Seemann befremden, daß wir die Tiefe des Waſſers mit den Augen ermeſſen wollten; indeß iſt, wie ſchon geſagt, das Waſſer zwiſchen den Korallengruppen ſo klar, daß man ſelbſt beim Segeln den Boden auf acht Faden ſehen kann, und überdem war unſer Auge in dieſem Betracht ſo geübt, daß wir ſchon aus der Farbe des Waſſers auf die Tiefe deſſelben ſchließen konnten. Als wir uns der Straße näherten, fanden wir ſie nicht ſo breit, als ſie es in der Ferne ſchien; zwei unter dem Waſſer verborgene Untiefen, durch welche man laviren mußte, bildeten eine Paſſage von weniger als ½ Meile, und obzwar das Unternehmen bei ſo heftigem Winde gefährlich war, ſo beſchloſſen wir doch, der Gefahr raſch zu trotzen. Während wir die Straße unterſuchten, waren zwei Böte, jedes mit ſieben Inſulanern bemannt, des heftigen Windes ungeachtet, aus dem öſtlichen Theil der Gruppe auf uns zu geſegelt, blieben aber in einer Entfernung von 200 Faden und lavirten wie wir. Eben bewunderten wir ihr künſtliches Manöver und die Möglichkeit, bei dieſem Winde ein ſo großes Segel zu tragen, als ein heftiger Windſtoß das eine von den Böten umwarf. Wir ſahen jetzt die Menſchen herum ſchwimmen; ein Theil derſelben, Weiber wie es wir ſchien, pflanzten ſich behende auf den Kiel, die andern banden ſich Stricke um den Leib, und bugſirten ſchwimmend das Canot ans Land. Das andere Canot ſegelte unterdeß, unbekümmert um den Unfall ſeiner Gefährten, mit vollem Winde nach O wo es das Land erreichte. Bald darauf kamen zwei größere Böte von der Inſel Kawen auf uns zu, hielten ſich immer unter Segel, machten allerlei Bewegungen mit den Händen, und ſchrien uns Worte zu, die wir weder verſtehen, noch bei dem Sauſen des Windes recht hören konnten. Böte und Coſtüm unterſchieden ſich nicht im Mindeſten von denen auf Otdia und wir konnten nicht länger zweifeln, daß es dieſelbe Nation ſey. Auch dieſe bekümmerten ſich nicht um die Verunglückten und es fiel ihnen nicht ein, dieſen beizuſtehen, die noch eine halbe Meile vom Ufer entfernt, genug zu thun hatten, um es zu erreichen. Wir mußten jetzt unſere ganze Geſchicklichkeit aufbieten, um das Schiff glücklich durch den Kanal zu bringen, da wir in Gefahr waren, bei jeder verunglückten Wendung zu ſcheitern, und obgleich ein heftiger Regen uns zuweilen die Ausſicht benahm, ſo hatten wir doch um neun Uhr das Innere der Gruppe erreicht, wo wir Raum genug zum Laviren fanden, da keine Korallenbänke ſichtbar waren. Die Tiefe fanden wir über einem Boden von lebendigen Korallen, in der Mitte des Kanals 23 Faden, und ſie nahm nach beiden Seiten regelmäßig bis auf fünf Faden ab. Kaum aber waren wir ins Baſſin der Inſelgruppe gedrungen, wo die Tiefe 20 — 30 Faden betrug, ſo zwang uns der immer heftiger werdende Wind, die Marsſegel einmal zu riffen, dennoch gewannen wir, ſelbſt mit dieſen geringen Segeln, beim Lavieren recht viel, da das Waſſer ſpiegelglatt war. Um drei Uhr Nachmittags erreichten wir die von der Straße in N liegende Inſelkette; Lieutenant Schiſchmareff machte auf einer Jolle einen Ankerplatz ausfindig, und nach einer halben Stunde warfen wir die Anker 100 Faden von einer kleinen Inſel entfernt, auf 23 Faden Tiefe auf feinem Korallenſand. Die Inſel Kawen lag uns in S W fünf Meilen entfernt; die Böte der Eingebornen hatten uns beim Eindringen in die Gruppe verlaſſen. Bald nachdem wir geankert, fuhr ich mit einigen unſerer Herren an die kleine Inſel, die von der Beſchaffenheit der Rumanzoff-Gruppe war und unbewohnt ſchien; nur wenig kleine leere Hütten

dienten wahrſcheinlich den Inſulanern zum Aufenthalt, wenn ſie hier fiſchten. Ratten fanden wir auch hier in großer Menge.

Den 12ten Febrnar. Obwar unſer Ankerplatz bei beträchtlicher Tiefe und wenig Schutz gegen die hohen Wellen, nicht bequem war, ſo beſchloß ich doch, des heitern Wetters wegen, heute hier zu verweilen, um dieſen Punkt aſtronomiſch zu beſtimmen. Gegen Mittag ſegelten zwei große Böte vom öſtlichen Theile der Inſeln auf uns zu und kamen ſo nah, daß wir dreizehn Männer und drei Weiber zählen konnten. Das Wort: Aidara, welches wir ihnen als die beſte Empfehlung zuriefen, that erwünſchte Wirkung; die Wilden geriethen darüber ins höchſte Erſtaunen, erwiederten einſtimmig die Begrüßung, und machten Anſtalten, ſich dem Schiffe zu nähern. Wir fühlten jetzt den großen Nutzen unſerer ſauererworbenen Sprachkenntniß, denn als wir ſie in ihrer Sprache zu uns einluden, zögerten ſie keinen Augenblick, und baten nur um ein Tau, das man ihnen zuwerfen möchte. Es geſchah ſogleich, das Tau fiel ins Waſſer, und ſchnell ſprang auch ein Inſulaner hinein, der es ergriff und ſchwimmend das Boot daran befeſtigte. Nachdem dieſe Arbeit vollbracht war, während welcher wir uns viel artige Dinge ſagten, beſtiegen zwei Wilde das Schiff, unter denen ich den Anführer an ſeinem ausgezeichneten Schmuck erkannte. Seinen Kopf zierten weiße Federn, nebſt einem ungeheuern Blumenkranz, ſeinen Hals verſchiedene künſtlich verarbeitete Knochen, und der Körper war mit fein geflochtenen Matten umwunden. Der Mann war wohlgewachſen, lang und ſtark und ſeine ganze Geſtalt hatte viel Einnehmendes. Sein erſtes Bemühen, als er das Schiff beſtiegen, war, den Tamon deſſelben zu erkennen, und als ich ihm vorgeſtellt wurde, trat er auf mich zu, überreichte mir eine Cocosnuß und ſetzte mir ſeinen ſchönen Kranz aufs Haupt, indem er das Wort: Aidara, oft wiederholte. Er erzählte mir hierauf, daß auch er Tamon ſey, von der in O liegenden Inſel Toruo, wo ich ihn beſuchen möchte. Um ſein Vertrauen ganz zu gewinnen, bot ich ihm einen Namentauſch an, ein Vorſchlag, der günſtig aufgenommen ward; unter lautem Freudengeſchrei wurde es auf den Böten bekannt gemacht, daß ihr Tamon Totabu heiße, und ich von nun an: Labadeny. Keine Freundſchaft kann hier beſtehen, ohne Geſchenke, ich gab alſo auch dieſer neugeſchloßenen einen feſten Grund durch verſchiedene Eiſenwaaren, die mein Namensbruder freudig empfing, und ſie erſt ſeinem Schatzmeiſter übergab, nachdem er ſich an ihrem Anblick hinlänglich geweidet. Ich habe vergeſſen zu erwähnen, daß ich ſchon in Otdia bemerkte, wie jeder Taman ſeinen Schatzmeiſter immer bei ſich hatte, der alle Geſchenke in Verwahrung nimmt und zugleich erſter Günſtling zu ſeyn ſcheint. Labadenys Schatzmeiſter, ein Spaßmacher, war mager, roſch in ſeinen Bewegungen, hatte ein ſehr lebhaftes Anſehn, ſprach viel, indem er jedes Wort, mit heftigen Geſtikulationen begleitete, kurz er war ganz das Gegenſtück zu ſeinem ernſten Gebieter. Die freundſchaftliche Aufnahme flößte unſern Gäſten ſo viel Muth ein, daß ſie ganz furchtlos auf dem Verdeck herum gingen, um ihre Neugier zu befriedigen; am lebhafteſten intereſſirte ſich der Schatzmeiſter für alles, mußte wiſſen wozu jedes Ding da war, und konnte nicht aufhören, über das viele Eiſen, Mär! Mär! zu rufen. Dieſer war gleich ſo bekannt mit uns, als bewege er ſich unter ſeinen vertrauteſten Freunden; wollte er die Erklärung über irgend etwas wiſſen und ich war nicht gleich zur Hand, ſo lief er auf mich zu, packte und ſchleppte mich fort; alle ſeine Bemerkungen theilte er mit großer Lebhaftigkeit dem Labadeny mit und damit noch nicht zufrieden, ſprang er jedesmal, wenn er wieder etwas merkwürdiges geſehen, auf das Geländer des Schiffs, erzählte ſeinen furchtſamen Kameraden in den Böten von den Wunderdingen, und dieſe hörten ihm mit offenem Munde zu. Eine mit Waſſer gefüllte Tonne auf der Schanze blieb nicht unbemerkt, er fragte darnach, und als ich ihm erzählte, daß es Trinkwaſſer

für uns alle ſey, ſo machte er die wunderlichſten Sätze, und ſtumte keinen Augenblick dieſe wichtige Nachricht ſeinen Kameraden mitzutheilen. Gewiß geſchah das nicht ohne ſtarke Zuſätze, wie ich aus den erſtaunten Geſichtern ſeiner Zuhörer ſchloß; am meiſten war eine alte, lebhafte Frau, die von vornehmen Stande zu ſeyn ſchien, von ſeinen Erzählungen ergriffen, indem ſie wohl lange nicht ſoviel Neues erfahren hatte, als in dieſem Augenblick. Eh uns Labadeny verließ, machte ich bekannt, daß Jeder für Cocosnüſſe Eiſen erhalten würde und wir ſchieden als gute Freunde, nachdem er uns noch einmal nach Torna zu ſich eingeladen. Jetzt waren wir ganz überzeugt, daß die Bewohner Kawens und Otdia daſſelbe Volk waren, ihre Art ſich zu tatwiren, zu kleiden, war vollkommen gleich, nur herrſchte hier offenbar ein größerer Luxus. Die mächtigen Rollen in den Ohrlappen waren mit Schildpatt verziert, die Matten der Bekleidung durchgängig neu, und der Hals im Uebermaaß behängt; auch die weißen Federn welche ſich in dem ſchwarzen Haar gut ausnehmen, ſah ich in Otdia nicht. Kawen iſt die größte Inſel der ganzen Gruppe, ihre Länge beträgt 2 ℔ und ihre Breite ℔ Meilen. Der Wind wehte Nachmittags ſtark aus ORO und erhob ſich zur Nacht zu einem Sturm, wobei es oft regnete. Auffallend war es, daß der Barometer in dieſer Gruppe höher ſtand, als in Otdia; dort war ſein höchſter Stand 30, 00 geweſen und hier ſtieg er plötzlich, und zwar bei ſchlechtem Wetter bis 30, 80.

Den 13ten Februar. Ich konnte heute meinen Vorſatz, weiter nach O zu ſegeln, nicht ausführen, weil der Wind noch immer heftig wehte, und es dabei ſo trübe war, daß man den Horizont kaum ſehen konnte. Erſt am Abend ward es heiter und wir hofften Morgen unſere Reiſe fortſetzen zu können.

Die Breite unſers Ankerplatzes fanden wir . . . . 8° 54′ 21″ N.
Länge nach den Chronometern . . . . . 189° 7′ 59″ W.
Declination der Magnetnadel . . . . . 11° 30′ O.
Länge der Mitte der Inſel Kawen . . . . . 189° 11′ 27″ W.

Den 14ten befanden wir uns ſchon bei friſchem Winde und heiterm Wetter um ſechs Uhr Morgens unter Segel. Labadeny, der geſtern ebenfalls des Windes wegen, nicht ſegeln konnte, lavirte jetzt mit ſeinem Boote in unſerer Geſellſchaft nach O. Wir ſahen im Vorbeiſegeln die meiſten Inſeln mit Palmen bewachſen, die in Otdia ſo ſelten ſind. Viele Menſchen wandelten am Ufer, Rauchſäulen ſtiegen überall empor, Böte ruderten her und hin, und das Ganze erſchien regſam und lebendig gegen die Todtenſtille bei Otdia. Wenn wir im Laviren die Mitte des Baſſins erreichten, ſo konnten wir die Inſelkette, welche den ſüdlichen Theil der Gruppe bildet, deutlich überſehn; die Tiefe betrug dort 22 Faden; der Grund beſteht aus lebendigen Korallen, und in der Nähe der Inſeln nur findet man feinen Korallenſand, keine Korallenbänke erſchweren hier die Navigation wie in Otdia. Nachmittags erreichten wir die kleine, mit Cocosblumen anmuthig bewachſene und von den Eingebornen Tjau benannte Inſel, wo Hütten und Menſchen in Menge, ſtarke Bevölkerung verriethen. Wir näherten uns ihr auf ein paar hundert Faden, und fanden einen durch einen Riff nach O geſchützten, bequemen Ankerplatz, wo wir die Anker fallen ließen, um hier einen Tag zu verweilen und mit den Bewohnern Bekanntſchaft zu machen. Labadeny, der uns auf ſeinem Boot hierher gefolgt, kam jetzt an Bord, und bat mich ſehr, nach der öſtlicher gelegenen Inſel Torna zu ſegeln, indem dieſe ihm zwar auch gehöre, aber nicht ſein gewöhnlicher Aufenthalt ſey. Ich beruhigte ihn durch das Verſprechen, Morgen gewiß hinzukommen, und fuhr jetzt mit ihm ans Land. Die Beſchaffenheit des Ufers iſt hier von der Art, daß man es trockenen Fußes nicht erreichen kann; Labadeny hatte die Artigkeit, mich auf ſeinem Rücken dahin zu tragen, und der ſeltene Anblick, ihren Chef unter der Laſt eines weißen Menſchen krachen zu ſehen, lockte

viele Inſulaner herbei. Nachdem er mich glücklich am Ufer niedergeſetzt, hielt er ſeinem Volke eine lange Rede, von der ich nur ſo viel verſtand, daß er mich für einen mächtigen Tamon ausgab; er faßte mich hierauf an, und führte mich ins Innere der Inſel in eine geräumige Hütte. Alle Einwohner, auch hübſche, mit Blumen geſchmückte Mädchen verſammelten ſich hier um uns, und ich bemerkte mit Vergnügen, wie die Blumen hier ihre Beſtimmung erreichten, denn ſie waren der allgemeine Schmuck der jungen Mädchen. Alt und jung beeiferte ſich jetzt, uns Cocosnüſſe zur Erfriſchung zu reichen; der Schatzmeiſter aber übernahm die Unterhaltung. Viel wußte der Mann zu erzählen, was er alles auf dem Ellip Oa (großes Boot) geſehen und wie unendlich viel Möll, Möll! es da gäbe, am Ende zog er gar die Geſchenke, welche Labadeny erhalten, hervor, um ſeine Zuhörer zu einer größeren Bewunderung zu reizen. Das freundliche vernünftige Betragen der Inſulaner, machte ihren Umgang angenehm, beſonders da ſie, geſtützt auf ihre Volksmenge, auch muthiger ſind, als die Bewohner von Otdia. Die Neugier äußerte ſich hier ſo lebhaft wie dort, und gern erfüllte ich ihre Wünſche alles genau zu unterſuchen, bis auf den einen, daß ich mich ihrer Wißbegier zu Liebe, entkleiden ſollte. Wir traten jetzt einen Spaziergang ins Innere der Inſel an, die höchſtens eine Meile lang und ½ Meile breit iſt. Für dieſen geringen Umfang iſt ſie ſtark bevölkert; nach der Zahl der großen Häuſer zu urtheilen, wohnen hier 15 bis 20 Familien und das wäre faſt ſo viel, als die ganze Gruppe Otdia enthält. Die Cultur hat hier in ſofern einen höhern Grad erreicht, als durchgängig mehr nützliche Bäume, als Cocos, Pandanus und Brodfrucht gelitten werden; jeder Eigenthümer hat ſeinen kleinen Wald von Baum zu Baum mit einer Schnur umzogen, wahrſcheinlich um ſich nicht an fremdem Eigenthum zu vergreifen. Dieſe Vorrichtung, die in cultivirten Ländern nur lächerlich erſcheinen würde, iſt hier hinreichend, jedem das Seinige zu beſchützen. Die ganze Inſel hat das Anſehen eines engliſchen Parks, hin und wieder ſchlängeln ſich Fußſteige, die der große Brodfruchtbaum mit ſeinen ausgebreiteten Aeſten beſchattet; die mafeſtätiſche Palme ſteht neben dem, auf ſeinen hohen Wurzeln wie auf Füßen ruhenden Pandanus, und überall findet der Wanderer Schutz gegen die brennende Sonne. Die Hütten liegen zerſtreut im Schatten der Brodfruchtbäume, und an keiner gingen wir vorbei, ohne von der Wirthin freundlich gebeten zu werden, uns auf reinliche Matten zu ſetzen und einige Erfriſchungen einzunehmen. Wir ſahen uns hier wie in Otdia, vergeblich nach einem Gegenſtand um, der uns einigen Aufſchluß über ihren Glauben gegeben hätte, es war keine Spur davon zu entdecken; gewiß aber verehren ſie ein unſichtbares Weſen, denn man kann ſich ein Volk von ſo ſittlichem Betragen nicht ganz ohne Religion denken.

Der ganze Reichthum an Federvieh beſtand hier aus zwei Hühnern von kleiner Art; Labadeny bot mir beide als ein ſehr koſtbares Geſchenk an, ich war aber weit entfernt, ſie ihres kleinen Schatzes zu berauben, den ich leider nicht vergrößern konnte, da ich keine Hühner mehr beſaß. Chamiſſo entdeckte drei Gattungen Taro, die an einer feuchten Stelle ſorgfältig gepflegt wurden; die Quantität war aber ſo gering, daß dieſe Wurzel wohl nicht zur gewöhnlichen Nahrung dient, ſondern nur als Leckerbiſſen betrachtet wird.

Als ich an Bord fahren wollte, brachten mir die Einwohner ſo viele Cocosnüſſe, daß das Boot halb damit angefüllt wurde und wofür ich Eiſen vertheilen ließ; Labadeny fragte mich noch, wo ich hergekommen und wohin ich ginge? Meine Antwort, daß ich von Otdia komme und nach Aur ſegeln wolle, ſetzte alle in Erſtaunen, da ſie nicht begreifen konnten, woher ich ihre Inſeln ſo genau kannte.

Das ſchlechte Wetter hinderte mich, ſchon heute die Inſel Tjan zu verlaſſen, worüber ſich Labadeny, der mir ſchon am frühen Morgen Cocosnüſſe und kleine gebackene Fiſche an Bord gebracht, ſehr

freute und mich hat, in seinem Boote ans Land zu fahren. Der Wind wehete heftig, als wir vom Schiff abstießen, und ich machte jetzt selbst die Erfahrung, wie leicht ein solches Canot umwirft, wenn es nicht im Gleichgewicht erhalten wird. Einer von den Wilden war beim Aufspannen des Segels zu weit aufs Balancier hinausgetreten; und wir wären gewiß nicht mit dem bloßen Schreck davon gekommen, wenn sich die andern nicht sogleich auf die entgegengesetzte Seite geworfen hätten. Der freundliche Empfang am Lande entschädigte uns für die unangenehme Fahrt; man führte uns in eine Hütte, die uns gegen das häßliche Wetter schützte, und wo wir uns auf saubere Matten häuslich niederließen. Ich fand hier die alte Frau wieder, die ich schon bei Lababenys erstem Besuch am Schiff, auf seinem Boot gesehen, und erfuhr, daß sie seine Mutter sey; diese hatte eine große Liebe zu mir gefaßt, nannte mich nur Lababeny, und sprach unbeschreiblich viel mit mir, was mir in so fern recht war, als mein Ohr sich dadurch immer mehr an die Aussprache gewöhnte. Mit Vergnügen bemerkte ich, daß auch die hiesigen Einwohner sowohl in ihrer Kleidung als in ihren häuslichen Verrichtungen reinlich sind; nur haben sie gleich den Otdianern ein gar ekelhaftes Geschäft, das ich oft wiederholen sah. Ein junges hübsches Weib, das gegen mir über saß, zog nämlich den Kopf ihres Mannes in ihren Schooß, um ihn vom Ungeziefer zu reinigen, und ertappte sie etwas, so wurde es sogleich zerbissen und niedergeschluckt; es schien mir, daß nur die Weiber zu dieser Jagd berechtigt sind. Die Bewohner der Aleutischen Inseln sollen vormals denselben Gebrauch gehabt haben, und an der N W Küste Amerikas findet man Völkerstämme, die ihm noch bis jetzt treu geblieben sind.

Vor der Hütte ward, um mir das Mittagessen zu bereiten, das Feuer angemacht, und ich sah bei dieser Gelegenheit zum ersten Mal wie sie es hervorbringen; ein weiches Stück Holz wird so lange mit einem zugespitzten Stückchen von hartem Holze gerieben, bis eine Furche in dem ersteren entsteht, der daraus entstandene Staub ersetzt den Zunder und wenn die Reibung die Hitze bis zum zünden gesteigert, so blasen sie es an, indem sie trockues Gras darüber halten. Ehe der Koch zur Zubereitung der Speisen schritt, wusch er sich die Hände; nachdem sein Werk vollbracht, breitete er eine Matte vor uns aus, und tischte uns auf reinlichen Blättern, schmackhaft gesottene Fische und gebackene Brodfrucht auf. Lababeny kostete zuerst von jeder Speise, hielt dann eine kleine Rede, von der ich nichts verstand, und gab mir hierauf das Zeichen, zuzugreifen. Nur er, seine alte Mutter und ich, durften an der Tafel speisen; der Schatzmeister und noch einer, dessen Amt mir unbekannt geblieben, hatten Erlaubniß, sich nachher an den Schwänzen der von uns verzehrten Fische satt zu essen.

Als wir ans Schiff fuhren, beschenkten uns die Einwohner so reichlich mit Cocosnüssen, daß jeder von der Mannschaft eine Zeitlang täglich eine Nuß bekam.

Seit wir in die Gruppe Otdia getreten, ist der Wasservorrath von Wahn nicht vermindert worden; auch hier fanden wir wieder sehr gutes Wasser in Gruben. Herr von Chamisso hat heute noch Sämereien unter den Einwohnern vertheilt, und selbst welche ausgesäet.

Wir fanden die Breite unsers Ankerplatzes . . . . . 8° 52′ 39″ N.

Länge nach den Chronometern . . . . . 188° 58′ 29″ O.

Das hohe Wasser tritt im Neumonde um 4 Uhr 35 Minuten Nachmittags ein, und hebt sich bis auf fünf Fuß.

Den 16ten Febr. Das Wetter war heiter, wir spannten die Segel und nahmen, indem wir uns der Inselkette nahe hielten, einen S Cours: wir freuten uns der bewundernden Menge, die herbeigelockt durch den Anblick unsers Schiffs, auf allen Inseln zusammenlief. Nachdem wir sieben Meilen zu-

rückgelegt, stieß ein großes, stark bemanntes Boot von einer dieser Inseln ab, die wie wir nachher erfuhren: Otot heißt; es segelte auf uns zu, man zeigte uns Cocosnüsse, und als wir ihrer Winke ungeachtet, unsern Weg fortsetzten, folgte es uns; auch Labadenys Boot war in der Ferne sichtbar. Jetzt hatten wir eine beträchtliche große Insel vor uns, von welcher die Kette ihre Richtung nach S nahm, und ich beschloß, da sich hier die Gruppe zu schließen schien, zu ankern, weil mir die astronomische Bestimmung derselben wichtig war. Durch die Krümmung welche die Insel bildet, lagen wir in ihrer Nähe im Schutz vor dem Winde, und hatten zwölf Faden Tiefe. Das gute Glück hatte uns gerade an Labadenys Residenz Torua geführt. Das große Boot, welches uns von Otot folgte, legte sich an unsere Seite, und die Insulaner stiegen ohne Bedenken aufs Schiff, als sie sich in ihrer Sprache anreden hörten. Der Führer des Canots, ein junger Mann von zwanzig Jahren, fragte zuerst nach dem Tamon, überreichte mir schüchtern und freundlich einige Früchte, und ich erwarb mir durch kleine Gegengeschenke bald sein Vertrauen. Ich erfuhr, daß er Langedju heiße und Chef der Insel Otot sey; er war stärker tatuirt, folglich vornehmer als Labadeny; auch war er mit noch mehr Putz und Verzierungen behängt, als jener; sein Gesicht war lebhaft und voll Ausdruck und sein ganzes Betragen gefiel mir sehr. Wieder ward das Schiff mit seinem vielen Eisen bewundert; einer der Wilden suchte sich sogar etwas Möll anzueignen, wurde aber ertappt, und der Chef ließ mit vielem Eifer den Befehl ergehn, nicht das geringste zu berühren. Langedju machte mir den Vorschlag, die Namen zu vertauschen und um ihn nicht zu beleidigen, mußte ich ihn annehmen, obwar mir Labadeny das sehr übel nehmen konnte; wirklich traf er bald darauf ein, bemerkte auch gleich den Namenwechsel, und konnte seinen Zorn darüber nicht verbergen. Langedju war klug genug zu thun, als merke er nichts; meinen alten Freund suchte ich durch Geschenke wieder zu erheitern, mit seinem Nebenbuhler aber gab er sich durchaus nicht ab. Nachmittags fuhr ich mit beiden ans Land, wo ich von den Einwohnern freundlich empfangen ward. Torua ist doppelt so groß als Tjan, nach Verhältniß aber nicht so stark bevölkert, obwar die Insel fruchtbar zu seyn scheint. Labadeny hatte mich beim Landen sogleich verlassen; Langedju aber begleitete mich mit zwei seiner Unterthanen auf einer Promenade, war bei sehr guter Laune, lachte viel und machte sich über Labadeny lustig. Nach einem langen Gange, wo mir nichts merkwürdiges aufgestoßen war, als daß einige Hühner wild herum liefen, setzte ich mich ans Ufer, und benutzte die Gelegenheit, meine Kenntniß von der Geographie dieser Inselkette zu erweitern; ich zeichnete, die mir durch Lagediack schon bekannten Gruppen in den Sand; Langedju erstaunte sehr, daß ich die Namen derselben so gut wußte, fand aber ihre Lage nicht richtig, und zeichnete sie nun selbst hin. Er stellte sich gegen N fing bei der Gruppe Bigar an, und fuhr bis nach S fort, bis die Karte vollendet war; die Zahl der Gruppen stimmte mit Lagediacks Angabe überein, die Richtung derselben aber nicht ganz. Er hatte außer der Kette noch zwei einzeln liegende Inseln angezeigt, von denen ich die eine, welche von Ai-lu in O lag, für die Neujahrsinsel erkannte; die andere lag in der Entfernung einer Tagereise nach W; die östliche nannte er Miadi, die in W Temo. Die Karte war, wie es sich nachher auswies, als ich alle diese Gruppen entdeckte, sehr richtig; ich habe sie in meiner Schreibtafel treu aufgezeichnet. Auf meinem Rückwege fiel mir eine Gesellschaft auf, die um ein Feuer saß und in Cocosschaalen etwas kochte. Ich folgte ihrer Einladung, Platz zu nehmen und sah jetzt, daß sie ganz verfaultes Cocosholz pulverisirten, und mit Wasser zu einem dicken Brei kochten, hieraus wurden kleine Kuchen in Blätter gebacken, denen ich aber keinen Geschmack abgewinnen konnte. Besser gefiel mir das liebevolle Betragen der Eltern gegen ihre Kinder, das ich hier wieder in hohem Grade bemerkte. Bis

zum 19ten Februar hielt ich mich an dieser Insel auf; Langedju verlieh den Aurick saß nie, und brachte mir einmal etwas Taro-Wurzel, worauf er sehr hohen Werth setzte. Täglich hatten wir Besuch, Labadeny aber ließ sich nicht sehen. Wir handelten viele Cocosnüsse gegen Eisen ein; der Matrose, welcher dieses Geschäft hatte, stand bei den Einwohnern in großem Ansehn; sie herzten und küssten ihn unaufhörlich, wahrscheinlich in der Hoffnung, daß ihre Zärtlichkeit mit in Berechnung käme.

Das Mittel aus mehreren Observationen gab für die Breite unsers Ankerplatzes 8° 43′ 10″ N.
Länge nach den Chronometern . . . . . 188° 50′ 25″
Declination der Magnetnadel . . . . . 10° 30′ 0″
Unsere Entfernung von der Insel Kawen betrug jetzt in gerader Linie 24 Meilen.

Den 19ten Febr. waren wir um sechs Uhr Morgens unter Segel und verfolgten die Kette, welche aus lauter kleinen Inseln bestand, nach S; nachdem wir zehn Meilen zurückgelegt, beg sie plötzlich nach SO; wir entdeckten in dieser Richtung eine ziemlich große Insel und sahen jetzt, daß wir uns an der südöstlichen Spitze der Gruppe Kawen befanden, die hier ihre Richtung erst nach W, dann nach NW nimmt, und dadurch eine Bucht bildet. Ich richtete den Cours auf die größte Insel, die, wie wir später erfuhren, Airick heißt, und indem wir uns derselben näherten, wurden vom Mast aus, über den Riff weg, nach S wieder Inseln entdeckt, die wir bald für die Gruppe Aur erkannten. Um neun Uhr warfen wir die Anker sechzig Faden von der Insel Airick auf acht Faden Tiefe, und erkannten diesen Ankerplatz in jeder Rücksicht, als den vorzüglichsten. Airick hat ungefähr die Größe von Torna, gewährte aber einen lieblichern Anblick, als alle bis jetzt von uns besuchten Inseln. Das ganze Ufer war mit Palmen dicht besetzt, unter deren Schatten viele Wohnungen lagen; einige Böte segelten, andere lagen vor Anker und uns war, als befänden wir uns in einem stark besuchten Hafen. Da wir so nah am Lande lagen, so konnten wir jede Bewegung der Wilden bemerken, die sich haufenweise versammelten, um das wunderbar große Ca anzustaunen. Während wir das Schiff noch in Ordnung brachten, fuhren einige unserer Herren aus Land, und wir sahen, wie sie mit Palmenzweigen und Cocosnüssen empfangen wurden. Bald kehrte Chamisso entzückt von der guten Aufnahme zurück, und mit ihm kam ein Jüngling von achtzehn Jahren, den man ihm als Tamen vorgestellt, und dem das Volk auf mehreren Böten folgte, als es seinen jungen Chef abfahren sah. Wir hatten jetzt zahlreiche Gesellschaft und bekamen Cocosnüsse im Ueberfluß, wogegen das alte Eisen mit Entzücken empfangen ward. Der Tamen, welcher sich mir gleich vorstellen ließ, interessirte sich besonders lebhaft für alles was ihn umgab; ein alter Mann, der sein Mentor zu seyn schien, verließ ihn keinen Augenblick, und beide kamen endlich auf die Idee, die Länge und Breite des Schiffs nebst der Höhe des Mastes mit einer Schnur zu messen, die hierauf sorgfältig verwahrt ward. Als er zwei Herren auf der Schanze fechten sah, mußte man ihm auch ein Narpir geben, und er zeigte bei der Lection viel Gewandheit. Nachmittags setzte sich der Tamen zu mir ins Boot, und wir fuhren, begleitet von allen Canots aus Land, wo das Volk sich versammelte, um den Tamen des Schiffs anzusehen; mein junger Freund aber, der nicht von meiner Seite wich, führte mich gleich zu einer ältlichen Frau, die er mir als Königin der Insel und seine Mutter präsentirte; sie saß, umgeben von drei alten häßlichen Staatsdamen auf einer Matte vor einem hübschen Hause; ich mußte mich zu ihr setzen und das Volk schloß einen dichten Kreis um uns. Den Ehrenplatz gehörig schätzend, bot ich meine ganze Beredsamkeit auf, doch es war vergebens, ich erhielt keine Antwort, und so beweglich ihre Blicke auch an mir herumirrten, der königliche Mund blieb stumm. Ich gab endlich den Versuch, sie zum reden zu bewegen, auf, in der Ueberzeugung, daß ihr hoher

Stand, ihr die Pflicht des Stillschweigens auferlegte, besonders da die Staatsdamen in grellem Gegensatz zu ihrer Gebieterin, unaufhörlich schnatterten. Ein Geschenk, das ich der Königin machte, ward zwar mit gütigem Kopfnicken angenommen, doch nicht von ihr berührt; die Staatsdamen nahmen es in Empfang, und nachdem mir die Gegengeschenke, welche aus Cocosnüssen und ein Paar Rollen Mogan bestanden, unter tiefem Schweigen zu Füßen gelegt waren, zog sich die Königin in ihr Haus zurück, und die Audienz hatte ein Ende. Jetzt führte mich der junge Tamen in ein auf vier Pfählen ruhendes, ziemlich großes Haus, wo ich eine Versammlung junger, geputzter Damen fand; eine derselben, die Schwester meines Begleiters, saß abgesondert; ich mußte mich zu ihr setzen, und wieder schloß das Volk einen Kreis um uns. Bei der Prinzessin ging es nicht so steif her, wie bei ihrer hohen Mutter; sie behauptete ihr Recht zu sprechen, und freuete sich sehr, wenn ich ihr etwas in ihrer Sprache sagte; auch das Volk durfte hier fröhlich seyn und Spaß treiben. Die Prinzessin veranstaltete, um mir die Zeit zu vertreiben, ein Pantomimenspiel mit Gesang, das von den Eingebornen Eb genannt wird. Zwei ihrer Gespielinnen setzten sich zu ihr, die eine schlug die Trommel und die andere fiel nur selten in den Solo-Gesang der Prinzessin ein, der aber einem wilden Geschrei glich. Der Name Totabu ward oft wiederholt, und ich bedauerte sehr, den Text nicht zu verstehen. Die Pantomime wäre vielleicht nicht übel gewesen, wenn sie nicht im Eifer Hals und Augen verdreht, und sich dermaßen wüthig geberdet hätten, daß ihnen der Schaum vor dem Munde stand. Ich schenkte der Prinzessin beim Abschiede ein seidenes Tuch und andere Kleinigkeiten, worüber sie so erfreuet war, daß sie mir ihren eigenen Muschelkranz verehrte. Das hohe Geschwisterpaar war noch nicht tatuirt; wahrscheinlich wird hier diese Operation nicht so früh vorgenommen, weil sie auf dieser Insel mit einem Mal, und nicht wie auf den Marquesas nur bei Wenigen vollbracht wird. Langedju sagte mir, daß man nach dem Tatuiren stark schwelle und viel Schmerzen leide, und wirklich muß dieser Schmerz empfindlich seyn; der Steuermann des Capt. Krusenstern, ein großer starker Mann, ward ohnmächtig, als er sich ein wenig den Arm tatuiren ließ. Ich glaube, daß das Tatuiren auf diesen Inselgruppen ein religiöser Gebrauch ist, wenigstens schlug man es mehreren unserer Herren in Odsia ab, mit der Versicherung, daß es nur in Eregup geschehen könne. Auf einem Spaziergange bin ich in meiner Meinung bestärkt worden, daß diese Insel eine der schönsten ist; man sieht hier nichts als Fruchtbäume und Taropflanzungen. Man sagte uns, daß die Insel, die wir in S gesehen, zu der Gruppe Aur gehöre; Kawen und Aur sind also nur zehn Meilen von einander entfernt.

Den 20sten Februar. Vom Morgen bis zum Abend war der Rurick mit Canots umringt, und mit neugierigen Wilden überfüllt; Nachmittags erschien auch die Prinzessin, der ich einige Geschenke auf ihr Boot schickte, weil sie sich nicht an Bord wagte. In W zeigte sich ein großes Boot, worauf sich 22 Menschen, Männer und Weiber, befanden; Geräthschaften aller Art ließen vermuthen, daß es sich auf einer langen Reise befand. Als es heran kam, trat der Chef der Insel Kawen, Labeleoa, ein Mann von sieben Fuß Länge an Bord, und überreichte mir eine Rolle Mogan; er sprach viel, und gab uns unter andern den Rath, nach Aur zu segeln, wo sich der Tamen Ellip (großer Chef) von Kawen befände. Es hatten sich viele Menschen auf dem Schiffe versammelt, die, ihre Uebermacht fühlend, sich ziemlich verwegen betrugen. Oft mußten wir der Zudringlichkeit unserer Gäste Einhalt thun, die nur durch die Vorstellung, daß wir überirdische Wesen wären, abgehalten wurden, sich alles was ihnen gefiel, mit Gewalt zuzueignen. Schon war es dunkel, und das Boot, das wir nach Wasser abgeschickt hatten, noch nicht zurück, als der Unteroffizier uns vom Lande zurief, er vermisse einen Matrosen. Da

die Wilden sich nie bewaffnet zeigten, so hatte auch ich, kein Mißtrauen zu erregen, meine Leute immer unbewaffnet ans Land geschickt, worüber ich mir jetzt die bittersten Vorwürfe machte. Es ward sogleich ein bewaffnetes Boot ans Land geschickt, ich ließ zugleich eine Kanone lösen und eine Rakete steigen, und diese, den Wilden so schreckliche Erscheinung, that die erwünschte Wirkung. Kaum war der Schuß gefallen, so entstand auf der ganzen Insel ein furchtbares Geheul, das über eine viertel Stunde dauerte, und unterdeß kamen unsere Böte schon ganz im Finstern an. Der vermißte Matrose gestand offenherzig, daß Amor ihn auf Irrwege verlockt, das Mädchen ihn erst nach Sonnenuntergang habe beglücken wollen, und ihn bis dahin ins Innere der Insel in eine Hütte führte; hier versammelten sich mehrere Insulaner, die ihn nicht mehr fortließen; sie machten Feuer an und entkleideten ihn; wie vom Blitz getroffen aber fielen alle hin, als der Schuß geschah, und mein Matrose entkam glücklich.

Den 21sten Febr. Der gestrige Schreck wirkte heute noch nach, so daß sich niemand ans Schiff wagte, bis einige unserer Herren ans Land gefahren waren. Man hatte viel gefragt, was der Knall und der helle Schein bedeutet habe, und als ihnen gesagt wurde, daß ich bei der Gelegenheit einen Besuch im Himmel abgestattet hätte, so ward dadurch mein Ansehn auf der Erde noch einmal so groß, und sie betrugen sich sehr bescheiden. Da ich Aitick morgen verlassen wollte, so machte ich heute noch einige Visiten, und wurde mit ausgezeichneter Achtung behandelt. Zu der alten Königin konnte ich nicht kommen, denn zwei mit Lanzen bewaffnete Schildwachen verweigerten mir den Eintritt. Der Prinzessin aber, und einigen Vornehmen durfte ich Geschenke machen, so viel es mir beliebte. Labeleoa veranstaltete einen Abschieds-Eb; drei Männer und drei Weiber; ließen sich in einen Halbkreis nieder, zwei Trommelschläger saßen vor ihnen; mit fürchterlichen Stimmen sangen sie die Worte: Totabu, Aidara, Möll! und jede Bewegung deutete auf mich. — Den Reiher sah ich bei den Hütten zahm, und am Ufer wild herum laufen, außerdem gibt es hier nur Strandläufer und eine Gattung Tauben. Die Ratten sind so dreist, daß sie, während die Wilden essen, sich das übrige davon abnehmen.

Wir fanden die Länge unsers Ankerplatzes nach einer Observation zwischen Mond und Sonne aus 50 Abständen . . . . . 183° 52′ 7″ W.
Die Chronometer gaben . . . . . 183° 49′ 25″ W.
Breite der Mittel aus drei Observationen . . . . . 8° 31′ 11″ N.
Declination der Magnetnadel . . . . . 11° 11′ O.

Die Beobachtungen für die Zeit der hohen Fluth im Neu- und Vollmonde, gaben 1 Stunde 52 Minuten; die größte Differenz der Wasserhöhe betrug vier Fuß. In der Richtung NW und SO beträgt die Länge der Insel Kawen 30 Meilen, ihre Breite nur 11½ Meile. Die Aufnahme Kawens beruht gleich der von Otdia auf astronomischen Punkten, woher ich hoffen darf, daß jeder Seefahrer, der die Gegend besucht, mit der Ortsbestimmung zufrieden seyn wird. Die Gleichförmigkeit der drei Gruppen, Swarof, Kawen und Otdia ist wohl nicht zufällig, sondern diese Banart scheint den Korallen eigen zu seyn.

Den 22sten lichteten wir bei Anbruch des Tages die Anker, und richteten den Cours auf die Insel Otet, indem ich dem Langedju versprochen, ihn dort zu besuchen; Labeleoa, der uns nach Aur begleiten wollte, segelte mit uns ab, schlug aber den Weg nach seiner Insel Kawen ein, als er uns nach Otet segeln sah, wo wir um zehn Uhr Morgens die Anker auf acht Faden Tiefe, über Korallensand warfen. Kaum waren wir angekommen, so besuchte uns Langedju voll Freude über unsere Ankunft; bald darauf erschien auch der Chef der Insel Torna, und es gelang mir, die beiden Nebenbuh-

ler mit einander, und mich mit letzterem zu verföhren. Auf Langedjus Einladung fuhr ich mit einigen unserer Herren ans Land; wir fanden Olet weniger cultivirt als Airick, Tjan u. a. auch war die Bevölkerung geringer. Langedju führte mich in seine Taropflanzung, wo er mir mit dem Geschenk einiger Wurzeln ein großes Opfer brachte, denn obzwar seine Pflanzung die größte in dieser Gegend war, so reichte sie doch nicht hin, einen Menschen nur vier Wochen zu ernähren. In der Nähe der Pflanzung ward ich einen Bananenbaum gewahr, der umgeben mit einem kleinen Zaun sorgfältig gepflegt wurde, und erst vor kurzem versetzt zu seyn schien. Ich erfuhr von Langedju, daß sowohl der Taro als der Baum von Anr hergebracht wären, und freute mich über die Neigung dieser Leute, ihre Inseln nach ihren Kräften zu cultiviren. Es wird vielleicht manchem meiner Leser unnütz scheinen, daß ich so unbedeutender Kleinigkeiten erwähne, ich denke aber, denen die in Zukunft in diese Gegend kommen, hierdurch ein Mittel zu verschaffen, die Fortschritte bemerken zu können, die im ewigen Wechsel der Zeit hier gewiß gemacht werden. Herr von Chamisso vertheilte auch hier wieder Schmereien, und lehrte sie die Verfahrungsart; zum Dank für seine Mühe stahlen sie ihm sein Messer, das sie ihm aber wieder ausliefern mußten, weil ich sehr ernsthaft darauf bestand. Nachdem wir lange auf der Insel herum gegangen, ohne etwas Bemerkenswerthes zu finden, führte uns Langedju in seine Hütte, um uns zu bewirthen. Er hatte, was bis jetzt noch keiner gethan, alle seine hübschen Weiber aus Mißtrauen entfernt, ob er gleich wie ein vollendeter Hofmann, mein vertrautester Freund zu seyn schien. Die Bewirthung bestand in saurem Teig aus Brodfrucht, von so widerlichem Geschmack, daß es uns schwer ward, etwas davon zu genießen. Unser Wirth behauptet den Narick, Langin und Lagediack zu kennen; es läßt sich also vermuthen, daß die Bewohner der verschiedenen Inselgruppen mit einander in Verbindung stehen. Gegen Abend fuhr ich an Bord, nachdem ich Langedju und Labadenp noch mit einigen nützlichen Werkzeugen beschenkt hatte.

Die Breite der Insel Olot fanden wir . . . . 8° 46′ 4″ N.
Länge nach den Chronometern . . . . 188° 50′ 18″ W.

Die ganze Gruppe Kawen besteht aus 64 Inseln.

Den 23sten Febr. verließen wir bei hellem Wetter und starkem Winde aus OSO die Insel Olet, und richteten unsern Lauf der Passage zu, durch welche wir in diese Gruppe gedrungen waren. Nach der Aussage der Insulaner, befindet sich westlich von Airick eine breite Oeffnung zwischen den Riffen, die ich auf der Karte angedeutet, wie man sie mir vom Schiffe aus zeigte. Um neun Uhr waren wir durch die Passage bei Kawen gedrungen, und nahmen jetzt unsern Cours südöstlich in geringer Entfernung von der Inselkette, die den unter dem Winde liegenden Theil der Gruppe bildet. Ich nannte die Gruppe Kawen nach unserm verdienstvollen General: Araktschejef. Des starken Windes wegen mußten wir die Marssegel mit einem Riff führen. Am Mittag fanden wir die observirte Breite 8° 35′ 40″, Länge nach den Chronometern 189° 3′ 40″. Zu derselben Zeit entdeckte man von der Spitze des Mastes aus in SO eine zur Gruppe Anr gehörige Insel, welche die NW Spitze derselben bildet, sehr groß ist, und von den Wilden Pigen genannt wird. Um zwei Uhr hatten wir diese schon in O, befanden uns unter dem Winde in ruhigem Wasser, und nahmen unsern Lauf in sehr geringer Entfernung längs dem Riff, um eine Passage zu entdecken. Kaum waren wir eine Meile gesegelt, so fanden wir eine, ungefähr fünfzig Faden breit, aber von so übler Richtung, daß sie nur schwer zu passiren war, demungeachtet überwog das Verlangen, auch diese zu untersuchen, jede Furcht vor Gefahr; der Wind war geringer geworden, das Wetter günstig, wir spannten alle Segel auf und schlüpften glück-

lich durch. Einigen Korallenbänken, die wir früher nicht bemerkt, wichen wir durch geschicktes Steuern aus, und hatten bald eine Uebersicht der ganzen Gruppe, die uns von allen in dieser Gegend die kleinste schien. Wir näherten uns der Insel, welche die SO Spitze der Gruppe bildet und Aur genannt wird, und ließen in ihrem Schutz um fünf Uhr Nachmittags die Anker fallen. In der Mitte der Gruppe ward das Senkblei oft geworfen; wir fanden die Tiefe 23 bis 25 Faden über einen Boden von lebendigen Korallen; an unserm Ankerplatze betrug die Tiefe 18 Faden, obgleich wir nur 50 Faden vom Lande entfernt waren. Kaum hatten wir geankert, so stießen vier große Böte von Aur ab, näherten sich uns auf 50 Faden, hielten sich dann ruhig auf einem Fleck, und betrachteten das Schiff mit großer Aufmerksamkeit. Wir redeten sie in ihrer Sprache an, sogleich verschwand ihre Furcht, und einige von ihnen wagten sich sogar aufs Verdeck, wo ihr Erstaunen dem der andern Wilden glich. Unsere Bekanntschaften in Otdia und Kawen, welche wir ihnen namentlich nannten, trugen dazu bei, ihr Vertrauen zu gewinnen, und zwei Chefs, die stark tatuirt waren und sehr vornehm zu seyn schienen, wagten sich erst auf diese Nachricht ans Schiff. Im ganzen haben wir die Bewohner Kawens dreister gefunden als die hiesigen. Zwei Wilde, die anders als die Uebrigen tatuirt waren, und wie Chamisso bemerkte, eine eigene Sprache hatten, fielen uns auf; wir erkundigten uns, ob es hiesige Einwohner seyen? sie sagten: nein, und erzählten uns in ihrer Sprache eine lange Geschichte, von der wir aber leider nicht ein Wort verstanden. Einer der Fremdlinge, ein Mann von dreißig Jahren, mittlerem Wuchs und angenehmen Gesicht gefiel mir sehr; ich gab ihm, nachdem ich die Tamons beschenkt, ein paar Stücke Eisen, die er zwar mit Dank, nicht aber mit der Freude empfing, wie die andern Wilden. Er schloß sich besonders an mich an; als die Sonne unterging und die Gäste uns verlassen wollten, nahm er mich bei Seite und äußerte zu meinem Erstaunen den Wunsch, bei mir zu bleiben und mich nie zu verlassen. Ich konnte nicht glauben, daß er es länger als einen Tag bei uns aushalten würde, verwunderte mich über die Liebe, die er gleich zu mir gefaßt und behielt ihn, weil der Vorfall uns allen Spaß machte. Kaum hatte Kadu die Erlaubniß von mir erhalten, so wandte er sich rasch zu seinen Kameraden, die ihn erwarteten, erklärte ihnen seinen Entschluß, auf dem Schiffe zu bleiben, und vertheilte das eben erhaltene Eisen unter den Chefs. Das Erstaunen auf den Böten war über alle Beschreibung, vergebens suchten sie seinen Entschluß wankend zu machen, er war unerschütterlich; endlich kam noch sein Freund Edock zurück, sprach lange und ernsthaft mit ihm, und wollte ihn, als alle Ueberredung nichts half, mit Gewalt fortschleppen; hier aber behauptete Kadu das Recht des Stärkern, er stieß seinen Freund von sich, und die Böte ruderten ab. Ich kam jetzt, da sein Entschluß mir unbegreiflich war, auf die Idee, daß er vielleicht die Nacht stehlen und das Schiff heimlich verlassen wollte, und ließ, um meinen neuen Freund zu beobachten, die Nachtwachen verdoppeln, und sein Lager neben dem meinigen auf dem Verdeck, wo ich der Hitze wegen schlief, bereiten. Kadu fühlte sich sehr geehrt, zu dem Tamon des Schiffs gebettet zu werden; er war einsilbig so viel Mühe wir uns auch gaben, ihn zu zerstreuen, aß, was man ihm vorsetzte, und legte sich ruhig nieder. Manches, was er uns nach und nach über sein Schicksal erzählte, will ich dem Leser im Zusammenhange mittheilen. Kadu war geboren auf der zu den Carolinen gehörigen Insel Ulle, welche wenigstens 1500 englische Meilen gegen W von hier liegen muß, und nur auf der Karte dem Namen nach bekannt ist, weil Pater Cantara 1733 von den Ladronen als Missionair nach den Carolinen geschickt wurde. Er verließ Ulle mit Edock und zwei andern Wilden, auf einem zum Segeln eingerichteten Kahne, in der Absicht, an einer entfernten Insel zu fischen; ein heftiger Sturm verschlug die Unglücklichen, welche acht Monate

auf der See herumirrten, nur selten Fische zu ihrer Nahrung fanden, und endlich im kläglichsten Zustande auf der Insel Aur landeten. Das Merkwürdigste dieser Fahrt ist, daß sie gegen den NO Passat vollbracht ward, und sie muß besonders diejenigen interessiren, welche bisher glaubten, daß die Bevölkerung der Südsee-Inseln von W nach O Statt gefunden habe. Nach Kadus Erzählung hatten sie während der ganzen Reise, wenn der Wind es nur erlaubte, die Segel aufgespannt, und gegen den NO Passat lavirt, weil sie unter dem Winde ihrer Insel zu seyn glaubten; auf diese Weise läßt es sich auch erklären, daß sie endlich nach Aur kamen. Ihre Zeitrechnung führten sie nach dem Monde, indem sie bei jedem Neumond einen Knoten in eine dazu bestimmte Schnur schlugen. Da das Meer reich an Fischen, und sie zu dem Fange vollständig ausgerüstet waren, so litten sie weniger Hunger als Durst, denn ob sie gleich bei keinem Regen versäumten, einen kleinen Wasservorrath zu machen, so litten sie doch oft gänzlichen Mangel an süßem Wasser. Kadu ward oft als der beste Taucher, mit einer Cocosschaale, die nur eine kleine Oeffnung hatte, in die Tiefe des Meeres geschickt, wo das Wasser bekanntlich nicht so salzig ist; wenn dieses aber auch die Noth des Augenblicks stillte, so verursachte es doch wahrscheinlich ihre gänzliche Entkräftung. Als sie die Insel Aur erblickten, erfreute sie der Anblick des Landes nicht mehr, denn jedes Gefühl war ihnen erstorben. Ihre Segel waren längst vernichtet, der Kahn dem Winde und den Wellen Preis gegeben, und sie erwarteten ruhig den Tod, als die Bewohner Aurs den Verunglückten auf mehreren Canots zu Hülfe eilten und die Sterbenden ans Land schleppten. Hier war gerade kein Tamon zugegen, die Geräthschaften von Eisen, welche die Unglücklichen noch besaßen, blendeten ihre Retter, und eben wollten diese sie erschlagen, um den Raub unter sich zu theilen, als der Tamon der Insel Aur, Tigedien, noch zu rechter Zeit erschien und ihnen das Leben rettete. Als Kadu später dem Retter seines Lebens seinen ganzen Reichthum anbot, war dieser großmüthig genug es auszuschlagen; er nahm nur eine Kleinigkeit, und seine Leute bedrohte er mit Todesstrafe, wenn es Einer wagte, den armen Fremdlingen etwas zu Leide zu thun. Kadu zog mit seinen Gefährten in Tigediens Wohnung, der väterlich für ihn sorgte, und seines natürlichen Verstandes und guten Herzens wegen, eine besondere Liebe zu ihm faßte. Seit ihrer Ankunft hier, mußten seiner Rechnung nach 3 bis 4 Jahre verflossen seyn. Eben war Kadu im Walde beschäftigt, als der Rurick hier ankam, und wurde eiligst herbei gerufen, da sie von ihm als einem viel gereisten und klugen Manne, wofür er allgemein galt, eine Erklärung über die wunderliche Erscheinung erwarteten. Oft hatte er ihnen schon von Schiffen erzählt, die zwar in seiner Abwesenheit auf Ulie gewesen, wovon er aber doch gehört hatte; er wußte sogar zwei Leute zu nennen: Louis und Marmol, die von der großen Insel Britannien gekommen; und so erkannte er auch der Beschreibung nach, jetzt unser Schiff. Sehr eingenommen für die Weißen, forderte er die Insulaner auf, an Bord zu gehen, was sie anfangs verweigerten, weil einer Sage nach, die weißen Menschen die schwarzen fräßen. Wie sie zu dieser Meinung gekommen, blieb uns ein Räthsel, denn außer einer alten Tradition, daß vor undenklichen Zeiten ein großes Schiff vor Kawen vorbeigesegelt sey, hatten sie durchaus keinen andern Begriff von europäischen Schiffen, als den, welchen Kadu ihnen beibrachte. Sein Versprechen, Eisen für sie einzuhandeln, beweg sie endlich, an Bord zu kommen, und hier blieb er, wie die Leser schon wissen, gleich bei uns. Die Vorsicht, mit der wir ihn, während der Nacht bewachten, war überflüßig; er schlief ruhig und erhob sich mit Anbruch des Tages heiter und vergnügt.

Den 24sten Febr. Schon gestern hatten wir den Insulanern angezeigt, daß wir heute nach der Insel Stobual, die acht Meilen von Aur entfernt, die NO Spitze bildet, segeln wollten, weil hier der

ſcharfe Korallengrund den Ankertauen gefährlich war. Wir fanden die Bevölkerung auf der öſtlichen Seite der Inſelkette, im Vergleich mit den andern Gruppen beträchtlich; ſtießen auf keine Korallenbänke, und erreichten um zehn Uhr die Inſel Stadual, in deren Nähe wir die Anker auf acht Faden Tiefe über feinen Korallenſand warfen. Sie gewährte einen angenehmen Anblick, und war nach den vielen Wohnungen und Böten zu urtheilen, ſtark bevölkert. Die Gruppe Kawen war von der Spitze des Maſtes ſichtbar. Fünf Böte, die uns von Aur gefolgt, und worin ſich drei Tamons: Tinraur, Lebenliet und Kadus Wohlthäter Tigedien befanden, kamen jetzt ans Schiff. Kadu, dem man einen gelben Mantel nebſt rother Schürze geſchenkt, ſtolzierte in dem lächerlichen Staat, ohne ſich im geringſten mit ſeinen Kameraden abzugeben, die ihn voll Verwunderung aus ihren Böten anſtarrten, und die Verwandlung nicht begriffen. Vergebens riefen ſie: Kadu! Kadu! er würdigte ſie keines Blicks, ſondern ging ſtolz auf dem Verdeck umher, wobei er ſich immer ſo gut zu drehen wußte, daß ihnen ſein herrlicher Putz in die Augen fiel. Als ich erfahren, daß ſich drei Tamons auf den Böten befänden, gab ich Kadu den Auftrag, ſie zu mir einzuladen, denn alle den Wilden durfte ich, der Menge wegen die Erlaubniß nicht ertheilen, das Schiff zu betreten; er fühlte ſich ſehr geehrt, benahm ſich mit vieler Würde, und führte, nach einer kurzen Anrede zuerſt den Tigedien aufs Verdeck, den er mir als den Vornehmſten vorſtellte. Dieſer alte Mann, mit ſchneeweißem Haar und Bart, hatte ein gutes, ehrwürdiges Geſicht; aber ſein langer, ſtarker Körper war vom Alter gebeugt. Er ſchenkte mir einige Rollen Mogan, und während ich mich mit ihm unterhielt, nöthigte Kadu auch die andern Chefs, welche ebenfalls ſehr alt waren, aufs Schiff. Der Anzug der Tamons unterſchied ſich wenig von dem der übrigen Wilden; ſie waren nur ſtärker tatuirt, und trugen Verzierungen von Fiſchgräten um den Hals, die, wie ich ſpäter erfuhr, bei ihnen die Stelle der Orden vertreten. Kadu führte, um ſich ein Anſehen zu geben, die Gäſte auf dem Verdeck herum, gab ihnen Erklärungen über alle die wunderbaren Dinge, welche ſie ſahen, und wußte ſich ſo klug dabei zu benehmen, daß man glauben mußte, er ſelbſt habe einen vollſtändigen Begriff von dem, was er zu erklären ſuchte; über Kleinigkeiten ſprach er beſonders weitläuftig, und brachte ſie gewöhnlich zum Lachen. Als ſie einen Matroſen eine Priſe Taback nehmen ſahen, und ihn, der es ſelbſt noch nie geſehen, darüber befragten, ſo ſetzte ihn das weiter in keine Verlegenheit; er nahm die Doſe, und erzählte ihnen gewiß viel Merkwürdiges darüber, denn ſie horchten hoch auf; als er aber, um ihnen die Sache recht klar zu machen, jetzt ſelbſt den Taback an die Naſe brachte, warf er die Doſe weit von ſich, und begann ſo entſetzlich zu nießen und zu ſchreien, daß ſeine Zuhörer erſchrocken auseinander liefen; indeß auch hier faßte er ſich bald, und wußte den Vorfall geſchickt in einen Scherz zu verwandeln. Kadus Erklärung über die Kanonen, bewies uns, daß er ſie kenne; er ſagte nämlich, wenn die Inſulaner es wagten, etwas zu ſtehlen, ſo würde man damit alle Cocos- und Brodfruchtbäume niederſchießen, und erzählte ferner: Louis und Marmol hätten bei ihrem Beſuch in Ulle, als die Einwohner auf dem Schiffe geſtohlen, nicht eher aufgehört, die Bäume niederzuſchießen, bis man das Geſtohlene zurückgebracht. Außer dieſer kleinen Unreinigkeit müſſen ſich die beiden Männer dort menſchenfreundlich betragen haben, da die weißen Menſchen bei Kadu in hohem Anſehen ſtanden, und er ſo gern bei uns war. Auch jetzt verſuchten die Tamons wieder, ihn in ſeinem Entſchluß wankend zu machen, er aber ſchüttelte nur den Kopf, umarmte mich und ſprach: ich bleibe bei dir, wohin du auch gehen magſt!

Wir erfuhren, daß es hier noch einen Tamen, Namens Lamary gäbe, unter deſſen Bothmäßigkeit alle Inſelgruppen von Aur bis Bigar ſtehen, der jetzt verreißt war, um eine Kriegsmacht zu ſam-

meln, mit der er die ſüdlich von Aur liegende Gruppe Mediuro angreifen wollte: die Bewohner derſelben überfallen öfters Aur, Kawen und Otdia, um Lebensmittel zu rauben, an denen es ihnen, der ſtarken Bevölkerung wegen, mangelt. Ein Ueberfall auf Lamarys Inſel, wodurch dort ein Mann getödtet wurde, ſollte jetzt beſtraft werden. Auf Otdia iſt, wie Kadu erzählte, die ärgſte Plünderung vorgefallen, was die Feinde nicht fortſchleppen konnten, haben ſie vernichtet; durch dieſe Nachricht war uns plötzlich das Räthſel gelöſt, warum wir dort überall nur neu angepflanzte Bäume fanden. Das Volk ſchien uns zum Kriegführen untüchtig, und ihre kurzen elenden Lanzen beſtärkten uns in dieſer Meinung. Jetzt erfuhren wir, daß ſelbſt die Weiber in den Krieg ziehen, beladen mit Körben voll Steinen, die ſie, da ſie den Nachtrab bilden, über die Köpfe ihrer Helden weg, in die feindlichen Armeen ſchleudern; auch leiſten ſie den Verwundeten Hülfe, und Kadu, der hier manchen Krieg mitgemacht, verſicherte, daß die Weiber im Kriege von großem Nutzen wären. Tigedien, der vornehmſte der drei Anführer, war in Lamarys Abweſenheit ſein Stellvertreter, und ward vom Volk mit ausgezeichneter Achtung behandelt. Lebenliet, an Rang und Würde der zweite, iſt Eigenthümer der Gruppe Kawen, hält ſich aber in Friedenszeiten in Ririck auf, und der dortige junge Tamon, nebſt der liebenswürdigen Prinzeſſin ſind ſeine Kinder. Tiuraur, der jüngſte von ihnen, beſitzt die Gruppe Otdia, und iſt der Vater des ſchon bekannten Narick, von dem wir ihm zu ſeiner großen Freude erzählen konnten. Die Tamons fuhren, reichlich beſchenkt, nach Stobual zurück, wohin ſie auch mich einluden, da ich aber noch Obſervationen zur Beſtimmung dieſes Orts zu machen hatte, ſo verſchob ich meine Fahrt ans Land auf. Kadu wünſchte die Tamons zu begleiten, was ich ihm erlaubte, obwar ich ſicher glaubte, daß er unbeſtändig und wankelmüthig wie alle Südſeeinſulaner, nicht zurückkehren würde. Er wurde im Triumph davon geführt, alle Canots folgten dem des Tigedien auf welchem er durch unſere Gunſt zum vornehmen Mann erhoben, den Platz des Tamon einnahm. Nachmittags fuhr ich ans Land, und machte gleich einen Spaziergang, auf dem mich der rüſtigſte der Tamons, Tiuraur, begleitete. Die Inſel Stobual iſt 1½ Meile lang und ¾ Meile breit; die ſchönſte Dammerde bildet hier ſchon beträchtliche Hügel. Die Palme und der Brodfruchtbaum gedeihen außerordentlich, und angenehm überraſchte mich eine junge Anpflanzung von zwanzig Bananenbäumen; Taro gab es hier mehr, als auf den übrigen Inſeln; es wurde uns täglich davon gebracht; daß die Wurzel hier im Vergleich mit denen auf den Sandwich-Inſeln ſehr klein ſind, rührt wohl vom Mangel an Feuchtigkeit her, obwar die Einwohner verſichern, daß ſie gut gedeihen würden, wenn die Bewohner Mediuros ſie nicht ſo oft zerſtörten. Sehr viele Wohnungen überzeugten mich von der ſtarken Bevölkerung dieſer Inſel. Ich kam auf meiner Promenade an die Wohnung des hieſigen Chefs Lebenliet, wo eine anſehnliche Verſammlung von Weibern und Männern einen Kreis um Kadu ſchloſſen, deſſen neue Tracht ſie angeleckt hatte; wie ſehr aber erſtaunte ich, als ich ihn eine Rede halten ſah, bei der ſeine Zuhörer beinah in Thränen zerfloſſen; ein altes Weib ſchluchſte laut, Tigediens Augen ſchwammen, und ihm ſelbſt war die Gewalt anzuſehen, mit der er ſeine Rührung zu verbergen ſtrebte. Oft nannte er Aur, Ulle und Totabu; ich war der Sprache nicht mächtig genug, um viel Zuſammenhang in die Rede zu bringen, doch ſchien meine Vermuthung richtig, daß er vom Volk und von den Chefs Abſchied nahm. So viel ich davon verſtand, ſprach er zuerſt von ſeinen Leiden, während der Fahrt von Ulle nach Aur, ſchilderte dann die großmüthige Aufnahme des Tigedien, und ſchloß mit der Hoffnung ſein Vaterland vielleicht durch mich wiederzuſehen. Als hierauf Tigedien zu ſprechen anfing, vergeß Kadu die heißeſten Zähren, das Volk war erſchüttert, und eine herzliche Umarmung von Tigedien und Kadu ſchloß dieſe wahr-

haft rührende Scene. Kadu folgte uns an Bord, und wurde, da sein Entschluß bei uns zu bleiben, unerschütterlich fest schien, in der Kajüt-Campagne, unter den Officieren aufgenommen, was ihm sehr schmeichelte, da er den Unterschied zwischen uns und den Matrosen wohl merkte, und jetzt zu den Tamons des Schiffs zu gehören glaubte. Er aß an unserm Tische, fand sich mit unglaublicher Geschicklichkeit darin, Messer und Gabel zu gebrauchen, und betrug sich überhaupt so manierlich und bescheiden, als ob er schon lange mit gebildeten Menschen umgegangen wäre. Unsere Herren behandelten ihn so freundlich, daß er sie bald sehr lieb gewann, und auch sie hatten ihn, seiner guten Eigenschaften wegen gern. Ich hegte die Hoffnung, wenn wir uns besser verstehen lernten, durch ihn manche Auskunft sowohl über die Carolinen, als über die eben entdeckten Inselgruppen zu erhalten.

Den 26sten Febr. Den ganzen Tag war der Rurick von Wilden umgeben, die unsern Vorsatz kannten, sie morgen zu verlassen, und uns heute noch viele Cocosnüsse gegen Eisen verhandelten. Nachmittags brachten uns die Tamons ansehnliche Geschenke an Mogan und Cocosnüssen. Sie bedauerten unsere Abreise sehr, und erfuhren auf ihre Frage, wohin ich jetzt ginge, daß ich ihren großen Tamon auf Ailu und Udirick besuchen wolle, was wirklich meine Absicht war. Sobald ich mich mit meinen Gästen allein in der Kajüte befand, untersuchten sie genau, ob wir behorcht werden könnten, und baten mich darauf geheimnißvoll, aber dringend, ich möchte doch hier bleiben, bis ihre Kriegsmacht sich versammelt, mit dieser alle Bewohner von Medinre todtschlagen, und dann mit Cocosnüssen und Brodtfrucht beladen nach Aur zurückkehren; sie wollten mir dafür täglich einen Eb geben. Dieser Beweis ihres Zutrauens überraschte mich, aber so gern ich auch diese armen Insulaner gegen ihre Feinde geschützt, und sie vielleicht durch meine bloße Erscheinung vor künftigen Ueberfällen gesichert hätte, so vergönnte mir der heranrückende Frühling die Zeit nicht mehr dazu. Meine abschlägige Antwort betrübte sie; um ihnen aber doch behülflich zu seyn so viel in meinen Kräften stand, so beschenkte ich sie mit einigen meiner Lanzen und Enter-Waffen, wodurch ich sie unbeschreiblich beglückte. Alles wurde sofort dem Volke in den Böten gezeigt, das in ein lautes einstimmiges O—h ausbrach; Tiuraur tanzte und sang dazu ein kriegerisches Lied, indem er uns zeigte, wie er jetzt die Feinde niederstoßen wollte; das Volk brüllte vor Freude, und wären ihre Feinde in diesem Augenblick erschienen, so hätten die Tapfern, beseelt vom kriegerischen Geiste, gewiß den Sieg davon getragen. Voll Entzücken fuhren jetzt die Tamons ans Land; Edock, der Freund und Leidensgefährte Kadus, blieb zurück, um noch einen letzten Versuch zu machen, ob dieser nicht zu erweichen sey; alles aber war vergebens; was er während seines Aufenthalts bei uns bekommen, schenkte er seinem Freunde, und weinte schmerzlich, als er sich beim Abschied, nach einer langen Unterredung von ihm loriß. Kadus Entschluß ward uns immer räthselhafter, als wir jetzt auch seinen heftigen Schmerz bei der Trennung sahen. Dem Edock, der in der Geographie der Carolinen, die er besucht hatte, besser bewandert war, als unser Freund, verdanken wir eine merkwürdige Karte derselben, die ich seiner Aussage nach entwarf, und den Lesern mittheile. So unrichtig sie seyn mag, so kann sie doch vielleicht einst einem Seefahrer, der die Carolinen untersuchen will, von einigem Nutzen seyn; habe ich doch nach Lagediacks Aussage, schon drei Gruppen entdeckt. Die Zwischenräume der Inselgruppen, die nach Edocks Versicherung von der nämlichen Beschaffenheit sind, wie die von uns Untersuchten, habe ich mit Zahlen versehen, welche die Tagereisen von einer Gruppe zur andern bestimmen; die einzeln Inseln sind nur durch Kreise angedeutet. Sehtiu, Feis, Pelli und Jap sollen aus hohen, die übrigen aus niedrigem Lande bestehen. Jap und Pelli, welche wahrscheinlich die Pellows-Inseln von Wilson sind, findet man auf allen Karten angedeutet. Ich

will nichts weiter hierüber sagen, da Herr von Chamisso aus Liebe für die Wissenschaften sich der Beschwerde unterwarf, dem Kadu, sowohl über die Geographie, als über die Gebräuche auf den Carolinen und den von uns entdeckten Gruppen auszufragen. Sein Aufsatz, den er zu meiner Reise liefert, wird belehrend und unterhaltend seyn. Edock zeigte nach O, als ich ihn fragte, in welcher Gegend Ulle liege; dieser Irrthum beweist, daß ein östlicher Wind die Unglücklichen von ihrer Insel entfernte, die durch einen SW Monsoon der dort herrscht, weiter nach O getrieben wurden; da sie aber immer in dem Wahne blieben, sich westlich von Ulle zu befinden, so lavirten sie auch, als sie den Passat erreicht, immerfort nach O. Auch auf der Inselgruppe Arno, eine Tagereise von hier nach SW, ist, wie Edock erzählte, ein Kahn mit fünf Menschen gelandet. Diese sind gebürtig von der Gruppe Lamureck, welche in geringer Entfernung von Ulle liegt, und ebenfalls auf der Karte von dem Pater Cantara unter der Kette der Carolinen aufgenommen ist. Als vor einiger Zeit die Bewohner Arnos hier einen Ueberfall wagten, erkannten Kadu und Edock die Insulaner von Lamureck, mit denen sie früher freundschaftlich umgegangen; da sie gehört hatten, daß diese verunglückt wären, so war bei dem unerwarteten Wiedersehen ihre Freude so groß, daß sie, wie Kadu sagte, sich weiter um das Gefecht nicht bekümmerten, sondern ein einsames Plätzchen suchten, wo sie sich gegenseitig ihre erlittenen Drangsale mittheilten. Die fünf Lamureckaner heißen: Quidal, Pegedu, Uberick, Katulgi und Udeben; Uberick heißt eine Inselgruppe von Radack, und man könnte aus der Gleichheit der Namen schließen, daß hier ziemlich oft Kähne von den Carolinen stranden. Nachmittags fuhr ich, um Abschied zu nehmen, noch einmal ans Land, wo mich die Einwohner freundlicher als jemals empfingen, weil sie durch die erhaltenen Waffen jetzt vollkommen von meiner Freundschaft überzeugt waren. Nur mein Hund aus der Beringsstraße, der heute sein Leben unter Krämpfen endigte, da er das hiesige Klima nicht vertrug, setzte sie etwas in Angst. Vor Lebulits Wohnung ward eine kleine Flotte ausgerüstet, wahrscheinlich gegen die Bewohner Mediuros; zwei dieser Böte, die größten welche ich hier sah, waren 38 Fuß lang. Chamisso brachte diese Nacht in des Tamens Wohnung zu, in der Hoffnung, seinem Versprechen gemäß, tatuirt zu werden; da es dennoch nicht geschah, so sind wir in dem Glauben bestärkt, daß das Tatuiren auf irgend eine Weise mit ihrer Religion in Verbindung steht.

Trotz des sehr heftigen Windes kamen zwei große Böte, von der zur Gruppe Kawen gehörigen Insel Airick hier an, woraus erhellt, daß sie ziemlich hohe See halten können; beide gehörten dem uns schon bekannten Chef Labeloa, der große Freude hatte, uns wieder zu sehen. Als die Sonne unterging begleiteten mich die Insulaner an meine Schaluppe, die sie dermaßen mit Cocosnüssen angefüllt hatten, daß wir kaum Platz zum sitzen behielten. Ich gab ihnen Eisen, Messer und Scheeren, die Weiber erhielten Perlen, und wir schieden als die besten Freunde von einander.

Ich schließe unsern Aufenthalt hier mit Beobachtungen die wir gemacht.

Breite unsers Ankerplatzes, das Mittel aus drei Observationen	9° 18′ 42″
Länge nach Mond und Sonne	188° 48′ O.
Länge nach den Chronometern	188° 51′ 46″
Declination der Magnetnadel	11° 58½ O.

Die Lage der Gruppe Aur ist NW und SO, in dieser Richtung beträgt ihre größte Länge 13, ihre Breite sechs Meilen, im Ganzen zählten wir 32 Inseln. Ich nannte die Gruppe nach unserm Herrn Seeminister: Traversey. Da die Zeit mir nicht erlaubte, die auf meiner Karte angezeigten Inseln, Arno, Mediuro und Mille selbst genauer zu untersuchen, so konnte ich blos mit dem Kompasse den

Richtungen, welche die Insulaner mir andeuteten, folgen; die Entfernungen sind nach den Tagereisen berechnet. Die Bevölkerung der Gruppe Aur ist auf 3 bis 400 zu schätzen, gering im Verhältniß ihrer Größe, sehr ansehnlich aber im Vergleich mit den übrigen Gruppen.

Den 27sten Febr. lichteten wir bei Tagesanbruch die Anker, um Aur zu verlassen; die ganze Nacht hatten wir die Trommeln und den Gesang der Wilden gehört; als die Segel gespannt wurden, verdoppelte sich der Lärm am Ufer, und Kadu meinte, es geschähe, um uns eine glückliche Reise zu wünschen. Um sieben Uhr befanden wir uns schon an der Passage, durch die wir hier eingedrungen, und durchsegelten sie glücklich. Ich richtete meinen Cours nordwärts, um der Insel Kawen in der Nähe vorbei zu segeln, wir erreichten sie bald, und am Mittag lag sie vier Meilen von uns entfernt in O. Jetzt setzten wir unsere Reise scharf bei dem Wind fort, umschifften die Gruppe Otdia über dem Winde, und lavirten die Nacht unter wenigen Segeln.

Den 28sten. Wir hatten schönes Wetter und mußten nach unserer Schiffsrechnung um sieben Uhr Morgens Otdia sehen können, da aber selbst von der Spitze des Mastes kein Land zu entdecken war, so konnte nur der Strom an der Unrichtigkeit unserer Berechnung schuld seyn, was sich auch nachher auswies, denn wir waren während der Nacht sechzehn Meilen nach N W 11° getrieben. Um die Gruppe Otdia zu Gesicht zu bekommen, nach welcher ich meine Lage auf der Karte genau zu bestimmen wünschte, nahm ich den Lauf gerade nach W. Nach wenigen Stunden ward von der Spitze des Masts in S Land entdeckt; ich richtete den Cours sogleich dahin, um zu untersuchen, welche Insel der Gruppe Otdia wir sahen, und erkannte nach ½ Stunde die Insel Ormed, welche sieben Meilen von uns entfernt lag. Von hier steuerte ich N W, in der Hoffnung, auf die Gruppe Ailu zu stoßen. Unsere Breite am Mittag gab nach einer guten Observation 9° 51′ 29″, Länge nach den Chronometern 189° 56′ 00″. Als wir dieselbe nach der Insel Ormed berechneten, fanden wir nur eine Minute Unterschied, und diese Uebereinstimmung, welche sowohl die Güte der Chronometer, als auch die genaue Bestimmung der Gruppe Aur bewies, erfreute mich mehr, als es eine neue Entdeckung gethan haben würde.

Kadu, dem wir ein Hemd und eine leichte Matrosenjacke angezogen hatten, war durch diese Kleidung, in der er sich sehr gefiel in einer vortrefflichen Stimmung, bis das Schaukeln ihn seekrank und mißmuthig machte; bald indeß stellte sich seine Gesundheit und gute Laune wieder her, und er schien seine Freunde im Geringsten nicht zu vermissen. Um halb drei Uhr wurden vom Salnik aus in N drei niedrige Inseln entdeckt, die Kadu sogleich für einen Theil der Gruppe Ailu erkannte, wo er ein Mal gewesen; in S. W meinte er, müsse die kleine Insel Temo liegen, und weiter nach W Ligiep. Wir befanden uns jetzt unter dem Winde der Gruppe Ailu, sieben Meilen von ihr entfernt, und mußten daher, um sie zu erreichen, die ganze Nacht laviren.

Den 1sten März hatten wir bei Tagesanbruch schon so viel gewonnen, daß wir uns unter dem Winde an ihrer südlichen Spitze befanden, die durch die Insel Ailu, nach der die ganze Gruppe den Namen führt, gebildet wird.

Die Länge der ganzen Insel betrug kaum eine Meile, die Breite ¼ Meile; sie erschien uns freundlich, und zeichnete sich vor den übrigen durch hohe Palmen aus. Wir näherten uns der Insel Ailu, auf welcher wir Rauchsäulen emporsteigen und Menschen herum gehen sahen; nachdem wir sie umschifft, verfolgten wir die südliche Seite der Gruppe, die einzig aus Korallen-Riffen besteht, und als wir auch diese umsegelt, befanden wir uns in ruhigem Wasser; jetzt setzten wir unsern Cours nördlich in der Nähe des Riffs fort, in der Hoffnung, eine Oeffnung zu finden. Bald sahen wir drei Böte durch die

Riffe kommen, fanden aber die Paſſage zu enge, um hindurch dringen zu können. Zwei Böte kamen uns ſo nah, daß wir uns mit den Inſulanern unterhalten konnten, und Kadus Freude, einige alte Bekannte wieder zu ſehen, war eben ſo groß, als das Erſtaunen dieſer, ihn bei uns zu treffen. Niemand von ihnen wagte ſich an Bord, es entſpann ſich aber von den Böten aus eine weitläuftige Unterhandlung mit Kadu, der ihnen alles erzählte, was er von uns wußte, auch daß er geſonnen ſey mit zu reiſen, wir aber jetzt einige Tage bei ihrer Inſel verweilen wollten. Ueber letztere Nachricht äußerten die Wilden viel Freude, wieſen uns nördlich eine Paſſage an, die ihrer Meinung nach, breit genug ſeyn müſſe, und wir ſpannten ſogleich mehr Segel auf, um dieſe noch vor Abend zu erreichen. Bald fanden wir drei Paſſagen, von denen zwei zwar tief genug, aber nur vier Faden breit waren; die dritte war 50 bis 60 Faden breit, da es aber ſchon ſpät und der Verſuch mißlich war, der Paſſat auch gerade aus der ziemlich ſchmalen Oeffnung blies, ſo verſchob ich die Unterſuchung bis morgen. Wir hatten jetzt die ganze Gruppe überſehen, deren Länge fünfzehn und die Breite fünf Meilen betrug; die öſtliche Seite derſelben war durch eine Inſelkette gebildet, die weſtliche hingegen beſtand aus einem Korallen-Riff.

Den 2ten März. Der Strom hatte uns während der Nacht ſieben Meilen nach W verſetzt, wir erreichten dennoch um acht Uhr die Paſſage, wo das Eindringen mir faſt unmöglich ſchien, da ſie ſchmal und der Wind uns entgegen war, indeß hoffte ich, daß der hineinſetzende Strom unſere Unternehmung begünſtigen könnte, und ſchickte den Lieutenant Schiſchmareff ab, das Fahrwaſſer zu unterſuchen. Er kehrte bald mit der angenehmen Nachricht zurück, daß die Paſſage zwar nur fünfzig Faden breit, aber tief genug und ganz gefahrlos ſey, weil die Riffe am Eingange, einer Mauer ähnlich, ſenkrecht aus dem Grunde ſteigen. Sogleich ließ ich alle Segel beiſetzen, um dem Rurick den möglichſt ſchnellſten Lauf zu geben, damit, wenn er in der Paſſage gegen den Wind gewendet werden mußte, er die Kraft fortzulaufen behielt, bis jede Gefahr vorüber wäre; ohne Hülfe des Stroms wäre uns dieſer Verſuch nicht gelungen, der gefährlich genug war, und wir waren ſehr froh, eingedrungen zu ſeyn, ohne dem Riff zu nahe zu kommen, der den ſüdlichen Theil des Eingangs bildet. Ein Fiſch von der Gattung der Makrelen, hatte ſich an dem hinter dem Schiff ſchleppenden Fiſchhaken gefangen, und ſo lieferten uns die Inſeln den Tribut, in dem Augenblick, wo wir in die Gruppe eindrangen. Der Wind würde uns den geraden Cours nach der Inſel Ailu geſtattet haben, wenn uns nicht beſtändig Korallenbänke im Wege gelegen hätten, denen auszuweichen oder ſie zu umſchiffen uns viel Zeit raubte. Noch in keiner Gruppe waren uns ſo viele Untiefen aufgeſtoßen, dennoch erreichten wir am Mittag einen bequemen Ankerplatz in der Nähe von Ailu; hier näherten ſich gleich drei Böte unſerm Schiffe, und Kadu in ſeiner Matroſentracht, ſäumte nicht, ſich ſo aufs Verdeck zu ſtellen, daß man ihn vom Kopf bis auf die Füße deutlich ſehen konnte. Er rief ihnen herablaſſend zu: er ſey Kadu, ſie möchten ſich nur nicht fürchten an Bord zu kommen; und dieſe, die ihren Augen nicht trauten, wagten ſich erſt nach einem langen Geſpräch mit ihm, aufs Schiff. Nachdem ſie hier die Kleidung des Wohlbekannten hinlänglich unterſucht und bewundert, erklärte er ihnen mit vieler Würde auch die übrigen Gegenſtände, und fand es natürlich, daß ſie ſich unterwürfig gegen ihn betrugen, als ſey er ein vornehmer Tamon. Nachher hatte er ſogar die Güte, mit ihnen ans Land zu fahren, nahm ohne Umſtände den Ehrenplatz auf einem Canot ein, und die guten Wilden ſangen und jauchzten, und trugen ihn, ohne daran zu denken, daß er noch vor wenigen Tagen ein Gemeiner war, wie ſie, auf ihren Schultern durchs Waſſer; ein Dienſteifer, den er wohl durch einige alte Nägel erhöhte, die er mitnahm, um ſie zu verſchenken. Als er das Land erreicht, ließ er ſich gravitätiſch nieder; Alle umgaben ihn ſtehend, und er erzählte ihnen von ſeinen wichtigen Er-

fahrungen und Begegnissen. Nachmittags fuhren auch wir ans Land, wo wir die Bemerkung machten, daß diese Gruppe viel später entstanden seyn müsse, als Otdia, Kawen u. a.; sie hatte wenig Erde, und war daher ihrer Größe nach arm an Früchten; den Brodfruchtbaum sahen wir gar nicht; der Pandanus, im Ueberfluß auf andern Inseln, wird hier sorgfältig gepflegt; Hühner, die mit Schnüren, wie bei uns die Kettenhunde, an die Wohnungen gebunden waren, gibt es hier häufiger, doch dient ihr Fleisch nicht zur Nahrung, wohl aber ihre Federn zum Schmuck. Die langen Federn des Tropikvogels gehören hier zum höchsten Staate, werden aber nur sehr selten gefunden. Wir erfuhren, daß Lamary kürzlich von hier nach Uldirik gesegelt sey, um auch dort eine Kriegsmacht zu sammeln, und Langemui, der als Chef dieser Gruppe zurückgeblieben, sich an ihrer nördlichen Spitze auf der Insel Capeniur befinde. Nach der Aussage der Wilden lag die Gruppe Uldirik eine Tagereise von hier gerade in N, und ich zweifelte keinen Augenblick, daß es die im vorigen Jahr von uns entdeckten Inseln Kutusoff und Suworoff waren, die, nach unserer Länge zu urtheilen, dort liegen mußten. Kadu fuhr wieder mit uns an Bord; die Insulaner begleiteten uns in ihren Canots, mit Cocosnüssen gefüllt, die sie uns boten, ohne etwas dafür zu verlangen. Bei ihrem Mangel an Früchten rührte mich diese Gutmüthigkeit und Uneigennützigkeit, und ich belohnte sie reichlich mit Eisen.

Nach einer guten Observation fanden wir die Breite unsers Ankerplatzes 10° 13′ 7″, Länge nach den Chronometern 188° 58′ 33″.

Den 4ten März wurden wir mit Tagesanbruch die Segel gespannt, und wir nahmen den Lauf längs der Kette nach N auf die Insel Capenuir, die wir, aufgehalten durch viele Korallenbänke, erst Abends um neun Uhr erreichten. Hier lagen wir 50 Faden von ihr entfernt, vor dem Wind geschützt, und auf diesem bequemen Ankerplatze beschloß ich einige Tage zu verweilen, um Segel und Taue zu repariren, da der Rurick jetzt bald in den stürmischen Ocean hinein mußte, wo er in dieser Jahreszeit manchen Sturm zu erwarten hatte. Die größte Tiefe in der ganzen Gruppe betrug 20 Faden; auf unserm Ankerplatze hatten wir nur sechs Faden; der Boden bestand aus weißem Thon, eine Beschaffenheit, wie wir sie noch in keiner Gruppe getroffen. Kaum lagen wir vor Anker, so besuchte uns Langemui, der schon gestern von Kadus Anwesenheit benachrichtigt, dadurch ein solches Vertrauen zu uns gefaßt hatte, daß er ohne Furcht das Schiff betrat, um mir einige Cocosnüsse zu Füßen zu legen. Er war ein Greis von wenigstens achtzig Jahren, mager und mit grauen Haaren, aber sehr jugendlichem Geiste. Er gefiel mir sehr, ich beschenkte ihn reichlich, er lud mich auf seine Insel ein, und unsere Freundschaft war geschlossen, als er mich bald darauf verließ. Nachmittags stattete ich meinen Gegenbesuch ab, ward im Kreise seiner Familie freundlich in seinem Hause empfangen, und Kadu, den ich mitgenommen, mußte viel von unserm Schiff erzählen. Ich bemerkte an Langemuis Arm verschiedene Narben, und fragte ihn, bei welcher Gelegenheit er sie bekommen? Der Alte zeigte nach W, und indem er mir erzählte, daß er vor langer Zeit die Bewohner Ralicks besucht, die ihm diese Wunden beigebracht hätten, gerieth er so in Wuth, daß er eine Lanze ergriff, und diese mit solcher Kraft in einen 15 Schritt entfernten Baum warf, daß sie darin hängen blieb; dabei schrie er: Mani Mamuan Ralick (todtschlagen Mann von Ralick). Ich bewunderte die Geschicklichkeit und Kraft, womit der Alte noch die Lanze führte, die, so gering ich sie bis jetzt geachtet, auf zwanzig Schritt noch tödtlich ist. Nachdem sich mein Wirth etwas besänftigt hatte, suchte ich mit Kadus Hülfe, der schon an meine Aussprache gewöhnt war, zu erforschen, was er unter Ralick meine, und erfuhr folgendes: Die uns schon bekannte Kette, vom nördlich liegenden Bigar bis zum südlichen Mille, wird von den Bewohnern derselben Radack genannt, wie

auch ich ſie in der Folge nennen werde; in W. von der Kette Radack läuft mit ihr parallel eine andere Inſelkette, die aus neun großen Gruppen und aus drei einzelnen Inſeln beſteht, ſtark bevölkert iſt und Ralick genannt wird. Langemui erklärte mir das Ganze, indem er auf einer ausgebreiteten Matte vermittelſt kleiner Steine die Kette Radack bezeichnete, welche die Richtung von N nach S bis Eregup und dann nach S W erhielt. Da die Gruppen, ſo viel wir ſie kannten, ſehr richtig angegeben waren, ſo verdiente ſeine Nachricht über die Kette Ralick ebenfalls Glauben. Nachdem der Alte uns die Gruppen verſchiedene Male genannt, ſo gab er auch den Weg an, welchen man von Ailu aus nehmen mußte, um dahin zu gelangen, was er auf folgende ſinnreiche und deutliche Art that. Ein kleiner Stein in ſeiner Hand vertrat die Stelle des Canots, er ſegelte mit dieſem beim Aufgang der Sonne von Ailu ab, erreichte bei einem S W Cours am Mittag die Inſel Temo, und von dort ohne Aufenthalt die Gruppe Legiep. (Als wir dieſe in der Folge entdeckten, mußten wir ſeine genaue Kenntniß dieſer Gegend bewundern.) Von Legiep trat er erſt am andern Morgen ſeine Reiſe wieder an, nahm eine weſtliche Richtung, blieb zwei Tage und zwei Nächte unterwegs, und ſtieß dann auf die zur Kette Ralick gehörige Gruppe Ewadelen. Auf dieſe Weiſe bezeichnete er den Cours ſowohl, als die Tageszeiten genau und deutlich. In der Zeit, als er die Wunden erhalten, führten beide Ketten heftigen Krieg mit einander, jetzt aber ſtehen ſie in freundſchaftlichem Verhältniſſe. Kadu, der ebenfalls die Gruppe Ralik zu kennen behauptete, erzählte mir, der Tamon Tiuraur, den wir bereits kannten, habe eine Reiſe nach Ralick gemacht, mit dem dortigen Chef die Namen gewechſelt, und die Freundſchaft der beiden Inſelketten begründet. Die Kette Ralick hat zwei Beherrſcher: Lagadack-nanait und Labondugin; erſterer heißt Erud Ellip (großer Chef). Das Wort Tamon iſt erſt von Kadu hier eingeführt; denn auf den Carolinen nennt man die Anführer ſo; hier aber heißt er: Erud. Die Bewohner beider Inſelketten ſollen weder in Sprache, noch in Gebräuchen verſchieden, und die Gruppe Otdia die volkreichſte und größte in der Kette Ralick ſeyn. Langemui verſicherte, daß man in 1½ Tage von Eregup dahin gelangen könne; das wäre alſo eine Entfernung von 60 Meilen, da mir aus Erfahrung bekannt iſt, daß die hieſigen Tagereiſen ſelten über 40 Meilen betragen; von Ralick nach Radack geht es langſamer, weil ſie dann gegen den Paſſat kämpfen müſſen. Merkwürdig war es mir, von Langemui zu erfahren, daß vor langer Zeit ein Schiff mit weißen Menſchen auf Otdia geweſen, von denen ſie Eiſen eingetauſcht, und daß man an der nördlichen Gruppe Bigini, welche ebenfalls zu dieſer Kette gehört, ein großes Schiff vorbeiſegeln ſah. Man ſieht hieraus, daß die Kette Radack bis auf ein Paar Gruppen ganz unbekannt iſt, und daß Ralick für die uns gleichfalls unbekannte Gruppe der Mulgraves angeſehen werden kann. Die Karte von der Kette Ralick, die, wie ich hoffe, ziemlich richtig ſeyn wird, habe ich nach Langemuis Ausſage entworfen, und man findet ſie in meinem Atlas. Von der Inſel Capeniur, die nur ¾ Meile im Umfange hat, läßt ſich nicht viel mehr ſagen, als von Ailu; ſie iſt ebenfalls in der Vegetation noch ſehr zurück, und die Bevölkerung ſchien mir gering; vielleicht waren aber auch die Meiſten dem Lamary nach Udirick gefolgt. — Ich entdeckte verſchiedene Waſſergruben, und da ich eine derſelben zum Waſchen unſerer Wäſche beſtimmte, weil jetzt bis Unalaska keine Gelegenheit dazu vorauszuſehen war, ſo ſchickte ich täglich einige Matroſen in dieſer Abſicht ans Land. Der Dienſteifer der Inſulaner ging ſo weit, daß ſie meinen Leuten bei der Arbeit behülflich waren, und Kadu, dem man ſeine Wäſche in eigene Verwahrung gegeben, ließ ſich's nicht nehmen, ſie ſelbſt zu waſchen.

Auf Capeniur beſuchte ich einen Anführer, der dem Anſehen nach weit über 100 Jahr alt ſeyn mußte; ſchneeweißes wolliges Haar bedeckte Haupt und Kinn, der magere mit Runzeln bedeckte Körper

glich kaum einem menſchlichen, und dennoch genoß auch er das Vorrecht dieſer glücklichen Inſulaner, ſein Geiſt war heiter und ungeſchwächt. Es ward mir immer räthſelhafter, wie bei einer ſo dauerhaften Geſundheit die Bevölkerung hier ſo gering war, bis Kadu mir darüber Aufſchluß gab; es herrſcht hier nämlich, wegen des Mangels an Lebensmitteln, das grauſame, empörende Geſetz, daß jede Mutter nur drei Kinder erziehen darf; die übrigen müſſen umgebracht werden. Wie wohlthätig das hieſige Klima auf den Körper wirkt, haben auch wir erfahren, da wir uns alle, ungeachtet es uns an friſchen Lebensmitteln fehlte, nirgends beſſer befanden als hier.

Bis zum 6ten März genoſſen wir hier des ſchönſten Wetters bei einem mäßigen ONO Winde; in der Nacht ſtellte ſich Windſtille ein, was ſehr ungewöhnlich iſt, und am 7ten drehte ſich der NO Paſſat zum erſten Male während unſers Aufenthaltes in Radack nach NW und W. Es regnete dabei ſtark bis zum Sonnenuntergang; am folgenden Morgen war der Wind wieder aus NO und die Sonne ſchien freundlich. Der Barometer pflegt zwiſchen den Tropen, entfernt vom hohen Lande, keiner beſondern Veränderung unterworfen zu ſeyn; auch wir haben, abgerechnet die tägliche Oscillation, keine bemerkt, außer während des Weſtwindes, wo er vier Linien fiel.

Den 9ten und 10ten konnten wir, des heftigen Regens wegen, keine Arbeiten auf dem Schiffe unternehmen, und eilten daher ſehr, dieſe am 11ten zu beendigen, als das helle Wetter es geſtattete. Nach unſern Bemerkungen, welche Kadu beſtätigte, iſt der ONO Wind in Radack der gewöhnlichſte, indeß ſoll der Wind in den Monaten September und Oktober zuweilen aus SW wehen, und nicht ſelten in einen heftigen Orcan ausbrechen, der Cocos- und Brodfruchtbäume entwurzelt, Inſeln am weſtlichen Theil der Gruppe verwüſtet, die, wie er verſichert, zuweilen von den Wellen verſchlungen werden. Die Wilden ſehen dieſer Zeit mit Furcht entgegen, die ihnen oft ihre Brodfrucht-Ernte zerſtört; man erntet dieſe Frucht hier nur ein Mal im Jahre, und gerade in dieſer Zeit; denn, wenn man gleich das ganze Jahr Früchte an den Bäumen ſieht, ſo ſtehen dieſe doch in den gefährlichen Monaten am vollſten.

Langemui brachte mir heute einen jungen Tamon von der Inſel Miadi an Bord, die uns, ſeiner Meinung nach, jetzt in O liegen mußte, und ohne Zweifel die von uns entdeckte Neujahrsinſel war, da dieſe nach unſerer Berechnung in O, 56 Meilen von uns entfernt, lag. Der junge Chef machte dieſen Beſuch ſehr wider ſeinen Willen; auf einem zum Fiſchfang ausgerüſteten kleinen Kahn, der nur ihn allein faßte, hatte der Sturm ihn überraſcht, von ſeiner Inſel entfernt, und nach einigen Tagen an dieſe Gruppe geworfen. Dieſer lebhafte junge Mann war über den ganzen Körper ſtark tatuirt, folglich von vornehmen Stande; ſein Betragen war beſcheiden, und ſeine Wißbegierde, ich möchte ſagen grenzenlos. Auf meine Frage: wann er geſonnen ſey, nach Miadi zurückzukehren? antwortete er, er werde Lamarys Ankunft abwarten, der auch dort Kriegstruppen ſammeln wolle, und mit ihm zuſammen hingehn. Es iſt zu bewundern, wie die Wilden gegen den NO Paſſat, nach einem Punkt wie Miadi, den ſie kaum auf ſechs Meilen ſehen können, einen Weg von 56 Meilen zurücklegen. Da ſie nur laviren, ſo ſind ſie zwei Tage und eine Nacht unterwegs, ohne andere Hülfsmittel, ihren Weg zu berechnen, als die Sterne, die ſie nur mit bloßen Augen ſehen; eine Geſchicklichkeit, die die Europäer nicht beſitzen.

Als Langemui erfuhr, daß wir ihn morgen verlaſſen wollten, war er aufrichtig betrübt darüber, und ſchickte ſogleich einige Leute aus, um Cocosnüſſe zu ſammeln, andere zum Fiſchen; die ganze Nacht ſahen wir Menſchen an den Riffen mit Feuer herum gehen, womit ſie die Fiſche anlocken und dann harpuniren.

Den 13ten März. Schon bei Tagesanbruch kam unser alter freundlicher Langemui, beladen mit Cocosnüssen und Fischen, und bald darauf lichteten wir bei einem frischen OSO und schönem Wetter die Anker. Noch lange stand der Alte auf seinem Kahn, und winkte uns mit beiden Händen sein Lebewohl zu. Die Gruppe Ailu nannte ich nach dem Mann, unter dessen Commando ich die erste Reise um die Welt machte: Krusenstern.

Um 7 Uhr erreichten wir eine nördlicher liegende Passage, durch die ich segelte, weil der Wind uns günstig war, obgleich sie nur 30 Faden Breite hatte. Von hier nahm ich den Cours N. t. W., um zu der Gruppe Udirick zu gelangen, die keine andere, als die Kutusoffs-Gruppe seyn konnte.

Das Mittel aus mehrern Observationen für die Breite unsers Ankerplatzes
bei der Insel Capenur . . . . . 10° 17′ 23″ N.
Das Mittel aus vielen Beobachtungen zwischen Mond und Sonne für die Länge 190° 00′ 40″ W.
Declination der Magnetnadel . . . . . 11° 15½′ östlich.

Das Mittel unserer Beobachtungen gab für die Zeit der hohen Fluth im Voll- und Neumonde 4 Stunden 53 Minuten, die größte Differenz der Wasserhöhe ging bis auf 8 Fuß.

Um drei Uhr Nachmittags ward die Insel Udirick von der Spitze des Mastes in N gesehen, gegen Abend näherten wir uns dem südlichen Theil derselben, und unterschieden nun deutlich die beiden Gruppen Kutusoff und Smoroff, wie auch den Canal, der sie scheidet, und den wir im vorigen Jahre durchsegelten. Da es zu dunkeln begann, so lavirten wir unter geringen Segeln.

Den 13ten. Wir bemerkten bei Tagesanbruch, daß uns der Strom während der Nacht acht Meilen nach SW 40° getrieben hatte, und richteten jetzt unsern Lauf in die Straße, welche von Udirick nördlich, und Togai südlich gebildet wird. Um acht Uhr hatten wir diese passirt, und befanden uns unter dem Winde der Smoroffs-Gruppe, wo ich die Absicht hatte, hinein zu dringen; da aber hier keine Passage breit und tief genug für unser Schiff zu finden war, so beschloß ich, nur einen Tag unter Segel hier zu bleiben, um den Lamary zu sprechen. Bald erschienen auch vier Canoës, unter ihnen der Chef; eben wollten sie die Ceremonien des vorigen Jahres wiederholen, als sie den Kadu zu ihrem höchsten Erstaunen erkannten. Lamary hielt sich nur kurze Zeit bei uns am Schiff auf, weil sein Volk in der Furcht stand, wir könnten ihn behalten. Er unterschied sich weniger durch seine Kleidung, als durch seinen langen und starken Körper von den übrigen Insulanern, sein Gesicht verrieth Verstand, und das rechte Auge, kleiner als das linke, gab ihm ein verschmitztes Ansehen. Kadu erzählte mir nachher, daß Lamary, der jetzt 30 Jahr alt seyn mochte, auf Arno geboren, von da vor einigen Jahren nach Aur gekommen, den dortigen Chef ohne Umstände erschlagen und sich die Herrschaft angemaßt habe; von dort sey er nach Kawen, und mit seinen Anhängern immer weiter nach N bis Udirick gegangen, habe überall die vornehmsten Chefs getödtet, und beherrsche jetzt unumschränkt die ganze Kette von Radack bis Aur. Es ist merkwürdig, daß die Insel Sumatra in alten Zeiten den Arabern unter dem Namen Lamary bekannt war; man könnte auf den Gedanken kommen, daß die Bevölkerung auf den Carolinen sowohl, als auf diesen Gruppen, ihren Ursprung von den Philippinischen Inseln hat, um so mehr, da sich diese Völker ähnlich sehen. Nachdem ich dem Lamary bei seinem kurzen Besuch Einiges geschenkt, löste er sich einen künstlich gearbeiteten Fischknochen vom Halse, den man hier als Auszeichnung trägt, verehrte ihn mir, und verließ sogleich das Schiff; die übrigen Insulaner ließen sich aber deswegen nicht abhalten, sich noch allerlei Wunderdinge von Kadu erklären zu lassen. Ich erfuhr von ihnen, daß die nördlichste Gruppe an der Kette Ralick, Bigini, von hier gerade in O liege, und diese ist vielleicht die

nämliche, welche auf der Karte unter dem Namen Predadores bekannt, und nur einmal gesehen worden ist; die Insel Bigar gab mir NNO an, und die Insulaner erzählten mir, daß Lamary bald dorthin gehen werde, um Schildkröten zu fangen, und dieses Fleisch einzulegen, als Provision zum bevorstehenden Kriege.

Zwei von Kadus Unglücksgefährten, welche mit Lamary auf diese Insel gekommen, fanden sich bei uns ein; einer derselben, ein sehr alter Mann, ward von Kadu besonders geliebt, und dieser hatte beschlossen, ihn mitzunehmen, ohne mir ein Wort davon zu sagen. Der alte Caroliner war vor Freuden außer sich, und gerieth in eine wahre Wuth, als ich ihm diesen Wunsch versagte. Er schmähte den Kadu, bat mich flehentlich, ihn statt seiner zurückzulassen, und vergebens waren alle meine Vorstellungen, daß er in so hohem Alter die Beschwerden einer langen Seereise nicht ertragen könne. Gern hätte ich seinen unablässigen Bitten nachgegeben, wenn ich dann nicht seinen Tod beinahe mit Gewißheit erwarten mußte. Nachdem sich die Insulaner an den Herrlichkeiten satt gesehen, bat Kadu mich um die Erlaubniß, sie ans Land begleiten zu dürfen; auch Herr v. Chamisso fuhr mit, um die Insel näher kennen zu lernen. Nur mit Gewalt wurde der alte Caroliner, der durchaus bleiben wollte, aufs Boot gebracht, und alle verließen uns. Nach einigen Stunden kehrten Herr v. Chamisso und Kadu an Bord zurück, begleitet von einigen mit Cocosnüssen beladenen Canots. Sie hatten nicht landen können, denn ins Bassin der Gruppe zu dringen, war der schmalen Oeffnung und des contrairen Windes wegen unmöglich, an der äußern Seite hingegen war die starke Brandung nicht zu passiren, durch welche Kadu mit den Wilden schwamm, während Chamisso ihre Rückkehr im Boote erwartete. Noch einmal stellte ich jetzt dem Kadu vor, daß der letzte Augenblick gekommen sey, wo er sich besinnen könne; ich erklärte ihm, daß wir nie nach Radack zurückkehren würden, daß er keine Hoffnung habe, jemals nach Ulle zu kommen, und daß ihm eine lange und beschwerliche Reise bevorstehe; er umklammerte mich mit beiden Händen, gelobte, bis zu seinem Tode bei mir zu bleiben, und mir blieb nichts übrig, als ihn bei mir zu behalten, mit dem festen Vorsatze, väterlich für ihn zu sorgen. Er vertheilte noch eilig alle seine Schätze, und wir verließen Ubirik.

Den 14ten März. Nachdem wir uns die Nacht über bemüht, den Wind gegen Osten zu gewinnen, fanden wir durch eine gute Mittagsobservation, die für die Breite 11° 50′ 57″, und für die Länge nach den Chronometern 190° 26′ 32″ gab, daß wir seit gestern 26 Meilen von dem Strom gerade nach W gebracht waren; wir hatten also gegen O nicht nur nichts gewonnen, sondern standen im Verlust. Diesen starken Strom hatte ich auch im vorigen Jahre bemerkt, er schien diesem Orte eigen, ohne daß ich mir den Grund davon erklären konnte, und hinderte mich jetzt Bigar zu erreichen. Wir hatten den ganzen Tag schönes Wetter und mäßigen NNO Wind; es zeigten sich verschiedene Gattungen Seevögel, welche die Nähe einer unbewohnten Insel verkündeten.

Den 15ten. Abermals haben wir vergeblich versucht, Bigar zu gewinnen; der Strom hatte uns wieder 20 Meilen nach W gebracht, und ich richtete, als ich die Unmöglichkeit sah, diese Gruppe zu erreichen, meinen Lauf nach Unalaska. Die von der Fregatte Cornwallis entdeckten Inseln lagen auf meinem Wege, ich beschloß daher, den Cours so zu richten, daß ich sie in Augenschein nehmen könnte. Nach Kadus Aussage bildet Bigar ebenfalls einen Kreis, der aber fast aus lauter Riffen besteht, und nur zwei kleine Inseln enthält; eine dritte soll in der Mitte des Bassins liegen, und alle sollen nur mit wenig Erde bedeckt und mit niedrigem Gesträuche bewachsen seyn; es sind dort kleine Einfahrten unter dem Winde der Insel, für Böte, die hingehen, um Schildkröten und Seevögel zu fangen. Gern wäre ich

dahin gedrungen, wo ich, nach Kadus Erzählungen zu urtheilen, doch einiges Licht über die Religion der Radacker erhalten hätte. Die Insel wird von einem blinden Gotte und seinen zwei Söhnen bewohnt: da dieser aber die Schildkröten und Seevögel in seinen besondern Schutz genommen hat, so haben die Wilden die List ersonnen, sich, so lange sie auf der Insel sind, die Namen der beiden Söhne anzueignen, wodurch der gute Blinde glücklich getäuscht wird, und ihnen nichts in den Weg legt. Die Söhne suchen sie dagegen schon auf dem Wege durch Lieder voll Schmeicheleien zu gewinnen; woraus man sehen kann, daß sie ihren Göttern menschliche Schwächen aneignen, eben wie die Griechen und Römer es thaten. Ihre erste Bitte ist, daß das Regenwasser nicht verschwinden möge, so lange sie da seyen. Von den Haifischen behaupten sie, daß diese bei Bigar keine Menschen fräßen.

Den 18ten März. Täglich trieb uns der Strom 10—12 Meilen nach W, und ich mußte einen ganz nördlichen Cours nehmen, um die Cornwallis-Inseln nicht zu verfehlen. Unsere Mittagsobservation gab für die Länge 190° 38′ 45″, für die Breite 13° 45′ 11″. Die Inseln konnten also nicht weit mehr seyn, auch kündigten sie uns eine Menge Seevögel an, die, nachdem sie uns den ganzen Tag umflattert, Abends in die Gegend zogen, und Kadu, der kein Land in der Nähe vermuthete, schrie plötzlich, auf die Vögel zeigend: da muß Land seyn! die Vögel fliegen zu ihren Jungen, und darnach finden wir eine Insel, wenn wir sie verloren haben. Man sieht hieraus, daß Lapeyrouse Unrecht hatte, das Gegentheil zu behaupten, da sogar die Wilden diese Bemerkung gemacht, und die Vögel Abends ihre Wegweiser sind.

Den 19ten. Nachdem wir die Nacht unter geringen Segeln lavirt, um die Inseln nicht zu verfehlen, setzten wir mit Tagesanbruch unsern Cours nördlich fort, und um sieben Uhr gab uns der Matrose vom Salnik die Nachricht, daß er gerade vor uns Land sehe; nach Arrowsmiths Karte mußten sie uns viel östlicher liegen. Um acht Uhr sahen wir deutlich mehrere Inseln, die mit niedrigem Gesträuch bewachsen, nur auf 5 bis 6 Meilen sichtbar sind, und daher dem Seefahrer gefährlicher werden können, als die kürzlich von uns entdeckten Gruppen, welche wenigstens, mit hohen Bäumen bewachsen, zeitig vor jeder Gefahr warnen. Am Mittag hatten wir die südliche Spitze der kleinen Gruppe umschifft, und befanden uns, unter dem Winde derselben, in ganz ruhigem Wasser, wo wir sie deutlich übersehen konnten. Ein Korallenriff bildet hier ebenfalls einen Kreis, dessen östliche Seite allein aus kleinen Inseln besteht. Sowohl die Größe der Gruppe, als ihre geographische Lage auf Arrowsmiths Karte, stimmt mit unserer Beobachtung wenig überein. Die Fregatte Cornwallis gibt die Ausdehnung der Inselgruppe von N nach S auf 30 Meilen an, da wir hingegen nur 13½ Meile fanden; auch unsere Längen differiren. Nach unserer Beobachtung liegt die Gruppe 191° 00′ 25″, folglich 20 Minuten westlicher, als die englische Fregatte sie angibt; die Breiten stimmen ziemlich überein. Als wir uns Mittags an der südlichen Spitze der Gruppe befanden, war die Breite 14° 39′ 29″. Wir näherten uns unter dem Winde dem Riff auf ein paar hundert Faden; ich schickte den Lieut. Schischmareff mit einem Boote ab, um zu untersuchen, ob wir ins Bassin dringen könnten; sein Bemühen aber war fruchtlos, die Gruppe hatte keine Oeffnung; nach der hellen Farbe des Wassers zu urtheilen, war die Tiefe im Bassin nur gering, und wahrscheinlich wird die ganze Gruppe bald nur Eine Insel seyn. Ein ungeheurer Haifisch verschluckte hier eine Angel von fingerdickem Eisen, war aber so groß und schwer, daß die Angel gerade in der Mitte zerbrach, als wir ihn heraufziehen wollten. Bald verließen wir die Inseln, und steuerten, so viel es der Wind erlaubte, nördlich, um im 3osten Grad der Breite den nämlichen Punkt zu erlangen, auf dem wir im vorigen Jahre Zeichen von Land gehabt hatten.

Den 21sten März. Mittags befanden wir uns in der Breite 17° 56′, Länge 193° 23′, sahen bei Sonnenuntergang die Seevögel ihren Flug nach NO nehmen, wahrscheinlich nach der Insel Wakers, die in dieser Richtung liegen muß, des nördlichen Windes wegen aber nicht von uns erreicht werden konnte.

Den 23sten. In der Breite 20° 15′, Länge 195° 5′ verloren wir plötzlich nach einigen starken Windstößen aus allen Richtungen des Compasses, verbunden mit Regen, den Passat, der jetzt aus SO und S zu wehen begann. Schon in dieser Breite überraschte uns ein Albatros.

Den 29sten. In der Breite 31° 39′, Länge 198° 52′ sahen wir uns vergebens nach Land um, und ich richtete den Lauf jetzt gerade nach Unalaska; zwar war es noch früh im Jahre, allein ich wünschte zeitig dort einzutreffen, um die Vollendung der Baydaren zu betreiben, die zu meiner Reise nach N bestimmt waren.

Den 1sten und 2ten April. In der Breite 34° 3′, Länge 194° 8′ fanden wir so starken Strom, daß er uns den 1sten 36 Meilen nach SW 23°, und den 2ten nach SO 18° 36¾ Meilen versetzte, wir hatten dabei hohe See aus S, woher der Strom dorthin noch um vieles vermindert wurde. Die Temperatur der Luft hatte sich von 23° Reaumur Wärme, wie wir es zwischen den Tropen gewohnt waren, auf 10 Grad vermindert, und es schien uns sehr kühl.

Den 3ten. In der Breite 34° 27′, Länge 193° 47′. Auch heute fanden wir den Strom 34 Meilen nach SW 81°, wir hatten dabei schwachen Wind und sahen das Wasser auf der Oberfläche des Meeres rippeln, was durch die Strömung hervorgebracht wird. Ein so starker Strom ist, entfernt vom Lande, eine höchst merkwürdige Erscheinung, es mag aber wohl ein unbekanntes Land in der Nähe gewesen seyn. Am Morgen schwamm in der Nähe des Schiffs ein wunderliches Thier, das sich nur wenig zu bewegen schien. Da die See ruhig war, ließ ich ein Boot aussetzen; die Matrosen fuhren nah heran, und zweimal prallte der Stoß der Harpune wie von einer Mauer ab; der dritte Stoß glückte, die Harpune drang ein, und wir sahen mit Ungeduld zu, wie das Thier an den Ruder bugsirt und mit vieler Mühe heraufgehoben ward. Unsere Gelehrten fanden sogleich, daß es ein Fisch war, in der Naturgeschichte bekannt unter der Benennung; der schwimmende Kopf. Dieser sonderbare Fisch besteht, wie man aus Herrn Choris Zeichnung sehen kann, nur aus einem Kopfe, der einen sehr kleinen Mund hat, sechs Fuß lang und oval ist; er nährt sich wahrscheinlich nur von Molusken, die er auf der Oberfläche des Meeres einsaugt; der äußere Theil des Fisches besteht aus einem, mit einer starken, rauhen Haut überzogenen Knorpel, der ihm als Panzer dient. Das Fleisch, ein Mittelding zwischen Fisch und Krebs, schien uns, die wir lange nichts Frisches gegessen, ein Leckerbissen, und da er fünf Pud wog, konnte unsere ganze Mannschaft einige Tage davon leben. Ein todtes Albatros, das wir heute aufs Schiff zogen, war mit ausgebreiteten Flügeln sieben Fuß lang. Ich benutzte den Augenblick der Windstille, fuhr mit dem Sirtermometer aus, und erhielt folgendes Resultat:

Die Temperatur der Luft nach Fahrenheit	60° 00′
an der Oberfläche des Wassers	58° 50′
in der Tiefe von 250 Faden	48° 50′

Durchsichtigkeit des Wassers 6 Faden.

Den 5ten. Nach einer guten Observation befanden wir uns heute in der Breite 35° 35′, Länge 191° 49′; es zeigte sich, daß der Strom uns in zwei Tagen 52¼ Meilen nach SW 31° gebracht hatte. Wir sahen einen Landvogel und verschiedene Gattungen Seevögel, segelten an zwei über einander gebun-

denen Bambusröhren und andern Holzstücken vorbei: alles Kennzeichen eines nahen Landes; die Hoffnung aber, es zu entdecken, blieb unerfüllt. Abermals ward ein schwimmender Kopf harpunirt, und wir bemerkten, daß sein Fleisch in der Nacht wie Phosphorus leuchtete. Daß wir die wohlthätigen Tropen verlassen, merkten wir empfindlich, als der Nord-Ocean uns mit Stürmen empfing, die das Frühjahr in dieser Gegend immer mit sich bringt.

Der 13ten April war der schreckliche Tag, welcher meine schönsten Hoffnungen zerstörte. Wir befanden uns an demselben unter dem 44° 30′ der Breite, und 181° 8′ Länge; schon den 11ten und 12ten stürmte es heftig mit Schnee und Hagel; in der Nacht des 12ten und 13ten brach ein Orcan aus; die ohnehin hochlaufenden Wellen thürmten sich in ungeheuern Massen, wie ich sie noch nie gesehen; der Rurick litt unglaublich. Gleich nach Mitternacht nahm die Wuth des Orcans in einem solchen Grade zu, daß er die Spitzen der Wellen vom Meere trennte, und sie in Gestalt eines dicken Regens über die Fläche des Meeres herjagte. Wer ein solches Schauspiel nicht gesehen, kann sich keinen deutlichen Begriff davon machen; es ist, als ob eine furchtbare Revolution in diesem Augenblick den ganzen Erdball vernichten wolle. Eben hatte ich den Lieut. Schischmareff abgelöst; außer mir waren noch vier Matrosen auf dem Verdeck, wovon zwei das Steuer hielten; das übrige Commando hatte ich der Sicherheit wegen in den Raum geschickt. Um vier Uhr Morgens staunte ich eben die Höhe einer brausenden Welle an, als sie plötzlich die Richtung auf den Rurick nahm und mich in demselben Augenblick besinnungslos niederwarf. Der heftige Schmerz, den ich beim Erwachen fühlte, ward übertäubt durch den traurigen Anblick meines Schiffs, das dem Untergange nahe war, der unvermeidlich schien, wenn der Orcan noch eine Stunde anhielt; denn kein Winkel desselben war der Wuth jener gräßlichen Welle entgangen. Zuerst fiel mir der zerbrochene Vordermast (Bugspriet) in die Augen, und man denke sich die Gewalt des Wassers, welche mit Einem Stoß einen Balken von zwei Fuß im Durchschnitt zersplitterte; dieser Verlust war um so wichtiger, da die beiden übrigen Maste dem heftigen Hin- und Herschleudern des Schiffs nicht lange widerstehen konnten, und dann keine Rettung denkbar war. Dem einen meiner Matrosen hatte die Riesenwelle ein Bein zerschmettert; ein Unterofficier ward in die See geschleudert, rettete sich aber, indem er mit vieler Geistesgegenwart ein Tau umklammerte, das neben dem Schiff herschleppte; das Steuerrad war zerbrochen, die beiden Matrosen, welche es hielten, waren sehr beschädigt, und ich selbst war mit der Brust gegen eine Ecke geschleudert, litt sehr heftige Schmerzen, und mußte einige Tage das Bett hüten. Bei diesem furchtbaren Sturm hatte ich Gelegenheit, den unerschrockenen Muth unsrer Matrosen zu bewundern; aber keine menschliche Kraft konnte Rettung herbeiführen, wenn nicht, zum Glück der Seefahrer, die Orcane nie lange anhielten. Kadu war während des Sturms in großer Angst gewesen; denn er erwartete, wie er sich ausdrückte, daß die ungeheuern weißen Wellen das arme Schiff todtschlagen würden; übrigens befand er sich in der Officierskajüte in seinen warmen Kleidern wohl, und nur die Stiefel geeirten ihn sehr. Herr von Chamisso benutzte seine Gegenwart, um täglich mehr über Radack und die Carolinen zu erfahren, was ihm ziemlich leicht wurde, da Kadu die russische Sprache schnell begriff, und wir uns dagegen in der seinigen vervollkommneten. Als wir Radack verließen, begann Kadu sogleich seine Zeitrechnung, indem er jeden Abend einen Knoten in eine Schnur schlug; nachdem wir aber einen Monat auf der See zugebracht, ohne Land zu sehen, gab er seine Rechnung auf, weil er überzeugt war, wir irrten jetzt eben so herum, wie er auf seiner Reise von Ulle nach Radack. Nachdem sich der Orcan gelegt, und das Schiff, so gut es gehen wollte, in Ordnung gebracht war, setzten wir unsern Weg, auf dem wir noch mit manchem heftigem Sturm zu kämpfen hatten, nach Unalaska fort.

Den 18ten April ſahen wir die Inſel Amuchta, und den 21ſten waren wir in großer Gefahr, zwiſchen Unimack und Unalaska zu ſcheitern. Die Umſtände nämlich zwangen uns, dem vor uns liegenden Lande ziemlich nahe zu kommen, als ein plötzlicher Sturm uns der Küſte zutrieb, und ſchon konnten wir die Stunde unſers Untergangs berechnen, als der Wind ſich plötzlich rettend wandte, eine Veränderung, die ſich bei hohem Lande öfters ereignet.

Die hohen mit Eis bedeckten Berge, die ſich hier in großer Menge darſtellten, fielen dem Kadu gewaltig auf; er wollte nicht glauben, daß es Land ſey, und es war nicht zu verwundern, daß er, der bisher nichts ſah, als kleine, niedrige, mit ſchönem Grün bedeckte Inſeln, dieſe bis in die Wolken ragenden Eismaſſen nicht für Land anerkannte. Nie habe ich ihn etwas mit größerm Erſtaunen betrachten ſehen, als den Schnee; um ſeine Neugier zu befriedigen, bemühte er ſich eines Tages, als ſehr große Flocken fielen, dieſe zu fangen, und Grauen überfiel ihn, als ſie ſchnell in ſeiner Hand verſchwanden; voll Mißtrauen ſah er uns alle an, und glaubte ſich in das Land der Zauberei verſetzt.

Den 24ſten drangen wir mit Hülfe eines heftigen S Windes durch den Canal zwiſchen den Inſeln Unalaska und Unalga, und erreichten in der Nacht nach vielem Laviren den Hafen, als eben ein heftiger Sturm ausbrach. Ich will keinem rathen, dieſes Meer ſo früh im Jahre zu beſuchen; denn die Stürme ſind hier furchtbar.

Den 25ſten beſuchte uns ſchon früh der Agent der Amerikaniſchen Compagnie, Herr Krukof, um uns alle in ſeiner Macht ſtehende Hülfe anzubieten. Die Baydaren, nebſt allem Uebrigen, was ich zu meiner Reiſe nach dem Norden beſtellt, war in Arbeit, und im Mai erwartete er die geforderten Dolmetſcher von der Inſel Kodiak. Da wir mit der Reparatur unſers Schiffes ſehr viel zu thun hatten, ſo ſchritten wir ſogleich zur Arbeit, indem wir es abtakelten, was während der ganzen Reiſe nicht geſchehen, und jetzt wegen des durchgängig unbrauchbar gewordenen Tauwerks nothwendig war. Wir entdeckten noch außerdem, daß der obere Theil der Maſten verfault war; das Bugſpriet, deſſen abgebrochenes Stück wir glücklicherweiſe gerettet, mußte geſchickt angeſetzt werden, da hier kein Holz zu einem neuen zu haben war, und wir mußten uns ſchon mit einem zuſammengeflickten Vordermaſt behelfen, ſo unbequem es auch war, da wir die Vorderſegel jetzt nicht ſo ſtark braſſen konnten, als der contraire Wind zuweilen erfordert. Der kupferne Beſchlag war an einigen Stellen ganz fort, an andern hingen noch die Platten daran, was den Lauf des Schiffes hemmte; der Rumpf mußte alſo gekielt, und daher ganz ausgeladen werden. Unmöglich wäre es uns geweſen, mit allen dieſen Arbeiten zur rechten Zeit fertig zu werden, wenn Herr Krukof uns nicht den thätigſten Beiſtand geleiſtet hätte. Im Hafen ſah es noch ſehr winterlich aus, die Berge waren mit Schnee bedeckt, und der Thermometer zeigte um Mittag nur 3° Wärme. Während unſeres ganzen Aufenthaltes hier, hatten wir größtentheils ſchlechtes Wetter, wodurch wir in unſern Arbeiten ſehr geſtört wurden.

Den 27ſten Mai langten zu unſerer großen Freude die beiden Dolmetſcher aus Kodiak an, welche behaupteten, die Sprache der nördlich von Alaksa liegenden Inſulaner zu verſtehen.

Den 31ſten ſchickte ich den Steuermann Chramtſchenko auf einer kleinen Baydare ab, um die Inſeln Akun und Aketan aufzunehmen, wobei er einige Tage verweilte.

Den 4ten Juni. Ein todter Wallfiſch, der hier geſtrandet, brachte alles in Bewegung: die Aleuten ſtrömten hin, und klebten an dem halb verfaulten Fiſch, wie die Fliegen am Honig, uns verſperrte die widerliche Ausdünſtung den Weg. An einem Pfeil, der noch in dem Leichnam ſteckte, erkannten ſie ſogleich, wer ihn erlegt und folglich der Eigenthümer ſey. Dem Gebiete, in welchem ein ſolcher Schatz

ſtrandet, fällt ein Theil deſſelben zu, und die Einwohner dürfen an Ort und Stelle, ſo viel davon eſſen, als ihnen möglich iſt, was denn auch ununterbrochen 24 Stunden geſchieht. Oft geräth der Eigenthümer mit den Genießenden in heftigen Streit, weil dieſe nicht darauf bedacht ſind, ihm die Leckerbiſſen, das heißt: die am meiſten verfaulten Stellen, zurücklaſſen. Zu den größten Delikateſſen in Unalaska gehören die Schwimmfüßen des Seehundes, welche man in eine Blaſe bindet, in die Erde gräbt, und ſo lange darin liegen läßt, bis ſie ſich in einen ſtinkenden Gallert verwandelt haben.

Nach dem Glauben der Aleuten, entſtand das menſchliche Geſchlecht von einem Hunde, der vom Himmel auf die Inſel Unalaska fiel, und dort den erſten Menſchen gebar. Keinem Diebſtahl, wie dem des Prometheus, wollen ſie ihr Leben verdanken; ihr Stammvater fiel geradewegs aus dem Himmel herab, war es gleich nur ein Hund.

Den 29ſten Juni. Nachdem der Nurick ausgebeſſert, die Baydaren zur Fahrt nach Norden in Stand geſetzt, und fünfzehn Aleuten, die uns dort auf den kleinen Fahrzeugen behülflich ſeyn ſollten, eingeſchifft waren, verließen wir Unalaska. Die Bereitwilligkeit des Herrn Kriukof, uns in allem behülflich zu ſeyn, kann ich nicht genug preiſen, er hat alles gethan, was in ſeinen Kräften ſtand; in Hinſicht der Lebensmittel, verſorgte er uns täglich mit friſchen Fiſchen, und von den wenigen Kühen, welche die Amerikaniſche Kompagnie hier beſitzt, hat er eine für uns ſchlachten laſſen.

Der Matroſe mit dem zerbrochenen Beine, hinkte ſchon wieder herum, mir aber erging es ſchlimm, denn ich hatte unaufhörlich Schmerzen in der Bruſt; je weiter wir nach N vordrangen, um ſo nachtheiliger wirkte die kalte Luft auf mich, dennoch hatte ich noch immer Muth und Hoffnung, mein Unternehmen auszuführen.

Kadu, der ſich in Unalaska recht wohl befand, obzwar ihm die Luft nicht ganz behagte, wunderte ſich nur, daß er auf der ganzen Inſel keinen einzigen Baum ſah, und daß weder Brodfrucht noch Cocosnüſſe zu haben waren. Für alles Neue, das er hier ſah, intereſſirte er ſich lebhaft; das Leben der Aleuten in der Erde wollte ihm nicht gefallen; in Radack und Ulle meinte er, ſey es beſſer, und fragte uns, ob man in St. Petersburg auch ſo lebe? Wir machten ihm eine ſo herrliche Beſchreibung von dieſer Stadt, daß er das höchſte Verlangen bekam, ſie bald zu ſehen. Die großen Ochſen betrachtete er mit Erſtaunen und Furcht, äußerte aber eine unmäßige Freude als er erfuhr, daß das Fleiſch, welches täglich auf dem Schiffe gegeſſen würde, von ſolchen Thieren ſey. Wir fragten ihn, warum ihn das ſo erfreue, und er geſtand furchtſam, er hätte geglaubt wir äßen Menſchen, und er könne auch einmal an die Reihe kommen. Bald nach unſerer Abreiſe aus Radack, war er zugegen, als ein Faß mit Salzfleiſch geöffnet wurde; ein Rippenſtück fiel ihm auf; er gedachte der Warnung ſeiner Freunde, nicht mit uns zu gehn, weil wir die Schwarzen fräßen; von dem Augenblick betrachtete ſich der arme Menſch gleichſam als Schiffsproviſion und ſah mit Angſt dem Augenblicke entgegen, wo Mangel an Lebensmitteln eintreten könnte.

Obſervationen in Unalaska.

Das Mittel aus vielen Beobachtungen gab für die Breite des Dorfes Illiuliuk	53° 52′ 25″ N.
Länge nach einer Menge Obſervationen zwiſchen Sonne und Mond . . .	166° 31′ 53″ W.
Abweichung der Magnetnadel	19° 24′ 00″ O.
Inclination der Magnetnadel	68° 45′ 00″

Das Mittel unserer Beobachtung gab für die Zeit der hohen Fluth 7 Stunden 30 Minuten; die größte Differenz der Wasserhöhe ging bis auf 5½ Fuß.

Den 30sten Juni. Um fünf Uhr Nachmittags zeigte sich die Insel Georgia, die ich zu berühren mir vorgenommen, weil Herr Krukof mir eine Anweisung ertheilt hatte, dort einige uns nothwendige Sachen zu erhalten. Da die einbrechende Nacht mich verhinderte noch heute einen Besuch am Lande zu machen, so lavirte ich in der Nähe desselben, unter geringen Segeln, und nahm den 1sten Juli mit Tagesanbruch den Lauf auf die nördliche, sehr niedrige Spitze der Insel. Sobald wir diese umschifft, sahen wir viele Wohnungen; die Ufer waren bedeckt mit einer ungeheuern Menge Seelöwen, die einen schrecklichen Lärm machten. Eine Baydare mit drei Mann kam auf uns zu, und der darauf befindliche Agent der Amerikanischen Compagnie, der zugleich Chef der Insel ist, bot uns bereitwillig seinen Beistand an, sobald er den Grund unsers Hierseyns erfahren. Da die Insel weder einen guten Ankerplatz, noch einen Hafen in der Nähe hat, so mußte der Rurick unter Segel bleiben, so lange ich mit den Herren Gelehrten am Lande war, um theils Geschäfte zu besorgen, theils unsere Neugier an den Seelöwen zu befriedigen. Die Landung ist hier unbequem und bei frischem Winde unmöglich. Der Agent führte mich in seine Wohnung, welche halb über halb unter der Erde war; eine Menge Magazine, in denen die Felle der Seelöwen und Seeskatzen aufbewahrt werden, lagen zerstreut umher. Dieser Fleck ist der einzig bewohnte auf der ganzen Insel; man zählt hier 25 Männer, die mit ihren Weibern von den Aleutischen Inseln hergeschickt sind, um unter der Aufsicht dreier russischer Beamten Seelöwen und Seeskatzen für die Compagnie zu erlegen. Der Agent, der eine Aleutin zur Frau hat, bewirthete uns in seiner halb unterirdischen Wohnung mit einer Tasse Thee, und hierauf gingen wir ans Ufer, wo die Seelöwen nur 200 Faden von der Wohnung in großer Anzahl lagen. Diese sowohl, wie die Seeskatzen, halten sich zur Zeit der Begattung auf dem Trockenen auf, und sind bereit, furchtlos jeden anzugreifen, der sich ihnen naht, während zu andern Zeiten der Anblick eines Menschen sie schnell ins Meer verscheucht. Das Schauspiel das sich uns jetzt darstellte, war uns neu und anziehend; wir näherten uns den Thieren bis auf zwanzig Schritt; die Männchen erreichen die Größe eines Ochsens, die Weibchen sind etwas kleiner. Die Löwen waren um ihre Weiber, in einem ewigen Krieg verwickelt, denn immer suchen sie sich mehrere anzulegen, die sie nur durch Tapferkeit von ihren Nachbarn erringen können. An der Anzahl ihrer Weiber erkennt man die Helden; oft liegen ihrer acht bis zehn nahe bei einander, damit ihr Vertheidiger sie leichter beschützen könne, und dieser geht immerfort wüthend und brüllend um sie herum, jeden Augenblick eines Angriffs gewärtig, da die Zahl der Löwen, die der Löwinnen noch zu übertreffen scheint. Sie kämpfen so ernstlich, daß man das Blut spritzen, die Speckstücken fliegen und nicht selten einen todt hinfallen sieht, in welchem Fall der Sieger sogleich in die Rechte des Ueberwundenen tritt, und sich das verwittwete Serail zueignet. Am längsten dauert der Kampf, wenn mehrere einen Helden angreifen, denn sobald dieser verdrängt ist, fangen die Bundesgenossen unter einander Streit an, und hören nicht eher auf als bis der Tapferste den Sieg davon getragen hat. Das Gebrüll dieser Thiere ist unbeschreiblich; in der See hört man es bei Windstille oder bei einem Landwinde auf sechs Meilen, ihr Gestank ist nicht lange zu ertragen. Man muß sich immer etwas entfernt von den Löwen halten, denn ob sie gleich, ihrer Schwimmfoten wegen, sich auf dem Lande nur langsam fortbewegen können, so gelingt ihnen doch zuweilen ein Satz von zehn Schritten, und was sie erpacken, ist rettungslos verloren. Einem Aleuten, der sich einem Löwen zu nahe gewagt, ward der ganze Arm abgebissen. Es war jetzt auch die Zeit, wo einige Löwinnen warfen; manche lagen umringt von ihren

Nachkommenschaft. Die Jungen werden von den Aleuten und hiesigen Russen für Leckerbissen gehalten, und deßhalb häufig eingefangen. Da der Agent uns einige auf die Reise mitgeben wollte, so wurde eine Löwin verscheucht, und die Jungen etwas ins Land getrieben, um sie dort zu tödten. Das Geschrei der jungen Löwen hat viel Aehnlichkeit mit dem Meckern der Schafe, das Fleisch fanden wir in der Folge recht wohlschmeckend, es soll aber seines Geschmacks und Geruchs wegen ungenießbar seyn, sobald es ein Jahr alt ist.

Die Seekatzen, die nur in sehr geringer Anzahl diese Insel besuchen, und ihren Hauptaufenthalt in St. Paul haben, lagen abgesondert. Das Männchen, welches beinahe die Gestalt eines Seelöwen, und die Größe einer Löwin haben mag, ist noch einmal so groß als das Weibchen. Die Seekatzer haben ebenfalls viele Weiber, sie brauchen aber nicht um ihren Besitz zu kämpfen, sondern sind unaufhörlich beschäftigt, ihre Weiber zu bewachen, die jeden Augenblick benutzen um zu entfliehen. Man trifft oft Seekatzer die allein liegen, und den Verlust ihrer Geliebten laut bejammern. Das Fell dieser Thiere ist in China sehr beliebt, und wird selbst in Rußland theuer bezahlt. Die Amerikanische Compagnie hat ihre gewissen und beträchtlichen Einkünfte von dieser und der Insel St. Paul. Noch vor dreißig Jahren haben sich die Seeottern hier so häufig aufgehalten, daß ein Mensch in einer Stunde deren 2 bis 300 todtschlagen konnte; als aber diese Thiergattung, die bei den Aleuten für die Klügste gilt, sich so verfolgt sah, so verlor sie sich plötzlich aus dieser Gegend. Am Mittag, als meine Geschäfte beendigt waren, kehrten wir an Bord zurück; ich ließ sogleich alle Segel beisetzen und den Lauf auf die Insel St. Paul nehmen, wo ich von dem dortigen Agenten wollenes Zeug zu warmer Kleidung für meine Mannschaft zu erhalten hoffte.

Die Insel Georgia ist von mittelmäßiger Höhe, läuft in gerader Linie, und scheint durch den Ausbruch eines Vulcans entstanden zu seyn. Obgleich sie nördlicher liegt als Unalaska, so ist das Klima auf letzterer rauher, was von den hohen Bergen herrührt. Die Einwohner behaupten schon seit zwei Jahren in NO während der Nacht Feuer aufsteigen zu sehen, und sind der Meinung, daß sich dort ein feuerspeiender Berg befinden müsse. Auf dem festen Lande kann dieser Berg nicht stehen, weil die Entfernung zu groß ist, um die Explosion sehen zu können; es müßte also, wenn die Aleuten recht sahen, sich dort eine Insel befinden.

Den 2ten Juli. Schon hatten wir um fünf Uhr Morgens die Insel St. Paul im Gesicht, als eine Windstille eintrat. Wir befanden uns am südlichen Theil, in der Nähe der kleinen Seeotter-Insel, als der Agent der Compagnie Herr Baturef, auf einer Baydare zu uns kam, und uns seine Dienste anbot. Man hatte den Rurick für ein Compagnie-Schiff gehalten, weil keine andere herzukommen pflegen, und weil diese immer in der Geschwindigkeit auf offener See ausgeladen, und wieder beladen werden müssen, da hier weder Hafen noch Ankerplatz ist; der Agent war zu uns gekommen, um die Anstalten dazu zu treffen, jetzt eilte er, nachdem er unsere Wünsche erfahren, ans Land zurück, um diese zu befriedigen. Um sieben Uhr Abends, als wir den südlichen Theil der Insel erreicht, und uns fünf Meilen von der Niederlassung der Compagnie befanden, deckte ein dichter Nebel das Land; demungeachtet besuchten uns mehrere Aleuten auf ihren kleinen Baydaren, die wir durch etwas Branntwein und Tabak sehr beglückten. Der Thermometer zeigte den ganzen Tag nur 4° Wärme.

Den 3ten Juli. Ein Kanonenschuß verkündigte der Niederlassung um fünf Uhr Morgens unsere Nähe, und bald darauf erschien eine Baydare mit zwanzig Ruderern, beladen mit den verlangten Sachen; da auch unser Zuckervorrath zu Ende ging, so hatte der Agent die Güte, uns einen Theil des seinigen ab-

zutreten. Auch er wiederholte, was ich schon in Unalaska von Herrn Kriukof gehört, daß man von einer Anhöhe dieser Insel bei heiterm Wetter in SW Land gesehen habe. Obzwar nun dieses vermeintliche Land leicht eine Wolke seyn konnte, die sie täuschte, so hielt ich es dennoch für meine Pflicht, ans Land zu fahren, um mir die Richtung genau angeben zu lassen. Ich nahm meinen Azimut-Compas mit, ließ mich auf die Anhöhe führen und bemerkte bald, daß der Compas immer die Runde machte; die vielen Eisentheile, welche dieser Ort enthält, müssen diese Bewegung bewirkt haben, denn als ich meinen Standpunkt veränderte, ward er ruhig, und man gab mir die Richtung des vorgeblichen Landes, das ich aufzusuchen beschloß, in S W ¼ W an. Die Niederlassung der Compagnie ist hier viel beträchtlicher als in Georgia; man rechnet hier gegen 200 Aleuten unter vier russischen Aufsehern, die ebenfalls von Unalaska hergeschickt sind, da die Insel selbst keine Ureinwohner hatte. Das Land ist hier um vieles niedriger als Georgia, und wir fanden schon manche Blume; die Ufer sind hier eben so mit Seelatzen bedeckt, als dort mit Seelöwen, deren es hier gar keine gibt. Aus erstern zieht die Compagnie ihre bedeutendsten Einkünfte, weshalb sich auch der Agent, welcher der Chef beider Inseln ist, auf dieser niedergelassen hat. Kadu, den ich immer mit ans Land nahm, ergötzte sich ungemein über den Krieg dieser Thiere, und gebehrdete sich bald vor Erstaunen, bald aus Furcht so possirlich, daß wir herzlich über ihn lachen mußten.

Am Mittag langten wir wieder auf dem Rurick an, verließen St. Paul bei hellem Wetter und O Wind, und richteten den Cours nach SW, um wo möglich das gesehene Land zu entdecken.

Die Breite der kleinen Seeotter-Insel fanden wir . 57° 2′ 17″ N.

Ihre Länge nach den Chronometern . . . . . 170° 10′ 35″ W.

Den 4ten Juli Mittags, befanden wir uns nach einer guten Observation in der Breite 56° 30′ 32″, Länge nach den Chronometern 172° 2′ 37″. Der Horizont war klar, das Wetter schön, und der Wind schwach aus N; die Insel St. Paul lag uns jetzt 60 Meilen entfernt, und vergebens sahen wir uns jetzt nach einer neuen Insel um, die, wenn sie wirklich existirte, unsern Blicken nicht hätte entgehen können. Bis um fünf Uhr Nachmittags, setzte ich immer denselben Lauf fort, als sich aber auch dann kein Land zeigen wollte, richtete ich ihn nach N auf die östliche Spitze der St. Lorenz-Insel. Die Schmerzen in meiner Brust waren wieder heftiger geworden, dennoch hoffte ich immer mein Unternehmen auszuführen.

Den 10ten. Um fünf Uhr Morgens sah man vom Salnik den südöstlichen Theil der St. Lorenz-Insel in S. t. W. Das Land stellte sich uns in zwei kleinen Hügeln dar, und war zwanzig Meilen entfernt. Mittags lag es uns in N in der Entfernung von neun Meilen, und nachdem wir ein Vorgebirge, das nach SO hervorragt, umschifft, und auf einer Niederung am Strande Wohnungen, welche theils aus Zelten, theils aus Jurten bestanden, entdeckt, nahm ich den Cours dahin, um die Bewohner derselben kennen zu lernen. Um fünf Uhr warfen wir die Anker, zwei Meilen vom Dorfe entfernt, auf 4½ Faden Tiefe, über steinigem Boden. Als unsere Böte aufs Wasser gesetzt wurden, sahen wir durch die Fernröhre, wie einige Menschen mit Gepäck beladen, aus ihren Wohnungen ins Gebirge flohen, und andere sich zu unserm Empfang mit Lanzen bewaffneten. Am Landungsplatze standen, als wir hinkamen, zwanzig lange starke Männer, die uns mit furchtsamer Freundlichkeit ansahen, ohne sich zu regen. Sie hatten viel Aehnlichkeit mit den Bewohnern der westlichen Spitze dieser Insel, und da ich die Angst bemerkte, welche unsere Ankunft ihnen eingeflößt, so untersuchte ich ihre Wohnungen nicht, sondern begnügte mich nur, die Sprachkenntniß unserer Dolmetscher auf die Probe zu stellen, die wirklich nur so weit ging,

daß sie sich mit Mühe verständlich machten. Wir erfuhren indeß so viel, daß sie hier mit den Tschuktschen im Handel stehen, von denen sie Taback, Eisen und Glasperlen gegen Felle eintauschen. Während wir uns unterhielten, ward eine Baydare längs dem Strande von Hunden gezogen, die eben von den Tschuktschen kam, und die Leute zeigten uns einiges, was sie dort eingehandelt. Die Bewohner des festen Landes von Amerika nennen sie ihre Brüder, und da sie mit diesen in immerwährendem Verkehr stehen, auch ihre Sprache dieselbe ist, so scheint es keinem Zweifel unterworfen, daß die hiesigen Einwohner amerikanischen Ursprungs sind. Den östlichen Theil der St. Lorenz-Insel, auf welcher wir uns eben befanden, nannten sie: Kealegack, den westlichen: Tschibocka. Ihre erste Frage an unsern Dolmetscher war: wo wir herkämen, und ob wir die Absicht hätten, sie todt zu schlagen? Nachdem wir ihnen aber Glasperlen und Taback geschenkt, verlor sich dieser Verdacht. Auf meine Frage, ob das Eis schon lange ihre Ufer verlassen, erhielt ich die böse Nachricht, daß es erst vor drei Tagen geschehen sey. Meine Hoffnung, in die Beringsstraße zu dringen, ward dadurch vernichtet, weil sich nicht erwarten ließ, daß diese vor vierzehn Tagen von Eis befreit seyn würde.

Kadu lernte hier wieder eine neue Nation kennen, die er aber ihrer Fellkleidung wegen, durchaus nicht für Menschen halten wollte; er machte mich aufmerksam auf die Messer in ihren Ermeln, und hielt jetzt sein Taschenmesser immer bereit, um jede Gefahr von mir abzuwenden.

Der unbequeme Ankerplatz, an dem der Rurick lag, erlaubte uns nicht, lange am Lande zu verweilen. Wir eilten an Bord, spannten die Segel, und richteten unsern Lauf nach der nördlichen Spitze der Insel. Die kleine Insel, welche auf Cooks Karte als eine einzelne angegeben ist, besteht, wie wir im Vorbeisegeln sahen, aus zweien, die durch einen schmalen Kanal getrennt sind. Um zwölf Uhr Nachts, als wir eben am nördlichen Vorgebirge vor Anker gehen wollten, erblickten wir zu unserm Schreck stehendes Eis, das sich, so weit das Auge reichte, nach NO erstreckte, und nach N zu, die ganze Oberfläche des Meeres bedeckte. Mein trauriger Zustand, der seit Unalaska täglich schlimmer wurde, erlitt hier den letzten Stoß. Die kalte Luft griff meine kranke Brust so an, daß der Athem mir verging, und endlich Brustkrämpfe, Ohnmachten und Blutspeien erfolgten. Ich begriff nun erst, daß mein Zustand gefährlicher war, als ich bis jetzt glauben wollte, und der Arzt erklärte mir ernstlich, ich könnte in der Nähe des Eises nicht bleiben. Es kostete mich einen langen, schmerzlichen Kampf; mehr als einmal war ich entschlossen, dem Tode trotzend, mein Unternehmen auszuführen; wenn ich aber wieder bedachte, daß uns noch eine schwierige Rückreise ins Vaterland bevorstand, und vielleicht die Erhaltung des Rurick und das Leben meiner Gefährten an dem meinigen hing; so fühlte ich wohl, daß ich meine Ehrbegier unterdrücken mußte; das einzige, was mich bei diesem Kampf aufrecht erhielt, war die beruhigende Ueberzeugung, meine Pflicht redlich erfüllt zu haben. Ich meldete dem Commando schriftlich, daß meine Krankheit mich nöthige, nach Unalaska zurückzukehren. Der Augenblick, in dem ich das Papier unterzeichnete, war einer der schmerzlichsten meines Lebens, denn mit diesem Federzuge gab ich einen lang genährten, heißen Wunsch meines Herzens auf.

Von den St. Lorenz-Inseln nach Guaham.

Auf dem mir so schweren Rückwege nach Unalaska, wo wir den 22sten ankamen, ereignete sich keine andere Merkwürdigkeit, als daß wir im Segeln auf einen schlafenden Wallfisch stießen: das Schiff wurde so heftig erschüttert, daß ich in der Kajüte, im Bette liegend, auf eine Untiefe gerathen zu seyn

glaubte. Der unsanft geweckte Fisch hatte im ersten Schreck einen ungeheuern Satz gemacht, und war darauf in den Grund gefahren. In Unalaska fanden wir alles in der schönsten Blüthe, was uns allen, und besonders meiner kranken Brust sehr wohl that. Herr Krinkof hatte die Güte, mir seine kleine Wohnung auf dem Lande einzuräumen, wo ich mich ziemlich erholte. Wir brachten hier die Zeit damit zu, aus schlechtem Mehle Zwieback zu backen, denn da unser kleiner Rurick kaum den Vorrath für zwei Jahr fassen konnte, so waren wir schon seit einem halben Jahre auf halbe Portionen gesetzt, und konnten, trotz dieser Sparsamkeit nur noch drei Monate ausreichen. Aus Unalaska hatten wir zu unserer Fahrt nach Norden eine große Quantität Stockfisch mitgenommen, der uns einigermaßen den Mangel an Zwieback ersetzen sollte; der Tisch der Offiziere war eben so karg besetzt, als der der Matrosen, und unsere einzige Veränderung bestand darin, daß der Stockfisch bald als Pudding, bald unter einer Sauce erschien. Am elegantesten war die Speise, wenn sie mit Syrup übergossen war, obwar der vierte Theil aus Seewasser bestand, das ihm seine salzige Bitterkeit reichlich mitgetheilt hatte. Wir erhielten den Syrup aus Unalaska und St. Paul von dem Agenten, und dieser hatte ihn aus China, wohin er von Schiffen der nordamerikanischen Freistaaten gebracht wird. Wer auf den Einfall gekommen, Syrup mit Seewasser zu versetzen, ist uns unbekannt geblieben; er muß wohl seinen Vortheil dabei gefunden haben, wir aber spürten einen argen Nachtheil davon, durch stark aufgetriebene Leiber.

Der Mangel an frischen Lebensmitteln und der üble Zustand des Rurick's, der durchaus einer Reparatur bedurfte, gestattete mir nicht, meinen Rückweg der Instruction zu Folge, durch die Torres-Straße zu nehmen; ich beschloß daher, nach Manilla zu gehen, wo ich alles was wir bedurften, zu finden hoffte; um diese Fahrt nützlich einzurichten, wollte ich von den Sandwich-Inseln Pflanzen und Hausthiere einnehmen, um sie den Einwohnern Radacks zu bringen, und dadurch diesen sowohl, als auch den Seefahrern, welche in Zukunft diese Inseln berühren, einen Dienst zu leisten. Von Radack aus dachte ich einige Zeit auf das Suchen der Kette Ralick zu verwenden, und hierauf meinen Cours nach den Ladronen zu richten, denn in diesem mit gefährlichen Inseln besäeten Meere ließen sich viele neue Entdeckungen erwarten.

Ehe ich Unalaska verlasse, will ich Herrn Krinkofs Erzählung von der neu entstandenen Insel nach seinen eigenen Worten mittheilen; er hat diese Naturbegebenheit selbst angesehen.

Im Jahr 1796 den 7ten Mai, war Krinkof an der nördlichen Spitze der Insel Umnack, östlich neben Unalaska, mit mehreren Jägern, die diesen Ort zum Ruhepunkt nach einer beschwerlichen Excursion gewählt hatten, angelangt. Sie waren gesonnen, den folgenden Tag ihre Reise auf ihren großen Baydaren nach Unalaska fortzusetzen, wurden aber durch einen heftigen Sturm aus NW mit Regen, davon abgehalten. Dieser Sturm dauerte bis zum 8ten; darauf ward das Wetter heiter, und sie sahen einige Meilen vom Lande in N eine Rauchsäule aus dem Meere empor steigen; gegen Abend bemerkten sie unter dem Rauch etwas Schwarzes, das sich nur wenig über die Oberfläche des Meeres erhob; während der Nacht stieg in der Gegend Feuer in die Höhe, und zwar zuweilen so stark und viel, daß sie auf ihrer Insel, die zehn Meilen davon entfernt war, alles bei dem Scheine deutlich erkennen konnten. Ein Erdbeben erschütterte ihre Insel, und ein furchtbares Getöse hallte von den Bergen in S wieder. *) Unsere armen Jäger waren in der tödtlichsten Angst; die entstehende Insel warf ihnen Steine

*) Alle aleutische Inseln sind vulkanischen Ursprungs und scheinen das Erzeugniß einer furchtbaren Revolution zu sein; man sieht nichts als hohe, zuckerhutförmige Berge, von denen manche den Pic von Tenariffa an Höhe übertreffen; alle waren früher feuerspeiend, und einige derselben sind es noch jetzt.

zu, und sie erwarteten umzukommen. Mit dem Aufgange der Sonne hörte die Erschütterung der Erde auf, das Feuer verminderte sich merklich, und sie sahen jetzt deutlich eine Insel, welche die Gestalt einer seitzen schwarzen Mütze hatte. Als Krinkof die Insel Umnack nach einem Monate wieder besuchte, fand er die neue, welche während dem immer Feuer gespieen, bedeutend höher. Seit der Zeit warf sie weniger Feuer, aber um so mehr Rauch aus; sie hatte an Umfang und Höhe zugenommen, und öfters ihre Gestalt verändert. Nach vier Jahren sah man keinen Rauch mehr, und nach acht Jahren, 1804, entschlossen sich schon die Jäger, sie zu besuchen, weil sie bemerkt hatten, daß sich dort viele Seelöwen aufhielten. Man fand das Wasser um der Insel warm, und sie selbst an manchen Stellen so heiß, daß sie nicht zu betreten war. Noch bis auf diesen Augenblick soll die Insel nicht sowohl an Höhe als an Umfang zunehmen. — Ein recht vernünftiger Russe, der da gewesen, erzählte mir, daß sie 2½ Meile im Umfang und 350 Fuß Höhe habe; drei Meilen im Umkreise ist das Meer mit Steinen besäet; von der Mitte bis zur Spitze fand er die Insel warm, und der Dampf, welcher aus dem Krater stieg, schien ihm wohlriechend. Einige 100 Faden nördlich von dieser Insel steht eine Felsensäule von beträchtlicher Höhe, deren Cook erwähnt; er hielt sie in der Ferne für ein Schiff unter Segel. Auch unser russischer Seefahrer Saritschef, hat diesen Felsen gesehen, der schon seit undenklichen Zeiten seinen Platz behauptet; indeß jetzt lehrt uns die Erfahrung, daß er unter dem Wasser mit der Insel Unimack in Verbindung steht.

Den 15ten August verließ ich um zehn Uhr Morgens bei hellem Wetter und SW Wind, zum dritten und letzten Male Unalaska. Kadu, der über die Nachricht, daß wir nach Nadack gingen, sehr erfreut war, legte von dem Augenblick als er es erfuhr, eine Sammlung von verrosteten Nägeln und unbrauchbaren Eisen-Fragmenten an; am Lande suchte er Steine, die ihm zum Schleifen tauglich schienen, kurz, er that so viel in seinen Kräften stand, um seinen Freunden nützlich zu werden. Da bleiben wollte er indeß immer noch nicht; Petersburg erschien ihm gar zu reizend. Das viele Eisen, das wir als Ballast im Schiffe trugen, schien ihm auf unermeßlichen Reichthum zu deuten; als es auf Unalaska ausgeladen wurde, wollte er seinen Augen nicht trauen. Ich ließ einen Theil des Eisens der Compagnie zurück, weil dort großer Mangel daran entstanden war; auch versorgte ich sie mit Taback, denn das ist ihnen ein sehr wichtiger Artikel, da die Aleuten gar nichts unternehmen können, ohne dieses Kraut zu kauen. Ferner übernahm ich es, einige hundert Wallroßzähne, von hier nach Petersburg zu transportiren, um wenigstens der Compagnie zu zeigen, wie gern ich mich für die freundliche Aufnahme in den Kolonien dankbar beweisen wollte.

Mittags waren wir aus der Bucht heraus, die den Eingang in den Hafen bildet; eine Menge Wallfische umringten uns, die sich hoch in die Luft warfen, und mit einem ungeheueren Knall wieder zurückfielen, wodurch das Wasser schäumend umherspritzte. Man sollte es kaum glauben, daß ein so großes, dem Anscheine nach unbeholfenes Thier sich so hoch über die Oberfläche des Meeres erheben könne. Die Aleuten zählen sieben Gattungen, von denen die meisten in der Naturgeschichte wohl noch unbekannt sind. Eine dieser Gattungen sind Raubthiere, was bekanntlich bei den Wallfischen sonst nicht der Fall ist, da sie keine Zähne haben, und sich nur von kleinen Fischen nähren. Dieses Raubthier, so groß wie der größte Wallfisch, ist mit einem fürchterlichen Rachen voll großer Zähne versehen; es verschlingt alles, was er erbeutet, und verfolgt oft die Aleuten, deren kleine Bardaren er, wenn er sie einholen kann, mit einem Schlage seines Schweifes zerschmettert. In der Nähe von Unalaska soll

kürzlich ſogar eine 24rudrige Baydare mit dreißig Menſchen, durch den Schlag eines ſolchen Ungeheuers vernichtet worden ſeyn.

Die Aleuten und Ruſſen erzählen, daß der Speck dieſer Thiere, wenn man ein Stück davon verſchluckt, die Eigenſchaft habe, unverdaut ſogleich wieder abzugehen.

Herrn Krinkofs Beſchreibung eines Seethieres, das ihn ſelbſt bei der Beringsinſel, wo er der Jagd wegen hingefahren war, verfolgt hat, iſt merkwürdig; mehrere Aleuten behaupten, dieſes Thier öfters geſehen zu haben. Es hat die Geſtalt einer röthlichen Schlange, und iſt ungeheuer lang; der Kopf hat Aehnlichkeit von dem eines Seelöwen, und zwei unverhältnißmäßig große Augen geben ihm ein furchtbares Anſehen. „Ein Glück war es, ſagte Krinkof, daß wir dem Lande ſo nahe waren, ſonſt hätte das Ungeheuer uns verſchlungen; es ſtreckte den Kopf hoch über das Waſſer heraus, ſah ſich nach Raub um, und verſchwand; bald erſchien der Kopf wieder, und zwar beträchtlich näher; wir ruderten aus allen Kräften, und waren ſehr froh, das Land früher erreicht zu haben, als die Schlange. Die Seelöwen geriethen durch ihren Anblick in ſolche Furcht, daß einige ſich ins Waſſer ſtürzten, und andere ſich ins Land verkrochen. Das Meer wirft zuweilen Fleiſchſtücke ans Ufer, die ihrer Verwandlung nach, von dieſer Schlange ſind, und die kein Thier, ſelbſt kein Rabe frißt; einige Aleuten, die einmal davon gekoſtet, ſind plötzlich geſtorben. — Hat man wirklich bei Nord-Amerika eine Seeſchlange geſehen, ſo mag es eine von dieſer furchtbaren Gattung geweſen ſeyn.

Noch erzählten die Aleuten von einem rieſenhaften Polypen: es hat ſich ereignet, daß ein Polyp ſeine langen Arme, die doppelt ſo dick als ein ſtarker Menſchenarm ſind, um die Baydare eines Aleuten ſchlang, er hätte ſie in den Grund geriſſen, wenn der Aleut nicht die Geiſtesgegenwart gehabt hätte, den fleiſchigen Arm des Polypen, der mit großen Saugwärzen verſehen war, mit ſeinem Meſſer zu durchſchneiden. Der Polyp ſitzt mit dem Körper auf dem Grunde feſt, und wählt gewöhnlich einen Ort, von dem er mit ſeinen Armen die Oberfläche erreichen kann. Der letzte Vorfall hat ſich in der Paſſage ereignet, welche durch die ſüdliche Spitze der Inſel Umnack und der kleinen, neben ihr liegenden Inſel gebildet wird; es kann ſich kein Schiff der Untiefe wegen hinein wagen. Dieſe Inſel, die nur fünf Meilen lang, eine Meile breit und ſehr niedrig iſt, findet man auf keiner Karte, und ich hoffe, daß unſere Aufnahme der Aleutiſchen Inſeln, von dieſen nach Oſten bis zu der weſtlichen Küſte der Inſel Unimack, ziemlich richtig iſt. Dem Herrn Saritſchef haben wir in Anſehung der Aleutiſchen Inſeln viel zu verdanken, da er der Erſte iſt, der eine Karte von ihnen entwarf.

Als wir aus der Bucht heraus waren, nahmen wir unſern Lauf nordöſtlich, um den Kanal zwiſchen den Inſeln Unimack und Akun zu erreichen, der durchaus der ſicherſte zur Durchfahrt in den Ocean iſt; in ſeiner Nähe begann der Wind am 19ten Morgens ſo ſtark aus NO zu wehen, daß er uns bis zum 20ſten in der Straße aufhielt, die wir erſt gegen Abend, als der Wind ſich nach W drehte, paſſirten.

Den 21ſten wehte der Wind friſch aus O und um acht Uhr ſahen wir noch deutlich die beiden hohen Berge auf Unimack und dem feſten Lande Aliaſſa; letzterer rauchte ſtark. Vor einigen Jahren hat dieſer Vulkan einen ſtarken Ausbruch gehabt, wodurch ſeine zuckerhutförmige Spitze einſtürzte; der dadurch verurſachte Knall iſt ſo ſtark geweſen, daß er in den Gebirgen von Unalaska dem Donner glich, obzwar es zehn Meilen davon entfernt iſt. Bei dieſer Exploſion warf der Berg eine Menge Kugeln von der Größe einer Wallnuß aus, von denen ich ſelbſt einige beſitze, und deren Hauptbeſtandtheile Lava und Eiſen ſind.

Den 23ſten drehte ſich der Wind nach S, und vereitelte dadurch meine Hoffnung, die Tropen bald zu erreichen. Eine Menge Albatroſſe flogen um unſer Schiff; mir fiel die Idee mancher Gelehrten ein, daß dieſer Vogel aus dem Norden nach Cap Horn fliege, um dort zu niſten. Schon der geſunde Menſchenverſtand widerſpricht dieſer Behauptung. Die Aleuten ſind gewohnt, die Neſter der Albatroſſe auf den Gipfeln ihrer Berge aufzuſuchen, und eſſen die Eier ſehr gern; auf der Inſel Umnack und den andern vulkaniſchen Inſeln niſten die Vögel ſo hoch, daß es den Aleuten ſchwer wird, ihre Neſter zu erreichen. Sie ſchießen ſie im Herbſt, wo ſie am fetteſten ſind, mit Pfeilen; ihr Fett gilt als die höchſte Delikateſſe. Die ſchwarzen Albatroſſe, welche von vielen für die Jungen der weißen gehalten werden, ſind, nach der Behauptung der Aleuten, eine eigene Gattung.

Den 10ten Sept. Zu unſerer großen Freude drehte ſich heute der Wind endlich nach N. Wir fanden die Breite am Mittag 40° 10′, Länge 147° 18′. Es waren uns achtzehn Tage unter beſtändigem Lavieren im dichten Nebel oder feinem Regen verſtrichen; und oft hatten wir dabei ſo heftigen Sturm, daß wir unſere Zuflucht zu den Sturmſegeln nehmen mußten. Als die Sonne jetzt wieder freundlicher ſchien, fanden wir die Länge nach den Chronometern 5° von der Länge unſerer Schiffsrechnung verſchieden, folglich hatte uns der Strom in dieſen achtzehn Tagen ſo weit nach O getrieben. Die Wärme, welche merklich ſtieg, indem wir raſch nach S vorrückten, wirkte wohlthätig auf meine Geſundheit.

Den 13ten. Als wir uns in der Breite 36° 9′, Länge 140° 9′ befanden, benutzte ich eine Windſtille, um das Sixtermometer zu ſenken, und erhielt folgendes Reſultat:

Temperatur der Luft an der Oberfläche des Meeres . . .	+ 73° 00
Temperatur des Waſſers an der Oberfläche des Meeres . .	+ 71 90
Temperatur des Waſſers in der Tiefe von 25 Faden . . .	+ 57 10
" " " " " " 100 " . . .	+ 52 80
" " " " " " 300 " . . .	+ 44 00

Die Durchſichtigkeit des Waſſers ging auf 13 Faden.

Bei der Windſtille den 14ten September, die ich ebenfalls nicht unbenutzt ließ, betrug die Breite 35° 51′, Länge 147° 38′.

Temperatur der Luft an der Oberfläche des Meeres . . .	+ 75° 00
Temperatur des Waſſers an der Oberfläche des Meeres . .	+ 72 20
Temperatur des Waſſers in der Tiefe von 4 Faden . . .	+ 72 00
" " " " " " 8 " . . .	+ 70 90
" " " " " " 15 " . . .	+ 68 10
" " " " " " 25 " . . .	+ 57 60
" " " " " " 50 " . . .	+ 54 00
" " " " " " 100 " . . .	+ 51 00
" " " " " " 400 " . . .	+ 43 00

Durchſichtigkeit des Waſſers 11 Faden.

Während ich auf dem Boote dieſe Unterſuchungen anſtellte, kam uns ein Haifiſch ſo nahe, daß ein Matroſe ihm einen Schlag mit der Ruderſtange gab, wofür er ſich aber bedroht zu rächen wußte; er zerbiß nämlich die Schnur meines Sixtermometers, und ich verlor in dem Augenblick das Inſtrument, wo ich es zum erſten Mal auf 600 Faden geſenkt, und auf das Reſultat ſehr begierig war; die Schnur hatte ich in Unalaska aus Wallfiſchſehnen machen laſſen.

Den 21sten. Breite 27° 58′, Länge 152° 27′. Drei kleine Schneyfen umflatterten lange das Schiff, und verloren sich endlich; obgleich aber dieser Vogel nahes Land zu verkünden pflegt, so sahen wir uns doch vergeblich darnach um. Die Spanier meinen, es liege in dieser Gegend eine Insel, die sie St. Maria la gorta nennen.

Ich öffnete heute eine blecherne Dose mit Plumpudding, welcher 1815 in England zubereitet und noch ganz vortrefflich war.

Den 22sten. Breite 27° 50′, Länge 152° 32′. Eine vollkommene Windstille gestattete mir heute, meinen zweiten und letzten Siettermometer zu gebrauchen.

Temperatur der Luft an der Oberfläche des Meeres . . .	+ 77° 10
Temperatur des Wassers an der Oberfläche des Meeres . .	+ 77° 00
In der Tiefe von fünf Faden	+ 75 00
" " " 10 "	+ 75 00
" " " 25 "	+ 73 70
" " " 50 "	+ 67 20
" " " 100 "	+ 61 00
" " " 200 "	+ 51 50

Durchsichtigkeit des Wassers 16 Faden.

Den 23sten. Breite 26° 41′, Länge 152° 32′ stellte sich der NO Passat wieder ein.

Den 26sten. Morgens um 7 Uhr ragte in SW ein Berg hervor, und ich erkannte ihn für Mauna-Roa, welcher auf der NO Seite der Insel O Waihi liegt. Bald zeigte sich die ganze Insel; Mittags waren wir bei sehr schwachem Winde noch 13 Meilen davon entfernt; als aber die Sonne unterging, erhob sich ein leichter Wind aus N, der uns langsam ihrer nördlichen Spitze zuführte. Der Mond schien hell, das Wetter war schön, und ich beschloß daher, während der Nacht die Spitze zu umsegeln. Um Mitternacht befanden wir uns schon unter dem Winde von O Waihi, nur vier Meilen vom Lande entfernt; der leuchtende Mond, und die vielen Feuer der Wilden am Lande machten unsere Fahrt sicher und angenehm.

Den 27sten. Der anbrechende Morgen brachte gänzliche Windstille mit; wir befanden uns vor Jungs Besitzungen an der Tocahai-Bay; die heiter aufgehende Sonne verkündete einen freundlichen Tag, und der Mauna-Roa stand wolkenlos und prächtig vor uns. Noch fesselte uns der Anblick der schönen Natur, als plötzlich ein junges, ganz hübsches Mädchen unsere Aufmerksamkeit auf sich zog; es hatte die Windstille benutzt, um sich auf einem kleinen Kahne ganz allein uns zu nähern: deutliche Gebehrden erklärten ihre Absicht, und sie ward sehr verdrießlich, als sie sich verspottet sah. Kadu, der ohnehin schon über den langentbehrten Anblick seiner lieben Cocosbäume sehr erfreut war, gerieth bei der Erscheinung des Mädchens in Entzücken: in allen Sprachen, die er kannte, suchte er sich ihm verständlich zu machen, als es aber auch seine russischen Anreden nicht verstand, bat er mich inständig, es an Bord kommen zu lassen, was ich indeß aus guten Gründen verweigerte. Er begnügte sich endlich damit, der Schönen alle seine Glaskorallen zuzuwerfen, und ihr freundlich zu winken, so lange sie ihm sichtbar war. Ein zweites Boot mit fünf Sandwichanern stellte seine gute Laune bald wieder her. Die Wilden brachten uns Tarowurzel und Wassermelonen, die sie sich theuer bezahlen ließen, und wir erfuhren von ihnen, daß Tammeamea sich eben in O Waihi aufhalte. Gegen Mittag erhob sich ein schwacher Seewind, durch den wir längs der Küste nach S vorrückten. Ich wünschte die Karakakua-Bay zu erreichen,

wo ich Tammeamea zu finden hoffte, mit dem ich einen Handel um frische Lebensmittel schließen wollte; bei Sonnenuntergang aber trat, wie es hier gewöhnlich der Fall ist, Windstille ein, und wir waren noch weit vom Ziele.

Den 26sten Morgens brachte uns ein geringer Landwind an die niedrige Landspitze, hinter welcher die Bay Teiatatua liegt, die nämliche, auf der mich der König im vorigen Jahre so freundlich aufnahm. Zwei Eboes, die eben zum Fischfang herausgesegelten, besuchten uns, und wurden als alte Bekannte von uns erkannt: sie erzählten uns, daß sich Tammeamea in dieser Bay befinde, und nachdem es ihnen gelungen, uns zu betrügen, segelten sie fröhlich weiter. Bald darauf sahen wir ein zweites Canot unbeschreiblich schnell auf uns zu eilen; ich ließ das Schiff sogleich beilegen, und wir erblickten auf dem Boote unsern alten Reisegefährten, Herrn Elliot de Castro, der durch einen Tubus den Rurick erkannt hatte, und uns nacheilte, weil wir Tammeameas Aufenthaltsort schon vorbeigesegelt waren. Ich befahl das Schiff zu wenden, und wir nahmen den Lauf nach der Bay, in welcher sich der König des Bonitenfangs wegen jetzt aufhielt. Herrn Elliots Anerbieten, mich auf sein Boot zu setzen, nahm ich mit Dank an, weil ich auf diese Weise schneller zum Könige gelangen, und mein Geschäft noch heute abthun konnte; auch die Herren Gelehrten nebst Kadu benutzten diese Gelegenheit, die uns schon Mittags bei des Königs Lager ans Land setzte, das am Ufer auf einer Lavafläche stand, wo man der brennenden Sonne preis gegeben war. Viel anmuthiger war sein Aufenthalt im vorigen Jahre, als hier, wo der Blick auf schroffe Felsen fiel. Vor ungefähr zwanzig Jahren hat ein in der Nähe liegender, ziemlich hoher Berg Feuer gespieen; die Lava floß in die See, und bildete die Fläche, auf der jetzt die Strohzelte, welche kaum drei Menschen faßten, aufgeschlagen standen. Der König wohnte eben so unbequem, wie die Großen seines Reichs, die er immer bei sich hat; fällt es ihnen ein, zu murren, so sagt er mit Recht: „Ich habe es nun keinen Strohhalm besser als ihr; lasse ich euch auf euern Ländereien, so werdet ihr so fett wie eure Schweine, und habt keinen andern Gedanken, als euerm Könige zu schaden.“ Nachdem er sich schon zwei Monate an diesem häßlichen Orte aufgehalten, und die Geduld seiner Eboes gehörig geprüft hatte, wollte er in wenigen Tagen einen reizendern Aufenthalt wählen, und diesen Vorsatz kündigte er seinem Gefolge mit der Bemerkung an: „Ihr werdet jetzt das Angenehme um so mehr zu schätzen wissen!“ Tammeamea war kurz vor unserer Ankunft auf den Bonitenfang gefahren, und wir wurden unterdeß von Elliot zu seinen Weibern geführt, die in der Mitte des Lagers unter einem Schirm von weißem Segeltuche auf feinen Matten saßen, und sich mit Wassermelonen abzukühlen suchten. Alle drei waren sehr erfreut, uns wiederzusehen; ich mußte neben Kahumanna Platz nehmen, die, nachdem sie einige gleichgültige Fragen an mich gerichtet, noch Wassermelonen bringen ließ, die uns bei der Hitze sehr wohl thaten. Ihre Artigkeit ging so weit, daß sie einem Canaka befahl, mit mit einem rothen Federbusch die Fliegen abzuwehren; sie selbst schnitt das Innere einer Melone heraus, und steckte mir das Stück mit höchst eigenen Händen in den Mund, wobei mich die königlichen, drei Zoll langen Nägel nicht wenig incommodirten. Bei dieser Gelegenheit ließ sie mich fragen, ob die Frauenzimmer in unserm Lande auch so höflich gegen Fremde sey, wie sie? Ich erwiederte, daß wir zwar eine sehr herablassende, gütige Königin hätten, aber nur Eine. Hierüber erstaunte Kahumanna sehr, da sie von unserm Könige gehört, daß er ein großer Monarch, und also nach ihren Begriffen berechtigt sey, viele Frauen zu haben. Kadu ward mit vieler Neugier betrachtet, seine langen Ohrlappen fielen den Königinnen sehr auf, und wurden genau von ihnen untersucht. Das Volk, welches bald erfahren hatte,

daß er von einer neuentdeckten Insel ſey, ſtrömte herbei, um ihn anzuſchauen; mehrere Chefs und ſelbſt die Königinnen beſchenkten ihn reichlich; er benahm ſich Anfangs etwas blöde dabei, doch gefiel es ihm hier recht wohl, und ganz beſonders, als ein Paar junge Mädchen ihn anfaßten und ihn im Lager herumführten. Die Sonne war dem Untergange ſchon nah, als der König vom Bonitenfange heimkehrte, welcher, entfernt vom Lande, mit Angeln getrieben wird. Er gab ſich nicht die Zeit, ſich zu bekleiden, ſondern trat mir nackt entgegen, und bewillkommte mich mit einem herzlichen Händedruck; ein Miniſter ſchleppte zwei Boniten hinter ihm her, und der König ſprach, indem er mir eine davon zu Füßen legen ließ; „dieſen Fiſch habe ich ſelbſt gangelt, und bitte Sie, ihn als einen Beweis meiner Freundſchaft anzunehmen." Jetzt wurde ſeine Garderobe herbeigeholt, die aus einem Hemde, einem Paar alten manchesternen Hoſen, einer rothen Weſte und einem ſchwarzen Halstuch beſtand; und er machte ohne Umſtände in meiner Gegenwart ſeine Toilette. Seine ſchön geſtickten Uniformen zieht er nur bei ſehr feierlichen Gelegenheiten, und ſelbſt dann nur ungern, an. Er hat einmal zu Elliot geſagt: „Die Uniformen, welche mir König Georg (ſo nennt er den König von England) ſchickte, blitzen zwar ſehr, können mir aber nicht nützen, denn Tammeamea überſtrahlt alles!" Ich bemerkte während des Ankleidens viele Narben an ſeinem Körper, und erhielt auf meine Frage, bei welchem Feldzuge er dieſe Wunden bekommen, die Antwort, indem er nach NW zeigte: „ich habe dieſe Inſeln erobert, und die Narben beweiſen, daß ich es verdiene, König der ganzen Gruppe zu ſeyn." Nachdem er ſich angekleidet, ließ er ſich neben ſeinem Häuschen unter freiem Himmel auf einer Matte nieder; auch für mich ward eine Matte ausgebreitet, und die Großen ſeines Reichs ſuchten im Kreiſe um uns her. Man brachte eine mit Taroteig gefüllte Kürbisſchaale, und während er ſich mit dem Zeigefinger den Teig ſchnell in den Mund ſchmierte, unterhielt er uns vom Bonitenfange. Kadu intereſſirte den König ſehr, und dieſer betrachtete ſeinerſeits mit großer Achtung den König, deſſen herrliche Beſitzungen ihn in ſeinen Augen zum erſten Tamoa der Welt erhoben. Da ich keine Zeit zu verlieren hatte, ſo ſprach ich gleich nach der Mahlzeit von den Lebensmitteln, welche ich in Wahu einzunehmen wünſchte. Der König antwortete: „Ich kann heute mit euch keine Geſchäfte der Art machen, denn mein Sohn Lio-lio hat dieſe Nacht einen Unglück weiſſagenden Traum gehabt. Der Hund aller Hunde verſchlang im Traume die Königin Kahumanna, und gab ſie als ſcheußliches Ungeheuer von ſich, das ſogleich anfing, das ganze Land zu verheeren; ich muß alſo glauben, daß ihr mir heute die Unglücksbringer ſeyd." Ich verſicherte dagegen den König, daß unſer Schiff kein Ungeheuer der Art verberge, wie der Hund aller Hunde eines ausgeſpieen, ſondern daß er im Gegentheil keinen aufrichtigern Freund habe, als mich; und nach vielen Ueberredungen gelang es mir, noch heute abgefertigt zu werden. Einer ſeiner Chefs, Kareimoku, ein Verwandter des Gouverneurs von Wahu, mußte ſich auf die Erde ſetzen und ſeine Befehle vernehmen, die darin beſtanden, daß wir eben ſo viel an Lebensmitteln erhalten ſollten, als im vorigen Jahre, und daß man uns eben ſo freundlich zu empfangen habe; hierauf wandte er ſich mit den Worten zu mir: „Jetzt können Sie Ihre Reiſe nach Wahu antreten; dieſen Chef nehmen Sie mit, er wird für alle Ihre Bedürfniſſe ſorgen; ich verlange für die Lebensmittel keine Bezahlung, haben Sie aber einiges Eiſen, das Sie entbehren können, ſo bitte ich darum, denn ich brauche es zum Bau meiner Schiffe." Ich verſprach gern, ihm ſo viel Eiſen zu ſchicken, als ich entbehren könnte, und eilte, begünſtigt von einem ſchwachen Landwinde, die Fahrt nach Wahu anzutreten. Unſer Begleiter, der junge Kareimoku, betrug ſich ſehr beſcheiden; zwei Kanakas, die er zu ſeiner Bedienung mit hatte, bewieſen, daß er zur vornehmen Klaſſe der Jeris gehörte. Ein ſehr ſchwacher Wind machte unſere Fahrt langweilig; ein ganzer Tag

verging uns in der Nähe der Insel Nanai unter Windstille. Man muß sich dieser Insel unter dem Winde nicht zu nahe wagen, weil der Passat, durch ihre Höhe aufgehalten, nicht wirken kann.

Den ersten October. Bei Tagesanbruch sahen wir Wahu, und erreichten um fünf Uhr Nachmittags den Ankerplatz Hana-rura; eine Brigg unter amerikanischer Flagge, die wir schon früher aus N durch den Kanal zwischen Wahu und Morarai segeln sahen, legte sich, bald nachdem wir die Anker geworfen, neben uns. Das Schiff gehörte, wie ich nachher erfuhr, wirklich der Nation, deren Flagge es trug; Baranof hatte es in Sitka gemiethet, um eine Ladung Felle nach Ochotz zu bringen, und der Capitain kehrte eben, nachdem er das Geschäft vollzogen, zurück. Sobald ich die Anker geworfen, fuhr ich ans Land, wohin der junge Kareimoku schon früher mit einem Canot der Eingebornen abgegangen war. Wir fanden den Hafen sehr belebt; acht Schiffe lagen hier vor Anker, von denen sechs die nordamerikanische, und eines Tammeameas Flagge trug; das achte lag auf dem Strande, und gehörte der russisch-amerikanischen Compagnie. Als ich mich der kleinen Flotte näherte, wurden die Kanonen auf den amerikanischen Schiffen gelöst, eine Artigkeit, die man mir als dem Befehlshaber eines russischen Kriegsschiffs bewies. Ich wurde am Landungsplatze von den Capitains freundlich empfangen und in Kareimokus Wohnung begleitet, der sich sehr freute, mich wiederzusehen. Schon aus der Ferne rief er mir ein Aroha (Willkommen) entgegen; auf der Festung wurden drei Kanonen gelöst, und bei jedem Schuß wiederholte er mit einem Händedruck sein Aroha. Er ließ mir durch Jung sagen: er habe durch den Abgesandten bereits Tammeameas Befehle empfangen, aber auch ohne diese hätte er schon dem Rurick zu Liebe selbst für alles gesorgt. Ich bat um Böte zum Hereinbugsiren; die amerikanischen Capitains aber ersuchten mich, ihre Schaluppen dazu anzunehmen, die sie mir morgen früh zu schicken versprachen.

Den 2ten. Der hiesigen Sitte gemäß ward bei Tagesanbruch eine Kanone gelöst, und gleich darauf erschienen die Schaluppen, welche uns hinein bugsirten, und auf die nämliche Stelle vor Anker brachten, wo wir im vorigen Jahre gelegen.

Kaum waren wir angelangt, so erschien Kareimoku in Jungs Begleitung am Bord, gefolgt von einem großen Boote, das mit Gemüsen, Früchten und einem Schwein beladen war. Kareimoku fand sich sehr geschmeichelt, als ich ihn mit drei Kanonenschüssen auf dem Verdeck empfing; die Festung salutirte mit sieben Schüssen, und erhielt von uns die gleiche Zahl. Kareimoku theilte mir mit großer Freude die Nachricht mit, daß der Doctor Scheffer von der Insel Otuway, sowohl vom Könige als vom Volk vertrieben worden, und kürzlich mit seiner Mannschaft, die aus hundert Aleuten und einigen Russen bestände, mit dem Schiff Kodiak, das jetzt auf dem Strande liege, hier angelangt sey. Das Schiff befand sich in so mißlichem Zustande, daß die Mannschaft während der Fahrt von Otuway nach Wahu unaufhörlich hatte pumpen müssen, um es vom Untersinken zu retten, und deshalb mußten die Flüchtlinge hier auf den Grund laufen, sobald sie den Hafen erreichten. Kareimoku sagte mir, er habe die unglücklichen Aleuten und Russen freundlich aufgenommen, weil er nicht Böses mit Bösem vergelten wolle; selbst Scheffern hatte man, ohne ihm etwas in den Weg zu legen, auf ein Schiff der vereinigten Staaten gehen lassen, das einige Tage vor unserer Ankunft nach Canton abgesegelt war. Kaum hatte Kareimoku seine Erzählung beendigt, als Herr Taracanof, Agent der russisch-amerikanischen Compagnie, mit mehrern Beamten derselben an Bord kam. Taracanof, der auf Baranofs Ordre ganz unter Scheffers Befehlen stand, äußerte sein Mißfallen über das Verfahren auf Otuway, wodurch sie alle in die größte Lebensgefahr gekommen waren, und er hielt es für ein wahres Wunder,

daß bei ihrer Flucht von Otuway nur drei Aleuten erschossen wurden, da Tamary, welcher sie alle für seine ärgsten Feinde hielt, leicht Vielen das Leben nehmen konnte. Er erwähnte auch der gefährlichen Reise hieher, und war jetzt mit seinen Leuten in der traurigsten Lage, da man ihnen natürlich die Lebensmittel nicht unentgeldlich überlassen wollte. Glücklicherweise hatte ich in Unalaska eine solche Quantität Stockfisch eingenommen, daß ich den armen Menschen jetzt auf einen Monat Provision schicken konnte. Taracanof, der mir ein recht verständiger Mann zu seyn schien, hatte mit Herrn Hebet, dem Eigenthümer zweier hier liegender Schiffe, einen Contract abgeschlossen, nach welchem dieser sich anheischig machte, die Aleuten ein ganzes Jahr zu ernähren und zu kleiden, unter der Bedingung, daß er sie nach Californien bringen wolle, wo sie auf den dort liegenden Inseln den Secottersang treiben sollten; nach Verlauf dieses Jahres bringt Hebet sie nach Sitka zurück, und gibt der Compagnie die Hälfte der erbeuteten Felle. Dieser Contrakt war vortheilhaft für die Compagnie, welche die Aleuten oft auf diese Weise vermiethet; denn diese Unglücklichen werden die Schlachtopfer ihrer Unterdrücker bleiben, so lange die Compagnie der Willkühr eines Unmenschen preis gegeben bleibt, der jeden Gewinn mit dem Blute seiner Nebenmenschen erkauft.

Auf dem Schiffe wurden jetzt die nothwendigen Arbeiten unternommen, damit wir Wahu sobald als möglich verlassen könnten. Herr von Chamisso machte unterdeß eine kleine Reise durchs Land.

Den 6ten Oct. Heute lief die amerikanische Brigg Boston hier ein, welche, nachdem sie Cap Horn dublirt und Sitka berührt, von hier ihre Fahrt nach Canton fortsetzen wollte; der Capitain derselben überließ uns gegen gute Bezahlung Zwieback, an dem es uns gänzlich mangelte.

Kadu hatte sich viele Freunde erworben in diesem Lande, wo ihn mancherlei zur Bewunderung zwang; unter andern erschreckte ihn einmal ein Mensch zu Pferde gewaltig, weil er das für ein furchtbares Ungeheuer hielt. Die Sandwichaner machten sich ein Vergnügen daraus, ihn über Verschiedenes zu belehren, und da er sich besonders für die Cultur des Landes interessirte, so hoffte ich durch ihn die Bewohner Radacks in Hinsicht der Pflanzen, die ich dahin mitnehmen wollte, zu unterrichten.

Den 8ten. Der Capitain eines amerikanischen Schooners hatte mit Kareimoku einen Handel geschlossen auf eine Ladung Sandelholz, wogegen er ihm ein mit Kupfer beschlagenes Schiff überließ; man sieht hieraus, wie theuer sich die Amerikaner das Sandelholz in China bezahlen lassen. Verschiedene Schiffe, die hier vor Anker lagen, bezahlten dieses Holz mit Waaren oder mit Piastern, und es wird ihnen in Kareimokus Beisein nach Gewicht abgeliefert.

Täglich machte ich Abends, wenn die Luft sich abgekühlt, einen Spaziergang; man kann das hier ohne Furcht vor einem Ueberfalle thun, denn wenn man gleich oft auf Betrunkene stößt, so sind sie gerade in diesem Zustande fröhlich und zärtlich. Sie berauschen sich durch die Awawurzel, welche auf eben die Art bereitet wird, wie auf den andern Südsee-Inseln, nur mit dem Unterschiede, daß hier nur die alten Weiber die Wurzeln zerkauen, und die jungen blos hinein speien, um den Brei zu verdünnen. Wie ungesund der häufige Gebrauch dieser Wurzel seyn muß, beweisen die vielen Geschwüre, womit die hiesigen Bewohner behaftet sind. Die Vornehmen berauschen sich öfter in Rum, welchen sie von den Amerikanern einhandeln. Seitdem die Europäer den Gebrauch des Branntweins und Tabacks hier einführten, und zugleich manche böse Krankheit mitbrachten, hat die Bevölkerung merklich abgenommen; auch liegen mehrere Felder jetzt unbenutzt, indem die Einwohner das Sandelholz fällen müssen. Auf meinem Wege nach den Pflanzungen begegneten mir zwei Knaben, welche große Bündel Bananen trugen, und immer nach hundert Schritt stehen blieben, um durch einen lauten Ausruf die Anwesenden auf ihre

Gegenwart aufmerksam zu machen. Die Männer warfen sich sogleich auf die Erde, bedeckten das Gesicht mit beiden Händen, und standen nicht eher auf, als bis die Knaben vorüber waren; von den Weibern forderte man noch mehr, denn sie mußten sich bei dem Anblick der Knaben sogleich entkleiden. Man sagte mir: diesen Abend fange ein wichtiges Tabu an, die Bananen würden in das Murai getragen, wo sie den Göttern geopfert werden, und daher müsse man den Trägern der heiligen Früchte diese Unterwürfigkeit erweisen. Bald nachher ging ich an dem Hause eines bekannten vornehmen Chefs vorbei, der mit verschiedenen andern vor der Thür sitzend, den Untergang der Sonne erwartete, um ins Murai zu gehen; er grüßte mich freundlich, warnte mich aber, ihn ja nicht zu berühren, weil ich dadurch Tabu werden und mit ins Murai gehen müßte. Die Weiber dürfen ihren Männern in dieser gefährlichen Zeit nicht unter die Augen treten, und begeht eine gar den Frevel, ihn zu berühren, so muß sie mit dem Tode büßen. Der Leichnam eines Weibes, den ich im Hafen herumschwimmen sah, wurde von Erwachsenen und Kindern mit Steinen geworfen; man sagte mir: das Weib habe ein Tabu verletzt.

Den 11ten Oct. Ich wurde heute durch den Ton einer dumpfen Trommel nach dem Murai gelockt, und blieb, weil ich den Eingang verboten glaubte, in einiger Entfernung stehen. Da es kein Tabu-Tag war, so vermuthete ich, daß die darin beschäftigten Personen Priester seyn könnten. Man bemerkte vom Murai die Aufmerksamkeit, mit welcher ich sie betrachtete; es erschienen zwei Sandwichaner, die mich mit den Worten begrüßten: Aroha Jerinue (sey gegrüßt, großer Chef), und mir vorschlugen, hineinzutreten. Ich wunderte mich, daß man mir diese Erlaubniß ertheilte, und war nicht ganz ohne Furcht, da es den Priestern einfallen konnte, mich ihren Göttern zu opfern; getrennt von den Meinigen, die nicht einmal erfahren hätten, wo ich geblieben, beschloß ich, wenigstens sehr auf meiner Hut zu seyn, und ließ mich durch die heilige Pforte führen. Da dieses Murai, wie ich schon gesagt habe, nach der Zerstörung des alten in Eile aufgebaut ist, so konnte es mir keinen richtigen Begriff von einem solchen Heiligthume beibringen; ich fand hier nur ein Stück Land von fünfzig Quadrat-Faden, rings herum mit Bambusrohr eingezäunt; in der Mitte des Platzes bildeten sechs kleine neben einander stehende Häuser einen Halbzirkel; jede dieser Kapellen war von einem niedrigen Bambuszaun umringt, über welchen die kolossalen Götterköpfe gleich Schildwachen herüberschauten. Die Hälfe, welche die ungeheuern Köpfe stützten, waren mit Schweinefleisch behängt, und mancher Gott trug nur noch das Gerippe eines verwesten Schweines. Obzwar mir der Gestank sehr widerlich, und der Anblick der Götzenbilder lächerlich war, so ließ ich mir doch nichts davon merken, um die Sandwichaner nicht zu beleidigen; um so mehr aber erstaunte ich, als die Herren Priester selbst mich auf die Karrikaturen aufmerksam machten, ihnen Nasen und Augen betasteten, die verzerrten Gesichter auf alle Weise nachzumachen strebten, und herzlich über ihren Witz lachten. Neben einer Hütte standen zwei ganz ausgearbeitete Statüen, deren Geschlechter man, so plump sie auch geschnitzt waren, unterscheiden konnte; zwischen diesen war eine Stange in die Erde geschlagen, deren Spitze man mit Bananen behängt hatte. Das Weib griff, das Gesicht zum Manne gewendet, mit der linken Hand nach der Frucht, während dieser die rechte darnach ausstreckte; einem Jeden mußten bei diesem Anblick Adam und Eva einfallen, und ich bedauerte sehr, niemand bei mir zu haben, der, der Sprache mächtig, mir die Allegorie erklärt hätte. Die Priester machten mir bemerkbar, daß beide Statüen, die den Mund weit offen hielten, mit einem Gebiß von Menschenzähnen versehen waren. Die eine der kleinen Kapellen war rund umher mit Matten bedeckt, aus dieser erscholl die dumpfe Trommel, oft unterbrochen von dem kläglichen Gewinsel eines Menschen; und das Ganze machte einen so widerlichen Eindruck auf mich, daß ich froh war, fortgehen zu können. Auf meinem Rückwege fand

ich vor einem Hause eine große Versammlung von Damen, die sich um ein Feuer gelagert hatten, auf dem eben ein Hundebraten zubereitet ward. Man lud mich freundlich ein, an dem Feste Theil zu nehmen, was mir aber für dieses Mal meine Zeit nicht vergönnte. Das weibliche Geschlecht, dem das Schweinefleisch verboten ist, hält sich an Hunden schadlos, die zu dem Ende nur mit Früchten gefüttert werden. Es ist das Eigenthümliche dieser Hunde, die zum Geschlecht unserer Dachshunde zu gehören scheinen, daß sie sich nie an die Menschen anschließen, und deshalb unter den Schweinen gehalten werden.

Den 12ten October. Meine Absicht, morgen Wahu zu verlassen, ward durch Kareimoku vereitelt, der mich bat, noch einige Tage hier zu verweilen; er hatte morgen ein Tabu, das erst übermorgen endete, folglich hätte er mich nicht begleiten können; überdem stellte er mir vor, daß meine Reise unglücklich ablaufen könnte, wenn ich sie vor dem Ende des Tabu antreten wollte. Da er mich immer so freundschaftlich behandelt, so konnte ich ihm diese Bitte nicht versagen. Das Schiff wurde in segelfertigen Stand gesetzt, alle Lebensmittel eingenommen, und als sich endlich auch eine Menge Thiere, als: Ziegen, Schweine, Hunde, Tauben, Katzen u. s. w. darauf befanden, so glich der Nurick vollkommen der Arche Noah.

Den 14ten October waren wir mit Sonnenaufgang bereit, den Hafen zu verlassen. Die Capitains der amerikanischen Schiffe, deren Namen ich hier mit Dankbarkeit nenne: William Davis, John Ebbets, Thomas Brown und Thomas Meck, hatten ihre Schaluppen geschickt, um mich heraus zu bugsiren. Bald erschien auch Kareimoku, der eben aus dem Murai kam; er rief mir sein Aroha zu, und sagte: die Götter hätten ihm auf seine inständigen Bitten versprochen, uns auf der Reise zu beschützen, damit wir mit ganzen Köpfen und gesunden Füßen ins Vaterland kämen, und er zweifle keinen Augenblick an unserer glücklichen Reise. Wassermelonen und Fische, aus seinem künstlichen Teiche, brachte er uns mit, und behandelte uns überhaupt auffallend freundlicher, als die Capitains der Kauffartheischiffe, gegen die er sich stolz betrug. Ich schenkte ihm zum Abschied das Portrait Tamemeameas, was ihm unendlich angenehm zu seyn schien; er verließ mich mit einem herzlichen Händedruck, und empfahl uns noch einmal seinen Göttern. Der junge Kareimoku, welcher bis jetzt uns gewesen war, und dem man die Geschenke für den König eingehändigt hatte, erhielt eine meiner gestickten Uniformen, und jauchzte laut auf, als er sie anzog. Bald nachdem uns unsere Freunde verlassen, erhob sich ein frischer Landwind, wir spannten alle Segel, und steuerten S. W. t. W.; da ich mir vorgenommen, auf dieser Fahrt nach Radack noch einmal die Cornwallis-Inseln zu suchen, so richtete ich meinen Lauf dorthin.

Den 20sten Morgens ward unser Schiff von einer großen Menge Schnepfen heimgesucht; wir mußten unserer Rechnung nach, bald in die Gegend der Cornwallis-Inseln gelangen, und fanden am Mittag nach einer guten Observation die Breite 16° 45′ 12″ N, Länge nach den Chronometern 169° 16′ 37″. Für die Richtigkeit unserer Länge bürgt die, einige Tage hinter einander gemachte Observation zwischen Mond und Sonne. Ich setzte den Cours nach W fort, einige Meilen nördlicher als im vorigen Jahre, weil ich vermuthete, daß die Inseln nicht so südlich liegen könnten, als sie auf Arrowsmiths Karte angegeben sind. Um zwei Uhr Nachmittags, nachdem uns schon eine Menge Seevögel begrüßt, ward Land! gerufen, welches sich in einer Entfernung von 15 Meilen in W. t. N. ½ W zeigte. Nur ein kleiner runder Hügel war uns sichtbar; eine Stunde später, in einer Entfernung von acht Meilen, sahen wir schon, daß dieser Hügel den nördlichen Theil einer niedrigen Insel bildete, deren ganzer Umfang eine Meile betragen mochte. Eine Meile nördlich von dieser Insel ward eine Zweite gese-

hen, die eben so niedrig und noch kleiner war. Indem wir mit der Aufnahme beschäftigt waren, rief der wachthabende Matrose: es sind Felsen unter dem Schiff! ich ließ sogleich nach S wenden, und wir entgingen glücklich der Gefahr, an diesem Felsen zu scheitern, den wir, von der Sonne geblendet, nicht früher gesehen hatten. Die Entfernung vom Lande betrug hier nur fünf Meilen, der Felsen war kaum zwei Faden unter dem Wasser, und gleich daneben kein Grund mit dem Senkblei zu erreichen. Hiernach zu urtheilen, war die Untiefe entweder nur von sehr geringem Umfange, oder sie war die Spitze einer Korallenbank, wovon diese Inseln bis weit ins Meer umgeben zu seyn scheinen, wie es die Brandung beweist, die wir nachher in N und O entdeckten. Ich richtete jetzt, als wir der Gefahr entgangen waren, den Lauf wieder auf die Inseln, um ihnen vielleicht von einer andern Seite näher zu kommen, aber auch das war vergebens, denn bald überzeugte uns die Farbe des Wassers von der Unmöglichkeit, sie zu berühren. Die Seefahrer mögen sich hiermit warnen lassen, diesen Inseln nicht zu nahen, die, wie ich durch den Tubus deutlich sah, nur aus nackten Felsen bestehen; auf dem Hügel, der uns zuerst sichtbar ward, bemerkte ich einen weißen Fleck. Gegen Abend verließ ich diesen Aufenthalt der Vögel, und richtete den Lauf südlich. Wir fanden die Breite des Hügels 16° 45′ 36″, Länge nach den Chronometern 169° 39′ 21″ W. Die Deklination der Magnetnadel 9° 47′ östlich.

Den 21sten October. Wir schlossen auf die Nähe eines Landes, da eine große Menge Enten von NW nach SO flogen, wo sie sich verloren. Nach **Anſons** Karte befanden wir uns in der Gegend von Basso de la Villa Lobos; auf **Arrowſmiths** neuer Karte der Südsee, ist keine Untiefe hier angezeigt, wir aber haben Ursache zu glauben, daß hier eine existirt.

Den 30sten. Ich hatte meinen Cours auf Otdia gerichtet, und diesen Morgen um acht Uhr erschien uns die zu dieser Gruppe gehörige Insel Ormed. **Kadus** Freude über den Anblick des wohlbekannten Landes war unbeschreiblich, und er konnte nicht begreifen, wie wir diese Inseln wieder gefunden, nachdem wir so weit herumgeirrt waren. Der Wind, welcher während der ganzen Fahrt aus O und ONO geweht, drehte sich zu unserm größten Erstaunen, da diese Erscheinung in den Tropen ungewöhnlich ist, nach SO; es erhoben sich schwarze Wolken, die ich aber nicht achtete, weil sie sich nur langsam bewegten, und ich setzte daher den Lauf scharf bei dem Winde fort, um die Insel Otdia zu doubliren, und noch heute durch die **Schiſchmareff**-Passage zu unsern Freunden in die Gruppe zu dringen. Das Schicksal aber wollte es anders! nur noch fünf Meilen von Otdia entfernt, das uns in W lag, bedeckten die Wolken den ganzen Himmel, der Regen floß in Strömen herab, und ein heftiger Wind zwang uns, die Marsegel einzunehmen. Unsere Lage war mißlich, weil der Wind, der zu heftig war, um durch Laviren die hohe See zu erreichen, uns dem nahen Lande zutrieb; noch hoffte ich, daß dieser sich vermindern, und wir uns von den Klippen würden entfernen können, als plötzlich ein zweiter Windstoß uns mit der Wuth eines Orcans überfiel, bei dem der Mast ohne Zweifel über Bord gegangen wäre, wenn wir nicht eiligst alle Segel eingenommen hätten. Diese Windstöße dauerten, verbunden mit dem heftigsten Regen, über eine Stunde, wir sahen die gefährlichen Klippen in unserer Nähe, und als wir schon den Augenblick des Untergangs berechnen konnten, legte sich die Wuth des Windes. Wir säumten nicht, sogleich alle Segel beizusetzen, um uns vom Lande zu entfernen. Während unsere Lage am gefährlichsten war, spielte ein Wallfisch neben unserm Schiffe, der unser nahes Verderben mit Ungeduld zu erwarten schien. Es war eines von jenen mit einem ungeheuern Rachen und Zähnen versehenen Raubthieren; die Aleuten nannten es **Plawun**. Wie dieser Fisch, der gewöhnlich nur im Norden zu finden ist, sich so nah an den Aequator begeben hatte, ist mir unbegreiflich.

Das ſchlechte Wetter hatte auf den Barometer keinen Einfluß. Der Wind wandte ſich nach einigen Stunden wieder nach O weſte aber während der Nacht heftig, und wir lavirten im Angeſicht des Landes.

Den 31ſten October. Bei Tagesanbruch nahmen wir den Lauf auf die Schiſchmareff-Straße zu, die wir, von einigen Windſtößen verfolgt, um zehn Uhr erreichten. Auf einem Boote unter Segel, das wir bald einholten, erkannten wir unſern alten Freund Lagediack, der, ſobald er uns anſichtig ward, in der Freude ſeines Herzens die poſſirlichſten Gebehrden machte, und immerfort dabei rief: Hidara Totabu, Tamiſſo, Timaro! da wir in vollem Segeln waren, ſo konnte er nicht an Bord kommen; er begnügte ſich alſo, ſeinen Weg nach Otdia zu nehmen, wohin er uns zu folgen bat. Kadu hatte ſich vorgenommen, ſich ſeinen halben Landsleuten auf den Canots nicht zu zeigen, ſondern ſie erſt am Lande durch ſeine Gegenwart zu überraſchen; ſeine ſtürmiſche Freude aber warf alle Pläne über den Haufen; kaum waren die Radacker nah genug, um mit ihnen ſprechen zu können, ſo ſprang er zu ihrem Erſtaunen mit dem Ausruf hervor: ſeht her, ich bin Kadu, kennt ihr mich noch? und nun begann ein lebhaftes Geſpräch, in dem er ihnen wahrſcheinlich die wunderbarlichſten Begebenheiten erzählte, denn oft erſcholl ihr langgedehntes O—h!

Um fünf Uhr Nachmittags ließen wir die Anker bei Otdia auf der nämlichen Stelle fallen, wo wir früher gelegen. Lagediack erſchien ſogleich, beladen mit Cocosnüſſen, in Begleitung einiger, uns noch fremder Wilden; er überließ ſich, als er aufs Verdeck trat, ganz der Freude des Wiederſehens, tanzte und ſang, ſtürzte auf uns zu, umarmte alle der Reihe nach, und nahm zuletzt einen wohlriechenden Blumenkranz, den er eben geflochten, vom Kopf, um ihn mir aufzuſetzen, indem er unaufhörlich Aidara, rief. Seine Kameraden machten ihm alles nach, obzwar wir ihnen fremd waren. Nachdem der Rauſch ſeiner Freude etwas verflogen, machte ſich Lagediack über Kadu her, der ihnen Allen ſehr merkwürdig war; ſie ſchloſſen einen Kreis um ihn, in deſſen Mitte er ſich ſetzen mußte, und ſofort floß die Rede von ſeinen Lippen, ſeine Augen funkelten, und auf den Geſichtern der Zuhörer drückten ſich die Empfindungen lebhaft aus, welche ſeine wortreiche Erzählung hervorbrachte. Wir unterbrachen endlich den Sprachſeligen, dem der Schaum ſchon vor dem Munde ſtand, da auch wir zu erfahren wünſchten, was ſich während unſerer Abweſenheit in Radack ereignet hatte. Ich wunderte mich, daß uns Rarick nicht beſuchte, und erfuhr, als ich nach ihm fragte folgendes: Einige Tage nachdem wir die Gruppe Aur verlaſſen, hatte ſich der dortige alte Chef Lebeulict nach Otdia auf den Weg gemacht, weil er vermuthetete, daß wir dort viel Eiſen zurückgelaſſen hätten; er zwang die Einwohner, einen Theil davon herauszugeben, und ſegelte, nachdem er auch drei Ziegen, die noch lebten, von der Ziegeninſel mitgenommen, nach Aur zurück. Einige Monate ſpäter traf Lamary, der den Weg über Ligiep und Ailu genommen, mit ſeiner Flotte aus Ubirick hier ein, und dieſem Könige der Kette Radack, mußten die Einwohner noch das letzte Eiſen und alle von uns erhaltene Sachen hingeben. Ich fragte, warum ſie ſich dem ungerechten Befehle nicht widerſetzt hätten? er aber erwiederte: dann hätte Lamary uns alle gleich todtgeſchlagen. Der König hatte ſich hier zwei Monate aufgehalten, um für die Armee, welche Mediuro angreifen ſollte, Megan verfertigen zu laſſen. Als er fertigte, verſorgte er ſich noch mit Brodfrucht und Cocosnüſſen, wovon er nur ſo viel zurückließ, daß die Einwohner ſich kärglich ernähren konnten. Rarick, Langin, Abugar und mehrere unſerer Bekannten waren mit ihm gezogen, auf der Inſel blieben nur Weiber, Kinder und einige alte Männer zurück, deren Zahl ſich höchſtens auf fünfzehn belief. Die Armee hatte ſich jetzt in Mediuro verſammelt; zu einer Schlacht war

es noch nicht gekommen, weil Lamary den Angriff des Feindes erwarten wollte; doch soll er gesonnen seyn, wenn dieser nicht bald erschiene, ihn selbst anzugreifen.

Ich erkundigte mich nach unserm Garten und erfuhr, daß die Ratten alles zerstört, bis auf einige Wurzeln, welche gut fortgekommen wären, bis die große Ratte, wie er Lamary nannte, hergekommen, und ihrer Bitten ungeachtet, alle weggenommen hätte. Obzwar ich die Vernichtung unserer neuen Anlage bedauerte, so hoffte ich doch noch, daß unsere Sämereien auf den andern Inseln besser fortgekommen wären, und zeigte ihnen jetzt die verschiedenen Thiere und Pflanzen, welche ich ihnen bestimmt hatte; sie waren alle sehr erfreut darüber, und besonders konnte Lagediack sich nicht enthalten, mich oft zu umarmen. Mit Kadus Hülfe hoffte ich, sie in der Wartung und Pflege der Pflanzen zu unterweisen, die eben in die Erde gesetzt werden mußten; unsere Pomeranzenbäume, die wir in Töpfen mitgenommen, waren im besten Zustande, die Weinreben sowohl wie die Kartoffeln, Taro- und Jams-Wurzeln, hatten schon kleine Blätter. Herr von Chamisso wird seinen Bemerkungen über Radack eine Liste der von uns hergebrachten Pflanzen beilegen. Die Schweine, welche wir hier zurückgelassen, waren umgekommen; wahrscheinlich hatte man sie verdursten lassen.

Den 1sten November. Da die Zeit uns nicht erlaubte, hier lange zu verweilen, so wurden die Wurzeln und Pflanzen schon heute ans Land gebracht, der alte Garten wieder bearbeitet, und Herr von Chamisso übernahm die Mühe, fast alles mit eigenen Händen einzulegen. Die Insulaner mußten sich alle dabei versammeln, um hier den ersten Unterricht zu empfangen, und Kadu war jetzt als Dolmetscher ein wichtiger Mann. Kaum aber nahm er sich die Zeit, dieses Geschäft pflichtmäßig zu erfüllen, immer fielen ihm seine Begebenheiten wieder ein, die er erzählen mußte, wodurch er ihre Aufmerksamkeit vom Garten ab und auf sich zog, so daß ich endlich gezwungen war, dem Redner Stillschweigen aufzulegen. Um die Radacker mit dem Geschmack der verschiedenen Wurzeln bekannt zu machen, hatte ich von jeder Gattung einige gesotten mitgebracht; sie fanden sie alle sehr wohlschmeckend, besonders die Kartoffel, wovon jeder welche zu haben wünschte. Ich vertheilte eine große Quantität, die sie mit vieler Dankbarkeit empfingen, und ich ergötzte mich an dem Gedanken, daß dieses gutmüthige Völkchen, dem es an Nahrungsmitteln fehlte, mir vielleicht in Zukunft seinen Wohlstand danken wird. Wenn diese Inseln einst ihren Bewohnern Taro, Jams und Kartoffeln im Ueberfluß liefern, so wird der grausame Gebrauch, die Kinder umzubringen, aufhören, und seltener wenigstens werden sie Kriege führen, weil diese jetzt nur durch den Mangel an Lebensmitteln entstehen. Einige Wassermelonen, die ich noch von den Sandwich-Inseln mithatte, schmeckten ihnen vortrefflich, und sie verlangten auch von diesen Samen. Ich vertheilte ihn gern, warnte aber vor den Ratten, und Lagediack beschloß sogleich einen Garten auf Säulen anzulegen, um sich vor ihnen zu schützen. Nachmittags wurden noch fünf Ziegen und drei Katzen ans Land gesetzt, die ich Lagediacks Aufsicht übergab; die Insulaner liefen zusammen, um besonders die Katzen zu bewundern, und ihr Erstaunen war grenzenlos, als diese bei dem ersten Schritt auf dem Lande gleich einige Ratten fingen, die ihnen, unbekannt mit der Gefahr, in den Rachen liefen. Dem Lagediack schenkte ich noch zwei Hühner und einen Hahn.

Weil ich nach zwei Tagen schon Otdia verlassen wollte, so blieb ich mit Chamisso und Kadu den Abend und die Nacht am Lande, um noch die Gesellschaft unserer Freunde zu genießen. Nachdem wir den Garten in Ordnung gebracht, ließen wir uns vor Lagediacks Hause auf dem Rasen nieder, umgeben von den Insulanern, die uns mit Gesang und Trommelschall zu unterhalten suchten. Während unserer Abwesenheit hatten sie Loblieder auf uns gedichtet, die sie uns jetzt vorsangen; das Lied auf

Totabu machte den Anfang, dann folgten Timaro, Tamiſſo u. a. m. und verſtand ich gleich den Sinn ihrer Gedichte nicht, ſo waren ſie mir doch angenehm, weil ſie hier als Tradition von den Eltern auf die Kinder vererben, und als ſolche künftigen Seefahrern von einer jüngeren Generation noch vorgetragen werden können. Das Abendeſſen ward ans Land gebracht, und wir hielten unſere Mahlzeit im Beiſeyn unſerer Freunde, die uns mit Theilnahme betrachteten. Kadu, der mit uns aß, erklärte ihnen den Gebrauch der verſchiedenen Geräthſchaften, und muß ſich ſehr witzig darüber ausgelaſſen haben, denn ſie lachten gewaltig. Er hatte ſich während des Aufenthalts von neun Monaten bei uns, wirklich in einem ſolchen Grade gebildet, daß er ſein Uebergewicht fühlen mußte; dennoch war er gern bei ſeinen alten Freunden, belehrte ſie freundlich, beſchenkte ihre Kinder, und machte ſich ihnen auf alle Weiſe werth. So viel er ſich auf ſeine europäiſchen Kleider zu gute that, ſo hatte er ſie hier doch ſogleich abgelegt, und beſonders Schuh und Stiefel verbannt, die ihnen ganz zuwider waren; ſeine Schätze hatte er ſehr bald alle vertheilt. Während der Mahlzeit ſaß Lagediack neben mir, und aß mit vortrefflichem Appetit. Ein Teller mit Speiſen ging im Kreiſe der Zuſchauer umher, und jeder fing ſich mit ſeinen langen Nägeln einen Leckerbiſſen heraus. Die Geſellſchaft ließ ſich die geſottenen Jams und Pataten wohl ſchmecken; Kadu ermahnte ſie bei der Gelegenheit, die von uns mitgebrachten Wurzeln ſorgfältig zu pflegen, damit ſie auch in Zukunft dergleichen hätten, und lachte ſehr, als einer der Wilden ihm eine geſottene Jamswurzel zeigte, mit den Worten: er wolle ſie nicht eſſen, ſondern morgen pflanzen. Er meinte, die Radacker wären doch noch zu dumm! Das Schweinefleiſch ſchmeckte ihnen ebenfalls ſehr, aber den Wein mogten ſie nicht; ein Glas, das im Kreiſe herumging, berührten ſie nur mit den Lippen. Kadu nannte ſie Narren, die nicht wüßten was gut ſey; ſie möchten nur ſeinem Beiſpiele folgen, denn er ſey ein viel erfahrener Mann, und damit leerte er das Glas auf Einem Zuge. Nach der Mahlzeit ward wieder geſungen und getrommelt, und als Kadu in die Mitte trat, um nach europäiſcher Art zu tanzen, erregte er ein allgemeines Gelächter, und Lagediack meinte: unſere Tänze ſähen aus, als hätten wir dabei den Kopf verloren. Ehe wir uns zur Ruhe legten, erkundigte ich mich noch bei Lagediack, ob er die Kette Ralick kenne, da er nie davon mit mir geſprochen; er ſagte, er ſey oft da geweſen, und ich bemerkte bei dieſer Gelegenheit wieder, wie ſchwer es iſt, den Wilden dergleichen Nachrichten abzulocken, wenn man der Sprache nicht ganz mächtig iſt. Sie werden nie ſelbſt etwas erzählen, ſondern antworten nur, wenn man ſie ausfrägt, weil ſie vorausſetzen, daß wir klug und weit über ſie erhaben, ohnehin von allem unterrichtet ſind. Auch Herrn von Chamiſſo iſt es oft ſchwer geworden, dem Kadu ſeine Nachrichten abzupreſſen. Lagediack erzählte mir jetzt, daß, wenn man von Eregup ſüdweſtlich ſegelte, man nach einigen Tagen auf die Gruppe Odja *) ſtoßen müſſe, die an Größe ſowohl, als an Bevölkerung alle übrigen übertreffen ſoll. Es herrſcht die Sage, daß vor langer Zeit ein Schiff auf Odja geweſen, und dort viel Eiſen zurückgelaſſen habe.

Ich brachte die Nacht unruhig zu, da ich mich der großen Hitze wegen nicht bedecken konnte; Ratten und Eidechſen trieben Kurzweil auf meinem Körper.

Den 2ten Nov. Der alte Ebeſ der Inſel Ormed beſuchte uns heute, freute ſich wie ein Kind uns wiederzuſehen, und machte mir bittere Vorwürfe, daß ich nicht vor ſeiner Inſel geankert, da er jetzt Ebeſ der ganzen Gruppe ſey; der gute Alte, freigebig wie immer, brachte mir, ungeachtet des Mangels den Lamary herbeigeführt, Brodfrucht und Cocosnüſſe. Kadu hatte ſich früher eine lange Zeit

*) Die Benennungen Odbia in der Kette Radack, und Otja in der Kette Ralick, ſind einander ſo ähnlich, daß man ſich hüten muß, ſie zu verwechſeln. Dieſes hat auch den Setzer veranlaßt, auf S. 93 anſtatt Odja Odbia zu ſetzen.

auf Ormed aufgehalten, war väterlich von dem Alten behandelt worden, und beide hatten jetzt eine wahrhaft rührende Freude, als sie sich wiedersahen. Er begleitete mit Chamisso seinen Pflegevater nach Ormed, wo sie verschiedenes pflanzen und erst morgen zurückkehren wollten. Nachmittags nagelte ich, Lagediacks Wohnung gegenüber an einen Cocosbaum, eine Kupferplatte, auf welcher die Jahrzahl und der Name des Schiffs verzeichnet waren. Lagediack freute sich ungemein über dieses Andenken, das er treu zu bewahren versprach, konnte aber nicht begreifen, wie ich jetzt mit dem Rurick davon segeln wollte, da sein Name an den Baum genagelt war.

Den 3ten November Morgens kehrte Herr von Chamisso mit Kadu zurück, und ich ward unangenehm durch die Nachricht überrascht, daß letzterer hier bleiben wollte. Noch gestern hatte er versichert, mich nie verlassen zu wollen, und diese plötzliche Aenderung seines Entschlusses war mir ein Räthsel, das Chamisso indeß bald löste. Kadu hatte am Lande erfahren, daß sein kleiner Sohn in Aur sehr um ihn traure, jeden Tag im Walde herumlaufe, um ihn zu suchen, und keine Nacht schlafe; diese Nachricht hatte sein Vaterherz erweicht, und ihn zu dem Entschluß gebracht, hier zurückzubleiben. Er schien noch zu kämpfen, während er mit vieler Rührung mir davon erzählte; als aber auch ich, obzwar mit schwerem Herzen, da ich ihn sehr lieb gewonnen, seinen Plan billigte, so beschloß er ihn auszuführen, und versprach, für unsere Pflanzungen mit Liebe zu sorgen, indem er die verschiedenen Pflanzen nach uns benennen wollte. Künftige Seefahrer werden also statt Jams, Taro und Pataten, Timaros, Tamissos und Totabus vorfinden. Jeder auf dem Schiffe wollte aus seinem eigenen Munde erfahren, ob er uns wirklich verlasse, und jedem einzeln erzählte er: wie sein Sohn im Walde Kadu! rufe, und keine Nacht schlafe. Mir war die Trennung sehr schmerzlich, und ich konnte mich nur mit dem Gedanken trösten, daß er jetzt hier nützlich werden könne, und in unserm kalten Klima vielleicht nicht lange gelebt hätte. Da er schon heute das Schiff verlassen wollte, weil wir gesonnen waren, morgen abzusegeln, so sammelten wir alle Geschenke für ihn. Er betrachtete seine Schätze mit stummen Erstaunen, und fürchtete nur, daß die Radacker der Versuchung nicht widerstehen würden, ihn zu bestehlen; ich selbst zweifelte nicht, daß Lamary, sobald er davon erführe, nicht säumen würde, ihm das Meiste abzunehmen, und ließ, um dem vorzubeugen, auch für ihn recht ansehnliche Geschenke zurück; auch der alte Chef von Ormed und Lagediack wurden nicht vergessen. Jetzt wurden einige Schweine und Hunde, die ich Kadus Aufsicht anvertraute, ins Boot gesetzt, und ich begleitete ihn mit Chamisso ans Land, nachdem er zärtlich auf dem Schiffe Abschied genommen. Lagediack empfing uns am Ufer, staunte die Schätze an, welche ausgeladen wurden, und war entzückt über die Geschenke, welche man ihm selbst einhändigte. Kadus Reichthümer ließ ich in die Wohnung Naricks bringen, wo er sie verbarg, und die Insulaner, welche sich an dem Anblick ergötzten, mochten wohl im Stillen Pläne schmieden, sich dieser in kurzem zuzueignen. Um den Kadu so viel als möglich dagegen zu schützen, wollte ich den sämmtlichen Wilden eine Ermahnungsrede halten. Lagediack schickte sogleich zwei Schreier ab, die die Insel durchstrichen, und seinen Befehl, sich zu versammeln, kund thaten; es wurden einige Trommeln gerührt, und bald erschienen alle Einwohner Ordias, Männer, Weiber und Kinder. Man kündigte ihnen an, daß Kadu hier bleiben würde, und ich ihnen darüber etwas mitzutheilen hätte; das Volk schloß erwartungsvoll einen Kreis, in dessen Mitte ich mich mit Chamisso befand. Kadu machte unterdeß in Naricks Hause Toilette, wahrscheinlich um bei dieser feierlichen Gelegenheit einen starken Eindruck auf die Wilden zu machen. Nachdem er einige Zeit auf sich hatte warten lassen, trat er endlich mit gemessenen Schritten aus dem Hause; er hatte ein weiß-

ſes Hemd angezogen, um den Leib einen Säbel geſchnallt, den er blank in der rechten Hand trug, den Kopf bedeckte ein Strohhut. Die Radacker erſtaunten, als er mit dem Mordgewehr ernſten Geſichts in den Kreis trat, und ſich gravitätiſch auf einen Baumaſt niederließ. Die Sonne war ſchon untergegangen, als Kadu folgende Rede hielt, die man ihm einſtudirt hatte. Ich muß vorher bemerken, daß Kadu durch unſere Erzählungen einen ſehr hohen Begriff von dem Tamon Ruſſia gefaßt hatte, von dem er den Radackern viel geſagt. „Der große Tamon aller Tamens, ſprach er, vom Lande Ruſſia, hat befohlen, daß Kadu hier bleiben ſolle, um für das Gedeihen der von den Ruſſen hier zurückgelaſſenen Thiere und Pflanzen zu ſorgen. Niemand darf ihn bei Todesſtrafe hieran verhindern, ſondern jeder Einwohner ſoll ihm helfen, das Land zu bearbeiten, wofür er Belohnung haben ſoll. (Obzwar der verheißene Lohn hier aus der Arbeit ſelbſt entſprang; auch erlaubte ich mir, um der Rede mehr Gewicht zu geben, folgende Lüge.) Nach zehn Monaten kommt aus Ruſſia ein großes Schiff her, um den Radackern Eiſen und andere nothwendige Dinge zu bringen; findet es aber, daß die Pflanzungen zerſtört ſind, ſo werden die Schuldigen getödtet! Niemand wage es, den Kadu zu beſtehlen, oder ihm ein Leid zuzufügen, auch dieſes Verbrechen wird mit dem Tode beſtraft.“ — Zum Schluß ließ ich denjenigen große Belohnungen zuſagen, welche bei der Ankunft des Schiffs aus Ruſſia, ihnen neuentdeckte Früchte entgegen tragen würden. Kadu hielt ſeine Rede mit vieler Würde; die Inſulaner verſprachen unſern Willen pünktlich zu erfüllen, und ich hatte, um ihnen meine ganze Macht bemerklich zu machen, auf dem Schiffe befohlen, auf ein Signal zwei Kanonen zu löſen und eine Rakete ſteigen zu laſſen. Es war jetzt ganz finſter geworden, ich hieß die Inſulaner das Schiff anſehen, um das Feuer kennen zu lernen, womit wir ſie für ihren Ungehorſam vernichten könnten; das Signal ward gegeben, die Kanonen donnerten, und die armen Wilden waren vor Schreck erſtarrt; noch mehr Furcht aber verurſachte die Rakete, die durch die Luft ziſchend die ganze Inſel erhellte; Lagediack umklammerte mich mit beiden Händen und bat mich, dem fürchterlichen Schauſpiel Einhalt zu thun; Kadu aber war ſehr zufrieden mit dem Eindruck, den das Feuer machte, denn nun glaubte er gegen jeden Ueberfall geſichert zu ſeyn. Einige Geſchenke, die ich vertheilte, ſtellten die Ruhe wieder her; Kadu bekam jetzt noch zwei kupferne Medaillen mit dem Portrait des Kaiſers; die eine ſollte er ſelbſt tragen, und die andere in meinem Namen dem Lamary überreichen. Er beſchloß, einige ſeiner Reichthümer zu vergraben, und mit den übrigen nach Ormed zu ſeinem alten Wohlthäter zu ziehen. Beim Abſchiede ſchien Kadu erſt recht zu fühlen, wie ſchwer ihm die Trennung von uns ward, denn er weinte wie ein Kind, und bat uns flehentlich, wiederzukommen. Die Anhänglichkeit des guten Menſchen rührte mich ſehr, und noch mehr erweichte mich der allgemeine Jammer der Wilden über unſere Abreiſe. Lagediack ſchloß ſich feſt an mich, und fragte mich oft, ob wir denn gewiß wieder kommen würden? Männer, Weiber und Kinder begleiteten uns bis zur Schaluppe, Kadu ging mit blankem Säbel voran, und brennende Holzſpähne, womit ſie den Weg erleuchteten, gaben dem Zuge ein feierliches Anſehen. Nachdem wir abgeſtoßen, ſetzten ſich alle ans Ufer nieder, und ſtimmten ein Lied an, in dem unſere Namen oft vorkamen.

Den 4ten November. Die Anker wurden mit Anbruch des Tages gelichtet, und wir verließen die Gruppe Otdia mit dem Bewußtſeyn, hier Gutes geſtiftet zu haben. Durch den Tubus ſahen wir Kadu mit einigen andern vor Narick's Hauſe ſitzen, und nach uns blicken. An ſeinem weißen Hemde war er mir kenntlich, er wehte ſo lange mit einem weißen Tuche, als ich ihn durchs Fernrohr zu unterſcheiden vermochte.

Der Wind war so schwach, daß wir erst um neun Uhr die Passage Schischmareff erreichten; hierauf gingen wir, nachdem wir Cregup und Otdia passirt, N. W. t. W. ¾ W, um die Gruppe Ligiep zu entdecken, welche nach der Aussage der Radacker in dieser Gegend liegen mußte. Der Wind blieb den ganzen Tag so schwach, daß wir bei Sonnenuntergang Otdia noch immer sahen; in der Nacht erfolgte Regen mit Windstößen.

Den 5ten Nov. Morgens um sieben Uhr rief die Wache von der Spitze des Mastes Land! es war die Gruppe Ligiep, die sich uns in N. W. t. N. in kleinen, niedrigen Inseln darstellte, und der wir uns, des schwachen Windes wegen, nur langsam näherten. Mittags lag uns die NO Spitze der Insel Ligiep, welche den nördlichen Theil der Gruppe gleiches Namens bildet, N W 6½° in der Entfernung von 3½ Meile. Jetzt trat gänzliche Windstille ein, das Schiff folgte dem Steuer nicht mehr, und der Strom, welcher hier stark nach W setzt, trieb uns dem Lande zu. Der Rurick war kaum eine Meile von der Brandung entfernt, und wir wollten eben die Bête aufs Wasser setzen, um ihn der nahen Gefahr zu entreißen, als ein schwacher N Wind uns aus der Verlegenheit half. Wir übersahen jetzt die ganze Gruppe, welche beträchtlich kleiner als die vorigen, ihnen im Uebrigen vollkommen gleich war. Ihre größte Ausdehnung von NO 45° nach S W 77° betrug 14½ Meile. Ein Boot unter Segel mit zehn Mann, kam durch eine von dem Riff gebildete Passage von Ligiep gerade auf uns zu; sie nahmen, als der Wind ihnen nicht half, ihre Zuflucht zum Rudern, holten uns auch bald ein, wagten sich aber nur bis auf 30 Faden, und betrachteten uns. Als wir sie in ihrer Landessprache anredeten, erstaunten sie sehr, besprachen sich lebhaft, kamen dann rasch auf uns zu und fragten: wo wir herkämen? Von Otdia, sagte ich; sie wiederholten mit Verwunderung: von Otdia! von Otdia! und fragten endlich: ob sich der Tamon Totabu auf dem Schiffe befände? Als ich die Frage bejahet, und mich selbst als solchen präsentirt, verschwand jede Furcht, sie banden ihr Canot an den Rurick und kletterten eilig aufs Verdeck. Lamary, der vor Kurzem diese Gruppe besucht, hatte von dem Rurick erzählt, und mußte eine gute Beschreibung von uns gemacht haben, da sie uns so zutraulich nahten, und dieses kindliche Vertrauen war uns sehr angenehm. Die Ligieper waren lange, starke, wohlgewachsene Leute, wodurch sie sich von den übrigen Radackern vortheilhaft unterschieden. Kadu hatte mir schon gesagt, daß sie sich hier hauptsächlich von Fischen nährten, und das mag wohl der Grund zu ihrem stärkeren Körperbau seyn. Unsere Gäste hatten sich wie es schien, in ihrem besten Staat geworfen; ihre Kleidungsstücke waren durchgängig ganz neu, das Haar mit Cocosöhl bestrichen und zierlich gebunden, war mit Muschelkränzen und Federn geschmückt, und in den Ohren trugen alle Rollen von Schildpatt, ein Schmuck, den ich in Radack nicht oft sah; überhaupt schienen sie mir hier wohlhabender und auch heiterer als dort. Ihre erste Sorge, als sie das Schiff betraten, war, uns zu beschenken. Ein stark tatuirter Tamon legte mir einige Cocosnüsse zu Füßen, und setzte mir seinen Muschelkranz aufs Haupt; dasselbe thaten die andern mit unseren Herren, und wir hatten bald keine Gäste, sondern lauter Herzensfreunde am Bord, die ganz bei uns zu Hause waren. Sie liefen neugierig umher, bewunderten alles, und fühlten sich ebenfalls von dem Eisen am meisten angezogen; sie erkundigten sich aber auch nach Kadu, und ob wir ihn wieder zurückgebracht hätten. Jetzt wurden auch sie beschenkt, erstaunten sehr über unsere Freigebigkeit, und suchten ihre Dankbarkeit an den Tag zu legen, indem sie uns baten, sie am Lande zu besuchen, wo die schönsten Ridginis (Weiber) uns empfangen sollten. Am westlichen Theil der Gruppe zeigten uns die Insulaner eine Durchfahrt, die tief und breit genug für unser Schiff seyn müßte; da ich aber nicht gesonnen war, Ligiep zu besuchen, so hätte ich lieber etwas über die Kette Ralick er-

fahren. Ich fragte einen Tamon, wo sie liege, und er zeigte nach W, ich fragte weiter, wo die Insel Kwadelu liege? er zeigte wieder nach W, und ich hoffte jetzt gewiß, die Inselgruppe Kwadelu nicht zu verfehlen, da mir im vorigen Jahre der Chef von Ailu dieselbe Richtung angegeben hatte. Nachdem die Insulaner eine Stunde bei uns gewesen waren, erhob sich ein frischer Wind; sie mußten sich von uns trennen, und ich nahm den Weg nach W längs der Gruppe, um die Aufnahme derselben zu vollenden. Als die Sonne unterging, hatten wir den westlichen Theil der Gruppe schon umschifft, und richteten unsern Cours nach W, in der Hoffnung, die Kette Ralick zu entdecken. Die Breite von der Mitte der Gruppe Ligiey fanden wir 9° 51′ 30″ N, Länge nach den Chronometern 190° 46′ 30″ W. Declination der Magnetnadel 10° 56′ östlich. Ich nannte die Gruppe nach unserm verdienstvollen Capitain Commodor Grafen Hayden. Wir setzten die ganze Nacht den Cours nach W fort; es regnete und heftige Windstöße zwangen uns oft, die Segel einzunehmen.

Den 6ten Nov. Bei Tagesanbruch schauten wir alle neugierig heraus, in der Ueberzeugung, die Kette Ralick zu entdecken; allein vergebens. Am Mittag observirten wir die Breite 9° 42′ 56″, Länge nach den Chronometern 191° 52′ 40″, wir waren also von Ligiey einen Grad der Länge nach W avancirt, und ich befürchtete schon, die Kette durchschnitten zu haben, da ein so niedriges Land leicht zu verfehlen ist. Als die Sonne unterging, und noch immer kein Land sichtbar war, so mußte ich, wenn gleich mit schwerem Herzen, das weitere Suchen der Kette Ralick aufgeben, das mir zu viel Zeit geraubt hätte. Der nördliche Monsoon im chinesischen Meere, war mir nothwendig, um Manila zu erreichen, wo das Schiff reparirt werden mußte, auch mußte uns dieser nämliche Monsoon noch durch die Straße Sunda leiten. — Da sich in dieser noch nie befahrenen Gegend außer der Kette Ralick noch andere Inseln befinden konnten, so legte ich während der Nacht das Schiff bei, und setzte den 7ten bei Tagesanbruch den Lauf nach W wieder fort, aber auch dieser Tag verging in vergeblicher Erwartung, Land zu erblicken. Der Strom hatte das Schiff in 24 Stunden 18 Meilen nach W versetzt.

Den 9ten observirten wir die Breite 9° 32′ 54″, Länge nach den Chronometern 197° 22′ 24″ und segelten über die Stelle, wo die Insel Cashobus und die 36 Inseln der Spanier liegen sollen, ohne das geringste Kennzeichen von nahem Lande zu haben. Ich setzte meinen Cours noch immer westlich fort, um entweder auf die Insel Hogelon zu stoßen, oder vielleicht eine neue Entdeckung zu machen, da diese Gegend, so viel ich weiß, noch von keinem Seefahrer untersucht worden ist. Das Wasser hatte schon seit einigen Tagen eine bläuliche Farbe angenommen, und ist seitdem ein 0,01 hundertheil salziger als gewöhnlich. Während der Nacht hatten wir heftigen Regen, Windstöße und Gewitter.

Den 11ten. Breite 9° 19′ 56″, Länge nach den Chronometern 201° 25′. Wir befanden uns jetzt auf der Stelle, wo die Insel Hogelon liegen mußte, sahen uns aber vergeblich nach ihr um, und ich glaube behaupten zu dürfen, daß sie nicht existirt. Sowohl den 11ten als den 12ten wurden eine Menge Distanzen zwischen Sonne und Mond genommen, aus denen die Länge berechnet, mit der Länge der Chronometer genau übereinstimmte.

Den 13ten fanden wir die Breite am Mittag 8° 59′, Länge nach den Chronometern 204° 24′. Das Wasser hatte noch immer seine ungewöhnliche Bläue; ich vermuthe, daß das Meer von der Kette Ralick bis hieher, und vielleicht auch noch weiter nach W von geringerer Tiefe ist, als östlich von Radack. Der Sirthermometer, den ich heute bei der Windstille senken konnte, gab die Temperatur des Wassers in der Tiefe des Meeres weit kälter an, als jenseits Radack sowohl, als auch in allen Gegenden der Tropen, die unter einer Breite mit dieser liegen.

Gemachte Observationen:

Temperatur der Luft	85° 0
Temperatur des Wassers an der Oberfläche . . .	87° 0
In der Tiefe von 100 Faden	56° 2

Durchsichtigkeit des Wassers 13 Faden.

Die Windstille plagte uns schon seit einigen Tagen; ich richtete daher meinen Cours jetzt nördlicher, um die Region des frischen Passat zu erreichen, und alsdann den geraden Weg nach der Insel Guaham zu den Ladronen nehmen zu können.

Den 14ten. Breite am Mittag 9° 21′, Länge nach den Chronometern 204° 41′. Die Windstille gestattete folgende Beobachtungen mit dem Sirthermometer:

Temperatur der Luft	84° 00
Temperatur des Wassers an der Oberfläche . . .	83° 00
Temperatur in der Tiefe von 25 Faden . . .	77° 00

Den 15ten. Noch immer Windstille. Die Breite Mittags 9° 25′ 48″, Länge nach den Chronometern 205° 00′ 45″. Es wurde heute ein großer Haifisch gefangen, und in seinem Leibe fand sich, zum großen Erstaunen der Mannschaft, die mit Tuch gefütterte Mütze von Seehundsfell, welche einer unserer Matrosen vor einigen Tagen über Bord werfen mußte, um den Neckereien seiner Kameraden zu entgehen. Diese Mütze, welche ungefähr das Schicksal von Caseus Pantoffel hatte, war durch Theer und Talg schon unkenntlich und sehr schwer geworden; demungeachtet erklärte der Eigenthümer, daß er jetzt, trotz aller Neckereien, sich nicht mehr davon trennen wolle, und trug sie auch wirklich, bis sie ihm einmal, indem er auf dem obersten Raa ein Segel einnahm, vom Kopfe fiel, und glücklicherweise nur den Rücken eines andern traf; wäre sie diesem aus der Höhe auf den Kopf gefallen, so hätte er können getödtet werden. Jetzt warf er sie zum zweiten Mal über Bord, und meinte, der Haifisch müsse der Teufel selbst gewesen seyn, der nach seiner armen Seele getrachtet, indem er die Unglücksmütze zurück gebracht.

Folgende Observationen sind heute mit dem Sirthermometer gemacht worden:

Temperatur der Luft	85° 70
Temperatur des Wassers an der Oberfläche . .	87° 40
In der Tiefe von 15 Faden	79 00
" " " " 50 "	59 00
" " " " 69 "	51 40
" " " " 101 "	49 50

Ich beobachtete heute die Durchsichtigkeit des Wassers mit einem weißen Teller, und fand, daß er in der Tiefe von 27 Faden sichtbar war; die früheren Beobachtungen dieser Art sind mit einem rothen Stück Tuch gemacht. Ich senke jetzt täglich jeden Mittag den Sirthermometer auf ungefähr 80 Faden, um den Unterschied zu bemerken, wenn das Wasser seine dunkelblaue Farbe wieder angenommen haben wird.

Den 20sten. Als wir in die Breite 10° 42′, Länge nach den Chronometern 209° 51′ kamen, bemerkte ich eine plötzliche Veränderung in der Farbe des Wassers, das nun wieder dunkelblau war. Der Sirthermometer gab auch die Temperatur in der Tiefe um vieles wärmer an, und bestärkte mich in der Meinung, daß wir seit Radack ein weniger tiefes Meer hatten, als es sonst zwischen den Tropen der Fall ist. Es wäre also möglich, daß das Meer von den Philippinischen Inseln bis Radack eine Stufe bildet.

Der Sirh rmometer gab heute auf 86 Faden . . . . . + 63° 00
Den 15ten gab er auf 69 Faden . . . . . + 51° 40

Die Temperatur des Meeres in der Tiefe von 86 Faden iſt hier alſo um 10° wärmer, als ſie den 15ten auf 69 Faden Tiefe war, da ſie doch nach der gewöhnlichen Regel hätte kälter ſeyn müſſen, und dieſer Umſtand beweiſt deutlich, daß das Meer hier um vieles tiefer ſeyn muß, als in der Gegend, wo wir uns den 15ten befanden. Nach der Unterſuchung des Doctor Eſchſchelz wurde das Waſſer heute um 0,01 Hundertheil weniger ſalzig gefunden.

Den 23ſten. Um halb neun Uhr Morgens ſahen wir vom Verdeck die Inſel Rota oder Sarpane in NW 68°, und zwar nur den ſüdlichen Theil derſelben, da der nördliche aus ſehr niedrigem Lande beſteht; indeß auch der ſüdliche Theil war kaum ſichtbar, obzwar wir nur 19 Meilen davon entfernt waren. Ich ſteuerte auf Sarpane zu, weil ich ihre Länge zu beſtimmen wünſchte; um ½ auf 11 kam uns in einer Entfernung von 12 Meilen in WSW die Inſel Guaham zu Geſicht. Da man nach Arrowſmiths Karte nicht erwarten kann, Guaham früher zu erblicken, als man die Länge von Sarpane paſſirt hat, ſo iſt dieſe vermuthlich falſch angegeben. Sarpane mag vielleicht etwas höher ſeyn, als Guaham; ich ſchätze erſtere ungefähr 3 bis 400 Toiſen hoch; am weſtlichen Theil ihrer ſüdlichen Spitze liegt eine kleine Inſel von unbedeutender Höhe. Die Breite der ſüdlichen Spitze von Sarpane fanden wir 14° 00′ 58″, Länge nach den Chronometern 214° 39′ 46″. Ich nahm jetzt den Lauf gerade zwiſchen den beiden Inſeln, mich in der Mitte der Straße haltend, die ich für gefahrlos hielt, was indeß keineswegs der Fall iſt, wie ich nachher erfuhr. In der Mitte derſelben, etwas näher an Sarpane, befindet ſich eine Unterſe, die nur drei Faden unter dem Waſſer liegt, und ſelbſt unſerm Rurik, der nur zwölf Fuß tief geht, bei hohem Wellengange gefährlich werden konnte; große Schiffe haben ſich auch bei ruhigem Waſſer vor dieſer Bank zu hüten, die auf keiner Karte angegeben iſt. Die Spanier in Guaham behaupten, daß man bei hoher See die Brandung über dieſer Unterſe ſehe. Am Mittag lag uns Sarpane in NW 20° auf 8 ¼ Meile entfernt, gewährt aber keinen einladenden Anblick, da wir nur nackte Felſen ſahen. Ich richtete nun den Lauf der nördlichen Spitze der Inſel Guaham zu, die wir um vier Uhr erreichten; hier erſchien das Land anmuthiger, und wir bedauerten nur, es nicht ſchon heute beſuchen zu können. Es exiſtirt keine Karte von Guaham, nach welcher man ſich richten könnte; das Städtchen Agadna war mir nur der Beſchreibung nach bekannt, und da es zu ſpät war, es heute noch zu ſuchen, ſo dachten wir zur Nacht in See.

Den 24ſten. Sobald der Tag anbrach, nahm ich den Lauf wieder dem nördlichen Theil der Inſel zu, deren Weſtküſte ich nach S verfolgen wollte, bis wir das Städtchen Agadna entdeckten. Der nördliche Theil von Guaham ſteigt ſenkrecht aus dem Meere zu einer mäßigen Höhe empor, und läuft in gerader Linie nach S fort, ſo weit das Auge reicht; ein ſchöner Wald von mannigfaltigem Grün bedeckt den obern Theil der Inſel, und gewährt dem Seefahrer einen freundlichen Anblick. Der Wind wehte ſo friſch, daß wir gezwungen waren, die Bramsſegel einzunehmen. Um elf Uhr hatten wir die Nordſpitze Guahams hinter uns, und befanden uns unter dem Winde der Inſel, wo der friſche Paſſat, durch die Höhe des Landes abgehalten, faſt zur Windſtille ward. Seltene Luftzüge, die das Schiff etwas in Bewegung ſetzten, führten uns die herrlichſten Wohlgerüche vom nahen Lande zu; dieſe behagliche Empfindung weiß ein Seemann beſonders zu ſchätzen, der die Landluft lange entbehren mußte.

In der Entfernung von einer halben Meile lag uns in O ein Vorgebirge (von den Eingebornen Tuloberspit genannt), welches, wenn man von der Nordſpitze nach S ſegelt, das Erſte iſt, was einem aufſtößt, da von hier bis dahin das Land faſt in gerader Linie fortläuft. Das Vorgebirge iſt ſehr

kenntlich, indem seine äußerste Spitze durch einen cylinderförmigen Felsen gebildet wird, welcher senkrecht aus dem Meere steigt. Von diesem Punkte aus bildet das Land nach O eine tiefe Einbucht, theilt sich in mehrere kleine Bayen, und hier wird die Natur entzückend schön. Hätte ich mich in die Zeit zurück versetzen können, wo Magelan diese Inseln entdeckte, so wäre der Rurick schon längst von vielen Canots der fröhlichen Insulaner umringt gewesen; das war jetzt nicht der Fall: die Einführung der christlichen Religion hat ihren wohlthätigen Segen hier nicht verbreitet, denn seitdem ist der ganze Stamm der Eingebornen auf den Ladronen ausgerottet worden. Vergebens sahen wir uns nach einem Canot, vergebens nach einem Menschen am Lande um, und fast schien es, als befänden wir uns an einer unbewohnten Insel. Der Anblick dieses schönen Landes erregte in mir ein wehmüthiges Gefühl; vormals waren diese fruchtbaren Thäler der Aufenthalt einer Nation, die in stiller Glückseligkeit ihre Tage verlebte; jetzt flanden die freundlichen Palmenwälder nur da, um ihre Gräber zu beschatten; Todtenstille herrschte überall.

Ich wollte ½ Meile von Tulobespit die Anker werfen, ward aber durch die große Tiefe und den Korallenboden daran verhindert. Zu unserer Freude sahen wir jetzt einen Menschen am Ufer, der uns nackt und von schwarzer Farbe zu seyn schien; er lief aber eilig in den Wald, als er das Schiff erblickte. Bald nach dieser Erscheinung entdeckten wir eine große Schaluppe, die ich an der Art zu rudern für eine Europäische erkannte, und bald mit ihr zusammentraf. Ein junger Engländer, Namens Robert Wilson, der in Agadna den Posten eines Piloten bekleidete, war von dem dortigen Gouverneur zu uns geschickt, um uns in einen sichern Hafen zu führen, wenn wir gesonnen wären, in Guaham zu verweilen. Während er jetzt SW längs der Küste steuerte, konnten wir ungestört die Aufnahme derselben fortsetzen. Bald erblickten wir die Stadt Agadna in S, welche freundlich am Meeresufer liegt, und in W an einen ziemlich hohen Hügel stößt, der ein Vorgebirge bildet (hier Teufelsvorgebirge genannt); auf der Höhe liegt eine Festung, in der man schon aus der Ferne ein weißes Häuschen sieht. Ich äußerte gegen Wilson den Wunsch, lieber vor der Stadt Agadna die Anker zu werfen, als in der Umatack-Bay, wo bekanntlich Malespina vor einigen Jahren sehr schlecht lag, und erhielt zur Antwort: daß man nur vor alten Zeiten, als der jetzige Hafen noch nicht bekannt, bei Umatack oder Agadna geankert, wo der Platz in vieler Rücksicht so schlecht war, daß manches Schiff dort seinen Untergang fand. Um zwölf Uhr, als uns die Stadt schon in SO lag, sahen wir ein Canot unter Segel auf uns zu kommen, auf welchem Wilson durch ein Fernrohr einen Abgesandten des Gouverneurs erkannte; ich ließ sogleich das Schiff beilegen, und bald hatten wir das Vergnügen, den Artillerie-Lieutenant Don Ignatio Martinez an Bord zu sehen, der, weil sie unsere Flagge nicht erkannt hatten, sich erkundigte, zu welcher Nation wir gehörten. Er erkannte sehr, Russen vor sich zu sehen, noch mehr aber, als er erfuhr, daß wir eine Entdeckungsreise machten, und seine, den Spaniern ohnehin natürliche Höflichkeit verdoppelte sich. Nachdem er den Namen des Schiffs und den meinigen aufgeschrieben, empfahl er sich, und eilte, dem Gouverneur diese so wichtige Nachricht zu berichten. Das Boot, auf welchem der Officier uns besuchte, war den Canots auf Radack sehr ähnlich. Die Bauart desselben, das Segel, die Art es zu regieren, und selbst die hiesigen Einwohner, von dunkler Farbe und nackt, alles versetzte uns auf einen Augenblick nach Radack. Wir erfahren von Wilson, daß es hier mehrere solcher Canots gäbe, die sie von den Bewohnern der Carolinen einhandeln, weil sie schnell und scharf bei dem Wind segeln. Die Inselkette, die uns unter den Namen der Carolinen bekannt ist, liegt in beträchtlicher Entfernung südlich von Guaham; schon seit einiger Zeit kommt von dort jährlich, ungeachtet der Entfernung, eine kleine Flotte her, die den Spaniern Muscheln, Korallen und andere Kleinigkeiten gegen Eisen verhandelt. Kadu erzählte

wir oft von Tautua, Chef von Ulle, der nach Wagal segelte, um dort Lalu (so nennen die Carolinen Eisen) einzutauschen. Nun konnten wir nicht mehr an der Wahrheit der Aussage Radus zweifeln; seine oft genannte Insel Wagal, die nördlich von Ulle liegen sollte, war keine andere, als Guahan, denn auch hier stand der Chef Tautua in frischem Andenken. Wir eilten jetzt, in den Hafen zu kommen; eine lange, schmale Landzunge, Orot genannt, an der westlichen Spitze Guahans, vor welcher eine kleine felsige Insel liegt, bildet den Eingang. Der ganze Hafen ist, wie man aus unserer Karte sehen wird, eben so von Korallen-Riffen gebildet, wie Hana-ruru auf der Insel Wahu. Eine schmale, niedrige, mit dichtem Gebüsch bewachsene Insel, Apapa genannt, schützt den Hafen gegen Norden, und scheint, wenn man von N hersegelt, mit dem festen Lande in Verbindung zu stehen; von dieser Insel läuft nach W ein Korallenriff, und dessen äußerste Spitze bildet mit dem Vorgebirge St. Carlos de Orote den Eingang in den Hafen, welcher 1¼ Meile breit ist, in dessen Mitte sich aber eine Untiefe*) befindet, die zwar kleinen Schiffen nicht gefährlich ist; doch den großen möchte ich rathen, sich nicht in der Mitte der Passage, sondern südlich von der Bank so nah als möglich an St. Carlos de Orote zu halten, wo das Wasser für die größten Schiffe tief genug ist. Um zwei Uhr Nachmittags drangen wir in den Hafen durch die nördliche Passage; die Tiefe betrug in derselben nur 5½ Faden, der Boden bestand aus Korallen, und hier befanden wir uns in einem Bassin auf spiegelglattem Wasser, wo auch Schiffe vor Anker liegen können; da aber die Tiefe beträchtlich und der Boden nicht gut ist, so begeben sie sich gewöhnlich in den inneren Hafen, welcher einer der sichersten in der Welt ist. Ein östlicher Wind zwang uns, bis an den Eingang des inneren Hafens zu lavieren, ein Unternehmen, das Wilson, der vielen Korallenbänke wegen, sehr gefährlich fand, und das bis jetzt noch kein Schiff gewagt hatte; er rieth mir, lieber hier vor Anker zu gehen, bis der Wind sich nach W drehe, was gewöhnlich des Morgens zu geschehen pflegt; da mir das aber zu viel Zeit geraubt hätte, und wir uns schon in Radack mit der Beschaffenheit der Korallenbänke bekannt gemacht, so wagten wir lieber, uns gleich hindurch zu arbeiten. Nach alter Gewohnheit mußte ein Matrose auf die Spitze des Mastes, ein zweiter auf den Bugspriet, und der Steuermann in den Mastkorb; so waren wir vor jeder Gefahr zeitig gewarnt, und lavirten in Gottes Namen, zu Wilsons großer Angst, der sich bereits vor jeder Verantwortlichkeit verwahrt, glücklich bis an den inneren Hafen. Da der Eingang sehr schmal ist, so mußte der Anker hineingeworfen werden; alle Hände wurden sogleich in Bewegung gesetzt, und um fünf Uhr waren wir mitten in dem Hafen la Caldera de Apra. Hier fanden wir schon einen Abgesandten des Gouverneurs von Agadna vor, der in einem sehr artigen Schreiben mich nebst allen meinen Herren in die Stadt einlud, und uns schon Maulthiere entgegen geschickt hatte, die uns am gegenüber liegenden Ufer der Insel Apapa bei dem Flecken Piti erwarteten. Ich nahm die Einladung mit Vergnügen an, überließ es dem Lieutenant Schischmareff, neben der Festung St. Cruz, die auf einer kleinen Insel im Hafen liegt, vor Anker zu gehen, und fuhr in Gesellschaft unserer Gelehrten und Herrn Wilsons ans Land. Wir hatten bis zum Flecken Piti 1½ Meile zu rudern, weil man wegen der Untiefen viele Krümmungen machen muß, sahen einen kleinen Zweimaster vor Anker liegen, der dem Gouverneur gehörte, und außerdem kein anderes Schiff im Hafen. Wilson, der Steuermann des erwähnten Zweimasters, versicherte, daß oft Jahre vergingen, in denen hier kein

*) Eine Spanische Galliene aus Acapulco, reich beladen und nach Manilla bestimmt, die hier anlangte, um Erfrischungen zu erhalten, soll vor Kurzem an dieser Bank gescheitert, und die ganze Ladung zu Grunde gegangen sein.

Schiff einliefe. Die Sonne war im Untergehen, als wir bei Piti landeten, und von hier gingen wir nach dem daneben liegenden Dorfe Maſſu, wo uns die Mauleſel erwarteten; mir hatte der Gouverneur ſein Pferd, das einzige auf der ganzen Inſel, geſchickt. Da wir noch 3 ½ Meile bis nach Agadna vor uns hatten, ſo war keine Zeit zu verlieren; ich ſchwang mich auf mein Roß, die andern Herren beſtiegen ihre Mauleſel, und wir ritten in der heiterſten Laune davon. Die Gegend war ſehr reizend, und erſchien uns nach der langen Seereiſe wie ein Paradies; und zugleich wirkte die Luft mit ihrem Wohlgeruche ſo wohlthätig auf uns, daß wir uns alle durch ſie geſtärkt fühlten *). An ſo ſchildert die Inſel Tinian, die er nach einer langen, beſchwerlichen Fahrt in einem kränklichen Zuſtande erreichte, als eine der herrlichſten auf der Welt. Wäre er hier gelandet, ſo hätte man ihm dieſe Behauptung nicht abſtreiten können, wie es bei Tinian von andern Seefahrern geſchah.

Das Dorf Maſſu beſteht aus ungefähr fünfzehn Häuſern, die in gerader Linie hingebaut ſind, deren Zwiſchenräume Gärten einnehmen. Die Bauart derſelben iſt von allen, die wir während unſerer Reiſe ſahen, verſchieden. Das Häuschen, welches 8 bis 10 Quadrat-Fuß Flächeninhalt hat, ruht auf vier Säulen, fünf Fuß über der Erde erhöht; die Dielen und Wände des Hauſes ſind aus Bambusſtäben zuſammengeſetzt, die ſo undicht neben einander ſtehen, daß man überall die Hand durchſtecken kann, wodurch die ganze Wohnung das Anſehen eines Käfigs erhält, in den man nicht hineinzutreten braucht, um zu ſehen, was darin vorgeht. Dieſe Bauart iſt dem hieſigen Klima ſehr angemeſſen; der Wind zieht durch das Haus, und kühlt und reinigt die Luft; das Schilfdach ſchützt gegen den Regen, und die Säulen gegen das Ungeziefer, aber der Anblick iſt höchſt komiſch, beſonders wenn ſich die Familie darin befindet. Die halbnackten Bewohner Maſſus begrüßten uns freundlich in ſpaniſcher Sprache; ein großes ſteinernes Kreuz vor ihrem Dorfe, und ein kleines, das ſie am Halſe hängen hatten, bewieſen den chriſtlichen Glauben. Die Bewohner Guahams werden von den Spaniern los Indios genannt; alle ſind Chriſten, die theils von den Eingebornen, mehr aber von Mexico und den Philippinen herſtammen, und von den Spaniern hierher verpflanzt wurden, als der wahre Stamm ausgerottet war.

Der Weg, den wir ritten, war ſchmal, aber ſehr ſchön; das Gebirge lag uns rechts, und wechſelte in maleriſchen Anſichten; wir ritten durch Palmengebüſche, zuweilen auch durch eine wilde, aber reizende Natur, in der wir die Mannigfaltigkeit und Ueppigkeit der hieſigen Pflanzenwelt bewunderten. Als die Sonne unterging, erleuchtete der Mond unſern Weg; in dieſem Lichte machten die unbekannten Bäume und Geſträuche einen ſeltſamen Eindruck, und oft wähnten wir in der Ferne ein Ungeheuer zu erblicken, das ſich, wenn wir uns ihm näherten, in eine Sagopalme verwandelte. Die Luft war kühler geworden, ich gab meinem Pferde die Sporen, die Herren folgten auf ihren Mauleſeln, und um acht Uhr Abends, nachdem wir noch zwei Dörfer paſſirt, langten wir in Agadna vor Wilſons Hauſe an, wo wir Toilette machten, um dem Gouverneur, Don Joſeph Medinilla y Pineda, Capitain-General der Marianen oder Ladronen, unſere Aufwartung zu machen, der uns in voller Uniform und mit der größten Höflichkeit empfing. Nachdem ich ihm den Zweck meiner Reiſe mitgetheilt und ihm geſagt, daß ich hier gelandet, in der Hoffnung, friſche Lebensmittel zu erhalten, ſo verſprach er mit der größten Bereitwilligkeit, uns mit allem zu verſorgen, was die Jahreszeit hervorbrächte, und bedauerte nur, daß es jetzt nicht die Zeit der Früchte ſey, welche dann im Ueberfluß vorhanden ſind. Er gab

*) Die hieſigen Spanier behaupten allgemein, daß die Luft in Guaham ſehr geſund ſey, und daß die Menſchen hier außerordentlich alt würden.

sogleich einen Beweis seines Dienstreifers, indem er dem Adjutanten befahl, morgen bei Anbruch des Tages frisches Fleisch, Obst und Gemüse auf den Aurick zu schicken, und die Mannschaft täglich damit zu versorgen. Der Gouverneur ist hier der einzige wirkliche Spanier; die übrigen Offiziere, und selbst die Geistlichen sind entweder aus Manila oder Mexiko gebürtig, und Abkömmlinge von Spaniern. Er ist ein Mann von vierzig Jahren, und seiner Kränklichkeit ungeachtet ein angenehmer Gesellschafter und besonders artiger Wirth. Auch dem Staate muß er sich hier nützlich zu machen wissen, denn man hat ihm die Verwaltung der Marianen noch auf drei Jahre überlassen, obwar nach den Gesetzen der Gouverneur einer spanischen Besitzung nur drei Jahre seinen Posten bekleiden darf. Die Unterhaltung mit ihm wurde mir durch Wilsons Hülfe nicht schwer, vergebens aber bemühte ich mich, das Gespräch auf die Marianen zu leiten, von denen ich mancherlei zu erfahren wünschte; er wußte, geheimnißvoll, wie alle spanische Gouverneurs in diesem Welttheil es sind, mich immer wieder davon abzulenken. Um so mehr ward für den Gaumen gesorgt; nachdem verschiedene Male Thee und Chocolade geboten war, führte man uns an einen mit Früchten, Confectüren und herrlichen Weinen reich besetzten Tisch; wir thaten uns gütlich daran, weil wir das Abendessen einzunehmen glaubten; kaum aber war eine Stunde verflossen, als wir in den Speisesaal geführt wurden, wo die Tafel, mit den kräftigsten Speisen beladen, uns erwartete. Wir wußten Anfangs nicht, ob es hier zu Lande Sitte sey, unaufhörlich zu essen, oder ob man nur dem russischen Magen diese vortreffliche Verdauung zutraute, bemerkten aber bald, daß Alle recht starken Appetit hatten. Bei der Tafel lernte ich den Vice- oder zweiten Gouverneur, wie man ihn hier nennt, Don Louis de Torres, kennen, und dieser liebenswürdige Mann interessirte und ganz besonders, weil er selbst die Carolinen, und namentlich die Gruppe Ulle, besucht hatte; er erzählte uns viel davon, und versprach uns seine Bemerkungen, die er dort gesammelt, schriftlich mitzutheilen *).

Als die Caroliner 1788 mit einer Menge kleiner Böte die Insel Guahan besuchten, befand sich de Torres gerade hier. Die Wilden gefielen ihm ihrer Gutmüthigkeit wegen, sehr; er empfing sie freundlich, bewog auch den damaligen Gouverneur dazu, der sie, mit Geschenken überhäuft, wieder entließ, und seit dieser Zeit haben sie den Muth, jährlich wiederzukommen. Sie hatten dem Torres erzählt, daß sie früher mit den Bewohnern dieser Insel immer in Handelsverbindungen gestanden, und diese nur aufgegeben hätten, als sie von der Niederlassung der weißen Menschen gehört, und selbst Augenzeugen ihrer Grausamkeiten gewesen wären. Im Jahre 1788 machten sie nach langer Zeit wieder diese Expedition, um Lulu (Eisen) einzuhandeln. Torres fragte, wie sie den Weg hieher gefunden, da die Entfernung von Ulle nach Guahan über 300 Meilen beträgt; sie antworteten: die Beschreibung des Weges werde bei ihnen in Liedern aufbewahrt, und nach diesen hätten ihre Piloten ihn gefunden. Es ist wirklich bewundernswürdig, daß sie eine unbedeutende Insel, wie Guahan, wo nur die Sterne und diese Lieder ihre Wegweiser sind, auf einer Reise von 300 Meilen nicht verfehlen. Als die Caroliner 1788 Guahan besuchten, versprachen sie im nächsten Jahre wiederzukommen, und hielten Wort; sie wurden aber auf der Rückreise von einem wüthenden Sturm überfallen, der sie in den Wellen begrub,

*) Da Herr von Chamisso der spanischen Sprache mächtig ist, so übernahm er es mit Vergnügen, die Bemerkungen über die Schreiben auf den Carolinen zu copiren, und sie in dem dritten Theile meiner Reisebeschreibung dem Publicum mitzutheilen. Sie sind schon in sofern höchst interessant, als man bis jetzt von den Carolinen noch fast gar nichts weiß. Aus diesem Grunde beschließ ich, länger hier zu verweilen, als ich früher gesonnen war.

so daß kein einziger der muthigen Seeleute das Leben rettete, und nach dieser Begebenheit erwartete de Torres 15 Jahre vergebens seine Freunde, die er wegen ihres kindlichen Gemüths sehr lieb gewonnen hatte. Im Jahre 1804 nahm hier ein Amerikanisches Schiff, Maria aus Boston, Lebensmittel ein; der Capitain desselben, Samuel William Boll, unternahm mit dem Supercargo, Thomas Borman, von hier aus eine Reise nach den Carolinen, wo er den Versuch machen wollte, Bicheo de mer *) zu sammeln, und de Torres benutzte diese Gelegenheit, seine Freunde zu besuchen, da der Capitain ihm versprach, ihn nach Guaham zurückzubringen. Im Juli segelte die Maria ab, und die erste Inselgruppe, welche sie berührte, war Ulle. Torres fand hier einige seiner alten Freunde wieder, welche das Schiff in die Gruppe lootsten, und dieses war es also, wovon uns Kadu erzählte; den Namen Borman, woraus er Marmol gemacht, und Louis, wie sie den Torres dort nannten, kamen in einem seiner Lieder vor, das die Caroliner gedichtet, um diese Männer im Gedächtnisse zu behalten. Das Aufbewahren merkwürdiger Begebenheiten in Liedern haben also die Radacker mit den Carolinern gemein; nur weiß ich nicht, ob erstere auch ihre eigenen Helden besingen, wie es bei den Carolinern der Fall seyn soll. Torres erkundigte sich, warum seine alten Freunde ihn nicht mehr in Guaham besuchten? und man erzählte ihm von der Flotte, die vor 15 Jahren hingegangen und nicht wieder heimgekehrt wäre; woraus sie schlossen, daß man Alle umgebracht hätte. Natürlich bethenerte Torres, daß ihren Brüdern in Guaham kein Leid widerfahren sey, sondern daß ein wüthender Sturm, der sie den Tag nach ihrer Abreise überfallen, die ganze Flotte wahrscheinlich vernichtet hätte; die Caroliner bedauerten den unglücklichen Vorfall, freuten sich aber sehr, daß keine Mordthat geschehen, wie sie vermuthet; versprachen Guaham im nächsten Jahre zu besuchen, und hielten Wort. Seit dieser Epoche versammeln sich jährlich 18 Canots bei der Inselgruppe Lamureck, nehmen von dort ihren Weg nach Fojo (eine wüste Insel, die der Beschreibung nach im N von Lamureck liegt), die sie in zwei Tagen erreichen, daselbst ausruhen, und von dort segelt die Flotte in drei Tagen nach Guaham. Die ganze Ueberfahrt geschieht also in fünf Tagen; sie besuchen Guaham im April, und treten den Rückweg im Mai oder spätestens im Juni an, weil später der S W Monsoon ihnen furchtbar ist. Ihre Böte sind von der Art, daß sie bei der geringsten Unvorsichtigkeit umschlagen, was auf einer solchen Reise auch täglich ein Paar Mal geschieht; da sie aber sehr geübte Schwimmer und Taucher sind, so hat das weiter keine Folgen, als daß sie herzlich darüber lachen; sie springen bei einer solchen Gelegenheit alle ins Wasser, kehren ihr Canot wieder um, und schwimmen nebenher, bis sie das Wasser mit den Händen herausgeschöpft haben. Schlimmer ist es, wenn das Balancier bricht, denn dann können sie, der schmalen Bauart wegen, ihr Canot durchaus nicht mehr im Gleichgewicht erhalten; es vergeht indeß keine Reise, wo ihnen dieser Unfall nicht begegnete, und sie unternehmen dann schwimmend die Reparatur, welche mehrere Stunden erfordert. Schwerlich würde ein Europäer eine Reise von fünf Tagen, unaufhörlich von den Wellen bespült, aushalten; die Caroliner befinden sich oft sogar 14 Tage in dieser Lage, ohne andere Kost, als einige Cocosnüsse, da ihre Canots keine Ladung gestatten, und Seewasser zum Ge-

*) Bicheo de mer ist eine Gattung großer Schnecken ohne Muscheln, und findet sich in warmen Gegenden, hauptsächlich bei Neuguinea. Auf dem chinesischen Markte ist diese Schnecke sehr gesucht; die Chinesen machen eine Delikatesse daraus, und bezahlen sie theuer, weil sie ihr die Eigenschaft zuschreiben, gesunkene Kräfte wieder herzustellen. Ich habe diese Schnecken bei dem Gouverneur gegessen, konnte ihnen aber keinen Geschmack abgewinnen. In Radack findet man im Lagun der Inselgruppe dieselben häufig, die Eingebornen essen sie aber nicht.

trank, ſo viel ihnen beliebt. Sie haben, wenn ſich eine ganze Flotte aufmacht, gewöhnlich zwei Piloten dabei, die nur von geringem Stande, aber an Klugheit den Vornehmen weit überlegen ſind, und oft für ihre Verdienſte in den Adelſtand erhoben werden.

Vor einigen Jahren war eine Flotte, die ſich nur noch eine Tagereiſe von Guahan befand, von einem heftigen Sturm überfallen und weit verſchlagen worden. Als dieſer ſich endlich legte, geriethen die beiden Piloten in Streit; der eine behauptete, Guahan müſſe ihnen noch immer in W liegen, der andere meinte das Gegentheil, da der ſüdöſtliche Sturm ſie ſo weit getrieben habe, daß die Inſel ihnen in O liegen müſſe. Beide hatten bisher das gleiche Zutrauen der Reiſenden beſeſſen; nun wußte man nicht mehr, welchen Rath man zu befolgen hätte, und endlich trennte ſich die Flotte in zwei Partheien. Der nach W ſegelnde Theil hat wahrſcheinlich ſein Grab in den Wellen gefunden, da man nie etwas von ihm erfuhr; die andere erreichte, nachdem ſie mehrere Tage gearbeitet, um den Wind nach O zu gewinnen, glücklich die Inſel, und der Pilot ward, zum Lohn ſeiner Verdienſte, zum Tamen erhoben.

Als die Spanier Beſitz von den Marianen nahmen, flüchteten die meiſten Einwohner nach den Carolinen. Louis de Torres hat auf ſeiner Reiſe viele zu den Carolinen gehörige Inſeln geſehen, und eine Karte der ganzen Kette entworfen, die Herr v. Chamiſſo ebenfalls copirt hat und beifügen wird. Der jetzige Gouverneur gibt ſich viel Mühe, das Vertrauen der Caroliner zu gewinnen, und hat ihnen den Vorſchlag gemacht, ſich auf Guahan anzuſiedeln.

Da der Gouverneur in ſeinem Hauſe nicht Platz genug für uns alle hatte, ſo behielt er nur mich und Chamiſſo bei ſich; die übrigen Herren wurden bei den Beamten der Stadt freundlich aufgenommen. Das Haus des Gouverneurs hat zwei Etagen, und iſt ganz für das heiße Clima eingerichtet; das Innere iſt hoch und geräumig, die Wand nach N mit Schieberahmen verſehen, die aber nur zugezogen werden, wenn die Sonne hinein ſcheint; die Stelle des Glaſes in den Rahmen vertreten die Schalen der Perlmuſchel, die zwar Licht, nicht aber die heißen Sonnenſtrahlen hindurch laſſen; die Wand nach S hat gar keine Fenſter. Für die Bequemlichkeit unſers Nachtlagers war geſorgt, dennoch hätte der ewige Streit zwiſchen Hunden und Katzen unſern Schlaf geſtört, da letztere ſich oft in unſere Betten retirirten, wenn wir nicht durch den ungewohnten Ritt ſehr ermüdet geweſen wären. Eine Gattung kleiner grüner Eidechſen, die Nachts an den Wänden pfeifend herumlaufen, und ſich auch zuweilen die Freiheit nehmen, ins Bett zu kriechen und unter der Decke herum zu krabbeln, findet man hier in allen Häuſern. Hunde und Katzen ſind ſowohl in der Stadt als auf dem Lande in großer Anzahl vorhanden, und man ſorgt für die Vermehrung dieſer Thiere, da die Ratten überall Schaden anrichten. Die Hunde gebraucht man zum Jagen der Hirſche, deren es hier in Menge gibt; es iſt eine kleine Gattung, welche die Spanier von den Philippinen hergebracht haben.

Den 25ſten Nov. Kaum waren wir erwacht, als der Gouverneur uns zur Chocolade einladen ließ; nachdem ich dieſe zu mir genommen, äußerte ich den Wunſch, die Stadt in Augenſchein zu nehmen; dieſes wurde mir aber erſt geſtattet, nachdem wir noch ein Frühſtück eingenommen, das vollkommen einem Mittagsmahle glich.

Die Stadt Agadna, welche man eigentlich nur ein Dörfchen nennen kann, liegt in einer reizenden Ebene, einige hundert Schritt vom Seeufer; rechts und links ſieht man freundliche Palmenwäldchen, im Süden bildet ein hoher Felſen den Hintergrund; von der Spitze deſſelben hängen ſich ſtarke Bäume herab, beſchatten einen Theil der Stadt, und geben ihr ein maleriſches Anſehen; ein unbedeutender Strom, der hindurch fließt, verſorgt die Einwohner mit Waſſer; die Häuſer, welche eben ſo, wie die

in den Dörfern gebaut ſind, bilden einige regelmäßige Straßen. Nur 7 — 8 Häuſer ſind aus Korallenſtein gebaut, und gehören entweder der Regierung, wie das des Gouverneurs, oder den Beamten. Am öſtlichen Theil der Stadt befinden ſich eine anſehnlich große Kirche und ein Kloſter; die ganze Geiſtlichkeit aber beſteht aus zwei Pfaffen, die aus Manila gebürtig, und Abkömmlinge der Malayen ſind. Immer nach einer gewiſſen Zeit, ungefähr alle zwanzig Jahre, ſoll ſich hier aus S.W. ein heftiger Sturm erheben, der die See ſo hoch treibt, daß die Stadt überſchwemmt wird, und die Einwohner gezwungen ſind, ins Gebirge zu flüchten. Nur die Häuſer von Stein widerſtehen der Wuth des Waſſers, die Bambushütten werden alle vernichtet. Zwei aus Korallenſtein erbaute Feſtungen vertheidigen die Stadt; die eine liegt vor derſelben am Ufer des Meeres, hat aber bis jetzt noch keine Kanonen; die andere befindet ſich weitlich hinter der Stadt auf einer Anhöhe, beſitzt auch einige Kanonen, und ſcheint hauptſächlich erbaut zu ſeyn, um im Fall eines Aufruhrs die Ruhe wieder herzuſtellen; da aber gar kein Pulver vorhanden iſt, wie mir der Gouverneur ſagte, ſo ſehe ich den Nutzen der beiden Feſtungen nicht ein. Die Stadt hat 200 Häuſer, und enthält 1500 Einwohner, die, wie ſchon geſagt, aus Mexico und den Philippinen herſtammen. Es exiſtirt nur noch ein einziges Ehepaar auf der ganzen Inſel, vom hieſigen Urſtamm, mit dem Tode dieſer beiden Menſchen iſt der Stamm der alten Ladronen ganz erloſchen. Der Gouverneur hatte die Güte, uns dieſes Paar zu zeigen, und unſer Maler zeichnete ſie. Das Militair beſteht aus Landmiliz, und iſt, wie es ſcheint, in gutem Stande; die Offiziere ſind Eingeborne. Die Soldaten, welche ſelbſt für ihre Kleidung ſorgen müſſen, ſahen ordentlich aus, obzwar von ihrer geringen Beſoldung noch ein Theil den Pfaffen zufällt. Will ein Eingeborner heirathen, ſo muß er vorher den Pfaffen einen ſpaniſchen Thaler reichen, und dieſer nimmt dabei keine Rückſicht auf den hier herrſchenden Geldmangel. Auf meinem Spaziergange zeigte mir der Gouverneur mehrere Canots, die er von den Carolinern eingehandelt, und erzählte bei dieſer Gelegenheit von der großen Geſchicklichkeit dieſer Leute im Schwimmen und Tauchen. Als die Galliene, deren ich vorhin erwähnt, hier verunglückte, holten einige Caroliner, die eben hier waren, die mit Piaſtern gefüllten Tönchen aus der Kajüte des Schiffs, das mehrere Faden unter dem Waſſer lag; man behauptet, daß ſie ſich dort eine halbe Stunde aufgehalten hätten.“

Die ganze Inſelkette der Marianen, Guahan ausgenommen, iſt unbewohnt; die Nordamerikaner, welche den Pelzhandel zwiſchen der N.W. Küſte Amerikas, und Canton führen, hatten auf dieſer Reiſe die Inſeln Agrian und Saypan zu ihren Anhepunkten erwählt; um nun künftig dort auch friſche Lebensmittel zu finden, brachten ſie von den Sandwich-Inſeln einige Familien dahin, die Landbau- und Viehzucht treiben mußten und es war ihnen gelungen, bei ihren ferneren Reiſen, auf dieſen beiden Inſeln unentgeltlich mit friſchen Lebensmitteln verſorgt zu werden. Kaum aber erhielten die Spanier davon Kunde, ſo wurden Soldaten hingeſchickt, welche die armen Sandwichaner zu Gefangenen machten, und ihre Pflanzungen zerſtörten. Ich habe dieſe Sandwichaner bei dem Gouverneur geſehen; ſie ſchienen mit ihrem Schickſal ganz zufrieden, und waren ſehr erfreut, durch uns etwas von ihrem Vaterlande zu hören. Der Gouverneur hatte die Nachricht erhalten, daß die Amerikaner eine neue Colonie auf Agrian angelegt; es iſt die Frage, wie lange dieſe beſtehen wird.

Als ich Nachmittags von dem Gouverneur ſchied, mußte ich ihm auf ſeine freundſchaftliche Bitte verſprechen, ihn am folgenden Tage wieder zu beſuchen. Herr von Chamiſſo blieb am Lande, und ich trat, in Geſellſchaft des Doctor Eſchſcholz, den Rückweg nach dem Rurick an. Wir ergötzten uns an den herrlichen Gegenden, und waren von den ſchattigen Bäumen gegen die brennenden Strah-

len der Sonne geſchützt. In den Dörfern machten wir Halt, und die Bewohner waren immer bereit, uns mit einem aus Cocosblüthen gezogenen Saft, zu erfriſchen. Den frohen leichten Sinn der Südſee-Inſulaner findet man bei dieſem Volke nicht mehr; ſie ſind ſchon zu lange unterdrückt, und aus allen ihren Handlungen leuchtet nur Unterwürfigkeit hervor. Sie ſtehen ganz unter der Bothmäßigkeit des Gouverneurs, und obwar die Regierung keine Abgaben von ihnen fordert, ſo iſt ihr Wohlſtand doch nur gering. Der jetzige Gouverneur iſt ein guter Mann, der die armen halbwilden Chriſten wie ſeine Kinder behandelt; der vorige hingegen war ein Tyrann, dem ſie nie ohne Zittern nahten, und daher mögen ſie wohl noch immer dem Frieden nicht trauen.

Der Tabak iſt hier allgemein geſchätzt; Männer, Weiber und Kinder rauchen beſtändig Cigarros; zugleich haben ſie auch Betel im Munde, der ihnen Lippen und Zähne widerlich roth färbt; auf allen ſpaniſchen Beſitzungen hat nur die Regierung das Recht, Tabak zu pflanzen, auf Guahom aber hat jeder die Erlaubniß dazu.

Nach einem Ritt von zwei Stunden langten wir in Maſſa an, wo die Schaluppe uns erwartete; die Eingebornen hatten bemerkt, daß nicht alle unſere Matroſen ein Kreuz um den Hals trugen; und meinten: das müßten wohl ſchlechte Chriſten ſeyn. Um fünf Uhr langten wir am Schiff an, das jetzt im inneren Hafen, neben der Feſtung St. Cruz lag. Lieutenant Schiſchmareff hatte ſchon angefangen, den Waſſervorrath zu machen, an einer bequemen Stelle, die ich auf meiner Karte angezeigt habe. Es iſt aber folgendes dabei zu beobachten: die Schaluppe muß bei hohem Waſſer abgefertigt werden, damit ſie ohne Schwierigkeit die Mündung des Fluſſes erreichen könne; hier werden die Fäſſer ſogleich abgeladen, in den Fluß hinein geſchwemmt, aber ja nicht eher gefüllt, als bis die Ebbe das Salzwaſſer aus dem Fluſſe herausgebracht; bei zurückkehrender Fluth muß dann das Boot geladen werden, damit man bei dem höchſten Stande des Waſſers den Rückweg antreten könne. Die Küſte, in der Gegend wo man das Waſſer einnimmt, gewährt einen ſeltſamen Anblick; das Gebüſch taucht ſeine Spitzen ins Meer, aus welchem dadurch neue Wurzeln hervorſchießen, die ſich mit dem oberen Geſtrüuch verſchlingen; und hieraus entſteht eine dichte grüne Wand, die das ganze Ufer bedeckt. Der Baum faßt eben ſo leicht im Waſſer Wurzel als in der Erde, und es ſieht hier aus, als ob die Vegetation aus dem Meere emporſtiege.

Den 26ſten. Während ich am Lande war, hatte der Commandant der Feſtung Oreta, *) Capitain Taitaue, das Schiff beſucht, und den Lieutenant Schiſchmareff gebeten, zu ihm zu kommen. Er hatte ſeine Wohnung hinter der Landzunge Oreta, in einem Dorfe, welches Agat heißt; und wir machten uns in Wilſons Geſellſchaft auf den Weg, um ihn zu beſuchen, und zugleich auch das Land umher in Augenſchein zu nehmen. Das ganze Commando wünſchte heute ans Land zu gehen, und es erhielt die Erlaubniß, bei dieſer Gelegenheit im Walde ſo viele Axelſtöcke zu pflücken, als es fortſchleppen könnte. Wir landeten am ſüdlichen Theil des Hafens; man muß, um dahin zu gelangen, das Fahrwaſſer genau kennen, weil viele Untiefen den Weg unſicher machen; da aber Wilſon unſer Steuer-

*) Die Feſtung Oreta liegt auf einer Anhöhe der Landſpitze Oreta und vertheidigt den Eingang in den äußeren Hafen; ſie hat eine ſo vortheilhafte Lage, daß ſie weder beſtürmt werden, noch einen Feſtſchuß thun kann. Eine Meile öſtlich von dieſer, liegt am Meere eine zweite; St. Louis, welche den Eingang in den inneren Hafen vertheidigt, jetzt aber durch Nachläßigkeit verfallen iſt. Die Feſtung St. Cruz, auf welcher ich alle aſtronomiſche Beobachtungen machte, iſt ein kleines Ding, aus Korallenſtein erbaut, das nur drei Geſchützſeder enthält, und nicht einmal bewacht wird.

mann war, so lief die Fahrt glücklich ab. Jetzt führte uns ein schmaler Fußsteg durch das dichte Gebüsch quer über die Landzunge, und bald hatten wir das Meer vor Augen, und befanden uns an einer großen offenen Bucht, *) in welcher die auf meiner Karte angezeigten drei kleinen Inseln liegen. Von hier aus kamen wir durch eine Palmen-Allee, ins nahe liegende Dorf Agat, und zwei Meilen hinter diesem, fällt ein runder Berg in die Augen, welcher der höchste auf der ganzen Insel ist. Taitano empfing uns freundlich, und die malerische Wildniß, welche seine Wohnung umgab, hinterließ einen so angenehmen Eindruck, daß wir recht heiter ans Schiff zurückkehrten, wo wir auch die Mannschaft schon vorfanden, die ebenfalls mit ihrer Promenade sowohl, als mit ihrer Apfelsinenernte sehr zufrieden war. Die Matrosen hatten im Walde einen Hirsch und mehrere Eidechsen von fünf Fuß Länge gesehen. Außer Hunden und Katzen sind Hirsche hier die einzigen vierfüßigen Thiere; giftige Insekten und Schlangen gibt es hier gar nicht.

Den 7ten Nov. Nachmittags verließ ich mit Schischmareff das Schiff, um den versprochenen Besuch bei dem Gouverneur abzustatten; bei Massu fanden wir das Pferd nebst einem Maulesel, und bei unserer Ankunft wurden wir eben so zuvorkommend empfangen, als das erste Mal. Es waren eine Menge Eingeborner da, die einen Tanz aufführen sollten; da es aber hier keine Nationaltänze mehr gibt, die wir eigentlich zu sehen wünschten, so führte man die Scene auf, wie der König Montezuma von Mexico, den Cortez empfing, und ihn durch den Tanz seiner Unterthanen belustigte.

Den 28sten gingen wir schon früh ans Schiff zurück, weil ich gesonnen war, den andern Tag Guaham zu verlassen. Louis de Torres begleitete uns mit allen Offizieren, und der Gouverneur, der mir einige Depeschen nach Manila mitgeben wollte, versprach nachzukommen, und die Nacht auf dem Schiffe zu bleiben. Wir verlebten einen fröhlichen Abend in Gesellschaft der spanischen Offiziere, welche sämmtlich die Nacht bei uns blieben; der Gouverneur hatte sich verspätet, und traf erst am Morgen des 29sten bei uns ein. Das Schiff war reichlich mit frischen Lebensmitteln versehen, worunter sich sogar ein lebendiger Ochse befand. Wir verabschiedeten uns jetzt mit dankbarem Herzen; es wurden, als der Gouverneur seine Schaluppe bestieg, fünf Kanonen gelöst, und das Commando rief drei Mal Hurrah! Um acht Uhr waren wir schon aus dem Hafen heraus.

Wir fanden die Breite des Hafens la Calderona de Apra . 13° 26′ 41″.
Länge . . . . . 215° 9′ 54″.
Declination der Magnetnadel . . . . . 5° 34′ östlich.
Nach Mariens Beobachtung liegt der Hafen in der Länge . 216° 10′ 00″
Nach Malespina liegt Umatak-Bay . . . . . 215° 26′ 00″.

Da der Unterschied in der Länge zwischen Umatak-Bay und dem Hafen la Calderona de Apra nur gering seyn kann, so stimmte meine Länge mit der von Malespina ziemlich überein.

Von Guaham nach St. Helena.

Den 1sten December. Breite 16° 21′, Länge 219° 6′. Eine Menge Seevögel kündigte die Nähe einer unbewohnten Insel an. Nach Arrowsmiths Karte liegt in dieser Breite eine Sandbank, welche auch von spanischen Seefahrern gesehen seyn soll.

*) Mit einem Taschensextanten und einem kleinen Compaß nahm ich diese Bucht auf.

Den 6ten. Breite 20° 00′ 00″, Länge 232° 12′ es wurde heute ein kleiner Habicht gefangen. Schon vor einigen Tagen ist ein ansehnlicher Leck im Schiff entdeckt; wahrscheinlich hat sich eine Kupferplatte abgelöst, und die Würmer, welche zwischen den Korallengruppen so häufig sind, haben das Holz durchbohrt; wir mußten also wünschen, Manila sobald als möglich zu erreichen.

Den 9ten um zehn Uhr Morgens wurde von Salnik in W die Insel Baten, eine von den Baschi-Inseln, in der Entfernung von 27 Meilen entdeckt. Ich richtete meinen Cours jetzt so, daß ich zwischen der Insel Sabtang und den drei Balington-Felsen durch ins chinesische Meer treten konnte. Ein frischer Wind begünstigte uns, und schon um halb vier Uhr Nachmittags lag uns der östlichste und größte der Balington-Felsen sieben Meilen entfernt, im wahren Süden. Meine Chronometer gaben für die Länge desselben 237° 13′ 30″, seine Breite fanden wir 19° 58′ 5″. Hierauf richtete ich den Lauf südlicher, um Cap Bajador zu umschiffen; nach und nach zeigten sich uns die hohen felsigen Babujan-Inseln, und wir hatten also den großen Ocean jetzt verlassen, nachdem wir ihn über zwei Jahr befahren. Es ergriff mich ein wehmüthiges Gefühl bei der Trennung vom Südmeer, wo uns manche bittere, aber auch viele frohe Stunden zu Theil geworden; und ich sah jetzt meine Reise beinah als beendigt an. Wie groß ist die Veränderung in der Atmosphäre, wenn man aus dem Ocean in das chinesische Meer tritt. Statt des fast immer heiteren Himmels, sieht man hier Sturmwolken, die vom Winde hin und her getrieben werden, und der Horizont ist mit einem ewigen Schleier umzogen. Der Strom hatte uns heute achtzehn Meilen nach SO 10° versetzt.

Den 10ten befanden wir uns Mittags in der Breite 9° 12′, Länge 239° 43′ und wir waren durch den Strom seit gestern 26¼ Meile nach NO 3° getrieben. Wir mußten des heftigen Windes wegen alle Riffe nehmen; da er aus O. t. N. vom Lande wehte, so segelten wir rasch auf Cap Bolinao zu, während wir zuweilen durch den Nebel einige Bergspitzen von Lugonia erblickten.

Den 11ten ward der Wind etwas geringer und wir fanden den Strom 34¾ Meile nach NO 14°.

Den 12ten Abends sahen wir Cap Bolinao und umschifften es während der Nacht. Wir hielten uns immer im Angesicht des Landes, umsegelten den 14ten Mittags Cap Capones, und mußten jetzt suchen, die Manila-Bay durch Laviren zu gewinnen, weil in dieser Jahreszeit der Wind immer aus der Bucht wehe. Das Wasser im Schiffe nahm stark zu.

Den 15ten Mittags befanden wir uns in der Nähe der Insel Corregidor, und sahen dort einen Telegraphen in großer Thätigkeit, welcher unsere Ankunft nach Manila kund that. Beim Untergang der Sonne hatten wir den südlichen Eingang in die Manila-Bay erreicht, und lavirten eben zwischen der Insel Cavalo und dem festen Lande, als wir von einem großen Boote mit zwanzig Rudern, hier Panga genannt, angehalten wurden. Ein spanischer Offizier kam an Bord, um sich mit vieler Höflichkeit zu erkundigen, zu welcher Nation wir gehörten, und in welcher Absicht wir Manila berührten, was er dem Gouverneur rapportiren müsse. Bei der Insel Corregidor stehen mehrere dergleichen Wachthäuser, die aber eigentlich nur da sind, um den Mohren den Weg in die Bay zu versperren, welche oft von den südlichen Inseln der Philippinen herkommen, plündern, morden und sogar Gefangene machen, die sie nachher unter sich als Sclaven verkaufen. Der Offizier ließ uns einen Lotsen, der das Schiff nach Manila führen sollte; dieser aber hatte nur wenig Geschicklichkeit in seinem Fache. Die Karte, welche ich von der Manila-Bay besaß, war sehr fehlerhaft, ich mußte also schon meiner eigenen Kenntniß folgen, die ich aus verschiedenen Reisebeschreibungen über die Bay gesammelt.

Die St. Nicolas Untiefe, iſt hier die gefährlichſte Stelle, bei einiger Vorſicht aber leicht zu vermeiden; ohne viel zu gewinnen, lavirten wir die ganze Nacht, denn der Wind war ſchwach; während des Lavirens muß man ſich hüten, ſo weit nach N zu gehen, daß man den nördlichen Eingang im Auge hat, weil man ſich dort in der Strömung befindet, die in dieſer Jahreszeit immer ſtark hinaus ſetzt; dieſes iſt die Urſache, weshalb die Schiffe während des NO Monſoon nur durch die ſüdliche Paſſage dringen können, und ſich beim Herausſegeln der nördlichen bedienen.

Den 16ten. Der ſchwache Wind hielt uns noch immer in der Nähe der Inſel Corregidor, auf der wir einen Krater bemerkten; wahrſcheinlich war in dieſer Gegend früher ein feuerſpeiender Berg, der durch ſeinen Einſturz mehrere kleine Inſeln und ein Baſſin bildete. Da der Wind ſich ein wenig erhob, ſo hofften wir, die Stadt Manila bald zu erreichen; die Windſtille aber, welche gleich wieder eintrat, zwang uns, um nicht durch den Strom zurückgetrieben zu werden, acht Meilen von der Stadt die Anker fallen zu laſſen.

Den 17ten. Die Windſtille dauerte fort. Um 1 Uhr Nachmittags kam ein Boot mit ſechzehn Ruderern zu uns. Zwei Offiziere, Abgeſandte des Gouverneurs, der von unſerer Ankunft bereits unterrichtet war, bewillkommten uns in ſeinem Namen, und verſicherten, er freue ſich ſehr, auch einmal die ruſſiſche Flagge in ſeinem Hafen wehen zu ſehen, was bisher noch nie der Fall geweſen war. Die Herren ſagten uns viel Schmeichelhaftes über unſere Nation, welche ſie unter andern die Erretter Europas nannten. Ich benutzte die Gelegenheit, mit dem Pange, in Geſellſchaft der ſpaniſchen Offiziere in die Stadt zu fahren, wo ich dem Gouverneur meine Aufwartung machen, und ihn um die Erlaubniß erſuchen wollte, nach Cavite zu ſegeln, um dort den Rurick ausbeſſern zu laſſen. Herr von Chamiſſo, welcher der ſpaniſchen Sprache mächtig iſt, begleitete mich, und wir erreichten um vier Uhr die Rhede, welche in dieſer Jahreszeit ſehr ſicher iſt, und wo acht Kauffartheiſchiffe, unter Amerikaniſcher und Engliſcher Flagge vor Anker lagen.

Manila liegt auf einer Ebene, und gewährt von der Seeſeite keinen angenehmen Anblick, indem man nur einen mit Kanonen beſpflanzten ſteinernen Wall erblickt, über welchen die Dächer der Häuſer und einige Kirchthürme emporragen. Um zu landen, ruderte man in den Fluß hinein, der auch für große Schiffe tief genug iſt, und an deſſen Mündung ſich eine Untiefe befindet, über welche beym Voll- und Neumonde nur vierzehn Fuß Waſſer iſt. Der Fluß theilt ſich hier in mehrere Arme, und zwei derſelben, deren Ufer mit Dörfern beſäet ſind, führen in den berühmten See Bahia, der ſich zwanzig Meilen landeinwärts befindet. Auf der Untiefe ſah es lebhaft aus; eine Menge Fiſcherböte, mit Chineſen und Malayen bemannt, trieben hier ihr Weſen; einige dort ſtehende Fähren, zogen beſonders unſere Aufmerkſamkeit an, denn von dieſen ward durch eine einfache, von zwei Menſchen regierte Maſchine, ein großes Netz ins Waſſer geworfen, und nach einer Minute mit kleinen Fiſchen angefüllt, wieder herausgezogen. Als wir in den Fluß getrungen waren, ſahen wir an deſſen rechtem Ufer die Stadt, umgeben von einer gut gezogenen Mauer; links lag ein großes, von Malayen bewohntes Dorf, das, wie in Guahan, aus lauter Vogelhäuern beſtand. Nachdem wir bei einem hübſchen Thal gelandet, und in der Stadt zwiſchen hohen ſteinernen Häuſern, wo die Luft eingeſchloſſen und drückend iſt, eine Menge ſchmutziger Gaſſen durchkreuzt hatten, gelangten wir an das Haus des Gouverneurs, Don Fernando Mariana Zulgeras, der uns ſehr freundlich empfing; er ertheilte mir die Erlaubniß, nach Cavite zu ſegeln, und noch heute ſollte der dortige Port-Capitain den Befehl erhalten, mir bei der Ausbeſſerung des Rurick alle mögliche Hülfe zu leiſten. Ich empfahl mich, um ſo ſchnell als mög-

lich dorthin zu eilen, denn der N O Monsoon gestattete uns höchstens eine Frist von zwei Monaten, die leicht hingehen konnte, ehe das Schiff in segelfertigem Stande war. Der Gouverneur, der ein kenntnißreicher, interessanter Mann zu seyn schien, bat mich, ihn oft zu besuchen; er erbot sich, dem Herrn von Chamisso behülflich zu seyn, wenn dieser Reisen ins Innere des Landes unternehmen wollte, und ein eleganter, mit vier Pferden bespannter Wagen brachte uns bis an den Pange, mit dem wir um sieben Uhr Abends den Rurick erreichten. Eben hatte sich ein schwacher Wind erhoben, ich befahl die Anker zu lichten, und wir lavirten die ganze Nacht, um Cavite zu gewinnen, das 21 Meilen südlich von Manila liegt.

Den 18ten. Der Wind war so schwach, daß wir nur wenig avancirten, und erst am Mittag in Cavite ankamen, wo zwei Kauffartheischiffe vor Anker lagen. Herr von Chamisso ging sogleich ans Land, um dem Port-Commandanten unsere Ankunft zu melden, der uns den 19ten früh ein Paar Barkassen mit Werpanker und Kabeltauen schickte, welche den Rurick ins Arsenal werpten, wo er in Stand gesetzt werden sollte. Ich selbst besuchte jetzt den Capitain Herrn Tobias,*) der sogleich das Schiff abtakeln und ausladen ließ; alle Sachen wurden in einer nebenstehenden, leeren Galliote geborgen, wo auch die Matrosen bequem einquartirt waren, und uns ward, auf Befehl des Gouverneurs, ein Haus in Cavite eingeräumt. Herr Tobias, mit dem ich mich leicht verständigen konnte, da er fertig französisch sprach, begleitete mich mit einem Schiffsbaumeister an den Rurick, und alle Anstalten zur Reparatur wurden getroffen.

Den 20sten nahmen wir Besitz von unserer Wohnung, die, am Ufer des Flusses gelegen, uns sehr wohl gefiel. Die Häuser sind hier alle, wie das des Gouverneurs von Guahan, nach N mit einem offenen Balcon versehen, der durch Rahmen mit Perlmutterscheiben zugezogen werden kann.

Durch den Eifer des Herrn Tobias, der hundert Menschen dazu angestellt hatte, ging die Arbeit rasch von Statten, obwar sehr viel zu thun war, denn Segel, Takellage, Böte, Masten, Pumpen und sogar Wasserfässer, alles war auf der langen Reise unbrauchbar geworden. Ein so kleines Schiff wie unser Rurick, hat den Nachtheil, daß man nicht alles Nothwendige mitnehmen kann, und daher in die Verlegenheit kommt, die Hülfe anderer oft theuer bezahlen zu müssen. Beim Kielen des Schiffs fand sichs noch, daß die meisten Kupferplatten untauglich, und der Boden an verschiedenen Orten von Würmern zernagt war. Ich schrieb deshalb an den Gouverneur nach Manila, und dieser ertheilte Herrn Tobias den Befehl, das Schiff neu mit Kupfer beschlagen zu lassen. Der großen Thätigkeit des Herrn Commandanten vom Port danken wir es, ungeachtet der vielen Arbeiten, zu rechter Zeit fertig geworden zu seyn. Ich beschäftigte mich unterdeß damit, meine Chronometer zu prüfen, und die von uns verfertigten Karten ins Reine zu zeichnen.

Cavite, nur von Militair und von Malayen, die zu Arbeiten gebraucht werden, bewohnt, ist eine Festung, die keinen angenehmen Aufenthalt gewährt; man muß eine lange Promenade machen, ehe man in ein Dorf kömmt, dessen Häuser von zwei Stock, halb chinesisch halb malayisch gebaut sind. Hieher ging ich, wenn es kühler ward, täglich, um mich an dem hell erleuchteten Markt zu ergötzen, der immer nach Sonnenuntergang gehalten wird. Hunderte von Weibern, in langen Reihen auf der Erde sitzend, verkaufen verschiedene Gattungen von Speisen, Früchten u. dgl. und die Arbeiter aus der Festung und selbst das Militair kommt her, um das Abendbrod einzunehmen. Das Gewühl ist groß, und

*) Ein Sohn des Gouverneurs der Marianen, dessen Lapeyrouse in seiner Reisebeschreibung erwähnt.

da die Eingebornen sehr musikalisch, sich fast nie von ihren Guitarren trennen, so wird nach dem Abendessen unter freiem Himmel gespielt, getanzt und gesungen. Drei Meilen von hier liegt der allerliebste Flecken Terra alta, wohin mich Herr Tobias oft in seiner Kalesche brachte. Der Weg führt durch Alleen von Mango-Bäumen, die unsern Linden ähnlich, aber die schönsten Früchte tragen; die kleinen, hübschen Wohnungen der Malayen mit ihren Pflanzungen, unterhalten den Reisenden sehr angenehm. In Terra alta ist die Gegend schön und die Natur üppig; viele reiche Spanier haben hier Landsitze, weil sie die Luft für vorzüglich gesund halten.

Den 24sten. Der Weihnachtsabend setzte ganz Cavite in Bewegung; Pfaffen mit Heiligenbildern zogen durch die Straßen, die Malayen folgten der Prozession, und alle Kinder liefen hinterdrein mit Laternen, welche die Gestalt verschiedener Thiere hatten. Eine angenehme Musik war zuweilen hörbar, wurde aber bald übertäubt durch das Getöse verschiedener Feuerwerke und Raketen. In dieser Nacht schläft Niemand in Cavite; um zwölf Uhr werden alle Glocken geläutet, und das Volk strömt in die Kirche zum Gebet.

Den 25sten. Heute machten mir in der Schaluppe des Herrn Tobias eine Fahrt nach Manila, wo uns der Adjutant des Gouverneurs bei sich aufnahm, weil es dort kein einziges Wirthshaus gibt. Der Gouverneur schickte uns sogleich ein Paar Equipagen, um die bekanntlich sehr schönen Umgebungen Manilas zu besuchen, wo wir auf der Lieblingspromenade eine Menge reich geputzter Herren und Damen zu Fuß und in Wagen antrafen.

Ich war am 26sten eben im Begriff, dem Gouverneur meine Aufwartung zu machen, als dieser zu uns kam, und uns zum Mittagessen einlud. Den Vormittag besahen wir noch die schöne Vorstadt, welche meistens von reichen Chinesen bewohnt wird, die dort ihre Läden haben, und es sehr gut verstehen, die Christen zu betrügen.

Nach dem Mittagsmahl, wozu die Vornehmsten der Stadt eingeladen waren, fuhren wir nach Hause. Erst gegen Abend fängt die vornehme Klasse der Einwohner an, sich zu bewegen; bis dahin wird geschlafen, gegessen und Tabak geraucht, was gewiß nirgend so häufig geschieht, als auf der Insel Luconia; denn Kinder, welche noch nicht gehen können, schmauchen bereits ihren Cigarro. Die Weiber treiben es in dieser Liebhaberei noch weiter als die Männer; sie begnügen sich nicht mit den gewöhnlichen kleinen Cigarros, sondern beßellen sich welche, die einen Fuß lang und verhältnißmäßig dick sind. Man denke sich einen Mund, der ein solches Tabaksröllchen mit den Lippen zu fassen vermag. Diese großen Cigarros werden hier Weiber-Cigarros genannt, und es gewährt den possierlichsten Anblick, wenn Abends die eleganten Damen, mit diesen brennenden Dingern im Munde, spazieren gehen. Das Kauen des Betel gehört ebenfalls zu den Bedürfnissen des schönen Geschlechts, und ist besonders schädlich dadurch, daß es in ein mit ungelöschtem Kalk bestrichenes Blatt gewickelt, und so gekauet wird. Die Regierung, welche hier allein das Recht hat, den Tabak zu bauen, verkauft das Pfund für 4 — 5 Realen, und der König gewinnt allein von der Insel Luconia dafür gegen 300000 Piaster; auch der Rum, welchen man hier aus Cocosblüthen zieht, gehört dem Könige, und trägt ihm jährlich 120000 Piaster ein.

Abends tranken wir bei dem Gouverneur Chokolade, und hatten dabei einen Genuß, den wir schon seit Jahren entbehrten, indem seine beiden liebenswürdigen Töchter uns durch Gesang und Spiel entzückten. Er überredete mich, morgen den Rückweg nach Cavite zu Lande über Terra alta zu machen, wozu er mir seinen Wagen anbot; ich nahm den Vorschlag mit Dank an, und des andern Mor-

gens befanden wir uns ſchon um ſieben Uhr auf dem reizenden Wege, der durch Bambusalleen und cultivirte Felder führt; ſo hohes Bambusrohr ſah ich hier zum erſten Mal; man weiß es aber auch in dieſem Lande ſehr zu benutzen, denn es werden daraus Brücken, Häuſer und Geräthſchaften aller Art verfertigt. Auf dem halben Wege nach Terra alta liegt ein Kloſter, bei dem wir anhielten. Da Chamiſſo einen Mönch zu ſprechen wünſchte, der eine Geſchichte der Philippinen geſchrieben hat. Wir ſpeiſten dort zu Mittag, und nachdem uns ein in ſpaniſchen Dienſten ſtehender Franzoſe, Namens Chaparé, wenn wir öfter herkommen wollten, ſein Landhaus angeboten, fuhren wir weiter, und langten Abends glücklich in unſerer Feſtung an.

Den 28ſten. Gleich nach meiner Ankunft trug ich Sorge, meine ſechs Aleuten vacciniren zu laſſen; der hieſige Kreisarzt hatte den Befehl, mit ein Paar Kindern, welche die Schutzblattern hatten, an Bord zu kommen, und Doctor Eſchſcholz impfte die Aleuten ein. Auf der Inſel Luconia haben die Chirurgen den ſtrengſten Befehl, jede Woche in den Dörfern die kleinen Kinder zu vacciniren.

Heute fertigte Herr Tobias aus dem Arſenal eine kleine Ruderflotte gegen die Mohren ab, was zwei Mal im Jahr geſchieht. Die Flotte beſtand aus neun Kanonierböten; fünf derſelben trugen jedes einen 24 Pfünder und die vier kleineren hatten 10 Pfünder; alle waren ſtark bemannt, und reichlich mit kleinem Schießgewehr verſehen. Dieſe Flotte ſegelt bis an die Straße Bernardino, wo ſie ſich trennet; die eine Hälfte nimmt ihren Poſten in der Straße, und die andere geht nach dem nördlichen Theil der Inſel Mindano. Seitdem die Spanier die Parthie ergriffen, die Mohren in ihrer Heimath zu züchtigen, wagen dieſe es nicht mehr ſo oft, in Manila einzudringen.

Wir hatten hier beim NO Monſoon am Tage 23 und in der Nacht 18 Grad Wärme, und während wir die Hitze kaum ertragen konnten, hüllten ſich die Eingebornen Nachts in ihre warme Decken, und nannten dieſen Monat den Wintermonat. Hiernach zu urtheilen, muß die Hitze während des ſüdlichen Monſoon ſchrecklich ſeyn; es ſterben dann aber auch viele Menſchen plötzlich, wenn ſie ſich erhitzt dem Nordwinde ausſetzen, der hier zuweilen im Sommer weht." Es gibt hier eine Krankheit, St. Lazaro genannt, die furchtbarſte, welche mir jemals vorkam. Man bekommt einen Ausſatz über den ganzen Körper, die Glieder faulen ab, und der unglückliche Kranke, der den unvermeidlichen Tod vor Augen ſieht, behält unter den ſchrecklichſten Schmerzen, bis zum letzten Augenblick ſeine Beſinnung. Dieſe Krankheit herrſcht hauptſächlich unter den ganz armen Eingebornen, und entſteht wahrſcheinlich durch ſchlechte Koſt und Unreinlichkeit. Ein Hoſpital in Manila, das von der Regierung und den Reichen aus der Stadt unterhalten wird, iſt mit ſolchen Kranken angefüllt, und ein Mönch, der ſchon ſeit zwanzig Jahren die Aufſicht darüber hat, meinte, es gäbe kein Mittel gegen dieſe Strafe Gottes, wie er ſich ausdrückte. Ich machte die Bemerkung, daß die Unglücklichen ſchmutzige, wollene Kleider auf dem bloßen Leibe trugen, und verdorbenes Fleiſch zu ihrer Nahrung erhielten; als ich aber fragte, ob nicht reine Wäſche und geſunde Koſt ihren Zuſtand mildern könnten, erhielt ich zur Antwort: das koſtet zu viel.

So träge die hieſigen Eingebornen bei der Arbeit ſind, ſo geſchickt wiſſen ſie, beſonders Fremde, zu betrügen. Ihr einziges Vergnügen, das ſie aber leidenſchaftlich treiben, iſt der Hahnenkampf; und ſie erziehen zu dieſem Behuf Hähne, die ſie immer mit ſich herumſchleppen. In jedem Dorfe iſt ein von der Regierung erbautes Haus, worin allein die Hähne kämpfen dürfen, und zwar nur an Sonn- und Feſttagen; der Zuſchauer zahlt für den Eintritt einen Real, die Beſitzer der Hähne aber müſſen vier Realen zahlen, und die Einkünfte erhält der König. Die Bucht, welche niemand betreten darf, iſt mit

zwei Reihen Logen umgeben; wenn der Kampf beginnen soll, wird die Summe, auf welche sie gewettet, bei Seite gelegt; jeder Eigenthümer setzt seinen Hahn, der an beiden Füßen mit zwei Zoll langen Messern versehen ist, aufs Theater, und oft ist der Kampf schon beim ersten, gewöhnlich aber beim dritten oder vierten Stoß entschieden. Der besiegte Hahn wird von seinem Herrn grausam behandelt, indem er ihm zur Strafe gleich alle Federn ausrupft. Es werden hier große Summen verspielt, da auch die Zuschauer zu wetten pflegen, und wenn einer von ihnen eben sein letztes Hemd vom Leibe verlor, so verläßt er doch das Schauspielhaus eben so vergnügt, als er es betrat.

Den 12ten Januar 1818. Ich fuhr nach Manila, um die Lebensmittel in Augenschein zu nehmen, welche man uns bestimmt hatte, und wohnte bei dem Doctor Amador, dem ich von dem Gouverneur der Marianen empfohlen war. Den folgenden Tag besuchte ich den Erzbischof von Manila, Don Juan Antonio de Zulaybar, und erfreute dadurch den alten Mann sehr, weil er nie zuvor einen Russen gesehen, und doch die Nation, wie er sagte, sehr schätzte. Mittags erzählte mir der Gouverneur folgende Begebenheit, die sich hier oft zutragen soll: es laufen nämlich zuweilen im Innern des Landes Pferde ohne Aufsicht umher, die dem sonderbaren Schicksal unterworfen sind, daß ein Vogel in dem obern Theile ihres Schweifes nistet; sobald das geschieht, magert das Pferd ab, und kann sich nicht wieder erholen, selbst wenn der Vogel mit seinen Jungen schon wieder davongeflogen ist. Der Gouverneur schien von der Wahrheit dieser Erscheinung überzeugt, die ich aus dem Munde eines minder unterrichteten und aufgeklärten Mannes für eine Fabel erklärt hätte.

Ich besah heute noch in der Vorstadt die Cigarrofabrik, welche vormals ein Mönchskloster war, und wo ich 2000 Weiber und 350 Männer in größter Thätigkeit fand.

Den 14ten fuhr ich nach Cavite zurück; die Arbeiten am Schiffe nahten sich ihrem Ende, und der Rurick wurde bereits aufgetakelt.

Den 26sten brachte ich meine Chronometer an Bord, und richtete mich darauf ein, morgen nach Manila zu segeln, wo ich noch Zwieback und andere Lebensmittel einzunehmen hatte. Der Gouverneur hatte unserm Maler ein Mädchen zum porträtiren geschickt, das von den Bergbewohnern aus dem Innern des Landes herstammte. Diese waren, wie bekannt, früher die einzigen Bewohner der Philippinen, und führen, seit sie von den Malayen verdrängt wurden, ein ruhiges Nomadenleben im Gebirge. Mit Christen mögen sie nicht gern zu thun haben, und wollen auch nicht gern getauft seyn.

Den 28sten. Gestern Mittag verließen wir Cavite, und warfen einige Stunden darauf die Anker vor Manila; heute besuchte uns der Gouverneur, empfing unsern Dank, und ward, als er den Rurick verließ, mit 15 Kanonenschüssen salutirt. Der Capitain Guerin von dem französischen Schiff Eglantine, wünschte mir bis zur Straße Sunde zu folgen, weil er keine Chronometer an Bord hatte, und ohne diese das chinesische Meer gefährlich ist. Ich hatte ihn deshalb mit den nothwendigsten Signalen bekannt gemacht, und wir verließen zusammen den 29sten die schöne fruchtbare Insel Lucenia.

Den 3ten Febr. Das schönste Wetter und ein frischer NO Monsoon hatten bis jetzt unsere Fahrt begünstigt; um neun Uhr lag uns Pulo Sapata im wahren W 14 Meilen entfernt, und die Chronometer gaben für die Länge dieser Insel 251° 00′ 6″. Abends bezog sich der Himmel, schwarze Wolken verkündeten eine stürmische Nacht, und die Windstöße wurden so heftig, daß wir öfters die Segel einnehmen mußten.

Den 6ten. Um vier Uhr zeigte sich Pulo Aor in SW 25°, 22 Meilen entfernt. Die Eglantine war so weit zurück geblieben, daß wir sie vier Stunden unter gerefften Marssegel erwarten mußten.

Jetzt suchte ich sowohl die Magelans-Untiefe, als die Insel Gaspar westlich zu umschiffen, um so in die Gaspar-Straße zu kommen, was mir bequemer und sicherer schien, als sie östlich zu passiren, wie viele Seefahrer es thun.

Den 6ten durchschnitten wir um sechs Uhr Morgens den Aequator in der Länge 253° 9′. Rechts von uns ward tief am Horizont ein Schiff unter Segel gesehen, das ich, als es näher kam, seiner Segel und Bauart nach, für ein den Malayen gehöriges Raubschiff hielt. Ich bemerkte bald, daß das feindliche Fahrzeug besser segelte, als das unsrige, sich aber, indem es uns den Curs abzuschneiden suchte, immer in einer gewissen Entfernung hielt, wahrscheinlich um keinen Verdacht zu erregen, und uns erst in der Dunkelheit der Nacht zu überfallen. Mir war bekannt, daß die Bewohner von Banca und Sumatra auf großen Böten, welche 300 Mann fassen, in dieser Gegend herumschwärmen, und nicht selten Kauffartheischiffe entern, die sie dann ausplündern und die Mannschaft ermorden. Einigen unserer Herren schien meine Besorgniß zu weit getrieben, ich ließ mich aber nicht irren, sondern setzte sogleich das Schiff in Vertheidigungszustand; die Kanonen wurden doppelt mit Kartätschen und Kugeln geladen, die Lunten braunten, und die ganze Mannschaft stand auf der Schanze, mit Säbel und Schießgewehr bewaffnet, um sich bis auf den letzten Blutstropfen zu vertheidigen. Als es dunkel ward, mußten zwei Matrosen sich auf den Bugspriet setzen, und mit dem Schlage acht riefen sie: Feuer! Es war gerade in der Gegend, wohin unser Cours uns führte, gesehen, schien nicht weit zu seyn, verschwand aber gleich, und ich ließ jetzt einige Segel einnehmen, um auf den Fall eines Angriffs das Schiff leichter regieren zu können. Wir segelten langsam weiter, und es herrschte eine Todtenstille, die plötzlich durch den Ruf: Feuer! Feuer! ein Fahrzeug ist uns ganz nah! schauerlich unterbrochen ward. Ich hatte jetzt das Feuer, welches gleich wieder verschwand, selbst gesehen; das Fahrzeug war, ungeachtet der Dunkelheit, deutlich zu unterscheiden; und hätten wir noch zwei Minuten unsern Cours beibehalten, so wäre der Rurick geentert, was vermuthlich die Absicht der Räuber war. Fest entschlossen zu siegen oder zu sterben, ließ ich auf der Stelle die rechte Seite des Schiffs gegen den Feind wenden, der höchstens zwanzig Faden von uns entfernt war, und sogleich die Kanonen abfeuern; auf einer so kleinen Entfernung mußten natürlich Kugeln und Kartätschen treffen, was den Räubern gewiß sehr unerwartet kam, und ihnen viel Schaden zufügte; denn kaum waren unsere Kanonen gelöst, so schlugen sie einen andern Cours ein, und man hörte noch einige Zeit verschiedene Stimmen durch einander schreien. So wären wir einer Gefahr entgangen, die bei geringerer Vorsicht uns das Leben hätte kosten können, und auch diese hätte uns vielleicht nicht gerettet, wenn die Räuber nicht so unvorsichtig gewesen wären, uns das Feuer sehen zu lassen. Als der Capitain Guerin, welcher wieder eine halbe Meile zurückgeblieben war, unsere Kanonade hörte, kam er auf die Idee, daß wir Nothschüsse thäten, weil wir gescheitert wären, und wandte sein Schiff, um nicht ebenfalls auf die Untiefe zu gerathen. Ich ließ ein Signal machen, daß ich ihn zu sprechen wünschte; der Rurick ward beigelegt, bis die Eglantine neben uns war, und nachdem ich ihm unsern Vorfall erzählt, setzten wir unsern Cours fort.

Den 9ten. Um elf Uhr Morgens sah man von der Spitze des Mastes die Insel Gaspar in S. t. W. und Mittags lag sie uns in S W 8° 37 Meilen entfernt. Unsere Länge nach den Chronometern betrug 252° 52′ 40″. Der Wind war so schwach, daß wir uns der Insel nur langsam näherten. Wir bemerkten einen starken Strom nach S O., umschifften um elf Uhr Abends, der Dunkelheit ungeachtet, die westliche Seite der Insel in der Entfernung von sieben Meilen, und um Mitternacht, als sie uns in N ungefähr acht Meilen entfernt lag, warfen wir die Anker, weil während der Nacht die Fahrt zwischen

Pulo-leat und der Insel Banco gefährlich ist; die Eglantine mußte ebenfalls vor Anker gehen. Die Tiefe betrug 16 Faden über einem Boden von grauem Sande, der Strom lief nach SO 1¾ Meile die Stunde.

Den 10ten wurden die Anker mit Anbruch des Tages gelichtet, der Wind wehte frisch aus NW, wandte sich aber bald nach W; Mittags lag uns die Gaspar-Straße schon im Rücken, und wir segelten bei schwachem Winde den zwei Brüdern zu. Ich habe erst später erfahren, daß vor einem Jahre die englische Fregatte Alceste, auf welcher Lord Amherst als Gesandter nach China ging, bei seiner Rückreise an einer bis jetzt unbekannten Untiefe scheiterte, welche in der Nähe von Pulo-leat liegen soll. Wir haben diese nicht bemerkt; denn da mir der nördliche Theil von Pulo-leat gefährlich schien, so ließ ich ihn in beträchtlicher Entfernung; an der westlichen Spitze aber sind wir so nah vorbeigesegelt, daß wir die Menschen am Ufer mit bloßen Augen hätten sehen können.

Den 12ten. Um sechs Uhr Morgens wurde vom Mast der Berg Knob, oder Montagne D'apres, welcher sich auf Sumatra befindet, entdeckt; um 7 Uhr sah man ihn schon deutlich von der Schanze in SW 12°, und drei Stunden später auch die beiden Brüder in SW 9°. Mittags waren wir zwischen den beiden Brüdern und Sumatra durchgesegelt, und nahmen den Lauf auf Straße Sunde, mußten aber, weil Windstille eintrat, die Anker fallen lassen. Die beiden Brüder lagen uns in NO 23° in einer Entfernung von 10 Meilen.

Den 13ten brachte uns ein schwacher Landwind wenig vorwärts. Mittag lag uns die Nord-Insel in NW 12° 3 Meilen entfernt, und als sich uns zwei Uhr der Wind erhob, benutzte ich ihn sogleich, um die Insel Zupsten zu erreichen, wo ich die Anker, zwei Meilen von der Sumatra-Küste, fallen ließ. Die Nord-Insel lag uns in NO 14° sieben Meilen entfernt; 1½ Meile nördlich von unserm Ankerplatze lagen drei kleine, niedrige, stark mit Wald bewachsene Inseln, die auf keiner Karte angedeutet sind.

Ein Nachen befand sich in unserer Nähe, auf dem die Menschen emsig angelten, und sich gar nicht um uns zu bekümmern schienen; ich bemerkte aber, daß sie uns sehr genau beobachteten, und als sie sich uns wie von ungefähr näherten, warf ich ihnen ein Messer zu, das sie mit freundlichem Kopfnicken empfingen. Sie gaben uns durch Zeichen zu verstehen, daß sie uns vom Lande ein großes Thier bringen wollten, und verschwanden sogleich hinter den drei Inseln. Diese Insulaner waren mager und von dunkler Farbe, und ihre schwarz gefärbten Zähne machten sie sehr häßlich; ihre Köpfe waren mit großen Strohhüten, in Form der chinesischen, bedeckt, und ihre Kleidung bestand aus alten Nankin-Hemden, woraus ich schloß, daß sie oft mit Europäern in Berührung kommen. Der Nachen war ein ausgehöhlter Baumstamm, versehen mit einem Balancier. Nach einer Stunde kamen die Insulaner wieder mit einer mächtig großen Schildkröte, die sie auf den Rücken gelegt und quer über den Nachen gebunden hatten; zwei Affen und einige Papageien saßen auf dem Bauche derselben. Der Insulaner, dem ich das Messer geschenkt, gab zu verstehen, daß die Schildkröte, die er Curpat nannte, mit einem Tau aufs Schiff gehoben werden sollte, und kaum konnten zwei Matrosen das ungeheure Thier heraufheben, von dessen Fleisch sich nachher die ganze Mannschaft zwei Tage nährte. Als die Schildkröte an Bord war, welche ich als Gegengeschenk für das Messer erhielt, bestieg der halb nackte Insulaner selbst den Anrick mit einem kleinen Bündel in der Hand; ohne ein Wort zu sagen, oder eine Bewegung zu machen, die einem Gruße ähnlich war, setzte er sich auf der Schanze nieder und wickelte seinen Bündel los. Wir alle standen, voll Erwartung der Schätze, die da zum Vorschein kommen sollten, um ihn herum, als er ein Paar sehr alte, fadem, goldgestickte Hosen hervorzog, die er jetzt ohne Umstände anlegte; nach voll-

enderer Toilette nahm er eine wichtige Miene an, und machte mir begreiflich, daß er mir die große Schildkröte geschenkt, wobei er das Wort Präsent sehr oft wiederholte. Ich merkte, daß er auch beschenkt seyn wollte, und gab ihm Perlen, Messer, Scheeren und andere Kleinigkeiten, die ihm zwar recht gut gefielen, ihn aber doch nicht ganz befriedigten. Sein Hauptwunsch war eine Pistole, die er verständlich nannte, und Pulver, in seiner Sprache Belbedil, und als ich ihm das nicht gab, schien er zu bedauern, daß er sich mit dem Geschenk der Schildkröte übereilt hatte. Es war unterdeß ein zweites Canot mit fünf Menschen angelangt, von denen einer etwas Spanisch und Englisch sprach; die Ladung bestand ebenfalls aus Affen und Schildkröten, die sie aber nur für Piaster, Pistolen und Belbedil hergeben wollten, und wenn sie einen Piaster erhielten, so untersuchten sie am Klange, ob es auch wirklich Silber sey. Wir kauften einige Affen, worunter sich einer befand, der das Gesicht eines alten Frauenzimmers hatte, und dessen Gattung die Herren Gelehrten für eine bis jetzt in der Naturgeschichte unbekannte erklärten. Auch Hühner überließen sie uns, und man könnte sich hier gewiß reichlich mit Lebensmitteln versorgen, wenn man einige Tage verweilen wollte. Nachdem die Insulaner fast alle ihre Waare verkauft, verließen sie das Schiff, und wir ergötzten uns noch an dem Anblick des schönen Landes und an dem Sumatra-Berg, der sich stolz bis in die Wolken erhebt.

Den 14ten gingen wir bei Tagesanbruch unter Segel, und der Strom führte uns schnell dem Sunde zu. Ich hatte mich für den Canal zwischen der Zwölften-Insel und dem Stromfelsen bestimmt, den wir auch um sieben Uhr schon passirt waren; hier aber ward der Wind schwach, der Strom führte uns dem nahen Felsen zu, und unsere Lage wäre mißlich geworden, wenn nicht ein sich plötzlich erhebender, frischer Wind uns der Gefahr entrissen hätte. Die Zahl der Zwölften-Inseln ist auf der Karte auf fünf angegeben, wir haben deren acht gezählt. Meinen Plan, zwischen den Inseln Crocotoa und Tamarin durch zu segeln, vereitelte der ungünstige Wind, der uns zu laviren zwang. Mittags lag uns der Pic auf der Insel Crocotoa in SW 60°, und der Pic auf der Insel Tamarin in NW 20°. Nachmittags um sechs Uhr hatten wir die Straße gewonnen; ich erwartete nicht weiter die Eglantine, welche zu langsam segelte, und überdem jetzt alle Gefahren überstanden hatte, und setzte ohne Zeitverlust meine Reise fort.

Den 15ten. Abends um acht Uhr gelang es uns, die Straße ganz zu durchsegeln.

Den 16ten setzte sich der Wind in O fest, und begann frisch zu werden, wobei ich den Cours SW und S. W. t. W. richtete, um die Cocosinsel in S zu lassen.

Den 2ten März hatten wir bei einem frischen Passat die Breite 22° 2′, und Länge 289° 40′ erreicht. Um sechs Uhr Abends ward das Schiff durch eine große Feuerkugel so hell erleuchtet, daß wir alle Gegenstände wie am Tage unterscheiden konnten; sie entstand an der östlichen Seite der Plejaden, und nahm senkrecht ihren Lauf dem Horizonte zu; die ganze Erscheinung dauerte nur drei Secunden.

Den 4ten März passirten wir um zwölf Uhr in der Nacht den südlichen Wendekreis, und den 13ten, als wir uns in der Breite 29° 10′, Länge 313° 26′ befanden, schien es, als wollte uns der bis jetzt so treue Passat verlassen. Der Wind drehte sich nach N, und diese plötzliche Veränderung war in der Temperatur sehr merklich; der Wind wehte und kalt an, während die Luft noch drückend warm war. Schwarze Wolken verbreiteten sich in N über den Horizont, wo wir ein beständiges Wetterleuchten bemerkten; der Barometer fiel, und ich erwartete einen heftigen Sturm, der an der südlichen Spitze von Madagascar, wo wir uns eben befanden, nicht selten ausbricht. Um Mitternacht, indem wir eben bei frischem Winde sieben Knoten segelten, entstand plötzlich Windstille; die Wellen, welche in verschiedenen Richtungen liefen, beunruhigten das Schiff; ich vermuthete, daß der Strom hier sehr stark seyn müßte,

und unſere Obſervationen am nächſten Mittag bewieſen, daß er uns 48½ Meile nach N 72° getrieben hatte. Während der Windſtille ſahen wir ganz in unſerer Nähe (es war ſo dunkel, daß wir kaum auf 15 Faden die Gegenſtände unterſcheiden konnten) ein großes Schiff mit drei Maſten; wir erwarteten, da der Rurick ſich durchaus nicht ſteuern ließ, an das andere Schiff zu ſtoßen, was unſern Untergang zur Folge gehabt hätte; indeß der Wind, der uns ſchon ſo oft gerettet, wenn die Gefahr am größten war, erhob ſich auch dieß Mal zu rechter Zeit, und brachte uns glücklich auseinander.

Den 17ten März. Breite 32° 40′, Länge 325° 36′. Ein heftiger Windſtoß aus W zwang uns, eilig die Segel einzuziehen, um unſere Maſten nicht zu verlieren; der Regen floß in Strömen herab, der Donner rollte fürchterlich gerade über uns, rechts und links ſchlugen die Blitze dicht neben uns ins Meer, unſern Rurick aber ſchützte Gott. Am Cap der guten Hoffnung ſollen ſolche Windſtöße nicht ſelten ſeyn, und mit Recht hat der Seefahrer ſie zu fürchten, da das Schiff bei der geringſten Nachläſſigkeit zu Grunde gehen kann.

Den 27ſten. Nachdem wir mehrere Tage in der Nähe des Cap heftige SW Stürme ausgehalten, wandte ſich der Wind nach O, und wir befanden uns heute ſchon auf der Bank. Ich hatte den Cours nach dem äußerſten Rand derſelben gerichtet, um den Strom, der hier nach W läuft, in ſeiner ganzen Kraft zu benutzen. Die Mittagsobſervation gab uns für die Breite 35° 18′, Länge 337° 4′. Den Strom fanden wir 72 Meilen nach SW 66°, jede Stunde alſo drei Meilen.

Den 29ſten. Als wir uns Mittags in der Breite 34° 55′, Länge 339° 2′ befanden, ward zu gleicher Zeit in NO 32° und in NO 10° hohes Land entdeckt, das öſtlich vom Cap Lagulas lag.

Den 30ſten umſchifften wir Mittags das Vorgebirge der guten Hoffnung, und nahmen längs der Küſte den Cours der Tafelbay zu. Um ſechs Uhr lag uns die Robben-Inſel in NO 73° 14 Meilen entfernt. Der Wind war ſchwach, und wir näherten uns nur langſam dem Canal, der von der Robben-Inſel und dem grünen Vorgebirge gebildet, in die Tafelbay führt. Die Sonne war ſchon untergegangen, und wir hatten den Canal noch nicht erreicht; ich beſchloß, ungeachtet der Dunkelheit, ihn zu paſſiren, was mir nicht leicht wurde, da ich früher nie hier war; indeß es gelang uns, und wir warfen um ein Uhr in der Nacht die Anker in der Tafelbay. Durch verſchiedene Feuer am Ufer irre geleitet, hatte ich zwar nicht den Ort getroffen, wo die Schiffe gewöhnlich zu liegen pflegen, indeß ſchätzte ich mich ſehr glücklich, nur angekommen zu ſeyn, als gleich darauf ein ſo heftiger Sturm ausbrach, daß wir ein zweites Anker werfen, und die Stengen mit dem Raa aufs Verdeck herunterlaſſen mußten.

Den 31ſten. Bei Tagesanbruch merkten wir erſt, daß wir nicht vor der Cap-Stadt geankert, ſondern am öſtlichen Theil der Bay, drei Meilen von der Stadt entfernt, vor welcher 19 Schiffe vor Anker lagen. Auffallend war es, daß wir noch immer den Sturm aus S auszuſtehen hatten, während die Schiffe vor der Stadt Windſtille, und weiterhin gar einen leichten Wind aus N, alſo einen ganz entgegengeſetzten hatten; dieſe Verſchiedenheit der Winde wird durch den Tafelberg bewirkt. Jetzt kam ein Lotſe an Bord, wir lichteten die Anker, und kaum hatten wir eine Meile nach W zurückgelegt, ſo hörte der Sturm auf, und ein nördlicher Wind brachte uns zur Stadt, wo wir unter den übrigen Schiffen die Anker fallen ließen. Ich fuhr ſogleich ans Land, um dem Gouverneur, Lord Sommerſet, meine Aufwartung zu machen, der ſich aber auf ſeinem Landgute befand und erſt morgen zurückkehren wollte.

Den 1sten April. Nachdem der Capitain der Französischen Corvette, l' Uranie, M. L. de Freycenet*), der eben auf einer Entdeckungsreise begriffen ist, mich mit seinem Besuch beehrt, fuhr ich zu Lord Sommerset, der mich bat, ihn auf seinem Landgute New-land zu besuchen, das fünf Meilen von der Stadt liegt. Der Tafelberg bedeckte sich mit weißen Wolken, das sichere Zeichen eines herannahenden Sturms, und schon am Abend wehte dieser so heftig, daß man nicht mehr zu den Schiffen kommen konnte, obzwar sie kaum 50 Faden vom Lande entfernt lagen, und ich mußte die Nacht am Lande bleiben.

Den 2ten. Konnte ich gestern nicht ans Schiff, so war es heute noch unmöglicher; selbst meine Fahrt zu Lord Sommerset mußte ich aufgeben, weil man allgemein versicherte, daß das Landgut bei diesem Sturm, der ungeheuere Sandmassen und selbst kleine Steine in die Höhe trieb, nicht zu erreichen sey.

Den 3ten wüthete der Sturm noch heftiger, kein Mensch wagte sich auf die Straße. Meine Chalupe, die am Ufer lag, ward vom Winde fortgetrieben und sehr beschädigt; mehrere Schiffe in der Tafelbay wurden von drei Ankern losgerissen, obgleich sie Raaen und Stengen aufs Verdeck genommen hatten. Dieser Sturm erinnerte mich an den Orkan, der mir so viel Schaden zufügte, und ich pries mich glücklich, die Nacht in die Bay eingedrungen zu seyn. Als ich, nachdem der Sturm sich endlich gelegt, ans Schiff fuhr, fand ich es überall voll Sand, und durch den salzigen Wasserstaub ganz wie krystallisirt. Der Barometer zeigt hier nie einen SO Sturm an; man muß im Gegentheil gutes Wetter erwarten, denn ehe der heftige Sturm begann, stand er auf 31° 00, und stieg während des Sturms auf 31° 10. Der NW Sturm soll hingegen stark auf den Barometer wirken.

Den 4ten. Heute hatten wir wieder das schönste Wetter; ich besuchte die Corvette l'Uranie, und Herr Freycenet hatte die Güte, mir alle seine Instrumente und übrige Sehenswürdigkeiten zu zeigen, worunter eine Destillirmaschine, vermittelst welcher man Seewasser in trinkbares verwandeln konnte, meine besondere Aufmerksamkeit in Anspruch nahm. Diese Maschine, die einen Raum von 20 Fuß in der Breite, und 10 in der Länge und Höhe einnimmt, befand sich am vordern Theile im untern Raum des Schiffs; in einem Tage bringt sie so viel Trinkwasser hervor, als 130 Mann in drei Tagen brauchen, wozu nur eine unbedeutende Quantität Steinkohlen gehört. Ich hatte nicht das Glück, der jungen Madam Freycenet vorgestellt zu werden, die ihren Mann begleitet, und die erste Dame ist, welche eine Entdeckungsreise mitmacht.

Den 5ten. Heute speiste ich endlich auf dem Landgute des Lord Sommerset, das sehr hübsch ist, und überall die Spuren des holländischen Fleißes verräth. Hier machte ich die Bekanntschaft des sehr verdienstvollen Obrist Barre, der mich auf morgen zu sich einlud, um mich nach Constantia zu begleiten, das ich zu sehen wünschte.

Den 6ten machte ich mit dem Obrist Barre den sechs Meilen weiten Ritt nach Constantia, das schon zu oft beschrieben ist, als daß ich noch etwas darüber sagen könnte. Nur die Hoffnung kann ich dem Leser mittheilen, daß der herrliche Constantia-Wein in Zukunft billiger zu haben seyn wird, indem ein Engländer einen neuen Weinberg angelegt hat, der in Hinsicht der Lage und Beschaffenheit des Erdreichs einen Wein hervorbringt, der ganz dem Constantia gleich kommt. Ich fand die Gegend von Constantia herrlich, und den hundertjährigen Wein, welchen man uns vorsetzte, köstlich. Der Verwalter

*) Freycenet ist durch Baudins Reise bekannt, die er als Lieutenant mitmachte.

von Constantia versicherte, daß er nicht nöthig habe, umherzureisen, um die verschiedenen Nationen der Erde kennen zu lernen, denn alle kämen zu ihm; einen Russischen Offizier hatte er indeß doch noch nicht gesehen. Auf dem Rückwege bemerkte ich eine Menge kleiner, hübscher Vögel, die den Colibris glichen, und Obrist Barre erzählte mir bei dieser Gelegenheit von einer merkwürdigen Naturbegebenheit, wovon er selbst öfter Augenzeuge gewesen, als er in Begleitung einiger Hottentotten eine Reise ins Innere des Landes machte. Die Hottentotten, welche ein sehr scharfes Sehorgan besitzen, suchen eine Biene zu bemerken, die mit ihrem eingesammelten Honig nach Hause fliegt, und laufen dieser nach; oft würde es ihnen aber dennoch nicht gelingen, der Biene zu folgen, wenn nicht die erwähnten Vögel, welche die Absicht des Menschen bemerken, ihm behülflich wären. Der Vogel verfolgt jetzt die Biene, und gibt dem Hottentotten, der beiden nachläuft, durch Pfeifen zu erkennen, wo sich der Stock befindet, und wenn dieser den Honig herausgenommen, so wirft er dem Vogel, den sie den Honigfresser nennen, zum Lohn etwas hin.

Die Engländer haben ein Regiment von Hottentotten errichtet, das sehr gut seyn soll, da sie alle vortreffliche Schützen sind, große Strapazen aushalten und lange hungern können. Die Kaffern, welche oft die Colonie beunruhigen, und von Englischen Soldaten in Zucht gehalten werden, fürchten diese wenig, indem sie zu sagen pflegen: was seyd ihr für Kerle, ihr könnt ja nicht hören, nicht sehen, nicht laufen; aber dem Hottentotten zu entwischen ist schwer, denn er sieht wie ein Falke, läuft wie ein Hase, und seine Kugeln treffen immer! —

Die Hottentotten sind, im Vergleich mit den Kaffern, sehr klein, und bilden überhaupt eine eigene, von den andern Afrikanischen Völkern ganz abweichende Menschenrace, sind aber wegen ihrer Wahrheitsliebe und Gutmüthigkeit hier sehr beliebt.

Ich kehrte erst den andern Tag auf den Nurick zurück, wo ich auch Herrn von Chamisso schon vorfand, der unterdeß eine Excursion nach dem Tafelberge gemacht und dort eine Menge Pflanzen gesammelt hatte.

Den 13ten. Als das Wasser und die frischen Lebensmittel eingenommen waren, verließen wir am 8ten April die Cap-Stadt. Den 13ten, in der Breite 30° 39′, Länge 345° 33′ gestattete die Windstille folgende Observationen mit dem Sirthermometer:

Temperatur der Luft	68° 0
Temperatur des Wassers auf der Oberfläche des Meeres .	67° 0
Auf 200 Faden Tiefe	49° 5
Auf 50 Faden	60°. 8
Auf 25 Faden	66° 0

Den 21sten. Vom Anfang unserer Reise bis zum heutigen Tage hatten wir, vom Greenwich-Meridian angerechnet, 360 Grad von O nach W zurückgelegt, und daher einen Tag verloren; ich avancirte also den 21sten zum 22sten, und aus Dienstag wurde Mittwoch gemacht.

Den 24sten sahen wir die Insel St. Helena in einer Entfernung von 50 Meilen in NW. Ich beschloß, hier einen Tag zu verweilen, damit der Russische Commissär, Graf Balleman, Gelegenheit hätte, durch mich in sein Vaterland Briefe abzuschicken, und näherte mich gegen Abend einer englischen Kriegsbrigg, welche hier kreuzt, und alle Schiffe, die nach St. Helena wollen, genau untersucht. Der Offizier kam an Bord, spannte aber, ehe er meine Kajüte betrat, den Hahn einer im Ermel verborgenen Pistole; er gab mir den Rath, mich während der Nacht in der Nähe der Insel zu halten, damit sie

bei Tagesanbruch durch den Telegraphen unsere Ankunft melden und wir dann den Weg nach Jamestown nehmen könnten.

Den 25sten nahm ich meinen Cours der SO Spitze der Insel zu, welche die Engländer, des zuckerhutförmigen Berges wegen, die Zuckerhut-Spitze nennen. Die Brigg machte Signale, der Telegraph antwortete, und es fiel mir nicht ein, daß eine Kanonenkugel, die über uns weg pfiff, uns gelten könnte, da der wachthabende Offizier mir die Erlaubniß ertheilt, nach der Rhede zu segeln; als aber ungeachtet der Russischen Flagge, die wir trugen, eine zweite Kugel durch die Masten fuhr, legte ich das Schiff bei, um eine Erklärung zu erwarten, und bald erschien der Lieutenant von dem Linienschiffe Conqueror, erbot sich, uns selbst auf die Rhede zu führen, und meinte, die Batterie habe kein Recht, auf uns zu feuern. Wir setzten uns jetzt getrost in Bewegung, und in demselben Augenblicke zischte die dritte Kugel über unsere Köpfe weg; ich legte wieder bei, und der Offizier verließ uns mit dem Versprechen, daß wir um 11 Uhr die Erlaubniß haben sollten, auf die Rhede zu gehen; als aber diese um 12 Uhr noch immer nicht erfolgt war, ließ ich die Flagge streichen, bedankte mich mit einem Kanonenschuß für die freundliche Aufnahme, zog ab, und richtete meinen Cours auf die Insel Ascenßion. Man hat die Länge dieser Insel so verschieden angegeben, daß ich recht nahe gehen wollte, um sie nach meinen Chronometern recht genau zu bestimmen.

Von St. Helena nach Reval.

Den 30sten sahen wir die Insel Ascenßion auf 50 Meilen in NW 40°. Mittags war sie noch 22 Meilen entfernt; wir umschifften ihre östliche Seite, und um halb sechs Uhr Abends lag ihre Mitte im wahren W, in einer Entfernung von 1¼ Meile; die Chronometer gaben für ihre Länge 14° 22′ 30″. Jetzt nahmen wir den Cours dem Aequator zu, den wir den 6ten Mai in der Länge 20° 26′ durchschnitten. Der Strom, welcher uns von St. Helena regelmäßig nach SW getrieben, änderte heute seine Richtung nach SO. Wir nahmen Abschied von der südlichen Halbkugel, und begingen feierlich den Tag, an dem wir den Aequator zum letzten Mal durchschnitten.

Den 3ten Juni. Um fünf Uhr Morgens sahen wir die westliche der Azorischen Inseln, Flores, umschifften ihre östliche Seite, nahmen dann den Weg dem Englischen Kanal zu, und warfen den 16ten Juni Abends vor der Stadt Portsmouth die Anker. Geschäfte zwangen mich zu einer Reise nach London, wo ich die Ehre hatte, unserm Großfürsten Nicolai Pawlowitch nebst dem Prinz Regenten vorgestellt zu werden. Ich ließ hier einige Dosen Patentfleisch, zum Beweis, wie gut es sich gehalten, dem Erfinder desselben zurück, dem alle Seefahrer unstreitig sehr viel Dank schuldig sind.

Den 30sten verließen wir England, verweilten einen Tag in Kopenhagen, und ich sah den 23sten Juli mit unnennbarem Gefühl Reval wieder, das ich vor drei Jahren voll freudiger Erwartung, doch nicht ohne Furcht, verlassen; das Glück begünstigte meine Reise, und meine Freude über den Anblick der geliebten Vaterstadt ward zum Dankgebet.

Den 27sten Juli verließ ich Reval, und den 3ten August 1818 warf ich die Anker in der Newa vor dem Hause des Grafen Rumanzoff.

Analyſe

der auf dem Rurick im großen Ocean entdeckten Inſeln.

Von dem Capitain Commodore Kruſenſtern.

Von den Entdeckungen des Lieutenant Kotzebue hat man schon früher einige Nachrichten in öffentlichen Blättern gelesen; sie haben indeß die Bemerkung veranlaßt, als ob die meisten von ihm gesehenen Inseln schon früher entdeckt seyen, und folglich die Ehre ihrer Entdeckung nicht dem Rurick gehöre. Dieser Aufsatz soll daher eine kurze Analyse der von dem Lieutenant Kotzebue gesehenen Inseln enthalten, welche Jeden in den Stand setzen kann, zu beurtheilen: in wiefern diese Behauptung gegründet sey, und ob die Reise des Rurick auch um die Erweiterung der Geographie einiges Verdienst habe *).

Da der große Ocean während der letzten 50 Jahre, sowohl durch Handelsschiffe, als durch solche, die eigentlich auf Entdeckungen ausgeschickt wurden, in allen möglichen Richtungen durchkreuzt worden ist, so ist für den Seefahrer, welcher jetzt eine Entdeckungsreise unternimmt, nur eine geringe Ausbeute zu erwarten; allein es möchte wohl eben so wichtig, und für die Geographie des Südmeeres unstreitig viel interessanter seyn, die bis jetzt noch nicht gelösten Zweifel über einige frühere und seitdem nicht wiedergefundene Entdeckungen zu heben, um dadurch mehr Ordnung in die Geographie des großen Oceans bringen zu können, als hie und da eine neue Insel zu entdecken. Die Eitelkeit der Nation, zu welcher der Seefahrer gehört, möchte wohl durch die Entdeckung einiger neuen Inseln mehr geschmeichelt werden, als durch das Wiederauffinden alter Entdeckungen; für die Wissenschaft ist jedoch weniger dabei gewonnen, besonders wenn die Lage der neu entdeckten Inseln nicht mit astronomischer Schärfe bestimmt wird.

Unter den noch zu lösenden Problemen im großen Ocean sind die von den Holländern im Anfange des 17ten und im Anfange des 18ten Jahrhunderts entdeckten Inseln diejenigen, welche die Geographen am meisten beschäftigt haben. Dalrymple und Burney in England, und Fleurieu in Frankreich, haben über ihre wahrscheinliche Existenz sehr verschiedene Meinungen geäußert, besonders hat Fleurieu, im dritten Bande seiner trefflichen Ausgabe von Marchands Reise, über die Entdeckungen des Admirals Roggewein eine sehr ausführliche Abhandlung geschrieben, und viele Geographen sind durch die bekannten Talente dieses gelehrten Seemannes bewogen worden, fürs Erste seine Meinung für die richtigere anzunehmen. Es war daher schon längst der Wunsch der Geographen, daß die Region, in welcher die Entdeckungen von Le Maire und Spouten und Roggewein liegen, von

*) Die königliche Gesellschaft zu Göttingen hat bereits einen Auszug einer Notiz, die ich ihr vor einigen Jahren über die ersten Entdeckungen des Lieut. Kotzebue mitzutheilen die Ehre hatte, in ihren gelehrten Anzeigen abdrucken lassen; in dieser Analyse werde ich zwar auch von den spätern Entdeckungen sprechen, jedoch genöthigt seyn, Manches aus meiner an die königl. Gesellschaft gerichteten Mittheilung zu wiederholen.

Neuem genau untersucht werden möchte: eine Aufgabe jedoch, die nicht leicht ist, da es für die Navigation kein gefährlicheres Meer gibt, als eben dieses; es ist mit niedrigen, kaum über dem Meere hervorragenden Koralleninseln und Riffen besäet, die sich in langen, oft unabsehbaren Ketten nach verschiedenen Richtungen hinschlängeln, und um so gefährlicher sind, da der Seefahrer, obgleich vom Lande umringt, nirgends seinen Anker werfen kann. Um diese Inseln näher zu untersuchen, muß er, ihrer niedrigen Lage wegen, ihnen sehr nahe kommen, und entsteht dann ein plötzlicher Windstoß, oder tritt stürmisches, trübes Wetter ein, so läuft er Gefahr, an die steilen Korallenwände geworfen zu werden, ein Schicksal, welches auch eins von Roggeweins Schiffen traf. Man vermeidet daher gern diese Gegend, und so ist sie von keinem neuen Seefahrer untersucht worden. Der Commodore Byron sah zwar mehrere jener niedrigen Inseln, und es ist sehr wahrscheinlich, wie ich sogleich zeigen werde, daß einige von diesen Inseln die nämlichen sind, die auch Shouten gesehen hatte; die Roggeweinschen Entdeckungen hingegen, da sie südlicher liegen, mußten ihm entgehen. Bougainville, Wallis, Cook in 1773, nahmen einen weit südlicheren Cours, auf welchem ein ähnlicher Archipel entdeckt ward; das Meer jedoch, in welchem die problematischen Entdeckungen von Le Maire und Shouten und Roggewein liegen, ist in der ganzen Ausdehnung von Osten nach Westen nicht untersucht worden. Capitain Cook im Jahre 1774, auf seiner Fahrt von den Mendoza-Inseln nach Otaheite durchschnitt es nur von NO nach SW. Es war daher dem Lieut. Kotzebue vorgeschrieben, die Shoutenschen und Roggeweinschen Entdeckungen wieder aufzusuchen; ein Auftrag, den er sehr gut ausgeführt hat. Die geringe Größe seines Schiffs und sehr schönes Wetter begünstigten diese Untersuchung; auch hat er, wie seine Karten beweisen, mehr von diesen Koralleninseln gesehen und sie sorgfältiger erforscht, als irgend einer seiner Vorgänger. Es ist zwar nicht jede einzelne von den Holländern gemachte Entdeckung von ihm wieder erkannt worden; die wichtigsten Zweifel scheinen mir jedoch gelöst zu seyn, wie ich es hier zu beweisen suchen werde.

Den 26sten März 1815 sah der Lieut. Kotzebue die Insel Sales y Gomez. Man hat zwar auch früher vermuthet, daß der auf einem Amerikanischen Schiffe in der nämlichen Breite nur 5° östlicher entdeckte Felsen Gwyn mit der Insel Sales y Gomez einerlei sey; ich glaube jedoch nicht, daß auf einem und dem nämlichen Schiffe die Lage beider Inseln nach der Angabe der Spanier und Amerikaner sollte untersucht worden seyn. Dieß hat der Lieut. Kotzebue gethan und dadurch die Identität beider Inseln außer allen Zweifel gesetzt. Auf einer im Jahre 1815 erschienenen sehr schönen Weltkarte sieht man noch diese Insel unter dem Namen Gwyn in der auf dem Amerikanischen Schiffe angezeigten Länge: 100° 40′. Nach den Beobachtungen des Lieut. Kotzebue liegt die Insel Sales y Gomez in 26° 36′ 15″ S und in 105° 34′ 28″ W; nach denen des Capit. der Spanischen Marine Gomez in 26° 28′ 47″ S und in 105° 26′ 46″ W.

Den 16ten April entdeckte Lieut. Kotzebue in 14° 50′ S und 138° 47′ W eine niedrige, hie und da mit Bäumen bewachsene Insel, mit einem See (Lagoon) in der Mitte; ihre Länge betrug in einer NW und SO Richtung fünf Meilen (60 auf einen Grad), Einwohner waren keine zu sehen. Es ist wohl keinem Zweifel unterworfen, daß sie die von Le Maire und Shouten entdeckte Hunde-Insel ist, besonders ist mir ihre große Entfernung von der nächsten Insel im Westen, der überzeugendste Beweis ihrer Identität. Der Lieut. Kotzebue war auch dieser Meinung; indeß da es ihm nicht unmöglich schien, daß hier noch eine ihr ähnliche Insel zu finden seyn könne, so gab er ihr den Namen: Zweifelhafte Insel.

Den 20sten April entdeckte der Lieut. Kotzebue eine ähnliche, nur viel kleinere Korallen-Insel. In einer NNO und SSW Richtung beträgt ihre Länge drei Meilen, und ihr ganzer Umfang kaum zehn Meilen. Sie zeichnet sich besonders dadurch aus, daß sie keinen Lagoon hat, mit welchem fast alle Korallen-Inseln versehen sind. Ihre Breite ist 14° 57′ 20″ S, und ihre Länge 144° 28′ 30″. Der Lieut. Kotzebue hielt sie mit Recht für eine neue Entdeckung, und da sie die erste war, so gab er ihr den Namen des Urhebers dieser fürstlichen Unternehmung.

Die Romanzoff-Insel ist nicht die von Shouten genannte Insel Sondergrondt; diese ist bewohnt und kaum eine deutsche Meile lang; auch ist sie nicht Shoutens Insel Waterlandt, denn auch die hat einen Lagoon; noch ist sie die von Roggewein genannte Insel Carlshoff, obgleich sie nach Behrens Beschreibung der Roggeweinschen Reise die nämliche Größe hat; allein diese hat einen Lagoon, jene nicht; auch liegt die Insel Carlshoff zwölf Deutsche Meilen im Osten von den Shadelyk-Inseln, die Romanzoff-Insel hingegen über 30 Meilen. Shoutens Cours war wahrscheinlich zu nördlich, und Roggeweins Cours zu südlich, um diese kleine Insel sehen zu können, die dem Rurick in einer Entfernung von elf Meilen aus dem Gesichte verschwand.

Den folgenden Morgen erblickte man eine Insel mit einem Lagoon in 14° 41′ S und 144° 59′ 30″ W, die den Namen Spiridoff erhielt; ihre Länge in einer NNO und SSW Richtung beträgt elf Meilen. Mir scheint sie, wiewohl ich irren kann, die westlichste der zwei Inseln zu seyn, die der Commodore Byron King George Islands nannte, und deren eigenthümlicher Name Oura ist. Diese Insel, die auch einen Lagoon hat, liegt nach Cook in 14° 37′ S und 145° 10′ W; er gibt ihr eine Ausdehnung in einer NO und SW Richtung von beinahe 12 Meilen (near 4 leagues) und eine Breite von 3 bis 5 Meilen. Hier stimmt also alles überein: Länge und Breite, Größe und Richtung, äußere und innere Gestalt, worunter ich den See in der Mitte der Insel verstehe. Aber da die Insel Oura sechs Meilen SW1/2W von der östlichen der König Georg Inseln oder der Insel Tiookea liegt, so könnte man mir den Einwurf machen, daß der Lieut. Kotzebue auch diese müsse gesehen haben; aber auch ohne Hülfe seiner Karte wird man leicht begreifen, daß er sie nicht sehen konnte. Die Insel Oura ist zwölf Meilen lang; der Kanal, der sie von der Insel Tiookea trennt, ist sechs Meilen, folglich von der SO Spitze von Oura bis zur SO Spitze von Tiookea sind 18 Meilen. Nun sah der Lieut. Kotzebue bloß das südliche Ende von Oura, folglich war er wenigstens 20 Meilen von Tiookea entfernt, das ihm auch seiner Lage nach während des Umschiffens von Oura verborgen bleiben mußte; allein war auch dieß nicht der Fall, so konnte er sie in einer Entfernung von 18 bis 20 Meilen nicht sehen, da diese niedrigen Inseln, den eignen Worten des Lieut. Kotzebue zufolge, höchstens 15 Meilen weit gesehen werden können. Ich würde über die Identität der Inseln Spiridoff und Oura auch nicht den geringsten Zweifel haben, wenn nicht Byron und Cook Beide die Insel bewohnt gefunden hätten, der Lieutenant Kotzebue hingegen keine Bewohner sah; dieser Einwurf läßt sich jedoch auch beseitigen, um so mehr, da Kotzebue nur der SW Seite der Insel nahe war, die Ansiedelungen der Insulaner aber auf der entgegengesetzten Seite seyn können, vielleicht um den Bewohnern der nächst liegenden Inseln näher zu seyn.

Den 23. April erblickte man auf beiden Seiten Land; das in SSO erkannte der Lieut. Kotzebue für Cooks Palliser-Inseln, oder, was das nämliche ist, für Roggeweins Shadelyk-Inseln; das in SSW schien ihm eine neue Entdeckung zu seyn. Er segelte durch den Canal, der beide Gruppen trennt, und wandte sich nach der westlichen, die eine Kette von mehrern mit Bäumen stark bewachsenen

und durch Korallenriffe verbundenen Inseln ausmacht; er segelte in einer Entfernung von höchstens einer Meile längs dem nordöstlichen, südöstlichen und südwestlichen Theile dieser Kette; von der West-Spitze nahmen die Inseln eine Richtung nach NW und Norden, aber diesen Theil mußte er unerforscht lassen; die Ausdehnung der von ihm aufgenommenen Inseln der Auricks-Kette, denn so nannte er diese Inseln bis zu der West-Spitze, fand Lieut. Kotzebue, die Krümmungen abgerechnet, 60 Meilen; den Umfang der ganzen Kette schätzt er auf wenigstens 60 Meilen. Die NO Spitze der Auricks-Kette liegt in 15° 11′ S, die Ost-Spitze in 15° 20′ und 146° 30′ W; die SW Spitze in 15° 30′, und die West-Spitze in 15° 20′.

Die Auricks-Kette ist wohl so gut wie eine ganz neue Entdeckung anzusehen, wenn man auch annehmen will, daß der östliche Theil dieser Inseln dasjenige Land sey, das Cook, wie er sich bei der dritten seiner Pallister-Inseln befand, in NNO sah, und die vierte seiner Gruppe nannte. In der Entfernung, in welcher er sich von diesem Lande befand, mußte er es für eine Insel von geringer Größe halten. Fleurieu hält diese vierte Insel für diejenige, die Roggewein die Schwester genannt hat, und sie ist auf seiner Karte als die kleinste der Shadelosk-Inseln verzeichnet.

Als der Lieut. Kotzebue das südliche Ende der Auricks-Kette umschiffte, erblickte man von der Spitze des Mastes Land, welches er aber gewungen war ununtersucht zu lassen; es liegt in 15° 45′ und 146° 55′, und ist aller Wahrscheinlichkeit nach die von Roggewein genannte Insel Aurore, die seit der Zeit ihrer Entdeckung nicht wieder gesehen worden ist. Fleurieu hat ihre Lage zu 15° 30′ S und 147° 11′ berechnet, welche sehr genau mit der Länge und Breite der von dem Lieut. Kotzebue gesehenen Insel übereinstimmt.

Kaum hatte man die Auricks-Inseln aus dem Gesicht verloren, so zeigte sich neues Land in W. t. S. das der Lieut. Kotzebue für die nämliche Insel erkannte, die auf Arrowsmiths Karte den Namen Dean führt. Sie besteht, wie die Auricks-Kette, aus mehrern Inseln, von denen einige von ansehnlicher Größe und durch Korallenriffe mit einander verbunden sind. Der Lieut. Kotzebue segelte in einer Entfernung von höchstens einer Meile längs der ganzen südlichen Seite dieser Inseln, die in einer Richtung von W. t. N. und O. t. S. eine Ausdehnung von 7 2/3 Meile haben. Die Ost-Spitze derselben liegt 20′ im Westen von der West-Spitze der Auricks-Kette in 15° 16′ 30″ S und 147° 12′ W; die West-Spitze in 15° 00′ und 148° 22′. Von dieser Spitze nimmt die Kette eine Richtung nach NO.

Daß die Insel, die der Lieut. Kotzebue nach Arrowsmith Dean-Insel *) nannte, die nämliche ist, die Byron Prince of Wales-Insel nennt, und auch auf den Karten unter dem Namen Danna vorkommt, darüber kann wohl kein Zweifel seyn. Byron gibt ihr eine Länge von 60 Meilen in einer Ost- und Westrichtung, und bestimmt ihre Breite zu 15° 00′ S, und die Länge des westlichen Endes zu 151° 53′. Zieht man hievon die 3° 55′ ab, um welche Cook, Byrons Länge der König George-Inseln, zu westlich fand, so bleibt 147° 58′. Die von dem Astronom Wales corrigirte Länge dieser Insel ist 147° 48′. Die Richtung, die Größe, die Breite und auch die Länge passen genau auf die von dem Lieut. Kotzebue gesehene Dean-Insel.

*) Den Namen Dean erhielt diese Insel im Jahre 1803 von dem Capitain des Englischen Schiffs Margaret, welcher sie aber nicht für Byrons Prince of Wales Island, sondern für eine neue Entdeckung halten wollte.

Genau im Westen, 15 Meilen von der West-Spitze dieser Insel, von welcher Burney es sehr wahrscheinlich gemacht hat, daß sie Shoutens Vlieghen-Insel seyn müsse, entdeckte der Lieut. Kotzebue den 21sten April wiederum Land, ganz gleicher Natur mit dem eben verlassenen, d. h. kleine, durch Korallenriffe mit einander verbundene Inseln. Diese Inselkette, die in einer NNO und SSW Richtung 15 Meilen lang ist, zeichnet sich besonders dadurch aus, daß aus der Mitte des Sees (mit wenigen Ausnahmen eine Eigenthümlichkeit aller Korallen-Inseln) eine kleine, stark mit Bäumen bewachsene Insel hervorragt. Er gab diesen Inseln, deren Mitte in 15° 00′ S und 143° 41′ W liegt, den Namen: Krusenstern-Inseln. Da Byron längs der Nordseite seiner Prince of Wales Island segelte und dann seinen Cours N 82° W nahm, so ist es sehr begreiflich, daß er diese Insel nicht gesehen hat, die folglich als eine neue Entdeckung anzusehen ist.

Nicht zufrieden, das Ende dieses Labyrinths erreicht zu haben, richtete der Lieut. Kotzebue jetzt seinen Lauf nach WNW, um die von Roggewein entdeckten Bauman-Inseln in der Gegend aufzusuchen, wo Fleurieu glaubt, daß sie liegen müßten. Er sah jedoch kein Land, und es möchte wohl jetzt so gut wie entschieden seyn, daß die frühere Meinung der Englischen Geographen, als ob die Bauman und Bougainville's Isles des Navigateurs einerlei seyen, welcher Meinung auch Capit. Burney beipflichtet, gegründet ist, wie sehr auch Fleurieu diese Hypothese zu widerlegen gesucht hat. Eben so wenig konnte der Lieut. Kotzebue die von Fleurieu genannten Roggewein-Inseln, die Roggewein für Cocos- und Verraders-Insel hielt, und die großen Inseln Tienhoven und Gröningen finden, von welchen letzteren Burney glaubt, daß sie die südlichsten der Salomon-Inseln seyn müssen.

Aus dem Vorhergehenden wird man sich überzeugt haben, daß die Fahrt des Lieut. Kotzebue ein bedeutendes Licht über die Entdeckungen von Le Maire und Shouten und Roggewein geworfen hat; es ist nur zu wünschen, daß die von ihnen entdeckten Inseln zwischen dem 138sten und 149sten Grade der Länge bald einer zweiten Revision unterworfen werden, und daß sie eine eben so befriedigende Ausbeute liefern möchte, als die des Lieut. Kotzebue. *)

Den 30sten April sah er die Penrhyn-Inseln, eine Gruppe von bewohnten Korallen-Inseln, ganz denen gleich, die er zuletzt gesehen hatte. Die Penrhyn-Inseln wurden im Jahre 1788 auf dem Englischen Schiffe Lady Penrhyn entdeckt, und sind, glaube ich, seitdem von keinem Seefahrer besucht worden. Auf dem Schiffe Penrhyn hielt man die Gruppe für eine einzige Insel, weil man ihnen nicht näher als bis auf acht Meilen kam, und das Wetter zur nähern Untersuchung ungünstig war.

Der Lieut. Kotzebue fand die Breite dieser Inseln 9° 1′ 30″ S und die Länge 157° 34′ 32″; 8′ nördlicher und 11′ östlicher, als sie auf dem Schiffe Penrhyn bestimmt worden war. Man zählte 15 Inseln, die beinahe einen Kreis, 11½ Meile im Durchmesser, bilden. Die Bevölkerung dieser Inseln schien nach Verhältniß der Größe sehr bedeutend.

Auf seiner Fahrt nach Norden wünschte der Lieut. Kotzebue die von Marshall im Jahre 1788 entdeckte Inselkette zu durchschneiden, von welcher die Mulgrave-Inseln die südlichen und die Gilbert-Inseln die nördlichen sind. Er konnte indeß zwischen dem 8 und 10° der Breite in der auf Arrowsmiths Karte angedeuteten Länge kein Land erblicken: ein Beweis, daß diese Längen unrichtig sind.

*) In meinen hydrographischen Beiträgen pag. 171—183 findet man mehrere Nachrichten über die Entdeckungen von Le Maire und Shouten und Roggewein.

Die große Inselkette, die von 1° S bis 12° N zwei große Archipelage bildet, die ich nach ihren Entdeckern Gilbert- und Marshall-Inseln genannt habe, verdient wohl eine genaue Untersuchung. Arrowsmith hat H. v. Kotzebue versichert, daß er sie auf seiner Karte nach Angaben verschiedener Seefahrer, welche hie und da eine Insel dieses Archipels gesehen, verzeichnet habe, folglich die Genauigkeit ihrer Angaben nicht verbürgen könne. Die Untersuchungen des Lieut. Kotzebue beweisen indeß, daß die Längenbestimmungen des Capit. Marshall richtiger sind, als die des Capit. Gilbert, welchen letzteren Arrowsmith den Vorzug gegeben hat.

Den 21sten Mai wurde eine Gruppe von niedrigen, aber bewohnten Inseln entdeckt; sie waren fast alle durch Korallenriffe mit einander verbunden, und es erstreckten sich Riffe von diesen Inseln auf 15 Meilen nach Norden, und auf 12 Meilen nach Westen. Der Lieut. Kotzebue umschiffte sie ganz, und fand eine Oeffnung von zwei Meilen Weite, durch welche er segelte; die Inseln, nördlich von diesem Kanal, nannte er Kutusoff-, und die südlichen Suworoff-Inseln; die beiden Gruppen zusammengenommen haben eine beinahe Nord- und Süd-Richtung, und nehmen in dieser Richtung einen Raum von 25½ Meilen ein. Der Canal, welcher beide Gruppen trennt, und 3½ Meile weit ist, liegt in 11° 11′ 20″ N, und 190° 9′ 30″ W. Der Lieut. Kotzebue besuchte diese Inseln im folgenden Jahre zum zweiten Male, und erfuhr, daß sie von den Eingebornen Udirick und Tagay genannt werden.

Da man diese Inseln auf keiner Karte der Südsee sieht, so hielt sie Kotzebue mit Recht für eine neue Entdeckung; man hat ihm indeß die Ehre dieser Entdeckung streitig machen wollen, indem man behauptet: die Kutusoff seyen die nämlichen, die Wallis für die Pescadores hielt. Nach Wallis liegt eine der zwei von ihm gesehenen Inseln in 11° 00′ N und 192° 30′ W; die andere in 11° 20′ N und 192° 58′ W. Die von Wallis gegebene Beschreibung dieser Inseln paßt durchaus nicht auf die Kutusoff-Inseln, und selbst angenommen, daß dieß der Fall wäre, so könnte eine solche Vermuthung erst dann zur Gewißheit werden, wenn man bei Wallis's Länge der Pescadores einen Fehler von 2½° annehmen wollte. Ich glaube indeß beweisen zu können, daß die Länge des Capit. Wallis nicht um einen halben Grad, ja nicht um einen Viertelgrad unrichtig seyn könne. Oestlich und westlich von den Pescadores sind zwei Punkte, deren Länge wir durch sehr genaue Beobachtungen kennen, die aber auch von Wallis durch Mondsbeobachtungen bestimmt worden sind; die wahre Länge dieser Puncte kann folglich dazu dienen, den Werth der auf dem Schiffe Delphin gemachten Mondsbeobachtung zu prüfen. Diese Puncte sind die Inseln Boscaven und Keppell und die Insel Tinian.

1) Den 14ten August 1767 sah man auf dem Delphin die Inseln Boscaven und Keppell; den 16ten befand sich das Schiff 1° 3′ westlich von ihnen, und aus den an diesem Tage gemessenen Mondsdistanzen berechnete der Astronom Wales die Länge der Boscaven-Insel 174° 7′ 39″, und die der Keppell-Insel 174° 10′ 24″. La Perouse bestimmte die Länge der beiden Inseln zu 173° 56′ W. Angenommen also, daß die von La Perouse bestimmte Länge die wahre sey, so ist der Fehler der auf dem Delphin bestimmten Länge weniger als ¼ Grad.

2) Die Länge von Tinian wurde durch vier Reihen von Mondsbeobachtungen bestimmt: zwei Reihen von Mondsabständen waren auf der Rhede von Tinian den 27sten und 30sten Septbr.; eine Reihe den 16ten Sept. wo sich das Schiff 1° 26′ im Osten von Tinian, und die vierte nach der Abfahrt von Tinian, 2° 15′ im Westen von dieser Insel gemessen. Aus diesen vier Reihen, die, wie man sich aus den Beobachtungen selbst überzeugen kann, gar nicht viel von einander abweichen, berechnete der Astro-

neun Wales die Länge der Rhede von Tinian 145° 55′ 25″ O. Die wahre Länge ist 145° 45′ *); der Fehler beträge demnach nur 10 Minuten. Bei den Inseln Boscawen und Keppell betrug er 12′; wie sollte man denn bei den Pescadores einen Fehler von 2½ Grad annehmen dürfen? Die Länge der Pescadores hat der Astronom Wales aus den am 27sten August und am 11ten September gemessenen Monddistanzen abgeleitet; am ersten Tage befand sich das Schiff 5° im Osten, und am letztern Tage 16½° im Westen von den Pescadores. Die Beobachtungen am 27sten August gaben für die Länge dieser Inseln 192° 27′ 30″, und die am 11ten September 192° 51′ 52″. Im Mittel also 192° 39′ 41″ oder 167° 20′ 56″ Ost **). Es ist folglich durchaus nicht möglich, daß die Kutusoff-Inseln und die Pescadores einerlei sind. Nach Nachrichten, die Kotzebue auf diesen Inseln erhielt, liegt genau im Westen eine Gruppe von Inseln, die sie Bigini nennen und unstreitig die Pescadores seyn müssen.

Den ersten Januar 1817 entdeckte er eine bewohnte, niedrige, mit Wald bewachsene Insel, die von Norden nach Süden drei Meilen lang und ¾ Meilen breit ist. Ihre Breite ward zu 10° 8′ 27″ N und ihre Länge zu 189° 4′ 46″ bestimmt. Sie erhielt den Namen: **Neujahrsinsel**; die Eingebornen nennen sie **Miady**. Den 4ten Januar entdeckte man eine Gruppe von Inseln, die einen Kreis bilden, der ein Meer einschloß, das 27 Meilen lang und 12 Meilen breit ist, und zu welchem zwei Einfahrten führen; derjenige, durch den der **Rurick** hineinsegelte, war nur 50 Faden, und der, aus welchem er hinaussegelte, 150 Faden breit. Der Lieut. **Kotzebue** hielt sich bis zum 7ten Februar auf den Inseln dieser Gruppe auf, die aus 65 Inseln besteht und den Namen des Grafen **Romanzoff** erhielt. Die Breite des Ankerplatzes bei der Insel Otdia, die südlichste und zugleich auch die größte Insel dieser Gruppe, ist 9° 23′ 9″ N, die Länge aus 300 Monddistanzen 189° 43′ 45″ W. Diese Gruppe nimmt in einer Ost- und West-Richtung einen Raum von 30 Meilen ein, ihre Breite beträgt ungefähr zehn Meilen.

Eine zweite, ebenfalls kreisförmig gebildete Gruppe, erhielt den Namen des gewesenen Seeministers, Admiral **Chichagoff**; ihre Länge beträgt von NW nach SO 24, ihre Breite nur vier Meilen. Die Breite der Mitte dieser Gruppe, die von den Eingebornen **Eregup** genannt wird, ist 9° 6′; die Länge 189° 56′ W.

Den 10ten Februar entdeckte man eine dritte Gruppe, welche die Eingebornen **Kawen** nennen, und eben so wie die frühern zwei gestattet ist. In einer NW und SO Richtung ist diese Gruppe 33 Meilen lang; ihre größte Breite ist 13. Da sich hier zwischen den Korallenriffen ein Eingang fand, so segelte der Lieut. Kotzebue in den Lagoon hinein. Die größte Insel dieser Gruppe, die den Namen **Arakscheff** erhielt, ist 2½ Meile lang und ¾ Meile breit, und liegt in 8° 54′ 21″ N und 189° 11′ W, die südöstlichste Insel in 8° 29′ 30″ — 188° 49′.

Eine vierte Gruppe, die aus 32 Inseln besteht und von den Eingebornen **Aur** genannt wird, erhielt den Namen des jetzigen Seeministers, Marquis de **Traversey**. Sie hat in einer NW und SO Richtung eine Ausdehnung von 13 Meilen; ihre größte Breite beträgt sechs Meilen. Die Breite des Ankerplatzes ist 8° 18′ 42″ N, die Länge desselben 188° 30′ W.

Eine fünfte Gruppe, die man den ersten März entdeckte, wird von den Eingebornen **Ailu** genannt; sie ist 15 Meilen lang und fünf breit. Der Lieut. **Kotzebue** fand eine Oeffnung zwischen dem

*) Espinosa Memorias sobre las observaciones etc. vol. 2. pag. 5.

**) Astronomical observations made in the voyages of Byron, Wallis etc. pag. 12.

Riffe, das die Inseln, welche den Kreis bilden, verbindet und den See in der Mitte einschließt, mit segelte hinein. Die nördlichste Insel dieser Gruppe, welche den Namen Krusenstern erhielt: Cape mait, liegt in 10° 27′ 15″ und 190° 09′ O.

Eine sechste Gruppe in 9° 51′ 30″ N und 190° 46′ 30″, von den Eingebornen Ligiep genannt, erhielt den Namen des Admirals, Grafen Hayden.

Diese sechs Gruppen, so wie die vier Gruppen: Arno, Medjuro, Mille und Bigar, welche sämmtlich nördlicher liegen, von dem Lieut. Kotzebue aber nicht besucht worden konnten, bilden die Kette Radack. Den Aussagen der Eingebornen zufolge läuft im Westen von dieser, in einer Entfernung von ungefähr einem Grade, eine zweite ähnliche Kette parallel und ganz der Kette Radack ähnlich, d. i. in einer fast Nord- und Süd-Richtung; diese westliche Kette, die aus neun großen Inselgruppen und drei einzelnen Inseln besteht, nennen die Eingebornen Ralick. Ihr Ursprung ist gar nicht zu gewissen, indem alle Anzeigen, die dem Lieut. Kotzebue, während er sich bei diesen Inseln aufhielt, von den Insulanern gemacht wurden, nicht nur in der Entfernung, sondern auch in der Richtung einander ganz ähnlich waren. Derjenige Seefahrer also, welchem die Untersuchung dieses großen Archipels übertragen werden sollte, kann dreist auf die Entdeckung der Kette Ralick rechnen, wenn er sich nach der Karte richtet, die der Lieut. Kotzebue nach den ihm mitgetheilten Nachrichten verfertigt hat und mit zu der Sammlung der Karten gehört, die diese Reisebeschreibung begleiten. Er selbst verfehlte sie, da ihn während einer stürmischen Nacht ein starker Strom wahrscheinlich so schnell nach Westen getrieben hatte, daß er diese Kette durchschnitt, ohne eine von den dazu gehörigen Inseln zu sehen. Ohne großen Zeitverlust wäre es ihm nicht möglich gewesen, gegen den Passat und gegen den Strom zurück nach Osten zu lavieren.

Es fragt sich jetzt, ob die von dem Lieut. Kotzebue beschriebenen Gruppen eine neue Entdeckung oder schon früher bekannt gewesen sind. Die Antwort ist: daß es sehr wahrscheinlich ist, daß sie von dem Lieut. Kotzebue zuerst sind gesehen worden, wie ich dieß hier zu beweisen suchen werde. Vergleicht man die Lage der von dem Capit. Marshall im Jahre 1788 auf dem Schiffe Scarborough entdeckten Chatham- und Calvert-Inseln zwischen dem 9 und 10° der Breite, so wie der von dem Capit. Bishop auf dem Schiffe Nautilus im Jahre 1799 genannten Bas Reef tied islands und Bishop Junction Islands, welche letztere unstreitig einerlei mit den Chatam- und Calvert-Inseln sind, so könnte man leicht den Schluß ziehen, daß die von Kotzebue zwischen dem 9 und 10° entdeckten Inseln identisch mit jenen seyen. Allein da wir wissen, daß im Westen von der Kette Radack genau in der nämlichen Breite ebenfalls Gruppen von Inseln liegen, so ist es wenigstens eben so möglich, daß der Capitain Marshall die westlichern und nicht die östlichern Inseln gesehen hat. Dieß wäre denn auch der Fall mit der Gruppe Rilu, die nach Kotzebue in 10° 28′ liegt, und folglich mit der Breite der auf Marshalls Karte verzeichneten Inseln Tindal und Matts genau übereinstimmen *). Daß auf dem Scarborough und auf dem Nautilus die Inseln der Kette Ralick, und nicht die der Kette Radack gesehen worden sind, scheint auch der Umstand wahrscheinlich zu machen, daß Langemui, ein Chef der Gruppe Rilu, dem Lieut. Kotzebue sagte: vor mehrern Jahren habe ein Schiff mit weißen Menschen die Gruppe Odia (die größte der Kette Ralick) berührt, von welchem die Eingebornen Eisen eingehandelt hätten;

*) In dem Berichte über die Fahrt des Schiffes Scarborough geschieht der Entdeckung der Inseln Tindal und Matts keine Erwähnung; auch haben sie weder Arrowsmith noch Espinosa auf ihren Karten verzeichnet.

eines ähnlichen Besuchs konnte sich indeß keiner auf den Inseln der Kette Radack erinnern; auch wußte man, daß vor vielen Jahren ein Schiff den Inseln Bigini, welche die nördliche Gruppe der Kette Ralick sind, und wie ich es früher gesagt habe, aller Wahrscheinlichkeit nach die Inseln, welche Wallis für die Pescadores hielt, vorübergesegelt sey. Und so wäre es wahrscheinlich, daß dem Lieut. Kotzebue in der That die Entdeckung der von ihm beschriebenen Inseln gehöre, wozu noch der Umstand kommt, daß die von ihm genannte Neujahrsinsel weder auf dem Scarboroughs, noch auf dem Nautilus ist gesehen worden.

Aber wenn man auch beweisen könnte, daß der Lieut. Kotzebue nicht der erste Entdecker dieser Inseln sey, so kann ihm doch das Verdienst nicht streitig gemacht werden, uns zuerst mit ihrer wahren Lage bekannt gemacht zu haben. Auch war diese Entdeckung nicht zufällig; er hat, was weit verdienstlicher ist als unverhofft auf eine Insel zu stoßen, die Inseln, die in dieser Gegend auf den Karten verzeichnet sind, aufgesucht, und 2½ Monat angewandt, um sie mit der größten Genauigkeit aufzunehmen. Man wird aus seinem Berichte gesehen haben, welchen Muth und welche Geschicklichkeit er gezeigt hat, diese sonderbar gebildeten Inseln aufs genaueste zu erforschen, und welchen Gefahren er getrotzt, um in die fast hermetisch verschlossenen Bassins hineinzudringen. Er ist der erste Seefahrer, welcher es gewagt hat, diese von Korallen umkreisten Seen zu befahren, und ich glaube nicht mit eine Partheilichkeit zu Schulden kommen zu lassen, wenn ich behaupte, daß sowohl bei der Erforschung dieser gefährlichen Inseln, als auch bei der Revision der für den Seefahrer gleich gefährlichen Shoutenschen und Roggeweinschen Inseln, der Lieut. Kotzebue einen so unerschrockenen Muth und eine so große Beharrlichkeit, verbunden mit so vieler seemännischer Gewandtheit, gezeigt hat, daß er in dieser Hinsicht wohl dem berühmten Flinders zur Seite gestellt werden kann. Die Entdeckung der Inseln Radack ist auch in sofern höchst interessant, als sie uns mit einem Volke bekannt gemacht hat, das unstreitig das sanfteste und liebenswürdigste aller Bewohner der Südsee ist; und ich glaube keinen ungerechten Wunsch zu äußern, daß die gänzliche Erforschung dieses großen Archipels Keinem aufgetragen werden möge, als ihm, der sich in einem so hohen Grade die Liebe und das kindliche Zutrauen dieser gutmüthigen Leute erworben hat, die ihn wie ihren Wohlthäter verehren, und dessen Zurückkunft sie so sehentlich sich bei seiner Abreise erbaten.

Auf der Fahrt von den Radack-Inseln nach Unalaska berührte der Lieut. Kotzebue die auf der Englischen Fregatte Cornwallis im Jahre 1807 entdeckten Inseln, die man jetzt unter dem Namen der Cornwallis-Inseln auf den Karten zu verzeichnen pflegt. Er fand, daß sie aus zehn kleinen, durch Felsenriffe mit einander verbundenen Inseln bestehen. (Man sehe die Karte dieser Inseln in Kotzebues Atlasse.) Die Breite der Mitte hat er zu 14° 42′ N, und die Länge zu $\frac{169° 3′ 30″ O}{190\ 56\ 30\ W}$ bestimmt. Ich habe an einem andern Orte gezeigt, daß diese Inseln wahrscheinlich das Gaspar Rico der alten Spanischen Seefahrer sey.

Den 20sten October des nämlichen Jahrs, auf der Fahrt von den Sandwich-Inseln nach Radack, suchte der Lieut. Kotzebue eine Gruppe von kleinen Inseln auf, welche den 14ten December 1807 auf der Englischen Fregatte Cornwallis entdeckt wurden, und auf den Karten den Namen Smith-Inseln führen, nach dem jetzigen Capitain Smith der Englischen Marine, welcher seit einigen Jahren mit der Aufnahme der Küsten des mittelländischen Meeres beschäftigt ist, und im Jahre 1807 auf der Fregatte Cornwallis als Lieutenant diente. Von diesen sehr gefährlichen Inseln, die bis auf mehrere Meilen mit

Untiefen umgeben sind, und auf welchen der Rurick beinahe gescheitert wäre, hat der Lieut. Kotzebue eine eigene Karte geliefert; nach seinen Beobachtungen liegen sie in 169° 39′ 20″ W und 16° 45′ 36″ N. Daß diese Inseln die nämlichen sind, die im Jahre 1786 von dem Piloten der Königl. Spanischen Marine, Don Jose Camisares, auf seiner Fahrt von San Blas nach Manilla entdeckt worden sind, werde ich an einem andern Orte zeigen.

Dieß sind wohl in hydrographischer Hinsicht die vorzüglichsten Resultate von der Reise des Hr. v. Kotzebue in der eigentlichen Südsee; doch kann ich nicht unerwähnt lassen, daß sein Atlas die von ihm selbst aufgenommenen Pläne zweier sehr sichern und bis jetzt ganz unbekannten Häfen in der Südsee enthält. Der eine ist der Hafen Honarure auf der Insel Woahoo, einer der Sandwich-Inseln; der andere auf der Insel Guaham, welcher den Namen La Calderona de Apura führt und nach den Beobachtungen Kotzebues in 13° 26′ 41″ N und 144° 50′ 6″ O liegt, ganz dem von Honarure in sofern ähnlich, daß beide durch Riffe gebildet werden.

Ich finde keine Veranlassung, hier über die Entdeckungen und Untersuchungen des Lieut. Kotzebue in der Behringsstraße Etwas zu sagen; man findet eine befriedigende Auskunft darüber in der Beschreibung seiner Reise.

Asce, den 28/16 Juli 1820.

Krusenstern.

Ueber die

Krankheiten der Mannſchaft

während der drei Jahre der Reiſe

vom

Arzte des Schiffes, Dr. Eſchſcholtz.

Kurzer Bericht

über die wesentlichen Krankheiten der Mannschaft während der drei Jahre der Reise.

Es kann meine Absicht nicht seyn, hier jede zufällig entstandene Krankheit aufzuzählen (wozu ich nur mein in dieser Hinsicht geführtes Tagebuch abschreiben dürfte), sondern ich will der im Verfolg der Reise durch die sich entgegenstellenden äußern (entfernten) Krankheitsursachen nothwendig erfolgten Wirkungen auf die Gesundheit der Mannschaft erwähnen, und hin und wieder, wo es der Aufzeichnung nicht ganz unwerth scheint, die dawider ergriffene Verfahrungsart und die Wirkungen der angewandten Mittel hinzufügen. Mein Bestreben ging immer dahin, den herrschenden Charakter der Krankheiten in den verschiedenen oft schnell veränderten Himmelsstrichen zu erkennen. Dieses wurde aber entweder durch die geringe Anzahl der Kranken oder durch den schnellen Wechsel der Himmelsstriche und der dadurch veränderten Jahreszeiten oft erschwert und zuweilen auch unmöglich; denn kaum war die Kenntniß des gegenwärtigen Charakters erlangt, so hatte dieser auch schon sein Ende erreicht und ein anderer seine Stelle eingenommen.

Dem Schiffsarzte, dessen Publikum große Räume mit ihm schnell durchläuft, gebricht es daher oftmals sehr an der dem ansässigen Landarzte so großen Hülfe, der Bekanntschaft mit dem stehenden Charakter der gegenwärtigen Krankheiten zur Erkenntniß der Natur neu entstandener. Es wird wohl Niemand daran zweifeln, daß es mir gar nicht leid war, wenn oft nur so wenige oder unbedeutende Krankheiten statt fanden, daß aus diesen kein allgemeiner Schluß zu ziehen war. Jedoch muß ich gestehen, daß ich in der Nähe von Chili wirklich wünschte, noch einen leichten Kranken zu bekommen, um die Ursache der bei einem schwer Leidenden erfolgten Veränderungen auffinden zu können.

Erſtes Kapitel.

Reiſe von Kronſtadt bis Teneriffa.

Katarrhe und Rheumatismen.

In der Nordſee zeigten ſich zuerſt leichte Katarrhalfieber, Diarrhöen und rheumatiſche Beſchwerden. Bei einem Matroſen, der als Muſter des ſcrophulöſen Habitus dienen könnte, fanden ſich an mehreren Theilen des Körpers Furunkeln ein; in England war ſein ganzer Rücken mit kleinen Blutſchwären überſäet, und bei unſerer Abreiſe von da nahmen ſie alle Gelenke ſeines rechten Armes ein. Die Heilung derſelben gelang ſehr leicht und ſchnell. Ich verband bloß mit Emplast. gum. ammon. und machte die Erfahrung, daß es beſſer ſey, dieſes Pflaſter zwei Tage hindurch liegen zu laſſen, als es täglich zu ändern; denn nach dieſer Zeit hatte ſich faſt der ganze Furunkel in eine große mit Blutwaſſer angefüllte Blaſe verwandelt, welche, wenn es nicht ſchon von ſelbſt geſchehen war, nur durch einen kleinen Schnitt geöffnet zu werden brauchte, um das Blutwaſſer ausfließen zu laſſen. Auf die Anwendung einer Salbe löſte ſich bald die vorher die Blaſe bildende Haut ab, und die röthliche Baſis des Furunkels verſchwand.

Bei unſerer Abreiſe aus Plymouth bemerkten wir mit Unwillen, daß der Schiffsſchmied ganz heiſer war, ohne daß er ſich unter die Zahl der Kranken hatte aufnehmen laſſen, noch mir davon Anzeige gethan. Er hatte nämlich während unſeres Aufenthalts in Plymouth ſeine Schmiede auf dem Lande aufgeſchlagen, und hielt ſich daſelbſt auch gänzlich auf, wodurch er unſerer Aufmerkſamkeit entging. Bei genauerer Befragung erfuhr ich, daß ihm beim Huſten die Bruſt ſehr ſchmerze, daß er nur ſehr wenig auswerfe, und daß er vorzüglich ein ſchmerzhaftes Gefühl im Luftröhrenkopfe habe. Am andern Tage erzählte er mir, daß er ſchon früher (ungefähr vor einem Jahre) an demſelben Uebel gelitten, und damals Blut geſpieen habe. Als ihn aber Capitain von Kotzebue darüber befragte und ihm Vorwürfe machte, ſeine Krankheit nicht früher angezeigt zu haben, ſo leugnete er das mir Geſagte, und wollte von Aderlaſſen geſprochen haben. Aus dieſem ſah ich wohl, daß er ſich fürchtete zu geſtehen, ſchon krank aus Schiff gekommen zu ſeyn, weil man bei der Auswahl der Matroſen jeden über ſeinen Geſundheitszuſtand befragt, und dieſer ſich als geſund erklärt hatte. Welche Ausſicht ich für die Heilung dieſer Krankheit, einer ſchon völlig ausgebrochenen Luftröhrenſchwindſucht, hatte, wird jeder Sachkundige wiſſen. Die Bruſtbeſchwerden, auf deren Hebung ich vorzüglich mein Augenmerk richtete, um der Lungenſchwindſucht vorzubeugen, wurden in einer Zeit von ungefähr drei Wochen, hauptſächlich durch den Gebrauch des Opiums, gehoben. Aber die Schmerzen im Luftröhrenkopfe und die Heiſerkeit blieben nicht allein, ſondern nahmen immer mehr zu.

Ein großer Vortheil in Hinſicht der Diät wären für dieſen Fall die in den Lehrbüchern angerathenen Seereiſen geweſen, aber da findet ſich wieder der ſchlimme Fall, daß man nicht immer zwiſchen den Tropen ſegeln kann, ſondern mit der unter höhern Breiten gewöhnlichen kalten und feuchten Luft zufrieden ſeyn muß. Wie dieſe letztere auf unſern Kranken wirkte, habe ich leider erfahren.

Zweites Kapitel.

Reiſe von Teneriffa bis Braſilien.

Lungenkrämpfe und Gallenaffectionen.

Auf der Rhede von Teneriffa wurde ein Matroſe mit ſo ſtarken Krämpfen der Lungen befallen, daß er ſinnlos mit den Zähnen knirſchte. Als ich beim dritten Anfalle vom Lande dazu kam, gab ich ihm eine Doſis Valeriana mit Opiumtinctur, worauf kein Anfall mehr erfolgte.

Beim Eintritt in die Tropen zeigten ſich auch die Wirkungen der Hitze; noch vielmehr aber offenbarte ſich die Nähe der Inſeln des grünen Vorgebirges. Zuerſt litt einer der Steuerleute an ſtarken Kopfſchmerzen mit bittrem Geſchmack im Munde, weshalb er immerfort ſpie. Obgleich nach einem Brechmittel, das gut wirkte, noch einige Uebligkeit nachblieb, ſo wurde er doch nach drei Tagen geſund. — Gleich nach dieſem wurden zwei Matroſen zu gleicher Zeit mit ſtarken Kolikſchmerzen befallen. Kaum eine halbe Stunde nachher, nachdem ſie Liniment. volat. auf die ſchmerzhafte Stelle eingerieben hatten, brachen beide und wurden zu gleicher Zeit von einer Diarrhöe befallen. Am andern Tage waren ſie, eine geringe Schwäche ausgenommen, geſund. — An dieſem Tage litten mehrere Matroſen an Leibſchneiden mit Diarrhöe: dieſen gab ich nichts, ſie wurden nur auf die Krankenſuppe geſetzt. Zu gleicher Zeit hatten andere ein krampfhaftes Gefühl im Larynx mit Kopfſchmerzen, die ziemlich anhaltend waren, ſich aber doch bald nach dem Gebrauche der Aethertropfen verloren. Diejenigen, die ſich nicht an dieſe Kolikgeſellſchaft anſchloſſen, litten nachher an langwierigen Koliken und leichten Gallenfiebern, die aber doch alle glücklich abliefen.

Kurz vor unſerer Ankunft in Braſilien wurde ein Matroſe von ſehr heftigen Lungenkrämpfen befallen, die bei ihm anhaltender waren, als bei dem vor Teneriffa damit Behafteten. Er wurde auch durch Valeriana und Opium hergeſtellt; außerdem wuſch ich ihm während des Anfalls die Bruſt mit Aether, worauf bald die Schmerzen vergingen und er einſchlief.

Der Schmied mit ſeiner Schwindſucht des Luftröhrenkopfs befand ſich in Braſilien anfangs recht wohl, aber bald brachten ihn die immerwährenden Regentage dahin, daß er bei unſerer Abreiſe kaum mehr etwas hinunterſchlucken konnte. Doch beſſerte er ſich in der Folge ein wenig.

Der vor Teneriffa mit Lungenkrämpfen befallene Matroſe litt auch in Braſilien noch einmal an denſelben, nachdem er ſich an einem heißen Tage ſtark durch Rudern angegriffen hatte.

Drittes Kapitel.

Reiſe von Braſilien bis Chili.

Rheumatismen und Katarrhe.

Bald nach unſerer Abreiſe aus Braſilien fingen Rheumatismen und katharraliſche und rheumatiſche Fieber zu herrſchen an; auch zeigte ſich die entzündliche Roſe an den Beinen bei zwei Matroſen. Die erſtere von ihnen wurde bald zertheilt; die andere aber, acht Tage ſpäter entſtanden, war langwierig, ging zuletzt in Eiterung über und wollte lange nicht heilen. Ein Matroſe, der auf dem Lande in Bra-

ſilien kleine Wunden an den Füßen bekommen hatte, und ihrer Unbedeutenheit wegen meine Hülfe nicht ſuchte, zeigte mir jetzt die mit ſchwärzlichen Krußen beſetzten Geſchwüre. Die Krußen gingen nach dem Gebrauch der Salben leicht ab, aber heilen wollten die kleinen Geſchwüre nicht. So ging es auch mit mehreren Furunkeln, die ſich wieder zu zeigen anfingen, zu kleinen Geſchwüren wurden und dann auf Einem Punkte der Heilung ſtehen blieben. Die kleinſte Wunde, deren es zur Zeit der Stürme mehrere gab, heilte jetzt nicht; bis endlich nach zweitägigem klarem Wetter Alle zu gleicher Zeit geſund wurden.

Der Schmied war aber öfters ſo ſchlecht, daß er nicht ſchlucken konnte, und magerte ſehr ab, obgleich er Bouillon und Hühnerſuppen zu eſſen und beſtändig Porter zu trinken bekam. Außerdem gab ich ihm Onaſſia und China.

Der Schiffskoch klagte eines Abends über ſtechende Schmerzen in der Lebergegend, dabei hatte er ein unaufhörliches Hüſteln. Nach einigen Tropfen Opium verloren ſich ſogleich das Hüſteln und ein Theil der Schmerzen, und Liniment. volat. auf die ſchmerzhafte Stelle eingerieben, wirkte ſo gut, daß er am andern Tage keine Schmerzen mehr empfand.

Mit Heilung der vorhin erwähnten kleinen Geſchwüre ſchien auch der rheumatiſche Charakter aufgehört zu haben; alle Kranken genaßen, außer dem Schmiede, der ſich hingegen ſchlechter befand. Hier war es, wo ich wünſchte noch einen leichten Kranken zu bekommen, um zu wiſſen, welchem Unheilſtifter ich die Urſache ſeiner Verſchlimmerung zuzuſchreiben hätte. Aber er ging ſeiner Vollendung langſam entgegen! In Chili ſuchten wir alle ſeine Wünſche zu erfüllen; er bekam friſche Milch zu trinken, Arbuſen (oder Waſſermelonen), die er gern aß, ſo viel er begehrte; er wurde ans Land gebracht, nahm ein warmes Bad, nach dem er ſehr verlangte, und beſchloß nach einigen Tagen ſeinen irdiſchen Lebenswandel.

Vor der Ankunft in Chili hatte ſich ein Matroſe eine Stelle auf dem Plattfuße mit ſiedendem Waſſer verbrannt. Anfangs neigte es ſich zur Heilung, aber nach einem anhaltend feuchten Wetter wurde die Wunde plötzlich ſchmerzhaft und es entſtand der feuchte Brand. Dieſem wurde wohl bald abgeholfen, aber das nachbleibende Geſchwür heilte langſam und verurſachte eine weiche Kniegeſchwulſt, die bald verging, bald wieder kam, und erſt in der Nähe von Kamtſchatka gänzlich gehoben ward.

In Chili wurde einmal ein Matroſe, nachdem er auf dem Lande Chiliſchen Wein getrunken hatte, verrückt; dieſes verging bald, am andern Tage hatte er nur noch ſtarke Kopfſchmerzen. Der Wein war vermuthlich mit irgend einem Pflanzenſtoffe, zum Beiſpiel mit Lobelia Tupa L., verſetzt, um ihn berauſchender zu machen.

Viertes Kapitel.

Reiſe von Chili bis Kamtſchatka.

Keine Krankheiten.

Die Reiſe von Chili bis Kamtſchatka war ſo glücklich für den Geſundheitszuſtand der Mannſchaft, daß in der Zeit von viertehalb Monaten keiner an innerlichen Krankheiten litt. Einige Furunkel zwiſchen den Wendezirkeln und wenige Halsdrüſenanſchwellungen im nördlichen nebelreichen ſtillen Meere waren alle Krankheiten, die ſich ereigneten.

Es fehlte eigentlich nicht an Witterungen, die Krankheiten hervorbringen konnten; es gab manche Tage, an denen es beständig regnete, und auch der Uebergang aus dem heißen Klima ins kalte war ziemlich schnell und abstechend. Ich schreibe diese anhaltend gesunde Witterung der großen Entfernung vom hohen Lande fast während der ganzen langen Reise zu. Die niedern Korallen-Inseln, deren wir so viele und ganz nahe vorbeisegelten, spielen in dieser Rücksicht nicht im mindesten die Rolle eines Landes; sie bringen keine andere Temperatur, weder des Wassers, noch der Luft, hervor, dünsten keine Feuchtigkeiten aus, bewirken weder Thau noch Gewitter, und halten die Winde nicht auf.

Fünftes Kapitel.

Reise von Kamtschatka in die Beringsstraße, und von da nach Unalaschka.

Katarrhe.

Nachdem wir die Bay von Awatscha verlassen und uns ein wenig vom Lande entfernt hatten, so weilte der in dieser Jahreszeit fast immer im Meere in der Nähe des Landes herrschende Nebel nicht lange, seine unheilsame Gewalt an uns auszuüben. Anfangs brachte er nur Husten und Schnupfen hervor; nachher aber wurden diese von Heiserkeit und Schmerzen im Luftröhrenkopfe begleitet. Auch geringe katarrhalische Fieber und die Rose kamen vor. Vorzüglich mit Husten und Heiserkeit geplagt waren die neuen aus Kamtschatka mitgenommenen Leute. Diese waren es auch, von denen bald mehrere über Schmerzen in der Gegend des Zwergfells, die sich beim starken Einathmen vermehrten, klagten. Dieses selbige Uebel habe ich im Verlauf der Reise noch mehrere Male bei neuen aus Schiff genommenen Leuten, die früher nie Matrosendienst gethan, zu bemerken Gelegenheit gehabt. Man könnte diese krankhafte Empfindung für ein Symptom der Peripneumonia catarrhalis halten, wenn ein Fieber zu gleicher Zeit statt fände. Aber ich glaube bemerkt zu haben, daß dasselbe durch die ungewohnte Anstrengung beim Ziehen der Taue entsteht, indem sie oft noch mit den Händen haltend an denselben hängen, wodurch die Brustmuskeln und vorzüglich das Zwergfell stark angegriffen werden. Einige Tage Schonung läßt diesen Schmerz leicht verschwinden.

Während der ganzen Reise im Kamtschatkischen Meere und in der Beringsstraße stellten sich keine anderen Krankheiten ein, als Husten, die meistens mit hartnäckiger Heiserkeit und Schmerzen im Luftröhrenkopfe verbunden waren. Ein heißer Thee aus Chamomillen, Fliederblumen und Liquiritia des Abends getrunken, war sehr heilsam dagegen. Oft litt das halbe Commando daran, und es hörte nicht eher auf, als bis wir nach Unalaschka kamen.

Sechstes Kapitel.

Reise von Unalaschka nach Californien und von da nach den Sandwich-Inseln.

Rheumatismen und Hautkrankheiten.

Bei der Abreise aus Unalaschka fingen am andern Tage (am 15ten Sept. n. St.) auch gleich wieder die Husten an, die während der Zeit unseres Aufenthalts am Lande geruht hatten, und diejenigen,

die schlechte Zähne hatten, bekamen Zahnschmerzen. Alles dieses hörte zwei Tage vor Tag- und Nachtgleiche auf, worauf sich rheumatische Schmerzen und Koliken zeigten, die aber nicht von langer Dauer waren.

In die Bay von St. Franzisco in Californien liefen wir ein, ohne Kranke an Bord zu haben. Obgleich es hier schon sehr Herbst war, und über Hitze man eben nicht klagen konnte, so wirkten doch die höhern Sonnenstrahlen auf die beiden aus Unalaschka mitgenommenen Aleuten und auf einige schwächliche Kamtschadalen mit solchem Erfolge, daß sie mehrere Tage an nervösen Fiebern danieder lagen, die aber weder von großer Heftigkeit, noch von langer Dauer waren.

Ein anderer Aleute, schon aus Kamtschatka mit uns auf dem Schiffe, litt an dem in heißen Klimaten gewöhnlichen feinen juckenden Ausschlage mit einem geringen Fieber verbunden. Dieser Ausschlag besteht aus kleinen runden, mit durchsichtiger, nicht wäßriger Feuchtigkeit angefüllten Bläschen (ohne Spitzen), die nur bei ihrem Entstehen jucken, zu welcher Zeit die Haut der ganzen Gegend röthlich ist. Im Anfange lassen sie sich durch den Gebrauch der Mittelsalze in einigen Tagen vertreiben. Werden sie aber über einige Wochen hinaus vernachläßigt, so erfordern sie schweißtreibende Mittel.

Am vorletzten Tage unserer Abreise aus der Bay von St. Franzisko ereignete sich noch ein sehr trauriger Zufall, den ich doch nicht unberührt lassen kann, obgleich die Herzählung solcher Fälle nicht zum Zweck dieses Berichts gehört. — Einer von den drei Russen, die hier an Bord unseres Schiffs traten, schon mehr denn 50 Jahre seines Alters zählend, ein Liebhaber der Jagd, machte sich am Vormittage des vorletzten Tages unseres Aufenthalts in der Bay mit der Flinte auf, um an einem nicht sehr weit vom Präsidio entfernten Teiche wilde Gänse zu schießen. Am Nachmittage wurde er von vorbeigehenden Eingebornen des Landes hülflos auf der Erde in seinem Blute liegend und stöhnend angetroffen; diese gaben sogleich auf dem Präsidio davon Nachricht, worauf man hinging, ihn aufs Präsidium brachte und den stark verwundeten und blutenden rechten Arm mit Tüchern umwickelte. So gelangte er erst am Abende ans Schiff, wo wir die erste Nachricht von ihm erhielten. Ungefähr um Mittagszeit hatte er einen Schuß gethan; zugleich aber fiel ein Funken von der Pfanne der Flinte auf die in der Eile nicht geschlossene Oeffnung eines großen hörnernen Pulverhorns, das ihm an der rechten Seite hing. (Er war linkisch und drückte auch den Hahn der Flinte mit der linken Hand ab.) Das Pulver (ein ganzes Pfund an Gewicht) entzündete sich, sprengte das Horn, und warf den Schützen nieder, dem es am rechten Arme eine große Wunde verursachte und zugleich den Unterleib verbrannte. Die Wunde am Vorderarme war nicht gefährlich, obgleich sie über sechs Zoll lang und vier Zoll breit war: es war alle Haut mit dem Zellgewebe bis auf die Muskeln weggerissen, so daß diese ganz bloß, aber unbeschädigt dalagen. Der Kranke selbst sagte auch bei meiner ersten Besichtigung, daß diese Wunde nichts zu bedeuten habe: ich sollte nur seinen Unterleib besehen, da schmerze es ihn sehr!

Am Unterleibe war in der Regio hypogastrica an mehreren Stellen die Haut abgebrannt, aber eine tiefer dringende Wunde konnte man nicht bemerken. Der Kranke selbst war schwach und bleich, denn er hatte mehrere Stunden geblutet, bis man ihm die Wunde des Arms zum ersten Mal verband; des Schmerzes am Unterleibe wegen war er oft unruhig. Um diesen zu mildern, legte ich erweichende Mittel auf den Unterleib. Die Nacht hindurch blutete die Wunde noch viel, bis ein gegen Morgen angelegtes Tourniket dem Bluten ein Ende machte.

An diesem Tage gingen wir in die See. Den Kranken auf dem Lande zurückzulassen, schien uns grausam zu seyn, da er früher, seit der Nachricht, daß er mit uns ins Vaterland zurückkehren sollte, ganz

voll Freuden war; und, zurückgelassen, die Betrübniß über die vereitelte Hoffnung sehr nachtheilig auf ihn wirken würde. Ein anderer Grund, den Kranken mitzunehmen, war der gänzliche Mangel eines Arztes auf dem Lande.

An diesem und den drei folgenden Tagen milderte sich der Schmerz in dem Unterleibe nicht; der Kranke brach Speisen und Getränke wieder aus, war schwach, fing an irre zu reden: alles Zeichen, daß eine Entzündung der Gedärme statt fand, und der früh am Morgen des fünften Tages plötzlich erfolgende Tod bestätigte es.

Vor dem Anfange des Passatwindes auf der Fahrt zu den Sandwich-Inseln, bei schlechtem, regnigtem Wetter und veränderlichem Winde wurde ein Matrose mit einem vierzehn Stunden lang anhaltendem Froste befallen, worauf er wieder gesund ward. Ich hatte ihm, da der Frost in der Nacht statt fand, nur zweimal Spiritus menth. sat. gegeben.

Siebentes Kapitel.

Reise von den Sandwich-Inseln über Radack nach Unalaschka.

Keine Krankheiten.

Nun folgt wieder in meinem Tagebuche ein erwünschter leerer Zwischenraum von vier Monaten, in welcher Zeit keine innerliche, durch veränderte Beschaffenheit der Luft hervorgebrachte Krankheiten sich ereigneten.

Während unseres Aufenthalts auf der Kette von Korallen-Inseln, Radack, bei unseren Fahrten auf Böten in der von Inseln und Riffen eingeschlossenen See erfolgten, durch das beständige Spritzen des sehr salzigen Wassers *) und durch die darauf brennende Sonne, Anschwellungen und Plagen der Lippen, so wie auch Augenentzündungen. Durch den zu häufigen Genuß der jungen Cocosnüsse entstanden bei einigen Diarrhöen.

Ich kann nicht unterlassen hier zu erwähnen, daß auf der Rückkehr von einer unserer eben angeführten Fahrten auf Böten bei ziemlich frischem Winde ein Matrose so sehr das Gefühl der Kälte hatte, daß er am ganzen Leibe zitterte und mit den Zähnen klapperte, während alle übrige eine überflüssige Wärme fühlten. Dieser Matrose, ungefähr vierzig Jahre alt, hatte früher vor dieser Reise die unter dem Volke so herrschende üble Gewohnheit, mehrere Male im Jahre sich zur Ader zu lassen. Im Anfange der Reise, als wir nach Brasilien kamen, war bei ihm wieder die gewöhnliche Zeit, Blut zu lassen, gekommen. Beide Arme in den Ellenbogengelenken wurden durch untergelaufenes Blut blau, und sein ganzer Körper litt an Mattigkeit. Statt ihn zur Ader zu lassen, erhielt er innerlich kühlende Mittel, und die Arme wurden einige Male täglich mit Spirit. Mindereri befeuchtet, worauf alles nach zwei Tagen verging. Noch zweimal überhaupt kamen diese Anfälle wieder, durch halbjährige Zwischenräume von einander getrennt, obgleich in einem sehr geringen Grade. Nachher gab es bloß Zeiten, wo er nicht recht gesund schien: er war auf einige Tage blaß im Gesichte, klagte aber nicht über irgend eine Krankheit.

Auf der Fahrt aus der heißen Zone von den Korallen-Inseln nach Norden verursachte die schnelle Veränderung der Temperatur bei vielen starke und anhaltende Kopfschmerzen in Verbindung mit Leibweh.

*) Sein specifisches Gewicht war 1,0285.

Eine Welle in einem Sturme, die unserm Schiffe den Bogsprit brach, zerschlug zu gleicher Zeit auch einem Matrosen, Peter Prishimoff, ein Bein in der Wadengegend. Ich erwähne diesen Vorfall hier nur der Schwierigkeit des Verbandes und der durch das Schaukeln des Schiffs erschwerten Einrichtung der Knochen des Beines halber, da der Sturm nach ausgeübtem Schaden noch 24 Stunden dauerte. Zu Schienen konnte das Bein erst am dritten Tage gelegt werden, und das nur durch die sorgsame Hülfe des Capit. v. Kotzebue, indem derselbe für die Zeit des Verbandes einen andern Cours nahm, um größeres Schwanken des Schiffes zu vermeiden. Jedes starke Schwanken war dem Kranken schmerzlich, besonders bei einem zweiten Sturme, der nach acht Tagen uns heimsuchte, da das Bein doch immer eine Bewegung hatte, obgleich man es so viel als möglich befestigte und unterstützte. Nach zwölf Tagen bei unserer Ankunft in Unalaschka konnte er doch schon mit einem Stocke gehen.

Merkwürdig ist es, daß, ungeachtet der kalten Witterung mit heftigen Winden, mit Hagel und Schnee, im Frühjahre doch Alle gesund blieben.

Achtes Kapitel.

Aufenthalt auf Unalaschka und Reise im Kamtschatkischen Meere.

Catarrhe und Bluthusten.

Während unseres Aufenthalts auf Unalaschka bei so früher Jahreszeit (im April), wo Regen, Schnee und Stürme beständig mit einander abwechselten, bei den nothwendig gewordenen Arbeiten und dem Wohnen im offenen Raume des Schiffs war es gar nicht auffallend, daß katarrhalische Fieber, Schnupfen, Husten und Heiserkeit ganz allgemein unter der Mannschaft herrschten. Die Heiserkeit ist bei solchen Umständen eine schwer zu heilende und gefährliche Krankheit, weil man Luströhrenschwindsucht sehr zu fürchten hat. Ein Matrose, der in der Schmiede arbeitete, litt vier Wochen an vollkommener Heiserkeit, und behielt nach der Heilung noch ein ganzes Jahr hindurch eine rauhe Stimme.

Als einige Wochen nach unserer Ankunft der hiesige Lachs*) zahlreich gefangen und der Mannschaft täglich zur Speise gereicht wurde, so entstanden häufige Diarrhöen, entweder dadurch, daß der Koch die Fische nicht hinlänglich jedesmal kochte, oder durch den zu häufigen Genuß derselben nach der langen Entbehrung frischer Speisen. Anfangs wollte ich diese Diarrhöen wie gewöhnliche, durch Erkältung entstandene, behandeln, da ich die Fische als Urheber noch nicht vermuthete, und gab gelind reizende und magenstärkende Mittel, worauf aber Kopfschmerzen und Uebligkeiten entstanden. Nun gab ich ein Brechmittel, worauf die Kranken gleich besser wurden, und magenstärkende Mittel machten der ganzen Krankheit in wenigen Tagen ein Ende. Das Brechmittel war bei dieser Art Diarrhöe durchaus nothwendig, so gering sie auch seyn mochte. Bei einem Matrosen, der an dieser Krankheit in einem sehr geringen Grade litt, hielt ich es für unnöthig, ein Brechmittel zu geben, und fing gleich mit magenstärkenden Mitteln an; aber er bekam gleich die vorhin erwähnten Zufälle, und ich mußte zu dem ersten Mittel greifen.

Bis zur Erscheinung des Lachses wurden der Mannschaft täglich frische Stockfische**) in hinlänglicher Anzahl gegeben, es hat sich aber niemand über Eingeweidewürmer beklagt, obgleich die Stockfische

*) Salmo Lycodon. Pallas Zoographia Rosso-Asiatica. Tom. III. pag. 370.
**) Gadus Wachna. Pallas Zoographia Rosso-Asiatica. Tom. III. pag. 182.

auch hier recht reich an denſelben ſind, weshalb die Aleuten, welche dieſe Fiſche roh eſſen, dieſelben in ganz dünne Scheiben ſchneiden, um die Thierchen zu vermeiden. Ich führe dieſe Thatſache nur für diejenigen an, welche der Meinung ſind, daß die Eingeweidewürmer im Menſchen ſich erzeugen oder vermehren könnten durch den Genuß von Thieren, und vorzüglich der Fiſche, welche Eingeweidewürmer beſitzen. Dieſer Meinung iſt auch mein verehrungswürdiger Vorgänger, Dr. Eſchenberg, in ſeiner lehrreichen Abhandlung über den Krankheitszuſtand der Mannſchaft auf der Radeſhda während Capit. v. Kruſenſterns Reiſe um die Welt, die vorzüglich mir ſo nützliche Winke in der Behandlung der Krankheiten auf dieſer Reiſe gab.

Die katarrhaliſchen Anfälle waren aber nicht, wie leicht zu denken iſt, nur unter den Matroſen herrſchend, ſondern die Eingebornen, die Aleuten, litten ebenfalls an Heiſerkeiten und Huſten. Die häufigen Rheumatismen der Glieder, und vorzüglich der Bauchwirbelbeine, und die Gichtanfälle, woran mehrere im Solde der Ruſſiſch-Amerikaniſchen Compagnie ſtehende Ruſſiſche Fuchsjäger litten, galten allgemein für ſyphilitiſche Anfälle. So viele Kranke ich hier ſah und behandelte, ſo konnte ich zu dieſer Zeit nichts finden, das ſyphilitiſcher Natur wäre. Hiermit will ich aber nicht behaupten, daß die Syphilis noch nicht bis hierher gedrungen ſey; denn wie wäre das möglich bei der Zahl von Schiffen verſchiedener Nationen, die dieſe Inſeln ſeit dem Jahre 1742 beſuchten? Ich wüßte auch nicht, welcher Krankheit ich eine eingefallene Naſe zuſchreiben ſollte. Der Kranke hatte ſich mit Zinnober-Räucherungen von der Syphilis, wie er ſagte, geheilt; ſetzt litt er, da er dem Gebrauche des Rums zu ſehr ergeben war, an Gichtgeſchwüren, die im Winter die Arme und im Sommer die Beine einnahmen.

Eben ſo wurde auch keiner von den Matroſen angeſteckt von dieſer Krankheit; es kam bloß vor, daß eine kleine Waſſerblaſe erſchien, die bald nach dem Gebrauche des Hydrargiri praecipitati rubri austrocknete.

Der Juni war reich an ſchönen Tagen, weshalb die Kranken genaſen und ſich alle in guter Geſundheit auf die Reiſe nach Norden begaben.

Der erſte Eintritt in die nebelreiche See brachte wie gewöhnlich gleich Huſten hervor, der aber von geringer Bedeutung war.

In der Nähe der St. Lorenz-Inſel, und vorzüglich nahe am Eiſe, welches an der NO Küſte der Inſel die Oberfläche des Meeres bedeckte, wirkte die plötzlich kalte Luft ſo nachdrücklich auf die durch einen Stoß auf das Bruſtbein, im Sturme des Aprils dieſes Jahres, geſchwächte Lunge des Capit. von Kotzebue, daß derſelbe an heftigen Lungenkrämpfen mit Ohnmachten litt, und ſogar beim Huſten Blut auswarf, aber nur in ſehr kleiner Quantität. Eben ſo ſchädlich wirkte der niederſchlagende Gedanke, daß durch dieſe Krankheit die Ausführung alles Vorgenommenen und des höchſten Ziels der Reiſe vereitelt wurde; denn zur Erhaltung der Geſundheit war es nothwendig, dieſe kalte Gegend eiligſt zu verlaſſen und am Lande in Ruhe die Geneſung abzuwarten.

Zu gleicher Zeit wurde ein Matroſe mit heftigem Bluthuſten befallen, der ſchon vor dieſer Reiſe auf einem großen Kriegsſchiffe von einer Rae aufs Verdeck, und zwar auf die Bruſt gefallen war, wobei er ſchon damals Blut geſpieen hatte. Auch während dieſer Reiſe litt er oft an Bruſtſchmerzen, denen immer durch ſchwächende Mittel abgeholfen werden mußte. Von dieſer Zeit an ward er von allen ſchweren Arbeiten ausgeſchloſſen.

Während der Fahrt von der St. Lorenz-Inſel nach Unalſchaka herrſchten Rheumatiſmen noch recht häufig.

Neuntes Kapitel.

Reiſe von Unalaſchka zu den Sandwich-Inſeln und von da über Radack zu den Marianen.

Hüftweh und Hüftkrankheiten.

Bei unſerer Ankunft auf Unalaſchka wurden drei Matroſen vom Hüftweh befallen, das Anfangs in Schmerzen längs dem iſchiadiſchen Nerven beſtand; nach einiger Zeit verließ der Schmerz dieſen Ort, und ſetzte ſich in die Wade, welche verhärtet wurde, und zog das Bein krumm, indem die gemeinſchaftliche Sehne des M. Psoas magni und Iliaci interni ſich zuſammenzog und hart wurde. Nach langem Gebrauch, ſowohl innerlicher Mittel, als auch äußerlich reizender Salben, endigte ſich das Uebel mit einem Serum abſondernden Ausſchlage, der die ganze Wade und das Knie bedeckte; dieſer Ausſchlag heilte bald.

Auf der Fahrt zu den Sandwich-Inſeln litten zwei Aleuten und einige Matroſen durch die Hitze. Die ganze Krankheit beſtand aber nur in Kopfſchmerzen und allgemeiner Schwäche; durch Cremor tartari wurden dieſe Uebel bald gehoben.

Von den Sandwich-Inſeln bis Radack hatten wir ſehr heiße Tage, weßhalb Viele durch häufigen Schweiß und durch Baden mit dem ſehr ſalzigen Meerwaſſer an einem feinen, rothen und ſehr juckenden Ausſchlage an verſchiedenen Theilen des Körpers litten.

In der Gegend der Koralleninſeln hatten wir öftere Regen und Windſtöße, worauf ein Matroſe mit Rheumatismus in beiden Beinen befallen und ein anderer mit Hüftweh behaftet wurde. Dieſes Hüftweh war Anfangs bloß mit Schmerzen in den Kniehöhlen verbunden, nachher ging es aber in allgemeinen Rheumatismus über. Die Anfangs verkürzte und verhärtete Sehne des großen Psoasmuskels und des Iliaci interni gab allmählig durch Salben nach; auf dem Fußblatte aber und an der untern Seite des Vorderarms fanden ſich kleine hart angeſchwollene Drüſen ein, die nur bei ihrem Entſtehen empfindlich waren. Der Kranke hatte ſich dieſen Rheumatismus beim Baden auf dem Bogſprit zugezogen, wo er das Waſſer am Leibe durch den Wind abtrocknen ließ.

Bald darauf wurden zwei andere Matroſen mit Rheumatismus in den Bauchwirbelbeinen befallen, welches ſehr ſchmerzhaft war, indem jede Beugung des Körpers Schmerz verurſachte. Sie hatten ſich das Uebel ebenfalls beim Baden auf dieſelbe Weiſe, wie der Vorige, zugezogen.

Zehntes Kapitel.

Reiſe von den Marianen zu den Philippinen, und Aufenthalt auf Luzon.

Gallenkrankheiten und Inoculation der Kuhpocken.

Kurz nach der Abreiſe von Guahn fingen Koliken zu herrſchen an, wie ſie in der Nähe der Inſeln des grünen Vorgebirges ſtatt finden. Bei Einigen ging die Kolik in Diarrhöe über, und endigte ſich auf dieſe Weiſe bald; Andere aber wurden mit Kopfſchmerzen, Uebligkeiten und Leibſchneiden befallen, brachen auch häufig. In dieſem Falle hilft kein Brechmittel, ſondern die Mittelſalze ſind am angebrachteſten.

In der Nähe von Luzon im Chineſiſchen Meere kamen katarrhaliſche Fieber und Rheumatismen vor, wegen des ſtarken Thaues, der oft ſchon vor Sonnenuntergang fiel.

Unser erstes Geschäft bei der Ankunft in der Bay von Manilla war, uns nach dem Zustande der Pocken auf dieser Insel zu erkundigen, denn die fünf Aleuten am Bord unseres Schiffs hatten die Pocken noch nicht gehabt, wie diese Krankheit überhaupt noch nicht zu den Russisch-Amerikanischen Besitzungen gedrungen ist. Einer der Kamtschadalen hat auch, daß man ihn inoculire, da er die Pocken noch nicht gehabt hatte, obgleich sie ihm zweimal eingeimpft worden waren. Ein Arzt in Cavite, der wöchentlich in der umliegenden Gegend die Kuhpocken inoculirte, schickte uns zwei Kinder der Tagalen mit den Pocken. Da der Verlauf der Kuhpockenkrankheit abnorm von dem in Europa war, so halte ich es nicht für überflüssig, denselben hier anzuführen. Dem Verlaufe nach sollte man sie für unächte halten, aber ihrer Natur nach waren sie den ächten sehr nahe. Der Spanische Arzt versicherte mich, daß die Kuhpocken, die er bei den Tagalen inoculire, eben so wie in Europa ihre Stadien hielten.

Ich machte bei vier Aleuten und bei dem Kamtschadalen nur einen Stich, bei dem fünften Aleuten aber zwei, weil ich mich auf den ersten Stich nicht verlassen konnte. Am zweiten Tage waren die Impfstellen bloß etwas roth; am dritten Tage waren sie schon etwas röther. Bei dreien der Aleuten hatten sich diese Stellen schon etwas erhoben und eine gelbliche Farbe angenommen, an deren Rande sich ein kleines erhabenes Knötchen befand, das mit Eiter gefüllt zu seyn schien. Diese drei Kranken waren den andern immer in einem Tage voraus, und einer von ihnen fühlte schon an diesem Tage einen stechenden Schmerz durch den Arm bis in die Achseldrüsen. — Am vierten Tage bildeten die Impfstellen bei den drei eben erwähnten Aleuten hohe, länglichte und eckige Figuren, welche Eiter enthielten. Bei den beiden andern Aleuten waren die Stellen blos etwas erhaben und gelb; bei dem Kamtschadalen blos roth. — Am fünften Tage waren bei allen Aleuten die erhabenen Stellen schon ganz in Eiterung, die Mitte vertieft und mit einer kleinen röthlichen Kruste nach der Form und Größe des Stichs bedeckt. Die drei ersten Aleuten hatten Schmerzen in den Achseldrüsen, und einer von ihnen auch noch Kopfschmerzen. Bei dem Kamtschadalen war heute auch die Röthe der Impfstellen verschwunden.

Am sechsten Tage befand sich bei den Aleuten rund um die Pocken ein rother, zwei Linien breiter, erhöhter Rand, die Achseldrüsen waren bei allen angeschwollen. An diesem Tage inoculirte ich den Kamtschadalen noch einmal mit zwei Stichen, da die vorige Impfstelle schon ganz zugeheilt war. Nur bei einem der Aleuten, und zwar bei dem jüngsten, war die Lymphe noch zum Impfen tauglich. Doch auch dießmal sah ich gleich voraus, daß es vergeblich sey, da sich die Lanzette nicht gut unter die Haut schieben ließ. Der Ausgang war auch eben so, wie das erste Mal, so daß ich ihn nach drei Tagen schon entließ.

Zu gleicher Zeit impfte ich auch einem zweiten Kamtschadalen die Kuhpocken ein, den man ebenfalls zweimal vergeblich in Kamtschatka inoculirt hatte. Drei Tage nachher hatten sich die Impfstellen stark erhoben, waren roth und verursachten Jucken: das war aber auch ihre höchste Blüthe, denn am andern Tage waren alle Symptome verschwunden und kehrten nicht wieder. Er beruhigte mich mit der Nachricht, daß die beiden frühern Versuche der Inoculation in Kamtschatka auf dieselbe Weise abgelaufen wären.

Am siebenten Tage hatte sich der rothe Hof der Pocken bei den Aleuten noch mehr erweitert und die ganze Gegend herum war hart. Am achten Tage hatte sich der Hof in Hinsicht seiner Größe und Röthe etwas verringert; am neunten hatte derselbe und die Anschwellungen der Achseldrüsen stark abgenommen; auf den Pocken hatte sich bei Allen eine kupferfarbene Borke gebildet. Von diesem Tage an nahmen die Borken täglich an Umfang zu und der rothe Hof ab. Am dreizehnten Tage löste sich bei allen die Haut von dem Hofe ab und die Ränder der Borken hoben sich; am 15ten und 16ten Tage fielen alle Borken ab. Am 19ten Tage der Krankheit waren Alle gesund.

Beim Ausladen des Schiffes litten mehrere Matrosen durch die Hitze im untern Raume des Schiffes so sehr, daß sie sehr heftige Koliken bekamen.

Ulcus syphiliticum in glande duobus praeteritis diebus comitatum ulceribus frontalibus angustis semicircularibus lichenoideis: omnia hydrargyro curata expulsaque, etsi per longum usitato.

Elftes Kapitel.

Reise von Luzon bis zum Vorgebirge der guten Hoffnung.

Nervöse Fieber. Masern. Fluxus Pancreatis.

Gleich bei der Ausfahrt aus der Bay von Manilla entstanden durch die starken Nachtthaue in der Nähe des hohen Landes gleich katarrhalische und rheumatische Fieber.

Die Durchkreuzung des Aequators in der Nähe oder zwischen den verschiedenen Inseln Ostindiens hatte dießmal gar keinen nachtheiligen Einfluß auf den Gesundheitszustand der Mannschaft; es litt nicht einmal jemand durch die Hitze, woran wohl die meist immer frischen nördlichen Winde und der Mangel an Windstillen Ursache waren.

Nach dem Austritte aus den südlichen Tropen und nach dem Verluste des südlichen Passatwindes erregte der erste begegnende kühle Südwind mit Veränderung der Temperatur von 23 bis auf 18 Grad Wärme nach Reaumur mancherlei Krankheiten: alle Tage wurden Matrosen mit Fiebern befallen, die mit starken Kopfschmerzen und großer Schwäche des Körpers begleitet waren. Die Schwäche wurde zuweilen noch durch Diarrhöen, welche außerdem auch allein für sich vorkamen, stark vermehrt.

Zu gleicher Zeit bekamen die zwei jüngsten Aleuten die Masern; der eine zwei Tage früher als der andere. Sie litten zuerst an starken Kopf- und Halsschmerzen, auch hatten sie Schmerzen im Zahnfleische und Gaumen. Diese Symptome ließen beim Ausbruche schwärzlich violetter Flecken über den ganzen Körper in ihrer Stärke nach. (Die sonst bei den Europäern rothen Flecken waren bei den Aleuten, die eine schwärzliche Netzhaut haben, schwärzlich violett.) Die feinen Borken lösten sich schon am zweiten und dritten Tage ab; der erste Kranke genaß am dritten, und der andere am vierten Tage der Krankheit.

Bei einem Matrosen, einem Tataren, der zuerst an Kopfschmerzen litt, stellte sich nach zwei Tagen Diarrhöe mit blutigen Abgängen ein, die anderthalb Tage dauerten, worauf eine geringe Diarrhöe nachblieb. Die Kopfschmerzen ließen zu selbiger Zeit nach. Nach zwei Tagen aber wurde er am Nachmittage mit einem starken Fieber, Leibschneiden mit vermehrter Diarrhöe und Schmerzen in der Magengegend befallen. Am andern Tage war er sehr schwach, hatte Stuhlzwang und mit Blut vermischte Schleimabgänge. Am Nachmittage stellte sich das Fieber wieder mit vermehrtem Leibschneiden ein und dauerte die ganze Nacht hindurch mit starkem und häufigem Stuhlzwange. Am dritten Tage kehrten dieselben Uebel wieder, aber schon in einem etwas geringeren Grade. Genuß von Speisen erregte Uebligkeiten und Erbrechen. Ich hielt diese Krankheit für Bauchfluß (Fluxus coeliacus) und gab daher reizende und stärkende Mittel, die aber das Uebel nicht verbesserten, sondern verschlimmerten. Das zu gleicher Zeit auf den Unterleib eingeriebene Linimentum volatile that bessere Wirkung, da es abführte. Ich entschloß mich daher, dem Kranken Fructus Tamarindorum als gelindes Abführungsmittel zu geben, wornach er sich augenscheinlich besserte, nur war er sehr schwach; sobald ich ihm aber irgend ein

ſtärkendes Mittel geben wollte, ſo wurde er nach der erſten kleinſten Doſis gleich wieder ſo krank, als er es vor acht Tagen geweſen. Ich fuhr daher mit der Tamarinde fort, indem ich ſie ihm immer ſeltener gab. Am Nachmittage des 21ſten März, zur Stunde des Vollmondes, fühlte er Seitenſtiche, nach welchem Tage er ſich beſſer befand. Noch ſchwach an Kräften und Appetit kam er in der Tafelbay an.

Zwölftes Kapitel.

Reiſe vom Vorgebirge der guten Hoffnung nach Kronſtadt.

Fluxus Pancreatis. Gallenfieber. Katarrhe.

In der Tafelbay bei einem Sturmwinde mit ſehr trockner Luft wurde der Tatare wieder mit Schmerzen und Härte in der Magengegend, mit Uebligkeiten und Erbrechen und mit Stuhlzwang befallen, wobei ſchleimige mit Blut vermiſchte Abgänge ſtatt fanden. Zu gleicher Zeit litt ein anderer Matroſe (derſelbe, der im Kamtſchatkiſchen Meere mit Bluthuſten behaftet war) an demſelben Uebel, welches ich für Fluxus Pancreatis halten muß. Bittere und magenſtärkende Mittel vermehrten nur das Uebel, ich nahm daher meine Zuflucht zu der Tamarindenfrucht, wornach täglich die Härte in der Magengegend und die Uebligkeiten abnahmen und der Stuhlzwang bald aufhörte. Der letztere Matroſe befand ſich beim Anfange des SO Paſſatwindes ſchon ſo gut, daß er ohne Nachtheil magenſtärkende Mittel nahm und in kurzer Zeit darauf genaß.

Der Tatare aber konnte noch nicht frei von Uebligkeiten werden und eben ſo wenig ſtärkende Mittel vertragen; daher wirkte, da er bei unſerer Annäherung zur Inſel St. Helena noch ſchwach war, die Nähe des Landes auf ihn ſehr unvortheilhaft. Dieſelbe Wirkung that die Inſel Aſcenſion; beide Male fühlte er einen Tag vor und einen Tag nachher vermehrte Uebligkeiten und Schmerzen in der Magengegend. Nachher beſſerte er ſich allmählig bis zum Ende des SO Paſſates, der uns nur zum Aequator brachte. Von hier an wurde er wieder ſchlechter; an einem Tage brach er einen Spulwurm aus; ich gab ihm eine Abführung, um den im Unterleibe angehäuften Schleim abzuführen. Als er ſich hiernach etwas beſſerte, ſo fuhr ich mit Tamarinden fort, bis wir die Breite der Cap Verdiſchen Inſeln erreichten, worauf die Luft beſſer ward, indem der NO Paſſat nicht mehr ſo nahe vom Lande kam und der Kranke ſich augenſcheinlich beſſerte; auch der zu dieſer Zeit eintretende Vollmond trug wohl zu ſeiner ſchnellen Beſſerung bei! Nach einigen Tagen, da er keine Uebligkeiten mehr hatte und ein Stechen in der ganzen Magengegend empfand (welches ich ſchon früher bei ihm als ein Zeichen der Beſſerung bemerkt hatte), ſo verſuchte ich ihm Tinctura valerianae ammon. mit einem Tropfen ol. menthae pip. zu geben, wornach er ſich recht wohl befand. Da er früher gewöhnlich dann Uebligkeiten hatte, wann er Appetit bekam, ſo erhielt er täglich eine Stunde vor dem Mittagseſſen ein Glas Wein. China und bittere Mittel machten endlich ſeiner dreimonatlichen *) Krankheit ein Ende; doch konnte er einige Wochen hindurch nicht ſtark auf den Boden treten, weil jede Erſchütterung des Körpers ihm Schmerzen in der linken Seite verurſachte.

*) Während dieſer drei Monate waren wir immer in der Nähe von Afrika, von Madagaskar bis zu den Cap Verdiſchen Inſeln, geſegelt.

Während des NO Passates im Süden der Cap Verdischen Inseln litten einige Matrosen an beständigen Uebligkeiten mit Erbrechen; ein Brechmittel half nichts; aber eine gehörig wirkende Abführung machte der Krankheit bald ein Ende. Einer von diesen Kranken brach sieben Tage hindurch, so daß ich das Brechen öfters mit Arzneimitteln stillen mußte.

Im Englischen Kanale litten Viele an Heiserkeiten ohne Husten, Andere an Diarrhöen.

Zum Beschluß will ich noch anführen, daß während der drei Jahre der Reise

1) keine ansteckende Krankheiten geherrscht haben;
2) daß wir der salzsauren Räucherung nie bedurft haben, da die Schiffsmannschaft in dem obern luftigen Raume wohnte, und
3) daß sich nie eine Spur von Scorbut gezeigt hat, wovon die Ehre den Anrichtern und dem Vollführer dieser Expedition gebührt.

Entdeckungs-Reise

in die

Süd-See und nach der Berings-Straße

zur

Erforschung einer nordöstlichen Durchfahrt.

Unternommen in den Jahren 1815, 1816, 1817 und 1818,

auf Kosten

Sr. Erlaucht des Herrn Reichs-Kanzlers Grafen Rumanzoff

auf dem Schiffe Rurick

unter dem Befehle des Lieutenants der Russisch-Kaiserlichen Marine

Otto von Kotzebue.

Dritter Band.

Mit dreizehn Kupfern und einer Landkarte.

Enthält die Bemerkungen und Ansichten

von dem Naturforscher der Expedition, Adelbert v. Chamisso, nebst Beiträgen von andern Gelehrten.

Weimar,

verlegt von den Gebrüdern Hoffmann.

1821.

Bemerkungen und Ansichten

auf einer

Entdeckungs-Reise

Unternommen in den Jahren 1815 — 1818

auf Kosten

Sr. Erlaucht des Herrn Reichs-Kanzlers Grafen Romanzoff

auf dem Schiffe Rurik

unter dem Befehle des Lieutenants der Russisch-Kaiserlichen Marine

Otto von Kotzebue

von dem Naturforscher der Expedition

Adelbert v. Chamisso

Der Philosophie Doctor, der Kaiserlich Leopoldinischen Akademie der Naturforscher, wie auch der Gesellschaften der Naturforscher zu Berlin, zu Moskau, zu Leipzig u. s. w. Mitglied.

Weimar,
verlegt von den Gebrüdern Hoffmann.
1821.

Vorwort.

Der Naturforscher der Expedition ist ausdrücklich beauftragt worden, diese Aufsätze zu verfassen, die, wie es die Natur der Dinge mit sich bringt, Untersuchungen, Bemerkungen, Berichtigungen, Entdeckungen, enthalten sollen, an denen jedes Mitglied der Expedition Antheil gehabt hat, und die als die Früchte ihrer gemeinsamen Bemühungen anzusehen sind. Verfasser verwahrt sich ausdrücklich gegen den Verdacht, fremdes Verdienst sich aneignen zu wollen.

Er wird dagegen für die Redaction und für die Ansichten, die er ausspricht und die nicht jeder mit ihm theilen möchte, allein verantwortlich seyn.

Er erkennt übrigens nur den Deutschen Text für sein an. Er hat bei manchen der fremdartigen Gegenstände, die er zu behandeln hatte, zu wohl gefühlt, wie schwer es sey, der Kürze beflissen, die Dunkelheit zu vermeiden, um für Uebersetzungen, die er nicht beurtheilen kann, sich verbürgen zu können.

Berlin im December 1819.

Dr. Adelbert v. Chamisso.

Teneriffa.

Viele Gelehrte haben Teneriffa besucht und beschrieben. Alexander von Humboldt und Bompland waren auf dieser Insel, und haben den Pic de Teyde bestiegen. Leopold von Buch und Christian Schmidt, haben die gesammte Kette der Canarischen Inseln zum Schauplatz und Gegenstand ihrer wissenschaftlichen Forschungen erwählt, und den Pic zu verschiedenen Malen bestiegen, zuletzt noch kurz vor unserer Ankunft in später Jahreszeit, um die darauf wachsenden Pflanzen mit reifer Frucht einzusammeln. Wir können nur nach dem flüchtigen Blicke der uns vergönnt ward, Wißbegierige auf das gelehrte Werk von Bory de Saint Vincent, auf Humboldts Reise und auf die Ernte der berühmten Männer verweisen, welche wir nicht mehr hier anzutreffen, bedauern mußten. Die gelehrte Welt erwartet nun die Mittheilung dieser Ernte von Herrn von Buch allein, nachdem der Professor Schmidt in der Expedition am Zaire ein theures Opfer den Wissenschaften gefallen ist, denen er diente. *)

Die Insel Teneriffa erstreckt sich von Nordost nach Südwest. Den südwestlichen Theil nimmt der Pic mit seinen Grundlagen ein, den nordöstlichen ein zackiges ödes Gebirge. Beide scheidet ein breiter Col oder Paß, dessen Höhe die Hauptstadt Laguna einnimmt und unter welchem Santa Cruz an der südöstlichen Küste, dem östlichen Gebirge angelehnt, liegt. Die Stadt und der Hafen Orotava, liegen auf der entgegengesetzten Küste am Fuße des Pics, mitten unter reizenden Wein- und Palmengärten, die uns die Insulae fortunatae vergegenwärtigen. Der Weg von St. Cruz dahin geht über Laguna (eine elende Stadt mit sieben Klöstern) und die Dörfer Matanza und Victoria, Namen, die hier, wie in andern spanischen Besitzungen, das Schicksal der Eingebornen bei der Eroberung bezeichnen: „Sieg und Gemetzel!"

*) Narrative of an Expedition to explore the river Zaire. London 1818. 4.

Erschienen ist bereits: Allgemeine Uebersicht der Flora auf den Canarischen Inseln, eine Abhandlung von L. v. Buch, in den Mem. der Akademie. Berlin 1819.

Die Erde ist um St. Cruz nackt und öde, nur wenige Palmen und Pisang, die aus den Gärten über den weißen Mauern der Stadt hervorragen, verheißen den anlandenden Europäern eine südlichere Natur. — Die Flora ist wie die aller Inseln, arm. Sie schließt sich zunächst durch gemeinschaftliche oder nah verwandte Pflanzenarten, Gattungen und Formen, der Flora des großen Beckens an, dessen Gewässer das mittelländische Meer aufnimmt. Wenige Pflanzenarten geben ihr jedoch mit üppigem Wachsthum das Gepräge einer heißen Zone. Fremdlinge sind auf diesem Boden wie in Spanien und Sicilien, die Dattelpalme, der Pisang, die amerikanische Agave und gemeine Fackeldistel, nach Humboldt auch der Drachenbaum. Aber die riesige, säulenförmige Euphorbia canariensis gehört mit wenigen andern saftigen Pflanzen, der Cacalia kleinia, der Euphorbia balsamifera u. a. m. diesen Felsen an, die sie einnimmt, und verkündet ohne Falsch die afrikanische Pflanzenwelt.

Man zeigt jetzt vergeblich in dem Garten des Marquis de Nava zu Laguna nach dem Brodfruchtbaum (Artocarpus incisa), den Broussonet daselbst gepflanzt, und den noch Humboldt gesehen hat.

Der Dr. Eschscholz fand unter den Insekten, die wir sammelten, nur bekannte Europäische Arten. Verderbliche Heuschreckenzüge (Gryllus tataricus?) fallen zu Zeiten vom Continent her über diese Inseln. Man erzählte uns, daß im Jahre 1811 die Gegend von Laguna von ihnen verheert wurde, und wir hatten selbst zur See, 2 bis 3 Grad nördlich von Teneriffa, 4 bis 5 Grad im Westen vom festen Lande, die Trümmer eines solchen Zuges um unser Schiff schwimmen sehen. Später flog zwischen Teneriffa und Canaria eins dieser Thiere an unserm Bord.

Das Volk erschien uns im Allgemeinen äußerst arm und plötzlich, dabei heiteren Gemüthes und von großer Neugierde. Die Spanische Würdigkeit, die es, in Lumpen gehüllt, bewahrte, gebot uns eine gewisse Achtung. Ueberall, wo wir hinkamen, mußte unser Führer unsere Geschichte erzählen, unsere Insekten und Pflanzen vorzeigen. Wir hörten in einer elenden Hütte zu Matanza Menschen von der untersten Klasse sich über die vulkanische Natur ihrer Gebirge verständig unterhalten.

Zu unsern gemeinen Hausthieren kommt hier das Kameel oder vielmehr der Dromedar hinzu. Er wird zum Lastragen gebraucht, aber auf diesem felsigen Grunde geschont. Es gibt auf Teneriffa zwei Gasthäuser, das eine wird in St. Cruz von einem Eingebornen, das andere in Orotava von einem Engländer gehalten.

Während den Kriegen mit Frankreich wurden 3000 Kriegsgefangene auf Teneriffa verwahrt. Etliche sind auf der Insel geblieben, und besonders die Kinder haben von ihnen etwas Französisch gelernt.

Brasilien.

Wenn man in den Canal von Sancta Catharina einläuft, glaubt man sich beim ersten Anblick in das Reich der noch freien Natur versetzt. Die grün bewaldeten Berge, die sich in ruhigen Linien von den Ufern der Insel und des festen Landes erheben, gehören nur ihr an, und man gewahrt kaum an ihrem Fuß die Arbeiten des neu angesiedelten Menschen. Im Innern ragen höhere Gipfel empor, deren einige sich als Kuppeln oder Kegel gestalten, und ein Bergrücken des festen Landes, den in den Wintermonaten der Schnee flüchtig berühren soll, begränzt gegen Süden die Aussicht.

Die Inseln Teneriffa und St. Catharina liegen unter einer gleichen Breite, diese in der südlichen Halbkugel, jene in der nördlichen. Welch einen andern Anblick gewährt jedoch auf beiden die Natur. Dort ist der seifige Grund nur stellenweise, nur dürftig begrünet, und fremdartige Pflanzenformen sind den europäischen nur beigemengt. Hier umfängt eine neue Schöpfung den staunenden Europäer, und in ihrer gedrängten Fülle ist alles auffallend und riesenhaft.

Die Gebirgsart, die man an den Klippen, die im Canal aus dem Wasser hervorragen, und an dem Gestade erkennt, und die sonst nur selten die Dammerde durchbricht, ist überall grobkörniger Granit.

Die Buchten begrenzen unzugängliche Morâste, die Wälder von grünem Mangle (Rhizophora) und lustigen Palmen überziehen. Ein undurchdringlicher Wald, der die Berge bekleidet, verbreitet sich fast ununterbrochen über das Land. Die Form der Schotenbäume mit vielfach gefiederten Blättern, hohen Stämmen und fächerartig ausgebreiteten Aesten, scheint die herrschende zu seyn; ihr gesellen sich jedoch fast alle ordentliche Baumformen in reicher Abwechselung. Die baumartigen Farrenkräuter mit zierlicher Palmengestalt erreichen nur eine Höhe von 15 bis 20 Fuß, und bleiben in dem Dickicht verborgen. Lianen aller Art (und es nehmen hier alle Pflanzenklassen und Familien diese Form an), ziehen zwischen der Erde, den Stämmen und den Wipfeln ein dichtgeschlungenes, wunderbares Netz. Am Boden wuchern unter umgestürzten Bäumen, weit über Mannshöhe, Farrenkräuter, Gräser, Cyperaceen, Heliconien u. s. w. Hoch auf den Aesten wiegt sich eine andere Pflanzenwelt aus Orchideen, Bromeliaceen, Cactus, Piper, Farrenkräutern, und die Tillandsia Usneoides behängt das Haupt veralteter Bäume mit Silberlocken.

Die angestaunenen Pfade verlassen bald den, der durch diese dunkele Wildniß dringen will, und die Gipfel selbst der nächsten Hügel sind unerreichbar.

Die Aroideen wuchern am Abfluß der Bäche, die sich in den Schluchten der Berge sammeln. Riesenhafte Cactus bilden stellenweise seltsame Gruppen. Bromeliaceen, Orchideen, Pfefferarten bekleiden die Felsen, und Farrenkräuter und Lichene bedecken dürre Sandstriche. Den Boden, den die Agricultur verläßt, überzieht gleich ein dichtes Gesträuch, worunter schöne Melastoma-Arten sich auszeichnen.

Die Ansiedelungen der Menschen liegen unter Orangenhainen am Fuße der Berge und am Gestade, umringt von Pflanzungen, von Pisang, Kaffee, Baumwolle u. s. w. und von Gehegen, worin manche unserer Gartengewächse, denen viele Europäische Unkrautarten parasitisch gefolgt sind, unscheinbar bekannt werden. Der Melonenbaum (Carica Papaya), der hier einen hohen Stamm treibt, und der

Coquero *), eine Art von der Cocosgattung, mit spillenförmigem Stamm und unansehnlichen Früchten, überragen sie. Die ächte Cocospalme, die zwischen den Tropen sich hält, kommt hier nicht mehr fort. Das Brasilien- oder Fernambuchholz (Caesalpinia echinata) bereichert nur nördlichere Provinzen, und die Pilifera tenticulata Brown, möchte auch nur nördlicher zu suchen seyn. Es ist dieß die interessante, nur noch mangelhaft bekannte Pflanze, deren Spatha die natürlichen Mützen abgibt, die in Sebast. Tab. 3. fig. d) abgebildet und in manchen Sammlungen zu sehen sind.

Das Thierreich bietet nicht minderen Reichthum, nicht mindere Fülle dar, als das Pflanzenreich. In Harmonie mit dem Character der Vegetation, herrscht unter den Vögeln die Form der Kletterer vor, und viele Gattungen der Säugethiere sind mit Wickelschwänzen versehen.

Die hier gemeinste Affenart ist Callitrix capucina. Man erzieht sie oft unter dem Namen Macaco. Ihre Stimme ist der eines Singvogels ähnlich. Wir sahen außerdem an Säugthieren den Aguti und ein Gürtelthier (Dasypus gibbipes, Sex cinctus auct.).

Unter den Vögeln sind viele Papagaien und Tucanarten die ausgezeichnetsten und häufigsten. Es kommt aber außerdem eine reiche Mannigfaltigkeit an Gattungen und Arten vor, ein großer Tinamu (Crypturus) ist häufig. Die Geier (Cathartes Ill.) reinigen den Strand, und Colibri wetteifern mit den Schmetterlingen um die Blumen.

Von Amphibien (die Schildkröten etwa ausgenommen) kommt eine große Mannigfaltigkeit von ausgezeichneten Arten vor.

Wir bemerkten unter den Fischen einen kleinen Zitterrochen (Torpedo) ohne Flecken, dessen elektrische Kraft wenigstens sehr gering seyn mußte, da unser Fischer sie nicht wahrnahm, und unter den Molusken des Meeres eine große Aplysia, deren Tinte zum Nothfärben benutzt wird.

Der größte Reichthum und die größte Pracht herrschen aber unter den Insekten. Von denen, die wir sammelten, sind mehrere Arten neu, und kommen unter denen, die man aus Rio Janeiro erhält, nicht vor. Wir fanden unter andern die Vogelspinne (Aranea avicularia), deren Biß hier als tödtlich gefürchtet wird. Die Natur lehrt den Menschen nicht, was er wirklich zu fürchten hat.

Sobald die Sonne über Brasilien untergeht, entzünden leuchtende Geschöpfe aller Arten Luft **), Meer ***) und Erde †). Ihr flimmernder Schein, das Gebell und Gepolter der froschartigen Amphibien und der helle Ton der Heuschrecken beleben mährchenhaft diese grüne Welt.

Die erste Kenntniß der Naturgeschichte von Brasilien verdankt man dem Prinzen Mauritz von Nassau, Marcgrafen, Piso'n, deren Manuscripte und Original-Zeichnungen in der Berliner

*) Es soll in der Gegend einen Palmbaum dieser Art geben, dessen Stamm sich theilt und eine doppelte Krone trägt; die Zeit erlaubte es uns nicht, diesen Baum zu besuchen.

**) Elater noctilucus und E. phosphoreus mit zwei Punkten bestätigen dichtes auf dem Brustschilde, und mehreren Arten Lampyris mit in gleichen Zwischenräumen wiederkehrendem Schimmer den Unterleibes. Ihre Zahl scheint jedoch, nach der Bemerkung des Dr. Olfchelz in Fabricius System vergrößert zu seyn, indem Varietäten als Arten aufgeführt werden. Das Leuchten oder Schimmern dieser Käfer scheint durch nähere zu untersuchende Umstände bedingt zu werden. Bald ist die Luft damit angefüllt, und bald vermißt man sie ganz.

***) Insectenlarven und kleine Scolopendra-Arten.

†) Besonders Diplopoden, deren wir einige am Strande aufnahmen, die aber zu sehr gelitten hatten, um näher bestimmt zu werden. Das Leuchten war besonders in einem Kranz von Punkten um den Rand des Körpers sichtbar, und erhöhte sich bei der Berührung wie bei jedem Reiz. Die mit dem Munde des Thieres berührenden Hände bekamen eine Zeitlang eine Phosphorescenz.

Bibliothek aufbewahrt werden. In neuerer Zeit hat der Graf von Hoffmannsegg durch Jäger und gelehrte Correspondenzen *), die er dort unterhalten, vieles zur Bearbeitung dieses Feldes gethan, und seine Sammlungen, die meiſt dem Berliner Muſeum einverleibt worden, waren die vorzüglichſten Quellen zu deſſen Studium. Die Reiſe des Prinzen Max von Neuwied und viele jetzt ſich beeifernde deutſche Gelehrte und Sammler vollenden endlich das Werk, und ſo wird durch deutſchen Geiſt und Fleiß dieſer Portugieſiſche Theil der Welt den Wiſſenſchaften gewonnen, wie ſie ſchon den Deutſchen, dem Grafen von Hoffmannsegg und dem Profeſſor Link die Kenntniß der Flora und Fauna von Portugall verdanken.

Das Gouvernement der Inſel St. Catharina enthält, nach den Nachrichten, die wir eingezogen, ungefähr 30,000 Einwohner, von denen man zwei Schwarze auf einen Weißen rechnen kann. Wir fanden hier noch den Sklavenhandel, und dieß Gouvernement bedarf allein jährlich fünf bis ſieben Schiffsladungen Neger, jede zu hundert gerechnet, um die zu erſetzen, die auf den Pflanzungen ausſterben. Die Portugieſen führen ſolche aus ihren Afrikaniſchen Niederlaſſungen in Congo und Moſambique **) ſelber ein. Der Preis eines Mannes in den beſten Jahren beträgt 2 bis 300 Piaſter. Ein Weib iſt viel geringeren Werthes, und die ganze Kraft eines Menſchen ſchnell zu verbrauchen, ihn dann durch einen neuen Ankauf zu erſetzen, ſcheint noch vortheilhafter zu ſeyn, als ſelbſt Sklaven in ſeinem Hauſe zu erziehen. Wir laſſen hier mit Bedacht die ſchlichten Worte eines Pflanzers der neuen Welt in das ungewohnte Ohr des Europäers tönen.) Der Anblick dieſer Sklaven in den Mühlen, wo ſie den Reis in hölzernen Mörſern mit ſchweren Stampfkolben von ſeiner Hülſe befreien, indem ſie den Takt zu der Arbeit auf eine eigenthümliche Weiſe ſingen, iſt peinvoll und niederdrückend. Solche Dienſte verrichten in Europa Wind, Waſſer und Dampf. Wir ſahen hier auch im Dorfe St. Michel eine Waſſermühle, deren Krusenſtern ſchon erwähnt. Die Anzahl der Sklaven iſt auf der mehr bevölkerten Inſel verhältnißmäßig geringer, als auf dem feſten Lande. Ihre Nahrung iſt Fleiſch und Maniok. Die im Hauſe der Herren, und die in ärmeren Familien überhaupt gehalten werden, wachſen dem Menſchen näher hinan, als die, deren Kraft blos maſchinenmäßig in Anſpruch genommen wird. Wir waren jedoch nie Zeugen grauſamer Mißhandlungen derſelben.

Die Stadt Noſtra Senhora de deſtero, die Reſidenz des Gouverneurs, liegt auf der Inſel ſelbſt, an der engſten Stelle des Kanals. Der Ankerplatz größerer Schiffe iſt in deſſen nördlicher Einfahrt in einer Entfernung von mehreren Meilen von der Stadt. Sie enthält ein Mannskloſter, und von den Mönchen ſoll keiner ſeine Muße irgend einer Wiſſenſchaft widmen. Schmetterlingshändler heißen hier Naturaliſten.

Der Handel dieſer Colonie iſt gering. Ihren Hafen beſuchen nur, um Erfriſchungen einzunehmen, Amerikaniſche Schiffe, die Cap Horn umfahren, oder auf den Wallfiſchfang nach Süden gehen. Ihre Erzeugniſſe ſind Zucker, Rum, Reis und Kaffee. Tabak, Mais, Maniok (Jatropha Manihot),

*) Wir nennen hier mit Erkenntlichkeit den Pater Francisco Agoſtinho Gomez, in Bahia.

**) Die Sklaven aus Moſambique machen die Minderzahl aus; von ihnen unterſcheiden ſich die guineiſchen Neger durch den geringern Geſichtswinkel bei mehr hervorſpringenden Kinnladen, durch die höhere Schwärze der Haut, und viele außerdem durch eigene Figuren, die ihnen dadurch in ihrer Kindheit in die Haut des Geſichts und Körpers mit einem ſcharfen Inſtrument eingeriſſen werden; Zeichen, woran ſich die verſchiedenen Stämme erkennen.

Obſt u. ſ. w. nur zum eignen Bedarf; Getreide wird auch gebaut, aber mit geringem Erfolg. Der Weinſtock gedeihet nicht. Blätter und Trauben ſind mit den ſchwarzen Flecken krankhaft behaftet, die man bei uns dem Hagel zuzuſchreiben pflegt.

Die beträchtlichſten Pflanzungen liegen auf dem feſten Lande, in der Entfernung einiger Meilen hinter dem Gebirge.

Mit den Indianern findet kein Verkehr ſtatt; man greift, wo man einander begegnet, zu den Waffen. Land erhält, ſich anzuſiedeln und anzubauen, jedweder, ohne Unterſchied der Religion, unentgeldlich. Mehrere Engländer ſollen ſich auf der Inſel angepflanzt haben, wo eine Ortſchaft nach ihnen heißt.

Der Wallfiſchfang gehört der Krone. Der Name Armaçaõ bezeichnet die königlichen Fiſchereien, die ihn ausüben, und deren es vier in dieſem Gouvernement gibt. Der Fang geſchieht in den Wintermonaten vor dem Eingange des Kanals. Es gehen blos offene gezimmerte Böte aus, die mit ſechs Ruderern, einem Steuermann und einem Harpunier bemannt ſind, und der erlegte Fiſch wird ans Land gezogen und da zerſchnitten. Jede Armaçaõ bringt deren in jedem Winter nah an hundert ein, und die Zahl könnte, wie man uns verſicherte, viel höher anwachſen, wenn die Auszahlung der Gehalte, die jetzt um drei Jahre verſpätet iſt, pünktlicher geſchähe. Der Wallfiſchfang gehört in Braſilien nicht ausſchließlich dieſem Gouvernement an, nördlicher gelegene haben auch Theil daran. In dieſem Meere ſcheinen die Wallfiſche des Südens weiter gegen den Aequator vorzudringen, als die des Nordens; man ſoll ihnen ſchon unter dem zwölften Grad ſüdlicher Breite begegnen.

Die einzigen Zugthiere, die in der Colonie üblich ſind, und womit die Früchte aus entlegenen Pflanzungen herbeigeführt werden, ſind ſehr unbeholfen. Zwei Holzſcheiben, welche ſich mit der Achſe zugleich drehen, woran ſie befeſtigt ſind, tragen ein Stück Holz, das zugleich Wagenkorb und Deichſel bildet, und Ochſen werden vorgeſpannt. Pferde werden blos zum Reiten gebraucht. Die Canots, womit der Kanal, die Hauptſtraße der Colonie, befahren wird, ſind nicht vorzüglicher. Sie ſind lang und ſchmal, und beſtehen aus einem blos ausgehöhlten Baumſtamme, ohne Ausleger; jede Baumart wird dazu gebraucht.

Wir ſahen auf unſern Streifzügen längs der Küſte, Heiterkeit, Reinlichkeit und Gaſtfreiheit unter einem wenig bemittelten Volke herrſchen. Wir wurden in die ärmlichſten Hütten gezogen, wo man uns Früchte gab, Fleiſch und Manioc anbot, und Bezahlung anzunehmen ſich weigerte.

Chili.

Die Küſte von Chili gewährte uns, als wir ihr nahten, um in die Bucht de la Conception einzulaufen, den Anblick eines niedrigen Landes. Die Halbinſel, die den äußern Rand dieſes ſchönen Waſſerbehälters bildet, und der Rücken des Küſtengebirges hinter demſelben, bieten dem Auge eine faſt wagerechte Linie dar, die durch keine ausgezeichnete Gipfel unterbrochen wird, und nur die Brüſte des Biobio erheben ſich zwiſchen der Mündung des Fluſſes, nach dem ſie heißen, und dem Bord San Vincent als ein anmuthiges Hügelpaar. Wallfiſche, Delphine, Robben belebten um uns das Meer, auf welchem der Fucus pyriferus und andere gigantiſche Arten, die wir zuerſt am Cap Horn angetroffen, ſchwammen. Heerden von Robben, ſonnten ſich auf der Inſel Quiquirina, am Eingange der Bucht, und in ihr

selbst umringten uns dieselben Säugethiere, wie im offenen Meer, aber keine Segel, kein Fahrzeug verkündete, daß der Mensch Besitz von diesen Gewässern genommen. Wir bemerkten nur an den Ufern, zwischen Wäldern und Gebüschen umzäunte Felder und Gehege und niedrige Hütten lagen unscheinbar am Strande und auf den Hügeln zerstreut.

Das niedrige Gebirg der Küste aus welchem der Biobio bei der Stadt Mocha oder Conception breit und ohne Tiefe herausfließt, verdeckt die Ansicht der Cordillera de los Andes, welche sich in Chili mit ihren Schneen und Vulkanen, in einer Entfernung von mindestens vierzig Stunden vom Meer hinter einer breiten und fruchtreichen Ebene erhebt und der wissenschaftlichen Forschung ein noch unversuchtes Feld darbietet. Molina, der die Cordillera in Peru und in diesem Reiche gesehen, glaubt, daß die hiesigen Gipfel, die um Quito an Höhe übertreffen.

Der Berg an dessen Fuß die Stadt und auf dessen Höhe das Fort liegen, ist verwitterter Granit, der kernförmige unverwitterte Massen derselben Gebirgsart einschließt. Die Hügel, welche die Halbinsel bilden, sind Thonschiefer, über welchen roth und dunkelgefärbter Thon liegt, und die niedrigen Hügel an welchen Talcaguano gegen den Port von San Vincent zu lehnt, bestehen nur aus Lagern solchen Thons, deren etliche und vorzüglich die obern mit den in diesen Meeren noch lebenden Muschelarten (Concholepas peruviana, ein großes Mytilus u. s. w.) in unverändertem Zustande, angefüllt sind. Der Sand des Strandes und der Ebene ist durch Schiefertrümmer grau gefärbt.

Die hier berühmten Steine des Rio de las Cruzes bei Arauco sind Geschiebe von Chiastolith.

Die Natur hat auf dieser südlichen Grenze Chilis, des Italiens der neuen Welt, die wilderzeugende Kraft nicht mehr, die uns ins Santa Catharina mit Staunen erfüllte und es scheint nicht der bloße Unterschied der Erdbreite die Verschiedenheit der beiden Floren zu bedingen. Die Gebirge sind die Länderscheiden. Anmuthige Myrten-Wälder und Gebüsche überziehen die Hügel, andere beerentragende Bäume schließen sich mit verwandten Formen dieser vorherrschenden Gattung harmonisch an. Die schöne Guevina avellana, aus der Familie der Protaceen, gesellt sich den Myrten, und von den Vögeln ausgesät, zieren Lorantus-Arten, Bäume und Gesträuche mit dem fremden Schmuck ihren roth und weißen Blumentrauben. Die Fuchsia coccinea, erfüllt zumeist die bewässerten Schluchten, wenige Lianen ranken im dichteren Wald empor. Eine Bromeliacee, die ausgezeichnete Pitrairinia coarctata besetzt mit liegenden Schlangenstämmen und starrenden Blätterhäuptern, die sonst nackten dürren Höhen. Die schöne Lapageria rosea, umflicht das Gesträuch, dessen lichtere Stellen andern Liliaceen, Amaryllis, Alotrameria, Sisyrynchium u. a. zieren.

Den Oenotheren, Calceolarien, Acaenen u. s. w. mischen sich manche europäische Gattungen mit neuen Arten ein, und die feuchten Wiesen des Thals prangen, wie bei uns, mit goldblütigen Ranunkeln. *)

Der Winter ist hier nicht ohne Frost, und es ist nicht ohne Beispiel, daß Schnee im Thale fällt. Die Palme von San Jago (Cocos chilensis Mol.) kommt so südlich nicht mehr vor. Die Frucht der Oran-

*) Die Familie der Protaceen und die Gattung Araucaria aus der Familie der Strobilaceen, gehören der südlichen Halbkugel an. Die Arten die in Chili vorkommen und an Australien erinnern könnten, sind eigenthümliche. Wir sammelten die Goodenia repens, die nach Brown's Bemerkung auf Neuholland und in Chili wächst; sie kann als eine Strandpflanze angesehen werden, eben wie die Mesembrianthemum-Arten, die wir hier und in Californien fanden und die den Arten gleich, die auf Neuholland und auf Neuzeeland wachsen, dem Mesembrianthemum edule vom Cap sehr nachkommen. Wir müssen unsere Bemerkungen über die geographische Verbreitung der Pflanzen, auf die Zeit aufsparen, wo wir unsere botanische Sammlungen verarbeitet haben werden.

gen und Citronen reife zwar in den geschützten Gärten von Mocha, aber man sieht hier nicht die hehren reizenden Orangenhaine die uns in Brasilien entzückten. Man zeigte uns in einem dieser Gärten, einen jungen Dattelbaum, der in gesundem Wachsthum fortzukommen schien, und neben dieser Palme wuchs die Araucaria imbricata, der schöne Tannenbaum der Anden, den man nur in den Cordillera wildwachsend antrifft, wo er ganze Wälder bildet, und mit seinen Samenkörnern die Bewohner ernähret. Die Chilische Erdbeere hatte zur Zeit unsers Aufenthalts weder Blüthe noch Frucht.

Der Name des Huemul oder Guemul (Equus bisulcus Mol.) nachdem wir uns zu erkundigen eilten, war Niemanden bekannt, und selbst der würdige Missionar, dessen Umgang uns so lehrreich gewesen, wußte von diesem Thiere nichts. So müssen wir die wichtige Streitfrage, die Molina in dessen Betreff in der Zoologie angeregt hat, glücklichern Naturforschern zu beantworten überlassen. Aber dieser Schriftsteller scheint uns wenig Autorität in der Naturgeschichte zu verdienen. Wir sahen in Conception keine der Kameelarten der neuen Welt; sie sind im wilden Zustand nur im Gebirge anzutreffen, und man verschmäht bei gänzlichem Mangel an Industrie, sie als nutzbare Thiere zu erziehen. Wir sahen überhaupt keine wilde Säugethiere.

Lärmende Papagaien durchziehen in zahlreichen Flügen die Luft; Colibris verschiedener Arten umsummen die Blumen, ein Kibitz mit gespornten Flügeln (Parra chilensis Mol.) erfüllt mit gellendem Geschrei die Ebene, welche die Bay von dem Port Sanct Vincent trennt, einzelne Geier (Chartartes Ill.) suchen an dem Strande ihre Nahrung, und häufige Fischervögel und Enten bedecken das Meer, sich auf die Bänke niederlassend die bei Talcagnano aus den Wellen hervorragen.

Wir sahen von Amphibien einen kleinen Frosch und eine kleine Eidechse, glauben aber auch außerdem eine Schlange, obgleich Molina deren keine aufzählt, wahrgenommen zu haben.

Unter den Muscheln waren uns Conholepas peruviana und Picus Psittacus merkwürdig.

Wir fanden unter andern Insekten den kleinen Scorpio chilensis, der nach Molina keine Ausnahme von der Regel macht, daß Chili kein einziges giftiges Gewürm innerhalb seiner Grenzen hegt. *)

Es bleibt nach Feuillées und Molinas Vorarbeiten, nach Ruiz und Pavon, nach Camille, der manche Chilesische Pflanzen nicht immer ohne Verwechselung beschrieben hat, für die Naturgeschichte dieses Landes noch viel zu thun und zu berichtigen viele Irrthümer wegzunehmen. **)

Wir haben, was die Sitten der Einwohner, die zuvorkommende, unvergleichliche Gastlichkeit der obern Klasse, und den Zustand der Colonie überhaupt anbetrifft, nur an die Berichte von Laperouse und Vancouver zu erinnern. Wir fanden nur die Tracht der Frauen, die der erste beschreibt und

*) Die Scorpionen sind im Allgemeinen minder gefährlich als gefürchtet. Am Vorgebirge der guten Hoffnung, sind zwei große Arten gemein, deren jegliche vorzugsweise in verschiedenen Gegenden vorkommt. An jedem Orte gilt die kleinere Art für die giftigere und die Wahrheit ist, daß der Stich von keiner gefährlichere Folgen nach sich zieht, als der Stich einer Wespe. — Die uns belehrten, sprachen aus eigener Erfahrung. Die Scorpione sind eine Lieblingsspeise der Affen.

**) Louis Feuillée, journal des observations physiques, mathematiques et botaniques, faites dans l'Amerique meridionale. Paris 1714 — 1725. 4.

Molina, Saggio sulla storia naturale del Chili. Bologna 1782. 8. Seconda Edizion Bologna 1810. 8. klärt nicht auf was in der ersten Ausgabe dunkel gelassen werden.

Ruiz et Pavon, Florae Peruvianae et Chilensis prodromus. Madriti, 1794. Romae 1797. Systema vegetabilium Fl. Per. et Chil. Madrit, 1798.

Flora Peruviana et Chilensis. Mad. 1798 et 99. Das Eryngium rostratum Cav. ist das Eryngium nicht, das bei Talcagnano wächst.

die man im Atlas zu seiner Reise abgebildet findet, verändert: sie hat seit acht bis zehn Jahren unsern Europäischen Moden Platz gemacht, nach deren neuesten sich die Damen angelegentlich erkundigten, und es zeichnen sich blos in der Männer-Tracht der araucanische Poncho und der breitrandige Strohhut aus *).

Aber wir konnten uns nicht bei der freien und anmuthigen Geselligkeit, die wir in Concepcion genossen, ernster und trüber Betrachtungen über die politische Krisis, worin dieser Theil der Welt begriffen ist, erwehren.

Wer mitten in einem Bürgerkriege nüchtern zwischen die Parteien hintritt, gewahrt auf beiden Seiten nur beim Haufen blinde wilde Trunkenheit und Haß. Wir sahen nur die königliche Partei, die Mauren, wie die Geschichte des Mutterlandes eingedenk, die Freigesinnten sie nennen. Wir sahen im Gegensatz mit zahlreichen glänzenden Frauenvereine, nur wenige Männer, nur Offiziere und Beamte des Königs, und ein zerlumptes, elendes, kümmerlich zusammengebrachtes Soldatenvolk.

Von den zur Zeit unterdrückten Patrioten, saßen viele in den Stadtgefängnissen, deren Raum durch eine Kirche erweitert worden, und wurden zum Bau des Kastells gebraucht, das die Stadt in Zaum zu halten, erbaut wurde. Andere waren nach der Insel Juan Fernandez abgeführt worden, andere und unter ihnen viele Geistliche, hatten sich in Buenos-Ayres unter der Fahne des Vaterlandes gesammelt, die man uns nach dem Falle von Carthagena, den wir mit enthusiastischer Freude feiern sahen, als gänzlich überwunden darstellte.

Und Chili, das uns Molina als ein irdisches Paradies beschreibt, dessen fruchtbarer Boden jeder Cultur angeeignet ist, dessen Reichthum an Gold und Silber, Korn, edlem Weine, Früchten, Producten aller Arten, an Bauholz, an Rinder- Schaaf- und Pferdezucht überschwänglich ist, dankt in gefesselter Kindheit ohne Schifffahrt, Handel und Industrie. Der Schleichhandel der Amerikaner, deren Vermittler die Mönche sind, versieht es allein gegen gemünztes Geld, ohne daß es seine Producte benutze, mit allen Bedürfnissen, und dieselben Amerikaner treiben allein den Wallfischfang auf seinen Küsten.

Die Geschichte hat über die Revolution entheilt, der die Freistaaten von Amerika ihr Daseyn, ihren Wohlstand, ihre rasch zunehmende Bevölkerung und Macht verdanken, und alle Völker Europas schauen dem Kampfe der minderjährigen spanischen Besitzungen mit unverholenem Glückwunsch zu. Die Trennung vom Mutterlande ist vorauszusehen, aber es ist zweifelhaft, wann weise ruhige Entwickelung den Uebergang von der Unterdrückung zur freien Selbstständigkeit besiegeln werde.

Die Stadt Mocha ist regelmäßig und groß angelegt, die Häuser aber niedrig und weitläuftig, nur nach den innern Hofräumen mit Fenstern versehen. Die Bauart ist wohl auf häufige und starke Erdbeben, keinesweges aber auf Winterkälte eingerichtet. Man kennt weder Kamine noch Oefen. Aermere besitzen sogar keine Küchenheerde, und bereiten ihre Speisen im Freien oder unter der Vorhalle. Abends brennen auf den Straßen von Talcagnano häufige Feuer, bei welchen sich die Menschen wärmen, und wir waren Zeuge einer Feuersbrunst, die dadurch entstanden war und ein Haus in Asche verwandelte.

*) Der Poncho ist eine längliche, viereckige, mit bänderähnlichen Verzierungen, der Länge nach getheilte Decke, von eigenem wollenem Gewebe, in deren Mitte eine Oeffnung eingeschnitten ist, durch die man den Kopf steckt. Die zwei Enden hängen nach vorn und hinten. Chili empfängt sonst die Moden aus Lima, aber man trägt den Chilischen Poncho auch in Peru.

Die Weinberge, die den geſchätzten Concepcion-Wein hervorbringen, ſind in beträchtlicher Entfernung von der Stadt gelegen. Der Wein wird wie das Korn in ledernen Schläuchen hereingebracht, und man verwahrt ihn in großen irdenen Gefäßen, Tonnen gibt es nicht; Laſtthiere, Eſel, deren Race vorzüglich ſchön iſt, und Maulthiere vertreten die Stelle der Fuhrwerke, deren es nur wenige gibt, und von derſelben Art wie in St. Catharina. Der Gouverneur-Intendant beſitzt allein eine in Lima verfertigte Caleſche und gebraucht ſie ſelten oder nie. Die Pferde ſind ſchön und gut und das Reiten allgemein; die Frauen reiten ebenfalls oder gebrauchen auf ihren Reiſen Karren, die unſern Schäferhütten ähnlich ſind und von Ochſen gezogen werden.

Der Creol iſt immer nur zu Pferde, der Aermſte beſitzt wenigſtens ein Maulthier, und ſelbſt der Knabe reitet hinter den Eſeln her, die er treibt. Die Wurfſchlinge iſt im allgemeinen Gebrauch.

Wir erwähnen einer Sitte, die ſeltſam auf religiöſen Begriffen begründet, unſer Gefühl beleidigte. Wenn ein Kind nach empfangener Taufe ſtirbt, wird am Abend vor der Beerdigung, die Leiche ſelbſt wie ein Heiligenbild aufgeputzt und im erleuchteten Hausraume aufrecht über eine Art Altar ausgeſtellt, der mit brennenden Kerzen und Blumenkränzen prangt. Die Menge findet ſich dann ein und man vergnügt ſich die Nacht über mit weltlichem Geſang und Tanz. Wir waren zweimal in Talcagnano Zeuge ſolcher Feſte.

Einzelne Araucaner, die wir in Concepcion ſahen und die den Aermern ihres Volks angehörten, welche ſich den Spaniern als Tagelöhner verdingen, konnten uns kein wahres Bild jener kriegeriſchen, wohlredenden, ſtarken und reinen Nation geben, deren Freiheitsſinn und gelehrte Kriegskunſt ein uns unüberwindliches Bollwerk den Waffen erſt der Incas und ſodann der vernichtenden Eroberer der neuen Welt entgegenſetzten. Die Peruvianer drangen nicht ſüdlicher in Chili vor, als bis zum Fluſſe Napel, und der Biobio iſt die eigentliche Grenze der Spanier geblieben, die ſüdlicher nur die Plätze S. Pedro, Arauco, Valdivia, den Archipelagus Chiloe und unbedeutende Grenzpoſten beſitzen, zu denen der Weg durch das unabhängige Land der Indianer führt.

Wir werden über die Geſchichte von Chili und ſeine Völker Bücher nicht anführen, die jeder zur Hand nehmen kann. *) Ovalle iſt getreu, ausführlich und weitſchweifig. Molina ſchreibt mit Vorliebe für ſein Vaterland eine Geſchichte, die man nicht ohne Vorliebe leſen kann, und wahrlich die Geſchichte eines Volkes, das noch auf der Stufe ſteht, wo der Menſch als ſolcher gilt, und in ſelbſt-

*) Ovalle (P. Alonso) Breve relacion del Reyno de Chili 1646. Molina, Saggio sulla storia civile del Chili. 1787. 8.

Der Abate Gieranni Ignazio Molina, ein geborner Chilefer, wird zu den vorzüglichſten Schriftſtellern der Italiäniſchen Literatur gerechnet. Wir bedauern, daß ſein chileriſches Werk nicht wie ſein naturhiſtoriſches ins Deutſche übertragen worden. Man kann in deutſchen ein Catalogo di scrittori delle cose del Chili nachſehen; einen Nachtrag zu demſelben im Mithridates, 3r Thl, 2te Abthl, p. 302. und folgende und in Linguarum totius orbis indea J. S. Pater Ber. 1815. p. 18.

Unter den Hülfsmitteln zur Erlernung der Araucaniſchen Sprache, heben wir aus: B. Havestadt Chilidugu Mosaic. 1777. welches zugänglicher als die verſchiedenen in Lima erſchienenen Ausgaben von Lewis de Valdivia, allen Sprachforſchern wie uns zu Gebote ſtehen wird. — Molina ſelbſt gibt im Saggio sulla storia civile ein ſehr beſtimmtes und klares Bild dieſer ſchönen Sprache. Wir werden an andern Orte Veranlaſſung finden, die Völker und Sprachen von Südamerika, mit denen der Inſeln des großen Oceans und des öſtlichen Aſiens zu vergleichen und erwähnen, und daß uns unſere Forſchung davon entfernt hat, eine Gemeinſchaft unter ihnen anzunehmen.

ſtändiger Größe und Kraft hervortritt, muß anziehender ſeyn, als die poliirten Staaten, wo Rechenkunſt obwaltet, der Charakter zurücktritt und der Menſch nur abwägt oder abgewogen wird.

Unter den Quellen zu der Geſchichte von Chili, werden mehrere ſpaniſche Heldengedichte aufgezählt, worunter die Araucana von Don Alonzo de Ercilla den erſten Rang behauptet. Dieß Werk wird im Don Quixote rühmlich erwähnt; Voltaire hat es gelebt, und eine Ausgabe davon iſt in Deutſchland (Gotha 1696 — 7) erſchienen. Dieſes ſchön verſificirte hiſtoriſche Fragment, deſſen Verfaſſer Kriege beſingt, worin er ſelber gefochten, verdient weniger die Aufmerkſamkeit der deutſchen Literatoren als die der Geſchichtsforſcher. Die Geſchichtsſchreiber beziehen ſich mit Zutrauen darauf und es iſt in Chili, wo es für ein nationales Gedicht gilt, das Buch, das am mehrſten geleſen wird.

Wir werden die Notizen, die wir dem Pater Alday, einem Miſſionär, der einen Theil ſeines Lebens unter dieſen Völkern zugebracht hat, verdanken, als einen Nachtrag zu den Geſchichtsſchreibern von Chili, mittheilen und nur noch weniges erinnern.

Der letzte Vertrag zwiſchen den Spaniern und Indianern ward Anno 1773 geſchloſſen. Letztere unterhalten ſeit der Zeit einen Reſidenten beim Capitain-General von Chili in San Jago und der Friede hat ungeſtört beſtanden. Laperouſe ſcheint gefliſſentlich getäuſcht worden zu ſeyn, um ihn oder die Gelehrten ſeiner Expedition von einer Excurſion ins Innere des Landes abzuhalten. Man ſpiegelte ihm einen Krieg vor, von dem die Geſchichte nichts weiß. Man ſagte uns, daß unter den jetzigen Umſtänden, die Indianer treu an dem König von Spanien hingen, und die Bergpäße gegen die von Buenos-Ayres beſetzt hielten. Die directe Communication der Colonie mit dem Mutterlande, die ſonſt über die Cordillera bei Mendoza, die Pampas und Buenos-Ayres ging, ward zu unſerer Zeit über Lima und Carthagena wiederherſtellt. Ein Parlament, feierliche Volksverſammlung der Indianer, zu welchen, ſpaniſcher Seits der Capitain-General ſelber erſcheint, wo die Intereſſen beider Nationen erwogen und der Freundſchaftsbund beſiegelt wird, ſollte binnen wenigen Wochen am gewohnten Grenzorte Los angeles gehalten werden, und es war uns ſchmerzlich dieſe Gelegenheit zu verfehlen, die große Verſammlung eines freien Volkes zu ſehen, deſſen Geſchichte, ſelbſt von ſeinen Erbfeinden aufgezeichnet, an großen Männern und Thaten ſo reich erſcheint.

Californien. *)

Ein niederes Gebirg umzäunt, wo wir ſie ſahen, die Küſte von Californien und verhindert dem Blick in das Innere zu dringen. Es hat nicht ein vulkaniſches Anſehen. **) Der Hafen von San Francisco,

*) Ueber Californien ſind nachzuſehn: Noticia de la California y de su Conquista, por el P. Miguel Venegas. Madrid 1757, 4. woraus: A Natural and civil history of California. London 1759 eine Ueberſetzung iſt.

Diario historico de los Viages de mar y tierra hechos al Norte de la California. D. Vicente Vila. Mexico 1769. Nachrichten von der Amerikaniſchen Halbinſel Californien, von einem Prieſter der Geſellſchaft Jeſu, welcher lang darin dieſe letztern Jahre gelebt hat. Mannheim 177 . Und die Reiſe von Laperouſe, Vancouver und Langsdorff.

**) Bei St. Barbara (34° n. B.) erhebt ſich von der Küſte ein noch wirkſamer Vulkan, deſſen Fuß das Meer beſpült, und noch an andern Orten der Halbinſel, offenbart ſich vulkaniſche Natur.

in welchem Burney (Thl. 1. p. 354.) mit gelehrter Kritik den Hafen von Sir Francis Drake erkennt, dringt durch ein enges Thor ein, nimmt Flüsse aus dem Innern auf, verzweigt sich hinter den Höhen und macht eine Halbinsel aus dem südlich des Eingangs gelegenen Lande. Das Präsidio und die Mission von San Francisco, liegen auf dieser Landzunge, die mit ihren Hügeln und Dünen das wenig günstige Feld war, welches sich zunächst unsern Untersuchungen eröffnete.

Die Höhen auf der nördlichen Seite des Hafens, sind Kieselschiefer-Gebirg. Der Hügel, der ihnen auf der südlichen Seite entgegensteht, und worauf das Fort liegt, ist von Serpentin. Wenn man den Strand nach der Punta de los Lobos gegen Süden zu verfolgt, hört der Serpentin auf, und man trifft auf etliche fast senkrechte Lager Kieselschiefer, die gegen grobkörnigen Sandstein mit Kalkspathgängen schildförmig anliegen, und dieser Sandstein, aus dem die südlichern Hügel bis zu der Punta de los Lobos bestehen, scheint die tiefer liegende Gebirgsart zu seyn. — Flugsand liegt an manchen Orten in einer beträchtlichen Höhe über dem Stein, und es hat sich stellenweise ein neuer Sandstein erzeugt.

Die Gegend um St. Francisco, bietet in der nördlichen Halbkugel eine bei weitem ärmere Natur dar, als unter gleicher Breite die Küste von Chili in der südlichen. Im Frühjahr, nachdem der Winter der Erde einige Feuchtigkeit gegönnt, schmücken sich zwar die Hügel und Fluren mit prangenden Schwertlilien und andern Blumen, aber die Dürre zerstört sie bald.

Die Nebel, die die herrschenden Seewinde über die Küste herwehen, lösen sich im Sommer über einer erhitzten und durstenden Erde wieder auf, und das Land zeigt im Spätjahr nur den Anblick kahler braungebrannter Räume, die mit kümmerlich dem Boden angedrückten Gebüschen, und stellenweis mit blendenden Triebsandwüsten abwechseln. Dunkle Fichtenwälder zeigen sich hie und da auf dem Rücken der Berge, zwischen der Punta de los Reyes und dem Hafen von St. Francisco. Hierselbst ist eine stachelblättrige Eiche *), der gemeinste und der stärkste Baum. Mit zackig gekrümmten Aesten, dicht gedrängten mit Usneen behängten Zweigen, liegt sie gleich dem andern Gesträuch landeinwärts gebogen, und die belaubten Flächen, die der Seewind bestreicht, scheinen wie von der Scheere des Gärtners geebnet. Die hiesige Flora ist arm, und wird von keinen der Pflanzenformen geziert, die eine nähernere Sonne erzeugt. Sie bietet aber dem Botaniker vieles Neue dar. Bekannten nordamerikanischen Gattungen **) gesellen sich eigenthümliche ***) und die mehrsten Arten sind noch unbeschrieben. Nur Archibald, Menzies und Langsdorff, haben hier gesammelt und die Früchte ihres Fleißes sind noch der Welt nicht mitgetheilt. Uns war die Jahreszeit nicht die günstigste. Wir sammelten aber den Samen mancher Pflanzen und dürfen uns versprechen, unsere Gärten bereichern zu können.

Diese Wüsten dienen vielen Thieren zum Aufenthalt, deren manche noch unbeschrieben seyn mögen. Sie tragen hier den Namen bekannter Arten: kleiner Löwe, Wolf und Fuchs, Hirsch, Ziegen und Kaninchen. Ihr furchtbarster Gast ist aber der Bär, der nach den Berichten der Jäger, von außerordentlicher Größe, Kraft, Wildheit und Lebensfähigkeit seyn soll. Er fällt Menschen und Thiere an, ob es ihm gleich an vegetabilischer Nahrung nicht fehlt und versammelt sich in zahllosen Schaaren, bei todt ausgeworfenen Wallfischen am Strande. Sein Fell ändert ab, von dem Braunen ins sehr Helle und zeigt oft stellenweise andere Farben. Es scheint nicht der weiße Bär von Lewis und Clarke zu seyn, und ist der

*) Quercus agrifolia.

**) Ceanothus, Mimulus, Oenothera, Solidago, Aster Rhamnus, Salix, Aesculus? u. s. w. Wilde Weinarten, die wir selbst nicht angetroffen, sollen weiter im Innern häufig seyn und wohlschmeckende Früchte tragen.

***) Adenostoma, Fasciculatum, Chem. und neuzubeschreibende.

bekannte Amerikanische schwarze nicht. Wir können ihn nicht nach dem Exemplar, das wir gesehen (eine junge Bärin), von dem Europäischen braunen unterscheiden, und der Schädel den der Professor Rudolphie untersucht hat, hat ihm auch zu dieser Art zu gehören geschienen. Der Spanier ist wohl geübt, dieß gefährliche Thier mit der Schlinge zu fangen und ergötzt sich gern an seinem Kampfe mit dem Stiere. Die Wallfische und Robben des Nordens besuchen diese Küste. Der Seelöwe ist gemein, die Seeotter jetzt nirgends häufiger als hier.

Die Vögel sind in großer Mannigfaltigkeit und Menge, der Oriolus phaniceus, ist in unendlichen Flügen besonders häufig. Wir bemerkten keine einzige Art aus der Familie der Klettrer, und ein glänzend befiederter Colibri, schien wie ein Fremdling aus dem Süden, der in diese Natur sich verirrt.

Mit traurigem Gefühl schicken wir uns an, ein Wort über die spanischen Ansiedelungen auf dieser Küste niederzuschreiben. *) Mit neidischer Besitzsucht breitet sich hier Spanien aus, nur um andern den Raum nicht zu gönnen. Es erhält mit großem Aufwand seine Präsidios und will durch Prohibition alles Handels, das baare Geld nach seiner Quelle zurückzufließen zwingen. Ein wenig Freiheit würde aber bald Californien zu dem Kornboden und Markt der nordischen Küsten dieser Meere und der sie befahrenden Schiffe machen. Korn, Rinder, Salz (zu St. Quentin, Alt-Californien) Wein, dessen Erzeugung Nachfrage vermehren würde, geben ihm in mancher Hinsicht den Vortheil über die Sandwich-Inseln, deren Lage auf der Handelsstraße zwischen China und der Nordwestküste, freilich die vorzüglichere ist. Und wer, mit Industrie und Schiffahrt, Töchtern der Freiheit, könnte an diesem Handel vortheilhafter Antheil nehmen, als eben Californien, das vor allen Küsten jetzt die Seeotter besitzt. **)

Aber Californien liegt ohne Industrie, Handel und Schiffahrt öde und unbevölkert ***) Es hat 6 bis 7 Jahre während der innern Kriege Spaniens und seiner Kolonieen, ohne alle Zufuhr von Mexiko vergessen, geschmachtet. Jetzt erst während unsers Hierseyns, ist in Monterey das Schiff aus St. Blas eingelaufen, welches sonst jährlich die Ansiedelungen versorgte. Im Hafen von St. Francisco, besitzen die Missionen einzelne schlechte Barcassen, die fremde Gefangene gebaut. Das Präsidio selbst hat kein Boot und andere Häfen sind nicht besser versehen. Fremde fangen die Seeotter bis im Innere der spanischen Häfen, und ein Schleichhandel, dem erst seit seinem Antritt (11 Monate) der jetzige Gouver-

*) Jeglicher Mission stehen zwei Franciscaner-Mönche vor, die sich verbindlich gemacht, zehn Jahr in dieser Welt zuzubringen. Sie sind von der Regel ihres Ordens dispensirt und erhalten Jeder 400 Piaster von der Krone. Mehrere Missionen stehen unter einem Präsidio. Der Commandant des Präsidio, Capitain der Compagnie, hat unter sich einen Artillerie-Officier, einen Gemissair (Officier payeur), einen Lieutenant, einen Alferez (Fähndrich) und achtzig Mann, davon jeder 200 Piaster jährlich bekömmt. Der Spanier ist immer zu Pferd. Pferde und Rinder werden hier Heerdenweis gehalten, und sind fast verwildert; man fängt sie zum Gebrauch mit dem Lazo (Wurfschlinge). Die Waffen sind Lanze, Schild und Muskete. Die Präsidios haben keinen Ackerbau, kaum legen die Officiere Gärten an, sie betrachten sich wie Verbannte, die ihrer baldigen Zurückberufung harren. Die Pueblos, deren es wenige gibt, sind Dörfer der Spanier. Einige anfangs ausgeschickte Kolonisten und ausgedienete Soldaten, machen die Bevölkerung aus. Ihre Weiber sind meistens Indianerinnen. Der Gouverneur von Neu-Californien in Monterey, steht wie der von Alt-Californien in Loretto unter dem Vicekönig von Mexiko. Zu St. Francisco war zur Zeit der Lieutenant, nach dem Tode des Capitains Commandant ad interim, der Alferez abwesend.

**) Die Californischen Seeotterfelle, stehen wirklich den nördlichern nach, der Unterschied ist aber so sehr beträchtlich nicht.

***) Man urtheile: Der Centner Mehl, der in den hiesigen Missionen 6 Piaster kostet, kostet in St. Blas 40 Piaster und in Acapulco 50 Piaster.

neur von Neu-Californien sich zu widersetzen strebt, versorgt allein diese Provinz mit den unentbehrlichsten Bedürfnissen. Spanien hat in der Sache von Nootka nachgegeben; jetzt verhandeln ohne Rücksicht auf seine eitlen Gebietsansprüche England und die Freistaaten von Amerika, über die Ansiedelungen am Ausfluß der Columbia und die russisch-amerikanische Compagnie, hat noch eine Niederlassung wenige Meilen nördlich von St. Francisco.

Man schiebt aber der Erhaltung dieser Ansiedelungen einen andern Grund unter, als einen politischen. Die fromme Absicht, nämlich der Verbreitung des Glaubens Christi und der Bekehrung der heidnischen Völker. Diesen Gesichtspunkt gab uns selbst der Gouverneur dieser Provinz, als den richtigen an. Wohlan, hier wird also ein gutes Werk zweckwidrig begonnen und schlecht vollführt.

Die frommen Franziskaner, welche die Missionen in Neu-Californien halten, sind in keiner der Künste und Handwerke unterrichtet, die sie hier ausüben, lehren sollen, in keiner der Sprachen, die die Völker sprechen, an welche sie gesandt sind. Es sind Mönche wie eben in den Klöstern Europas.*) Sie stehen je Zwei in jeder Mission einer beträchtlichen Landwirthschaft vor, halten den Gottesdienst, und unterhalten sich durch Dolmetscher, die selbst Indianer sind, mit ihren Pflichtbefohlenen. Alles Eigenthum gehört der Gemeinde der Mission an, und wird von den Vätern verwaltet. Der Indianer bezieht selbst unmittelbar keine Frucht von seiner Arbeit, keinen Lohn, wenn er etwa auf dem Präsidio als Tagelöhner vermiethet wird. Die Mission, dieses Vernunftwesen, bezieht den Pfennig den er verdient. Er lernt das Eigenthum nicht kennen und wird durch dasselbe nicht gebunden. Wir verkennen nicht die Milde, die väterliche Sorgsamkeit der Missionarien **) deren wir verschiedentlich Zeuge gewesen. Das Verhältniß bleibt aber das aufgestellte, und würde, wie uns dünkt, fast nur dem Namen nach ein anderes seyn, wenn der Herr von Sklaren sie zur Arbeit anhielte und nach Willkühr vermiethete, ernähren würde er sie ebenfalls.

Der Wilde kommt unbedachtsam in die Mission ***) empfängt da gern gereichte Nahrung, hört der Lehre zu; noch ist er frei, hat er aber erst die Taufe empfangen, gehört er der Kirche an, so schaut er mit vergeblicher Sehnsucht hinfort nach seinen heimathlichen Bergen zurück. Die Kirche hat ein unveräußerliches Recht auf ihre Kinder und vindizirt hier dieses Recht mit Gewalt. Kann dieß befremden,

---

*) Eine in der Mission von St. Francisco am Namenstage des Heiligen, in spanischer Zunge gehaltene Predigt, worin der Schutzpatron, Christo an die Seite gestellt ward, gereichte uns mehr zum Aergerniß, als zur Erbauung.

**) Ein Beispiel unter Andern: Die Väter schickten ihre Indianer auf ihrem Boote nach unserm Ankerplatze her, bloß damit sie sich unser Schiff, ein neues Schauspiel für sie, ansehen möchten. Der Indianer in der Mission tanzt am Sonntage, unter den Augen der Väter, seine Nationaltänze, spielt (immer um Gewinn) seine gewohnten Hazardspiele, es ist ihm nur sein Kleid, ein Stück grobes wollenes Gewebe aus der Fabrik der Mission, zu verspielen untersagt, er kann das gewohnte Schwitzbad genießen. Die Tänze sind wild, verschieden bei jedem Volke, die dazu gesungen oder gezischte Melodie, meist ohne Worte. Das Spiel wird von zwei Gegnern mit rasch vorgezeigten Stäben, paar oder unpaar gespielt, ein Richter sitzt dabei und führt mit andern Stäben die Rechnung. Das übliche Bad der Indianer, ähnlich dem der meisten nordischen Völker, ist folgendes: Am Eingang einer Höhle am Meeresufer, darin sich die Badenden befinden, wird Feuer geschürt, sie lassen es, wenn sie genugsam geschwitzt, ausgehen und laufen dann darüber weg sich in die See zu stürzen. Dampfbäder, den russischen ähnlich, waren sonst bei den meisten Völkern Europas gebräuchlich. Erasmus Roterodamus Coll. Diversoria. Atqui ante annos viginti quinque nihil receptius erat apud brabantos quam thermae publicae, eae nunc frigent ibique, scabies enim nova docuit nos abstinere.

***) Den verschiedenen Missionen ist kein Gebiet angewiesen. Der Indianer geht nach Willkühr in diese oder jene. —

wo das Mutterland noch die Inquisition hegt? Der Wilde ist unbedachtsam, er ist unbeständig wie das Kind. Ungewohnte Arbeit wird ihm zu schwer, er bereut den Schritt der ihn bindet, er begehrt nach seiner angebornen Freiheit. Mächtig ist in ihm die Liebe zur Heimath. Die Väter gewähren ihren Pflegebefohlenen meist zweimal im Jahre einige Wochen Urlaub, ihre Angehörigen und den Ort ihrer Geburt zu besuchen. *) Bei Gelegenheit dieser Reisen, die Truppenweis unternommen werden, fallen Apostate ab und kommen Neophyten ein, Erstere aus denen den Spaniern die ärgsten Feinde erwachsen, suchen die Missionaren erst auf Berufsreisen mit Güte wieder zu gewinnen, und vermögen sie es nicht, so wird die bewaffnete Macht gegen sie requirirt. Daher mehrere der feindlichen Vorfälle, zwischen den Spaniern und den Indianern.

Die Indianer sterben in den Missionen aus, in furchtbar zunehmendem Verhältniß. Ihr Stamm erlischt. St. Francisco zählt bei Tausend Indianer, die Zahl der Todten überstieg im vorigen Jahr 300, sie beträgt in diesem schon (bis October) 270, wovon blos im letzten Monat 40. Die Zahl der Proselyten muß jedoch die der Apostaten und den Ueberschuß der Aussterbenden übersteigen. Man nannte uns fünf Missionen, die in dieser Provinz seit Vancouvers Zeit begründet worden. Dagegen sind von den Missionen der Dominikaner im alten Californien bereits etliche eingegangen und dort sind die zum Glauben gewonnenen Völker, fast schon als ausgestorben zu betrachten.

Hier findet keine medicinische Hülfe statt, nur den Aderlaß soll einmal ein Schiffsarzt gelehrt haben, und dieses seitdem bei jeder Gelegenheit angewandte Mittel den Tod fördern. Besonders eine Krankheit, die, obgleich die Meinungen getheilt sind, die Europäer wohl hier verbreitet haben mögen, rafft ohne Gegenwehr ihre Opfer dahin. Sie herrscht unter den wilden Stämmen ebenfalls, diese jedoch verschwinden nicht mit gleich furchtbarer Schnelligkeit von der Erde. Die Anzahl der Weißen nimmt dagegen zu.

Die Verachtung, die die Missionaren gegen die Völker hegen, an die sie gesandt sind, scheint uns bei ihrem frommen Geschäft ein unglücklicher Umstand zu seyn. Keiner von ihnen scheint sich um deren Geschichte, Bräuche, Glauben, Sprachen bekümmert zu haben. „Es sind unvernünftige Wilde, und mehr läßt sich von ihnen nicht sagen! Wer befaßte sich mit ihrem Unverstand, wer verwendete Zeit darauf?“

In der That, diese Stämme stehen tief unter denen, die die nördliche Küste und das Innere von Amerika bewohnen. Sie sehen im Ganzen einander ähnlich, die Tcholovonen etwa ausgenommen, die wir bald an ihrer ausgezeichneten Physionomie, unterscheiden lernten, (was die Väter selbst nicht vermochten.) Alle sind von sehr wildem Ansehen, von sehr dunkler Farbe. Ihr flaches breites Gesicht, aus dem große wilde Augen hervorleuchten, beschattet, schwarz und dicht, ein langes flaches Haar. Die Abstufung der Farbe, die Sprachen, die, den Wurzeln nach, einander fremd sind, Lebensart, Künste, Waffen verschiedentlich bei einigen am Kinn und Hals tatuirte Linien, die Art wie sie sich zum Krieg oder zum Tanz den Körper malen, unterscheiden die verschiedenen Stämme. Sie leben unter sich und

*) Zwei Kranke, Mann und Weib, die sich ihrem nahen Ende entgegen zu neigen schienen, waren unfähig die Reise zu vollenden, aus der Schaar der Beurlaubten zurückgeblieben. Sie waren nach der Mission nicht zurückgekehrt, sie hatten sich am Ufer neben unsern Zelten, ohne Schirm bei den stürmischen regnigten Nächten, nackt wie sie waren, auf die feuchte Erde gelagert. Ihre Blicke hafteten hinüber auf jenen blauen Bergen, sie sahen ihr Vaterland und sie trösteten ihr Herz, da sie es zu erreichen nicht vermochten. Der Pater, nach einigen Tagen auf sie aufmerksam gemacht, schickte sie, milde zuredend, nach der Mission zurück.

den Spaniern in verschiedenem, freundlichem oder feindlichem Verhältnisse. Die Waffen sind bei vielen Bogen und Pfeile, diese sind bei einigen von außerordentlicher Zierlichkeit, der Bogen leicht und stark, am äußern Bug mit Thiersehnen überzogen, bei andern ist er von bloßem Holz und plump. Einige besitzen die Kunst (eine Weiberarbeit), zierliche wasserdichte Gefäße aus farbigen Grashalmen zu flechten, meist aber vergißt der Indianer in der Mission seine Industrie. Alle gehen nackt, alle sind ohne Pferde, ohne Kähne irgend einer Art. Sie wissen nur Bündel von Schilf zusammen zu fügen, die sie durch ihre specifische Leichtigkeit über dem Wasser tragen. Die an den Flüssen wohnen, leben vorzüglich vom Lachs, dem sie Fangkörbe stellen; die in den Bergen von wilden Früchten und Körnern. Keiner aber pflanzt oder säet, sie brennen nur von Zeit zu Zeit die Wiesen ab, ihre Fruchtbarkeit zu vermehren.

Die Insulaner der Südsee, weit von einander geschieden und zerstreut über fast ein Drittheil des heißen Gurtes der Erde, reden Eine Sprache; in Amerika, wie namentlich hier in Neu-Californien, sprechen oft bei einander, lebende Völkerschaften eines Menschenstammes, ganz verschiedene Zungen. Jedes Bruchstück der Geschichte des Menschen hat Wichtigkeit. Wir müssen unsern Nachfolgern, wie uns unsere Vorgänger überlassen, befriedigende Nachrichten über die Eingebornen von Californien und deren Sprachen einzusammeln *). Wir hatten es uns auf einer vorgehabten Reise nach einigen der nächstgelegenen Missionen zum Zweck vorgesetzt. Geschäfte einer andern Art fesselten uns in S. Francisco, und der Tag der Abfahrt kam heran, ohne daß wir zu dieser Reise Zeit abmüßigen gekonnt.

Wir berufen uns im Uebrigen auf die Berichte von Laperouse und Vancouver, die wir treu erfunden haben. Seit ihrer Zeit hat sich nur weniges in Californien verändert **). Das Presidio ist neu aus Luftsteinen erbaut und mit Ziegeln gedeckt. Der Bau der Kapelle noch nicht angefangen, in den Missionen ist gleichfalls gebaut worden, und die Kasernen der Indianer zu S. Francisco sind von gleicher Bauart. Ein Artillerist hat Mühlen, die von Pferden getrieben werden, in den Missionen angelegt, sie sind jetzt meist außer Stand, und können nicht wieder eingerichtet werden. Zu S. Francisco ist noch ein Stein, den ohne Mechanik ein Pferd über einen andern Stein drehet, die einzige Mühle im Gange. Für eiliges Bedürfniß zerreiben Indianer-Weiber das Korn zwischen zwei Steinen. Eine Windmühle der Russisch-Amerikanischen Ansiedelung erregt Bewunderung und findet keine Nachahmung. Als vor etlichen Jahren Handwerker mit großen Unkosten hierher gezogen wurden, die verschiedenen Künste, deren man bedarf, zu lehren, benutzten die Indianer den Unterricht besser, als die Gente racional (das vernünftige Volk), Ausdruck, womit sich die Spanier bezeichnen; sie selbst sprachen ihnen das Zeugniß.

Wir bemerkten mit Bedauern, daß nicht das beste Verhältniß zwischen den Missionen und den Präsidios zu herrschen scheint. Die Väter betrachten sich als die ersten in diesem Lande, zu deren Schutz blos die Präsidios beigegeben sind. Ein Militär, das die Waffen führt und oft gebraucht, trägt unwillig die Vormundschaft der Kirche. Die Präsidios, blos von ihrer Besoldung lebend, hängen für ihre Bedürfnisse von den Missionen ab, von denen sie sie für baares Geld erhandeln; sie darbten während dieser letzten Zeit, und sie beschuldigen die Missionen, daß sie sie darben gelassen.

---

*) De Lamanon hat in Laperouse Reise schätzbare Beiträge über die Sprachen der Achastlier und Eeelemachs bei Monterey geliefert. Was sonst geschehen siehe Mithridates 3, 3, p. 182.

**) Ein Fort an gutgewählter Stelle angelegt, sperrt nun den Hafen von S. Francisco.

Wir müssen schließlich der edlen Gastfreundschaft erwähnen, womit Militär und Missionen unsern Bedürfnissen zuvorzukommen sich bestrebten, und der gern gegönnten unbeschränkten Freiheit, die wir hier auf Spanischem Boden genossen. Wir widmen diese Zeilen der Erinnerung und des Dankes unsern Freunden in Californien.

Man hat uns folgende Stämme der Californier genannt, als solche, die im Bereich der Mission von San Francisco wohnen:

Die Guymen » Urschinn » Olumpali » Soclan und » Sonomi	Reden alle Eine Sprache; sie machen in der Mission von San Francisco die Mehrzahl aus.
Die Chulpun » Umpin » Kosmitas » Bolbones » Tchalabones » Pitem » Lamam » Apalamu und » Tcholovones	Wohnen am Rio del Sacramento und sprechen alle nur Eine Sprache. Sie führen die besten Waffen. Die Tcholovones, ein kriegerischer Stamm, sind mit den Spaniern gegen die andern Indianer verbunden.
Die Supsum » Numpali und » Tamal	Sie tatuiren sich, reden dieselbe Sprache, und wohnen gegen Norden, die Tamal gegen Nordwesten.

Die Ululato; wohnen nördlicher als die Supsum, und deren kommen nur Wenige in die Mission.

Notizen des Missionars, Pater Alday.

(Aus dem Spanischen Manuscript übersetzt.)

Die Geschichte des Reiches Chili ward vom Anfange an durch Garcilaso de la Vega, seiner Geschichte von Peru beigemischt, aufgeschrieben. Unser berühmte Ercilla verherrlichte sie bis zu dem Ende seiner eigenen Sendung in heroischen Versen. Auf das treffendste schrieb in Rom der Pater Ovalle die Thaten und Schicksale dieses Reiches von dessen Begründung an bis zu seiner Zeit, und endlich der Abate Molina vollendete das Werk und führte diese Geschichte in allen ihren Theilen aus. Dieser gelehrte Exjesuit handelt, was das Mineral- und Pflanzenreich anbetrifft, auf das vorzüglichste, so daß dem, was er darüber sagt, nichts hinzugefügt werden kann. Unerschöpflich sind die Reichthümer, die Chili hegt, sein Boden ist der angemessenste für jedes der Erzeugnisse, die Europa bereichern, indem es an seinen äußersten Grenzen einer gleichmäßigen Temperatur genießt, und weder die Gewitter kennt, die dem Seidenwurm feind sind, noch den Hagel, der die Früchte der Erde gefährdet. Kein reißendes Thier hält sich in seinen Gebirgen auf, das den Menschen bedrohen könne, und kein einziges giftiges Gewürm kommt innerhalb seiner Grenzen vor.

Die Indianer, die das Land von dem Flusse Biobio an bis zu Osorno bewohnen, sind in vier Provinzen eingetheilt, die sich wie vier Streifen vom Norden zum Süden erstrecken. Ihre Anzahl kann sich auf ungefähr 30,000 Seelen belaufen. Sie sind im Allgemeinen von mehr als mittlerer Statur, kräftig und stark und von großer Behendigkeit. Alle sind außerordentlich dem Trunk ergeben *), und dieß ist der Hauptgrund der Verminderung, die wir unter ihnen bemerken, wenn wir ihre jetzige Volksmenge mit der vergleichen, welche uns die Geschichte zu der Zeit der Eroberung zeigt. Deßhalb sagt auch ein scharfsinniger Beobachter, Don Garcia Hurtado de Mendoza habe den ärgsten Krieg gegen sie geführt, als er ihnen den Apfelbaum gegeben. Diese Bäume bilden nun ganze Wälder in ihrem Gebiete. Das Blut der Indianer findet sich heut zu Tage nirgends mehr rein. Es rühret her theils von den vielen Spaniern, die eine Zuflucht vor der Gerechtigkeit unter ihnen gesucht, theils von den Spanierinnen, die sie bei Zerstörung von sieben Colonieen in verschiedenen Ereignissen des Krieges zu Sklavinnen gemacht, theils von den Holländern, die in so großer Anzahl von der Holländischen Expedition desertirten, welche unter der Regierung Philipp IV. bei Valdivia landete, daß deren Führer bei seinem Rückzug zwei Galeonen zu Grunde bohren mußte, die zu bemannen er nicht stark genug mehr war. Man sieht jetzt die Nachkömmlinge dieser Holländer von Villarica und Tolten bis zu den Ufern des Rio de la Imperial **).

Das Land der Indianer ist, nach Maßgabe der Polhöhe, von gleicher Fruchtbarkeit mit dem der Spanier. Aber man sieht darinnen, wegen der beträchtlich verminderten Bevölkerung, viele mit hohen

---

*) Ihr berauschendes Getränk ist Aepfelwein; auch ärmere Creolen bereiten und trinken ihn. Uebers.

**) Die Nachrichten, die wir haben von der Expedition der Holländer nach Chili im Jahre 1643 unter Hendrick Brouwer sind im entschiedenen Widerspruch mit den hier angeführten Thatsachen. Man vergl. Burney chronological history T. 5. p. 113. Molina berührt nur flüchtig dieses Ereigniß.

Bäumen und niedrigem Gesträuch bewachsene Felder, deren ebener Boden bezeugt, daß sie einst dem Feldbau angehört, und von denen es sich aus vielen Zeichen darthun läßt, daß sie ihre ehemaligen Bewohner verloren.

Die zahlreichen Baumarten, die im Lande der Indianer, sowohl in der Ebene, als auf dem Abhange der Cordillera wachsen, kommen in dem Spanischen Gebiet auch vor. Der Taijo nur macht eine Ausnahme. Die Rinde dieses Baumes, die glatt ist und von der Dicke einer Linie, ist für die Heilung innerlicher Apostems und jeder Art Fistel oder Wunde von besonderer Kraft. Man trinkt für innerliche Apostems und Geschwüre Wasser, worin sie gekocht werden, und man badet und wascht sich für solche äußerliche Uebel mit diesem Wasser, und überstreut sich sodann mit dem Pulver derselben Rinde, die getrocknet und zerrieben worden. Die übrigen Pflanzen und Kräuter dieses Landstriches sind von gleicher Eigenschaft mit denen, die das Spanische Gebiet hervorbringt.

Man trifft in den Gebirgen Löwen an, die sich von andern Thieren ernähren, den Menschen aber, die sie meiden, unschädlich sind. Daselbst kommen auch etliche Bergziegen und Rehe, von der Größe eines Lammes, vor; ihr Fleisch ist von gutem Geschmack. Die Flüsse sind an guten Forellen und minderen Fischarten reich. An ihren Ufern kommt ein Thier vor, jedoch nicht häufig, welches von Fischen lebt, von den Spaniern Wasserkatze und von den Indianern Guillin genannt wird. Sein Fell gibt ein schätzbares Pelzwerk ab, und das äußerst feine Haar hat seines Gleichen nicht für die Verfertigung von Hüten *).

Wir kehren zu den Indianern zurück. Sie gebrauchen, um die Freiheit ihrer Staaten zu bewahren, eine gar behutsame Politik. Sie lassen keinen Spanier noch Fremden durch ihr Gebiet reisen, geschweige denn dasselbe durchforschen, ohne Vorwissen und Erlaubniß des Cazikes des Distriktes, welche Erlaubniß er nie ertheilt, ohne den wohl zu kennen, dem er sie gibt. Dieses wird auch in Ansehung der Missionaren beobachtet, die im Innern des Landes von einer Mission zur andern reisen, ohne von dem Missionare des Distriktes selbst begleitet zu seyn; denn gegen diesen besondere Vorsichtsmaßregeln zu gebrauchen, so weit erstreckt sich das Mißtrauen des Indianers nicht. Ich werde das Maß ihrer mißtrauischen Bedächtlichkeit angeben. Die mehrsten Indianer sind Christen, und alle, ohne Ausnahme, mögen und wollen, daß ihre Kinder getauft werden; aber sie weigern sich, sobald als solche in dem Alter sind, den christlichen Unterricht zu empfangen, sie der Kirche zu überantworten, weil, sagen sie, die Missionaren, falls sie sich der Kinder bemeisterten, sich auch der Aeltern bemeistern würden, und sie also die politische Freiheit ihrer Väter einbüßen würden. Es werden daher in den Tabellen, die ich einreiche, nur die Indianer aufgeführt, die in den bestehenden Missionen als Kinder der Kirche leben, und nicht solche, die sich mit den Heiden des Distrikts vermengt.

Man kann im Uebrigen die Relation von Thomas Falkaner, gedruckt in London Anno 1774, nachlesen; dieser geborne Engländer brachte in Paraguay, dem Reiche Chili und an den Patagonischen Küsten vierzig Jahre zu.

Die Eintheilung der Indianer in vier Provinzen ist bereits erwähnt worden. Namentlich die Araucaner, die Llanistas oder Bewohner der Ebene, die Huylliches und die Peguenches. Die Araucaner be-

*) Castor Huidobrius. Molina.

wohnen die Küſte, eingetheilt in folgende Gouvernements: Arauco, das der ganzen Provinz den Namen gibt; Tucapen, aus welchen ſie ſtets zu ihren größten Unternehmungen ihre Feldherren erwählt, Lleullen, Tirua, Imperial bara, Borea, Tolten, wo die Gerichtsbarkeit von Valdivia anfängt, Mariguirra, Valdivia, Cudico, Cumcos. Jedes Gouvernement hat ſeinen erſten Caziken, der allen Bezirken beſteht, die ſein Gebiet umfaßt. Jedem Bezirke ſteht ein Indianer von Anſehen vor, mit dem Namen Guilmen. Die Würden von Caziken und Guilmen ſind erblich. Dieſelbe Eintheilung in Gouvernements und Bezirke, und dieſelben Namen von Cazike und Guilmen, finden in den drei andern Provinzen ſtatt, bei den Llaniſtas, Bewohner der Ebene, den Huplliches, Bewohner des Abhanges der Cordillera, den Pehuenches, Bewohner ihrer Thäler und ihrer Höhen und innern Thäler. Kein Cazike oder Guilmen miſcht ſich in eines andern Gebiet ein. Sie berufen, um wichtige Geſchäfte abzuhandeln, Provinzial-Verſammlungen, die der Küſte von Arauco bis zu Tolten, in Chili und die von Tolten bis zu Cumcos in Valdivia. Unter ihnen herrſcht die größte Eintracht. Die Caziken kommen allein mit wenigen Kriegsleuten zu den Provinzialverſammlungen; betrifft aber das Geſchäft das ganze Land, ſo nehmen Beauftragte der andern Provinzen Antheil an den Rathſchlägen, nachdem die Sache in der Verſammlung Einer jeglichen erwogen worden. Alle Indianer, bis auf die Pehuenches, bauen das Feld und ſäen Waizen, Mais, Gerſte, Bohnen verſchiedener Arten und Lein, deſſen Samen ſie eſſen und deſſen Streb ſie zu Beſen benutzen. Sie beſitzen Alle Pferde, Rinder, Schafe, Schweine und Hühner; die Maulthiere ſind ſelten. Sie pflanzen oder ſäen weder Gartengewächſe noch Fruchtbäume. Rinder und Pferde verbreiten allein den Samen des Apfelbaumes. Die Pehuenches beſitzen viele Stutereien, die ſie durch Fleiſch und Milch mit Speiſen verſorgen, und ob ſie gleich Rinder und Schafe halten, ſo eſſen ſie doch nie deren Fleiſch. Sie verarbeiten ſelbſt die Wolle ihrer Schafe, und verhandeln die Rinder an die Spanier. Die Frauen ſind im Allgemeinen ſehr arbeitſam, ſie helfen ihren Gatten bei den Arbeiten des Feldes, und leben dem Manne dergeſtalt unterwürfig, daß die Buße, die Gott dem erſten Weibe auferlegte, ſich an ihnen in ihrer ganzen Fülle offenbart.

Tabellarische Uebersicht

der Missionen des Collegii de propaganda fide de san Il de fonse, der Stadt Chillan im Reiche Chili und der durch dieselben gewonnenen Früchte, seit sie durch besagtes Collegium besorgt worden, mit Bemerkung des Jahres ihrer Stiftung und der Zahl der in jeglicher beschäftigten Missionarien. Entworfen im Jahre Christi 1815.

Missionen	Stiftungsjahr	Zahl der Miss.	Taufen		Ehen		Begräbnisse		Christen aller Stände. Geschl. Alt.	Heiden aller Stände Geschl. Alt.
			Kinder	Erwachsene	geschlossene	bestehende	Kinder	Erwachsene		
V. † Valdivia	1769	3	1113	361	460	79	469	465	465	20
† Mariquina	1769	2	1039	147	342	130	243	140	775	466
Arique	1776	2	1016	79	235	88	410	246	487	45
Niebla	1777	2	445	50	123	48	170	120	364	4
Nanihue	1777	2	406	68	137	58	97	105	264	20
Quinchilca	1778	2	1035	167	246	120	265	163	622	200
Riobueno	1778	2	991	241	239	181	186	80	1086	500
Dalli pulli	1787	2	1219	248	245	260	250	113	1216	303
Cudico	1787	2	1406	185	215	159	326	80	1231	275
O. Quilacahuin	1794	2	730	157	106	90	102	30	667	377
Cuyunco	1794	2	882	272	180	171	150	77	964	890
Costa	1806	2	635	130	96	85	166	40	949	450
C. † Arauco	1768	2	1016	66	201	106	282	202	540	2300
Tucapen	1779	2	108	12	17	5	18	8	15	6400
St. Barbara	1758	2	80	16	10	2	26	54	8	150
		31	12121	2167	2852	1622	3160	1787	9644	12400

Kurze Nachricht

der Missionen, die sich verloren haben, mit Bemerkung des Jahres, worin sie gestiftet und eingezogen, und der durch sie gewonnenen Früchte.

Missionen.	Jahr d. Stiftung	Jahr d. Verlustes	Taufen	Ehen	Begräbnisse
P. Enliaco	1758	1766	59	6	26
P. Rorinlern	1758	1766	—	—	—
P. Lolio	1766	1766	52	—	—
C. Imperial bara	1768	1787	4	—	—
V. Tolten el baro	1776	1787	179	6	6
			294	12	32

Missionen.	*) Geographische Lage. Breite.	Länge.	Ausdehnung. NS.	OW.	Entfernung vom Collegio.	Bezirke.
Valdivia .	39° 47′	302° 28′	6	7	160	10
Mariquino	39° 24′	302° 31′	6	7	140	10
Arique. .	39° 49′	302° 48′	4	5	155	8
Niebla . .	39° 49′	302° 32′	9	2	160	6
Nanhine .	39° 32′	302° 18′	10	8	115	9
Quinchilca	39° 42′	303° 18′	13	10	179	12
Rio bueno	40° 29′	303° 24′	7	8	190	12
Dalli pulli	40° 18′	303° 21′	7	8	187	8
Cudico . .	40° 15′	303° 18′	4	4	185	7
Quilacahum	40° 27′	303° 18′	6	4	193	6
Cuyunca .	40° 36′	303° 21′	8	7	199	7
Costa . .	40° 37′	302° 47′	7	4	201	6
Arauco .	37° 21′	302° 30′	20	4	50	16
Tucapen .	37° 56′	302° 30′	18	6	70	24
St. Barbara ist allein ein Hospitium ohne Seelsorge.	36° 41′	301° 2′	—	—	40	—

*) astronomisch bestimmt durch Cebillon.

Bemerkungen zum leichtern Verständniß.

Die mit † bezeichneten Missionen verdanken ihre Stiftung den Jesuiten und kamen in die Hände der Franziskaner, in dem Jahre, welches ig die Tabelle eingetragen ist. Die unter dem Buchstaben P angeführten, liegen in der Gerichtsbarkeit von Valdivia, die unter dem Buchstaben O in der Gerichtsbarkeit von Osorno, die unter dem Buchstaben C in der Gerichtsbarkeit von Chili. Alle sind eigentliche Missionen, St. Barbara ausgenommen, welche ein Hospitium für die ist, die zur geistlichen Gewinnung der Nation Pehuenche, welche die Cordillera bewohnt, bestimmt sind. Daselbst hatten die Franziskaner drei Missionen, die in der zweiten Tabelle unter dem Buchstaben P aufgeführt sind, mit Bemerkung des Jahres, worin sie verloren gingen. Sie sind aus Mangel an Missionaren nicht wiederhergestellt worden, obgleich im Jahre 1803 die Indianer darum angehalten, da sie wohl erkennen, zu welchem Nutzen es ihnen gereicht, Missionaren unter sich zu haben, die ihnen helfen und Einhalt thun in der Wuth ihres thörichten Heidenthums. Die in derselben Tabelle mit dem Buchstaben C bezeichnete Mission gehörte zu Chili, die mit dem Buchstaben V. zu Valdivia.

Die drei ersten Missionen der zweiten Tabelle, liegen in den Voralpen der Cordillera de los Andes, woselbst von dem Ursprunge des Flusses Nuble an, bis zu dem Archipelagus Chiloe sich folgende Vulkane befinden: Chillan, Antuco, Callagni, Chandel, Villa rica, Huanchue, Copi, Llanquihue und Puraraure. Es ist zu bemerken, daß sich am Fuße jeglichen Vulkans, ein großer See befindet, und

daß die Hauptflüsse dieses weiten Landstriches aus diesen Seen entspringen. Namentlich vom Chillan oder aus seinem See fließt der Fluß Nuble, vom Antuco die Lara, vom Callaqui der Biobio, vom Chanbel der Imperial, vom Villa rica der Tolten, vom Huanchue der Fluß von Valdivia, vom Cozi der Rio bueno, von Llanquihue der Pilmayquen, und von Puraranco der Fluß Nanhue, der das Gebiet von Osorno bewässert und auf dem halben Wege nach Chiloe einen zweiten Arm bildet, der den Namen Maynhue erhält.

Die Indianer, die die Cordillera bewohnen, heißen Pehuenches, Name, der sich von den Tannen herleitet, die daselbst in großer Menge vorkommen. Sie sind äußerst rüstig und über allen Begriff gegen die Hitze und die Kälte abgehärtet, sie sind gleich tapfer und kühn, und die Bewohner des Thales fürchten sie. Ihre gewöhnliche Nahrung ist Pferdefleisch und Tannenkerne, die das Gebirge im Ueberfluß hervorbringt. Sie säen keinerlei Saaten, und wenn sie Gemüse begehren, so tauschen sie solche von den Indianern der Ebene gegen Salz und Tannenkerne ein; sie treiben denselben Tauschhandel mit den Spaniern aus dem Gebiete der Cordillera. Sie besitzen äußerst reiche Salinen, die sich zwei Tagereisen weit von Osten nach Süden erstrecken, ohne daß man in dieser Ausdehnung einen einzigen Tropfen süßen Wassers anträfe. Das Salz ist sehr gesund, weiß wie Schnee, und läßt sich leicht so fein als Mehl zerreiben. Die Weiber, die sehr arbeitsam sind, weben viele Ponchos, und die Männer verfertigen zu Zeiten, und gleichsam zur Erholung, Tröge und andere Holzarbeiten. Diese Industrie ist die Frucht ihres Verkehrs mit den Spaniern. Die Tanne ist unter den wenigen Baumarten, die die Cordillera hervorbringt, die vorzüglichste. Dieser Baum wächst bis zu der Höhe von 25 Varas (ungefähr 75 Fuß), und seine Stärke ist seiner Höhe angemessen. Es ist zu glauben, daß, wenn man ihm nur einige Aufmerksamkeit schenkte, er als Schiffsbauholz alle übrige Holzarten übertreffen würde. Die Pehuenches verkehren mit den Spaniern jenseits der Cordillera bis Buenos ayres. Sie führten ehemals Raubzüge durch die Pampas aus, plünderten die Reisenden, brachen in die geringern Dörfer und Ansiedelungen der Spanier ein, mordeten die Männer, und entführten die Weiber und Kinder, die sie als Sklaven behandelten. Die Missionaren haben einige dieser Unglücklichen losgekauft und befreit. Jetzt werden die Pehuenches im Zaum gehalten durch die zwei Forts S. Juan und S. Carlos, welche die aus Mendoza an angemessenen Orten errichtet.

Ueberblick des großen Oceans, seiner Inseln und Ufer.

An der Westseite des großen Oceans bildet eine Reihe von Inseln und Halbinseln einen Vorwall vor den vielfach eingerissenen Küsten des festen Landes. Neuholland erscheint hinter diesem Bollwerk als die SO Spitze der Ländermasse der alten Welt. Der Zusammenhang der Länder ist zwischen Neuholland und Asien durch verschiedene Durchfahrten unterbrochen, aber leicht im Gedanken wieder herzustellen, und so erscheint in natürlicher Verbindung die Insel Borneo, die man sonst als ein eigenes Continent betrachten müßte.

Der indiſche Ocean dringt vom ſüdlichen freien Meer zwiſchen beide Vorgebirge unſeres Welttheils, Afrika und Neuholland, als ein geräumiger Meerbuſen, ſcheidend ein.

Wir kehren zu dem Becken des großen Oceans zurück, welches man mit gleich unpaſſenden Namen das ſtille Meer und die Südſee zu nennen pflegt.

Die Philippinen bilden ſein Ufer in deſſen äußerſtem Weſten zwiſchen dem Aequator und dem nördlichen Wendekreis; ſie liegen vor den Landmaſſen, die wir als Fortſetzungen des feſten Landes betrachten, und ſchließen ſich an dieſelben, und namentlich an Borneo, durch vermittelnde Inſeln und Inſelgruppen an.

Von Mindanao, der ſüdlichſten der Philippinen, aus, erſtreckt ſich die Kette der Vorlande nach Südoſten über die Molukken und Gilolo, Neuguinea und verſchiedene ſich daran anſchließende Archipelagen bis nach Neucaledonien und den davor liegenden Neuen Hebriden unter dem ſüdlichen Wendekreiſe. Die abgeſonderte Ländermaſſe von Neuſeeland kann als das ſüdliche Ende dieſes Vorwalles angeſehen werden, und die Norfolk-Inſel deutet auf deren Verbindung. Von Luçon, der nördlichſten der Philippinen, aus, erſtreckt ſich die Kette der Vorlande nach Nordoſten über Formoſa, kleinere Inſelgruppen, Japan, die Kurilen, die Halbinſel Kamtſchatka, die Aleutiſchen Inſeln, die Amerikaniſche Halbinſel Alaſchka, und verbindet ſich mit dem feſten Lande der neuen Welt unter dem 60° nördl. Breite.

Brennende Vulkane erheben ſich überall längs dieſem Ufer, wenigſtens von den Neuen Hebriden an bis nach dem feſten Lande Amerikas. Man hat auch auf Neuſeeland vulkaniſche Produkte angetroffen und Erderſchütterungen verſpürt. Landwärts des beſchriebenen Saumes kommt das vulkaniſche nur ſtellenweiſe und inſulariſch vor. Es iſt zu bemerken, daß die Erdſtöße, die die Philippinen-Inſeln erſchüttern, auf der Inſel Paragua (Patavan der Engliſchen Karten), die im SW von Luçon, zwiſchen Mindoro und der Nordſpitze von Borneo, liegt, ſeltenewegs verſpürt werden.

Die Weſtküſte beider Amerika bildet das öſtliche Ufer des großen Oceans. Es läuft rein und ununterbrochen fort, nur im äußerſten Norden und Süden zu etlichen Inſeln eingeriſſen, und bildet nur einen Einlaß, den Californiſchen Meerbuſen, gegen den nördlichen Wendekreis.

Ein brennender Vulkan erhebt ſich im Neuen Californien am Meeresufer, und die Halbinſel verräth vulkaniſche Natur. Der dem großen Ocean zugekehrte hohe Rücken der neuen Welt bietet von Neu-Spanien an bis zu der Südſpitze Amerikas eine Reihe brennender Vulkane dar.

Die Inſeln des ſo begrenzten Meerbeckens ſind in zwei Hauptprovinzen und eine abgeſonderte Gruppe vertheilt.

Zu der erſten Provinz gehören die Inſeln, die im Oſten der Philippinen zwiſchen dem Aequator und dem nördlichen Wendekreis bis gegen die Mitternachtslinie von Greenwich liegen. Die zweite Provinz liegt im Süden der Linie gegen den Wendekreis, welchen ſie auf einigen Punkten überſchreitet, und erſtreckt ſich von Weſten nach Oſten, von den Vorlanden bis zur Oſterinſel und dem Felſen de Salas y Gomez in einer Ausdehnung von mehr als 100 Längengraden. Abgeſondert liegt die Gruppe der Sandwichinſeln gegen den nördlichen Wendekreis. Die Inſeln der zweiten Provinz, die Sandwichinſeln und Neuſeeland ſind in Hinſicht der ſie bewohnenden Völker zu vereinigen.

Dieſe Inſeln gehören in geognoſtiſcher Hinſicht zweien verſchiedenen Bildungen an. Die hohen Inſeln, die im großen Ocean die Minderzahl ausmachen, obgleich ſie die Hauptgruppen bilden, ſind allgemein, wie in andern Meeren, und namentlich im Atlantiſchen Ocean, vulkaniſcher Natur. — Die Marianen bilden in der erſten Provinz eine mit den Philippinen parallel laufende Bergkette, die man

mit den Vorlanden, die das Meerbecken begränzen, vergleichen möchte: sie enthält, wie diese, und besonders gegen Norden fortwährend wirksame Vulkane, während die Inseln, die abgesondert inmitten des Meerbeckens liegen, zumeist erloschen scheinen. Im Westen der zweiten Provinz, brennt auf Tofua ein Vulkan; und Mauna Mororay auf O-Waihi, Sandwich-Inseln, hat noch im Jahre 1801 durch einen Seitenausbruch einen Lavastrom ergossen. Auf den Freundschafts- und Marqueses-Inseln kommen Urgebirgsarten vor, wir haben auf O-Waha nur Porphyr und Mandelstein gesehen.

Die niedern Inseln, die sogenannten Koralleninseln und Riffe, stellen uns eine ganz eigenthümliche Bildung dar, die genau zu untersuchen, es uns nicht an erwünschter Gelegenheit gefehlt hat und die wir in unserm Aufsatz über Nukuk, nach unsern vorzüglich dort gesammelten Erfahrungen und Beobachtungen genauer beschrieben. Es sind diese Inseln und kreisförmige Inselgruppen, Tafelberge die sich steil aus dem Abgrunde erheben und bei denen das Senkblei keinen Grund findet, die Oberfläche der Tafel ist unter Wasser; nur ein breiter Damm um den Umkreis derselben, (der Riff) erreicht bei niederem Wasserstande den Wasserspiegel, und trägt auf seinem Rücken, die Sandbänke (die Inseln) die das Meer besonders auf der Windseite und an den auseinspringenden Winkeln des Umkreises aufwirft. Riffe und Inseln umschließen also ein inneres Becken, eine Lagune. Nur bei sehr geringem Umfang der Tafel, wird solche ausgefüllt, in welchem Falle dann eine einzelne Insel anstatt einer Inselgruppe gebildet wird. Was von dem Damm untersucht werden kann, besteht aus wagerechten Lagern eines aus Korallensand oder Madreporentrümmern gebildeten Kalksteins. Auf dem Damm ausgeworfene oft klaftergroße Felsenblöcke, (Geschiebe) sind von demselben Steine, der nur oft größere Madreporentrümmern einschließt als die oberen an dem Tage liegenden Lager, und wir halten dafür, daß der ganze Bau, der Tafelberg der die Grundfeste der Inselgruppe bildet, aus dieser selben Gebirgsart besteht. Es ist eine Gebirgsart neuerer Bildung und die noch fortwährend erzeugt wird. Dieser selbe Stein, diese selbe Gebirgsart lagert sich unter demselben Himmelsstriche am Fuße aller hohen Inseln, wenigstens stellenweise an und bildet die Korallenriffe von denen manche gänzlich umringt sind.

Die Ebenen, die um den Fuß solcher Berge, den Saum der Inseln bilden, scheinen gleiche Riffe zu seyn, die bei sonst höherem Wasserstand das Meer welches sie gebildet hat, überdeckte. Diese an hohem Land anliegenden Korallenriffe, senken sich abschüssig ins Meer, so daß die Welle auf einer schrägen Fläche sich entrollend, brandet, und nicht wie bei jenen gegen das obere Gestimme eines Felsenwalles aufschlägt und bricht. *) Es ist dieß derselbe Stein, worin man an der Küste von Guadeloupe Menschenskelette versteint eingeschlossen findet. Wir haben das berühmte Exemplar davon im brittischen Museum gesehen und die Steinart in der Berlinischen Mineralogischen Sammlung genau zu vergleichen Gelegenheit gehabt. **)

*) Wir haben dieß vorzüglich genau auf O-Waha zwischen Hana-ruru und Pauli einer beobachtet, wo wir in einem Boote der Eingebornen, längs dem Riffe und zu verschiedenen Malen hin und wieder durch die Brandung fuhren. Innerhalb derselben, waren einige Boote mit dem Fischfang beschäftigt, in einer Tiefe von drei bis vier Faden.

**) Wir haben im Jahre 1817 zu O-Waihi am Fuße der Lava, die im Jahre 1801 vom Mororay geflossen, und wo kein eigentlicher Riff ist, diesen Kalkstein angetroffen. Hier enthält er Fragmente von Lava, sonst ist er identisch mit dem auf den niedern Inseln gesammelten. Der Stein von Guadeloupe, ist mit den kalkartigen Abänderungen desselben vollkommen eins und dasselbe. Wir haben auch diesen Kalkstein und stellenweise Riffe auf Otaheiti und Manila angetroffen. In Hinsicht der aus größern Trümmerstücken zusammengesetzten Abänderungen, möchte aus der Verschiedenheit der Madreporenarten, aus welchen sie vorzüglich bestehen, eine örtliche Verschiedenheit sich ergeben. Wir meinen, daß die Arten, die am Orte selbst leben, die Elemente zu dem Steine der gebildet wird, darreichen.

Diese Korallenriffe, niedere Inselgruppen und Inseln, sind im großen Ocean zwischen den Wendekreisen und besonders innerhalb der oben, den beiden Inselprovinzen angewiesenen Grenzen, ausnehmend häufig. Man trifft sie bald einzeln an, bald in Reihen, die einen Bergrücken des Meeresgrundes anzudeuten scheinen, bald in der Nähe der hohen Inseln und den Gruppen die sie bilden, gleichsam beigesellt. Diese Bildung gehört aber nicht ausschießlich diesem Meerbecken an. Das berüchtigte Meer zwischen der Küste von Neuholland und der Reihe der Vorlande von Neucaledonien an, bis über die Torresstraße hinaus, (das Meer wo Laperouse untergegangen und Flinders kaum einem gleichen Schicksal entging) ist angefüllt mit Riffen und Bänken dieser Art. Im Indischen Ocean liegen manche meist unbewohnte Inseln und Riffe zerstreut, die derselben Bildung angehören. So sind die Chagos, Juan de Nova, Cosmoledo, Assumption, die Amirante, die Cocos-Inseln u. a. m. Die Maladiva und Laccadiva, insofern wir aus Nachrichten zu schließen wagen, die vieles zu wünschen lassen, möchten auch hieher zu rechnen seyn, und es zeigt uns endlich der Stein von Guadeloupe die Elemente dieser Bildung im Atlantischen Ocean, in welcher engen Meeresstraße sie sich jedoch nicht bis zur unabhängigen Ländererzeugung aufgeschwungen hat.

Im großen Ocean und im Indischen Meer, liegen die hohen und niedern Inseln gegen Westen, den begrenzenden Ostküsten der festen Landen gleichsam angelehnt, die alle von Osten gegen Westen mehrfach eingerissen sind und wir können im Atlantischen Ocean dieselbe Bemerkung nur auf beschränkterem Felde wiederholen. Der Mexicanische Meerbusen vergegenwärtigt uns das Chinesische Meer mit den Archipelagen die es begrenzen auf das treffendste; dem Yucatan ist das getrennte Land Borneo zu vergleichen und nur zwischen Timor und dem Cap van Diemen von Neuholland ist der Isthmus durchgerissen, der in Amerika den Isthmus von Darien bildet.

Auf der Westküste der alten Welt, macht Europa mit der Ostsee, dem Mittelländischen Meere und den daran liegenden Halbinseln und Inseln, die einzige namhafte Ausnahme zu dem Gesetz, das aus der Betrachtung der Erdkugel sich ergibt.

Ob wir gleich in den Korallenriffen und der Gebirgsart aus der sie bestehen, das Skelet der Lithophyten nirgends an ihrem ursprünglichen Standort und an der Stelle wo und wie sie lebten und fortwuchsen, erkennen, und darin von Flinders abweichen, dessen Beobachtungen uns sonst die größte Achtung einflößen *) so müssen wir doch glauben, daß in den Meerstrichen, wo die enormen Massen dieser Bildung sich erheben, selbst im kalten und lichtlosen Meeresgrund, Thiere fortwährend geschäftig sind, durch den Proceß ihres Lebens den Stoff zu deren nicht zu bezweifelnden fortwährenden Wachsthum und Vermehrung zu erzeugen, **) und der Ocean zwischen den Wendekreisen, scheint uns eine große chemische Werkstatt der Natur zu seyn, wo sie den Kalkerzeugenden, niedrig organisirten Thieren, ein

*) In dessen Reisepassim. Er nimmt an, daß die Skelette der Madreporen, am Orte selbst wo sie gewachsen, durch Ausfüllung ihrer Zwischenräume, durch hinzugeführten Korallensand und anderer Madreporentrümmer in Riffstein übergehen, während ihre oberen Zweige fortwachsen und andere auf den so erhöhten Grund fortbauen. — Forster ist über diesen Gegenstand flüchtig und was er davon sagt, ist der Beachtung nicht werth. — Anzunehmen, daß die Kalkerzeugende Polypen blos an den Wänden der schon bestehenden Riffe und deren innern Lagunen leben, würde das erste Entstehen dieser Riffe nicht erklären, deren senkrechte Höhe man nicht unter 100 Fäden annehmen kann.

**) Capitain Roß, hat bei Rossession-Bay unter dem 73° 39′ nördlicher Breite, lebendige Würmer in dem Schlamm des Grundes gefunden, den er aus einer Tiefe von 1000 Fäden heraufgeholt und dessen Temperatur unter dem Gefrierpunkt stand.

in ihrer Oeconomie wichtiges Amt anvertraut. Die Nähe des Gesichtspunktes vergrößert freilich die Gegenstände, und es mag geneigt seyn, wer mitten unter diesen Inseln ihre Bildung betrachtet, dieser Bildung in der Geschichte der Erde ein größeres Moment beizumessen, als der Wirklichkeit entspricht. Die genaue Vergleichung des Zustandes eines dieser Riffe zu verschiedenen Zeiten, etwa nach dem Verlauf eines halben Jahrhunderts, müßte, falls sie möglich und wirklich unternommen würde, über manche Punkte der Naturwissenschaft Licht zu verbreiten, beitragen.

Es ist zu bemerken, daß die niedern und geringen Landpunkte, die dieser Bildung angehören, keine Einwirkung über die Atmosphäre äußern. Die beständigen Winde bestreichen sie unverändert wie den ununterbrochenen Wasserspiegel. Sie bewirken keinen Wasserniederschlag, keinen Thau und wir haben bei großer Aufmerksamkeit das Phänomen des Kimmings (Mirage) welches dem Auge besonders auffallend zu machen, ihre flachen Profile sich vorzüglich eignen, an denselben nie wahrgenommen. Wir müssen als einer Ausnahme zu dieser Regel, des donnernden Gewitters erwähnen, welches sich über die großen und hoch mit Palmen bewachsenen Penrhyn-Inseln niedergelassen, zur Zeit wo wir sie sahen.

Die organische Natur auf den Sunda-Inseln, entspricht vollkommen durch Reichthum und Fülle, Großartigkeit und Mannigfaltigkeit ihrer Erzeugnisse, der Erwartung, die wir von einem unter dem Aequator gelegenen Continent hegen. Doch ist sie leider wenig bekannt. Seit Rumpf und Bontius, haben sie nur flüchtige Reisende mit wissenschaftlichem Auge angeblickt, und jetzt erst eilen Gelehrte und Sammler mehrerer Orten der reifen Ernte zu. Sie schließt sich der Natur des südlichen Asiens an, von der sie sich jedoch durch vieles eigene auszeichnet. Neu-Holland scheint uns eine eigenthümliche Schöpfung darzubieten, die sich weigert, sich von den nächst gelegenen Landen bereichern zu lassen. Die organische Natur hat sich anscheinlich von den festen Landen auf die Vorlande und Inseln, dieß ist gegen den Lauf der Winde, von Westen gegen Osten, über den aus dem großen Ocean hervorragenden Erdpunkten verbreitet.

Die Ansicht der Natur auf den östlichern Inseln der Südsee, erinnert an Süd-Asien zugleich und an Neu-Holland und ist von Amerika völlig entfremdet. Manche Pflanzengattungen breiten sich über den indischen und großen Ocean, von der Africanischen Küste bis auf diese Inseln aus, und man sucht umsonst nach ihnen auf der entgegenliegenden Küste Amerikas.

Auf der dieser Küste zunächst gelegenen und von den übrigen abgesonderten hohen Insel Pascha hat Forster, außer den angebauten nutzbaren Pflanzen, die dem Menschen von Westen her dahin gefolgt sind, nur noch neun wildwachsende Arten gezählt.

Forster hat auf Neu-Caledonien drei Amerikanische Pflanzen gefunden.*) Wir könnten diesen etliche weitverbreitete Arten, meist Strandpflanzen beizählen: Ipomaea maritima, Dodonaea viscosa, Suriana maritima, Guilandina Bunduc, die wir sämmtlich unter andern auf Radack, Portulaca oleracea die wir auf Romanzoff gefunden und a. m.; doch was beweisen diese gegen das Zeugniß der gesammten Pflanzenwelt. Wir heben als Beispiel einige ausgezeichnete characteristische Gattungen aus.

Die fünfzehn Arten der Gattung Dracaena die wir kennen (Dracaena borealis ist Convallaria Pursch) sind von der Ostküste und Südspitze Afrikas an, über Indien und die Inseln des Indischen und großen Oceans zerstreut. Keine kommt auf Neu-Holland vor, zwei werden auf Neu-Seeland gefunden und D. Terminalis ist von Indien an bis auf die östlichen Inseln des großen Oceans allgemein verbrei-

---

*) Murucuia aurantia, Ximenesia encelioides und Waltheria americana.

tet. Zwölf Amomumarten (außerdem kommt eine eigene auf Jamaica vor) und beide Curcuma sind über denselben Weltstrich verbreitet, und die Arten die auf den Bergen der Sandwich-Inseln wachsen, sind gleichfalls in Indien einheimisch. Diese Gattungen kommen in Neu-Holland nicht vor.

Man findet von der Gattung Pandanus eine Art in Africa, eine in Arabien, eine auf Mauritius. Brown hat deren zwei in Neu-Holland gezählt, wir auf Luçon vier bis fünf, auf Guajan zwei bis drei, und eine derselben ist auf allen Inseln des großen Oceans allgemein verbreitet. Eine dieser Gattung verwandte Pflanze kommt auf der Insel Norfolk (F. Bauer in Brown Podromus p. 341) und auf O-Wahu vor.

Eine Sagopalme wächst auf Madagascar, die andere Art auf den Inseln des malayischen Archipelagus und den Philippinen. Die Cocospalme überschreitet nicht die Torresstraße und kommt auf Neu-Holland nicht vor. Die Tacca pinnatifida, ist in Süd-Asien, Neu-Holland und den Inseln des großen Oceans einheimisch. Das Phormium tenax kömmt einzig auf Neu-Seeland und der Insel Norfolk vor. Die Barringtonia speciosa gehört den Küsten Asiens und den Inseln des großen Oceans an. Zwei Arten Aleurites, kommen auf den Molukken-Inseln vor, eine dritte Art macht auf den Südsee-Inseln einen Haupttheil der Vegetation aus. — Eine Art Casuarina kommt in Afrika, eine in Indien und auf den Inseln des großen Oceans; die übrigen sind auf Neu-Holland ausschließlich einheimisch.

Von den Neu-Holländischen zahlreichen Gattungen Metrosideros, Melaleuca und Leptospermum, kommen nur eine Art in Indien, mehrere in Neu-Seeland, Neu-Caledonien, O-Taheiti und den Sandwich-Inseln vor, die Gattung Eucalyptus scheint auf Neu-Holland beschränkt. Von der Neu-Holländischen Form der blätterlosen Acacien, kommt eine Art auf Mauritius und eine in Cochinchina vor. Eine solche ist auf den Sandwich-Inseln der Stolz der Wälder und der vorzüglichste Baum. Das Santalum, (Sandelbaum) eine indische Gattung zu der Brown fünf neue Arten auf Neu-Holland gefunden hat, kommt auf den Fidje- und Sandwich-Inseln vor.

Wir beschränken uns hier auf diese wenigen Züge:

Die Vorherrschenden Pflanzenfamilien sind auf Luçon, die Urticeae, die Leguminosae in vielfach wechselnden Gestalten, die Contortae und Rubiaceae. Wir haben an zwölf Arten Palmenbäume gezählt und es mögen deren mehrere vorkommen, sie sind indeß nur untergeordnet. Nipa bleibt in den Sümpfen, andere Zwergarten im Schatten der Feigenwälder verborgen, und nur der Cocosbaum wo er angepflanzt, schöne Wälder bildet, entspricht der Erwartung, die diese Pflanzenform in uns erweckt. *) Das schönste der Gräser, das Bambusrohr, dessen es mehrere Arten gibt, die bereits Loureiro (Flora cochinchinensis) unterscheiden, gibt der Landschaft einen eigenthümlichen und lieblichen Character.

Diese reiche Flora scheint auf den Inseln des großen Oceans, von Westen gegen Osten zu verarmen. Die Palmen verschwinden zuerst, bis auf den Cocos, der den niedern Inseln anzugehören scheint und namentlich die Penrhyn mit einem luftigen Baldachin überschattet, unter welchem das Auge zwischen den schlanken Stämmen, den Himmel durchscheinen sieht; der Bambus tritt zurück, die andern Elemente

*) Wir haben gleichfalls auf den schön begrünten Ufern der Caspar- und Sunda-Straße die Palmen nirgends vorherrschend gesehen.

der Flora mischen sich anders. O-Taheiti hat manche Pflanzen, die den Sandwich-Inseln zu fehlen scheinen und diese andere die auf O-Taheiti nicht vorkommen *).

Die dem ewigen Schnee angrenzenden Höhen von O-Waihi, bleiben in ihrer Abgeschiedenheit die geheimnißreichste, reitzendste Aufgabe für die Botaniker, so lange die Ernte die Menzies darauf gesammelt, der gelehrten Welt vorenthalten wird.

Am dürftigsten begabt ist, am nächsten der Amerikanischen Küste, die Oster-Insel, die freilich über den Wendekreis hinaus liegt.

Assomption (ein unwirthbarer Vulkan im Norden der Ladronen, gegen den 20° nördlicher Breite gelegen) bot eine reichere Ernte den Gelehrten der Laperousischen Expedition dar.

Die Vegetation scheint nur spät und zögernd sich auf den niedern Inseln anzusetzen. Sandbänke von einer beträchtlichen Ausdehnung, schimmern häufig weiß und nackt über den Wellen. Einmal begonnen, mag sie schnelle Fortschritte machen, doch zeigt sie sich auf den verschiedenen Inseln und Insel, gruppen auf sehr ungleicher Stufe.

Wo der Cocosbaum sich eingefunden, ist die Erde für den Empfang des Menschen bereit, und der Mensch fehlt in der Südsee selten wo er leben kann.

Die Fauna der Sunda-Inseln, bietet uns meist dieselben Familien und Gattungen dar, die im südlichen Asien einheimisch sind, aber viele der Arten sind eigenthümliche.

Unter einer reichen Manigfaltigkeit von Affen, zeichnet sich der Orang-Utang, die dem Menschen ähnlichste Art aus, deren nächste Verwandte man in Afrika antrifft. Man findet den asiatischen Elephanten, eine eigene Art Rhinoceros, mehrere Hirsche, Schweine u. s. w.

Die Säugethiere, die auf Neu-Holland gefunden worden, haben fast durchgängig neue Arten und Gattungen, neue auffallende Formen gezeigt. Die größte der untersuchten Arten, ein Canguru, ist, mit den Thieren der übrigen Continente verglichen, nur klein, aber das Daseyn größerer noch unbekannter Arten, ist durch das Zeugniß mehrerer Reisenden beglaubigt. Die Vögel zeigen auf beiden Landen eine minder auffallende Verschiedenheit. Von zwei Arten Casuar, kommt die eine auf den Sunda-Inseln, die andere auf Neuholland vor.

Der größere Reichthum herrscht auf den Inseln; die Papagaien, Hühner und Tauben, die Gattung Buceros zeichnen sich aus.

Der Psittacus formosus und die Menura, machen zwei eigenthümliche neuholländische Gattungen aus. Die Paradiesvögel scheinen dem uns so unbekannten Lande Neuguinea ausschließlich anzugehören.

Die Inseln und das feste Land, sind nach Maaßgabe des Himmelstriches unter dem sie liegen, an größern Amphibien gleich reich und namentlich Crocodille kommen auf beiden vor.

Mehrere Thierarten haben sich von der Nordspitze von Borneo auf die nächst gelegenen Inseln verbreitet. Man findet auf Jolo (Sooloo der englischen Karte) noch den Elephant und auf Mindanao mehrere der größern Affenarten. Wenigere Säugethiere sind von der Nordspitze derselben Insel auf Paragua übergegangen, und die Zahl der Arten ist auf Luçon, der nördlichsten der Philippinen-Inseln, schon sehr beschränkt.

---

*) Auf O-Taheiti die Barringtonia speciosa und Casuarius equi, artifolia, auf den Sandwich-Inseln das Santalum.

Auf den westlichsten der Inseln, in der nördlichen Provinz bis auf die Marianen, in der südlichen bis auf die Freundschafts-Inseln, hat sich die große Fledermaus (Vespertilio Vampyrus) verbreitet. Eine kleine Art kommt noch auf den Sandwich-Inseln vor. Das am weitesten verbreitete Säugethier, ist eine Ratte, die sich überall und selbst auf der Oster-Insel gefunden hat.

Die Landvögel finden sich auf den hohen Inseln in ziemlicher Menge und Mannigfaltigkeit, und manche Arten derselben scheinen sogar kein anderes Vaterland anzuerkennen.

Eine Crocodillenart ist bis auf die Pelew-Inseln verbreitet. Nur einmal hat ein solches Thier auf Eap sich gezeigt, und in der südlichen Provinz auf den Fidje-Inseln (Mariners Tonga 1. p. 327.) Ein Ignon wird weiter bis auf den Marianen-Inseln und Eap gefunden.

Alle Inseln sind an Insekten ausnehmend arm. Es ist merkwürdig, daß der Floh dem Hunde und Menschen auf die Inseln des großen Oceans nicht gefolgt war und erst von den Europäern dahin gebracht ist. Nach unserer Erfahrung gilt diese Bemerkung von den Inseln der ersten Provinz ebensowohl als von Neu-Seeland und den Sandwich-Inseln.

Der gemeine Erdwurm scheint ein allgemein verbreitetes Thier zu seyn, wir haben ihn auf den niedern Inseln gefunden, wo sich nur Humus gebildet hatte.

Wir erheben uns von der Ansicht der Natur zu der Betrachtung des Menschen.

Die erste Menschenrace die unsere Aufmerksamkeit auf sich zieht, ist die der Papuas oder Australneger mit wolligen Haaren, vorspringenden Kinnladen, wulstigen Lippen und schwarzer Haut. Diese Neger erscheinen uns vor Einwanderung anderer Völker und Anbeginn der Geschichte als Eingeborne der ostindischen Inseln und eines Theils der nächsten Continente und Vorlande. Sie sind auf den meisten Punkten von eingewanderten Völkern verdrängt worden und haben sich vor ihnen in die Berge des Innern geflüchtet, die sie als vereinzelte wilde Stämme bewohnen.

Wir treffen zuerst im Westen auf der Insel Madagascar, wie auf den ostindischen Inseln, zwei bestimmt verschiedene Menschenracen an. Die uns bekannteren Madagassen, die in verschiedene, einander feindliche Reiche getheilt, alle Küsten behaupten, sind Ein Volk und reden Eine Sprache. Drury nennt sie eben auch Neger. Ihr Haar ist lang und glatt; einzelne Fürstenfamilien zeichnen sich durch hellere Farbe aus. Ihre Aehnlichkeit mit dem Malayischen Menschenstamm, und in ihrer Sprache die Gemeinschaftlichkeit vieler Wurzeln mit den übrigen Dialekten, sind auffallend. Die Einwirkung des Islam auf ihre Sitten ist gleich unverkennbar. Von jeher standen die Araber in Handelsverkehr mit ihnen. Die Vinzimbers mit fast wolligem Haare, mit künstlich verbildetem Hirnschädel, mit eigenthümlichen Sitten und Sprachen, scheinen, jetzt zerstreut und unstät, die Urbewohner der Insel gewesen zu seyn.

Sollen wir die Madagassen von Ostindien, die Vinzimbers aber von Afrika herleiten, oder sollen wir sie mit den Papuas, denen sie zu vergleichen sind, vereinigen? *)

Die kleinern Inseln des indischen Meeres waren vor den Europäern unbewohnt.

Wir erkennen die Australneger in den Urbewohnern von Cochinchina, den Moys oder Moyes, die gegen den Anfang des fünfzehnten Jahrhunderts Ausgewanderte aus Tunquin von tatarischer Race, in die Berge zwischen Cochinchina und Cambogia, ihren jetzigen Aufenthalt, zurückschreiben, **) und

*) Wir haben besonders benutzt: Madagascar or Robert Drurys Journal. London 1729, dessen Vocabularium und das von Hieronimus Megisserus. Leipzig 1723.

**) Chapman im Asiatic Journal.

in den Bergbewohnern der malayischen Halbinsel, welche Samang Bila und im südlichen Theile Dayak genannt werden. Die Völker von den Andamans-Inseln, sind anscheinlich von gleicher Race. Die Papuas sind unter verschiedenen Namen im Innern mehrerer der malayischen Inseln noch vorhanden, und es scheint, daß sie sich sonst auf allen vorgefunden. In den frühern Reisebeschreibungen der Araber wird ihrer verschiedentlich erwähnt. *)

Die Aetas oder Negritos del Monte, die Papuas des Innern der Philippinen-Inseln, sind gleichfalls die Urbewohner dieses Archipelagus, Los Indios der Spanier, die Weißeren sind fremde Eroberer, und die Ortsbenennungen, die längs der Küste noch in den Sprachen der Papuas bestehen, sind Monumente, die diese von ihrem Besitzrechte hinterlassen haben. Wir finden dieselbe Menschenrace unter ähnlichen Umständen auf Formosa wieder, und die Geschichte von Japan gedenkt schwarzer Einwohner, welche man auf den Inseln an der südlichen Küste von Nipbon angetroffen. **)

Wir finden die Australneger in meist ungestörtem, ungetheiltem Besitz von Neu-Guinea oder dem Lande der Papuas und den östlicher gelegenen Inseln, die mit den Neuen Hebriden und Neu-Caledonien, die Kette der Vorlande bilden, und erkennen sie in den Völkerschaften, die Forster zu seiner zweiten Hauptgattung der Südländer rechnet. ***)

Sie bestehen auf etlichen der östlichern dieser Inseln mit der andern Hauptrace zugleich, und erscheinen durch Vermischung mit ihr an manchen Orten sehr verändert.

Crozet im Nouveau voyage à la mer du Sud hat diese Neger unter den Bewohnern der Nordspitze von Neu-Seeland angetroffen, woselbst sie spätere Reisende nicht wieder gefunden haben.

Die Westküste von Neu-Holland und von Diemen's Land, sind von eigentlichen Papuas, von Negern mit wolligem Haar, bewohnt. Die übrigen Völkerschaften dieses Continents, scheinen zu einer eigenthümlichen Race zu gehören, die überall auf der untersten Stufe der Bildung steht. Sind auch hier die Neger die Ureinwohner und haben es jene Armseligen dennoch vermocht, sie vor sich her in die äußersten Winkel ihres ehemaligen Landes zu treiben? Oder sind sie später und auf Schiffen eingewandert? — Wir erkennen in ihnen kein Schiffervolk.

Wir wissen fast nichts von den Haraforas, Alfurier oder Alfoirs, die von vielen mit den Papuas verwechselt worden, von denen sie jedoch verschieden scheinen. Sie gehören nach Leyden †) zu den wilden und ältesten Bewohnern dieser Inseln, und sind eine eigenthümliche Menschenrace, von langem Haarwuchse und öfters von hellerer Farbe als die Malayen.

Wir finden in den Geschichtschreibern von Manila keinen Grund, eine Dritte von den Negern und den gebildeten hellfarbigen Landesbewohnern verschiedene Race auf diesen Inseln anzunehmen.

Die Sprache der Papuas, die mitten unter andern Völkern in vereinzelnten Stämmen außer aller Gemeinschaft und Verbindung leben, müssen sich in viele ganz abweichende Mundarten gespalten haben; die Malayen der Halbinsel Malacca betrachten die Dialecte der Neger des Gebirges als bloßes Zwitschern, der Stimme größerer Vögel allein vergleichbar, und es herrscht auf manchen der Inseln keine günstigere Vorstellung davon. — Die Sprache der Haraforas gilt eben auch für eine ganz besondere,

*) J. Leyden Asiatic Researches, Vol. 10. p. 218.
**) Nachrichten, 1r Theil p. 164.
***) J. R. Forster Observations p. 2. 3.
†) l. c. p. 247.

die mit den Sprachen der übrigen Völker nichts gemein hat. *) Von den Negas der Philippinen behaupten dagegen die Spanier, daß in der Regel ihr Idiom eine große Uebereinstimmung mit dem der Küstenbewohner habe, (Fenjuan de la conception) und daß sie Dialecte derselben Sprache reden, als die Indianer (Zuniga.)

Nach Forster sind die Sprachen der Völkerschaft seiner zweiten Menschenrace nicht nur von der gemeinsamen Sprache der Südländer gänzlich verschieden, sondern auch unter einander völlig fremd und unähnlich. Die von ihm mitgetheilten Proben enthalten jedoch, außer den Zahlwörtern, noch einige wenige Wurzeln, die gemeinschaftlich sind und dieselbe Bemerkung ist auch auf die Vocabularien anwendbar, die Lemaire und Schuten auf Neu-Guinea und der Isle de Moise gesammelt haben.

Die Sprachen auf Neu-Holland scheinen unter sich und von den Dialecten der andern Menschenrace abzuweichen, jedoch sind die Wörtersammlungen, die man davon hat, unzulänglich, ein Urtheil zu begründen. Sir Robert Brown hat uns versichert, daß die Völkerschaften mit denen er verkehrt nicht über Vier zu zählen vermögen und daß Fünf und Viel für sie zusammenfließen.

Wir kommen nun zu der vorherrschenden Menschenrace von schöner Gesichtsbildung, langem lockigem Haar und weißer, jedoch von Einwirkung des Klimas mehr oder weniger gebräunter Farbe, die von Madagascar im Westen bis zu der Oster-Insel im Osten verbreitet ist.

Wir müssen mit Marsden die Identität des Sprachstammes anerkennen, zu dem alle Dialecte gehören, die die verschiedenen über so unermeßlichen Raum zerstreuten Völkerschaften reden. Die Uebereinstimmung der Zahlwörter in allen Mundarten von Madagascar bis zu der Oster-Insel **) kann strenge genommen, nur gemeinschaftliche Berührung, nicht gleiche Abstammung, beweisen. Die Zahlen werden leichtlich von einer fremden Sprache angenommen, wir finden sie dieselben in manchen Mundarten der Papuas, deren Stammverwandtschaft zweifelhaft bleibt, und die Einwohner der Marianen haben zuerst in ihrer Sprache zu zählen vergessen, indem sie sich die spanischen Zahlen angewöhnt.

Man findet in allen Mundarten, außer den gleichen Zahlwörtern, eine beträchtliche Anzahl gemeinschaftlicher Wurzeln, die meist die nächsten, einfachen Dinge und Begriffe bezeichnen, und die von einem Urstamm ererbt, nicht aber von einem fremden Volk erlernt scheinen. Wir können diese Wurzeln in den Vocabularien von Madagascar wie in den der Inseln des großen Oceans nachweisen.

Endlich ist die Sprachlehre in den mehr bekannten Dialecten Malaga, Tagalog, Tonga, mehr oder minder ausgebildet, im Wesentlichen dieselbe und nichts berechtigt uns anzunehmen, daß es sich in den minder bekannten anders verhalte. — Das sehr einfache Sprachsystem ist bei Mehrsilbigkeit der Wurzeln ungefähr dieselbe, als in den einsilbigen Sprachen. Es findet keine Wortbiegung statt, die Wurzeln stehen entweder wie im chinesischen schroff bei einander und erhalten von der Stellung ihren Werth oder werden in den ausgebildetern Dialecten durch verschiedentlich angefügte oder eingeschaltete Partikeln bedingt.

Es bewohnen viele verschiedene und verschiedenredende Völkerschaften dieser Menschenrace die Inseln des ostindischen Archipelagus. Leyden stellt uns die reinere im Innern der Insel gesprochene Mundart des Javanischen dar, als mit dem Sanscrit nahe und innig verwandt. Die einfachen Gegenstände und Begriffe, werden durch Wörter ausgedrückt, die vom Sanscrit nur in der Aussprache ab-

*) Leyden l. c. p. 218 u. 247. Marsden Grammar, Introduction p. 12.
**) Siehe Herrns Arithmet. d. nat. und die vergleichende Tabelle in Cooks dritter Reise Appendix. 1.

zuweichen scheinen, wie es der Gebrauch eines minder vollkommenen Alphabets nothwendig bedingt *). Sprache, Monumente und Geschichte weisen auf Indien zurück.

Die Geschichte zeigt uns zuerst im zwölften Jahrhundert eine dieser Völkerschaften, die Malayen von der Gegend Manangkabau im Südwesten von Sumatra, ihrem ersten Wohnsitze aus, ihre Eroberungen und das Gesetz Mohamed, welches sie von handelnden Arabern empfangen, sowohl auf dem festen Lande der Halbinsel Malacca, als an den Küsten der übrigen Inseln ausbreitend. Die belehrten Völker werden oft mit ihnen verwechselt und die Ausdrücke: Malayen, Mauren und Mohamedaner ohne Critik als gleichbedeutend gebraucht.

Wir finden im dritten Buch des Marco Polo ein Bild dessen, was dieser Archipelagus am Ende des 13ten Jahrhunderts war, und dieses Bild ist noch heute treffend; die Bemerkungen dieses Reisenden sind im Bereich seiner eigenen Erfahrungen immer treu, und die Fabeln, die er auf Autorität erzählt, sind an den Orten, wo er sie gesammelt hat, noch nicht verschollen. Pigafetta verdient ein gleiches Lob. Marco Polo fand, daß die Menschen, so im Reiche Felech auf der Insel Klein-Java am Meere wohnten, Mohamedaner waren, die das Gesetz Mohamed von den Kaufleuten gelernt, die dahin verkehrten. Pigafetta, der im Jahre 1521 auf Tidori war, berichtet, daß die Mauren seit etwa fünfzig Jahren die Molukken erobert und ihren Glauben dahin verpflanzt hätten. Die Wörtersammlung, die er dort machte, stimmt mit dem jetzigen Malayischen überein.

Das Malayische ist in diesem Theile der Welt zur allgemein vermittelnden Sprache geworden, zur Sprache alles Handels und Verkehrs, und es wird im Innern der Häuser der Europäer, bis am Vorgebirge der Guten Hoffnung, geredet. Diese Sprache ist uns vollkommen bekannt; Marsdens Dictionary und Grammar, London 1812, lassen uns nichts in dieser Hinsicht zu wünschen. Man findet in der Introduction zur Grammar die Geschichte der Sprache und die Literatur der Quellen zu deren Erlernung.

Das Malayische ist ein später aufgeblüheter Zweig des gemeinsamen Sprachstammes. Es enthält zu einem Theile gemeinsamer Wurzeln einen beträchtlichen Theil indischer Wörter, und der Islam hat eine spätere Einwirkung gehabt, die oberflächlicher geblieben ist. Das Arabische Schriftsystem hat das Indische verdrängt, welchem die heimischen Völker in eigenthümlicher Ausbildung noch anhingen. Die vier Arten des Styls und des Ausdrucks in der gemeinsamen Malayischen Sprache, die dem Range und den Verhältnissen derer, die sie reden, sich aneignen, die Sprache des Hofes, der Großen, des Landvolkes und des Marktes, sind nur von Unkundigen für Dialekte angesehen worden. In der Malayischen Grammatik ist uns ohne Wahl ein Vergleichungspunkt für die übrigen minder bekannten Zungen dieses Sprachstammes gegeben.

Wir verdanken dem Forschungsgeist der Engländer unsere zunehmende Kenntniß der Völker und Sprachen der Ostindischen Inseln, und verweisen für deren Studium auf die bereits angeführten Schriften: Marsdens Sumatra, Rafflés Java, die Asiatic Researches, das Asiatic Journal u. s. w. Es wird ihrer Gelehrsamkeit gelingen, die Monumente verschollener Geschichten auf Java zu entziffern, Sprachen und Sitten in ihrem Zusammenhange mit denen anderer Völker zu erhellen, das Stammvolk, das uns beschäftigt, von dem hohen Asien herzuleiten, und den Weg nachzuzeichnen, auf dem es zu seinen jetzigen Meerumspülten Wohnsitz gewandert ist.

*) Leyden l. c. p. 190.

Die Philippinen bieten uns eine eigenthümliche Familie desselben Volkes und derselben Muttersprache dar. Wir finden hier die Sprache auf dem höchsten Standpunkt ihrer eigenthümlichen selbstständigen Ausbildung, und die Lehrbücher der verschiedenen Dialekte, die wir den Spanischen Missionaren verdanken, eröffnen uns einen linguistischen Schatz, in welchen wir einen Blick zu werfen versuchen werden *).

Die Küstenbewohner dieser Inseln, die man als ihre ersten Eroberer betrachten kann, los Indios der Spanier, reden nach ihren Völkerschaften sieben verschiedene Hauptdialekte, namentlich: im Norden von Luzon die Pampangos, Zambales, Pangasinanes, Ilocos und Cayapanes; in der Gegend von Manila die Tagalos und auf allen südlichern Inseln mit einigen Idiotismen die Bisayas **).

---

*) Vocabulario de la lengua Tagala por el Padre Ivon de Noceda y el Padre Pedro de San Lucas de la Comp. de Jesus. Impresso en Manila en la Imprenta de la Comp. de Jesus. Fol.

Vocabulario Tagalog por Fr. Pedro de Buenaventura. 1613.

Vocabulario de la lengua Tagala por nostro Hermano Fr. Domingo de los Santos de Religiosos minoret descalzos. Impresso en la muy noble villa de Tabayos. A. D. 1703. Fol.

Idem Reimpresso en la imprenta de N. S. de Loreto. Sampaloc 1794.

Arte Tagalog por el Padre Fr. Francisco de San Joseph. 1610.

Arte de la lengua Tagala por el Padre Augusto de la Magdalena. 1669. 8.

Arte y reglas de la lengua Tagala. Thom. Ortiz. 4.

Compendio de la Arte de la lengua Tagala por el Padre Fr. Gaspar de San Augustin, Religioso de el mismo Orden. 1703.

Idem Secunda Impression en la imprenta de N. S. de Loreto Sampaloc. 1787. 8.

Tagalismo elucidado y reducido (en lo possible) a la latinidad de Nebrija con su Syntaxis, tropos, prosodiae, possiones etc. y con la alusion, que en su uso, y composition tiene con el Dialecto Chinico Mandarin, con las lenguas Hebrea y Griega. Por N. H. Fr. Melchor Orangaren de Santa Ynes, Religioso descalzo. Mexico en la imprenta de D. Fr. X. Sanchez. 1742. 4.

Arte de la lengua Tagala y Manual Tagalog por Fr. Sebastian de Totanes de Religiosos descalzos de San Francisco. Impresso en la imprenta de N. S. de Loreto Sampaloc extra muros de la Ciudad de Manila. 1745. 4.

Idem. Reimpresso en Sampaloc. 1796. 4.

Bocabulario de Pampango por el muy R. P. Lector Fr. Diego Bergaño de la Orden de los Hermitanos en Manila en el Convento de N. S. de los Angeles. Fol.

Arte de la lengua Pampanga por Fr. Diego Bergaño en la imprenta de la Comp. de Jesus. Manila 1729. 4.

Idem. Sampaloc 1736. 4.

Vocabulario de la lengua Bisaya compuesto por el R. P. Matheo Sanchez de la Comp de Jesus. al Colegio de la S. C. de Jesus. Manila 1711. Fol.

Arte de la lengua Bisaya de la Provincia de Leyte, compuesta por el P. Domingo Exguerra de la Comp. de Jesus. Tiene anexidos algunos advertencias de la lengua de Zebu y Boal 1662.

Idem. Reimpresso en Manila en la imprenta de la Comp de Jesus 1747. 4.

Arte de la lengua Ilocs por Fr. Lopez. Manila 1617. 4.

Vocabulario de las lenguas de Philippinas por Alonzo de Mentrida 1617. 4.

Arte de la Lengua Bisaya y Bocabulario Español Bisaya de lengua Sugbuana compuesto por Fr. Thomas de San Geronimo de los descalzos de San Augustino. Reducido a mas exacto orden etc. por uno los discipulos de la misma Provincia. Manuscript in unserm Besitz.

**) In Mariendorf, am Ufer der großen Bucht von Manila, wurden in alter Zeit Eingeborne der Molukken-Inseln verbannt, ihre Nachkommen reden bei dem Tagalog und Spanischen noch ihre Sprache, die sie mit Vorliebe bewahren. F. Juan de la concepcion, T. 7. p. 102.

Die Spanier sind Fremde auf den Philippinen-Inseln. Viele Stämme der Indianer haben im Innern selbst von Luzon ihre Unabhängigkeit behauptet, und die der Küsten, die mit dem Christenthum das fremde Joch übernommen, haben die fremde Sprache nicht erlernt. Die Mönchsorden, die die geistliche Eroberung der Völker vollbrachte und die politische Herrschaft sichern, haben sich deren Sprache angeeignet. Das Tagalog besonders, welches durch den Umstand, daß es um die Hauptstadt gesprochen wird, zur Hauptsprache geworden, hat durch sie nicht nur an Hülfsbüchern zu dessen Erlernung, sondern auch an erbaulichen Schriften aller Art, beides in Prosa und Versen, eine ansehnliche Literatur erhalten. Fr. Francisco de San Joseph wird el Ciceron, Fr. Pedro de Herrera, el Horacio Tagalo genannt, und es fehlt selbst an Tragödien nicht, die den Dionysius Areopagita übersetzt. Die Artes und Vocabularios der Pampango, Bisaya- und Ilocos-Sprachen sind im Drucke erschienen. Die Hülfsbücher der übrigen Mundarten sind Manuscript, und die Abschriften, durch welche sie vervielfältigt werden, befinden sich meist nur in den Provinzen in den Händen der Padres.

Die sieben angeführten Mundarten kommen nach dem Zeugniß aller Tagalisten im Wesentlichen der grammatischen Formen, wie in den Wurzeln, überein. Wir haben selbst die Lehrbücher der Tagala, Pampango- und Bisaya-Sprache verglichen und nur unbedeutende Abweichungen bemerkt. Wenn die Verschiedenheit der Aussprache den Eingebornen einer Provinz, sich in einer andern gleich zu verständigen hindert, reicht eine kurze Frist doch hin, den Abstand auszugleichen, und er lernet bald die eigene Sprache erkennen. Was mithin von dem Tagalog gesagt wird, ist gleichfalls auf die übrigen Dialekte anwendbar.

Leyden hat in den Asiatic researches p. 207 die Tagalische, Malayische, Bugis und Javanische Sprache als Schwestersprachen aufgestellt, den künstlichern Bau der Tagalischen auf die Elemente der Malayischen zurückgeführt, und in beiden die Identität der Partikeln erwiesen, worauf in einem Sprachsystem, dem jede Wortbiegung fremd ist, alle Grammatik beruhet.

Leyden scheint uns den verdienstlichen Fleiß nicht genug zu würdigen, womit die Tagalisten das mit allen Partikeln, die es bedingen, verschiedentlich verbundene Zeitwort, bei einfacher, gedoppelter oder halbgedoppelter und außerdem euphonisch veränderter Wurzel, in eine Conjugationstabelle gebracht haben, die wenigstens einen leichten Ueberblick gewährt. Es ist unstreitig, daß bei diesem Vorzuge ihre Darstellung des Tagalischen Zeitwortes, der ursprünglichen Einfalt der Sprache nicht entspricht, und unser Sprachsystem da zu vergegenwärtigen strebt, wo wirklich ein anderes vorhanden ist.

Durch Artikel und Propositionen werden an dem Hauptwort meist nicht mehr als ein direkter und indirekter Fall bezeichnet. Der Plural, und nicht, wie im Malayischen, der Singular, wird besonders durch eine getrennte Partikel bezeichnet. Die Pronomina sind dieselben, wie im Malayischen, nur vollständiger. Es gibt außer den zwei Pluralien der ersten Person, von denen der eine die angeredete Person mit inbegreift und der andere sie ausschließt *), noch einen Dual, jeder drei Personen. Die Pronomina haben im direkten und indirekten Fall verschiedene Formen. Der Wurzel, die die Handlung ausdrückt, werden Partikeln vor und nachgehängt und eingeschaltet, die den Präpositionen unserer Sprachen entsprechen, und an ihr die Zeit und die Beziehungen bezeichnen, welche wir an den Haupt- und Fürwörtern entweder durch Beugung derselben, oder durch sie begleitende Präpositionen auszudrücken

*) Diese zwei Pluralia der ersten Person finden sich, außer in gegenwärtigem Sprachstamme, noch in der Quichua oder peruanischen Sprache.

pflegen; daher die drei Passiva, deren Sinn und Gebrauch zu lehren die schwierigste Aufgabe der Tagalisten ist. Wir können in einem Satze nur Subjekt oder Objekt der Handlung im Nominativ setzen, und die Beziehung an dem Zeitwort selbst bezeichnen. Activ und Passiv, amo et amor, dänisch Jeg elskir og elskes. Die Tagalen vermögen das Subjekt, das Objekt, den Zweck oder das Werkzeug und den Ort der Handlung im direkten Fall zu setzen, und die Beziehung am Zeitwort auszudrücken. Der Sinn entscheidet, was als Nominativ der Phrase hervorgehoben und vorangesetzt werden soll, und die Form des Zeitwortes richtet sich darnach. Man kann auf die Weise in dem Satze: „Petrus hieb dem Malchus das Ohr ab mit dem Schwerdt," auf Petrus (das Subjekt) was schneidet (active Form), das Ohr (das Objekt) was geschnitten wird (erste Passivform mit y), das Schwerdt (das Werkzeug) womit geschnitten wird (zweite Passivform mit in) und auf Malchus (den Ort) woran geschnitten wird (dritte passive Form mit an) den Nachdruck beliebig legen. Die Feinheit und die Schwierigkeit der Sprache liegen in dem Gebrauch. Dieselben Partikeln, die die Wurzeln als Zeitwort bedingen, bedingen sie auch in ähnlichen Verbindungen als Haupt- und Eigenschaftswort. Das bereits zusammengesetzte Wort wird als einfaches behandelt förder zusammengesetzt, der Reichthum erwächst aus dem Reichthum, aber es findet keine eigentliche Wortbeugung statt.

Die Tagalen brauchen in ihrer Poesie Verse, die, obgleich eigenthümlich, durch die Zahl der Sylben und eine Art Reim oder Halbreim an Spanische Sylbenmaße erinnern. Sie haben jedoch die künstlichern Canzonen und Sonette, die ihnen der Padre Francisco de San Joseph zu geben versucht, aufzunehmen sich geweigert. Wir haben uns vergeblich bemüht, Proben von ihren ursprünglich heidnischen Liedern, deren es noch welche gibt, an uns zu bringen. Wer beachtet in dem Lande selbst Geschichte, Kunst und Alterthümer eines unterdrückten Volkes?

Wir theilten im Anfange, und zwar aus drei verschiedenen Quellen, das Tagalische Alphabet mit, welches dem älteren Schriftsystem der Völker der Ostindischen Inseln sich anschließt, und verweisen auf die Bemerkungen, womit wir dasselbe begleiten.

Die Küstenbewohner der Insel Formosa, im Norden der Philippinen, scheinen uns zu demselben Volksstamm, ihre Sprache zu derselben Stammsprache zu gehören.

Wir kommen zu den im Osten der Philippinen gelegenen Inseln, die wir als die erste Provinz von Polynesien betrachtet haben. Wir finden in ihren Bewohnern eine Völkerfamilie, die dieselben Sitten und Künste, eine mit großer Kunst ausgebildete Schifffahrt und Handel vielfach verbinden. Ein friedliches, anmuthiges Volk, betet keine Bilder an, lebt, ohne Hausthiere zu besitzen, von den Gaben der Erde, und opfert unsichtbaren Göttern nur die Erstlinge der Früchte, wovon es sich nähret. Es baut die kunstreichsten Fahrzeuge, und vollbringt bei großer Kenntniß der Monsoons, der Ströme und der Sterne weite Seereisen. — Auf den westlichen Inseln, den Pelew-Inseln, Cap, den Marianen, finden sich Bräuche der ostindischen Insulaner, wie das Kauen des Betels, eingeführt.

Bei einer großen Aehnlichkeit der mehrsten Völkerschaften (andere, wie die der Pelew-Inseln, die durch Schamlosigkeit der Sitten und mindere Kunde der Schifffahrt sich auszeichnen, möchten fremd in die Familie getreten seyn), und bei dem vielfachen Verkehr, der sie unter sich verbindet, herrscht unter ihnen eine große Verschiedenheit der Zungen. Wir waren berufen, Sprachproben ihrer Mundarten zu sammeln, indem wir mit ihnen selbst in näherer Verbindung gestanden, als andere wissenschaftliche Reisende vor uns, und wir theilen im Anhang ein vergleichendes Wortverzeichniß von den Marianen, Cap, Ulea und Radack mit.

Die Völker der Marianen gleichen nach Fra Juan de la Concepcion den Bisayas, wie an Ansehen, so auch an Sprache, welche letztere jedoch in einigen Dingen abweicht (in algunas cosas alterado). Diese Chamori- oder Mariana-Sprache ist aber fast mit dem Volke, das sie sprach, verschwunden, und die neue Generation redet die Sprache der Eroberer, und die eigene nur noch durch deren Einmischung entstellt. Es ist zu bemerken, daß nur noch Spanisch gezählt wird, und es uns Mühe gekostet hat, die Zahlwörter der Mariana-Sprache zu erhalten. — Es scheinen anderer Seits Benennungen aus den Philippinen-Sprachen für manche der eingeführten fremden Thiere und Gegenstände obgesiegt zu haben. — So haben auch auf den Pelew-Inseln Thiere, die die Engländer eingeführt, Malayische Namen erhalten. (Die Ziege Gaming, Malayisch Kambing.)

Ein Vocabulario de la lengua Mariana, in der Form der Vocabularien, die wir von den Sprachen der Philippinen haben, und namentlich des Vocabulario Tagalog von Fr. Domingo de los Santos befindet sich noch, von den Jesuiten herrührend, in Agnäa; eine Arte scheint zu fehlen. Es vermehrt dieses Manuscript unbenutzt, da die Spanische Sprache den jetzigen Seelsorgern zu ihrem Amte genügt. Wir haben uns bemüht, dem grammatischen Bau der Chamori-Sprache nachzuforschen, und haben in Manila die Padres aufgesucht, die den Missionen auf Guajan vorgestanden. Etliche hatten die Sprache eigentlich nicht erlernt, und ein Greis war unvermögend, Rechenschaft davon zu geben. Die Ortsbenennungen endigen auf den Marianen, wie auf den Philippinen, meist in an, Partikel, die in den Sprachen der Philippinen die örtliche Beziehung bezeichnet und das dritte Passivum bedingt, und wir finden noch andere Merkmale der Analogie, welche alle in den Mundarten der Carolinen-Inseln wegfallen. Don Luis de Torres hat uns versichert, daß in der Marianen-Sprache und in der von Ulea keine Wortbeugung statt findet. Wir bemerken, daß wir die Wörter der Marianen-Sprache, welche wir zur Vergleichung mittheilen, nicht aus dem Vocabulario ausgezogen, wozu wir keine Zeit gehabt, sondern mit eigener Orthographie nach der Aussprache von Don Luis aufgeschrieben haben.

Ein Vocabularium des auf den Pelew-Inseln gesprochenen Dialekts wird uns in Wilson mitgetheilt *), welches uns nur zu wünschen läßt, man hätte, die Sprachlehre zu beleuchten, denselben Fleiß angewandt, oder uns nur etliche Proben, etliche Lieder mitgetheilt, die uns einen Blick darin zu werfen gegönnt hätten.

Diese Arbeit hat für uns mehr Autorität, als eine geringe, flüchtig hingeworfene Wörtersammlung, die uns ein Spanier in Manila mitgetheilt, und die wir aus diesem Grunde unterdrücken. Sie würde nur darthun, wie derselbe Laut von verschiedenen Nationen anders aufgefaßt und anders aufgezeichnet werden kann.

Wir müssen uns selbst über die Unzugänglichkeit der Wörtersammlungen von Yap, Ulea und Radack, die wir gleichfalls, ohne in den Bau der Sprache einzugehen, mittheilen, entschuldigen. Man erwäge, wie unverhofft und plötzlich unser Freund und Lehrer Kadu von uns schied. Es hatte sich unter uns, indem diese Sammlungen entstanden, ein Mittel der Verständigung eingestellt, welches sich nach und nach vervollkommnete, und wir hatten unsere Arbeit wieder durchzugehen, sie zu berichtigen, vervollständigen, uns über abstrakte Begriffe zu unterhalten und die Sprachlehre zu berühren, auf Zeiten aufgespart, die wir nicht mehr zusammen erlebt haben.

*) An account of the Pelew-Islands from the journals of Captain Henry Wilson by George Keate the 5te edition. London 1803. Supplement p. 62.

Die Eingebornen von Radack haben, den Engländern gleich, bei einer schwer zu treffenden Aussprache kein Geschick, Fremde leicht zu verstehen und sich ihnen wiederum verständlich zu machen. Wir glauben diese Dialekte minder einfach in ihrem Bau, als die Mundart des östlichen Polynesien. Man erkennt in verschiedenen Sätzen die Wurzeln nicht wieder, die man in ihnen erwartet, und die Schwierigkeit des wechselseitigen Verstehens scheint auf dasselbe zu deuten. Die Mundart der Pelew-Inseln scheint uns die abweichendere zu seyn, die von Radack sich am nächsten der gemeinschaftlichen Sprache der östlichern Südländer anzuschließen, und wir finden auch zuerst da das Rechnungssystem auf die Skale von Zwanzig begründet, wie auf Neu-Seeland und den Sandwich-Inseln, indes die westlichern Carroliner, die Malayen und die Tagalen die reine Decimalskale brauchen, die auch auf Tonga üblich ist.

Wir finden schon innerhalb der diesen Provinzen angewiesenen Grenzen, und zwar im Südwesten am nächsten den Wohnsitzen der Papuas und den Molukken etliche Inseln, deren Bewohner von Eingebornen der Sandwich-Inseln verstanden wurden, und deren Boote den O-Waihischen gleich waren, nämlich die Mavils-Islands *). Eine Erscheinung, die uns Aufmerksamkeit zu verdienen scheint.

Auf Neu-Seeland, den Inseln der zweiten Provinz, bis fern im Osten auf der entlegenen Oster-Insel und auf der abgesonderten Gruppe der Sandwich-Inseln finden sich bekanntlich nur Ein Volk, das überall fast auf gleicher Stufe der Bildung steht, ähnliche Sitten und Bräuche hat, und eine gemeinsame Sprache redet, deren Mundarten fast nur durch örtliche Abweichungen der Aussprache bedingt sind, so daß oft Reisende mit Wörtern, die, auf einer Insel gesammelt, sich auf andern weit entlegenen verständigen, die Eingebornen der Sandwich-Inseln mit denen der Freundschafts-Inseln, und Tupeia, ein Insulaner dieser letzten Gruppe, sich mit den Neu-Seeländern unterreden konnten.

Wir verdanken den Herren Mariner und T. Martin eine vollständige Grammatik der Mundart von Tonga **), die uns in den Stand setzt, die Sprache des östlichen Polynesiens näher zu beleuchten. Wir erkennen darin das Malaische Sprachsystem in möglichster Einfalt, und, nach unserer Ansicht, auf dem Standpunkt unentwickelter Kindheit. Es ist ein liebliches Kinderlallen, das kaum erst eine Sprache zu nennen ist.

Die Tonga-Sprache schließt sich dem unendlich künstlichern Tagalog unmittelbarer an, als dem Malayu, sie hat den häufigern Gebrauch des Artikels und zeichnet vorzugsweise den Plural durch Partikeln aus. Die Fürwörter sind unverkennbar dieselben, und sie hat bei den zwei Pluralen der ersten Person noch den Dual. Die Wurzeln werden ohne Unterschied für das Hauptwort, die Eigenschaft oder die Handlung gebraucht. Bei der Handlung werden, wie im Malayischen, die drei Zeiten durch bloße getrennte Partikeln (adverbia) bezeichnet. Von zwei bei einander stehenden Wurzeln ist, wie in andern Mundarten, die erste Hauptwort und die andere Eigenschaft.

Bei dieser Einfalt möchte dennoch die Mundart von Tonga, wie eine der abweichenderen, so auch eine der ausgebildeteren des östlichen Polynesiens seyn. Tonga liegt an der westlichen Grenze zunächst

*) Siehe Arrowsmith Chart of the Pacific Ocean 1798 und Meares Voy. p. 293.

**) An account of the Natives of the Tonga Islands from the communications of M. W. Mariner, by T. Martin. MD. London 1818.

an den Vorlanden und das Zahlensystem, wie wir bereits bemerkt haben, ist nicht das von Neu-Seeland und den Sandwich-Inseln.

Es hat uns wirklich die Sprache der Sandwich-Inseln viel linderhafter noch geschienen, als uns die Mundart von Tonga in deren Sprachlehre erscheint. Wir haben in derselben nur zwei Pronomina entdeckt, Wau für die erste Person, Hoe für die zweite und nur zwei Adverbien zur Bestimmung der Zeit der Handlung. Mamure für die Zukünftige, Mamoa für die vergangene Zeit. Die fragende oder zweifelnde Partikel Paha, die nachgesetzt wird, ist von häufigem Gebrauch. — Nue u. Nue Nue sehr und groß, bilden den Comperativ und Superlativ. Etliche Partikeln, bezeichnen als Praepositionen die Beziehungen der Hauptwörter. *)

Die nach Art der Kinder aus der Wiederholung eines Lautes gebildeten Wörter, bei welchen die Wurzel bald denselben bald einen andern, und bald gar keinen Sinn hat, die in der gemeinsamen Sprache der östlichern Inseln viel häufiger vorkommen, als in den westlichern ausgebildeteren Dialecten, denen sie jedoch nicht fehlen, ertheilen ihr einen ganz eigenen lieblichen Charakter. **)

Die O-Waihier haben bereits von den fremden Nationen, mit denen sie verkehren, viele Wörter angenommen, die nach ihrer Aussprache, bei dem Mangel etlicher Buchstaben und der Gleichgültigkeit anderer schwer zu erkennen sind. Die Zahl derselben wächst täglich an und sie verdrängen die Eigenthümlichen. ***)

Die Sprache der Liturgie, ist auf den Sandwich-Inseln eine eigene, von der jetzt gesprochenen abweichende, die der gemeine Mann nicht versteht, wahrscheinlich die ältere unveränderte Sprache des

---

*) Wir können zwar nicht die Grenzen unserer erlangten Kenntniß der Sprache der Sandwich-Inseln für die der Sprache selbst ausgeben, finden aber in sonstigen Sprachproben Polynesiens und namentlich in Nicolas Voyage to new Seeland. London 1817 keine Andeutung eines weiteren Berichts, wir finden da auch nur zwei Pronomina. Pronomen 1te Person O-Waihi Wau, Neu-Seeland, Aou, Tonga Au, vielleicht das Tagalog Aco, Malayu, Ku. (Tonga hat außerdem und unter Andern auch Gita, Tagalog, Quita, Malayu Kita. Pronomen 2te Person. O-Waihi Hoe, Neu-Seeland Eakoe oder Acquoi, Tagalog Ycao, Mélayu Ankau. Was uns beim Studium dieser Sprachen am mehrsten verwirrt, ist die Verschiedenheit der Rechtschreibung bei den verschiedenen Wortsammlern und Linguisten. Man muß oft das Wort kennen, um es zu erkennen.

**) Moku-moku Krieg. Moku Insel und Europäisches Schiff.
Make-make lieben, mögen. Make oder Mate tödten, schlagen.
Mire-mire schauen, sehen.
Moe-moe und moe schlafen.
Nowe-nowe sprechen, sagen.
Hane-hane machen.
Para-para zeichnen.
Mi-mi wingere.
Wite-wite schnell, rasch.
Rike-rike gleichwie, ebenso.

***) Gleichen Werthes sind die Buchstaben B, L und N, K und T. Beispiele solcher Wörter sind: Kau-kau, chinesisch, Tschau-tschau, für Puini essen. Pane-pane, chinesisch für Aini, Costum, welches fremde Wort noch euphemisch zu seyn scheint, da bei der allgemeinen Entblößung gänzigere Matrosen das andere doch vermeiden. Pihi, englisch. Fish, für Hainu Fisch.
Neipa, englisch Knife Messer.
Pikenene spanisch pequeno für Kleu klein. Wir wundern uns nicht nur auf Neu-Seeland (Nicolas) dasselbe Wort wieder zu finden, sondern auch noch unter den angeblich gränländischen die Bernard O'reilly (Greenland the adjacent seas and the Nordwest passage. London 1818.) mittheilt.

Volkes, die eines der ersten Gegenstände der wissenschaftlichen Forschungen des Gelehrten seyn müßte, dem das Schicksal einen längeren Aufenthalt auf diesen Inseln vergönnte. Mit dem stimmen die Nachrichten aus O-Taheiti überein *) und es mag wohl vermöge dieser älteren liturgischen Sprache gewesen seyn, daß sich der Gelehrte Tupeia mit den Neuseeländern verständigte, da es anderen gemeinen Menschen seines Volkes nicht wie ihm gelang.

Es ist bekannt wie auf O-Taheiti beim Antritt eines neuen Regenten und ähnlichen Gelegenheiten Wörter aus der gemeinen Sprache gänzlich verbannt und durch neue ersetzt werden. Solche willkührliche Veränderungen haben in neuerer Zeit die Sprache dieser Insel, die sonst von der von O-Waihi wenig abwich, sehr von ihr entfremdet und die Eingebornen beider Inseln, verstehen einander nicht mehr.

Folgende Thatsache aus der Geschichte von O-Waihi, die wir der Mittheilung eines glaubwürdigen Zeugen, eines denkenden und unterrichteten Mannes, des Herren Marin, eines dort angesiedelten Spaniers verdanken, und welche uns die Eingebornen bestätigt haben, läßt uns unerwartet, diese befremdende Sitte auch auf den Sandwich-Inseln wiederfinden, und zwar auf die auffallendste Weise.

Gegen das Jahr 1800 ersann Tammeamea bei Gelegenheit der Geburt eines Sohnes, eine ganz neue Sprache und fing an selbige einzuführen. Die neuersonnenen Wörter, waren mit keinen Wurzeln der gangbaren Sprache verwandt, von keinen hergeleitet, selbst die Partikeln, welche die Formen der Sprachlehre ersetzen, und das Bindungsmittel der Rede sind, waren auf gleicher Weise umgeschaffen. Es heißt, daß mächtige Häupter, denen diese Umwälzung mißfiel, das Kind welches dazu Veranlassung gegeben, mit Gift aus dem Wege räumten. Bei dessen Tode ward dann aufgegeben, was bei dessen Geburt unternommen worden war. Die alte Sprache ward wieder angenommen und die neue vergessen. Die Neuerung ging von Hanna-ruru auf O-Waihu aus, wo sich Tammeamea zur Zeit aufhielt. Herr Marin befand sich auf O-Waihi, wo sie kaum einzudringen begann. Als wir Herrn Marin fragten, wie das eine oder das andere Wort in der neuen Sprache geheißen habe, besprach er sich deßhalb mit anwesenden Eingebornen von Hanna-ruru, denen allen die Sache wohlbekannt, die neu eingeführten Wörter aber meist entfallen waren. **) Herr Marin wußte kein anderes Beispiel willkührlicher Sprachveränderung auf diesen Inseln; Kadu hatte auf den Carolinen-Inseln keinen Begriff von deren Möglichkeit geschöpft.

Der Mensch ist von den großen, zwischen Asien und Neu-Holland liegenden Ländermassen aus, von Westen gegen Osten, gegen den Lauf der Winde gewandert und hat von allen Erdpunkten, die aus dem großen Ocean auftauchen, bis zu der entlegenen einzeln im Osten abgesonderten Insel Pascha Besitz genommen. Seine Sprache zeugt von seiner Herkunft. Seine Sitten, Bräuche und Künste deuten darauf,

---

*) Wir berufen uns auf das Zeugniß des Herrn Marin, von dem wir weiter unten reden werden.

**) So können wir auch nur unzugängliche Belege dieser gänzlichen Sprachverschaffung beibringen, die obgleich für uns hinlänglich beglaubigt, das Maaß unserer Einbildungskraft dergestalt übersteigt, daß wir Glauben zu begehren uns nicht vermessen.

Gangbare Sprache.	Neue Sprache.
Kanaka	Anna Mann.
Wahéiné	Kanaru Weib.
Kokiae	Amid geben.
Irio	Japapa Hund.

Herr Marin spricht Irio aus, man hört sonst Lio.

seine Hausthiere und nutzbaren Gewächse die ihm überall gefolgt sind und die sämmtlich der alten Welt angehören, sagen uns aus die Küste von der er sie mitgebracht. *)

Es finden sich das Zuckerrohr, der Pisang, der Papier-Maulbeerbaum, der Hibiscus populneus, die Gilbwurz, der Flaschenkürbiß, die Arumarten, Jamswurzeln und süßen Batatten, unter den Thieren endlich das Huhn auf der Oster-Insel, der Brodfruchtbaum und andere Gewächse, das Schwein und der Hund bis auf den Gesellschafts-Marquesas- und Sandwich-Inseln. Das Schwein scheint nicht auf den niedern Inseln sich erhalten zu können. Neu-Seeland hatte nur den Hund, die Freundschafts-Inseln nur das Schwein, aber der Hund war dem Namen nach (Ehuri nach Forster, Gooli nach Mariner) daselbst bekannt, und wir glauben in dem Worte Giru auf Radack denselben Namen und eine ähnliche überlieferte Kenntniß desselben Thieres gefunden zu haben. Das Schwein und der Hund fehlen auf allen Inseln der ersten Provinz.

Die Bereitung des auf allen Inseln üblichen Bastzeug, hat zuerst Pigafetta auf Zidor (Molukken-Inseln) beschrieben und derselbe zeigt uns die Bisaya's seiner Zeit mit den durchbohrten und erweiterten Ohrlappen, wie Forster die Bewohner der Oster-Insel gefunden, eine Mode, die diese zu unserer Zeit bereits verlassen und die wir auf Radack und den Carolinen-Inseln noch herrschend gefunden haben.

Man wird wohl vergeblich versuchen, die heiligen vielfach verwehrenden Sitte und Gesetze des Tabu, die die Geschlechter absondern, zwischen den Klassen des Volks unumstößliche Scheidemauern erheben und bei den verschiedenen Völkerschaften verschieden, bei allen in demselben Geist die Grundfesten der geselligen Ordnung sind, zu einem Princip und einer Quelle zurückzuführen, und diese Menschen-Satzungen in ihrem Zusammenhang zu verstehen oder sie von dem Religiösen- und Civilsystem anderer bekannten Nationen herzuleiten. — Hier fehlt die Schrift und wer vermöchte, hätten wir nicht das geschriebene Document zur Hand, aus den ähnlichen Verboten und Bräuchen der Juden, den milden Geist der mosaischen Gesetzgebung wieder zu finden, die auch dem Thier ein wohl abgemessenes Recht anerkennt, und worin uns übrigens noch die Idee von rein und unrein unbegründet erscheint. **) Wir sind außerdem weit entfernt anzunehmen, daß jede civil oder religiöse Ordnung als ein vollendetes Ganze aus einem Geist hervorgegangen sei, solchen Bau führt öfters die Geschichte aus, die vom Zufall die Steine zu demselben empfängt. Und sehen wir nicht selbst den blöden Menschen aus einer rein geistigen Religion zum Polytheismus zurückkehren, und sein eitles irdisches Vertrauen, dem materiellen Gegenstande, dem Stein, dem Holze zuwenden? Wird es uns nicht selbst, wie andern Völkern der Welt, leichter an der Zauberei, der Lüge und dem Wort zu glauben, als dem Geiste anzuhängen?

Die unter den Insulanern der Südsee so tief eingewurzelte Ungleichheit der Volksklassen, die besondere Heiligkeit etlicher Familien und Personen, die von Vermögen und Civilmacht unabhängig sind,

*) Es ist unentschieden ob das Schwein und der Hund nicht in Chili vorgefunden worden, und Humboldt hat bewiesen, daß die Musa (der Pisang) in Mexico einheimisch war, bevor die Afrikanische von den Canarischen Inseln (im Jahre 1516) nach Westindien überbracht wurde. Der Brodfruchtbaum und der Papier-Maulbeerbaum, gehören entschieden ausschließlich Ostasien an, wo die verwandten Arten noch allein vorkommen. Das indische Zuckerrohr ist von den Alten nach Sicilien, von uns nach Amerika verpflanzt worden. Verschiedene Arten Arum, Dioscoreen, Convolvulus und Ipomoea (Taro, Jams und Pataten) kommen in beiden Welttheilen vor und erfordern eine schärfere Untersuchung, in die sich einzulassen, der Raum hier verbietet.

**) Wir erinnern beiläufig, ohne etwas daraus zu folgern, daß das Wort Tabu mit gleichem Sinn als auf den Südsee-Inseln in den mosaischen Büchern vorkömmt, welches von den Gelehrten nicht unbeachtet geblieben ist.

erinnern unwillkührlich an Indien. Der Einwurf ist unzulässig, daß die besonderen Kasten Indiens besonderen Gewerben, Lebensweise u. s. w. ergeben sind. Solche Ausscheidung kann auf diesen Inseln nicht statt finden.

Der freiwillige Tod der Gattin bei der Bestattung des Gatten auf den Fije-Inseln und die ähnliche Sitte in der Familie des Tocitonga zu Tonga, deutet eben auch auf Indien. *)

Bringt man nun die Frage in Anregung, wie und zu welcher Zeit ein ursprünglich asiatisches Volk sich gegen den Lauf der Winde, seine Hausthiere und nützlichen Gewächse mit sich bringend, auf die entlegensten Inseln des großen Oceans verstreut hat, wie da in ihrer Abgeschiedenheit die verschiedenen Völkerschaften noch ähnliche Sitten und gleiche Künste bewahren, und bei dem Mangel der Schrift, die allein die Sprache in ihrer Wandelbarkeit festzuhalten im Stande scheint, und dem Brauche willkührlicher Sprachneuerungen, dennoch nur eine gemeinsame Mundart reden, so stehen wir in unserer Unwissenheit bloß. Die erwähnten Umstände beweisen eine gleichzeitige Auswanderung, von einem Punkte aus, und scheinen auf eine neuere Epoche zu deuten, die Kindheit aber der Sprache und in mancher Hinsicht des Volkes selbst, scheinen den Zeitpunkt in ein graues Alterthum zu tauchen. Unsere ersten Seefahrer haben die Völker der Südsee in dem Zustande gefunden, worin sie noch sind.

Monsoons und Stürme verschlagen die Seefahrer der Carolinen wie nach Westen, so nach Osten und häufig bis nach Radack gegen den 180° der Länge von Greenwich. Wir können uns leicht von der Bevölkerung dieser Insel Rechenschaft geben. Aber wir finden in dieser Provinz verschieden redende Völkerschaften, die eine ausgebildetere Schifffahrt auszeichnet und die keine Hausthiere besitzen. Es ist nur auf Radack der Name des Hundes in dem östlichen Dialecte bekannt. **) Diese Völkerschaften scheinen bei sonstiger Aehnlichkeit und vielleicht bezeichnetem Uebergang der Sprachen, die östlichern Inseln des großen Oceans von den westlichen Landen eher abzusondern, als zu verbinden.

Die Meinung Zuñiga ***) und derer, die die Bevölkerung der Inseln des großen Oceans nach dem Laufe der Passatwinde von Osten gegen Westen, von Amerika gegen Asien herzuleiten und zu erklären versucht haben, ist widerlegt.

Falls es sich aus der Untersuchung ergeben sollte, daß hinreichende Gründe wirklich vorhanden sind, in den Bewohnern von Süd-Amerika und den Insulanern des großen Oceans oder den Völkern von Ost-Asien, dasselbe Urvolk und in ihren Sprachen dieselbe Stammsprache zu erkennen, so würden vielmehr nach Molinas Meinung die Bewohner der Neuen Welt von der Alten Welt über das Meer herzuleiten seyn — sey es über die Inselkette der zweiten Provinz und gegen den Lauf der Passat, sey es über Neu-Seeland und unter dem Reiche der wechselnden Winde.

Wir beseitigen zuvörderst die Vergleichung die man anzustellen versucht hat, zwischen den kolossalen Statuen der Insel Pascha und den Monumenten der peruvianischen Baukunst. Wir erkennen in jenen Figuren, die aus einem leichten vulkanischen Stein gebildet sind, nur die gewöhnlichen Idole die auf den Morai der mehrsten Inseln zu finden sind und die auf den Sandwich-Inseln Akua-Götter, und auf den Gesellschafts-Inseln Tighi-Geister Seelen, genannt werden.

---

*) Mariner's Tonga 1. p. 350.

**) Giru und Ghuri lassen sich nicht bestimmt von Kuyuk Malayu, Iro, Bisaya, Aso oder Ayam, Tagolog ableiten. Irio oder Lio der Sandwich-Inseln sind dem Bisaya näher.

***) Im zweiten Kapitel der Historia de las Philipinas.

Wir bemerken, daß die zunächst an der Amerikanischen Küste gelegenen Inseln, die Galepagos, Juan Fernandez u. a. m., wie alle im atlantischen und indischen Ocean gelegenen, weit von dem festen Lande zerstreuten Landpunkte, ohne Bewohner waren, kein Amerikanisches Volk war ein Schiffervolk.

Zuñiga stellt die Vermuthung auf, daß die Sprache der Araucaner und Patagonier *) mit der Sprache der Philippinen-Inseln im Wesentlichen übereinkommen müße und danet, aller Mittel der Untersuchung entblößt, auf diese Voraussetzung fort. Dem ist es aber nicht also. **)

Wir haben zwischen den Wurzeln der Araucanischen Sprache und denen der Stammsprache die uns beschäftigt hat, keine Uebereinstimmung gefunden. Die Zahlwörter, die Pronomina sind andere. Man könnte wohl die Conjugation des Zeitwortes und die Deklination des Hauptwortes auf die Wurzel zurückführen, die stets unverändert bleibt und welcher nur Partikel angehängt werden, diese werden aber stets nachgesetzt und in der Art wie in dem Sinn der Zusammensetzung, waltet ein ganz eigenthümlicher Geist, der mit dem malayischen und tagalischen nichts gemeinschaftliches hat. Die Person wird an dem Zeitwort und zwar an dessen Endung bezeichnet, die Personalendungen bleiben sich durch alle Zeiten vollkommen, und durch alle Moden im Wesentlichen gleich. Es entstehen durch Einschaltung verschiedener Partikeln nach der Wurzel (nur wenige Präpositionen werden vor dieselbe gesetzt) eine Menge Conjugationen, worin die Bedeutung verschiedentlich bedingt erscheint. So negativ, frequentativ u. s. w. Es wird auch verschiedentlich in den transitiv Conjugationen (Transiciones der spanischen Grammatiker) das Object der Handlung, das Pronomen accusativi, in das Zeitwort aufgenommen. Es wird gern ein Satz als Wurzel eines Zeitwortes behandelt, und mit der Partikel der Zeit, der Endung, der Person u. s. w. versehen, so daß sich der Sinn in einem einzigen Worte drängt. Aus so zusammengesetzten Zeitwörtern werden wie auf einfachen durch verschiedene Endungen abgeleitete Wörter gebildet. Das Araucanische hat in der Deklination und Conjugation einen Dual, aber es hat den doppelten Plural der ersten Person nicht, welchen die Quichua-Sprache in Peru mit den Sprachen Ostindiens gemein hat. Dieses Zusammentreffen ist aber auch in dem Quichua blos zufällig und auf keine innere Verwandtschaft gegründet. Das Quichua ist dem Sprachstamme der uns beschäftigt hat, eben so fremd als das Chilidugu mit dem es bei auffallender Verschiedenheit der Wurzeln, wesentlich in der Grammatik übereinkommt, und unverkennbar zu demselben Sprachsystem gehört.

Die vollkommene Regelmäßigkeit der Araucanischen Sprache die ohne alle Anomalia dem Gesetz wie der Nothwendigkeit folgt, zeugt von einer ruhigen, ungestörten, selbstständigen Entwickelung, der keine fremde Beimischung oder Einwirkung Gewalt gethan hat. Die Endung an, die in der Araucanischen Sprache öfters gehört wird und Zuñiga zu täuschen beigetragen hat, ist von dergleichen Endung im tagalischen völlig verschieden.

Völlig verschieden scheinen uns, wie die Sprachen so die Völker, und wir halten dafür, daß diese mit Recht zu verschiedenen Menschenracen zu zählen sind. Gemeinsame Züge vereinigen die Araucaner mit den übrigen Amerikanischen Völkern, wie die Insulaner des großen Oceans mit den übrigen Völ-

*) Die Patagonier, die Puelci oder Puelchi, die Morgenländer, wie sie die Araucaner nennen, gehören bekanntlich zu dem Chilesischen Volk und reden dieselbe Sprache.

**) Wir haben über die Araucanische Sprache benutzt:
Bern. Havestadt, Chilidugu. Monast. 1777.
Molina Saggio sulla storia civile del Chili. Bologna 1787.
Mithridates 3. p. 403. und über die Quichua-Sprache. Mithridates 3. p. 519.

kern der ostindischen Inseln, und es bleiben bei der Verschiedenheit der geselligen Ordnung, Sitten und Bräuche nur zwei Punkte zu berücksichtigen, die allerdings die Aufmerksamkeit anzuregen geeignet sind, und worüber wir, um den Standpunkt der Frage nicht zu verrücken, was uns überliefert ist, mittheilen.

Das Schwein und der Hund haben in der araucanischen Sprache eigene Namen, da die übrigen von den Spaniern eingeführten Thiere, mit fremden Wörtern auch bezeichnet werden. Das Schwein heißt nach spanischer Rechtschreibung Chancho, nach italiänischer Ciancio, zwei verschiedene Arten Hunde Quiltho und Thega, und Molina ist anzunehmen geneigt, daß sie vor dem Einfall der Spanier einheimisch gewesen, und von den Urbewohnern von Westen her über das Meer gebracht worden. Der P. Acosta der bald nach der Eroberung schrieb, wagt nicht zu entscheiden, ob das Schwein sich in Peru vorgefunden oder von den Europäern dahin gebracht worden sey; wir bemerken nur, daß die angeführten Namen den Sprachen der Südsee und Ostindiens völlig fremd sind. *)

Burney in seiner Cronological History of the discoveries in the Sudsea V. 3. ch. 5. p. 187. bringt eine Stelle von Hendrick Brouwer's voyagie near de Custen van Chili p. 72. in Anregung, wo eines Trankes der Chileser bei Valdivia erwähnt wird, Cawau auch Schitie, und von andern mit italienischer Orthographie Cici genannt, welcher wie der Kava oder Ava der Südsee bereitet wird und nur einer längeren Gährung bedarf. Die Wurzel aus der man ihn bereitet wird Inilie geheißen. Das Trinken des Kava ist eine den Bewohnern der östlichen Inseln eigenthümliche Sitte, die auf den Inseln der ersten Provinz wie auf den ostindischen Inseln völlig unbekannt ist, obgleich die Pflanze daselbst vorkömmt. Wir haben Piper Methysticum auf Guajan, und das sehr ähnliche Piper latifolium auf Luçon gesammelt. Es ist nicht anzunehmen, daß dieß verderbliche Kraut in Chili wachsen könne, und möchten es jedoch andere ersetzen, und wir gestehen, daß die Uebereinstimmung des Namens auffallend ist. Wir finden übrigens in Molina nichts über diesen Trank.

Burney am angeführten Ort, sucht zwischen dem Araucanischen Poncho und der Kleidertracht der Insulaner des großen Oceans eine Aehnlichkeit, die wir nicht finden, und wir können kein größeres Gewicht auf eine schwankende Sage der Araucaner legen, nach der sie vom Westen herstammen, indem sie eine andere vom Norden herwandern läßt, und wieder eine andere, sie als Eingeborne der Erde schildert, die sie bewohnen.

Das Resultat unseres Studiums, sowohl der Geschichte als der Natur ist, uns den Menschen sehr jung auf dieser alten Erde vorzustellen. In den Schichten der Berge liegen die Trümmer einer ältern Welt wie Hyarophyphen begraben, die Gewässer ziehen sich zurück, Thier und Pflanzen verbreiten sich von verschiedenen Punkten aus, in verschiedene Richtungen über die Oberfläche der Erde, die Berge werden die Länder scheiden. Der Mensch steigt von seiner Wiege, dem Rücken von Asien herab, und nimmt nach allen Seiten vorschreitend, das feste Land in Besitz; er verbreitet sich im Westen über Afrika, wo die Sonne den Neger färbt, und über Europa, wo später eingewanderte Stämme in dreifacher Zunge unverkennbar die Sprache Indiens reden. **) Der Papua auf den östlichen unter der Linie gelegenen

*) Das Schwein heißt Malayu Babi, Tagaleg und Bisaya Babui, in den Sprachen der Südsee Bua, Buacea, Buaha und Pua. Für den Namen des Hundes vergleiche eine vorhergehende Note. —

**) Autochtonen kann man in Europa nur die Cantabrer und Kelten nennen, und nur in sofern sich ihre Einwanderung und Abstammung nicht nachweisen läßt. — Der Tschudische Volksstamm läßt sich auf andere asiatische zurückführen.

Ländern erleidet unter gleicher Einwirkung dieselbe Veränderung, als der Afrikaner, oder gehört vielleicht mit ihm zu einem Stamm. Der Chinese bleibt in Ost-Asien unwandelbar. Andere Stämme verbreiten sich im Norden von Asien, die NO Spitze der Alten Welt bahnet zu der Neuen die Straße, — hier zerstreuen und entfremden sich die Völkerschaften, eine gewisse Aehnlichkeit läßt uns einen gemeinsamen Menschenstamm annehmen, aber die Sprachen haben sich völlig von einander getrennt. Die Geschichte zeigt uns noch in frischem Andenken einen Völkerstrom, der über die Ebene von Mexiko, von Norden gegen Süden sich fortergießt, andere Stämme vor sich her verscheucht, Monumente seines Ueberganges hinter sich läßt, und Erinnerungen seines Geburtslandes, des hohen Asiens, treulich bewahrt *). — Ein anderer Stamm, die Esquimaux, deren Gesichtsbildung uns die Mongolische und Chinesische Menschenrace verräth, ergießt sich von Nord-Asien über den nördlichen Saum von Amerika bis Grönland hin, und bewahrt in beiden Welttheilen eine gleiche Sprache, gleiche Lebensweise und gleiche Künste. Endlich ergießt sich von der SO Spitze Asiens ein kühnes Schiffervolk, die Malayische Race, über die Wohnsitze der Papuas hin, bis über die östlichsten, abgelegensten Inseln des großen Oceans, und die Frage wird in Anregung gebracht: ob auch im Süden der Linie der Mensch sich auf Schiffen von der Alten nach der Neuen Welt den Uebergang gebahnt?

Wir ahnen, daß, wer mit gehörigen Kenntnissen gerüstet, alle Sprachen des redenden Menschen überschauen und vergleichen könnte, in ihnen nur verschiedene, aus Einer Quelle abgeleitete Mundarten erkennen würde, und Wurzel und Formen zu Einem Stamme zurückzuführen vermöchte.

Das Tagalische Alphabet.

Das Erste ist entlehnt aus dem Compendio de la Arte de la lengua Tagala por el padre Fr. Gaspar de San Augustin. Segunda impression. Sampaloc 1787.

Das Zweite aus der Arte de la lengua Bisaya de la provincia de Leyte por el P. Domingo Ezguerra de la comp. de Jesus, reimpressa en Manila 1747.

Das Dritte aus einer Arte de la lengua Bisaya. Manuscrpt. Die Tagalisten stimmen darin überein, diese Schriftzüge seyen von den Malayen erborgt. Die Malayen haben mit dem Islamismus die Arabische Schrift angenommen, aber die unbelehrten Völker vom Innern von Sumatra und Java bedienen sich noch der Alphabete, die auf den Grundsätzen des Sanscrit oder Deva-nagri beruhen, und nach Marsden **) gleich dem Sanscrit und den europäischen Sprachen von der linken Hand zu der rechten geschrieben werden. Dem widerspricht Leyden: das Alphabet von Java wird nach ihm von der Rechten zur Linken geschrieben, und das Batta-Alphabet auf Sumatra von unten nach oben, in einer

*) Humboldt Vues de Cordilleres p. 152. etc.

**) Grammar of the malayan Language by W. Marsden. London 1812. 4. p. 2.

der der Chineſen völlig entgegengeſetzten Ordnung. Die Battaſchrift wird auf Bäume oder Stäbe mit dem Criß eingeſchnitten; das Lampung und Rajang ſind Abänderungen davon, die auf andere Materialien in anderer Ordnung geſchrieben werden. Das Bugis auf Celebes ſcheint im Betrif der Ordnung, in der es geſchrieben wird, mit dem Javaniſchen überein zu kommen *).

Wir haben uns nichts von dem verſchaffen können, oder auch nur zur Anſicht bekommen, was mit Tagaliſchen Charakteren gedruckt worden iſt, und nichts geſchriebenes. Obgleich dieſe Schrift in entlegenen Provinzen noch nicht außer Brauch iſt, hat uns niemand in Manila darüber Auskunft geben können, und die Tagaliſten laſſen uns in Zweifel über die Ordnung, in der ſie geſchrieben wird. **)

In welcher Ordnung auch die erwähnten Alphabete geſchrieben werden, iſt das Indianiſche Schriftſyſtem in ihnen nicht zu verkennen. Die Schrift der Tagalen ſcheint, in Hinſicht auf Vocale, die einfachſte und unvollkommenſte zu ſeyn. ***)

---

*) Asiatic researches Vol. 10. Lond. Edit. p. 158. on the Languages and literature of the Indo-Chinese Nations by T. Leyden p. 190. p. 193. p. 205.

**) El modo de escribir era formando los renglones de alto abajo empezando por la izquierda, y acabando por la derecha al modo de los Hebreos y Chinos sus caracteres eran enteramente diversos de los nuestros, no tenian vocales etc. Historia de Philippinas por Fr. J. Martinez de Zuñiga. Sampaloc 1803. p. 30. „Die Art zu ſchreiben war bildend, die Zeilen von oben nach unten, anfangend von der linken und endigend zur Rechten, nach Art der Hebräer und Chineſer; ihre Characters waren von den unſern ganz verſchieden, ſie hatten keine Vocale u. ſ. w.“ (ohne Punktuation.) — Solian antes de agora (y aun muchos oy dia) escriris de abajo hazia arriba, poniendo el primer renglon hazia la mano izquierda. Fyguerra l. c. p. 1. „Sie pflegten in vorigen Zeiten (wie viele jetzt noch thun) von unten nach oben zu ſchreiben, ſetzend die erſte Zeile zur linken Hand.“ „Sie ſchreiben auf Bambus, Palmen- oder Piſangblätter“ Poblacion de Manila.

***) Siehe Vergleichungstafeln der Schriftarten verſchiedener Völker von C. W. Böttner. 2te Aufl. Göttingen 1779, wo das Tagaliſche auf den fünf erſten Tafeln die 42ſte Säule, auf der 6ten die 23ſte, und auf der 7ten die 21ſte einnimmt. Der darauf Bezug habende Text fehlt.

	A.	E. I.	O. U.
1.			
2.			
3.			

	B.	K.C.	D.R.	G.	N G.	H.	L.
1.							
2.							
3.							

	M.	N.	P. F.	S.	T.	V.	Y. J.
1.							
2.							
3.							

 Ba. Bi, be. Bu, bo. Ka. Ki, ke. Ku, ko. etc.

Vocabularium

der Dialekte Chamori (Marianen-Inseln) und von Eap, Ulea und Radack.

Anmerkung.

Wir haben den Laut mit unsern deutschen Buchstaben, so weit sie hinreichten, zu malen versucht. Einen Mittellaut zwischen A und O haben wir Å, ein sehr offenes e (das französische ai-j'aimais) Ä, eine den französischen Nasen-Lauten sehr nah kommende Endung — ng geschrieben. Wir haben für das Deutsche W das einfache V gebraucht, und aus dem Englischen Alphabet das W und das th für verwandte Laute entlehnt. Das j oder g der Franzosen, ꝛc der Russen, kommt bloß in dem Worte Nagen vor.

Der Accent fällt meist auf die letzte Sylbe. Wo sonst Mitlauter sich begegnen oder häufen würden, scheint ein gleitender Selbstlauter euphonisch eingeschaltet zu werden.

Daß übrigens keiner der Fehler, denen wir in ähnlichen Arbeiten mit Nachsicht begegnen, umgangen werden konnte, brauchen wir wohl nicht erst zu erinnern. Unvermeidlicher Mißverständnisse nicht zu gedenken, ist unsere Rechtschreibung schwankend, wie selbst die Aussprache unseres Lehrers in ihm fremder Sprachen unzuverlässig war. Wir hörten auf Radack, Medid, Irud, Dilé, — Kadu sprach Mesid, Irus, Thilé aus. Wir waren stets zwischen D, th und s, zwischen ch, k und g u. s. w. zweifelhaft. Von letzteren Buchstaben scheinen ch oder k am Ende eines Wortes hart zu klingen, und in der Verbindung in ein weicheres g überzugehen. Ingach. — Ingaga, Gamelate Rossa. Ich verstehe nicht. — Ich verstehe nicht die Sprache Rußland.

Vocabularium

der Dialekte Chamori (Marianen-Inseln), und von Eap, Ulea und Radack.

Zahlen.

Zur Vergleichung und zur Ergänzung der Tafel in Cooks dritter Reise.

Tagalog	Pampango	Bisaya	Palew-Island	Item nach einem Ms. der Bibl.
nach dem Spanischen Arte.			nach Wilson.	
1. Ysa	Isa	Usa und Seyo	Tong	Dita
2. Dalwa und Dalawa	Adua	Duhà	Orue	Teru
3. Tatlò	Atlo	Tolo	Othey	Tedey
4. Apat	Apat	Upat	Oaug	Oa
5. Limà	Lima	Lima	Aeem	Oim
6. Anim	Anam	Unum	Malong	Malo
7. Pitò	Pitu	Pito	Owetis	Via
8. Valò	Valo	Valo	Tei	Yay
9. Siyam	Siam	Siam	Etew	Ytiu
10. Polò und Povò	Apulo	Polo	Macketh	Magot

Chamori	Zahlen eines gewissen Längenmaßes (Faden) in derselben Sprache.	Eap	Carolineninseln (Ulea) nach J. Wilson im Duff 1797. Nach Deutscher Rechtschreib.	Ulea	Radack.
1. Hatjijai	Tac natjun	Rep	Eiota (Pota)	Eoth	Duon
2. Huguijai	Tac hugua	Ru	Ruo	Rii	Ruo
3. Totguijai	Tac tulum	Thalep	Tolu	Al	Dillu
4. Fatfatai	Tac fatum	Eainger	Teia	Fahn	Emmen
5. Limijai	Tac lima	Lahl	Lima	Lim	Lallim
6. Gonmijai	Tac gonum	Nel	Hoau	Ol	Dildim
7. Fedguijai	Tac guijai	Medelip	Feizu	Fis	Dildimemduon
8. Gualguijai	Tac gualum	Meruk	Warto	Oeil	Edlim
9. Siguijai	Tac siguam	Merep	Hiro	The-u	Edimemduon
10. Manutai	Tac manud	Ragach	Segga	Seik	Tjabuljet u. Tjongaul

Chamori	Eap	Ulea	Radack.
11.		Seikametheo	Tjabudjetmeduon
12.		Seikemeruo	Tjabudjetmeruo
13.		Seikemesilu	Tjabudjetmedilu
14.		Seikemefao	Tjabudjetmeremmen
15.		Seikemelimo	Tjabudjetmelallim
16.		Seikemóoto	Tjabudjetmedildim
17.		Seikemefiso	Tjabudjetmedildimeduon
18.		Seikemealo	Tjabudjetmeridim
19.		Seikemetheuo	Tjabudjetmeridimeduon
20. Huguanafulu	Bepalegreh	Rueg	Tjaguren
30. Tulungafulu	Thalepenath	Selig	Tjaguremmetjabudjet
40. Fatfatnafulu	Eminggreath	Faig	Ruagur
50. Limangafulu	Lahlimath	Limeg	Ruagurmetjabudjet
60. Gonumnafulu	Nelenath	Oleg	Dillagur
70. Fitinafulu	Medelipenath	Fisig	Dillagurmetjabudjet
80. Gualungafulu	Merugreath	Oalig	Eagur
90. Siguanafulu	Merebenath	Thiuaig	Eagurmetjabudjet
100. Manud und Gatus	Raai	Semaal	Limmagur
120.			Dildim
140.			Dildimeduon
160.			Edim
180.			Edimmeduon
200.			Tjabugi
1000. Tjalan	Wabie	Theragoras	
[illegible]	Tarep	Theutug	Duonot

Anmerkung. Im Radackischen Rechnungssysteme ist die Skale von 10, wie auf Neu-Seeland und den östlichen Inseln. Die einfachen Zahlen gehen nur bis 5. 6 wird aus 3 gebildet, 7 ist 6 und 1, so wird 8 aus 4, und 9 aus 8 und 1. Tjabudjet ist die gewöhnliche 10. Tjagoul wird von Menschen, Schiffen, Pandanusfrüchten u. a. m. gesagt.

	Chamori	Eap	Ulea	Radack.
Der Name. Wie heißt das?	Nahan	Waeresingen	Åtan	Åtan
Ausruf der Verwunderung		Eretam	Ilomaut	Irio
" " des Unwillens		Wutävan	Tamaurel	Epada
Ich	Gualio	Igagk	Ngang	Nga
Du	Hago			
Ja	Huu	Ier	Illa	Inga (und auf den südlichen Gruppen) Ja
Nein, auch Verbot.	Ahe	Matamat	Tabu zu Bulnath Ebin	Emo und Ap
Es gibt keins, es fehlt		Tari	Tor	Eitolok
Gott		Tautup	Tautup	Jageach

	Chamori	Eap	Ulea	Radack.
Der Name des Gottes		Engeley [illegible] in Ngoli, Mogmog und Ulea. In Feis: [illegible], in Lamureck und Eluth: Fuis, in Fojo: Lagi.		
Gruß beim Scheiden			Watagaram gare Tautup!	Gidien Anis mee [illegible]
Das Volk antwortet:			Tautup!	Jea!
Die Seele	Anti			
Der Mann — Mensch	Lalo	Pimohn	Mamona	Mamuan
Der Körper	Tataotao	Kaiolan	Kagol	Goen
Das Blut	Hago	Rotta	Ta	Wathagelig
Der Schweiß (warm?)		Atlon	Lüa	Mongara
Der Kopf	Ulo	Eliopong	Metharkilan	Faerthackwarra oder Methackwarr
Das Haupthaar	Gapunulo	Lalligel	Toami	Woara
Was überhaupt Haaren gleicht, Fasern	Gapu			
Haar	Pulo			
Der Bart	Atchai, auch das Kinn	Pilp	Fluel	Kotak
Die Augen	Mata, auch das Gesicht	Fuoteg	Matai	Medja
Sehen	Atan	Matangtangai	Kolomethan	Mallimeli
Die Ohren	Talanga	Rig	Talengel	Talengel
Hören	Hungung	Garangar	Ronogerong	Rongerong
Die Nase	Guijin	Buwetan	Watiel	Watien
Riechen		Folobwan	Etangi	Etangi
Der Mund	Pajud	Langach	Eol	Langin
Die Zähne	Nifin	Maloch	Nir	Nir
Die Zunge	Hula	Athoen	Luel	Luel
Der Hals	Hagaga	Lügüng	Uel	Woruwea
Die Brust	Haaf	Nierungoren	Uwal	Ugel
Der Bauch	Tuljan	Thogunem	Siel	Sien
Der Arm } Die Hand }	Kanei	{ Pach	Bäi	Bän
		{ Karovinarinepagh	Hummel	Laperinepei
Die Finger	Calulud	Pogelipagh	Kasthel	Thanethei
Der Daumen	Tamagath	Wagulinegah	Kasthelep	—
Das Bein } Der Fuß }	Adding	{ Ai	Petehl	Nen
		{ Garovereven	Patepatelpetehl	Leporinen
Das Weib	Palauan	Wopin	Tabut, in Feis: Feiril	Gora und Redini
Die Brüste	Susu	Thithi	Thithi	Thithi
Die Milch	Tschugususu	Lengiréa	Fall	Fall
Saugen	Pogsai			
Schwanger		Kaithien	Sasiel	Elijpesien (vgl. Groß
Gebären, auch Eier legen		Korgoel	Sasiemelau	Emeralesal
Der Vater } Die Mutter }	kein Wort vorhanden	{ Tamangen	Tamau	Tamau
		{ Langelin	Rehn	Rehn

	Chamori.	Eap	Ulea	Radack
Das Kind		Vagk	Nagen	Nagen
Der Knabe		Taremen	Tarauno	Taremen
Das Mädchen		Wulil	Tarvivel	Letirik
[illegible] (**)		Tarlangen	Uai	
Der ältere Sohn		Ngasi	Mollea	Sia (Der auf Radack [illegible])
Die jüngeren		Wain	Uol	Sotbera
Die Tochter		Olegen	Moengel	Ioda
An Kindesstatt annehmen		Fagk (siehe Kind)	La-rul	Nasi
Die Freunde (die verbrüderten)	Atjume, was auch nur für Freunde, der, die Brüder, steht	Tafeveil	Maret	Sera
Der Mann		Pelewilet	Malellep	Elallap
Der Jüngling		Waitikettik	Oalit	Enning
Ein Chef	Tjamoro	Pila	Tamolo	Irud [illegible]
		Zu Lamunier, Kathegube auf Mear, Rarulwoli. Zu Pelli, Ruwoch (Rupack Wilson.)		[illegible]
Der auf dem Volke		Tempiana	Malegafagra	Armuruan
[illegible]				Lema
Eine Mißgeburt, natürliche Mißbildung, ein Krüppel		Butalip	Timmate	Buwiwe
Eine Sprache, ein Wort		Rewematingach	Säkapatapat	Gamelat
Verstehst Du?		Kumenang	Kegela	Kevalage
Ich verstehe		Kümenang	Ugila	Uala
Ich verstehe nicht		Thajenang	Itagela	Ingach
Reden, sprechen		Marangach	Kapatapat	Tattigalai
Schweigen		Fahwach	Tangiel	Riap
Schreien	Agang	Taulul	Tataul	Lamuit
Essen	Tjumatju	Thamunemun	Mogai	Mogai (Er ißt, trinkt: Mogit, Bogit, Gagit)
Trinken	Guminim	Thachu	Por	Bogai
Einen Cocos trinken				Gaga
Zu Essen fordern		Piwotuguai	Tattegalai	Gisäsirick
Begehren andere Dinge		Pigofanai	Kassiso	Läsoch
Nehmen	Tjuli	Mugol	Bulii, zu Feis: Choli	Kabudri
Geben	Nahe	Aregaoam	Kalamuje	Kalamuje
Kaufen, tauschen	Fahan	Uarsifaoam	Emmuje	Mojamuje
Ich will nicht	Mungajo			
Irgendwo seyn, bleiben, sich aufhalten		Wairi	Emelega	Eberi
Gehen	Humanao	Mahu	Galloch	Wailok

	Chamorri.	Eap.	Ulea.	Radack.
Kommen	Mamaila	Moongrai	Maiga	Waidok
Jemanden holen, rufen	Maila, fuma ter mai-la guini	Mahoemagioning	Vosengiling	Gullali
Wo gehst Du hin?		Thingemonnogan	Kowalala	Catlegit
Dahin (den Weg zu weisen)	Adju			
Klettern		Masongelong	Theungk	Resach
Laufen	Malago	Munill	Thete	Theser
Schwimmen		Mooch	Luit	Gäloch
Schreiten	Mamoekat			
Ermüdet sein, schlafen, im Gehen.		Ilal	Täjarnik	Fwung
Sterben	Tumatughe	Täling	Süsach	Süsach
Essen	Macatja	Permowut	Mathathi	Sathiet
Trinken	Umassom	Mül (und rikiniru)	Úlloch	Wawu
Gähnen		Fingerill	Maulach	Mü
Sich setzen		Dieatha	Reloch	
Schlafen	Maloga	Mül	Mädur	Müller
Träumen	Mangaifi	Lickai	Taul	Thanak
Aufwachen	Magmata			
Erwachen (d. h. ein [illegible] ermuntern)	Paugua			
Lachen	Tschali	Minimin	Malikowut	Lea
Weinen	Tangis	Thingrjut	Kamtsiang	Atang
Er weint	Tumatangis			
Niesen		Oingut	Mussi	Mussi
Husten		Tautol	Tagefach	Pogepoch
Seufzen		Poghovan	Nassetairach	Menuna
Sich fürchten		Kogethigau	Resumith	Ilubüch
Sich schämen		Ettamera	Fauma	Essoch
Zittern	Laulau			
Einer der zittert	Laulaulau			
Jucken	Makaka			
Kratzen, auch Kitzeln	Kassass	Gatal-gitigit	Mad und Ethat, zu Fein. Rub	Irir
Tatuiren, zeichnen		Kotau	Möck	Åo
Liebkosung durch Berührung der Nasen		Farai	Feissung	Agomit, auf Radack unter Männern nicht üblich.
Biegen		Mogaworuack	Kowaru	Gehli
Brechen		Mutar	Kopi	Kosai
Reißen		Mukuruv	Katarra	Epeorach
Schneiden		Mithop	Kutori	Moiemut
Gut	Mauli	Jertam	Ilamouit	Eidara

	Chamori.	Eap.	Ulea.	Radack.
Schlecht, von Menschen	Abbale			
— von Sachen	Tailaye			
Wenig	Diddini	Thaneior	Teitolop	Ejet
Viel	Meggai	Wéor	Etolop	Eor
Groß	Dankulu	Poga	Eolep, zu Frau: Mallilep.	Ellip
Klein	Dikiki	Wätich	Etigit, zu Frau: Taramam.	Irich
Hoch		Otoliang	Eteguet	Eteguet
Niedrig		Otewut	Otatal	Otatal
Oben, über		Mangelang	Thewoth	Reioth
Unten, unter		Molu	Thewu	Thawod
Gesund		Kaviu	Saliti	Ediaglu
Krank	Melangu	Valomith	Emmedeck	Emmedeck
Rechts	Agapa	Waangilei	Gilimeta	Reer
Links	Akagui	Waimoetau	Giltetlägil	Jeiliti
Leicht		Wewaut	Eppel	Emmeraz
Schwer		Tomed	Etten	Itou
Jung	Paggun			
Alt	Amko			
Dick		Bogha	Etolip, zu Frau: Epallang.	Eghaeur
Schmächtig		Pöttikerik	Egetigeth	Egerirek
Trocken		Mallick	Epellepell	Emeniz
Feucht		Wogarda	Otlil	Ede
Kalt		Ollilom	Ialan	Pilo
Warm (siehe Schweiß)		Eatho	Lios	Mangaru
Weiß		Umira	Ewaet	Emmen
Schwarz		Alit	Wol	Raran
Carminroth		Eria	Lap	fehlt

Für die Farben fehlen Benennungen.

	Chamori.	Eap.	Ulea.	Radack.
Walzenförmig		Otapalo	Tulul	Eulethilith
Vierkantig		Emetavan	Emetavan	Furevan
Flach		Bogarathan	Etoilep	Feilep
Genug		Kaivel	Laimai	Emuit
Weit in Zeit oder Raum, fern, alt,		Wutaurel und Taurel	Esaolog	Eddo
Hier		Froi	Iga	Ili
Jetzt		Thoru	Igala	Gihn
Nahe		Utuwur	Egarep	Ebeigk
Siehe da (ecce)		Waram	Mattai'ai	Juéo
Schelten, zürnen, einen raufen		Tabuel	Saurgh	Emedirdir

	Chamorri.	Eap.	Ulea.	Radack.
Schlagen, verwunden		Mileim	Kulli	Mani
Tödten	Puno	Mileimngain	Kulliwaiaur	Manimanillamirch
Sterben	Matai	Kaem	Imitch	Imitch
Kampf, Krieg	Mumu	Malmal	Mal	Maildar
Der Wurfspieß, die Lanze	Gegulaum	Thillagk	Tillog	Mari
[illegible] der Schlacht [illegible]	Fulfuk			
Werfen		Mon	Katteri	Kare
Treffen		Ikau	Jel	Ellil
[illegible]		Theikau	Tarnai	Tjapanele
Die Schleuder		Kaul	Kaul	Wurch
Der zweizackige Wurfstab		Tauwalach		Gillidip
Die Trommel		fehlt	fehlt	Aji
Der Trommelschlag wenn der Feind nahe ist		fehlt	fehlt	Bingeipiaen
D. zum Handgemenge		fehlt	fehlt	Pinnenemo
Singen und Tanzen		Turu	Waruk	Eip
Ein bekannter [illegible]		Walebong	Walebong	fehlt
Ein anderer Tanz		Kapangeis	Kapangeis	fehlt
Das Haus	Guma	Naun	Iim	Iim
Strohdach		Eal	Kapepe	Gaimed
Strohdach mit Giebel		Maraussai	Walepareng	Gaibega
Eisen	Lulu	Uassi	Patang	Mal
Das Eisen der Axt (ein Stück Eisenreif)		Uasai	Parang	Mal
Der Meißel (ein Nagel od. ähnliches Eisenstück)		Matai	Tété	Miré
Die Axt		Kol	Moil	Sisir
Das Messer (eine geschärfte Muschelschale und unsere M.)		Ear	Sar	Begebeg
Der Schleifstein (vergl. Stein)	Guasaun	Tomathelai	Fasitte	Regilall
Schleifen	Guasa	Musum	Taité	Timetim
Scharf	Malaglu			
Zimmern		Mutoi	Falla	Ticketick
Nähen		Munevit	Thigi	Dilledill
Ein schiffförmiges hölzernes Gefäß		Thawi	Tapi	Tapi
Ein rundes dto.	Sahaljan			
[illegible]		Eongil	Lovis	Komallis
Ein Kranz		Iliau	Kabulipeu	Pellepel

	Chamorri	Eap	Ulea	Radack
Ein Halsband		Maremar	Maremar	Maremar
Ohrenschmuck		Tharos	Wat	Warr
Matte von Pandanusblättern		War	Mang	Mang
Die Schlafmatte		War	Sagi	Sagi
Eine Art Zeug aus den Fasern der Bananenpflanze		Waigi	Kau	[illegible]
Die Leibschürze der Männer				Mulidie
Die Mattenschürze der Frauen				Thibidje
Das Männerkleid		Thou	Kapellepel	
Das Weiberkleid		Plate und Jong	Kapellepel	
Das Curcuma-Pulver		Raha	Raha	
Fischangel		Leon	Gou	Gäth
Fischen		Teu	Uch	Kabual
Das Boot, ein Schiff	Sahadjan	Mu	Oa	Oa
Der Mastbaum	Falan	Gilam	Ghous	Gieu
Das Segel	Layag	Lai	Ui	Uela
Was den Ausleger oder das Balancier trägt	Galuad			
Der Ausleger, das Balancier	Lagja	Tham	Tham	Gubach
Ein Seil		Tal	Tal	Tho
Die Schnur			Kulugul	Kulugul
Die zierliche Schnur, womit die Schürze umgebunden wird				Iriek
Der Vordertheil, und		Wukämu	Muril	Tjabogon
Der Hintertheil des Bootes unter Segel		Mitämu	Mol	Mon
Steuern, Steuerruder	Ulin	Bogailäat	Ekailioth	Djudjure
Rudern, Ruder	Pogsai	Mamann	Fathell	Girgagi
Das Land aus dem Gesichte verlieren		Kaiau	Sasol	Etit-Zalog
Treiben mit dem Strome		Obogail	Fekgil	Emarung-rung
Scheitern		Mup	Thou	Bibali
Drehen		Teltel	Tattagul	Arbuluul
Laviren	Lailai u. daher wegen des hin u. herziehens.			
Stücke Schildkröten, eine Art Münze	Lailai			

	Chamorri.	Eap.	Ulea.	Radack.
Dünne Scheiben Schildkröte an einer Schnur, eine andere Art Münze	Alas			
Baden und Schwimmen von Menschen	Numango	Munong	Evuloch	Aü
Untertauchen	Lumuuf	Mulit	Eulong	Eüloch
Auftauchen	Kahulu	Farangilurg	Ewäsach	Oaloch
Die Sonne	Addau	Al	Al	Al
Der Mond (ein Monat von 30 Tagen)	Pulan	Pul	Moram	Alling
Die Sterne	Putiun	Tuv	Fiss	Idiu
Der Polarstern		Fisiimugeligit	Fisiimugeligit	Lemannemann
Der Schatten	Aniunig	Valun	Eangal	Allül
Der Morgen	Aggaan	Kairagan	Eral	Eral
Der Mittag	Talluaai	Kaimesü	Tajet	Tajet
Der Abend	Papurai	Kaiau	Thauuleal	Thülög
Die Nacht	Pueni	Kaiuep	Ebong	Ebong
Ein Tag	Haaai			

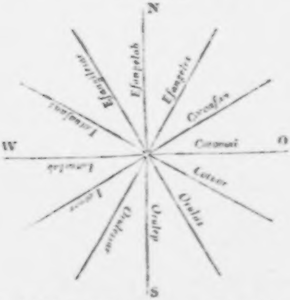
Anmerkung. Die Zeit wird auf Radack, Ulea und Eap durch die Zahl der Nächte und Monde (auf den Marianen-Inseln durch die der Tage und Monde gerechnet. (Die Sandwicher zählen gleichfalls die Nächte Po.) Ebong wird auf Radack auch für Heute gebraucht. Das Wort, welches wir für ein Jahr (12 Monate) heraus bekommen haben, ist uns sehr zweifelhaft geblieben.

			Don Louis de Torres.	Nach Kadu	
Ein Jahr?		Wosu	Sewarak		Sewarak
Vorgestern	Nigabrija		Talanginlallau		
Gestern	Nigab	Fanop	Lallau	Lalo	Inné
Heute	Pangu		Ralai		Ebong
Morgen	Agupa	Chalul	Lan	Walain	Ildiu
Uebermorgen	Agupanja	Langelat	Salangin	Watalangin.	Tjagalat.
Der dritte Tag			Watalangin		
Der siebente Tag			Ranalal		

Die Tage des Monats auf Ulea nach Kadu.

Der 1te Lingiling	Der 7te Mesevel	Der 13te Olomoal	Der 19te Sopatemir	Der 25te Erave
- 2te Sigaur	- 8te Mesavol	- 14te Alat	- 20ste Ortevalan	- 26ste Eii
- 3te Mesul	- 9te Mesadu	- 15te Ir	- 21ste Olabugi	- 27ste Eravi
- 4te Meseven	- 10te Tjabong	- 16te Ladi	- 22ste Olabué	- 28ste Enu
- 5te Neselim	- 11te Alabugi	- 17te Gilei	- 23ste Olamahé	- 29ste Evan
- 6te Mesaul	- 12te Oloboa	- 18te Kaira	- 24ste Taunaloval	- 30ste Erav

Die zwölf Haupt-Wind-Rumben auf Ulea nach D. Louis de Torres.



Halbe Rumben bringen die Anzahl auf 24. Sie werden nach den ganzen, zwischen welchen sie liegen, auf folgende Weise benannt:

Efangalab. caululor. Efangeles. Efangeles. caululor Coteafan etc.

Der Cours der Schiffe auf Ulea nach demselben.

Zwischen W und O nach Norden Pur.
Zwischen O und W nach Süden Pailung.
Zwischen N und S nach Osten Paitag.
Zwischen S und N nach Westen Paitag.

Die Himmelsstriche nach dem Standpunkt der Sonne zu den verschiedenen Tageszeiten zu Ulea nach demselben.

Der Morgen	Nisaur.
Der Mittag	Fgwol
Der Abend	Fgyung.

	Chamori.	Eap.	Ulea.	Radack.
Nord	Timi	Laelot	Maëvan	Waugien
Süd	S-p'ua	Imet	Majüer	Waugtsch
Ost	Mounu	Ngaiek	Matteral	Kåen
West	Fanipan	Ngal	Mäleso	Kåeungepiling
Der Himmel	Langin	Lang	Laug	Lang
Der Wind	Mangeu	Niveng	Åang	Githo
Die See	Tahsi	Nāo	Lao	No
Die Flut		Fasach	Fasach	Aäthagk
Die Ebbe		Eisowil	Eisowil	Aätho
Der Strom		Eatsch	Eath	Aärhagk
Stranden		Tanna	Faleram	Thiwanegeliagi
Auswerfen		Kaipalit	Sapat	Fotheck
Land, eine Insel, ein Gebiet in einer Insel	Tahno	Wunau	Valli	Fani
Eine niedere Inselgruppe	Tahno	Lügülleng	Lügülling	Aäleng
Das Innere, der Strand am innern Meer				Iar
Das Aeußere, der Strand am äußern Meere		Illöch	Illöch	Iligieth
Eine Durchfahrt		Thiburol	Thau	Tjer

	Chamori.	Eap.	Ulea.	Radack.
Ein Berg	Alumtano	Tait	fehlt	fehlt
Ein Fluß	Saddug	Lull	fehlt	fehlt
Eine Wassergrube		Rahn	Talil	Ranlimel
Süßes Wasser	Hanum	Nanum	Elimi	Ira
Feuer	Guafi	Nevi	Eaf	Gilleg
Anzünden		Muruweg	Fissigi	Dilé oder Thilé
Rauch	Asu	Athaieneri	Oatu	Oath
Wolken	Mapagahis	Tharami	Tharami	Tharami
Nebel		Thap	Thap	Thap
Regen	Uchan	Nu	Uta	Uth
Der Regenbogen	Issa	Laulöur	Laulior	Tamilleth
Der Donner	Hulu			
Der Blitz	Lammlamm (d. i. leuchtend)			
Das Erdbeben	Linau	Herru	Fallamer	fehlt
Ein Pfad, Weg	Tjalan	Ua	Ial	Ial
Ein Stein	Atju	Malang	Vas	Ragha
Fallen, von Dingen gesagt		Fasul	Epoolech	Ewonloch
Ein Gewächs, Baum oder Kraut, auch der Wald		Paa	Oiuel	Mar
Ein Baum	Uddunhadju			
Baumstamm, Holz	Hadju			
Die Wurzel	Hali	Likongka	Oagar	Oagar
Das Blatt	Hagun	Imm oder Iuan	Teul	Pellepel
Die Blume	Tschinali	Oumangin	Ual	Länn
Pflanzen oder Säen		Miong	Fasagü	Gallub
Die Wurzel ausgraben	Haali			
Arbeit			Engang	Mariliir
Ein Kraut	Papaguan			
Der Pandanus und dessen Frucht		Ner	Faht	Wob, der männl. Baum Digar, der wilde Ernau, cultivirte Abarten: Buger, Bugien, Eilugk, Undaim, Erugk, Lerro, Adiburik, Eidebuton, Eremanugk, Tabenebogk, Radilebil, Tumulisien, Lugulogubelan, Aodian, Uhdien u. a. m. Das aus dem Taft bereitete Gericht Moghan.
Die Basthülle der Cocosnuß, auch die Nuß davon befreien		Thaivu	Tajöl	Aö
Cocos, der Baum und die Nuß	Nidju	Niu	Ni	Ni

	Chamori.	Cap.	Ulea.	Nabuck.
Der Brodfruchtbaum und Frucht	Lemmai	Ethau	Mä	Mä
Die Zanane	Tjodha	Pao	Ut	Kaibaraa
Arum esculentum		Mal	Eoth	Kadock
Arum sagittifolium		Ulack	Wulach	Jerat
Arum macrorhizon		Lei	Villa	Woth
Tacca pinnatifida	Ein Ort aus Guaian heißt Mungemung	Mogemug	Mogemug	Mogemug
Hibiscus populneus		Gahl	Giliveu	Lo
Ein Strauch mit nutzbarem Bast		Aromä	Aromä	Aromä
Eine Pflanze Triumsetta procumbens		Korach	Karach	Alahat
Curcuma		Gutal	Eong	fehlt
Bambus		Mor	Wowau	fehlt
Areca catechu		Bu	fehlt	fehlt
Caryophylla aromatica		Tungath	fehlt	fehlt
Eine Art süße Kartoffel		Rämot	fehlt	fehlt
Unsere Säugethiere	Nota aus den Pelew-Inseln heißen Ninder Ming, Ziegen Gaming.			Giru, zu vergleichen mit Gi-uri, der Hund aus Neu-Seeland und den Freundschafts-Inseln.
[illegible]	Babui wie im Tagalog.			
Katzen (Spanisch)		Gato	Gato	
Ratten		Warro	Git	Gidirik
Der Schweif od. Schwanz eines Thieres		Wuck	Patal	Logon
Die Seeschildkröte		Worl	Woal	Uen
Große Eidechse	Iguana	Kaiuv	fehlt	fehlt
Eidechse		Athavaruru	Purupur	Uioe
Ein Fisch	Guihan	Nich	Igk	Igk
Schwimmen	Numango	Kajen	Illoch	Illoch
Ein Delphin		Gätich	Gui	Gui
Ein Halfisch		Kojong	Paghu	Paghu
Ein Rogaen (Raga Pastinaca oder R. Aquila ähnlich)				Samuso Thotho
Der fliegende Fisch		Kogk	Mongar	
Tritonshorn-Muschel		Eabul	Taui	Silimaré, für Muschel fehlt eine allgemeine Benennung.
Ere-Jagel			Mugol	Mugol
Ein Vogel	Gaga	Eretä	Girigagk	Wad.
Fliegen	Gumupu	Gaitomgagk	Elsoch	Gäsoch
Feder		Fath	Ulellemell	Emmerim
Nest		Taggil	Fa	Rong

	Chamori.	Eap.	Ulea.	Radack.
Eier		Fagk	Fathiel	Lip
Brüten		Bernusakein	Epoifathiel	Warulerong
Der Hahn		Nümen	Mallich	Kalu
Die Henne		Nümenewupin	Malugofeivil vgl. Weib	Lala
Die Fregatte		Molov	Gutaf	Agk
Eine Ameise				Kallep

Lieder von Radack.

1.

(Von Weibern gesungen.)

:/: Eülog o no logo dildinu	:/: Untertauchen in die See sechs Mal.
Oalog o no logo dildinu :/:	Auftauchen aus der See sechs Mal. (wird sechs Mal wiederholt)
dildinemduon!	Sieben Mal!

2.

Wongusagelig, der Chef von Ligiep, führte seine Böte und Mannen dem Lamary auf Aur zu, als die von Meduro und Arno den Krieg dahin gebracht. Der erste Theil des Liedes vergegenwärtigt seine Ausfahrt aus Ligiep, der zweite seine Einfahrt in Aur.

Wónguságelig	Wongusagelig
:/: Agaratéragerig	:/: Gehet unter Segel.
Iligiéth a lomá	Gaffen am Strande das Volk.
„Wágeság diwón.	„Setzt das Segel um.
„Ribadi aäléngine!	„Scheitern wir nicht an der Riff!
Esisäsalóg!	Land aus der Ansicht verloren!
Aäthó! Aäthó!	Ebbe! Ebbe!
Wónguságelig! :/:	Wongusagelig :/: (wiederholt)
Eaninewarasach:	Und es erschallet der Nachruf:
„Sellesi inneseo!	„Die Schiffe zusammen gehalten!
„Eyeweapwesog	„Es schlägt die Welle wohl ein!
„Tjabogéa djudjuvé! djudjuvé! djudjuvé! djudjuvé! djudjuvé! djudjuvé!	„Am Schiff vorn, steure! steure! steure! steure! steure! steure!
„Emarúagerüag aäthagin!“	„Reißet hinein uns die Fluth!“

Die Philippinen-Inseln.

Cavite auf der äußersten Spitze einer Landzunge gelegen, die sich in die schöne und wohlbefahrene Bucht von Manila verlängert und einen Theil derselben absondert, ist der ungünstigste Standpunkt für einen Reisenden, der die kurze Dauer seines Aufenthalts auf Luçon, die Natur des Landes zu erkunden anwenden will. Die Landzunge und das schön bebaute Ufer der Bucht bis nach Manila hin, gehören dem Menschen an. Man sieht zwischen den Dörfern und Häusern nur Reisfelder, Gärten und Pflanzungen, worin sich die Gewächse beider Indien vermischen.

Wir hatten nur eine achttägige Excursion in das Innere nach Taal und dem Vulkan gleiches Namens in der Laguna de bonborig zu machen Gelegenheit. Die uns beigesellte militärische Bedeckung, worin sich die spanische Grandeza aussprach, belästigte uns sehr unnützerweise, und vermehrte die Kosten einer Reise, wobei unter den milden und gastfreundlichen Tagalen nur ein Führer nöthig gewesen wäre. Die Insel Luçon ist durchgängig hoch und bergigt, die höchsten Gipfel scheinen jedoch die Regien der Wälder nicht zu übersteigen. Drei Vulkane erheben sich auf derselben. Erstens im Norden der Aringuay im Gebiete der Igorrotes in der Provinz von Ilocos, welcher am 4ten Januar 1641 gleichzeitig mit dem Vulkan von Jolo und dem Sanguil im Süden von Mindanao ausbrach, wodurch diese Inseln eine der furchtbarsten Scenen darstellten, deren die Geschichte erwähnt; *) das Getös ward bis auf das feste Land von Cochinchina vernommen. Zweitens der Vulcan de Taal, besonders bedrohlig der Hauptstadt, von welcher er ungefähr eine Tagereise entfernt ist, und endlich der weitgesehene Mayon in der Nähe der Embocadera de San Bernardino zwischen Albay und Camarines.

Gold- Eisen- und Kupfererminen, die reichhaltig aber vernachlässigt sind, beweisen das Vorkommen anderer Gebirgsarten als eben vulkanischer. Wir haben auf dem Wege, den wir zurückgelegt, nur einen leichten aus Asche, Bimstein und Schlacken bestehenden vulkanischen Tuff angetroffen, und in Manila, Cavite, Taal, Balapan u. s. w. keinen andern Baustein gesehen, als diesen selben Tuff und den Rifkalkstein, der dem Meere abgewonnen wird. Den Granit den man in den Bauten von Manila anwendet, wird als Ballast von der chinesischen Küste hergebracht.

Wenn man von Cavite südwärts gegen Taal reiset, erhebt sich das Land allmählig und unmerklich, bis man zu Höhen gelangt, die jenseits schroff abschüssig sind und von denen man zu seinen Füßen die Laguna de Bongbong und den rauchenden weiten Krater, der darin eine traurige nackte Insel bildet, übersieht.

Der See (die Laguna) mag ungefähr sechs deutsche Meilen im Umfange haben, er entladet sich in das chinesische Meer, durch einen jetzt nur noch für kleine Nachen fahrbaren Strom, der ehemals Champanes und größere Fahrzeuge trug: er fließt stark und die Länge seines Laufes beträgt über eine deutsche Meile. Taal ist seit der Zerstörung von 1754 an seine Mündung verlegt worden.

Das Wasser der Laguna ist brackisch aber doch trinkbar. In ihrer Mitte soll das Senkblei keinen Grund finden. Sie soll von Hayfischen und Kaimanen wimmeln, deren sich uns jedoch keiner gezeigt hat.

*) Die Jahrbücher von Manila erwähnen der zerstörenden Erdbeben in den Jahren 1645 und 1648.

Als wir uns zur Ueberfahrt der Laguna nach der Insel einschifften, ermahnten uns die Tagalen an diesem unheimlichen Orte wohl alles anzuschauen aber zu schweigen, und durch kein unbedachtsames Vorwitziges Wort den Unheil zu reizen. Der Vulkan bezeige sich unruhig jedesmal, wenn ein Spanier ihn besuche, und sey nur gegen die Eingebornen gleichgültig.

Die Insel ist nur ein Haufen von Asche und Schlacken, der in sich selbst eingestürzt, den weiten, unregelmäßigen Krater bildet, der so viel Schrecken verbreitet. Es scheint nie eine Lava daraus geflossen zu seyn. Vom Ufer wo spärlich und stellenweise noch ein wenig Gras wächst und etliches Vieh zur Weide gehalten wird, erklimmt man auf der Ostseite auf kahlem steilen Abhang in ungefähr einer viertel Stunde den Rand, von wo man in den Schlund hinab sieht, wie in den Raum eines weiten Circus. Ein Pfuhl gelben Schwefelwassers nimmt gegen zwei Drittheil des Grundes ein. Sein Niveau ist anscheinlich dem der Laguna gleich. Am südlichen Rande dieses Pfuhls befinden sich etliche Schwefelhügel, die in ruhigem Brande begriffen sind. Gegen Süden und Osten derselben sängt ein engerer innerer Krater an sich innerhalb des großen zu erzeugen. Der Bogen den er bildet, umspannt wie die Moraine eines Gletschers, die brennenden Hügel, durch die er entsteht, und lehnt mit seinen beiden Enden an dem Pfuhl. Der Pfuhl kocht von Zeit zu Zeit am Fuße der brennenden Hügel.

Man kann an der innern Wand des Kraters die Lagerung der verschieden gefärbten Schlacken, aus denen er besteht, deutlich erkennen; Rauch steigt von einigen Punkten derselben auf.

Wir bemerkten von dem Standpunkt von wo aus wir den Krater gezeichnet haben, an der uns gegenüberliegenden Seite desselben eine Stelle, wo ein Einsturz nach innen, einen Abhang darzubieten schien, auf den in den Grund hineinzusteigen möglich seyn könnte. Es kostete uns Zeit und Mühe diesen Punkt zu erreichen, weil wir die scharfe und zackige Kante, auf der wir wanderten, an manchen Stellen unwegsam fanden, und öfters auswärts fast bis zu dem Strande hinab zu steigen gezwungen waren. Wir wurden unter dem Winde des Brandes nur mäßig von dem Schwefeldampfe belästigt.

Die bezeichnete Stelle ist die, an welcher in den letzten Ausbrüchen das ausgeworfene Wasser sich ergossen hat. Wir versuchten in mehrere der sich darbietenden Schluchten hinabzusteigen, und mußten von unserm Vorhaben abstehen, nachdem wir ohngefähr zwei Drittheile der Tiefe erreicht hatten. Wir waren in Taal nicht mit den Seilen versehen worden, die wir begehrt hatten und vermöge derer wir vielleicht die senkrechte Wand von etlichen Faden Höhe, die sich zuerst darbot, hinabgekommen wären, ohne darum bis auf den Grund gelangen zu können, denn der Absturz wurde nach der Tiefe zu immer zäher. Wir fanden in dieser Gegend den Boden mit kristallisirten Salzen überzogen. *) Die Zeit erlaubte uns nicht mehrere Hügel zu besuchen. Die andern Krater sind am Fuße des Hauptkraters.

Der furchtbarste Ausbruch des Vulcan de Taal, war im Jahre 1754. Dessen Hergang wird im 12ten Kapitel des 13ten Theils der Geschichte von Fr. Juan de la Conception ausführlich erzählt. Der Berg ruhete zur Zeit von früheren Ausbrüchen (der letzte hatte im Jahre 1716 statt gefunden) und es wurde Schwefel aus dem anscheinlich erloschenen Krater gewonnen. Er begann im Anfang August aufs neue zu rauchen, am 7ten wurden Flammen gesehen und die Erde bebte. Das Schrecken nahm vom 3ten November bis zum 12ten December zu; Asche, Sand, Schlamm, Feuer und Wasser wurden ausgeworfen. Finsterniß, Orkane, Blitz und Donner, unterirdische Getöse und lang anhaltende heftige Erderschütterungen wiederholten sich in furchtbarer Abwechselung. Taal, damals am Ufer der Laguna gele-

*) Nach Dr. Mitscherlichs Untersuchung: Feder-Alaun.

gen, und mehrere Ortschaften wurden gänzlich verschüttet und zerstört. Der Vulkan hatte zu solchen Ausbrüchen den Mund zu klein, der ward sehr dabei erweitert und es eröffnete sich ein zweiter, aus dem gleichfalls Schlamm und Brand ausgespieen ward. Ja noch mehr, das Feuer brach aus manchen Orten der Laguna, bei einer großen Tiefe des Wassers aus, das Wasser siedete. Die Erde eröffnete sich an manchen Orten und es gähnte besonders ein tiefer Spalt, der weit in die Richtung von Calambong sich erstreckte. Der Berg rauchte noch eine lange Zeit hinfort. Es haben seither noch Ausbrüche statt gefunden, jedoch mit abnehmender Gewalt.

Die schönen Wälder, die in üppiger Grüne die Berge und einen Theil des Landes bekleiden, breiten sich bis zu dem Meere aus, in das Rhizophoren und andere Bäume noch hinabsteigen. Wir haben diese Wälder zu flüchtig, auf gebahnten Wegen berührt, sind in dieselben nicht tief genug eingedrungen um sie gehörig schildern zu können. Die Feigenbäume scheinen und darin vorzuherrschen. Etliche Arten stützen sich als mächtige Bäume auf ein seltsames Netz von Stämmen und Laufwurzeln, welches die Felsen umklammert und sich über sie ausbreitet. Andere erheben sich schlankstämmig zu einer erstaunlichen Höhe und man sieht am untern Stamm von Bäumen, deren Krone sich über das Laubdach des Waldes verliert, die räthselhafte Frucht herausbrechen. Andere Arten bleiben strauchartig und andere ranken. Wir haben in den Wälden die schöne Form der Acacien-Bäume mit vielfach gefiederten Blättern vermißt. Die zahlreichen Gattungen der Schotengewächse, nehmen sonst hier alle erdenkliche Formen an. Die Farrenkräuter und besonders die baumartigen, die Lianen, die Orchideen, die Pflanzenformen, die in Brasilien lustig getragene Gärten auf den Wipfeln der Bäume bilden, scheinen sehr zurückzutreten, oder wie Cactus oder die Bromeliaceen, ganz zu fehlen. Die Natur trägt einen andern ruhigern Charakter. Die Palmenarten sind zahlreicher wie in San Catharina. Mehrere derselben sind unscheinsam, der schlanke niederliegende Rotang ist wohl von allen die wunderbarste. Unter den Aroideen ist der Pothos Scandens, der mit grasähnlichen in der Mitte verengten, zweizeiligen Blättern, an den Baumstämmen hinaufkriecht, eine auffallende Pflanzenform.

In den Gründen und an den Ufern der Bäche wächst das zierliche Bambusrohr *) dessen schlanke Halme in dicht gedrängten Büschen aus der Wurzel geschossen, tönend im Spiel der Winde an einander gleiten, und ein dichtes Gebüsch bietet da die reichste Mannigfaltigkeit von Pflanzen dar.

Auf den Ebenen wechseln mit den Wäldern Savanen ab, deren Flora die allerdürftigste ist. Ein Paar Grasarten, deren Halme gegen acht Fuß Höhe erreichen und welche die Sonne ausdörrt, scheinen Saten zu seyn, die der Ernte entgegen reifen. Sehr wenige Zwergpflanzen, meist Schotengewächse, verbergen sich in deren Schatten und eine baumartige Bauhinia, raget hie und da einzeln daraus hervor.

Diese Savanen werden in Brand gesteckt, sey es um sie zur Cultur vorzubereiten, sey es um den Heerden jüngeren Graswuchs zu verschaffen. Das Feuer gehet prasselnd darüber hin und kleinere Falkenarten und andere Vögel, umkreisen mit geschäftigem Fluge die Rauchwolken, die sich vor dem vorschreitenden Brande wälzen, anscheinlich den Insekten nachjagend, die sich davor aufschwingen.

---

*) Der Halm des Bambus schießt in einer einzigen Regenzeit zu der völligen Höhe die er erreichen kann, und verholzt nur in den folgenden Jahren, und treibt Seitenzweige ohne zu wachsen. Der junge Sprößling ist wie der des Spargels genießbar. Etliche der von Loureiro beschriebenen Arten sind hier einheimisch, wir haben die Blüthe von keiner gesehen.

Die Umstände haben unsere Forschungen im organischen Reiche der Natur fast ausschließlich auf die Botanik und die Entomologie beschränkt. Wir finden jedoch hier Gelegenheit über ein Meergewürm, das der gelehrten Welt minder bekannt ist, als der handelnden, ein Wort zu sagen.

Unter dem gemeinsamen Namen Biche de mer, malayisch Trepang, spanisch Balate, werden auf dem Markte zu Canton getrocknete und geräucherte Holothurien von sieben und vielleicht mehreren verschiedenen Arten gebracht, deren jede ihren besondern Werth und Namen hat. Dieselbe Lüsternheit der Chinesen, welche den bis in Europa bekannten Vogelnestern einen hohen Preiß setzt, erhält auch bei der großen Concurrenz den Trepang in Werth. Die Malayen suchen ihn bis auf der Küste von Neu-Holland im Golf von Carpentaria, die Malayen und Chinesen bis auf den Küsten von Neu-Guinea, die Engländer lassen ihn auf den Pelew-Inseln sammeln, wo sie mit diesem Geschäft beauftragte Matrosen zurücklassen. Die Spanier bringen ihn von den Marianen-Inseln herbei, und da er von den Küsten, wo er gesucht wird, allmählig verschwinden mag, wird darnach auf Entdeckungsreisen, deren wir an anderem Orte erwähnen werden, nach den Carolinen-Inseln gegangen. Der Trepang scheint auch im indischen Ocean und namentlich auf der Insel Mauritius für den Handel eingesammelt zu werden. Man findet diese Holothurien besonders auf den Korallenriffen, wo einige Arten, wie die auf Radack vorkommende, trocknes Fußes bei der Ebbe aufgelesen werden können, während andere sich in tieferem Wasser aufzuhalten scheinen. Wir haben diese eine Art genauer zu untersuchen und abzubilden Gelegenheit gehabt. Es ist eine der kleinern und minder geschätzten, die andern sind ihr ähnlich. Alle wahre Holothurien möchten als Trepang genossen werden. Dieser kostbare Wurm wird in manchen Orten auf den Philippinen-Inseln gesammelt.

Die Insektenwelt ist auf diesen Inseln reich. Die Schmetterlinge, Käfer und Wanzen besonders schön. Ein Scorpion scheint dieselbe Art zu seyn, die auch auf den Inseln des großen Oceans vorkommt, und die wir auf Radack gleichfalls gesammelt, wir fanden aber hier die Exemplare viel größer. Termiten und Mosquitos sind eine Plage der Einwohner. Eine große Mantisart, die bei Manila häufig ist, mag zu der Erzählung Pigafetta's von den lebendigen Blättern eines Baumes auf der Insel Cimboubon Veranlassung gegeben haben. Dieselbe Sage und die ähnlichen von dem lebendigen Seetang, dem Liebeskraut, den Schlangenbrüdern, den Menschen mit Schweifen, die Fr. Juan de la Conception in seiner Geschichte aufgezeichnet hat, werden noch von den Spaniern nacherzählt; denn Niemand hat hier für die Naturgeschichte, wie überhaupt für irgend eine Wissenschaft Sinn, und jeder fragt nur nach dem, was ihm nützt, oder was ihm in seinem Beruf nothwendig ist. Die naturgeschichtliche Sammlung von D. Gonzales de Caragual, Intendanten der Philippinen zur Zeit Laperouse (1787) ist seitdem von Manila nach dem Mutterlande überbracht worden.

Der gelehrte Cuellar, der von Spanien ausgesandt, mit der Beförderung verschiedener ökonomischer Zwecke, der Cultur der Baumwolle, der Gewinnung des Zimmets u. s. w. beauftragt war, und nach einem längern Aufenthalt auf diesen Inseln, vor wenigen Jahren in Manila starb, hatte einen botanischen Garten bei Cavite angelegt, es ist keine Spur mehr davon vorhanden. Cuellar sandte Naturalien aller Art nach Madrid, besorgte den Einkauf chinesischer Bücher, bereicherte die Gärten von Madrid und Mexico mit den Schmereien hiesiger Pflanzen und unterhielt gelehrte Verbindungen mit beiden Welten. Wir haben dessen nachgelassene Papiere untersucht, und uns überzeugt, daß alles was die Wissenschaft betreffen konnte, dem Untergang entzogen und nach Spanien gesendet worden ist. Es scheint,

daß Cavanille dessen gesammelte Pflanzen, wie die von der Malespinaischen Expedition, die hier einen ihrer Gelehrten verlor, herrührenden, beschrieben hat.

Die reiche Ernte einzusammeln, die hier noch die Naturkunde einzufordern hat, erfordert einen längeren Aufenthalt und Reisen auf die verschiedenen und besonders auf die mehr versprochene den südlichern Inseln und in das Innere derselben. Es gibt hier vieles und für Viele noch zu thun.

Die Philippinen-Inseln haben mehrere und ausführliche Geschichtsschreiber aufzuweisen, als manches europäische Reich. *) Wir wissen es dem Uebersetzer des Zuñiga Dank, uns der Pflicht überhoben zu haben, uns bei dieser ekeln Geschichte zu verweilen, die nur in einem Gewebe von Mönchszwistigkeiten und von Fehden der geistlichen Macht mit der Weltlichen besteht, worauf die Berichte der Missionen in China, Japan u. s. w. aufgetragen in einem ungünstigen Lichte erscheinen. Fr. Juan de la Conception bringt die Geschichte bis zur Regierung des Gouverneurs Aranda, vor dem Einfall der Engländer im Jahr 1762. Zuñiga bis zu deren Abzug im Jahre 1764. Wir werden über den jetzigen Zustand dieser spanischen Besitzung einen flüchtigen Blick zu werfen uns begnügen.

Die Spanier rechnen zu dem Gebiete dieses Gouvernements die Marianen-Inseln, die Carolinen-Inseln von denen verschlagene Boote ihnen frühe die Kunde überbracht, und auf welche sie ihren Glauben und ihr Joch zu verbreiten beabsichtigt haben, und endlich die südlichern Inseln der Philippinen, Mindanao, Jolo u. s. w., Sitze ihrer Erbfeinde der Mauren, oder mohamedanischen Indianern, welche im Pyratenkriege Schrecken und Verheerung über alle Küsten der Christen zu verbreiten nicht aufhören.

---

*) Antonio de Morga. Sucesos de Philipinas. Mexico 1603. Pedro Murillo Velarde. Historia de la provincia de Philipinas de la Compañia de Jesus. Manila en la Imprenta de la Comp. de Jesus 1749. 2 Vol. fol.

Juan de la Conception, Recoleto Augustino descalzo. — Historia general de Philipinas. Manila 1788 — 92. 14 Vol. 4. Joaquin Martinez de Zuñiga del ordende San Agustin, Historia de las Islas Philipinas. Sampaloc 1803. 1 Vol. 4. Wovon eine englische Uebersetzung bereits die zweite Auflage erlebt hat. An historical Wiew of the Philipine Islands from the Spanish of Martinez de Zuñiga by John Mayer. London 1814.

Poblacion de Philipans. Fol. Eine mangelhafte statistische Tabelle mit vielen Fehlern in den Zahlen, gedruckt zu Cavite en S. Telmo 1817. Es scheint, daß ähnliche früher und etwa von 1734 an, von Zeit zu Zeit erschienen sind.

Carta edificante o viage a la provincia de Tael y Balayan por el Abate Don Pedro Andres de Castro y Amoedo 1790. 4. Manuscript in unserm Besitz.

Es werden außerdem noch folgende Geschichtsschreiber angeführt, die wir nicht Gelegenheit gehabt haben, zu benutzen.

Fr. Gaspar de San Augustin.

Colin. Historia de Philipinas. Ein Auszug aus dem folgenden. Pedro Chirino, Historia de Philipinas. 1 Vol. fol. Manuscript der Bibliothek des Colegio und verschiedene Kroniken und Geschichten mehrerer Mönchsorden, oder vielmehr ihrer Provinz der Philipinen-Inseln, die als Manuscript in den Klöstern dieser Orden zu Manila aufbewahrt werden.

Geschichte der Marianen.

Charles Gobien. Historie des Isles Marianes nouvellement converties à la religion chretienne, et de la mort glorieuse des premiers missionaires qui y ont prêché la foi Paris 1700.

Geschichte der Entdeckung der Carolinen-Inseln und der darauf beabsichtigten Missionen.

Lettres edifiantes. V. 1. 2te Auflage. V. 11. 16. 18. Murillo Velarde und Juan de la Conception scheinen keine andere Quellen als eben die hier enthaltenen Briefe und Berichte benutzt zu haben.

Ueber die Palaos insbesondere.

George Keate Esq. An account of the Pelew Islands from the journal and communications of Capt. Henry Wilson. 5. Edition. London 1808. 4.

Das Präſidio von Sankoangan auf der Weſtſpitze von Mindanao, ſoll dieſes Geſindel im Zaum halten, iſt aber in der That, ſo wie das Gouvernement der Marianen-Inſeln, nur eine Pfründe die den Commandanten auf die Jahre ſeines Amtes berechtiget, ſich durch ausſchließlichen Handel mit allen für Beſatzung und Beamte ausgeſetzten Gehalten zu bereichern. Die Expeditionen auf bewaffneten Booten, die von Manila ausgeſchickt werden um gegen den Feind zu kreuzen, ſind nicht zweckmäßiger. Sie fröhnen nur dem Schleichhandel, und Chriſten und Mauren weichen dabei einander aus mit gleichem Fleiß. Nur die Bucht von Manila, die nach Laperouſe als unſicher geſchildert ward, ſcheint jetzt den Seeräubern geſperrt zu ſeyn.

Es gibt auf den Philippinen-Inſeln, außer den Spaniern, die als fremde Herrſcher anzuſehen ſind, und den Chineſen, ihren Paraſiten, zwei einheimiſche Menſchenracen: Papuas im Innern, und Malayen im weitern Sinn oder Südländer an den Küſten.

Der Spanier ſind nur wenige. Die Chineſen, die man Sangleyes, dieß iſt wandernde Kaufleute, nennt; die Juden dieſes Welttheils, ſind in unbeſtimmter, bald größerer, bald minderer Anzahl. Ihr bürgerliches Verhältniß beruht auf keinem feſten Vertrage, und die Geſchichte läßt ſie bald als geduldet, bald als verfolgt, bald als Aufrührer erſcheinen. Manche von ihnen nehmen, um ſich ſicherer anzuſiedeln, die Taufe an, und ſchicken nicht ſelten, wenn ſie Manila mit ihrem erworbenen Reichthum auf heimiſchen Schiffen verlaſſen, ihr weißes Neophytenkleid und ihr Kreuz dem Erzbiſchoff, von dem ſie es empfangen haben, zurück, damit er ſolche anderen ihrer Landsleute ertheilen könne.

Die Papuas, erſte Beſitzer der Erde, die Actos oder Negritos der Spanier, ſind Wilde, die ohne feſte Wohnſitze, ohne Feldbau, im Gebirge das ſie durchſtreifen, von der Jagd und von wilden Früchten und Honig ſich ernähren. Sie laſſen ſich zu keiner andern Lebensart verlocken. Selbſt ſolche die von ihrer Kindheit an unter den Spaniern erzogen worden, ſind unſichere Chriſten und flüchten nicht ſelten von ihren Pflegeherren zu den Menſchen ihrer Farbe in die Wildniß zurück. Sie ſcheinen feindlicher gegen die Indianer von denen ſie verdrängt worden, als gegen die Spanier, die ihre Rächer ſind, geſinnt zu ſeyn. Man weiß von ihnen ſehr wenig, und es iſt uns nicht geglückt, beſtimmtere Nachrichten einzuziehen. Sie werden im Allgemeinen als ein ſanftes und argloſes Volk geſchildert und ſind namentlich der Sitte, Menſchenfleiſch zu eſſen, nie beſchuldigt worden. Sie gehen, bis auf eine Schürze von Baumrinde, nackt; wir haben uns vergeblich bemüht dieſes Kleidungsſtück, oder nur etwas von ihrer Händearbeit zu ſehen, und müſſen unentſchieden laſſen, ob dieſe Baumrinde roh oder nach Art der ſüdländiſchen Stoffe bearbeitet ſey. Wir haben von dieſem Menſchenſtamme nur zwei junge Mädchen geſehen, die in Manila und Cavite in ſpaniſchen Familien erzogen wurden. Es befanden ſich außerdem zwei Männer als Feſtungsgefangene in Cavite.

Es gibt der Malayen, der Indios der Spanier, verſchiedene und verſchieden redende Stämme und Völkerſchaften, welche die Geſchichte aus Borneo und Mindanao einwandern läßt. Manche Stämme die im Innern wohnen, haben ihre Freiheit bewahrt, die Küſtenbewohner ſind Chriſten in den Händen der Mönche, und der ſpaniſchen Krone unterthan.

Die freien Stämme verdienten vorzüglich unſere Aufmerkſamkeit, wir haben jedoch genauere Kunde von ihnen nicht einzuziehen vermocht. Sie weichen in manchen Dingen von einander ab, und was von dem einen gilt, iſt nicht auf alle auszudehnen. Es iſt zu bemerken, daß bei einigen die Keuſchheit nicht nur der Weiber, ſondern auch der Jungfrauen in hohen Ehren ſteht und durch ſtrenge Satzungen gehü-

tet wird. Eine Art Beschneidung soll bei anderen eine ursprüngliche Sitte und nicht von dem Islam herzuleiten seyn.

Die Indianer der Philippinen-Inseln, sind im allgemeinen ein freundliches, harmloses, heiteres und reinliches Volk, dessen Charakter mehr an die Bewohner der östlichen Inseln als an die eigentlichen Malayen oder an die grausamen Battas erinnert. Verderbtheit herrscht blos unter dem Pöbel, der sich in Manila und Cavite um die Fremden drängt. Wir verweisen, was die Sitten, Bräuche, den vielfachen Aberglauben dieser Völker anbetrifft, auf die angeführten Quellen und auf Pigafetta's Reisebeschreibung. Die Bevölkerungstabelle auf das Jahr 1815, bringt die Zahl der Unterthanen Spaniens im Bereich dieses Gouvernements auf beiläufig Zwei und eine halbe Million Seelen. *) Das Empfangen der Taufe bezeichnet in der Regel die Unterthänigkeit. In dieser Zahl sind nicht einbegriffen Zweitausend Familien der unbekehrten Indianer Tinguianes der Provinz de Ylocos im Norden von Luzon, gegen Tausend Familien der unbekehrten Indianer Ygorrotes **) im Gebirge derselben Provinz. Zwölf hundert Familien der Negritos desselben Gebirgs und endlich über Neunhundert Familien der unbekehrten Indianer der Provinz Calamianes, welche alle in verschiedenen Waaren und namentlich die Negritos in Jungfern-Wachs Tribut bezahlen. Die Bevölkerung von Manila wird mit Ausschluß der Klerisei, der Besatzung, der angesiedelten Spanier und Europäer und die Chinesen, Vier bis Sechstausend an der Zahl, auf Neuntausend Seelen gerechnet.

Manila scheint mit seinem Hafen Cavite die einzige namhafte Spanierstadt auf den Philippinen-Inseln zu seyn. In den Provinzen erheben sich nur die prachtvollen Banten und Tempel der Klerisei, zwischen den reinlichen und leichten Hütten der Eingebornen, die wie zur Zeit Pigafettas auf Pfählen erhöht, aus Bambusrohr und Rotang geflochten und mit Nepahblättern gedeckt, zierlichen Vogelbauern zu vergleichen sind. Das Feuer verzehrt oft solche Dörfer leicht und schnell wie das kahle Gras der Savanen, und sie erstehen nach wenigen Tagen verjüngt aus ihrer Asche empor.

Die Spanier in Manila bewohnen vorzüglich die eigentliche befestigte Stadt am linken Ufer des Flußes. Die Vorstädte der Chinesen mit Kaufläden und Buden und die der Tagalen von schönen Gärten umringt, breiten sich am rechten Ufer aus. Die Straßen der Stadt sind grad angelegt. Die Häuser massiv, von einem Stockwerk auf einem unbenutzten Geschoß erhöht. Die Feuchtigkeit der Regenzeit gebietet in dieser Hinsicht den Beispiele der Eingebornen zu folgen. Sie sind nach allen Seiten mit äußeren Gallerien umringt, deren Fenster anstatt Glases, mit einer durchscheinenden Muschelschaale ausgelegt sind. Man befindet sich in den geräumigen luftdurchzogenen und schattigen Zimmern gegen die Hitze wohl verwahrt. Die Klöster und Kirchen die die Hauptgebäude der Stadt ausmachen, sind von nicht schlechter Architektur. Die Mauern werden, der Erdbeben wegen, von einer außerordentlichen Dicke aufgeführt und durch eingemauerte Balken gesichert. Etliche dieser Kirchen besitzen Gemälde von guten Meistern; einige Altäre sind mit hölzernen Statuen verziert, die nicht ohne Kunstwerth und das Werk von Indianern sind. Was aber der Indianer gemacht hat wird nicht geschätzt. Wir haben die

*) Die gewöhnliche Weise der Volkszählung geschieht durch Tribut, welcher von jeder Familie erhoben wird. Tribut oder Familie werden im Durchschnitt zu fünf Seelen gerechnet. In derselben Tabelle wird angegeben, daß die Volkszahl sich seit dem Jahre 1735 um beiläufig Eine Million und Sieben Tausend Seelen vermehrt habe.

**) Die Geschichtabtheilung dieser Ygorrotes de Ylocos und ihre hellere Farbe zeigen, daß sie sich mit den Geflüchteten des Limahon vermischt haben, die zu ihren Bergen flüchteten, als Juande Salcedo die Chinesen in Pangasinen belagerte.

wenigen flüchtigen Stunden, die wir in Manila verlebt haben, meist in den Klöstern zugebracht, wo wir über uns wichtige Gegenstände Belehrung zu finden hofften. Wir haben in diesen Pflanzschulen der Chinesischen und Japanischen Missionen keinen Mönch angetroffen, der mit der Wissenschaft und Literatur dieser Völker vertraut gewesen wäre. Die Fremdlinge erlernen am Orte ihrer Bestimmung selbst die ihnen nothwendigen Sprachen und das, wonach man in den nicht unbeträchtlichen Bibliotheken von Manila zu fragen eilt, ist eben was in denselben gänzlich fehlt. Das Fach der inländischen Sprachen und Literaturen und der Sprachen und Literaturen der Völker, die man von hier aus zum Glauben zu gewinnen sich bemüht.

Die Inquisition scheint jetzt zu schlummern, aber die Gewohnheit der Vorsicht gegen sie besteht, und man merkt den Menschen an, daß es unheimlich ist und daß ein Gespenst gefürchtet wird, das man nicht sieht.

Die Spanier entfalten hier einen großen Luxus. Die Equipagen sind zahlreich und elegant. Die Profusion der Speisen auf ihren Tischen, bei der Zahl der Mahlzeiten, die sie an Einem Tage halten, gereicht fast zum Ueberdruß. Geld und Gut zu erwerben ist der Zweck den sich jeder vorsetzt, und ein gemeines spanisches Sprichwort sagt: „Ich bin nicht nach Indien gekommen, blos um eine andere Luft zu athmen.“

Erweiterte Freiheit wird den Handel in Manila blühend machen, und die Bedrückungen, denen er in Canton unterliegt, können den Markt zwischen China und der übrigen Welt hieher versetzen. Jetzt handelt und die Mönche, die das baare Geld besitzen, sind bereitwillig, den Speculanten Kapitalien gegen bestimmten Gewinst, für bestimmte Unternehmungen, deren Gefahren sie sich unterziehen, anzuvertrauen. Zucker und Indigo scheinen bis jetzt die vorzüglichsten Waaren zu seyn, die hier für Europa gesucht werden. Baumwolle und Zeuge eigener Fabrik, werden nach Mexico ausgeführt. Die Chinesen kaufen Trepang und Vogelnester ein. Die Muschel, die in manchen Gegenden Indiens als Münze gilt und die diese Inseln liefern, Perlen, Perlenmutter, Ambra u. s. w. können wohl kaum in Betracht kommen. Diese Inseln könnten viel mehr Erzeugnisse dem Handel liefern, als sie wirklich thun; der Kaffe, der von vorzüglicher Güte ist, wird wie der Cacao nur für den eigenen Bedarf angebaut. Der Zimmt der an manchen Orten in den Wäldern wild vorkommen soll, den Sagu u. s. w. scheint die Industrie noch nicht zu Quellen des Reichthums gemacht zu haben.

Wenn die Geschichte den Abfall beider Amerika von dem Mutterlande besiegelt haben wird, werden die Philippinen-Inseln der spanischen Krone verbleiben und können ihr durch weisere Administration den Verlust eines unermeßlichen Gebietes ersetzen, von dem sie die Vortheile die es verhieß, zu ziehen nicht verstand.

Die Indianer sind Eigenthümer und freie Menschen und werden als solche behandelt. Die Kastelle, die in jeder Ortschaft der Küste gegen die Mauern erbaut sind, befinden sich in ihrer Macht und werden von ihnen besetzt. Die Vorrechte ihrer adligen Familien sind verschollen, jeder Bezirk, jedes Dorf erwählt seine Häupter und die Wahl wird nur bestätigt. Bei diesen Governadorcillos, Capitanos u. s. w. die von den Spaniern Don angeredet werden, benutzt die gesetzliche Autorität, aber das Ansehn, der Reichthum, die Macht sind ganz auf der Seite der Padres. Die Mönche, die das Volk beherrschen, saugen es auf vielfache Weise aus, und nachdem der Kirche ihr Recht gezollt worden, und sich der Priester das Beste angeeignet hat, trägt noch der Verarmte sein letztes Ersparniß für Scapularien und Heiligenbilder hin.

Der Tribut, der dem König gezahlt wird, ist nur eine billige Last; aber die Administration des Tabacks, der allen ohne Unterschied des Alters und Geschlechts, zum ersten Lebensbedürfniß geworden, ist eine drückende. Die Felder, wo er sonst für eigene Rechnung angebaut ward, liegen jetzt brach. Der Indianer befürchtet, daß ein neues Erzeugniß derselben, eine neue Bedrückung zur Folge haben möchte. Von der Areca-Palme, deren Nuß mit dem Betelblatt (Piper betel) und Kalk gekaut wird, ist nur eine geringe Abgabe zu entrichten.

Die Volksnahrung ist der Reis, und zu dem kommen alle Früchte, womit die Natur diese wirthbare Erde so verschwenderisch begabt hat und worunter wir nur die vielgepriesene Manga *) zwei Arten Brodfrucht, die gemeinsame der Südsee-Inseln und die eigenthümliche der Philippinen, den Pisang und den Cocos, ausheben wollen.

Die Hausthiere die sich ursprünglich auf diesem Archipelagus befanden, waren das Schwein, die Ziege, der Hund, die Katze, das Huhn, die Gans und nach Zuñiga auch der Carabao oder der ostindische Büffel **) den man von dem südeuropäischen unterscheiden muß und über welchen wir auf Marsdens Nachrichten zurückweisen. ***) Der Carabao befindet sich in den Bergen auch wild oder verwildert. Die Spanier haben erst unsere Rinderart, das Pferd und Schaf eingeführt.

Der Hahnenkampf, dessen Pigafetta schon erwähnt, ist die größte Ergötzung der Indianer. Ein guter Streithahn ist der Stolz und die Lust seines Herrn, der ihn überall mit sich auf dem Arme trägt. Er wird im Wohnhause, an einem Fuße gebunden, auf das sorgfältigste gehalten. Die Kampflust und der Muth dieser Thiere, erwächst aus der Enthaltsamkeit zu der man sie verdammt.

Der Palmenwein oder vielmehr der Branntwein ist, wie zu Zeit Pigafettas, ein Lieblingstrank der Indianer. Wir finden die Art ihn zu gewinnen zuerst in Marco Polo beschrieben. Die Blumenspatha der Cocospalme, wird, bevor sie sich erschließt, zusammengeschnürt, die Spitze wird abgeschnitten und man befestigt daran ein Gefäß von Bambus, worin der ausströmende Saft aufgenommen wird. Man sammelt diesen Saft zweimal im Tage ein, und wenn ein frischer Quell versiegt, reißt auf demselben Baum eine andere Spatha, ihn zu ersetzen. Aus diesem Saft, der frisch genossen, kühlend ist, wird durch angemessene Behandlung, Wein, Essig, Branntwein oder Zuckersyrup bereitet. †) Manche Cocosbäume werden ausheimlich durch zu üppigen Wuchs, unfruchtbar, welche Krankheit zu vermeiden man tiefe Einschnitte in ihren Stamm einzuhauen pflegt. Ist aber ein Baum auf diese Weise unnütz geworden, so fället man ihn und hat an dem Kohl, den unentwickelten Blättern in der Mitte der Krone, ein wohlschmeckendes Gemüse. ††)

*) Zuñiga setzt in Zweifel, ob die Manga ursprünglich einheimisch sey, oder ob sie die Spanier von der Küste des festen Landes herübergebracht. Derselbe rechnet unbegreiflicher Weise das Zuckerrohr unter die Gewächse die die Spanier eingeführt haben. Pigafetta erwähnt ausdrücklich des Zuckerrohrs in Zebu. Don San Jago de Chaparro hat vergeblich versucht, den Nußbaum und den Kastanienbaum einheimisch zu machen. Er hat beide zu verschiedenen Malen an den Bergen des Innern und am Saum der Wälder aufgeräet, aber ohne Erfolg.

**) Pigafetta scheint nicht den Carabao auf den Inseln dieses Archipelagus, wo er gewesen ist, angetroffen zu haben. Er nennt den Büffel nur auf Borne mit dem Elephanten und dem Pferde. Das Wort Carabao, Karbau ist malayisch.

***) Marsden, Sumatra, Seite 92. die erste Ausgabe.

†) Der süße Syrup der Palmen-Zuckers, wird nur von der Cocospalme auf diesem Wege gewonnen. Gegohrener oder gebrannter Getränk, scheint dort nicht Eingang gefunden zu haben.

††) Wir haben das Unfruchtbar oder mit dem spanischen Ausdruck Kellwerden (tornar loco) des Cocosbaumes und das dagegen angewandte Mittel besonders auf Guajan bemerkt.

Eine besondere Art Musa (Pisang, Banane) die keine genießbare Frucht trägt, wird des Flachses wegen angebaut, der aus ihrem Stamm gewonnen wird, und der vor vielen andern den Vorzug zu verdienen scheint. Die Fasern, (Längengefäße der Blattstiele) haben die volle Länge des Stammes (gegen acht Fuß) und sind nach ihren äußeren oder inneren Lagen, von verschiedener Feinheit, so daß aus derselben Pflanze der Flachs gewonnen wird, aus dem man die vorzüglich guten Ankertaue verfertigt, die hier meist die spanische Marine anwendet, und aus dem man die feinen streifigen Zeuge webt, die zu den zierlichen Hemden angewendet werden, die zu der Tracht dieses reinlichen Volkes gehören.*)

Ein Palmbaum (Palma de Cabello negro) liefert einen festen schwarzen Bast, der ebenfalls zu Seilen und Ankertauen verarbeitet wird (die Chinesischen aus Rotang geflochtenen Ankertaue, die manche Seefahrer des großen Oceans gebrauchen müssen, gelten für die schlechtesten und unzuverläßigsten.) Dieser Palmbaum wird wegen seiner Nutzbarkeit angepflanzt und vermehrt.

Endlich müssen noch der Bambus und der Rotang unter den nutzbarsten Gewächsen dieses Himmelstrichs aufgeführt werden.

Der Tagal mit seinem bolo (ein Messer das er stets wohlgeschliffen in der Scheide bei sich führt, und das ihm als einziges Werkzeug bei allen mechanischen Künsten und zugleich als Waffe dient) baut selbst aus Bambus und Rotang sein Haus, und versieht es mit den meisten der erforderlichen Geräthschaften und Gefäße. Die Erde gönnt ihm Speise und Trank, Stoffe zu seiner Kleidung, den Tabak, die Arecanuß und den Betel zu seinen Genüßen. Ein Streifzahn macht ihn glücklich. — Die Erde ist hier so reich, der Mensch so genügsam! Er bedarf so wenig zu seiner Erhaltung und zu seinen Freuden, und hat oft dieß wenige nicht.

Die Marianen-Inseln. — Guajan.

Die Marianen-Inseln bilden eine vulkanische Kette, die in der Richtung von Norden nach Süden liegt; die Vulkane und der Sitz der unterirdischen Feuer sind im Norden der Kette, wo unfruchtbare verbrannte Felsen unter den Inseln gezählt werden.

Auf Guajan der südlichsten derselben, und zugleich der größten und vorzüglichsten, werden nur leise Erderschütterungen verspürt. Guajan erscheint von der NO Seite als ein mäßig hohes, ebenes Land, dessen Ufer schroffe Abstürze sind. Die Gegend um die Höhen und die Stadt, trägt einen andern Character und hat hohe Hügel und schöne Thäler.

Wir haben keine andere Gebirgsart angetroffen als Madreporen, Kalkstein und Kalkspath.

Die Insel ist wohl bewaldet, die Flora anscheinend reich, die Vegetation üppig. Der Wald steigt an den steilen Ufern bis zum Meere herab und verschiedene Rhizophoraarten haben an geschützten Orten ihr Laub in der Fluth. Nichts ist den Wohlgerüchen zu vergleichen, die, als wir bei der Ankunft den

*) Die Karoliner bereiten auch ihre mattenähnlichen Zeuge aus den Fasern der Musa, die nach Kadu's Aussage zu diesem Behuf, bevor sie Früchte getragen hat, abgeschnitten wird. Sollten sie auch die oben erwähnte Art besitzen?

Ankerplatz suchten, uns über die Brandung herüber zu retten. Die Orangenbäume sind wie andere Fruchtbäume verschiedener Arten, Andenken einer sonst blühenderen Cultur, verwildert. Viele eingeführte Pflanzen haben die Flora wuchernd vermehrt, wie z. B. die stachlichte Limonia trifoliata, der nicht mehr Einhalt zu thun ist, und die Indigofera tinctoria, die niemand zu benutzen versteht. Der Brodfruchtbaum, der Cocos, der Pisang sind im Ueberfluß da; die Mangnifera indica ist angepflanzt, aber noch nicht einheimisch geworden. Wir fanden hier nur verschiedene der Pflanzenarten, die dem Continent von Asien und den Inseln des großen Oceans gemein sind, z. B. die Barringtonia speciosa und die Casuarina equisetifolia. Aber wir vermißten die Pflanzenformen von Neu-Holland, die Proteaceen, Epakrideen, Myrtoideen und Acacien mit einfachen Blättern. Wir trafen die mehrsten der auf Radack wachsenden Pflanzen wieder an, deren wir nachher etliche auf Luzon vermißten, so zum Beispiel die Tacca pinnatifida, die obgleich in Cochinchina einheimisch und angebaut, bei Manila zu fehlen scheint. Es kommen zwei verschiedene Pandanusarten vor, und mehrere Feigenbäume.

Außer den Fledermäusen (wir fanden den Vampyrus) ist das einzige ursprünglich einheimische Säugethier, die auf allen Inseln der Südsee so allgemein verbreitete Ratte. Die Spanier haben außer unsern gemeinen Hausthieren, deren sich keines hier vorfand, den Guanaco aus Peru und einen Hirsch aus den Philippinen eingeführt. Den Hirsch zur Zeit des Gouverneurs D. Thomas. Mehrere dieser Thiere sind jetzt auf verschiedenen dieser Inseln verwildert. Verschiedene Arten der Landvögel, kommen vor und unter andern ein Falke. Wir bemerken unter den Amphibien ein Iguan und eine große Seeschildkröte; unter den Zoophyten einige der Holothauria-Arten, die unter dem Namen Trepang (biche de mer, balate) einen so wichtigen Handlungszweig für China abgeben.

Die ältere Geschichte der Marianen-Inseln ist in Europa hinreichend bekannt. Wir verweisen auf die Histoire des Isles Marianes nouvellement converties à la Religion chretienne et de la mort glorieuse des premiers missionaires, qui y ont preché la foi, par le Père Charles Gobien. Paris 1700. und auf deren beurtheilenden Auszug in Burney Chronological history. T. 5. p. 271.

Diese Inseln wurden von Magalhaens entdeckt, sie hießen unter den Eingebornen Laguas, die Spanier nannten sie Las Islas de los ladrones, de las Vilas latinas, und endlich Marianas. Der fromme Missionär Don Diego Luis de San Vitores landete auf Guajan im Jahre 1667; er begehrte den Völkern das Heil zu bringen, aber es folgten ihm Soldaten und Geschütz. Noch vor dem Schlusse des Jahrhunderts war das Werk vollbracht und diese Nation war nicht mehr! Pacificar nennens die Spanier.

„Diese so sehr beträchtliche Verminderung rühret von der Unterwerfung her, zu der sie die Waffen „zwangen. Sie konnten, ihre Freiheit liebend, kein fremdes Joch erdulden, und es ward ihnen so „drückend, daß, unvermögend es abzuschütteln, sie lieber sich erhängten, oder auf andere Weise, sich „verzweifelnd um das Leben brachten. Die Weiber machten sich vorsätzlich unfruchtbar und warfen ihre „eigene Frucht in das Wasser, überzeugt, daß sie durch solchen frühen Tod, der sie von Mühseligkeiten und Elend erlöste, sie glücklich und seelig machte. So hielten sie die Abhängigkeit für das äußerste und erbärmlichste Elend. Auch trug eine epidemische Krankheit dazu bei, die im Anfange des „Jahrhunderts die übriggebliebenen fast gänzlich hinraffte.“ *)

*) Esta diminucion tan considerable viene de la sugecion a que los obligaron las armas, amantes de su libertad, no podian tolerar agena jugo: Se les hizo este tan pesado, que no pudiendo dexarle de sus

Don Pedro Murillo Velarde führt daſſelbe Bild mit denſelben Zügen aus. Wir überlaſſen es gern den Spaniern hier zu reden.

Die urſprüngliche Volkszahl belief ſich nach Fra. Juan de la Conception auf 40000, nach Murillo Velarde auf 44000. (Es heißt im Nouveau voyage à la mer du Sud (Marion) daß die Menſchenzahl ſonſt über 60000, zu 3—900 geſchmolzen ſey.) Die Ueberreſte der Eingebornen wurden Anno 1695 auf den Inſeln Saypan und Guajan und nach der gleich darauf erfolgten Krankheit, auf letzterer Inſel allein geſammelt. Nach der Volkszählung ohne Jahreszahl die Murillo Velarde (gedruckt zu Manila 1749) als neueſte Nachricht mittheilt, waren 1738 Einwohner vorhanden. Die zunehmende Bevölkerung war Anno 1783 auf 3231 und Anno 1816 auf 5389 Seelen geſtiegen. *)

Aber die chriſtlichen Nachkommen derer die dem Untergang ihres Volkes entkommen, und ihrer Unabhängigkeit überlebt, haben alle Eigenthümlichkeit ihrer Väter verloren, alle ihre Künſte und zum Theil ihre Sprache ſelbſt verlernt.

Gobien ſcheint zuerſt die unſinnige Behauptung aufgeſtellt zu haben, daß die Bewohner der Marianen-Inſeln das Feuer erſt durch die Europäer kennen gelernt. Die Geſchichtsſchreiber von Manila wiederholen dieſen Satz, Velarde wendet auf ſie an das: Nulla Getis toto gens truculentior orbe und man wundert ſich, daß ſich dadurch achtbare Schriftſteller, von denen man geſundere Kritik erwartet hätte, leichtſinnig zu unverantwortlichen Irrthümern verleiten laſſen. **)

Dieſe Völkerſchaft gehört zu der Völkerfamilie, die, durch Character, Sitten und Künſte verwandt, durch Handel und Schifffahrt verbunden, die öſtlich von den Philippinen bis zum 180° der Länge gelegenen Inſeln bewohnt. Dieſe ſanftmüthigen und lieblichen Völker, ſtehen auf keiner geringen Stufe der Bildung und die Bewohner der Marianen ſtanden in nichts ihren Brüdern nach.

Sie waren in der Schifffahrt den kunſtreichſten der Caroliner wenigſtens gleich. ***) Die noch beſtehenden Werke ihrer Baukunſt auf Tinian und Saypan bezeugen, daß ſie in dieſer Hinſicht den übri-

---

hombros, tenían en menos perder con lazos, y de otros modos de esperamente las vidas. Las mugeres se esterilis aban de proposito, y arrojaban a las aguas sus proprios partos; persuadidas, a que con aquella temprana muerte, que les remedia de trabajos, y de una vida penosa, los hacian dichosos, y felices: en tanta tenían la sugecion, que lesperecia la ultima y mas lamentable miseria: Tambien ajudo una epidemia en los principios de este siglo, que casi despoblo el resto. Tra Iman de la Conception. Historia de Philipinas T. 7. p. 548.

*) Man vergeſſe nicht, daß man in früherer Zeit, um die Miſſion zu verſtärken, Hunderte von Philippinen nach Guajan verſetzt hatte und daß deren Nachkommen in dieſen Zählungen mitrechnen.

**) Burney zeigt auch hier, in wie guten Händen ſich bei ihm die gründlichſte Gelehrſamkeit befindet l. c. p. 317. Wie hätten Bewohner von Inſeln, auf welchen häufige Vulkane brennen, das Feuer nicht gekannt. Pigafetta rechnet unter den Dingen woren ſie ſich ernähren, das Fleiſch der Vögel, ohne zu bemerken, daß es roh gegeſſen wurde. — Wir bemerken beiläufig, daß das Mutterſchwein, welches nach dieſem Reiſebeſchreiber Magalhaes bei ſeiner Ankunft auf Humunu Philippinen-Inſeln ſchlachten ließ, die unverbürgte Behauptung veranlaßt zu haben ſcheint, Magelhanes habe Schweine von den Ladronen-Inſeln mitgenommen; davon ſchweigen ſo wohl Massimiliano Transilvano als die Breve narratione di un Portughese (bei Ramusio) und Herrera, Historia de los Indias. T. 2. Cap. 3 erwähnt nichts davon. Alle Autoritäten ſtimmen darin überein, daß ſich bei der Wegnahme keine vierfüßige Thiere auf derſelben befanden. Herrera l. c. ſchreibt dieſen Inſeln den Reiß zu (y poco arroz), anſcheinlich ohne allen Grund.

***) Wir müſſen hier in Dampiers Bericht von den Proas der Marianen-Inſeln eine Unrichtigkeit rügen. Die Fahrzeuge der Caroliner ſegeln wirklich nur, wie es in Anſons Reiſe angegeben wird und wie ſchon Pigafetta

gen überlegen waren und wir haben unter ihren Antiquitäten etwas entdeckt, daß einen unermeßlichen Schritt in der Civilisation zu bezeichnen scheint, den sie allen Inselbewohnern des großen Oceans vorausgethan hatten. Wir reden von der Erfindung der Münze. Wir haben die Gegenstände die wir beschreiben, selbst gesehen und wir erläutern sie nach der befragtesten Autorität, nach Don Luis de Torres, dem Freunde der Indianer, dem Kenner ihrer Sitten und unserm Freunde.

An einer groben Schnur von Cocosbast sind Scheiben von Schildkröte von der Gestalt einer Knopfform, aber dünn wie Papier dicht an einander gepreßt, eingefädelt, und durch Reibung äußerlich geglättet. Das ganze bildet eine biegsame Walze von der Dicke eines Fingers und von der Länge einiger Fuße.

Diese Schnüre sollen als ein Mittel des Handels in Umlauf gewesen seyn, und sie zu verfertigen und auszugeben, war das Recht nur weniger Häuptlinge.

Schildkrötenfelder von der großen Seeschildkröte, sind verschiedentlich in der Mitte von einem gröseren und an dem breitern, dünnern Rande von mehreren kleinern Löchern durchbohrt, oder haben nur ein einziges Loch in der Mitte.

Wer, vermuthlich im Schwimmen, eine Schildkröte getödtet hatte, (wohl ein schweres Wagestück) brachte ein Feld ihres Panzers dem Häuptlinge, der nach den Umständen der That und der dabei erhaltenen Hülfe, die Löcher darein bohrte; je weniger derer, desto größer der Werth. Solche Trophäen sollen dann dem Eigner ein gewisses Zwangsrecht gegeben haben, sie nach hergebrachten Bräuchen, gegen Anderer Eigenthum auszutauschen, und in gewisser Hinsicht als Mittel des Handels und Zeichen des Werthes gegolten haben.

Indem die Insulaner von Guajan, sagt Crozet, durch die Civilisation neue Kenntnisse erworben, haben sie in dem Bau ihrer Boote, die Kunst, die sie von ihren Vätern ererbt, vollkommen erhalten; sie hatten in dieser Hinsicht nichts zu gewinnen. *)

Sollten wir dieses Zeugniß wie das, früherer Seefahrer gelten lassen? verhält es sich doch jetzt weit anders als zur Zeit von Anson (1742) und Duclesmeur (1772). Die jetzigen Bewohner von Guajan, kennen nicht mehr die See, sind keine Schiffer, keine Schwimmer mehr, sie haben aufgehört Boote zu bauen. Kaum höhlen sie noch Baumstämme ungeschickt aus, um innerhalb der Brandungen auf den Fischfang zu gehen. Es sind die Bewohner der Carolinen (Kamureck, Ulea u. s. w.) die, nachdem der Pilot Luite, aus Lamureck im Jahre 1788 die Wiederentdeckung von Waghal (Guajan) für seine Inseln vollbracht, seit dem Jahre 1805 jährlich mit einer Handelsflotte gegen Guajan kommen, und die Spanier gegen Eisen, mit den ihnen nöthigen Fahrzeugen versehen, die sie für dieselben auf ihren In-

---

bemerkt, mit dem Ausleger auf der Windseite und der flachen Seite des Boots unter dem Winde. Es ist auch nach Anson, daß man diese Fahrzeuge in England nachgeahmt hat; der Lauf von 24 Knoten, den Dampier denselben zuschreibt, muß übertrieben scheinen, obgleich sie leicht, schnell und besonders viel geschickter sind, als unsere Schiffe, scharf bei dem Winde zu segeln. Wir müssen ferner bemerken, was sich ohnehin von selbst versteht, daß das Steuerruder stets unter dem Winde geführt wird, welches in Betreff der Boote von Radack in den zu diesem Werke gehörigen Zeichnungen, nicht immer beachtet worden.

*) Nouveau voyage à la mer du Sud, par Marion et Duclesmeur rédigé sur les plans et les journeaux de Mr. Crozet p. 204. „Les insulaires de Guam acquerant par la civilisation de nouvelles connoissances, ont parfaitement conservé l'art, qu'ils tiennent de leurs ancêtres pour la construction de leurs bateaux, ils n'avoient rien à acquerir dans cette partie."

seln erbauen. Sie sind es auch, die auf ihren eignen Booten die Sendungen des Gouverneurs nach Tinian und Saypan befördern und die sonst schwierige Verbindung der Marianen-Inseln unterhalten.

Dieser carolinischen Boote gibt es jetzt hier 10 — 12 und man erinnert sich nicht daß je ähnliche auf Guajan gebaut worden. — Haben nicht auch in der Fremde gebaute Boote die früheren Seefahrer getäuscht? Zu allen Zeiten sind Boote der Caroliner hierher verschlagen worden, und namentlich noch im Jahre 1760 — 70 ein Boot aus Eap, denn so weit gehen unsere auf Erinnerung gegründete Nachrichten zurück.

Die jetzigen Bewohner von Guajan sind zu Spaniern umgebildet, *) sie wohnen und kleiden sich wie die Tagalen um Manila, bauen den Reis für den nächsten Bedarf, bereiten und trinken den Cocoswein, kauen den Betel und rauchen den Taback, und genießen träg, bis in ein hohes Alter **) der Früchte des Waldes, der Gaben der willigen Erde und der Milde des Himmels.

Und wie könnte Industrie sich regen! Dem Gouverneur dieses entlegenen Theils der Welt, ist auf eine kurze Dauer sein Amt als eine Pfründe verliehen.

Er hat den alleinigen Handel der Colonie, das heißt, daß er das beträchtliche baare Geld ***) das Spanien für Gehalte hinschickt, behält, und dafür die Verpflichtung hat, seinen Unterbeamten, so wenige und so schlechte Waare als er nur immer will, zu geben; †) dagegen zahlt der Indianer keinen Tribut, bauet selbst seinen Taback, und hat der Kirche keinen Zehnten zu entrichten.

Selten legen jetzt die Galionen von Acapulco in Guajan an, und nur gelegentlich die den Handel der Nordwestküste treibenden Amerikaner. Der jetzige Gouverneur der Marianen besitzt ein eigenes Schiff, eine hübsche Brigg, womit er die Verbindung und den nöthigen Handel mit Manila unterhält und außerdem den Handel der biche de mer treibt. Er hat angefangen die Caroliner zu ermuntern, ihm diesen Handelsartikel zuzuführen, da er auf ihren Inseln häufig ist und sein Pilot, ein Engländer, sich wegen Gefahr der Riffe geweigert hat, ihn von dort her zu holen. Es kann dieser Schritt großen und wohlthätigen Einfluß auf die fernere Entwickelungsgeschichte dieser Insulaner erlangen.

Die Jesuiten sind bis zu der Aufhebung des Ordens im Besitz der Missionen geblieben, die sie auf den Marianen begründet hatten.

Sie verbrannten einen Theil ihrer Papiere und Bücher, als die Augustiner sie ablöseten und räumten ihnen das Feld. Da es in der letzten Zeit an Missionaren gemangelt, ist die Seelsorge der Marianen, Weltgeistlichen übertragen worden. Die Inseln sind in zwei Kirchspiele eingetheilt, das von Agaña und das von Rota, welches letztere einen Theil der Insel Guajan in sich begreift; beide stehen eigentlich unter dem Bischof von Zebu, der aber wegen zu großer Abgeschiedenheit die Administration derselben dem Erzbischof von Manila überläßt.

Die Pfarrherren sind junge Tagalen aus Manila, denen die spanische Sprache zur Beschickung ihres Amtes hinreichend ist; sie bewohnen in Agaña das Gebäude der Mission.

---

*) Wir äußerten den Wunsch mit den eigenthümlichen Sitten, Spielen, Tänzen der Eingebornen bekannt zu werden, und der Gouverneur ließ sie vor uns ein Opernballet von Montezuma, in Theatercostümen aufführen, welche sich aus alten Zeiten her im Collegio, den Schulgebäuden der Jesuiten verfinden.

**) Ein rüstiger Greis von 86 Jahren und 1 Monaten lebt in Agaña mit seinem gleich bejahrten Weibe, der einzigen Gefährtin seiner Jugend und seines Alters; sie zählen jetzt um sich 1.5 Nachkommen und die 6te Generation.

***) Gegen 18000 Piaster jährlich, Angabe die wir jedoch nicht verbürgen.

†) Zuñiga p. 6.

Auf der Insel Rota ist jetzt eine feste Ansiedelung unter Aufsicht eines Officiers, hingegen sind keine Wohnungen auf der Insel Tinian. Es wird dieselbe nur besucht um den Anbau von Reis zu betreiben. Man sagte uns, daß auf Tinian sich Rinder, Schweine und Ziegen, auf Saypan Rinder und Schweine, und auf Agrigan Schweine und Ziegen verwildert befänden.

Es haben sich etliche Caroliner, die die Taufe empfangen, auf Guajan angesiedelt, wir fanden nur wenige von ihnen gegenwärtig. Mehrere hatten Urlaub vom Gouverneur erhalten, die Ihrigen auf ihren Inseln zu besuchen und waren im vorigen Jahre mit der Flotille von Kamtschatka dahin abgegangen.

Es bleibt noch übrig zu erläutern, weshalb auf der beigefügten Tafel Eingeborne der Sandwich-Inseln unter den Bewohnern von Guajan aufgezählt werden können.

Der Leser wird in einem andern Theil dieses Werkes einen umständlichen Bericht über den Menschenraub gefunden haben, den zum Behuf einer Ansiedelung auf den Galepagos ein amerikanischer Schiffs-Capitain mit bewaffneter Hand und Blutvergiessen auf der Oster-Insel verübte.

Der Handel dieses Oceans macht den Seefahrern, in deren Besitz er sich befindet, ähnliche Ansiedelungen auf östlichern Inseln wünschenswerth. Die Verhältnisse auf den Sandwich-Inseln erleichtern dort den Menschenraub und die Insel Agrigan, eine der nördlichsten der Marianen, scheint zu einer solchen Niederlassung sich vorzüglich zu eignen, ob sie gleich gebirgigt und zur Cultur unfähig, selbst keine Rinder ernähren kann und keinen geschützten Ankerplatz darbietet.

Der Capitain Brown war im Jahre 1809 oder 10 mit dem Schiffe Derby aus Boston auf Attuei. Auf dieser Insel gesellte sich ihm Herr Johnson, Schiffsbaumeister des Königs, welcher eines Unfalls wegen, der ein Schiff betroffen hatte, in Ungnade gefallen war. Man lichtete die Anker während der Nacht, und entführte fünfzehn Weiber, die sich an Bord befanden. Man näherte sich der Insel Onihean. Ein Boot brachte Erfrischungen vom Lande. Es wurde erwartet, sieben Mann, die sich auf demselben befanden, wurden in das Schiff aufgenommen, dann das Boot selbst heraufgezogen und man richtete den Cours auf Agrigan. Diese Insel wurde verfehlt, sie befand sich im Norden, man suchte um nicht mit Zeitverlust gegen den Wind anzuringen, auf eine der südlichern Inseln zu landen. Es geschah auf Tinian. Hier blieben zwei Parteien. Einer Seits der Johnson mit vier Mann und den Sandwichern, (diese sollten sich ein Fahrzeug bauen, um nach Agrigan überzugehen) andrer Seits der zweite Master des Schiffes mit drei Mann, die vom Dienst entlassen, eine Barcasse, die sie vom Capitain erstanden zu einem Schiff umarbeiten wollten, geneigt diese Meere auf Handelsspeculationen zu befahren. Das Sandwicher Boot ward den Ausgesetzten zurückgelassen, beide Parteien gingen nach Saypan über, welche Insel ihnen besseres Bauholz darbot und betrieben da ihr Werk. Aber die Sandwicher gedachten der Freiheit, der Rache und ihrer Heimath. Als der Master sein Fahrzeug zu Stande gebracht, welches sie zur Heimath zu benutzen gedachten, ersahen sie die Gelegenheit, die Getrennten und Wehrlosen zu überfallen, der Master und ein Weißer wurden so getödtet; der Krieg wüthete.

Man hatte indeß auf Guajan erfahren, daß sich Fremde auf Saypan und Tinian aufhielten; der Gouverneur D. Alexandro Parreño schickte dahin und es war mitten in diesen blutigen Zwisten daß im Juni 1810 Johnson mit vier Weißen, zwei Negern, den sieben Sandwichern und funfzehn Sandwicherinnen nach Guajan, woselbst er sich noch befindet, abgeführt wurde.

Im Mai 1815 wurde auf Befehl des Capitain-General der Philippinen, D. Gose Gardoqui, eine Anſiedelung auf Agrigan aufgehoben und beiläufig vierzig Menſchen, worunter ein Amerikaner, drei Engländer und die übrigen Sandwicher waren, nach Guajan eingebracht.

Man weiß aus verſchiedenen zuverläßigen Nachrichten, daß ſich bereits eine neue Anſiedelung auf Agrigan befindet. Nach dem nunmehrigen Befehl des Capit. General in dieſem Betreff, wird den Anſiedelungen daſelbſt kein Hinderniß mehr entgegengeſtellt, die Anſiedeler ſollen nur die Oberherrſchaft der Spanier anerkennen, und ein Spanier ſoll als Oberer hingeſendet werden. Man hat bis jetzt noch unterlaſſen, Jemand dahin zu ſchicken.

Guajan erinnert an den in Europa bekannt gewordenen Namen des Gouverneur D. Thomas.

Im Nouveau voyage à la mer du Sud wird ſeiner mit hohem Lob erwähnt und der Abbé Raynal weihte ihm auf ſeine Weiſe zur Unſterblichkeit ein. Laperouſe fand ihn bald darauf zu Manila in den Händen der Inquiſition und maß dieß den Lobreden des Philoſophen zu. Wir bezweifeln jedoch mit beſſerer Ortskenntniß, daß die Schuld dieſes Unrechts lediglich dem franzöſiſchen Aufklärer beizumeſſen ſey.

Die Inquiſition trifft, gleich dem Zufall, unter den Hohen und Reichen, Jeden den nur Klagaben bezeichnen, und es iſt Brauch, daß die Weiber in häuslichen Mißverhältniſſen, den Arm des heiligen Gerichts für ihre eigene Sache bewaffnen. Die Güter der Verurtheilten fallen dem Gericht anheim, und nur der arme und obſcure Menſch genießt Sicherheit.

Auszug

aus den Archiven von San Ygnacio de Agaña.

	Zahl der Einwohner.	Zunahme.	Abnahme.
Im Jahr 1783 dem ersten der Regierung von D. Felipe de Cerain.	3231	—	—
" " 1784	3213	—	18
" " 1785	3293	72	—
" " 1786	3301	9	—
" " 1787 dem ersten der Reg. von D. Jose de Arlegui y Leoz	3344	43	—
" " 1788	3433	89	—
" " 1789	3501	68	—
" " 1790	3564	63	—
" " 1791	3630	66	—
" " 1792	3680	50	—
" " 1793	3584	—	96
" " 1795 dem ersten der Reg. von D. Manuel Muro . . .	3500	—	84
" " 1796	3643	143	—
" " 1797	3789	146	—
" " 1798	3935	146	—
" " 1799	4001	66	—
" " 1800	4158	157	—
" " 1801	4245	87	—
" " 1802	4249	4	—
" " 1803 dem ersten der Reg. von D. Vicente Blanco . . .	4303	54	—
" " 1804	4348	5	—
" " 1805	4354	46	—
" " 1806 dem ersten der Reg. von D. Alexandro Parreño . .	4442	88	—
" " 1807	4545	103	—
" " 1808	4690	145	—
" " 1809	4804	114	—
" " 1810	4845	41	—
" " 1811	4958	113	—
" " 1812 dem ersten von D. Jose de Medinilla y Pineda . .	4921	—	37
" " 1813	5049	128	—
" " 1814	5232	183	—
" " 1815	5315	83	—
" " 1816	5389	74	—
	Zunahme	2393	234
	Abnahme	234	
	Reine Zunahme	2158	

San Jose de Agaña, Hauptstadt der Marianen, Insel am 20sten Nov. 1817.

Tabelle der auf den Marianen-Inseln befindlichen Ortschaften, Häuser und Einwohner.

Entworfen von dem Lieutenant des Königl. Infanterie-Regiments de Lima, Don José de Medinilla y Pineda, Justicia Mayor, Lieutenant-Gouverneur Civil und Militair und Capitain-General derselben und ihrer Gerichtsbarkeit in diesem Jahre 1816. Mit Bemerkung der Zu- und Abnahme seit dem vorigen Jahre, und der verschiedenen Klassen.

Insel Guajan.	Häuser.	Beamte und Militair.	Spanier und Mestizen.		Philippiner und deren Nachkommen.		Indianer.		Mulatten.		Ausländer aus den Carolinen-Inseln und aus den Carolinen.		Summa im Jahre 1816.	Summa im Jahre 1815.	Zunahme.	Abnahme.
			Männer.	Frauen.	Männer.	Frauen.	Männer.	Frauen.	Männer.	Frauen.	Männer.	Frauen.				
Hauptstadt: San Ygnacio de Agaña. Deren Stadttheile.																
Santa Cruz, San Ygnacio, San Nicolas, San Roman	418	147	535	560	670	764	188	172	10	9	23	29	3115	3062	53	—
Filiale.																
Anigua	41	— —	— —	1	1	2	116	118	—	—	— —	— —	238	233	5	
Asan	25	— —	— —	—	—	4	64	48	—	—	— —	— —	116	112	4	
Tepungan	14	— —	— —	—	—	1	36	34	—	—	— —	— —	71	67	4	
Mongmong	15	— —	— —	—	1	3	44	36	—	—	— —	— —	84	90	—	[illegible]
Sina Sina	36	— —	— —	1	—	2	99	82	—	—	— —	— —	184	193	—	[illegible]
Getrennte Ortschaften.																
Agat	35	— —	— —	—	1	5	118	112	—	2	— —	— —	241	244	—	3
Villa de Umata	34	— —	— —	1	6	5	86	84	1	3	— —	— —	159	154	5	—
Merizo	52	— —	— —	—	7	3	144	138	—	—	— —	— —	292	288	4	—
Inarajan	43	— —	— —	1	—	—	99	104	—	—	— —	— —	204	201	3	—
Pago	40	— —	— —	2	—	2	98	88	4	6	— —	— —	200	204	—	[illegible]
Inseln.																
Rota und Tinian	103	— —	— —	—	2	2	228	223	—	—	— —	— —	455	442	13	—
Summa	902	147	535	574	691	793	1320	1239	18	20	23	29	5389	5315	91	17

Die mit größter Genauigkeit und Ausführlichkeit geschehene Nachsuchung und Zählung von beiden Geschlechtern und allen Casten, ergab die Seelenzahl von 5389, und seit dem 1. Februar 1816 bis dato eine Zunahme von 74. Die Anzahl der Häuser war [illegible]

San Ygnacio de Agaña, Marianen-Inseln am 1. März 1817.

unterschrieben

José de Medinilla y Pineda.

Justo de la Cruz.

Ueber unsere Kenntniß der ersten Provinz des großen Oceans.

Neue Quellen. — Radu, Don Luis de Torres. Geographischer Ueberblick.

(Mit einer Karte.)

Nach den verschollenen Entdeckungen von Saavedra 1528, Villalobos 1542, Legaspi 1565 und anderer. Nach der Entdeckung der Carolina, (vielleicht Cap) durch Lazeano 1686 sammelte auf den Philippinen der Jesuit Paul Clain 1697. die ersten bestimmten Nachrichten über die Inseln die nachher Carolinen genannt wurden, von Eingebornen dieser Inseln, welche der Sturm auf Samal verschlagen hatte. Wir erfahren zugleich, daß jene Insulaner öfters, bald zufällig, bald vorsätzlich, diese Küsten besucht.

Lettre du P. Paul Clain, lettres édifiantes T. 1. p. 112. Aux Jesuites de France Charles Gobien T. 6. mit der Karte von Serrano, welche keine Aufmerksamkeit verdient.

Der Missionseifer erwacht, alle Monarchen der Erde werden aufgefordert, die Verbreitung der Lehre Christi förderlich zu seyn. Verschiedene Schiffe werden in Manila ausgerüstet, die ein, den Völkern freundliches Schicksal, deren Glück und Unabhängigkeit bewahrend, von ihrem Ziel ablöst. Endlich landen die Väter Cortil und Duperon auf Sonsorol 1710. Wind und Strom entfernen alsbald das Schiff; die Missionarien sind verlassen und vereitelt wird jede fernere Unternehmung, ihnen zu Hulfe zu kommen.

Aux Jesuites de France. J. B. du Balde, T. 6. — Relation en forme de Journal T. 6. p. 78. — Lettre du P. Cazier T. 16.

Der Pater Jean Antonie Cantova, sammelt auf Guajan 1722 von dort verschlagenen Insulanern aus Ulea und Lamurek die vollständigsten Nachrichten über die Carolinen, und entwirft eine Karte von diesen Inseln, die alle Beachtung verdient; sein Herz entbrennt, das Evangelium auf denselben zu verbreiten.

Lettre du Père J. A. Cantova T. 18. pag. 186 mit der Karte

Die Geschichtschreiber von Manila haben diese Geschichten sorgfältig aus den Quellen zusammengetragen.

Historia de la provincia de Philipinas de la Compania de Jesus por el P. Pedro Murillo Velarde. Manila 1749. T. 2. — Historia general de Philipinas por Fr. Juan de la Concepcion T. 9, c. 4, p. 151 und T. 10, c. 9, p. 239.

Wir entlehnen was folgt aus dem letzteren:

Cantova gelingt es, an die Völker der Carolinen gesandt zu werden. Er wird 1731 mit dem P. Victor Ualdec von Guajan nach Mogmog übergebracht und eine Mission wird auf der Insel Falaley begründet. Der P. Victor macht eine Reise nach den Marianen; als er mit neuer Hulfe für die Mission 1733 wiederkehrt, ist die Stelle, wo selbige gestanden hatte, verheert und verödet. Er setzt seine mühselige Fahrt nach Manila fort. „Sie erfuhren von einem Gefangenen, den sie entführten, daß zehn Tage nach Abfahrt des P. Victor am 9ten Juli 1731. der P. Cantova berufen ward, vergeblich einen Erwachsenen auf Mogemog zu taufen. Er ging mit zwei Soldaten da-

„hin und fand alles in Waffen. Sie gaben vor, er wolle ein neu Gesetz gegen das alte und ihre Bräu„che einführen, und durchbohrten ihn mit drei Lanzenstichen, zwei in die Seiten und eins in das Herz, „sie tödteten gleichfalls die zwei Soldaten und warfen sie in die See. Sie enthäuteten aber den Pater, „bewunderten, daß er so weiß sey und beerdigten ihn unter einem kleinen Dach. *) Sie fielen nachher „die auf Falaley zurückgebliebenen unversehens an, diese konnten nur in Eile ihre kleinen Kanonen!! „abfeuern, tödteten also vier Indianer und verwundeten andere mit dem Schwert, aber ihre Vertheidigung war umsonst. Sämmtliche Spanier, welche auf der Insel waren, vierzehn an der Zahl, wur„den getödtet und verschont ward nur ein junger Tagal, der Sacristan des Pater, den der Chef der „Insel an Sohnesstatt angenommen hatte."

„Derselbe Gefangene sagte aus: daß der Vertraute des Pater, einer Namens Digal, den er auf „Guajan getauft hatte, der vorzüglichste Anstifter dieses Aufruhrs gewesen sey."

Also endigt die Geschichte der Missionen auf den Carolinen.

Mit einer einzelnen Gruppe dieser Inseln macht uns später bekannt: An account of the Pelew Islands from the journals and Communications of Capt. Henri Wilson by George Keate Esq. fifth Edition, London 1803.

Burney im ersten Kapitel des fünften Bandes seiner chronologischen Geschichte der Reisen, berichtet ausführlich aus den Quellen, was die Carolinen anbetrifft. — Er führt beim Tode Cantova's eine Denkschrift des Gouverneurs der Philipinen an, welche uns nicht zu Gesicht gekommen ist. Es enthält dieses fünfte Capitel eine vollständige Darstellung unsrer geographischen Kenntniß der Inseln, die die Spanier unter dem Namen las Carolinas begreifen.

Wir finden uns veranlaßt, die Carolinen, denen die Pelew-Inseln und die westlicher gelegenen Gruppen beizuzählen sind, mit den fast unter gleicher Breite östlicher gelegenen Inseln, bis zu denen, die Krusenstern nach den Haupt-Entdeckern derselben, die Gilbert- und Marshals-Inseln nennt, und mit den Marianen im Norden der Carolinen unter einem Gesichtspunkt und unter der Benennung der westlichen oder ersten Provinz des großen Oceans zu vereinigen.

Krusenstern hat in seinen Beiträgen zur Hydrographie, Leipzig 1819, die Entdeckungen, welche die neuern Seefahrer in diesem Meerstrich gemacht haben, unter verschiedenen Hauptstücken, von Seite 94 bis 121 gesammelt und mit großer Gelehrsamkeit abgehandelt. Er hat dabei besonders die Memorias por Don Josef Espinosa y Tello. Madrid 1809 benutzt.

Tuckey (maritim geography and Statistics, London 1815.) hat, indem er die Quellen, nach welchen er die Lage streitiger Inseln (Kamurca, Hogolen) festsetzt, anzugeben unterlassen, seine Arbeit aller Zuverlässigkeit beraubt und

Arrowsmith Chart of the pacific ocean mit den additions to 1817 scheint uns von größerer Autorität.

Es ist hier der Ort, da wir uns nach eigenen Erfahrungen und gesammelten Nachrichten besonders über die Inseln und Völker dieser Provinz mitzutheilen anschicken, über die neuen Quellen, die wir zu deren Kenntniß darbringen, Rechenschaft abzulegen.

Es sind diese Quellen die Mittheilungen unsres Freundes und Geliebten Kadu, und die von D. Luis de Torres auf Guajan, welche sich an Cantova's Brief und Karte anschließen.

*) Er bestatten sie ihre eigenen Todten; der Pater ward als ein Thier, die Soldaten als Männer vom Volke, behandelt.

Wir hatten zu Anfang 1817 im äußersten Osten dieser Provinz auf der Gruppe Otdia und Kawen der Inselkette Radack mit dem lieblichen Volke, welches sie bewohnt, Bekanntschaft gemacht und Freundschaft geschlossen. Als wir darauf in die Gruppe Aur derselben Inselkette einfuhren, die Eingebornen auf ihren Booten uns entgegen kamen und, sobald wir Anker geworfen, an unser Bord stiegen, trat aus deren Mitte ein Mann hervor, der sich in manchen Dingen vor ihnen auszeichnete. Er war nicht regelmäßig tatuirt wie die Radacker, sondern trug undeutliche Figuren von Fischen und Vögeln, einzeln und in Reihen um die Knie, an den Armen und auf den Schultern. Er war gedrungeneren Wuchses, hellerer Farbe, krauseren Haares als sie. Er redete uns in einer Sprache an, die, von der Radackischen verschieden, uns völlig fremd klang und wir versuchten gleich vergeblich, die Sprache der Sandwich-Inseln mit ihm zu reden. Er machte uns begreiflich, er sey gesonnen, auf unserm Schiffe zu bleiben und uns auf unsern ferneren Reisen zu begleiten. Sein Gesuch ward ihm gern gestattet. Er blieb von Stunde an an unserm Bord, ging auf Aur nur einmal mit Urlaub ans Land und verharrte bei uns, unser treuer Gefährte, den Offizieren gleich gehalten und von allen geliebt, bis zu unsrer Rückkehr auf Radack, wo er mit schnell verändertem Entschluß erkohr, sich anzusiedeln, um der Bewohner und Ausgeber unsrer Gaben unter unsern künftigen Gastfreunden zu seyn. Es könnte Niemand von dem menschenfreundlichen Geiste unsrer Sendung durchdrungener seyn als er.

Kadu, ein Eingeborner der Inselgruppe Ulea, im Süden von Guajan, von nicht edler Geburt, aber ein Vertrauter seines Königs Tona, der seine Aufträge auf andern Inseln durch ihn besorgen ließ, hatte auf früheren Reisen die Kette der Inseln, mit denen Ulea verkehrt, im Westen bis auf die Pelew-Inseln, im Osten bis auf Setoan kennen gelernt. Er war auf einer letzten Reise von Ulea nach Feis, mit zweien seiner Landsleute und einem Chef aus Cap, welcher letztere nach seinem Vaterlande zurückkehren wollte, begriffen, als Stürme das Boot von der Fahrstraße abbrachten. — Die Seefahrer, wenn wir ihrer unzuverlässigen Zeitrechnung Glauben beimessen, irrten acht Monde auf offener See. Drei Monde reichte ihr kärglich gesparter Vorrath hin; fünf Monde erhielten sie sich, ohne süßes Wasser, blos von den Fischen, die sie fingen. Den Durst zu löschen, holte Kadu, in die Tiefe des Meeres tauchend, kühleres, und ihrer Meinung nach, auch minder salziges Wasser, in einer Cocosschale herauf. Der Nordost-Passat trieb sie endlich auf die Gruppe Aur der Kette Radack, wo sie sich im Westen von Ulea zu befinden wähnten. Kadu hatte von einem Greise auf Cap, Kunde von Radack und Ralick vernommen: Seefahrer aus Cap sollen einst auf Radack, und zwar auf die Gruppe Aur verschlagen worden seyn und von da über Nugor und Ulea den Rückweg nach Cap gefunden haben. Die Namen Radack und Ralick waren ebenfalls einem Eingebornen aus Lamureck, den wir auf Guajan antrafen, bekannt. Es werden oft Boote aus Ulea und umliegenden Inseln, auf die östlichen Inselketten verschlagen, und noch leben auf der südlichen Gruppe Arno der Kette Radack, fünf Eingeborne aus Lamureck, die ein gleiches Schicksal auf gleicher Bahn dahin geführt.

Die Häuptlinge von Radack schützen die Fremden gegen Niedriggesinnte ihres Volks, deren Habsucht das Eisen, welches jene besaßen, gereizt hatte. — Man trifft die edelmüthigern Gesinnungen stets bei den Häuptlingen an.

Die Einwohner von Ulea, die in größerem Wohlstand und in ausgebreiteterem Verkehr als die Radacker leben, sind ihnen in mancher Hinsicht überlegen. — Kadu stand in einem gewissen Ansehn auf Radack. Er mochte, als wir diese Inseln besuchten, seit etwa vier Jahren auf dieselben angelangt seyn. Er hatte zwei Weiber auf Aur und von der Einen eine Tochter, die bereits zu sprechen begann.

Unsere Erscheinung verbreitete in Aur, wo die Kunde von uns noch nicht erschollen war, Schrecken und Bestürzung. Der vielgewanderte, der vielerfahrne Kadu, der sich zur Stunde auf einer entlegenen Insel der Gruppe befand, ward alsbald herbeigeholt, und man begehrte seinen Rath, wie man den mächtigen Fremden begegnen solle, die man für böse Menschenfresser anzusehen geneigt war.

Kadu hatte von den Europäern vieles erfahren, ohne daß er je eines ihrer Schiffe gesehen. Er sprach seinen Freunden Muth ein, warnte sie vor Diebstahl, und begleitete sie an unser Schiff mit dem festen Entschluß, bei uns zu bleiben und in der Hoffnung, durch uns zu seinem lieben Vaterlande wieder zu gelangen, da einmal ein Europäisches Schiff in Ulea gewesen, zu einer Zeit, wo er selbst abwesend war.

Einer seiner Landsleute und Schicksals-Gefährten der bei ihm war, bemühte sich umsonst, ihn von diesem Vorhaben abzubringen, und seine Freunde bestürmten ihn umsonst mit ängstlichen Reden: er war zur Zeit unerschütterlich. — Ein andrer Geführte Kadus, der Häuptling aus Eap, den wir im Gefolge des Königs Lamari bei Udirik antrafen, faßte denselben Entschluß, dieselbe Hoffnung, als unser Freund. Er war ein schwächlicher Greis, sein Gesuch fand kein Gehör. Es war schwer ihn zu vermögen, unser Schiff zu verlassen, worauf er in Thränen in der ruhigen Lage beharrte, durch welche er seinen Vorsatz uns zu versinnlichen gesucht. Wir stellten ihm sein Alter und die Mühseligkeiten unsrer Fahrt vor, er blieb bei seinem Sinne; wir stellten ihm vor, daß unser Vorrath nur auf eine gewisse Anzahl Menschen berechnet sey. Er muthete uns zu, unsern Freund Kadu hier anzusetzen und ihn an dessen Stelle aufzunehmen.

Wir müssen die leichte und schickliche Weise rühmen, womit Kadu sich in unsre Welt zu fügen gewußt. Die neuen Verhältnisse, worin er sich versetzt fand, waren schwer zu beurtheilen, zu behandeln. Er, ein Mann aus dem Volke, ward unversehens unter den an Macht und Reichthum so sehr überlegenen Fremden, gleich einem ihrer Edeln angesehen und das niedere Volk der Matrosen diente ihm wie dem Oberhaupte. Wir werden Mißgriffe nicht verschweigen, zu welchen er Anfangs verleitet ward, die er aber zu schnell und leicht wieder gut machte, als daß sie strenge Rüge verdiente. — Als kurz nach seiner Aufnahme unter uns, Häuptlinge von Radack an unser Bord kamen, erhob er sich gegen sie und nahm die Gebehrden an, die nur jenen ziemen. Eine arglose Verhöhnung ihrerseits, ward sein wohlverdienter Lohn. — Es geschah nicht ein zweites Mal. — Er suchte Anfangs den Gang und die Arten des Kapitains nachzunahmen, stand aber von selbst davon ab. Es ist nicht zu verwundern, daß er die Matrosen erst für Sclaven ansah. Er befahl einst dem Aufwärter, ihm ein Glas Wasser zu bringen, dieser nahm ihn still am Arme, führte ihn zu dem Wassersatz und gab ihm das Gefäß in die Hand woraus andre tranken. Er ging in sich, und studirte unsre Verhältnisse und den Geist unsrer Sitten, worin er sich bald und leicht zu versetzen und zu finden lernte, wie er eben unsern äußern Anstand im Leben und bei der Tafel sich anzueignen gewußt.

Kadu lernte erst nach und nach die Kraft unsrer geistigen Getränke kennen. Man will bemerkt haben, daß er sich anfangs Branntwein von den Matrosen geben ließen. Als darauf ein Matrose bestraft wurde, ward ihm angedeutet, solches geschehe wegen heimlichen Trinkens des Feuers (Name womit er den Branntwein bezeichnete). Er trank nie wieder Branntwein, und Wein, den er liebte, nur mit Mäßigung. Der Anblick betrunkener Menschen den er auf Unalaska hatte, machte ihn mit Selbstgefühl über sich selber wachsam. — Er beschwor im Anfang den Wind zu unsern Gunsten, nach der Sitte

von Cap: wir lächelten, und er lächelte bald über diese Beschwörungen, die er fortan nur aus Scherz und uns zu unterhalten wiederholte.

Kadu hatte Gemüth, Verstand, Witz; je näher wir einander kennen lernten, je lieber gewannen wir ihn. Wir fanden nur bei seinem lieblichen Karakter eine gewisse Trägheit an ihm zu bekämpfen, die sich unsern Absichten entgegensetzte. — Er mochte nur gerne singen oder schlafen. Als wir uns bemühten, über die Inseln die er bereist oder von denen er Kenntniß hatte, Nachrichten von ihm einzuziehn, beantwortete er nur die Fragen, die wir ihm vorlegten, und dieselbe Frage nicht gern zweimal, indem er auf das, was er bereits ausgesagt hatte, sich bezog. Wenn im Verlauf des Gesprächs Neues an das Licht gefördert ward, welches verschwiegen zu haben, wir ihm verwiesen, pflegte er gelaßen zu entgegnen: „Das hast Du mich früher nicht gefragt.“ Und dabei war sein Gedächtniß nicht sicher. Die Erinnerungen lebten nach und nach in ihm wieder auf, so wie das Ereigniß sie hervorrief, und wir glaubten zugleich zu bemerken, daß die Menge und Vielfältigkeit der Gegenstände, die seine Aufmerksamkeit in Anspruch nahmen, frühere Eindrücke in ihm verlöschten. Die Lieder, die er in verschiedenen Sprachen sang und von den Völkerschaften, unter welchen er gelebt, erlernt hatte, waren gleichsam das Buch, worin er Auskunft oder Belege für seine Angaben suchte.

Kadu hielt unter uns sein Journal nach Monden, wofür er Knoten in eine Schnur knüpfte. Dieses Journal schien uns aber unordentlich geführt zu werden und wir konnten uns nicht aus seiner Rechnung finden.

Er war nicht ungelehrig, nicht ohne Wißbegierde. Er schien wohl zu verstehen, was wir über die Gestalt der Erde und unsre nautische Kunst ihm anschaulich zu machen uns bestrebten; aber er war ohne Beharrlichkeit, ermüdete durch die Anstrengung und kehrte ausweichend zu seinen Liedern zurück. Er gab sich die Schrift, deren Geheimniß er begriffen hatte, selbst zu erlernen einige Mühe, war aber zu diesem schweren Versuch ohne Geschick. Was man ihm, in der Absicht ihn zu befeuern sagte, mochte ihm wohl völlig den Muth benehmen, er unterbrach und nahm das Studium wieder vor und legte es endlich gänzlich bei Seite.

Er schien, was wir ihm von der geselligen Ordnung in Europa, von unsern Sitten, Bräuchen, Künsten berichteten, mit offenem Sinne aufzufassen. Am empfänglichsten war er aber für den friedlichen Abentheuersinn unsrer Reise, mit der er die Absicht verband, den entdeckten Völkern, was ihnen gut und nützlich sey, mitzutheilen, und er verstand allerdings darunter hauptsächlich was zur Nahrung dient, erkannte aber auch wohl, daß unsre Ueberlegenheit auf unserm größern Wissen überhaupt beruhe, und er ehrte und diente nach Möglichkeit unserm Forschsinn, wo derselbe auch manchem Gebildeteren unter uns sehr mäßig geschienen hätte.

Als wir auf Unalaska angekommen, und er diese verwaiste, von allen Bäumen entblößte Erde sich beschauet hatte, eilte er geschäftig uns aufzufordern, etliche Cocos, die wir noch an Bord hatten, und zu welchen er noch ihm eigens gehörige zugeben wolle, hier an angemessenen Orten zu säen. Er drang, uns das Elend der Einwohner vorhaltend, auf den Versuch und ließ sich ungern überreden, daß solcher vollkommen überflüßig sey.

Die Natur fesselte zumeist seine Aufmerksamkeit und Neugierde. Die Rinder auf Unalaska, die ihm erst ins Gedächtniß wiederriefen, daß er welche früher auf den Pelew-Inseln gesehen, beschäftigten ihn anhaltend, und er ging ihnen täglich, betrachtend, auf der Weide nach. Nichts auf der ganzen

Reise hat ihn freudiger angeregt, als der Anblick der Seelöwen- und Seebären-Heerden auf der Insel St. George. *)

Wie Kadu, während der Reise, vernachlässigte Eisenstücke, Glasscherben und alles von uns Uebersehene, was für seine Landsleute Werth haben mochte, sorgfältig aufgelesen und aufbewahrt, so suchte er sich auf Unalaska unter den Geschieben des Ufers vorzüglich zu Schleifsteinen taugliche Steine aus. Wir haben diesen sanftmüthigen Mann nur einmal in zurückgehaltenem Zorne, in Ingrimm gesehen; das war, als im Verlauf der Reise er diese Steine, am Orte, wo er sie auf dem Schiffe verwahrt, vergeblich suchte und die Beschwerde, die er darüber führte, wenig Gehör fand. Er war in seinem Rechtssinn gekränkt.

Kadu war in seiner Armuth freigebig und erkenntlich in seinem Herzen. Er diente denen von uns, von welchen er beschenkt worden und benutzte auf O-Wahu die Gelegenheit, durch den verständigen Handel, den er mit den kleinen Waaren, womit wir ihn bereichert, trieb, uns und den Matrosen, die ihm gedient hatten, Gegengeschenke darzubringen, wie sie jedem nach eignem Sinn angenehm seyn mochten. Er legte für sich selber nichts zurück, als das, womit er einst seine Landsleute zu bereichern oder zu erfreuen hoffte. So hatte er seinen Freunden auf Radack alles, was er besaß, hinterlassen, und nur ein einziges Kleinod sich vorbehalten, einen Halsschmuck, den er lange noch unter uns getragen hat. Er vertraute uns einst mit feuchten Augen lächelnd die Heimlichkeit dieses Halsbandes. Er focht im Kampf auf Tabual (Insel, der Cruzze Aurven Radack) in den Reihen seiner Gastfreunde, gegen den aus Mehuro und Arno eingefallenen Feind; da gewann er über seinen Gegner den Vortheil, und war im Begriff, den zu seinen Füßen Gestürzten zu durchbohren: als dessen Tochter rettend vorsprang und seinen Arm zurückhielt. Sie erhielt von ihm das Leben ihres Vaters; dieses Mädchen verhieß ihm ihre Liebe, er, der Mann, trug ihr heimlich ansehnliche Geschenke hinüber und er trug, ihr zum Angedenken das Liebespfand, das sie auf dem Schlachtfelde ihm verehrt.

Wir müssen in Kadu's Karakter zwei Züge vorzüglich herausheben: seinen tief eingewurzelten Abscheu vor dem Krieg, den Menschenmord und die zarte Schaamhaftigkeit, die ihn zierte, und die er unter uns nie verleugnet hat.

Kadu verabscheute das Blutvergießen und er war nicht feig. Er trug vorn auf der Brust, die Narben der Wunden, die er im Vertheidigungskrieg auf Radack erhalten hatte, und als wir uns zu einer Landung auf der St. Laurenz-Insel mit Waffen rüsteten, und er belehrt war, solches geschehe nicht zu einem feindlichen Angriff, sondern zur Selbstvertheidigung im Fall der Nothwehr unter einem Volke, dessen Gesinnung uns unbekannt und mit dem wir blos zu wechselseitigem Vortheil zu handeln gesonnen seyen, begehrte er Waffen, einen Säbel, womit er uns im nöthigen Fall beistehen könne, da er sich noch im Schießen auf Unalaska nicht hinreichend eingeübt. — Er hegte die Meinung fest, die er auf Eap sich eingeprägt, daß graue Haare nur daher erwüchsen, daß man der Männerschlacht in ihrem Gräuel beigewohnt.

*) Als von der Insel St. George aus Schiff zurückgekehrt, wir uns von den Seelöwen unterhielten, deren Gang und Stimme mit launigem Geschick nachzuahmen, Kadu sich und uns ergötzte, ward er mit anscheinlichem Ernste gefragt, ob er auch deren Ruder und Steuer unter dem Felsen am Strande in Augenschein genommen? Wie unterwandert er auch in der Naturgeschichte der Säugethiere war, befremdete ihn doch diese Frage, deren Scherz er gleich entdeckte und herzlich belachte.

Kadu trug im Verhältnisse zu dem andern Geschlechte eine musterhaft schonende Zartheit. Er hielt sich von dem Weibe, das im Besitz eines andern Mannes war, entfernt. Er hatte überall ein richtiges Maas für das Schickliche. Was er auf O-Wahu erfuhr, widerstand ihm und er sprach frei darüber, wie über die Sittenlosigkeit, die er auf den Pelew-Inseln herrschend gefunden. In das freie Männergespräch gezogen, wußte er in dasselbe dergestalt einzugehen, daß er immer innerhalb der ihm angedeuteten Grenzen blieb.

Man findet den regsten Sinn und das größte Talent für den Witz unter den Völkern, die der Natur am wenigsten entfremdet sind, und besonders wo die Milde des Himmels dem Menschen ein leichtes genußreiches Leben gönnt. Kadu war besonders witzig, verstand aber wohl in arglosem Scherz gezierende Schranken zu beobachten, und er wußte mit großem Geschick sich durch leichte Dienste oder Geschenke, die zu versöhnen, über die er sich mit Ueberlegenheit erlustigte.

Unser Freund bezeugte uns wiederholt im Verlauf unsrer Reise, er sey gesonnen, bis an das Ziel derselben bei uns zu verharren, und sollten wir selbst sein vielgeliebtes Vaterland Ulea auffinden, von uns nicht abzutreten, sondern uns nach Europa zu begleiten, von wo aus wir ihm die Rückkehr nach Ulea verheißen durften, da der Handel unsre Schiffe regelmäßig nach den Pelew-Inseln führt, wo die Boote von Ulea gleich regelmäßig verkehren. Wir waren selbst noch des andern Weges über Guajan unkundig. Aber er hegte den Wunsch, und dieser würde ihm auf Guajan in Erfüllung gegangen seyn, Gelegenheit auf einer der ihm bekannten Inseln zu finden, nach Cap über das Schicksal und den jetzigen Aufenthalt des Häuptlings dieser Insel, seines Unglücksgefährten auf Radack berichten zu lassen, damit, meinte er, die Seinen ein Schiff bauten und ihn dort aufsuchten. Er beschäftigte sich angelegentlich mit diesem Gedanken.

Wir bemüheten uns auf O-Wahu nutzbare Thiere und Gewächse, Setzlinge und Samen verschiedener nützlicher Pflanzen zusammen zu bringen, deren Arten wir auf Radack einzuführen versuchen wollten. Kadu wußte, daß wir dort anzugehen gedachten, und besarrte auf seinem Sinn. Wir forderten ihn auf, sich hier in allem was auf Radack nützen könne, zu unterrichten, da er unsre Freunde unterweisen und sie belehren könne, welcher Vortheil ihnen aus unsern Gaben erwachsen sollte, und wie sie ihrer pflegen müßten. Er ging wohl in unsre Absichten ein, aber der Zweck lag ihm noch zu fern und Leichtsinn und Trägheit ließen ihn in diesem wollüstigen Aufenthalt eine Lehrzeit saumselig benutzen, deren Versäumniß er später selbst bereuete. *)

Wir kamen nach Radack und landeten auf Otdia, unter dem Jubel der wenigen unsrer Freunde, die nicht mit in den Krieg gezogen. Von dem Augenblicke an war Kadu unermüdlich auf das ämsigste beschäftigt, beim pflanzen, säen und der Besorgung der Thiere uns mit Rath und That an die Hand zu gehen, und den Eingebornen das Erforderliche zu erklären und einzuschärfen. — Noch war er festen Sinnes, bei uns zu bleiben.

Als auf Otdia alles Nöthige besorgt war, ging Kadu nach Oromed, der Insel des alten Häuptlings Laergaß, dort auch einen Garten anzulegen. Auf diese Excursion, die in Booten der Radaker ausgeführet ward, begleitete ihn nur der Verfasser dieser Aufsätze. — Auf Oromed gingen die Stunden des Tages in Arbeiten, die des Abends in anmuthiger Geselligkeit hin. Die Frauen sangen uns

*) Kadu hatte sich leicht mit den O-Wahuer verständigen gelernt, und er machte uns selbst auf die Aehnlichkeit verschiedener Wörter in ihrer Sprache, und in den Sprachen der Inseln der ersten Provinz aufmerksam.

die vielen Lieder vor, die während unsrer Abwesenheit auf uns gedichtet, und worin unsere Namen der Erinnerung geweihet waren. Kadu berichtete ihnen von seinen Reisen und mischte scherzhafte Märchen seiner Erzählung bei; er theilte Geschenke aus, die er im Verlauf der Reise für seine Freunde bereitet. Sobald am andern Tag, dem letzten unsers Aufenthalts auf Radack, das Boot, das uns zum Schiffe zurückführte, unter Segel war, erklärte Kadu, dessen heitere Laune in ruhigen Ernst überging, er bleibe nun auf Otdia und gehe mit dem Rurick nicht weiter. Er beauftragte seinen Freund ausdrücklich, diesen neuen unveränderlichen Entschluß dem Kapitain zu verkündigen, und Gegenvorstellungen ablehnend, setzte er die Gründe, die ihn bestimmten, auseinander. Er bliebe auf Otdia, Hüter und Pfleger der Thiere und Pflanzungen zu seyn, die ohne ihn aus Unkunde verwarlos't, ohne Nutzen für die unverständigen Menschen verderben würden. Er wolle bewirken, daß unsre Gaben den dürftigen Radackern zu hinreichender Nahrung gereichten, daß sie nicht fürder brauchten aus Noth ihre Kinder zu tödten, und davon abließen. — Er wolle dahin wirken, daß zwischen den südlichern und nördlichern Gruppen Radacks, der Friede wieder hergestellt werde, daß nicht Menschen Menschen mehr mordeten; — er wolle, wenn Thiere und Pflanzen hinreichend vermehret wären, ein Schiff bauen und nach Ralick übergehen, unsere Gaben auch dort zu verbreiten; — er wolle von dem Capitain, indem er ihm alles, was er von ihm empfangen, wiedergebe, nur eine Schaufel, die Erde zu bearbeiten, und dieses und jenes nützliche Werkzeug sich erbitten. Sein Eisen wolle er gegen den mächtigen Lamari vertheimlichen und nöthigenfalls vertheidigen. Er rechne bei seinem Unternehmen auf die Mitwirkung seines Landsmanns und Schicksalsgefährten, den er aus Aur, wo er sich jetzt befände, zu sich berufen wolle. Dieser solle ihm auch sein Kind, seine Tochter, mitbringen, die, wie er nun erfahren, seit seiner Abreise traurig war, nach ihm verlangte, nach ihm schrie und nicht schlafen wollte. — Seine Weiber hatten andre Männer genommen, nur sein Kind beschäftigte ihn auf das zärtlichste.

Kadu bereuete, zu dieser Frist vieles Nützliche, die Bereitung der Bastzeuge auf O-Wahu, u. a. m. zu erlernen vernachlässigt zu haben, und er begehrte in diesen letzten Augenblicken noch über vieles Rath, den er mit großer Aufmerksamkeit auffaßte.

Das Boot, worauf wir diese Fahrt gegen den Wind anringend, vollbrachten, war ein schlechter Segler, die Sonne neigte sich schon gegen den Horizont als wir an das Schiff kamen, worauf sich glücklicherweise der Capitain befand. — Als der Entschluß Kadus bekannt geworden, sah er sich bald und unerwartet in dem Besitz unendlicher Schätze, solcher, die in diesem Theile der Welt die Begehrlichkeit der Fürsten und der Nationen erregen. *) Die Liebe ward kund, die er unter uns genoß, und man sah jeden stillschweigend geschäftig, den Haufen des Eisens, der Werkzeuge und der nutzbaren Dinge, die für ihn zusammengebracht wurden, aus dem eignen Vorrath zu vermehren (Proben von Matten und Zeugen aus O-Wahu, Proben von Strohhüten u. dgl. m. wurden nicht vergessen.)

Als Kadu sein Bett, seine Kleider, seine Wäsche, die er nun behielt, zu einem Bündel zu schnüren sich beschäftigte, sonderte er seine Winterkleider sorgfältig ab und brachte dieselben dem Matrosen, der ihm gedient hatte, als ein Geschenk dar, welches jedoch sich dieser anzunehmen weigerte.

Die Sonne war bereits untergegangen, als Kadu mit seinem Reichthume ans Land übergebracht wurde. Die Zeit erlaubte nicht, ihm irgend ein geschriebenes Zeugniß auszufertigen und zu hinterlassen.

---

*) κρησται δε σιδηρου.

Nur eine Inschrift auf einer Kupferplatte an einem Cocosbaum auf Otdia geschlagen, enthält den Namen des Schiffs und das Datum.

Kadu wurde vor den versammelten Einwohnern von Otdia als unser Mann eingesetzt, dem unsere Thiere, unsere Pflanzungen anbefohlen, und der außerdem mit unsern Geschenken an Lamari beauftragt sey. Verheißen ward, daß wir, die wir bereits dreimal auf Radack gekommen, nach einer Zeit zurückkehren würden, nach ihm zu sehen und Rechenschaft zu begehren. Zur Bekräftigung dieser Verheißung und zum Zeichen unsrer Macht (wir hatten bis dahin nur Zeichen unsrer Milde und Freundschaft gegeben), wurden, als wir bei dunkler Nacht an das Schiff zurückgekehrt, zwei Kanonenschüße und eine Rakete abgefeuert.

Als wir am andern Morgen die Anker lichteten, war unser Freund und Gefährte am Ufer mit den Thieren beschäftigt, und er blickte oft nach uns herüber.

Eins der Lieder, die Kadu oft unter uns sang, verherrlichte in der Sprache von Ulea, die Namen Samuel, Bormann, (er sprach Moremal aus), und Luis. Dieses Lied bezog sich auf das europäische Schiff, welches Ulea besucht, zu einer Zeit, wo Kadu selbst auf Reisen war. Wagthal erschien in den Erzählungen von Kadu als ein großes Land, woselbst Rinder vorhanden, Eisen und andre Reichthümer in Ueberfluß, wohin der König Tona einmal eine Reise gemacht und von woher er namentlich drei zweipfündige Kanonenkugeln heimgebracht hatte.

Wir erkannten, sobald wir auf Guajan gelandet, jenen Wagthal in dieser Insel und der Luis jenes Liedes trat uns freundlich entgegen in der Person von Don Luis de Torres, dem wir hier mit inniger Liebe und Erkenntlichkeit seiner gedenkend, folgende Nachrichten nachschreiben.

Luito *) ein Seefahrer, der im Süden von Guajan gelegenen Inseln, dessen Ruhm unter seinen Landsleuten fortlebt, fand im Jahr 1788 mit zwei Booten den Weg von Wagthal oder Guajan wieder, wovon ein Lied aus alter Zeit die Kunde aufbewahrt zu haben scheint. Er kam, durch den Erfolg der ersten Reise, und den Empfang, den er gefunden, ermuthigt im Jahr 1789 mit vier Booten wieder und begehrte vom Gouverneur Urlaub, jährlich wieder zu kommen. Die vier Fahrzeuge, als sie zur Rückreise sich anschickten, entzweiten sich über den Rumb den sie steuern sollten, — sie trennten sich. Die See gab keinen ihrer seinem Vaterlande je zurück.

Darauf ward der begonnene Verkehr unterbrochen.

Im Sommer des Jahres 1804 ging das Schiff Maria aus Boston, Capt. Samuel Willams Boll, Supercargo Thomas Bormann, von Guajan aus, auf Entdeckung, den Trepang auf den Carolinen-Inseln zu suchen. Don Luis de Torres stieg als Passagier an Bord der Maria, in der Hoffnung, die Insulaner die er lieb gewonnen hatte, wieder zu sehen, ihnen Gutes zu erzeigen, zu erfahren, warum sie Guajan zu besuchen unterlassen, und sie zur Wiederkehr zu bewegen.

Auf dieser Reise wurden geographisch bestimmt, nach dem Tagebuch von Don Luis:

Eine Untiefe von 24 Faden in 8° 20′ N. Br. und 149° O. L. von Greenwich.

Die wüste Insel Piguelao (O. L. d. T.) Bigelle (K.) in 8° 6′ N. B. und 147° 17′ O. L. (fehlt bei Cantova.)

*) Vergleiche Espinosa, bei Krusenstern: Beiträge zur Hydrographie p. 92. angeführt.

Die Untiefe Draitilipu von 12 Faden unter gleicher Breite auf dem halben Wege nach der wüsten Insel Fallao, (D. L. d. T.) Fahuen, (Cantova) Fayo (K.), in 8° 5′ N. B. und 146° 45′ O. L.

Die kleine niedere Gruppe Farruelap, (D. L. d. T.) Faroilep, (Cantova) Fatoilep, (K.) in 8° 3′ N. B. 144° 30′ O. L. und endlich

die Gruppe Gutiai, (D. L. d. T.) Ulee, (Cantova) Ulea, (K.) Olä, (nach der Aussprache von Radack) in 7° N. B. und 144° O. L. in welche Gruppe die Maria eindrang und woselbst sie sich einige Zeit verweilte.

Don Luis de Torres, hat auf Ulea, dessen Sprache er versteht und dessen liebenswerthes Volk er hochschätzt, bei den Unterrichtetsten dieses Volks, gründlich und sinnig über dasselbe und die verwandten Völkerschaften, mit denen es verkehrt, sich zu belehren die Gelegenheit benutzt. Er hat auf Ulea nach Angabe der erfahrensten Seefahrer der Eingebornen, mit Berücksichtigung der Rumben nach welchen sie segeln, eine Karte aller ihnen bekannten Inseln entworfen, deren Uebereinstimmung mit der ihm unbekannten Karte von Cantova auffallend ist. Er hat seither auf Guajan in fortwährendem Verkehr mit seinen dortigen Freunden gelebt, und jährlich die geschickten Fährmänner die das Handelsgeschwader aus Lamureck nach Guajan führen, gesehen. — Wir bedauern, daß wir aus dem Schatz seiner Erfahrungen und Nachrichten, welchen er uns so liebreich eröffnet hat, zu schöpfen, nur so flüchtige Augenblicke gehabt, und wir erwarten von der französischen Expedition unter dem Capt. Frayci-net, der ein längerer Aufenthalt auf Guajan versprochen wird, und mit deren gelehrten Theilnehmer wir uns am Cap über diesen Gegenstand unterhalten, eine Nachlese, die weit reicher als unsre Ernte ausfallen kann.

Don Luis de Torres erfuhr auf Ulea, daß das Ausbleiben von Lulo im Jahr 1789 den Spaniern auf Guajan mißdeutet worden war. Die Insulaner, eines Bessern belehrt, versprachen den unterbrochenen Handel wieder anzuknüpfen, und hielten Wort.

Ein Passagier an Bord der Maria, ein Engländer, den D. Luis Juan nennt, siedelte sich auf Ulea an. Kadu, nach seiner Rückkehr, hat ihn dort unter dem Namen Lisol gekannt, er hatte ein Weib genommen und ein Kind mit ihr gezeugt. Nach seinen Nachrichten, ist später zu einer Zeit wo Kadu abermals verreist gewesen, dieser Lisol von Schiffen wieder abgeholt worden. Nach den Erkundigungen die D. Luis über ihn eingezogen, ist derselbe auf Ulea verstorben.

Don Luis de Torres, hatte auf dieser Reise die Art der Rinder und Schweine und verschiedener nutzbaren Gewächse auf Ulea einzuführen gesucht. — Die Eingebornen haben in der Folge die Rinder und Schweine geflissentlich ausgerottet, weil sie ihnen nicht nur unnütz, sondern schädlich waren. Die Rinder weideten die jungen Cocosbäume ab, die Schweine gefährdeten die Taro-Pflanzungen. — Von den Gewächsen war nur die Ananas fortgekommen; wie sie Frucht getragen und sich die Menschen darüber gefreuet, haben sie die Pflanze, die jeder besitzen wollte, so oft umgesetzt, daß selbige zuletzt ausgegangen ist.

Seit der Reise von D. Luis, hat kein neuer Unfall den wiederangeknüpften Verkehr unterbrochen. Die Caroliner kommen jährlich zahlreicher gegen Guajan. Ihr Geschwader, aus Booten aus Ulea und umliegenden Gruppen, aus Lamureck und Setean bestehend, versammelt sich in Lamureck. Die Reise wird von da aus im Monat April unternommen, man zählt bis nach Fayo, der wüsten Insel, auf welcher man sich ein paar Tage verweilt, zwei Tage Ueberfahrt, von Fayo nach Guajan drei Tage.

Die Rückreise geschieht ebenfalls über Fayo und Lamureck. Ihre Zeit ist im Mai, spätestens im Juni, bevor die West-Monsoon, die zu befürchten ist, eintreten kann.

Kadu erwähnte eines Unternehmens des Chefs auf Fatoiley, von dieser Gruppe aus direkt nach Waghal (Guajan) zu segeln. — Er irrte lange zur See, und kam, ohne diese Insel aufgefunden zu haben, endlich auf Moge-Mug an, von wo aus er wieder heimkehrte.

Das Geschwader verfehlte einmal Guajan, und trieb unter dem Winde dieser Insel. Die Fährmänner gewahrten bei Zeiten ihren Irrthum und erreichten gegen den Wind anringend, nur mit einigem Verzug ihr Ziel.

Diese weite Reise vollbrachte einst ein ganz kleines Boot, welches nur drei Menschen trug. Es segelte besser, als die zwei größern Fahrzeuge mit welchen es kam. Der Fährmann Olopol aus Seteau, brachte solches dem D. Luis als Geschenk. Olopol verstarb in Agaña, wir haben das Boot selbst noch gesehen.

Tona, *) der König von Ulea, kam selber im Jahr 1807 nach Guajan.

Es war auch in diesem Jahr, oder in dem folgenden, daß ein Boot aus der östlichen Insel Tuch auf Guajan verschlagen ward. Es hatte fünfzehn Menschen an Bord, der Pilot hieß Kulingan. Die Fremden wurden gut empfangen, aber eine Prozession die in diesen Tagen statt fand, und Artillerie-Salven veranlaßte, verbreitete Furcht und Schrecken unter ihnen. Sie verbargen sich in dem Walde und gingen in derselben Nacht, von allem Vorrath entblößt, wieder in die See. — Zu ihrem Glück begegneten sie auf dieser Flucht der anlangenden Flotille aus Lamureck, die sie mit Lebensmitteln versorgte und ihnen die zu ihrer Heimkehr nöthigen Unterweisungen gab.

Das Geschwader war im Jahr 1814 achtzehn Segel stark.

Die Carolines tauschen in Guajan Eisen, Glasröhren, Tücher u. s. w. gegen Boote, Muscheln **) und Seltenheiten ein, der Trepang kann zu einem wichtigeren Zweig ihres Handels werden. — Sie selbst werden während der Zeit ihres Aufenthalts auf Guajan auf das gastfreundlichste von den Eingebornen aufgenommen.

Don Luis de Torres hat mit Freude übernommen, den Freunden von Kadu auf Ulea sein Schicksal und seinen Aufenthalt berichten zu lassen und ihnen in seinem Namen unsre Gastgeschenke zu übersenden.

Don Luis de Torres hat uns ferner Kunde gegeben von einer hohen großen Insel unbekannten Namens, die von dem Brigantin San Antonio de Manila, Capt. Manuel Dublon auf der Reise von Manila nach Guajan am 10ten December 1811 in 7° 20′ N. B., 151° 55′ O. L. gesehen worden. Ein sehr hoher Berg erhebt sich auf derselben.

Wir hatten Kadu ein Lied von Feis singen gehört, welches sich auf ein Schiff bezog, womit die Insulaner in Ansicht ihrer Insel, ohne daß es sich aufgehalten habe, gehandelt hatten. Es besang die Namen Jose Maria und Salvador. Wir erfuhren auf Guajan, daß im Jahre 1803 oder 1804 der Modesto aus Manila, Capt. Jose Maria Fernandez, welches Trepang einzusammeln die Pelew-Inseln aufsuchte, dieselben verfehlte und in Ansicht von Feis kam. Als darauf der Mo-

*) Don Luis de Torres nennt ihn Neua, wie er Mug die Insel nennt, die wir nach Kadu Tuch schreiben.

**) Diese Muscheln, worunter die schönsten Arten vorkommen, schickt der Gouverneur von Guajan nach Manila, woher sie unsre Museen und Sammlungen erhalten.

desto die Pelew-Inseln erreichte, fand sich dort einer der Eingebornen aus Feis, mit denen man zur See verkehrt hatte; dieser war, den Handel fortzusetzen, dem Schiffe dahin vorausgeeilt. — Der Gouverneur der Marianen, D. Jose de Medinilla y Pinedo, befand sich am Bord des Modesto. — Wir haben uns auf Mänila vergeblich bemüht, fernere Nachrichten von dieser Reise einzuziehen.

Wir erzählen noch hier unserm Freunde Kadu eine Begebenheit nach, die Interesse erwecken kann. — Auf Eap sind einmal sechs weiße kleidertragende Menschen, auf einem, mit hölzernen Stiften, ohne Eisen, zusammengefügten Boot, angelangt. Dieses Boot war sonst nach Art der Europäischen gebaut. Die Fremden wurden gastlich empfangen. Einer von ihnen, Boële genannt, ward von Laman, dem Häuptling des Gebietes Kattepar, an Kindesstatt angenommen. Dieser blieb auf der Insel, als die übrigen fünf nach einem Aufenthalt von wenigen Monaten, wieder in die See gingen. Kadu, der kurz darauf nach Eap kam, hat diesen Boële gekannt. Er ging auf der Insel nackt und war oben an den Leuden tatuirt.

Die Insel-Kette Radack wird uns zuvörderst beschäftigen. Wir werden, was uns die eigene Anschauung gelehrt hat, durch Kadu's Berichte ergänzen, deren Zuverlässigkeit zu bewähren, der letzte Besuch, den wir unsern Freunden abgestattet, uns die Gelegenheit gegeben hat.

An Radack reihen sich natürlich an:

Die Insel-Kette Ralick, die nahe in Westen gelegen, den Radackern vollkommen bekannt ist.

Die Inseln Repith Ururr und

Bogha, von denen zur See verlorene Menschen ihnen die Kunde überbracht haben, und

Die Inseln, von der Fregatte Cornwallis im Jahr 1809 entdeckt, die Arrowsmith für Gasparrico der alten Karten anzusehen geneigt ist. Eine nördlich von Radack gelegene wüste Gruppe, welche wir wieder aufgesucht haben.

Die Insel-Ketten Radack und Ralick, liegen in dem Meerstrich, den die Marshall-Inseln (Lord Mulgraves range und nächst gelegenen Inseln) einnehmen.

Capt. Marshall im Scarborough und Capt. Guilbert in der Charlotte, haben im Jahr 1788 dieselben Inseln gesehen. Der erste, dem Krusenstern folgt, gibt ihnen (Voyage of Governor Phillip. London 1790. p. 213. u. f.) eine westlichere Lage als der zweite thut, dessen Original-Karten und Journale Arrowsmiths besitzt und befolgt. Man kann keine geographisch-wissenschaftliche Arbeit über die Inseln dieses Meerstrichs unternehmen, ohne diese Documente zu benutzen. Es ist bei den abweichenden Bestimmungen beider Capitains und bei den andern Namen, die jeder den Inseln beilegt, ihre Angaben unter sich, und mit den hier eingreifenden Entdeckungen andrer Seefahrer zu vergleichen, eine schwere Aufgabe, welche befugteren Geographen aufgespart bleibt. Die mögen entscheiden, welche von den Inseln, die hier nur unter dem Namen der Eingebornen (diese haben Bestand), aufgeführt werden, früher unsern Seefahrern bekannt geworden, und welche der von ihnen gesehenen Inseln, obgleich in der Nähe von Radack, den Radackern dennoch unbekannt geblieben. Der Seefahrer, der die Inseln, die er auffindet und deren Lage er bestimmt, willkührlich zu benennen sich begnügt, zeichnet seinen Namen in den Sand. Der die wirklichen Namen seiner Entdeckungen erfährt und bewahrt, sichert sein Werk und hilft das Gebäude wirklich aufführen, zu welchem der Andre blos Steine reicht.

Wir haben unter den Radackern keine Kenntniß von den Gilberts-Inseln, das iſt, von Inſeln im Süden von Radack, angetroffen. Man wolle denn, wie uns aus manchen Gründen (der Lauf der Winde u. ſ. w.) unzuläßig ſcheint, Nepith Ururr dahin verlegen.

In Marſhall's Berichte erſcheinen uns die ſüdliche und die nördliche Kette der von ihm entdeckten Inſeln in allem Ähnlich und von demſelben Volke bewohnt, nur daß die ſüdlicheren Inſeln fruchtreicher und volkreicher ſind als die nördlicheren, wie wir es auf Radack ſelbſt befunden haben und wie uns alles anzunehmen einladet, es ſey auf allen Archipelagen dieſes Meerſtrichs der Fall.

Los pintados und los buenos jardines von Alvaro de Saavedra 1529 ſind unter der Breite von 7° — 8° oder 10° N. anſcheinlich fern in Oſten von Radack gelegen. Die Beſchreibung dieſer Inſeln, die von unſern Karten verſchwunden ſind, und die ihrer Bewohner, wahnt uns ihrer hier zu gedenken.

Wir haben auf Radack die Natur ſelbſt beobachtet und mit dem Volke gelebt. Vertraut mit dieſer Natur und mit dieſem Volke, werden die Nachrichten, die wir von den Carolinen mitzutheilen haben, anſchaulicher vor unſern Blick treten.

Die Carolinen-Inſeln werden den Gegenſtand eines eigenen Aufſatzes ausmachen. Wir werden mit unſern Freunden Kadu und D. Luis de Torres von Ulea aus, die umliegenden Inſeln zu überſchauen uns bemühen, und ein liebliches Volk, das nur in Künſten des Friedens bewandert iſt, auf ſeinen muthigen Fahrten verfolgen. Wir werden dabei unſre Nachrichten mit den der Jeſuiten und beſonders mit den achtungswerthen Berichten von Cantova ſorgfältig vergleichen.

Wir zählen hier dieſe Inſeln nur auf und theilen die ſich uns darbietenden geographiſchen Bemerkungen mit. Dieſer Theil unſrer Arbeit kann, wie die Karte von Tupaya und die Nachrichten, die Quiros von den Eingebornen von Taumaco und andern Inſeln einſammelte, Winke enthalten, die künftigen Seefahrern nicht ganz unwürdig der Beachtung ſcheinen möchten.

Die hier beigefügten Karten von Cantova und D. Luis de Torres, werden unſere Nachrichten zu erläutern beitragen. Die angeführten Entdeckungen der Neuern, ſind in den Quellen oder in den vorbenannten hydrographiſchen Werken und namentlich auf den Karten von Arrowſmith und Kruſenſtern nachzuſehen.

Ulea (K.) Oiä nach der Ausſprache von Radack, Ulee (C.), Guliai (T.) und nach ihm 7° N. B. und 144° O. L. gelegen. (Die dreizehn Inſeln von Wilſon in Duff 1797. 7° 16′ N. B. 144° 30′ O. L. (?).

Eine Hauptgruppe niederer Inſeln. — Der Name von elf Inſeln, iſt in Cantovas Original-Karte aufgezeichnet; Kadu hat uns vier und zwanzig genannt und die geringeren unbewohnten übergangen. Namentlich:

Nach Kadu.	Nach Cantova.
Ulea	Ulee
Raur	Raur
Pellian	Peliao
Marion	Mariaen
Thageilily	Tajaulep
Engeligarail	Aigrail
Tarreman	Termet
Falalis	Falalis

Nach Kadu.	Nach Cantova.
Futalis	Faralies
Lusagá	Otagu
Falelegalá	Falelmelo
Falelemoriet	
Falelepalap	
Falootik	
Lollipellich	
Woefafo	
Lugalop	
Jefang	
Seliep	
Pügel	
Tabogap	
Tarremall	
Piel und	
Ulimire, Wohnsitz von Teua dem Oberhaupte der Inseln Kette und Vaterland von Kadu.	

Fatoiley, (K.) Farroiley, (C.) Farruelap, (T.) und nach ihm 8° 30′ N. B. 144° 30′ O. L. gelegen. Nach Cantova von Juan Rodriguez im Jahr 1696 zwischen den 10° und 11° N. B. gesehen.

Eine kleine niedrige Gruppe von drei Inseln.

Die Bank von St. Rosa, nahe der Südküste von Guajan, deren Daseyn vorzüglich Dampier im Cygnet 1686 und wiederholt Juan Rodriguez 1696 beweisen, wird nicht mehr gefunden, und es segelte namentlich die Maria 1804 über die Stelle weg, die sie in den Karten einnimmt.

Uetasich ist, nach Kadu, eine Untiefe im Norden von Ulea, die den Seefahrern, welche von Feik kommen, zum Wahrzeichen dienen kann, Ulea nicht zu verfehlen. Man sieht jedoch auf dieser Fahrt Uetasich nicht, so man nur richtig steuert. Das Wasser ist weiß gefärbt. Das Meer brandet nicht.

Eurüpügk (K.), Curupuc (C.), Aurupig (T.) Eine geringe niedere Gruppe von drei Inseln, von denen zwei sehr klein sind, in nicht großer Entfernung von Ulea, nach K. und C. gegen Westen nach T. gegen Süden gelegen.

Die two Islands 1794 auf Arrowsmiths Karte, scheinen uns, obgleich entlegen, hier wenigstens erwähnt werden zu müssen. Vergleiche auch Sorol.

Die vier folgenden bilden eine Kette, die von Ulea aus nach C. gegen Osten, nach T. gegen Ost-Süd-Ost, nach K. gegen Sonnenaufgang läuft.

Jwiligk (K.), Jfeluc (C.), Jfelug (T.) (die dreizehn Inseln oder die zwei niederen Inseln von Wilson?)
Niedere Inselgruppe.

Elath, (K.) Elato, (C.) Elat (T.) (die zwei niedern Inseln von Wilson?)

Eine kleine niedrige Gruppe, wo nur die Insel, nach der sie heißt, beträchtlich ist. Geringere sind vier bis fünfe an der Zahl.

Lamureck, (K.) Lamurree, (C.) Mugnak, (T.) Lamursee bei Krusenstern, oft auch Lamurea genannt, Lamuree oder Falé bei Gobien und auf der Karte von Servans. (Swedes Islands die sechs Inseln von Wilson?) Lupto (bei Krusenstern) gibt die Zahl der Inseln auf 13 an.

Eine Hauptgruppe niederer Inseln. Die Namen Puc, Falait (Falu, Serrano?), Toas und Ulleur auf der Karte von Cantova, müssen auf einzelne Inseln der Gruppe bezogen werden, vielleicht auch Ollitel, obgleich bei Elato niedergelegt.

Der banc de Falipy von Cantova kömmt weder bei Kadu noch bei D. Luis de Torres vor.

Setoan, (K.) Setecel, (C.) Sataßual, (T.) (Tuckers Insel Wilson in 7° 22′ N. B. 146° 40′ O. L.?)

Eine niedrige große einzeln liegende Insel.

Ollimiran, (K.) Olimarau, (C.)

Eine geringe niedere Gruppe, die auf der Karte von D. Luis de Torres fehlt. Kadu legt sie im Osten von Setoan, Cantova im NW von Lamureck, auf dem halben Wege nach Fayo, Lage die unrichtig seyn muß, da sie auf der Fahrt von Lamureck nach Fayo und Guajan nicht berühret wird, und es bleibt, falls unsre Deutung von Wilsons Inseln richtig ist, zwischen Lamureck und den nördlicheren wüsten Inseln für eine andre Gruppe kein Raum. Wir würden Ollimiran östlich oder nordöstlich von Setoan suchen.

Fayo, (K.) Faheu, (C.) Fallao, (T.) und nach ihm in 8° 5′ N. B. 146° 45′ O. L. gelegen.*)

Eine unbewohnte Insel ohne Fruchtbäume und süßes Wasser, welches nur nach dem Regen in den Gruben quillt. Die von Fatoilep, Ulea, Iwiligk, Elath, Lamureck und Ollimiran besuchen sie des Schildkröten- und Vögelfanges wegen.

Bigellé (K.) Pigueiao, (T.) und nach ihm in 8° 6′ N. B. 147° 17′ O. L. fehlt bei Cantova.

Andre ähnliche Insel, die ebenfalls wegen der Jagd, von Elath, Lamureck und Ollimiran aus, besucht wird.

Draitilipá, (T.) ist eine Untiefe von 12 Faden zwischen beiden vorerwähnten Inseln in 8° 6′ N. B.

Eine andre Untiefe von 24 Faden, hat D. Luis de Torres in 8° 20′ N. B. 149° O. L. bestimmt.

Die bishergenannten Inseln bilden die zweite Provinz von Cantova, die zu seiner Zeit in die zwei Reiche von Lamureck und Ulea getheilt war, jetzt aber den Tamon oder Fürsten von Ulea als alleiniges Oberhaupt anerkennt. Dieser Tamon, mit Namen Toua, wird außerdem noch auf etlichen der östlicheren Inseln, die Cantova zu seiner ersten Provinz rechnet, anerkannt, und namentlich nach Kadu, auf Saugk, Bukuath und dem hohen Lande Tuch. Nach D. Luis de Torres werden diese Inseln nach dem Ableben von Toua nicht seinem Erben auf Ulea anheim fallen und dieses neptunische Reich zerfällt.

Auf allen Inseln der zweiten Provinz von Cantova wird eine und dieselbe Sprache gesprochen.

Die Nachrichten über die östlicheren Inseln, die bei Cantova, unter dem Fürsten von Torres oder Hogoleu die erste Provinz Cittac genannt, ausmachen, sind am schwankendsten und am unzuverlässigsten und es wird ihre Geographie zu beleuchten schwer.

Kadu war selbst auf keine dieser Inseln gewesen; er läßt, immer nach der aufgehenden Sonne von Ulea, oder in etwas nach Süden hinneigender Richtung, fünf Inselgruppen oder Inseln folgen.

*) Fayo würde demnach 43′ N. und 8′ W. von Tuckers Insel liegen und sind die Swedes-Inseln Lamureck, so würde die Fahrt von dieser Gruppe über Fayo nach Guajan in zwei und drei Tagen unrichtig eingetheilt seyn, man müßte Fayo in Einem Tage erreichen. Wir bemerken, daß die Reise von Fayo nach Guajan, eine Entfernung von beiläufig 7 Grad oder 360 Meilen, in drei Tagen oder 72 Stunden zurück zu legen, einen Lauf von 5 Knoten vorausetzt, dieß ist 5 Meilen oder 2 Viertel deutsche Meilen die Stunde.

Saugk, (K.) Sog, (T.) Scheug, oder die Lage nach Scheug. (C.)?

Niedere Gruppe.

Bulnath, (K.) Pulnot, (C.) Poloat, (T.)

Ein Riff, auf dem nur die Insel dieses Namens bewohnt ist. — Saugk und Bulnath haben noch die Sprache von Ulea.

Tuch, (K.) Rug, (T.) Schoug oder der Lage nach Scheug, (C.)?

Das einzige hohe Land von dem Kadu's Nachrichten im Osten erwähnen. Tuch hat sehr hohe Berge, einen Pic nach D. Luis de Torres. Die Einwohner leben im Kriege mit den von entfernten Inseln, (Giep und Vageval) Ihre Sprache ist von der von Ulea sehr abweichend, D. Luis de Torres nennt sie eine eigene. Kadu hat mit Einwohnern von Tuch und Bulnath auf Ulea verkehrt, wo sie den Tribut bringen und handeln.

Savonnemusoch und

Nugor, reiche niedere Inselgruppen, die Kadu in weiter Entfernung nach derselben Himmelsgegend hin verlegt. Jede soll eine eigene Sprache haben. Man könnte in dem Namen Nugor, Magor (T.) Magur (C.) erkennen.

Toroa und

Fanopé sind, nach Kadu, niedrige Inselgruppen, die durch häufig von dorther auf Bulnath verschlagene Seefahrer, den Bewohnern dieser letzten Insel wohl bekannt sind. Nach einem kurzen Aufenthalt auf Bulnath, haben etliche dieser Fremden den Weg nach ihrer Heimath wieder zu finden versucht. Sie waren nach einer Irrfahrt von einem Monat auf Bulnath angelangt. Die Sprache von Ulea wird auf Toroa und Fanopé gesprochen.

In einem Liede dieser Insulaner, welches Kadu auf Ulea von Menschen aus Bulnath erlernt, wird die Kunde von

Malilegotot, einer weit entlegnen niedern Inselgruppe aufbewahrt, die ihnen eben wohl durch ein von dort her verschlagenes Boot bekannt geworden. Eine eingene Sprache wird da gesprochen und die Bewohner sollen Menschenfleisch essen. (Wir werden an Repith-Ueur der Radacker erinnert.)

Wugnietsagerar, ist ein sehr gefährlicher Riff, den von Bulnath wohl bekannt und nach welchem sie sich in ihren Fahrten zu richten scheinen. Er soll in beträchtlicher Entfernung von ihrer Insel seyn. Er bildet einen halben Kreis, in den man nur mit großer Gefahr sich eingefangen fände. Man muß den Eingang vermeiden und den ganzen Riff zur Seite lassen.

Giep, (Cuop (C.?) und

Vageval, sind niedere Inselgruppen in großer Entfernung von Tuch und im Kriege mit dieser Insel. Kadu hat keine weitere Nachricht darüber.

Lomuil und

Pullop, sind Namen von Inseln die er sich einmal erinnert hat, in Ulea vernommen zu haben. Die Karte von D. Luis de Torres stimmt in der Hauptanordnung der Inseln dieser östlichen Provinz, wie in den mehrsten ihrer Namen, mit der von Cantova überein. Als er sie zuerst entworfen, fehlte darauf die Haupt-Insel Torres oder Hogolen, (C.) die auch auf der Karte von Serrano unter dem Namen Torres aufgezeichnet ist und wovon die Nachrichten von Kadu nichts erwähnen. Nachdem er aber die 29. Inseln von Monteverde (im S. Rafael 1806.) nach ihrer angegebenen Länge und Breite auf dieselbe nachgetragen, wo sie denn im Kreis, den die Provinz Cittac bildet, die östliche

Stelle ungefähr ausgefüllt, die Hogolen bei Cantova einnimmt, hat der erfahrne Jährmann Olopol aus Setoan diese Inseln mit dem Namen Lugulus belegt, worin man vielleicht Hogolen erkennen muß.

Cantova hat 19 Inseln, Don Luis mit Lugulus nur 16; ihm fehlen die, so bei Cantova den Kreis im Südosten schließen, fünf an der Zahl, und er hat im übrigen Umkreis drei neue, gegen eine die ihm abgeht, Namentlich:

nach Cantova:	nach D. Luis de Torres:
1. Torres oder Hogolen im Osten und von da nordwärts den Kreis verfolgend.	1. Lugulus
2. Etel.	
3. Ruge (1 T.)	2. Pis (1 C.)
4. Pis (2 T.)	3. Lemo.
5. Lamoil (7 T.)	4. Ruac (3 C.)
6. Falalu (6 T.)	5. Marilo.
7. Ulatu (8 T.)?	6. Felalu (6 C.)
8. Magur (9 T.)	7. Ramuhil (5 C.)
9. Uloul (11 T.)	8. Fallao (7 C.)?
10. Pulley (12 T.)	9. Magor (8 C.)
11. Pulnot oder Leguischel, im Westen zunächst gegen Setoan gelegen (14 T.)	10. Pisaras
12. Temetem (13 T.)	11. Olol im Westen zunächst gegen Setoan gelegen (9 C.)
13. Schoug (16 T.)	12. Pollap (10 C.)
14. Scheug (15 T.)	13. Tametam (12 C.)
15. Pata	14. Poloat (11 C.)
16. Peule	15. Sog (14 C.)
17. Foup	16. Rug im Süden, von wo der Kreis offen bleibt.
18. Capengeng	
19. Enop.	

Der vergleichende Ueberblick, den die beigefügten Karten gewähren, überhebt uns einer weiteren Auseinandersetzung.

Cantova schreibt seiner Provinz Cittac eine einzige Sprache zu, die von der von Ulea verschieden ist. Dagegen ist Kadu's Zeugniß wenigstens in Betreff von Puluath und Tuch überwiegend.

Cantova läßt uns noch fern im Osten von Cittac eine große Menge Inseln unbestimmt erblicken, unter denen er nur Falupet (Fanope K.?) nennt und genauer bezeichnet. Der Haysisch soll da angebetet werden! Seefahrer von diesen Inseln, welche auf die westlicheren verschlagen werden, haben die Kunde davon verbreitet.

Wir kehren nach Ulea zurück, von da aus die Kette der westlicheren Inseln zu überzählen.

Feis, (K. und C.) Weir nach der Aussprache von Kadak, Fais, (T.) Pais, Karte von Serrano — von der Nassauischen Flotte 1625 gesehen? liegt im Nordwesten von Ulea und die Reise dahin, die eine der Mißlichsten zu seyn scheint, erfordert, nach Kadu's Zeugniß, dem wir übrigens hierin nicht blinden Glauben beimessen, vierzehn Tage Zeit. Feis, obgleich von derselben Bildung als

die übrigen niedern Inseln, ist erhöhter und bei weitem fruchtreicher als alle. Drei Inseln oder Gebiete heißen: Litötö, Soso und Vaneo. Der Chef von Litötö ist unabhängiger Fürst von Feis.

Mogemug, (K.) Mugmug, (T.) Egoi oder Lumululutu, (C.) (Er gibt den ersten Namen den westlichen Inseln der Gruppe oder den Inseln unter dem Winde, und den andern den östlichen oder Inseln über den Wind.) Los Garbanzos auf seiner verbesserten Karte und bei F. juan de la Concepcion, Ulithi auf Cap geheißen, von Bernard de Egui 1712 entdeckt, die Gruppe auf welcher Cantova als Missionar ging und den Tod fand.

Eine Hauptgruppe niederer Inseln und anscheinlich größer als Ulea. Sie liegt zwischen Feis und Cap in geringer Entfernung von beiden und erkennt ein eigenes Oberhaupt.

Cantova schreibt den Namen von drei und zwanzig Inseln auf, Kadu nennt sechs und zwanzig derselben, worunter die mehrsten von Cantova zu erkennen sind. Namentlich:

nach Cantova.	nach Kadu.
Mogmog	Mogemug
Sagaleu	Thagaleu
Oiscur	Essor
Falaley	Talaley
Guieloy	Ealay
Gaur	Cor
Lusiey	Lussiey
Alabul	
Pugelup	Pugulug
Pig	Pig
Faleimel	Faleiman
Faitahun	Teitawal
Ladde	
Fantarai	Fasarai
Caire	
Pigileilet	Pigeleili
Soin	
Troilem	
Lam	Lam
Elil	Elell
Petasaras	
Medencang	
Marurul	Malauli
	Tongroß
	Malemat
	Tarembag
	Seng
	Elipig
	Ee
	Eee
	Laß.

Feis und Mogemug machen nach Cantova die dritte Provinz aus, der eine eigene Sprache zugeschrieben wird. Es wird aber daselbst die Sprache von Ulea nur mit sehr wenigen Abänderungen geredet.

Eap, (K.) Yap (C.) Yapa (T.) Ala-cap Account of the Pelew islands p. 21. in der Anmerkung. Gesehen von der Nassauischen Flotte 1625, von Funnel und seinen Gefährten 1705 und von dem Erester 1793 nach dessen Bestimmung sie jetzt auf die Karten niedergesetzt wird.

Eine hohe und beträchtliche Insel, die jedoch, wie die Pelew-Inseln keine sehr ansehnliche Berge hat. Sie stand sonst unter einem Oberhaupt und genoß des Friedens. Jetzt waltet Krieg zwischen den Häuptlingen der verschiedenen Gebiete, deren uns Kadu 46 gezählt hat. Namentlich:

Kattepar, Sigel, Sumop, Samuel, Sitol, Suomen, Palao, Runnu, Girrigai, Athebud, Tugor, Urang, Maloai, Rumu, Gilifith, Inif, Ugal, Umalai, Sawuith, Magetagi, Elauth, Toauwai, Ngari, Gurum, Tabonefi, Summaki, Sabogel, Samusalai, Tainefar, Thorta, Unau, Maloai, Taumuti, Sul, Sütemil, Täp, Ulienger, Wutel, Laipilau, Süllang, Thelta, Urieng, Meit, Feidel, Tumunaupilau, Sop u. a. m. Kleinere Inseln längs der Küste von Eap, sind ohne Namen und Einwohner.

Eap hat eine eigene Sprache, die nur noch auf der folgenden Gruppe geredet wird.

Ngoli, (K.) Ngolog, (T.) Ngoly, (C.)

Eine kleine niedere Gruppe in geringer Entfernung von Eap gegen Süden und auf dem Wege nach Pelli. Sie hat nur drei Inseln, von denen blos die, nach der die Gruppe heißt, bewohnt ist, und nicht über dreißig Einwohner zählt. Die Namen Petangaras und Laddo bei Cantova beziehen sich auf die anderen Inseln der Gruppe und der Name Laddo hat auf manchen neueren Karten (z. B. Burney) obgesiegt.

Zwischen Eap und den Pelew-Inseln, sind mit Ngoli zu vergleichen: Die Inseln de los Reyes Saavedra 1528, de los Matalotes. Villalobos 1542, die von Hunter 1791 und die 1796 gesehenen Inseln. Die von Hunter scheinen uns der Lage von Ngoli am mehrsten zu entsprechen. — Die Islas de Sequeira 1526 bezieht Burney mit Wahrscheinlichkeit auf los Martires der Spanier 1802, westlicher als die Pelew-Inseln gelegen.

Pelli, (K.) nach der Aussprache von Ulea, und nach ihm richtiger Walau; Pannog (T.) Palen und Palaos (C.) Die Pelew-Inseln H. Wilson. — Los Arrecifes von R. L. de Villalobos 1542. Islands of thives von Sir Francis Drake 1579?

Ein Archipelagus hoher Inseln, in zwei Reiche getheilt, welche fortwährend im Kriege sind. Die Pelew-Inseln sind uns vollkommen bekannt und werden regelmäßig von unsern Schiffen besucht. — Die Sprache ist eine eigene, und selbst das Volk scheint in mancher Hinsicht von den Carolinern verschieden.

Die Karte von Don Luis de Torres ist hier begränzt, und Cantova hat nur noch die St. Andres-Inseln im Südwesten der Palaos.

Kadu zählt noch in dieser Richtung:

Lamuniur, (K.) Lamuliur P. Clain.

Man vergleiche die zweifelhaften Inseln St. Johannes.

Sonsorol (K.) und Relation et Lettres edifientes T. 11. p. 75, wie auch auf der dort beigegebenen Karte steht; Sonrol bei Cantova, beide Namen in Fr. Juan de la Concepcion beibehalten.

Kathogube, (K.) Codocopuei, (C.)

Beide letzteren sind die Inseln St. Andreä, auf deren erster die Missionarien Cortil und Duperon im Jahre 1710 zurück gelassen wurden und verschollen. Sie erscheinen in den Missions-Berichten als Inseln einer und derselben Gruppe, und Kadu der sie trennt und ihre Entfernung von einander in Tagereisen angibt, hat wohl hier, bei Inseln, die er selbst nicht bereist hat, keine Autorität.

Wull, (K.) Poulo und Pulo der Missions-Berichte, nach welchen sie S ¼ O Wron Sonserol liegt.

Vergleiche Current island von Carteret.

Merir, (K.) Meriereä der Missions-Berichte, nach welchen sie S ¼ SO von Sonserol liegt.

Vergleich. Warren Hastings-Insel.

Die Namen beider letzten Inseln, Pulo Maria und Pulo Ana auf der Karte zu Fr. Juan de la Concepcion. T. 9. p. 150. Pulo Anna und Pulo Mariere auf andern Karten, sind aus verschiedenen Sprachen verderbt zusammengesetzt. Das Malayische Wort Pulo für Insel, ist den Europäern im Malayischen Archipelage geläufig.

Alle benannten Inseln im Südwesten der Palaos, sind niedrige Inseln oder Inselgruppen, deren friedlich freundliche Bewohner, die Sprache von Ulea reden. Die Ereignisse bei Sonserol, wo Insulaner aus Ulea und Lamureck den Spaniern als Dolmetscher dienten, bestärken hierin Kadu's Aussage.

Nach Kadu gehen die Kauffarthei-Boote aus Ulea nach diesen Inseln und namentlich bis nach Merir über die Kette der nördlicheren Inseln, wie wir sie von Ulea an verfolgt. Sie kommen aber von Merir nach Ulea auf einen andern Weg zurück, nämlich über

Sorol oder Sonrol, (K.) (nicht das Sonrol der St. Andreä-Inseln.) Zarael, Cantova, nach welchem sie unter der Botmäßigkeit von Mogemug steht und fünfzehn Stunden davon entfernt liegt. Sie ist auf seiner Karte gezeichnet, aber der Name ausgelassen.

Eine kleine niedere Gruppe von zwei Inseln im Süden und in keiner großen Entfernung von Mogemug.

Vergleiche die Phillip-Inseln vom Capit. Hunter 1791, und die two Islands 1791, die wir bereits mit mehr Wahrscheinlichkeit bei Eurüpügk angeführt haben.

Sorol scheint nach den Sagen von Kadu von Mogemug aus bevölkert worden zu seyn, und unter deren Herrschaft gestanden zu haben. Jetzt ist sie schier entvölkert. Diese Sagen erwähnen noch:

Lägülot, eine niedere Inselgruppe, von welcher ein Boot, welches nach

Umalungoth, einer entlegenen wüsten Insel, auf den Schildkrötenfang fuhr, auf Sorol verschlagen wurde. Die Fremden übten den Raub aus. Der Zwist, der sich daher entspann, wurde blutig geführt. Der Häuptling von Sorol und gegen sieben Mann und fünf Weiber von den seinen, wurden getödtet; von Seiten der Fremden gegen vier Mann. Später gingen noch etliche der Einwohner von Sorol zu Schiff, die nicht dahin zurückgekehrt. Auf der Gruppe blieben zuletzt nur ein Mann und etliche Weiber zurück.

Wir können über die Lage dieser Inseln eine Vermuthung aufstellen.

Don Luis de Torres hat uns in den Stand gesetzt, die Entdeckungen Wilsons am Bord des Duff's 1797 unter den Carolinen aufzusuchen und wir neigen dahin, in seiner volkreichen und wohlhabenden dreizehn Inseln-Gruppe, obgleich die Zahl der Inseln, worunter er nur sechs größere zählt, nicht eintrifft, Ulea zu erkennen. Wenn wir in unserer Voraussetzung nicht irren, läuft die Inselkette von Ulea nach Seteoan, (dreizehn Inseln-Gruppe und Tuckers Insel) unter dem siebenten Grad nördlicher Breite, von Westen nach Osten, in der Richtung die sie in Cantovas Karte hat, und nicht

von WNW nach OSO, wie sie D. Luis de Torres gezeichnet hat. Diese Kette nimmt ferner nur ohngefähr drei Längengrad ein, anstatt sich über mehr als fünf Grad zu erstrecken.

Es läßt sich von den Aussagen der Eingebornen, die relative Lage der Inseln gegen einander leichter als ihre Entfernungen abnehmen. Die Rumben lassen sich mit Bestimmtheit angeben, die Entfernungen nur nach der Zeit, die zu der Reise erfodert wird, und selbst darin fehlt hier alles Maas der Zeit. Cantova scheint beim Entwurf seiner Karte, wie D. Luis de Torres, von Ulea, die er richtig im Süden von Guajan niedergesetzt hatte, ausgegangen zu seyn. Beide hatten für den westlichen Theil bestimmte Punkte, zwischen welchen ihnen nur blieb, die übrigen Inseln anzuordnen. Nicht also für den östlichen Theil, wo sich ihnen der Raum unbegränzt eröffnete. Es ist nur die zufällige Uebereinstimmung des Maaßstabes, den sie angelegt, zu bewundern. Wenn wir nun die Verjüngungs-Skale, die uns die Entdeckungen von Wilson an die Hand geben, auf die Provinz Ettac anzulegen, ein Recht haben, so wird dieselbe ungefähr zwischen dem 148° und 152° O. L. von Greenwich, und dem 5½ und 3½ N. B. zu suchen seyn. Und wir finden in der That, daß mehrere Inseln von unsern Seefahrern binnen der angegebenen Gränzen aufgefunden worden sind. Namentlich:

Die vom Capit. Mulgrave in der Sugar Ianc 1793. und von Don J. Zbargoitia 1801 gesehene Insel, die letzterer, (ohne Gründe anzugeben) und Arrowsmith für die Quiroſa oder St. Bartelome halten, eine große mäßig hohe Insel, die Quiros nach dem Tode von Mendana 1595 entdeckte. Wir bemerken, daß niedrige Inselgruppen sich noch im Westen der Quiroſa befinden müssen.

Die Insel Cota 1801.

Eine niedere Insel, gesehen 1796.

Los Martires.

Die Untiefe von D. Luis de Torres in der Maria 1804.

Die Anonima von Espinosa's Karte.

Und das hohe Land von M. Dublon im St. Antonio 1814.

Das Zusammentreffen von Monteverde mit Lugulus in der Karte von D. Luis de Torres, ist lediglich für eine Täuschung zu halten. Wir sind dagegen nicht ungeneigt mit Burney Hogeleu und die Quiroſa zu vereinigen, wir glauben aber diese Insel von dem Orte, wo er sie setzt, und wo die niedere Gruppe St. Augustin von F. Tompson 1773 wirklich liegt, weitwärts verrücken zu müssen. Die Lage von der Insel Dublon, die wie Tuch mit einem hohen Pic beschrieben wird, scheint uns der Quiroſa oder Hogeleu zu entsprechen, indem Zbargoitia die Quiroſa in einer Insel erkennt, die uns den Ort einzunehmen scheint, worin wir Tuch eher gesucht hätten.

In Osten von Ettac bleibt bis zu den Inselketten Ralick und Radack, ein Zwischenraum von beiläufig 15 Grad, worin uns die unbestimmten Nachrichten von Cantova noch manche Inseln vermuthen lassen, und worin unsere Seefahrer wirklich schon mehrere entdeckt haben. Wir bemerken blos, daß sich darunter und zwar gegen Osten, noch hohe Inseln finden als da sind Strong Island, (Teyoa von Arrowsmith) die sich zu einem hohen Berg erheben soll und Hope 1807. Die St. Bartelome-Insel von Loyasa 1526, liegt nördlicher. Ebenfalls ein hohes Land, in dessen Westen sich niedrige Inseln befinden. Man hat irrig die von der Rasanischen Flotte gesehenen Inseln darauf bezogen.

Die Boote von der Provinz Ulea und Cap, die auf Radack verschlagen werden, lehren uns, daß die Monsoon viel weiter nach Osten reichen, als wir es geglaubt.

Die Seefahrer dieſer Inſeln, die von Radack den Weg nach ihrem Vaterlande wieder finden, und andrer Seits nach den Philippinen ſahen, und von da zurückkehren, zeigen uns, daß ihre Schifffahrt einen Raum von ungefähr fünf und vierzig Längengrad umfaßt, welches faſt die größte Breite des Atlantiſchen Oceans beträgt.

Radack, Ralick, Repith-Ururr, Bogha, die Cornwallis-Inſeln.

Wir hatten auf Radack Gelegenheit, die Bildung der niedern Korallen-Inſeln genauer zu unterſuchen, und unſere früheren Beobachtungen über dieſen Gegenſtand zu ergänzen und zu berichtigen.

Wir denken uns eine Inſelgruppe dieſer Bildung als eine Felſenmaſſe, die ſich mit ſenkrechten Wänden aus der unermeßlichen Tiefe des Oceans erhebt und oben, nahe an dem Waſſerſpiegel, ein überfloſſenes Plateau bildet. Ein von der Natur rings um am Rande dieſer Ebene aufgeführter breiter Damm, wandelt dieſelbe in ein Becken um. Dieſer Damm, der Riff, iſt mehrſtens auf der Seite des Umkreiſes, die dem Winde zugewendet iſt, etwas erhöht und ragt da bei der Ebbe, gleich einer breiten Kunſtſtraße, aus dem Waſſer hervor. Auf dieſer Seite und beſonders an den ausſpringenden Winkeln, ſammeln ſich die mehreſten Inſeln auf dem Rücken des Dammes an. Unter dem Winde hingegen taucht derſelbe meiſt unter das Waſſer. Er iſt da ſtellenweis unterbrochen und ſeine Lücken bieten oft ſelbſt größeren Schiffen Fahrwege dar, durch welche ſie mit dem Strome in das innere Becken einfahren können. Innerhalb dieſer Thore liegen öfters einzelne Felſenbänke, die wie Bruchſtücke der eingeriſſnen Mauer oder Andeutungen derſelben ſind. Andere ähnliche Bänke liegen hie und da im Innern des Beckens zerſtreut. Sie ſcheinen von gleicher Beſchaffenheit als die Ringmauer zu ſeyn, überragen aber den Waſſerſpiegel nie. Das innere Meer, die Laguna, hatte in der beträchtlichern Gruppe Kaben 25 — 32 Faden Tiefe, in der geringeren Eelu, bei häufigen Untiefen gegen 22 Faden. Der Grund iſt feinerer oder gröberer Korallenſand und ſtellenweiſe Korallen. Das Meer iſt ſchon bei dieſer Tiefe mit dem tiefen dunklen Blau gefärbt, das die reinen Gewäſſer dieſes Oceans auszeichnet. Das Auge erkennt die Untiefen von Weitem und das Senkblei wird entbehrlich.

Der Theil des Riffes, der aus dem Waſſer ragt, oder unterſucht werden kann, beſteht aus faſt wagerechten Lagern, eines harten, ſchwerzerbrechlichen Kalkſteins, der aus bald gröberen, bald feineren Madreporentrümmern mit beigemengten Muſcheln und Echinus-Stacheln zuſammengeſetzt iſt und der in großen Tafeln bricht, welche ſtark unter dem Hammerſchlag erklingen. Der Stein enthält die Lythophyten nur als Trümmer und nirgends in der Lage worin ſie gewachſen ſind und gelebt haben.

Die Oberfläche des Dammes, iſt gegen ſeinen, dem äußern Meere zugekehrten Rand, durch das Anſtrollen der brandenden Welle geſetzt und angeglättet. Auf dem äußerſten Rande ſelbſt, wo die Brandung anſchlägt, ſind Blöcke des Geſteins unſrer Lage aufgeworfen.

Solche Blöcke finden ſich wieder auf der Seite, die nach der Laguna liegt, hin und wieder geſtreut. Dieſe Seite iſt abſchüßig und der minder ſcharf bezeichnete Rand liegt unter dem Waſſer. — Es ſcheint die Lagerung nach innen zu abſchüßig zu ſeyn, und die oberen Lager nicht ſo weit als die, auf welchen

sie ruhen, zu reichen. Die Ankerplätze, die man in der Laguna, im Schutze der windwärts gelegenen Hauptinseln, der Gruppen bei 4 — 6, 8 Faden Tiefe findet, sind solcher Abstufung der Steinlager zu verdanken. Meist aber fällt, innerhalb und längs dem Riffe das Senkblei von 2 bis 3 Faden Tiefe unmittelbar auf 20 bis 24, und man kann eine Linie verfolgen, auf welcher man von einer Seite des Bootes den Grund sieht und von der andern die dunkle blaue Tiefe.

Ein feiner weißer Sand, aus Madreporentrümmern, bedeckt den wasserbespülten Abschuß des Dammes. Wenige Arten zierlich ästiger Madreporen oder Milleporen, erheben sich stellenweis aus diesem Grunde, in welchem sie mit knollenförmigen Wurzeln haften. Andere und mehrere wachsen an den Steinwänden größerer Klüfte, deren Grund Sand erfüllt, unter diesen auch die Tubipora Musica, die wir in lebendigem Zustande gesehen, und deren Erzeuger wir für einen sternförmig achttheilig aufblühenden Polypen erkannt haben. Arten, die den Stein überziehen oder sich kuchenförmig gestalten (astrea) kommen in stets bewässerten Aushöhlungen des Bodens zunächst der Brandung vor. Die rothe Farbe des Riffes unter der Brandung, rührt von einer Nullipora her, die, überall wo Wellen schlagen, das Gestein überzieht, und sich unter günstigen Umständen stalactitenartig ausbildet. Farbe und Seidenglanz, die an der Luft vergänglich sind, bestimmten uns gleich, diesem Wesen thierische Natur beizumessen, und die Behandlung des gebleichten Skelets mit verdünnter Salpetersäure, bewährte unser auf Analogie gegründetes Urtheil. Der flüchtige Blick unterscheidet nur an der Färbung und einem gewissen sammetartigem Ansehen die Lythophyten-Arten mit feineren Poren im lebendigen Zustande von ihren todten, ausgebleichten Skeletten. Wir haben bloß die Millepora caerulea und die Tubipora musica und eine gelblich röthlich bräunliche Distichopora mit an sich gefärbten Skeletten gefunden, letztere aber nie lebend beobachtet. Die Arten mit größeren Sternen oder Lamellen, haben größere bemerkbarere Polypen. So überzieht die Endzweige einer Art Caryophyllia, die wir auch über der Linie des niedrigsten Wasserstandes lebendig angetroffen, ein Actinienähnliches Thier, Stämme und Wurzel scheinen ausgebleicht und erstorben. Man sieht an den Lythophyten oft lebendige Aeste oder Theile bei anderen erstorbenen bestehen, und die Arten, die sich sonst kugelförmig gestalten, bilden an Orten, wo Sand zugeführt wird, flache Scheiben mit erhöhtem Rande, in dem der Sand den obern Theil ertödtet und sie nur an dem Umkreise leben und fortwachsen. Die enormen Massen aus einem Wuchs, die man hie und da auf den Inseln oder auf den Riffen als gerollte Felsenstücke antrifft, haben sich wohl in den ruhigen Tiefen des Oceans erzeugt. Oben unter wechselnden Einwirkungen können nur Bildungen von geringer Größe entstehen. Eine breitgliedrige Corallina hat im lebendigen Zustande eine vegetabilische grüne Farbe, die sie ausgetrocknet, verliert. Es kommt nur eine kleine unansehnliche Art Fucus vor, welche noch unbeschrieben ist. (Fucus radaccensis Mertens.) *)

Der Sand, der auf dem innern Abschuß des Riffes abgesetzt wird, häuft sich da stellenweis zu Bänken an. Aus Sandbänken werden Inseln. Diese sind, wie wir bereits bemerkt haben, häufiger, von größerem Umfang und reicher an Humus auf der Windseite und an den ausspringenden Winkeln der Gruppe. Geringere, gleichsam anfangende Inseln, sind auf dem Riffe nach innen gelegen, und das innere Meer bespült stets ihren Strand. Einige Inseln ruhen auf Steinlager, die sich gegen das in-

*) Die Algen, die den Radack-Inseln gänzlich zu fehlen scheinen, finden sich auf den Riffen, am Fuße des hohen Landes wieder ein. Wir haben auf den Riffen von O-Wahu, Fucus natans und [illegible], mehrere [illegible] gesammelt.

nere Meer abschüssig senken. Dann bemantelt meist diese Lager, wo sie gegen das äußere Meer an das Licht kommen sollten, ein anderes Lager desselben Gesteins, welches aus gröberen Madreporentrümmer besteht, und an seiner obern Fläche ungleich und angefressen erscheint. Dieses äußere Lager ist oft zertrümmert und liegt in großen Tafeln außer Lage. Man beobachtet bei andern Inseln auf äußerer und innerer Seite nur mantelförmige Lagerung, die Bildung erscheint neu, und Lager von Sand wechseln meist mit denen des Kalksteins ab. Dieses ist am Strande des innern Meeres immer der Fall.

Eine auf diesem Grunde aufgeworfener Damm großer Madreporengerölle, bildet nach der Brandung zu, den äußerlichen Rand der Inseln. Das innere derselben begreift Niederungen und geringe Hügel. Gegen den Strand des innern Meeres, ist der Boden etwas erhöht und von feinem Sande. Auf der Insel Otdia, Gruppe gleiches Namens, greift das innere Meer an einer Stelle auf das Land wieder ein, und Lythrum Pemphis erhält sich mit entblößten Wurzeln auf dem Wasser bespülten Felsen. Auf Otdia befindet sich im Innern ein Süßwassersee, und auf Taknal, Gruppe Aur, morastiger Grund. Auf den größern Inseln ist an süßem Wasser kein Mangel, es quillt hinreichend in die Gruben, die man zu dem Behufe gräbt.

Auf dem Trümmerdamm, der die Inseln nach außen umsäumt, wachsen zuerst Scaevola Königii und Tournefortia sericea, diese schirmenden Gesträuche erheben sich allmählig, und bieten nach außen dem Winde mit gedrängt verschlungenem Gezweig eine abschüssige Fläche dar, unter deren Schutz sich der Wald oder das Gesträuch des Innern erhebt. Der Pandanus und mit ihm, wo der Humus reicher ist, eine Cerbera machen den Hauptbestandtheil der Vegetation aus. Guettarda speciosa, Morinda citrifolia, Terminalia Moluccensis sind auf allen Inseln gemein: Hernandia sonora fehlt auf den reicheren selten, Calophyllum inophyllum, Dodonea viscosa, Cordia sebestena u. s. w. kommen einzeln vor. Auf den nördlichern dürftigern Gruppen wachsen Lythrum Pemphis und Suriana Maritima am Strande des innern Meeres auf dürrem Sande. Sie fehlen auf Naben und Aur. Das Ufer des innern Meeres allein ist wirthbar für den Menschen und er baut da seine Hütten unter den Cocosbäumen, die er gepflanzt hat.

Die Flora dieser Insel ist dürftig, wir haben auf der Kette Radack nur 59 Pflanzenarten gefunden, die, welche nur angebaut vorkommen, sieben an der Zahl mit eingerechnet. Drei und zwanzig von dieser Zahl, worunter Fünf cultivirte, hatten wir bereits auf O-Wahu angetroffen, und Zwölf, den Cocosbaum mit eingerechnet, auf der Insel Romanzoff, wo überhaupt nur Neunzehn Arten gesammelt wurden. Wir fanden gegen Zwanzig derselben auf Guajan wieder. Wir bemerken, daß weder Orangen noch Kohlpalmen, Erzeugnisse, die man auf zweifelhafte Anzeigen, den Mulgrave-Inseln zugeschrieben hat, auf der Kette Radack, so weit wir sie kennen gelernt, vorkommen. *)

Wir sind nicht der Meinung, daß die Flora von Radack, auf die oben angeführte Pflanzenzahl beschränkt sey, wir glauben vielmehr, daß selbst auf den Gruppen, die wir besucht, und auf welchen wir nicht alle Inseln durchforschen konnten, etliche Arten unserer Bemühung entgangen sind. Vorzüglich aber daß die südlichern Gruppen, die wir nicht gesehen (Arno, Mulgrave und Milli), bei älterer Vegetation und reicherem Humus, mehrere Gewächse hervorbringen müssen, die auf den dürftigern nörd-

*) Siehe The voyage of Governor Phillip, second edition. London 1790. p. 248. die Reise von dem Staatsrath Capt. Marshall

lichern gänzlich fehlen. Die Vegetation scheint auf dieser Inselkette im Süden begonnen zu haben und der Mensch ihren Fortschritten nach Norden gefolgt zu seyn.

Bygar, noch mit und ohne süßes Wasser, wird nur des Vogel- und Schildkrötenfanges wegen besucht. Udirick, ein Riff von geringem Umfang und arm an Land, hat nur zwei bewohnte Inseln. Auf ihnen erhebt sich zwar der Cocosbaum über den übrigen Wald empor, dennoch scheint die Vegetation dürftig und der Brodfruchtbaum ist selten. Tegi bei Udirick, wüst und spärlich begrünt, ist kaum dem Namen nach unter dem Volke von Radack bekannt. Eilu (vielleicht richtiger Eilug) ist die ärmlichste der Gruppen auf denen wir gelandet sind. Udirick und Eilu beziehen ihren Bedarf an Aroma, Pflanze die ihnen fehlt, von der westlicher liegenden Gruppe Ligiep. Auf Ligiep fehlt der Brodfruchtbaum, und der Cocosbaum erhebt sich nicht über den Wald. Temo, auf dem halben Weg nach Ligiep, ist eine kleine wüste Insel, auf welcher auf der Reise dahin übernachtet wird. Mesid, eine ostwärts, abseits von der Kette liegende einzelne Insel, von beiläufig zwei Meilen in ihrem größten Durchmesser, gewährte uns nicht auf der Seite unter dem Winde, wo wir ihr nahten, den Anblick einer sonderlich üppigen Vegetation. Man sieht nur einzelne Cocosbäume sich aus ihrer Mitte erheben und das süße Wasser, das uns zum Trinken angeboten ward, war ausnehmend schlecht. Nichts desteweniger zeichnet sie sich vor allen Gruppen Radack, die wir besucht, durch ihre stärkere Bevölkerung aus. Wir schätzten auf mindestens Hundert die Zahl der bei unserem Nahen am Ufers und am Strande versammelten Menschen. Die beträchtliche Gruppe Otdia, die wir am genauesten kennen gelernt, hat, Weiber und Kinder mit eingerechnet, kaum eine gleiche Anzahl Bewohner. Man sieht auf Otdia nur auf einer Insel alte hochstämmige Cocosbäume, und nur auf dieser einen mehrere Wurzeln und Spuren früher ausgegangener Bäume. Erigny bei Otdia, ist eine ärmliche unbedeutende Gruppe nur von fünf Männern und etlichen Weibern bewohnt. Wir fanden Kaben, die größte der von uns gesehenen Gruppen in älterer Kultur und blühenderem Zustande. Die Flora bereicherte sich um mehrere Pflanzen, und wir entdeckten da zuerst den Pisang, welcher jüngst angepflanzt worden zu seyn schien. Die Insel Tabual, die einzige der Gruppe Aur auf die wir gelandet, zeigte sich uns in ungewohntem Flor. Hinter einem gedrängten Wald hochstämmiger Cocospalmen, sind in den Niederungen Pflanzungen von Bananen und Arum, und etliche Pflanzen wachsen da, die den andern Gruppen fremd sind. Die südlichern Gruppen Medure, Arno und Mille, sollen an Bananen und Wurzeln reicher seyn und beide ersten vergleichen sich allein den übrigen der Kette zusammengenommen an Bevölkerung und Macht. Limmofalülü im Norden von Arno, ist ein Riff, eine Klippe, worauf das Meer brandet, und die den Seefahrern von Radack zum Wahrzeichen dient.

Die Ansicht aller dieser Gruppen und ihrer einzelnen Inseln, hat eine ermüdende Einförmigkeit. Man möchte schwerlich vom äußern Meere, da wo die Cocospalme sich nicht über den Wald erhebt, die Gegenwart des Menschen ahnen. Man sieht vom Innern seine Ansiedelungen und die Fortschritte seiner Kultur. Eine Insel nur der Gruppe Otdia, zeichnete sich aus, und zog schon am äußern Meer unsere Aufmerksamkeit auf sich, durch den Anschein erhöhten Landes. Sie wölbte sich wie ein schönbegrünter Hügel über den Spiegel der Wellen. Diese Insel nimmt einen ausspringenden Winkel des nördlichen Riffes ein. Sie hat, von andern Inseln an Gestalt verschieden, eine geringere Breite und mehr Tiefe, indem sie sich auf einer Spitze erstreckt, die da den Riff nach dem innern Meere zu bildet. Strömungen dieses Meeres bewirken auch an dem Strande, den es bespühlt, eine starke Brandung. Was Berg erscheint, ist Wald. Ein Baum, den zu bestimmen die Umstände nicht erlaubten, erreicht

dort auf niederm Grunde von großen Madreporengerellen, eine erstaunliche Höhe und Stärke. Auf andern Inseln, wo er ebenfalls vorkömmt, gelangt er zu keiner beträchtlichen Größe. Umgestürzte Bäume haben häufig ihre empor gerichtete Wurzeln wieder zu Stämmen umgewandelt, indem ihr niederliegendes Gezweig Wurzel gefaßt, eine Erscheinung, die auch sonst auf Radack nicht selten ist, und auf Orkane schließen läßt. Der gegen den Rand der Insel zu, niedrige Wald, scheint deren fortschreitende Erweiterung anzudeuten. Der Pandanus ist verdrängt, nichts zieht an diesen Ort den Menschen an. Eine Seeschwalbe Sterna stolida, nistet in unendlichen Schaaren in den hohen windgeschlagenen Wipfeln. *)

Das nutzbarste Gewächs dieser Inselkette, ist der gemeine Pandanus der Südsee-Inseln (Wob). Er wächst wild auf dem dürrsten Sande, wo erst die Vegetation anhebt, und bereichert den Grund durch die vielen Blätter die er abwirft. Er wuchert in den feuchten Niederungen reicherer Inseln. Er wird außerdem mit Fleiß angebaut, zahlreiche Abarten mit veredelter Frucht, die der Cultur zuzuschreiben sind, werden durch Ableger fortgepflanzt. Ihr Samen bringt die Urform der Art (der Eruan) wieder hervor. **) Die Frucht des Pandanus macht auf Radack die Volksnahrung aus. Die zusammengesetzten faserigen Steinfrüchte, aus denen die kugelförmige Frucht besteht, enthalten an ihrer Basis, dem Punkte ihrer Anheftung, einen würzigen Saft. Man klopft erst, diesen Saft zu genießen, die Steinfrucht mit einem Stein, kauet sodann die Fasern, und drehet sie in dem Munde aus. Man backt auch die Früchte in Gruben, nach Art der Südsee, nicht sowohl um sie in diesem Zustande zu genießen, als um daraus den Mogan zu bereiten. Ein würziges trocknes Confect, das, ein köstlicher Vorrath, sorgfältig aufbewahrt, für Seereisen aufgespart bleibt. Zur Bereitung des Mogan sind alle Glieder einer oder mehrerer Familien geschäftig. Aus den Steinfrüchten, wie sie aus der Backgrube kommen, wird der verdickte Saft über den Rand einer Muschel ausgekratzt, dann auf ein mit Blättern belegtes Rost ausgebreitet, über ein gelindes Kohlenfeuer der Sonne ausgesetzt und ausgedörrt. Die dünne Scheibe, sobald als sie gehörig getrocknet, wird dicht auf sich selbst zusammengerollt, und die Walze dann in Blättern des Baumes sauber eingehüllt und umschnürt. Die Mandel dieser Frucht ist geschmackvoll aber mühsam zu gewinnen, und wird öfters vernachläßigt. Aus den Blättern des Pandanus, verfertigen die Weiber alle Sorten Matten, sowohl die zierlich umrandeten, viereckigen, die zu Schürzen dienen, als die, die zu Schiffssegeln verwendet werden, und die dickeren, woraus das Lager besteht.

---

*) Zu Eригуp sahen wir auch über einer Insel, die sich übrigens vor andern nicht auszeichnet, denselben Vogel in gleich unzählbaren Flügenschwärmen.

**) Man zählt dieser Abarten über zwanzig, und unterscheidet sie an der äußern Gestalt der Frucht, oder der zusammengesetzten Steinfrüchte die sie bilden, und an der Zahl der in jeglicher enthaltenen einfachen Früchte oder Kerne. Der männliche Baum heißt Digar, der wildwachsende weibliche Eruan, Abarten sind: Buger, Bugien, Eilagh, Undaim, Erugh, Lerro, Adiburik, Eidebuton, Eromamugh, Taweuebugh, Rabilebil, Tamolirien, Lagulogubilon, Ulidien &c. (Die Frucht die wir 1816 von Wöriek erhielten, war Lerro, der Pandanus auf der Insel Romanzoff Eruan). Der Theil der Frucht, woraus auf Radack und Ralick, die Menschen ihre Nahrung ziehen, wird auf den Sandwich- Marquesas- und Freundschafts-Inseln, zu wohlriechenden goldglänzenden Kränzen angewandt. Wir bemerken beiläufig, daß die Gattung Pandanus, eine fernere schwierige Untersuchung erfordert, da die Charactere, die die mehresten Botaniker gewählt haben, die Arten, die sie aufgestellt, zu unterscheiden, von keinem Gewicht sind. Loureiro flor. Cochin. bemerkt ausdrücklich, daß die Frucht des P. odoratissimus ungenießbar sey.

Nach dem Pandanus gehört dem Cocosbaum (Ni) der zweite Rang. Nicht nur seine Nuß, die Trank und Speise, Gefäße und Oel zum häuslichen Gebrauch gewährt, macht ihn schätzbar, sondern auch und hauptsächlich der Bast um dieselbe, woraus Schnüre und Seile verfertigt werden. Auf dem Pandanus beruht die Nahrung, auf dem Cocosbaum die Schiffahrt dieses Volkes. Die Verfertigung der Schnüre und Seile, ist eine Arbeit der Männer und man sieht selbst die ersten Häuptlinge sich damit beschäftigen. Die Fasern des Bastes werden durch Macerazion in Süßwasser-Gruben ausgeschieden und gereinigt. Die Schnur wird zugleich mit den zwei Fäden, aus welchen sie besteht, gesponnen, indem jeglichem verläufig bereitete gleiche Bündel Fasern hinzugesetzt werden. Das Holz des alten Cocosbaum zu Pulver gerieben und mit dem Safte der Hülle der unreifen Nuß zu einem Teige gemischt, wird in Cocosschalen gekocht oder auf dem Feuer geröstet, zu einer Speise bereitet. Cocosschalen sind die einzigen Gefäße worin die Menschen Wasser mit sich zu tragen vermögen; sie werden in geflochtenen länglichten, eigends dazu bestimmten Körben, mehrere, das Auge nach oben, an einander gereiht, verwahrt. Der Cocosbaum wird überall auf bewohnten und unbewohnten Inseln angepflanzt und vermehrt, aber bei den vielen jungen Pflanzschulen, auf die man trifft, sieht man ihn nur auf bewohnten Inseln Früchte tragen und nur auf wenigen und auf den südlicheren Gruppen seine lustige Krone hoch in den Lüften wiegen. Der Cocosbaum trägt auf Radack nur sehr kleine Nüße.

Der Brodfruchtbaum (Mä) ist auf Radack nicht sehr gemein, man findet ihn nur im feuchteren Innern bewohnter Inseln angepflanzt. Alte Bäume befinden sich jedoch selbst auf etlichen der Lumeren. Sein Holz ist wie seine Frucht schätzbar, daraus wird der Kiel zu den Booten gelegt, die übrigen Planken werden meist aus Flößholz gearbeitet. Sie werden mit Schnüren von Cocosbast zusammengefügt, und die Fugen mit Pandanusblättern kalfatert. Der Brodfruchtbaum liefert außerdem ein Harz, welches verschiedentlich gebraucht wird. Es gibt vom Brodfruchtbaum wie von allen kultivirten Gewächsen mehrere Abarten. Die einzige hier vorkommende, ist von der Urform wenig abgewichen, ihre Frucht ist klein, und die Samenkörner darin öfters ausgebildet.

Aus der Rinde von drei verschiedenen Pflanzenarten, die nur wild vorkommen, wird ein nutzbarer Bast gewonnen. Die vorzüglichste ist ein Strauch aus der Familie der Nessel (eine Boomeria?) der Aromä, der nur auf besserem feuchterem Grunde wächst.

Die Aromä liefert einen weißen Faden von ausnehmender Feinheit und Stärke. Der Arabat (Triumphetta procumbens Forst.) ist eine kriechende Pflanze, aus der Familie der Linden, sie ist gemein und überzieht mit der Cassyta die dürrsten Sande. Aus ihrem braunen Bast werden weiß die Männerschürzen verfertigt, die aus freihängenden Bastfreifen, um einen Gurt von Matte gewälzt, bestehen. Daraus werden auch Randverzierungen in die feineren Matten eingeflochten. Der feine weiße Bast des Hibiscus populneus (Lo) den wir auf Radack nur auf der Gruppe Aur gefunden, hat denselben Gebrauch. Auf den Sandwich-Inseln und an andern Orten werden Seile aus diesem Baste verfertigt.

Aus der knolligen Wurzel, der hier sehr häufigen Taeca pinnatifida wird ein nährendes Mehl gewonnen, welches aber selten bereitet und wenig benutzt zu werden scheint.

Drei Aronarten (Caladium) A. esculentum, macrorhizon und Sagittifolium, die Banane und die Rhizophora gymnorhiza werden einzeln hie und da auf verschiedenen Gruppen und Inseln angebaut. Wir fanden die Bananen auf Kaben erd angepflanzt, und sahen sie blos auf Aur Früchte tragen. Die Aronarten finden hier nirgends den tiefen Moorgrund, der ihnen nöthig ist, ihre Wur-

zel auszubilden, und eignen sich auf diesen Inseln nicht dazu, einen wesentlichen Theil der Volksnahrung auszumachen.

Außer diesen Gewächsen werden noch zwei der seltner wild vorkommenden allgemein um die Wohnungen angepflanzt, zwei Zierpflanzen, eine Sida und ein Crinum, deren wohlriechende Blumen mit denen der Quettarda speciosa, der Volcameria inermis, und auf Aur der Ixora coccinea (?) in anmuthigen Kränzen um das lange aufgebundene Haar und in den Ohren getragen werden. Sinn für Wohlgerüche und Zierlichkeit zeichnet das dürftige Volk von Radack aus.

Das Meer wirft auf die Riffe von Radack nordische Fichtenstämme und Bäume der heißen Zone, (Palmen, Bambus) aus. Es versetzt die Eingebornen nicht allein mit Schiffbauholz, es führet ihnen auch auf Trümmern europäischer Schiffe, ihren Bedarf an Eisen zu. Wir trafen bei ihnen, das Holz zu bearbeiten, keine andere Werkzeuge an, als das auf diesen Weg gewonnene kostbare Metall, und fanden selbst, als wir noch die Aussage unserer Freunde über diesen Punkt bezweifelten, ein solches Stück Holz mit eingeschlagenen Nägeln am Strande, einer unter dem Winde liegenden Insel der Gruppe Otdia. Sie erhalten noch auf gleiche Weise einen andern Schatz, harte zum Schleifen brauchbare Steine. Sie werden aus den Wurzeln und Höhlungen der Bäume ausgesucht, die das Meer auswirft; Eisen und Steine gehören den Häuptlingen zu, denen sie gegen eine Belohnung und unter Strafe abgeliefert werden müssen.

Das Meer bringt diesen Inseln den Samen und die Früchte vieler Bäume zu, die meist auf denselben noch nicht aufgegangen sind. Die mehrsten dieser Sämereien scheinen noch die Fähigkeit zu keimen nicht verloren zu haben, und wir haben oft dem Schooße der Erde das ihr zugedachte Geschenk fromm anvertraut. Wir haben dieselben gesammelt, und darunter die Früchte von Pandanusarten gefunden, die nur auf den größern im Westen gelegenen Landen vorkommen, die der Barringtonia speciosa, der Aleurites triloba und anderer Bäume, die der gemeinsamen Flora Polynesiens angehören und die wir zunächst im Westen auf den Mariquen-Inseln angetroffen haben. Der größte Theil dieser Sämereien gehört den baumartigen oder rankenden Schotenpflanzen an, die überall zwischen den Wendekreisen gleich häufig sind. Der Samen der Guilandina Bonduc, kommt darunter häufig vor, und wir haben die Pflanze selbst nur einmal auf der Gruppe Otdia und zwar auf einer unter dem Winde gelegenen Insel angetroffen. Wir bemerken, daß Sämereien, die mit der Fluth über den Riff getrieben, auf die innere Seite einer Insel unter dem Winde anlangen, mehr Schutz, bessere Erde und zu deren Aufkommen günstigere Umstände antreffen, als die, so die Brandung auf das Aeußere der Insel auswirft.

Man findet häufig gerollte Bimssteine unter dem Auswurf des Meeres, und dichtgeballte Massen der Cassyta, ähnlich denen, die die Zostera marina auf einigen unserer Küsten bildet, und die man in Frankreich am Mittelländischen Meere Plotte de mer nennt.

Außer den Säugethieren die das Meer ernährt, den Delphinen, die die Radacker nur selten und einzeln erlegen, da sie nicht zahlreich und mächtig genug sind, sie wie andere Insulaner Heerdenweis zu umringen, in ihre Riffe einzutreiben und zu erjagen. Den Kaschelot *) und den seltneren Wallfischen, wird auf Radack nur die allgemein verbreitete Ratte gefunden, welche sich, da ihr kein Feind an die Seite gesetzt ist, auf eine furchtbare Weise vermehrt hat. Kadu, der die Ratte nur im Gefolge des Menschen zu denken scheint, behauptet, sie befände sich auf Dygar nicht. Man stellt auf den

*) Wir haben im Jahre 1817 einen Physeter macrocephalus bei Radack gesehen.

bewohnteren Gruppen und namentlich auf Aur diesen lästigen Thieren zuweilen nach. Man lägt sie bei Kochspeisen sich versammeln, die halb von Feuergruben umringt sind und treibt sie dann in das Feuer, das man für sie geschürt hat. — Die Ratte wird auf Ulbirick von den Weibern gespeiset, und auch auf Otdia haben unsere Matrosen Weiber sie essen sehen.

Die Hühner finden sich auf Radack wild oder verwildert, sie dienen nur auf Ulbirick zur Speise, und werden auf andern Gruppen nur zur Lust einzeln gefangen und gezähmt, ohne daß man Nutzen aus ihnen zu ziehen verstünde. Man findet hie und da um die Wohnungen einen Hahn, der mit einer Schnur am Fuß an einen Pfahl gebunden, an den Streithahn der Tagalen erinnert. Ein kleiner weißer Reiher wird gleichfalls gezähmt. Außer dem Huhn und der Taube der Südsee (Columba australis) kommen nur Wald- und Wasservögel vor, und diese sind auf den bewohnten Gruppen nicht in großer Anzahl. Am häufigsten ist die Sterna stolida, die sich gern in der Nähe der Brandung aufhält.

Die Seeschildkröte wird auf Bygar gefangen; aus der Klasse der Amphibien kommen außerdem vier kleine Arten Eidechsen auf Radack vor.

Die Lagunen im Innern der Inselgruppen, sind an Fischen nur arm. Man trifft außen um die Risse und an deren Eingängen Schaaren von Haifischen an, die nur selten in das innere Meer dringen; diese Thiere sollen bei Bygar den Menschen unschädlich seyn. Wir haben beim Eingange in Eilu Bonniten gefangen. — Der fliegende Fisch ist in der Nähe der niedern Inseln am häufigsten. Die Radacker stellen ihm Nachts bei Feuerschein nach. Es kommen mehrere Arten von Fischen vor, die nicht gegessen werden, und deren Genuß für tödtlich gilt. Kadu führte uns Beispiele von also erfolgten Vergiftungen an. Dieselben Arten werden auf Ulea, nachdem man einen innern Theil (die Leber?) herausgenommen hat, verspeiset und etliche (namentlich Diodon- und Tetrodonarten) gelten da sogar für leckere Bissen. Unter den giftigen Fischen von Radack, werden zwei Roggen, (Rhja) angeführet, welche eine ausnehmende Größe erreichen; die eine hat, wie Raja Aquila und R. Postinaca, einen großen Stachel am Schwanze, die andere hat deren fünf. Beide sollen nach Kadu, zu ihrer Vertheidigung diese Stacheln von sich schießen und sie nach deren Verlust, binnen zwanzig Tagen wieder erzeugen. Man greift sie nur von vorn an. Sie werden der Haut wegen, die die Trommeln zu bespannen dient, nachgesucht. Beide Arten werden auf Ulea gegessen.

Man trifft eine reiche Mannigfaltigkeit sowohl einschaliger als zweischaliger Muscheln an. Manche werden gespeiset, und die Schalen von manchen werden verschiedentlich benutzt. Das Tritonshorn dient als Signaltrompete. Die Chamazigas und andere große zweischalige Muscheln, dienen als Gefäße, und werden auch Schneidewerkzeuge daraus verfertigt, die Perlenmutter wird zu Messern geschärft und kleinere Schneckenarten, werden zum Schmuck in zierlichen Reihen um Haupt und Nacken getragen.

Unter den Krebsen, machen sich verschiedene kleine Pagurus-Arten bemerkbar, die in erborgten bunten Gehäusen von allerhand Seeschnecken, in das Innere der Insel ihrer Nahrung nachgehen.

An nackten Mollusken, Würmern und Zoophyten, ist die Fauna vorzüglich reich. Wir bemerkten einen Tintenfisch, etliche schöne Arten von Seeigeln und Seesternen, etliche Medusen, diese nicht in ablen Gruppen, etliche Holothurien. Die dürftigen, um Nahrung bekümmerten Radacker haben im Ueberfluß auf ihren Rissen, eine der Thiere (Trepang), nach welchem die chinesischen Wollüstlinge so gierig sind, und darben oft, ohne noch versucht zu haben, den Hunger mit diesem ekelhaften Wurm zu stillen. Das Meer wirft häufig eine kleine Physalix (Physalis pelagica Vilet) auf die Risse aus. Ein

Wurm durchbohrt den Felsen unter der Linie des höchſten Waſſerſtandes, und lebt im Innern des Kalkſteines und unſer gemeiner Regenwurm iſt auch auf dieſen entlegenen Inſeln einheimiſch.

Inſekten gibt es nur ſehr wenige, wir bemerkten die Scolopendra morsitans und den Scorpio australasiae, vor dem die Eingebornen keine Scheu bezeugten, und deſſen Stich, nach Kadu, eine örtliche vorübergehende Geſchwulſt verurſachen ſoll.

Die Einwohner von Radack ſind weder von großer Statur noch von ſonderlicher körperlicher Kraft. Sie ſind, obgleich ſchmächtig, wohlgebildet und geſund, und ſcheinen ein hohes Alter mit heiterer Rüſtigkeit zu erreichen. *) Die Kinder werden lange geſäugt und nehmen noch die Bruſt wenn ſie ſchon zu gehen und zu ſprechen vermögen. Die Radacker ſind von dunklerer Farbe als die Ot-Waihier, von denen ſie ſich vortheilhaft unterſcheiden durch größere Reinheit der Haut, die weder der Gebrauch der Kava noch ſonſt dort herrſchende Hautkrankheiten entſtellen. Beide Geſchlechter tragen ihr langes ſchönes ſchwarzes Haar, ſauber und zierlich hinten aufgebunden. Bei Kindern hängt es frei und lockig herab. Die Männer laſſen den Bart wachſen, welcher lang obgleich nicht ſonderlich dicht wird. **) Sie haben im allgemeinen die Zähne von der Art ihrer Vollsnahrung, von dem Kauen der holzig faſerigen Frucht des Pandanus, verdorben und die vorderen oft ausgebrochen. Es iſt bei den Häuptlingen weniger der Fall, für die gewöhnlich der Saft der Frucht über den Rand einer Muſchel ausgekratzt und ausgeſchieden wird. Mann und Weib tragen in den durchbohrten Ohrlappen ein gerolltes Pandanusblatt. Die Rolle hat bei den Männern drei bis vier Zoll im Durchmeſſer, bei den Weibern unter der Hälfte. Sie wird zuweilen von einer feinen Schildpattlamelle überzogen. Etliche ältere Leute hatten außerdem den obern Rand des Ohrknorpels, zum Durchſtecken von Blumen durchbohrt.

Die kunſtreich zierliche Tatuirung ***) iſt nach dem Geſchlecht verſchieden, bei jedem gleichförmig. Sie bildet bei den Männern über Schulter und Bruſt, ein am Nabel zugeſpitztes Dreieck, das aus kleineren verſchiedentlich verbundenen Strichen beſteht. Aehnliche wohlgeordnete Horizontalſtriche, nehmen den Rücken und den Bauch ein. Bei den Weibern ſind nur die Schultern und die Arme tatuirt. Außer dieſer regelmäßigen Zeichnung, die am Erwachſenen erſt ausgeführt wird und nur bei wenigen fehlt, haben alle als Kinder ſchon an Lenden, Armen, aber ſeltener im Geſicht, Gruppen von Zeichen oder Strichen tatuirt. Wir bemerkten etliche Mal unter dieſen Zeichen das Bild des römiſchen Kreuzes. ****) Die tatuirte Stelle iſt ſehr dunkel, ſcharf gezeichnet und über der Haut erhaben.

---

*) Wir müſſen einer natürlichen Mißbildung erwähnen, die wir an verſchiedenen Weibern der Häuptlinge auf verſchiedenen Gruppen und an einem jungen Häuptling der Gruppe Ellu bemerkt haben, ſie betrifft die Vorderarme. Die Ulna erſcheint im Bug der Hand nach oben ausgereckt und der gekrümmte in ſeinem Wachsthum mehr oder minder gehemmte Vorderarm, iſt in einigen Fällen kaum Spannenlang; die Hand iſt klein und nach außen gewerfen. — Ein Kind auf Otdia hatte eine doppelte Reihe Zähne im Mund. Noch iſt ein Beiſpiel von Taubſtummheit anzuführen.

**) Man erzählte uns von einem im Kampf auf Tabual gebliebenen Mann aus Medure, deſſen voller Bart ihm bis auf die Knie hing.

***) Wir hatten im Frühjahr 1816 auf Mirick (den Kutuſoff-Inſeln) dieſe Tatuirung überſehen.

****) Eingeborne der Mulgrave-Inſeln die an Bord der Charlotte ſtiegen, trugen nach Art der Spanier ein Kreuz, am Halſe gehangen. Wir haben dieſen Schmuck auf Radack nicht angetroffen und uns vergeblich bemüht in dem Zeichen, deſſen wir erwähnten, irgend eine Beziehung auf Chriſten und Europäer zu entdecken.

Das Kleid der Männer beſteht im Gürtel mit hangenden Baſtſtreifen, den öfters eine kleinere viereckige Matte als Schürze begleitet; Knaben gehen, bis ſie das männliche Alter erreicht haben, völlig nackt. Die Weiber tragen zwei längere Matten mit einer Schnur über die Hüften befeſtigt, die Mädchen ſchon eine kleinere Schürze. Die Männer tragen öfters außer den Blumen- und Muſchelkränzen, womit ſich beide Geſchlechter zieren, einen Halsſchmuck von gereiheten Delphinenzähnen, mit vornhängenden Platten von Knochen deſſelben Thieres oder von Schildkröt. Zu dieſem Schmuck werden auch dünne runde Muſchel- und Cocosſchaalenſcheiben gebraucht. Wir haben auch unter ihrem Schmuck die Schwanzfedern des Tropicvogels, die Federn der Fregatte und Armbänder aus der Schaale einer größeren einſchaaligen Muſchel geſchliffen, angetroffen.

Die Irus oder Häuptlinge zeichnen ſich oft durch höheren Wuchs aus, nie durch unförmliche Dicke des Körpers. *) Die Tatuirung verbreitet ſich meiſt bei ihnen über Theile des Körpers, die beim gemeinen Mann verſchont bleiben, die Seiten, die Lenden, den Hals oder die Arme. —

Die Häuſer der Radacker beſtehen blos in einem von vier niedern Pfoſten frei getragenem Dache, das mit einem Hängeboden verſehen iſt. Man kann unter demſelben nur ſitzen. Man klettert durch eine viereckige Oeffnung in den obern Raum, worin die kleine Habe verwahrt wird. Man ſchläft auf dieſem Boden oder unten in der offnen Halle und etliche zeltförmige offne Hütten umher, dienen zu abgeſonderten Schlafgemächern. Die Dächer ſind von Cocos- oder Pandanusblättern, der Eſtrich iſt eine Streu von feinen am Strande aufgeleſenen Korallen und Muſcheltrümmern. Eine bloße grobe Matte dient zum Bett und ein Holzſtamm zum Kopfkiſſen.

Wir hielten anfangs nicht dieſe Häuſer, die wir auch oft verlaſſen fanden, für die ſtetigen Anſiedelungen der Menſchen. Dieſe Schiffer ziehen auf ihren kunſtreichen Booten **) mit Habe und Familie, bald auf die eine bald auf die andere Inſel, und ſo verſammelte ſich, als wir erſt mit ihnen befreundet waren, immer der größte Theil der Bevölkerung einer Gruppe in unſerer Nähe.

Der wildwachſende Pandanus, ſcheint ein gemeinſchaftliches Gut zu ſeyn. Ein Bündel Blätter dieſes Baumes (Zeichen des Eigenthums) an den Aſt gebunden, woran eine Frucht reift, ſichert dem, der ſie entdeckt hat, ein Recht darauf. Wir haben oft und beſonders auf den ärmlichern nördlichen Gruppen, dieſe Frucht, faſt alleinige Nahrung der Radacker, ganz unreif verzehren ſehen. Die Cocosbäume ſind ein Privateigenthum. Man ſieht öfters die, ſo in der Nähe der Wohnungen mit reifenden Nüſſen beladen ſind, mit einem um den Stamm derſelben, durch Zuſammenknüpfen der entgegengeſetzten Blättchen befeſtigten Cocosblatt, das durch Rauſchen das Hinanklettern verrathen ſoll, verwahrt. Auf den volkreicheren Gruppen Kaben und Aur, ſind oft Bezirke und Baumgärten an Umzäunungsſtatt mit einer Schnur umzogen.

Außer ihrer Sorge für Nahrung, beſchäftigen unſere Freunde nur ihre Schifffahrt und ihr Geſang. Ihr liebſtes ihr einziges Gut ſind ihre Boote und ihre Trommel, welche ſchon ihre Kinderſpiele ausmachen. Sie führen beſonders am Abend, im Kreis um ein helloderndes Feuer verſammelt, ihre ſitzenden Liedertänze auf. Berauſchende Freude ergreift dann Alle und Aller Stimmen miſchen ſich im Chor. Dieſe Lieder gleichen denen der O-Waihier, ſie ſind aber roher, verzerrter, die allmählig geſteigerten Wellen des Geſanges arten zuletzt in Geſchrei aus.

*) Der Häuptling der Gruppe Ligiep, ſoll hierin eine Ausnahme machen und ein ausnehmend feiſter Mann ſeyn.

**) Der Verfaſſer dieſer Aufſätze überläßt beſagteren, dieſe Fahrzeuge die im weſentlichen mit den oft erwähnten Proas der Marianen-Inſeln übereinkommen, kunſtgerecht zu beſchreiben.

Wir lernten zuerſt und hauptſächlich auf der Gruppe Otdia das anmuthige Volk von Radack kennen. Die Menſchen, die uns freundlich einladend entgegen kamen, ſchienen uns eine Zeit lang, im Gefühl unſerer Ueberlegenheit, zu ſcheuen. Die Häuptlinge bewieſen den ſtärkeren Muth, die größere Zuverſicht. Vertrauen machte unſere Freunde nie zudringlich, nie überläſtig. Die Vergleichung unſeres überſchwänglichen Reichthums und ihrer Dürftigkeit, erniedrigte ſie nie zum Betteln, verführte ſie ſelten zum Diebſtahl, ließ ſie nie die Treue brechen, wo ihnen getraut ward. Wir durchwandelten täglich einzeln, ohne Waffen ihre Inſeln, ſchliefen bei weggelegten Schätzen (Meſſer, Eiſen) unter ihren Dächern, entfernten uns auf längeren Zügen auf ihren Booten und vertrauten ihrer Geſinnung, wie wir bei uns dem wachenden Schutze der Geſetze vertrauen. Wir tauſchten mit ihnen, von ihnen zuerſt aufgefordert, unſere Namen. Die Menſchen kamen uns, wo wir erſchienen, gaſtfreundlich entgegen, und reichten uns Cocosnüſſe dar. Wir handelten auf Otdia nicht, wir beſchenkten und wurden beſchenkt. Einzelne ſchienen zu geben, eine gleiche Luſt zu haben als wir und brachten uns noch mit ſeiner Sitte Geſchenke, wann Gegengeſchenke nicht mehr zu erwarten waren. Andere betrugen ſich eigennütziger. Wo unerhörte Ereigniſſe nie überdachte Verhältniſſe herbeiführen und die Sitte ſchweigt, muß der eigenthümliche Character der Menſchen ſich ſelbſtſtändig offenbaren. Die Frauen verhielten ſich ſchamhaft und zurückhaltend, ſie entfernten ſich, wo wir uns zuerſt zeigten, und kamen nur in dem Schutze der Männer wieder hervor. Gegen unſere kleinen Geſchenke, Ringe, Glasperlen, die ſie weniger als wohlriechende Holzſplitter von engliſchen Bleiſtiften zu ſchätzen ſchienen, reichten ſie uns mit zierlicher Art den Schmuck den ſie eben trugen, dar, ihre Muſchel- und Blumenkränze. — Kein Weib von Radack iſt je an unſern Bord gekommen.

Uns trat überall das Bild des Friedens bei einem werdenden Volke entgegen, wir ſahen neue Pflanzungen, fortſchreitende Cultur, viele aufwachſende Kinder bei einer geringen Menſchenzahl, zärtliche Sorgfalt der Väter für ihre Erzeugten, anmuthige leichte Sitten, Gleichheit im Umgang zwiſchen Häuptlingen und Mannen, keine Erniedrigung vor Mächtigern und bei größerer Armuth und minderem Selbſtvertrauen, keine der Laſter durchblicken, die die Völkerſchaften des öſtlicheren Polyneſiens entſtellen.

Wir erfuhren zuerſt auf Aur, daß dieſe kümmerlich ſich nährenden Menſchen, auch ihre Kriege führen, daß Herrſch- und Eroberungsſucht auch über ſie dieſen Fluch gebracht. Sie forderten uns auf mit unſerm furchtbaren Eiſen (die verderblichere Wirkung anderer Waffen, hatten ſie durch uns nicht kennen gelernt) in ihre blutigen Fehden wie Schickſalsmächte einzugreifen.

Der gewaltige Lamari iſt von Meduro ausgegangen, ſich alle nördlicheren Inſelgruppen Radacks mit den Waffen zu unterwerfen. Er herrſchet nun über Aur, Kaben und dem Norden der Kette, und hat auf Aur ſeinen Sitz. Die von Meduro und Arno führen gegen ihn und ſein Reich den Krieg. Ihre Streifzüge auf dreißig Booten, jedes mit Sechs bis Zehn Menſchen bemannt, haben ſich bis Otdia erſtreckt. Der neuliche Kampf auf Tabual, hat vier Menſchen das Leben gekoſtet, dreien von Seiten Meduros, einen von Seiten Aur. In einem frühern Kriegszug waren auf derſelben Inſel gegen Zwanzig von jeder Seite geblieben.

Lamari bereiſte zu Anfang von 1817 die Inſeln ſeines Gebietes, ſein Kriegsgeſchwader, eben auch an dreißig Boote ſtark, auf Aur zuſammen zu berufen, von wo aus er gegen Meduro ziehen wollte. Wir erwarteten dieſen Fürſten auf Eiln anzutreffen, er war bereits auf Udirick, bei welcher Gruppe er uns in ſeinem Boote auf offner See beſuchte. Als wir gegen das Ende deſſelben Jahres nach Otdia wiederkamen, war die Kriegsmacht in Aur verſammelt. Lamari hatte die Inſel Meſid verfehlt und auf andere Gruppen verſchlagen, Verzicht auf die Verſtärkung geleiſtet, die er von daher zu erwarten hatte.

Wir werden, was uns von der Religion, der geſelligen Ordnung, den Sitten und Bräuchen unſerer Freunde kund geworden ausführlich berichten.

Die Bewohner von Radack verehren einen unſichtbaren Gott im Himmel, und bringen ihm ohne Tempel und Prieſter, einfache Opfer von Früchten dar. In der Sprache bedeuten Jageach Gott, der Name des Gottes iſt Anis. Bei zu unternehmenden Kriegen und ähnlichen Gelegenheiten finden feierliche Opfer ſtatt; die Handlung geſchieht im Freien. Einer aus der Verſammlung, nicht der Chef, weihet dem Gotte die Früchte durch Emporhalten und Anrufen; die Formel iſt: Gidien Anis mne jeo, das letzte Wort wiederholt das verſammelte Volk. Wenn ein Hausvater zum Fiſchfang ausfährt oder etwas ihm wichtiges unternimmt, ſo opfert er unter den Seinen. Es gibt auf verſchiedenen Inſeln heilige Bäume, Cocospalmen, in deren Krone ſich Anis niederläßt. Um den Fuß eines ſolchen Baumes, ſind vier Balken im Viereck gelegt. Es ſcheint nicht verboten zu ſeyn, in den Raum, den ſie einſchlieſſen, zu treten, und die Früchte des Baumes werden von den Menſchen gegeſſen.

Die Operation des Tatuirens, ſteht auf Radack in Beziehung mit dem religiöſen Glauben, und darf ohne gewiſſe göttliche Zeichen nicht unternommen werden. *) Die welche tatuirt zu werden begehren, bringen die Nacht in einem Hauſe zu, auf welches der Chef, welcher die Operation vollziehen ſoll, den Gott herab beſchwört; ein vernehmbarer Ton, ein Pfeifen, ſoll ſeine Zuſtimmung kund geben. Bleibt dieſes Zeichen aus, ſo unterbleibt auch die Operation. Daher ſie an Etlichen nie vollführt wird. Im Fall der Uebertretung, würde das Meer über die Inſel kommen und alles Land untergehen. Vom Meere bedroht wohlbekannte Gefahr allein den Inſeln, und der religiöſe Glaube verhängt oft dieſe Ruthe über die Menſchen. Dagegen helfen aber Beſchwörungen. Kadu hat auf Radack das Meer bis an den Fuß der Cocosbäume ſteigen ſehen, aber es wurde bei Zeiten beſprochen und trat in ſeine Grenzen zurück. Er nannte uns zwei Männer und ein Weib, die auf Radack dieſe Beſchwörung verſtehen.

Die wüſte Inſelgruppe Bygar, hat ihren eignen Gott. Der Gott von Bygar iſt blind, er hat zwei junge Söhne, Namens Rigabuil, und die Menſchen, die Bygar beſuchen, nennen einander, ſo lange ſie da ſind, Rigabuil, damit der blinde Gott ſie für ſeine Söhne halte und ihnen Gutes thue. Anis darf auf Bygar nicht angerufen werden, der Gott würde den, der es thäte, mit ſchwerer Krankheit und mit Tod ſchlagen. Unter einem Baume von Bygar werden Opfer von Früchten, Cocos u. ſ. w. dargebracht. Daß in die Gruben Waſſer quelle, helfen wohl und ohne Fehl ausgeſprochene Beſchwörungsformeln, denn, iſt der Erfolg ungünſtig, ſo iſt etwas verſehen worden und die Worte wurden nicht recht geſagt. Es iſt überall wie bei uns. **) Bei Bygar dürfen die Hanſiſche dem Menſchen nichts thun, Gott läßt es nicht zu. Von allen Gruppen Radacks aus, wird Bygar über Utirick beſucht, nur die aus Eilu dürfen es nicht unmittelbar. Sie müſſen einen Monat auf Utirick verweilen, bevor ſie hinfahren, und müſſen nach der Rückkehr einen andern Monat auf derſelben Gruppe verharren, bevor ſie von dem mitgebrachten Vorrath genießen. — Dieſer Vorrath beſteht in Fleiſch von Vögeln und Schildkröten, welches erſt gebacken und ſodann an der Sonne getrocknet worden. Der Gebrauch des Salzes iſt auf Radack unbekannt.

*) Unſere Freunde weigerten ſich ſtets unter verſchiedenen Vorwänden uns dieſe Zierde zu ertheilen. Sie ſchützten uns oft die bedenklichen Folgen, das Aufſchwellen der Glieder, das ſchwere Erkranken vor. Einſt beſchied ein Chef auf Aur einen von uns, die Nacht bei ihm zuzubringen, daß er ihn am andern Morgen tatuire; am andern Morgen wich er wiederholt der Zudringlichkeit ſeines Gaſtes aus.

**) Als Beiſpiel der Glaube an die Arznei, der letzte woran der Ungläubige noch hängt.

Die Ehen, die Beſtattung der Todten, die Gelage die bei verſchiedenen Gelegenheiten angeſtellt werden, ſcheinen außer Beziehung mit der Religion zu ſeyn. Ueber den Begriff der Fortdauer nach dem Tode, iſt es uns nicht gegluckt, uns mit Kadu zu verſtändigen.

Obgleich den Häuptlingen keine beſondere Ehrfurchtsbezeugung gezollt wird, ſo üben ſie doch über alles Eigenthum ein willkührliches Recht. Wir ſahen ſelbſt von uns beſchenkte Häuptlinge, gegen Mächtigere unſere Gaben verheimlichen. Sie ſcheinen in mehreren Graden, einander untergeordnet zu ſeyn, ohne daß wir recht dieſe Verhältniſſe durchſchauen gekennt. Narick war der mächtigſte auf Otdia, ſein Vater Saur-aur, vielleicht der wirkliche Häuptling der Gruppe, lebte auf Aur. Narick und ſein Sohn, ein Knabe von ungefähr zehn Jahren, trugen allein etliche Streifen von Pandanusblättern, worin Knoten geknüpft waren, um den Hals und es ſchien ein Vorrecht zu ſeyn. Wir haben ähnliche Streifen in Häuſern von Häuptlingen hängen ſehen, die, wie gedorrte Fiſchköpfe, unreife Cocos und Steine, das Anſehn geweihter Gegenſtände hatten. Die Erbfolge iſt nicht unmittelbar von dem Vater auf den Sohn, ſondern von dem ältern Bruder auf den Jüngeren, bis nach Ableben Aller, der Erſtgeborne Sohn des Erſten wieder an die Reihe tritt. — Frauen ſind ausgeſchloſſen. — Wo ein Chef auf eine Inſel anfährt, wird von ſeinem Boote aus ein Zeichen gegeben und ſeinen Bedürfniſſen wird ſofort mit dem beſten Vorhandenen zuvorgekommen. Dieſes Zeichen gibt wer am Vorderſchiffe ſich befindet, indem er den rechten Arm ſchwenkt und ruft. Dieſes wurde, wo Offiziere der Expedition, auf Böten der Eingebornen fuhren, auch beobachtet. Die Häuptlinge zeichnen ſich durch freiere Bewegungen in ihrem Gange aus, die der gemeine Mann nicht nachahmen darf.

Zum Kriege berufen die Fürſten ihre Mannen, der Häuptling jeglicher Gruppe, ſtößt mit ſeinen Booten zu dem Geſchwader, man unternimmt mit vereinter Macht eine feindliche Gruppe zu überfallen, man landet. Nur auf dem Lande wird gekämpft. Die Weiber nehmen Antheil an dem Kriege, nicht nur wo es dem Feinde auf eignem Boden zu wehren gilt, ſondern auch beim Angriff und ſie machen auf dem Geſchwader, obgleich in Minderzahl, doch einen Theil der Kriegsmacht aus. Die Männer ſtehen in der Schlacht voran. Ihre Waffen ſind zum fernen Kampf, die Schleuder, die ſie ohne Geſchick handhaben, und ein an beiden Enden zugeſpitzter Stab, der in Bogen geſchleudert, wie der Durchmeſſer eines rollenden Rades ſich in der Luft ſchwingt, und mit dem Ende, womit er voran fällt, ſich einbohrt. Zum nahen Kampf, der Wurfſpieß, ein fünf Fuß langer Stock, der geſpitzt und mit Widerhaken oder Haifiſchzähnen verſehen iſt; wir haben ein kurzes krummes hölzernes Schwerdt, deſſen beide Schärfen mit Haifiſchzähnen verſehen ſind, nur auf Meſid geſehen. Die Weiber bilden unbewaffnet ein zweites Treffen. Etliche ihrer, rühren nach dem Geheiß des Führers die Trommel, erſt in langſamen abgemeſſenem Takt (Ringesipinem) wenn von fern die Streiter Wurf auf Wurf wechſeln, dann in verdoppelten raſchen Schlägen (Pinneneme) wenn Mann gegen Mann im Handgemenge ficht. Die Weiber werfen Steine mit der bloßen Hand, ſie ſtehen im Kampfe ihren Lieben bei und werfen ſich ſühnend und rettend zwiſchen ſie und den obſiegenden Feind. Gefangene Weiber werden verſchont, Männer werden nicht zu Gefangenen gemacht. Der Mann nimmt den Namen des Feindes an, den er in der Schlacht erlegt. Eingenommene Inſeln werden aller Früchte beraubt, aber die Bäume werden geſchont.

Die Ehen beruhen auf freier Uebereinkunft und können wie geſchloſſen auch aufgelöſet werden. Ein Mann kann mehrere Weiber haben. Das Weib iſt die Gefährtin des Mannes und ſcheint in billigem Verhältniß zu dem Haupt der Familie ſich ihm ſelbſtſtändig und frei unterzuordnen. Beim Wandern ge-

hen die Männer beſchützend voran und die Weiber folgen ihnen. Wo geſprochen wird, reden die Männer zuerſt, die Weiber nehmen, aufgefordert, Antheil am Geſpräch, und auf ſie wird gehört. Im Frieden iſt ihnen blos, was wir weibliche Arbeiten nennen, auferlegt. Die Trommel, die in Allen die Freude erweckt, iſt in ihrer Hand. Unverheirathete genießen unter dem Schutze der Sitte ihrer Freiheit. Das Mädchen bedingt ſich Geſchenke von dem Manne aus — aber der Schleier der Schamhaftigkeit iſt über alle Verhältniſſe, die beide Geſchlechter vereinigen, gezogen. Wir bemerken, daß die ſelbſt unter Männern auf den Carolinen, wie auf den Inſeln des öſtlichen Polyneſiens übliche Liebkoſung durch Berührung der Naſe, auf Radack nur zwiſchen Mann und Weib und nur im Schatten, worin Vertraulichkeit ſich verbirgt, gebräuchlich iſt.

Das Band der ausſchließlichen Freundſchaft zwiſchen zweien Männern, welches auf allen Inſeln der erſten Provinz ſich wiederfindet, leget auf Radack dem Freunde die Verbindlichkeit auf, ſeinem Freunde ſein Weib mitzutheilen, verpflichtet ihn aber nicht zur Blutrache.

Wir erwähnen zögernd und mit Schaudern eines Geſetzes, deſſen Grund uns Kadu in dem drängenden Mangel, und der Unfruchtbarkeit der ſtiefmütterlichen Erde angegeben hat. Jede Mutter darf nur drei Kinder erziehen, das Vierte, das ſie gebiert und jedes darauf folgende, ſoll ſie ſelbſt lebendig vergraben. Dieſem Gräuel ſind die Familien der Häuptlinge nicht unterworfen. Uneheliche Kinder werden übrigens, wie die Ehelichen erzogen. Wenn ſie zu gehen vermögen, nimmt ſie der Vater zu ſich. Wo kein Vater ſein Kind anerkennt, behält es die Mutter. Wenn die Mutter ſtirbt, nimmt ſich ein anderes Weib des Kindes an.

Die Leichen der Verſtorbenen werden in ſitzender Stellung mit Schnüren ganz umwickelt. Die Häuptlinge werden auf den Inſeln begraben. Ein mit großen Steinen abgemeſſener viereckiger Raum, bezeichnet unter den Palmen am innern Strand den Ort. Die aus dem Volke werden in das Meer geworfen. Gegen in der Schlacht gefallene Feinde findet nach ihrem Range daſſelbe Verfahren ſtatt. Ein eingepflanzter Stab mit ringförmigen Einſchnitten, bezeichnet das Grab der Kinder die nicht leben durften. Wir haben ſelbſt beide Arten der Begräbniſſe geſehen.

Vor langer Zeit hat ſich ein Europäiſches Schiff bei Kaben gezeigt und einen Tag lang ohne eine Landung zu verſuchen, in der Nähe dieſer Gruppe verweilt. Der Häuptling Saur-aur, unſer Gaſtfreund auf Tabual, iſt an Bord dieſes Schiffes geſtiegen. (Wir bemerken, daß er zur Zeit Laelidjú hieß, indem er ſeither ſeinen jetzigen Namen durch freundlichen Tauſch von einem Häuptling der Inſelkette Ralick erhalten hat, welcher nun nach ihm Laelidjú genannt wird.) Die Eingebornen haben von dieſem Schiff Eiſen und Glasſcherben erhandelt. Kadu beſaß ſelbſt auf Aur zwei dieſer Scherben und erinnerte ſich deſſen bei Gelegenheit ähnlicher, die er unter uns für ſeine Freunde aufhob. *) Kein Lied hat das Andenken dieſes Schiffes aufbewahrt. Keine Namen ſind der Vergeſſenheit entriſſen.

Wir ſind die erſten Europäer, die auf Radack gelandet und deſſen anmuthiges Volk kennen gelernt. Wir haben aus Grundſatz und aus Neigung, aus wirklicher inniger Liebe, von dem, was wir für dieſes Volk zu thun vermochten, nichts zu unterlaſſen uns beſtrebt. Wir hatten bei unſerm erſten Beſuch unſere Freunde auf Otdia in Beſitz von Schweinen, Ziegen, zahmen Hühnern geſetzt, Ignam waren gepflanzt und Melonen und Waſſermelonen waren aufgegangen und in gutem Gedeihen. Wir fanden,

*) Man kann das Holz mit Glasſcherben ſchaben, und ſie ungefähr wie wir den Hobel gebrauchen. Sie haben einen wirklichen Werth.

als wir nach wenigen Monaten zurückkehrten, die Stelle des Gartens auf der Insel Otdia verödet und leer. Nicht Ein fremdes Unkraut war, unsere fromme Absicht zu bezeugen, zurück geblieben. Die Schweine waren verdurstet, die Hühner waren nicht mehr vorhanden, der Fürst Lamary hatte die Ziegen nach Aur überbracht, und so auch die Igname von der Insel Otdia, die allein der feindlichen Ratte widerstanden, dahin verpflanzt. Der alte Häuptling Laergaß hatte auf einer Insel seines Gebietes andere von uns dort gepflanzte Igname entdeckt. Er hatte diese Wurzeln wohlschmeckend gefunden, und nachdem er sie gegessen, das Kraut sorgfältig wieder gepflanzt. Dieses Verfahren, welches bei der Cultur der Taro beobachtet wird, hatte sein Vertrauen getäuscht.

Der eigentliche Zweck unseres zweiten Besuches war, unsern Freunden wohlthätig zu seyn. Wir brachten ihnen Ziegen, Schweine, Hunde, Katzen, zahme Hühner, Bataten aus den Sandwich-Inseln (Ipomoea tuberosa Lour. Coch.), die Melone, die Wassermelone, Kürbisse verschiedener Arten, solche, wovon die Frucht zu schalbaren Gefäßen benutzt, und andere, wovon sie gegessen wird, das Zukkerrohr, die Weinrebe, die Ananas, den Apfelbaum der Sandwich-Inseln (nicht eine Eugenia), die Tea root (Dracaena terminalis), den Citronenbaum, und den Samen verschiedener auf den Sandwich-Inseln nutzbarer Bäume, des Kukui (Aleurites triloba), dessen Nüsse als Kerzen gebrannt werden und Oel und Farbestoff gewähren, zweier der Sträucherarten, deren Bast zur Verfertigung von Zeugen dient u. a. m.

Wir haben mit frommem Sinn den Samen ausgestreut, dessen zu warten unser Freund Kadu übernommen hat.

Möge Kadu in seinem schönen Beruf mit Weisheit und Kraft verfahren, möge ihm gelingen, was ohne ihn nicht zu hoffen stand. Möge der Gute das Gute, was er will, bewirken, möge er, der Wohlthäter eines liebenswerthen Volkes, dessen Wohlstand begründen, es friedlich und volksthümlich zum Besseren leiten, und es bald bewegen, ein Natur empörendes Gesetz abzuschwören, welches nur in der Noth begründet war.

Wir müssen es uns gestehen, unser Freund steht allein dem Neid seiner Ebenbürtigen, der Begehrlichkeit und Machtsseiner Fürsten blos, und die Schätze, womit ihn unsere Liebe überhäuft, ziehen das Gewitter über sein Haupt zusammen. Unsere Besorgniß kann noch weiter gehen. Der wirkliche Reichthum an Eisen, welchen wir mit Lust auf Radack vergeudet, kann zwischen dem Süden und dem Norden dieser Kette, und zwischen ihr und Ralick einen verderblichen Krieg schüren, und Blut die Frucht unserer Milde seyn.

Die dürftigen und Gefahr drohenden Riffe Radacks haben nichts, was die Europäer anzuziehen vermöchte, und wir wünschen unsern hindergleichen Freunden Glück, in ihrer Abgeschiedenheit zu beharren. Die Anmuth ihrer Sitten, die holde Schaam, die sie ziert, sind Blüten der Natur, die auf keinem Begriffe von Tugend gestützt sind. Sie würden sich unsern Lastern leicht bildsam erweisen, und wir das Opfer unserer Lüste, unsere Verachtung auf sich ziehen.

Ralick ist nah im Westen von Radack eine ähnliche Kette niederer Inselgruppen, deren Geographie selbst Weibern auf Radack geläufig ist. — Ralick ist fruchtreicher und bevölkerter als Radack. Das Volk, die Sprache, die Tatuirung sind dieselben. Es werden keine Kinder gemordet, die Frauen ziehen nicht mit in den Krieg. Die Menschen sind wohlhabender, wohlgenährter als auf Radack, sie

tragen einen noch größeren Ohrenschmuck. Etliche Männer werden namentlich angeführt, die die erweiterten Ohrlappen über den Kopf zu ziehen vermögen.

Zwischen beiden Inselketten finden Reisen, feindliche und freundliche Berührungen statt. Ein Häuptling von Ciln zeigte uns Narben von Wunden, die er auf Ralick empfangen; Ralick hat auf 30 Booten den Krieg in Radack geführt, Häuptlinge von Radack fuhren hinüber, ein freundschaftliches Verhältniß ward wieder hergestellt.

Es ist einmal ein Europäisches Schiff nach Ralick gekommen. Dieß Schiff soll eine längere Zeit (angeblich ein Jahr) in Odia (einer Hauptgruppe dieser Kette) vor Anker gelegen haben.

Wir vermuthen, daß gleichfalls auf Ralick die südlichern Gruppen die reicheren sind. Nicht alle Erzeugnisse, Bananen, Wurzeln u. a. w. kommen auf allen Gruppen vor.

Nepith-Ururwird uns als eine beträchtliche Gruppe niederer Inseln geschildert; durch häufige von dorther auf ihre Riffe verschlagene Boote den Einwohnern von Radack bekannt. Die Böte und die Tracht der Menschen sind auf Nepith-ururdieselben als auf Radack. Die Sprache ist eine eigene, die Tatuirung ist verschieden. Sie nimmt die Seiten des Körpers ein und erstreckt sich auf das Aeußere der Lenden und Beine. Hausthiere sind da nicht, die Brodfrucht, der Cocos, die Bananen, Wurzeln und, wie auf Radack, die Frucht des Pandanus, dienen zur Nahrung.

Die Eingebornen von Nepith-ururleben in fortwährendem Kriege unter sich. Der Mann hat fortwährend die Waffen in der Hand, und wenn er sich, um zu essen, niedersetzt, so legt er einen Wurfspieß zu seiner Rechten und einen andern zu seiner Linken neben sich. Menschenfleisch wird auf Nepith-ururgegessen.

Auf die Insel Relich der Kette Ralick kamen einmal vor langer Zeit fünf Menschen aus Nepith-ururauf einem Boote an. Sie fischten, und fingen keine Fische, an Früchten war kein Mangel, sie schlachteten einen aus ihrer Zahl, backten und aßen ihn. Ein Zweiter ward eben so geschlachtet und verzehrt. Die Bewohner von Relich bezwangen und tödteten die drei Uebrigen.

Auf der Insel Airick, der Gruppe Kaben, leben ein Mann und ein Weib, auf der Gruppe Arno zwei Männer und ein Weib aus Nepith-ururr, die auf Booten auf Radack getrieben sind. Ein zweites Weib, welches letztere noch bei sich gehabt, war zur See während der langen Irrfahrt vor Durst gestorben. Diese fünf Menschen waren schon vor Kadu's Ankunft auf Radack. Zu seiner Zeit sind noch zwei Böte zugleich aus Nepith-ururauf der Gruppe Aur, wo er sich befand, angelangt, in jeglichem ein Mann und ein Weib. Sie waren, nach ihrer Angabe, seit neun Monaten zur See und hatten fünf Monate vom Fischfange ohne frisches Wasser gelebt. Die Eingebornen von Radack wollten gegen diese Menschenfresser zu den Waffen greifen. Die Häuptlinge beschützten die Fremden, ein Chef auf Tabual hat einen Mann und ein Weib aufgenommen, ein Chef auf Aur die anderen.

Bogha ist der Name einer geringen niederen Inselgruppe, welche den Radackern durch folgendes Ereigniß bekannt geworden. Ein Weib von Bogha ward, als sie längs dem Riffe von einer Insel dieser Gruppe zu der andern eine Ladung Cocos zog, von der Fluth weggespült. Ihre Cocos dienten ihr zu einem Floß und trugen sie; sie trieb mit Wind und Strom an Bygar vorüber und ward am fünften

Tag auf Udirick ausgeworfen. Dieses Weib lebt noch auf der Insel Tabual, der Gruppe Aur. Bogha erscheint uns in seiner Abgesondertheit als der Sitz einer verschollenen Kolonie von Radack, deren Sprache daselbst gesprochen wird.

Die von Capit. Johnstone auf der Fregatte Cornwallis im Jahre 1807 gesehenen und von uns wieder aufgesuchten Inseln im Nordosten von Radack (dieselben nach Krusenstern Beiträge zur Hydrographie p. 114 No. 24 und p. 119, die Ferdinand Quintana auf dem Schiffe Maria 1796 und die Nassauische Flotte 1625 gesehen, wie auch das Gaspar rico der alten Karten) bilden eine niedere sichelförmige Gruppe geringen Umfangs, deren Rundung gegen den Wind gekehrt ist. Nur auf der Windseite hat sich Erde auf dem Riffe angesammelt. Es ragt meist unter dem Winde nackt aus den Wellen hervor und senkt sich zu seinem Eingange in das innere Meer. Die Inseln bilden eine dicht gedrängte Reihe, auf ihnen erscheint aber die Vegetation dürftig und der Cocosbaum ragt nirgends empor.

Das wüste Ansehen dieser Gruppe und die Menge der Seevögel, der Fregatten, die uns in deren Nähe umschwärmten und auf die rothe Wimpel unseres Schiffs wie auf eine Beute schossen, überführen uns, daß sie wirklich unbewohnt sind, und wir können nicht unserem Gefährten Radu beistimmen, der in derselben Bogha erkennen gewollt. Der Nordostpassat und die starke westliche Strömung, die wir auf der Fahrt von Udirick dahin empfanden, wie sie in diesem Meerstrich mit Beständigkeit zu erwarten ist, weisen bei der Geschichte des Weibes auf Tabual eine östlichere Lage der Gruppe Bogha an. Sie müßte vielleicht noch östlich von der durch Udirick und Bygar angegebenen Richtung in geringerer Entfernung von Radack zu suchen seyn.

Daß auf Bogha die Cocosbäume nur niedrig seyen und die Menschen keine Boote besäßen, mag aus der vorgefaßten Meinung unseres Freundes, die vor ihm liegenden Inseln seyen eben Bogha, in seiner Schilderung dieser Gruppe übergegangen seyn, von der er erst bei dieser Gelegenheit zu erzählen begann.

Die Carolinen-Inseln.

Der scharfsinnige Pedro Fernandez de Quiros 1605 wollte südwärts nach der Mutter so vieler Inseln forschen (en demanda de la madre de tantas Islas), die man schon damals im großen Ocean entdeckt hatte. Wir haben diese Mutter in dem Continent erkannt, in dessen Osten man sie antrifft, wie man die Seevögel über dem Winde der Klippen antrifft, die ihr Mutterland sind und zu welchen sie Abends mit der sinkenden Sonne nach ihren Nestern zurückkehren.

Dieses Bild, welches besonders treffend auf die Inseln der ersten Provinz paßt, hat sich uns wieder aufgedrungen, als wir von dem östlichen entfernten Radack auf die westlicheren Carolinen, von dem sich verlierenden Kinde zu den Kindern im Schooße der Mutter zurückgekehrt. Uns empfängt eine reichere Natur, und dasselbe Volk ist bei gleicher Liebhlichkeit gebildeter.

Der Meerstrich, den die Carolinen einnehmen, ist heftigen Stürmen unterworfen, die meist den Wechsel der Monsoons bezeichnen. Diese Orkane, die die Spanier auf den Philippinen- und Marianen-Inseln mit dem Tagalischen Wort Bagyo nennen, verwandeln zuweilen auf den niederen Inseln alle Früchte, so daß die Menschen eine Zeitlang sich von dem Fischfang allein zu ernähren gezwungen sind.

Sie beführden die Inseln selbst, gegen die sie das Meer empören. Kadu hat auf Mogemug einen Orkan erlebt, während dem das Meer eine zwar unbewohnte, jedoch mit Cocospalmen und Brodfruchtbäumen bewachsene Insel wegspülte.

Herr Wilson gewährt uns einen Blick über die Natur der Pelew-Inseln und deren Erzeugnisse. Cap, das andere westliche hohe Land der Carolinen, erscheint uns, obgleich ohne hohe Gipfel, als der Sitz vulkanischer Kräfte. Die Erdbeben sind häufig und stark, es werden sogar die leicht gebauten Häuser der Eingebornen davon umgestürzt. Die Korallenriffe von Mogemug und Ulea werden, wenn auf Cap die Erde bebt, erschüttert, jedoch mit minderer Gewalt. Kadu hat dasselbe von Feis nicht erfahren. Nach seiner Bemerkung sind auf Cap die Nächte bei gleich warmen Tagen viel kühler als auf Ulea. — Cap bringt Schleifsteine hervor, die die östlicheren niedern Inseln von daher beziehen. Sie sind ein freundlicheres Geschenk der Natur als das Silber, welches Cantova dieser Insel auf Zeugniß des dort gebornen Cayal zuschreibt. Kadu erklärt uns diese Sage. Ein weißer Stein wird in den Bergen von Cap gefunden, worauf die Häuptlinge ein ausschließliches Recht haben. Ihre Ehrensitze sind davon gemacht. Ein Block bildet den Sitz, ein anderer die Rücklehne; Kadu hat diesen Stein gesehen, es ist nicht Silber, nicht Metall. Ein gelber Stein hat auf Pelli (die Pelew-Inseln) gleiche Würde. Man erinnere sich aus Wilson des als Kriegstrophee entführten Sitzes eines Häuptlinges. Ein Töpferthon wird auf Cap wie auf Pelli benutzt, es werden längliche Gefäße daraus gebrannt. Die Kunst kann auf den niedern Inseln ohne das Material nicht bestehen.

Die verschiedenen nutzbaren Palmen der Philippinen (Palma brava, Palma de Cabello negro), die unter den Gewächsen der Pelew-Inseln angeführt werden, lassen uns den Reichthum ihrer Flora ermessen. Cap genießt mit Pelew die Vorrechte eines hohen Landes; wir finden unter den Erzeugnissen von Cap die Arecapalme (Areca catheca), den Bambus, drei in den Bergen wachsende Baumarten, aus deren Holz man Boote baut, wozu auf den niedern Inseln nur der Brodfruchtbaum gebraucht wird. Die Aleurites triloba, den Würznelkenbaum (Caryophyllus aromatica), der nicht bloß nicht geachtet, sondern noch verachtet wird, und nebst zwei andern Bäumen, die nutzlos und bittern Geschmackes sind, der Schlechtigkeit und Häßlichkeit zur Vergleichung dient. Der Orangenbaum, das Zuckerrohr, und endlich der Curcuma, der freilich auch auf Ulea und den niedern Inseln vorkömmt, aber in größerem Reichthum auf Cap. Kadu erkannte auf den Sandwich-Inseln und unter den auf die Riffe von Radack ausgeworfenen Sämereien viele Arten, die theils auf Cap, theils auch auf den niedern Inseln der Carolinen einheimisch sind. Feis erfreut sich unter allen niedern Inseln des reichsten Bodens und der reichsten Flora. Der seines vielfachen Nutzens wegen aus Cap verpflanzte Bambus ist da gut fortgekommen. Die andern Inselgruppen beziehen ihren Bedarf aus Cap. — Ulea und sämmtliche niedere Inseln dieser Meere bringen viele Pflanzenarten hervor, die auf Radack nicht sind, und haben eine bei weitem üppigere Natur. D. Luis de Torres hat sogar Pflanzen von Ulea nach Guajan überbracht, die der Flora dieses hohen Landes fremd waren.

Alle diese Inseln sind reich an Brodfruchtbäumen, Wurzeln, Bananen. Die Volksnahrung scheint auf den niedern Inseln auf dem Brodfruchtbaum zu beruhen, von dem verschiedene großfrüchtige Abarten unter verschiedenen Namen cultivirt werden. Die Wurzeln machen auf den hohen Landen die Volksnahrung aus. Die süße Kartoffel (Camotes) *), die, nebst dem Samen anderer nutzbarer Pflanzen,

*) Die Spanier nennen die süßen Wurzeln Camotes, und es scheint, daß sie dieses Wort von den Sprachen der Philippinen entlehnt haben. Der Camote der Tagalen und Pisayas war auf diesen Inseln vor der Eroberung angebaut.

Cayal, drei seiner Brüder und sein Vater Corr von den Bisayas (Philippinen-Inseln), wo sie verschlagen worden, nach Eap zurück brachten und von wo sie sich auf andere Inseln verbreitet hat, (s. Cantova) kömmt nach Kadu auf Ulea nicht fort. Die Wurzel der Arumarten erreicht nur auf dem hohen Lande und allenfalls auf Feis ihren vollen Wachsthum. Auf den Pelew-Inseln werden verschiedene Varietäten der einen Art angebaut, von denen etliche zu einer außerordentlichen Größe gelangen *). — Der Pandanus wächst auf allen Carolinen, ohne daß seine Frucht gegessen oder nur zum Schmuck benutzt werde. Es kömmt keine der veredelten Abarten vor. Die Agricultur von Eap muß unvergleichlich seyn. Schwimmende Arumgärten werden da auf den Wässern, auf Holz- und Bambusflößen künstlich angelegt.

Der Pisang wird nicht sowohl der Frucht als seiner Fasern wegen cultivirt, aus welchen die Weiber zierliche mattenähnliche Zeuge oder zeugähnliche Matten zu weben oder zu flechten verstehen. Die Stücke dieser Zeuge sind in Gestalt eines türkischen Shawls, eine Elle breit und etliche Ellen lang. Eingeschlagene schwarze Fäden bilden zierliche durchwirkte Muster an beiden Enden, und die Fäden des Aufzuges hängen als Franzen heraus. Diese Zeuge werden zuweilen mit Curcuma gefärbt. In der Reisebeschreibung des Capit. James Wilson, der im Duff 1797 mit den Insulanern der Provinz von Ulea verkehrte, werden diese Zeuge beschrieben, und die Kunst, sie zu verfertigen, ohne allen Grund der Belehrung der Spanischen Missionarien zugeschrieben **). Die Bananenpflanze wird nach Kadu meist, bevor sie Früchte getragen, zur Gewinnung der Fasern abgeschnitten.

Eine andere Pflanze, eine Malvacea, liefert einen Bast, der ebenfalls auf einigen Inseln zu ähnlichen Zeugen verarbeitet wird ***).

Der Papier-Maulbeerbaum und die Baßzeuge von O-Waihi waren Kadu gleich unbekannt †). Die Curcumawurzel wird zu einem Pulver geraspelt, welches einen beträchtlichen Handelszweig von Eap ausmacht. Sich die Haut mit diesem Pulver zu färben, ist von Tuch im Osten bis Pelli im Westen eine allgemeine Sitte, die auf den südwestlich von den Pelew-Inseln gelegenen Gruppen nicht herrscht und auch auf den Marianen-Inseln nicht herrschte. So schmücken sich die Weiber jederzeit, und die Männer bei Festen, oder wo Krieg herrscht, zum Kampf, so werden die Leichen zur Bestattung geschmückt. — Die Sitte, den Betel zu kauen und die Zähne schwarz zu färben, ist ausschließlich auf Pelli, Egoli, Eap und den Marianen-Inseln, wo sie ursprünglich auch war, beschränkt. Süßer Syrup wird aus dem Saft der Cocospalme nur auf den Pelew-Inseln gewonnen. Das Trinken des Kava und der Gebrauch des Salzes sind allen diesen Inseln gleich fremd.

---

*) Im Account of the Pelew-Islands steht überall Jams, d. i. Dioscorea irrig für Taro oder Arum Lin.

**) Wir erklären uns leicht, daß die Eingebornen das Eisen mit dem Namen begrüßten, unter welchem Lukis neun Jahre früher vieles von den Europäern auf Guajan erhalten hatte. (Lulo, Chamorri, für Porang, Ulea.) Wir begreifen aber nicht, daß die mitgetheilten Zahlen aus keinem der uns bekannten Dialekte dieser Meere sind. Wir erkennen nur die allgemeinen Wurzeln des Sprachstammes darin.

***) Eine Stelle in Cantova's Brief bestärkt uns in der Vermuthung, daß die unbrauchbare Pisang-art, die auf den Philippinen eigends ihres Flachses wegen cultivirt wird, gleichfalls auf den Carolinen sich vorfindet. „Mentre en couvrte une espece de Plane sauvage et un autre arbre qui s'appelle Balibago pour en faire de la toile."

†) Eine Stelle in Pigafetta möchte auf die Vermuthung bringen, daß die kurze Schürze der Weiber auf den Marianen-Inseln Baßzeug gewesen sey. „Toile ou plutôt écorce mince comme du papier que l'on tire de l'arbre du palmier." Seite 64 der franz. Ausgabe.

Es finden sich auf keiner der Inseln der ersten Provinz des großen Oceans andere Hausthiere, als die, so die Europäer dahin gebracht. Wir lassen Wilson über die Pelew-Inseln berichten. — Nach Kadu ist vor langer, langer Zeit ein großes Schiff auf Mogemug gekommen, welches daselbst Katzen zurückgelassen hat. Die Art dieser Thiere hat sich von Mogemug aus nach Westen bis Pelli, nach Osten bis Ulea verbreitet. Sie werden auf diesen Inseln mit dem Spanischen Namen Gato benannt. Von einem sehr bejahrten Greise auf Mogemug haben Menschen aus Eap und aus Ulea, hat Kadu selbst in der Sprache jener Fremden von Eins bis Zehn zählen gelernt. So weit zählt er wirklich auf Spanisch mit Geläufigkeit und reiner Aussprache. Er hat ferner auf Mogemug zwei große irdene Gefäße (drei bis vier Fuß hoch) gesehen, die von jenem Schiffe herrühren. — Wir haben sonst von der Mission von Cantova auf Mogemug kein anderes Andenken aufgespürt. Von dem auf der Insel Falalep zurückgebliebenen Geschütz hat Kadu nichts vernommen *).

Der Trichechus Dugong kommt in den Gewässern der Pelew-Inseln, wie in denen der Philippinen-Inseln, vor.

Cantova erwähnt der Jagd, die die Bewohner der niedern Inseln auf den Wallfisch machen. Es möchte vielleicht, was er davon berichtet, auf die Delphinenjagd zu beziehen seyn. Es kommen drei Arten Delphinen mit weißen, rothen, schwarzen Bäuchen in diesem Meerstriche vor. Wenn die von Ulea diese Thiere gewahr werden, so gehen kleine Boote, gegen achtzig an der Zahl, in die See, umzingeln die Heerde, treiben selbige gegen das Land, und wenn sie sich dem hinreichend genähert, belästigen sie die Thiere mit Steinwürfen, bis sie sich auf den Strand werfen. So wird man ihrer in großer Anzahl habhaft. Ihr Fleisch wird gern gegessen. Bei dem Zerschneiden sind kunstgerechte Schnitte zu beobachten. Ein falscher Schnitt entfernt die Thiere auf eine gewisse Zeit von der Insel. Zu Sviliek, wo der Riff nur einen schmalen Eingang hat, werden die Thiere in die Laguna getrieben, und es wird keines getödtet, bis sie sich in gehöriger Anzahl (gegen ein halbes Hundert) eingefangen haben. Auf den zu Ulea gehörigen Inseln wird diese Treibjagd mit besonderem Erfolg ausgeübt. Man versteht auf anderen die Kunst nicht so gut. Die Delphine steigen zuweilen in die Flüsse von Eap hinauf, man versperrt ihnen dann die Rückkehr mit Netzen und sie werden harpunirt **).

Das Huhn findet sich auf allen Carolinen-Inseln, ohne daß man daraus besonderen Nutzen zu ziehen verstünde. Wir müssen gegen Cantova, der uns Bericht von Eingeborenen von Eap selbst mittheilt und sagt, daß eine Art von Crocodillen daselbst angebetet oder verehrt werde, das Zeugniß von Kadu ausführlich anführen.

Auf Pelli (den Pelew-Inseln) kommt eine Art Crocodill vor, Ga-ut genannt (Ye-uie nach Wilson.) Der Ga-ut hält sich beständig im Wasser auf und hat einen zusammengedrückten Schwanz. Die Kinderstimmen ähnlichen Töne, die dieses gefährliche Thier hervorbringt, möchten Unkundige verlocken. Der Ga-ut von Pelli wird auf Eap nicht angetroffen. Es hat sich nur einmal einer da gezeigt und ist getödtet worden, nachdem er ein Weib verschlungen hatte.

---

*) Gaschattel, Herr von Mogemug zur Zeit des Besuches von Cantova, war Kadu dem Namen nach als ein längst verstorbener Häuptling dieser Gruppe wohl bekannt.

**) Die von Eap haben zum Fischfang größere Netze, dergleichen auf den niedern Inseln nicht üblich und vermuthlich nicht [illegible] sind.

Eine große Art Eidere, Kaluv genannt, kommt auf Pelli und Eap vor, und zwar ausschließlich auf diesen Inseln, und namentlich nicht auf Feis. Der Kaluv ist viel kleiner als der Ga-ut, und sein Schwanz ist rund. Er geht zwar in das Wasser, wo er Menschen gefährlich werden kann, und frißt Fische, er hält sich aber meist auf dem Lande auf und kriecht auf die Bäume, wo er während der Tageshitze schläft. Kadu erkannte den Kaluv in der Figur der Lacerta Monitor, die Sonini und Latreille in den Suites à Buffon geben; das Fleisch dieses Thieres gilt auf Eap für giftig und wird nicht gegessen. Die Eingebornen meinen, man stürbe davon; sie tödten aber das Thier, wo sie können. Bocle, der angenommene Sohn des Häuptlings und Priester des Gebietes Kattepar, und seine Gefährten (unmaßgeblich Europäer) aßen das Fleisch ohne Aergerniß, wie ohne böse Folgen.

Unter den Insekten von Eap, die auf andern Inseln nicht vorkommen, führt Kadu einen sehr großen Scorpion an, dessen angeblich tödtlicher Stich durch den Saft von Kräutern geheilt wird, und eine kleine Art Lampyris, die nur in etlichen Gebieten angetroffen wird. Der Floh war Kadu, bevor er zu uns kam, völlig unbekannt.

Eisen wird von ausgeworfenen Schiffstrümmern auf Ulea, Eap und andern Inseln in reicherer Menge als auf Radak gewonnen. Es soll auf den Inseln im Südwesten von Pelli gar nicht vorkommen. Das Treibholz wird überall vernachlässigt.

Cantova erwähnt einer Mischung verschiedener Menschenracen auf den Carolinen, von der unsere Nachrichten schweigen. Wohl möchten Papuas aus den südlichen Landen durch irgend einen Zufall und etliche Europäer, Martin Lopez und seine Gefährten, oder Andere auf andern Wegen auf diese Inseln gelangt seyn, wie seit der Zeit es häufiger geschehen ist. Die Race der Eingebornen ist aber die, so auf allen Inseln des großen Oceans verbreitet ist. Ihr Haar scheint krauser-lockigt zu seyn, als das der Radacker. Alle lassen es lang wachsen und legen auf diese natürliche Zierde einen besonderen Werth. Es wird nur auf Eap den Kindern abgeschnitten.

Nach Kadu's Bemerkung sind die Bewohner des Gebietes Summagi auf Eap von ausnehmend kleiner Statur. Mißgeburten und natürliche Fehler sind nach demselben auf dieser Insel merkwürdig häufig. Er führte uns als Beispiele an: einen Mann ohne Arme, dessen Kopf außerordentlich groß ist, einen ohne Hände, einen andern ohne Daumen, einen Menschen mit nur einem Bein, Hasenscharten und Taubstumme *). Selbst minder auffallende Fälle sind auf andern Inseln viel seltener. Eine Krankheit, die die Europäer auf den mehrsten Inseln der Südsee verbreitet haben, scheint nach Kadu auf Ulea nicht unbekannt zu seyn.

Die Menschen sind im Allgemeinen auf den Carolinen wohlgenährter und stärker als auf Radak. Die Tatuirung ist überall willkührlich und in keiner Beziehung mit dem religiösen Glauben. Die Häuptlinge sind mehr, als das Volk, tatuirt. Ein Stück Bananenzeug, ungefähr wie das Maro von O-Waihi und O-Taheiti, getragen, ist das bräuchliche Kleid, nur auf Pelli gehen die Männer völlig nackt, wie es auch ehemals auf den Marianen-Inseln der Fall war. Der Ohrenschmuck der Radacker wird nur auf Pelli nicht getragen. Der Nasenknorpel wird zum Durchstechen wohlriechender Blumen durchbohrt. Der Armband aus dem Knochen des Trichechus Dugong, den die Häuptlinge der Pelew-Inseln tragen, ist aus H. Wilson bekannt. Die Häuptlinge von Eap tragen einen ähnlichen breitern Armband, der aus einer Muschel geschliffen ist.

*) Auch auf Eap hat Kadu einen mannsfrohen Kaluv gesehen, der zwei Schwänze und zwei Zungen hatte.

Die Häuser sind überall groß und geschlossen. Man kann ohne sich zu bücken, zu den Thüren eingehen. Gepflasterte Wege und viereckige Plätze vor den Häusern der Häuptlinge finden sich auf Eap wie auf den Pelew-Inseln, wo wir sie durch H. Wilson kennen gelernt.

Wir müssen dieses muthige Schiffervolk zuerst auf seinen Booten betrachten.

Von gleicher Bauart mit den Booten von Ulea sind nach Kadu, die von Nugor und Tuch, deren Völker durch ihre Sprachen abgesondert sind, und die von den gleichredenden niedern Inseln bis Ulea, Feis und Mogemug. Die anders redenden Einwohner von Savonnemusoch zwischen Nugor und Tuch unternehmen keine weite Seereisen und möchten andere Boote haben. Die Vergleichung welche Cantova zwischen den Booten der Carolinen und denen der Marianen anstellt, läßt uns auf diese zurückschließen. Die Boote der Marianen waren ähnlich denen von Ulea, jedoch vorzüglicher und bessere Segler. *)

Die Bauart der Boote von Eap und Ngoli, weicht wenig von der von Ulea ab. Die Eingebornen von Eap gebrauchen aber gerne Boote aus Ulea, die sie sich auf dem Weg des Handels verschaffen. Pelli hat eine eigene Bauart und die niedern Inseln im Südosten von Pelli, wieder eine andere. Pelli und diese Inseln stehen in der Schiffahrt nach, und ihre Boote besuchen die östlicheren Inseln nicht.

Die kühnsten Seefahrer sind die Eingebornen von Ulea und umliegenden Inseln, die auch Cantova für gesitteter als die übrigen hält. **) Das Triebrad der Schiffahrt ist der Handel. — Die Hauptgegenstände des Handels sind: Eisen, Boote, Zeuge und Curcumapulver. — Wir haben an anderm Orte von dem Handel mit Guajan gesprochen, woselbst die von Ulea hauptsächlich Boote gegen Eisen verkaufen. Die von Feis, Eap und Mogemug, holen Boote in Ulea gegen Curcumapulver. Die von den östlicheren Inseln haben den Brodfruchtbaum im Ueberfluß und bauen alle ihre Boote selbst, die von Nugor und Tuch, holen in Ulea Eisen gegen Zeuge. Die von Ulea fahren auch gegen Tuch und Nugor, die von Savonnemusoch werden auf diesen Reisen besucht, ohne selbst andere Inseln zu besuchen. In Pelli wird das Eisen, welches die Europäer dorthin bringen, gegen Curcuma eingehandelt. Auf den südwestlicheren Inselgruppen werden Zeuge gegen Eisen, welches ihnen fehlt, eingetauscht. Ein Geschwader von zehn Seegeln, fünf aus Mogemug und fünf aus Eap, vollbrachte diese Reise, die Seefahrer selbst hat Kadu auf Eap persönlich gekannt.

---

*) Die zwei Boote, die Cantova gesehen, waren mit vier andern auf der Reise von Farroilep nach Ulea von dem Westwinde ergriffen und zerstreut worden. Die meisten Menschen darinnen waren Eingeborne, beider benannten Gruppen, und wir nehmen an, die Boote selbst seyen von diesen Inseln gewesen. Das erste grössere Boot, welches 24 Menschen trug, drei Masten hatte, und seiner Merkwürdigkeit wegen sorgfältig beschrieben wird, heißt: Une barque étrangère peu différente des barques mariannoises, mais plus haute, das zweite kleinere, une barque étrangère quelque semblable à celle des îles Mariannes. Es heißt ferner, wo die Entdeckung der Inseln unter sich geschildert werden soll: J'ai fait attention à la construction de leurs barques qui n'ont pas la légèreté de celles des Mariannes, und wir glauben einen Druckfehler bemerkt zu haben, daß, wo kein anderer Sinn möglich gegeben wäre, die Entfernungen nach zu groß angenommen worden sind. Ulea ist selbst in geringerem Abstand von Guajan niedergelegt, [illegible] wegen der falschen Bestimmung von Farroilep durch Jean Rodriguez [illegible] auf die sich Cantova [illegible] hat.

**) Les habitants de l'isle d'Ulea et des isles voisines m'ont paru plus civilisés et plus raisonnables que les autres. —

Ihrer Schifffahrt dient zur Leiterin die Kenntniß des gestirnten Himmels, den sie in verschiedene Constellationen eintheilen, deren jede ihren besonderen Namen hat. *)

Sie scheinen auf jeder Fahrt den Auf- oder Niedergang eines andern Gestirns zu beobachten. Ein mißgedeuteter Ausdruck von Cantova, hat ihnen irrig die Kenntniß der Magnetnadel zuschreiben lassen. **) Cantova meint nur die Eintheilung des Gesichtkreises, in zwölf Punkte, wie wir sie nebst anderen Benennungen der Rumben und Winde in unserm Vocabulario nach D. Luis de Torres und Kadu mitgetheilt haben. Der Steuermann eines Bootes leget nach Don Luis, ein Stückchen Holz, einen kleinen Stab flach vor sich hin und glaubt von demselben geleitet zu werden, wie wir von dem Compas. Es ist uns nicht unbegreiflich, daß dieser Stab im Moment der Beobachtung gestellt, im Gebiet sehr beständiger Winde den gegen den Wind zu haltenden Cours zu versinnlichen dienen könne.

Man zählt auf den Carolinen-Inseln Tage und Monde und theilt das Jahr nach dem Wiederkehr und dem Verschwinden der Gestirne in seine Jahreszeiten ein. Niemand aber zählt die Jahre. Das Vergangene ist ja vergangen, das Lied nennet die Namen die der Aufbewahrung werth geschienen, und sorglos wallet man den Strom hinab. ***)

Kadu wußte eben so wenig sein eignes Alter als jeder Insulaner des östlicheren Polynesiens. — Das Leben dieser Insulaner, unbedächtlich, entschlossen, und dem Moment gehörend, ist vieler der Qualen bar, die das unsere untergraben. Als wir Kadu von dem unter uns nicht beispiellosen Selbstmord erzählten, glaubte er sich verhört, und es blieb für ihn eins der lächerlichsten Dinge, die er von uns vernommen. Aber sie sind, und aus denselben Gründen fremder planmäßiger Bedrückung unduldsam, und die Geschichte hat den Selbstmord des Volkes der Marianen, unter den Spaniern, (den Boten des Evangelii?) in ihr Buch aufgezeichnet.

Es werden auf allen Carolinen-Inseln nur unsichtbare himmlische Götter geglaubt. — Nirgend werden Figuren der Götter gemacht, nirgends Menschenwerke, oder körperliche Sachen verehrt. Kadu war in der Theosophie seines Volkes wenig bewandert. Was wir ihm hier nacherzählen, läßt vieles zu wünschen übrig und bedarf vielleicht der Kritik. Wir haben nach ihm das Wort Tautup (Tabutup, Cant,) auf Nadack Jageach, durch das Wort Gott übersetzen zu müssen geglaubt. Nach Cantova sind die Tabutup abgeschiedene Seelen die als Schutzgeister betrachtet werden.

Der Gott (Tautup) von Ulea, Mogemug, Eap und Ngli heißt Engalap. Der von Feis: Rongala, der von Elath und Lamureck Fuss, der von der wüsten Insel Fajo: Lagé. —

Ist Engalap der Eliulep von Cantova, Aluelap von D. Luis de Torres, der große Gott?

Menschen haben Engalap nie gesehen. Die Väter haben die Kunde von ihm den Kindern überliefert. — Er besucht abwechselnd die Inseln, wo er anerkannt wird. Die Zeit seiner Gegenwart scheint die der Fruchtbarkeit zu seyn. Er ist mit Rongala, dem Gott von Feis, durch Freundschaft verbunden, sie besuchen gastfreundlich einander. Mit Fuss, dem Gott von Lamureck, scheint er in keinem Verhältniß zu stehen.

---

*) Nach Cantova wird die Sternkunde gelehrt: Le maître a une Sphère, où sont tracés les principaux astres.

**) Ils se servent d'une boussole qui a douze aires de vent.

***) „Carpe diem."

Es gibt auf Ulea und den östlicheren Inseln (Lamureck ꝛc.) weder Tempel noch Priester und es finden da keine feierliche Opfer statt. Auf Mogemug, Eap und Ngoli, sind eigene Tempel erbaut, Opfer werden dargebracht und es gibt einen religiösen Dienst.

Kadu hat uns berichtet, wie er es auf Eap, wo er sich lange aufgehalten, befunden hat, und er behauptet, daß es auf beiden nächsten Gruppen sich ebenso verhält. Es haben beide Geschlechter andere Tempel und andere Opferzeiten. Bei den Opfern der Weiber ist kein Mann gegenwärtig. Bei den Opfern der Männer ist der Häuptling der Opfernde. Er weihet dem Gott durch Emporhalten und Anrufen, eine Frucht jeglicher Art und einen Fisch. Die Formel ist: Wareganam gure Tautup, das Volk wiederholt das letzte Wort. Die geopferten Früchte werden nicht verzehrt, sondern in dem Tempel weggelegt. Die Menschen bleiben zu diesen Opfern einen Monat lang im Tempel versammelt und abgeschieden, wo sie ihre Nahrung von Außen her erhalten. Jeder weihet von allen Früchten oder Fischen, die er während der Zeit verzehrt, den ersten Bissen nach obigem Brauche ein, und wirft dann solchen ungenossen weg. Gesänge oder Tänze finden in dem Tempel nicht statt. Diese Feierlichkeit wird abwechselnd einen Monat in einem Gebiete, den folgenden in einem andern gehalten. Kadu hat als ein Fremder der Feier im Tempel nicht beigewohnt. Er ist in denselben nie eingetreten. Der ist außer den Opferzeiten jedem andern als dem Häuptling und Priester verboten. (Matamat.)

Rongala hat zu Feis keine Tempel. Es gibt aber Zeiten wo er auf die Insel herabsteigt, und unsichtbar im Walde gegenwärtig ist. Dann dürfen die Menschen nicht laut sprechen oder gehen, dann nähern sie sich dem Walde nur mit Curcumma gefärbt und festlich geschmückt.

Wir theilen die Götterlehre von Ulea nach Don Luis de Torres getreu und ausführlich mit. Cantova, den wir hier zu vergleichen bitten, erzählt die Abstammung der Götter, fast auf dieselbe Weise, und etwas vollständiger. Die liebliche Mythe von Olifat ist völlig neu.

Angebetet werden drei Personen im Himmel, Aluelap, Lugeleng und Olifat. Der Ursprung aller Dinge ist aber wie folgt. Vor allen Zeiten war ein Götterweib Ligopup geheißen. Diese wird für die Erschafferin der Welt gehalten. *) Sie gebar Aluelap, den Herrn alles Wissens, den Herrn der Herrlichkeit, den Vater von Lugeleng. **) Wer aber Lugelengs Mutter, und wie dessen Geburt gewesen, weiß man nicht. Lugeleng hatte zwei Weiber, eine im Himmel und eine auf Erden. Die himmlische hieß Hamulul, die irdische Tarisso, die an Schönheit und andern natürlichen Gaben, sonder Gleichen war.

Tarisso gebar Olifat ***) nach vier Tagen Schwangerschaft aus ihrer Scheitel. Olifat entlief sogleich nach seiner Geburt, und man folgte ihm nach, um ihn von dem Blute zu reinigen. Er aber sagte: er wolle selber es thun, und litt nicht, daß man ihn berühre. Er reinigte sich an dem Stamme der Palmbäume, an denen er vorbei lief, daher sie ihre röthliche Farbe behalten. Man rief ihm zu und verfolgte ihn, um ihm die Nabelschnur abzuschneiden. Er aber biß sie sich selber ab, er sagte er wolle selber für sich sorgen und ließ sich von keinem Sterblichen berühren. Er gedachte, wie es Brauch sey,

---

*) Nach Cantova Ligoupund Schwester und nicht Mutter Eliulep (Aluelap T.) Erschafferin der Menschen. Die ersten der Götter sind aber Sabucur und sein Weib Halmelul, Eltern von Eliulep und Ligoupul.

**) Lugueileng nach Cantova, der dessen Mutter nennt Leteuhieul aus Ulea gebürtig.

***) Olefat, Cant. Er nennt die Weiber von Lugueileng nicht, läßt aber die irdische Mutter von Olefat aus der Insel Falalu der Provinz von Hogoleu gebürtig seyn. — Diese Insel ist dem Kadu unbekannt, sie heißt Felalu auf der Karte von D. L. de Torres.

den Neugebornen die Milch der jungen Cocosnuß trinken zu lassen, und kam zu seiner Mutter, die ihm den Cocos zu trinken reichte. Er trank und wandte die Augen gegen den Himmel, worin er seinen Vater Lugelang gewahrte, welcher nach ihm rief. Da folgte er dem Rufe seines Vaters und seine Mutter mit ihm. Also schieden beide von der Welt. Wie Olilat in dem Himmel angelangt war, begegnete er daselbst etlichen Kindern, die mit einem Hayfische spielten, welchem sie eine Schnur um den Schwanz gebunden hatten. Er stellte sich, um unerkannt zu bleiben, aufsätzig an. Da hielten ihn die Kinder fern von sich und berührten ihn nicht. Er begehrte von ihnen den Fisch um auch damit zu spielen, und sie verweigerten ihm denselben. Einer jedoch erbarmte sich seiner und reichte ihm die Schnur, woran der Fisch gebunden war. Er spielte eine Weile damit und gab ihn sodann den Kindern wieder, sie ermahnend, sich nicht zu fürchten, sondern fort zu spielen. Der Fisch werde ihnen nichts thun. Er biß aber alle bis auf den, der sich dem Olilat gefällig erwiesen. Olilat hatte dem Hayfisch, der zuvor keine Zähne gehabt und unschädlich gewesen, gestucht. Also ging er fürder durch den Himmel, seinen Fisch bei ähnlichen Gelegenheiten allen Kreaturen ertheilend, weil man ihn in der Herrlichkeit zeigte. Da keiner ihn kannte, und er zu seinem Vater noch nicht gekommen, der allein ihn erkennen konnte, stellte man seinem Leben nach. Er kam an einen Ort, da ein großes Haus gebaut wurde; er begehrte von den Arbeitern ein Messer, um Cocosblätter für das Dach schneiden zu helfen, sie schlugen es ihm aber ab; einer jedoch reichte es ihm und er schnitt sich eine Last Blätter, aber er verfluchte alle Arbeiter, bis auf den, der ihm behülflich gewesen, daß sie regungslos zu Bildsäulen erstarrten. Lugelang aber, der Herr des Baues, erkundigte sich nach seinen Arbeitern, und es wurde ihm berichtet, was massen dieselben regungslos wie Bildsäulen erstarrt seyen. Daran erkannten Lugelang und Aluelap daß Olilat im Himmel wandelte. Sie fragten den Mann, der noch bei der Arbeit geschäftig Cocosblätter zu dem Bau trug: ob er nichts umher gesehen, und er antwortete: er habe nichts gesehen denn einen Canduru (eine Art Uferläufer), in welchen Vogel sich Olilat verwandelt hatte. Sie schicken den Mann aus, den Canduru zu rufen, als er es aber that, erschrack der Vogel ob der Stimme und flog davon. — Der Mann berichtete das, und die Götter fragten ihn, was er denn dem Vogel entboten. Er antwortete: er habe ihn kommen heißen. Sie schicken ihn abermals aus, und unterwiesen ihn, den Vogel sich entfernen zu heißen, weil er den Häuptern hinderlich sey. Er that es also und der Vogel kam alsbald herbei. Er verbot ihm ferner hineinzugehen, und sich in Gegenwart der Häupter zu setzen und der Vogel that alsbald, was ihm verboten ward. Sobald derselbe sich gesetzt hatte, befahl Lugelang die Arbeiter, welche im Wald erstarrt geblieben, zusammen zu rufen, und diese kamen alsbald zur Bewunderung der Umstehenden, denn Aluelap und Lugelang wußten allein, daß jener Olilat war.

Die Arbeiter fuhren nun mit dem Bau fort, und gruben tiefe Löcher in den Boden, um die Pfosten darinnen aufzurichten. Dieses schien ihnen, die damit umgingen den Olilat zu tödten, wegen des vielen Unheils das er gestiftet, eine gute Gelegenheit zu seyn. Olilat erkannte aber ihren Vorsatz und führte bei sich versteckt gefärbte Erde, Kohlen und die Rippe eines Palmblättchens. So grub er nun in der Grube und machte unten eine Seitenhöhle, sich darin zu verbergen. Sie aber glaubten es sey nun die Zeit gekommen, warfen den Pfosten hinein, und Erde um dessen Fuß und wollten ihn so zerquetschen. Er aber rettete sich in die Seitenhöhle, spie die gefärbte Erde aus und sie meinten es sey sein Blut. Er spie die Kohlen aus und sie meinten es sey die Galle. Sie glaubten er sey nun todt. Da der Cocosrippe machte Olilat durch die Mitte des Pfostens sich einen Weg und entwich. Er legte sich als ein Bal-

len quer über den Pfoſten aus dem er herausgekommen, und wurde nicht bemerkt. Als nun das Tagewerk vollendet war, ſetzten ſich die Arbeitsleute zum Mahl. Oliſat ſchickte eine Ameiſe hin, ihm ein Büchlein Cocos zu holen. Sie brachte ihm ein Bröckelchen davon nach ihren Kräften. Er ergänzte ſeinen Biſſen nach ſeiner Macht zu einer ganzen Nuß. Er rief ſodann laut: Gebet acht da unten ich will meinen Cocos ſpalten. Sie wurden ihn bei dem Ausruf gewahr, und wunderten ſich ſehr, daß er am Leben geblieben ſey. Sie hielten ihn für Alua, den böſen Geiſt. *) Sie beharrten bei ihrem Vorſatz, ihn umzubringen, und ſagten ihm, er ſolle nur ſeine Mahlzeit beendigen, ſie würden nachher ihm einen Auftrag geben. Sie ſchickten ihn nach dem Hauſe des Donners, demſelben ſein Eſſen zu bringen. Oliſat nahm ein Rohr zu ſich und ging getroſt hin. Er kam zu dem Donner ins Haus, und ſagte ihm roh und herriſch: Ich habe mich ermüdet, dir die Nahrung deines mißgeſtalteten Mundes zu bringen. Er gab das Eſſen ab und ging. Der Donner wollte über ihn herfallen, er aber verſteckte ſich in ſein Rohr. Der Donner konnte ihn nicht finden und lief ab, ihn zu verfolgen. Oliſat kam wieder hervor, und erregte, da er aus dieſer Prüfung ohne Unheil zurücke gekehrt, deſto größere Bewunderung. Die Werksleute ſchickten ihn abermals aus, dem Fiſche Fela ſein Eſſen zu bringen. **) Oliſat trat ein in des Fiſches Fela Haus, und da er ſelbſt nicht zugegen war, ſo warf er denen, die da waren, das Eſſen hin, indem er ſagte: Nehmet hin für euch, und ging. Als der Fiſch nach Hauſe kam, ſo fragte er nach dem, der das Eſſen gebracht. Die Familie erzählte ihm: Einer hätte ihnen das Eſſen zugeworfen, ſie wüßten aber nicht wer er ſey, noch wohin er gegangen. Der Fiſch fing nun an, eine Angel an einer langen Leine nach allen Winkeln auszuwerfen, und wie er zuletzt die Angel nach Norden auswarf, ſo zog er den Oliſat heraus. Da gab er ihm den Tod. Nachdem vier bis fünf Tage verſtrichen, ohne daß Oliſat wieder erſchienen, ſo tröſteten ſich die, welche ihn im Himmel nachſtellten und meinten er ſey nun todt. Aber Lugeleng ſuchte ſeinen Sohn und fand ihn endlich entſeelt und voller Würmer. Er hob ihn in ſeinen Armen empor und weckte ihn wieder auf. Er fragte ihn: Wer ihn getödtet, Oliſat antwortete: er wäre nicht todt geweſen, ſondern hätte geſchlafen. Lugeleng rief den Fiſch Fela zu ſich, und ſchlug ihn mit einem Stock über den Kopf, und zerbrach ihm die obere Kinnlade. Daher die Geſtalt, die er nun hat. Aluelap Lugeleng und Oliſat, gingen nun in die Herrlichkeit ein, wo ſie die Gerechtigkeit auszuüben ſich beſchäftigen.

Andere bringen die Zahl der Himmliſchen auf Sieben, als da ſind: Ligopup, Hautal, Aluelap, Liteſoo, Ululaguf, Lugeleng und Oliſat.

Auf die Frage, ob andere Inſeln einen andern Glauben hätten, antworteten Etliche: Dieſes ſey der Glaube der ganzen Welt, und die Welt würde untergehen, wenn es Aluelap verhänge.

Wir führen zur Vergleichung noch die Lehre der ehemaligen Einwohner der Marianen-Inſeln an. Velarde T. 2. f. 291. Puntan war ein ſehr finnreicher Mann, der vor Erſchaffung des Himmels und der Erde, viele Jahre in den leeren Räumen lebte. Dieſer trug, als er zu ſterben kam, ſeiner Schwe-

*) Nomine quo dan ol Diabla.

**) Dieß iſt ein Fiſch, deſſen obere Kinnlade um vieles länger iſt als die untere.

ster auf, daß sie aus seiner Brust und Schultern, den Himmel und die Erde, aus seinen Augen die Sonne und den Mond, aus seinen Braunen den Regenbogen verfertigte. *)

Obgleich zu Ulea kein öffentlicher Dienst der Götter oder der Gottheit statt findet, sind doch nach Don Luis de Torres, die Menschen nicht ohne frommen Sinn. Der Einzelne legt zuweilen Früchte als Opfer den Unsichtbaren hin und es wird niemanden verarget, dieses Opfer aufzunehmen und zu verzehren.

Cantova erwähnt einer eignen Weise, das Loos zu befragen. Das Verfahren dabei ist folgendes. Man reißet aus einem Cocosblättchen von jeder Seite der Rippe, zwei Streifen indem man die Silbe pué pué pué rasch hintereinander hersagt, knüpfet sodann hastig und ohne zu zählen Knoten in jeglichen Streifen indem man die Frage, die man dem Schicksal vorzulegen hat, mit vernehmbaren Wörtern wiederholt. Der erste Streifen wird zwischen dem kleinen und dem Ringfinger mit vier Knoten nach dem Innern der Hand genommen, der zweite zwischen dem Ring und mittleren Finger mit drei Knoten nach dem Innern der Hand, so wie die andere mit abnehmender Knotenzahl zwischen dem Mittleren und Zeigefinger und zwischen Zeigefinger und Daumen. — Nachdem die Zahl der nach dem Rücken der Hand heraushängenden Knoten, mit den Zahlen der Finger, eins, zwei, drei und vier zusammentrifft oder davon abweicht, spricht sich das Loos günstig oder ungünstig aus.

Es werden zu Ulea, wie unter allen Völkern, der gläubigen Bräuche viele beobachtet, und auch manche Beschwörungen sind im Schwange. Wir haben das Zerschneiden des Delphins erwähnt. Es wird ein kleiner Fisch häufig gefangen, mit dem Kinder nicht spielen dürfen. Geschehe es, daß wer einen dieser Fische bei dem Schwanz anfaßte und aufhöbe, so daß der Kopf nach unten hinge, würden bei dem nächsten Fischfange, alle Fische ebenso mit dem Kopf nach unten die Tiefe suchen, und es könnte keiner gefangen werden. Es dürfen nicht mehrere Menschen Früchte von derselben Bananentraube genießen. Wer eine der Bananen gegessen hat, nur der darf die andern verzehren.

Auf der wüsten Insel Fajo, wird, wie auf Bygar, das süße Wasser in den Wassergruben besprochen.

Es gibt eine schwarze Vogelart, die auf dieser Insel in heiligem Schutze steht, und die nicht getödtet werden darf. —

Die von Eap sind ihrer Zauberkünste wegen berüchtiget. Sie verstehen den Wind zu besprechen, den Sturm zu beschwören, daß er schweige und bei der Stille den Wind aus dem günstigen Rumbe herzurufen. — Sie verstehen, indem sie mit Beschwörungen ein Kraut ins Meer werfen, die Wellen aufzuwiegeln, und unendliche Stürme zu erregen. Dem wird der Untergang vieler Fahrzeuge aus Mogemug und Feis zugeschrieben, ja die allmählige Entvölkerung dieser Inseln. In einem süßen Wasser des Gebietes Sütemil, befinden sich zwei Fische, nur spannenlang aber uralt, sie halten sich beständig in einer Linie mit dem Kopf gegen einander gekehrt. Wenn man den einen etwa mit einer Gerte berührt,

---

*) So in unserer Nordischen Mythologie:

Or Ymis holdi	wörtlich:	Aus Ymer's Fleisch
Var iörth vm scorpeth		Ward die Erde geschaffen,
enn or beinom biörg,		Aber aus (seinen) Gebeinen Felsen,
Himinn or hausi		Der Himmel aus dem Schädel
ins hrimkalda iotruns,		Des eiskalten Giganten,
Enn or sveita siör.		Aber aus seinem Blute die See.

Vafthrusdismal XXI. Edda saemundar p. 13.

daß er sich vorwärts bewege und beide sich kreuzen, so wird die Insel in ihrer Grundfeste erschüttert, und es ist des Erdbebens nicht Ruhe, bis beide ihre gewohnte Stellung wieder angenommen. Ueber diesen Fischen und dem Wasser worin sie sich befinden, ist ein Haus erbaut, und darüber wachen die Häuptlinge, bei deren Tode manchmal ein Erdbeben veranlaßt wird.

Ein gewisser **Conopei** (er ist jetzt todt, sein Sohn **Tamanagack** ist ein Häuptling des Gebietes Eleal) zeigte einst unserem Freunde **Kadu** ein merkwürdiges Probestück seiner Kunst. **Conopei** bereitete aus Taro-Teich einen runden flachen Kuchen. Es war Nacht und Vollmondschein. Er begann unter Beschwörungen von seinem Kuchen zu essen. In dem Maße als er dessen Scheibe antastete und davon einen Einschnitt aß, ward die erst volle Scheibe des Mondes angegriffen und mehr und mehr sichelförmig ausgeschweift. Als er so eine Zeit lang magisch an dem Monde gezehrt hatte, änderte er sein Verfahren und seine Beschwörungen. Er hub an, den übrig gebliebenen weichen Teig seines Kuchens wiederum in die Form einer vollen Scheibe zu kneten, wobei denn die Mondsichel sich gleichmäßig wieder füllte und zuletzt der Mond wieder voll erschien. **Kadu** saß indeß dicht neben dem Beschwörer, betrachtete alles, den Mond und den Kuchen, mit der größten Aufmerksamkeit, und bewunderte wie die Rundung beider gleichmäßig erst verletzt, und dann wieder ergänzt wurde. Wir lassen die uns verdächtige Aussage unseres kindergleichen Freundes auf sich beruhen, es aufzuklärten Auslegern überlassend, dieselbe auf eine Mondfinsterniß zu deuten, welche jedoch auf Cap, vor Erfindung der Schrift nicht wohl als voraus berechnet angenommen werden darf.

Feste und Gelage, die bei verschiedenen Gelegenheiten, dem Durchbohren der Ohren der Kinder, dem Abschneiden ihres Haares auf Cap, dem Tatuiren u. a. m. statt finden, scheinen nichts religiöses zu haben.

Gesang und Tanz meist unzertrennlich, machen überall die Hauptergötzung, die Hauptlustbarkeiten aus. Es gibt verschiedene Arten Festspiele, die von den verschiedenen Geschlechtern oder von beiden vereint aufgeführt werden und deren jede einen anderen Character und einen eigenen Namen führt. Diese Gesänge werden aber von keinem musikalischen Instrument begleitet, und selbst die Trommel ist auf den Carolinen-Inseln unbekannt.

Die Häuptlinge scheinen nach einer Art Lehnssystem einander untergeordnet zu seyn. Die Meinung erhebt sie hoch über das niedere Volk, und es werden ihnen außerordentliche Ehrfurchtsbezeugungen gezollt, die uns aus **Cantova's** Briefe, und (für **Pelli**) aus dem Account of the Pelew islands bekannt sind. Man bückt sich vor ihnen zur Erde und kriecht nur zu ihnen hin. Im Angesicht der Insel Mogemug, Wohnsitz des Oberhauptes der Gruppe dieses Namens, lassen die Boote ihre Segel herab. Diese Verehrung der adelichen, vielleicht göttlichen Abstammung, scheint in rein menschliche Verhältnisse nicht einzugreifen, welche unbeschadet der Rangverhältnisse, denen ihr Recht geschieht, zwischen Häuptling und Mann statt finden. Die Oberhäupter haben eine große Autorität, und verwalten die strafende Gerechtigkeit nach dem Grundsatze der strengen Wiedervergeltung. Aug um Aug, Zahn um Zahn.

Die Verbrecher werden nach **Cantova** nur durch Verbannung gestraft. Wir erzählen unserem Freunde **Kadu** eine Geschichte nach, worin es scheinbar wird, wie mit großer Milde das Verbrechen weniger gestraft, als unterdrückt werden soll. Wir wähnen *Un voleur* das volksthümliche Märchen aus dem Munde unserer Ammen zu vernehmen.

Auf einer Insel von Mogemug, wurden die Bäume regelmäßig ihrer besten Früchte beraubt, ohne daß die Menschen, die aufmerksam einander bewachten, eine lange Zeit hindurch den Thäter zu entdecken vermochten. Sie wurden endlich inne, daß ein anscheinlich frommer Knabe allnächtlich aufstand und den Diebstahl verübte. Sie züchtigten ihn und gaben auf ihn acht. Er aber belog ihre Wachsamkeit und ließ von seiner Sitte nicht ab. Sie sperrten ihn während der Nacht ein, sie banden ihn die Hände auf den Rücken, aber der schlaue Dieb verstand alle ihre Versuche zu vereiteln, und es geschah noch wie vor. Sie brachten ihn auf eine entlegene unbewohnte Insel der Gruppe, die täglich zu der Nahrung eines Menschen genügen konnte. Sie ließen ihn da allein. Sie bemerkten aber bald, daß solches nichts gefruchtet und ihre Bäume wurden nach wie vor beraubt. Etliche fuhren nach der wüsten Insel hinüber und fanden den jungen Menschen in großem Ueberfluß von den Früchten ihres Eigenthums schmausend. Ein Baumstamm diente ihm zu einem Boot und er fuhr allnächtlich auf seine Ernte aus. Sie zerstörten dieses Fahrzeug und überließen ihn, unfreiwillig gewacht, seiner Einsamkeit. Sie hatten nun Ruhe. Sie wollten nach einiger Zeit wissen wie es ihm ginge, und etliche fuhren wiederum nach der Insel. Sie sahen und hörten nichts von ihm. Nachdem sie vergeblich im Walde nach ihm gerufen und gesucht, kehrten sie nach dem Strande zurück und fanden nun ihr Boot nicht mehr. Der schlaue Dieb war damit in die See gegangen. Er segelte nach Sorol über. Er ließ auf dieser Gruppe von seiner Tücke nicht ab, sondern sann auf größere Unternehmungen. Er verwochte den Häuptling von Sorol, zu einem Anschlage gegen Mogemug. Er sollte bei einem nächtlichen Ueberfall die Häuptlinge tödten und sich der Obergewalt anmaßen. Die Verschworenen kommen bei Tage in Nähe von Mogemug. Sie ließen die Segel nieder, die Nacht auf hoher See zu erwarten. Das Boot war dennoch bemerkt worden, und sie wurden, so wie sie landeten, umringt. Der Aufreizeler ward getödtet. Die von Sorol zogen frei nach ihrer Insel zurück.

Die Erbfolge geht zu Ulea und Cap wie auf Radack, erst auf die Brüder sodann auf die Söhne des Erstgebornen.

Nach Kadu sollen die Häuptlinge ihrem Erstgebornen den Namen ihres Vaters, dem zweiten Sohn den Namen des Vaters ihrer Frau, dem dritten wieder den Namen ihres Vaters und sofort, die Leute aus dem Volke hingegen ihrem Erstgebornen den Namen des Vaters ihrer Frau und den andern Kindern andere Namen geben, und so soll es auch auf Radack beobachtet werden. Nach D. Luis de Torres liegt in den Namen die Andeutung der Sippschaft, und es läßt sich daran erkennen, wessen Sohn und Enkel einer sey.

Der förmliche Namentausch, eine allgemeine Sitte des östlichen Polynesiens, ist auf den Carolinen unbekannt, und Kadu läugnete anfangs daß er auf Radack gebräuchlich sey, ob er gleich selbst in der Folge Beispiele davon aufführte. —

Die Ehen werden ohne Feierlichkeit geschlossen: Der Mann macht dem Vater des Mädchens, das er heimführt, ein Geschenk von Früchten, Fischen und ähnlichen Dingen. Die Ansehnlichkeit dieser Gift, richtet sich nach dem Range des Brautvaters, denn Ehen finden auch zwischen Ungleichgebornen statt. Ist nur der Vater oder nur die Mutter aus der Klasse der Häuptlinge, so werden die Kinder dieser Klasse auch zugezählt. Im ersten Fall erweiset der Mann und Vater seinem Weibe und seinen von ihr gezeugten Kindern, die äußerlichen Ehrfurchtsbezeugungen, die ihrem Range zukommen. Die Mehrheit der Weiber ist zugelassen. Die Ehen werden ohne Förmlichkeit getrennt, wie sie ohne Förmlichkeit geschlossen werden. Der Mann schickt seine Frau ihrem Vater zurücke. Die Männer wohnen

ihren Weibern auch bei, wenn sie gesegneten Leibes sind, nicht aber wenn sie ein Kind an der Brust haben. Das letztere geschieht nur auf Nadack, das Erstere wird, gegen Wilsons Zeugniß, ausdrücklich von Pelli behauptet. Dort lebt ein Häuptling, der gewöhnlich mehrere Weiber hat, seine Stelle bei der seiner Frauen, die in diesem Falle ist, von einem ausgesuchten Manne vertreten. — Wir werden von den Sitten von Pelli besonders reden. — Ehefrauen sind auf den übrigen Inseln allein ihren Männern ergeben. Sie sind in Pflicht genommen, und es scheint die Unverdorbenheit des Volkes ihre Tugend zu behüten. Unverheirathete gewöhnt die Sitte, ihre Freiheit zu genießen. Sie bringen in eigenen großen Häusern die Nächte zu. Der Kindermord ist unerhört; der Fürst würde die unnatürliche Mutter tödten lassen.

Was wir von der Bestattung der Todten auf Nadack berichtet, ist auch auf Ulea und den östlicher gelegenen Inseln Brauch. Auf Feis, Mogemug und Eap werden, nach Kadu, die Leichen Aller, ohne Unterschied der Geburt, auf den Inseln beerdigt. Wir sehen jedoch auf Mogemug, nach der großen Tragödie, die die Geschichte der Carolinischen Missionen beschließt, gegen die Körper der erschlagenen bedrohlichen Fremden die Bräuche von Ulea beobachten, und müssen glauben, daß Kadu in Rücksicht auf Mogemug irrt. Auf Eap sind die Begräbnisse im Gebirge. Die Bergbewohner holen die Leichen der im Thale Verstorbenen ab, und erhalten für dieses Amt ein Geschenk an Früchten, Wurzeln u. s. w. Es scheint, daß keiner der Angehörigen zu Grabe folgt.

Ein unverbrüchlicher Freundschaftsbund wird auf allen diesen Inseln ausschließlich zwischen zwei Männern geschlossen, der mit ganz besonderer Kraft die Verbündeten gegen einander verpflichtet. Der Häuptling und der geringe Mann können auch dieses Bündniß eingehen, unbeschadet der Rangverhältnisse, denen ihr Recht formwährend geschieht. Ob sich gleich diese Freundschaft auf allen diesen Inseln wiederfindet, ist sie doch an verschiedenen Orten mit verschiedenen Rechten und Pflichten verknüpft. Auf Eap muß bei jedem Handel der Freund für seinen Freund stehen, und wo ihm Unbill geschieht, oder wo er gefällt wird, liegt ihm die Pflicht der Rache ob. Zu gleichen Verpflichtungen kommt auf Ulea eine neue hinzu. Wenn der Freund die Gastfreundschaft seines Freundes ansprucht, so tritt ihm dieser auf die Zeit seines Besuches sein Weib ab, welches auf Feis und westlicher nicht geschieht. Wir haben gesehen, daß auf Nadack die Pflicht in erster Hinsicht unverbrüchlicher, in anderer dieselbe ist, als auf Ulea.

Die Berührung mit der Nase ist, wie auf den Inseln des östlichen Polynesiens, die bräuchliche Liebesbezeugung.

Den Krieg kennen unter den Carolinen nur Pelli, Eap, Tuch und die entlegneren Inseln, womit Tuch in Fehde ist. Die übrigen Inseln genießen, wie Ulea, eines ungestörten Friedens. „Da — wiederholte oft und gern unser gutherzige Gefährte — da weiß man nichts von Krieg und Kampf, da tödtet nicht der Mann den Mann, und wer den Krieg sieht, dem wird das Haar weiß.“ — Auf Eap hat nicht immer der Krieg geherrscht. Sonst erkannte die Insel die Autorität eines Oberhauptes, und es war Friede. Seit aber Gurr, der letzte Alleinherrscher, nicht mehr ist, fochten häufig die Häuptlinge der verschiedenen Gebiete ihre Fehden blutig aus. Wo eine Uebertretung, eine Beleidigung geschehen, wird das Tritonshorn geblasen. Beide Partheien rücken in Waffen gegen einander. Man unterhandelt. Wo Genugthuung verweigert wird und kein Vergleich zu Stande kömmt, wird gekämpft. Der Krieg dauert, bis von jeglicher Seite einer aus der Klasse der Häuptlinge gefallen ist und die der Gegenpartheи von seinem blutigen Fleische gekostet haben. Ein jeder frißt eben nur ein Stückchen zum Munde. Dieß ist eine unerläßliche Förmlichkeit. Der Friede, wenn erst diese Bedingung erfüllt ist, tritt wieder ein, und

Eben zwischen beiden Gebieten beſiegelt ihn. Der Charakter dieſer Inſulaner iſt demnach mild und gaſtfreundlich, wie auf den übrigen Inſelgruppen. Der Fremde auf Eap und Pelli geht unbehelligt durch die kriegführenden Partheien, und genießt hier und dort gleich freundlichen Empfang. — Die von Eap werfen den Wurfſpieß in Bogen mit Hülfe eines rinnenförmigen Stückes Bambus, worin das unbewaffnete Ende des Geſchoſſes gehalten wird und beim Wurf den Anſtoß erhält. Sie treffen ſo auf einer außerordentlichen Weite. Es ſcheint dieſe Waffe mit der der Aleuten und nördlichen Eskimaux im Weſentlichen zuſammenzutreffen. — Sie haben auch den zweiſpitzigen Wurfſtab der Radacker. Derſelbe Wurfſpieß wird, wenn die Streitenden ſich genähert, grad und mit der bloßen Hand geworfen. Es wird zuletzt damit Mann gegen Mann gefochten. Der Häuptling leitet mit dem Tritonshorn das Treffen. Die Kriegsmacht zieht auf Booten und Flößen von Bambus gegen das feindliche Gebiet. Der Landung ſucht man zu wehren. Auf dem Lande fallen die entſcheidenden Kämpfe vor.

Die von Tuch gebrauchen in der Nähe den Wurfſpieß, aus der Ferne aber die Schleuder. Ihr Wurf iſt weit und ſicher, ſie handhaben dieſe Waffe mit bewundernswürdiger Geſchicklichkeit. Sie tragen ſie auch im Frieden ſtets um das Haupt gebunden, und gebrauchen ſie, um Vögel zu tödten, Früchte von den Bäumen herabzuwerfen und dergleichen. Kadu hatte auf Ulea von Eingebornen von Tuch die Schleuder brauchen gelernt, und er vertrieb ſich oft unter uns die Zeit mit dieſer Uebung, worin er übrigens ſehr ungeſchickt war.

Don Luis de Torres lobte an ſeinen Freunden von Ulea, was an unſern Freunden von Radack zu loben uns gefreut hat. Sie ſind gut, freundlich, zierlich und ſchamhaft. Nie iſt ein Weib an Bord der Maria geſtiegen. Sie ſind gemüthlich, liebevoll, freigebig und erkenntlich. Sie haben das Gedächtniß des Herzens. Das Ding, das nützliche Werkzeug etwa, das ſie als eine Gabe aus lieber Hand beſitzen, erhält und trägt, zum ſpäten Angedenken unter ihnen, den Namen des Freundes, der es ihnen verehrt hat. Und ſo wollte Kadu auf Radack den Thieren und Pflanzenarten, die wir eingeführt, unſere Namen, zum ewigen Gedächtniß Unſerer, auferlegen.

Von den Eingebornen der Pelew-Inſeln (Palaos, Panlog) entwirft uns Cantova ein abſcheuliches Bild *). Es ſind nach den Nachrichten, die er eingeſammelt, feindliche Menſchenfreſſer. Dieſelben erſcheinen uns ſodann in den Berichten des erkenntlichen Henry Wilſon, der ihrer großherzigen Gaſtlichkeit die Rückkehr ins Vaterland verdankte, im günſtigſten Lichte, dem Farbenſpiele der Liebe, mit allen Tugenden ausgeſtattet, — und die That bewährt, daß ſie die meiſten dieſer Tugenden ausgeübt. Wir leben mit Wilſon unter dieſem Volke, ſehen mit eigenen Augen und urtheilen ſelbſt. Seit Wilſon haben die Engländer, Spanier, Amerikaner die Pelew-Inſeln unausgeſetzt beſucht, verſchiedene Europäer haben ſich dort angeſiedelt, und der Tauſch ward fortwährend auf deren Riffe für den Markt von Canton geſammelt. — Kadu aus Ulea war auf den Pelew-Inſeln, und in ſeinem Urtheil geht eine Vergleichung beider Völker uns auf. Dieſe Vergleichung iſt, wie das Urtheil unſres Freundes, den

*) Peuple nombreux, mais inhumain et barbare; les hommes et les femmes y sont entièrement nus et ne reçoivent de choir humaine, les Indiens des Carolines regardent cette nation avec horreur, comme l'ennemie du genre humain et avec la quelle il est dangereux d'avoir le moindre commerce. Ce rapport me paroit fidèle et très conforme à ce que nous en a appris le P. Bernard Morain, comme on le peut voir dans sa relation. Dieser Bericht wird nirgends gefunden, und ſcheint nicht gedruckt worden zu ſeyn.

Eingebornen von Pelli ungünstig. Kadu rügt besonders, wie er sie aller Scham entblößt befunden, so daß sie viehisch den Naturtrieb vor aller Augen befriedigten. Er erwähnt in uns das Bild einer ausschweifenden Verderbtheit, wie sie auf den Sandwich-Inseln zu Hause ist.

Etliche Blätter, die ein Spanier, der neun Monate auf den Pelew-Inseln zugebracht, uns in Carite über diese Inseln mitgetheilt, sind schmählend und nicht beurtheilend abgefaßt. Er macht weniger Eindruck auf uns als unser redlicher Freund, dessen Beschuldigungen er unter andern umständlich wiederholt. „Der Mann erkennt das Weib im Angesichte aller Menschen. Alle sind bereit, für jede Kleinigkeit ihre Weiber Preiß zu geben ꝛc." Aber er gibt ihnen auch Schuld, Menschenfleisch zu essen, und gönnt ihnen von Menschen kaum die Gestalt.

Wir legen seine traurige Schrift aus der Hand, nachdem wir blos ihrer erwähnt. — Es sind wohl nicht mehr die unschuldigen, arglosen Freunde von Wilson. Was sie von uns gelernt, hat sie nicht besser gemacht.

Die Penrhyn-Inseln. *)

Die hohen, vollen Wälder, die die Cocospalme auf den Penrhyn-Inseln bildet, täuschten uns von fern mit dem Anschein erhöheter Ufer. Auch verkündete die Gegenwart des Menschen. Bald als wir uns dem Lande genähert, umringten uns zahlreiche Boote, und ein friedliches Volk begehrte mit uns zu verkehren.

Die Insulaner sind stark und wohl gebaut, beleibter als die Bewohner der Oster-Insel, und von derselben Farbe, als sie. Sie sind nicht tatwirt, dagegen haben viele quer in die Haut des Leibes und der Arme eingerissene Furchen, Striemen, die bei Einem noch frisch und blutend schienen. Es fehlen ihnen öfters die Vorderzähne. Aeltere Leute werden feist und haben dicke Bäuche. Wir bemerkten verschiedene Greise, die den Nagel des Daumes wachsen gelassen, redendes Ehrenzeichen ihres vornehmen Müßigganges. Bei Einem hatte dieser einwärts gebogene Nagel eine Länge von 2 bis 3 Zoll erreicht.

Wir zählten gegen 36 Boote. In jedem waren 7 bis 13 Männer, welche zu Einer Familie zu gehören schienen. Ein Greis (der Hausvater?) stand in der Mitte und führte das Wort. Er hatte, anscheinlich als Friedenszeichen, das Ende eines Cocosblattes um den Hals gebunden. Weiber befanden sich nur in drei Booten. In diesen nahm ein bejahrtes Weib (die Hausmutter?) den hinteren Sitz ein und schien eine gewichtige Stimme in den Angelegenheiten der Männer zu haben. Die Autorität keines Einzelnen schien sich weiter, als über sein eigenes Boot zu erstrecken.

Die Weiber tragen einen mit freihängenden Bastfreifen besetzten Gürtel, welcher dem Männerkleide von Radack ähnlich ist. Die Männer an dessen Statt nur ein durch Schnüre befestigtes Bündel von Cocosblättchen. Nur wenige hatten eine ärmliche Schulterbedeckung. Diese besteht in einer groben, aus zwei Stücken von einem Cocosblatt geflochtenen Matte. Ein Theil der Mittelreihe, der die Blättchen

*) Voyage of Governor Phillip. Second Edition Lond. 1790. p. 232. — Lieut. Watts narrative of the return of the lady Penrhyn (Capt. Sever) p. 254 and Appendix p. 31. Table 7 p. 18.

trägt, bildet den unteren Saum dieses korbähnlichen Mantels. Zuweilen sind gebleichte Pandanusblätter, der Zierlichkeit wegen, eingeflochten. Wenige trugen einen Kopfputz von schwarzen Federn.

Sie drängten sich gesprächig und zutraulich an das Schiff, keiner aber unterfing sich, unsern Einladungen, auf dasselbe zu steigen, Folge zu leisten. Sie hatten gegen unsere Waaren nach denen sie sich begierig zeigten, und die sie mit einer Art Verehrung empfingen, nur wenig zu vertauschen; einige Cocosnüsse, mehrstens unreife, den Durst zu löschen, zufällig mitgenommene Geräthschaften und ihre Waffen. Diese sind lange Spieße von Cocosholz, an deren Fuß eine Handhabe von anderem Holze mit Schnüren von Cocosbast befestigt ist, und deren Spitze entweder erweitert und zweischneidig, oder einfach und lang zugespitzt ist. Sie weigerten sich erst, diese Waffen zu veräußern, und entschlossen sich nur dazu gegen lange Nägel oder wollene scharlachne Gürtel. Wir erhandelten von ihnen etliche Fischangeln, die aus zwei Stücken ächter Perlmutter zusammengesetzt und auf das zierlichste gearbeitet, denen der Sandwich-Inseln vollkommen gleich waren.

Die Boote sind aus mehreren, mittelst Schnüren von Cocosbast wohl an einander gefügten Holzstücken gearbeitet. Beide Enden sind über dem Wasser abgerundet, und unter dem Wasser mit einem vorspringenden Sporen versehen. Sie haben einen Ausleger, und die Waffen liegen auf demselben verwahrt.

Ein Boot, welches aus einer der entfernteren Inseln der Gruppe unter Segel auf uns zu kam, wurde nicht erwartet.

Die niedere Gruppe der Penrhyn ernährt reichlich eine starke Bevölkerung, welches das Ansehen der Menschen verbürgt. Wir kennen von ihren Erzeugnissen nur die Cocoswälder sonder Gleichen, die sie überziehen, und den Pandanus. Welche Früchte sonst und welche Wurzeln, ob auch das Schwein und der Hund, oder letzterer allein daselbst vorhanden sind, haben wir aus keinen Merkmalen abnehmen können.

Als wir uns von den Penrhyn entfernten, überhingen sie blitzend und donnernd Gewitterwolken, und gewährten uns ein erhabenes Schauspiel, dessen man selten zur See genießt.

Die niedern Inseln unter dem 15° S. B. zwischen den 138° und 149 W. L.

Die Insel Romanzoff.

Die niedern Inseln, welche wir gegen den 15ten Grad südlicher Breite zwischen den 138sten und 149sten Grad Länge westlich von Greenwich im Jahr 1816 gesehen, namentlich in der Ordnung, in der sie von Ost in West, der Richtung unsers Courses, auf einander folgen: die zweifelhafte Insel (Sumaitelay Ostroff), die Inseln Romanzoff und Spiridoff, die Auriek- und Dean-Ketten und die Insel Krusenstern, einerseits mit den Entdeckungen früherer Seefahrer, und besonders mit den von Le Maire und Shouten, deren Cours wir folgten, zu vergleichen, und anderer Seits ihre Namen auf der Karte von Tupapa, in deren Bereich sie sich befanden, aufzusuchen, überläßt der Verfasser dieser Aufsätze den gelehrten Hydrographen, die in Ansehung der gleichgestalteten Riffe und niedern Inseln dieses Meerstriches der wissenschaftlichsten Kritik bedürfen.

Krusenstern hat in seinen Beiträgen zur Hydrographie S. 173 u. f. die erste dieser Aufgaben abgehandelt. Wir können jedoch in der traurigen Spiridoff-Insel die wohl bevölkerte und mit Cocosbäumen reich bewachsene Sondergrondt nicht erkennen, was uns andre seiner Bestimmungen mit zu erschüttern scheint.

Die von uns gesehenen Inseln haben uns alle unwirthbar und wirklich unbewohnt geschienen, der Cocosbaum erhebt sich nur auf der kleinen Insel Romanzoff, der einzigen, auf der wir landeten. Die Bildung, zu der sie insgesammt gehören, ist bereits erläutert worden. Wir haben nur über die, welche wir betreten haben, einige Bemerkungen mitzutheilen. Ein Blick auf den Atlas wird, in Rücksicht der übrigen, belehrender seyn, als was wir zu sagen vermöchten.

Die Insel Romanzoff ist von geringem Umfange. Der aufgeworfene Damm von Madreporen-Geschieben, der ihren äußern Saum bildet, schließt eine Niederung ein, wo die Dammerde mehr Tiefe zu haben scheint, und aus welcher sich schlankstämmige Cocospalmen hie und da erheben, ohne sich zu einem ganzen Walde zu drängen. — Der erhöhte, schützende Rand ist auf der Seite unter dem Winde stellenweis durchbrochen, und es scheint, daß bei sehr hoher Fluth das Meer in das Innere der Insel eindringen müsse. Das an manchen Stellen angesammelte Regenwasser war vollkommen süß.

Die Flora ist von der äußersten Dürftigkeit. Wir zählten nur neunzehn Arten vollkommene Pflanzen (ein Farrenkraut, drei Monocotyledonen und fünfzehn Dicotyledonen), und wir glauben nicht, daß viele unserer Aufmerksamkeit entgangen sind. Die niedern Acotyledonen, womit in höheren Breiten die Vegetation anhebt, scheinen zu fehlen. Die Lichene erscheinen nur an älteren Baumstämmen als ein pulverähnlicher Ueberzug, und der schwarze Anflug des Gesteins scheint nicht vegetabilischer Natur zu seyn. Ein Moos und etliche Schwämme, die wir auf Radack gefunden, haben sich uns auf Romanzoff nicht gezeigt. — Die Pflanzen, die wir beobachteten, waren ein Polypodium, der Cocosbaum, der Pandanus, ein Gras, Scaevola Konigii, Tournefortia argentea, Lythrum Pemphis, Goettar da Speciosa, eine Cassyta, eine Euphorbia, eine Boerhavia, eine krautartige Nesselart. Pflanzen, welche alle auf Radack vorkommen, und an Pflanzen, die daselbst fehlen: zwei strauchartige Rubiaceen, ein anderer Strauch, Heliotropium prostratum, Portulacca oleracea, ein Lepidium (acre?) und eine Buchnera?

Gesträuche mit ganzrändigen, einfachen, meist fleischigen Blättern und farblosen Blüthen, bilden ein leicht durchdringliches Gebüsch, über welches der Cocosbaum sich erhebt, worin der Pandanus sich allein durch seine auffallende Form auszeichnet und nur die Cassyta mit blätterlosen röthlichen Zöden rankt. Der Grund scheint überall durch das lose Pflanzenkleid hindurch.

Wir haben die Ratte, die freilich während der heißen Mittagsstunden (Tageszeit, die wir auf der Insel zubrachten) sich eingezogen hält, nicht wahrgenommen. Verschiedene Arten Waldvögel (Numenius, Scolopax) waren auf der Insel häufig, sie schienen nicht den Menschen fürchten gelernt zu haben. Sie wichen nur vor unsern Tritten, wie zahmes Geflügel in einem Wirthschaftshof. Die Sterna stolida war unter den Wasservögeln am häufigsten. Der zutrauliche Vorwitz dieses Vogels hat ihm billig seinen Namen verdient. Es flogen uns in diesem Meerstrich mehrere buchstäblich in die Hände, und wir schenkten etlichen ihre Freiheit wieder, nachdem wir ihnen Zettel mit dem Namen des Schiffes und dem Datum um den Hals gebunden hatten.

Eine kleine Eidexe schien auf der Insel Romanzoff der einzige unbefiederte Gast zu seyn. Ein kleiner Schmetterling war gemein, und das einzige Insekt, das uns in die Hände fiel.

Die Insel Romanzoff wird von andern Inseln her besucht, welche außer Sicht von derselben liegen. — Der Landungsplatz ist auf der Seite die dem Winde zugekehrt ist. Von da aus führen glänzend in die scharfen Korallentrümmer getretene Pfade in verschiedene Richtungen durch die Insel. Wir fanden im Innern ein der Verwesung überlassenes kleines Boot, das aus einem Cocosstamm ausgehöhlt und mit einem Ausleger versehen war. An zwei verschiedenen Stellen standen leichte, zirkelförmige Hütten, die aus wenigen Stäben, groben Matten und Cocosblättern zusammengesetzt waren. Wir fanden in einer derselben ein kammähnliches Geräth von Holz mit Schnüren von Cocosbast zusammengefügt. Gruben waren zum Ansammeln des Regenwassers gehölt. Feuer hatte an verschiedenen Orten über der Erde gebrannt, Backgruben bemerkten wir nicht. Unter dem Winde der Insel schien längs dem Strande ein Platz zum Aufziehen von Leinen eingerichtet zu seyn, und in der Nähe dieses Ortes war ein junger Baum mit abgeschnittenen Aesten, woran Cocosnüsse und Blätter und eine Schnur von Cocosbast hingen.

Feste Wohnungen oder Morais waren auf der Insel Romanzoff nicht, und wir fanden keine Merkmale eines neulichen Besuches der Menschen.

Waihu oder die Oster-Insel — Sala y Gomez *)

Wir setzten eben nur den Fuß auf den Lavastrand der Oster-Insel, und schmeicheln uns nicht die Kenntniß, die man davon hat, beträchtlich erweitern zu können. Wir beziehen uns auf die Berichte unserer Vorgänger, und suchen nur den Eindruck den diese rasche Berührung in uns hinterließ, unserm Leser zu vergegenwärtigen.

Die Oster-Insel erhebt sich mit breitgewölbtem Rücken, dreieckig, die Winkel an pyramidenförmige Berge anlehnend, majestätisch aus den Wellen empor. Es wiederholen sich in ihr im kleinen, die ruhig großartigen Linien von Otaihi. Sie schien uns durchaus mit dem frischesten Grün angethan, die Erde überall und selbst an den steilsten Abhängen der Berge, in gradlinigte Felder eingetheilt, die sich durch anmuthige Farbenabstufungen unterscheiden, und deren viele in gelber Blüthe standen. Wir staunten diese vulkanische, steinbedeckte, wegen ihres Mangels an Holz und Wasser berüchtigte Erde verwundert an!

Wir glaubten einige der colossalen Bildsäulen, die so viel Bewunderung erregen, auf der Südostküste mit dem Fernrohr unterschieden zu haben. In Cooksbay auf der Westküste, wo wir die Anker fallen ließen, sind diejenigen dieser Büsten, die den Landungsplatz bezeichneten, und die Lisjansky noch gesehen hat, nicht mehr vorhanden.

Zwei Kanots, (wir sahen im Ganzen nur drei auf der Insel) waren uns, jedes mit zwei Mann bemannt, einladend entgegengekommen, ohne sich jedoch an das Schiff heran zu wagen. Schwimmende hatten unser zum Sondiren ausgesetztes Boot umringt, und den Tauschhandel mit ihm eröffnet.

*) Krusenstern Beilage zur Hydrographie p. 218.

Die Untreue eines dieser Handelnden war streuge bestraft worden. Wir ließen, eine Landung zu versuchen, ein zweites Boot in die See. Ein zahlreiches Volk erwartete uns friedlich, freudig, lärmend, ungeduldig, kindergleich und ordnungslos am Ufer. Mit Laperouse zu entscheiden, ob diese Kindermenschen zu bedauern sind, zügelloser zu seyn, als andere ihrer Brüder, ist unseres Amtes nicht. Gewiß ist es, daß dieser Umstand den Verkehr mit ihnen erschwert. Wir näherten uns dem Strande. Alles lief, jauchzte und schrie, Friedenszeichen, bedrohliche Steinwürfe und Schüsse, Freundschaftsbezeugungen, wurden gewechselt. Endlich wagten sich die Schwimmenden haufenweise an uns heran, der Tauschhandel begann mit ihnen und ward mit Redlichkeit geführt. Alle, mit dem wiederholten Rufe Hüe! Hüe! begehrten Messer oder Eisen gegen die Früchte und Wurzeln und die zierlichen Fischernetze, die sie uns anboten, zum Tausch. Wir traten auf einen Augenblick an das Land.

Diese als so elend geschilderten Menschen, schienen uns von schönen Gesichtszügen, von angenehmer und ausdrucksvoller Physiognomie, von wohlgebildetem, schlankem, gesundem Körperbau, das hohe Alter, bei ihnen ohne Gebrechen. Das Aug des Künstlers erfreute sich, eine schönere Natur zu schauen, als ihm die Badeplätze in Europa, seine einzige Schule, darbieten. Die blaulig breitlinigte Tatowirung, die den Lauf der Muskel kunstreich begleitet, macht auf dem bräunlichen Grunde der Haut eine angenehme Wirkung. Es scheint an Bastzeugen kein Mangel zu seyn. Weiße oder gelbe Mäntel davon sind allgemein. Frische Laubkränze werden in den bald länger bald kürzer abgeschnittenen Haaren getragen. Kopfputze aus schwarzen Federn sind seltener, wir bemerkten zierlich anliegende Halsbänder, die vorn mit einer geschliffenen Muschel (Patella) geschmückt waren. Keine unschöne entstellende Zierrathen fielen uns auf. Die bei einigen Greisen durchbohrten und erweiterten Ohrlappen, waren zusammengeknüpft, in das Loch wieder durchgezogen und unscheinbar. Die Schneidezähne waren öfters ausgebrochen. Einige junge Leute unterschieden sich durch eine viel hellere Farbe der Haut. Wir sahen nur wenige Weiber, diese mit dunkelroth gefärbten Gesichtern, ohne Reiz und Anmuth und wie es schien ohne Ansehen unter den Männern. Eine derselben hielt einen Säugling an der Brust. Wir halten uns deßhalb zu keinem Schluß über das Zahlenverhältniß der beiden Geschlechter berechtigt.

Wenn wir die Berichte von Cook, Laperouse, Lisiansloy und unsere eigenen Erfahrungen vergleichen, drängt sich uns die Vermuthung auf, daß sich die Bevölkerung der Oster-Insel vermehrt, und der Zustand der Insulaner gebessert hat. Ob aber die wohlthätigen Absichten des menschenfreundlichen Ludwig XVI, der diesem Volke unsere Hausthiere, nutzbaren Gewächse und Fruchtbäume durch Laperouse überbringen ließ, erreicht worden, konnten wir nicht erfahren, und wir müssen es bezweifeln; wir sahen nur die in Cook aufgezählten Produkte, Bananen, Zuckerrohr, Wurzeln und sehr kleine Hühner.

Als wir am Abend die Anker lichteten, ruheten besruchtende Wolken auf den Höhen der Insel. —

Wir haben die vermuthliche Veranlassung des zweifelhaften Empfanges, den man uns auf der Oster-Insel gemacht, seither erfahren, und über uns selbst zu errötheu Ursache gehabt, wir, die wir diese Menschen Wilde nennen. —

Die Insel Sala y Gomez ist eine bloße Klippe, die nackt und niedrig aus den Wellen hervortaucht, sie erhebt sich sattelförmig gegen beide Enden, wo die Erhöhung an dem Tage liegt, indem die Mitte ansehnlich mit Geschieben überstreut ist. Sie gehört nicht zu den Korallenriffen, die nur

weiter im Westen vorzukommen beginnen. Vermuthen lassen sich Zusammenhang und gleiche Natur mit dem hohen vulkanischen Lande der nahgelegnen Oster-Insel. Noch sind keine Anfänge einer künftigen Vegetation darauf bemerkbar. Sie dient unzähligen Wasservögeln zum Aufenthalt, die solche kahle Felsen, begrünten, obgleich unbewohnten Inseln vorzuziehen scheinen, da mit den Pflanzen sich die Insecten auch einstellen, und die Ameisen, die besonders ihre Brut beschirmen.

Die Seevögel, nach unserer unmaßlichen Erfahrung, werden am häufigsten über dem Winde der Inseln, wo sie nisten, angetroffen. — Man sieht sie am Morgen sich gegen den Wind vom Lande entfernen und am Abende mit dem Winde dem Lande zufliegen. Auch schien Kadu den Fluch der Vögel am Abend zu beobachten.

Man soll bei Sala y Gomez Trümmer eines gescheiterten Schiffes wahrgenommen haben; wir spähten umsonst nach denselben. Man schaudert sich den möglichen Fall vorzustellen, daß ein menschliches Wesen lebend darauf verschlagen werden könnte, denn die Eier der Wasservögel, möchten sein verlassenes Daseyn zwischen Meer und Himmel auf diesem kahlen sonnengebrannten Steingestell nur allzusehr zu verlängern hingereicht haben.

Die Sandwich-Inseln — die Johnstone-Inseln.

O-Waihi steigt in großartig ruhigen Linien majestätisch aus den Wellen empor und gestaltet sich mit enormer Masse zu drei verschiedenen Berggipfeln, auf deren zwei der Schnee mehrere Monate im Jahre liegt.

Wir haben beidemal die Sandwich-Inseln im Spätjahr besucht, und auf den Höhen von O-Waihi keinen Schnee gesehen. *)

Mauna-roa, der große Berg, La Mesa, die Tafel der Spanier **) erhebt sich breit gewölbt südlich im Innern der Insel und überragt die Andern, die sich ihm anschließen. Mauna-kea, der kleine Berg, der nächste nach Mauna-roa, nimmt mit zackigen Zinnen den Norden ein. Der dritte Mauna-Wororay, ein vulkanischer Pik, befindet sich auf der Westküste. Sein Krater ist in Vancouvers Atlas abgebildet. Auf seinen nackten Abhängen erschimmern Lavaströme, deren letzten er durch einen Seitenausbruch im Jahr 1801 nach dem Meere zu ergossen hat. Das Dorf Powarua ist am Strande auf dieser schlackenartigen Lava erbaut. Der Mauna-Puoray, der die Nordwestspitze der Insel bildet, schließt sich als ein geringerer Hügel den Grundfesten von Mauna-kea an.

*) Im November 1816 und im September 1817.

**) O-Waihi und die Sandwich-Inseln, La Mesa oder La Mira und das Mangeln der alten spanischen Karten, (San Francisco von Anfons Karte möchte ebenfalls O-Waihi seyn), mußten oft von den Galeonen auf der Fahrt von Acapulco nach Manila gesehen werden. Es ist zu bemerken, daß Herr Marin in den Volkssagen von O-Waihi keine Erinnerung früheren Verkehrs mit Europäern auffinden gekonnt.

Die Höhen von O-Waihi erscheinen meist klar und rein während der Nacht und am Morgen; der Wasserdunst schlägt sich gegen Mittag an denselben nieder, die Wolken die sich erzeugen, ruhen am Abend in dichtem Lager verhüllend über der Insel und lösen sich gegen Mitternacht wieder auf.

Wo wir uns O-Waihi genähert haben, die Nordwestspitze umsegelnd und längs der Westküste bis an den südlichen Fuß des Mororay bei Titatua, erscheinen die Abhänge kahl und sonnengebrannt. Etliche Gegenden gehören dem Feldbau an, die meisten überzieht ein fahler Grashwuchs. Hoch unter den Wolken fängt erst die Region der Wälder an und das Aug erreicht kaum die nackten Kronen des Riesenbaues. Der Strand bietet eine ununterbrochene Reihe von Ansiedelungen dar, die, wie man nach Süden fortschreitet, reicher umgrünt und von häufigeren Cocospalmen untermischt sich zeigen.

In der vulkanischen Gebirgskette der Sandwich-Inseln, scheint allein noch der Mororay auf O-Waihi wirksam zu seyn. Heiße Quellen befinden sich im Gebiete Kochala bei dem W[illegible] des Herrn Jung, an der Küste südlich vom Puoray. — Die Kette läuft von der Nordwestspitze von O-Waihi über die Inseln Mauwi Morotoi und O-Wahu nach West-Nordwest. Der östlichere B[illegible] auf Mauwi, gibt an Höhe dem Mororay, dessen großartige Formen er wiederholt, nur wenig nach. Der Westlichere ist niedriger und sein Gipfel scheint in zwei verschiedene Spalten von Nord in Süd tief eingerissen zu seyn.

Die großgezeichneten Berglinien senken sich auf Morotoi noch niedriger bis zu der ganz flachen westlichen Spitze dieser Insel. Das Gebirg erhebt sich wiederum auf O-Wahu (Waohoo der Engländer) wo es bei einem ganz verschiedenen Character, kaum ein Viertheil der Höhe von O-Waihi erreicht. Zwei ungleiche Berggruppen erheben sich auf der Insel O-Wahu. Die östliche niedrige hat einen größern Umfang, als die westliche, welche die höheren Gipfel enthält. Das Gebirg von reichbewässerten, schön begrünten Thälern tief durchfurcht, erhebt zackige Gipfel in unruhigen Linien. Tiefer als in O-Waihi senken sich die Wälder auf ihren Abhängen zu den sonnengebrannten Ebenen, die die Insel meist umsäumen und einst Korallenriffe waren, die das Meer bedeckte, und Korallenriffe erstrecken sich vor diesen Ebenen weit in das Meer. Eine Furche im Riff am Ausflusse eines Stromes angesammelter Berggewässer, bildet am südlichen Fuß der östlichen Bergmasse den sichern Hafen von Hana-ruru, von welchem Orte aus sich unsere Exkursionen in verschiedene Richtungen durch beide Theile der Insel erstrecken.

Der nächste niedrige Hügel hinter Hana-ruru ist ein alter Vulkanen-Krater, dessen verschütteter Mund, wie die äußeren Abhänge, mit dichtem Grase bewachsen ist. Ein anderer ähnlicher, aber größerer und höherer Krater, begränzt als ein Meer bespültes Vorgebirge die Aussicht nach Osten. Angebliche Diamanten, die ein Europäer, in dieser Gegend gefunden haben soll, haben den Tabu veranlaßt, mit dem dieser Berg belegt worden ist. Man hat uns als solche, gemeine Quarzkristalle gezeigt.

Das Gebirg erhebt sich hinter diesen nackten Vorhügeln schön begrünt in ungleichen Stufen zu seinem höchsten Rücken, welcher längs der nördlichen Küste läuft. Thäler und Schluchten führen zu den Päßen die es zwischen seinen Gipfeln durchkreuzen. Das Thal Nnanu hinter Hana-ruru ist unter Allen das weiteste und anmuthigste. Jenseits gegen Norden oder Nordosten, bietet das Gebirg einen steilen Absturz, den man nur baarfuß auf schwindlichten Pfaden und Felsenstiegen erklimmen kann.

Niedere Hügel von sonnengebrannten Savanen überzogen vereinigen die beiden Bergmassen der Insel. Südlich dieser Hügel schlängelt sich mehrfach verzweigt bis an deren Fuß der Einlaß des Meeres, den die Engländer Pearl river nennen, durch eine weite Ebene, die ein meerverlassenes Korallenriff ist, dessen Oberfläche gegen zehn Fuß über den jetzigen Wasserspiegel erhalten seyn mag. — Dieser

Fiord scheint den schönsten Hafen darzubieten, doch soll eine Bank den Schiffen den Eingang versperren. Er nimmt nur vom östlichen Gebirge Wasserströme auf. — Das westliche höhere Gebirge, dessen Rücken nach dem Innern der Insel gekehrt ist, ergießt seine Gewässer in die Thäler, die es gegen Westen zwischen etliche Arme einschließt. Die Pässe zwischen den Gipfeln sind hoch und steil und nur auf gefährlichen Pfaden zu erklettern. Die Ueppigkeit der Vegetation, die in der Höhe von etwa dreihundert Toisen, zu welcher wir gestiegen, unverändert erscheint, entzieht meist dem Auge des Geognosten, den Gegenstand seiner Forschung und die Gebirgsart kommt selten an den Tag.

Wir haben in beiden Theilen der Insel nur Mandelstein und Thonporphyr beobachtet; schwarze Stellen, die wir von der See aus am östlichen Abhang und Fuße des größern alten Kraters bemerkten, schienen uns eine Lava zu seyn.

Um die Gipfel der Berge sammeln sich die Wolken an, und Regen fällt häufig im Innern der Insel, während eine brennende Sonne den Strand versengt.

Die Temperatur verändert sich merklich sobald man nur von den äußeren Ebenen in die Bergthäler tritt.

Wir besaßen bereits drei von einander sehr abweichende, ungefähre Messungen der Höhe von Mauna-roa, nach King, Marchand und Horner. Die genauere Messung von Herrn von Kotzebue stimmt bis auf sechs Toisen mit dem Mittleren der drei früheren überein und seine Trigonometrische Arbeit über die übrigen Gipfel der Sandwich-Inseln, bietet eine interessante Reihe dar.

Die Kürze der Frist die uns beidemal bestimmt war, erlaubte uns nur mit Betrübniß zu den Bergen von O-Waihi zu schauen, die uns zu verdienen schienen der Zweck einer eignen Reise nach den Sandwich-Inseln zu seyn. Wir mußten am Ziele selbst darauf Verzicht thun.

Mauna-roa von Titatua aus zu besteigen, erfordert eine Reise von mindestens zwei Wochen (man vergleiche Vancouver) und wenn wir zu Titatua und zu Pewarua am Fuße selbst des Mororay, dessen Gipfel in kurzer Frist zu ersteigen hoffen dürften, blieb uns die Reise zum Schiff nach Hana-ruru, in einem Doppelkanot der Eingebornen, unzuverläßig, da sich auf keinen Fall über ein solches Fahrzeug gebieten läßt, häufige Tabu die Schiffahrt hemmen, und die Ueberfahrt von O-Waihi nach Mauwi und von Moretoi nach O-Wahu von den Winden erschwert und lange verzögert werden kann. Was Archibald Menzies, der gelehrte Eeführte von Vancouver, in verschiedenen Reisen auf den Höhen von O-Waihi und Mauwi an Pflanzen gesammelt hat ist mit so vielen andern Schätzen im Herbario Banks noch vergraben und obgleich der ehrwürdige Senior der Naturforscher sein Gazophylacium mit gleich unbeschränkter Gastfreiheit allen Gelehrten offen hält, hat keiner noch übernommen uns mit der alpinischen Flora von O-Waihi bekannt zu machen.

Die Flora von O-Wahu hat mit der des nächsten Continents, der Küste von Californien, nichts gemein. Die blätterlose Form der Acacien, die Gattungen Metrosideros, Pandanus, Santalum, Aleurites, Dracaena, Amomum, Curcuma, Taccs, drücken ihr den Siegel ihres Ursprunges und ihrer natürlichen Verwandschaft auf. Vorherrschend sind die Familien der Rubiaceen, Contorten und Urticeen, aus welcher letzten viele verschiedene wildwachsende Arten, zur Verfertigung verschiedenartiger Bastzeuge benutzt werden. *) Etliche baumartige milchige Lobeliaceen zeichnen sich aus. — Der äußere Saum

*) Der Papiermaulbeerbaum (Broussonetia papyrifera) wird auf den Sandwich-Inseln wie auf den mehrsten Inseln der Südsee zur Verfertigung von Zeugen angebaut. Man irrt aber zu glauben, daß nur aus dessen Rinde Zeuge gemacht werden.

der Insel bringt nur wenige Arten Gräser und Kräuter hervor. Im Innern ist die Flora reich, ohne jedoch an üppiger Fülle der brasilianischen Natur vergleichbar zu seyn. Nur niedrige Bäume steigen hinab zu Thal; unter ihnen die Aleuritis triloba, die mit weißlichem Laube sich auszeichnende Gebüsche um den Fuß und an dem Abhange der Berge bildet. Man findet hie und da in den hohen Bergschluchten wundervolle Bananenhaine, die, Stamm an Stamm gepreßt, eine dunkle Nacht unter ihren großen ausgebreiteten Blättern hegen. Diese Pflanze, die am Strande cultivirt kaum fünf Fuß hoch wird, erreicht an solchen Orten eine dreifache Höhe. — Die Acacie, aus deren Stamm die großen Canots der Eingebornen ausgehöhlt werden, erreicht nur im hohen Gebirge die dazu erforderliche Größe, und es findet sich auch nur da der Sandelbaum, dessen in China so sehr gepriesenes Holz dem Beherrscher dieser Inseln zu Schätzen verhilft, indem das bedrückte Volk, welches dasselbe einsammeln muß, seinem Feldbau und seinen Künsten entzogen, verarmt.

Die Tarowurzel (Arum esculentum) zu einem zähen Brei, nachdem sie gekocht worden, gestampft, macht die Hauptnahrung des Volkes aus. Am fruchtreichsten unter den Sandwich-Inseln ist O-Wahu, der O-Waihi einen Theil seines Bedarfs an Taro beziehe. Die Cultur der Thäler hinter Hanaruru ist bewundernswürdig. Kunstvolle Bewässerungen unterhalten selbst auf den Hügeln Taropflanzungen, die zugleich Fischweiher sind, und allerlei nutzbare Pflanzungen werden auf den sie scheidenden Dämmen angebaut. Viele eingeführte Pflanzen werden nun neben den ursprünglich einheimischen angebaut, aber das Volk, welches seiner alten Lebensweise anhängt, macht von wenigen Gebrauch. Unter diesen ist hauptsächlich der Tabak zu rechnen, dessen Genuß sich anzueignen sich alle Völker der Erde gleich bereitwillig erwiesen haben. Die Wassermelone, die Melone und das Obst überhaupt haben nächst dem Tabak die willigste Aufnahme gefunden. Außer dem verderblichen Kava werden gegohrne Getränke aus der Tea-root (Dracaena terminalis) bereitet, aber das Zuckerrohr wird noch dazu nicht benutzt.

Der Betriebsamkeit des Herrn Marin, als Landwirth, haben die Sandwich-Inseln im Allgemeinen, und O-Wahu, sein jetziger Aufenthalt, insbesondere, vieles zu verdanken. Er hat unsere Thier- und Pflanzenarten unermüdlich eingeführt und vermehrt. Er besitzt bei Hanaruru zahlreiche Rinderheerden (die Ziegen scheinen allgemeiner verbreitet). Er besitzt Pferde, und wird Esel und Maulthiere, die in diesen Gebirgen nützlicher sind, vermehren. Viele ausländische Bäume und Gewächse werden in seinen Pflanzungen gehegt. Etliche, die er eingeführt, werden bereits überall verwildert gefunden, z. B. die Portulacca oleracea (der einheimischen Flora gehören nur zwei andere Arten derselben Gattung an). Er hat jüngst den Reis, nach mehreren vergeblichen Versuchen, aus Chinesischem Samen aufgehen sehen. Er hat Weinberge von beträchtlichem Umfange angelegt, und die Traube gedeiht zum Besten, aber er ist in der Kunst, den Wein zu keltern, noch ungeübt. Wir haben auf unserer Reise vielfach in Erfahrung gebracht, daß überall die Kunst, die vorhandenen Produkte zu benutzen, dringenderes Bedürfniß sey, als die Einführung neuer Erzeugnisse, und ergreifen diese Gelegenheit, menschenfreundlichen Reisenden einen nützlichen Fingerzeig zu geben. Es bedarf nur etlicher Bücher zum Unterricht.

Die einzigen ursprünglich wilden Säugethiere der Sandwich-Inseln sind eine kleine Fledermaus und die Ratte. Dieser hat sich nun unsere Hausmaus zugesellt, wie sich auch der Floh, Blatta-Arten und andere schädliche Parasiten eingefunden haben. Die Rinder sind nun im Innern von O-Waihi verwildert, wo der König zuweilen welche für seinen Tisch erlegen läßt. Wir bemerkten unter den Landvögeln die Nectarina coccinea, deren geschätzte Federn einen Theil des Tributs ausmachen. Das Meer ist

reich an Fischen, deren viele mit einer außerordentlichen Farbenpracht begabt sind. Sie gehören zu den Lieblingsspeisen der Eingebornen, welche verschiedene Arten in den Taropflanzungen und in Fischweihern erziehen, die auf den Riffen längs dem Strande durch Mauergehege gebildet sind.

Unter den Krebsen zeichnen sich schöne Squilla- und Palinurusarten aus, unter den Muscheln die kleine Perlmuttermuschel, welche nur in Pearl river gefischt wird und aus der kleine Perlen von geringem Werth gewonnen werden.

Den reichsten und interessantesten Theil der Fauna möchten die Seewürmer und Zoophyten ausmachen. Es scheinen hier im Allgemeinen andere Arten wie auf Radack vorzukommen. Der fortschreitende Wachsthum der Riffe selbst scheint den Eingebornen nicht entgangen zu seyn. Man erzählte uns, daß einmal die Menschen, welche auf Geheiß des Königs eine Mauer aufführten, wozu sie die Steine aus dem Meere holen mußten, bei der Arbeit gedauert, es würde solche von selbst nachwachsen und sich vergrößern.

Wir besitzen über die Sandwich-Inseln nur noch die Berichte flüchtiger Reisenden, welche uns in ihrer Treue nur Bilder vorführen, wo wir gründlichere Erkenntniß erwarten, und zu begehren immer mehr gereizt werden. Cook entdeckte diese Inseln, und ein unglücklich begonnener Streit ließ ihn unter den starken und kriegerischen O-Waihiern sein schönes Leben beschließen. Sie hatten ihn wie einen Gott verehrt, sie verehren noch sein Andenken mit frommem Sinn. Der Handel folgte den Spuren von Cook nach der Nordwestküste von Amerika, und die Sandwich-Inseln, die den dahin fahrenden Schiffen alle Arten Erfrischungen darboten, erhielten sofort die Wichtigkeit, die ihnen ihr Entdecker beigelegt. Wir werden mit Vancouver einheimisch auf denselben. Ein großer Mann, den wir schon bei Cook als Jüngling kennen gelernt, hatte auf O-Waihi die Zügel der Macht ergriffen, und strebte nach der Alleinherrschaft der gesammten Gruppe. Tameiameia versicherte sich des Schutzes von Großbrittanien, indem er in die Hände seines Freundes Vancouver selbstständig, freiwillig und feierlich dem König Georg huldigte. Spätere Reisenden bis auf Lisianskoy, von den auf den Sandwich-Inseln angesiedelten Europäern unterrichtet, erweitern unsere Kenntniß derselben und berichten uns den Verlauf der Geschichte. Unsere gewinnsüchtigen Abentheurer schüren geschäftig den Krieg, die Waffen, womit sie bezahlen, in Preis zu erhalten. Tameiameia vollführt die Eroberung aller Inseln, und der König von Atuei (der im Westen abgesonderten Gruppe) eilet, sich freiwillig dem zu unterwerfen, dem er nicht widerstehen kann. Er wird zwar zur Empörung unter der Flagge der Russisch-Amerikanischen Compagnie verleitet, aber er sühnt sogleich sein Vergehen und huldigt seinem Lehnherrn aufs Neue (1817).

Tameiameia, durch die Lage seines Reiches und das Sandelholz, das es hervorbringt, begünstigt, hat erstaunliche Reichthümer gesammelt. Er kauft mit baarem Gelde Geschütz und Schiffe, baut selbst kleinere Schiffe, die, wenn er das Kupfer, sie zu beschlagen, erspart, auf das Land gezogen unter Schuppen zu Titatua Karakakoa und andern Orten der Insel O-Waihi verwahrt werden. Er schickt seine Schiffe aus, halb von Eingebornen, halb von Europäern bemannt, und versucht, was ihm noch nicht geglückt, seiner Flagge Eingang in Canton zu verschaffen. Er wählt mit großer Menschenkenntniß unter den Europäern, die sich seinem Dienste anbieten, aber er ist gegen die, die er braucht, mit Lehnen und Gehalten freigebig; er ist groß gesinnt und bleibt, bei der Belehrung, die er von den Fremden annimmt, dem Geiste seines Volkes und den väterlichen Sitten getreu.

Aber nach dem Tode des alten Helden wird sein durch Gewalt gegründetes und zusammengehaltenes Reich, dessen Theilung bereits entschieden und vorbereitet ist, in sich zerfallen.

Kareimoku, sonst Raja genannt (Bill Pitt, der Engländer), aus dem königlichen Geblüt aus Mauwi entsprossen, ward nach der Eroberung dieser Insel, noch ein Knabe, von Tameiameia verschont, liebreich behandelt und auferzogen. Er hat ihm Liebe, Güter, Macht geschenkt, ihn zu einer Größe erhoben, die kaum der eignen weicht. Er hat das Recht, über Leben und Tod zu sprechen, in seine Hände niedergelegt. Er hat ihn stets treu befunden. Kareimoku, Statthalter von O-Wahu und Herr der Festung von Hana-ruru, auf dieser, seines Hafens wegen, wichtigsten der Inseln, ist dieselbe an sich zu reißen gerüstet, und kauft für eigene Rechnung Geschütz und Schiffe. Mit ihm ist einverstanden und in enger Freundschaft verbunden: Teimotu, der aus dem Kriegsstamm von O-Waihi und ein Bruder der Königin Kahumanu, die Insel Mauwi zu seinem Antheil erhält. Der König von Atuei wird unabhängig sein angebornes Reich behaupten. Und der natürliche Reichserbe, der schwache, geistlose Liolio (Prince of Wales der Engländer), Enkel des letzten Königs von O-Waihi, Sohn von Tameiameia und der hohen Königin Kahumanu, vor dem sein Vater nur entblößt erscheinen darf, wird auf die Erbinsel O-Waihi beschränkt. Kein Ausländer, so viel ihrer auch unter den mächtigsten Häuptlingen und Reichsvasallen gezählt werden, kann, über die Eingebornen zu herrschen, irgend einen Anspruch machen.

Bei diesen bevorstehenden Staatsumwälzungen werden die Sandwich-Inseln bleiben, was sie sind: der Freihafen und Stapelplatz aller Seefahrer dieser Meere. Sollte es irgend einer fremden Macht, unsinnig Besitz von derselben zu nehmen, gelüsten, so würde es nicht, die Unternehmung zu vereiteln, der eifersüchtigen Wachsamkeit der Amerikaner bedürfen, welche sich den Handel dieser Meere fast ausschließlich angeeignet, und nicht des sichern Schutzes Englands. Die Eroberung könnte zwar gelingen. Das Fort im Hintergrund des Hafens von Hana-ruru, welches Herr Jung ohne Sachkenntniß angelegt, ein bloßes Viereck von trocknem Mauerwerk, ohne Basteien oder Thürme, und ohne Graben, entspricht nicht der doppelten Absicht des Herrschers, sich gegen äußern Angriff und innern Feind zu verwahren. Das Fort müßte, wo es steht, regelmäßig erbaut seyn, und es sollte eine Batterie auf dem äußersten Rande des Riffes den Eingang des Hafens vertheidigen. Bei dem Vorrath an Geschütz und Waffen sind die Eingebornen im Artilleriedienst, wie in unserer Kriegskunst, noch unerfahren. Ein ernster Ueberfall könnte entschieden zu haben scheinen; aber die Sieger hätten nur die Erde zu ihrem eigenen Grabe erobert. Dieses Volk unterwirft sich Fremden nicht, und es ist zu stark, zu zahlreich und zu waffenfreudig, um schnell, wie die Eingebornen der Marianen-Inseln, ausgerottet zu werden.

Dieses ist die geschichtliche Lage der Sandwich-Inseln. Was im Missionary register für 1818, Seite 52 behauptet wird, daß ein Sohn von Tamori König von Atuei, welcher jetzt in der Schule der auswärtigen Missionen zu Cornwall (Connecticut, Nordamerika) nebst andern O-Waihiern erzogen wird, der natürliche Erbe aller Sandwich-Inseln sey, verräth eine unbegreifliche Unkunde.

Noch sind keine Missionarien auf die Sandwich-Inseln gekommen, und wahrlich, sie hätten auch bei diesem sinnlichen Volke wenig Frucht sich zu versprechen. Das Christenthum kann auf den Inseln des östlichen Polynesiens nur auf dem Umsturz alles Bestehenden sich begründen. Wir bezweifeln die Ereignisse auf O-Taheiti nicht, aber wir begreifen sie auch nicht, und Herr Marin, der diese Insel früher besucht, berichtete uns, was uns sehr anschaulich war, daß die Eingebornen meist nur die Missionarien besuchten, aus Lust, sich nachher an der Nachahmung ihrer Bräuche zu ergötzen.

Wir verdanken den Mittheilungen von William Mariner und dem rühmlichen Fleiß des D. John Martin den schätzbarsten Beitrag zur Kenntniß Polynesiens in dem befriedigenden Account of the Natives of the Tonga Islands. London 1818. Dieses wichtige Werk war zur Zeit unserer Reise nicht vorhanden, und desto dringender das Bedürfniß eines ähnlichen über die O-Waihier, die Begierde, die Sagen und die Geschichte, die gemeine und liturgische Sprache, die Religion und Bräuche, die gesellige Ordnung und den Geist dieses Volkes gründlich zu studiren, sowohl, als die Sehnsucht, auf den Höhen von O-Waihi der Geschichte der Pflanzen und ihrer Wanderungen nachzuforschen, veranlaßten bei unserem ersten Besuch auf den Sandwich-Inseln den Naturforscher der Expedition, sich zu erbieten, auf denselben bis zur Rückkehr des Rurick dahin zu verweilen. Diese Idee, die ohnehin die obwalten den politischen Verhältnisse vereitelt hätten, ward mit den Zwecken der Expedition unvereinbar gefunden Es ist unter dem großgesinnten Tameiameia und mit Beihülfe der in seinem Reiche angesiedelten Europäer, deren Erfahrung und Wissen dem gelehrten Forscher zu großem Vorsprung gereichen würden, jetzt an der Zeit, dieses Werk zu unternehmen, und was die O-Waihier noch von sich selber wissen, der Schrift anzuvertrauen; denn wo Monumente und Schrift fehlen, verändern sich unter fremder Einwirkung die Sprachen, die Sagen verschallen, die Sitten gleichen sich aus, und der Europäer wird einst auf den Sandwich-Inseln nur auerzogene Europäer finden, die ihrer Herkunft und Väter vergessen haben.

Herr Marin scheint unter allen dort gesäßigen Europäern die umfassendste Kenntniß des Volkes von O-Waihi zu besitzen. Er hat es in vielfacher Beziehung studirt und seine Erfahrungen auf andern Inseln der Südsee, von O-Taheiti bis auf den Pelew-Inseln, zu vergleichen und zu bereichern auf verschiedenen Reisen Gelegenheit gehabt. Herr Marin hatte geschrieben, wir bedauern mit ihm den Verlust seiner Manuscripte. Er hatte uns bei unserm ersten Aufenthalt zu Hana-ruru versprochen, etliche Fragen, die wir ihm vorgelegt, schriftlich zu beantworten und uns bei unserer Rückkehr seine Aufsätze zu überreichen. Aber wir wurden in der Hoffnung, zu der er uns berechtigte, getäuscht. Er hatte die Zeit zu dieser Arbeit nicht erübrigt, und er war während unseres zweiten Aufenthalts für die im Hafen liegenden Schiffe dergestalt beschäftigt, daß wir kaum in flüchtigen Momenten seines lehrreichen Gespräches genießen konnten.

Herr Marin bedauerte den neulich erfolgten Tod eines Greises von O-Wahu, welcher in den alten Sagen seines Volkes besonders bewandert war, und mit dem bereits ein Theil der überlieferten Geschichte verklungen seyn mag. Die alten Sagen werden sehr verschieden erzählt. Es hat eine Fluth gegeben, bei welcher bloß der Gipfel von Mauna-roa aus den Wellen hervorgeragt hat. Die Menschen haben sich auf demselben gerettet. Es hat noch vor dieser Fluth eine andere Weltumwälzung gegeben, bei welcher die Erde vierzig Tage lang verdunkelt gewesen ist. — Es sind ehemals Fremde, ihr Name wird genannt, auf einem Boot auf die Sandwich-Inseln angelangt. Herr Marin hat eine Sage auf O-Taheiti vernommen, nach welcher Seefahrer dieser Insel, die zur See verloren gegangen, eben die sind, die auf die Sandwich-Inseln verschlagen worden.

Die Verhältnisse einer geselligen Ordnung, die auf keinem geschriebenen Rechte und Gesetze, sondern mächtiger als die Gewalt, auf Glauben und Herkommen beruhen, sind verschiedentlich angesehen und gedeutet zu werden fähig. Herr Marin nimmt im Volke von O-Waihi vier Kasten an. De Sangve real, die Fürsten; de hidalguia, der Adel; de Gente media, der Mittelstand (der bei weitem die Mehrzahl der Bevölkerung ausmacht), und de baxa plebe, das niedere Volk, ein verachtetes Ge-

ſchlecht, welches nicht zahlreich iſt. Sonſt war jeder Weiße gleich dem Adel geachtet, jetzt hängt ſein Verhältniß von ſeiner Perſönlichkeit ab.

Man könnte das Wort Hieri, jeri, erih, ariki oder hariki (Chief, Chef, Häuptling) am beſten durch Herr überſetzen. Der König iſt Hieri ei Moku, der Herr der Inſel oder Inſeln. Jeder mächtige Fürſt oder Häuptling iſt Hieri nue, Großer Herr, und ſo werden ohne Unterſchied Tameiameia, Kareimoku, Hauihaune (Herr Jung) u. a. genannt.

Dem Herrn der Inſel gehört das Land, die Herren beſitzen die Erde nur als Lehen, die Lehen ſind erblich, aber unveräußerlich, ſie fallen dem König wieder zu. Mächtige Herren mögen wohl ſich empören, und was ſie beſitzen vertheidigen. Das Recht des Stärkern macht den Herrn der Inſel aus. Die großen Herren führen unter ſich ihre Fehden mit den Waffen. Dieſe kleinen Kriege, die ehemals häufig waren, ſcheinen ſeit 1795 aufgehört zu haben. Der Herr führt im Kriege ſeine Mannen an, kein Unedler kann ein Lehn beſitzen und Mannen anführen. Er kann nur Verwalter des Gutes ſeyn. Die die Erde bauen ſind Pächter oder Bauer der Lehnbeſitzer, oder unmittelbar des Königs. Von aller Erde wird dem Könige Tribut bezahlt. Ueber die verſchiedenen Inſeln und Gebiete ſind vornehme Häuptlinge als Statthalter geſetzt. Das Volk ſteht faſt in der Willkühr der Herren, aber Sklaven oder Leibeigene (Glebae adscripti) gibt es nicht. Der Bauer und der Knecht ziehen und wandern, wie es ihnen gefällt. Der Mann iſt frei, getödtet kann er werden, nicht aber verkauft und nicht gehalten. Herr oder Adliche ohne Land dienen Mächtigeren. Der Herr der Inſel unterhält ihrer viele, und ſeine Anderer ſind ausſchließlich aus dieſer Kaſte. Es verſteht ſich, daß die Kaſten dergeſtalt geſchieden ſind, daß kein Uebergang aus der einen in die andere möglich iſt. Ein Adel, der gegeben und genommen werden kann, iſt keiner. Das Weib wird nicht des Standes ihres Mannes theilhaftig. Der Stand der Kinder wird nach gewiſſen, ſehr beſtimmten Geſetzen, vorzüglich durch den der Mutter, aber auch durch den des Vaters beſtimmt. Eine Edle, die einen Mann aus dem niedern Volk heirathet, verliert ihren Stand erſt dadurch, daß ſie ihm Kinder gebiert, in welchem Fall ſie mit ihren Kindern in die Kaſte ihres Mannes übergeht. Nicht die Erſtgeburt, ſondern bei der Vielweiberei die edlere Geburt von Mutterſeite beſtimmt das Erbrecht. Die Ungleichheit des Adels und der verſchiedene Grad des Tabu oder der Weihe, die jedem vornehmeren Häuptling nach ſeiner Geburt und unangeſehen ſeiner Macht zukommt, ſind uns nicht hinlänglich erklärt. Der Vorgänger Tameiameia auf O-Wahi war dergeſtalt Tabu, daß er nicht bei Tag geſehen werden durfte. Er zeigte ſich nur in der Nacht, wer ihn bei Tageslchein zufällig nur erblickt hätte, hätte ſofort ſterben müſſen: heiliges Gebot, deſſen Vollſtreckung nichts zu hemmen vermag. Die menſchlichen Opfer, die herkömmlich beim Tode der Könige, Fürſten und vornehmen Häuptlinge geſchlachtet und mit deren Leichen beſtattet werden ſollen, ſind aus der niedrigſten Kaſte. In gewiſſen Familien dieſer Kaſte erbt nach beſtimmten Geſetzen das Schickſal mit den verſchiedenen Gliedern dieſer oder jener vornehmen Familien zu ſterben, ſo daß von der Geburt an verhängt iſt, bei weſſen Tode einer geopfert werden ſoll. Die Schlachtopfer wiſſen ihre Beſtimmung, und ihr Loos ſcheint nichts abſchreckendes für ſie zu haben. Der fortſchreitende Zeitgeiſt hat dieſe Sitte bereits antiquirt, welcher kaum noch bei dem Tode des allerheiligſten Hauptes nachgelebt werden durfte. — Als nach dem Ableben der Mutter von Kahumanu ſich drei Schlachtopfer von ſelbſt meldeten, ihr Verhängniß zu erfüllen, ließ Kareimoku ſolches nicht geſchehen, und es floß kein menſchliches Blut. Wohl finden noch Menſchenopfer ſtatt, die man aber mit Unrecht den O-Wahiern vorwerfen würde. Sie opfern die Verbrecher ihren Göttern, opfern wir ſie doch in Europa der Gerechtigkeit. Jedes Land hat ſeine Sitten. Was

waren unter Chriſten die Autos da fe, und ſeit wann haben ſie aufgehört? Die Sitte übrigens Menſchenfleiſch zu eſſen, hatte lange vor Cooks Tode aufgehört. Die letzten geſchichtlichen Spuren davon laſſen ſich auf der Inſel O-Wahu nachweiſen.

Jeder vornehme Häuptling hat ſeine eigenen Götter (Akua) deren Idole in allen ſeinen Morai wiederholt ſind. Andere haben Andere. Der Kultus dieſer Idole ſcheint mehr vornehmer Prunk als Religion zu ſeyn. Das Volk muß dieſer Bilder entbehren und macht verſchiedene Kreaturen, Vögel, Hühner u. a. m., zum Gegenſtande ſeines Kultus. Vielgeſtaltig iſt auf den Sandwich-Inſeln der Aberglaube. Wir wohnten als Gaſt Kareimoku's, der Feier eines Tabu pori bei, die von einem Sonnenuntergang bis nach dem Sonnenaufgang des dritten Tages währt. Man weiß die Art Heiligkeit, die, wer Antheil an dieſem Verkehr mit den Göttern nimmt, während der Zeit ſeiner Dauer bekömmt. Sollte er ein Weib nur zufälliger Weiſe berühren, ſo müßte es ſofort getödtet werden. Sollte er ein Weiberhaus betreten, ſo müßte es ſofort die Flamme verzehren. Wir erwarteten bei dieſen Gebeten und Opfern einigen Ernſt; uns beſremdete die profane Stimmung, die herrſchend war, der unehrbare Scherz, der mit den Bildern getrieben wurde, und die Schwänke in die man uns während der heiligen Handlungen zu ziehen ſich ergötzte. Kinder ſpielen mit fremmerem Sinn mit ihren Puppen.

Alle hemmende Geſetze des Tabu *) beſtehen übrigens in ungebrochner Kraft. Wir ſahen ſelbſt um unſer Schiff die Leiche eines Weibes ſchwimmen, die weil ſie in der Trunkenheit das Speisehaus ihres Mannes betreten, getödtet worden war. Es ſollen jedoch die Weiber, wo ſie unbelauſcht ſich wiſſen, die häufigen ſie betreffenden Verbote zu übertreten keinen Anſtand nehmen. Der Verkehr mit den Europäern hat bis jetzt auf die geſellige Ordnung, die Art und Weiſe dieſes Volkes äußerlich wenig eingewirkt. Gewiß nur die Laſter, die Künſte der Verderbtheit, die in dieſen kindergleichen Menſchen empörend ſind, haben wir in ihnen auszubilden beigetragen. Ingens nostratium Lupanar! Turpissimis meretricum artibus, foetidissimis scortorum spurcitiis omnis instructa est femina vel matrona. Omnis abest pudor, aperte avideque obtruditur stuprum, precio flagitato. Aperte quisque moritus uxorem offert, obtrudit solventi.

Ein Verfall welcher ſich gegen das Jahr 1807 ereignete, wird von dem Gerüchte verſchiedentlich erzählt. Wir folgen dem Berichte von Herrn Marin.

Ein Neffe des Königs, ward in den Armen der Königin Kahumanu angetroffen. Er ſelbſt entſprang, ſein Gewand aber blieb zurück und verrieth ihn. Er ward ungefähr drei Tage nach der That von den Großen des Reiches ergriffen und ſtrangulirt. Ein Soldat der Wache meldet dem Könige zugleich die Strafe und das Verbrechen. Es war ſo in der Ordnung. Tameiameia bedauerte den armen Jüngling und weinte Thränen um ihn.

---

*) Man kennt ſie aus den Reiſebeſchreibungen (Cook, Vancouver, Turnbull, Kiſianskoy u. a. m.) Zu einer Familie gehören nothwendig drei Häuſer, das Speiſehaus der Männer iſt den Frauen verboten. (tabu) Das Wohnhaus iſt das gemeinſchaftliche, das Haus der Frauen iſt unſerm Geſchlechte nicht verſperrt, aber ein anſtändiger Mann geht nicht hinein. Jedes Geſchlecht muß ſeine Speiſen ſelbſt und bei beſonderem Feuer bereiten. Auf Schiffen iſt das Verbot (tabu) weniger ſtreng. Beide Geſchlechter dürfen ſich nicht in das Fleiſch deſſelben Thier.s theilen. Das Schweinefleiſch (nicht das Hundefleiſch welches nicht minder geſchätzt wird) und das Eſelsfleiſch, wie auch etliche Arten Früchte, Cocos, Bananen u. a. m. ſind den Weibern unterſagt (tabu). Die männlichen Bedienten der Frauen, ſind in vielen Hinſichten denſelben Beſchränkungen unterworfen als ſie ſelbſt u. ſ. w.

Wir haben die O-Waihier in Vergleich mit unsern Freunden von Radack eigennützig, unzierlich und unreinlich gefunden. Sie haben im Verkehr mit Fremden, von denen sie Vortheil ziehen wollen, die natürliche Gastfreundschaft verlernt. Ihr großes mimisches Talent und die Gewohnheit, macht ihnen sich mit uns zu verständigen leicht. Sie sind ein unvergleichlich kräftigeres Volk als die Radacker. Daraus entspringt größeres Selbstvertrauen, und rücksichtlosere Fröhlichkeit. Die Häuptlinge besonders sind von dem schönsten, stärksten Körperbau. Die Frauen sind schön, aber ohne Reiz.

Frühere Reisende haben bemerkt, daß auf den Sandwich-Inseln natürliche Mißbildungen häufiger sind als auf den übrigen Inseln des östlichen Polynesiens. Wir haben auf O-Wahu verschiedene Buckliche, einen Blödsinnigen, und mehrere Menschen einer Familie mit Sechs Fingern an den Händen gesehen.

Die O-Waihier sind wenig und unregelmäßig tatuirt. — Es ist merkwürdig, daß jetzt diese volksthümliche Verzierung ausländische Muster entlehnt. Ziegen, Flinten, auch wohl Buchstaben, Name und Geburtsort, werden häufig längs dem Arme tatuirt. Die Männer scheeren sich den Bart und verschneiden ihr Haar in die Gestalt eines Helmes, dessen Kamm öfters blond oder weißlich gebeizt wird. Die Frauen tragen es kurzgeschoren und nur um die Stirn einen Rand längerer mit ungelöschtem Kalk weißgebrannter, borstenartig aufstarrender Haare. Oft wird auch mitten auf der Stirne eine feine lange Locke, ausgespart, die violet gebeizt und nach hinten gekämmt wird. Den Europäern zu gefallen lassen etliche ihr Haar wachsen und binden es hinten in einen Zopf gleich dem, der 1800 im preußischen Heer vorschriftsmäßig war. Die O-Waihier sind im allgemeinen ihrer volksthümlichen Tracht wie ihrer Lebensart weislich treu geblieben. — Ihre Fürsten erschienen nur uns zu Ehren in feinen englischen Kleidern aufs sauberste angethan, und ahmen mit Anstand unsere Sitten nach. Sie sind sonst daheim heimisch gekleidet, und nur ihr fremder Gast wird in Porcelan und Silber bedient. Die Mode herrscht auch auf O-Waihi mit wechselnden Launen besonders über die Frauen. Den Schmuck den die Königinnen und Vornehmen tragen, steigt alsbald außerordentlich in Werth. Alle tragen jetzt Spiegel und Pfeifenkopf in einem europäischen Tuch um den Hals gebunden. Die Europäer gehen europäisch gekleidet, und entblößen sich vor denen nicht, deren Rang diese Ehrfurchtsbezeugung sonst heischt.

Viele O-Waihier verstehen etwas englisch, keiner aber ist der Sprache vollkommen mächtig, selbst die nicht, die auf amerikanischen Schiffen gereist sind, wie es sehr viele gethan. Die Buchstaben hat wohl keiner erlernt. *) Es sind nur unsere Schiffe, die ihre ganze Aufmerksamkeit auf sich ziehen. Wir sahen mit Bewunderung zu Titatua, Kinder mit einer Gerte Schiffe in den Sand des Strandes zeichnen. Zwei- und Dreimaster waren in dem richtigsten Ebenmaaß, und mit den geringfügigsten Kleinigkeiten der Takelage versehen. Die O-Waihier bauen indeß ihre Boote nach alter Weise, einfache und doppelte. Größere Doppelcanots des Königs, welche die Verbindung der verschiedenen Inseln zu unterhalten dienen, sind nach europäischer Art betakelt worden. Man muß nicht mit Zimmermann (Australien) die Boote des östlichen Polynesiens (Freundschafts-Sandwich-Inseln u. s. w.) die auf Rudern gehen und auf Seegeln nur vor dem Winde, mit den kunstreichen Fahrzeugen der Insulaner

*) Tameiameia versteht englisch ohne es zu reden. Liolio hat zwei Zeilen auf englisch schreiben gelernt, wenn er sich eine Flasche Rum von dem Schiffscapitain ausbittet. Louis XIV. lernte als Kind schreiben: „L'hommage est dû aux Rois, ils font ce qu'il leur plait.“ (Manuscript der Dubrowskischen Sammlung in der Petersburger Kaiserlichen Bibliothek.)

der erſten Provinz (den Ladronen u. ſ. w.) welche bei allen Winden blos auf Segeln gehen, verwechſeln. Die erſteren ſind uns aus Cook und den neuern Reiſenden, die letzteren aus Dampier, Anſon u. a. hinlänglich bekannt.

Wie an der Schifffahrt haben die kriegeriſchen O-Waihier an ihren Waffen, an ihren Wurfſpießen, Luſt. Sie erfreuen ſich an Waffenſpielen, die nicht ohne Gefahr ſind, und üben ſich als Knaben ſchon den Wurfſpieß zu werfen. — Das Lieblingsſpiel der Knaben und Jünglinge mit kurzen leichten Rohrpalmen womit der Wind ſpielt, ſicher nach einem wandernden Ziele in die Wette zu werfen, ſcheint auf dieſe Waffe zu deuten. Sie haben wenig andere Spiele. Das eigene Brettſpiel, welches ſich bei ihnen vorgefunden hat, wird jetzt von unſerm europäiſchen Damenſpiel verdrängt.

Poeſie, Muſik und Tanz, die auf den Südſeeinſeln noch Hand in Hand, in ihrem urſprünglichen Bunde einhertreten, das Leben der Menſchen zu verſchönen, verdienen vorzüglich beachtet zu werden. Das Schauſpiel der Hurra, der Feſttänze der O-Waihier, hat uns mit Bewunderung erfüllt.

Die Worte verherrlichen meiſt wie Pindariſche Oden, den Ruhm irgend eines Fürſten. Unſere Kenntniß der Sprache, reichet nicht hin, ihre Poeſie zu beurtheilen. Der Geſang iſt an ſich monoton. Er mißt mit den ihn begleitenden Trommelſchlägen, die Wendungen des Tanzes ab, trägt gleichſam auf ſeinen Wellen eine höhere Harmonie. — Im wandelnden Tanze entfaltet ſich nach dieſem Takt die menſchliche Geſtalt aufs herrlichſte, ſich im Fortfluß leichter ungezwungener Bewegung in allen naturmäßigen und ſchönen Stellungen darſtellend. Wir glauben die ſich verwandelnde Antike zu ſehen; die Füße tragen nur den Tänzer. Er ſchreitet gelaſſen einher. Sein Körper bewegt ſich, ſeine Arme, alle ſeine Muskeln regen ſich, ſein Antlitz iſt belebt. Wir ſchauen ihm, wie dem Mimen, in das Auge, wenn uns ſeine Kunſt hinreißt. Die Trommelſchläger ſitzen im Hintergrunde, die Tänzer ſtehen vor ihnen, in einer oder mehreren Reihen, alle miſchen ihre Stimmen im Chor. — Der Geſang hebt langſam und leiſe an und wird allmählig und gleichmäßig beſchleunigt und verſtärkt, indem die Tänzer vorſchreiten und ſich ihr Spiel belebt. — Alle führen dieſelben Bewegungen aus. Es iſt als ſtünde derſelbe Tänzer mehrere mal wiederholt vor uns. Wir werden bei dieſen Feſtſpielen O-Waihis an den Chor der Griechen, an die Tragödie, bevor der Dialog hervorgetreten war, erinnert, und wenden wir den Blick auf uns zurück, ſo erkennen wir auf welchen Abweg wir lächerlicherweiſe gerathen ſind, den Tanz in die Bewegung der Lüſte zu bannen. Dieſe Feſtſpiele berauſchen mit Freude die O-Waihier. Ihre gewöhnlichen Lieder, werden in demſelben Sinn, ſtehend oder ſitzend, getanzt; ſie ſind von ſehr verſchiedenem Character, aber ſtets mit anmuthigen Bewegungen des Körpers und der Arme begleitet. Welche Schule eröffnet ſich hier dem Künſtler, welcher Genuß bietet ſich hier dem Kunſtfreunde dar!

Dieſe ſchöne Kunſt, die einzige dieſer Inſulaner, iſt die Blüthe ihres Lebens, welches den Sinnen und der Luſt angehört. Sie leben ohne Zeitrechnung in der Gegenwart, und ein bejahrtes Weib, weiß blos von ihrem Alter, daß ſie über die erſte Zeit des Genuſſes, über Zwölf Jahr hinaus, gelebt hat.

Die O-Waihier werden in der Beſchuldigung mit einbegriffen, die unſere Seefahrer den Inſulanern der Südſee überhaupt machen, dem Diebſtahl ergeben zu ſeyn. Daß wir in dieſe Klage mit einzuſtimmen keine Veranlaſſung hatten, iſt wohl blos der uns hegenden Vorſorge Tameiameias zuzuſchreiben, der uneigennützig und hochgeſinnt, die Nachfolger Vancouvers in uns ehrte. Hier angeſiedelte Europäer ſprechen der Ehrlichkeit der Eingebornen ein ehrenvolles Zeugniß. Sie laſſen Thüren und Laden unbeſorgt unverſchloſſen. Dieſe Menſchen erlauben ſich nur den Diebſtahl gegen die reichen Fremden auf den gut beladenen Schiffen. Wie ſollte nicht unſer Ueberfluß an Eiſen, dieſem köſtli-

chen Metall, die Begierde der Insulaner der Südsee reizen? „Was siehest du aber den Splitter in deines Bruders Auge, und des Balken in deinem Auge wirst du nicht gewahr?“ Wir gedenken hier nicht der verflossenen Zeiten der Eroberungen der Spanier, sondern uns liegt nahe vor dem Blick, was in unseren Tagen noch gewinnsüchtige Abendteurer, in diesem Meerbecken, wo unsere Gesetze sie nicht erreichen, für Thaten verüben. Manche haben wir in diesen Blättern berührt, manche deckt die Nacht. Wir sind unseres Amtes Anwald des schwächeren Theiles. Man verwerfe unser Zeugniß, aber man schlage unpartheiisch die Berichte aller Seefahrer nach, die diese Meere befahren haben, seitdem sie sich unserem Handel eröffnet. Von Vancouvers Reise an bis auf Nicolas New-Zealand. Man urtheile selbst. Indem wir richten und strafen, üben die Menschen unserer Farbe ungerichtet und ungestraft, Menschenraub, Raub, List, Gewalt, Verrath und Mord. — Diese Macht haben uns Wissenschaften und Künste über unsere schwächeren Brüder gegeben.

Der Handel dieses Meerbeckens soll Zweihundert Nordamerikanische Schiffe beschäftigen, welche Zahl uns jedoch zu stark angenommen scheint. Die Hauptmomente desselben sind der Schleichhandel der spanischen Küste beider Amerikas, welcher spanischer Seits von den Mönchen getrieben wird. Der Pelzhandel der NW Küste, die Ausfuhr der sich in den russisch-amerikanischen Factoreien ansammelnden Pelzwerke, das Sandelholz der Sandwich-Fidji und anderer Inseln. — Das Feld ist den kühnsten Unternehmungen eröffnet. Man versucht, man verfolgt neue Entdeckungen, (wir erinnern an das Schiff welches nach Mackenzies Nachrichten sich gegen das Jahr 1780 im Eismeer gezeigt,) man nimmt Aleuten oder Kadiackern zum Jagen der Seeotter auf der californischen Küste mit u. s. w. Canton ist der gemeinsame Markt, Hana-ruru ein Freihafen und Stapelplatz. Der Capitain steht meist den Handelsgeschäften vor und es sind keine der Zwistigkeiten zu befürchten, die zwischen Capitain und Sobre-Cargo häufig vorfallen, wo diese Aemter getrennt sind. Im gefahrvollen Handel der NW Küste herrscht beiderseits keine Treue, und man hat gegen die Waffen, die man verkauft auf seiner Hut zu seyn. Benachbarte Völkerschaften sind häufig im Krieg begriffen. Man unterhandelt mit dem Anführer der einen, und liefert ihm seinen Feind, dessen man sich durch List oder Gewalt zu bemächtigen sucht, gegen ein angemessenes Blutgeld aus. Man lockt Häuptlinge an Bord, entführt sie, und gibt sie gegen ein Lösegeld wieder frei u. s. w. Auch sollen Menschen, die man auf der südlicheren Küste kauft, vortheilhaften Absatz auf der nördlichern finden. Wir haben des Menschenraubes auf den Südsee-Inseln, in unserm Aufsatz über Guajan erwähnt. Es war kein Amerikaner, der auf einer Insel längs der Küste von Californien, alle männliche Einwohner zusammentreiben und niederschießen ließ. Der Capitain Door (mit der Jenni aus Boston) legte im Jahr 1808 auf Guajan an, nachdem er Sandelholz auf den Fidji-Inseln geladen hatte. Er rühmte gegen Don Luis de Torres die gastfreie freundliche Aufnahme, die er unter den Eingebornen gefunden. Er machte im Jahre 1812 dieselbe Reise mit einem andern Schiff. Er erzählte bei seiner Rückkehr Don Luis de Torres, wie er diesesmal feindlich empfangen worden sey und einen Master und vier Matrosen verloren habe. Die Eingebornen hatten ihm gesagt, daß sie, in der Folge der Zeiten die Weißen kennen gelernt, und fürder keinem Gnade wiederfahren zu lassen beschlossen hatten. (Ueber die Fidji-Inseln siehe Mariners Tonga.)

Man liest auf dem Begräbnißplatz der Europäer nahe bei Hana-ruru diese einfache Grabschrift des Herrn Davis:

The remains
of
M. Isaac Davis
who died at this
Island April 1810.
aged - 52 years.

Wir haben, als wir zuletzt von Hana-ruru segelten, Herrn Jung sehr altersschwach zurückgelassen. Beide Freunde deren Namen vereint eine lange Zeit in der Geschichte dieser Inseln geglänzt haben, werden beisammen ruhen. Die Kinder des Herrn Jung, werden, obgleich Erben seiner Güter, sich ohne Ansehn unter dem Volke verlieren, weil sie von keiner edlen Mutter geboren sind.

Die Inseln welche Capt. Johnstone auf der Fregatte Cornwallis im Jahre 1807 im WSW der Sandwich-Inseln entdeckte, und die wir im Spätjahre 1817 wieder aufgesucht, sind gleich der Insel de Sala y Gomez völlig nackte Klippen, die nicht der Bildung der niedern Inseln anzugehören scheinen. Die Riffe die sich ihnen anschließen, bilden noch in großer Entfernung derselben, Untiefen, welche den Schiffen Gefahr drohen.

Methoden Feuer anzumachen.

Es gibt verschiedene Weisen, daß Feuer durch Reibung hervorzubringen.

Auf den Carolinen-Inseln wird auf einem Stück Holz, das am Boden festgehalten wird, ein anderes, welches grad und wie gedrechselt, ungefähr anderthalb Fuß lang und wie ein Daumen dick seyn muß, senkrecht gehalten, mit seiner stumpf abgerundeten Spitze angedrückt, und zwischen den flachen Händen, durch quirlen wie ein Bohrer in Bewegung gesetzt. Die erst langsam abgemessene Bewegung wird bei stärkerem Druck beschleunigt, wenn der Holzstaub, der sich unter der Reibung bildet, und rings um das bewegte sich einbohrende Holz ansammelt, sich zu verkohlen beginnt. Dieser Staub ist der Zunder der Feuer fängt. In diesem Verfahren sollen die Weiber von Cap eine ausnehmende Fertigkeit besitzen.

Auf Radack und den Sandwich-Inseln, hält man auf dem festliegenden Holz ein anderes spannenlanges Stück mit abgestumpfter Spitze unter einem Winkel von etwa dreißig Grad schräg angepreßt, so daß die Schenkel des Winkels nach sich, die Spitze von sich gekehrt sind. Man hält es mit beiden Händen, die Daumen unten, die Fingern oben, zum sichern Druck aufgelegt, und reibt es sodann in dem Plane des Winkels, gerade vor sich in einer zwei bis drei Zoll langen Spur hin und her. Wenn der Staub, der sich in der entstehenden Rinne vor der Spitze des Reibers ansammelt, sich zu verkohlen beginnt, wird der Druck und die Schnelligkeit der Bewegung verdoppelt.

Es iſt zu bemerken, daß nach beiden Methoden zwei Stücke derſelben Holzart gebraucht werden, wozu etliche von gleich feinem Gefüge nicht zu hart und nicht zu weich, die tauglichſten ſind. Beide Methoden erfordern Uebung, Geſchick und Geduld.

Das Verfahren der Aleuten iſt die erſte dieſer Methoden, mechaniſch verbeſſert. Sie regieren das zu drehende Holzſtück, wie den Bohrer deſſen ſie ſich in ihren Künſten bedienen. Sie halten und ziehen die Schnur, die um daſſelbe zweimal gewickelt iſt, mit den beiden Händen, in dem ſich deſſen oberes Ende in einem bearbeiteten Holz dreht, welches ſie mit dem Munde halten. Wir ſahen ſo Tannenholz auf Tannenholz in wenigen Sekunden Feuer geben, da ſonſt eine viel längere Zeit erfordert wird. —

Die Aleuten machen auch Feuer, indem ſie zwei mit Schwefel eingeriebene Steine, über trocknes mit Schwefel beſtreutes Moos zuſammenſchlagen.

Kamtſchatka

die Aleutiſchen Inſeln und die Beerings-Straße.

Wir haben mit einem Blick das Becken des großen Oceans und ſeine Ufer überſchaut, und die Inſeln, welche ſich darinnen zwiſchen den Wendekreiſen erheben, von Oſtindien aus betrachtet, als von dem Mutterlande, dem ſie angehören, und von woher die organiſche Natur und der Menſch ſich auf dieſelben verbreitet haben.

Wir wenden uns nun von jenen Gärten der Wolluſt nach dem düſtern Norden deſſelben Meerbeckens hin. Der Geſang verhallt. Ein trüber Himmel empfängt uns gleich an der Grenze des nördlichen Paſſats. Wir dringen durch die grauen Nebel, die ewig über dieſem Meere ruhen hindurch, und Ufer, die kein Baum beſchattet, ſtarren uns mit Schnee bedeckten Zinnen unwirthbar entgegen.

Wir erſchrecken, auch hier den Menſchen angeſiedelt zu finden! *)

Der Erd- und Meerſtrich, den wir uns zu betrachten anſchicken, begreift die Kette der Vorlande, die das Becken des großen Oceans gegen Norden begränzen, und die Meere, Inſeln und Ufer, welche ſich im Norden derſelben befinden.

Dieſe Kette zieht ſich von der Halbinſel Kamtſchatka auf der Aſiatiſchen Seite aus, über die Aleutiſchen Inſeln nach der Halbinſel Alaska auf der Amerikaniſchen Seite hin, über welche Halbinſel das vulkaniſche Ufergebirge das Continent der neuen Welt erreicht. Wir begreifen unter den Aleutiſchen Inſeln die geſammte Inſel-Kette, ohne in deren Eintheilung einzugehen, und wir rechnen dazu die auſſer der Reihe zunächſt im Norden von Unalaſchka gelegenen, gleichfalls vulkaniſchen kleinen Inſeln

---

*) Homo sapiens habitat intra tropicos palmis lotophagus, hospitatur extra tropicos sub norvegante Cerere carnivorus Lin. Syst. Nat.

Ipsos Germanos indigenas crediderim — Quis — Asia aut Africa aut Italia relicta, Germaniam peteret? informem terris, asperam coelo tristemque cultu aspectuque, nisi si patria sit. Tacitus Germ. 2.

St. Georg und St. Paul, welche man unbegreiflicher Weise auf Arrowsmiths Karten vermißt, obgleich sie selbst englischen Reisebeschreibern, z. B. Sauer, vollkommen bekannt sind. — Wir haben im Norden der Vorlande nur Urgebirg, Eis und Schlemmsand (terres d'alluvious) angetroffen. *)

Die Küsten beider Continente laufen: die asiatische in eine Nordöstliche, die amerikanische in eine nördliche Richtung gegen einander, und bilden zwischen hohen Vorgebirgen, dem Asiatischen Ost-Cap (Cap East — Vostotschn-oi oder auch Tschukotskoy noss) und dem Amerikanischen Cap prince of Wales die Meerenge, welche die Beeringsstraße genannt wird. Das Meerbecken, welches diese Küsten und die Aleutischen Inseln einbegreifen, heißt das Kamtschatkische Meer. Die Insel St. Matwey (Chores Island) liegt in dessen Mitte.

Die Asiatische Küste ist hoch und von einem tiefen Meer bespühlt. Sie ist gegen Norden von dem weiten und tiefeindringenten Meerbusen von Anadir aus gerandet, welcher von der Nordseite von dem vorspringenden Tschukotskoy noss (Anadirskoy noss) begränzt wird. Sie ist zwischen diesem Noss und dem Ost-Cap noch von den Matschickma und St. Laurents-Buchten eingerissen. Zunächst vor dem Tschukotskoy noss und im Süden der Straße liegt die Insel St. Laurentii (Clerkes Island) vor den Vorgebirgen, die des Thores Pfeiler sind, wie ein halber Mond vor zwei Bastelen. Das Meer hat zwischen der Insel und dem Tschukotskoy noss mehr Tiefe als zwischen derselben und der Amerikanischen Küste, auf welcher Seite der Durchgang breiter und seichter ist. Der östliche Theil der Insel scheint eine Gruppe felsiger Inseln zu seyn, die angeschlemmte Niederungen zu einer einzigen vereinigt haben. Etliche unzugängliche Felseninseln erheben sich noch zwischen der Insel St. Laurentii und der Beeringsstraße und mitten in der Straße selbst aus dem Meere.

Die Amerikanische Küste ist zwischen der südlichen Bristol-Bay (zunächst im Norden der Halbinsel Alaska) und zwischen dem nördlichen Norton-Sound, der durch seine Lage dem Meerbusen von Anadir der entgegengesetzten Asiatischen Küste entspricht, unzugänglich. Das Meer ist ohne Tiefe, und die Welle brandet noch bevor man Ansicht des Landes hat. Ein beträchtlicher Strom soll aus dem Innern Amerikas sich in dieser Gegend entladen, und das Ufer versanden.

Wir dringen durch die Beeringsstraße nach Norden. Beide Küsten entfernen sich. Cook hat die Asiatische Küste bis zu dem Nord-Cap unter dem 68° 56′ N. B., die Amerikanische bis zu dem Eis-Cap 70° 29′ N. B. gesehen. Angeschlemmte Niederungen bilden vor den Hochlanden Amerikas das Ufer, und das Meer, welches es bespühlt, hat keine Tiefe. Die Asiatische Küste scheint nach Cook von gleicher Beschaffenheit zu seyn. Das Land scheint durch Versandungen über das Wasser zu gewinnen, und man möchte besorgen, daß sich dieses Meer allmählig ausfülle.

Das Sandufer Amerikas ist von mehreren Eingängen und Fiorden durchfurcht. Wir ließen die südlichere Schischmarew's-Bucht ununtersucht und drangen in den weiten Kotzebues-Sund ein, der südlich vom hohen Cap Mulgrave in südöstlicher Richtung bis in das Urland eindringt, und dessen Hintergrund sich dem des südlich von der Beeringsstraße eindringenden Norton-Sound nähert. **)

---

*) Wir haben von der Flötformation, welche im höchsten Norden von Europa gänzlich vermißt wird, eben auch keine Spur an den nördlichen Küsten, die wir gesehen, bemerkt. Die Expeditien des Capit. Ross hat aber das Vorkommen des Flötz-Kalkes in der Baffinsbay außer Zweifel gesetzt.

**) Man vergleiche die von Kobelef 1779 unter den Tschuktschi gesammelten Nachrichten und die neueren Russischen Karten, welche Arrowsmith und andere Geographen befolgen.

Ein Fiord der sich an der südlichen Seite von Kotzebues-Sund in angeschlemmtem Lande eröffnet, und in neun Tagen Fahrt auf Baidaren der Eingebornen in ein offenes Meer führt, die Bucht der guten Hoffnung, möchte wirklich beide vereinigen und den Cap Prince of Wales als eine Insel vom festen Lande trennen, denn es scheint diese Einfahrt zu nah der Schischmarews-Bucht zu liegen, um ihre von den Eingebornen beschriebene Ausfahrt in dieser letzten zu erkennen.

Im Norden der Beeringsstraße liegt vor uns das noch unerforschte Feld der letzten wichtigen Streitfragen der Erdkunde, und wir werden aufgefordert, unsere Meinung über dieselben auszusprechen, zu einer Zeit, wo verschiedene Expeditionen ausgerüstet sind, die Thatsachen selbst zu untersuchen, und unsere Stimme ungehört verhallt. Wir schreiten zögernd zu diesem Geschäfte.

Sind Asien und Amerika getrennt, und ist das Meer, in welches man durch die Beeringsstraße nach Norden dringt, das große nördliche Eismeer selbst, oder ist dieses Meerbecken eine Bucht des südlichen Oceans, welche die Küste beider im Norden zusammenhängenden Welttheile begränzt und umfaßt?

Kann aus den Gewässern der Hudson's- und Baffins-Bay längs der Nordküste von Amerika eine Nordwest-Durchfahrt nach der Beeringsstraße möglich seyn?

Kann es möglich seyn, aus dem Atlantischen Ocean nordwärts von Spitzbergen und über den Nordpol selbst nach der Beeringsstraße zu gelangen, und gibt es ein offenes fahrbares Polar-Meer, oder ein Polar-Gletscher festen anliegenden Eises?

Ein Mann, dessen Name uns die größte Ehrfurcht einflößt, den Gelehrsamkeit und Kritik in gleichem Maaße zieren, und der selbst ein Geschrte Cooks in seiner zweiten und dritten Reise, den südlichen Polar-Ocean und das Meer im Norden der Beeringsstraße wiederholt befahren hat, James Burney findet sich zu vermuthen veranlaßt, daß Asien und Amerika zusammenhängen, und Theile eines und desselben Continents sind. *)

Wir gestehen, daß Capitain Burney uns für seine Meinung nicht gewonnen hat. Wir finden in seiner chronologischen Geschichte der nordöstlichen Reisen die auf vorliegende Frage sich beziehenden historischen Zeugnisse auf das Freimüthigste abgehandelt, und beziehen uns mit vollem Vertrauen darauf.

Daß Samoen Deschnew auf seiner berühmten Reise aus der Kolima oder Kovima nach dem Anadir 1648 das Nordost-Cap (Schelatzkey oder Swoetoy noss, das große Cap der Tschutschi) nicht wirklich umfahren, sondern, wie später Staras Stadnchin, zu Land auf einen engen Isthmus durchkreuzt habe, dünkt uns eine willkührliche Annahme, zu welcher die Berichte nicht berechtigen, und die namentlich Deschnews Vorsatz, ein Schiff an der Mündung des Anadir zu bauen, um den erpreßten Tribut nach Jakutzk auf dem vorigen Wege zurück zu senden, hinlänglich widerlegt.

Sollten auch die Dokumente, die Müller, Coxe, Pallas in Händen gehabt, und aus denen sie uns Deschnews Reise berichtet, nicht mehr aufzuweisen seyn, scheinen uns diese Männer selbst hinlängliche Bürgen zu seyn, und wir nehmen auf ihre Autorität unbedenklich an: daß in diesem Einen Falle das Nordost-Cap oder Schelatzkoy noss zu Schiff umfahren worden ist.

---

*) A memoir on the Geography of the north eastern part of Asia and on the Question whether Asia and America are contiguous, or are separated by the sea, by Capt. James Burney. Philosophical Transactions 1815. widerlegt in The Quaterly review. June 1818.

A chronological history of north eastern voyages of discovery by Capt. James Burney F. R. S. London 1819.

Andere Gerüchte und Sagen einer gleichen Fahrt ſcheinen uns ſelbſt unverbürgt. Wir meſſen gern dem von Sauer mitgetheilten Zeugniſſe von Dauerin Glauben bei, daß Schalaurоff 1661 im Eismeer, und nicht am Ausfluſſe des Anadir, umgekommen, und wir haben kein Zutrauen zu der Reiſe von Laptiew 1740, wie ſie angeblich aus Gmelins mündlichen Bekenntniſſen in den memoires et observations geographiques et critiques sur la situation des pays septentrionaux, Lausanne 1768 t. p. 42 erzählet wird.

Die von Hendrick Hamel auf der Küſte von Korea 1653 und wiederholt von Henry Buſch auf der Küſte von Kamtſchatka 1716 in Wallfiſchen gefundenen Europäiſchen Harpoonen ſcheinen uns von einigem Gewichte zu ſeyn. Burney nimmt, im Widerſtreit gegen Müller, an, daß Buſch den Hamel blos wiederholt haben könne, und es ſcheint uns dieſe Annahme ſehr willkührlich. Er meint ferner, daß die Ruſſen lange vor der Zeit von Buſch den Gebrauch der Europäiſchen Harpoonen auf dieſen Küſten eingeführt haben möchten, und dieſes iſt unſeres Wiſſens nicht der Fall. Die Ruſſen, ſchwach an Zahl in dieſem Theile der Welt, eignen ſich die Früchte der Induſtrie der Völker zu, die ſie ſich unterwerfen, ohne ihnen neue zu bringen, und noch wird heutigen Tages auf den Aleutiſchen Inſeln dem Wallfiſche nur von den Eingebornen, und nach alter Art mit ihren eigenen Harpoonen nachgeſtellt. Jede andere Auslegung der Thatſache ſchiene uns zuläſſiger.

Wir finden außer dem Bereich von Burneys Werke eine andere Thatſache, die Barrow Chronological history of voyages into the arctic regions, Lond. 1818, unbeachtet gelaſſen, und die uns Aufmerkſamkeit zu verdienen ſcheint.

Nach Mackenzie's, am Ausfluſſe des nach ihm benannten Stromes, geſammelten Nachrichten, hat gegen das Jahr 1780 ein Schiff, ein ſehr großes Fahrzeug, welches weiße Menſchen trug, dieſe Küſte beſucht, und die Esquimaux haben von demſelben Eiſen gegen Thierhäute eingehandelt. Mackenzie river ſcheint ſich zwiſchen zwei weit vorgeſtreckten Landzungen in das Meer zu entladen. Das Meer im Weſten, worin ſich dieſes Schiff zeigte, hat davon den Namen Belhoullar Tou, Weißen-Mannes-See erhalten. Es ſcheint uns natürlich, vorauszuſetzen, daß dieſes Schiff über die Beeringsſtraße dahin gelangt.

Eine nördliche Strömung findet in der Beeringsſtraße ſelbſt, wenigſtens während den Sommermonaten, unbezweifelt ſtatt. Wir haben dieſe Strömung am 16ten Auguſt auf der Aſiatiſchen Seite der Straße hinreichend ſtark gefunden. Ihre Wirkung brachte uns merklich zurück, als wir, aus der Straße zu kommen, das Oſt-Cap umfahren wollten, und hierin iſt unſere Erfahrung mit der von Cook und Clerke vollkommen übereinſtimmend. Es iſt aber die Jahreszeit gerade diejenige, worin die ſchmelzenden Schneen der Ufer eine ſüdliche Strömung nothwendig bedingen müßten, falls dieſes Meer ein geſchloſſenes Becken bildete. Wie die Ströme der Schweiz, die von den Alpengletſchern herabkommen, im Sommer anſchwellen und reiſſender werden, müßte in derſelben Jahreszeit und aus denſelben Gründen das Waſſer ſich in dieſem Becken vermehren und aus deſſen verhältnißmäßig engem und ſeichtem Thore ausſtrömen.

Es beweiſen aber auch andere Thatſachen die nördliche Strömung der Beeringsſtraße. Beim Aufbrechen des Eiſes treiben in dem Meere von Kamtſchatka die Eisberge und Felder nicht wie im Atlantiſchen Ocean nach Süden, ſie treiben nicht nach den Aleutiſchen Inſeln, ſondern Straßeinwärts nach Norden. Das Eis war am 5ten Juli 1817 auf der ſüdlichen Küſte der Sant Laurents-Inſel aufgegangen, und wir kamen am 10ten dahin, ohne ſchwimmendes Eis angetroffen zu haben. Wir begegneten

erſt dieſem Eiſe in der Nacht zum 11ten, als wir um die Oſtſpitze der Inſel nach Norden vorrückten. Auf dieſer Seite der Inſel iſt das Meer minder tief und der Strom minder ſtark, als auf der Aſiatiſchen.

Es iſt zu bemerken, daß im Kamſchatkiſchen Meere die Südwinde während dem Sommer vorherrſchen und die Nordwinde ſich gegen September einſtellen, im Spätjahr fortzudauern. Man kann nicht den Einfluß der Winde auf die Strömungen in Abrede ſtellen.

Die Menge des Treibholzes, die das Meer nach Norden bringt und auswirft, und worunter ſich entſchieden ſüdliche Baumarten ſowohl, als nordiſche Tannen befinden *); die Sämereien bekannter ſüdlicher Schotenpflanzen, die, wie auf Naback, ſo auch auf Unalaſchka, obgleich minder häufig, ans Ufer geſpült werden **), laſſen uns nicht mit Beſtimmtheit auf eine allgemeine Bewegung der Gewäſſer des großen Oceans nach dem Norden ſchließen. Es werden einerſeits eben ſowohl nördliche Bäume auf Naback ausgeworfen, als ſüdliche auf Unalaſchka, und anderer Seits, da die Beeringsſtraße einer ſolchen Strömung einen entſchieden zu geringen Ausfluß darbeut, ſo ſchiene uns, falls die Thatſache feſt ſtünde, natürlicher anzunehmen, daß, nach der Theorie, eine doppelte Strömung im Meere wie in der Atmoſphäre ſtatt findet. Eine obere des erwärmten leichteren Waſſers nach Norden, und eine untere des erkalteten ſchwereren Waſſers nach dem Aequator.

Die Bewohner der Aleutiſchen Inſeln, der Sanct Laurents-Inſel und der Ufer der Beeringsſtraße beſitzen kein anderes Holz, als Treibholz. Es wird in verſchiedenen Jahren in verſchiedener Menge ausgeworfen. Es iſt zu bemerken, daß es mehr an die Amerikaniſche Küſte, als an die Aſiatiſche geſpült wird. Wir fanden es in Kotzebues-Sund in hinreichender Menge, und es mangelte hingegen in der St. Laurents-Bucht, wo die Tſchuktſchi nur Moos und winzige Weidenreiſige brannten. Man möchte fragen, ob ihre Berichte von Wäldern auf der entgegengeſetzten Küſte nicht vielleicht eben ſowohl auf Treibholz, woran ſie reich iſt, als auf die Wälder von Norton-Sound und dem Innern zu deuten waren?

Die angeſchlemmten Sandhügel der Amerikaniſchen Küſte enthalten Baumſtämme und Holz, wie dasjenige iſt, welches an den Strand ausgeworfen wird.

Das Treibholz des Nordens ſcheint uns im Allgemeinen aus dem Innern der Continente durch Flüſſe und Ströme herabgeführt zu werden, und in den Meeren, die uns beſchäftigen, beſonders aus Amerika herzurühren. Es möchte namentlich der Fluß, der zwiſchen der Briſtolbay und Norton-Sound ins Meer fließt, eine der ergiebigſten Quellen deſſelben ſeyn.

Die Strömungen im Eismeer längs der Küſte von Sibirien ſind im Ganzen noch wenig bekannt, und wir ſtehen an, aus ſchwankenden Nachrichten Folgerungen zu ziehen. Liachoff und Schalauroff fanden im Norden der Jana und der Kolima den Strom Weſt, Sauer mit Billing bei Weſtwind Oſt, und bei Nordoſtwind Weſt. In der Waigatzſtraße und im Norden von Nowaja Semlja ſcheint der Strom auch Weſt zu ſeyn.

---

*) Wir haben auf Unalaſchka ausgelegte Schreinerarbeiten geſehen, zu welchen nur an den Ufern dieſer Inſeln ausgeworfenes Treibholz gebraucht worden war, und die ſich durch eine große Mannigfaltigkeit ſchöner Holzarten auszeichneten: Es bringt aber der hohe Norden nur Nadelholz und Birken hervor, und hier nur weit im Innern des feſten Landes. Wir haben auf derſelben Inſel einen großen bearbeiteten Block Kampferholz geſehen, den ebenfalls das Meer ausgeworfen hatte. Die Spur der Menſchenhand ſchwächt allerdings ſein Zeugniß. Er konnte von jedem Schiffe herrühren.

**) Sie wurden ſonſt von den Aleuten ſehr begierig geſucht, da ein beſonderer Aberglaube an dieſen ſchwimmenden Steinen hing. — Sie ſollen vorzüglich auf der öſtlichen Küſte der Inſel ausgeworfen werden.

Nachdem wir uns bemüht haben, darzuthun, daß ein Strom durch die Beeringsſtraße nach Norden geht, müſſen wir bekennen, daß ſolcher zu ſchwach iſt, und nur zu wenig Waſſer durch das enge Thor führen kann, um den Strömungen, die aus der Davisſtraße und längs der Oſtküſte von Grönland nach Süden fließen, wie ſolche während der Jahreszeit, wo dieſe Meere der Schifffahrt offen ſind, anerkannt ſtatt finden, und wie mehrere Thatſachen ſchließen laſſen, daß ſie auch im Winter Beſtändigkeit haben *), entſprechen zu können.

Die Anzeigen von Land im Norden der Beeringsſtraße, der Zug der Vögel aus dem Norden her nach Süden, und die nach Norden nicht zunehmende Tiefe des Meeres, woraus Burney auf den Zuſammenhang beider Continente ſchließt, ſcheinen uns durch die Vorausſetzung hinlänglich erklärt, daß Inſeln, wie die Liachoffs-Inſeln gegen den Ausfluß der Jana im Eismeere ſind, in dieſer Gegend liegen können. Das bewohnte Land von Andreef oder Andreanoff im Norden der Kolima 1762, und die Gerüchte und Sagen, es erſtrecke ſich ſolches von dem Continente Amerika's bis nach dem neuen Siberien von Sannikoff 1805 (die öſtlichſte der Liachoffs-Inſeln) ſcheinen uns gleich unverbürgt, und Burney ſelbſt legt darauf kein Gewicht.

Wir ſind alſo der Meinung, daß beide Continente getrennt ſind, und halten das Nordoſt-Cap oder Schelatzkoy noss nicht für einen Iſthmus, der beide Welttheile vereinigt, ſondern, gleich dem Cap Taimura zwiſchen dem Jeniſei und der Lena, welches nur von Chariton Laptiew 1738, und zwar nur zu Land umgangen und recognoscirt worden iſt, für ein bloßes Vorgebirge Aſiens, welches zu umfahren das Eis, und zu Land zu recognosciren das kriegeriſche ungebändigte Volk der Tſchuktſchi ſeit Deſchnew verhindert haben, welche Aufgabe, zur See oder zu Land, nach ſeinen Inſtruktionen zu löſen, Billing alle Umſtände günſtig fand, und unverantwortlicher Weiſe vernachläßigte.

Wir wenden uns zu der Nordküſte von Amerika.

Das Nord-Cap von Cook, Mackenzies river, Copper mine river von Hearn ſind Punkte, die uns die Hauptrichtung angeben, in der ſie ungefähr unter dem 70ſten Grad nördlicher Breite läuft. Die Nachrichten und Karten der Indianer der Hudſonsbay, welche einmüthig die Küſte von Copper mine river bis nördlich der Repulſebay fortſetzen; der Nordweſt-Strom und die gleiche Richtung der Wellen (Swell) in der Baffinsbay nach älteren Auctoritäten; die Strömungen und Fluthen in Roes Welkome; alle Umſtände treffen überein, uns auf Zuſammenhang der Meere und Trennung der Lande ſchließen zu laſſen, und wir ſuchen den Canal nordwärts von der Repulſebay bis zu Sir James Lancaster Sound **). Der Capit. John Roß, deſſen Reiſe Baffins frühere Entdeckungen beſtätigt hat, behauptet den Zuſammenhang der Lande um die Baffinsbay erwieſen zu haben, wogegen viele Theilnehmer derſelben Expedition ihre Stimmen laut erheben (der Commandeur des anderen Schiffes, Lieut. W. E. Parry, der gelehrte Capt. E. Sabine, der Wundarzt G. Fiſcher u. a.) und die näher beleuchtete Frage ſchwebt noch unentſchieden ***). Es bleibt auf jeden Fall die Küſte vom Eingang der Cumberlandſtraße bis zu der Repulſebay zu unterſuchen.

---

*) Quarterly Review June 1818 p. 446.

**) Es haben anderer Seits Wallfiſche, die bei Spitzbergen harpoonirt worden, und die man in derſelben Jahreszeit in der Davis Strait wiedergefunden hat, ſo wie andere Umſtände der Vermuthung Gewicht gegeben, daß Grönland eine Inſel oder eine Gruppe von Inſeln ſey.

***) John Ross Voyage of discovery etc. London 1819.

Ob aber, selbst in den günstigsten Jahren, die Durchfahrt frei von Eis und offen befunden werden kann, ob je die Nordküste Amerika's in ihrem ganzen Umfange und mit ihren etwanigen nördlichsten Vorgebirgen selbst, wie die Asiatische Küste streckweise und zu verschiedenen Malen, umfahren werden kann, ist eine andere Frage, die wir dahingestellt seyn lassen. Das Meer kann in diesen hohen Breiten nur wenige Tage offen seyn, und es verbinden sich alle Umstände, die Entdeckungen zu erschweren und deren Zuverlässigkeit zu vermindern. Ueber dem Meere ruht zur Sommerzeit ein dicker Nebel, welcher sich nur auflöst, wenn er von dem Winde über das erwärmtere Land getrieben wird, und man sieht zur See die Sonne nicht, die die Küste bescheint *).

Wir bemerken, daß der Theil der Amerikanischen Küste, den wir im Norden der Beeringsstraße untersucht haben, uns geschienen hat, die Hoffnung zu erregen, unter den Eingängen und Fiorden, die sie zerreissen, noch einen Kanal zu finden, der nach dem Eismeere gegen den Ausfluß des Mackenzies führe, ohne das Eis-Cap zu umfahren, welches dann einer Insel angehören würde **). Die vorerwähnte Nachricht der Erscheinung eines Schiffes in diesem Meere leitet uns sogar auf die Vermuthung, es sey bereits ein solcher Kanal befahren worden.

Es bleibt uns die letzte Frage zu erörtern.

Felsenblöcke, welche häufig auf schwimmenden Eisbergen des Nordens beobachtet werden, und andere Merkmale beurkunden, daß sich diese Berge ursprünglich am Lande gebildet, und man hat durch wissenschaftliche und Erfahrungsgründe durchzuführen gesucht, daß Eis überhaupt nur am Lande anschießen

---

Dessin Recension in The Quarterly Review, May 1819 p. 313. (Barrow.) Schwerer Tadel trifft Roß, den Hoffnungvorhegenden Lancaster-Sound eigentlich ununtersucht gelassen zu haben. There occur unfortunate moments in the history of a man's life, when he is himself unable to account for his actions, and the moment of putting about the Isabella would appear to be one of them, p. 351.

Modern voyages and Travels. London 1819. (Das Journal von M. Fischer.)

Blackwood Magazin, December 1818.

Capt. E. Sabine. Journal of Literature etc. April 1819.

Desultory Remarks on the late voyage of discovery.

— die Explanation von Capt. Roß u. s. w.

*) Wir haben dieses Phänomen besonders auf der Insel St. Laurentii, auf Unalaschka, in der Bucht von Awatscha und zu San Francisco beobachtet.

Das Phänomen der Parhelien, welches sich oft im Norden des Atlantischen Oceans zeigen soll, scheint im Kamtschatkischen Meere selten. Wir selbst haben es nicht beobachtet, und ein Russe, welcher auf den Aleutischen Inseln alt geworden, hatte es in seinem Leben nur einmal gesehen.

Wir haben das Phänomen des Kimmings (mirage) am auffallendsten in der Beringsstraße, und namentlich am Eingang der Schischmareffe-Bucht beobachtet, wo es uns auf dem Lande und auf der See, zu allen Stunden des Tages wie ein Zauber mit vielfältigen Täuschungen umrang. (Vergl. Capt. J. Ross voyage p. 147.) — Die Gegenstände, die am Horizonte liegen, scheinen sich von demselben zu trennen und über dasselbe zu erheben (in gewöhnlichen Fällen um 3 bis 5 Minuten, mit dem Sextant gemessen), sie spiegeln sich in dem Kreise ab, der durch ihren Abstand vom Horizonte entsteht, und scheinen durch ihr Spiegelbild verlängert. Die Bedingungen dieses Phänomens haben uns eher in Oertlichkeiten, als in dem Wechsel der Atmosphäre zu liegen geschienen, und wir haben es unter verschiedenen Zonen mit ziemlicher Beständigkeit an denselben Orten beobachtet, z. B. im Hafen von Hana-ruru (an der Aussicht nach Westen), in der Bucht von Manila u. s. w., wie aber in der Nähe der niedern Inseln.

**) Verschiedene Zeitschriften haben einen Brief des Verfassers dieser Aufsätze (St. Francisco, Neu-Californien am 28sten Oct. 1816) mitgetheilt, worin diese Meinung ausgesprochen war. Ein Fehler des Copisten veränderte den Sinn dahin, als sey dieser Eingang wirklich von uns untersucht worden.

könne, und daß ein offenes tiefes Meer ohne Land und Inseln nicht zu gefrieren vermöge, sondern zu jeder Zeit offen und fahrbar befunden werden müßte. Wir haben dieser Meinung nur Eine Thatsache entgegen zu setzen, welche man, unsers Erachtens, zu wenig beachtetet hat. Es ist diese die Beschaffenheit des Meeres um den Südpol. Man müßte sich denn, durch eine ganz willkührliche Voraussetzung, zu der nichts berechtiget, den südlichen Gläscher als einem unentdeckten, unzugänglichem Lande anliegend, vorstellen. Man hat aus seinem ganzen Umkreis nur in einem Punkte Land hervorragen sehen, das Sandwichland, und dieses ist unmaßgeblich, wie das neue Georgien, eine Insel von geringem Umfang, hingeworfen in die weite Oede des südlichen Oceans.

Wir können einem nördlichen freien Polar-Meer keinen Glauben beimessen.

Die Masse der von Barrington und Beaufoy *) gesammelten Zeugnisse, ob man gleich jegliche vereinzelt anfechten könnte, scheint uns unwiderleglich darzuthun, daß in günstigen Jahren die See im Norden von Spitzbergen bis zu sehr hohen Breiten der Schiffahrt offen und völlig frei von Eis befunden werden kann, wie sie wirklich in den Jahren 1751, 1773 und andern befunden worden ist. Es ist aber gleich bewährt, daß in andern Jahren und öfters das Eis den Fortgang nach Norden schon unter dem 80sten Breitengrad verhindert hat und verhindern wird.

Wenn bisweilen im Norden von Scandinavien zwischen Spitzbergen und Nowaja Semlja das Meer bis unter sehr hohen Breiten, vielleicht bis unter dem Pole selbst offen befunden wird, während es hingegen auf andern Punkten, etwa im Norden der Beringsstraße, selten unter dem 70sten Grade frei von Eis befunden werden dürfte; wenn im Norden von Europa der Polargletscher, woran wir glauben, von einer tiefen, gegen den Pol eindringenden Bucht ausgerandet seyn möchte, scheint uns diese Anomalie örtlichen, die Temperatur bedingenden Ursachen zugeschrieben werden zu müssen, und zwar anscheinlich denselben, welche das viel warmere Clima bewirken, dessen sich anerkannter Weise der Welttheil, den wir bewohnen, vor allen auf der nördlichen Halbkugel unter gleicher Breite gelegenen Landen zu erfreuen hat; welche Lappland mit Wäldern und Kornwuchs bis unter dem 70sten Grad begaben, und die Vegetation bis unter dem 80sten Grad auf Spitzbergen unterhalten, und dieses Land für zahlreiche Rennthierheerden wirthbar machen, welche schon die viel südlicher gelegene Nowaja Semlja in trauriger Nakkheit nicht mehr ernähren kann.

Es sey uns erlaubt, zu einer Zeit, wo Männer, wie Humboldt, Buch, Wahlenberg u. a. die Masse der Erfahrungen zu vermehren sinnvoll geschäftig sind, und ein Humboldt die Bruchstücke örtlicher meteorologischer Beobachtungen, welche noch nur als dürftige Beiträge zu einer physischen Erdkunde vorhanden sind, zu überschauen, zu beleuchten und unter ein Gesetz zu bringen, isothermische Linien über den Globus zu ziehen versucht, eine Hypothesis zur Erklärung der Phänomene, der Prüfung der Naturkundigen zu unterwerfen.

Wir fragen uns: ob die Theorie, welche die Tag und Nacht abwechselnden See- und Landwinde der Küsten, die örtlichen Sommer- und Winter-Monsoons und endlich die allgemeinen Passatwinde beleuchtet, nicht zugleich in den mehrsten Fällen die örtliche Verschiedenheit des Klima's unter gleichen Breiten zu erklären hinreichen möchte?

---

*) The possibility of approaching the Northpole asserted by Barrington, a new edition with an Appendix by Beaufoy. London 1818.

Es scheint uns, wenn unser Blick auf dem Globus ruht, daß die doppelte Strömung der Atmosphäre von dem Aequator nach den Polen in ihrer obern, und von den Polen nach dem Aequator in ihrer untern Region, bedingt in ihrer Richtung durch die Achsendrehung der Erde, über Europa den Kreislauf einer über dem Sonnen-durchglühten Innern von Afrika verhältnißmäßig ungleich erwärmteren Luft unterhalten müsse, als über irgend einen anderen Theil der Welt. Wir glauben in dem südlich und südwestlich von Europa, zwischen der Linie und dem nördlichen Wendekreis gelegenen festen Land gleichsam einen Zugofen zu erkennen, der die Luft, welche es bestreicht, erwärmt und sein Clima bedingt; einen Ofen, desgleichen kein anderes Land der Erde sich zu erfreuen hat, und wir meinen, daß überhaupt zwischen dem Aequator und den Wendekreisen gelegene Continente den östlicheren Weltstrichen gegen die Pole zu, ein wärmeres Klima geben müssen, als dasjenige ist, welches andere Weltstriche unter dem Einflusse gleich gelegener Meere haben.

Es ist hier nicht der Ort, diese Idee weiter zu entwickeln und durchzuführen, oder eine neue Theorie der Berechnung zu unterwerfen und sie an dem Probirstein der noch mangelhaft bekannten Thatsachen zu prüfen. Wir haben nur den Gedanken andeuten wollen, der in uns, flüchtigen Reisenden, beim Anblick der winterlichen Aleutischen Inseln (unter der Breite von Hamburg) und der Küsten der Beeringsstraße (unter der Breite von Drontheim und Norwegen) im Norden des großen Oceans aufgestiegen ist. Wir versuchen nun, diese Lande selbst dem Blicke unseres Lesers näher zu rücken.

Die Punkte, auf welchen wir angelegt und die Natur zu erforschen uns bemüht haben, sind vom Süden gegen Norden folgende:

Der geschützte Hafen von St. Peter und Paul im Innern der Bucht von Awatscha auf der Ostküste von Kamtschatka	53° 1′ N. B.
Unalaschka, eine der Fuchs-Inseln, und in der Reihe der Aleutischen Inseln, östlich gegen Amerika gelegen	54°
Die Insel St. George	56° 42′
und die Insel St. Paul im Kamtschatkischen Meere, nordwärts von Unalaschka	57° 5′
Das Süd-Cap der Insel St. Laurentii im Jahr 1817	62° 47′
und ein anderer Theil derselben Insel i. J. 1816	63° 13′
Die St. Laurentsbucht der Asiatischen Küste, bis deren Hintergrund wir landeinwärts gedrungen sind	65° 35′
Der Eingang der Schischmareffbucht auf der Amerikanischen Küste . . .	66° 13′
Die Felsen-Insel im Innern des Kotzebue's-Sund	66° 13′

und etliche wenige Minuten nördlicher gelegene Punkte der Ufer dieses Sundes.

Wir haben zu St. Peter und Paul vom 29sten Juni bis zum 13ten Juli 1816 dem ersten Erwachen des Frühlings zugeschaut. Das Jahr war verspätet, die frühen Anemonen und Corydalis waren erst erblüht, der Schnee schmolz von den wohlbewachsenen Hügeln, welche den Hafen rings umschließen, und sie begrünten sich nach und nach. Es erschlossen sich zur Zeit unserer Abfahrt die ersten Rosen, die ersten Blüten des Rhododendron, der Lilien u. a., und noch ruhte der Schnee auf den Bergen und bedeckte die Grundfesten der hohen vulkanischen Pyramiden, welche das Land überragen, und die der unermüdliche Horner trigonometrisch gemessen hat. Die Jahreszeit war uns ungünstig, und wir schmeicheln uns nicht, die mangelhafte Kenntniß, die man von der Natur dieses Landes hat, erweitern zu können. Wir verweisen auf Krascheninikoff, Pallas, Steller (Beschreibung von Kamtschatka.

Frankfurt 1774), Lesseps und die anderen Reisenden. Krusenstern ist in anderer Hinsicht über Kamtschatka erschöpfend.

Die Bucht von Awatscha liegt zwischen der Breite von Berlin und Hamburg, und der Hafen von St. Peter und Paul im Innern derselben scheint eben so wenig als das Innere der Fiorden Nordlands dem Einfluß der Seewinde ausgesetzt. Es wächst daselbst nur noch die Birke Baumartig, aber verkrüppelt, und ungleich dem schlanken, anmuthigen Baume, denn man im Norden von Europa und namentlich bei St. Petersburg in seiner Schönheit bewundert. Pinus Cembra, die sich auf unsern Alpen höher als Pinus Abies erhält und die Gränze der Bäume bezeichnet, sorbus aucuparia, Alnus incana und etliche Weiden bleiben strauchartig. Das Bauholz wird aus dem Innern der Halbinsel bezogen, welches sich eines mildern Klimas erfreut, als die Ost-Küste, und die Samenkörner von Pinus Cembra, welche man auf der Tafel der Russen sieht, kommen aus Sibirien über Ochotsk.

Gräser und Kräuter wachsen auf reichem Humus unter einem feuchten Himmel mit großer Ueppigkeit. Es kommen der Pflanzenarten wenige vor, und sie sind überall gleichmäßig vertheilt. An schattigen Orten wachsen Spiraea kamtschatica, Allium ursinum, Mayanthemum canadense, Uvularia amplexifolia, ein Trillium obovatum, Pursch. u. s. w. Auf den Triften ein Veratrum, Lilium kamtschaticum, Iris sibirica u. s. w. Auf den felsigen Hügeln Caprifolien, Spiraeen, Rosen, Atragene alpina und alpinische Pflanzen wie Rhododendron kamtschaticum, Empetrum nigrum, Trientalis europaea, Linnea borealis, Cornus suecica, Saxifragen u. s. w. Etliche Farrenkräuter machen durch Zahl der Exemplare einen bedeutenden Theil der Vegetation aus. Etliche Orchideen kommen vor. Urtica dioica ist anscheinlich eingeführt, einheimisch geworden.

Wir glauben, daß Sommerkorn bei St. Peter und Paul wie in Lappland unter dem 70ßen Grad und in den Thälern der Savoyer Alpen (zu Tour u. s. w.) gedeihen möchte. In dessen Ermangelung geräth aber die Kartoffel leidlich, ob sie gleich nur kleine Knollen ansetzt; und diese Wurzel, welche bereits in einem großen Theil von Europa die Cerealien ersetzt, müßte hier die größte Wichtigkeit erhalten. Man könnte Branntwein daraus brennen, und einem Hauptbedürfniß dieser Colonie abhelfen. Aber es fehlt noch mehr an Händen und an Industrie als an Producten oder an productiver Kraft der Erde, und selbst, was einmal mit Nutzen unternommen worden, wie das Salzkochen, unterbleibt. Krusenstern bemerkt ganz recht, daß die Erde zu spät bestellt wird. Der Hügel von Uebergangsschiefer, welcher den Hafen von der Bucht von Awatscha absondert, bietet Lager dar, welche die Stadt bequem mit Bausteinen versehen würden, und Kalk könnte aus Muscheln gebrannt werden, wenn nicht Kalkstein noch entdeckt werden sollte.

Unzählige wirksame Vulkane erheben sich längs dem Gebirge, welches sich bogenförmig zwischen beiden Continenten ziehend, die Kette der Aleutischen Inseln bildet, und ragen in Pyramidengestalt über die Wolken. Zerrissene, zackige Felsenzinnen bilden in unruhigen Linien den Rücken, welcher diese bedrohlichen Kolossen verbindet. Das Gebirge scheint sich von dem Amerikanischen Continent aus über die Halbinsel Alaska und die Kette der Inseln gegen Asien zu senken. Die Inseln werden gegen Westen geringeren Umfanges und seltener ausgestreut, und die letzte derselben, die Beeringsinsel, neigt sich in sanften Flächen gegen die Kamtschatkische Küste hin.

Die zwei Pics der Halbinsel Alaska sind von einer außerordentlichen Höhe. Der erste im Nordosten, welcher vor einigen Jahren bei einem Ausbruch in sich versank, scheint noch, mit abgestumpftem Gipfel, der höhere zu seyn. Der Folgende, ein scharfgespitzter Kegel, ist anscheinlich beträchtlich hö-

her als der Pic auf Unimak, und dieser, welcher den Makuschkin auf Unalaschka und die ähnlichen Gipfeln auf den nächsten Inseln zu übertreffen scheint, hat, nach der Messung vom Herrn von Kotzebue 1175 Toisen Höhe. Der Schnee bekleidet ganz den Kegel und seine Grundfesten nach ungefährer Schätzung in den zwei obern Dritteln dieser Höhe, und senket sich Stellenweis noch tiefer gegen den Strand herab.

Der Anblick dieses Gebirges hinterläßt einen außerordentlichen Eindruck. Das Auge, welches sich in unseren Alpen gewöhnt hat, die Schneelinie als ungefähren Maaßstab zu gebrauchen, kann sich nur schwer der Täuschung erwehren, die Höhen dieser Gipfel zu überschätzen *) die Schneelinie, welche Wahlenberg in den Schweizer-Alpen auf 1371 Toisen und in den Lappländischen Bergen auf 535 Toisen beobachtet, und Leopold von Buch auf Magerve 71° N. B. auf 333 Toisen geschätzt hat, möchte sich nach unserer unmaßgeblichen Schätzung, über diesen Inseln zu 400 oder 300 Toisen herabsenken, und abgesonderte Gipfel, welche diese Höhe nicht erreichen, hegen noch Schnee unter ihren Zinnen, und in den Furchen und Höhlen ihrer Abhänge. Im Spätjahr 1817 hatte sich der Schnee an vielen Orten erhalten, von wo er im Spätjahr 1816 verschwunden war. Die Quellen in den niedern Thälern von Unalaschka, welche wir gegen den Anfang Juli 1817 untersuchten, zeigten uns die Temperatur der Erde zwischen 38 und 39° Fahrenheit an. **)

Granit kommt auf Unalaschka vor. Die Berge des Innern, links von dem Thale, welches man auf dem Wege von der Hauptansiedelung nach Makuschkin verfolgt, sind Granit. Wir haben sonst an allen Ufern der großen Bucht, auf dem Wege nach Makuschkin und bei Makuschkin selbst nur Thonporphyr, einerseits und hauptsächlich in Mandelstein, andererseits in Grünstein übergehend, Conglomeratartigen Porphyr, und wahren Conglomerat angetroffen.

Diese Gebirgsarten liegen über einander in mächtigen, wenig geneigten anscheinig ohne Gesetz abwechselnden Lagern. Die Lagerung ist nur von Weitem an dem Profil der Berge wahrzunehmen. Diese Porphyre bieten im Großen scharfkantige, zackige, nadelförmige Formen dar, und nur, wo sie conglomeratartig werden, abgerundete Formen (Wollensäcke), wie es der Granit öfters thut. ***)

Aus diesen Porphyrgebirgen brechen mehrerer Orten heiße Quellen hervor, deren Wasser geschmack- und geruchlos ist, und auf den Steinen einen Anflug von gelblich bräunlichen Kalksinter absetzt. Der Doctor Eschscholz fand die Temperatur einer dieser Quellen, die in einem gegen den Eingang des Hafens gelegenen Thale auf einer Wiese sprudelt, zwischen 93° und 94° Fahrenheit. Das stockende Wasser etlicher Bäche auf derselben Wiese, setzt ein hellgelbliches schwefelähnliches Sediment ab. Das Wasser der erwähnten Quelle und einer andern auf der Insel Akutan, in welcher Speisen in kurzer Zeit gar gekocht werden, schien dem Doctor sich durch größeren Kalkgehalt von dem Wasser gewöhnlicher Quellen zu unterscheiden. — Bei Makuschkin quillt am Fuße eines insularisch abgesonderten Hügels von

*) Aus derselben Ursach entsprang auf Teneriffa die entgegengesetzte Wirkung. Der Pic, den kaum der Schnee berührte, als wir ihn sahen, machte nicht auf uns den Eindruck den seine wirklich Höhe erwarten ließ.

**) Wir bedauern, daß der Zustand unserer meteorologischen Instrumente, von denen wir früher mehrere eingebüßt, und deren letzte vor möglichen Unfall zu verwahren, Pflicht war, uns die Beobachtungen zu wiederholen, und die Resultate zu einer befriedigenden Genauigkeit zu bringen verwehrte; so haben wir den Barometer als Höhemesser zu gebrauchen nicht vermocht.

***) Die in diesen Blättern zerstreuten geognostischen Bemerkungen sind zumeist dem Professor Weiß zu verdanken, welcher mit dem Verfasser alle mitgebrachten Proben von Gebirgsarten freundschaftlich belehrend, durchgesehen hat.

geringer Höhe am Meeresſtrand unter der Linie der hohen Fluth, eine andere heiße Quelle aus einem Lager wirklichen Conglomerats hervor. Die darauf liegenden Lager, aus welchen der Hügel beſteht, bieten die gewöhnliche Abwechſelung von Thonporphyren dar.

Die Makuschkaia sobka rauchet ruhig fort, und die Aleuten holen ſich Schwefel daraus. Wir ſind in die abgeſondert liegende, enormen Gebirgsmaſſe, welche dieſen Feuerſchlund trägt, nicht gedrungen, und haben in den Theilen der Inſel, welche wir durchwandert ſind, keine eigentliche Lava angetroffen.

Schwefelkies hat auf Unalaſchka, wie an ſo manchen Orten der Welt, die Habſucht der erſten Entdecker getäuſcht, welche ſolchen für Gold angeſehen haben.

Wir haben auf Unalaſchka verſteinertes Holz, Fragmente groſſer Dicotyledonen-Stämme erhalten, welche angeblich aus dem Bette eines Sees auf Umnak herrühren, der in Folge eines Erdbebens ausgetrocknet iſt. Die Vulkane dieſer Inſel ſind beſonders wirkſam, und von ihnen ausgeworfene Steine haben in neuerer Zeit einen Kanal ausgefüllt, welcher ſonſt ſchiffbar geweſen iſt.

Die neue Inſel, welche im Jahr 1795 in der Nähe von Umnak und Unalaſchka aus den Wellen emporſtieg, und über deren Entſtehung Langsdorf uns benachrichtigt hat, ſängt, dem Vernehmen nach, bereits an, ſich mit Vegetation zu überziehen.

Auf der Halbinſel Alaska, und auf der zunächſt gelegenen Inſel Unimak, die davon nur durch eine enge Durchfahrt getrennt iſt, und auf welche die Natur des Continents überzugehen ſcheint, kommen Bäume noch vor. Unalaſchka und die übrigen Inſeln dieſer Kette ſind durchaus davon entblöſst. Man hat auf Unalaſchka Tannen, eine Art Abies, die man aus Sitka hergebracht, anzupflanzen verſucht; die Meiſten ſind ausgegangen, die übrigen ſcheinen kaum ſich zu erhalten, jedoch iſt die Pflanzung noch jung, und man weiß wie ſchwer Zapfenbäume das Umpflanzen überſtehen.

Wir haben uns auf Unalaſchka, wo wir uns zu drei verſchiedenen Malen im Früh- und Spätjahr aufgehalten, die Flora beſonders zu ſtudiren befliſſen, und dieſe Inſel wird uns zu einem Vergleichungspunkt dienen für die übrigen nördlicher gelegenen Landpunkte, welche wir berührt haben.

Auf Unalaſchka (unter der Breite von Lübeck) überragen die Weiden in den feuchten Gründen kaum den üppigen Gras- und Kräuterwuchs. Sobald man aus dieſen Niederungen die nächſten Hügel hinanſteigt, findet man eine durchaus alpiniſche Flora, und es erheben ſich nur noch in der unterſten Bergregion etliche Myrtillus ähnliche Vaccinien ſtrauchartig über den Boden. Uebrigens unterhält ein feuchter Himmel den grünen Mantel der Erde bis zu den nackteren Felſenzinnen und dem Schnee im friſchem Glanze und etliche geſellige Pflanzen ſchmücken dieſe traurige Welt mit bewunderungswürdiger Farbenpracht. (Lupinus nootkaensis, Mimulus luteus, Pursch. guttatus Willd. En. Sup., Epilobium angustifolium und latifolium, Rhododendron kamtschaticum u. a.) Das friſche Grün der Matten erinnert an das Urſeren-Thal.

Die Flora ſcheint mit der von St. Peter und Paul keine andere Gemeinſchaft zu haben, als die, welche ſie der allgemeinen alpiniſchen oder arktiſchen Flora, und der Strand-Flora dieſer nordiſchen Küſten verdankt. Wir haben, auſſer ſolchen Pflanzen, die ſich im höheren Norden wiederfinden, nur das Lilium kamtschaticum (falls die Varietät auf Unalaſchka nicht eine eigene Art ſey) und die Uvularia amplexifolia an beiden Orten beobachtet, und hingegen auf der amerikaniſchen Küſte im Norden der Beeringsſtraße, mehrere kamtſchatkiſche Pflanzen-Arten gefunden, die wir auf Unalaſchka vermißt

haben. Es iſt die Flora der Nordweſt-Küſte von Amerika, die ſich bis an den Fuß der Hügel dieſer Inſel hinzieht, wo ſie ſich mit der Arktiſchen vermählt.

Wir nennen als Beiſpiele Rubus spectabilis, Lupinus nootkaensis (welcher, jedoch verkrüppelt, auch zu den Höhen hinaufſteigt), Epilobium luteum und mimulus guttatus, Willd. *) Die Claytonia Unalaschcensis, Fisch. Siberica hort. (alcinoides, Pursch?) möchte vielleicht auch hier zu rechnen ſeyn. Sanguisorba canadensis, Lithospermum angustifolium u. a. gehören der gemeinſamen Flora von Amerika.

Viele Gräſerarten wuchern in den Niederungen, mit ihnen etliche Umbellaten, Angelica, Heracleum u. a. Eine Dutzend Carices machen kaum einen bedeutenderen Theil der Vegetation aus, als in Nord-Deutſchland; etliche Scirpus und Eriophorum begleiten ſie, die Junci geſellen ſich ihnen ungefähr in dem Verhältniß von eins zu zwei. Die Orchideen behaupten, ſowohl durch die Zahl der Arten als durch die der Exemplare in der Flora des Thales und der Höhen einen bedeutenden Rang. Wir zählten deren eilf Arten, worunter ſich ein ſchönes Cypripedium auszeichnete. Wir haben höher im Norden keine einzige Pflanze dieſer Familie beobachtet. Von den Farrenkräutern kommen gegen acht Arten vor; wir haben nördlicher nur eine filix, und dieſe nur einmal angetroffen. Etliche Lycopodien kommen auf Unalaſchka, nördlicher eine einzige Art noch vor. Man findet in den Seen verſchiedene Waſſerpflanzen: Potamogeton, Sparganium, Ranunculus aquatilis u. a., wir haben in dem höheren Norden nur die zwei Hippuris-Arten, und die gemeine Callitriche beobachtet.

Zwei andere Ranunkeln, die Prunella vulgaris, ein Rhinanthus, eine Cineraria, eine Achillea, eine Plantago, ein Geum, einige Rubiaceen, eine Claytonia, die menyanthis trifoliata, eine Triglochin u. a. gehören mit den obenerwähnten Pflanzen der Thales-Flora von Unalaſchka an. Eine Bartsia ſcheint ſich von der nördlicher vorkommenden Bartsia pallida zu unterſcheiden. Eine ſchöne Pflanze, die eine neue und ausgezeichnete Gattung begründet, die Romanzoffia unalaschkensis erhielt den Namen des Beförderers aller Wiſſenſchaften in Rußland. Die Gattungen Rumex, Polygonum, Aconitum, Talictrum, etliche Alsinaceen, die Iris sibirica, das Geranium pratense, das Comarum palustre, die montia foutana ſind über den ganzen Norden verbreitet.

Das Empetrum nigrum, welches mit Helleborus trifolius Lin. (eine Amerikaniſche Pflanze, die wir nördlicher nicht wiedergefunden) die Hügeln zumeiſt bekleidet, eröffnet das Reich der Alpiniſchen Flora. Man findet etliche Arten Vaccinium und den gemeinen Oxycoccos, Arbutus alpinus und Uva ursi, eine weißblüthige Menziesia, welche unter Erica caerulea mit einbegriffen worden. Rhododendron kamtschaticum, Azalea procumbens, Andromeda lycopodioides, welche höher im Norden durch die Andromeda tetragona erſetzt wird, Alpiniſche Salices, Sylene acaulis, Sibbaldia procumbens, cornus succica, Trientalis europaea, Linnea borealis, Ornithogalum striatum, **) Antherieum calyculatum, L. variet. borealis, Königia islandica, eine von der nördlicher vorkommenden anſcheinlich verſchiedene Gymnandra, zehn Saxifragae, drei Pediculares, etliche Potentillae, zwei Gea, zwei Anemonae, drei Primulae, ein Papaver, eine Drosera, eine Pinguicula, zwei Pyrolae, eine Viola, eine Parnassia, einen Rubus, eine Armeria. Es kommen nur ein Alpiniſcher

*) Der Same dieſer Pflanze, welche im botaniſchen Garten zu Berlin gezogen wird, ſoll von See Baikal (?) hergekommen ſeyn.

**) Zwei Barietäten dieſer Pflanze möchten wohl verſchiedene Arten ſeyn.

Ranunculus und drei Gentianae vor, von welchen Gattungen man nördlicher mehrere Arten antrifft. Aus der Klasse der Syngenesie kommen Aster, Hieracium, Gnaphalium, Leontodon, Arthemisia u. a. vor. Diese Klasse gewinnt eine größere Ausdehnung im höheren Norden, wo besonders die Gattung Arthemisia mehrere ausgezeichnete Arten aufzuweisen hat. Dagegen kommen auf Unalaschka etliche Alpinische Arten der Gattungen Campanula und Veronica vor, welche man im höheren Norden gänzlich vermißt. Aus der Klasse der Kreuzblumen sind etliche Arten theils im Thale, theils auf den Höhen vertheilt.

Wir haben auf Unalaschka Alnus incana, Betula nana, Ledum palustre, Dryas octopetala, Diapensia lapponica, Rhodiola rosea, die Gattungen Spiraea, Astragalus, Allium myosotis, Corydalis, Valeriana, Aretia, Androsace, Dodecatheon, Delphinium und Orobanche, vermißt, welche wir im höheren Norden angetroffen haben.

Die Strand-Flora, welche nördlicher unverändert dieselbe bleibt, bilden vorzüglich Elymus mollis, Herb. Görenk. Trinius in Sprengels Ent. 2. p. 72. Arenaria peploides, Pisum maritimum, verschiedene Formen der Pulmonaria maritima, Willd. die vielleicht eigene Arten sind, parviflora Fursch, Cochlearia officinalis, und Arnica maritima, welche, üppig und äßig auf dieser Insel, im höheren Norden einblüthig wird. — Wir möchten dieser Flora die Potentilla anserina zuzählen.

Das Meer ist längs der Küsten und in den Buchten an Algen reich, und der Tucus esculentus, der See-Kohl der angesiedelten Russen, zeichnet sich unter vielen gigantischen Fucus-Arten aus.

Die Moose und Lichene beginnen bereits zu Unalaschka in der Flora den großen Raum einzunehmen, welchen sie im höheren Norden behaupten.

Die Insel St. George mit abgeflachten Rücken von Felsen-Trümmern und steilen Ufern, bildet eine Tafel von mäßiger Höhe und geringem Umkreis, an welcher sich an der Ostseite eine Niederung anschließt. Man nimmt an den Profilen der Ufer die Lagerung wahr; die Gebirgsart scheint, wie zu Unalaschka Thonporphyr zu seyn, und große Blöcke einer porösen Lava, bilden zum Theil den Strand.

Die Insel St. Paul ist von größerem Umfang und niedriger als St. George. Es erheben sich nur im Innern niedrige Hügel, deren einer einen sehr stumpfen Kegel bildet. Die Ufer senken sich sanft zum Meer und bilden etliche Vorgebirge und Halbinseln. Etliche Riffe erstrecken sich von der Insel und einem nahgelegenen Felsen (der Beberinsel) aus, in die See, und sind für Schiffe nicht ohne Gefahr. Die Halbinsel, auf welcher die Ansedelung liegt, ist theils aus gehäuften vulkanischen Schlacken, theils aus einer porösen Eisen-Schlacken ähnlichen Lava gebildet, deren runzliche Oberfläche, an einigen Stellen noch unbewachsen, außer Zweifel setzt, daß sie wirklich geflossen habe. Hat sich dieser Fluß aus Meeresgrund erhoben, oder hat ihn ein Berg ausgeworfen, welcher in sich versunken ist? — Er kann sich schwerlich in dem jetzigen Zustande der Insel von den fernen und niedern Hügeln des Innern auf fast wagerechter Fläche bis zu den Ufern fortgewälzt haben. Ein Profil bei dem Landungsplatz, zeigt deutliche, wagerechte Lagerung.

Man hat zu verschiedenen Malen von St. George und St. Paul Feuer zur See brennen sehen, und in hellen Tagen Land im Südwesten von St. Paul zu unterscheiden geglaubt. Unsere Untersuchung hat erwiesen, daß die letzte dieser Erscheinungen Trugschein war; die erste möchte vulkanisch gewesen seyn.

Wir haben diese Inseln, die ungefähr unter der Breite von Riga liegen, nur mit flüchtigem Blick angeschaut: es ist auffallend, um wieviel winterlicher die Natur auf ihnen erscheint, als auf Unalaschka.

Es liegen nicht, wie dort, geschützte Thäler und Gründe eine üppigere Vegetation und südlichere Pflanzen. Eine durchaus alpinische Flora schließet sich, wie im höheren Norden, unmittelbar an die Flora des Strandes an. Die erhöhten Rücken von Felsentrümmern sind von schwarzen und fahlen Lichenen, die vom schmelzenden Schnee bewässerten Stellen, von Sphagnum Moosen und wenigen Carices bewachsen. Die Erde hat keine Quellen mehr. Die verschiedenen arktischen Pflanzen wählen sich, nach ihrer Natur, Felsen- oder Moorgrund, und keine erhebt sich über den Boden, dem sie angedrückt sich schmiegen. Der Lupinus auf St. George, die Achillea auf St. Paul erinnern noch an Unalaschka, mehrere Pflanzen aber, die auf Unalaschka nicht vorkommen, an den höheren Norden. Ranunculus, Pallasii und Gmelini, eine Androsace, eine Claytonia u. a. Wir haben eine einzige Pflanze (eine Cochlearia?) ausschließlich auf diesen Inseln gefunden, wo sie häufig und charakteristisch ist.

Beide Inseln waren, bevor sie die Russen entdeckten, den nachbarlichen Völkern unbekannt, ein befriedeter Aufenthalt der Wasservögel und Robben (Phoca lvonina und ursina). Auf beiden sind nun Aleuten unter russischer Aufsicht angesiedelt, und die Thiere sind wie die Völker hörig worden. Die Insel St. Matwey ist noch unbewohnt, man weiß das Schicksal der dort beabsichtigten Ansiedelung. Die Menschen fanden sich während des Winters von den Thieren, auf die sie für ihre Nahrung angewiesen waren, verlassen, alle verhungerten bis auf drei, welche ihr Leben mit einem magern Thon, den sie entdeckten, fristeten. Wir haben auf Unalaschka Proben von diesem Mineral erhalten, welches bereits von früheren Reisenden gebracht, in den Europäischen Sammlungen vorhanden ist.

Solche Inseln, und in solcher Nähe bewohnter Küsten, würden im großen Ocean nicht unbevölkert geblieben seyn.

Wir werden die Insel St. Laurentii und die beiden Ufer der Beeringsstraße unter einem Gesichtspunkt vereinigen. Sie sind von demselben Urgebirge gebildet, und dieselbe Flora ist über sie verbreitet. Es liegen diese Lande ungefähr zwischen den Breiten von Christian-Sund bis Dönna be an der Norwegischen Küste, oder von Herno-Sand bis Tornea auf der Schwedischen am Botnischen Meerbusen.

Die St. Laurents-Bucht ist ein Fiord der Asiatischen Küste, der in das Gebirge eindringt, und dessen Hintergrund Höhen mit nackten Felsen-Abhängen begränzen. Die Gebirgsart ist Urkalk.

Die alpinische oder arktische Flora, die hier den Fuß der Berge schmückt, scheint nicht ihre Stirne, wenn sie sich gleich von Schnee entblößt, zu bekränzen, und wenn die Abflüsse des schmelzenden Schnees im reichsten Flore prangen, sind die dürren Rücken und Abhänge von gehäuften Felsentrümmern kaum von grauen und schwärzlichen Lichenen angepflogen.

Die Berge unter diesem winterlichen Himmel, von Vegetation unbekleidet und ungeschützt, verakten, und verfallen. Der Frost sprengt den Felsen, jeglichen Sommers milde Wärme bringt neue Trümmern herab, und die Zerstörung schreitet fort, bis sie vollendet. Der Boden ist überall Felsentrümmer, wo nicht das Sphagnum einen Torf- und Moorgrund an tiefen bewässerten Orten gebildet hat.

Unter einem glücklicheren Himmel weiset uns der Dichter an den waldbewachsenen Scheitel seiner Berge das Bild der Unvergänglichkeit, und das düstere Lied der nordischen Barden zeiget uns, an seinen Felsen, des Alters zerstörende Macht.

Die Tschuktschi, welche die St. Laurents-Bucht bewohnen, besitzen einen ziemlichen Vorrath von einem schönen Graphit, womit sie sich zum Schmuck das Gesicht mit Kreuzen und anderen Figuren bemalen. Wir haben von den verschiedenen Völkerschaften, mit welchen wir an beiden Küsten verkehrt

haben, verschiedentlich bearbeiteten Nephrit erhandelt, dem sie bei ihrem jetzigen Reichthum an Eisen, keinen besonderen Werth beizulegen schienen. Es ist uns unbekannt geblieben, wo beide Minerale vorkommen.

Die Insel St. Laurentii ist von mäßiger Höhe, und ihre Rücken sind abgeflacht. Wir haben am Orte, wo wir im Jahre 1816 landeten, eine Grunsteinartig gemengte Gebirgsart anliegend, und im Jahre 1817 östlich und in der Nähe des Süd-Cars, gleichsam an dessen Fuß Granit in großen Trümmern angetroffen. Die Formen, die von der See aus betrachtet, das Profil dieses Vorgebirges uns gezeigt, hatten unsere Neugierde erregt, wir hatten geglaubt, Basaltähnliche Säulen, die fast senkrecht in gleicher Richtung gegen Süden neigten, daran zu erkennen.

Die Amerikanische Küste im Norden der Straße, wird zwischen dem Cap Prince of Wales und dem Cap Krusenstern (cap mulgrave Cook's) welche zwei Felsen-Säulen sind, von angeschlemmten Niederungen und Dünen gebildet. Der Kotzebues-Sund führte uns durch diese hindurch bis zu dem Urland, dem sie anliegen. Das Land hat sich nur wenig erhöht, und die ruhigen Linien der Hügel lassen nicht erkennen, wo der Felsengrund beginnt.

Die Felsen-Insel, die den Ankerplatz im Hintergrund des Sundes schützt, ist von gemengter Gebirgsart (Quarz-Schiefer). Sie wirkt kräftig auf die Magnetnadel und verändert ihre Richtung. Der Felsen blickt wieder an den Profilen des gegenüberstehenden Ufers, welches den Grund des Sundes bildet, durch. Die Eschscholz-Bucht, in die sich der Sund nordöstlich verlängert, dringt wiederum in angeschlemmtes Land ein. Wir landeten auf der Ostseite dieser Bucht auf einer Sandspitze, wo die Magnet-Nadel gleichfalls außerordentlich abweichend befunden ward. Soll diese Anomalie auf die Nähe des Urgebirges, welches man unmittelbar nicht siehet, schließen lassen?

Der Doctor Eschscholz wollte längs dem Strande dieses Sandufers, nach dem Felsen-Ufer, dessen Fortsetzung es ist, zurücke gehen. Er fand zwischen dem Sande und dem Urgebirg, welches er suchte, in unmerklicher Fortsetzung von beiden, ohne daß die Lagerungsverhältnisse deutlich zu erkennen seyen, eine Gebirgsart, die unseres Wissens, nur Link unter den Gebirgsarten gerechnet hat, nämlich: Eis, klares, festes Eis.

Das Profil, wo es vom Meere angenagt, zum Vorschein kömmt, hat eine Höhe von höchstens achtzig Fuß, und der höchste Rücken der Hügel kaum das Doppelte. Auf dem Eise liegt ein dünnes Lager von bläulichem Lehm, zwei bis drei Zoll stark, und unmittelbar darauf die torfartige Dammerde kaum ein Schuh hoch. Die Vegetation ist da vollkommen dieselbe, als auf dem angeschlemmten Sand- und Lehm-Boden. Die Erde thaut überall nur wenige Zoll auf, und man kann durch Graben nicht erkennen, auf was für einem Grunde man sich befindet. Die Dammerde, die von den angenagten Eis-Hügeln herabfällt, schützt wieder deren Fuß, und der ferneren Zerstörung geschieht Einhalt, wann sich unter dieser fallenden Erde ein Abhang gebildet hat, der von dem Fuße bis zu der Höhe reicht. Die Länge des Profils, worin das Eis an den Tag kömmt, mag ungefähr einen Büchsenschuß betragen. Es ist aber an den Formen der bewachsenen Abhänge des Ufers sichtbar, daß dieselbe Gebirgsart (Eis) eine viel größere Strecke einnimmt.

Wir kennen bereits aus verschiedenen Reisenden ähnlichen Eisgrund im Norden von Asien und Amerika, und es gehört namentlich hieher der bewachsenen Eisfelsen am Ausfluß der Lena, aus welchem der Mamuth, dessen Skelett sich in St. Petersburg befindet, herausschmolz und auf welchem Adams, dem man die Erhaltung dieses Skeletts und die Nachrichten darüber verdankt, ein Kreuz errichten ließ.

Foſſiles Elfenbein kommt hier, wie in Nordaſien, vor, und die Eingebornen verfertigen Werkzeuge daraus, wie aus Wallroß- und Phyſeter-Zähnen. Wir fanden in der Nähe des Eisbodens auf der Sandſpitze, wo wir bivouakirten, und wo die Eingebornen vor uns ſich aufgehalten, etliche Molar-Zähne, die denen des Mamuths völlig glichen, aber auch einem Hauzahn, der durch ſeine größere Dicke an der Wurzel, und ſeine einfache Krümmung ſich merklich von den bekannten Mamuthhörnern unterſchied, und vielmehr mit den Zähnen der lebenden Elephantenarten übereinzukommen ſchien. — Während der Nacht ward unſer Wachtfeuer zum Theil mit ſolchem Elfenbein geſchürt.

Wir haben den größeren Reichthum der arktiſchen Flora unter vielfältiger Abwechſelung des Bodens an den felſigen Ufern der St. Laurents-Bucht, die größere Dürftigkeit hingegen auf der flachen ſandigen Küſte Amerika's, deren Hügel einförmig von Sphagnum bekleidet ſind, und wo nur die Felſeninſel im Innern des Sundes etliche der alpiniſchen Pflanzen-Arten darbot, welche nur auf Felſengrund gedeihen. Wir haben in der St. Laurents-Bucht, viele Pflanzenarten geſammelt, denen wir nur da begegnet ſind. Die gleich felſige Inſel St. Laurentii, die wir nur auf flüchtige Augenblicke auf zwei verſchiedenen Punkten betraten, hat uns mehrere Arten gezeigt, welche ſie mit der Bucht gleiches Namens gemein hatte, und die unſerer amerikaniſchen Küſte fehlten. Dieſe Küſte endlich hat uns wenige andere Arten dargeboten, welche wir in der St. Laurents-Bucht nicht gefunden haben. Wir können zwiſchen der Flora beider Küſten keinen weſentlicheren Unterſchied aufſtellen, als den, welchen die Verſchiedenheit des Bodens und des Climas bedingt.

Der Anblick der Natur iſt in der St. Laurents-Bucht am winterlichſten. Die dem Boden angedrückte Vegetation, erhebt ſich kaum merklich in deſſen Hintergrunde, weſelbſt die ſtrauchartigen Weiden den Menſchen kaum bis an die Knie reichen. Die Andromeda polifolia, die wir nur da gefunden, war nur zwei bis drei Zoll hoch und einblüthig. Die Flora dieſer Bucht ſchmücken ein Delphinium, ein Dodecatheon, eine Arctia, und mehrere von uns nur da beobachteten Arten von jeder ächt arktiſch alpiniſchen Gattung. Gentiana, Saxifraga, Astragalus, Arthemisia, Draba, Ranunculus, Claytonia u. ſ. w. Mehrere derſelben waren noch unbeſchrieben.

Die St. Laurents-Inſel, zwei Grad ſüdlicher gelegen, unterſcheidet ſich nicht von der St. Laurents-Bucht in Rückſicht der Vegetation. Die Andromeda tetragona, die Dryas octopetala, die Diapensia lapponica, Alpiniſche Myosotisarten, eine Gymnandra u. a. m. bezeichnen, wie in der St. Laurents-Bucht, den Charakter der Flora. Wir bemerken, daß wir zuerſt auf dieſer Inſel, in dieſe arktiſche Pflanzenwelt verſetzt, in wenigen Minuten mehr blühende Pflanzen ſammelten, als wir während mehreren Wochen auf der zwiſchen den Wendekreiſen gelegenen Inſel-Kette Radack beobachtet hatten. Weiter nach Norden, auf der Felſeninſel im Innern des Kotzebues-Sund, wächſt die Azalea procumbens, wie auf Unalaſchka, in der Bucht und auf der Inſel St. Laurents; mit ihr alpiniſche Weiden, cornus succica, Linnea borealis, arktiſche Rubusarten u. ſ. w. Empetrum nigrum und Ledum palustre kommen auf dem Moorgrund und unter dem Sphagnum überall fort, aber das Ledum bildet nicht da den hohen Strauch, der die Torfmoore von Nord-Deutſchland ziert.

Die Vegetation hat ſich im Innern des Kotzebues-Sund beträchtlich mehr erhoben, als im Innern der St. Laurents-Bucht. Die Weiden ſind höher, der Graswuchs üppiger, alle Gewächſe ſtattiger und ſtärker. Die mehrſten Pflanzenarten, die wir auf der Amerikaniſchen Küſte gefunden, und die in der St. Laurents-Bucht gefehlt, deuten auf eine minder winterliche Natur. Wir fanden auf der erwähnten Inſel Alnus incana als winzigen Strauch und Spiraea chamaedrifolia, Pflanzen welche

wir in Kamtschatka und nicht auf der Amerikanischen Insel Unalaschka beobachtet, und die ein rauheres Klima aus der St. Laurents-Bucht verdrängt zu haben scheint. Die Flora dieser Insel zieren eine Orobanche und eine Pinguicula. — Die Cineracia palustris wächst besonders üppig auf den wohlbewässerten Abhängen, die sich am Fuße der Eiswände bilden. Betula nana kommt schon an der äußern Küste vor. Das ebne Land dieser Küste bleibt den Sommer über von Schnee entblößt.

Unsern des Grundes von Kotzebue-Sund, ungefähr anderthalb Grad südlicher, hat Cook die Ufer von Norton-Sound bewaldet gefunden, und die Bäume erhoben sich mehr und mehr nach dem Innern des Landes zu (nordwärts). —

Mackenzie hat östlicher im Innern von Amerika die Ufer des Flusses, dem er seinen Namen gegeben, noch unter dem 68sten Grad nördlicher Breite mit hohen Bäumen bewachsen gefunden, und diese Ufer schienen ihm von Eis zu seyn.

Es scheint uns, wenn wir alle Umstände erwägen, die Amerikanische Küste der Beeringsstraße sich eines milderen Klimas als die Asiatische zu erfreuen.

Es sey uns erlaubt, dem traurigen Gemälde dieser Küsten ein Bild der Europäischen Natur unter dem 70sten Grad nördlicher Breite (drei und ein halb Grad nördlicher als den nördlichsten von uns berührten Punkten) an die Seite zu setzen. „Da erschien uns reizend die kreisrunde Bucht und das „Amphitheater von Talwig, als sie sich uns plötzlich und auf einmal durch den engen Kanal eröffnete, „durch den wir hinein fuhren. Die Kirche auf dem lebhaft grünen Abhange in der Mitte, der große „Prediger-Hof darüber, an den Seiten zwei ansehnliche Gaarde, und rund umher am Ufer fort Quä„ner und Bauern, und darüber malerische Felsen und ein herrlich schäumender Fall. Dazu die Leben„digkeit des Sommers; Schiffe im Hafen, eine Heringsfagner und eine Flensburger Brigg neben einem „Russen von Archangels Küsten her, und Finnen und Normänner in fortwährender Bewegung in der „Bucht herein und wieder fort, mit frischen Fischen zum Russen, mit getrockneten nach dem Kaufmann, „und mit Mehl und Kornwaaren zurück. Wer mag sich doch Finnmarken traurig und elend vorstellen, „wenn ihm Talwigs-Bucht in solcher Lage erscheint.

„Gegen Mittag fuhren wir die zwei kleinen Meilen herüber von Talwig nach Altengaard, dem „Amtmanns-Sitz im innersten Theile des Fiord. Auch dieser Gaard überrascht. Er liegt mitten im „Wald von hohen Fichten, auf einer grünen Wiese, mit herrlichen Blicken durch die Bäume auf den „Fiord, auf die hintereinander in das Wasser hervorstehenden Spitzen, und endlich auf Seylands und „Langfiord's Fielde. Die Bäume umher sind so schön, so abwechselnd. Zwischen den Zweigen schäumt „jenseit des Wassers im ewigen Treiben der Bach der Sägemühle von den Felsen herunter, und im „Fiord und in Nesboten leuchten fast in jeder Stunde, welche die Sonne fortschreitet, neue Gaarde „herüber. Eine Villa ist diese Wohnung; ein Landsitz nicht für Altenstaub gebaut, oder um dort Pre„zesse zu führen. Ist es doch, wenn man durch den Wald vom Strand heraufkommt, als wäre man „bei Berlin im Thiergarten versetzt; und dann wieder, wenn sich die Perspectiven den Fiord herunter „eröffnen, als sähe man italiänische Fernen, oder einen See in der Schweiz." (Leopold von Buch's Reise durch Norwegen und Lappland ꝛc. p. 455.)

Magerøe, unter dem 70sten Grad, scheint mit zertrümmerten nackten Felsen, unter welchen am Ende des Julius überall große und ausgedehnte Schneemassen liegen, den Anblick der Ufer der St. Laurents-Bucht zu vergegenwärtigen. Die Birke wächst jedoch da, obgleich verkrüppelt, auf den Abhängen der Berge bis zu einer Höhe von 400 Fuß. Leopold von Buch schätzt die mittlere Tem-

peratur der Luft auf dieser Insel 1 ½° R. und die Höhe des ewigen Schnees 2000 Fuß. Aber es friert da in gut geschlossenen Kellern niemals, und das Gras hört nie auf, noch unter dem Schnee zu wachsen. — Ein Bach fließt bei Hammerfest auf Qualöe den ganzen Winter hindurch.

Wir sehen hinzegen auf den Küsten, auf welchen unsere Blicke haften, eine üppigere Vegetation, Sträuche, hohe Bäume (Mackenzie) auf einem ewig gefrorenen Boden, auf einem Boden von gediegenem Eis, gedeihen.

Wahlemberg (de vegetatione et climate in Helvetia septentrionali p. LXXXIV.) hat für Europa dieses Gesetz aufgestellt: Die mittlere Temperatur der Luft ist gegen den 46ten Grad nördlicher Breite der Temperatur der Erde im ebnen, wenig über die Meeresfläche erhabenen Lande gleich. Von diesem Mittelpunkt aus nimmt die Temperatur der Luft sowohl gegen Norden als gegen den Gipfel der Berge schneller ab, als die Temperatur der Erde und gegen Süden schneller zu, so daß im Norden und auf den Bergen die Temperatur der Erde wärmer, im Süden aber weniger warm ist, als die mittlere Temperatur der Luft.

Auf den Küsten, welche wir besucht haben, können nur die direkte Sonnenhitze und die Temperatur der Luft während des Sommers die Vegetation auf einer ewig gefrornen Erde unterhalten. Sollte da die Winterkälte so strenge seyn, daß die mittlere Temperatur der Luft noch unter die Temperatur der Erde fallen könnte? Der Anblick der Natur auf diesen Küsten widerstreitet in Ermangelung aller meteorologischen Beobachtungen dem erwähnten Gesetze, wie daßelbe, bewährt für Europa, ungünstig der von uns gewagten Hypothese scheint, nach welcher dieser Welttheil der erwärmten Luft, die ihn bestreicht, sein milderes Klima zu verdanken hätte.

Steller zuerst, den Pallas den Unsterblichen nennt, hat unter Beering die Naturgeschichte dieses Land- und Meerstriches enthüllt, und Merk ist unter Billing seiner Spur rühmlich ergänzend gefolgt. Andere Gelehrte und Sammler haben gemächlicher in Kamtschatka geforscht, und Unalaschka ist besucht worden. Die Namen Steller und Merk sind unverdunkelt geblieben. Von dem, was für die Botanik gewonnen ward, liegt vieles noch vorzüglich in den Lambertischen, Willdenowschen und Görenkischen Herbarien unedirt. Pallas hat in der Zoographia rossica, so weit selbige gediehen ist (bis zur Mitte der Fische), alles Zoologische zusammengestellt. Wir werden mit gebührender Ehrfurcht zu unseren Vorgängern nur wenige Bemerkungen über die Fauna dieser Meere und Küsten uns erlauben.

Die größeren Säugethiere sind vom Amerikanischen Continente bis auf Unimak übergegangen. Man findet da das Rennthier, einen Wolf und einen Bären, welcher der Europäische braune Bär zu seyn scheint. Der schwarze Bär (ursus americanus, gala genisque ferrugineis), dessen kostbare Haut zu Pelzwerken gesucht wird, kommt mit dem braunen Bären zusammen erst an der entferntern Nordwestküste vor. Man findet noch nur auf Unalaschka den schwarzen Fuchs und verschiedene kleine Nagethiere, worunter sich der mus oeconomus auszeichnet, welcher die Wurzeln des Polygonum viviparum, der Saxana (Silium kamtschaticum) und anderer Pflanzen als Wintervorrath unter dem Schnee aufzeichert. Die übrigen Säugethiere gehören der Fauna des Meeres an.

Wie gegen Norden hin auf dem Lande die Wälder sich senken, die Vegetation allmählig abnimmt, der Thiere immer weniger werden, zuletzt (wie auf Novaja Semlja) das Rennthier und die Nager mit den letzten Pflanzen verschwinden, und nur Raubthiere, denen ihre Nahrung auf das Meer angewiesen ist, den breiten Strand umschleichen, füllt sich dagegen das Wasser mehr und mehr an. Die

Algen, gigantische Tangarten, bilden um die felsigen Küsten überflossene Wälder, dergleichen in der heißen Zone nicht vorkommen *). Aber das Leben neigt sich im Wasser, sich auf die animalische Stufenreihe auszubilden, obgleich alle Wasserthiere auf einer niedrigeren Stufe zu beharren scheinen, als ihre Verwandten aus denselben Klassen, welche dem Lande angehören. Die Medusen und freien Zoophyten, die Molusken-Würmer und Crustaceen, unzählige Arten von Fischen in unglaublich gedrängten unendlichen Schaaren, die riesigen schwimmenden Säugethiere, Wallfische, Physeter, Delphinen, die Wallrosse und Robben erfüllen das Meer und dessen Strand, und es wiegen sich darüber wundersame, zahllose Flüge von Wasservögeln, welche in der Dämmerung gleich schwebenden Inseln anzusehen sind.

Die Seeotter scheint nicht nach Norden über die Kette der Aleutischen Inseln auszuschweifen, und beginnt auf denselben selten zu werden, nachdem sie den Untergang der eingebornen Völker veranlaßt hat. Der Seelöwe und der Seebär scheinen sich ungefähr in denselben Grenzen zu halten, andere, der Phoca vitulina ähnlichere Robben kommen nördlicher häufiger vor. Man trifft in der Beeringsstraße unendliche Heerden von Wallrossen an, und die Zähne dieser Thiere scheinen einen beträchtlichen Handelszweig der Bewohner der St. Laurents-Insel auszumachen. Wir haben zu Unalaschka nur entstellte Sagen vernommen, die auf den Manatus borealis zu deuten schienen. Ein Physeter, ein Anarnak, sechs verschiedene Wallfischarten, der Delphinus orca, und zwei andere Delphine kommen um die Aleutischen Inseln und außerdem im Norden der Beeringsstraße, wie wir aus etlichen Anzeigen schließen, noch der Delphinus leucas vor **).

Man findet an den Küsten der Beeringsstraße verschiedene Viverra- und Canis-Arten, unter welchen hauptsächlich der schwarze Fuchs unsere Habsucht zu reizen vermöchte. Der sehr gemeine Arctomys cytillus, dessen Fell ein elegantes Rauchwerk abgibt, zeichnet sich unter den Nagern aus. Das Rennthier, welches beiden Küsten angehört, scheint auf der St. Laurents-Insel zu fehlen. Der Hund, überall im Norden der nächste Gefährte des Menschen und sein nützlichstes Zugthier, fehlt nur auf den Aleutischen Inseln, wo er, sonst eingeführt, sich vermehrt hatte, aber von den Herren des Landes ausgerottet worden, weil er die Füchse befährdete, deren Häute ihr sicherster Reichthum sind.

Viele Landvögel haben sich von der nächsten Küste aus auf Unalaschka verbreitet, über welche der weißköpfige Amerikanische Adler herrscht. Wir haben in Hinsicht auf den Albatros, Diomedea exulans,

---

*) Die See-Tange, welche an der Californischen Küste den Galeonen von Manila zum Wahrzeichen des nahenden Landes dienen, möchten das äußerste Vorschreiten dieser Bildung gegen die Grenze der Passatwinde bezeichnen. — Am Vorgebirge der guten Hoffnung kommt der hieher zu rechnende Fucus buccinalis vor.

**) Wir werden die Nachrichten, die wir über die Wallfische dieser Meere zu Unalaschka von den Aleuten eingezogen haben, ausführlicher in den Verhandlungen der Leopoldinischen Akademie mittheilen. Wir bemerken hier bloß unmaßgeblich zu Pallas Zoographia p. 2[illegible], daß Aggadachgik Physeter macrocephalus, Tschiedugk ein Arnak und vielleicht Tschumtschugagak, von dem unsere Nachrichten schweigen, dieses letztere Thier im jüngern Alter sind. Zur Seite 288, wo sechs Wallfischarten aufgezählt werden, daß No. 2 Culamak, Balaena mysticetus auct. B. Physalus Pall. zu seyn scheint, und daß No. 6 anstatt Kamschalang, welches alt bedeutet, und ein Beiname der erwachsenen Thiere jeglicher Art seyn kann, Mangidach einzuschalten ist, welcher Name p. 2[illegible] unter B. musculus angeführt wird. Fünf Arten mit mehr oder minder gefurchter Brust sind aus flüchtigen Beschreibungen und rohen Abbildungen kaum von einander zu unterscheiden. Der wohl erhaltene Schädel, welcher nach St. Petersburg mitgebracht wurde, gehört zu der Art No. 3. Allamak.

einen gemeinen Irrthum zu berichtigen, der unter Pallas Autorität Glauben gefunden hat *). Der Albatros besucht nicht, ein flüchtiger Gast aus der südlichen Halbkugel den Norden, blos auf kurze Zeit um seinen Hunger zu stillen, und sofort zur Brutzeit nach der südlichen Heimath zurückzukehren. Der Albatros baut sein Nest aus Federn auf den höchsten Gipfel der Aleutischen Inseln, namentlich auf Umnack und Tschatirech sobpotschuie ostroff. (Die Insel der vier Piks.) Er legt zwei sehr große Eier, bläulicher Farbe, und brütet sie zur Sommerszeit aus. Die schwarze Varietät, derer die Auctoren erwähnen, ist das jüngere Thier. Die Aleuten besteigen gegen August diese Gipfel und holen die Eier aus den Nestern; den brütenden Vögeln selbst stellen sie mit eigends dazu gemachten Wurfspießen nach, und sind besonders begierig des Fettes, womit selbige zu dieser Zeit beladen sind.

Kein einziges Thier aus der Klasse der Amphibien kommt auf Unalaschka und den Aleutischen Inseln vor.

Vorherrschend sind unter den Insekten die Käfer, und unter diesen die Gattung Carabus, aus welcher der Dr. Eschscholz 16 Arten zählte, unter welchen mehrere noch unbeschrieben waren. Etliche Wasserkäfer beleben noch die Landseen und Lachen. Man möchte sie nördlicher vergeblich suchen.

Die gemeine nordische große Maja (Lithodes arctica Lat.) zeichnet sich unter den Krebsen aus, und ist eine vorzügliche Speise.

Wir verweisen auf Pallas und andere Schriftsteller in Hinsicht auf die Fische, auf deren beständigen unzähligen Zügen die Nahrung des Menschen und seiner Hausthiere **) (das Rennthier ausgenommen) im Norden beruht, wie unter einem mildern Himmel auf den Aerndten der Cerealien, und die getrocknet das Brod und Futter der Nordländer sind. Die einfacher organisirten Thiere des Meeres werden uns zu etlichen allgemeinen Bemerkungen veranlassen.

Wir haben im Aequatorial-Ocean eine Werkstatt der Natur erkannt, wo sie von Molusken, Würmern, und vorzüglich von Polypen die Kalkerde erzeugen oder absondern läßt. Thiere aus denselben Klassen sind im Meere, welches die Aleutischen Inseln bespült; wenigstens was die Zahl der Individuen anbetrifft, nicht minder zahlreich, und manche der Arten sind nicht minder riesig, als die jener Zone, aber die Kalkerzeugung tritt zurück. Unter den Molusken zeichnet sich ein Tintenfisch aus (Sepia octopus?), welcher zu einer Größe heranwächst, die ihn den kleinen Baidaren der Eingebornen, welche er umzuwerfen vermag, wirklich gefährlich macht, und die Fabel des Polypen, welcher mit seinen Armen Schiffe umstrickt und in den Grund zieht, in etwas rechtfertigt. Es herrscht unter den Testaceen keine große Mannigfaltigkeit, aber die Zahl der Arten wird durch die der Individuen von wenigen allgemein verbreiteten ersetzt. Etliche Balanus und die gemeine Muschel (Mytilus edulis) überziehen meist den Strand. Die Muschel, welche bei uns allgemein gegessen wird, ist hier eine höchst gefährliche Speise, zu welcher man sich nur in der Noth entschließt. Sie soll zu Zeiten als ein entschiedenes Gift wirken,

---

*) Unica Septentrionem visitans avis Diomedea albatrus, hiemem antarcticam fugiens, per immensum Oceanum ad nostra littora, aestiva abundantia piscium anadromorum allicitur, nec tamen apud nos generat, sed ad aestatem antarcticam prolificandi gratia illuc denuo abit. Zoogr. Ross. V. 1. p. 297 und V. 2. p. 308.

**) Wir bemerken, zu Vergleichungen geneigt, daß Marco Polo im 46sten Capitel des dritten Buches von der Landschaft Aden (unter der heißen Zone) berichtet, daß daselbst „Pferd, Rinder und Kameel, das ißet alles Fisch, „denn es mag kein Kraut aus der Erde wachsen vor großer Hitze wegen. Das Vihe ißet lieber dürr, denn grün „ne Fische."

und es sind, wie man uns berichtet, öfters Menschen an deren Genuß gestorben. Keine Molusca dieser Meere kann an Kalkerzeugung mit der Chama gigas und anderen Arten des Südens verglichen werden.

Unter den Zoophyten Cuv. zeichnen sich die Seesterne (Asterias L.), Seeigel (Echinus L.) und Quallen (Medusa L.) aus. Der gemeinste Seestern (Asterias rubens?) erreicht die Größe von beiläufig einem Fuß im Durchmesser. Eine Euryale (caput medusae) ist entschieden eine andere Art, als die, welche am Vorgebirge der guten Hoffnung verkömmt. Der gemeinste Seeigel (Echinus esculentus?) wird gegessen. Die Quallen und andere unscheinbare Thiere gereichen den Wallfischen zur hinreichenden Nahrung *). Die Stelle der südlichen Lithophyten nehmen die Ceratophyten ein, und namentlich die Nordküste der Insel Unmak bringt deren mehrere ausgezeichnete Arten hervor. Die Fischer angeln häufig aus des Meeres Grunde sechs Fuß lange Gerten herauf, die sie nach deren nächsten Aehnlichkeit für Bärte eines riesigen Thieres halten, und die uns das Skelet einer Seefeder (Pennatula) zu seyn geschienen.

Es bleibt uns übrig die Völker zu betrachten, welche die Küsten und Inseln, die wir überschaut haben, bewohnen **).

Es ist bekannt, daß die anßäßigen Tschuktschi auf der Nordost-Spitze von Asien, die Bewohner der St. Laurents-Insel, der gegenüberliegenden Küste, und überhaupt alle nördlichen Küstenbewohner Amerika's, von der Beeringsstraße an, einerseits südwärts bis zu den Konägen auf Kadjak und den Tschugatzen im Hintergrund von Cooksinlet, und andererseits Nord- und Ostwärts längs dem Eismeere, am Flusse des Mackenzie und Cooper mine river, bis zu den Eskuimaux im Norden der Hudsonsbay und auf Labrador, und bis zu den Grönländern und der im höchsten Norden der Baffinsbay von Ross aufgefundenen Völkerschaft, zu einem und demselben Stamme gehören; einem Menschenstamme von ausgezeichnet Mongolischer Gesichtsbildung, dem Stamme der Eskuimaux, dessen Asiatischer Ursprung angenscheinlich ist, und dessen Wanderungen nun leicht über das Ost-Cap Asiens und längs den Küsten Amerika's verfolgen kann

Die Sprache von ausgezeichnet künstlichem Bau. Die Lebensart, die Sitten, die Künste, die ganz eigenthümliche Schiffahrt in ledernen Booten (Kajak-Baidaren) ***), die Waffen, die Kleidertracht sind im Wesentlichen überall dieselben, und man unterscheidet kaum in dem Atlas der Reisenden den Grönländer von dem Tschuktschen oder Konägen.

Vater im Mithridates 3. 3. p. 425, nimmt Anstand, die Bewohner der Fuchs-inseln, die Aleuten, mit G. Förster zu den Eskuimaux zu rechnen. Sie gehören aber offenbar zu denselben. Der Dr. Eschscholz hat sich von der wesentlichen Uebereinkunft ihrer abweichenden Mundart mit der Stammsprache überzeugt, und sie sind sonst in Allem ihren Stammverwandten gleich. Diese Völkerschaft ist augenscheinlich vom Amerikanischen Continent westwärts auf die Inseln gewandert, die westlichsten der Kette, sind wie die im Innern des Kamtschatkischen Meerbeckens gelegenen unbevölkert geblieben.

---

*) Wir haben die Clio borealis in diesem Meere nicht angetroffen.

**) Wir bemerken, daß wir weiß diese Völker und Völkerschaften mit Namen benennen, die sie sich nicht selber, sondern die ihnen Fremde auferlegt. Und es geschieht also in Hinsicht der mehrsten Völker der Erde. So scheint das Wort Aleut von der fragenden Partikel Alla sich herzuleiten, die in der Sprache dieses Volkes den Fremden auffällt.

***) Merkwürdig, daß diese den nordischen Hechtlederen von Ross fehlen.

Die Sprache dieses Menschenstammes ist uns hauptsächlich aus den Lehrbüchern der Grönländischen Mundart, die wir den Dänischen Missionarien verdanken, und aus den Grönländischen und Labradorischen Bibelübersetzungen hinreichend bekannt *). Der Dr. Eschscholtz hatte mit Hülfe eines der uns begleitenden Aleuten unternommen, den Aleutischen Dialekt und dessen sehr verwickelte Grammatik besonders zu beleuchten. Er war das Begonnene, eben so schwierige als verdienstliche, Werk zu vollenden entschlossen, und es ist zu hoffen, daß ihm die zu diesem Behufe nothwendige Hülfe seines Pfleglings nicht entzogen werde.

Im Aleutischen wie im Grönländischen findet zwischen der Rede der Männer und der der Frauen ein ausgezeichneter Unterschied statt.

Die Kamtschadalen gehören nicht zu diesem Volksstamme. Sie sind gleichfalls Mongolischer Race und reden verschiedene Dialekte einer anscheinlich eigenthümlichen Sprache. Dieses Volk ist bereits fast gänzlich unter der neuen fremden Herrschaft erloschen. (Siehe Krusenstern V. 2. cap. 8.)

Ueber die Aleuten und die Russisch-Amerikanische Compagnie zu reden, ist der Verfasser nicht befugt. Er würde nur sein gekränktes Gefühl und sein Erbarmen auszudrücken vermögen. Wer auch nach hergebrachtem Brauch das Recht ungeschützter Völker zu ihrer angeborenen Freiheit mißachtet, muß bekennen, daß unter diesem strengen Himmel Armuth Elend ist, und arm und elend sind die Aleuten im Gegensatz zu den wohlhabenden, starken, unabhängigen Völkerschaften gleiches Stammes unerhört. Sie sind harmlose, armselige Sklaven, die noch jetzt ohne gehörige Sparsamkeit, obgleich nicht mehr mit dem sonstigen Uebermuth ausgegeben werden, und deren Stamm sehr bald verlöschen wird **).

Sauer, Davidoff, Langsdorf, Krusenstern und Andere haben darüber ihre Stimme erhoben.

Wir werden uns auch nur über die nördlicheren Völkerschaften, die Tschuktschi, die Bewohner der St. Laurents-Insel, und die der Ufer des Kotzebue-Sunds wenige Bemerkungen erlauben, und uns im Ganzen auf die Russischen Berichte, Cook, die Geschichtschreiber der Billingschen Expedition, Saretschew und Sauer, und auf die Beschreibung unserer Reise beziehen. Besagtere haben über diese Völker zu reden übernommen.

Wir haben die Tschuktschi an demselben Orte kennen gelernt, wo Cook und Billing vor uns gewesen waren. Wir haben ihre Berichte über die Sitten und Bräuche dieses Volkes, in sofern wir selbige

*) Mithridates 3, 8, p. 452 und Linguarum index p. 85.

**) Sauer theilt in den Anhängen zu seiner Reise den Auszug des Journals eines Russischen Officiers mit, worin von den ersten Russischen Fehdejägern auf diesen Inseln gesagt wird: Their need not unfrequently to place themen close together and try through, how many the ball of their rifle barelled musquet would pass. Gegori Schelikoff has been charged with this act of cruelty and I have reason to believe it. Sie pflegten nicht selten die Menschen dicht zusammen zu stellen, und zu versuchen, durch wie viele die Kugel ihrer gezogenen Büchse hindurchgehen könne. Man hat Gegori Schelikoff dieser Grausamkeit beschuldigt, und ich habe Gründe, daran zu glauben.

Zu Billings Zeit zeichneten sich noch die Unalaschker durch größere Bildung, Freiheit, Kunstfertigkeit aus, Jetzt nicht mehr.

Auf den Westlichen Inseln flüchten nicht selten Negersklaven zu den unwegsamen Bergen des Innern (Negremarrons, Cimarrones). Hier, wo nur das Meer ernährt, sollen auch auf einigen Inseln die Aleuten sich in die Berge geflüchtet haben.

Man hat uns als altenmäßig mitgetheilt, daß die Zahl der Aleuten auf den Fuchsinseln im Jahre 1806 131 Männer und 170 Frauen, im Jahre 1817 462 Männer und 584 Frauen gewesen ist. (?)

kennen gelernt, sehr treu befunden, und müssen ihnen nur in einem Punkte widersprechen: nämlich in Ansehung des Vorzugs, der ihnen vor anderen Völkerschaften eingeräumt wird; der Bildung, der Kraft, der Leibesgröße, der besonderen mehr Europäischen Gesichtszüge, die ihnen zugeschrieben werden. Wir haben in ihnen nur die Esquimaux der gegenüberliegenden Küste wieder erkannt, denen sie uns sogar, wenigstens an Kunstfertigkeit, unterlegen geschienen haben. Nur möchten sich etliche ihrer durch eine höhere Statur unterscheiden.

Die Tschuktschi erkennen zwar die Russische Oberherrschaft an, aber der Tribut, den sie in die Russischen Handelsplätze freiwillig bringen, ist gleichsam nur ein Zoll, wodurch sie sich selbige eröffnen, und sie genießen der Vortheile des Handels, indem ihre Selbstständigkeit und Unabhängigkeit unbeführdet bleibt.

Wie die St. Laurents-Insel zwischen beiden Continenten liegt, so scheinen ihre Bewohner zwischen den Tschuktschi und Amerikanern die Mitte zu halten; den letzteren jedoch näher verwandt zu seyn. Sie scheinen nicht ihre Todten, wie die Tschuktschi, zu verbrennen. Wir haben Schädel auf dem Plateau der Insel und in den Felsentrümmern am Fuße der Höhen angetroffen, aber nicht die aus Treibholz aufgeführten Monumente bemerkt, die auf der Amerikanischen Küste die Ruhestätte der Todten über den gefrornen Boden der Hügel bezeichnen, und vor den wilden Thieren schützen. Sie tragen bekanntlich schon die Zierrathe in den Ecken des Mundes, welche die Esquimaux vom Kotzebue's-Sund bis an den Ausfluß von Mackenzies river bezeichnen, aber sie sind bei ihnen weniger allgemein und von geringerer Größe. Sie scheinen mit den Tschuktschi in Handelsverkehr zu stehen und von ihnen namentlich die Pelzkleider (Parken) von Rennthierfellen zu beziehen, welche sie brauchen; das Thier selbst besitzen sie nicht. Sie sind an Wallroßzähnen und anderen den Seethieren abgewonnenen Produkten reich, und zu Handeln erbötig.

Die Tschuktschi hassen die Bewohner der Amerikanischen Küste, mit denen sie in Feindschaft und Krieg leben, wie nur Brüder sich zu hassen vermögen, und schilderten sie uns unter den schwärzesten Farben. Wir haben an diesen im Verkehr mit ihnen nur die Vorsicht, die dem waffenfähigen Manne gegen Unbekannte geziemt, und die wir selbst gegen sie gebrauchten, bemerkt, nichts aber, was uns zu dem Verdacht berechtigt hätte: sie könnten auf Verrath. — Ihr Reichthum an Russischen Gütern, an Eisen, blauen Glasperlen u. s. w. war uns auffallend; sie sollen diese Waaren, wenn wir anders die Tschuktschi wohl verstanden haben und ihnen Glauben beimessen wollen, wie diese selbst aus Kolima holen. Sollte sich wirklich der Handel dieser Amerikaner einen Weg nach diesem Markt zur See um den Schelatzkoy noss, oder vielmehr bei Nacht und Winterzeit zu Schlitten, und über den mehr erwähnten Zöhmus dieser Vorgebirge eröffnet haben?

Meteorologie — Magnet.

Dem Naturforscher der Expedition ist nur die Beobachtung der Inclinationsnadel von Troughton anvertraut worden, und zwar nur zwei Mal, in Chili und in der St. Laurents-Bucht. Er kann nur das wiederholen, was man in Ross Reise, Appendix p. 128 liest:

„We never got any result from this instrument, which could be dependet on."

Anhang

von andern Verfaſſern.

Allgemeine Bemerkungen

zur Reisebeschreibung.

In der Nordsee sahen wir Schaaren von Medusen im Meere herumschwimmen; zuerst (am 22sten Aug. n. st.) 1815. fingen wir eine Anzahl von der Medusa capillaris L. Am 27sten war eine andere große Medusa sehr häufig, die uns noch unbekannt schien. Sie zeichnet sich durch den in zweiundvreißig kleine runde Einschnitte getheilten Rand der Scheibe und durch die große Unbeständigkeit der Zeichnungen aus.

Die zweimaligen anhaltenden Windstillen im atlantischen Meere, waren sehr vortheilhaft für den Fang und Beobachtung der weichen Meerthiere. Das erstemal am 16ten October kamen uns zwei Arten Salpen zu Gesichte; die eine war Salpa maxima L.; die andere war eine sonderbare aus zwei ansehnlich verschiedenen Hermaphroditen bestehende Art, bei der ich so glücklich war die gegenseitige Fortpflanzung zu beobachten. Der, den ich Hermaphroditus nennen will, ist schon von Forskohl unter dem Namen Salpa pinnata beschrieben worden, und zeichnet sich durch seinen breiten am vordern und untern Theile des Körpers befindlichen Fortsatz aus, welcher der Hermaphrodita fehlt. Der erstere hat auf dem Rücken auf jeder Seite einen ziemlich langen blauen Streifen, die letztere aber an denselben Orten fünf in einer Reihe stehende kurze bogenartige Flecken. Hermaphroditus schwimmt im natürlichen Zustande nicht einzeln im Meere herum, sondern es bilden mehrere zusammen, indem einer mit der Spitze seines Fortsatzes an der des andern festhält, eine radförmige Figur, dessen Radien die Fortsätze bilden. Dieser trägt in dem großen Kanale, durch welchen das zur Fortbewegung des Körpers eingeschluckte Wasser durchströmt, ein durch eine Nabelschnur an der innern Seite des Rückens befestigtes Junges, das lebend, mit dem Ernährer zugleich Wasser einschluckt und ausstößt. Dieses Junge hat keinen Fortsatz am vordern Theile des Körpers und auf jeder Seite des Rückens fünf blaue Flecken, ist also eine Hermaphrodita.

Die Hermaphrodite, immer einzeln, nährt in einem kegelförmigen am untern Theile des Körpers befindlichen Raume eine unzählige Menge von dem Hermaphroditus, der schon 8 bis 10 zusammen mit den Fortsätzen an einander haltend, geboren wird.

Während der zweiten Windstille fingen wir am 21sten Oct. eine Menge des Glaucus atlanticus Blumenb., welcher ruhig auf der Oberfläche des Wassers zu liegen schien, und am andern Tage eine

Pterotrachea pulmonata Forsk., welcher große Aehnlichkeit mit einem Fiſche hat. In dieſer ganzen Zeit ſahen wir Gryllus tataricus L. häufig auf dem Waſſer liegen, deſſen Heerezug ein dem Menſchen wohlwollender Wind ins Meer verſchlagen hatte; es ſchienen noch nicht viele Tage ſeit dieſer Niederlage verfloſſen zu ſeyn, da die in Menge aufgefiſchten Thiere meiſtens noch friſch und nicht in Verweſung übergegangen waren. Vor wenigen Jahren hatten ſie Teneriffa beſucht und bei der Stadt Laguna großer Schaden angerichtet.

Am andern Tage nach unſerer Ankunft vor Teneriffa traten Chamiſſo und ich des Morgens frühe unſere dreitägige Excurſion durch die Inſel an. Unſer Führer brachte uns zuerſt nach der weſtlichen Spitze der Inſel ins Gebirge. Die Felſenwände nahe hinter der Stadt, waren mit lauter dicken Fettpflanzen bedeckt, von denen Euphorbia canariensis und piscatoria, Cacalia kleinia und der hier ſchon ganz verwilderte Cactus Opuntia oft ganze Gebüſche bildeten, indem ſie baumartig ſich erhoben. Weiter in einem Thale ſahen wir zwei ziemlich hohe Drachenblutbäume (Dracaena Draco L.), von denen einer Früchte trug. Gegen zwei Uhr nach Mittage ſtiegen wir in ein großes Thal hinab, und erblickten die Stadt Laguna. Von den Bergen führt eine Waſſerleitung dahin. Ein Wirthshaus gab es hier nicht; es befinden ſich vier Mönchs- und zwei Nonnenklöſter in dieſem Orte. Den ganzen Nachmittag hindurch regnete es ſtark; obgleich der Regen am andern Morgen auch noch nicht aufgehört hatte, ſo begaben wir uns doch auf den Weg nach Orotave. Anfangs führte uns ein breiter ebener Weg zwiſchen fruchtbaren Lupinenfeldern durch große Dörfer, bald wurde er aber in den häufig werdenden Felſenſchluchten nur ein breiter Fußſteig, der aus lauter Stuffen beſtand. Hier war es auch, wo die ſchönſten Weingärten angelegt waren, und wo man ſchon häufig die Dattelpalme (Phoenix dactylifera L.) in den mit Agave americana eingezäunten Gärten ſah. Am Nachmittage kamen wir ſo weit, daß wir von einer Anhöhe die Stadt Laguna vor uns ausgebreitet an ihrer geräumigen ſchiffreichen Rhede erblickten. Weil es aber beſtimmt war, am Abende des folgenden Tages ſchon auf dem Schiffe zurück zu ſeyn, ſo gingen wir nicht weiter, ſondern kehrten von hier aus um, und ſuchten, als es ſchon dunkel wurde, in einem großen Dorfe unſer Nachtlager. Die Nacht hindurch regnete es ſehr ſtark; der Regen wuſch aber die Straße ſehr rein, ſo daß es am andern Tage recht gut zu gehen war, und wir gegen Mittag ſchon Laguna erreichten. Von hier nahmen wir nun den nächſten Weg längs der großen Landſtraße nach St. Cruz, welches nur einige Stunden dauerte. Auf dieſer Straße begegneten uns zwei beladene Kameele von fahler Farbe.

Unter den in dieſen drei Tagen bei ſo ungünſtiger Witterung eingeſammelten 62 Pflanzen, befanden ſich 30 den Canariſchen oder Maderiſchen Inſeln eigenthümliche; dreißig haben dieſe Inſeln mit dem ſüdlichen Europa und nur zwei mit Afrika gemeinſchaftlich. Die Zahl der Dicotyledoneen belief ſich auf 46; die der Monocotyledoneen betrug nur 9; die erſtern verhalten ſich alſo zu den letztern wie 5: 1. Filices fanden wir 7 Arten.

Am 14ten Nov. n. st., nachdem wir die Capverdiſchen Inſeln paſſirt waren, wurden drei Haifiſche (Squalus glaucus L.) gefangen, welche dem Boote, welches um ein im Meere ſchwimmendes großes Stück Holz anzuſehen ausgeſetzt worden war, gefolgt waren. An einem von ihnen ſaß ein kleiner Saugefiſch (Echeneis Remora L.) — Am 16ten folgten drei Reiher (wofür wir ſie hielten) dem Schiffe; ſie ſchienen ſehr ermüdet zu ſeyn; denn einer von ihnen wollte ſich auf das Hintertheil des Schiffs ſetzen, fiel aber ins Waſſer. Am folgenden Tage wurde eine Ente geſchoſſen, die wir für die von Forskohl in Aegypten beſchriebene Anas Sirsair beſtimmten. An dieſem Tage gerieth auch wie-

der ein Haysisch an den Haken, den wir für Squalus Carcharias L. erklärten; an seinem Körper saßen zwei Saugefische. Am 20sten Nov. sahen wir die ersten (großen brasilischen) Seeblasen (Physalia). Am 7ten Nov. (in der Nähe der brasilischen Küste) segelten wir durch einen langen und einige Faden breiten gelben Streifen im Meere. Mit einem Eimer fingen wir das Wasser auf, und bemerkten, daß die Farbe desselben von einer unzähligen Menge kleiner feiner, eine halbe Linie langer, gelber Stäbchen herrühre. Unter dem Mikroskope sah man deutlich mehrere Querwände in jedem der runden Stäbchen. Nach zwei Tagen trafen wir abermals solche Streifen im Meere an; später stellten sich auch grüne schmälere ein, die durch Miraden von mikroskopischen Thierchen hervorgebracht wurden. Diese zeichneten sich durch keine äußere Gliedmaßen aus und hatten Aehnlichkeit von einer Planaria. Am 10ten erblickten wir die Küste von Brasilien; auch sahen wir an diesem Tage die ersten Fregattvögel (Pelecanus Aquilus L.)

Obgleich die Berge an der der Insel St. Catharina gegenüberliegenden Küste des festen Landes gar nicht sehr hoch sind, so gelang es doch keinem von uns jemals, die Spitze eines derselben zu ersteigen. Daran war einzig die undurchdringliche Waldung auf derselben schuld; man konnte nur so weit gelangen, als die Sclaven mit der Axt sich den Weg gebahnt hatten, um Holz zu holen; wollte man weiter gehen, so sah man sich bald vom Erdboden entfernt und auf rankenden Gewächsen in der Luft schweben. Denn ebenso, als in Teneriffa die Pflanzen Neigung zeigten baumartig zu werden, ebenso auffallend war in Brasilien der rankende und kriechende Charakter der Vegetation. Unter den 237 Pflanzenarten, die wir hier zusammenbrachten, befanden sich 128 Dicatyledoneen, 69 Monocotyledoneen und 40 Filices. Das Verhältniß der Dic. zu den Mon. erfolgt wie 2 zu 1. Die Zahl der Farrenkräuter ist sehr auffallend und verhält sich zu den Phänogamen wie 1 zu 5.

Am 2ten Jan. 1816, nördlich vom Cap Victoria der chilischen Küste, sahen wir eine große Anzahl delphinartiger Thiere im Meere schwimmen. Sie zeichneten sich durch ihre mangelnde Rückenflosse und durch ihre sehr großen Brustflossen aus, wodurch sie im Schwimmen den Haysischen sehr ähnlich sahen. Sie hatten eine ziemlich lange Schnautze; die obere Hälfte des Körpers war braun, die untere weiß. Sie schwammen nicht so schnell als die Delphine, bewegten sich mit dem ganzen Körper, und kamen auch an die Oberfläche des Wassers um Luft zu schöpfen.

Von der chilischen Herbstflor sammelten wir 318 Arten ein, unter denen 168 Dicot., 35 Monocot. und nur 15 Filices sich befanden; das Verhältniß der Dicot. zu den Monoc. ist also wie 5 zu 1. Von dem Porte Talcaguano bis zur Stadt Conception, konnte man drei verschiedene Floren beobachten: die erste auf geringen mit rothem Lehm bedeckten Anhöhen gegen das Meer zu, zeichnete sich durch seine schönen Myrtenwälder und Gebüsche von Guevina aus, in deren Schatten große Lianen rankten, z. B. Lapageria, Lardizabala. Die unfruchtbareren Stellen dieser Anhöhen, machte die strauchartige mit langen stachlichen Blättern versehene Puccairnia coarctata grün. Die zweite Flor war in dem großen sandigen Thale, das kaum über die Meeresfläche sich erhob und von Talcaguano bis Conception reichte; hier blühten in dieser Jahreszeit vorzüglich Oenotheae und Corymbiferae. Die dritte Flor begann bei Conception auf den, meistens aus verwitterndem Granite bestehenden Bergen. Diese berührten wir nur einmal kaum.

Auf der Osterinsel konnten wir an der ganzen Westküste keine von den vielen Statüen erblicken, welche alle Seefahrer, die diese Insel berührten, beschreiben; nur ein Fußgestell schien noch übrig zu seyn; an der S O Küste aber mußten wir die aus großer Entfernung gesehenen vier schwarzen aufrecht-

ſtehenden Blöcke für ſolche Statüen halten. Von dem ſonſt allgemein in Mode ſtehendem durchbohrtem und erweitertem Ohrläppchen, ſahen wir nur noch ein einziges Ueberbleibſel an einem alten Inſulaner. Das Geſtein an der Stelle des Ufers, wo wir landeten, war alte braune Lava. Die Tättuirung des Geſichts beſtand meiſtens in einem rundherumlaufenden Streifen, woneben runde Flecken in gleicher Entfernung von einander angebracht waren. Einige hatten das ganze Geſicht tättuirt, ſo daß nur noch einzelne röthliche Zeichnungen als Ueberbleibſel der unveränderten Hautfarbe beſtanden. Die Lippen waren bei allen, die wir ſahen, entweder ſchwarz oder blau gefärbt. Mehrere hatten ſich auch die Schenkel bis zum Knie ganz dicht ſchwarz punctirt. — Von Hausthieren ſahen wir blos ein Huhn. Am 7ten April wurde die Salpa bipartita Labill. gefangen, die ſehr viel Abweichendes von allen Salpen hat. Zugleich erhielt ich auch das bis jetzt einzige wahre Meerinſect, welches Aehnlichkeit von einer Velia Latr. hat. Es läuft mit großer Schnelligkeit auf der Oberfläche des Waſſers herum (wie Hydrometra rivulorum F.), und hält ſich in den heißen Zonen aller Meere auf.

Die Bewohner der Penrhyninſeln waren nicht tättuirt; einige hatten ihre Haare geſchoren, andere hatten einen Kranz von ſchwarzen Federn um den Kopf; auch ſah man bei einigen kleine Matten als Mäntel auf den Schultern. In jedem Boote, das mit einem Balancier verſehen war, befand ſich ein alter Mann, der ſich ein ganzes Cocosblatt um den Hals gehängt hatte, indem einzelne Einſchnitte einer Seite des Blatts zuſammengeknüpft waren. Auf dem Balancier hatten ſie eine Anzahl ungefähr zwei Faden langer Wurfſpieße aus Cocosholz angebunden, die ſie anfangs ſich weigerten uns gegen Eiſen zu vertauſchen. Sie unterhielten immerwährend ein großes Geſchrei, verdrehten die Augen und machten viele andere wilde Gebehrden, um ſich furchtbar zu zeigen. Die Böte waren ſehr einfach, einem Troge ähnlich, aus mehreren Stücken zuſammengeſetzt und ſchienen nicht zum Segeln geſchaffen zu ſeyn; gewöhnlich ſaßen ſechs Menſchen in jedem. Eiſen ſchienen ſie auch (wie auf der Oſterinſel) hoto zu nennen; das Wort tabu ſchienen ſie nicht zu verſtehen, oder vielleicht wußten ſie nicht, was wir damit ſagen wollten, da dieſes Wort ihnen ein ſehr ernſthaftes iſt. Waihini ſchien auch in ihrer Sprache die Bezeichnung eines Frauenzimmers. Außer grünen Cocosnüſſen brachten ſie uns nichts eßbares; ſie ſelbſt waren aber ſehr wohlgenährt.

Am 13ten Mai (nachdem wir uns erſt ſeit zwei Tagen auf der nördlichen Halbkugel befanden) wurde zum erſtenmal ein Delphin mit einem Harpun gefangen. (Delphinus Delphis L.) Der Kopf ging in eine lange Schnauze aus; auf jeder Seite einer Kinnlade zählte man 23 Zähne, alſo überhaupt 92. — An dieſem Tage fingen wir auch zum erſtenmal eine Velella, deren innere knorplige Schaale von dem vordern Winkel der linken Seite in der untern Membran hinüber zu dem hintern Winkel der rechten Seite ging (wenn man das Thier mit einer der längern Seiten der untern Membran gegen den Zuſchauer ſtellt.) Dieſe Velella war gegen drei Zoll lang und ziemlich ſchmal; die Schale hatte eine hellbraune Farbe, der membranöſe Rand des Segels kaum bläulich. — Zugleich fingen wir auch eine Porpita. Am 1ſten Juni zur Zeit einer Windſtille fingen wir eine zweite Velella, deren Schale und Segel in der Membran eine entgegengeſetzte Richtung hatte, als bei der erſtern vom 13ten Mai. Die größten Exemplare waren nur anderthalb Zoll lang; die Fühlfäden, die bei der vorigen hellbraun und erſt am Ende blau waren, hatten hier von der Baſis aus eine blaue Farbe, und ihre Spitzen eine röthlich gelbe. Die Schale hatte eine ſehr blaßgelbe Farbe und die untere Membran war nur am Rande blau gefärbt. —

An dieſem Tage fingen wir auch einen Glaucus, der ſich von Blumenbachs G. Atlanticus nur durch die mindere Größe unterſchied. — Am andern Tage ſahen wir einen grauen Sturmvogel (Procellaria furcata Pall.) häufig herumfliegen.

Ueber die Korallen-Inſeln.

1. Ihre Entſtehungsart.

Die niedern Inſeln der Südſee und des indiſchen Meeres haben meiſtens ihren Urſprung dem geſchäftigen Baue mehrerer Korallenarten zu verdanken. Ihre Lage zu einander, da ſie oft Reihen bilden, ihre Vereinigung an einigen Orten zu ſtarken Gruppen und ihr gänzliches Ausbleiben in andern Gegenden deſſelben Meeres laſſen uns ſchließen, daß die Korallen ihr Gebäude auf Meerestiefen, oder beſſer zu ſprechen, auf die Gipfel von unter Waſſer befindlichen Gebirgen gegründet haben. Einerſeits nähern ſie ſich im Fortwachſen immer mehr der Oberfläche des Meeres, anderer Seits vergrößern ſie den Umfang ihres Werks. Die größeren Korallenarten, welche einige Faden in der Dicke meſſende Blöcke bilden, ſcheinen die am Außenrande des Riffs ſtärkere Brandung zu lieben; dieſes und die Hinderniſſe, die ihrem Fortleben in der Mitte eines breiten Riffs durch die aufgeworfenen von den Thieren verlaſſenen Muſchel- und Schneckenſchalen und Korallenbruchſtücke in den Weg gelegt werden, ſind wohl die Urſachen, weßhalb der Außenrand eines Riffs zuerſt ſich der Oberfläche nähert. — Iſt er bis zu der Höhe gelangt, daß er bei niedrigem Waſſerſtande zur Zeit der Ebbe faſt trocken wird, ſo hören die Korallen auf höher zu bauen; Muſchel- und Schneckenſchalen, Korallenbruchſtücke, Seeigelſchalen und deren abgefallene Stacheln vereinigt die brennende Sonne durch den bindenden Kalkſand, der durch Zerreibung der vorhin genannten Schalen entſtand, zu einem allgemeinen Ganzen, zu einem feſten Steine, der allmälig, durch die immer neu aufgeworfenen Materialien verſtärkt, an Dicke zunimmt, bis er endlich ſo hoch wird, daß nur noch zu einigen Jahreszeiten hohe Fluthen ihn bedecken. In der Trockenheit durchglüht die Sonne die Steinmaße ſo ſehr, daß ſie an vielen Stellen ſpaltet und ſich in Schichten ablöſet. Durch Brandungen bei hohen Fluthen werden dieſe getrennten flachen Steine gehoben und auf einander gethürmt. Die immer geſchäftige Brandung wirft Korallenblöcke (oft von einem Faden an Länge und drei bis vier Fuß Dicke) und Seethierſchalen zwiſchen und auf die Grundſteine, nachher bleibt auch der Kalkſand ungefährdet liegen und bietet den ſtrandenden keimenden Baum- und Pflanzenſamen einen ſchnell treibenden Boden zur Beſchattung ſeines weißen blendenden Grundes dar. Auch ganze Baumſtämme, von andern Ländern und Inſeln durch die Flüſſe entführt, finden hier nach langer Irrfahrt ihren endlichen Ruheplatz. Mit dieſen kommen kleine Thiere, wie Eidechſen und Inſekten, als erſte Bewohner an. Ehe noch die Bäume ſich zu einem Walde vereinigen, niſten hier die eigentlichen Seevögel, verirrte Landvögel nehmen ihre Zuflucht zu den Gebüſchen, und ganz ſpät, nachdem die Schöpfung längſt geſchehen, findet ſich auch der Menſch ein, ſchlägt ſeine Hütte auf der fruchtbaren Erde auf, die durch die Verweſung der Baumblätter entſtand, und nennt ſich Herr und Beſitzer dieſer Welt.

2. Weitere Ausbildung und Eigenthümlichkeiten derſelben.

In dem Vorhergehenden haben wir geſehen, wie der äußere Rand eines unterweeriſchen Korallengebäudes ſich zuerſt der Oberfläche des Waſſers nähert, und wie dieſer Riff allmählig in die Rechte eines Landes tritt; die Inſel hat alſo nothwendig eine ringförmige Geſtalt und in ihrer Mitte einen eingeſchloſſenen See. Aber ganz eingeſchloſſen iſt dieſer See nicht; (und könnte es auch nicht ſeyn, denn ohne Zufluß vom Meere würde er bald durch die Sonnenſtrahlen ausgetrocknet werden) ſondern die äußere Mauer beſteht aus einer großen Anzahl kleinerer Inſeln, die durch einen bald größern, bald kleinern Zwiſchenraum von einander getrennt ſind; die Zahl dieſer Inſelchen beläuft ſich bei größern Koralleninſeln auf ſechzig; und zwiſchen ihnen iſt es nicht ſo tief, daß es nicht zur Zeit der Ebbe trocken würde. Der innere See hat in der Mitte gewöhnlich eine Tiefe von dreißig bis fünf und dreißig Faden, aber nach allen Seiten dem Lande zu, nimmt die Tiefe allmälig ab. In denjenigen Meeren, wo die Paſſatwinde herrſchen, wo alſo das ganze Jahr hindurch die brandenden Wellen nur an eine Seite der Inſel oder des Riffs ſchlagen und ſich zerſtäuben, da iſt es natürlich, daß dieſe dem immerwährenden Toben des wegenden Elements ausgeſetzte Seite des Riffs vorzüglich durch losgeriſſe Korallenblöcke und Muſchelträmmer ausgebildet wird und zuerſt über ihre geſchäftige Schöpferin erhaben daſteht. Dieſe Inſeln ſind es auch nur, über deren Bildung und Beſchaffenheit man jetzt etwas genaueres weiß; über die des indiſchen und chineſiſchen Meeres, welche in der Region der Mouſſone ſich befinden, fehlt es faſt gänzlich noch an Beobachtungen. Aus den von ihnen gegebenen Karten läßt es ſich ſchließen, daß jede Seite gleich weit in der Ausbildung ſey. — Die unter dem Winde befindliche Seite eines ſolchen Korallenriffs in dem von Paſſatwinden regierten ſtillen Meere blickt oft noch gar nicht aus dem Waſſer hervor, wenn die entgegengeſetzte ſchon ſeit undenklichen Zeiten im atmoſphäriſchen Reiche zu großer Vollkommenheit gelangte; jener Riff iſt ſogar an vielen Stellen noch durch ziemlich breite mit dem innern See gleich tiefe Zwiſchenräume unterbrochen, welche von der Natur dem ſuchenden Schiffer zum innern ruhigen und ſichern Hafen als offene Thore gelaſſen ſind. In der äußern Geſtalt ſind die Koralleninſeln ſich einander nicht gleich, ſondern dieſe und der Umfang einer jeden hängt wohl von der Form und Größe des zur Grundlage dienenden unterweeriſchen Berggipfels ab. Diejenigen Inſeln, die mehr lang als breit ſind, und mit ihrer größten Ausdehnung dem Winde und den Wellen entgegenſtehen, ſind reicher an fruchtbaren Inſeln, als andere, deren Lage zu ihrer ſchnellen Ausbildung nicht ſo geeignet iſt. Es gibt unter den einzelnen Inſelchen der großen Inſelkette immer einige, welche das Anſehen von hohem Lande haben: dieſe haben ihre Lage auf einer ins Meer hineinreichenden Ecke, ſind von zwei Seiten den Brandungen ausgeſetzt, beſtehen daher faſt aus lauter großen Korallenblöcken, haben Mangel an kleinern, die Zwiſchenräume ausfüllenden Muſchelträmmer und Korallenſande, ſind alſo nicht geeignet Erdreich erfordernde Pflanzen zu ernähren, ſondern bieten blos eine Grundlage den mit exigäiſchen Wurzeln verſehenen hohen Bäumen (wie Pisonia, Cordia Sebastiana L. Morinda citrifolia L. und Pandanus odoratissimus L.) dar, welche dieſen immer ſehr kleinen Inſeln von weitem die Bergform geben. Die dem innern See zugekehrten Ufer der Inſeln, an der der Brandung ausgeſetzten Seite, beſtehen aus feinem Sande, der durch die allmählig herantretende Fluth aufgeſpühlt wird. Zwiſchen den Inſelchen, in ihrem Schutze und ſelbſt mitten im innern See finden ſich kleinere Korallenarten ein, die eine ruhigere Wohnung ſuchen, bilden mit der Zeit, obgleich ſehr lange

ſam, auch endlich bis an die Oberfläche des Waſſers reichende Bänke, die allmählig an Umfang zunehmen, ſich mit den ſie einſchließenden Inſeln vereinigen, endlich den innern See ganz füllen; und der anfängliche Inſelreif wird ein einziges zuſammenhängendes Land. Dieſe ſo weit gelangten Inſeln behalten in der Mitte eine Fläche, die immer niedriger, als die ſie umgebende an den Ufern aufgeworfene Mauer iſt, weßhalb ſich ſpäter daſelbſt nach anhaltendem Regen Waſſerpfützen bilden: die einzigen Brunnen und Quellen. — Zu den Eigenthümlichkeiten dieſer Inſeln gehört, daß des Abends kein Thau fällt, daß ſie keine Gewitter verurſachen und die Winde nicht aufhalten. Die große Niedrigkeit des Landes ſetzt zuweilen die Einwohner in Schrecken und Lebensgefahr, indem die Wellen über die Inſeln hinweggehen, wenn es ſich ſo fügt, daß Tag- und Nachtgleiche und Vollmond auf einen Tag fallen (alſo das Waſſer ſeinen höchſten Stand erreicht) und zu derſelben Zeit ein Sturm das Meer in Unruhe ſetzt. Auch ſollen dieſe Inſeln durch Erdbeben erſchüttert werden.

Ueber

die Felsbeſchaffenheit der Küſte Neu-Californiens, der Inſel Unalaſchka und der Küſten der Beeringsſtraße.

Nach den daſelbſt angeſtellten Beobachtungen und geſammelten Mineralien des Herrn Dr. Eſchſcholz,

von

Moritz von Engelhardt.

Herr Doctor Eſchſcholz übergab mir die von ihm geſammelten Mineralien zur Unterſuchung, und hatte die Gefälligkeit über die Art des Vorkommens jedes Stücks, Auskunft zu ertheilen; ſo entſtanden nachfolgende Bemerkungen und das ſie begleitende Verzeichniß.

Neu-Californien.

Die nördlich auslaufende Landſpitze, auf welcher San Johann, die kleine Feſtung am Eingange der Bucht San Francisco gelegen, beſteht aus Serpentinfels, der auch weiter ſüdlich, an der ſteilen Meeresküſte ſich findet. Ihm ſind: Amiant, Schalentalk, Magneteiſenſtein und Schillerſtein, beigemengt. — Mineralien die in andern Gegenden auf ähnliche Weiſe den Serpentin zu begleiten pflegen, und hier einen erneuerten Beweis für den geregelten Gang des Bildungsproceſſes der Erde liefern. Durch die Art der Lagerung geſchieht das gleichfalls. Bekanntlich erſcheint der Serpentin in den meiſten Urgebirgen nach Außen, d. h. dort wo ihre letzten, die übrigen Felslager gleichförmig deckenden Schichten, an das Flötzgebirge grenzen, in Sachſen z. B., am Umkreiſe der Weißſtein-Gruppe, deren Schiefermantel an neuere Felsgebilde ſtößt; auf der Südſeite der Schweizer-Alpen, (bei Aviglia und Ivrea), dort, wo die Piemonteſiſche Ebene mit Schutthügeln beginnt; in Schleſien im Zobtenberge, der weit ins flache Land rückt, und eben ſo an der Küſte von Neu-Californien. Nicht

nur zeigt ein ſich blätterndes Stück Serpentin, welches die aus dem Innern der Bucht kommende Strömung auf eine Sandbank geworfen, daß er zwiſchen Schiefern gelegen, weil der Serpentin nur dadurch das ſonſt dichte Gefüge ändern konnte, ſondern der Thonſchiefer ſelbſt tritt am Fuße der Serpentinwand im niedrigen Felſen hervor, und dieſe grenzen an Sandſtein und Conglomerat, deſſen Klippen den ſchmalen Küſtenſaum einnehmen. Die Nachbarſchaft des Meeres hat übrigens der Serpentin in Neu-Caliſornien, mit dem Serpentin am Cap Lizard, auf den Schetland-Inſeln und an den Küſten-Cordillern des ſüdlichen Amerikas gemein. Erwägt man aber daß das Meer früher über den Ländern ſtand welche die verſteinerungsreichen Flötzgebirge enthalten, und man läßt die Hypotheſe gelten, daß Urgebirge die vom Flötzgebirge nicht bedeckt worden, aus dieſen Gewäſſern als Inſeln hervorragten, ſo ergibt ſich, wie der Serpentin des jetzigen Binnenlandes ehemals gleichfalls an der Küſte gelegen, — eine Analogie des Vorkommens, die künftig an dieſer und manchen andern Felsart gründlich erforſcht, zu wichtigen Aufſchlüſſen in der Bildungsgeſchichte der Erdoberfläche führen kann.

Unalaſchka.

Herr Doctor Langsdorf berichtet in ſeiner Reiſe um die Welt, die Inſel beſtehe aus Granit und Porphyr, wie denn Kamtſchatka und die ganze Inſelkette der Aleuten, bis zur NW Küſte von Amerika, bloß Urfels enthalte. Aus der ſchönen Reihe von Felsarten, die von Unalaſchka gebracht worden, und welcher nur der Holzſtein fehlt, den Herr Eſchſcholz dort ſo häufig ſah, ergibt ſich, daß hier die ältere Sandſteinformation, mit Mandelſtein, Porphyr, Thonſtein und Jaſpis, herrſcht. Lavendelblauer und brauncrother Eiſenthon, bildet den Teig dieſer Felsarten, die in einander übergehen. Der Mandelſtein enthält Kalkſpath, viel Grünerde, Stilbit, glaſigen Feldſpath, auch kleine Neſter von dichtem Rothcifenſtein; der Porphyr, eigentlich nur ein verdichteter Mandelſtein-Teig, wird zuweilen Jaſpis, und hat außer den genannten Mineralien auch kleine Kryſtalle von gemeinem Feldſpath. Wo Grünerde ſich anhäufte, wandelte ſie die Farbe des Geſteins in graugrün; wo Kieſelerde und Eiſen herrſchen, nimmt es an Härte zu, wo ſie zurücktreten, wird es thonig, und geht in Sandſtein über, dem der Steinkohlen ähnlich.

Dieſe Felsarten, (welche meiſt eine täuſchende Aehnlichkeit mit denen haben, die innerhalb derſelben Formation, an der Nahe, auf dem linken Rheinufer und im nördlichen Teutſchland vorkommen), wurden theils an der Oſt- theils an der Weſt-Seite des Capitain-Hafens, (einer Bucht der Nordküſte), in ſchroffen zackigen Felſen gefunden, die formwährenden Veränderungen unterworfen ſind. Wo frühere Reiſende Kegelgipfel ſahen und zeichneten, (wie Saritſchew), waren jetzt ſattelförmige Vertiefungen; die ehemalige Spitze deckte, in Trümmern, die Seiten; wo Herr Eſchſcholz, bei ſeiner erſten Anweſenheit in Unalaſchka im Jahr 1816, dieſe Vertiefungen flach geſehen, fand er ſie, bei dem zweiten Beſuch, im Jahr 1817, ſchon weiter ausgehöhlt, und die ehemals niedrigen Kuppen der Seitenbegrenzung, in kleine Pics umgewandelt. Erdbeben waren jetzt nicht die Urſache, ſolcher Aenderungen, wahrſcheinlich alſo die ungleiche Feſtigkeit des Geſteins der übereinander gelagerten Felsmaſſen. In Gegenden, wo ich dieſe Formation zu beobachten Gelegenheit hatte, ſah ich, analog dem Wechſel der thonigen, kieſeligen und ſandigen Stellen, in ein und derſelben Lager, auch die Maſſen von bröcklichem Schieferthon, lockerem Sandſtein und Conglomerat, feſtem Porphyr und Mandelſtein, mit einander wechſeln, und von letztern beiden groteske Klippen und zackige Felswände, — durchs Auswa-

schen und Zusammensinken der weichen Zwischenlagen entstanden, — aus wüster Trümmerstätte hervorragen.

Nicht minder interessant als die eben betrachteten Felsarten ist auch die Erscheinung des Porphyrschiefers und basaltähnlichen Gesteins auf Unalaschka. Gehören sie hier zur Formation des ältern Flötzsandsteins, oder zu der des Flötztrapps? Diese Fragen welche sich uns aufdringen, können zwar bei mangelnder Kenntniß der Lagerung beider Felsarten, nicht entscheidend beantwortet werden, doch mag vorläufig die Vermuthung gewagt seyn, daß jene Gesteine dem Flötztrapp angehören. Unschmelzbarkeit, größere Härte wodurch sich das Stück No. 30. vom ächten Basalt unterscheidet, scheinen von Quarz und Augit herzurühren, der hier einen Hauptgemengtheil des Gesteins ausmacht, da er sonst nur porphyrartig im Basalt eingesprengt ist. Daß aber jenes Gestein Augit enthält, spricht eben für die Verwandschaft mit dem ächten Flötztrapp, die noch durch den Porphyrschiefer bestätiget wird, der nur in dieser Formation gekannt, gleichfalls jenes Fossil enthält.

Ist die Vermuthung welche auf Unalaschka Glieder aus der Familie des Flötztrapps annimmt, richtig, so bestätiget sich die schon anderweitig oft wahrgenommene nahe Beziehung zwischen diesen Gebilden und den Vulcanen; eine Beziehung die auch hier den sogenannten Neptunisten wie den Vulcanisten interessant seyn muß, wenn gleich sich auch wenig Hoffnung zeigt, daß ihr Streit auf dem entfernten Kampfplatz entschieden werde.

Von den Ufern des St. Peter- und Paul-Hafens in Kamtschatka, wurde grüngelber und braunrother Jaspis gebracht, der dort in horizontalen Bänken anstehen soll; auch haben wir von der Halbinsel, ohne Angabe des Fundorts, eine schöne Kalkspath-Druse (R's équixe), auf Schalen von Chalcedon und braunem Halbopal, das Bruchstück einer Kugel aus dem Mandelstein. Das südliche Kamtschatka enthält also wahrscheinlich dieselben Felsarten wie Unalaschka, und da nach Hr. Langsdorf, die Aleutischen Inseln, welche zwischen beiden gelegen, im Aeußern wie in der Vulcanität Unalaschka gleichen, so ist zu vermuthen, daß die ganze Inselreihe aus Flötzgebirge bestehe.

Beerings-Straße.

Salinischer Marmor, dem gleich, welcher die zertrümmerten Felsen an der St. Lorenz-Bay bildet, kommt in der Regel als Lager im Glimmerschiefer vor, und wahrscheinlich ist das auch an der Tschuktschen-Küste der Fall, da die von dort gebrachten Stücke weissen körnigen Kalksteins, silberweissen Glimmer eingesprengt enthalten, und auch Graphit in der Nähe gefunden wird, welcher dem Glimmerschiefer anzugehören pflegt. Von der Felsart selbst haben wir ein Stück aus dem gegenüberliegenden Kotzebue-Sunde, wo sie in den benachbarten Bergen anstehen mag. Der Glimmer ist silberweiß wie der den der Kalkstein enthält; sollte daher nicht die Hypothese zu gestatten seyn, daß das Urgebirge aus Asien nach Amerika fortsetze, und beide Continente einst an der Beerings-Straße zusammenhingen? Da die eine Küste, (die asiatische), steil, die gegenüberliegende flach seyn soll, so verhalten sich beide wie Flußufer und Thalseiten welche strömendes Gewäßer formte; der Annahme einer spätern Trennung widerspricht also die Beschaffenheit der Meerenge nicht.

Welche Felsarten den Raum zwischen der Beerings-Straße und den Aleutischen Inseln einnehmen, sagt uns keine directe Beobachtung, da aber an der Nordseite von Unalaschka ein Geschiebe von Gneus-Syenit, im Kotzebue-Sunde ausgezeichneter Syenitporphyr gefunden wurde, so

dürften vielleicht dieſe Felsgebilde dem Flötzgebirge der Aleuten zur Unterlage dienen. In dieſem Fall erſchiene das weite Becken zwiſchen der genannten Inſelkette und Neu-Californien, als Vertiefung, von zwei Urgebirgs-Gruppen begrenzt, und mit Flötzgebirge erfüllt, deſſen gleichartige Gebilde, (Sandſtein, Conglomerat, Jaspis), ſich an beiden Rändern des Beckens heraushebe. Die Einlagerung derſelben ſcheint regelmäßig; denn zieht man zwiſchen den Conglomerat-Klippen und dem Serpentin bei San Johann eine Linie zur Nordſeite der Bucht S. Francisco, wo Hr. Eſchſcholz rothbraune Felſen ſah, die für Conglomerat gehalten wurden, und verlängert die Linie gegen SW, ſo trifft ſie die vulcaniſchen Sandwich-Inſeln, und hat eine durchaus gleiche Richtung mit den Aleutiſchen Inſeln, von Alaſka bis Atha.

Merkwürdig iſt es daß, wie an mehreren andern Stellen wo Landmaſſen getrennt worden, auch hier, vulkaniſche Inſeln, dem Durchbruche der Beerings-Straße vorliegen! Sollte etwa die ganze Kette der Aleuten, wie die dort im Jahre 1795 oder 97 unweit Umnak aus dem Meer emporgeſtiegene Inſel, aus der Tiefe gehoben ſeyn? Oder ſind hier nur Gipfel einer auf dem Meeresgrunde fußenden Bergreihe? Oder Ueberreſte eines zerriſſenen Felſendammes? Die Antwort auf dieſe Fragen fände ſich vielleicht, wenn die Felsbeſchaffenheit der Küſte Aſiens und Amerikas, von der Beerings-Straße bis zur Kette der Aleuten, und wenn letztere ſelbſt unterſucht würde, doch iſt dazu wohl keine Hoffnung, ſo lange man bei den Entdeckungsreiſen, überall, auch an zugänglichen Küſten, nur darauf bedacht iſt, nach altem Herkommen bloß Pflanzen und Thiere ſammeln zu laſſen, den Bau der Erde aber nicht berückſichtigt, obgleich in ihm allein die ſichere Grundlage der phyſiſchen Erdkunde zu ſuchen iſt. Bis die Wichtigkeit der Geognoſie allgemeiner erkannt, und genaue Beobachtungen auch in entfernten Gegenden der Erde angeſtellt worden, ſind über die Beſchaffenheit derſelben nur Vermuthungen möglich, geſchöpft aus der Vergleichung blos angedeuteter Structurverhältniſſe mit anderweitig genauer beſtimmten.

Verzeichniß

der von Herrn Doctor Eſchſcholz geſammelten und dem Naturaliencabinet der Univerſität Dorpat geſchenkten Mineralien.

Von der Küſte Neu-Californiens.

No.

1. Gemeiner Serpentin, in allen Richtungen von bläulich und grünlich weiſſem Speckſtein, der Amiant-Adern einſchließt, durchzogen. Enthält tombackbraunen Schillerſtein in einzelnen Blättchen. Wirkt ſchwach auf die Magnetnadel.
   Von der Felswand der Meeresküſte, ſüdlich von der Feſtung S. Johann am Eingange der Bucht San Francisco.
2. Gemeiner Serpentin, mit Schalentalk durchwachſen. Enthält Magneteiſenſtein fein eingeſprengt und in ſehr kleinen Kryſtallen, auch Blättchen von Schillerſtein.
   Findet ſich mit No. 1.

No.

3. Serpentin der ſich dem edlen nähert; mit grünlich weiſſem, erdigen Talk, in wellenförmigem Blättergefüge.
   Von einer Sandbank in der Bucht San Francisco.
4. Serpentin, dem edlen ſich nähernd. Riſſe theilen den Stein in eckige und rundliche Stücke ab, deren Flächen dünne Chalcedon-Rinde überzieht, die mit Arragonit-Nadeln bekleidet iſt. Die Amiant-Adern welche den Serpentin durchſchlängeln, werden von den ſie ſchneidenden Riſſen nicht verworfen.
   Von der Sandbank.
5. Schalentalk. Lauch- und olivengrün; ziemlich ſtarker Fettglanz; krummſchiefrig, ziemlich weich; ſehr bröcklich; ſtark an der Zunge hängend.
   Vom Felſen der Küſte.
6. Schalentalk und Serpentin, in übereinander liegenden Platten; von Amiant durchzogen. Der berggrüne Schalentalk deutlich ein inniges Gemenge von Amiant und Speckſtein.
   Vom Felſen der Küſte.
7. Schwarzer gewundener Thonſchiefer. Ablöſungsflächen glänzend; Strich bräunlichgrau.
   Niedrige Felſen längs der Meeresküſte, am Fuße der Serpentinſtein-Wand.
8. Grünlichgrauer Sandſtein und Conglomerat. Quarzkörner ohne ſichtbaren Kitt verbunden, bilden die Hauptmaſſe in welcher Bruchſtücke von Thonſchiefer und Heliotrop liegen.
9. Heliotrop, ein großes Bruchſtück aus dem Conglomerat welches noch damit verbunden iſt.
10. Dichter Grünſtein mit eingeſprengtem Schwefelkies.
    Bruchſtück aus dem Conglomerat.
11. Braungelber Sandſtein, aus Quarzkörnern und vielen Thonſchieferbrocken zuſammengeſetzt.
    Bildet Klippen die am Fuße des Serpentinfelſens ins Meer auslaufen.
12. Eiſenſchüſſiger, röthlichbrauner, gemeiner Jaspis mit metalliſchglänzender Oberfläche und vielen feinen Riſſen welche Kalkſpath ausfüllt.
    Von der Sandbank — der Bucht.
13. Jaspis der in Brauneiſenſtein übergeht. Die Ablöſungsflächen metalliſchglänzend.
    Mit dem Conglomerat No. 8. in Felſen aus dem Meere hervorragend.
14. Muſchlicher Hornſtein, fleiſchroth, grünlichgrau und graulichweiß geſtammt. Schwefelkies iſt fein eingeſprengt.
    Loſe bei No. 13 gefunden.

Aus Unalaſchka.

15. Grünlichgrauer, kleinkörniger Sandſtein, manchem Steinkohlenſandſtein ähnlich. Mit Thonſchieferbrocken und Stückchen eines, wegen Kleinheit unbeſtimmbaren Foſſils, das dunkel oliven- und lauchgrün, durchſcheinend, weich, und im Bruch muſchlich iſt.
    Vom Meere ausgeworfen, bei der Anſiedelung Illulut im Capitain-Hafen.
16. Röthlich und grünlichgrauer Sandſtein. Feinkörniger und feſter als voriger. Röthlichgrauer kalkhaltiger Eiſenthon iſt der Kitt der Quarzkörnchen.
    Vom Ufer des Capitain-Hafens.

No.

17. Dunkel lavendelblauer Eisenthon mit feinkörnig unebenen Bruch, einer Anlage zum Schiefrigen, und metallisch angelaufener Oberfläche.
Anstehend am Berge, in Osten von der Ansiedelung.

18. Eisenthon und Grünerde gemengt, so daß stellenweise bald jener bald dieser vorwaltet.
An der Westseite des Capitain-Hafens anstehend.

19. Mandelstein Eisenthonmasse wie No. 17. nur fester. Hat längliche Poren, von denen einige leer, andere mit Grünerde und Steinmark gefüllt sind. Glasiger Feldspath in kleinen Krystallen. Kugliche Absonderung, die Stücke von Grünerde überzogen die in apfelgrünen Steinmark übergeht.
Ueber No. 17. anstehend.

20. Mandelstein, wie voriger, aber ohne Feldspath; dagegen mit Nestern von dichtem Rotheisenstein den Grünerde einhüllt.
Wie No. 19.

21. Mandelstein, die Grünerde fein eingesprengt, der Kalkspath in kleinen Mandeln und Nestern, sparsam, glasiger Feldspath häufig, daher das Ganze porphyrartig.
Vom Ufer des Capitain-Hafens, unweit Illuluk.

22. Eisenthon mit kuglicher Absonderung, fast ganz dicht, durch Grünerde gefleckt, durch Feldspathkrystalle porphyrartig.
Vom Ufer bei der Ansiedelung.

23. Porphyr. Bläulich braunrothe Eisenthon-Masse und Feldspath-Krystalle.
Wie No. 22.

24. Porphyr. Dunkel rothbrauner, dichter und quarziger Teig, mit ziegelrothen Jaspis-Adern grünlichen Feldspathkrystallen und einzelnen kleinen Mandeln von Zeolith.
Wie No. 22.

25. Braunrother Porphyr mit kleinen Krystallen von dichtem Feldspath den Grünerde färbt.
Wie No. 22.

26. Porphyrschiefer. Grünlichgrau, mit vielen weissen glasigen Feldspathkrystallen, rabenschwarzen und dunkel olivengrünen Augit-Krystallen und Körnern, und fein eingesprengtem Schwefelkies.
Geschiebe aus dem Capitain-Hafen.

27. Porphyr, durch angehende Verwitterung, welche auch die Feldspathkrystalle angegriffen, erdig und grünlichgrau.
Anstehend an der Westseite des Capitain-Hafens, mit No. 18.

28. Grangrüner Porphyr, voll Grünerde-Flecken und Feldspath-Krystallen.
Anstehend unter No. 27.

29. Mandelstein. Die Masse durch Verwitterung erdig und grünlichgrau, enthält Kalkspath-Mandeln, mit Stilbit überzogen.
Geschiebe von Illuluk.

No.

30. Basaltähnliches Gestein. Bräunlichschwarz, feinkörnig, unschmelzbar, ziemlich hart, schimmernd auf dem Bruch. Augit eingesprengt und porphyrartig in Krystallen, (Hauy's Pyroxène hémitrope) Eigenschwere 2,701.

Vom Fuße des sogenannten großen Vulcans an der Westküste der Insel.

31. Dichtes leberbraun und bläulich schwarzgeflecktes Gestein, mit feinen spießigen Krystallen eines braunrothen, sehr weichen, unbestimmbaren Fossils, und mit fein eingesprengtem Feldspath in beginnender Verwitterung. Geradschalige Absonderung. Bläulicher erdiger Anflug überzieht die Klufstächen, und rothes Eisenoxyd dringt von Außen in die Masse. Eigenschwere 2,621.

Geschiebe von der Westseite des Capitain-Hafens.

32. Gelblich weisser Thonstein mit rothen Jaspis-Adern die kleine Mesotype-Drusen enthalten.

Geschiebe von Illuluk.

33. Ziegelrother gemeiner Jaspis dem Eisenkiesel verwandt.

Wie No. 32.

34. Kleine Bergkrystall-Druse.

Aus dem Mandelstein der östlich von Illuluk ansteht.

35. Bläulich weisses, fast dichtes, quarziges Feldspathgestein, mit Nestern von röthlich weisser Porcellanerde und vielem fein angesprengten Schwefelkies.

Geschiebe von Illuluk.

36. Gneus-Syenit.

Geschiebe von der nördlichen Meeresküste, unweit des Capitain-Hafens.

Aus der St. Lorenz-Bay.

37. Weisser, kleinkörniger Kalkstein, mit silberweissen Glimmerschuppen.

Bildet Felsen an dem Südende der Bay.

38. Kalkspath mit eingesprengtem Graphit. Eine Platte die Kluftausfüllung gewesen zu seyn scheint.

40 und 41. Blättriger Graphit.

Aus dem Kotzebue-Sunde.

42. Silberweisser Glimmerschiefer mit edlem Granat in kleinen Krystallen.

43. Syenitporphyr. Rothe Feldspathmasse mit ziemlich großen Hornblende- und Feldspath-Krystallen.

Beide Stücke sind Geschiebe von der Felseninsel im Sunde.

Aus Kamtschatka.

44. Grünlichgelber, hornsteinartiger Jaspis.

45. Rother Jaspis.

Vom Ufer des St. Peter- und Paul-Hafens, wo der rothe Jaspis im rothen eingelagert, mit diesem in horizontalen Bänken geschichtet ist.

No.

46. **Kalkspath-Druse**, (H's inverse), auf graublauem Chalcedon und braunem Halbopal. Bruchstück einer großen Kugel aus dem Mandelstein. Fundort unbekannt.

Von der Insel O-Waihi.

47. Schlackige **Lava**, der Schmiedeschlacke ähnlich. Unweit der untern Fläche des länglich viereckigen Stücks, läuft durch die poröse Masse eine dichtere Lavaplatte, die in der einen Hälfte des Stücks, den Nordpol der Magnetnadel abstößt, mit der andern ihn anzieht.

48. Schlackige **Lava**, mit stark glänzender, geflossener Oberfläche, fast dicht. Gibt am Stahl Funken und wirkt gar nicht auf den Magnet.

Beide Stücke von einem Lavastrom des Berges Mororai auf der Westseite der Insel.

Von der Insel Guahan.

49. Dichter **Kalkstein**, fleischroth und rothweiß geflammt. Hat feinsplittrigen, fast ebenen Bruch und einige undeutliche Spuren von Versteinerung.

Von einem steilen Felsen an der SW Küste.

Beschreibung einer neuen Affengattung

Presbytis mitrata

von Fr. Eschscholtz.

(Mit einer Abbildung.)

Der Gattungscharakter ist:

Angulus facialis 60 graduum. Sacculi buccales nulli. Nates tylis instructae. Cauda elongata. Antipedes gem attingentes.

Dieser Affe wurde uns bei der Durchfahrt durch die Sundastraße von den Einwohnern Sumatras zum Verkauf gebracht; er war zahm, lebte aber kaum einen Tag lang auf dem Schiffe. Da ihm die bei Aufstellung der Affengattungen wesentlichen Merkmale von allen übrigen bekannten unterschieden, so hielt ich es für nothwendig ihm eine eigene Gattung unter dem Namen Presbytis, wegen der Aehnlichkeit mit einer haubetragenden alten Frau, zu widmen. Die Länge vom Kopfe bis zum Anfange des Schwanzes, beträgt gegen anderthalb Fuß. Der Rücken ist mit zwei Zoll langen feinen geschlängelten Haaren bedeckt, die an der Wurzel eine gelblichweiße und gegen die Spitze eine bläulichgraue Farbe zeigen; auch der hintere Theil des Kopfs ist mit solchen langen eben so gefärbten Haaren versehen, welche aufrecht stehen und den Affen das Ansehn geben, als ob er mit einer Pelzmütze versehen

ſey. Dieſe graugefärbten Haare werden durch eine bogenförmige ſchwärzliche Binde begränzt, welche aus dreiviertel Zoll langen Haaren gebildet wird und ſich von der Stelle, wo das Jochbein ſich mit dem Stirnbeine verbindet, nach dem oberſten Rande des Ohrs und von hier quer über den Kopf erſtreckt. Der ganze Raum zwiſchen dieſer Binde und den Augenbraunen iſt dicht mit gelblichen Haaren bedeckt, von denen die der Binde am nächſten ſtehenden einen ganzen, die gegen die Augenbraunen zu aber nur einen halben Zoll meſſen. Nur eine ſehr erhabene Stelle in der Mitte der Stirne höher als die Augenbraunen gelegen, iſt faſt kahl von Haaren und zeigt die ſchwarze Haut. Als Augenbraunen kann man einzelne faſt zolllange ſchwarze gerade Haare betrachten, welche auch über die Naſe nicht fehlen. Die nicht ſehr große gerundete Ohrmuſchel, deren Haut röthlich gefärbt iſt, trägt lange gelbliche Haare; auch ein Ohrläppchen iſt zu bemerken. Die Farbe der Haut im Geſichte iſt faſt ſchwarz, beide Augenlieder aber (vorzüglich breit das obere) röthlich. Die Lippen ſind mit kurzen weißlichen Haaren beſetzt.

Die Haare an der untern Seite des Körpers meſſen auch faſt zwei Zoll und ſind weiß. Der Schwanz iſt länger als der Körper, ziemlich lang überall behaart, oben bläulichgrau, unten gräulichgelb, am Ende ein anderthalb Zoll langer gelber Haarbüſchel. Die Arme reichen faſt an die Knie des aufrecht ſtehenden Thieres; die Haare an der Oberſeite ſind weißlichgrau, an der Unterſeite am Oberarm weiß, wollig, am Unterarm gelblich, dicht, gerade. Die Hände ſind oben röthlichbraun behaart (bis auf das letzte Fingerglied), lang und ſchmal vorzüglich die vier Finger außer dem Daumen, welcher ſehr kurz iſt, indem er nur bis zur Hälfte der Mittelhand reicht. Die zwei mittelſten Finger ſind wiederum viel länger, als die beiden übrigen. Die Nägel der vier Finger ſind lang, halbwalzenförmig, etwas gebogen, wodurch ſie ſich den Klauen nähern, aber an der Spitze rund und nagelförmig. Nur der Nagel des Zeigefingers iſt ſchief abgeſtutzt, wodurch er an der innern Seite eine kleine Spitze erhält. Die Nägel des Daumens ſind kurz, erhaben, am Ende niedergedrückt und abgerundet. Die Haut der kahlen flachen Hand iſt röthlich. Die langen weißen Haare der Hinterfüße haben ein wolliges Anſehen, die Hände an der Oberſeite auch hier röthlich braun behaart; ſie ſind länger als die Vorderhände, mit denen ſie aber in allen übrigen Punkten übereinſtimmen.

Zu beiden Seiten des Afters ſitzen zwei rundliche Geſäßſchwülen von gelbbrauner Farbe.

Am Geſichte iſt in Hinſicht der Form noch zu bemerken, daß die Jochbeine ſehr hervorſtehen, dagegen die Naſe ſehr klein und kaum hervorragend iſt; von der Seite betrachtet bilden die Hervorragung der Stirn, die Naſe, der Oberkiefer und Zahnrand des Unterkiefers faſt eine gerade Linie.

Noch kann ich einiges über das Scelet hinzufügen:

Der Schädel iſt ziemlich kuglig, die Kinnlade nicht ſtark vorgeſtreckt, indem der Geſichtswinkel 60 Grade beträgt; an der Pfeilnath keine Spur einer Criſta, die Naſenbeine ſehr klein, dreieckig zwei linien lang; die Zwiſchenkieferbeine ſangen ſchon über dem Naſenbeinen an; Zähne finden ſich bei meinem weiblichen Exemplare, das nach der Schwärze derſelben zu urtheilen, wohl ſchon völlig erwachſen war, nur 28 vor; die Eckzähne kaum größer, als die übrigen. Rückenwirbel finden ſich zwölf ziemlich kurze vor; der Lendenwirbel ſind ſieben langgeſtreckte mit breiten Querfortſätzen; das Heiligenbein beſteht aus drei Wirbeln, von denen nur zwei ſich mit den Darmbeinen verbinden und endlich wird der Schwanz aus 28 langeſtreckten fortſatzloſen Wirbeln gebildet. Von den 12 Rippen ſind ſieben ächte und fünf falſche; die zwei unterſten falſchen Rippen ſetzen ſich nicht wie an die Verbindungsſtelle zweier Wirbel ſondern an den Körper eines derſelben. Am Schulterblatte iſt noch zu bemerken, daß der hier lange

Schulterhaken als ein eigener Knochen getrennt, aber durch einen ſchmalen Knorpel nur halb beweglich gemacht iſt, wodurch der Urſprung des dem Gabelbeine analogen Knochens beim Schnabelthiere gegeben iſt. Das Bruſtbein beſteht aus fünf der Länge nach liegenden Knochen.

Naturhiſtoriſche und phyſiologiſche Bemerkungen über die Seeblaſen, Velellen und Porpiten

von

Friedrich Eſchſcholtz.

Wenn gleich die Zahl der Schriftſteller, welche über dieſe Thiere ſchrieben, nicht gering iſt, ſo findet doch der genauere Beobachter oft noch manches, was er ergänzen kann, beſonders was ihre Lebensweiſe anbelangt. Dieſe drei Thiergattungen gehören offenbar in eine Ordnung zuſammen, indem ſie nämlich 1. auf der Oberfläche des Meeres ſchwimmend ziemlich paſſiv auf die Erlangung ihrer Beute ausgehen, 2. indem ſie außer dem auf der Oberfläche zum Schwimmen eingerichteten Körper als hauptſächlichſte Organe die unzähligen Magen und Mäuler haben und 3. alle mit beſonderen Fangarmen begabt ſind. Ihr Aufenthalt ſind die wärmeren Regionen aller Meere; ſie ſcheinen ſich nicht über 40 Breitengrade vom Aequator zu entfernen.

1. Seeblaſe, Physalia.

Da man über manche Theile dieſer Geſchöpfe bisher noch in Irrthum und Zweifel geblieben iſt und die Art, wie ſie ſich ihre Nahrung verſchaffen, gewiß manchen intereſſiren wird, ſo will ich das Ganze hier im Zuſammenhange geben.

Die längliche Blaſe, welche den Körper des Thieres ausmacht und es auf der Oberfläche des Waſſers durch ihren Luftgehalt ſchwimmend erhält, kann auf dem Rücken durch Wirkung von Muskeln an vielen Stellen ſo zuſammengezogen werden, daß ſie hier einen Kamm bildet. Vermöge dieſes Kammes nun fängt die Seeblaſe den Wind auf und wird auf der Meeresfläche getrieben. Die langen ſpiralförmig gewundenen an einer Seite von oben bis unten mit nierenförmigen Saugnäpfchen begabten Fangarme ſchleppen entrollt hinter der treibenden Blaſe in der Tiefe nach; ſobald ein Fiſch oder ein anderes Thier ſie berührt, werden dieſe durch die Saugnapfen gefaßt, durch den ätzenden Saft zum Erſtarren gebracht und durch ſpiralförmiges Zuſammenziehen des Fangarms, wobei noch ein großer an der Baſis des Arms angewachſener mit der Spitze aber freier rein muskulöſer Tentakel mitzuwirken ſcheint, in die Nähe der Blaſe heraufgezogen. Hier erwarten unzählige mit Saugmäulern verſehene Röhren, wahre Magen, die ankommende Beute, faſſen ſie von allen Seiten an und ſaugen die weichen und auflösbaren Theile in ſich. Geſättigt ſchwellen dieſe röhrenförmigen Magen an und verkürzen ſich außerordentlich; den Inhalt ſieht man als dunklere Körnchen durchſchimmern; dieſe ruhig verdauenden bekümmern ſich nicht weiter um den neu ankommenden Fang, ſondern überlaſſen ihn ungeſtört ihren hungrigen Nachbaren.

Die langen Fangarme scheinen einzeln hervorzuwachsen, indem man immer einen als den dicksten und längsten unterscheiden kann. Bei einigen recht großen Individuen der Physalia glauca bemerkten wir wohl zwei ausgezeichnet große Fangarme, jedoch übertraf der eine den andern an Größe. Alle sind sie an der Wurzel mit dem erwähnten tentakelförmigen Muskel versehen. Daß die von den Autoren beschriebenen Tuberkeln am Rüssel der Blase bei der am Vorgebirge der guten Hoffnung häufigen Physalia glauca weiter nichts als kleine anwachsende Magen sind, davon habe ich mich bei einigen ausgewachsenen Exemplaren überzeugt. Bei einem von ihnen, welches kurz vorher einen guten Fang gemacht haben mußte, waren nicht nur alle am mittlern Theile der Blase hängenden Mägen, sondern auch die sogenannten Tuberkeln am Rüssel mit röthlicher körniger Masse gefüllt; ferner hatten sie alle, wie jene Mägen, gelbe Spitzen und die dem Körper der Blase am nächsten gelegenen waren an ihrer ganzen Gestalt und an ihren gelben trichterförmigen Mäulern durchaus nicht, als wahre Mägen zu verkennen. Außer diesen Organen trifft man noch drei runde Bündel von kleinen blassen Fäden hängen; bei genauer Betrachtung findet man, daß jeder Bündel aus zweierlei Fäden besteht, nämlich aus längeren cylindrischen zugespitzten und aus kürzern mit einem Saugemaul versehenen Fädchen. Da immer ein längerer etwas blau gefärbter Faden (bei Physalia glauca) neben einem kürzeren hing, so vermuthe ich, daß ein solches Fädenpaar ein unausgebildetes an der Mutter hängendes Junge darstelle und daß der längere Faden der erste Fangarm, der kürzere ein Magen sey; die Blase braucht noch nicht mit Luft gefüllt zu seyn, da das Junge von der Mutter getragen wird.

Um zu sehen, ob die kleine Grube am hintern Fortsatze der Physalia glauca wirklich eine durch einen Schließmuskel geschlossene Oeffnung sey, faßte ich die Blase in der Mitte, preßte die Luft gegen das Ende des hintern Fortsatzes und sahe, wie sich an Stelle der Grube eine kleine runde Oeffnung bildete, aus welcher die Luft hervordrang. Wenn ich mit dem Drucke nachließ, schloß sich die Oeffnung wieder; die Blase wurde durch die hinausgepreßte Luft ganz schlaff.

2. Velella.

Der auf der Oberfläche des Meeres schwimmende platte Körper der Velellen hat die Gestalt eines Parallelogramms mit abgerundeten Ecken; seine äußere Haut ist weich, und schließt zwei in der Mitte aneinandergefügte eine Ellipse bildende durchsichtige Knorpel mit concentrischen Streifen ein. Diese sind etwas convex und liegen in diagonaler Richtung in dem Körper. Auf ihnen steht ein durchsichtiges knorpliges halbkreisförmiges Segel wieder in diagonaler Richtung und zwar so, daß seine Enden nach dem äußern Rande des Körpers gerichtet sind; oben in der Mitte läuft es in eine kleine Spitze aus und wird von einer schmalen (vermuthlich muskulösen) Haut rundum eingefaßt, doch so, daß diese die Spitze des Segels nicht bedeckt; unten setzt sich diese Haut nicht an den Körper an, sondern ist frei. An der Unterfläche des Körpers bemerkt man in der Mitte einen großen flaschenförmigen Magen, welcher von unzähligen kleinern Mägen, so weit die elliptische Knorpelmasse reicht, umgeben wird. Der ganze Rand dieses Knorpels ist nun mit ziemlich langen dünnen Fühlfäden besetzt, welche da, wo der Knorpel dem Rande des Körpers nahe liegt, unter diesem hervorragen.

Der große mittlere Magen (welcher von den Schriftstellern immer für den einzigsten gehalten wird) scheint ganze kleine Thiere zu verschlingen, indem wir ihn zuweilen noch mit Ueberresten von solchen gefüllt antrafen; die kleinern Mägen dagegen können nur die Beute aussaugen. Sie sind gewöhnlich weiß, an der Basis mit blauen Pünktchen.

Die von den meisten Schriftstellern gegebenen Beschreibungen passen nur auf die Gattung, sind aber keineswegs geeignet die Arten von einander zu unterscheiden. Dasselbe gilt auch von den Diagnosen der vier Arten in Lamarck Histoire nat. des animaux sans vertèbres T. II. p. 480. Unter den von uns beobachteten lassen sich vier Arten unterscheiden:

A. Die Knorpelschaale (wenn man die längste Seite des Körpers gegen sich kehrt) erstreckt sich von dem vordern Winkel der rechten Seite des Körpers zum hintern Winkel der linken Seite.

1. Velella. Die Membran des Körpers dunkelblau; die ziemlich convexe Knorpelschaale nur um ein weniges heller; die gewöhnliche die Schaale in zwei theilende Querlinie sehr vertieft; die einfassende Haut des Segels unten dunkelblau, oben blässer; die Fühlfäden an der Basis blau, am Ende röthlich gelb. Länge des Körpers zwei Zolle. — Am Vorgebirge der guten Hoffnung.

2. Velella. Körpermembran nur am Rande dunkelblau; Knorpelschaale blaßgelb; die einfassende Haut des Segels ungefärbt; die Fühlfäden an der Basis blau, am Ende röthlich gelb. Länge der Schaale kaum anderhalb Zolle. — Im nördlichen stillen Meere ungefähr unter dem 30 Grade Breite. (Meistens unausgewachsene Thiere.)

B. Knorpelschaale erstreckt sich von dem vordern Winkel der linken Seite des Körpers zum hintern Winkel der rechten Seite.

3. Velella. Körpermembran dunkelblau; Schaale braun; die einfassende Haut des Segels blaßblau; die Fühlfäden an der Basis hellbraun, am Ende dunkelblau. — Länge des Körpers gegen drei Zoll, dagegen im Verhältniß zu den beiden vorigen viel schmäler. — Unterm Aequator, in der Gegend von Radack.

4. Velella. Körpermembran dunkelblau, Schaale gelb; die einfassende Haut des Segels auffallend grün. — Länge über zwei Zolle, fast anderthalb Zolle breit. — Im nördlichen stillen Meere, nördlich von den Sandwich'inseln.

3. Porpita.

Der Körper der Porpita ist kreisförmig, schließt ebenfalls einen sehr dünnen durchsichtigen Knorpel ein, der aber hier ebenfalls kreisförmig, mit vielen (12) erhöhten Radien und mehreren concentrischen Ringen versehen ist. Die äußere Haut ragt noch über den Knorpel als ein schmaler Rand vor. Von einem Segel ist gar keine Spur vorhanden. Auf der untern Fläche bemerkt man in der Mitte wieder einen größern Magen umgeben von unzähligen andern kleinern, gerade wie bei den Velellen; auch setzen sich an den Rand des Knorpels kleine Fühlfäden. Eine Eigenthümlichkeit aber dieser Gattung machen die sehr langen keulenförmigen dreieckigen Fänger aus, welche sich ebenfalls an den Rand des Knorpels inseriren, von verschiedener Länge und Dicke (nach ihrem Alter) vorkommen und auf ihren Kanten mit runden Saugwarzen, versehen sind. Diese sind in Hinsicht der Länge des Fängers immer in einiger Entfernung von einander angebracht, doch stehen die Saugwarzen der drei verschiedenen Kanten einander gegenüber, die Fänger sind nicht regelmäßig dreikantig, sondern eine der Flächen ist um vieles schmäler, als die beiden andern, sich gleichen.

Die Porpita scheint bestimmt nur an der Oberfläche des Meeres zu fischen, indem sie ihre Fänger immer in horizontaler Richtung wie Strahlen von sich streckt.

Die von uns im nördlichen stillen Meere vom Aequator bis zum 40sten Grade nördlicher Breite öfters beobachtete Art hatte eine dunkel violette Knorpelschaale, der häutige Rand war blau; die Mägen

weiß mit bläulichen Punkten an der Baſis; die Fühlfäden dunkelblau; die Fänger ſehr wenig grünlich, faſt durchſichtig. Die Körperſcheibe im Durchmeſſer maaß einen Zoll, die Fänger gegen zwei.

Was ich von den Artenverſchiedenheiten der Velellen geſagt habe, muß ich auch hier wiederholen. Porpita nuda Lam. Hist. nat. des anim. s. vertebr. T. II. p. 434. n. 1. iſt vermuthlich ein ſeiner Fänger beraubtes Individuum, wie wir ſie auch gefangen haben, indem die Fänger ſehr leicht am Netze hängen bleiben und abreißen. — Porpita appendiculata Lam. l. c. n. 2. iſt eine gewöhnliche von kleinen Krebſen zerſtümmelte Porpita, bei der von der äußern Haut des Randes nur noch drei Bruchſtücke übrig blieben; auch ſolche kamen uns vor.

Porpita glandifera Lam. l. c. n. 3. gibt die Beſchreibung eines unverſehrten Individuums; ſo auch Porpita gigantea Lam. l. c. n. 4., welche ſich (wenn es übrigens beſtimmt ſo iſt) durch die blaue Farbe der Fänger von der vorigen auszeichnen könnte.

Schließlich will ich noch anmerken, daß die Phyſalien außer den Saugmägen nur mit Fangarmen, die Velellen nur mit Fühlfäden, die Porpiten aber mit beiden begabt ſind.

Beſchreibung

neuer ausländiſcher Schmetterlinge nebſt Abbildungen

von Friedrich Eſchſcholtz.

Ehe ich die Beſchreibung der einzelnen Arten beginne, muß ich vorher noch erinnern, daß ihre Zahl nicht groß iſt, wovon der Grund in dem Umſtande zu ſuchen iſt, daß der Expedition vorzüglichſtes Augenmerk einen Theils der Norden, andern Theils die kleinen Koralleninſeln der Südſee waren. Ferner beſuchten wir die ſüdlichen Länder nur in den Wintermonaten, alſo in den für Inſecten aller ungünſtigſten. Daher kam es denn, daß Chili und Californien, jedes nur zwei Schmetterlinge lieferte; auf Unalaſchka habe ich in den drei verſchiedenen Jahreszeiten, in welchen wir es beſuchten und ziemlich lange daſelbſt verweilten, nicht Einen Schmetterling geſehen. Der reichſte Fang in dieſer Hinſicht war in Manilla, obgleich uns die Einwohner verſicherten, daß es grade die ſchlechteſte Zeit für Inſecten ſey.

Dann muß ich noch anmerken, daß ich bei Benennung der Arten in einer Hinſicht dem Beiſpiele Latreille's (indem derſelbe die von Humboldt und Bompland mitgebrachten ſüdamerikaniſchen Schmetterlinge beſchreibt) gefolgt bin, nämlich indem ich den Schmetterlingen die Namen von Menſchen aus der neuern Zeit beilege, indem die aus der alten Geſchichte und Mythologie keinen Werth haben, da z. B. doch auch andere Völker unter die Trojaniſchen Ritter gerathen ſind (wie Remus.) Uebrigens war Latreille nicht der erſte in dieſer Rückſicht, da ſchon Fabrizius die Namen Portlandia, Huntera, Allionia, Blomfieldia, Banksia, Solandra etc. angenommen hat. Latreille ſetzte die Namen unverändert hin, ich gebe aber nach Fabrizius Beiſpiel eine ſchickliche Endigung, gerade um die neuern von den alten zu unterſcheiden.

1. Papilio Rurik.

Fig. 1. a. b.

P. E. A. alis caudatis fuscis: anticis macula alba quadrata ad marginem posticum; posticis maculis bifidis marginalibus in utraque pagina minoris.

Aus Brasilien, vom festen Lande gegenüber der Insel St. Catharina.

Die Länge von der äußern Spitze des einen der ausgebreiteten Vorderflügel bis zur andern Spitze beträgt drei Zoll und vier Linien. Die Farbe der Flügel ist ein dunkles Braun mit einem schwachen grünlichen Schimmer; die Hinterflügel sind oben etwas dunkler, als die obern. Am hintern Rande der Vorderflügel steht in der Mitte ein fast viereckiger weißgelblicher Fleck, welcher vom hintern Rande bis zur zweiten Flügelrippe reicht, und von der ersten breiten schwarzen Rippe nahe am Rande getheilt wird. Jeder der Hinterflügel hat vier zinnoberrothe Flecken: der erste ist ein breiter fast halbmondförmiger am Afterwinkel, die drei übrigen bestehen jeder aus zwei kegelförmigen an der Basis vereinten Flecken, deren Spitzen nach dem Rande gerichtet sind; sie nehmen die drei nach dem Afterwinkel folgenden Zacken ein und liegen immer zwischen zwei Rippen. Bei den drei übrigen Zacken bemerkt man einige rothe Punkte als Andeutungen dieser Flecken. In den Ausschnitten der Zacken sieht man, wie gewöhnlich, noch weiße Schuppen. Der Flügelschwanz ist einen halben Zoll lang. — Unten haben die Flügel einen braunen seidenartigen Schimmer; die Vorderflügel sind daselbst ganz an der Wurzel mit einem Fleck und einem kurzen Striche unter jenem, von zinnoberrother Farbe begabt. Der viereckige weiße Fleck ist auch hier. An der Wurzel der Hinterflügel trifft man unten ebenfalls drei rothe Flecken an; vom untersten derselben reicht ein langer rother Strich fast bis zum Afterwinkel hin, er ist eine Linie weit vom innern Rande entfernt. Die an der Oberfläche der Hinterflügel beschriebenen vier rothen Flecken, trifft man auch unten von derselben Gestalt an, aber von fast rosenrother Farbe; auch die drei übrigen Zacken sind hier mit zweitheiligen rothen Flecken versehen, die jedoch etwas undeutlicher, als die vier andern sind. Der Schwanz hat an der Unterseite auch einen rothen Strich. Die Fühler, Beine und obere Seite des Körpers haben eine schwarze Farbe, unten ist der Körper braun. An den Fühlern sind die Ränder der einzelnen Glieder so hervorstehend, daß sie geringelt erscheinen. — Mein Exemplar ist ein Weibchen.

2. Papilio Kotzebuea.

Fig. 2. a. b.

P. E. T. alis caudatis atris: posticis subtus maculis sex marginalibus, fasciaque transversa abbreviata anguli ani purpureis, fronte, colli thoracis abdominisque lateribus coccineis.

Aus Manillo.

Einige sind kleiner, als der vorhergehende, andere größer. Die Farbe der Flügel ist schwarz, besonders dunkel an den Hinterflügeln. An den Vorderflügeln sind bei einem kleinern Individuum (Fig. 2. a.) gegen den Hinterwinkel zu vier ziemlich undeutliche graugelbe Striche zu bemerken, welche dem Hinterrande parallel laufen. Bei den größern (Fig. 2. b.) ist fast gar keine Spur davon vorhan-

den. Die Hinterflügel sind durch ihre Schmalheit und durch den breiten am Ende zugerundeten einen halben Zoll langen Fortsatz ausgezeichnet. Auf der Oberseite bemerkt man am Hinterwinkel einen länglichen etwas undeutlichen rothen Fleck; in den übrigen Zacken stehen nur einzelne rothe Pünktchen zusammen. An der Unterseite aber sind die sechs mehr oder weniger nierenförmigen purpurfarbenen Flecken sehr rein; sie stehen am ganzen äußern Rande herum, immer zwischen zwei Rippen gelagert. Von derselben Farbe geht eine breite Binde vom Afterwinkel bis zur Mitte des Flügels, bis zur dritten Rippe und wird durch die zwei schwarzen durchlaufenden Rippen unterbrochen. Die Oberflügel haben auf der Unterseite viele graugelbe Streifen, deren immer zwei zwischen zwei Rippen von der Mittelrippe nach dem äußern Rande hin verlaufen. — Die sehr kleinen Taster und die wollige Stirn sind bleichroth. Die Seiten des Halses und der Brust, so wie die Einschnitte des Hinterleibes an den Seiten sind zinnoberroth; die beiden letzten Bauchglieder ganz roth. — Ich habe blos drei Weibchen gesehen.

3. Papilio Chamissonia.

Fig. 3.

P. E. T. alis caudatis fuscis, omnibus utrinque fascia angusta alba transversa, posticis utrinque maculis octo marginalibus coccineis.

Aus Brasilien.

Die Länge bei ausgebreiteten Vorderflügeln beträgt drei Zolle und 4 Linien. Die Farbe der Flügel und des Leibes ist ein dunkelgrün schimmerndes Braun, die Hinterflügel werden nach dem Rande zu ganz schwarz. Drei Linien vom äußern Rande der Vorderflügel entfernt, läuft denselben parallel eine kaum eine halbe Linie breite gelblich weiße ganz gerade Binde, die gegen den hintern Rand des Flügels etwas an Breite zunimmt und auf beiden Flügelflächen ganz deutlich sichtbar ist. Auch über die Hinterflügel erstreckt sich eine eben so gefärbte Binde, gleichfalls dem äußern Rande parallel verlaufend, aber gegen sechs Linien von ihm entfernt; sie wird in der Mitte breiter und endigt so erweitert an der innersten Rippe. Auch diese Binde ist auf beiden Seiten gleich stark ausgedrückt. Jedem Ausschnitte der Hinterflügel gegenüber steht ein (einem Weinglase nicht unähnlicher) zinnoberrother Querfleck; noch ein ähnlicher befindet sich am Afterwinkel, so daß es überhaupt acht Flecken sind. Diese rothen Flecken sind auf der Unterseite des Flügels vorzüglich deutlich; auf der Oberseite verlieren sich die beiden obersten fast gänzlich. Der Flügelschwanz ist ziemlich schmal und nur drei Linien lang. — Die Haare auf der Stirn, dem Rücken und der Brust, so wie Fühler und Beine sind ganz schwarz. Die Taster, viele Flecken der Brust, der Schenkel und der Seiten des Bauchs, haben eine zinnoberrothe Farbe.

Als eine Merkwürdigkeit an diesem Schmetterlinge sind die eingerollten innern Ränder der Hinterflügel zu bemerken, indem diese inwendig mit kleinen aber breiten abstehenden grauen Schuppen bedeckt sind, zwischen welchen der ganzen Länge des Flügels nach eine weiße Wolle hervorwächst, deren Fäden eine Linie an Länge messen. Dasselbe trifft man auch bei Pap. Vertumnus F. und P. Sesostris Cram. an. — Mit zweien schon beschriebenen Schmetterlingen, die noch dazu gleiches Vaterland mit ihm theilen, hat er große Aehnlichkeit, weßhalb ich deren Unterschiede anmerken muß. Der eine ist Pap. Agavus, Drury Illustr. of exot. Ins. Vol. III. Tab. IX. Fig. 4. Er hat durch seine weißen Binden und

rothen Flecken der Hinterflügel große Aehnlichkeit mit unserem, unterscheidet sich aber wesentlich durch die zwei geschwänzten Flügel; dann finden sich auch nicht seine großen eckigen Flecken bei dem unsrigen. — Weniger mit ihm zu verwechseln ist der andere, Pap. Thyastes (Fabr. E. S. n. 77.) indem er auf der Oberfläche der Hinterflügel mehrere weiße Flecken hat. — Mein Exemplar ist ein Männchen.

4. Papilio Rumanzovia.

Fig. 4. a. b.

P. E. A. alis ecaudatis atris: anticis utrinque posticisque subtus basi rubris; posticis medio albis, margine praesertim subtus rubro maculatis.

Aus Manilla.

Seine Länge beträgt bei ausgebreiteten Vorderflügeln 5 Zolle und 4 Linien. Die Hauptfarbe ist ein dunkles reines Schwarz. Die Vorderflügel haben die gewöhnlichen weißgrauen Strahlen, die hier besonders hell sind; auch in dem länglichen von den beiden Hauptadern gebildeten Raume finden sich drei bis vier weiße Längsstreifen. Fast an der Wurzel der Flügel ist ein zinnoberrother Querfleck, welcher gegen vier Linien Länge und anderthalb Breite hat. Auf der Unterfläche dieser Flügel verdrängen die weißen Streifen in der Mitte fast den schwarzen Grund, indem sie so sehr an Breite gewinnen. Auch hier befindet sich ein rother Fleck an der Wurzel, aber er liegt fast nach der Länge des Flügels: er breitet sich nämlich blos zwischen den beiden Hauptrippen aus und endigt in der Mitte mit einem rundlichen Fortsatze. Die Hinterflügel sind sehr dunkel schwarz, haben in der Mitte einen großen eiförmigen weißen Fleck, der durch schwarze Adern in fünf Felder getheilt wird. Im Asterwinkel sieht ein langer zinnoberrother Fleck, der einen andern schwarzen einförmigen einschließt; ein fast viereckiger Fleck befindet sich am untern Winkel, und ist ebenfalls zinnoberroth. Im dritten Zwischenraum ist der dritte kleine rothe Fleck befindlich. Gegen den obern Rand zu, an der äußern Ecke bemerkt man noch mehrere kleine himmelblaue Schuppen, welche so gelagert sind, daß sie drei kurze Streifen bilden.

Auf der Unterseite sind die Hinterflügel schön geziert. Der große weiße Mittelfleck hat auch hier fast dieselbe Gestalt, mit dem Unterschiede, daß das fünfte innerste Feld desselben durch einen rothen vom Asterwinkelfleck hinaufreichenden Strich abgetrennt ist, dagegen sich im fünften Zwischenraume ein runder weißer Fleck eingefunden hat. Die rothe Farbe ist hier reichlich vertheilt. Ein kleiner Theil der Flügelbasis ist ganz zinnoberroth gefärbt und wird nur durch die schwarzen Adern in fünf Felder getheilt. Der an der Oberfläche beschriebene Asterfleck reicht hier fast bis zu denen an der Basis, so füllt auch der Fleck im hintersten Winkel fast den ganzen Zwischenraum aus; ein ähnlicher steht im dritten Raum am Rande. Die Flecken der drei folgenden Zacken sind geringer, der letzte hat eine hakenförmige Gestalt. In dem obersten Zwischenraume erscheint ein großer, anfangs ziemlich schmal, längs einer großen Strecke des Randes verlaufender Fleck, der sich dann aber nach innen wendet und beträchtlich an Breite zunimmt, so daß er die nächste Ader erreicht. In diesem breitern Theile bemerkt man eine große Anzahl himmelblauer Schuppen. Noch befindet sich fast in der Mitte des Flügels dem breitern Ende des zuletzt beschriebenen gegenüber ein zackiger nicht großer Fleck, der halb weiß, halb roth ist. Der Körper, die Fühler und Beine sind schwarz, die Brust hat drei Querreihen weißer Punkte. Die-

ser letzte Umstand, so wie die an der Basis rothgefärbten Flügel und die weißstraßligen Vorderflügel möchten mich fast bereden, diesen Schmetterling für einen Trojanischen Ritter zu halten. — Mein Exemplar ist ein Weibchen.

5. Papilio Krusensternia.

Fig. 5. a. b.

P. F. A. alis ecaudatis atris: posticis supra medio cinereis, subtus margine annulis rubris; omnibus subtus basi rubris.

Aus Manilla.

Seine ausgebreiteten Vorderflügel messen 4 Zolle und 9 Linien. Die Hauptfarbe ist schwarz. Die Vorderflügel haben gegen den äußern Rand zu nur schwache Streifen von grünlich grauen Schuppen, welche jedoch an der Unterseite wieder stärker ausgedrückt sind. Die hintere Hälfte der Hinterflügel, mit Ausnahme des Randes, ist mit grünlich grauen Schuppen dicht besetzt; sie wird durch die breiten schwarzen Adern in mehrere Felder getheilt. Im Afterwinkel bemerkt man einen sehr undeutlichen schmalen rothen Halbkreis. Sowohl Vorder- als Hinterflügel sind an der Unterfläche an der Wurzel gerade eben so viel roth gefärbt, als am vorherbeschriebenen Schmetterlinge. Die Hinterflügel sind mit vielen verschiedentlich gestalteten rothen Flecken versehen, von denen mehrere vollkommne Ringe darstellen, andere diese Form aus einzelnen Flecken noch erkennen lassen. Im Afterwinkel steht ein langer Fleck, der an der ersten Ader nach oben und unten in eine Spitze ausläuft und in der Mitte einen herzförmigen schwarzen Fleck einschließt. Ueber diesem Flecken schimmern einige himmelblaue Schuppen im rothen Felde. Der zweite Zwischenraum ist von der Mitte bis ganz unten roth gefärbt, läßt aber zwei über einanderliegende schwarze Flecke übrig, von denen der obere größer und eckig, der untere fast rund ist. Der Fleck des dritten Zwischenraums bildet einen vollkommenen Ring; fast ebenso der vierte, ist nur nach außen etwas offen. In den drei übrigen Zwischenräumen steht immer ein halbmondförmiger Fleck am Rande, ein anderer aber nach der Mitte zu, mit den Spitzen nach dem Rande gekehrt. Der innere Halbbogen des letzten Flecks zeigt einige himmelblaue Schuppen. — Der Körper, die Fühler und Beine sind schwarz; einige Punkte im Nacken, drei Querpunktreihen der Brust auf jeder Seite, so wie Striche auf den Schenkeln und Schienen sind weiß. — Sowohl diese weißen Flecken auf der Brust, als auch die mit dem vorhergehenden Schmetterlinge gleiche Färbung der Hinterflügel an der Wurzel, lassen mich vermuthen, daß beide nur eine Art ausmachen könnten. — Mein Exemplar ist ein Männchen.

6. Papilio Astenous F.

Fig. 6. a. b. c.

Aus Manilla.

Von diesem schönen großen Schmetterlinge war bisher nur das Weibchen bekannt; das um vieles kleinere Männchen unterscheidet sich aber auffallend durch die Zeichnung der Hinterflügel, welche ebenfalls schwefelgelb sind, aber der äußere Rand ist nur mit schmalen Zacken schwarz gefärbt. In der Nähe

der Zacken bemerkt man noch auf dem gelben Grunde eine Menge schwarzer Schuppen, welche wieder eine Zackenreihe bilden, wodurch dieser Theil mit einem schwarzen Flore überzogen zu seyn scheint. Die Strahlen auf den Vorderflügeln sind beim Männchen weißlich, da sie doch beim andern Geschlechte gelblich gefärbt sind. Merkwürdig sind beim Männchen die schmalen starknervigen Flügel, von denen die Vorderflügel meist halb entschuppt angetroffen werden. Derselbe hat auch einen purpurfarbenen schmalen Halsring. Das letzte große hornartige Glied des Leibes, woran die Männchen unter den Nittern immer sehr genau zu erkennen sind, ist weißlich gefärbt, dagegen das sehr kleine Afterglied des Weibchens schwarz behaart erscheint. Keins von den vielen Männchen und Weibchen, die ich gesehen habe, hatte auch auf der Oberfläche des Körpers (an den Flügelwurzeln) solche rothe Flecken, wie Jablonsky beschreibt und abbildet.

Auch eine Varietät von einem Weibchen fing ich, die sich außer ihrer geringen Größe auch durch die Zeichnung der Hinterflügel auszeichnet, wo nämlich die schwefelgelbe Farbe nur noch auf einem großen Flecke in der Mitte beschränkt ist, so wie bei Pap. Helena L. die orangene Farbe. An der Unterseite steht im breiten schwarzen Rande an jeder Rippe ein gelber Punkt. Der rothe Halsring ist auch bei dieser ausgezeichnet breit.

7. Papilio Ledebouria.

Fig. 7.

P. E. A. alis ecaudatis atris: anticis punctis marginalibus, posticis fascia transversa maculari albis; posticis subtus ad angulum ani lunula lutea.

Aus Manilla.

Dieser Schmetterling hat in Hinsicht der Größe und Zeichnung die größte Aehnlichkeit mit Pap. Pammon F., so daß ich anfangs anstand, ihn für eine eigene Art zu halten, besonders da von dem letztern auch eine Varietät mit ungeschwänzten Flügeln angeführt wird. Ich habe von diesem Schmetterlinge sieben Exemplare gesehen, die aber alle ungeschwänzt waren. Die gelblichen, länglichen Flecken, welche die Querbinde auf beiden Seiten der Hinterflügel bilden, sind dreimal so lang, als breit; sie füllen also auch den bei P. Pammon (in der Jablonskyschen Figur Tab. XIX. Fig. 4.) durch blaue Schuppen bedeckten Raum aus. An der Unterseite der Hinterflügel ist im Afterwinkel ein halbmondförmiger bräunlichgelber Fleck zu bemerken, der mit der Ausbucht gegen den innern Rand schaut. Von diesem Fleck ist in einigen Exemplaren auch auf der Oberfläche ein kleiner rothbrauner Fleck übrig. Außer den gewöhnlichen weißen Flecken des äußern Randes der Hinterflügel zwischen den Zacken, trifft man noch an der Unterfläche jedem derselben gegenüber einen andern kleinen, zuweilen halbmondförmigen weißen Querfleck an. — Der Umstand, daß ich einmal diesen Schmetterling mit Pap. Polytes F. in fester Begattung antraf, machte, daß ich meine Exemplare untersuchte, und ich fand, daß alle drei von gegenwärtigem Männchen, so wie meine beiden Polytes Weibchen waren. Beide Schmetterlinge weichen nun ganz auffallend von einander ab, doch haben sie, wenn man sie genauer betrachtet, einiges gemeinschaftliche und zwar nur an der Unterfläche. Hier haben beide sowohl die feinen weißen Längsstreifen an der Wurzel aller Flügel, so wie die drei Bauchlinien und die weißen Punkte der Brust gemeinschaftlich.

8. Vanessa Tameamea.

Fig. 8. a. b.

V. alis basi fuscis, apice atris: anticis fascia media, posticis antemarginali fulva, nigro punctata; posticis subtus obscure viridibus, vitta lata rosacea.

Von Wahu, einer der Sandwichsinseln.

Dieser Schmetterling hat große Aehnlichkeit mit Van. Atalanta L., besonders aber mit der sogenannten Atalanta indica (welche sich sehr als eigene Art auszeichnet). Dieser von den Sandwichsinseln aber übertrifft beide um ein Beträchtliches (um den vierten Theil) an Größe; die Flügel sind an der Oberseite von der Wurzel bis zu den ziegelrothen Binden braun gefärbt. Die Binde der Vorderflügel ist drei Linien breit, enthält nahe am Vorderrande einen länglichen schwarzen Fleck, gegen den hintern Rand des Flügels zu am innern Rande der Binde steht ein großer runder schwarzer Fleck; auch ist die Stelle zwischen beiden Flecken, wo der erste Ast von der großen Mittelrippe abgeht, schwarz gefärbt. In dem schwarzen Raum zwischen Binde und Spitze des Flügels, trifft man drei weiße Flecken an, von denen der größte lange am Vorderrande der Binde näher, der kleinste ebenfalls am Vorderrande, aber der Spitze näher und der dritte mittlere viereckförmige Fleck ziemlich in der Mitte steht. Die Binde der Hinterflügel liegt anderthalb Linien vom äußern schwarzen Rande entfernt und erstreckt sich über vier Rippenzwischenräume, nämlich über den dritten bis sechsten. Die Flecken der dem innern Rande am nächsten gelegenen Zwischenräume sind nur halb so lang, als die beiden übrigen und sind jeder mit einem großen schwarzen Punkte bezeichnet; der dritte längste Fleck hat auch noch einen aber sehr kleinen Punkt. Am Rande des zweiten Zwischenraums, steht ein kleiner blauer mit einem schwarzen Ringe umgebener Fleck auf braunem Grunde. An der Unterseite tritt bei den Vorderflügeln zu dem obern Flecke in der rothen Binde noch ein schwarzer Punkt hinzu, welcher in dem nach der Wurzel des Flügels zu erweiterten dreieckigen Raume der Binde steht. Zwischen dem großen weißen Flecke und der Binde erscheint hier ein bläulicher Strich. Der Raum von den beiden größern weißen Flecken bis zur Spitze, ist schmutzig grün beschuppt. Die Hinterflügel im Ganzen betrachtet sind an der Unterseite schmutzig grün mit dunklern zackigen Binden. Von der Mitte des vordern Randes bis gegen die Mitte des Flügels reicht ein weißgrünlicher zackiger Fleck. Die Stelle, wo an der Oberseite die rothe Binde befindlich ist, ist hier von blasser Rosenfarbe, die aber durch viele über sie zerstreute grüne Schuppen schmutzig erscheint. — Der Körper ist an der Oberseite braun, unten grünlich grau behaart, so wie Taster und Beine; die Fühler schwarz mit weißer Keulenspitze, Augen braun. — Tameamea, der große Held und erste König aller Sandwichsinseln.

9. Cynthia Roeselia.

Fig. 9.

C. alis ferrugineis, fascia lata rubra communi, anticis fascia altera alba.

Aus Brasilien.

Von der Größe des Pap. urticae L., nur sind die Hinterflügel schmal, verlängert, und die Ecke des äußern Randes so vorgestreckt, daß man die Flügel beinahe geschwänzt nennen könnte. Die Grundfarbe der Flügel an der Oberfläche ist schwärzlichbraun, eine ziegelrothe, zwei bis drei Linien breite Binde läuft quer über

die Vorderflügel, und ſetzt ſich über die Hinterflügel ihrer Länge nach fort und hört mit einer Spitze vor dem Hinterrande auf. In der Binde der Vorderflügel bemerkt man vorn zwei zackige ſchwarze Streifen; eine eben ſolche läuft auch der Länge der Binde nach auf den Hinterflügeln. Dicht an die Binde der Vorderflügel, nach einem ſchmalen braunen Zwiſchenraume, gränzt eine bläulich weiße Querbinde, welche aus fünf länglichen Flecken beſteht, von denen die beiden hintern nach außen einen Einſchnitt haben. Außer dieſen gibt es noch in einiger Entfernung von dem äußern Rande aller Flügel eine Reihe von kleinen weißen Flecken, die bei den Hinterflügeln allmählig ſchmäler und undeutlicher werden. Von der Unterſeite der Flügel iſt nur zu bemerken, daß alle dunkle Farben der Oberſeite, hier ſehr viel bläſſer ſind, beſonders iſt die rothe Binde der Hinterflügel hier mit dem ganzen Flügel faſt einfarbig; es hat ſich aber in ihrer Mitte ein kleiner bräunlicher Fleck eingefunden. Der Körper iſt oben braun, unten grau; die Fühler ſind braun mit gelber Keule.

10. Apatura Rarik.

Fig. 10.

Ap. alis ferrugineis: anticis fascia abbreviata, posticis disco albis, anticis macula magna lutea ad marginem posticum.

Von den Koralleninſeln Radack, im nördlichen ſtillen Meere.

Von der Größe der Ap. Bolina. Die Grundfarbe iſt dunkelbraun. Die Vorderflügel haben eine weiße aus vier länglichen Flecken beſtehende kurze Binde, die ihre Richtung von der Mitte des Vorderrandes nach dem äußern Rande hin nimmt; ſie erſtreckt ſich über vier Zwiſchenräume, vom zweiten bis zum vierten. In einiger Entfernung vom äußern Rande ſieht man noch ſechs Punkte, von denen der oberſte ſehr groß iſt. Faſt von der Mitte des Flügels bis zum hintern Rande in die Nähe des hintern Winkels erſtreckt ſich ein breiter krummer bräunlichgelber Fleck. Die obere Hälfte der Hinterflügel ſchimmert etwas bräunlichviolett. In der Mitte der Flügel ſteht ein großer länglichter Fleck, deſſen unterer und äußerer Rand ſchmutziggelb eingefaßt iſt. An der Unterſeite der Flügel bemerkt man dieſelbe Farbenvertheilung, nur daß die dunklern Farben hier bläſſer und undeutlicher erſcheinen; eigenthümlich haben die Vorderflügel am Vorderrande zwiſchen Wurzel und weißer Binde drei kleine weiße ſchwarz eingefaßte Flecken. Auſſerdem ſind hier alle Flügel am äußern Rande mit einer doppelten Reihe von graulichen länglichen Flecken umringt. — Der Körper iſt oben ſchwarzbraun, unten weiß gefleckt; die Fühler ſchwarz mit gelber Spitze, Taſter und Füße weißlich grau.

Rarick iſt einer der Anführer auf der Rumanzoffs-Gruppe, der uns zuerſt freundſchaftlich entgegen kam.

11. Apatura Kraimoku.

Fig. 11.

Ap. alis fuscis, marginibus duplici serie punctorum albornm.

Von Guaham, der ſüdlichſten Inſel der Marianen.

Von der Größe der Ap. Bolina, einfarbig dunkelbraun mit einem olivengrünen Schimmer. Ganz dicht am äußern Rande aller Flügel läuft eine Reihe von kleinen weißlichgrauen Punkten, von denen

immer zwei in einem Zwischenraume stehen. In einer Entfernung von zwei Linien vom Rande, befindet sich eine zweite Reihe von größern weißen Punkten, von denen immer einer in einem Zwischenraume steht. — An der Unterseite haben die Flügel außer der Zeichnung auf der Oberseite noch zwei weiße Punkte am Vorderrande der Vorderflügel in der Nähe der Wurzel. Körper und Füße braun, Fühler schwarz.

Kraimoku Befehlshaber der Insel Wahu, einer der Sandwichsinseln.

12. Idea Abigar.

Fig. 12. a. b.

J. alis albis nigro cinctis, margine punctis albis duplici serie, anticis fascia apicali transversa alba, medio posticisque subtus striis ferrugineis.

Aus Manilla.

Diese Art hat die Größe der Pontia Crataegi, nur sind die Flügel schmäler. Die Hauptfarbe ist weiß. Die Vorderflügel sind aber mit so vieler schwarzbrauner Farbe gezeichnet, daß nur ein dreieckiger Raum, der durch eine schwarze Rippe in zwei über einanderliegende Flecken getheilt wird, am hintern Rande übrig bleibt. Noch bemerkt man eine weiße breite Querbinde gegen die Spitze der Flügel zu, an welche sich ein großer eckiger Fleck, dem äußern Rande näher, anschließt. Der äußere schwarze Rand ist mit einer doppelten Reihe weißer Punkte bezeichnet, die aber in der Nähe der Spitze verschwinden. An der Flügelwurzel sieht man zwei gerade und am äußern Rande des großen weißen Flecks einen dritten krummen gelbbraunen Strich. Die Hinterflügel sind ebenfalls weiß, ihr vorderer Rand mit einer schmälern, der hintere Rand aber mit einer breitern braunen Binde eingefaßt. Nahe am Rande in der Binde sieht man eine doppelte Reihe weißer Punkte, von denen immer vier in einem Zwischenraume stehen. Im dritten Zwischenraume trifft man eine harte schwarze länglichte Masse an, welche dem an dieser Stelle befindlichen Sacke der verwandten Arten entspricht. An der Unterseite haben die Vorderflügel dieselbe Zeichnung, wie an der Oberseite, nur ist das dunkle Braun hier mehr röthlich braun. Die Hinterflügel haben hier in dem breiten braunen Rande viele länglichte hellbraune Flecken, die am Hinterrande mit ihren Spitzen in das weiße Feld hineinragen. Rückenschild, Fühler und Beine sind schwarz, der Hinterleib oben braun, unten gelb. Weiße Punkte stehen auf der Stirn, dem Kopfe, an der Wurzel der Vorderflügel oben und unten, und der Beine, und auf der Basis der Hinterflügel selbst auf der Unterseite; auch sind die Striche der Schenkel und die Taster weiß. —

Abigar, Befehlshaber einer kleinen Insel der Rumanzoffs-Gruppe.

13. Idea Manuja

Fig. 13. a. b.

J. alis rufo ferrugineis, nigro cinctis, punctis duplici serie marginis, maculisque utrinque lacteis, posticis subtus nigro venosis.

Aus Brasilien.

Dieser Schmetterling hat in Hinsicht der Größe und Zeichnung große Aehnlichkeit mit J. Eresimus; in letzterer Rücksicht auch mit J. Berenice. Seine Farbe ist röthlich braun; der vordere und

äußere Rand aller Flügel iſt ſchwarz gerandet; vorzüglich breit an den Hinterflügeln. In demſelben trifft man die gewöhnliche doppelte Reihe weißer Punkte an, von welchen die der äußern Reihe an der Spitze der Vorderflügel verſchwindet; auch gegen die hintere Ecke zu bleibt ein Punkt in jeder Reihe aus. Im vordern Rande der Vorderflügel ſtehen drei, an demſelben wieder drei, daran gleich neben dieſen zwei, und längs dem äußern Rande endlich vier größere milchweiße Flecken. Im vordern Theile der Hinterflügel bemerkt man vier weiße Flecken. Auf der untern Seite ſind die Flügel faſt eben ſo gezeichnet, wie auf der obern, nur iſt die aus größern Punkten beſtehende doppelte Reihe hier ununterbrochen. Die Hinterflügel haben hier eine etwas hellere Farbe, alle Adern ſind ſchwarz, einige von ihnen ſind mit einer ſchmalen weißen Kante eingefaßt, ſo wie die mittlern Flecken der Oberſeite hier länger werden und die Adern eine Strecke entlang begleiten. Kopf, Rückenſchild, Bruſt, Fühler und Taſter ſind ſchwarz; Kopf, Hals und Bruſt haben weiße Flecken. Die Farbe des Hinterleibes iſt dunkelbraun, unten mit einer weißen Längslinie. — Manuja, ein Vornehmer der Sandwichsinſeln, der die Reiſe von O Waihi nach Wahu auf dem Rurik machte.

14. Idea Plexippus L.

Fig. 14. a. b.

var. alis posticis margine nigro supra punctis albis duplici serie.

Von dieſem in Amerika und China zugleich vorkommen ſollenden Schmetterlinge habe ich eine Varietät in Californien gefangen, welche die doppelte Reihe weißer Punkte auch auf dem ſchwarzen Rande der Hinterflügel an der Oberſeite beſitzt; dann iſt ebenfalls die doppelte Punktreihe auf der Oberfläche der Vorderflügel gegen den Hinterwinkel nicht unterbrochen, wie in der Herbſtiſchen Abbildung. Von dem von Herbſt auf der zweiten Rippe (von innen) der Hinterflügel angegebenen ſchwarzen Flecke ſehe ich ſo wenig auf meinem Exemplare eine Spur, als auf der Herbſtiſchen Abbildung ſelbſt.

15. Euploea Kadu.

Fig. 15. a. b.

E. alis supra atro coeruleis: anticis macula albo vittata postisque marginis cyaneis; posticis macula flavescente.

Aus Guaham, der ſüdlichen Inſel der Marianen.

Dieſer Schmetterling hat ganz die Geſtalt und faſt die Zeichnung des Pap. Phaenareta (Schaller, Naturforſch. 21. St., S. 177. Tab. V.) Seine Vorderflügel zeichnen ſich vorzüglich durch den in der Mitte ſtark nach hinten ausgebogenen Hinterrand, ſo daß dieſe in einer natürlichen Ausbreitung doch immer die Hälfte der Hinterflügel bedecken. Die Farbe der Vorderflügel iſt oben ſchwarzblau; in der Mitte zwiſchen der erſten und zweiten Rippe vom hintern Rande ſieht ein großer herzförmiger Fleck von ſchöner Ultramarinfarbe, deſſen Spitze der Flügelwurzel zugekehrt iſt. In dem obern Theile dieſes Flecks bemerkt man einen bläulich weißen langen Querfleck. Ueber dem großen herzförmigen

Flecke iſt einer, am obern Rande ein anderer, und am äußern Rande noch 5. himmelblaue Punkte; nahe an der Spitze des Flügels ſtehen zwei weiße Punkte. Die Hinterflügel haben zwei Hauptfarben, die durch eine von der Wurzel bis zur Mitte des äußern Randes verlaufende Linie von einander geſchieden werden. Die vordere Hälfte ſieht verblichen aus, indem ſie von einer gelblich grauen glänzenden Farbe iſt, welche gegen die Mitte dunkelgrau wird. Die hintere Hälfte dagegen ſchillert blau von einem dunkelbraunem Grunde. In der vordern Hälfte trifft man in der Mitte einen großen länglichen Fleck von gelblich brauner Farbe an, welcher mehlig ausſieht und an die dunkelbraune Farbe anſtößt. In der Mitte des äußern Randes bemerkt man noch 3. himmelblaue Punkte, von denen der vorderſte der größte iſt. — Die Unterſeite der Flügel zeigt eine dunkelbraune Farbe. Ganz dicht am äußern Rande der Vorderflügel ſteht eine Reihe milchweißer Punkte; eine zweite gleichfalls milchweiße Reihe entſpricht der an der Oberſeite beſchriebenen, nur ſind die der Flügelſpitze nähern hier kleiner. Zwiſchen der zweiten und dritten Rippe vom hintern Rande befindet ſich ein querovaler milchweißer Fleck in der Mitte. Der Raum von der zweiten Rippe bis zum hintern Rande iſt von derſelben Farbe, wie der vordere Theil der Hinterflügel an der Oberſeite; auch hier bemerkt man in der Mitte einen ſolchen mehlſtaubartigen gelblich braunen Fleck. Noch trifft man an dem obern Rande des zuletzt beſchriebenen Flecks einen ſchwarzbraunen länglichen Ring an, welcher dem weißen Streifen im großen herzförmigen Flecke der Oberſeite entſpricht. Die dunkelbraune Farbe der Hinterflügel ſchimmert an der Unterſeite etwas röthlich. Ganz dicht am hintern Rande ſtehen acht weiße Punkte; eine andere etwas weiter vom vordern und hintern Rande entfernte Reihe beſteht aus neun bläulichen Punkten. Körper, Fühler und Beine ſind dunkelbraun. Auf dem Kopfe, Halſe, der Bruſt und den Wurzeln der Flügel an der Unterſeite findet man die gewöhnlichen weißen Punkte. — Kadu, ein Einwohner der Karelinen, reiſte acht Monate lang auf dem Rurik.

16. Paphia Boebera.

Fig. 16. a. b.

P. alis glaucescentibus supra late nigro cinctis, atroque venosis, posticis subtus margaritaceis.

Aus Manilla.

Von der Größe des P. Crataegi L. Der größte Theil der Flügel an der Oberſeite iſt blaß meergrün. Der vordere Rand der Vorderflügel iſt mit einer anderthalb Linien breiten ſchwarzen, der äußere Rand derſelben mit einer 3. Linien breiten und endlich der äußere Rand der Hinterflügel mit einer 4 Lin. breiten ſchwarzbraunen Binde umgeben. Alle Rippen ſind überdies breit ſchwarz gefärbt. Der dunkle Rand der Hinterflügel glänzt an den Seiten, iſt aber am Afterwinkel matt. An der Unterſeite haben die Vorderflügel eine grünlich perlmutterartige Farbe, die mittlern Rippen ſind dunkelbraun eingefaßt, die Spitze und der äußere Rand des Flügels aber grau. Die Hinterflügel glänzen hier ganz perlmutterartig; die Rippen und einige Stellen des äußern Randes ſind ſehr blaß graubraun gefärbt. Die Farbe des obern Theils des Körpers iſt eigentlich ſchwarz, aber mit meergrünen Schuppen und Haaren bedeckt, unten dagegen, weiß gefärbt. Fühler ſchwarz, Augen braun, Füße weiß.

17. Neptis Illigera.

Fig. 17. a. b.

N. alis atris: anticis stria longitudinali maculaque rotunda, posticisque fascia transversa albis.

Aus Manilla.

Der N. Melicerta und Agathe an Größe gleich und der Zeichnung nach ähnlich. Die Farbe der Flügel ist schwarzbraun; von der Wurzel der Vorderflügel bis zur Mitte derselben erstreckt sich ein weißgrauer Streifen; zwischen seinem innern Ende und dem hintern Flügelwinkel steht ein großer rundlicher weißer Fleck; drei ausgezeichnete aber sehr kleine weiße Fleckchen befinden sich zwischen dem großen Flecke und der Flügelspitze über einander gereiht. Vor und hinter diesen dreien bemerkt man noch zwei weiße Punkte. Am äußern Rande laufen noch zwei sehr undeutliche hellbraune Linien, von denen die innere abgekürzt ist. Dicht am hintern Rande in der Mitte ist ein länglichter weißer Fleck zu unterscheiden, welcher bei natürlich ausgebreiteten Vorderflügeln mit der breiten weißen Querbinde der Hinterflügel zusammentrifft. Diese Binde nimmt die Mitte der Flügel ein und reicht vom innern Rande bis nahe an den vordern; den äußern Rand umgibt in einiger Entfernung von demselben eine hellbraune Linie. An der Unterseite der Flügel trifft man mehr weiß an: der Längsstrich der Vorderflügel ist breiter geworden und hat noch einen schmalen gleich langen über sich erhalten. Der äußere Rand ist fast mit einer dreifachen Reihe von Linien umgeben, die aber oft unterbrochen werden. An den Hinterflügeln findet man hier über der breiten Binde noch eine schmale gleichlange etwas gekrümmte. Der äußere Rand ist mit einer dreifachen weißen Einfassung geziert, von welcher die mittlere Linie die breiteste ist. Der Körper hat oben eine schwarzbraune Farbe mit den Fühlern gemeinschaftlich, unten ist er nebst Tastern und Schenkeln weiß; der übrige Theil der Beine erscheint braun. Noch bemerkt man am vordern Rande des Rückens einen hufeisenförmigen Fleck, welcher mit grünen und rothen Goldfarben prangt.

Wenn man diese Art mit der Melicerta vergleicht, so wird man leicht sehen, daß die gegenwärtige der runde Fleck und schmale Strich der Vorderflügel und die fehlenden weißen Einfassungen der Hinterflügel an der Oberseite unterscheiden.

18. Acraea Claudina.

Fig. 18. a. b.

Acr. alis flavis, supra extus nigro cinctis, anticisque fascia nigra transversa antesapicali, subtus fusco irroratis.

Aus Brasilien.

Die Farbe der Flügel an der Oberseite ist ockergelb. Die Größe ist etwas geringer, als die ihr am nächsten stehende Ac. Sirena; auch ist der Hinterwinkel der Vorderflügel bei gegenwärtiger sehr eckig, wodurch sie von den übrigen dieser Gattung abweicht. Ein breiter Theil der Spitze und der äußere Rand der Vorderflügel sind schwarz; eben so eine von der Mitte des Vorderrandes bis gegen den Hinterwinkel zum äußern Rande sich erstreckende schmale Binde, die jedoch vorn recht breit ist. Die Mitte dieser

Querbinde verbindet mit der schwarzen Flügelspitze eine schwarze Linie in schiefer Richtung. Zwischen der Flügelwurzel und der Querbinde bemerkt man noch am Vorderrande vier kleine zackige Querstriche, die einige Aehnlichkeit mit denen bei der Gattung Argynnis F. vorkommenden haben. An den Hinterflügeln ist der schwarze äußere Rand, der gegen den Afterwinkel zu noch durch zwei feine zackige schwarze Linien verstärkt wird, und einige zackige schwarze Striche an der Wurzel anzumerken. An der Unterseite ist die Hauptfarbe hellgelb. Die Querbinde der Vorderflügel ist hier braun und undeutlich. Den äußern Rand aller Flügel umgeben zwei feine zackige braune Linien; solche Linien sieht man die Wurzel der vordern und die vordere Hälfte der hintern Flügel in querer Richtung überziehen und sich auf letztern zu einzelnen Binden reihen. Noch ist in der Mitte der Hinterflügel ein größerer und an der zackigen Randlinie gränzend eine Reihe kleinerer brauner Punkte zu bemerken. Körper und Fühler oben dunkelbraun, unten beide weiß; die Keule der Fühler und die Beine hellbraun.

19. Mechanitis Meriana.

Fig. 19. a. b.

M. alis atris: macula baseos (posticorum antica) faciaque externa fulvis, supra medio, subtus undique albo punctatis.

Aus Brasilien (Rio Janeiro.)

Die Größe und der Bau stimmen mit der ihr sehr ähnlichen M. Euterpe überein, aber der bloßen Beschreibung nach ist sie schwer von Susanna zu unterscheiden. Als die Hauptfarbe der Flügel muß man die schwarze annehmen; an den Vorderflügeln bemerkt man zuerst einen dreieckigen röthlich gelben Fleck, welcher von der Wurzel bis in die Mitte des Flügels reicht, hier abgerundet ist und am vordern und hintern Flügelrande einen schmalen schwarzen Rand zurücklässt. Zwischen der Flügelspitze und dem großen Flecke läuft eine zackige röthlich gelbe breite Querbinde, an der man an ihrer innern Seite einen tiefen Einschnitt bemerkt. Sie kömmt dem vordern Rande sehr nahe, aber vom äußern bleibt sie sehr entfernt. Zwischen beiden Flecken trifft man noch vier zerstreute weiße Punkte an. Von der Wurzel der Hinterflügel bis zur Mitte derselben erstreckt sich dicht am vordern Rande ein länglicht viereckiger röthlich gelber Fleck, welcher gegen den innern Rand zu zwei Einschnitte und nach dem äußern Rande hin zwei Ausschnitte zeigt. Von derselben Farbe trifft man auch anderthalb Linien vom äußern Rande eine breite zackige Querbinde an, welche weder vordern noch innern Rand erreicht; nach innen hat sie Ausschnitte, nach außen hervorstehende Zacken. Am innern Rande des Flügels zwischen Wurzel und Binde stehen fünf weiße Punkte, von denen vier eine Reihe bilden; andere undeutlichere stehen zwischen beiden Flecken. An der Unterseite ist die größere Zahl und Deutlichkeit der weißen Punkte in der Mitte und einer Punktreihe des Randes aller Flügel zu bemerken. Außer diesen ist der röthliche Wurzelfleck der Hinterflügel hier in einen kleinen gang an der Wurzel und in einen größern kreuzförmigen Fleck geschieden. Von den Theilen des Körpers kann ich nur von dem Rücken, der Brust und den Beinen anmerken, daß sie weiße Punkte haben; das übrige fehlt meinem Exemplare.

20. Pontia Henningia.

Fig. 20. a. b.

P. alis atris: anticis fascia lata transversa alba, posticis supra medio maculisque subtus lateralibus sulphureis, basique coccineis.

Aus Manilla.

Ist etwas kleiner, als (die Herbstische Abbildung der) Pasithoe, mit der sie große Aehnlichkeit hat. Die Hauptfarbe ist rein schwarz, glanzlos. Vom Vorderrande der Vorderflügel nicht weit von der Wurzel fängt eine drei Linien breite weiße Binde an und erstreckt sich bis zum hintern Winkel, den sie aber nicht erreicht. Die Wurzel der Flügel ist durch einzelne weiße Schuppen grau; außerhalb der Binde dicht an ihr steht ein weißer Punkt. Gegen den äußern Rand und die Spitze hin bemerkt man noch einige undeutliche graue Flecken. Die Hinterflügel sind ganz an der Wurzel schwarz grau, dann schimmern sie ein wenig weißgrau und darauf folgt die schwefelgelbe Farbe, welche durch eine breite den größten Theil des vordern und den ganzen äußern Rand einnehmende schwarze Binde halb eingeschlossen wird, auch die mittlern Adern sind schwarz. An der Unterseite sind die grauen Flecken der Spitze der Vorderflügel in fünf weiße verwandelt. Bei den Hinterflügeln kommen zu der gelben Farbe noch 3. länglichte Flecken am äußern Rande und ein runder in der Mitte hinzu. Die Wurzel der Flügel ist hier scharlachroth. Der Hinterleib weiß, die übrigen Körpertheile schwarzgrau.

21. Pontia Olga.

Fig. 21. a. b.

P. alis anticis albis, venis margineque nigris, subtus apice flavo maculatis, posticis aurantiacis, margine nigris.

Aus Manilla.

Diese Art hat die Größe der P. Rapae und die größte Aehnlichkeit mit Iudith. Die Vorderflügel sind weiß, das letzte Ende des Vorderrandes, der ganze äußere Rand und die vordern Rippen sind schwarz. Die Hinterflügel haben eine goldgelbe Farbe, ihr vorderer und äußerer Rand sind schwarz eingefaßt. An der Unterseite ist die schwarze Farbe der Oberseite braun geworden, die beiden mittlern Rippen sind breiter gefärbt und an der Spitze bemerkt man drei hellgelbe Flecken. Die Hinterflügel sind hier schwefelgelb, nur der äußere Rand ist braun gefärbt, so wie die drei vordersten Rippen. Fühler schwarzbraun, kaum sichtbar an der innern Seite bis zur Hälfte weiß punktirt. Rücken braun, weiß behaart, Brust weiß, Hinterleib oben gelb, unten weiß, Füße braun.

P. Iudith F. unterscheidet sich durch den röthlich gefleckten schwarzen Rand der Hinterflügel und durch den Mangel der 3. gelben Flecken an der Unterseite der Vorderflügelspitze.

22. Pontia Mercedis.

Fig. 22. a. b.

P. alis albis, macula antica triangulisque duplici serie marginis nigris, posticis subtus flavis, albo venosis, antice fulvo cinctis.

Aus Talcaguano in Chili.

Fast so groß wie das Männchen von P. Brassicae. Die Farbe der Flügel an der Oberseite ist weiß, mit einem starken Perlmutterglanze an der Wurzel. Ein langer viereckiger Fleck reicht von der Mitte des Vorderrandes der Vorderflügel bis auf den dritten Theil der Flügelbreite hinab. Ungefähr drei Linien vom äußern Rande bemerkt man eine Reihe dreieckiger Flecke, die mit ihren Spitzen nach dem äußern Rande gekehrt und deren Ecken der Basis in Haken ausgezogen sind. Der dem Hinterrande nächste ist nur ein länglichter Fleck. Alle diese Flecken stehen in den Zwischenräumen der Rippen. Vom äußern Rande selbst fangen lange keulförmige Flecken, die aber auf den Rippen befindlich sind, mit ihrer Basis an und laufen fast bis zur andern Reihe. An den Hinterflügeln bemerkt man ebenfalls diese doppelte Reihe Flecken, doch sind sie schwächer und die des Randes durch die weiße Rippe getheilt. Unten sind die Vorderflügel ebenfalls weiß, doch ist ein breiter Raum der Spitze hellgelb gefärbt. Der große Fleck ist hier, wie die doppelte Reihe der kleinern viel schwächer und reicht nicht bis zum vordern Rande. Die Hinterflügel sind hier hellgelb, der vordere Rand schmal goldgelb gefärbt, die weißen Rippen mit einer schmalen schwärzlichen Linie eingefaßt. Die doppelte Reihe der dreieckigen Flecken ist fast dieselbe, wie an der Oberseite; in der Mitte der Flügel bemerkt man noch einen eiförmigen weißen Fleck. Der Leib ist oben schwärzlich, unten mit den Beinen weiß. Die Fühler schwarz mit weißen Ringen.

23. Colias Andrea.

Fig. 23. a. b.

C. alis albis, margine antico externoque late nigro cinctis, posticis subtus sulphureis.

Aus Manilla.

Von der Größe des C. Rhamni, der Phryne und dem Weibchen der Drusilla (Herbst Taf.) sehr ähnlich. Flügel oben weiß; der breite vordere und der zackige äußere Rand der Vorderflügel schwarzbraun gefärbt; doch bleibt die Spitze weiß und hat nur schwarze Rippen. Der äußere Rand der Hinterflügel ist breit schwarzbraun. Unten sind die Vorderflügel ebenfalls weiß, die Spitze ist aber auch breit braun und schließt einen länglichen weißen Fleck ein. Die Farbe der Hinterflügel ist unten schwefelgelb, der hier noch breitere äußere Rand braun. Körper schwärzlich, mit weißen Haaren und Schuppen bedeckt, Fühler schwarzbraun, Schienen und Füße gelbbraun.

24. Hipparchia Stellera.

Fig. 24. a. b.

H. alis supra fuscis, subtus albicantibus, fasciis duabus communibus fuscis, anticis, ocello magno utrinque bipupillato, posticis supra duobus, subtus sex.

Aus Manilla.

Dieſe Art hat ganz die Größe der H. Lisander (Herbſt Taf. 195. Fig. 4. 5.) mit welcher und mit Baldus F. ſie große Aehnlichkeit hat. Die Farbe der Flügel iſt oben braun mit einem ſchwachen olivengrünen Schimmer; die vordern haben an der gewöhnlichen Stelle ein großes ſchwarzes Auge mit gelber Iris und zwei kleinen ſtahlblauen Pupillen. Die Hinterflügel zeigen in der Mitte des äußern Randes zwei halb ſo große Augen, ebenſo gefärbt, nur mit einfacher Pupille. Der äußere Rand iſt bei beiden Flügeln dunkler. Unten iſt die Farbe der Flügel weißlich; der äußere Rand aber, zwei ſchmale Querbinden, unzählige kleine Strichlein, ſo wie die Ringe um die gelbe Iris und der Vorderrand der Vorderflügel ſind braun. Der Körper braun, unten weißlich; Fühler ſchwarz und weiß geringelt, am Ende braunroth. Noch ſind an dieſem Schmetterlinge zwei länglichte durchſcheinende Blaſen an der Wurzel der Vorderflügel, beſonders an der Unterſeite zu bemerken, welche erweiterte Tracheen ſind und den Schmetterling zum Fluge leichter machen.

25. Lycaena Schaeffera.

Fig. 25. a. b.

L. alis nigris, anticis utrinque medio albis; omnibus subtus basi argenteo maculatis, posticis fasciis duabus albis: postica atro maculata.

Aus Manilla.

Ungefähr von der Größe der L. Damis und Aesopus, mit welchen dieſe Art auch im Baue und einigermaßen in der Zeichnung übereinſtimmt. Oben ſind die Flügel ſchwarzbraun, ſchillern in gewiſſem Lichte kupfergrün; die Vorderflügel haben hier einen länglichen weißen Fleck in der Mitte, der gegen die Wurzel hin ſpitz zuläuft; unten erſtreckt ſich dieſer Fleck bis zum hintern Rande. Hierſelbſt trifft man auch an der Wurzel nahe dem Vorderrande einen breiten kurzen Streifen von ſilbergrüner Farbe. Oben ſind die Hinterflügel einfarbig ſchwarzbraun, unten haben ſie an der Baſis einen großen und zwei kleine ſilbergrüne Flecken. Dann trifft man zwei über einander liegende breite weiße Querbinden an, von denen die hintere acht länglichte ſchwarze Flecken in einer Reihe enthält. Die braune Farbe iſt an der Unterſeite heller. Der obere Theil des Körpers nebſt den weißgeringelten Fühlern hat eine ſchwarzbraune Farbe, unten iſt der Körper und die Füße weiß.

26. Lycaena Cramera.

Fig. 26. a. b.

L. alis supra brunneis, subtus griseis, fascia communi marginali utrinque fulva, subtus punctis nigris, albo cinctis.

Aus Teneriffa.

Größe und Gestalt des L. Icarus. Die Farbe der Flügel an der Oberseite ist dunkelbraun mit einem grünen Seidenglanze. Kaum eine halbe Linie vom äußern Rande läuft eine mehr als eine halbe Linie breite gelblich rothe etwas zackige Binde über beide Flügel auf beiden Flächen. Unten ist die gemeinschaftliche Farbe der Flügel grau. Die Vorderflügel haben gegen die rothe Binde hin acht nahe beisammenstehende große schwarze Punkte, die mit weissen Ringen eingefaßt sind; nur einer dieser Punkte steht allein, die andern bilden fast eine Reihe. Auf den Hinterflügeln bemerkt man unten auch auf jedem zwölf sehr kleine weiß eingefaßte schwarze Punkte in drei Querreihen: die oberste zu vier, die mittlere zu drei und die hintere zu fünf Punkten. Der Rand außerhalb der rothen Binde, ist auf der Unterseite weiß und hat eine Reihe schwarzer Punkte. Weißgeringelt Fühler und Körper oben schwarz, unten grau.

Diese beschriebene Art ist vermuthlich ein Weibchen; das Männchen könnte ganz verschieden aussehen.

27. Castnia Pallasia.

Fig. 27.

C. alis anticis fusco virentibus, griseo fasciatis, posticis atris, fascia luteoa punctisque marginis albis, fascia media maculari rubra.

Aus Brasilien.

In Hinsicht der Größe und Zeichnung hat sie große Aehnlichkeit mit C. Licus. Die Grundfarbe der Vorderflügel ist dunkel olivengrün; auf ihr bemerkt man zwei Flecken und eine zackige Längebinde von bräunlichgrauer Farbe. Der kleinste dreieckige Fleck liegt am Vorderrande über die Mitte desselben hinaus, der zweite dreimal so große am Hinterrande dem Hinterwinkel nahe; die Binde zwischen beiden, indem sie vom Hinterrande, der Wurzel näher, gegen die Spitze hin sich erstreckt, und von ihrer obern Hälfte einen breiten Ast nach dem äußern Rande hin schickt. Die Hinterflügel sind an der Basis bräunlichviolett, dann folgt gegen die Mitte zu eine breite weiße mit braunen Rippen durchzogene Querbinde. Die Grundfarbe des übrigen hinteren Flügeltheils ist schwarz. In diesem steht eine aus acht ziegelrothen Flecken bestehende Querbinde, an welchem die dem Vorderrande näheren Flecken die kleinsten sind. Ganz am äußern Rande stehen fünf größere und zwei ganz kleine weiße Punkte. An der Unterseite der Vorderflügel schimmert die Grundfarbe blau; die mit dem großen Fleck zusammengelaufene Binde und der kleine Fleck sind hier gelblich weiß; am äußern Rande hat sich noch eine Reihe von sieben viereckigen weißlichgrauen Flecken eingefunden. An der Flügelwurzel am Vorderrande bemerkt man einen rothen Streifen. Die Zeichnung der Hinterflügel auf der Unterseite, unterscheidet sich nur

dadurch von der Oberſeite, daß die Binde und Flecken hier größer und eckiger geworden ſind. Der Leib iſt braun, oben grünſchimmernd; das letzte Glied des Leibes gelblichroth; Fühler ſchwarz, Beine mit rothen Streifen.

28. Sphinx pungens.

Sph. alis anticis griseis, nigro fasciatis, annulo medio strioque duabus longitudinalibus atris, posticis basi rufis, nigro trifasciatis, abdomine maculis lateralibus rufis atrisque alternis.

Sphinx Convolvuli var. Drury Ins. I. Tab. 25. Fig. 4.

Aus Port Jackſon in Neu-Holland.

Dieſe mit Sph. Convolvuli auch von Fabricius verbundene Art hat eigentlich mehr Aehnlichkeit mit Sph. Ligustri, als mit jener. Die Hauptfarbe der Vorderflügel iſt weißgrau auf braunem Grunde mit vielen zackigen ſchwarzbraunen Querbinden, von denen eine in der Mitte die größte und dunkelſte. Ausgezeichnet ſind ein kleiner Ring und zwei kurze Streifen in der Mitte und ein anderer Strich mit zackigem Ende an der Spitze der Flügel. Die Hinterflügel ſind an der Wurzel roth, gegen die Mitte blaßroth, der breite äußere Rand grau. Drei ſchwarze Binden bezeichnen ſie vorzüglich: eine faſt ringförmige, die rothe Farbe einſchließende an der Wurzel, eine mittlere ſchmale am innern Rande zackige und eine dritte breite Binde am grauen Rande. Unten haben die Vorderflügel eine bräunlich graue Farbe; zwei bis drei Linien vom äußern Rande läuft eine ſchmale geſchlängelte ſchwarzbraune Querlinie. Die Hinterflügel ſind hier hellgrau, welches gegen den innern Rand zu immer weißer wird. Eine ſchwarze, beſonders am innern Rande breite Querbinde läuft über die Mitte des Flügels, hinter ihr folgt eine weißliche Binde, und endlich wird der Flügel durch einen graubraunen breiten Rand begränzt. Der Körper iſt oben und an den Seiten grau; auf dem Rücken läuft auf jeder Seite nahe an den Flügelwurzeln ein breiter ſchwarzer Strich, der ſich nahe am Anfange des Hinterleibes erſt etwas nach der Mitte, dann aber plötzlich quer nach der Seite umbiegt. Auf jeder Seite des Hinterleibes ſtehen fünf viereckige roſenrothe Flecken, welche gegen das Ende des Leibes kleiner und zuletzt undeutlich werden. Zwiſchen den beiden oberſten Flecken befindet ſich ein ſchwarzer kurzer Strich, zwiſchen den übrigen ein breiter viereckiger ſchwarzer Fleck. Unten iſt die Mitte des Körpers weiß, auf dem Bauche ſtehen der Länge nach drei ſchwarze Punkte, auch die drei letzten Tracheenmündungen auf jeder Seite ſind ſchwarz. Die kurzen Fühler ſind vorn dunkelbraun, hinten weiß, Beine grau.

Sph. Convolvuli übertrifft dieſe Art an Größe, ihr fehlt der kleine Ring und die Längsſtriche der Vorderflügel, ihre Hinterflügel ſind grau u. dgl.

Viel leichter könnte man gegenwärtige Art für Sph. cingulata F. halten, die ſich durch den weißen Punkt der Vorderflügel und die fünf ſchwarzen Punkte des Bauchs unterſcheiden läßt.

Unſere Art ſoll mit dem Rüſſel ſehr empfindlich ſtechen.

29. Zeuzera viridicans.

Fig. 29.

Z. alis flavis, maculis duabus magnis punctisque viridibus.

Aus Manilla.

Ganz von der Größe und Gestalt des Hepialus Humuli F. Die Grundfarbe der Flügel ist hellgelb, welche mit vielen großen und kleinen grünen glänzenden Flecken überstreut sind. Von dieser Farbe sind an den Vorderflügeln die Wurzel, dann ein großer runder Fleck, und auf diesen folgt ein langer Fleck; außer diesen sind noch zehn kleinere Flecken zu bemerken. An den Hinterflügeln trifft man eine aus einem innern runden und einem großen langen Flecke bestehende Querbinde am hintern Rande an; am Vorderrande und in der Mitte stehen noch einige kleinere Flecken. Die Unterseite der Flügel unterscheidet sich gar nicht von der Oberseite. Noch ist an den Hinterflügeln eine gegen vier Linien lange gekrümmte braune Borste an der Basis zu bemerken. Die schwarzen Fühler bis zur Mitte breit gekämmt, dann schmal sägeförmig. Die Haare auf dem Halse, Kopfe und der Brust sind braun; das übrige ist bei meinem Exemplare abgerieben.

30. Noctua bambucina.

Fig. 30.

N. alis atris, anticis chalibeo strigosis, apice annuloque collari, posticis margine lato externo anoque aurantiacis.

Aus Manilla, auf den Bambusbäumen.

Sie hat die Größe der N. libatrix. Die Vorderflügel sind dunkelschwarz, nahe am vordern und am hintern Rande ein langer Strich von stahlblauer Farbe; von derselben Farbe zwei Punkte und ein Haken in der Mitte und endlich in einiger Entfernung vom äußern Rande acht kurze Striche übereinander, die gleichsam eine Querbinde bilden. Von röthlich gelber Farbe ist die Spitze der Vorderflügel, der breite äußere Rand der Hinterflügel, ein ebenso breiter Theil des Körperendes und endlich ein Halsring, welcher sich auf der Brust kegelförmig verbreitet. Der übrige Theil der Hinterflügel und der obere des Körpers ist schwärzlich veilchenblau. Unten ist die Zeichnung der Flügel fast dieselbe; an den Vorderflügeln fehlen die stahlblauen Striche, die Flügel selbst schimmern aber in der Mitte blau. Alle Rippen sind unten heller, als die Grundfarbe. Die schwarzen fadenförmigen (durchaus nicht gesägten) Fühler sind am Ende spitz, und vor dem Ende ist eine Stelle weiß. Die letzten Glieder der großen schwarzen Taster nackt, walzenförmig, Füße schwarzgrau.

Aërometer-Beobachtungen

vom 18. July 1816 bis zum 13. April 1818.

Zeit. 1816.		Temperatur des Meerwassers.	Temperatur der Luft.	Gewichte des Aërometers.	Specifisches Gewicht des Meerwassers.	Des Schiffes Breite.	Des Schiffes Länge.	Bemerkungen.
		Reaum.	Fahrenh.			° ′ ″	° ′	
July	18	4, 8	49,6	1. 3. 6. 7.	1, 02373	52.49.30 N	200.23. W	Von Kamtschatka bis Kotzebuesund.
	19	5, 8	50,2	1. 3. 5.	1, 02456	53.42.48	196.55.31	
	20	5, 3	54,3	1. 3. 5.	1, 02438	55.24.47	194. 4. 7	Beringsinsel.
	21	5.	46,0	1. 3. 5.	1, 02428	+56.52.35	+190. 8.19	
	22	5, 7	52,2	1. 3. 5. 7.	1, 02503	+58.15.53	+186.15.49	
	23	5, 7	49,7	1. 3. 6. 7.	1, 02493	+59.32.17	+183. 3.13	
	24	5, 3	48,5	1. 3. 5.	1, 02438	+60.58.29	+179.17. 1	
	25	5, 1	37,9	1. 3. 5.	1, 02431	+62.11.17	+174.36.37	
	26	4, 1	53,8	1. 3. 5.	1, 02397	+63. 0.16	+171.46.25	
	27	6, 1	52,7	1. 3. 6.	1, 02366	+63.15.19	+172.48. 9	In der Nähe der St. Lorenzinsel.
	28	6, 5	58,0	1. 3. 6.	1, 0248	+63. 8.10	+173.47. 6	
	29	5, 4	49,0	1. 3. 6. 7.	1, 02392	+64. 6. 3	+173.17.49	
	30	5, 4	48,1	1. 3. 6.	1, 02342	65.27.41	+171. 4.55	
	31	6, 4	59,5	1. 3. 7.	1, 02327	66.14. 2	+169.17.13	
Auguſt	1	8, 2	58,9	1. 3.	1, 02338	+66.37.55	+164.17.42	
	2	10, 2	60,2	2. 3. 4. 6.	1, 01807	66.35.18	162.41.00	
	3	10, 2	61,0	1.	1, 02007	66.11.24	+162. 8.50	In Kotzebuesund.
	11	8, 1	58,0	1. 5. 7.	1, 02181	+66.15.30	+163.20.17	
	13	8, 8	59,0	1. 5.	1, 02159	66.16.39	163.44. 0	
	14	8, 2	59,0	1. 3.	1, 02338	66.48.47	+163.56.39	Von Kotzebuesund bis St. Lorenzbay.
	15	9, 3	60,3	1. 3. 7.	1, 02426	66.36.32	+165. 6.44	
	16	6, 9	46,0	1. 3. 6.	1, 024	+66.39.00	+166.20.56	
	17	8.	49,5	1. 3. 7.	1, 02481	+66.20.24	+167.58.59	
	18	2.	43,0	1. 3. 5. 7.	1, 02375	+66. 4. 5	+170.19. 5	
	19	1, 7	44,2	1. 3. 5. 6.	1, 02435	66.16.17	+170.12.17	
	20	2, 9	50,0	1. 3. 5. 6.	1, 02463	+65.38. 8	+171.29.42	
	30	3, 1	43,5	1. 3. 5.	1, 02357	+64.25.59	+171. 4.12	St. Lorenzbay bis Unalaschka.
	31	5, 2	45,5	— —	— 421	63.13. 3	+169.40. 5	
Sept.	1	6, 8	44,5	1. 3. 6.	— 39	+61.28. 6	+170.11.40	In der Gegend eines ins Meer sich ergiessenden unbenannten Flusses der amerik. Küste.
	2	4.	46,0	— —	— 294	59.42.15	+172. 4.58	
	3	4, 5	44,0	1. 3. 5. 7.	— 427	+58.14.46	+172.17.43	
	4	6.	43,0	— —	— 513	55.43.26	+171. 3.56	
	5	6, 1	46,5	— —	— 516	+54. 7.45	+169.57.42	
	6	6, 4	49,5	1. 3. 6.	— 377	+54.32.34	+169.33.19	
	15	5, 8	50,0	1. 3. 6.	1, 02356	54.24.55	165. 9.26	Unalaschka bis Californien.
	16	6, 7	51,0	1. 3. 5.	— 487	54. 3.12	+164.42.19	
	17	8, 4	51,5	1. 3. 5. 7.	— 567	52.32.46	164.24. 2	
	18	8, 4	55,5	— —	— 567	50.25. 1	+161. 7. 8	
	19	9, 3	56,0	1. 3. 5.	— 576	48.20.16	158.22.14	
	20	10, 4	51,0	— —	— 614	+46.56.30	+156.13.50	
	21	10, 8	56,0	— —	— 627	45.47. 3	+153.24.38	

Aërometerbeobachtungen.

Zeit. 1816.	Temperatur des Meerwassers.	Temperatur der Luft.	Gewichte des Aërometers.	Specifisches Gewicht des Meerwassers.	Des Schiffs Breite.	Des Schiffs Länge.	Bemerkungen.
	Reaum.	Fahrenh.			° ′ ″	° ′ ″	
Sept. 22	12.	55,0	1. 3. 5.	1, 02669	44.29,40 N	150.26,6 W	
23	13.	59,1	1. 3. 6. 7.	— 653	43.13,36	147. 7,49	
24	13, 2	60,5	1. 3. 5. 7.	— 76	42.20,54	143.52. 7	
25	13, 3	58,2	1. 3. 5.	— 7, 3	41.38.50	140.27,57	
26	13, 2	63,0	1. 3. 5. 7.	— 76	41.26.12	139.57,57	
27	13, 3	64,2	— —	— 763	40.52.56	+ 136.48.45	
28	13, 2	63,0	1. 3. 5.	— 71	40.16.59	134. 8.56	
29	13, 3	61,4	— —	— 713	39.39.39	131.35.42	
30	13, 6	59,6	1. 3. 6. 7.	— 673	+ 39.10.00	128.20.36	
Octbr. 1	12, 4	58,7	1. 3. 5.	— 683	38. 8.12	124.40.17	
2	12.	59,2	1. 3. 5. 7.	— 719	37.51,13	122.49,47	
Novbr. 2	13, 8	60,3	1. 3. 6.	1, 0263	35.37.35	+ 124.57.24	Californien bis zu den Sandwichinseln.
3	14, 2	63,0	1. 3. 6. 7.	— 704	33.21.11	127.14.29	
4	15, 2	66,0	1. 3. 5.	— 779	31.44,15	129.25. 2	
5	15, 6	67,9	1. 3. 5. 7.	— 842	30.25,14	+ 130.59.51	
6	16, 1	67,9	— —	— 859	+ 28.56.25	+ 132.52.33	
7	16, 4	67,9	— —	— 87	+ 27.49. 3	+ 135. 1. 3	
8	16, 8	72,8	— —	— 883	26.46.55	135.26.42	
9	17, 1	74,2	1. 3. 5.	— 845	26.11. 5	135.50.51	
10	17, 3	72,0	1. 3. 5. 7.	— 9	+ 25.42.16	+ 136.48.51	
11	17, 2	68,9	— —	— 897	+ 25. 5.55	+ 138. 1.16	
12	17, 8	67,9	1. 3. 5.	— 868	24. 6. 7	139. 2.15	
13	17, 6	66,6	1. 3. 6. 7.	— 81	+ 23.46.12	140.17.24	
14	18.	74,9	1. 3. 5.	— 875	22.49.44	+ 139.19.15	
15	17, 8	71,1	— —	— 867	23. 9.55.	139.51.36	
16	18, 5	81,0	— —	— 892	22.34. 6	+ 140.26.49	
17	18, 2	72,5	— —	— 882	22. 1.24	142.19. 4	
18	19.	74,0	— —	— 909	21.18.26	145. 9.45	
19	18, 9	71,9	— —	— 906	20.38.21	148. 3.33	
20	19, 3	77,1	1. 3. 6. 7.	— 869	19.50.23	151.00.30	
21	19, 7	76,7	1. 3. 5.	— 933	20. 1.19	153.58.14	
22	19, 7	81,1	— —	— 933	20.19.16	+ 155.15.42	
23	20, 9	79,2	1. 3. 6.	— 873	19.51.59	+ 155.35. 2	In der Nähe von Owaihi.
24	20, 5	83,8	1. 3. 6. 7.	— 91	19.38.16	+ 155.42.24	
25	20, 4	81,7	— —	— 907	20. 5.10	+ 155.58.44	
26	20, 4	80,8	1. 3. 6.	— 857	21. 0.47	+ 157. 2.59	
Decbr. 14	20.	79,9	1. 3. 5.	1, 02943	21. 9.23	157.59.15	Von den Sandwichinseln bis Radack.
15	20.	79,2	1. 3. 6. 7.	— 893	20.28.34	158.59.19	
16	20.	80,3	— —	— 893	20.15.55	159.32.57	
17	20, 3	79,9	— —	— 903	19.43.58	160. 7. 7	
18	20, 1	79,2	1. 3. 6.	— 816	18.14.57	161.42.38	
19	20, 3	79,2	1. 3. 6. 7.	— 903	16.42.56	163.52.31	
20	20, 4	79,0	— —	— 907	17.15,17	166.41 3.	

Aërometerbeobachtungen.

Zeit. 1816.	Temperatur des Meerwassers.	Temperatur der Luft.	Gewichte des Aërometers.	Specifisches Gewicht des Meerwassers.	Des Schiffs Breite.	Des Schiffs Länge.	Bemerkungen.
	Reaum.	Fahrenh.			° ′ ″	° ′ ″	
Decbr. 21	20, 4	79,2	1. 3. 6.	1, 02907	16.53.41 N	168.43.36 W	
22	20, 5	78,7	— —	— 86	17. 3.00	170. 1.20	
23	20, 4	81,0	— —	— 857	16.12.49	170.58.12	
24	20, 8	82,7	— —	— 87	14.43.44	173.18.42	
25	21, 1	81,0	— —	— 881	12.49.37	175.24.26	
26	21, 6	86,0	1. 3. 7.	— 848	11.14.30	177.34.36	
27	21, 6	82,5	— —	— 848	11. 3.29	179.37.43	
28	21, 9	84,5	— —	— 859	9.37.14	181.52.41	
29	22.	82,1	— —	— 862	9.52.20	184.16.32	
30	22, 1	80,7	1. 3.	— 815	9.48.56	186.51.41	
31	21, 6	78,9	— —	— 798	9.49.57	+ 188.14.42	
1817.							
Januar 1	21, 7	80,2	1. 3. 6.	1, 02902	9.47.40	+ 188.46.22	
2	22, 1	83,5	1. 3. 7.	— 865	10. 5. 2	188.50.13	Neujahrsinsel.
3	22.	81,9	— —	— 862	9.59.47	189.21.56	
4	21, 8	81,0	— —	— 855	9.43.21	+ 189.33.45	
5	21, 8	82,1	1. 3.	— 805	9.27.55	+ 189.46.34	
6	21, 8	83,8	1. 3. 7.	— 855	9.30.45	+ 189.39.25	Im Innern der Gr. Ramans
12	21, 7	81,4	1. 3.	— 802	9.28.34	+ 190. 0. 0	koffsgruppe.
Februar 8	21, 8	83,0	— —	— 805	9. 9.39	189.51.14	
9	21, 6	81,1	— —	— 798	8.53.16	189.26.43	
März 5	21, 2	81,5	1. 3. 6.	— 885	10.27.25	189.58.26	Im Innern der Krusensterns- gruppe.
17	21, 1	76,8	1. 3. 6.	1, 02881	13. 2.16	190.44. 6	Von Radack bis Unalaschka.
18	21, 2	78,4	— —	— 885	13.45.11	190.38.45	
19	20, 8	79,3	— —	— 87	14.39.29	190.59.08	Insel der Cornwallis.
20	20, 1	79,0	1. 3. 6. 7.	— 896	16.38.43	192.13.47	
21	19, 6	77,8	1. 3. 5.	— 929	17.56. 6	193.23.18	
22	19, 6	77,4	— —	— 929	19. 5.36	194.21.22	
23	19, 6	74,7	— —	— 929	20.15.21	195. 5.20	
24	19.	76,5	— —	— 909	22. 6. 2	195.29.56	
25	18, 2	69,9	— —	— 882	24.16.59	+ 196. 3.55	
26	17, 5	68,0	1. 3. 5. 7.	— 907	24.51. 9	196.31.00	
27	17, 4	72,8	1. 3. 5.	— 854	26.24.18	197.19. 7	
28	14, 7	66,4	1. 3. 5. 7.	— 811	28.48. 0	+ 198.21.48	
29	13, 5	63,1	— —	— 770	31.17.48	+ 198.54.40	
30	13.	59,8	1. 3. 5. 6.	— 803	33. 0.45	+ 197.41.19	
31	13.	57,5	— —	— 803	33.43.38	196.14.34	
April	13.	57,5	— —	— 803	34.23.48	195.13 20	
2	11, 2	55,0	— —	— 741	34. 2.49	194. 8. 8	Das Meer erhielt an diesem
3	11, 8	55,3	— —	— 761	34.27.11	193.52.40	Tage seine grüne Farbe und
4	11, 6	58,0	— —	— 754	+ 36. 4.55	+ 192.19. 6	behielt sie.
5	12, 1	57,2	— —	— 772	35.35.16	191.49. 6	
6	11, 6	62,2	— —	— 754	+ 37.54,32	+ 190.46. 9	

Aërometerbeobachtungen.

Zeit. 1817.		Temperatur des Meerwassers.	Temperatur der Luft.	Gewichte des Aërometers.	Specifisches Gewicht des Meerwassers.	Des Schiffes Breite.	Des Schiffes Länge.	Bemerkungen.
		Reaum.	Reaumür.			° ′ ″	° ′ ″	
April	7	6,9	55,0	1. 3. 5. 6. 7.	1,02644	+40.21.40N	+189.23.20W	
	8	5,1	46,9	— —	— 581	+41.21.44	+188.39.32	
	9	5,8	39,5	1. 3. 5. 6.	— 555	41.59. 3	186.19.29	
	10	4,2	41,3	— —	— 501	43. 3. 0	183.53.56	
	11	3,8	48,0	1. 3. 5. 6. 7.	— 537	+45.25. 8	+179.11.53	
	15	3,1	45,2	1. 3. 5. 6. 7.	— 513	46.24.22	176.21.10	
	16	2,3	40,0	— —	— 435	48.22.22	173.38. 1	
	17	2,6	41,0	1. 3. 5. 6.	— 445	50.31.20	171.37.36	
	18	2,8	39,3	— —	— 455	51.42.55	170.12.21	
	19	2,7	36,9	1. 3. 5. 6.	— 449	52.10.50	+169.52.26	
	20	2,7	38,0	— —	— 449	+52.20.54	+168.38.19	In der Nähe der Aleutischen Inseln.
	21	2,8	37.	— —	— 455	+52.52. 2	+167.20.38	
	22	2,8	41,3	— —	— —	53. 7.19	+166. 5.14	
	23	2,8	41,1	— —	— —	53.29. 9	166. 2.21	
	24	3,1	41,5	1. 3. 5. 7.	— 413	53.45.14	+165.38.24	
								Von Unalaschka zur St. Lorenzinsel und dahin zurück.
Juny	30	5,3	50,2	1. 3. 5. 7.	1,02488	56. 4.55	167.53.32	In der Nähe der Inseln St. Georg und St. Paul.
July	1	4,9	42,1	1. 3. 5.	— 425	+56.41.55	169. 7.28	
	2	4,5	45,0	— —	— 411	+57. 5.30	+169.39.25	
	3	4,7	46,3	— —	— 418	57. 4. 8	170. 1.40	
	4	5,8	47,0	1. 3. 5. 7.	— 506	56.30.32	172. 2.37	
	5	5,8	46,0	1. 3. 5.	— 456	57. 2.20	+172.20.18	
	6	4,2	47,0	— —	— 407	+58.42.50	+171.42.42	
	7	4.	47,3	— —	— 394	+60. 3.50	+171.15.27	
	8	4,6	46,5	— —	— 414	60.24.10	170. 3.15	
	9	4.	43,9	— —	— 394	61.10.19	170. 0.29	
	10	3,9	47,0	— —	— 391	62.48.47	169.54.51	St. Lorenzinsel.
	11	3,7	47,3	1. 3. 6. 7.	— 331	62.59. 7	169.36.18	
	12	4,3	46,5	1. 3. 6.	— 304	62.47.44	169.28.39	
	13	4,6	46,3	1. 3. 5.	— 414	62.33.16	170.27. 9	
	14	5,1	58,0	— —	— 431	+61.43. 6	+171.25.59	
	15	5,4	49,5	1. 3. 5. 7.	— 493	+61.21.36	+171.22.43	
	16	4,5	47,5	1. 3. 5.	— 411	+60. 9. 4	+171.16.18	
	17	5.	46,3	— —	— 428	+59.29. 0	+172.16.33	
	18	5,8	48,0	1. 3. 5. 7.	— 506	+58.11.51	+171.14.48	St. Paul und St. Georg.
	19	4,1	48,2	1. 3. 5. 6.	— 508	56.25.35	+169.50.46	
	20	6,1	49,9	— —	— 576	55. 4.51	+168.17.56	
	21	8.	. . .	1. 3. 5.	— 531	54.24. 2	+167.29.16	
								Von Unalaschka zu den Sandwichinseln.
August	19	7,6	55,9	1. 3. 5.	1,02517	54.32.14	+166. 3.22	
	20	5,8	49,9	1. 3. 5. 7.	— 506	54. 0.42	+165.30.47	
	21	7,9	53,0	1. 3. 5.	— 528	54. 6. 2	164.24.00	
	22	8.	55,0	— —	— 531	52.21.58	+161.44.26	
	23	8,2	54,9	— —	— 538	51. 2. 0	+165.49.54	
	24	8,5	54,0	— —	— 549	+49.18.36	+166. 6. 1	

Aërometerbeobachtungen.

Zeit. 1817.		Temperatur des Meerwassers.	Temperatur der Luft.	Gewichte des Aërometers.	Specifisches Gewicht des Meerwassers.	Des Schiffes Breite.	Des Schiffes Länge.	Bemerkungen.
		Reaum.	Fahrenh.			° ′ ″	° ′ ″	
Aug.	25	9, 8	58,3	1. 3. 5.	1, 02593	48 46.52 N	166.14.55 W	
	26	9, 4	55,7	— —	— 58	† 47.48.17	† 166.23.37	
	27	9, 9	58,0	— —	— 597	† 47.10.20	† 165.46.21	
	28	9, 9	59,0	— —	— 597	† 46.38.49	163.43.57	
	29	10, 8	59,9	— —	— 627	† 46.20.46	† 161.33. 3	
	30	11, 6	62,0	— —	— 654	† 45.10.58	† 159.46.45	
	31	12, 4	63,0	1. 3. 6. 7.	— 633	46.17.23	156.12.30	
Septemb.		12.	62,0	— —	— 619	45.56.52	† 154.30. 6	
	2	11, 9	58,8	— —	— 616	† 45.28. 6	† 153.12.18	
	3	12, 5	62,0	— —	— 636	† 44.35.54	† 155.12.46	
	4	13, 7	65,2	— —	— 677	43.21. 3	155.18.28	
	5	14, 9	66,0	— —	— 719	42.36.48	† 154.17. 5	
	6	—	68,1	— —	— —	42. 1.12	151.39.22	
	8	15, 2	69,0	1. 3. 6.	— 679	41.16.34	151.21.50	
	9	15, 6	67,3	— —	— 692	40.52.51	† 150.14.13	
	10	15, 8	67,0	1. 3. 6. 7.	— 749	40.10.21	147.18. 1	
	11	16.	69,7	— —	— 756	38.49.13	147.46.32	
	12	17, 6	76,0	1. 3. 5.	— 86	36.54.39	148.32.10	
	13	18, 4	75,0	— —	— 889	36. 8.47	148. 9. 0	
	14	18, 7	78,9	— —	— 899	35.50.14	147.37.57	
	15	18.	75,7	— —	— 875	35.28. 8	147.47. 2	
	16	18, 2	73,7	1. 3. 6. 7.	— 832	34. 8.58	148.15.55	
	17	18, 8	74,5	— —	— 852	32. 3.10	† 148.54.22	
	18	19, 2	75,6	1. 3. 5.	— 916	† 29.54.34	150.11.10	
	19	19, 5	78,1	1. 3. 5. 7.	— 976	28.51.33	152.10.00	
	20	19, 7	78,5	— —	— 933	28.16.49	† 152.11.33	
	21	20, 2	77,0	1. 3. 5.	— 95	27.57.47	152.26.42	
	22	20, 7	81,1	— —	— 967	27.50.27	152.21.39	
	23	20, 2	77,0	— —	— 95	26.40.43	152.32.27	
	24	19, 9	78,5	1. 3. 5. 7.	— 99	24.13.39	152.50.53	
	25	20, 4	79,9	1. 3. 6. 7.	— 907	21.40.20	153.46.18	
	26	20, 5	83,0	1. 3. 6.	— 86	20.13.20	155. 2.29	
	27	21, 5	86,5	— —	— 895	20. 9.36	155.50.17	
	28	21, 8	84,9	— —	— 905	19.41.31	155.51.20	
	29	22.	81,9	— —	— 912	20.28.16	156.39.49	
Octbr.	14	20, 9	80,8	1. 3. 5.	1, 02975	21.10.22	158.13.16	Von den Sandwichinseln bis zur Romanzoffsgruppe.
	15	21, 4	82,5	1. 3. 6. 7.	— 942	19.57. 7	159.41.42	
	16	21, 5	82,5	— —	— 915	19.22.57	161.33.50	
	17	21, 6	82,6	1. 3. 6.	— 898	18.26.18	† 163.52.56	
	18	21, 7	83,5	— —	— 902	17.33.17	165.39.28	
	19	21, 8	83,1	— —	— 905	16.47.29	167.23. 7.	
	20	21, 9	84,5	— —	— 908	16.45.12	169.16.37	
	21	21, 8	82,1	— —	— 905	16. 0.21	† 170.52.14	
	22	22.	81,0	— —	— 912	15.12. 2	172.32.10	

Aërometerbeobachtungen.

Zeit. 1817.	Temperatur des Meerwassers.	Temperatur der Luft.	Gewichte des Aërometers.	Specifisches Gewicht des Meerwassers.	Des Schiffs Breite.	Des Schiffs Länge.	Bemerkungen.
	Reaum.	Vahrenh.			° ′ ″	° ′ ″	
Octbr. 23	22, 2	85,0	1. 3. 6.	1, 02919	14.31.46 N	174.13.49 W	
24	22, 4	84,8	— —	— 926	13.48.44	176. 5.31	
25	22, 3	84,0	1. 3. 5. 7.	— 972	12.48. 4	178.37.17	
26	22, 4	84,7	1. 3. 6.	— 926	11.58.39	180.55.47	
27	22, 7	85,9	— —	— 936	11.57.55	183.20.36	
28	22, 8	83,3	— —	— 939	10.30.49	185.34.40	
29	22, 7	85,5	— —	— 936	9.17.22	188. 5.50	
30	22, 7	78,0	— —	— 936	† 9.18.18	† 189.13.26	
Novbr. 4	22, 7	82,5	1. 3. 6.	— 936	† 9.18.59	† 190. 3.39	Von der Rumanzossgruppe bis Guaham.
5	22, 8	85,2	— —	— 939	9.48.27	190.36.54	
6	22, 7	84,3	— —	— 936	9.42.56	191.52.40	
7	22, 6	83,2	1. 3.	— 832	9.43.45	193.27.29	
8	22, 9	85.	— —	— 843	9.40.30	195. 7.56	
9	22, 8	82,7	— —	— 839	9.32.54	197.22.24	
10	22, 6	81,1	— —	— 832	9.22.11	199.40.29	
11	22, 8	84,3	1. 3. 7.	— 889	9.19.56	201.25. 9	
12	22, 9	83,4	— —	— 893	9. 7.35	202.53.12	
13	24, 4	85,7	1. 4. 7.	— 845	8.59.05	204.24.30	
14	23, 1	85,6	1. 3.	— 849	9.20.59	204.44.26	
15	24, 3	84,9	— —	— 891	9.25.48	205. 0.45	
16	22, 9	84,0	1. 4. 7.	— 793	9.24. 3	205.35.40	
17	23, 1	83,5	1. 3.	— 849	10. 2.36	206.42.53	
18	23, 1	83,2	1. 3. 7.	— 899	10.40.59	207.53. 2	
19	23.	82,7	— —	— 896	11. 4.54	209. 4.00	
20	23, 1	84,2	— —	— 899	11.42.29	209.51.20	
21	22, 8	82,1	— —	— 889	12.28.23	210.53.57	
22	22, 7	83,2	— —	— 886	13.28.32	212.41.54	
23	22, 6	83,7	1. 3.	— 832	13.52.38	214.49.00	
29	22, 6	83,7	1. 3.	— 832	13.47. 2	215.43.15	Von Guaham bis Manila.
30	22, 2	83,3	1. 3. 7.	— 869	15.37. 4	217.40.11	
December	22, 4	82,5	— —	— 876	16.31.34	219. 6.36	
2	22.	81,2	— —	— 862	17.23.22	220.46.14	
3	22.	79,6	— —	— 862	18.24.32	222.53.55	
4	21, 7	79,8	— —	— 852	19.20.10	225.27.54	
5	20, 9	79,8	1. 3. 6.	— 875	19.44.48	227.55.44	
6	20, 9	77,3	— —	— —	19.44.22	229.25.20	
7	21, 3	76,9	1. 3. 6. 7.	— 938	20.00. 4	232.12.32	
8	20, 2	77,0	— —	— 9.	20.10.49	235. 4.25	
9	20, 6	77,3	— —	— 913	20. 2.11	237.37.55	
10	20, 7	80,0	1. 3. 6.	— 867	19.12.36	239.43.36	
11	22, 2	82,0	1. 3.	— 819	18.00.36	240. 7.24	
12	21, 6	81,7	1. 3. 7.	— 848	16.42.57	240.34. 7	
13	22, 3	84,5	1. 3.	— 822	15.50.58	240.24.21	
14	22.	82,5	1. 4. 7.	— 762	14.44.48	240. 2.20	

Aërometerbeobachtungen.

Zeit. 1818.		Temperatur des Meerwassers.	Temperatur der Luft.	Gewichte des Aërometers.	Specifisches Gewicht des Meerwassers.	Des Schiffes Breite.	Des Schiffes Länge.	Bemerkungen.
		Reaum.	Vehrenh.			° ′ ″	° ′ ″	
Jan.	30	20, 8	80,0	1. 3. 6.	1, 0286	13.49,00S	241.53,00W	Von Manilla bis zum Cap.
	31	20, 8	79,1	1. 3. 7.	— 281	13.23.38	245. 2.55	
Febr.	1	20, 9	79,2	1. 3. 6.	— 875	13. 7.44	247.41.21	
	2	21, 3	82,3	— —	— 880	11.38.51	249.14.44	
	3	20, 7	83,0	— —	— 867	9.41. 4	251. 0. 6	
	4	20, 5	83,2	— —	— 86	7.33.23	253. 1.16	
	5	21.	78,8	— —	— 878	5.10.00	254.32.23	
	6	21, 6	83,0	1. 3. 7.	— 848	2.45.59	255.19.19	
	7	21, 9	83,5	— —	— 859	1.19.56	254.23.00	
	8	21, 9	83,0	— —	— 859	0.25.51S	252.50. 0	
	9	22, 2	80,6	— —	— 869	1.51. 8	252.51.51	
	10	22, 3	81,7	1. 3.	— 822	3. 4. 0	253. 0.22	
	11	23, 3	85,1	1. 6.	— 556	4.21.19	253.25. 1	
	12	23, 7	82,6	— —	— 536	5. 3.23	251.54.00	
	13	22, 9	83,6	1. 6. 7.	— 593	† 5.29.00	†254. 9.20	
	14	23, 3	84,6	1. 5.	— 656	6. 6.41	254.16.30	
	15	23.	85,0	1. 5. 7.	— 696	6.16.56	254.50.45	
	16	23.	82,3	1. 3.	— 846	6.36.23	255.45.13	
	17	22, 7	85,7	1. 3. 7.	— 886	7.19.54	257.10. 3	
	18	22, 8	85,9	1. 3. 6.	— 939	8.55.29	259. 9.21	
	19	22, 7	84,2	— —	— 936	10.10.53	261.34.25	
	20	22, 3	84,6	— —	— 922	11.42.32	264.25. 0	
	21	21, 7	83,0	— —	— 902	13.11.37	266.52. 0	
	22	21, 8	82,5	— —	— 905	14.40.13	269.48. 0	
	23	21, 8	83,2	1. 3. 6. 7.	— 955	16. 2.23	272.20. 0	
	24	21, 3	82,3	— —	— 938	17.14. 5	274.58.10	
	25	21, 6	83,5	— —	— 948	18.23. 4	277.25.12	
	26	21, 3	82,9	— —	— 938	19. 9.35	279.37. 0	
	27	21, 8	83,5	1. 3. 5.	1, 03005	20. 6.57	282.22.13	
	28	21, 5	82,2	— —	1, 02995	20.59.31	284.47.47	
März	1	21, 3	81,2	— —	— 988	21.31.43	287.17.52	
	2	—	81,9	— —	— —	22. 2.17	289.40.31	
	3	21, 6	84,1	— —	— —	22.50.53	291.45.37	
	4	21, 3	82,7	1. 3. 5. 7.	1, 03038	23. 7.52	293.26.40	
	5	—	81,9	1. 3. 6. 7.	1, 02938	23.59.37	296.34. 0	
	6	—	82,0	1. 3. 5.	— 988	24.31.46	298.55.10	
	7	20, 9	80,5	— —	— 975	25.24.59	302. 6.00	
	8	20, 2	79,5	1. 3. 5. 7.	1, 03	26. 8.31	304.18.12	
	9	20, 1	78,0	1. 3. 5.	1, 02946	27. 4.22	307.18.36	
	10	19, 6	78,7	1. 3. 5. 7.	— 979	28. 1.57	309.41.00	
	11	20, 1	80,2	1. 3. 5.	— 946	29. 5.15	312.25. 3	
	12	20, 8	78,0	— —	— 97	29.18.34	313.26.10	
	13	19, 6	77,2	1. 3. 5. 7.	— 979	30.22.11	316.33.00	
	14	18, 4	74,7	— —	— 919	31. 4.11	318.43. 0	
	15	18, 9	77,2	— —	— 956	31.47.38	321. 7.41	

Aërometerbeobachtungen.

Zeit. 1813.	Temperatur des Meerwassers.	Temperatur der Luft.	Gewichte des Aërometers.	Specifisches Gewicht des Meerwassers.	Des Schiffes Breite.	Des Schiffes Länge.	Bemerkungen.
	Reaum.	Fahrenh.			° ′ ″	° ′	
März 16	19, 1	78,7	1. 3. 5. 7.	1,02962	32.21.10S	323.13.0W	
21	18, 6	70,4	1. 3. 5. 6.	— 995	31.20.03	325.51.30	
22	19, 8	73,4	— —	1,03019	32.16.31	327.55.18	
23	17, 6	72,0	1. 3. 5. 6. 7.	1,0301	32.50.56	329.27.33	
24	17, 7	76,1	— —	— 011	33.14.12	330. 1.14	
25	17, 4	67,5	— —	— 004	33.27.31	330.27. 0	
26	17, 4	72,0	1. 3. 5. 6.	1,02954	34. 1.39	331.48.20	
27	16.	77,5	1. 3. 5. 6. 7.	— 956	35.17.50	337. 4.18	
28	15, 6	78,9	1. 3. 5. 6.	— 892	35.19.32	338.34.16	
29	16, 2	72,0	— —	— 913	34.54.47	339. 1.52	
30	8, 9	67,5	— —	— 663	34.23.21	341.45.30	Im atlantischen Meere.
April 9	14, 2	65,0	1. 3. 5. 6.	1,02844	33.21.25	342.39. 0	Vom Cap bis St. Helena.
10	15, 8	73,0	— —	— 899	32.54.11	342.47.15	
11	15, 7	65,7	1. 3. 4. 6.	— 996	31.57.41	343.58. 0	
12	16, 1	74,0	1. 3. 4. 6.	— 959	31.13.40	344.45.16	
13	16, 4	67,5	1. 3. 4. 6.	1,0302	30.39.02	345.33.30	

Tabelle

zur Vergleichung des specifischen Gewichts des Meerwassers unter verschiedenen Graden der Länge und Breite und zu verschiedenen Jahreszeiten.

Grad	In der nördlichen Hemisphäre.												In der südlichen Hemisphäre.											
	Specifisches Gewicht des Meerwas.	Zeit	Tiefe in Klaftern	Specifisches Gewicht des Meerwas.	Zeit	Tiefe in Klaftern	Specifisches Gewicht des Meerwas.	Zeit	Tiefe in Klaftern	Specifisches Gewicht des Meerwas.	Zeit	Tiefe in Klaftern	Specifisches Gewicht des Meerwas.	Zeit	Tiefe in Klaftern	Specifisches Gewicht des Meerwas.	Zeit	Tiefe in Klaftern	Specifisches Gewicht des Meerwas.	Zeit	Tiefe in Klaftern	Specifisches Gewicht des Meerwas.	Zeit	Tiefe in Klaftern
		1816.			1816.			1817.			1817.			1817.			1818.			1816.			1816.		
65	1,0234	Juli.	171	1,0240	Aug.	175	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
60	1,0242	Juli.	183	1,0242	Sept.	170	1,0241	Juli.	171	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
55	1,0232	Juli.	194	1,0251	—	167	1,0243	Juni.	167	1,0243	Juli.	163	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
50	1,0236	Juni.	199	1,0256	—	161	1,0241	April.	171	1,0254	Aug.	166	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
45	1,0253	—	200	1,0265	—	153	1,0253	—	179	1,0263	—	155	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
40	1,0267	—	200	1,0273	—	133	1,0269	—	189	1,0271	Sept.	147	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
35	1,0278	—	201	1,0279	Oct.	125	1,0277	—	193	1,0287	—	137	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1,0280	März.	335	1,0287	April.	145
30	1,0277	—	199	1,0283	Nov.	131	1,0279	März.	198	1,0292	—	150	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1,0293	—	340	1,0292	—	345
25	1,0284	—	197	1,0287	—	135	1,0285	—	196	1,0294	—	153	—	—	—	—	—	—	1,0285	März.	115	1,0293	—	302	—	—	—
20	1,0280	Mai.	194	1,0294	—	151	1,0293	—	195	1,0294	Oct.	159	1,0289	Dec.	232	—	—	—	1,0294	April.	125	1,0298	Febr.	282	—	—	—
15	1,0289	—	192	1,0285	Dec.	173	1,0288	—	190	1,0294	—	172	1,0286	Nov.	217	1,0284	Jan.	235	1,0289	—	140	1,0292	—	269	—	—	—
10	1,0276	—	188	1,0293	—	161	1,0284	—	189	1,0294	—	199	1,0286	—	206	1,0287	Febr.	251	1,0283	Mai.	157	1,0294	—	261	—	—	—
5	1,0281	—	180	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1,0286	—	251	1,0285	—	164	(1,0261)	—	254	—	—	—
0	1,0285	—	175	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1,0285	—	252	—	—	—	—	—	—	—	—	—

Temperatur des Meerwassers in verschiedenen Tiefen,

in den Jahren 1815, 1816, 1817 und 1818.

Tage.	Temperatur des Meerwassers. An der Oberfl.	In der Tiefe.	Tiefe in Faden.	Temperatur der Luft.	Des Schiffes Breite.	Des Schiffes Länge.	Durchsichtigkeit des Wassers in Faden.	Bemerkungen.
1815.					° ′	° ′		
15. October	+68,5	+55,7	100	+71,1	30.27.N.	12.57 W.	10	
16. —	+69,1	55,0	138	72,5	29. 4.	13. 8.	10	Im atlantischen Meere.
—	—	56,0	96	—	—	—	—	
25. —	74,3	56,3	196	74,3	30.12.	15.14.	11	
1816.								
8. Januar	54,9	38,8	196	57,6	44.47.S.	57.31.	8	Am Cap Horn.
7. April Morg.	78,5	68,5	125	79,2	18.17.	124.56.	13	
—	—	57,5	175	—	—	—	—	
am Mittage	79,6	68,0	125	80,0	—	—	—	
—	—	54,0	200	—	—	—	—	In der Südsee.
13. April.	80,0	79,0	10	79,8	15.26.	133.42.	13	
—	—	79,0	20	—	—	—	—	
—	—	78,8	50	—	—	—	—	
—	—	72,0	100	—	—	—	—	
—	—	56,0	200	—	—	—	—	
12. May.	82,5	55,0	300	83,0	1.17.N.	177. 5.	14	Auf dem Aequator.
1. Juni	74,0	62,0	100	75,0	29.24.	199.26.	10	
—	—	52,5	300	—	—	—	—	
6. —	61,0	59,5	10	63,0	37. 3.	199.17.	2	
—	—	56,8	25	—	—	—	—	
—	—	52,7	100	—	—	—	—	
—	—	43,0	300	—	—	—	—	
1817.								
14. Septemb.	72,2	72,0	4	75,0	35.51.	147.38.	11	
—	—	70,9	8	—	—	—	—	
—	—	63,1	15	—	—	—	—	
—	—	57,6	25	—	—	—	—	Im nördlichen stillen Meere.
—	—	54,0	50	—	—	—	—	
—	—	51,0	100	—	—	—	—	
—	—	42,8	403	—	—	—	—	
15. —	71,9	57,1	25	73,0	36. 9.	148. 9.	13	
—	—	52,8	100	—	—	—	—	
—	—	44,0	300	—	—	—	—	
22. —	77,0	75,0	5	76,1	27.50.	152.21.	16	
—	—	74,5	10	—	—	—	—	
—	—	73,7	25	—	—	—	—	
—	—	67,2	50	—	—	—	—	
—	—	61,0	100	—	—	—	—	
—	—	51,5	200	—	—	—	—	Zwischen Radack und den Marianen.
13. Novemb.	87,0	56,2	100	85,0	8.59.	204.24.	13	

Temperatur des Meerwassers in verschiedenen Tiefen.

Tage.	Temperatur des Meerwassers. An der Oberfl.	In der Tiefe.	Tiefe in Faden.	Temperatur der Luft.	Des Schiffs Breite.	Des Schiffs Länge.	Durchsichtigkeit d. Wassers in Faden.	Bemerkungen.
1817.					° ′	° ′		
14. Novemb.	83, 0	77, 0	25	84, 0	9.20.N.	204.44.W	13	
15. —	87, 4	79, 0	15	85, 7	9.26.	205. 1.	15	
—	—	59, 1	50	—	—	—	—	Zwischen Rabak und den Marianen.
—	—	51, 4	69	—	—	—	—	
—	—	49, 5	101	—	—	—	—	
17. —	84, 2	57, 4	73	83, 5	10. 3.	206.13.		
18. —	84, 9	59, 9	61	83, 2	10.41.	207.53.		
19. —	85, 7	56, 6	82	82, 7	11. 4.	209. 4.		
20. —	84, 0	63, 0	86	84, 2	11.42.	209.51.		
21. —	83, 3	66, 9	78	84, 1	12.28.	210.54.		
22. —	83, 0	69, 9	66	83, 1	13.28.	212.42.		
23. —	82, 9	71, 1	45, 0	83, 7	13.52.	214.49.		
1. Decemb.	82, 5	68, 7	89	82, 5	16.32.	219. 6.		Nicht beobachtet.
2. —	81, 4	70, 2	76, 0	81, 2	17.23.	220.46.		
3. —	81, 5	71, 8	61	79, 6	18.25.	222.54.		Zwischen den Marianen und Philippinen.
4. —	80, 8	70, 9	45	79, 8	19.20.	225.28.		
5. —	79, 0	67, 1	73	79, 8	19.44.	227.45.		
6. —	79, 0	67, 6	83	77, 3	19.44.	229.25.		
11. —	82, 0	60, 0	95	82, 0	18. 0.	240. 7.		
12. —	80, 5	60, 1	80, 5	81, 7	16.42.	240.31.		Im chinesischen Meere an der Westseite von Luzon.
13. —	82, 2	61, 5	93, 5	84, 5	13,51.	240.24.		
1818.								
24. März	71, 9	62, 7	145	76, 1	33.14.S.	330. 1.		Auf der Bank und deren Nähe am Vorgebirge der guten Hoffnung.
26. —	71, 1	61, 0	54	72, 0	34. 2.	331.33.		
27. —	68, 1	51, 7	86	77, 5	35.17.	337. 4.		
13. April.	67, 5	49, 5	200	68, 0	30.39.	345.33.	5	An der Westseite des Vorgebirges der guten Hoffnung.
—	—	60, 8	50	—	—	—	—	
—	—	66, 1	25	—	—	—	—	
20. —	73, 5	60, 8	61, 25	71, 8	20.33. 8.	359.6.47.		
22. —	73.	62, 8	65, 5	72, 1	19.18. 6.	1.25.11.		
23. —	73, 7	58, 1	54, 5	75, 0	17.55.22.	3. 8.15.		
24. —	74, 3	62, 8	46	73, 5	16.14.43.	5. 7.29.		
26. —	75, 6	62.	56, 5	74, 0	14.12. 8.	7.55.49.		
27. —	77, 2	59, 8	61, 33	78, 3	12.30.52.	9.58. 4.		
28. —	78, 5	65, 5	72	80, 3	11.11.38.	11.21.10.		
29. —	79, 4	60, 1	70	80, 7	9.39.38.	12.46. 6.		
30. —	80, 3	64.	61, 25	80, 3	8.15.54.	14. 3. 0.		
1. May	81, 5	59.	56, 5	81, 7	6.35.32.	15.34. 0.		
2. —	81, 6	57, 6	63	82, 0	5. 8. 8.	17.14. 2.		
3. —	82, 6	56.	72, 5	83, 5	3.42.16.	18.41.00.		
4. —	83.	57, 1	80	82, 5	2.17.58.	19.50.10.		
5. —	83.	57, 3	80	83, 0	0,53,42.	20.28.10.		
6. —	83, 3	59, 1	56, 5	84, 1	0.7.58N.	20.26.17.		

Temperatur des Meerwassers in verschiedenen Tiefen.

Tage.	Temperatur des Meerwassers. An der Oberfl.	In der Tiefe.	Tiefe in Faden.	Temperatur der Luft.	Des Schiffes Breite.	Des Schiffes Länge.	Durchsichtigkeit des Wassers in Faden.	Bemerkungen.
1818.					° ′ ″	° ′ ″		
6. Map.	81,3	53.	69,25	8 ,5	0.36.20R	20.39.10W		
7. —	—	—	—	—	—	—		
8. —	82,6	57,5	77,75	74,0	+ 1.58. 7	+21. 6. 8		
9. —	84,3	58,5	80.	81,8	2.32.48	21.13. 6		
10. —	84,5	58,9	80.	84,4	3. 5.47	21.24. 0		
11. —	83.	59.	77,25	79,3	3.30.11	+21.53.35		
12. —	82,5	59,2	80.	77,1	+ 4.16. 7	+22.42.45		
13. —	82,6	57,9	78,5	81,9	4.33.27	+24.11.23		
14. —	82,9	56,5	79,75	83,9	5.29.46	26. 9.34		
15. —	81,9	55,9	69.	81,8	6. 0.54	+27.34.28		
16. —	81,5	58.	61,33	82,3	7.13.52	28.32.30		
17. —	79,2	58,4	72.	80,0	9.27.17	+29. 7.00		
18. —	78,8	59,4	65,5	79,8	11.35. 2	30.56.27		
19. —	76,5	58,1	65,5	77,7	13.24.36	+32. 2.41		
20. —	76,5	65,5	64.	77,8	15.51. 5	+32.56. 8		
21. —	78,8	68,6	72.	77,7	18. 1.53	34.24.31		
22. —	76,2	68,5	78,5	76,9	19.59.59	+35.10.10		
23. —	75,8	68,8	61,33	76,7	21.40.20	36.11.49		
24. —	76,9	69,6	78,5	77,0	23. 6. 7	36.51. 0		
25. —	76.	68,9	72,5	76,0	25.23.31	37. 0. 0		
26. —	74,5	65,7	74,75	75,0	27.30.48	37.10. 0		
27. —	73.	66,5	61,33	75,5	30. 3.49	37.24. 0		
28. —	72.	67,1	65,5	72,7	+32.36.58	+36.15.11		
29. —	69,2	62.	75,25	69,3	34.34.31	35.55.36		
30. —	74,5	62,3	74,25	69,9	35.11.48	+35.12.34		
31. —	68,7	62,2	63.	73,0	37. 9.11	34.31.31		
1. Juni.	68,9	61,5	74,25	68,7	38. 9.11	33. 8.12		
2. —	67,5	60,1	72.	65,0	+39.15.43	31. 3. 0		
3. —	66,7			63,0	+40.30. 9	+29.47.50		
4. —	64,1	58,6	73,75	64,0	+41.43.28	+27.23.20		
5. —	63,5			64,0	+43.35.59	+24. 9.56		
6. —	60,6	54,7	59,5	65.	45.57. 1	21.23.00		
7. —	60.	54,5	67.	60,7	47.18.27	20.30.21		
8. —	60,3	54,7	77.	61,3	47.32.44	20.24.47		
9. —	62,5	54,2	75,25	60,4	48. 1.43	19.42.49		
10. —	62.	54,2	70,75	62,3	48. 1.32	17.56.57		
11. —	62,5	52,3	80.	63,5	48. 8.10	15.33. 6		
12. —	63,8	51,1	71,5	69,9	48.22.31	13.15.18		
13. —	59,5	52,1	82.	66,0	48.42. 9	10.50.54		

Nicht beobachtet.

Bemerkungen

zu den vorstehenden Beobachtungen über das specifische Gewicht des Meerwassers in verschiedenen Breiten, und über die Temperatur des Oceans in verschiedenen Tiefen,

von

J. C. Horner.

Die Beobachtungen über das specifische Gewicht des Meerwassers, sind von dem verdienten Naturforscher der Expedition bereits (S. 221. u. f.) in eine belehrende Uebersicht zusammengezogen, und nach den Graden der Breite geordnet worden. Aus dieser Tabelle ergibt sich augenscheinlich die, auch durch die Versuche auf der Krusensternschen Reise erwiesene Thatsache, daß das Meer an der Oberfläche zwischen den Wendekreisen specifisch schwerer sey, also mehr Seesalz enthalte, als in den höhern Breiten. Faßt man die Angabe von 25 Grad südlicher bis 25 Grad nördlicher Breite, und ebenso die von 50 bis 65 Grad nördlicher Breite zusammen, so ist das Mittel der Erstern 1,0288, das der Letztern 1,0245, welches einen Unterschied von 0,0043 oder $\frac{43}{1000}$ gibt. Es folgt hieraus aber noch keineswegs eine absolute Ungleichheit des Salzgehaltes überhaupt. Um hierüber ein bestimmtes Urtheil zu fällen, müßte man Meerwasser aus bedeutenden Tiefen geholt und abgewogen haben. Wahrscheinlich rühret jene Verdichtung der Salzseole nur von der schnellen Entziehung des süßen Wassers durch starke Verdünstung her. Bei der bekannten Langsamkeit der Wanderung chemischer Stoffe in ruhigen Mischungen wird dieser Abgang nur langsam ersetzt; und da die obersten Schichten zugleich die wärmsten sind, so können sie auch bei einer größern specifischen Dichtigkeit doch wegen ihrer Ausdehnung durch die Wärme über den untern kühlern Schichten schwimmend erhalten werden, wodurch ein Hauptagens der Vermengung, die Ungleichheit des Gewichts unkräftig gemacht wird. Diese Langsamkeit des Umtausches und die daraus folgende Verdichtung der Salzauflösung an der Oberfläche hat von teleologischer Seite betrachtet noch den Vortheil, daß die Beschleunigung der Ausdünstung sich selbst Gränzen setzt, indem mit zunehmender Verdichtung auch die Anziehung des Salzes auf die Wassertheile größer, mithin die Ausscheidung der Letztern geringer wird. Ohne diese Einrichtung wären vielleicht die tropischen Gewässer gleich den Eismeeren von unauflöslichen Nebeln bedeckt. Spätere Versuche werden die hier gegebene Erklärung dieser Ungleichheit berichtigen, zu denen wir jetzt mehr Hoffnung haben, seitdem bequeme und zuverlässige Apparate, um Wasser aus jeder beliebigen Tiefe unvermischt herauf zu holen, erfunden worden sind.

Die bedeutende Anzahl der Beobachtungen über die Temperatur des Meeres in der Tiefe (es sind ihrer 116), ihre Ausdehnung über entlegene Gewässer des Oceans, und wahrscheinlich auch ihre Genauigkeit geben ihnen gegründete Ansprüche auf die Aufmerksamkeit der Physiker, und die Beharrlichkeit, mit welcher sie unter verschiedenen Umständen fortgesetzt worden sind, gereicht eben so sehr dem Naturforscher der Expedition, als auch dem Befehlshaber zum Lobe, welcher denselben nicht nur bei Windstillen, sondern in einigen Perioden beinahe täglich den nöthigen Vorschub angedeihen ließ. Sie sind sämmtlich mit einem Thermometrographen nach der Angabe von Sir angestellt, was für ihre Zuverlässigkeit eine günstige Meinung erweckt. Es ist allerdings auffallend, daß ein so einfaches, im Gebrauche so bequemes, in seinen Angaben so sicheres schon längst bekanntes Werkzeug nicht häufiger

für dieſen Endzweck benutzt wird, ſo daß ſelbſt bei den neuſten wiſſenſchaftlichen Reiſen weit unſicherere Wärmehalter, von denen man einzig den Deep Sea Clamm des Capitain Roß ausnehmen dürfte, angewendet wurden.

Unſre Beobachtungen *) zerfallen hauptſächlich in zwei Klaſſen: in Meſſungen der Temperatur in verſchiedenen Tiefen an der nemlichen Stelle des Oceans, und in Angaben der Wärme in der gewöhnlichen Lothungstiefe von 60 bis 80 Faden in verſchiedenen Gegenden.

Die vollſtändigſten Beobachtungen über den Gang der Temperatur in zunehmenden Tiefen ſind die in der Südſee vom 13 und 14 Sept. 1817. in 36° nördl. Breite, und 148° weſtl. Länge. Außer der Beſtätigung des allgemeinen Geſetzes, daß die Erkältung mit der Tiefe zunimmt, geben ſie noch folgendes zu erkennen:

1. Die oberſten Schichten des Waſſers zeigen eine vorzügliche Erwärmung, indem die Temperatur in den erſten 8 Faden nur um 0°, 4 Reaum. von da aber bis 25 Faden um volle 6 R. Grade ſich vermindert. Von 25 Faden bis 100 F. Tiefe iſt die Wärme-Abnahme bedeutend geringer, indem ſie für die nächſten 25 Faden nur um 1°, 7 R. und für die folgenden 50 Faden nur um 1°, 5 R. ſich ändert; eine Abnahme, die nur den 10ten Theil der obigen beträgt. Noch langſamer iſt ſie zwiſchen 100 bis 300 Faden.

2. Vergleicht man dieſe Beobachtungen mit den naheliegenden vom 6. Juni 1816. in 37°. N. und in 199° W. alſo im nemlichen Parallelkreiſe, ſo zeigt ſich vor allem aus, der Einfluß der Jahreszeit: in der Temperatur der Oberfläche, die im Juni 13° R. im Sept. 18° R. hält. Er geht jedoch nicht viel tiefer als 25 bis 50 Faden, und bei 100 Faden iſt er ſchon innerhalb der Gränzen der Genauigkeit ſolcher Beobachtungen; denn wir haben

für 100 F. { 6 Juni. 9°, 4 R.
13 Sept. 9, 4 —
14 Sept. 8, 6 —

3. Eine gewiſſe Uebereinſtimmung mit dieſen Erfahrungen, nur in größerm Maaßſtabe, zeigen die Verſuche vom 15 Nov. 1817, in 9° nördl. Breite und: 205° weſtl. Länge, in welchen die Temperatur von der Oberfläche an bis auf etwa 60 bis 70 Faden Tiefe raſch und gleichförmig von 24°, 7 R. auf 8,° 6 abnimmt. Von 69 bis 101 F. ändert ſich plötzlich dieſe Geſchwindigkeit auf die geringe Größe von 0°, 9 R. Wenn man jedoch dieſe Beobachtungen mit den ſie umgebenden vom 13, 14 und 17 Nov. vergleicht, ſo wird man Bedenken tragen, aus ihnen entſcheidende Schlüſſe zu ziehen.

4. Die Beobachtungen vom 13 April 1816. in 15° S. und 130° W. befolgen einen ganz andern Gang, als die vom Sept. 1817. in 36° N. Die Abnahme der Wärme von der Oberfläche bis auf 100 F. Tiefe iſt weit geringer, indem ſie hier nur 3°, 6, dort beinahe das dreifache, nemlich 9°, 4 Reaum. Grade betrug. Stärker wird ſie zwiſchen 100 und 200 Faden, nemlich 3°, 8 R. Grade. So auffallend dieſe Ungleichförmigkeit iſt, ſo ſcheint es dennoch unmöglich, ſie einem Beobachtungsfehler, der etwa von zu baldigem Heraufziehen des Thermometers herrühren könnte, zuzuſchreiben; denn einerſeits läßt der regelmäßige Gang der Verſuche vom 14 Sept. 1817. und ihre Uebereinſtimmung mit denen vom 15ten in den Tiefen von 0, 25 und 100 Faden nichts dergleichen vermuthen; anderſeits finden die Beobachtungen vom 13 April 1816. ihre Beſtätigung in den benachbarten vom 7 April, in 18° S., welche

*) Das Inſtrument war nach engliſcher Art in fahrenheitiſche Grade getheilt; ich habe die Reſultate nach der in Deutſchland gebräuchlichen 80 theiligen Scala ausgedrückt.

von 0 bis 125 Faden 4°, 8 R. also von 0 bis 100 F. ebenfalls 3°, 8 R. Unterſchied geben. Dieſelben Beobachtungen geben dann für das zweite Hundert der Fadentiefe ebenfalls etwa 8 Reaumurſche Grade.

Woher dieſer Unterſchied in dem Gange der Erkältung rühre, iſt aus den Beobachtungen nicht auszumitteln. Dem Einfluß der Jahreszeit kann er nicht wohl zugeſchrieben werden, da wenigſtens in 35° N. Breite die Beobachtungen vom Juni und September einen übereinſtimmenden Gang zeigen. Vielleicht möchte er ſeinen Grund darin haben, daß die ſenkrechten Stralen der Sonne zwiſchen den Wendekreiſen das Waſſer auf eine größere Tiefe durchdringen, als in Breiten, denen nie die Sonne im Zenith erſcheint. Die Stelle der beſtändigen, von der Jahreszeit unabhängigen Temperatur muß wohl zwiſchen den Wendekreiſen viel tiefer liegen, als außerhalb derſelben.

5. Einen viel gleichförmigern Gang ſcheinen die Beobachtungen vom 22 Sept. 1817. in 28° nördl. Breite und 152° Weſtl. Länge darzubieten, beſonders, wenn man die Angabe in 25 F. Tiefe, die weder mit den höhern noch tiefern Beobachtungen zu ſtimmen ſcheint, wegläßt. Man erhält aus denſelben für die erſten 50 Faden 3°, 5 R. Wärme-Abnahme, für die zweiten 50 F. 3°, 0 R., ſodann von 100 bis 200 Faden. 4°, 3 R.

Die ſämmtlichen Beobachtungen über den Gang der Wärme-Abnahme ſind in der Südſee angeſtellt worden. Aus dem Atlantiſchen Meere erhalten wir nur einige iſolirte Angaben für Tiefen von 100 bis 200 Faden. Die Verſuche in beiden Meeren ſind in folgender Tabelle zuſammengeſtellt.

Wärme des Meerwaſſers in verſchiedenen Tiefen

nach den geographiſchen Breiten geordnet, in Graden des 80 Th. Thermom.

Monat.	Oberfläche.	70 bis 90 Faden.	100 F.	200 F.	300 F.	Breite.	Länge.	
April.	21,0	—	17,2	9,9	—	18 S.	125 W.	
April.	21,4	—	17,3	10,8	—	15 S.	134 —	
Mai.	22,6	—	13,5	—	—	1 N.	177 —	
Nov.	24,5	—	10,7	—	—	9 —	204 —	In der Südſee.
Nov.	23,0	14°,1	—	—	—	12 —	210 —	
Dec.	22,1	12,8	—	—	—	16 —	210 —	
Dec.	21,7	16,6	—	—	—	18 —	224 —	
Sep.	20,1	—	13,0	8,8	—	28 —	152 —	
Juni.	18,7	—	13,5	—	9,4	29 —	199 —	
Sept.	18,0	—	9,3	7,0	5,4	36 —	147 —	*) in 400 Faden.
Juni.	13,0	—	9,3	—	(4,8) *) 5,0	37 —	199 —	
Jan.	10,4	—	—	3,2	—	44 S.	57 W.	
März.	17,3	—	12,3	—	—	34 —	27 —	In Atlantiſchen Meere.
April.	15,8	12,8	—	7,9	—	31 —	15 —	
Oct.	18,9	—	10,6	—	—	30 N.	15 —	
Oct.	16,4	—	—	11,0	—	39 —	13 —	

Die Temperaturen in der gewöhnlichen Lothungstiefe von 70 bis 80 Faden scheinen ihrer bedeutenden Menge wegen, aus welcher sich Mittelzahlen ableiten lassen, zu Erstern Bestimmungsgrößen zu führen. Gleichwohl ergeben sich aus denselben einige sonderbare Resultate. Dahin gehört in der Südsee die Angabe, daß in 18° nördl. Breite und 76 F. Tiefe im December das Wasser um $2\frac{1}{2}$° R. wärmer gewesen sey, als in 11° nördl. Breite und 70 F. Tiefe im November. Vielleicht hat die örtliche Lage der Beobachtungsstellen hier einigen Einfluß. Die Beobachtung in 11° Breite liegt im Westen der Marianen Inseln, und im Norden der Philippinen, ist also gegen die wärmern Strömungen aus Süden durch eine Art Wall geschützt und nur nach Norden offen, dahingegen die Stelle in 18° Breite mehr im freien Ocean liegt. Auffallend kalt ist die in 90 F. Tiefe gefundene Temperatur des chinesischen Meeres im Westen von Luçon; vielleicht in Folge der im December herrschenden nordöstlichen Strömungen.

Im Atlantischen Meere wurden vom 20sten April bis 13ten Juni 1818. fast täglich Temperaturbeobachtungen angestellt, meist in einer Tiefe von 70 Faden. Um die möglichen Fehler der Beobachtung, die etwa von der verschiedenen Dauer der Einsenkung des Thermometers herrühren mögen, auszugleichen, habe ich dieselben in einzelne Gruppen zusammengezogen, und deren Mittelzahl angesetzt. Sie befinden sich in der folgenden Tabelle; die eingeklammerten Zahlen zeigen die Menge der Beobachtungen an, deren Mittelzahl angeführt wird.

Beobachtung.	Temp. des Wassers an der Oberfl.	Temp. des Wassers in der Tiefe	Tiefe in Faden	Breite	Länge.
20 April — 26. (5.)	16°,6	13,0	57	17° 15′ S	3° 20 W
27 April — 30. (4)	20,8	13,5	66	10 24 —	12 2 —
30 Apr. — 4 Mai. (5)	22,1	11,8	67	5 12 —	17 5 —
3 Mai — 10 M. (8)	22,7	11,4	74	0 43 N	20 28 —
10 Mai — 16 M. (7)	22,6	11,4	75	4 51 —	24 38 —
15 Mai — 19 M. (5)	21,2	11,5	67	9 34 —	29 38 —
20 Mai — 24 M. (5)	20,3	16,1	71	19 30 —	35 7 —
25 Mai — 30 M. (6)	18,3	14,8	71	31 0 —	36 30 —
31 Mai — 6. Juni (5)	15,1	12,3	68	40 30 —	29 40 —
7 Juni — 13 J. (7)	13,2	9,6	77	48 9 —	17 15 —

Diese Tabelle entdeckt uns eine ähnliche Anomalie, wie wir in der Südsee wahrgenommen haben. Diese ist die verhältnißmäßig niedrige Temperatur um den Aequator von 5° S. bis 10° N. Vielleicht mochte die größere Wärme zwischen 20 und 30 Grad südl. Breite noch ein Rest des südlichen Sommers seyn. Noch auffallender aber ist die bedeutende Erhöhung der Temperatur in der Zone von 15 bis 30 Grad nördlicher Breite. Denn wenn gleich gegen Ende Mai's die Sonne dem Zenith jener Gegenden nahe war, so hätte diese Wirkung, die hier erst im Beginnen seyn konnte, sich bei den Gewässern des Aequators, welche zur Zeit jener Beobachtungen (im April) die Sonne so eben durchstrichen hatte, auch zeigen müssen, was keineswegs der Fall war. Wohl geben die Temperaturen an der Oberfläche diese Wirkung der Sonne zu erkennen, da sie um den Aequator am höchsten ($22\frac{1}{2}$° R.) sind,

während dem die südliche Hälfte der tropischen Gewässer bereits eine herbstliche Temperatur angenommen hatte, indem wir in 17° S. die nemliche Wärme (18°½ R.) wie in 30° N. bemerken.

Die Ungleichheit der Jahreszeiten, der Stellen, der Tiefen, in welcher diese Beobachtungen angestellt wurden, gestattet weder eine genaue Vergleichung derselben unter sich, noch eine Zusammenstellung mit der geringen Zahl der von andern Beobachtern gesammelten Angaben zur Ableitung allgemeiner und definitiver Bestimmungen. So wünschenswerth es wäre, daß diese Untersuchungen der Temperatur in bestimmten Parallelkreisen z. B. von 10 zu 10 Graden gemacht würden, so kann man darüber nicht immer gebieten, obgleich die schöne Reihe täglicher Beobachtungen, welche das vorliegende Verzeichniß enthält, den Beweis liefert, was sich, auch ohne daß man auf Windstillen wartet, hierin thun lasse. Aber darüber wenigstens könnten die Beobachter sich vereinigen, daß sie durchgehends in den nemlichen Tiefen, z. B. in 25, 50, 100, 200 Faden ihre Versuche anstellten, wobei dann freilich für die wohl öfter stattfindende Abweichung der Lothleine von der senkrechten Richtung Rechnung getragen werden müßte. Oftere Wiederholung der Beobachtungen bei jeder Gelegenheit ist um so mehr anzurathen, weil sie bei unerwarteten, abweichenden Resultaten das einzige Mittel ist, die Richtigkeit derselben zu verbürgen, und besonders ist auch die Aufmerksamkeit auf eine hinreichende Dauer des Versuchs, auf die öftere Vergleichung des Thermometrographen mit einem zuverläßigen Wärmemesser in verschiedenen Temperaturen sehr zu empfehlen. Endlich sind auch die umständlichern Versuche über den Gang der Wärme-Abnahme in geringen Intervallen, wenn sie in entlegenen Breiten, verschiedenen Temperaturen und Jahreszeiten angestellt werden, ein wichtiger Gewinn für die Wärmelehre überhaupt, so wie insbesondere für die Physik unsers Erdballs.

Nachschrift.

Von dem Befehlhaber und Berichterstatter der Expedition getrennt, war es dem Verfasser der Bemerkungen und Ansichten unmöglich seine Angaben oder Urtheile an denen der Gelehrten, in deren Reihe er auftritt, zu prüfen und zu berichtigen. Er konnte selbst nicht seine Rechtschreibung fremder Namen und Wörter mit der in der Reisebeschreibung befolgten in Uebereinstimmung bringen, da er die Anhängebogen des Werkes nicht gesehen hat. Er ist in Hinsicht der Sprachen, die geschrieben werden, der Auctorität der heimischen Schriftsteller gefolgt, und in Hinsicht der nicht geschriebenen, eigenen Grundsätzen, von denen er in der Anmerkung zum Vocabulario Rechenschaft abgelegt hat.

Viele dieser Blätter sind in der Zwischenzeit ihres Entstehens und ihrer Bekanntmachung im frischen Treiben der Zeit und der Wissenschaft bereits verwelkt und der Vergessenheit anheim gefallen. Der Verfasser hätte sie zu unterdrücken gewünscht. Südamerika ist uns näher gerückt. Wichtige Werke und der tägliche Verkehr haben uns Brasilien eröffnet. Chili ist nicht mehr das Land, das wir gesehen; wir bringen ein Bild der Vergangenheit dar; der freie Handel führet heute das Kupfer aus, welches die ersten Verfechter der Unabhängigkeit zu Kanonenkugeln verbrauchen mußten.

Spätere Entdeckungen haben die Streitfragen, die wir über die Polarregionen zu erörtern hatten, ihrer Entscheidung nahgebracht, und den Standpunkt, aus dem man sie betrachten soll, vorgerückt. Der Lieutenant Parry ist aus dem Lancasters-Sound, zwischen Inseln und von Kanälen zerrissenen Ländermassen, bis über den 115° W. L. hinaus (eine Strecke von 35°) vorgedrungen, nur 20° diesseits der Mittagslinie von Mackenzies-River. Wir sind uns vorzustellen geneigt, daß ähnliche Inseln und Ländermassen zwischen Grönland und Neusiberien, und namentlich im Norden der Beeringsstraße (Burney) einen großen Theil der Polarregion einnehmen.

Es hat andrerseits das Neusüdschetland von William Smith 1819, welches man sich nicht erwehren kann in Verbindung mit dem Sandwichland zu denken, den Glauben an einen südlichen Continent, welchem Cook selbst noch nach seiner zweiten Reise anhing, wieder belebt. Diese Küste begränzt eine der befahrensten Straßen, und jährlich müßen ihr hunderte von Schiffen, gegen Weststürme auf der Weisfahrt ringend, auf wenige Grade nah kommen. Man erstaunt ob der verspäteten Entdeckung.

Es hat endlich W. Scoresby (an account of the arctic regions Edinburgh 1820) uns ein Werk über die nordische Polarregion gegeben, vor dessen Gründlichkeit unser flüchtiger Versuch in den Schatten zurück tritt.

Diese Aufsätze erscheinen unverändert. Und der Verfasser, von dem Druckort entfernt, vermag nicht den Mängeln, die er fühlt, nachzuhelfen. Er wird nur wenige Berichtigungen und Anmerkungen nachtragen.

Im März 1821.

D. Adelbert v. Chamisso.

Berichtigungen und Anmerkungen.

Ueberſicht des großen Oceans u. ſ. w.

Tagaliſche Literatur.

F. C. Alter. Ueber die Tagaliſche Sprache, Wien 1802, lehrt uns blos, daß ein unvollſtändiges handſchriftliches Vocabulario Tagaleg in der Kaiſerlichen Wiener Bibliothek vorhanden ſey.

Sprachen und Zahlenſyſtem der öſtlicheren Inſeln des großen Oceans. Als wir unſere Betrachtungen über die Dialekte der Inſulaner des großen Oceans niederſchrieben, hatten wir noch die Mundart von Tonga mit keiner andern Mundart derſelben gemeinſamen Sprache genau vergleichen können und es bedurfte einer ſolchen Vergleichung, unſer Urtheil hinreichend zu begründen. Wir müſſen hier unſern Dank einem Gelehrten zollen, der, an dem Gegenſtande unſerer Unterſuchung lebhaften Antheil nehmend, ſich eifrig verwendete uns die literariſchen Subſidien, deren wir bedurften, zu verſchaffen. Seine Excellenz der Herr Staats-Miniſter Freiherr Wilhelm von Humboldt bemühte ſich, einige der Bücher zu erhalten, die die ehrwürdigen Miſſionarien auf den Geſellſchafts-Inſeln in der Sprache derſelben geſchrieben, die Theils zu Parramatta (New South Wales,) theils auf O-Taheite ſelbſt gedruckt worden, und von denen im Narrative of the Mission at O-Taheite. London 1818. Erwähnung geſchieht.

Wir ſehn mit Erſtaunen dieſe Inſeln ſich unter der Einwirkung des Chriſtenthums aus einem geſelligen Zuſtande, welcher unſerm eigenen im Mittelalter glich, ſchnell und ruhig zu demjenigen erheben, der erſt für unſere Welt unter verzögernden und blutigen Stürmen hervorzugehen begonnen hat. Volk und Herrſcher bieten ſich dort über den Trümmern der verfallenen geſelligen Ordnung, des Tabu's und der Willkühr die Hand; einmüthig und feierlich wird das geſchriebene Geſetz begehrt, vorgeſchlagen, bekräftiget, und die fremden Lehrer, die ſich aller Einmiſchung in die Angelegenheiten des Staats enthalten, ſehn mit Dankgebet dem Aufkeimen ihrer Saaten zu.

Indem wir vergeblich auf Proben der aufblühenden O-Taheitiſchen Literatur hofften, iſt uns unſer Wunſch an einer anderen Mundart in Erfüllung gegangen, und wir verdanken es derſelben wohlthätigen Miſſionsgeſellſchaft. Vor uns liegt: A Grammar and Vocabulary of the language of New-Zealand. Published by the Church Missionary Society. London 1820. 8°. Der Verfaſſer dieſer Grammatik iſt derſelbe M. Kendall, der das Vocabularium in Nicolas's Voyage mitgetheilt hat. Die Sprache iſt uns nunmehr aufgeſchloſſen, und wir berichtigen unſer Urtheil.

Die Mundart von Neuſeeland hat, wie die von Tonga Fürwörter der drei Perſonen im Singular, und der vier Perſonen im Dual und Plural, (wir meinen die zweifache erſte Perſon, davon die Eine die angeredete in den Sinn miteinbegreift und die Andere ſie ausſchließt.) Die Fürwörter des Duals werden aus der Wurzel derer des Plurals und der Zahl zwei gebildet. Alle erſcheinen in dem Dialekte von Neuſeeland einfacher und mehr zuſammen gezogen zu ſeyn, als in dem Dialekte von Tonga, wo jede Perſon mehrere Fürwörter verſchiedenen Gebrauches hat. Dieſe Fürwörter, und namentlich die der zweifachen erſten Perſon des Plurals, müſſen für den Fremden das Heimlichſte der Sprache ausmachen, was er am letzten begreift und ſich aneignet. Sie möchten, der Malayiſchen Stammſprache weſentlich,

in allen Mundarten des öſtlichen Polyneſiens vorhanden ſeyn, und wir glauben nun, in dem, was wir von der Mundart von O-Waihi geſagt, mit Unrecht das Fürwort der dritten Perſon, welches Liſiansky angibt, als uns verdächtig ausgelaſſen zu haben. Es iſt dieſes Opera welches mit Iya Malayn, Siya Tagalog, Ia Tonga und Neuſeeland übereinkommt.

Die Partikeln, die die Zeiten und Moden der Handlung bezeichnen, ſind in den Dialekten von Tonga, Neuſeeland und O-Waihi verſchieden.

Es iſt nichts weniger als leicht, das Zahlenſyſtem eines Volkes auszumitteln. Es iſt dieſes auf Neuſeeland, wie auf Tonga, das Decimalſyſtem. Was Anfangs M. Kendall, deſſen erſtem Verſuche in Nicolas's voyage wir befolgt ſind, irr geleitet haben mag, iſt die Gewohnheit der Neuſeeländer die Dinge Paarweiſe zu zählen. Die Eingebornen von Tonga zählen die Bananen und Fiſche ebenfalls Paar- und Zwanziger-weiſe (Tecow, das Engliſche Score) das Decimal- und Vigeſimalſyſtem greifen oft in einander ein, (quatrevingt, sixvingt, quinzevingt.) Wir glauben uns in Hinſicht auf Radack nicht geirrt zu haben, aber das Zahlenſyſtem der O-Waiher und anderer Völkerſchaften des großen Oceans, möchte einer näheren Beleuchtung bedürfen.

Die in der angeführten Neuſeeländiſchen Grammatik feſtgeſetzte Rechtſchreibung iſt natürlich und empfehlungswerth: es iſt zu hoffen, daß ſie mit der in den O-Taheitiſchen Büchern befolgten übereinſtimme.

Manila.

Vulkan de Taal.

Man wird die erwähnte Zeichnung des Kraters des Vulkan de Taal in dem Voyage pitoresque finden, welchen Herr Choris mit beſonderer Begünſtigung S. E. des Grafen Romanzoff in Paris herausgibt. Dieſe ſchöne und getreue Bildergallerie unſerer Reiſe wird unſere Bemerkungen und Anſichten vielfach erläutern. Wir haben oft für überflüſſig geachtet zu beſchreiben, was dem Auge darzuſtellen der geſchickte Künſtler berufen war.

Druck und Papier von C. L. Brede in Offenbach.

Abba Głosk Leczeka.

Kgl. Univ.-Bibl.
Berlin

Abba Gloſk Leczeka.

Von

Adelbert von Chamisso.

Es ſchallen gut im Liede der Purpur und das Schwerdt,
Doch hüllt ſich oft in Lumpen, der auch iſt preiſenswerth;
Ich führ' euch einen Juden und Bettler heute vor,
Den Abba Gloſt Leczeka, verſchließt ihm nicht das Ohr.

Er harrte vor der Thüre von Moſes Mendelsſohn
Gelaſſen und geduldig vor Sonnenaufgang ſchon.
Wie hoch in Himmelsräumen zu ſteigen ſie begann,
Trat erſt aus ſeiner Wohnung der weitberühmte Mann.

Ihn grüßt der fremde Bettler in polniſch jüd'ſcher Tracht,
Sein Gruß den Schriftgelehrten dem andern kenntlich macht,
Er aber geht vorüber: an Zeit es mir gebricht! —
Der Fremde weicht zurücke, doch von der Schwelle nicht.

Und Mittag ward's und Abend, und als zur Nacht es ging,
Die Stadt in ihren Straßen die Schatten ſchon empfing,
Kam heim zu ſeinem Herde der weitberühmte Mann,
Da grüſſt' ihn noch der Bettler, wie Morgens er gethan.

Er ſucht in ſeiner Börſe nach einem Silberſtück,
Ihm hält der fremde Bettler die milde Hand zurück:
Das nicht von dir begehr' ich, nur dein lebend'ges Wort,
Mich führt der Durſt nach Wahrheit allein an dieſen Ort.—

Du ſcheinſt der kleinen Gabe bedürftig mir zu ſein. —
Du hältſt mich für unwürdig der größern! — Tritt herein!
Suchſt redlich du die Wahrheit, die vielen ſo verhaßt,
So ſei dem Gleichgeſinnten ein liebgehegter Gaſt.

Beim wogenden Geſpräche, beim häuslich trauten Mahl,
Beim Becher edlen Weines, dem ſüff'gen Sonnenſtrahl,
Erblüht dem fremden Bettler die Rede wunderbar,
Ein Gläub'ger und ein Denker, wie nie noch einer war.

Er hat des Wortes Feſſel geſprengt mit Geiſtes-Kraft,
Er hängt am Guten, Wahren ſo recht mit Leidenſchaft,
Er ſprühet Lichtgedanken ſo machtvoll vor ſich hin,
So eig'nen Reiz verleiht ihm ſein heitrer freier Sinn.

Und ob dem ſeltnen Manne verwundert und erfreut,
Der ſeine Neigung feſſelt und Ehrfurcht ihm gebeut,
Fragt Mendelsſohn ihn traulich: Wie haben Schul' und Welt
So ſeltſam dich erzogen und deinen Geiſt erhellt?

Drauf er: du lenkst vom Lichte die Blicke niederwärts,
Zu forschen nach dem Menschen und schauen ihm ins Herz:
Ich zeige mich dem Freunde und meinen Weg und Ziel,
Und melde, wie die Binde mir von den Augen fiel.

Mein Forschen und mein Trachten, das bin ich selbst und ganz;
Minuten so wie diese sind meines Lebens Glanz;
Ich trage sechzig Jahre noch frisch und wohlgemuth,
Noch schmilzt den Schnee des Alters des Herzens innre Gluth.

Zu Gleiß in unsern Schulen bekam ich Unterricht,
Der Talmud und der Talmud! sie wußten andres nicht;
Verbauen und verfinstert das göttliche Gebot,
Das leis' aus tiefstem Herzen sich doch mir mahnend bot.

Wie hab' ich oft mit Schmerzen die stumme Mitternacht
Auf ihren todten Büchern verstört herangewacht:
Wie hätt' ich fromm und willig den Lehrern nur geglaubt,
Und wiegte doch verneinend mein sorgenschweres Haupt.

Und nun ich sollte lehren, so wie ich selbst belehrt,
Da hat sich mir die Rede gar wundersam verkehrt.-
Da schalt aus mir die Stimme auf Satzungen und Trug,
Dem Blitze zu vergleichen, der aus den Wolken schlug.

Sie haben ſich entſetzet, ſie haben mich ſortau
Bedrohet und gefährdet und in den Bann gethan,
Ich hatte mich gefunden, ich war, der ich nun bin,
Ich folgte meiner Sendung mit leichtem, freud'gem Sinn.

So wallt' ich, in der Heimath ein Fremder, nun hinfort
Verſtoßen, ſluchbeladen, unſtät von Ort zu Ort,
Und forſchte, ſprach und lehrte, und trachtete doch nur,
Das arme Volk zu leiten auf eine beſſ're Spur.

Und dreizehn Bücher hatt' ich verfaßt mit allem Fleiß,
Die Bücher, ſie enthielten das Beſte was ich weiß,
In Wilna, o! da waren faſt grauſam allzuſehr
Die Aelteſten des Volkes, wie nirgends anders mehr.

Sie haben meine Bücher zerriſſen insgeſammt
Und haben zu den Flammen ſie ungehört verdammt,
Sie ſchichteten den Holzſtoß beim alten Apfelbaum
Vor ihrer Synagoge im innern Hofesraum.

Da ſtanden in dem Rauche die Alten blöd und blind,
Da ſchlug auf ſie hernieder ein mächt'ger Wirbelwind,
Vereinigt ſchwang die Flamme ſich zu dem höhern Licht,
Den Geiſt, das Licht, die Sonne vernichten ſie doch nicht.

Ich ſelbſt ich ſollte ſterben, kaum heimlich war der Rath,
Doch fand ſich ein Rabbiner, der um mein Leben bat,
Ich wurde bloß gegeißelt, und wie man frei mich gab,
So griff ich heitern Sinnes zu meinem Wanderſtab.

Der freud'ge, rüſt'ge Waller zieht über Berg und Thal,
Ihm ſcheinet, ihn erwärmet der lieben Sonne Strahl,
Der Schooß der grünen Erde empfängt mit rechter Luſt
Sein müdes Haupt am Abend, er ruht an Mutterbruſt.

Wer je von ſeinen Brüdern den Hunger ſelber litt,
Theilt ihm vom letzten Brode gern einen Brocken mit,
Er zieht durch Land und Städte und rühmt ſich reich und frei,
Und weiß von keiner Armuth und keiner Sklaverei.

Vor Sprach- und Stammverwandten entquillt an jedem Ort
Aus übervollem Herzen ihm das lebend'ge Wort,
Zu lehren und zu beſſern, zu ſichten ſonder Scheu
Den Glauben von dem Wahne, den Waizen von der Spreu.

Iſt Felſen auch der Boden, die Saat verſtreue nur!
Es träufelt auf den Felſen wie auf die grüne Flur
Des Ew'gen milder Regen. Beharrlichkeit! Geduld!
Du zahleſt keinem Schöpfer ſo keines Lebens Schuld.

Und herwärts zog mich mächtig und ahndungsvoll mein Herz
Von deines Namens Klange geleckt, du reines Erz.
Du biſt, den ich geſuchet, du, der vom Wahne fern
Zerbricht die hohle Schaale und ſucht nach ihrem Kern.

Das will auch ich, ſo reiche mir deine liebe Hand,
Wir ſchaffen hier und knüpfen ein gottgefällig Band;
Das Licht, das iſt das Gute; die Finſterniß, die Nacht,
Das iſt das Reich der Sünde und iſt des Böſen Macht.

Dir ſtrömet von den Lippen ein ruhig klarer Born,
Es leiht gewalt'ge Worte mir oft ein heil'ger Born,
So laß vor unſerm Volke zerreißen uns vereint
Des Aberglaubens Schleier, bis hell der Tag ihm ſcheint.

Nicht träge denn, nicht läſſig, die Hand an's Werk gelegt,
Verſammle du die Jünger, es tagt, die Stunde ſchlägt!
Wir hämmern an den Felſen, bis hell der Stein erklingt,
Und an das Licht der Sprudel lebend'ges Waſſers ſpringt.

Darauf mit Rührung lächelnd der Wirth zu ſeinem Gaſt:
Genügt dir nicht, du Guter, was du erduldet haſt?
Soll wiederum ſich ſchichten ein Scheiterhaufen? kann
Die Geißel nicht dich lehren? du lehrbegier'ger Mann!

Du forſchteſt nach der Wahrheit, erkenne doch die Welt,
Die feſter als am Glauben am Aberglauben hält;
Was je gelebt im Geiſte, gehört der Ewigkeit,
Nur ruft es erſt ins Leben die allgewalt'ge Zeit.

Bleib hie und lerne ſchweigen, wo ſprechen nicht am Ort,
Du magſt im Stillen forſchen, erwägen Geiſt und Wort,
Und magſt das Korn der Furche der Zeiten anvertraun,
Vielleicht wird einſt dein Enkel die goldnen Saaten ſchaun.

Drauf er: du ſchweigſt, du Kluger: und ſchweigen ſoll mein Mund!
So ſprich: wer ſoll denn reden und thun die Wahrheit kund?
Du helles Licht des Geiſtes ſollſt leuchten freundlich mir,
Die Hand darauf! — wir ſcheiden! mein Pfad, der trennt ſich hier.

Er ging, dem Flammengeiſte, dem Flammenherzen galt
Für Feigheit jede Vorſicht, und freundlich zürnend ſchalt
Ihn Mendelsſohn vergebens, er ging und lehrt' und ſprach,
Bis über ihn aufs Neue das Ungewitter brach.

Die Aelteſten des Volkes entrüſtet luden ihn
Vor ihre Schranken: rede, was machſt du in Berlin? —
Ich forſch' in dem Geſetze, darüber ſprech' ich auch
Mit andern Schriftgelehrten nach hergebrachtem Brauch. —

Du ſtehſt in keinem Dienſte? haſt kein Gewerbe? — Nein!
Ich kann und will nicht handeln und mag nicht dienſtbar ſein.
Und wir, nach hieſ'ger Ordnung, verbieten dieſe Stadt
Dem ärgerlichen Neurer, der hier geläſtert hat.

Darauf erhob ſich Abba und ſprach: Hartherzigkeit,
Du biſt zur Ordnung worden, du herrſcheſt hier zur Zeit!
Und kennt ihr den Propheten Jeremia denn nicht,
Der ſo aus meinem Munde zu euch, ihr Starren, ſpricht:

„Die Miſſethat der Tochter von Sion, unerhört!
Verdunkelt Sodoms Sünde, die doch mein Grimm zerſtört."
Die Schrift und die Propheten, die leſ' ich Tag und Nacht,
Und hab' auch andre Worte zu eigen mir gemacht!

„Du ſollſt dich nicht entſetzen, und ſollſt, du Menſchenkind,
Vor ihnen dich nicht fürchten, die mir abtrünnig ſind:
Du wohnſt bei ſcharfen Dornen und Skorpionen dort,
Doch ſollſt du nicht dich fürchten, verkündeſt du mein Wort."

Sie holten ihn am Abend wohl mit der Polizei,
Ihn auf die Poſt zu bringen, er rief den Freund herbei,
Der ſchafft' ihm einen Dienſtſchein, geſchirmet war er ſo
Vor ſeinen Widerſachern, ſie waren deß nicht froh.

Und eine Rechnung reichten zur Zahlung ſie ihm dar,
Wo Peſtgeld nebſt der Bütteln Gebühr verzeichnet war,
Er aber ſprach und lachte: geduldet euch, ihr Herrn,
Hier paßt wohl ein Geſchichtchen und ich erzähl' es gern.

Den Unſern wird zu Lemberg ein kummervolles Loos,
Die jungen Herrn, die Schüler, ſind ganz erbarmungslos,
Den armen Unterdrückten mißhandeln ſie und ſchmäh'n,
Und werfen ihn mit Steinen, wo immer ſie ihn ſeh'n.

Als einer, den ſie ſchlugen, nah am Verſcheiden war,
Vermaß ſich die Gemeinde, bedrängt von der Gefahr,
Den Jeſuiten Obern zu klagen ihre Noth:
Die haben unparteiiſch erlaſſen ein Verbot:

Es dürfen nicht die Schüler aus eitlem Zeitvertreib
Die Juden ſo mißhandeln, daß ſie an ihrem Leib
Beſchadigt werden möchten, es wird auch unterſagt,
Blutrünſtig ſie zu ſchlagen, wie eben wird geklagt.

Ein arglos Schimpfen, Werfen, ein Stoß und ſolcherlei,
Das müſſen ſie erdulden und ſteht den Schülern frei,
Weil mancher unter dieſen iſt guter Eltern Kind,
Und Juden doch am Ende nur eben Juden ſind.

Ein Jud' in dieſen Tagen, der her die Straße kam,
Bemerkte, daß ein Schüler ihn recht zum Ziele nahm,
Er bückte ſich bei Zeiten, und wich dem Stein noch aus,
Der klirrend flog ins Fenſter dem nächſten Bürgerhaus.

Die Scheibe war zerbrochen, der Bürger ſäumte nicht,
Und zog, Erſatz zu fodern, den Juden vor Gericht:
Denn hätteſt du geſtanden dem Wurf, wie ſich's gebührt,
So wurde von dem Steine mein Fenſter nicht berührt.

Ihr habt den Stein geworfen, ich habe mich gebückt,
So hat der Wurf die Scheibe des Nachbars nur zerſtückt,
Ich ſoll die Scheibe zahlen, das Recht, das eure, ſpricht's,
Doch hat das Recht verloren, denn, ſeht! ich habe nichts.

Als jene ſich entfernet, verblieben noch die Zwei
Im traulichen Geſpräche, ſie dachten laut und frei;
Begegnen ſich die Geiſter verwandt im Lichtrevier,
Das iſt des Lebens Freude, das iſt des Lebens Zier.

Und Abba zu dem Freunde: bin friedlich ja geſinnt,
Du ſiehſt, daß aller Orten ſich Hader um mich ſpinnt.
Frei muß ich denken, ſprechen und athmen Gottes Luft,
Und wer die Drei mir raubet, der legt mich in die Gruft.

Von hinnen will ich ziehen, den Wanderſtab zur Hand
Ein Land der Freiheit ſuchen, nach Holland, Engelland.
Der Druck hat hier den Juden Bedrückung auch gelehrt,
Wohl wird er Duldung üben, wo Duldung er erfährt.

Und Mendelsſohn dagegen und ſchüttelte das Haupt:
Du liebenswerther Schwärmer, der noch an Duldung glaubt,
Zeuch hin, dich bloß zu geben auch dort der Eulenbrut!
Dein zugeweg'nes Glückstheil, das iſt dein froher Muth. —

Mein zugeweg'nes Glückstheil, das iſt die Liebe mein
Zu meinem Volk; mein Glaube, zu beſſern müſſ' es ſein;
Mein Hoffen, mitzuwirken dazu mit Gut und Blut;
Du nennſt die Drei zuſammen, das iſt mein froher Muth.

Und frohen Muthes nahm er den Wanderſtab zur Hand,
Und zog wohl in die Fremde nach Holland, Engelland:
Den blut'gen Weltereb'rer verfolgt die Sage nur,
Vom Menſchenfreund und Bettler verlieret ſich die Spur.

Zurück nach manchen Jahren gleich frohen Muthes kam
Er nach Berlin gewandert; ſein rechter Arm war lahm
Und blind ſein andres Auge, verwandt ſein Angeſicht,
Sein Herz allein, das alte, verändert war es nicht.

So trat er freundlich lächelnd vor Moſes Mendelsſohn:
Wie dort es mir ergangen, du Kluger, ſiehſt es ſchon;
Sie haben mich geſchmähet, mißhandelt und verbannt,
War ihnen Macht gegeben, ſie hätten mich verbrannt.

Und wieder frohen Muthes, da ihn Berlin verſtieß,
Zog er nach ſeiner Heimath, die Haß ihm nur verhieß,
Da wallt' er müd'gen Schrittes, ein Fremder, fort und fort,
Verſtoßen, fluchbeladen, unſtät von Ort zu Ort.

Einſt ſucht' er wohl vergebens, ſeit manchem Tag vielleicht,
Wer ihm von ſeinem Brode das dürft'ge Stück gereicht;
Der Schooß der Mutter Erde empfing zur letzten Rub'
Sein graues Haupt, ihm fielen die müden Augen zu.

Besonders abgedruckt aus dem Musenalmanach für 1833.
Leipzig, Weidmann.